JOURNAL ÉTRANGER

Réimpression de l'édition de Paris, 1754-1762. 45 vol. in-12.

JOURNAL ÉTRANGER

année 1761

TOME VII



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

JOURNAL ÉTRANGER.

JANVIER 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

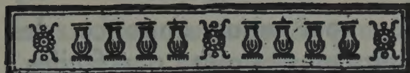
M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

CONDITIONS.

ON souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de vingt-quatre livres. Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.



AVERTISSEMENT.

LORSQUE le Journal Etranger fut annoncé pour la premiere fois, on vit non-seulement la France, mais toute l'Europe Littéraire, applaudir à cette nouvelle entreprise. D'où vient un empressement aussi universel s'est-il si considérablement rallenti ? Le mérite & les talens de ceux qui m'ont précédé dans la direction de cet Ouvrage, ne me permettent pas de penser que ce soit à la maniere dont ils l'ont exécuté, qu'il faille en attribuer la cause. Seroit-ce donc parce qu'il a plû à quelques personnes d'insinuer que l'exécutiou du *Journal Etranger* étoit impossible, parce qu'en effet il est impossi-

ble qu'on y rende compte de tous les Ouvrages de l'Etranger ? mais cette considération ne mérite pas qu'on s'y arrête ; elle n'empêcha pas les *Bayle*, les *Basnage*, les *Leclerc*, d'embrasser dans leurs excellens Journaux, la Littérature de toutes les Nations. Le réfroidissement du Public à l'égard du Journal Etranger, ne peut donc avoir d'autre principe que les révolutions que ce Journal a essuyées, & qu'on craint sans doute qu'il n'essuye encore. Mais après avoir surmonté les obstacles également forts & multipliés que nous avons eu à combattre ; après avoir raffermi nos correspondances, & en avoir même augmenté considérablement le nombre, nous n'avons garde sans doute de renoncer à notre entreprise, surtout lors-

que tout nous annonce des temps plus calmes, plus faciles, & très-propres à la favoriſer.

Nous ne diſſimulons point que les ſuffrages dont nous ont honoré les gens de Lettres en général, n'ont pas peu contribué à ſoutenir notre courage. Les Etrangers ſurtout, pour nous mieux donner à connoître à quel point ils s'intéreſſent à la continuation de notre Journal, ſont venus la plûpart au devant de nous, & ſe ſont offerts à devenir, en quelque ſorte, nos Coopérateurs. Ils nous ont ſçu quelque gré ſans doute du procedé que nous tenions dans nos réflexions, & dans nos jugemens; ils ont vu avec quelque ſatisfaction, que nous n'avons pas craint de dire la vérité toutes les fois que nous avons cru l'appercevoir; que pleins de

cette bienveillance univerſelle, qui doit s'étendre à toutes les Nations, & que nous regardons comme l'ame du vrai Philoſophe, nous étions bien éloignés de traiter en rivaux des Peuples que les Lettres ont unis, & que nous étions diſpoſés à reſpecter conſtamment les nœuds qui forment la ſociété univerſelle des gens de Lettres, nœuds ſacrés, indiſſolubles, faits en un mot pour ſubſiſter, lors même que ceux de la ſociété politique ſont rompus.

Des trois différentes formes ſous leſquelles le Journal Etranger avoit paru juſqu'à nous, nous avions préféré la derniere & conſéquemment nous l'avions diviſé par langues. Mais nous n'avons pas tardé à nous appercevoir que cette forme, au lieu d'être la plus ſimple & la plus

commode, comme nous l'avions d'abord imaginé, n'étoit propre qu'à nous donner des entraves, & nous empêchoit ſurtout de jetter dans notre Journal cet intérêt, qui prend ſa ſource dans les contraſtes & dans la variété. Auſſi confondrons-nous déſormais & les langues & les matieres qu'il nous ſuffira de diſtinguer par une double table. Pourquoi craindrions-nous de nous affranchir d'un procédé auquel les Journaliſtes mêmes, qui dans leurs Ouvrages ont embraſſé la Littérature univerſelle, ne ſe ſont jamais aſſujettis?

Ce ſeroit ici le lieu de répondre à une Lettre critique inſérée dans *l'Année Littéraire*, où l'on attaque mon Proſpectus, neuf mois après qu'il avoit été

publié; mais à moins que les querelles littéraires ne ſoient intimément liées à l'inſtruction du Public, n'eſt-ce pas lui manquer de reſpect, que de l'en occuper? L'Auteur anonyme de cette Lettre voudroit que j'écriviſſe comme lui, que je penſaſſe comme lui, ou plutôt que comme lui j'écriviſſe, ſans prendre la peine de penſer; il lui paroît étrange que lorſque je me propoſe de rendre compte des différentes productions de l'eſprit humain, je me plaigne que les Lettres qu'on ne devroit cultiver que pour éclairer ſon eſprit, & ſurtout pour tranquilliſer ſon ame, ſoient devenues un moyen de vanité, le germe de mille inquiétudes, & ſouvent un inſtrument dangereux & funeſte aux Loix, aux Mœurs, à la Religion, à la Société. Il

trouve mauvais que je m'éleve contre ces petits critiques, qui renferment l'espace immense des Arts dans les bornes infiniment étroites de leurs puériles observations, qui employent à fortifier leurs préjugés, un tems qu'ils devroient consacrer à les détruire, qui ne s'appliquent qu'à ourdir des filets, & à forger des entraves aux talens & au génie, semblables à ces peres barbares, dont parle Longin, qui tenoient leurs enfans renfermés dans des niches étroites, & leur garottoient les membres pour en faire des pygmées. Mon Censeur seroit-il donc intéressé à protéger cette espèce d'hommes, qui, nés sans talens, ou ne sçachant qu'en abuser, n'auroient pas de plus grand service à rendre à la Société, que de lui rester inutiles? *La vé-*

ritable éloquence, dit-il, *consiste à se concilier les esprits & les cœurs*, & je fais *tout mon possible pour les révolter*. Il ne s'apperçoit pas qu'il confond l'Eloquence avec l'Art bas & honteux de l'adulation : étoit-ce des Partisans de Philippe ou des Atheniens attachés aux intérêts de leur Patrie, que Demosthene cherchoit à se concilier les esprits & les cœurs? C'est des vrais Citoyens de la république des Lettres que j'ambitionne le suffrage; je renonce sans peine à celui des Littérateurs frivoles. Quant à ces Ecrivains qui jugent les Lettres & les Arts sans les sentir & sans les connoître, & dont les réflexions & les arrêts ne sont presque toujours dictés que par l'envie, je regarde leurs éloges comme autant de flétris-

sures. J'ignore à quel propos l'anonyme m'accuse d'avoir *frappé le sexe de mes carreaux*, & de vouloir établir le *Journal Etranger* sur les débris de ceux qui sont déja établis. Auroit-il donc assez peu réfléchi sur les mœurs actuelles de la Nation, & surtout sur lui-même, pour imaginer qu'en parlant des personnes incapables d'attentions fortes & profondes, j'ai prétendu désigner exclusivement le beau sexe? N'avons-nous pas sous nos yeux des femmes, qui sans prétendre à aucune espece de gloire littéraire, cultivent leur esprit & leur raison, comme devroient cultiver l'un & l'autre la plûpart de ces hommes, qui cherchent bien moins à s'instruire, qu'ils n'aspirent au frivole honneur de passer pour instruits? Seroit-ce enfin, lorsque je fais

sentir l'utilité des Ouvrages périodiques en général, que je prétendrois déprimer ceux de nos Journaux, qui portent le plus le caractere de l'instruction & de la solidité?

Je laisse à mes Lecteurs le soin de juger si mon Censeur a bien entendu ce que j'ai voulu dire par *ordre musical* (*a*) malgré la netteté de la définition que j'en ai donnée.

Les raisons que j'apporte pour prouver l'excellence de la

(*a*) L'Auteur de *l'Année Littéraire* paroît ne l'avoir pas entendu lui-même; à en juger du moins par une réflexion qu'il fait au sujet du style de M. de Montesquieu dans l'Extrait qu'il a donné du Temple de Gnide de ce grand homme, il semble qu'il confond l'*ordre musical* avec la mélodie du style; il se trompe : l'*ordre musical* embrasse toute l'étendue des procédés & des formes que les Grecs & les Latins introduisirent dans leur langage, pour le rendre périodique, harmonieux & pittoresque.

Langue Grecque, ne paroissent pas à mon Censeur assez solides; il auroit dû en donner de meilleures, au lieu de se répandre, comme il l'a fait, en lieux communs sur la beauté de ce langage, & de le comparer puérilement à des objets qu'il n'a jamais eus sous les yeux.

J'ai dit d'après Lascaris, (*a*) que la Langue Grecque paroît avoir été formée moins par le besoin & par la convention, que par la nature même: *Qu'est-ce que la Nature, relativement à la formation des Langues*, demande le Censeur anonyme, *sinon la convention & le besoin? Si la Nature n'est autre chose que le besoin, pourquoi mettre une différence entre le besoin, la convention & la Nature?* Mais parce que

(*a*) *Voyez* Speron Speroni, dans son Dialogue *delle Lingue*.

toutes les Langues ont été formées par la convention & par le besoin sont-elles toutes également énergiques, également pittoresques? Et s'il en est une dont les mots qui la composent & les procédés qui la caractérisent soient infiniment plus propres à rendre, à exprimer & à peindre, à laquelle en un mot conviennent tous les traits dont j'ai formé le tableau de la Langue Grecque; ne pourra-t-on pas dire de cette Langue qu'elle paroît avoir été formée, moins par le besoin & par la convention que par la Nature même? Je ne saurois me persuader qu'un Observateur aussi profond & aussi judicieux que Speroni ait pû mettre une absurdité dans la bouche d'un aussi savant homme que Lascaris; & je comprens très-bien qu'il est possible que

mon Censeur parle souvent de ce qu'il n'entend pas.

Ici, dit-il quelque part, *c'est le Poëte qui parle, non le Philosophe.* Il ne conçoit pas qu'un Philosophe puisse s'énoncer poétiquement; il ignore que les premiers Philosophes ont été Poëtes. Platon a transporté dans ses Ouvrages l'élévation, le feu, le mouvement, & les plus grandes images de la Poésie; il s'énonce presque toujours en Poëte sublime: en est-il moins un Philosophe, & un très-grand Philosophe?

Quoi! s'écrie-t-il ailleurs, *notre Langue est indigente, foible, imparfaite. O erreur! ô blasphême!* Oui, s'il est vrai, comme je l'ai dit dans ma Dissertation, & comme il est aisé de le démontrer, que la plûpart des mots que nous avons empruntés

des Latins ont été pris, comme au hazard, sans choix & sans réflexion; que l'énergie en a été retrécie & souvent même dénaturée; que les analogies & les rapports en ont été détruits, la Langue Françoise, comparée aux Langues Grecque & Latine, est très-foible, très-indigente, très-imparfaite. Fenelon & Voltaire l'ont senti & l'ont jugé de même; mon Censeur découvriroit-il donc dans notre langage, des richesses, des perfections & des ressources que ces grands hommes n'y ont pas trouvées? *Mais nous avons des Métiers, des Arts dont les Grecs & les Latins n'avoient aucune connoissance.* Cet homme-là ne voit que des mots; les formes, les figures, la période, tout ce qui fait la vie, la force, la chaleur & l'harmonie du lan-

gage ; tout ce qu'ont écrit à ce ſujet Ariſtote, Demetrius de Phalere, Ciceron, Longin, Denys d'Halicarnaſſe, Hermogene, tout cela lui eſt étranger & inconnu ; *mais quand on a lû Boſſuet, Corneille, Rouſſeau, peut-on faire des reproches de foibleſſe à notre Langue ?* Il ne s'agit point ici de ſçavoir ſi Boſſuet eſt éloquent, ſi Rouſſeau eſt harmonieux, ſi Crebillon a peint avec force les *ſanglans effets de la formidable vengeance* ; je demande ſeulement, ſi une Langue ſourde, pleine d'amphibologie & d'entraves, qui ne peut ſe paſſer ni de pronoms ni d'articles, à laquelle manquent ces particules, qui ſont au Diſcours, comme je l'ai dit autrefois, ce que les fibres ſont au corps, qui n'a pour ainſi-dire qu'une ſeule

maniere de procéder ; je demande ſi une telle Langue peut jamais être auſſi rapide, auſſi ſouple, auſſi harmonieuſe, auſſi pittoreſque que des Langues dont les terminaiſons déſignent & diſtinguent les affections eſſentielles & particulieres de chaque mot, dont toutes les ſyllabes ont une meſure connue & certaine, dont tous les mots ſont nombreux & ſonores, & dont enfin les formes & les procédés peuvent ſe varier preſqu'à l'infini. Que mes Lecteurs prennent la peine de jetter les yeux ſur mon *Proſpectus*, & je me flatte qu'ils ſentiront toute la foibleſſe, ou plûtôt toute la futilité des objections qu'on me propoſe. Mon Cenſeur n'a jamais ſaiſi le côté philoſophique de ma Diſſertation ; il en a détruit la chaîne

& diſperſé tous les anneaux qui la forment. Tout ce qui excede le cercle étroit de ſes idées lui paroît giganteſque & monſtrueux. Tout ce qu'il n'entend pas, il le juge inintelligible ; il demande qu'on lui préſente la lumiere, & il ne s'apperçoit pas que c'eſt des yeux qu'il faudroit lui donner. (*a*) Au lieu de tranſcrire comme très-vicieuſes quelques expreſſions dont je me ſuis ſervi, que ne m'en propoſoit-il de meilleures qui fuſſent également propres à exprimer les mêmes idées ? Mon ſtyle, s'il faut l'en croire, eſt obſcur, inégal, ſans élégance, ſans harmonie : tout cela ne peut ſigni-

(*a*) Un Auteur ancien parle d'un homme qui, devenu tout-à-coup aveugle, étoit extrêmement ſurpris de trouver ſombres & obſcurs tous les lieux où il étoit.

fier autre choſe, ſinon que ſon ſtyle & le mien ſont très différens ; lequel doit être préferé ? Ce n'eſt point à lui, ce n'eſt point à moi, c'eſt au Public à en juger. Rien n'eſt plus aiſé, dit le Pere *Ceva* dans ſes Reflexions ſur le Poëte *Lemene*, que de donner des préceptes & de prononcer des Arrêts. Cela eſt obſcur ; cela eſt précieux ; cela manque de goût ; ce n'eſt pas ainſi qu'un tel Auteur ſe ſeroit exprimé ; ce n'eſt pas ainſi que je m'exprimerois moi-même. Voilà les propos de ces Critiques à vûe courte & à imagination étroite qui voudroient monter à l'uniſſon les cordes de tous les inſtrumens; propos qu'ils ne tiennent le plus ſouvent que pour s'acquérir à peu de frais la réputation d'homme capable.

(*a*) Du reste le Censeur anonyme prononce que les Volumes qu'il a lûs de notre Journal lui ont paru aussi-bien qu'un pareil Ouvrage le comporte. Il s'en faut beaucoup que nous en jugions de même. Tout ce que nous ont dit de flatteur à ce sujet des hommes dont nous estimons & dont nous rechercherons toujours le suffrage ne nous empêchera pas de convenir que mille circonstances nous ont souvent forcé à précipiter notre travail ; nous sentons tous les

(*a*) *Niuna cosa è al mondo più facilè che il sentenziare & il dar precetti, dicendo per cagion d'esempio, queste cose han del troppo raffinato : non han del buon gusto : il tal' Autore antico non direbbe così, e somiglianti cose che si dicon talvolta da chi ha un'idea limitata & ristretta, e vorebbe ridur le corde di tutte le tetre al nojoso unisono d'una maniera e spesse uolte si dicono per mostrare superiorità e acquistaksi fama d'uomo intendente con poca spesa.*

jours davantage qu'un Journal tel que le nôtre ne peut marcher que très-lentement vers la perfection. Nous ne nous flattons pas de l'y conduire ; mais du moins ferons-nous tous nos efforts pour qu'il en approche le plus qu'il sera possible.

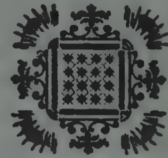
JOURNAL ÉTRANGER.

JANVIER 1761.

DEDIÉ A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



À PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

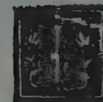


JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

FRAGMENTS of Erse Poetry, Edimburgh, 1760.

« FRAGMENS de Poésie Erse. » A Edimbourg. »



IL parut, il y a quelques mois à Londres, une Traduction de deux fragmens de Poésie Erse, dont nous avons aussi donné une version dans le Volume de Septembre 1760. Le succès que ces deux morceaux ont eu chez les Anglois, a engagé le même Ecrivain à recueillir plusieurs autres Pieces du même genre, qui ont été imprimées à Edimbourg,

& réimprimées à Londres; & ce Recueil ne peut manquer d'être reçu auſſi favorablement que les premiers Eſſais. Nous détacherons deux fragmens, auxquels nous allons joindre quelques réflexions générales.

Ce n'eſt pas dans l'inégalité des eſprits, mais dans la différence des Langues, & ſur-tout dans celle des mœurs, qu'il faut chercher la cauſe de la ſupériorité des Poëtes anciens ſur les modernes. Les morceaux de Poéſie Erſe, que nous préſentons au Public, approchent plus du ton d'Homere que de celui de Pope ou de Dryden. La Poéſie eſt de toutes les Nations & de toutes les Langues, & peut-être que la grande Poéſie, telle que la concevoient les Anciens, appartient plus aux Peuples encore barbares, qu'aux Peuples plus inſtruits & plus civiliſés. Des hommes ſauvages, dont l'ame, pour ainſi dire, toute au-dehors, n'eſt ébranlée que par des objets phyſiques, & dont l'imagination eſt toujours frappée des grands tableaux de la Nature; des hommes, dont les paſſions excitées ſeulement par les plaiſirs de l'amour & la gloire des combats, ne ſont tempérées

ni par l'éducation ni par les Loix, & doivent conſerver toute leur impétuoſité, toute leur énergie; des hommes, dont l'eſprit n'ayant que peu d'idées abſtraites & point de termes pour les rendre, eſt forcé de recourir aux images matérielles pour exprimer leurs penſées; de tels hommes, dis-je, paroiſſent plus propres à parler le langage de l'imagination & des paſſions. L'ame, en ſe repliant ſur elle-même, ſe détache en quelque ſorte des objets extérieurs; l'habitude de la réflexion & de la penſée émouſſe la ſenſibilité de l'imagination, & modere l'activité des paſſions; l'eſprit devient plus ſévere & s'accommode moins d'une certaine latitude vague & indéterminée dans les idées dont la Poéſie a beſoin; enfin la Langue acquiert plus de préciſion, & en même tems plus de timidité.

Il eſt bien prouvé que le ſtyle figuré qu'on remarque dans toutes les Langues naiſſantes & ſauvages, n'appartient point au climat, & n'a d'autre cauſe que l'indigence même de ces Langues. Nous ne répéterons point ſur cet objet ce qui a déja été très-bien développé dans l'excellente Lettre que

nous a adreſſée le Traducteur des *Fragmens de Poéſie Erſe*, inſérés dans le *Journal de Septembre* 1760. Nous ajouterons ſeulement que le langage figuré & métaphorique n'eſt pas ce qui conſtitue le langage poétique: le caractere poétique des Langues eſt particuliérement attaché au mêlange agréable des ſons dans les mots & à l'ordre harmonieux & varié des mots dans le diſcours. Dans la formation des Langues, les mots n'étant faits que pour l'oreille, devoient s'adreſſer directement & plus ſenſiblement à l'organe, & y réveiller l'image phyſique de la choſe qu'ils déſignoient: lorſque les ſignes ont été fixés par l'écriture, le matériel des ſons a dû s'altérer, & cette analogie précieuſe du mot avec l'objet s'eſt détruite à proportion que les Langues ſe ſont éloignées de leur origine. Les termes mêmes qui étoient figurés dans leur formation, ont perdu peu-à-peu par l'uſage la trace de l'image phyſique, & n'ont plus repréſenté que l'idée abſtraite: c'eſt ce qui eſt arrivé à toutes les Langues dérivées, & ſurtout à la nôtre. Nous répondrons ici au reproche qu'on fait à la Langue

Françoiſe d'être moins poétique qu'aucune autre, que c'eſt préciſément parce qu'elle eſt la Langue qui abonde le plus en termes abſtraits, celle dont les mots ont un ſens plus précis & plus déterminé, & celle dont les procédés ſe conforment davantage à la marche du raiſonnement.

I.

FILS du noble Fingal, Oſcian, Prince des hommes! quelle eſt la ſource des pleurs qui baignent tes joues? Quels nuages peuvent obſcurcir ta grande ame?

Le ſouvenir, ô Fils d'Alpin, le ſouvenir tourmente la vieilleſſe. Ma penſée retourne ſur les tems qui ne ſont plus; c'eſt le noble Fingal qui occupe ma penſée. La Famille de ce Roi puiſſant revient à mon eſprit & bleſſe mon ame d'un douloureux ſouvenir. Un jour nous revenions de pourſuivre à la chaſſe les enfans des montagnes & des forêts; toute cette plaine étoit couverte de notre jeuneſſe; le puiſſant Fingal y étoit; mon fils Oſcur, grand dans la guerre, y étoit auſſi. Tout-à-coup une belle fille parut

ſortir de la Mer, & s'offrit à notre vue : ſa gorge étoit ſemblable à la neige qui eſt tombée dans la nuit ; ſa joue paroiſſoit une roſe nouvellement épanouie ; ſes yeux étoient bleus, & ſon regard étoit doux ; mais ſon cœur étoit gros de triſteſſe.

O Fingal, renommé dans la guerre, s'écria-t-elle, & vous, fils du Roi, ſauvez-moi. Parlez avec aſſurance, répondit le Roi, parlez, fille de beauté ; notre oreille eſt ouverte à tous, & nos épées ſont prêtes à défendre l'innocent... Je fuis le barbare Ullin, ſi fameux dans la guerre ; je me ſuis arrachée aux embraſſemens de celui qui vouloit deshonorer mon ſang. Cremor, l'ami des hommes, Cremor, le Prince d'Inverne, étoit mon pere.

Les plus jeunes fils de Fingal ſe leverent, Carryl habile à tirer de l'arc, Fillan aimé des Belles, & Fergus le premier à la courſe. Depuis les hautes montagnes, derriere leſquelles ſe leve le Soleil, juſqu'aux rivages des mers où il va ſe précipiter, quel eſt celui qui oſera attaquer une Nymphe que gardent les fils de Fingal ? Fille de beauté, raſſurez vous ; ſoyez tran-

quille, ô la plus belle des femmes !

Mais ſur la ſurface azurée des mers, on apperçoit au loin quelque choſe de ſemblable au dos d'un flot ſoulevé ; cet objet s'aggrandit peu-à-peu, un vaiſſeau s'offrit à la vue. La main d'Ullin l'attacha au rivage ; il marcha, & les rochers s'ébranlerent ; ſes mouvemens faiſoient trembler les montagnes ; ſon armure retentiſſoit au-tour de lui d'un bruit effrayant ; la mort & la deſtruction étoient dans ſes yeux ; ſa ſtature étoit ſemblable à celle d'une biche de Morven ; il agitoit dans l'air l'acier étincelant.

Nos Guerriers tomberent devant lui, comme les épis devant la faulx du Moiſſonneur. Il terraſſa les trois fils de Fingal ; il plongea ſon épée dans le cœur de la jeune Beauté qu'il pourſuivoit ; elle ſe flétrit comme la fleur deſſéchée par le vent du midi ; elle tomba comme la neige expoſée au Soleil du printems ; la mort s'appéſantit ſur ſon beau ſein ; ſon ame ſe répandit avec ſon ſang.

Oſcur mon fils deſcendit de la montagne ; le puiſſant dans les combats s'avança ; ſon armure retentiſſoit com-

me le tonnerre, & l'éclair de ſes yeux étoit terrible : c'eſt-là qu'on entendit la voix de l'acier, le cliquetis des épées. Ils ſe frappoient, ils ſe précipitoient l'un ſur l'autre. Ils cherchoient avec le fer une iſſue à la mort ; mais la mort étoit loin encore, & tardoit à venir. Déja le Soleil commençoit à tomber ſur l'horiſon, le Bouvier ramenoit les troupeaux à ſa cabane ; alors l'épée perçante d'Oſcur rencontra le cœur d'Ullin ; il tomba comme un chêne de la montagne, couronné d'une gelée étincelante. Il parut un rocher au milieu de la plaine. .... Ici repoſent la fille de beauté & le plus brave des hommes. Ici tomberent en un même jour la belle & le vaillant.

O fils d'Alpin, les maux des vieillards ſont grands ; leurs pleurs coulent ſur le paſſé. Voilà ce qui cauſoit ma triſteſſe ; le ſouvenir a éveillé ma douleur. Mon fils Oſcur étoit brave ; mais Oſcur aujourd'hui n'eſt plus. Tu as entendu l'hiſtoire de mes peines, ô fils d'Alpin, pardonne aux pleurs de la vieilleſſe.

I I.

POURQUOI viens-tu r'ouvrir la ſource de ma douleur, ô fils d'Alpin ? Pourquoi me demander comment Oſcur a péri ? Mes pleurs étendent un voile ſur mes yeux ; mais le reſſouvenir brille à mon cœur. Comment pourrai-je raconter la mort funeſte du Héros ! Prince des Guerriers, Oſcur, ô mon fils ! ne te verrai-je donc plus ?

Il s'éclypſa comme la Lune dans une tempête, comme le Soleil au milieu de ſa courſe, quand les nuées s'élevent du vaſte ſein des mers, & quand les noirs orages enveloppent la cime déchirée des rochers d'Ardannider : & moi, ſemblable à un chêne antique de Morven, je me ſens deſſécher & périr. La tempête a briſé mes rameaux, & je ſuis ébranlé par les aîles des vents du nord. Prince des Guerriers, Oſcur, ô mon fils ! ne te verrai-je donc plus !

L'amitié uniſſoit Dermid & Oſcur ; ils n'étoient qu'un ; ils marchoient enſemble aux combats. Leur amitié étoit auſſi forte que leurs épées ; la mort

marchoit entre eux dans le champ de bataille. Ils ſe précipitoient ſur l'ennemi comme deux rochers qui ſe détachent de la cime d'Ardven. Leurs épées étoient teintes du ſang des plus braves ; les Guerriers frémiſſoient à leurs noms. Quel autre que Dermid pouvoit égaler Oſcur ? Quel autre qu'Oſcur pouvoit égaler Dermid?

Ils tuerent le puiſſant Dargo dans le combat, Dargo juſques-là invincible. Sa fille étoit belle comme le matin, douce comme les rayons de la nuit; ſes yeux brilloient comme deux étoiles ; ſon haleine étoit comme le zéphir du printems; ſa gorge reſſembloit à la neige nouvellement tombée ſur une bruyere mouvante. Les Guerriers la virent, & l'aimerent : leurs ames s'attacherent à cette Belle : l'un & l'autre l'aima comme ſa gloire : l'un & l'autre vouloit la poſſéder ou mourir; mais ſon cœur ſe fixa ſur Oſcur; Oſcur fut le favori de ſon cœur. Elle ne ſe reſſouvint plus du ſang de ſon pere, & elle aima la main qui l'avoit verſé.

Fils d'Oſcian, dit Dermid, j'aime; ô Oſcur! j'aime cette fille : mais ſon

cœur s'eſt fixé ſur toi, & rien ne peut guérir Dermid. Viens, perce ce ſein, Oſcur, ſoulage-moi, mon ami, avec ton épée.

O fils de Morny ! mon épée ne ſera jamais teinte du ſang de Dermid.

Qui donc eſt digne de verſer mon ſang, ô Oſcur ? Que ma vie ne ſe termine pas dans l'obſcurité : ce n'eſt que de la main d'Oſcur que je dois périr. Fais-moi deſcendre avec honneur au tombeau, & que ma mort ſoit glorieuſe.

Dermid, prens ton épée, ſers-toi de tes armes, fils de Morny. Que je tombe avec toi ! Que ma mort vienne de la main de Dermid !

Ils combattoient ſur le penchant des montagnes, ſur les rives des torrens. Le ſang teignoit les ruiſſeaux des forêts, & couloit ſur la mouſſe des rochers. L'aimable Dermid ſuccomba; il tomba, & rit en mourant.

Tu péris, fils de Morny, & tu péris par la main d'Oſcur ! Dermid, invincible à la guerre, c'eſt donc ainſi que tu devois périr ! ... Oſcur revint près de la Beauté qu'il aimoit : il revint; mais elle apperçut ſa triſteſſe.

D'où vient cet air ſombre, fils d'Oſcian ? Quel nuage s'eſt répandu ſur ton ame puiſſante ?

Je m'étois fait un nom par mon adreſſe à tirer de l'arc, ô fille de Dargo, & j'ai perdu ma réputation. Le bouclier du brave Gormur que j'ai tué dans le combat, eſt ſuſpendu à un arbre ſur le penchant de la montagne. J'ai en vain paſſé le jour entier, mes fleches n'ont pu le percer.

Laiſſe-moi eſſayer, ô fils d'Oſcian, l'adreſſe de la fille de Dargo. Mes mains ſont exercées à tirer de l'arc, & mon pere ſe complaiſoit dans mon habileté.

Elle arrive ; ſon Amant ſe cache derriere le bouclier ; la fleche vole, & perce le cœur d'Oſcur.

Bénis ſoient l'arc & la main d'où cette fleche eſt partie ! Je tombe avec plaiſir dans les bras de la mort. Et quelle autre que la fille de Dargo étoit digne d'ôter la vie à Oſcur ! Etens-moi dans la terre, ô ma belle ; étens-moi à côté de Dermid.

Oſcur ! je ſens dans mes veines le ſang, l'ame du puiſſant Dargo : je peux voir la mort ſans effroi. Voici le re-

mede à mes peines.... Elle perça alors ſon beau ſein de l'épée d'Oſcur ; elle tomba, elle frémit & mourut.

Ils repoſent ſur le penchant de la montagne ; l'ombre inégale & agitée d'un chêne couvre leur tombe. Souvent ſur le gazon verd qui croît ſur cette tombe ſauvage, les daims légers viennent chercher la nourriture & le repos, lorſque les feux du midi embraſent les campagnes, & que le ſilence couvre les forêts.

L'aventure qui fait le ſujet de ce dernier fragment préſente un trait de mœurs particulier aux anciens Montagnards d'Ecoſſe : ils attachoient leur honneur & leur gloire à périr par la main de la perſonne qui leur étoit la plus chere. Dermid implore la main d'Oſcur ; & Oſcur, déſeſpéré d'avoir perdu ſon ami, ſe fait percer par ſa maîtreſſe. Mais il paroît, par les anciennes Traditions, que le ſuicide étoit inconnu à ces Peuples : c'eſt ce qui pourroit faire ſoupçonner que la mort volontaire de la fille de Dargo ne ſeroit qu'une interpolation poſtérieure, ou peut-être que ces Poéſies

ſont l'ouvrage d'un Poëte moderne, qui a voulu imiter le genre de Poéſie propre à un Peuple ſauvage & à une Langue nouvelle. Cette ſupercherie, ſi c'en eſt une, ne doit pas déplaire au Public : on trouve dans ces morceaux une naïveté, une douceur de ſentiment, un deſordre & une vivacité dans les mouvemens, une énergie dans les images, une vérité dans les tableaux, qui affectent l'ame & l'imagination d'une maniere très-agréable. Le ton original de ces Poéſies nous paroît atteſter leur authenticité : il ne reſtera aucun doute ſur cette queſtion, ſi l'on fait imprimer, comme on l'annonce, le Texte en Langue Erſe, avec la Verſion Angloiſe.



ARTICLE II.

SERMO Academicus de fertilitate terrarum induſtriâ Colonorum augendâ, in conventu Academiæ publico, die ſextâ Septembris 1756, *ad celebranda ſolemnia nominis invictiſſimæ ac potentiſſimæ Dominæ* Eliſabethæ *primæ, omnium Ruſſiarum Imperatricis & Autocratoris, dictus à D.* Jo. Chriſtiano Hebenſtreit, *Hiſtoriæ Naturalis & Botanicæ Profeſſore.*

« DISCOURS ſur les moyens que » doit employer l'induſtrie des Colons pour augmenter la fertilité » des terres, prononcé à la ſéance » de l'Académie, le 6 Septembre » 1756, jour de la fête d'*Eliſabeth* » premiere, Impératrice de toutes » les Ruſſies, par M. *Chriſtian Hebenſtreit*, Profeſſeur d'Hiſtoire » Naturelle & de Botanique à Péterſbourg. »

LA plûpart des Cultivateurs s'imaginent avoir tout fait, lorſqu'ils ont fumé & remué pluſieurs fois un

fonds qu'ils veulent rendre fertile par la culture. Mais il s'en faut bien que ces opérations ſuffiſent. Il y a une différence très-notable dans les terres qu'on ſe propoſe d'améliorer, pour les fertiliſer on ne doit pas conſéquemment employer toujours les mêmes moyens; les exemples, dit notre Auteur, éclairciront ce que j'avance; mais auparavant examinons la maniere de cultiver chaque fonds, conformément au ſol. Je ſuppoſe un champ où l'on apperçoive une terre ſablonneuſe, ſeche, ſtérile; un pareil ſol n'eſt pas propre à conſerver long-tems l'humidité de la pluie & de la roſée, humidité qui eſt comme le premier inſtrument de la nutrition. Il manque encore à ce ſol, le ſuc onctueux & ſubtil, qui ſeul peut nourrir les plantes venues de ſemences, & influer ſur leur accroiſſement; on n'a qu'à diſtribuer ſur un ſol de cette eſpece du limon de riviere, du fumier, & de la chaux vive, il ſera tout autre; il deviendra ſuſceptible de fertilité. L'argile qui abonde dans un champ, & qui en rend la terre limonneuſe & denſe y cauſe la ſtérilité; ſoit que par la tenacité de ſes

parties, elle retienne plus long-tems qu'il ne faudroit une quantité d'eau qui préjudicie aux tendres racines des ſemences; ſoit, que deſſéchée par l'ardeur du ſoleil, ſa ſuperficie devienne ſi compacte qu'elle ferme à la pluie & à la roſée tout paſſage vers les racines: le remede au vice d'un tel fonds, c'eſt d'en raréfier & d'en attendrir la contexture avec du ſable en pouſſiere, du fumier, des cendres, &c. On ne fume que tous les ans la terre qui eſt noire & fertile, à moins que pour des raiſons particulieres elle ne demande à l'être plus fréquemment. Il eſt néceſſaire qu'en la fumant & en la ſablant, on lui donne quelquefois une ſorte d'aliment qui lui faſſe reprendre les forces qu'elle avoit perdues; il faut même qu'un champ ait tous les deux ans une alternative de travail & de repos. On aura ſoin de briſer plus ſouvent avec la charrue, & de déſunir les terres nouvellement défrichées, afin que les alimens terreſtres qu'on leur a fournis ſe mêlent entr'eux, & que de cette façon, l'ancien tempérament du ſol ſe trouve entierement

changé ; ce n'eſt qu'en déchirant à pluſieurs repriſes le ſein de la terre, qu'on vient à bout d'en rendre la contexture plus rare ; dès-lors les plantes peuvent y jetter des racines plus profondes, y puiſer leur ſuc nourricier, & ſe reproduire. Tous les ſillons que l'on trace ſont autant de portes qu'on ouvre à la pluie, à la roſée, à l'air chargé de corpuſcules extrêmement actifs, & aux rayons du ſoleil : le fruit de ces attaques redoublées que les champs ont à ſubir, c'eſt qu'ils rendent avec uſure au Cultivateur ce que celui-ci leur a confié. Une terre groſſiere & ſauvage qui ne fait que d'être aſſujettie au labour, ne doit point paſſer pour être plus féconde, parce qu'elle eſt plus repoſée & plus jeune. On ne commencera point par y ſemer ce qu'il y a de plus précieux ; la prudence veut que la premiere année, pour l'eſſayer, on haſarde ſeulement les plantes les plus communes ; elle rapportera d'abord du gazon. La ſeconde année, on l'agitera de la même maniere ; le fer tranchant la mettra deux fois en pieces ſans toucher aux racines ; quelques-unes de

celles-ci venant à tomber en pourriture engraiſſeront le terrein, d'autres pouſſant de nouveaux radicules ſe fortifieront, & feront concevoir des eſpérances flatteuſes. Ce ſeroit peu que de travailler ainſi un an ou deux ; un fumage modéré ranimera la terre, un labourage ſuivi la forcera d'enfanter des tréſors. Les fonds qui auront été fumés ſelon leur exigence, ſeront creuſés & rompus trois fois tous les ans ; il ſera tems pour lors d'y ſemer des plantes de quelque conſéquence, & l'on verra bien-tôt avantageuſement récompenſée la curioſité qu'on aura eue de fouiller avec un courage aſſidu juſqu'aux entrailles de la terre. L'analyſe & la fermentation des terres, voilà le grand art de l'agriculture ; cette fermentation eſſentielle n'aura lieu par rapport aux novales, qu'autant qu'elles auront été réduites en pouſſiere par les violences réitérées qu'elles auront ſouffertes. La fertilité à laquelle nous aſpirons, ne l'attendons pas cependant de la ſeule main-d'œuvre ; l'air de l'atmoſphere y contribue encore beaucoup. Non-ſeulement cet air environne tous les corps, il les pénetre

tous, & par ſon action, que nous n'expliquons pas il en entretient la vie, & il en procure l'accroiſſement. S'il n'aborde point facilement les ſemences, elles auront beau être dans la meilleure terre, elles ne germeront point. L'air contient en lui pluſieurs petites parties extrêmement mobiles, qui ſont nutritives. La vertu & l'action du Soleil détachent de différens corps ces particules qui s'élevent ſous la forme de vapeurs ou d'exhalaiſons, qui tombent avec la roſée, & ſont attirées par les plantes, auxquelles elles ſe communiquent. Le lieu même où croiſſent les plantes, la roſée le féconde conſidérablement ; plus il y a de végétaux dans un ſol, plus la roſée y eſt abondante. Tout le monde convient que la premiere nourriture que reçoivent les racines des plantes & des arbres leur vient de l'eau qui humecte la terre, qui diſſout & aſſimile les parties ſalines, huileuſes & terreſtres : c'eſt ce qu'on appelle *Phlegme muqueux*. Cette mucoſité, d'abord abſorbée par l'extrémité des racines, atténuée enſuite dans leurs tuyaux, gagne la moëlle des plantes, & s'y répand.

Non-ſeulement les ſucs des végétaux, tirés de la terre & de l'air, contiennent des mollécules terreſtres ; mais les particules ſalines & huileuſes, que l'eau diſtribue dans la longueur des canaux d'une plante, renferment une terre élémentaire, en vertu des loix conſtantes de la circulation, de la ſécrétion, & ſur-tout de la perſpiration que nous obſervons dans les plantes. Les parties huileuſes, aqueuſes & ſalines s'évaporent, la partie la plus groſſiere, la plus denſe de la terre s'unit tellement dans les canaux ligneux, qu'elle parvient à former un corps ſolide. *Wallerius*, dans ſa Diſſertation Académique ſur les principes de la végétation, admet pour principes matériels, le ſel, l'eau, la terre & l'huile, en quoi, ſelon lui, conſiſtent le mélange, la compoſition & la texture des végétaux. Il prétend néanmoins que les végétaux ne doivent rien de leur ſubſtance à la terre élémentaire, & que l'eau ſeule nourrit & accroît les plantes.

Parmi les adminicules employés pour diſpoſer la terre à produire des fruits, entre auſſi la *ſtercoration*, ou

l'addition des particules huileuses & salines, unies à la partie de la terre la plus tenue. Pour avoir cet engrais, les Colons, instruits par l'expérience, s'adressent soit aux végétaux mêmes détruits, soit aux animaux pourris & en état de corruption. Ce qui constitue cet engrais, ce sont dans les animaux leurs excrémens, les différens humides qu'ils égerent, leur sang, leur graisse, leurs poils, leurs cornes, leurs cuirs, leurs cadavres encore entiers. Les végétaux qui périssent après avoir touché au terme de leur vie, & que leur destruction, causée par la pourriture, convertit en terre, fournissent de quoi se nourrir aux autres végétaux que la terre engendre des débris des premiers. Nous en avons la preuve dans les feuilles qui tombent tous les ans, dans les plantes desséchées, dans la mousse, dans la paille, dans les bruyeres, dans les fourmillieres, dans les différentes écorces dont on se sert pour préparer les cuirs. Tandis que le feu détruit le bois, la flamme en consume à la vérité plusieurs parties; mais il s'éleve aussi plusieurs particules huileuses volatiles qui, par leur cohésion, forment

une masse noire, brillante; c'est la suie. Lorsque la destruction est complette, elle laisse des cendres; ces cendres engraissent encore les champs. On appelle engrais tout ce qui ajoute à un fonds des corps étrangers, propres à nourrir les végétaux. Quelle conduite tenir vis-à-vis d'un terrein où il y auroit beaucoup de parties salines, beaucoup de ces élémens gras? Guidés par leurs fréquentes observations, les Colons, pour prévenir l'épuisement d'un terrein naturellement bien conditionné, se détermineront à lui faire prendre une année de repos, qui amenera une abondante moisson pour les années suivantes, jusqu'à ce que la nécessité du repos se fasse de nouveau sentir, & prescrive la cessation pour un an. Les fonds marécageux, humides, où la terre est compacte & tenace, méritent aussi quelque attention : la cendre, la chaux vive, la marne sont les correctifs de ces fonds défectueux. Ce que j'ai indiqué jusqu'à présent pour aider l'Agriculture dépend de la volonté des hommes, & n'a jamais été pratiqué que très-utilement. Ce qu'il y a de

malheureux, c'est qu'il survient quelquefois des calamités qui font évanouir les espérances les plus riantes de la campagne, & qui frustrent le Cultivateur du salaire de sa diligence. Le tems cesse-t-il d'être point ce qu'il avoit coutume d'être, n'est-il pas le même dans la même saison, toutes les attentes sont trompées par l'événement. Malgré ces coups désolans, dont l'Agricole gémit, & qu'il ne sauroit détourner, il remarquera soigneusement les mois de l'année, durant lesquels on éprouve d'ordinaire les éclairs, le tonnerre, la pluie, les orages, les inondations, les plus grandes chaleurs, le froid le plus violent, les vents les plus impétueux; ayant combiné son travail avec cette connoissance, il n'aura négligé aucune précaution contre les risques qu'il est impossible de garantir & d'éviter absolument. Par les soins que nous donnons aux plantes, nous les conservons, nous les multiplions, nous les améliorons. Les plantes sauvages different des plantes cultivées, & la différence est toujours à l'avantage de celles-ci. C'est ce qui se manifeste sur-tout dans les plantes des-

tinées à l'usage de nos cuisines, dans ces plantes que l'éducation semble métamorphoser en d'autres plantes meilleures que les naturelles : nous nous servons de la Nature elle-même pour corriger la Nature. Le chou, l'asperge, le céleri spontanées sont certainement inférieurs au chou, à l'asperge, au céleri des jardins où l'industrie humaine veille sans cesse à priver une plante de ce qui lui nuiroit, & à la pourvoir de ce qui lui convient. Jusqu'ici je n'ai considéré que les avantages qui reviennent à l'homme de la culture des champs & des jardins; il me reste à parler de la culture relative aux fourrages nécessaires pour la subsistance de ces animaux, qui sont comme les coadjuteurs de l'homme qu'ils soulagent, en portant pour lui des fardeaux, & en labourant la terre avec lui. Nous avons un intérêt presque égal à ce que nous, & les animaux qui sont nos amis, nous ayons abondamment de quoi subsister. Les prairies & les autres terres où germent leurs alimens, méritent donc nos regards & nos recherches, autant que nos jardins. S'il faut nourrir le cheval

avec des herbes fraîches ou desséchées, (les herbes desséchées sont ce qu'on appelle du foin) s'il faut administrer au bœuf, à la brebis, au cochon, la pâture convenable à chaque espece, c'est à l'homme à suppléer par son industrie à celle qui manque à ces animaux. Voulons-nous qu'il ne vienne rien que d'excellent dans nos prairies, songeons d'abord à pratiquer dans les bas lieux de petites rigoles pour l'écoulement des eaux préjudiciables, extirpons toute la menue herbe, déracinons les bruyeres & les buissons, arrachons tout ce qui mettroit obstacle à l'ample provision de foin que les Colons ont à faire durant l'été pour l'hyver, & n'oublions point de raser les taupinieres. Une certaine connexité & un certain enchaînement de travaux regnent dans toutes les parties de l'économie, parce que ces travaux sont d'une utilité universelle : c'est pourquoi la culture des champs & des prairies n'est pas une raison pour négliger celle des jardins & des forêts, quoiqu'il y ait des pays où l'on compte pour rien de cultiver les bois qui y sont en très-grande quantité. Il existe

des lieux incultes, presque déserts, situés dans des climats rudes, qui, par la maigreur de leur sol, résistent à presque tous les efforts que l'on fait pour les rendre fertiles : le seul parti à prendre, c'est d'y planter des arbres & des arbrisseaux de toutes les especes; ces plantations serviront à nourrir quelques animaux. Dans les vastes forêts, il se trouve un grand nombre d'arbres renversés par les vents & par les tempêtes; la pourriture consume & détruit entierement ces arbres, qui de nouveau fécondent la terre.

Une des plus pernicieuses coutumes, c'est de livrer les forêts en proie à la fureur des flammes, & de les purger ainsi, comme l'on dit; par-là on ôte à la terre les meilleurs principes de fertilité qu'elle renferme dans son sein, on retranche aux arbres la nourriture qui les soutient, & on les met hors d'état de pousser une lignée de rejettons. Il seroit superflu d'entreprendre la preuve de la nécessité des forêts; personne n'ignore que nous en tirons dequoi bâtir nos maisons, dequoi nous chauffer, & dequoi construire les vaisseaux qui traversent les mers.

Les plantes qu'on y trouve, fournissent des médicamens pour l'homme & des alimens pour les animaux. Les terres sont de bonne ou de mauvaise qualité. On peut améliorer la qualité des unes, corriger celles des autres; la terre sablonneuse est stérile, la terre argilleuse l'est aussi, à moins qu'elle ne soit mêlée d'un peu de sable; la terre noire est la terre fertile; l'industrie consiste à mêlanger les terres convenables à chaque plante. Un plaisir des plus sensibles pour un Citoyen bienfaisant, c'est de contribuer à soulager les peines des Colons, & à augmenter la richesse réelle de la patrie : c'est à quoi s'appliquent infatigablement les Anglois, les François, les Suédois; tous beaucoup plus agricoles aujourd'hui qu'ils ne l'ont jamais été. Columelle se plaignoit de ce qu'il n'y avoit point de maîtres établis pour enseigner les principes de l'agriculture, tandis qu'on enseignoit les principes de plusieurs autres Arts, même de celui du plaisir. Nous n'avons point à nous plaindre de la même chose. Parmi toutes les Nations où les Arts & les Sciences sont en honneur, il paroît

tous les ans des écrits qui nous exposent la maniere dont l'agriculture s'exerce dans les Empires circonvoisins. Celui de Russie a aussi son Columelle dans *Fischer*; ses préceptes savans seront la regle des opérations de nos sages Cultivateurs. Ma Dissertation ne porte point sur un systême idéal, arrangé dans le cabinet; elle est fondée tant sur ma propre expérience que sur celle des autres, & sur celle des autres plus que sur la mienne propre. Qui eût deviné, il y a cinquante ans, que des plantes Asiatiques & Africaines, accoutumées à n'habiter que les climats les plus chauds, pussent se conserver, & se propager dans cette région boréale, ainsi que dans les plages du midi & dans celles de l'Occident? Nous avons les jardins potagers les plus admirables, & les parterres les plus superbes; ils font l'étonnement de l'étranger qui y trouve rassemblés les avantages & les prodiges de l'Agriculture. Telle est la substance du Discours de M. Hébeinstreit; Discours qui nous fait voir que la Russie a aussi ses *Duhamels*. Ce que nous

avons cité de cette Dissertation, suffit pour en donner une juste idée : nous avons cru que la faire connoître simplement, étoit la meilleure façon de la louer. Elle honore la Nation & l'Auteur; celui ci ne peut être qu'un homme de Lettres qui a beaucoup de goût, un vrai Philosophe qui a bien étudié la nature, un Citoyen zélé qui aime sa patrie & tous les hommes.



ARTICLE III.

SAGGI di Dissertazioni Academiche publicamente lette nella nobile Academia Etrusca dell'antichissima Cita di Cortona. Tomo VII, in Roma, 1758, nella Stamperia de' fratelli Pagliarini, *Mercanti Librari, à Pasquino.*

« ESSAIS de Dissertations, lues » publiquement à l'Académie de » Cortone. Tome VII, à Rome, » chez les freres *Pagliarini*, Imprimeurs-Libraires, à l'enseigne de » Pasquin, 1758. »

AVANT que de rendre compte des Dissertations que renferme ce volume, nous nous replierons sur le premier, dont l'Epître dédicatoire & l'excellente Préface (*a*) nous fournissent les meilleurs moyens de faire connoître les travaux, l'objet, en un mot l'es-

(*a*) Cette Préface est de M. *Ridolfino Venuti*, Secretaire de l'Académie.

prit de la savante Académie de Cortone. Au milieu du bouleversement des Empires, disent les Auteurs de l'Epître dédicatoire, la force supérieure de la nécessité a toujours conservé les Arts qui contribuent au soutien de la vie de l'homme. Ceux qui rendent cette vie plus douce & plus agréable, enveloppés dans les calamités publiques, se sont trouvés comme égarés parmi les révolutions multipliées qui ont changé si souvent la constitution de l'Univers; ce qui a rendu l'étude des Antiquités très-difficile, & cependant indispensable. Cette étude est la cause de mille peines qu'ont à essuyer les Savants qui s'y livrent pour débrouiller le cahos dans lequel la barbarie a plongé les inventions des siecles antérieurs: cette même étude est la source de mille plaisirs honnêtes & innocens que nous pouvons ajouter à la somme de ceux dont nous jouissons. C'est aux efforts opiniâtres de quelques hommes laborieux, que nous devons incontestablement la renaissance de plusieurs beaux Arts qui restoient perdus pour nous. Par le moyen de ces Scrutateurs intelligens,

nous acquérons ces Arts, nous les rétablissons dans leur premiere splendeur, nous les portons même au plus haut dégré de perfection. Où nos Prédécesseurs ne faisoient que marcher à tâtons, nous courons avec rapidité; & si la Science nous offre des routes unies & commodes, c'est parce qu'ils en ont arraché les épines, & applani les aspérités. Il faut de l'aliment à ces Arts, qui adoucissent les mœurs, qui embellissent la Société, qui la spiritualisent en quelque sorte. Pour confirmer cette derniere pensée des Auteurs de l'Epître dédicatoire, nous osons avancer que le seul instinct semble influer sur les Arts nécessaires, & la raison principalement sur les Arts agréables qui sont utiles & nécessaires en même tems, soit pour ceux qui les exercent, soit pour ceux qui les font exercer. Les Arts du premier ordre font exister, pour ainsi dire, matériellement. Ceux du second donnent une existence plus flatteuse & plus durable.

La Préface écrite avec une noble simplicité, roule sur quatre objets. 1°. Les reproches mal fondés faits aux Académies d'Italie par les étrangers. 2°.

L'établiſſement de l'Académie *Etruſque*, ou de Cortone. 3°. Le tréſor qu'elle a dans ſa Bibliotheque. 4°. L'inſtitution des Loix ſur leſquelles elle ſe gouverne. Nous avons remarqué, dit M. Venuti, que parmi ces Ecrivains modernes qui s'arrogent le droit de juger les Gens de Lettres, & tout ce qui concerne la Littérature, il y en a qui ne parlent de nos Académies d'Italie qu'avec un mépris affecté, comme ſi elles ne s'occupoient que de l'Eloquence & de la Poéſie, objets, à ce qu'ils prétendent, de la plus grande inutilité, Arts frivoles, dont les fruits n'ont qu'une ſaiſon. Je n'aurois, pour détruire cette fauſſe imputation, qu'à nommer l'Académie *de Lincei* de Rome, celle *del Cimento* de Florence, le célebre Inſtitut de Bologne, établiſſemens auxquels on doit tant de découvertes admirables depuis la renaiſſance de la Philoſophie; & toutes les autres Sociétés où la Théologie, l'érudition, la Juriſprudence, ſont traitées de la maniere la plus diſtinguée. Aujourd'hui, graces au Ciel, tous les Arts, toutes les Sciences regnent enſemble en

Italie, dans un accord parfait; il n'eſt point de genre qu'on n'y eſtime, & qu'on n'y honore autant pour le moins que par-tout ailleurs. L'étude de la reſpectable antiquité, cette étude qui avoit tant d'attraits pour les anciens Grecs, qui faiſoit les délices de Rome triomphante, qui a attaché dans ces derniers ſiecles les hommes les plus illuſtres & les plus éclairés, a toujours été l'inclination dominante & la principale gloire de nos Toſcans. Soins, invitations, richeſſes, tout a été employé par l'auguſte Maiſon des *Médicis*, pour former cette collection de monumens antiques, que nous aimons à préférer à des monceaux d'or & de pierres précieuſes; on diroit que Laurent le Magnifique, pere & reſtaurateur des Sciences ainſi que des Arts, Côme I. François, Grands Ducs de Toſcane; & le Cardinal Léopold, n'ont eu d'autre ſatisfaction que celle de concourir à cette vue générale. Quelle obligation l'Hiſtoire n'a-t-elle point à cette foule d'Auteurs Toſcans, qui ont fait uſage de toute la pénétration & de toute la ſagacité de leur eſprit, pour dévoiler les beautés & les

lumieres, qu'une longue ſuite d'années avoit dérobées aux regards des mortels, & avoit, pour ainſi dire, enfermées dans les anciennes Médailles, dans les Inſcriptions des marbres, & dans d'autres monumens d'une rareté extrême? Ange Politien, Vincent Borghini, Jean-Baptiſte Doni, Ferdinand Ughelli, Charles Dati, Octave Falconieri, Curzio Inghirami, Bartholomée Macchioni, Paul-Alexandre Maffei, Leonard Agoſtini, Ubert Benvoglienti, Ferdinand del Migliore, Philippe Buonarrotti, qui ne ſera jamais loué autant qu'il mérite de l'être, tels ſont les génies mâles & vigoureux qu'à produits la Toſcane. Les Antiquaires que nous poſſédons aujourd'hui, groſſiroient & illuſtreroient encore cette liſte ſavante; mais les éloges bleſſeroient leur modeſtie qui me défend de les citer.

Un goût analogue pour les antiquités Etruſques, Grecques & Romaines, & des travaux de même genre, engagerent en 1726 des hommes lettrés à former entr'eux à Cortone une Société, ſous le titre d'*Académie Etruſque*. Ce qui les détermina à la déno-

mination d'Etruſque qu'ils jugerent à propos de donner à la nouvelle *Académie*, ce fut la perſuaſion où ils étoient que la premiere étude des antiquités devoit avoir pour objet cette illuſtre Nation, d'autant plus que Cortone & ſes environs fourniſſent une grande quantité de monumens très-anciens, qui par la nobleſſe du deſſein, par la pompe des cérémonies, par l'élégance des habillemens, ſoit civils, ſoit militaires, égalent les monumens Grecs & Latins les plus célebres; ceux-ci ſont même probablement poſtérieurs aux autres. Ce que nous ne connoiſſons pas encore parfaitement, ce ſont les caracteres quant à leur valeur, & l'idiome de ce peuple, qui tenoit ſous ſon Empire preſque toute l'Italie. Le ſavant M. Bourguet, Membre de l'Académie, a déja hazardé ſur cet article quelques conjectures qui donnent lieu d'eſpérer que l'on réuſſira enfin. M. Gori un de nos plus illuſtres Académiciens, nous promet une collection complette de tous les monumens Etruſques, épars dans la Toſcane & dans les pays circonvoiſins; ſon Traité ſur les cérémonies & ſur les

mœurs des Toſcans mettra ſans doute dans leur vrai jour les découvertes de M. Bourguet. Juſqu'à préſent on a déterré beaucoup de marbres, beaucoup de tombeaux, beaucoup d'urnes, portant des Inſcriptions Etruſques; ce que ces Inſcriptions ſignifient, n'a encore été conçu nettement par perſonne. Annio de Viterbe, Bernardino Baldo, les Académiciens de Florence, *&c*, ont eſſayé de l'expliquer: tout le monde a entendu parler de leurs tentatives, & tout le monde ſait qu'ils n'ont fait que perdre leur tems & leur peine; c'eſt pourquoi nous croyons rendre un ſervice important à la République littéraire, en arrachant des mains du vulgaire ignorant, & en réuniſſant tout ce qui reſte de monumens Etruſques, pour les empêcher de périr; & afin qu'en les rapprochant les uns des autres, la combinaiſon des caracteres conduiſe à l'idée juſte de leur valeur. Ces monumens ſont dépoſés dans la Bibliotheque de Cortone qui appartient à l'Académie; ſtatues, idoles, inſcriptions, urnes, coupes, pierres précieuſes gravées, lampes, tableaux votifs, livres rares, anciens manuſ-

crits, minéraux, plantes marines, inſtrumens de Mathématiques, *&c.* En cela conſiſte le tréſor de notre Bibliotheque, amaſſé par l'Abbé Onufre Baldelli, Gentilhomme de Cortone, qui eut la généroſité d'en enrichir ſa patrie.

L'époque de l'acquiſition de cette Bibliotheque faite par l'Académie fut auſſi celle des Loix qu'elle s'impoſa pour ſe maintenir.

Elle fixa le nombre des Membres qui en compoſeroient le Corps; elle nomma un Chef ou un Préſident de la Société, qui prit l'ancien titre Etruſque de *Lucumon*. Ce ſeroit ici le lieu de parler des diſſertations contenues dans la premiere partie du premier tome; mais l'étendue du travail nous arrête; l'analyſe de chacun de ces morceaux nous meneroit trop loin. Nous ſommes forcés de nous en tenir à dire ſimplement qu'un goût ſûr y répand par-tout une érudition profonde; que l'auſtérité des recherches épineuſes eſt adoucie par un ſtyle coulant & aiſé; que les choſes ſont toujours bonnes, & ne ſont pas meilleures que la maniere dont elles ſont énoncées; en un

mot, que l'inſtruction y eſt diſpenſée ſans ſéchereſſe & ſans ennui. Trois Diſſertations, précédées d'une petite Préface, font la ſeconde Partie du premier Tome. Cette Préface fait honneur à M. Venuti. Il y convient ingénûment de s'être mépris en citant un paſſage d'Aulugelle. La derniere des trois Diſſertations eſt de M. *Chechozi*, Chanoine de Vicenſe, & a pour titre: *Diſſertazione ſopra l'antica Idolatria de' boſchi*: « Diſſertation ſur le Culte » idolatrique, rendu aux bois par les » Anciens: » matiere très-intéreſſante; qui le devient encore plus par la façon dont elle eſt diſcutée, c'eſt trop peu dire, diſons dont elle eſt épuiſée. Les connoiſſances hiſtoriques les plus étendues, une Dialectique Expérimentale des plus ſaines, une Philologie immenſe, c'eſt ce qui frappe continuellement le Lecteur, depuis le commencement juſqu'à la fin de la Diſſertation de M. Chechozi, qui ſerpente un peu, à la vérité, mais tel que ces fleuves qui, au lieu de ſuivre le chemin le plus court, font des circuits, & qui dans leurs différens détours, fécondent toutes les plages qu'ils baignent de

leurs eaux. Quoique dans ce morceau il n'y ait nul étalage, nulle phraſe, l'Auteur y montre une ſcience des faits & une ſcience des mots, qui ont de quoi étonner.

Quirini, Monteſquieu, Maffei, Muratori, Buondelmonti, Gori, Ginori: quels noms! quels génies! quels Académiciens! quelle gloire pour l'Académie Etruſque, d'avoir compté parmi ſes Membres, de pareils Hommes qui honoroient leur ſiecle! Ils ſont cités avec l'éloge qui leur eſt dû, dans le ſeptieme Tome des Eſſais Académiques, où ſur-tout la neuvieme, la dixieme & la onzieme Diſſertations nous ont paru devoir affecter particulierement. La neuvieme, intitulée: *Diſſertazione ſopra l'emiſſario del Lago Traſimeno*: « Diſſertation ſur le canal » émiſſaire, *ou* pratiqué pour l'émiſ- » ſion des eaux du Lac Traſimene, » eſt du Pere Bernardin Veſtrini, Religieux des Ecoles Pies, Profeſſeur de Théologie au College de Nazareth. La Diſſertation eſt pleine d'ordre, de méthode & de raiſonnement; les Notes, qui ſervent à répandre plus de lumiere ſur certains en-

droits, ſont ſouvent philoſophiques, toujours placées & très-judicieuſes..... Le Canal émiſſaire, appellé vulgairement la *Cave du Lac*, doit-il être regardé comme un ouvrage de l'antiquité, ou bien eſt-ce un ouvrage moderne? Voilà la queſtion à décider: l'Auteur diviſe cette Diſſertation en dix Sections.

Il expoſe les motifs qui l'ont engagé à ce travail. M. Guazzeſi étoit obligé de traiter du Lac Traſimene, qu'on nomme aujourd'hui le *Lac de Péruſe*, à cauſe de la nouvelle Edition, faite à Arezzo, de ſa Diſſertation ſur le voyage & ſur quelques actions d'Annibal. Le P. Veſtrini fut prié de s'informer de l'état véritable du Canal émiſſaire de ce Lac: ce qu'il fit, & ce qui le détermina à le prendre pour le ſujet d'une Diſſertation Académique. Je donnerai d'abord, dit le P. Veſtrini, une idée de toute la conſtruction de ce Canal, autant que je l'ai pu obſerver de mes yeux. J'examinerai enſuite le ſentiment de Strabon, qui met le Lac Traſimene parmi les Lacs dont les eaux ſe dégorgent dans la Mer. Après avoir fait une deſcription dé-

taillée du Canal émiſſaire, il peſe les paroles de Strabon, il en balance l'autorité, il oppoſe des paroles & des autorités contraires: il finit par conclure que le Canal émiſſaire n'eſt pas un ouvrage des Anciens. Le Lac Traſimene, dans ſon circuit d'environ trente milles, eſt, du côté du Nord, du Levant & du Midi, entouré de montagnes qui y ſont plus ou moins contigues. Ces montagnes déterminent la quantité des eaux de pluie qui tombent ſur ſa ſurface, & l'empêchent de communiquer ſoit avec le Tibre, ſoit avec d'autres fleuves. De toutes ces montagnes, celle que perce le Canal émiſſaire, eſt la plus baſſe, & a néanmoins quatre-vingt-dix-neuf pieds de hauteur perpendiculaire ſur la ſurface des eaux du Lac, qui n'a que vingt-quatre pieds de profondeur dans l'endroit où il en a le plus, ſelon ce qu'atteſte Campanus.

Il eſt conſéquemment incroyable que du tems de Strabon, l'eau eût aſſez d'élevation pour ſe jetter dans le Tibre, après avoir paſſé ſur cette petite montagne, & après s'être dégorgée de-là dans le territoire de Péruſe. Une

telle élevation, avec une étendue horiſontale beaucoup plus grande, qui y auroit été annexée ſelon les loix de l'hydroſtatique, ſuppoſeroit néceſſairement une très-grande quantité d'eau qu'on ne ſauroit d'où faire dériver pour ces tems-là, *&c.* Le Canal émiſſaire eſt un ouvrage qui fut entrepris & fait en 1422 & 1423 par les ordres de Braccio. Campanus & l'Auteur des Mémoires du Pape Pie II le lui attribuent. Ce dernier Auteur, 25 ans après la mort de Braccio, ſéjourna près du Canal; il eut occaſion de conſulter ceux qui avoient été témoins oculaires; il écrivit du vivant de ces témoins, & d'après leur rapport. Eſt-il vraiſemblable que ces Ecrivains ou fuſſent dans l'erreur ou vouluſſent le tromper? D'ailleurs aucune partie de cet édifice ne laiſſe appercevoir la plus légere trace de l'ancienne magnificence Etruſque ou Romaine; il n'y a aucun Ecrivain antérieur à Braccio, aucun monument antique qui faſſe mention de ce Canal: les Anciens en euſſent parlé, comme ils ont parlé des travaux faits au Lac *Albano*, au Lac *Velino*, au Lac *Fucino*, &c....

Si le monde doit finir, (c'eſt une Note du P. Veſtrini), lorſque les montagnes applanies, & le lit de la mer rempli rendront la terre inhabitable, ceux qui veulent que tout ſoit cultivé ſur les montagnes mêmes, pourvoient peu à la durée de l'Univers. La terre, déchirée de cette ſorte, & abaiſſée par les eaux, a conſidérablement altéré la ſurface de notre Globe. Pluſieurs montagnes, ſéparées de cette maniere par pluſieurs vallées, ſont devenues impraticables. Les ſommets & les côtes de ces montagnes, tels que des os décharnés, ont refuſé de porter des fruits, n'ont montré que des rochers, & ont produit ſeulement des épines & du genêt; tandis qu'auparavant ils produiſoient de bons pâturages pour les animaux, & de vieux gros arbres qui en mettant un frein à la fureur des vents, en modérant l'âpreté des frimats, & en rompant l'impétuoſité du choc élaſtique des petites parties qui compoſent l'atmoſphere, contribuoient en pluſieurs cantons à la température de l'air & à la ſalubrité. Pluſieurs Etats ont des Loix ſages qui y défendent la coupe des bois & le défrichement ar-

bitraire des montagnes. L'inobservance de ces Loix préjudicie aux montagnes, & souvent aux plaines mêmes. Voici comment le Pere Vestrini explique le nom qu'il donne au Canal du Lac de Péruse, canal qu'il désigne par le seul mot *l'emissario*. Ce mot *emissario* étoit fort en usage chez les Latins, qui le faisoient dériver du verbe *emittere*, *envoyer de*. Ils appelloient *émissaires* tous les entremetteurs, dont les méchans se servoient pour accuser & pour calomnier leurs ennemis qu'ils vouloient perdre. C'est en ce sens qu'on doit entendre ces paroles de Suétone, *Emissarios Domitiani, quorum operâ ad delationes abutebatur*, & cet endroit de Ciceron, *Novius turpis quidam istius excursor & emissarius*. On nommoit encore *emissarius* un cheval ou un bélier qu'on menoit à la campagne, & qu'on y laissoit en liberté, afin qu'ils y vaquassent à la propagation de l'espece. Dans l'Ecriture, on qualifioit d'*emissaire* le bouc qu'on avoit conduit au désert, après avoir chargé sa tête des fautes de tout le Peuple Hébreu, pendant le jour de l'expiation solemnelle. Pline traite d'*emissarius palmes*,

cette branche qu'on laisse croître dans les plantes pour les faire provigner ou pour en procurer la multiplication. Enfin *emissarius* désignoit ce soupirail ou cette ouverture qui donnoit une issue aux corps, principalement aux fluides. *Emissarii* s'adaptoit aux conduits excréteurs des glandes dans les animaux, à ces trous qui laissoient sortir la fumée des maisons, & qui tenoient lieu de nos cheminées que les Anciens ne connoissoient point, à ces canaux pratiqués dans le sein de la terre ou dans l'intérieur des montagnes pour faciliter l'écoulement des eaux de quelque lac ou de quelque marais. On disoit *vox emissa, verbum emissum*, un son qui a passé par l'ouverture de l'organe de la parole; *equi emissi in circum*, des chevaux à qui l'ouverture de la barriere permet de s'élancer dans le cirque. Ciceron a dit pareillement *lacus emissus*, un lac envoyé d'un lieu à un autre, à travers un espace intermédiaire : cet espace intermédiaire étoit l'*emissarius* ou l'*emissarium*, fosse creusée pour recevoir & pour renvoyer un fluide. *Apopompai* étoit parmi les Grecs, *Averrunci* dans le premier âge de la Langue

Latine, *Emissarii* dans les âges suivans de la même Langue, le nom des Dieux qui détournoient les maux, *ab emittendis malis*. « Je ne pense pas, ce sont les paroles du P. Vestrini, « je » ne pense pas que s'instruire des faits » qui regardent les siecles moins recu» lés, doive déplaire aux Antiquaires » qui savent réfléchir. Ils voient que » le tems ne change point la nature » des choses, & que nous aurions tort » d'estimer peu ces connoissances, que » ceux qui viendront après nous sou» haiteront ardemment d'acquérir. Si » nous négligeons de nous replier, dit » Ciceron, vers ce qui est arrivé avant » nous, c'est que nous voulons ne » point sortir des ténebres de l'enfan» ce : si nous négligeons de transmet» tre le souvenir de ce qui arrive de » nos jours & à côté de nous, c'est » que nous voulons que notre posté» rité reste ensévelie dans les ténebres » d'une enfance perpétuelle. Tout le » plaisir que nous donne l'étude de » l'Antiquité, & tout l'avantage que » nous en retirons, nous le devons » aux soins qu'ont eus nos ancêtres de » faire passer jusqu'à nous ce qui étoit

» présent par rapport à eux. » Nous n'en dirons point davantage sur la neuvieme Dissertation, pleine de sens & de force, & nous renvoyons à notre prochain Volume l'Extrait de la dixieme, qui nous a paru très-intéressante & très-curieuse.



ARTICLE IV.

REFLESSIONI ſopra i Drami per muſica. Venetia.

« RÉFLEXIONS ſur les Drames en » muſique. A Veniſe. »

Tout ce qui exiſte au-tour de nous peut devenir une ſource d'inſtruction & de lumieres; mais plus les objets nous ſont familiers, moins il nous eſt poſſible de démêler & de ſaiſir tous les caracteres de vérité qu'ils renferment. L'habitude émouſſe nos ſens; à peine ſont-ils ébranlés par les choſes dont ils ſont continuellement environnés : de ſorte que l'ame ſe trouvant répandue ſur une infinité d'images à la fois, ſe partage néceſſairement entre elles, & devient incapable d'en fixer fortement aucune en particulier. Que fait le Poëte ? Il répand ſur la matiere le coloris puiſſant du merveilleux & de la nouveauté. Par-là il arrache notre ame à la foule des objets qui diviſent ſon attention, & l'attache uniquement à celui qu'il lui préſente.

Il agrandit, il éleve, il altere tous les êtres, en les tranſportant de la vérité à la fiction. C'eſt ainſi que ce qui ſe trouvoit très-commun & très-ordinaire dans ſa maniere d'être naturelle, devient, au moyen de l'art, curieux, intéreſſant & nouveau. Eh ! comment toute notre attention ne ſe porteroit-elle pas ſur des êtres créés une ſeconde fois par de tout autres inſtrumens que ceux qu'emploie la nature ! Eſt-il rien de plus ſurprenant & de plus propre à fixer toutes nos facultés, que de voir ſortir des mains des Arts un nouvel ordre de choſes, un nouvel Univers, produit, engendré au moyen des lignes, des couleurs, du ciſeau, des ſons & des paroles? Nos Obſervateurs & nos Critiques modernes ſemblent ignorer ou avoir perdu de vue ces grands principes de toute Poéſie. Ces hommes froids n'ont jamais ſenti toute l'énergie des Arts, ou ne les jugent que hors du moment où ces Arts agiſſent : à force d'exiger qu'on ſe rapproche de la vérité, ils tendent, ſans y prendre garde, à confondre l'imitation & la choſe imitée, & conſéquemment à détruire l'eſſence

même de tous les Arts imitateurs. Les *Réflexions*, dont nous allons donner l'Extrait, nous ont conduit à ces obſervations générales, dont l'application pourra ſervir à développer & à rectifier quelquefois celles de l'Auteur Italien, qui ne nous paroît pas avoir repris les choſes d'aſſez haut, & qui s'eſt attaché trop étroitement à de petits côtés de l'objet qu'il embraſſe. Cet Ecrivain eſt M. l'Abbé Orſei, auteur des deux Diſſertations ſur *la valeur des opinions* & ſur *la valeur des peines & des plaiſirs*, que nous avons analyſées dans le Volume de Novembre dernier. Nous allons ſuivre fidelement ſes idées, ſans entrer dans des diſcuſſions qui nous meneroient trop loin, & que nous réſervons pour un autre moment.

On entend par Opera, la repréſentation d'une action merveilleuſe, à laquelle l'imagination ajoute les graces de la Poéſie, l'expreſſion de la Muſique & de la Danſe, les ornemens de la Méchanique & de la Peinture. Le but de l'Opera eſt d'affecter plus agréablement & d'émouvoir plus efficacement les paſſions que ne le peuvent faire

les autres repréſentations théâtrales, dénuées des mêmes reſſources.

Pour ſe faire une idée de la nature du plaiſir que produit ce genre de ſpectacle, il faut ſe permettre quelques conſidérations ſur le théâtre en général, & d'abord ſecouer le préjugé preſque univerſel où l'on eſt, que les repréſentations théâtrales doivent être une imitation exacte des actions ordinaires de la vie. Si cela étoit vrai, il ſuffiroit, pour jouir d'un tel ſpectacle, de ſe mettre dans le coin d'un caffé, d'une ſalle de jeu ou d'une place publique, afin de voir ce qui s'y paſſe, & d'entendre les diſcours qu'on y tient : c'eſt de quoi perſonne juſqu'ici ne s'eſt aviſé. Le plaiſir qu'on trouve au ſpectacle ne conſiſte donc pas dans la peinture fidelle des actions humaines, mais dans l'exagération (*a*) de ce qui peut arriver & de ce qui arrive effective-

(*a*) Le mot Italien eſt *caricatura*, que nous ne pouvons pas rendre par *charge* ni *caricature* : ces deux mots n'expriment en François qu'une exagération dans le bas & le ridicule ; en Italien il exprime toute exagération dans le noble comme dans le burleſque : & c'eſt dans ce ſens qu'il faudra pren-

ment quelquefois. Cette imitation exagérée peut ſeule procurer du plaiſir : en effet ſi dans les lieux dont j'ai parlé, il ſe rencontre quelqu'un de remarquable par un caractere plus diſtingué, il attire les yeux & l'attention, & devient un objet de curioſité.

Pour ſe faire une idée de la nature de cette exagération, de ſon origine & de la cauſe du plaiſir qu'elle procure, il faut conſidérer que tout homme ſent intérieurement qu'il eſt égal à un autre, & qu'il eſt ſujet aux mêmes paſſions, avec cette différence, que le caprice ou la néceſſité a fait naître quelques circonſtances, au moyen deſquelles l'un paroît différent de l'autre, & ſe trouve obligé de cacher & de diſſimuler ſes paſſions de mille manieres différentes : ces circonſtances produiſent différens caracteres, & chaque homme ſoutient d'autant mieux le ſien, qu'il en garde mieux les apparences, ou qu'il maſque ſes paſſions & regle ſa conduite conformément à ce caractere. Or tant qu'un homme ſe

dre le mot de *caricature*, lorſque nous ſerons obligés de nous en ſervir.

tient dans les bornes de ſon caractere, & qu'il ſe conduit comme tout le monde, il n'attire aucunement l'attention ; mais ſi au contraire il ſe fait remarquer par une façon de vivre particuliere, alors il devient *caricature*, & l'on en peut faire un ſujet de théâtre.

Cette caricature s'arrête ſur les dehors ou ſur les mœurs extérieures, ou elle tombe ſur les actions ou ſur les devoirs. Le premier cas fournit le ridicule néceſſaire à la comédie : le ſecond conſtitue le merveilleux, qui fait le ſujet de la tragédie. Chacune de ces caricatures, ſi elle eſt ſoutenue & conforme à l'idée que l'on a du caractere chargé, plaît, & produit ce qu'on appelle hors du théâtre *le vrai*, & ſur le théâtre *le vraiſemblable*. Si le même ridicule au contraire eſt mal ſoutenu, alors il cauſe du dégoût & produit le faux hors de la ſcene, & l'invraiſemblable ſur le théâtre. Ceci explique comment les repréſentations théâtrales ſont plus fréquentes dans les pays où les caracteres ſont plus abondans, & pourquoi chacun dans les mêmes lieux trouve à la même repréſentation plus

ou moins de plaiſir, à proportion du talent qu'il a pour ſe former une juſte idée des caracteres, & pour ſaiſir en conſéquence la charge qu'on y ajoute. Le ridicule pouvant s'augmenter à l'infini, puiſqu'il n'eſt autre choſe que l'excès, & que l'excès n'a point de bornes, c'eſt au jugement à preſcrire des limites, & à diſtinguer ce qui convient d'avec ce qui n'eſt pas convenable.

Tout le monde connoît l'accident arrivé à ce Miniſtre dont parle Pope, qui ſe préſentant au Roi pour la premiere fois, au retour d'une expédition importante, changea en ridicule tout le ſérieux de ſa fonction, parce qu'un bouton, échappé mal-à-propos, avoit découvert indiſcretement deux ou trois doigts de ſa chemiſe. Cela me rappelle que dans un Drame Italien, pour intéreſſer un pere en faveur d'une fille coupable, on fait paroître un enfant de cette fille, à la vue duquel le pere ému ne peut refuſer le pardon. La même choſe ſe trouve dans une Piece Françoiſe ; mais le Poëte, pour augmenter la compaſſion, au lieu d'un enfant, en fait paroître deux : je ne

ſais pas ſi cela réuſſit ; mais ſi, pour accroître cette même compaſſion, au lieu de deux enfans, il en eût mis ſur la ſcene trois, quatre ou plus, il n'y a pas de doute qu'à la fin cette file d'enfans n'eût fait rire. C'eſt ainſi qu'un bouton ou un enfant de plus ou de moins, peut changer la ſcene la plus grave en une ſcene ridicule. C'eſt donc au jugement à déterminer ſi c'eſt au premier ou au ſecond bouton, au troiſieme ou au quatrieme enfant qu'il faut s'arrêter.

Le genre d'exagération requiſe ſur le théâtre, change ſuivant le caractere des différentes Nations. On ſait que les hommes ſont à-peu-près les mêmes par-tout, parce qu'ils ſont ſujets aux mêmes paſſions ; cependant on ne peut diſconvenir que dans un grand nombre d'hommes de différentes Nations, on ne découvre quelques diverſités qui marquent le caractere de chaque Nation en particulier. Cette diverſité de caractere ſe montre de différentes façons : le *changement* eſt le caractere du François, la *conſtance* celui de l'Anglois ; *la premiere impreſſion* déter-

mine les Italiens, les Allemands ſont ſenſibles à *la derniere.*

De ces Nations ne conſidérons que les trois qui ont un théâtre qui leur ſoit propre, & voyons comme elles accommodent leurs ſpectacles à leurs goûts particuliers. La ſenſibilité des Italiens à la premiere impreſſion, eſt produite, ainſi que la conſtance des Anglois, par l'imagination; & l'inconſtance des François eſt le fruit de leur raiſon : de-là vient que les François chargent les penſées qui parlent à la raiſon, tandis que les Italiens & les Anglois chargent l'action qui parle à l'imagination; avec cette différence, que tandis qu'en Angleterre on choiſit des ſujets atroces, capables d'inſpirer des actions hardies & courageuſes qui ſont propres à la conſtance, en Italie on recherche davantage les ſujets qui, par le ridicule ou la magnificence, flattent la molleſſe & l'oiſiveté dans laquelle on y vit. Ainſi en Italie & en Angleterre on exige plus de force d'expreſſion, plus de vivacité dans le dialogue & plus de comique; & pourvu que les caracteres & les actions plai-

ſent à la fantaiſie, on s'embarraſſe peu ſi elles ſont multipliées & contradictoires, & ſi elles ont moins de vérité. En France au contraire on exige plus de ſimplicité dans le ſujet, plus d'exactitude dans le coſtume, & plus de force de ſentiment; & pourvu que l'on s'aſſerviſſe à la décence qui plaît à la Nation, on n'examine point ſi la compaſſion & l'horreur naiſſent de motifs qui ne le méritent pas, & ſi les caracteres, au lieu de ſe manifeſter par des actions, ne ſe peignent que par les diſcours.

Cette différence de génie fait encore qu'en Angleterre & en Italie le Poëte eſt ſoumis à l'Acteur, tandis qu'en France au contraire l'Acteur eſt entierement ſubordonné au Poëte : de-là vient qu'en Italie, où l'on donne plus à l'Acteur qu'au Poëte, les Drames ſont inſipides à lire, & peuvent ſouffrir à peine deux ou trois repréſentations, tandis qu'en France on joue, pendant des ſiecles entiers, la même Piece avec un ſuccès toujours égal.

Il réſulte de-là que les Poëtes & les Acteurs François doivent ſe croire

d'autant ſupérieurs aux Anglois, qu'il eſt plus facile de raconter un fait, que de le repréſenter. Au reſte, quand je dis que le Théâtre Anglois, Italien ou François eſt ſupérieur aux autres, cela ne peut s'entendre du Théâtre en général : on ne pourroit faire de comparaiſon qu'autant qu'il y auroit des regles applicables également à chacun de ces Théâtres; mais le génie dramatique ſuit celui de chaque Nation. Ainſi ce ſeroit en vain qu'on voudroit ſe prévaloir des regles qu'Ariſtote établit jadis bien ou mal ſur le Théâtre Grec; en vain l'on oppoſeroit Ariſtote au génie des Nations & à l'expérience.

Je dirai, avant que d'abandonner cet examen de la diverſité de génie des Nations, que les actions qui élevent le plus l'eſprit de liberté, ſont celles qui plaiſent le plus en Italie; que celles dans leſquelles l'amour domine, ſont les plus agréables aux François, & que celles qui préſentent le plus de fantômes, de revenans & de magiciens, ſont préférées en Angleterre. On pourroit conclure de cela, que chacune de ces Nations ſe plaît à voir ſur ſon

théâtre les paſſions contraires aux ſiennes, puiſque les Italiens paſſent pour les Peuples les plus dociles dans la ſervitude, les François pour les plus legers en amour, & les Anglois pour les moins ſuperſtitieux. Malgré cela, en réfléchiſſant plus profondément, on s'appercevra que l'erreur eſt de la part de l'opinion commune; le Théâtre découvre l'eſprit des Nations, mieux que leurs actions mêmes; perſonne ne peut paroître plus eſclave que les autres, ſans aimer davantage la liberté : on ne traite l'amour de bagatelle, que lorſqu'on craint de le traiter ſérieuſement, & l'on ne proteſte pas contre les revenans, ſans en avoir peur.

On s'apperçoit aiſément que ſi c'eſt l'exagération qui plaît dans toutes les repréſentations théâtrales, elle eſt d'autant plus agréable, qu'elle eſt plus forte. En partant de-là, aucune repréſentation théâtrale ne peut plaire autant que les ſpectacles lyriques, ſoit tragiques, ſoit bouffons; puiſque pour produire le ridicule dans les uns, & le merveilleux dans les autres, l'exagération y eſt portée au plus haut point; il eſt vrai que par cette raiſon la réuſſite des

uns & des autres est d'autant plus incertaine, qu'il est plus difficile de soutenir une forte exagération qu'une moindre; c'est ce qui fait que ces représentations ne parviennent presque jamais à la perfection; ensorte que les Auteurs, désespérant de réussir, ont donné à leurs Poëmes une forme tout-à-fait différente de celle qu'ils devroient naturellement avoir. Le point principal est de bien distribuer la *caricature* pour toutes les circonstances de la représentation : ces circonstances peuvent se réduire à quatre; sçavoir, *le sujet* donné par la Poésie, *l'expression* qui appartient à la Musique, *l'action* exécutée par la Danse, & les *décorations* fournies par la Peinture; ces quatre parties bien combinées, quoique chacune en particulier médiocrement traitée, feront plus d'effet, qu'une des deux de ces parties traitée d'une maniere supérieure, tandis que les autres seroient négligées.

Le sujet sera d'autant plus chargé qu'il sera plus extraordinaire, plus prodigieux, & qu'il produira des enchantemens, des transformations, des apparitions, &c. Il importe peu que

ces merveilles soient incroyables, pourvû qu'elles soient fondées sur la passion qu'on veut exciter : ce qui est le point important. Il faudra cependant pour le rendre plus croyable, l'éloigner de nos jours; car ce qui seroit absurde dans le Comte d'Essex, dans le Duc de Guise, devient vraisemblable dans Jason & dans Œdipe. Le Peuple se prête à toutes sortes d'extravagances, pourvû qu'elles soient éloignées, & le Philosophe ne s'offense point de ce défaut de vraisemblance, s'il voit qu'il ne choque pas le Peuple.

Quant à l'expression, il faut remarquer que, comme en parlant, on emploie pour donner de la force à ce qu'on dit, différentes inflexions de voix; l'exagération nécessaire au théâtre, exige que cette expression soit plus forte, & l'on emploie avec succès les vers; mais cette exagération devant être encore portée plus loin dans les Poëmes lyriques, deviendra nécessairement Musique. En effet, comme dans l'harmonie du discours le vers est l'exagération de la Prose, la Musique est celle du vers; & comme une Piece en vers plaît communément plus

qu'une en Prose, parce qu'elle exprime plus vivement la compassion, la tristesse, l'horreur; de même, une Piece en vers peut acquerir de la force, à l'aide de l'expression musicale, & peindre mieux les mêmes passions. Si dans le Venceslas de *Zeno*, Casimir plein de remords, disoit en Prose : *Je pars, ô mon Juge, ô mon Souverain, que je n'ose appeller mon pere!* cette séparation produiroit une émotion, que la Poésie augmenteroit, en disant :

Da te parto, e parto afflitto,
O mio Giudice, ô mio Re,
Volea dir mio genitor.

Mais la Musique ajoûtée à la Poésie, en augmente encore l'expression. L'exagération du geste doit excéder l'action ordinaire, comme la Musique excede la déclamation; ensorte que comme la déclamation devient Musique, de même le geste exageré, devienne Danse.

Les décorations, dans lesquelles il faut comprendre tout l'appareil extérieur de la scene, doivent suivre le meme sort; & pour répondre à l'exagération des trois autres parties, il faut que les ha-

bits & les édifices qu'on y présente, soient aussi supérieurs aux édifices & aux habits que l'on voit hors de la scene, que la Musique est supérieure au discours ordinaire.

On voit que jusqu'ici j'ai parlé des Drames, tels qu'ils devroient être, & non pas tels qu'ils sont; car on exige seulement aujourd'hui qu'ils soient un mélange de Musique (*a*) artificielle, coupé par des danses artificielles aussi. L'Auteur d'un Poëme n'a donc plus en vûe que de faire un mélange propre à introduire des ariettes qui développent le génie du Musicien; la Danse subit le même sort, & l'on n'a en vûe dans les décorations & dans les habits, que ce qui peut être avantageux aux Actri-

(*a*) L'Auteur distingue la Musique *artificielle* de la Musique *expressive*. Celle-ci, dit-il, abandonnée aujourd'hui, s'attache à animer les images de la Poésie, & à embellir les modulations de la voix par les charmes de l'harmonie. La Musique *artificielle*, la seule que les Artistes modernes emploient, n'est qu'une combinaison méchanique de sons des voix & des instrumens, qui peut frapper agréablement l'oreille, mais qui s'arrête aux sens, & ne pénetre jamais jusqu'à l'ame.

ces; enforte que si après avoir joué Armide, on demandoit au spectateur ce qu'il a retenu des différentes situations, il répondroit qu'il s'en inquiete peu, & qu'il ne vient au spectacle que pour entendre quelques passages du Virtuose à la mode, & pour voir la Signora *Rosina*, ou la Signora *Barbarina*, plus parées qu'à l'ordinaire.

L'amusement que procurent les Drames modernes, fait voir qu'une Musique gaie peut plaire & amuser l'oreille, & qu'une disposition agréable de lumieres & d'ornemens, peut récréer la vûe du spectateur, qui ne cherche dans ce mélange de Musique & de Danse artificielles, qu'un soulagement à l'ennui; mais cela fait connoître d'un autre côté, que le plaisir qu'on éprouve à l'Opéra est d'un tout autre genre qu'il ne devroit être, & qu'il ne peut convenir au Théâtre, où l'on ne doit avoir en vûe que d'émouvoir les passions. L'usage où l'on est aujourd'hui d'introduire des ariettes, détruit absolument l'idée de représentation, & les répliques perpétuelles & les ritournelles interrompent sans cesse l'action. Ce mauvais goût s'est soutenu, parce

qu'il est plus aisé de rencontrer des gens qui ayent des oreilles, que des hommes qui ayent un cœur. D'ailleurs, le luxe ayant répandu dans les différentes Cours de l'Europe l'Opéra Italien, les Princes & les Grands occupés d'affaires sérieuses, ont préféré un genre de spectacle qui n'exigeât pas beaucoup d'attention; & les Poëtes & les Musiciens Italiens, plus curieux de s'enrichir que de renfermer leur art dans ses véritables regles, ont suivi le goût de ceux qui les employoient.

Pour rappeller donc l'Opéra à la vérité, il faudroit rassembler quelques Acteurs, qui, réunissant l'agrément de la voix à la force du sentiment, persuadassent enfin que la perfection de la représentation ne consiste pas à copier une scene d'après la *Romanina* ou *Nicolino*, ou d'après le *Tesi* & *Barnachi*, mais à animer le sentiment par l'expression; comme la peinture d'une action par la Musique ne consiste pas dans une douzaine de passages, qui ne parurent jamais naturels, que dans le gosier d'une *Faustina* ou d'un *Farinelli*.

De tout cela il faut conclure que

tout ce qui est amusement, dépend plus de l'humeur que de la raison, & qu'ainsi vouloir ramener le Théâtre à des regles de raison, sera toujours la vaine occupation de ceux qui, ne trouvant pas de plaisir au spectacle, veulent détruire le plaisir que les autres y prennent, & montrer une intelligence hors de propos. Le Peuple, seul vrai juge des spectacles, ne consulte dans ses amusemens que ses sens, qui lui parlent autrement que la raison. Quand il est de bonne humeur, il ne cherche que l'occasion de s'amuser; si les spectacles lyriques lui manquent, il court aux baladins, au Turc qui danse sur une corde, à l'Anglois qui porte en l'air une paille; enfin, quand le tempérament est bon, nous sommes tous des enfans; nous ne cherchons pas nos amusemens dans l'art, nous nous en faisons de tout ce qui se présente: mais il n'y a point d'amusement capable d'égayer un esprit malade & hypocondriaque.

Tel est le sommaire & le résultat des idées de M. l'Abbé Orsei; on trouvera dans cette Dissertation des vûes fines & ingénieuses, & beaucoup de

vraies; mais nous craignons que ces observations vagues, souvent trop méthaphysiques, & dénuées d'ordre & de principes, ne soient pas d'une grande utilité pour épurer le goût des Peuples, perfectionner l'art, & guider les Artistes.



ARTICLE V

ANALYSE Géographique de la Carte du Royaume de Prusse, par M. Rizzi Zannoni, *de la Société Cosmographique de Nuremberg, Professeur de Géographie.*

SI l'on ne jugeoit des progrès de la Géographie, que par la multitude des Cartes qu'on voit paroître chaque jour, on seroit tenté de penser que cette Science marche à grands pas vers la perfection. Mais on est obligé de renoncer à cette idée flatteuse, lorsqu'on vient à analyser ces Ouvrages, la plûpart étant des copies informes d'originaux imparfaits, ou les détails qu'on y trouve de plus, étant uniquement l'Ouvrage de l'imagination.

Cette réflexion n'est pas applicable à la nouvelle Carte du Royaume de Prusse, que M. Rizzi Zannoni a entreprise, & qui doit paroître dans peu. L'analyse de cette Carte, dont nous allons rendre compte, est propre à montrer que ce Géographe, unique-

ment guidé par l'intérêt de la Science qu'il cultive, marche sur les traces de ceux à qui elle a ses plus grandes obligations.

Le Royaume de Prusse est de toutes les Parties de l'Europe celle dont nous avons les Cartes les plus défectueuses: la plus ancienne, & la seule originale de ces Cartes, est celle que Gaspard Henneberg, Pasteur de l'Hôpital de Lobenick à Konigsberg, dessina en 1576; elle fut mise au jour en 1584 par Ortelius, dans son Ouvrage intitulé, *Orbis terrarum*, & ensuite publiée à part en 1627 & 1656. Toutes les autres, au jugement de M. Zannoni, ne sont que des réductions de celle-ci; dans lesquelles on n'a fait qu'accumuler de nouvelles fautes, au lieu de rectifier & de perfectionner.

On n'a commencé à acquérir de nouvelles lumieres sur cette partie de la Géographie, que depuis peu d'années. M. de Suchodoletz, Inspecteur Général des Etangs, dressa en 1735, par ordre du Roi Frédéric-Guillaume, une nouvelle Carte du Royaume de Prusse. M. Zannoni auroit bien desiré en avoir communication. A son défaut

il s'est servi avec succès d'une Carte de M. Rhode, dressée par ordre de l'Académie Royale de Berlin, & d'un grand nombre de remarques originales dont plusieurs lui ont été communiquées par le P. Swrowsky, Jésuite, Professeur de Mathématique à Wilna. Ce savant Mathématicien ayant fait plusieurs voyages en Prusse, avoit eu occasion d'y recueillir un grand nombre de pieces originales concernant la Géographie de ce Royaume, qu'il a eu la générosité de communiquer avant sa mort à M. Zannoni. Notre Auteur s'est encore aidé de divers autres Ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qu'il fait connoître dans son écrit.

La projection ou plutôt le développement que M. Zannoni a suivi dans sa Carte, mérite que nous nous y arrêtions. On s'en formera une idée en considérant qu'une petite portion de la surface d'une Sphere, peut être regardée comme portion de la surface d'un cône tronqué, dont le sommet est dans l'axe prolongé de cette Sphere. Ainsi comme la surface courbe du cône, dévoloppée en plan, forme un secteur, une petite portion de la surfa-

ce du Globe terrestre étant développée, formera une portion de secteur de cercle: les méridiens seront transformés en lignes convergentes au sommet de ce secteur, & les paralleles terrestres seront des cercles concentriques, décrits de ce sommet comme centre. Ce développement, dont le célebre M. Delisle a montré l'utilité dans les Mémoires de l'Académie de Petersbourg, a plusieurs avantages: le rapport des degrés de longitude à ceux de latitude, y est presque rigoureusement observé, & ce qui est encore bien essentiel dans une Carte, l'échelle est sensiblement la même dans toute l'étendue de la Carte: ajoutons à cela la facilité de la construction & de la détermination de chaque point. Il s'en faut beaucoup qu'on jouisse de ces avantages dans la construction ordinaire.

Après avoir choisi la projection ou le développement le plus convenable, il reste au Géographe à déterminer astronomiquement la position exacte des principaux points de sa Carte; les deux de la position desquels M. Zannoni fait dépendre tous les autres, sont

Konisberg & Dantzick; il détermine la latitude de la premiere de ces Villes, de 54° 43′ & la différence de longitude avec Berlin de 29′3″ d'heure, ou en parties d'un grand cercle, 7° 15′ 58″; la seconde de ces déterminations qui est fondée sur la comparaison de plusieurs observations, ne peut qu'être fort voisine de la véritable. A l'égard de la premiere, nous aurions fort desiré la voir appuyée sur des observations plus décisives & plus modernes que celles qui sont employées par M. Zannoni: mais selon les apparences, notre Géographe n'a rien trouvé de plus satisfaisant; la latitude & la longitude de Dantzick sont aussi déterminées par un grand nombre d'observations de toute espece. M. Zannoni fait en quelque sorte hommage à M. Delisle de ce que son travail a d'utile quant à la partie astronomique; en reconnoissant qu'il doit la plûpart de ces observations à cet Académicien.

L'Auteur rend ensuite compte des moyens qu'il a employés pour déterminer les autres points de sa Carte. Il nous fait connoître en détail les divers matériaux dont il s'est servi, maté-

riaux consistant en Cartes, la plûpart manuscrites, qui lui ont été communiquées par des gens du pays, & qui ont été dressées sur les lieux; mais l'emploi de ces matériaux n'étoit pas aisé à faire: ce n'étoit qu'au moyen de beaucoup de discussions & de combinaisons qu'il pouvoit en former un corps; il faut lire l'écrit de M. Zannoni qui verra probablement le jour avec sa Carte. Pour prendre une idée de la maniere dont il soumet à l'examen, & dont il parvient à concilier toutes ces pieces différentes, il nous suffira de prévenir ici le Public qu'il trouvera dans la nouvelle Carte, quant à la configuration du Pays, un grand nombre, disons mieux, une multitude de détails que l'on chercheroit en vain dans toutes celles qui l'ont précédée.

La division politique du Royaume de Prusse, suivie par M. Zannoni, est celle qui a été établie en 1751; suivant cette division, la Prusse comprend deux départemens généraux, l'Allemand & le Lithuanien: ces départemens sont partagés en divers gouvernemens, qui sont au nombre de 52, &

en plusieurs districts. Tout le Royaume comprend cent trente Bailliages, soixante-deux Villes, quatre cent quatre-vingt-cinq Paroisses, & un grand nombre de Fiefs & de Seigneuries. L'Auteur entre sur ce sujet dans des détails satisfaisans & nouveaux.

M. Rizzi-Zannoni a présenté cet écrit à l'Académie Royale des Sciences, qui a nommé MM. Delisle & Buache, pour l'examiner & en rendre compte; le jugement que ces Commissaires ent ont porté, est des plus favorables. Après un extrait brief de cette piece, ils s'expriment en ces termes: « Nous trouvons l'ouvrage de » M. Zannoni très-intéressant; son » Analyse est remplie de recherches » & digne d'être imprimée. Le tout ne » peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public, & nous croyons » devoir encourager l'Auteur à continuer ce travail pour le reste de la » Pologne, sur laquelle il a déja rassemblé une grande quantité de mémoires nouveaux, dont il se propose de faire usage. Ce dernier travail sera d'autant plus utile, que la » Pologne est un des Pays des moins

» connus, & dont on a le moins de » bonnes descriptions. »

La Carte que nous venons d'annoncer, n'est pas le premier essai de M. Zannoni. Nous avons entre les mains une très-belle Carte Trigonométrique des Comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorst, que la Régence de Brême le chargea en 1757 de lever avec l'agrément du Roi de Dannemarck; une Carte du territoire de Padoue, publiée en 17.... Un projet de construction d'un Atlas Germanique, donné en 17.... sous le titre, *de construendis Germaniæ Mappis.* M. Zannoni travaille depuis plusieurs années à une Carte de l'Allemagne, qui sera appuyée sur la nouvelle Géographie de M. Busching, Membre de la Société Cosmographique de Nuremberg. Elle sera accompagnée d'un mémoire *in*-4°. semblable à celui dont nous venons de rendre compte.



ARTICLE VI.

OUDHEIDKUNDIGE Brieven vervattende eene Verhandeling over de manier van begraven, en over de Lykbuſſchen, Wapenen, Veld-en Eertekens der oude Germanen, &c.

« LETTRES ſur la maniere d'enterrer » les morts, ſur les tombeaux, les » armes & les monumens des anciens Germains, contenant en » particulier la Deſcription d'un » Tombeau de pierres, découvert » auprès d'Eext dans le pays de » Drenth, des Urnes, des *Ceraunia* ou pierres fulminaires, *&c*, » qu'on y a trouvées; par M. *Jean* » *de Lier*, ancien Député aux Etats, » Receveur-Général & Membre du » Tribunal de Drenth : avec une » Préface & des Notes de M. *A.* » *Voſmaër*, Garde du Cabinet des » Curioſités de S. A. S. le Prince » Stathouder. A La Haye, chez *P.* » *Van-Thol*, 1760, *in*-8°. 206 pp. » avec 5 Planches en taille-douce. »

CEt Ouvrage eſt dédié par M. Voſmaer, à S. A. S. Louis Duc

de Brunſwikc Lunenbourg, Feld-Maréchal-Général du S. Empire, de L. M. Impériales, & de L. H. P. & Gouverneur de Bois-le-Duc, *&c.*

L'avidité naturelle des Habitans de ces Provinces a procuré la découverte du tombeau dont il eſt queſtion dans cet ouvrage. Ils vendent fort cher aux Côtiers & aux Marins toutes les pierres qu'ils peuvent déterrer dans leurs champs, & dont ces derniers ſe ſervent pour aſſurer les digues. Les *Drenthois* dont le terrein n'eſt preſque que bruiere ou ſable, courent les champs avec des verges de fer pointues qui leur ſervent de ſondes pour ſentir les pierres. L'un d'eux étant monté ſur une eſpece de ravin qui couvre le tombeau d'*Eext*, frappa de ſa pointe contre la pierre qui fermoit ce tombeau. Il entendit un ſon creux qui lui parut une voix effrayante; il eut peur, ſe ſauva avec précipitation, & par le récit fort exageré de cette aventure, inſpira à d'autres plus hardis que lui, la curioſité de fouiller dans l'endroit.

Ce caveau, dit M. *Voſmaër*, dans la préface, fut découvert par M. *De Lier* en 1756, & l'on en donna auſſi-tôt

une deſcription dans la gazette de *Groningue.* Il parut immédiatement après une *lettre ſur quelques Antiquités des Pays Bas*, *contenant la deſcription d'un caveau découvert auprès d'Anlo, dans le même Pays de Drenth.* Cette lettre eſt pleine d'erreurs, ce qui engagea M. De Lier à écrire ſur le même ſujet d'autres lettres, dans leſquelles il rend les faits avec la plus ſcrupuleuſe exactitude.

On obſerve, continue M. Voſmaër, dans ce pays une différence très-marquée entre les tombeaux des *Germains*, & ceux des *Romains* : les premiers ſont toujours des eſpeces de bâtimens ſoûterreins, *ſepulchra*; les ſeconds ne ſont que des monceaux de terre ſans pierres, *tumuli.*

Il eſt aiſé de conclure de la forme & de la poſition même des urnes, que ce ſont des Antiquités de plus de treize cens ans; car, de l'aveu des Antiquaires, l'uſage de brûler les morts ceſſa chez les Romains, immédiatement après le regne des Antonins. Si les Habitans de la *Germanie* ont imités des Romains les cérémonies des funérailles, & en particulier l'uſage de brûler les morts, ils ne l'ont pu faire

qu'avant que cet uſage fût abrogé, c'eſt-à-dire avant les Antonins: s'ils ſuivoient cet uſage avant même qu'ils euſſent le malheur de connoître les Romains, il eſt encore plus ancien: donc quelque opinion que l'on ſuive, il faut toujours accorder aux tombeaux de Drenth une antiquité très-reculée.

LETTRE I.

LE Tombeau d'Eext, ſans avoir la magnificence des Mauſolées & des Pyramides, a du moins une majeſtueuſe ſimplicité; il ne paroît au-dehors qu'un monceau de terre ſemblable aux *tumuli* des Romains; mais en la remuant, on rencontre un caveau conſtruit de huit groſſes pierres; une vers l'Orient, une vers l'Occident, & trois de chaque côté. Ces pierres ſont plates, fort liſſes en-dedans, & renferment un eſpace de douze pieds en longueur de l'Orient à l'Occident, de ſept pieds en largeur, & de cinq en profondeur; l'entrée qui eſt au Midi, n'a que deux pieds de large. On y deſcend par quatre marches, dont la cage eſt en-dedans; ces marches & tout le ſol intérieur

sont pavés & sablés comme les rues. On a trouvé dans ce caveau & à l'entour, un grand nombre d'Urnes remplies d'ossemens brûlés & de cendres; on y a trouvé quelques haches ou maillets de pierre d'environ un pouce de large & de deux de long, à la réserve d'un seul qui étoit beaucoup plus gros : la pierre dont ils sont fabriqués, ressemble dans les uns à la pierre à fusil, & dans d'autres à l'agate d'Allemagne.

A peu de distance de ce caveau, on voit un des plus beaux & des plus réguliers *lits de Huines*, dont on rencontre quantité dans cette Province de Drenth, dans la Westphalie, dans la Saxe, même en Angleterre, parmi lesquels un des plus remarquables, est celui que l'on voit auprès de Salisbury. Ce sont des amas immenses de pierres, posées artistement les unes sur les autres, & que la fable a fait passer pendant long-tems pour des Ouvrages des Géans; parce que l'ancien mot *Huine*, signifie Géant, & que le P. Piccart, Auteur des *Antiquités du pays de Drenth*, & bien d'autres très-injustement persuadés de la stupidité

de leurs ancêtres, leur refusoient la connoissance des machines, & ne comprenoient pas comment d'autres hommes que des Géans avoient pû remuer des masses si énormes. On reconnoît aujourd'hui ces monumens pour des tombeaux des troupes campées anciennement dans ce Pays. Celui qui est auprès du caveau d'Eext, est composé de sept pierres prodigieuses qui reposent sur trente-deux autres, occupant ensemble un terrein de soixante-huit pieds. Les pierres d'en-haut ont treize pieds de long, neuf de large & près de cinq d'épaisseur; elles sont plates par en-bas, & leur direction est de l'Orient à l'Occident.

Pour revenir au caveau d'Eext, le *tumulus* de terre qui le couvre, a environ soixante-sept pieds de diametre, ce qui donne près de deux cens onze pieds de circonférence, & sa hauteur perpendiculaire est de huit pieds.

L'épaisseur des pierres qui composent le caveau est d'environ trois pieds; elles sont d'un grain sablonneux. L'Auteur prétend qu'elles végetent ou se forment naturellement par apposition dans ce Pays. Mais M. Vosmaër

avance dans une longue note que ces pierres ne se forment pas dans ce Pays-là même, & qu'elles y ont été amenées, soit par le déluge universel, soit par des inondations particulieres. Il appuie son sentiment sur la qualité & la nature du Pays, peu propre à produire des pierres de cette espece, lesquelles il désigne par le nom de Roc, *Saxum*, qui tient naturellement à des masses énormes formant des rochers entiers.

Dans les environs du caveau on a découvert quantité d'urnes remplies de cendres & d'ossemens. Il faut avoir la précaution d'ôter doucement la terre autour de ces urnes, & de les retirer peu-à-peu. Il semble que l'air extérieur leur rende par degrés leur dureté; mais si l'on veut les retirer tout-d'un-coup elles tombent en poussiere.

L'Auteur donne ensuite la figure & la description des haches, maillets, &c. de pierre trouvés dans ce caveau & aux environs; il les compare avec ceux qu'on a déterrés à Postdam, en Suede, en Poméranie, &c. & dont on trouve la description dans *Treveri Anastasis veteris Germani Germanæ-*

que fœminæ; dans *Keisleri Antiquit. Select. Septentr. & Celt.* dans *Netelblad Theses de variis sepeliendi modis apud Suitones*, &c; dans *Schrickii Origin. Celt. & Belg.* & dans *Cluver. Introd. Geogr.*

Les urnes que l'on trouve près de ce tombeau sont toutes de différentes formes; les unes ayant quatre anses, d'autres deux, d'autres n'en ayant point du tout. Il y en a de brunes, de jaunes, de grises, de blanchâtres, de rayées, d'unies, &c; les plus grosses n'ont pas un demi-pied de haut.

Les *Lits de Huines* donnent lieu à des recherches qui terminent cette premiere Lettre.

Quelques Auteurs rapportent ces Ouvrages aux Huns, & croient que ce sont des tombeaux de ces Peuples qui vinrent de la Scythie & de la Tartarie sous *Attila* inonder l'Europe. Le nom de *Huns* semble avoir donné naissance à celui de *Huines*; mais on peut détruire ce sentiment par un seul mot, c'est que ces tombeaux devroient être plus communs, puisque les Huns ont été par-tout.

Le mot de *Huine* peut aussi être cor-

rompu de celui d'*Heene*, qui dans l'ancienne Langue de ces Provinces ſignifie un corps mort : auquel cas *lit d'Heene* voudroit dire lit de mort. Ou il ſe peut encore qu'on ait lû *Huinen* pour *Huiden*, garder, conſerver, & pour lors le nom de ces amas de pierres voudroit dire lit, où l'on conſerve les oſſemens.

Certains Auteurs, & entr'autres *Sligreuhorſt* dans ſon *Hiſtoire de Gueldre*, prétendent que ces tombeaux ſervoient en même-tems d'Autels, où l'on immoloit les Etrangers qui abordoient ces Provinces. Mais Céſar & Tacite parlent trop bien de l'hoſpitalité qui y étoit établie, pour que l'on puiſſe croire qu'on y ait jamais connu une auſſi horrible barbarie.

Hoſpites violare, dit le premier, *fas non putant : qui, quâque de cauſâ, ad eos venerint, ab injuria prohibent, ſanctoſque habent ; iis omnium domus patent, victuſque communicatur.*

Ce ne fut pas les Germains, mais les Gaulois, qui, trompés par leurs Druides, crurent appaiſer la Divinité, en faiſant couler ſur ſes Autels le ſang humain. Ils ne prenoient cependant pour victimes de leurs expia-

tions ni des Etrangers, ni des Citoyens libres, mais des priſonniers de guerre ou des criminels de leur propre Nation, ou des vieillards qui ſe vouoient librement & par enthouſiaſme à ces ſortes de ſacrifices.

Les Danois & les Normands immoloient tous les neuf ans à leurs Dieux 99 hommes, autant de chevaux, autant de chiens & autant de coqs ; & cet uſage barbare ne fut aboli que ſous le regne de Henri l'Oiſeleur. C'eſt donc à ces Nations féroces qui ont pendant long-tems uſurpé nos Provinces, & non aux Germains, qu'il faut attribuer ces abominables ſacrifices, ſi jamais on en a fait ici ſur ces lits de *Huines*, qui d'ailleurs par leur ſtructure ne ſont gueres propres à ſervir d'Autels.

Quelques-uns, & entr'autres *Cluver* dans ſon Livre *De tribus Rheni Alveis*, ont pris ces amas de pierres pour les Colomnes d'Hercule, qui, ſelon Tacite, ſe trouvent encore chez les Friſons, ou dans une Iſle voiſine de l'Océan ; & ce qui favoriſe cette opinion, c'eſt que du tems de Tacite, Hercule

étoit réveré dans ce Pays comme une Divinité.

D'autres les regardent comme des trophées érigés par les Romains en mémoire de quelques grandes victoires ; d'autres croient que ce ſont des tombeaux de ces mêmes vainqueurs du Monde ; d'autres enfin les prennent pour des Cénotaphes vuides, élevés pour procurer aux ames de ceux qui n'avoient pas pû être enterrés, un paſſage aiſé & prompt aux eaux du Styx.

M. *de Lier* penche pour un ſentiment que juſqu'à préſent perſonne n'avoit imaginé avant lui. Il remonte pour cet effet à la plus haute antiquité, & trouve qu'avant les Egyptiens, qui les premiers donnerent la figure humaine à leurs Divinités, les Chaldéens, par exemple, révéroient une pierre quarrée pour Vénus, & une pierre ronde pour Bel ou le Soleil ; que les Arabes figuroient la même Déeſſe auſſi-bien que Mars par une pierre quarrée, & le Soleil par une pierre ronde terminée en pointe ; que les Epidaures adoroient deux meules comme leurs Dieux tutelaires,

ſous le nom de *Damia* & d'*Auſpecia* ; & que les Cretois & les Cypriotes faiſoient leur Dieu Mars d'une pierre noire que les Prêtres rouloient continuellement, pour empêcher l'herbe de croître, ſymbole très-ingénieux de la déſolation que cauſe la guerre. Dans les premiers tems où l'art n'avoit pas encore formé des figures, dit l'Auteur d'après de bonnes autorités, Mercure connu ſous le nom de *Her*, fut révéré ſous la forme d'un amas énorme de pierres rangées, liées enſemble & entaſſées les unes ſur les autres : ce qui reſſemble parfaitement à nos *Lits de Huines*. Il appuie ce ſentiment par le culte que les Romains rendoient aux Dieux Termes.

Cependant les oſſemens, les cendres & généralement tous les attributs des morts le déterminent naturellement pour l'opinion commune, qui regarde ces monumens comme des tombeaux des plus anciens Habitans du Pays. Cette conjecture eſt fondée ſur la ſimplicité gothique de ces tombeaux & ſur leur conformité avec ceux qu'on rencontre dans les Pays les plus reculés du

Nord, où les Romains n'ont jamais pénétré, & même dans le Meklembourg, où, selon *Rantzou*, de pareils amas de pierres sont appellés les *Cimetieres des Vandales*.

Il s'éleve néanmoins une difficulté contre ce sentiment. Tacite dit que les Germains méprisoient la pompe qu'on ne sauroit disputer à ces énormes monumens, quelque simple qu'en soit la structure, & que leurs tombeaux n'étoient que de simples gazons. M. Lier répond à cela qu'il faut faire de la différence entre les Germains du tems de Tacite & leurs ancêtres, que les Grecs appelloient Celtes, comme le remarque fort bien Grotius, dans ses *Antiquit. Reipubl. Batav.* lesquels Celtes étoient originairement des Scytes, selon Pline, Hornius, Schedius & Cluver. Entre les tems de Cesar & celui de Tacite seulement, on trouve déja beaucoup de différence dans le culte des anciens Germains. Selon Cesar ils ne connoissoient d'autres Divinités que celles qu'ils voyoient, sçavoir le Soleil, la Lune & le Feu : *Reliquos*, dit-il, *ne famâ quidem acceperunt*;

pendant que, selon Tacite, ils faisoient des offrandes à Mercure, à Hercule, à Mars, à Isis, & à d'autres.

LETTRE II.

Le premier objet de cette Lettre est la différence sensible que l'on remarque entre les tombeaux des Romains & ceux des Peuples du Nord, où les Romains n'ont jamais pénétré. Ces derniers ressemblent en tout au tombeau d'Eext & à ceux qu'on appelle *Lits de Huines*. Les urnes y sont renfermées par en-haut, par en-bas & de tous côtés entre des paremens de pierres.

D'ailleurs on trouve dans les tombeaux des Romains des urnes beaucoup plus grandes & d'une figure tout-à-fait différente des premieres, sans le moindre vestige de pierres, ni en-haut, ni en bas, ni aux côtés, & placées au milieu du *tumulus* ou monceau de terre. On sait encore que les Romains, après avoir jetté du sable & de la terre sur l'urne, se servoient au sacrifice de la formule : *Sit tibi terra levis*, qu'ils exprimoient même dans

leurs inscriptions par ces lettres : *S. T. T. L.* preuve certaine qu'ils étoient fort éloignés de charger les cendres de pierres, ni de les y renfermer. Les Romains avoient adopté cet usage des Grecs, chez qui l'on distinguoit la sépulture honorable d'un Héros par la légereté de la terre qui le couvroit d'avec celle des poltrons & des gens ignobles, dont on jettoit les corps dans un terrein ferme & compact.

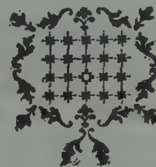
Quant aux monceaux de terre ou *tumuli*, ils étoient formés, selon Cambden, chez les Peuples du Nord, & vraisemblablement aussi chez les Germains, par les soldats qui étoient restés en vie après le combat; ils remplissoient chacun leurs casques de terre & le versoient sur les tombeaux de leurs camarades tués. Cet usage étoit changé du tems de Tacite; ils couvroient les tombeaux de simples gazons.

L'Auteur remarque d'après Arnkiel, au sujet de la position des tombeaux des Peuples du Nord, que ceux des gens du commun s'étendoient du Midi au Nord; ceux des Rois, des grands

Capitaines & des autres personnes de distinction de l'Orient à l'Occident; & de-là il conclut que le caveau en question & la plus grande partie des amas de pierres qu'on trouve dans ces Provinces ont renfermé des personnes d'un rang ou d'un mérite distingué, qu'on appelloit communément des Géants.

L'Auteur passe aux ustenciles trouvés dans le caveau, & disserte amplement sur les lacrimatoires, les urnes, les lampes & sur la noble simplicité avec laquelle les anciens Germains célébroient les funérailles.

Nous donnerons la suite de cet Extrait dans le Journal prochain.



ARTICLE VII.

WHETHER the British Government inclines more to absolute Monarchy, or to a Republic (*a*).

« LE Gouvernement Britannique panche-t-il davantage vers la Monarchie absolue ou vers la République ?

C'EST un violent préjugé contre presque tous les Arts & toutes les Sciences, qu'un homme sage, quelque confiance qu'il ait dans ses principes, n'ose prophétiser aucun évenement, ni prédire les conséquences éloignées des choses. Il n'y a point de Médecin qui se hazarde à prononcer sur l'état où se trouvera son malade dans quinze jours ou un mois ; & un Politique osera bien moins encore prédire quelle sera la situation des affaires publiques dans quelques années. Har-

(*a*) Traduit des *Essais & Traités sur différens sujets*, par M. *Hume*.

rington (*a*) se croyoit si sûr de ce principe général : *la balance du pouvoir dépend de celle de la propriété*, qu'il ne craignit point d'affirmer qu'il étoit impossible de rétablir jamais la Monarchie en Angleterre. Mais son ouvrage avoit à peine été publié que Charles II. remonta sur le Trône, & nous avons vû depuis la Monarchie se soutenir sur le même pied qu'elle étoit auparavant. Malgré l'exemple malheureux d'Harrington, j'oserai examiner cette question importante : *Le Gouvernement Britannique penche-t-il davantage vers la Monarchie absolue ou vers la Répu-*

(*a*) Jacques Harrington, l'un des premiers Ecrivains qui ayent traité en Philosophes des principes du Gouvernement Politique. Il est célebre par son *Oceana*, qui est un modele de République, où il prétend fixer le plus haut point de liberté, où la constitution d'un Etat puisse être portée. M. de Montesquieu a dit de lui, qu'*il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue, & qu'il a bâti Chalcédoine, ayant le rivage de Bysance devant les yeux.* Esprit des Loix, *Liv.* 11, *ch.* 6. Harrington fut attaché à Charles premier ; ce fut après la mort de ce Prince, qu'il composa son *Oceana*, où il établit le principe que M. Hume attaque dans ce passage.

blique, & auquel de ces deux Gouvernemens est-il probable qu'il ira se terminer ? Comme il n'y a aucune raison apparente de craindre une révolution subite, j'éviterai du moins la honte de voir mes conjectures détruites par l'événement.

Ceux qui prétendent que la balance de notre Gouvernement incline vers la Monarchie absolue, peuvent appuyer leur opinion par les raisons suivantes. On ne sauroit nier que la propriété n'ait une grande influence sur le pouvoir ; cependant cette maxime générale, *que la balance de l'un dépend de celle de l'autre*, ne doit être reçue qu'avec plusieurs modifications. Il est évident qu'une propriété dans une seule main suffira pour contrebalancer une propriété plus considérable, mais dispersée dans plusieurs mains ; non-seulement parce qu'il est difficile de faire concourir plusieurs personnes aux mêmes vûes & au même plan, mais encore parce que la propriété, quand elle est réunie, produit une plus grande dépendance que la même propriété quand elle est divisée. Cent personnes qui auront 100 livres de rente, consomme-

ront tout leur revenu, & personne ne s'en trouvera mieux, excepté leurs Domestiques ou leurs Ouvriers, qui regarderont avec raison leur profit comme le produit de leur travail. Mais un homme qui jouit de cent mille livres par an, peut sans beaucoup de générosité, & avec un peu d'adresse, s'attacher un grand nombre de personnes par des bienfaits, & un plus grand nombre encore par des espérances. Nous pouvons observer que dans les gouvernemens libres, tout Sujet dont les richesses ont été exhorbitantes a toujours excité la jalousie, quoique ses richesses n'eussent aucune proportion avec celles de l'Etat. La fortune de Crassus, autant que je peux m'en ressouvenir, ne montoit qu'à (*a*) seize cens mille livres sterlings ; nous savons cependant qu'avec un génie fort ordinaire, il trouva dans ses richesses seules assez de ressources pour contrebalancer, pen-

(*a*) Ou 36 millions de notre monnoie. Comme l'intérêt de l'argent étoit plus haut à Rome qu'en Angleterre & même qu'en France, cette somme pouvoit rapporter un peu plus de deux millions par an.

dant sa vie, le pouvoir de Pompée & celui même de César, qui devint peu de tems après le maître du Monde. L'opulence des Medicis les rendit les maîtres de Florence, quoique probablement toutes leurs richesses fussent très-peu de chose, étant comparées à la propriété réunie de cette opulente République.

Ces considérations doivent nous donner une idée magnifique de l'esprit public & de l'amour de la liberté qui regne dans la Grande-Bretagne; puisque nous avons pû maintenir la liberté de notre constitution, pendant tant de siecles, contre des Souverains, qui, outre la puissance, la dignité & la majesté de la Couronne, ont toujours possédé une propriété beaucoup plus considérable qu'aucun Sujet n'en a jamais possedé dans quelque République que ce soit. Mais on peut craindre que cet esprit public, quelque ardent qu'il puisse être, ne soit pas assez fort pour se soutenir toujours contre cette propriété immense dont jouissent nos Rois, & qui s'accroît de jour en jour. D'après un calcul modéré, il y a près de trois millions sterlings à la disposition

du Roi; la liste civile monte à près d'un million, la collection de toutes les taxes compose un second million, & les emplois civils, militaires & ecclésiastiques produisent au-delà du troisieme million, somme prodigieuse qui excede certainement le tiers de tout le revenu & le travail du Royaume. Si nous ajoutons à cette propriété exhorbitante l'accroissement du luxe parmi nous, notre penchant à la corruption, le pouvoir considérable & les prérogatives annexées à la Couronne, & le commandement de toutes les forces militaires, il n'y a personne qui ne doive désespérer de voir notre liberté se soutenir encore long-tems, sans des efforts extraordinaires, contre tous ces désavantages.

D'un autre côté, ceux qui soutiennent que le penchant de notre Gouvernement le porte vers la République, ne manquent pas de raisonnemens très-spécieux pour établir leur sentiment. On peut dire que, quoique cette immense propriété qui est attachée à la Couronne soit jointe à la qualité de premier Magistrat, & à plusieurs autres prérogatives fixées par la

Loi, ce qui devroit naturellement augmenter l'influence du Souverain, elle en devient par-là même moins dangereuse à la liberté. Si l'Angleterre étoit une République, & qu'un Citoyen y possédât le tiers ou même la dixieme partie du revenu de la Couronne, il exciteroit avec raison la jalousie, parce qu'il auroit nécessairement une grande autorité dans le Gouvernement: & une autorité irréguliere qui n'est point confirmée par la Loi est toujours plus dangereuse qu'une autorité plus étendue dérivée de la Loi même. Un homme (*a*) qui possede un pouvoir usurpé ne met point de bornes à ses prétentions: il n'y a ni honneurs, ni puissance que ses Partisans ne puissent espérer pour lui. Ses ennemis provoquent à la fois son ambition & ses craintes par la violence de l'opposition; & la fermentation excitée dans le Gouvernement réunit au même point toutes les humeurs corrompues de l'Etat. Au contraire, l'autorité

(*a*) *On ne monte jamais si haut que quand on ne sait pas où l'on va*, dit Cromwell au Président de Bellievre. *Mém. de Retz.*

légale, quelque grande qu'elle soit, a toujours des limites qui bornent les espérances & les prétentions de celui qui en est revêtu: les Loix ont pourvû d'avance aux abus qu'on pourroit faire du pouvoir qu'elles confient. Ce Magistrat suprême a beaucoup à craindre & peu à espérer de ses usurpations & comme son autorité légitime ne trouve point d'opposition, il n'a qu'une foible tentation & peu d'occasions de l'étendre plus loin. Il arrive d'ailleurs à l'égard des projets & des plans ambitieux, ce qu'on a observé à l'égard des Sectes de Philosophie & de Religion. Une nouvelle Secte excite une si violente fermentation, elle est attaquée & défendue avec tant de véhémence, qu'elle se répand toujours plus loin, & multiplie ses Partisans avec plus de rapidité qu'aucune opinion déja établie & consacrée par le sceau du tems & de la Loi. Telle est la nature de la nouveauté, que lorsqu'une chose plaît, elle devient doublement agréable si elle est nouvelle; mais lorsqu'elle déplaît, elle déplaît doublement par sa nouveauté même. D'ailleurs la fureur des ennemis est dans plusieurs occa-

sions aussi favorable aux projets d'un ambitieux que le zele de ses Partisans.

On peut ajouter encore que, quoique les hommes soient en général gouvernés par l'intérêt, cependant l'intérêt même & toutes les choses humaines sont gouvernées par l'opinion. Or les progrès de la Philosophie & de l'esprit de liberté ont produit un changement très-prompt & très-sensible dans les opinions des hommes depuis cinquante ans. Un grand nombre d'hommes pensans se sont détachés dans cette Isle de tout culte superstitieux pour les noms & pour l'autorité; le Clergé a perdu la plus grande partie de son crédit; ses prétentions excessives ont été tournées en ridicule; à peine la Religion même a-t-elle conservé quelques droits sur les esprits. Le nom seul de Roi inspire peu de respect aux Anglois; & si on leur parloit de leur Souverain comme du Vicegerent de Dieu sur la terre, ils ne feroient qu'en rire. Quoique la Couronne, par le secours de son immense revenu, puisse, dans les tems de paix, appuyer son autorité sur l'influence &

l'intérêt particulier; cependant, le moindre choc venant à briser & à anéantir ces intérêts particuliers, la puissance Royale se détruiroit d'elle-même, si elle n'étoit plus soutenue par les opinions & les principes établis. Si les hommes s'étoient trouvés à la révolution dans les mêmes dispositions où ils sont aujourd'hui, la Monarchie auroit couru grand risque de se perdre pour jamais dans notre Isle.

S'il m'est permis de mêler mon sentiment au milieu de ces raisonnemens divers, j'oserai affirmer que les revenus immenses de la Couronne doivent accroître le pouvoir du Monarque, à moins qu'il n'arrive quelque convulsion extraordinaire; mais en même-tems j'avoue que les progrès de cet accroissement sont très-lents & presque insensibles. La balance a penché long-tems & avec assez de rapidité vers le Gouvernement populaire, mais elle me paroît commencer à incliner à la Monarchie.

On sait assez que tout Gouvernement doit avoir un terme, & que la mort est inévitable pour les corps po-

litiques comme pour les corps animés. Mais comme il peut y avoir un genre de mort préférable à un autre, il est permis d'examiner s'il est plus avantageux à la Constitution Britannique de se perdre dans le Gouvernement populaire ou dans la Monarchie absolue. Ici je déclarerai franchement que, quoique la liberté soit infiniment préférable à l'esclavage dans presque tous les cas, cependant j'aimerois mieux voir un Monarque qu'une République dans cette Isle. Considérons en effet quelle sorte de République pourroit se former des ruines de notre Gouvernement. Il n'est pas question ici de ces belles Républiques imaginaires, dont un homme peut concevoir le plan dans son cabinet; il n'est pas douteux qu'il ne puisse y avoir un Gouvernement populaire plus parfait qu'aucune Monarchie absolue, & même que notre Constitution présente. Mais quelle raison avons-nous d'espérer qu'un semblable Gouvernement s'établisse en Angleterre, après la dissolution de notre Monarchie? Si un seul homme avoit acquis assez de pouvoir pour mettre en pieces notre Constitution, & la ré-

tablir de nouveau, il seroit réellement un Monarque absolu; & nous avons déja un exemple de cette espece, suffisant pour nous convaincre que cet homme ne résigneroit point son pouvoir, & n'établiroit jamais un Gouvernement libre. Les choses seroient donc abandonnées à leur pente & à leurs opérations naturelles; & la Chambre des Communes devroit être l'unique Corps législatif dans un semblable Gouvernement populaire. Or les inconvéniens qui résulteroient de cette situation des affaires, se présentent par milliers. Si la Chambre des Communes, dans un pareil cas, se dissout d'elle-même, ce qu'il ne faut pas attendre, chaque Election fera naître une guerre civile: si elle garde son pouvoir, nous subirons toute la tyrannie d'une faction subdivisée en d'autres factions. Comme un Gouvernement aussi violent ne pourroit pas subsister long-tems, nous ne trouverions, après une longue suite de troubles & de guerres civiles, le repos, que dans la Monarchie absolue, qu'il auroit été plus heureux pour nous d'avoir établie paisiblement dès le commence-

ment. La Monarchie est donc la mort la plus douce, la véritable *euthanasia* de la Constitution Britannique.

Si nous avons donc des raisons d'être plus jaloux de la Monarchie, parce que le danger est plus imminent, nous avons aussi des raisons d'être plus jaloux du Gouvernement populaire, parce que le danger est plus terrible. Cette réflexion pourroit nous engager à mettre plus de modération dans nos controverses politiques.



ARTICLE VIII.

INFORME de la Imperial Ciudad de Toledo, &c.

« RECHERCHES de la Ville Im-
» périale de Tolede, *&c.*

Troisieme & dernier Extrait.

DES MESURES ET DES POIDS DES SOLIDES ET DES LIQUIDES.

LA partie de l'Ouvrage du P. Burriel que nous allons faire connoître, n'est pas susceptible d'extrait. Les points qu'il y discute, très-intéressans sans doute pour les Espagnols, ne le seroient gueres pour la plûpart de nos lecteurs; si ce n'est par la netteté, la profondeur & la précision avec lesquelles le sçavant Auteur les a discutées. C'est pourquoi, nous bornant à donner le résultat de ses recherches, nous n'entrerons point dans l'exposition de leur détail : exposition dans laquelle nous ne pourrions d'ailleurs

nous engager avec succès, qu'en les traduisant d'un bout à l'autre.

Les mesures que les Espagnols employoient dans le commerce des solides & des liquides, se ressentirent si fort du séjour que les Arabes firent en Espagne, que ceux-ci y introduisirent insensiblement celles qui leur étoient propres. Il est à présumer qu'elles y étoient déja d'un usage trop général, lorsque Alphonse X. porta la fameuse Déclaration, dont nous avons tant parlé, & qui avoit pour objet d'établir l'uniformité dans les poids & les mesures de sa Monarchie. Ce grand Législateur, qui dans tout le reste parut avoir à cœur le rétablissement des mesures des Romains, ne trouva point à propos de réformer celles que ses Sujets avoient empruntées des Arabes, & se contenta de porter à leur égard les dispositifs les plus sensés, pour faire regner la bonne foi dans le Commerce de ses Vassaux.

Quoique les mesures des Arabes se fussent déja introduites en Espagne, lorsque Tolede étoit encore au pouvoir des Mahométans, il est certain que cette Ville ne contribua pas peu à en fixer l'usage; parce que les ayant

adoptées elle-même pendant cet intervalle, elle les conserva encore, lorsqu'après sa délivrance, elle fut la principale échelle du Commerce que faisoient réciproquement les Chrétiens & les Infideles. Mais il ne fut point également en son pouvoir de les garantir des altérations qu'elles essuyerent. Ces altérations provinrent même en partie du coup que porterent aux droits de Tolede quelques Villes de la Castille, poussées par la dangereuse vanité de n'être plus dans la dépendance de cette Métropole. Parmi ces Villes, *Torijos* fut une des plus ardentes à anéantir la subordination; elle y réussit enfin avant le regne de Jean II. après de vives & scandaleuses contestations. *Torijos*, fiere de l'indépendance qu'elle avoit obtenue, se fit des mesures particulieres, moins peut-être pour effacer les traces de son ancienne dépendance, que pour braver encore davantage Tolede, qu'elle ne croyoit pas avoir assez mortifiée par son triomphe. A cette cause de l'altération des mesures, s'en joignit dans la suite une autre également dangereuse; c'est l'accise introduite en Espagne, sous le regne de Philippe II.

Il étoit naturel que le vendeur, obligé par cet impôt, de payer un certain droit en argent, cherchât à s'en dédommager, en diminuant les mesures, & singulierement les petites, dont il faisoit un usage plus fréquent.

Les conséquences que tire le Pere Burriel de ses considérations sur les mesures des liquides, sont; 1°. que les mesures du vin de Tolede n'ont point souffert d'autre altération que celle que l'accise devoit produire; 2°. que les mesures du vin au-dessous du *quartillo*, (*a*) sont égales à celles de l'huile, quoique ces deux liquides soyent de différente gravité spécifique; 3°. que cette égalité est conforme à une Déclaration de Jean II. 4°. que le miel doit être vendu au poids, & non pas par mesures; 5°. que les mesures du lait sont d'un quart plus grandes que celles du vin & de l'huile.

Les raisons qui engagerent Alphonse X. à laisser subsister les mesures des

(*a*) Le *Quartillo*, avant l'accise, contenoit dix-sept onces de l'eau du Tage; il contient quelque chose de moins, depuis l'établissement de cet impôt.

Arabes, ne l'arrêterent point lorsqu'il fut question de statuer sur les poids. Le rapport intime qu'ils ont avec les monnoies, lui fit préférer les poids Romains; & il voulut à cet effet que le marc de *Cologne* de huit onces fût la demi-livre. Il est évident que les onces des poids Espagnols ne pouvoient pas être les mêmes que celles des poids Romains, à moins que ces dernieres ne fussent les mêmes que celles du marc de Cologne. Or, cette identité démontrée par plusieurs Auteurs Espagnols, (*a*) fut confirmée sous Philippe II. par le *divin Valles*, son premier Médecin, dans un Ouvrage qu'il composa exprès, pour bannir de la Pharmacie les poids qu'y avoient introduits Nicolas de Salerne, & quelqu'autres Docteurs de la même Ecole. (*b*)

(*a*) *Mariana*, Cap. 3 & 8. *Villalpando*, Part. 2, Liv. 2, Chap. 35. *Alcazar*, Propos. 18 & 19.

(*b*) L'Ouvrage de Valles est intitulé : *Tratado de las aguas destiladas*, &c. Il est fort rare aujourd'hui. On en trouve un Extrait dans l'Ouvrage de Don *Garcia Caballero*, que nous avons cité dans le Journal du mois de Décembre 1760.

Après toutes ces réflexions, le Pere Burriel donne les moyens-pratiques qu'il croit les plus efficaces pour établir & assurer en Espagne l'uniformité entre les poids & les mesures. Il trouveroit à propos que le Conseil de Castille, ayant égard aux recherches exposées dans la représentation de la Ville de Tolede, abolît dans les poids & les mesures toute dénomination particuliere, & appellât poids & mesures Espagnoles, ceux qu'il croiroit devoir fixer comme étant les plus conformes aux Loix de la Monarchie Espagnole. L'Auteur entre encore à cette occasion dans de grands détails, qui font bien voir que s'il a profondément médité cette matiere, comme Historien, il a sçu aussi faire valoir les motifs politiques les plus sages & les plus importans. Il ne lui est échappé aucune des ruses que la mauvaise foi peut mettre en usage, pour éluder les dispositifs les mieux réfléchis; il a tout prévu, tout prévenu : il ne manque que de voir tout exécuté.

Finissons enfin les extraits d'un Ouvrage sur lequel nous nous sommes peut-être trop appesantis. Nous n'avons

parlé jusqu'ici que des recherches & de leur objet, il est tems maintenant de dire un mot de la façon dont elles sont présentées. Si la matiere est seche par elle-même, le Pere Burriel y a sçu répandre tous les agrémens dont elle étoit susceptible. Les branches presque infinies qu'elle embrasse, sont traitées avec méthode, liées ensemble par des transitions fines & délicates, & parsemées de judicieuses réflections, qui donnent de l'Auteur l'idée d'un homme très-versé dans l'Histoire de sa Nation, d'un profond Jurisconsulte, & d'un esprit accoutumé à démêler les vrais principes d'une sage administration. En deux mots, tous les sens que l'homme employe à la lecture d'un livre, sont flattés dans celle de l'*Informe*; le style en est clair, doux, pur & élégant, & la partie typographique de l'Ouvrage offre un chef-d'œuvre de l'art quant à la correction, la beauté du papier, du caractere, & la régularité du format, qui est un point assez négligé en Espagne.



ARTICLE IX.

DESS Herrn Jacobs Serenius, *&c.*

OU

« TÉMOIGNAGES des Payens & de » Joseph en faveur de J.C. recueillis » pour la confirmation du Christia- » nisme, par M. *Jacques Serenius*, » Prevôt & Pasteur à Ykoping, & » Membre de la Société Royale de » Londres : Ouvrage traduit du » Suédois en Allemand. A Gottin- » gue, chez *Kubler*, 1759, *in*-8°. » pag. 278.

TEL est l'empire de la vérité, qu'elle force souvent l'erreur même à lui devenir favorable. En matiere de faits, il en est de deux sortes contre lesquels la mauvaise foi ne réclame presque jamais : les faits si manifestes & consacrés par une croyance si générale, que l'on ne peut les heurter de front sans deshonorer sa raison, & sans perdre toute autorité sur l'opinion publique ; & les faits

peu importans, qu'il semble indifférent d'avouer à son ennemi, parce qu'ils ne paroissent pas capables de faire poids dans la balance. Dans la premiere classe de faits, il en est de si décisifs contre la cause que l'erreur veut défendre, qu'elle est réduite à les dépouiller des circonstances qui portent avec elles la conviction. Tel fut le procédé des Auteurs Payens à l'égard de la Religion, lorsque la Religion combattit contre le Paganisme pour l'Empire du Monde. La plûpart de ces Auteurs ayant fait aux Chrétiens des aveux, qui, suivant leur maniere d'envisager les objets, ne leur paroissoient d'aucune importance, ont fourni par-là aux Chrétiens des armes auxquelles l'incrédulité n'a rien de solide à opposer. La critique, la saine critique sait quelles conséquences il est permis de tirer des témoignages rendus par des hommes adroits & intéressés par toutes sortes de raisons à ne donner aucune prise à leurs Adversaires; & si l'on considere que les Peres n'ont rien donné aux ennemis de la Religion, tandis que ces ennemis leur cédoient beaucoup, on sera contraint

d'avouer, qu'il n'y a que des hommes aveugles ou insensés qui puissent résister à la vérité qui brille dans toutes les parties du systême de la Religion Chrétienne.

M. Serenius a divisé en quatre Parties son Recueil des témoignages des Payens en faveur de la Religion. La premiere renferme les témoignages des Philosophes du Paganisme concernant la personne de J. C. La seconde est destinée aux écrits dans lesquels ils se sont particulierement proposé d'attaquer le Christianisme & son divin Auteur. La troisieme traite de la validité du témoignage rendu sur la personne de J. C. par l'Historien Josephe. Dans la quatrieme sont déduites les conséquences qui résultent pour le Christianisme des vérités établies dans les trois premieres. Nous ne nous étendrons gueres dans cet Extrait que sur les témoignages des Philosophes Payens.

SECT. I. La révolution religieuse qui a changé la face du monde a dû nécessairement être préparée & produite par des évenemens extraordinaires. Il seroit avantageux pour la foi que le tems eût conservé les écrits

des Juifs & des Payens dans lesquels ces événemens étoient conservés. Les *Annales de l'Empire Romain* au premier siecle de l'Ere Chrétienne, & sur-tout les *Actes de Pilate* auroient sans doute fourni à la Religion des titres authentiques & incontestables. Il est certain que ces Actes ont existé. L'usage où étoient les Gouverneurs des Provinces d'envoyer exactement à Rome le détail de leur administration, formeroit là-dessus un préjugé bien puissant quand on n'auroit pas des preuves directes de cette vérité. S. Justin, Martyr, cite ces Actes, & ne craint point d'en faire sentir l'autorité à un Empereur qui vivoit plus d'un siecle après la mort de J. C. Nous remarquerons en passant que sur les faits qu'ont avancés les premiers Chrétiens, ils en ont toujours appellé au témoignage même de leurs Ennemis. Il n'y a que la vérité qui donne une pareille assurance. Ce furent, suivant les apparences, les Actes de Pilate qui firent naître à Tibere l'idée de mettre J. C. au rang des Dieux, apothéose conforme aux usages des Grecs & des Romains. Mais le Sénat, malgré l'aveugle soumission

avec laquelle il déferoit à la volonté de ce Prince étonné lui-même de la basse servitude de ce Corps, ne lui adhéra point en cette occasion, sans doute pour des raisons politiques, contraires à celles que pouvoit avoir Tibere. Il est étonnant, comme le remarque M. Serenius, que des Savans ayent attaqué cette Tradition comme suspecte. Le témoignage de Tertullien, Ecrivain si généralement estimé, suffit pour l'autoriser, & sur-tout si l'on fait attention aux circonstances dans lesquelles il a assuré ce fait. Le silence des Ecrivains Payens sur le projet de Tibere n'est pas capable de détruire le témoignage positif de ce Pere de l'Eglise. Ils ont pû supprimer dans cette occasion, suivant leur méthode ordinaire, un fait avantageux au Christianisme, ou s'attacher à donner à ce fait un tour contraire à la vérité, comme a fait Dion Chrysostome, à l'égard de la pluie que les prieres des Chrétiens procurerent à l'Armée de Marc-Aurele : ce Sophiste attribue ce prodige aux enchantemens d'un Egyptien, quoique l'Empereur lui-même avoue, dans une Lettre au Sénat, qu'il en a été rede-

vable aux Chrétiens. Les Défenseurs de la Foi, en s'appuyant sur des faussetés avérées, auroient fait eux-mêmes plus de tort à leur cause que tous les efforts de leurs Adversaires ; au lieu que les Auteurs Payens, en passant sous silence ou en dégradant des vérités avantageuses au Christianisme, combattoient pour leurs autels, & tâchoient d'éluder ou d'affoiblir les coups de leurs ennemis. Ainsi les Peres sont d'autant plus dignes d'être crûs dans les points où les Payens se taisent, qu'ils avoient un grand intérêt à ne point s'appuyer sur des évenemens singuliers, s'ils étoient faux, & que ceux-ci avoient un grand intérêt à ne pas en faire mention, s'ils étoient vrais.

Le profond & judicieux Tacite ne connut point les Chrétiens. Cet Historien parle de J. C. comme d'un malfaiteur justement condamné au supplice de la croix, & traite sa doctrine de superstition détestable. Les ennemis mêmes du Christianisme n'oseroient désavouer à cet égard son ignorance ou sa mauvaise foi. Ils savent que la doctrine de J. C. réduite en pratique forme les mœurs les plus pures, & suppose autant de

sainteté que de lumieres dans son Instituteur. Pline, contemporain & ami de Tacite, nous a laissé une idée bien différente de ces mêmes Chrétiens, dont il étoit chargé d'observer la conduite & les mœurs. Aussi peu intéressé que Tacite à en parler avantageusement, & plus à portée que lui de les connoître, il est évident que son témoignage doit l'emporter ici sur celui du *Prince des Historiens Latins.*

Plutarque raconte la célebre apparition sur la mort du grand Pan, & les conseils tenus à ce sujet. Ce conte, aujourd'hui généralement abandonné des Critiques, parut à M. Huet assez bien fondé pour figurer dans sa *Démonstration Evangelique* à côté des preuves les plus convaincantes. M. Serenius ne le croit point assez solide pour servir d'appui à la Religion. La Prophétie suivant laquelle un Héros sorti de l'Orient devoit subjuguer le monde, est indiquée par Suétone, & appliquée par cet Auteur à l'Empereur Vespasien. Macrobe rapporte le massacre des Innocens, sans exposer la raison pour laquelle Hérode se porta à une action aussi barbare. C'est-à-dire, que les Ecri-

vains Payens, agités du même esprit que le reste du monde idolâtre, s'ils n'occupoient pas toujours leur plume à noircir les Chrétiens, ils l'employoient du moins à peindre sous un faux jour les objets favorables à l'établissement du Christianisme. Ammian Marcellin est le seul à qui la candeur ait permis de prendre à cet égard un caractere d'impartialité. C'est de lui que nous apprenons la tentative inutile de Julien pour relever le temple de Jerusalem. Il a décrit, comme témoin oculaire, les prodiges qui démontrerent la divinité de la Prophétie qui avoit annoncé sa destruction éternelle. Qu'en est-il arrivé ? C'est qu'ayant écrit un événement glorieux pour la Foi, il a été soupçonné par des hommes qui ne pouvoient résister au poids de son témoignage, d'en avoir embrassé la cause & d'en avoir fait profession. Son attachement inviolable à Julien prouve assez le contraire, quoique tout ce qu'il dit au sujet de l'établissement du temple, prouve très-bien que la gloire de l'Empereur lui étoit moins chere que la vérité. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur cet événement, examiné

à fonds dans la Dissertation connue du célebre M. Warburthon.

Quand on considere tous ces témoignages réunis, & que l'on réfléchit sur l'impression qui doit naturellement en résulter, il est impossible de comprendre comment tant d'hommes éclairés & subtils peuvent être aussi prévenus, aussi aveugles, aussi injustes qu'ils le sont, envers tout ce qui concerne la Religion. Le Philosophe Chrétien ne sauroit voir sans indignation jusqu'à quel point les incrédules de nos jours ont poussé l'audace; nous dirions presque la phrénésie. Ils traitent la Foi chrétienne avec moins de ménagement que ne le firent les Payens mêmes. Il est assez singulier que, pour anéantir les faits qui attestent la divinité de la Religion, ils prétendent forger des traits plus redoutables que ceux dont la philosophie, l'intérêt & les passions s'armerent inutilement pour les détruire. Qu'ils répandent des ombres sur des vérités dont le cours de dix-sept siecles a pu éteindre quelques rayons, il n'en restera pas moins cette vérité incontestable, & qui suppose toutes les autres : c'est que malgré les

préjugés, les persécutions mêmes, & tous les moyens de destruction, dont on s'est avisé, l'Univers entier a, par sa croyance fondée incontestablement sur le rapport des sens, imprimé un caractere d'authenticité aux faits sur lesquels ils osent aujourd'hui élever des doutes. Mais pour montrer la foiblesse de leur prétendue Philosophie, examinons la plus spécieuse des objections qu'ils opposent à nos preuves.

Pourquoi, disent-ils, les miracles du Sauveur n'ont-ils pas fait plus de bruit dans l'Empire Romain? Pourquoi un Peuple, avide de nouveauté, n'y a-t-il pas fait plus d'attention, & pourquoi les Historiens n'ont-ils daigné en tenir aucun compte? L'orgueil démesuré des Romains donnera au vrai Philosophe la solution de ce problême. Du faîte de la gloire & de la puissance, ce Peuple fier regardoit toutes les autres Nations, & principalement les Juifs avec un mépris souverain. Une Ville qui prenoit les titres de *Cité éternelle*, de *Reine du Monde*, de *Capitale* & de *Maîtresse de l'Univers*, de *Déesse de la Terre*, de *Puissance incomparable*, &c. Cette Ville auroit crû

s'avilir, si elle avoit prêté l'oreille aux nouvelles de la Palestine. Les Juifs, confondus alors avec les Chrétiens, étoient également désignés par les titres de *Nation pleine de scélératesse*, de *Race abhorrée de la Divinité*, comme les appellent Seneque, Pline l'Ancien & Tacite. Et comment un Historien célebre, ou aspirant à la célébrité, auroit-il osé rapporter des prodiges arrivés dans la Judée? Tout ce qu'on en disoit, n'étoit à leurs yeux que songes & qu'impostures, comme il paroît par ce trait de Juvenal :

Qualiacumque voles, Judæi somnia vendunt.

La Politique avoit encore beaucoup de part dans ce procédé. Les mêmes raisons qui avoient engagé Pilate à condamner Jesus-Christ, animerent le reste du monde contre ses Disciples. D'ailleurs, dans leurs Livres il étoit question de Roi & de Royaume : l'ancienne Prophétie, renouvellée dans l'Orient, annonçoit un Conquérant à l'Univers. Le sens spirituel que les Chrétiens donnoient à ces termes, ne rendoit point le calme à des ames ambitieuses, inquietes & libres : cela est

si vrai, que les mouvemens séditieux qui furent alors excités dans la Judée, troublerent la tranquillité de Néron, & que Vespasien, tournant sur lui-même l'interprétation de l'Oracle, profita de ces circonstances pour s'affermir sur le trône. Beaucoup d'innocens furent les victimes de ces inquiétudes; & Adrien, pour s'en délivrer tout-à-fait, détruisit Jérusalem de fond en comble. C'étoit donc une affaire d'Etat dans le Palais des Césars, de détruire tout ce qui pouvoit avoir trait à la Prophétie Orientale, & d'anéantir jusqu'à la mémoire de ce qui en auroit fourni l'explication ou l'accomplissement, aux dépens de la puissance Romaine & du culte idolâtre.

Il faut encore considérer que la plûpart des Ecrits des Payens s'étant perdus dans la nuit, où tout doit à la fin tomber, excepté la vérité, il ne nous reste que des fragmens de leurs témoignages concernant la Religion chrétienne. On a accusé, il est vrai, les Chrétiens eux-mêmes de les avoir supprimés, mais sans preuve. Il est certain au contraire que les Ecrits favorables au Christianisme furent proscrits par

ses ennemis. Dioclétien fit brûler tous les Livres chrétiens qu'il put ramasser, & il enveloppa dans la même condamnation des Livres payens, dont les Chrétiens auroient pû tirer quelque avantage, tels que les Traités de Ciceron sur la Divination & sur la Nature des Dieux. Les Chrétiens avoient au contraire intérêt à conserver les Ecrits de leurs adversaires, puisque les Apologistes de la Foi triompherent dans cette dispute, qui avoit pour Juge l'Univers. Quelques-uns même des Peres ont inséré dans leurs Ouvrages quelques fragmens des Ecrits, dont l'objet étoit de combattre la Religion chrétienne. Origene analyse les objections de Celse, sans les affoiblir. S. Cyrille rapporte souvent les paroles mêmes de Julien. Eusebe nous a transmis des lambeaux de Porphyre, *&c.*

Un des plus précieux fragmens des Auteurs ennemis de la Foi, c'est celui où Phlegon, en traitant légerement des affaires des Juifs, paroît tout-à-fait exempt des préjugés que l'on pourroit attribuer à un Juif d'origine. Cet Ecrivain parle d'une éclypse de soleil & d'un tremblement de terre, dont les

dates sont parfaitement d'accord avec le tems de la mort de Jesus-Christ. Phlegon regarde d'ailleurs Jesus-Christ comme un vrai Prophete; & la faveur dont il jouissoit auprès de l'Empereur, donne lieu de croire que ce fut lui qui inspira à ce Prince la modération avec laquelle il traita les Chrétiens. La preuve tirée de l'éclypse indiquée par Plegon acquiert un nouveau degré de force, si on la confronte avec le témoignage des Annales de la Chine. Un Missionnaire François, appellé *Adrien Greslon*, qui resta à la Chine depuis l'an 1651 jusqu'à l'an 1659, rapporte des choses singulieres sur cette éclypse, dans un Ouvrage imprimé à Paris en 1671, où il rend compte de sa mission. Il invite, de la part des Missionnaires Chinois, les Mathématiciens de l'Europe à vérifier si dans l'année trente-deuxieme de la vie de Jesus-Christ au mois d'Avril, qui correspondoit, dans la même année, à la troisieme Lune chinoise, il étoit arrivé une éclypse solaire, & si cette éclypse devoit naturellement arriver. Les Missionnaires demandoient à être éclaircis sur ce point; parce que, dans cette

année, il y avoit eu à la Chine une éclypse solaire contre le cours naturel des corps célestes, & si extraordinaire, que l'Empereur Cham-Vu-Ti ne pouvoit revenir de sa surprise. Les Chinois ont coutume de donner le titre de *Saints* à leurs Empereurs : ils appellent, par exemple, leurs Edits *Chim-Cy, sainte Volonté, saint Commandement.* Quand ils veulent parler de la naissance de leur Souverain, ils disent *Chim-Fan, Jour de la sainte Naissance.* L'Empereur, dont nous venons de parler, après avoir vu cette éclypse singuliere, renonça au titre de *Saint*, & avoua qu'il ne lui étoit pas dû. Cette éclypse se rapportant à celle qui arriva à la mort de Jesus-Christ, parut aux Missionnaires un moyen très-puissant pour convaincre les Chinois.

SECT. II. Cette Section est destinée à parcourir les Ouvrages dans lesquels les Payens se sont proposé d'attaquer le Christianisme & son Auteur. Ces Ouvrages, composés presque tous par des hommes célebres par leur rang, leurs lumieres, & leur haine pour notre Religion, fournissent des armes à la cause même qu'ils attaquent. Le

plus redoutable de ces ennemis du Christianisme est l'Empereur Julien. Ce Prince avoit de bonnes & de grandes qualités; mais ces qualités n'ont fait qu'illustrer le triomphe que le Christianisme a remporté sur ses projets. Julien portoit toujours avec lui les Livres des Evangélistes, & même au milieu du tumulte des armes, il travailloit à les réfuter. Trop éclairé pour rejetter entierement ces Livres comme faux & fabuleux, il s'attachoit à y découvrir des contradictions, & il se proposoit sur-tout de ramener à l'ordre naturel des causes secondes, les miracles de Jesus-Christ; enfin désespérant de réussir, il céda la victoire aux Chrétiens. Tous les traits qu'il lança du haut de son trône & de sa Philosophie, se briserent contre l'édifice sacré de la Religion. Julien voulut exterminer le Christianisme, il employa, pour faire réussir son projet, tout ce qu'il avoit de talens, de lumieres & de puissance. Il ne réussit point; donc il ne put pas réussir.

Le célebre Porphyre mit, à combattre le Christianisme autant d'ardeur & d'adresse que l'Empereur Ju-

lien. Les dix Livres qu'il avoit écrits contre les Chrétiens, furent brûlés sous le regne de Théodose le Grand, au détriment de la postérité, qui regrettera toujours les monumens précieux que renfermoient ces Livres, & dont la Religion & les Lettres auroient tiré un égal avantage. Une grande partie des Ouvrages écrits contre ceux de ce Philosophe, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les objections les plus considérables qui nous restent de lui, ont trait à la Prophétie de Daniel sur les LXX Semaines. Plus de deux siecles avant Porphyre, l'Historien Josephe avoit mis à couvert l'authenticité & la divinité du Livre de Daniel. Les incrédules de nos jours ont-ils donc découvert des armes plus terribles que celles dont se servirent & Julien & Porphyre ?

Les Ouvrages de Celse ont péri comme les autels qu'ils défendoient. Origene nous en donne pourtant une idée. Celse représente & Moyse & Jesus-Christ comme des fourbes qui abuserent de la simplicité d'un Peuple ignorant & grossier. Que les impies ouvrent les Livres d'Origene contre ce Payen,

& ils verront qu'il y a long-tems que leurs raisonnemens ont été confondus & pulvérisés. Les calomnies de Celse nous prêtent un grand argument en faveur du Christianisme, puisque ce Payen n'ose point nier les faits fondamentaux, & qu'il fut réduit à les défigurer & à y mêler des impostures.

L'ingénieux satyrique Lucien s'imagina que les Chrétiens, percés de ses sarcasmes, s'enseveliroient avec leur Religion, pour se mettre à couvert du ridicule : cependant il a qualifié Jesus-Christ de grand Homme. Dans un endroit où il fait allusion à la Trinité, il nous fournit une preuve de l'ancienneté de ce dogme; ses Dialogues sont semés çà & là de réflexions très-propres à dissiper les nuages que l'on éleve sur l'Histoire des Apôtres, & de la primitive Eglise. Il confirme merveilleusement l'opinion de tous les siecles, sur la libéralité & la charité des premiers Chrétiens : vertus que Julien lui-même ne peut s'empêcher d'admirer.

Le commencement du quatrieme siecle vit paroître contre les fideles un adversaire bien inférieur en science à ceux

dont nous venons de parler; ce fut Hiéroclés, un des plus grands persécuteurs de l'Eglise, quoiqu'il affectât de mettre dans ses écrits beaucoup de douceur & de modération; il les auroit rendus plus dangereux peut-être, s'il ne les avoit pas chargés de faussetés manifestes. Sa mauvaise foi parut surtout dans le Parallele qu'il fit des miracles d'Apollonius de Thyane, avec ceux de Jesus-Christ; quelques Sçavans ont cru que cet Apollonius étoit un personnage imaginaire & supposé. Cependant Caracalla lui rendit les honneurs divins; ce qui engagea Philostrate à écrire la vie de cet imposteur. Il seme dans cette Histoire les principaux traits de l'Evangile, noyés cependant dans une infinité de chimeres. Hieroclés recueillit les débris du travail de Philostrate, & en composa deux livres dont le tissu étoit à-peu-près le même. Quel triomphe pour la Religion que ces deux Ecrivains n'ayent pû peindre un homme plus parfait, qu'en le revêtant des vertus & des mœurs que prescrit l'Evangile ! peut-être que cette conformité entre la copie & l'original inspira à Caracalla des sentimens favora-

bles pour le Christianisme. Peu de tems après, Alexandre Severe mit le portrait de Jesus-Christ parmi ceux qui décoroient la Chapelle de son Palais : c'est ainsi que la Providence préparoit les voies à l'établissement public du Christianisme. Le Fils de Dieu se plaçoit au milieu des Divinités nationales, pour en renverser les simulacres, & rester le seul Dieu de toutes les Nations.

Avant cette époque, la gloire de la Religion augmentoit avec les obstacles qui s'opposoient à chaque instant à son triomphe, & que la Providence sembloit ménager pour le rendre plus éclatant. La fureur judaïque se déchaîna d'abord contre le Chef & ses premiers Disciples. Le Paganisme qui mettoit dans la même main le glaive & l'encensoir, anima contre les Chrétiens toutes les Puissances de la terre. Les Empereurs divinisés eux-mêmes par la superstition & la flatterie, n'avoient garde d'embrasser une Religion qui anéantissoit le culte & les honneurs que leur rendoient des Peuples bas & crédules. Combien d'hommes de tout rang & de tout état soudoyés

par la ſuperſtition, qui avoient un intérêt direct & preſſant à maintenir les ſacrifices & les pratiques dont ils tiroient leur exiſtence ? D'un autre côté, le Philoſophe s'indignoit qu'on voulût lui impoſer le joug de la Foi, qu'il ne diſtinguoit point de l'ignorante crédulité. Enfin, la corruption du cœur humain qui avoit alors changé les vices en mœurs, formoit la barriere humainement inſurmontable que tant de paſſions & d'intérêts divers concouroient à oppoſer au Chriſtianiſme. Comment une Religion a-t-elle pu, ſans le ſecours de la violence, triompher de tant de Puiſſances conjurées pour ſa ruine ? Comment a-t-elle pû s'emparer des cœurs & des eſprits, au lieu de tomber, dès ſes premiers pas, dans les abîmes que lui creuſoit la perſécution ? Comment, après avoir déſarmé à force de patience & de douceur les fureurs excitées par le fanatiſme, put-elle, ſans ſortir de la ſimplicité, ſe défendre contre les artifices mis en uſage par des ennemis adroits & puiſſans, tels que Julien ? Qui la protégeoit donc ? Dieu, ſans doute, dont elle étoit l'ouvrage.

La vérité du Chriſtianiſme eſt dé-

montrée par ſon établiſſement & par ſa conſervation. Pour applanir les voies aux Héraults de la Religion, Dieu avoit ſuſcité dans le ſein même du Paganiſme des hommes, dont la raiſon, plus ſenſible à la voix de la nature & de la vertu, condamnoit les abus & les excès de l'idolâtrie, & répandoit des idées plus ſaines ſur la nature de ſa divinité & du culte qu'il eſt convenable de lui offrir. Tels furent parmi les Romains Varron, Scevola, Ciceron, Caton & Seneque. Ces Philoſophes, avec des talens ſupérieurs, connoiſſoient & le vice des opinions vulgaires, & les impoſtures qui leur ſervoient d'appui. Ciceron, entr'autres, laiſſe échapper de tems en tems le deſir qu'il auroit eu d'arracher le maſque aux Prêtres, aux Augures, & à tous les Miniſtres de l'idolâtrie ; Seneque ne pouvoit avoir d'autre penſée, après avoir parlé en termes ſi clairs de la Divinité : nouveau trait d'une providence qui conduiſoit les ſages du Paganiſme à en dévoiler eux-mêmes les ridicules & les horreurs. Quelle raiſon plauſible apporteroit-on pour nier cette économie ſurnaturelle, tandis que ce fut par ce

moyen que des Philoſophes éclairés, tels que Juſtin Martyr, Arnobe, & pluſieurs autres, paſſerent de l'ombre du Paganiſme à la lumiere de la Religion, dont ils devinrent les défenſeurs & les ſoutiens.

SECT. III. M. Serenius traite dans cette partie un point de critique, très-ſouvent diſcuté, ſur la validité du témoignage rendu par Joſephe l'Hiſtorien en faveur de Jeſus-Chriſt. Il étoit dans l'ordre d'une Providence divine, que dans toutes les Sectes ennemies du Chriſtianiſme, il y eût des hommes que la force de la vérité contraignît à travailler pour ſa cauſe ; il falloit qu'un Juif dépoſât dans l'Hiſtoire de ſa Nation des vérités ſur leſquelles il fût impoſſible de ſuſpecter ſon témoignage. Que l'on compare la prédiction de Jeſus-Chriſt ſur la deſtruction de Jeruſalem, avec le récit qu'a fait Joſephe de cette épouvantable cataſtrophe, la conformité en eſt ſi parfaite qu'elle forme une démonſtration invincible. On dira que les Livres des Evangéliſtes peuvent avoir été écrits après l'événement ; mais une telle objection ne ſçauroit être aujour-

d'hui d'aucun poids, puiſqu'elle ne fut point propoſée dans le tems même où la choſe arriva, par des hommes qui en auroient eu la preuve ſous les yeux. Nous ne parlerons point des paſſages de l'Evangile qui détruiſent entierement cette ſuppoſition.

M. Serenius admire ici la Providence qui diſpoſa toutes choſes, de maniere que Joſeph vécut & écrivit préciſément dans les conjonctures les plus propres à donner à ſon témoignage tout le poids dont il étoit ſuſceptible. Reſte à ſçavoir ſi le paſſage de ſon Hiſtoire, qui concerne la Perſonne de Jeſus-Chriſt, eſt auſſi authentique que les autres endroits de ſon Ouvrage qui ſont favorables à la Religion ; on ſe croit autoriſé à le nier, ſur ce qu'un Juif, & ſurtout un Phariſien, n'auroit pas pû combattre ſi formellement les principes de ſa Religion & de ſa Secte. Mais il eſt certain que Joſeph n'avoit d'un Juif que le dehors, & non les ſentimens, & qu'il ne ſuivit & ne propoſa que par convenance les idées reçues parmi le Peuple auquel il appartenoit. En changeant d'état, il laiſſa tomber ſon maſque, & il penſa au-

trement à Rome qu'il n'avoit pensé à Jérusalem. Sans espérance de voir accomplir les magnifiques oracles qui concernoient le Messie, il sçut, en courtisan adroit, en faire l'application à Vespasien ; & *l'indifférentisme* le plus parfait perce de tous les côtés dans ses écrits.

Mais toutes ces raisons ne paroissent pas à nos Adversaires assez fortes pour mettre sur le compte de Joseph un témoignage qu'ils trouvent trop favorable pour nous dans la bouche d'un Juif. Cependant malgré les moyens dont plusieurs Sçavans se sont servis pour soutenir la négative, nul d'entr'eux n'a pû, jusqu'à présent, rendre raison pourquoi ce passage se lit dans tous les manuscrits de Josephe, & de quelle maniere il auroit pû y être introduit. Toute cette controverse est exposée dans le plus grand détail par M. Serenius; nous nous bornerons à en indiquer les points principaux. On a d'abord prétendu que Joseph n'étoit point Juif, & Lucas Osiander a poussé cet argument avec force. Mais premierement, il suffit qu'il n'ait pas été Chrétien, pour que son témoignage

conserve toute sa valeur. 2°. La question n'est pas de sçavoir si Joseph a cru tout ce qu'il a écrit, mais s'il a pû écrire différemment; si entouré de Juifs & de Chrétiens, aussi-bien instruits que lui des affaires de la Palestine, il pouvoit raisonnablement donner de Jean-Baptiste & de Jesus-Christ, des idées contraires à la vérité, & transformer deux saints & irrépréhensibles Personnages en hommes méchans & perturbateurs du repos public. Il est certain d'ailleurs, que dans tous les écrits de Joseph, il n'existe aucune trace des préjugés de la Nation Juive contre le Christianisme.

On objecte en second lieu, le silence de quelques-uns des Peres, qui, ayant écrit dans les premiers siecles, n'ont point cité le témoignage de Joseph, dont il étoit d'ailleurs si naturel de se prévaloir. De-là on conclut qu'il a été intercalé dans les Ouvrages de l'Historien Juif, long-tems après : mais si l'on admet de pareilles conséquences, il n'y a aucun fait que l'on ne puisse révoquer en doute. A la vérité, Saint Justin Martyr avoit une belle occasion de s'en servir dans sa dispute contre

Tryphon ; mais qu'on examine l'Ouvrage de Saint Justin, & l'on verra que son dessein étoit de confondre son adversaire uniquement par des preuves tirées de l'Ecriture sainte. Tertullien & Saint Cyprien ont suivi le même plan dans leurs Ecrits contre les Juifs; à l'égard d'Origene, la difficulté est plus grande. Mais ne pouvoit-il pas se faire qu'il n'eût qu'un manuscrit de l'Histoire des Juifs imparfait & tronqué? Avons-nous tous ses Ouvrages, & sans aucune altération? Ce ne sont point là des conjectures sans fondement. Combien d'endroits des Peres conservés dans des citations, & qu'on ne trouve point aujourd'hui dans ceux de leurs Ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous ? D'un autre côté, on trouve dans la Bibliotheque du Vatican un manuscrit de l'Histoire des Juifs, dans lequel le passage en question a été barré. Dans le neuvieme siecle, l'Abbé Anastase en possédoit un autre, où ce passage étoit encore plus fort & plus étendu. Comment deviner la cause de toutes ces diversités ? Quant à Origene, il ne seroit pas étonnant qu'il se fût glissé des fautes & des alté-

rations dans ses Ouvrages, eu égard à la multitude qu'il en a donnée, & à la maniere dont il les composoit ; on peut en juger par ce passage de l'Abbé Trithême : *Septem Notarios, totidemque in scribendo velocissimas Puellas, præter alios juvenes, omnes insimul ex ejus ore diversa scribentes, incredibili pronuntiandi agilitate, fatigavit.* Est-il possible d'avoir des manuscrits corrects, lorsqu'on dicte différentes choses à plus de quatorze Secretaires à la fois ? Enfin, le témoignage de Joseph n'auroit pas été fort utile à Origene dans sa dispute contre Celse, Payen, qui ne s'en seroit pas plus rapporté à un Juif qu'à un Chrétien. Quant à ce que dit Origene, que les Historiens Juifs n'ont pas reconnu Jesus pour le *Christ*, il entend qu'ils ne l'ont pas regardé comme le Messie, ce qui est incontestable.

Enfin, on rapporte l'extrait de Photius, dans lequel on prétend que le passage de Joseph devroit être conservé; mais outre que cela ne paroît pas d'une nécessité absolue, on sçait que la plus grande partie des recueils du Patriarche de Constantinople s'est perdue.

Du reste ; il n'est point du tout vraisemblable qu'Eusebe ait inséré ce passage dans l'Histoire de Joseph ; c'étoit un trop grand homme, pour avoir recours à un pareil artifice. D'ailleurs, cette falsification étoit impossible, attendu la multitude des manuscrits de Joseph, qui se trouvoient répandus au tems d'Eusebe ; le défaut de liaison qu'on observe entre le passage contesté & les morceaux qui le précedent & le suivent, ne forme pas une difficulté ; puisqu'en supprimant le passage, la chaîne du texte n'en est pas moins rompue ; il y est fait mention de Jesus-Christ au tems où il a vécu, & il n'y a aucune raison de prétendre que le témoignage n'est point à sa place. L'ingénieux M. Lefevre a tiré une autre difficulté de la différence du style qu'il a cru appercevoir entre ce passage & les Ecrits de Joseph. Mais M. Martin a très-bien prouvé que dans l'exposition de ce critique, il y avoit plus de prévention que de discernement ; d'ailleurs, tout le monde sçait que le Professeur de Saumur n'avoit pas des intentions très-pures au sujet de la Religion.

Nous sommes obligés de laisser à nos Lecteurs le soin de tirer de ces principes les conséquences qui en résultent en faveur de la Religion, & qui sont développées dans la quatrieme section de cet Ouvrage. M. Serenius s'y éleve avec force contre les Chrétiens de nos jours qui abandonnent leur Religion : Religion si solidement prouvée pour courir après les chimeres qu'enfante l'impieté. Cet Auteur mérite les plus grands éloges ; il mérite d'être placé au nombre des meilleurs Apologistes du Christianisme. Cette même Providence qui anima les Peres contre les Payens, pour la défense de la vérité, suscite donc encore de tous les côtés de grands hommes pour la faire triompher des efforts des incrédules.



ARTICLE X.

DES Freyherrn Johann Friedrich von Cronegk Schriften. *Ester Band. Leipzig*, 1760, *Bey* Johann-Christoph Posch, *&c.*

« ŒUVRES de M. le Baron *de Cronegk*. Tom. I. A Léipsick, chez » *J. Christophe Posch*, &c. 1760.

L'HOMME sage écrit beaucup moins pour la gloire futile d'écrire, que pour le plaisir délicat de contribuer à l'amusement & à l'instruction des hommes. M. le Baron de Cronegk, pénétré de la vérité de cette maxime, & persuadé que la plus longue vie suffit à peine pour produire un Ouvrage digne de la postérité, n'avoit laissé échapper dans le Public que quelques étincelles de ses premiers feux. Il ne remit qu'au moment de sa mort le Recueil de ses Œuvres à M. Utz son ami, connu dans la République des Lettres par ses Odes, où il a répandu toutes les beautés dont ce genre de Poésie est susceptible.

Le premier volume que nous annonçons ne renferme que les Pieces de Théâtre du Baron de Cronegk. Ce sont ses ouvrages les plus imparfaits ; nous n'analyserons ici aucune de ces pieces, nous tirerons seulement de la vie de l'Auteur qui y est jointe, quelques traits qui servent à faire connoître ce Poëte aimable & célebre.

La naissance, mais bien plus encore, les vertus & les talens, ont illustré Jean-Fréderic, Baron de Cronegk. Il naquit à Anspach le 2 Septembre 1731, de Fréderic-Jean-Charles de Cronegk, Feld-Maréchal-Lieutenant du Cercle de Franconie, & de la Barone de Crailshem, issue d'une Maison très-ancienne & très-riche, qui après avoir été de tout tems attachée aux Empereurs, les quitta pendant les troubles du Luthéranisme, & vint former en Franconie la ligne d'Anspach, de laquelle descend le Baron de Cronegk.

Il fut dès son enfance tendrement aimé de ses parens : il étoit le seul fruit de leur mariage. Il dut sa premiere éducation aux soins de sa mere, & s'en glorifia toujours. Il avoit fait

l'heureuſe expérience de cette vérité trop ignorée, que perſonne n'eſt auſſi propre qu'une mere à former l'eſprit & ſur-tout le cœur de ſon fils, & que la vertu inſpirée & reçue par l'amour, acquiert dans cette délicieuſe communication mille nouveaux charmes.

La promptitude & la fidélité de ſa mémoire lui rendirent moins difficile l'étude des Langues. Il ſçut de bonne heure le Latin, le François, l'Anglois, l'Italien & l'Eſpagnol. C'étoit néanmoins un travail déſagréable ; c'étoit des épines qu'il falloit arracher ; mais ces épines couvroient des fleurs ; & le jeune Cronegk, ſenſible aux beautés qu'il entrevoyoit, ſentoit croître ſon ardeur avec les difficultés.

Il dévora bien-tôt les meilleurs Livres qui avoient été écrits dans chacune des Langues qu'il ſavoit : il en conſerva des notes, des extraits ; il fit ce que Madame de Sévigné appelle fort bien des *Retenues de lecture.*

Ni le Droit, ni les autres Sciences qu'il apprit dans l'Univerſité de Leipſick, n'altérerent ſon goût pour la Littérature. Il donnoit une partie du jour à l'étude de la Juriſprudence,

parce qu'un honnête homme doit préférer ſon devoir à ſon plaiſir ; mais les momens dont il pouvoit diſpoſer, il les employoit à lire & à faire des vers.

Il en faiſoit de fort bons, & il joignoit à ce talent la modeſtie & l'équité de préférer ceux des autres, quand ils valoient mieux que les ſiens. Il apprit par cœur pluſieurs morceaux d'un Poëme de M. Chriſt, dont il fut quelque tems après le Diſciple, & dont il ne tarda pas à devenir l'intime ami. Dès le commencement de leur connoiſſance, il récita à M. Chriſt ceux de ſes vers qu'il ſavoit. Le Profeſſeur, flatté de cette eſpece d'hommage, lui dit : « Vous avez appris quelques-uns » de mes vers dans un tems où votre » amitié pour moi ne vous engageoit » pas à les apprendre, cela m'auto- » riſe à les croire bons, & m'encou- » rage à en faire encore. « Nous ne ſçaurions trop exhorter les Poëtes à juger du mérite de leurs productions ſur cette regle. Il n'y a de bons que ceux qu'on retient.

M. de Cronegk, emporté par l'ar-

deur de ſon imagination, fit quelques Pieces de Théâtre, & entre autres, *Cléveland, le Mécontent* & *le Méfiant* ; mais il eut la prudence de ne les montrer qu'à ſes amis, parce qu'il ne les trouva pas dignes du Public. Il jugeoit ſes Ouvrages avec impartialité, il abandonna des Pieces mêmes fort avancées, parce qu'elles lui parurent médiocres. Il n'épargna pas *Olinde* & *Sopronie*, Tragédie Chrétienne, dans laquelle il avoit employé des chœurs, dont il avoit fini les quatre premiers Actes, & qui ſembloit lui promettre un ſuccès brillant. Les fragmens de cette Piece & de pluſieurs autres ſe trouvent dans le Volume que nous annonçons.

En 1752, le Baron de Cronegk fut obligé de retourner dans ſa patrie. Il venoit de briller dans une Ville grande, tumultueuſe, où régnoient le faſte & le bel-eſprit ; il ſe trouvoit tombé tout-d'un-coup dans une retraite paiſible, dans une eſpece de déſert. Sa vanité en ſouffroit. L'amour & l'amitié lui avoient d'ailleurs forgé des chaînes à Leipſick ; & au lieu de goûter le plaiſir de revoir ſa famille & de

vivre dans une heureuſe obſcurité, il ſe livra tout entier à la mélancolie ; ce fut dans cette circonſtance qu'il compoſa un Poëme intitulé, *les Solitudes.*

Pour diſſiper ſes chagrins, il voyagea, il parcourut toute l'Italie. Les merveilles de la Nature & des Arts, les Cabinets des Curieux, les Bibliotheques, les Spectacles, rien ne lui échappa. Il fit connoiſſance à Rome avec le célebre Marquis Maffei, & fut reçu à l'Académie des Arcades.

Il vint enſuite à Paris, où il ne tarda pas à être connu & recherché ; il parut enchanté de nos Comédies & de nos Acteurs ; il lia une amitié particuliere avec feue Madame de Graffigny ; elle fit traduire en François une Piece intitulée *Codrus*, qu'il avoit écrite en Allemand, comme tous ſes autres Ouvrages. Il fit alors le cannevas d'une Piece Françoiſe, intitulée : *les Défauts copiés* ; on l'a jointe au recueil de ſes œuvres.

Revenu en Allemagne en 1754, il y exerça la charge de Conſeiller de Cour & de Juſtice, dont il étoit revêtu depuis deux ans.

Au lieu de se délasser de ses fonctions par des plaisirs frivoles, il le faisoit par des amusemens littéraires; il ébaucha plusieurs Pieces Dramatiques, à l'une desquelles il donna pour titre: *l'Honnête-homme honteux de l'être;* il mit la derniere main à son *Codrus.* Mais ne le croyant pas encore capable de soutenir le grand jour, il en fit un usage bien plus modeste: ce fut de l'envoyer sans nom & sans aucune indication, à une Académie, qui promettoit un prix de cinquante écus, à qui présenteroit la meilleure Tragédie.

Le Baron de Cronegk, en lui addressant la sienne, demanda que si elle remportoit le prix, on en ajoutât la valeur à celui de l'année suivante. Codrus fut couronné; mais le Poëte aimable, qui en étoit l'Auteur, n'eut pas même le plaisir secret de jouir de sa gloire.

La petite vérole venoit de l'enlever le 31 Décembre 1758. Ses amis le regretterent sincérement; & il avoit pour amis, tous ceux qui le connoissoient. Les larmes dont ils continuent d'arroser son tombeau, font bien l'éloge de son cœur.

On sera sans doute surpris du grand nombre d'Ouvrages qu'il a faits en si peu de tems, car il mourut dans sa vingt-sixieme année de son âge; mais il faut remarquer, & il en convient de bonne foi, que plusieurs sont un peu foibles.

M. de Cronegk avoit travaillé pendant ses derniers jours à un Ouvrage périodique, intitulé: *l'Ami.* Il lui étoit échappé quelques satyres, mais qui ne tomboient que sur de mauvais Ecrits, sans déconcerter ni humilier les talens.

Aucun genre de littérature ne lui étoit étranger; il composa des Poésies Didactiques & des Odes, dont nous rendrons compte dans l'extrait du second volume de ses Œuvres.

La mort de sa vertueuse mere arrivée en 1757, lui avoit causé une vive douleur. La sage éducation qu'il avoit reçue d'elle, l'avoit rendu heureux; elle lui avoit inspiré l'amour de la vertu, parce qu'elle en étoit elle-même remplie; il fit, pour honorer & perpétuer le souvenir de sa mort, un nouveau Poëme des *Solitudes*, imprimé

depuis peu chez M. *Gessner* de *Zurich.*

Il ordonna en mourant, que sa Bibliotheque fût vendue; que les deux tiers en fussent distribués à deux de ses amis, & le troisieme aux pauvres.

Nous sommes persuadés que nos Lecteurs verront avec plaisir les vers qu'il adressa à M. Weisse, dans ce moment terrible, où le flambeau de la mort, qui aveugle le commun des hommes, éclaire le Philosophe.

« Si quelque Rimeur a l'insolence » d'insulter aux cendres de ton cher » Cronegk, l'amitié t'ordonne de dé» fendre son cœur. Là repose, pourras» tu dire, un jeune homme qui a » consacré le petit nombre de ses jours » au badinage innocent des Muses. Si » le sort lui eût laissé une vie plus » longue & moins dissipée, ses écrits » auroient été plus châtiés; il les au» roit épurés au creuset de la critique. » La Postérité sans doute ne le nom» mera pas, & il s'en console; mais » ceux qui connoîtront son cœur ne » pourront lui refuser leur estime. »

Les larmes & les regrets dont les amis de M. de Cronegk ont honoré

sa mort, font une belle Oraison funebre. Il vivra dans la mémoire de ceux qui l'ont connu comme un homme vertueux, & dans celle de la postérité comme un Poëte négligé, mais aimable, ingénieux & sensible.



ARTICLE X.

SAGGIO sull' Uomo, del sign. Alessandro Pope, tradotto dall' Inglese dal sig. Gio. Castiglioni, Professore di Matematica nell' Universita di Utrecht. Berna, *à spese della Societa Litteraria.* 1760. 8°.

« L'ESSAI sur l'homme, d'Alexandre Pope, traduit de l'Anglois par M. J. Castiglioni, Professeur de Mathématique à l'Université d'Utrecht. A *Berne*, aux dépens de la Société Littéraire. 1760. 8°. »

LES Poëtes Anglois avoient montré de la chaleur, de l'enthousiasme, de l'énergie; mais avant Pope ils ne connoissoient pas encore le véritable goût de la Poésie; nous entendons ce goût universel, fixé par les bons modeles anciens & modernes, & qui rapproche les excellens Ecrivains de toutes les Nations. Pope est le premier qui ait porté une élégance continue

dans des Poëmes d'une certaine étendue; la pureté & la clarté dans l'expression, le choix dans les figures & dans les images, la douceur jointe à l'énergie, le naturel joint à l'enthousiasme, tel est le caractere de ses Poésies, & c'est ce qui en rend la traduction plus aisée & plus intéressante en même-tems que celle d'aucun Poëte Anglois; ajoutons à cet éloge celui d'avoir donné à la Langue Angloise une harmonie & une flexibilité qu'on chercheroit inutilement dans les autres Ecrivains de sa Nation. *Il a réduit*, dit M. de Voltaire, *les sifflemens aigres de la trompette Angloise aux doux sons de la flûte;* mais un mérite plus essentiel encore, & que le Poëte Anglois partage avec M. de Voltaire, c'est qu'ils ont été les premiers qui ayent uni la Philosophie à la Poésie, & qui ayent su embellir les grandes vérités de l'une des images sublimes de l'autre.

L'*Essai sur l'homme* est une des plus belles productions qu'ait enfantées cette union de l'esprit philosophique avec le génie de la Poésie; il est étonnant que ce célebre Ouvrage n'ait pas

encore été traduit en Italien, la Langue la plus propre, par son abondance & sa souplesse, à s'approprier les beautés de toutes les autres. Nous avons deux versions Françoises de ce Poëme, l'une en prose, l'autre en vers, toutes deux fort estimées & dignes de l'être. La premiere, par M. de S. est une des meilleures Traductions qui ayent paru dans notre Langue; elle a conservé avec un bonheur singulier l'énergie des images & la précision des idées de l'original. L'Auteur de la seconde, M. l'Abbé du Resnel, forcé par la contrainte de notre versification d'altérer souvent l'ordre & la substance des pensées, a substitué à cette rigoureuse fidélité le coloris & l'harmonie Poétiques. On retiendra beaucoup de vers de M. L. A. du Resnel; mais on connoîtra mieux Pope dans la traduction de M. de S. On a demandé souvent s'il falloit traduire les Poëtes en vers ou en prose; il n'est pas possible de donner une solution générale de ce problême. Nous hazarderons une opinion que nous pourrions peut-être prouver, si c'étoit ici le lieu de la développer & de l'étendre. C'est qu'il est impos-

sible de traduire fidelement un Poëte en vers françois, & qu'il est tout au moins aussi aisé à un Italien ou à un Anglois de le traduire en vers qu'en prose.

Traduisez un Poëte en vers ou en prose, vous perdrez nécessairement toutes les beautés qui tiennent au matériel de la Langue : il y a mille finesses, mille nuances inhérentes à la substance ou à l'arrangement des mots qui perissent inévitablement dans le transport; la plus belle traduction en vers ne conserve donc point l'harmonie poétique & musicale de l'original, mais elle la remplace par une autre. Or notre Langue étant presqu'aussi inflexible dans ses procédés, aussi timide dans les figures qu'elle employe, aussi severe dans les expressions, en vers qu'en prose; si le Traducteur, outre la difficulté de rendre les idées & les images de son auteur, s'impose encore la contrainte de les rendre en vers, il ne peut se soumettre aux Loix rigoureuses de notre Poésie, sans être forcé de dénaturer ou d'altérer sensiblement l'original; & cette infidélité inévitable n'est pas assurément compensée par l'harmonie qu'on peut mettre dans nos

vers : harmonie d'ailleurs absolument étrangere au Poëte qu'on prétend faire connoître.

Mais la Langue Italienne, par exemple, naturellement plus abondante, plus flexible & plus hardie que la nôtre, laisse encore à ses Poëtes une liberté presque indéfinie de s'approprier les images, les inversions, les formes de toutes les Langues. Ainsi le Traducteur, plus libre en Poésie qu'en prose, & peu gêné d'ailleurs par la mesure & la rime, dont les Loix sont moins rigoureuses que dans notre Langue, peut orner sa copie des richesses de l'harmonie, en conservant fidelement tous les traits de son modele. Aussi les Italiens ont-ils de belles traductions en vers de tous les bons Poëtes anciens & modernes, & nous n'en avons aucune qui ne soit une imitation libre plutôt qu'une traduction.

La traduction de l'*Essai sur l'homme* que nous annonçons ne sera pas mise au rang de la Traduction de Virgile par Annibal Caro, ou de celle de Lucrece par Marchetti, pour l'harmonie, la chaleur & les graces ; mais il n'y en a aucune qui la surpasse pour la fidé-

lité & la précision. Le premier mérite du Traducteur est, quoi qu'on en dise, de rendre exactement le sens de l'original ; M. Castiglioni s'est attaché avec tant de scrupule à suivre les pas de son Auteur, qu'il est venu à bout de le rendre vers pour vers ; la précision & l'exactitude du Mathématicien ont guidé le Poëte ; & nous pouvons dire avec vérité qu'il est venu heureusement à bout de son Problême. Mais avant de parler du mérite de sa Traduction, nous voulons rendre compte des éclaircissemens préliminaires, dont il a enrichi son édition. Dans la Préface il commence par nous apprendre que le hazard a fait tomber entre les mains de Messieurs de l'illustre Société Littéraire de Berne cette Traduction, que l'Auteur a composée à Lausane il y a près de 20 ans. On l'avoit déja pressé de permettre qu'elle fût inserée dans la belle Edition de l'*Essai sur l'homme*, imprimée à Lausane en 1745, grand *in*-4°. en Anglois, avec la Traduction en prose. Mais la modestie de M. Castiglioni s'opposa alors à cette publication ; de sorte que le précepte d'Horece, *nonum prematur in annum*, se

trouve ici rempli & au-delà. L'Auteur expose ensuite quelques regles pour bien traduire, qui ne sont pas assez neuves pour que nous nous y arrêtions. Comme un Traducteur doit chercher à ressembler aussi exactement qu'il est possible à son original, il nous apprend qu'il a cherché à imiter la précision, qui regne singulierement dans l'*Essai sur l'homme* ; & avant que de finir sa préface, il se croit obligé, pour l'honneur de sa Nation, de répondre à un parallele injuste, que M. l'Abbé du Resnel fait entre les Italiens & les Anglois en fait d'ouvrages d'esprit. Il justifie ses Compatriotes du reproche que leur fait le Traducteur François de ne chercher que des faux-brillans & des fleurs. M. Castiglioni reproche aussi à M. de Voltaire d'avoir, dans son *Essai sur la Poésie épique*, attribué à la Langue Italienne un caractere de mollesse, qui s'est communiqué aux productions poétiques ; il parcourt diverses observations de M. de Voltaire sur le génie des Langues, & sur les désavantages de la Langue Françoise ; il reproche aux François, & à M. de Voltaire même, de mal prononcer l'Ita-

lien, & de ne pas connoître la quantité de syllabes : ce qu'il prétend prouver par les vers suivans, qu'on lit dans sa Lettre à M. Fakener, qu'on trouve à la tête de *Zaïre*.

Guilielmini, Viviani
Et le célebre Cassini
Auprès des Lys venoient se rendre.

Il observe que les pénultiemes de ces deux noms *Cassini* & *Viviani*, étant longues, ces mots ne riment point, mais que M. de Voltaire les prononçoit vicieusement, en faisant la pénultieme longue. Il conclut, que si les Italiens n'ont pas eu des *Pope*, des *Milton*, des *Racines*, des *Voltaire*, c'est leur faute, & non pas celle de la Langue. Il applique modestement à sa Nation un vers de Mylord *Roscommon*, que celui-ci appliquoit à tous les Poëtes ; *pour dix d'inspirés, mille sont possédés.*

Uno inspirato, e dieci spiritati.

Enfin, dit l'Italien, si la conformité dans la façon de penser, & une espece de sympathie, doivent rendre un Traducteur plus propre à réussir ; le

goût décidé que M. Castiglioni a toujours senti pour Pope, lui fait espérer qu'il n'aura pas tout-à-fait échoué dans son entreprise. Il traduit à ce propos les vers suivans du Poëme du Mylord Koscommon, sur la maniere de traduire. Voici l'Anglois :

« And chuse an author as you chuse à friend,
» United by this sympathetic bond,
» You grow familiar, intimate and fond,
» Your thoughts, your words, your stiles,
» your souls agree,
» No longer his interpreter, but he. »

La version Italienne est on ne peut pas plus littérale.

Scegli un' autor, come un' amico: unito
Con simpatici nodi, diverra,
Intimo, famigliare, affezzionato:
Co' suoi s'accorderano i tuoi pensieri,
Le parole, lo stil, l'anima, in somma
Sarrai non Traduttor, ma lui medesmo.

Cette Préface est suivie de la vie de Pope, que M. Castiglioni a tirée toute entiere du Journal Britannique de M. Maty, année 1751. Il auroit pû l'em-

bellir & la rendre plus intéressante, par quelques traits & quelques détails qui sont conservés dans la vie de ce même Poëte, insérée dans le recueil des vies des Poëtes Anglois, imprimé à Londres 1753, *in*-8°. Nous croyons faire plaisir au Public d'insérer ici deux traits tirés de cette vie Angloise. Le premier concerne M. Wicherley, l'un des meilleurs Auteurs comiques qu'ayent eu les Anglois. Wicherley étoit ami particulier de Pope, avec lequel il se brouilla dans la suite, parce que Pope lui avoit dit un peu naïvement son avis sur quelques Poésies que M. Wicherley l'avoit prié de corriger. M. Pope, dans une Lettre à Edouard Blount, lui fait le détail suivant de la mort de M. Wicherley, que voici;

Mon cher ami,

« Je n'ai rien à vous mander de plus » intéressant, que le récit des dernie» res heures de notre ami Wicherley, » cet excellent Auteur comique. Il m'a» voit souvent dit, qu'il penseroit à » se marier, lorsqu'il seroit assez mal » pour n'avoir que peu de jours à vivre.

» Il a tenu parole, & s'est marié quel» ques jours avant sa mort; il a » joint ces deux Sacremens que notre » Catéchisme a placés dans l'ordre où » il paroît vouloir qu'ils se suivent; » c'est-à-dire, que le mariage suit l'Ex» trême-Onction. Le bon Wicherley » se mit immédiatement après cette » cérémonie au lit, pour n'en pas rele» ver, content d'avoir, par un contrat » avantageux, fait à la fois la fortune » d'une jeune femme aimable, & puni » un neveu qui s'étoit mal conduit à » son égard; je le vis deux fois avant » sa mort, & le trouvai dans cette der» niere maladie de meilleure humeur, » que lorsqu'il se portoit bien; il ne » paroissoit ni effrayé de sa mort pro» chaine, ni honteux de s'être marié. » Le soir avant qu'il expirât, il pria sa » jeune femme de lui promettre une » seule chose qu'il lui demanderoit; » c'est, lui dit-il, ma chere, de ne pas » vous remarier à un vieillard. Remar» quez que la maladie, qui détruit or» dinairement le génie & l'esprit, n'ôte » pas à certaines gens, ce que nous » appellons *humour*. C'est ce que vous » voyez dans M. Wicherley, dont la

» demande me paroît cependant un peu » dure; puisqu'il ne devoit pas empê» cher sa veuve de doubler son bien à » si bon marché. »

L'autre trait qui intéresse plus directement Pope, regarde sa croyance. Ses liaisons intimes avec Mylord Bolingbroke, qui lui a adressé ses Lettres philosophiques, l'édifice le plus hardi qu'ait osé élever l'incrédulité, avoient rendu sa Religion suspecte. Il n'est cependant guere possible de refuser à ce grand Poëte des sentimens véritablement religieux; mais quoiqu'il fît profession de Catholicisme, il étoit fort éloigné d'être Catholique dans le vrai sens du mot; il a montré dans quelques Lettres un latitude dans sa croyance, très-contraire à la Foi rigoureuse qu'exige la véritable Eglise : on en jugera par deux de ses Lettres. Ses amis l'engagerent souvent à abandonner la Communion Romaine; mais il refusa constamment de suivre ce parti, quelques avantages qu'il eût pu trouver dans ce changement. Voici ce qu'il écrivit à l'Evêque de Rochester, qui le sollicitoit vivement de lire les meilleurs Ouvrages de controverse. « Il n'y a que

» Dieu, Milord, qui ſache ſi mon » changement de Religion tourneroit » au bien de mon ame. Ce que je ſai, » c'eſt que je penſe auſſi-bien dans la » Religion que je profeſſe, qu'il m'eſt » poſſible de le faire dans aucune autre. » Avec de pareils ſentimens, on ne ſe » feroit pas de ſcrupule de s'unir avec » quelque Secte de Chrétiens que ce » ſoit; mais on ne pourroit ſans re- » mords quitter celle où l'on eſt né. » Vous me conſeillez, Mylord, de » lire les meilleurs Ouvrages de con- » troverſe des deux partis. Je vous di- » rai en confidence que mon pere n'a- » voit pas d'autres Livres, & qu'à » 14 ans j'ai lu une Collection de tout » ce qui avoit paru en ce genre ſous le » regne de Jacques II. Cette lecture » m'échauffa l'imagination, & je de- » venois tour à tour Proteſtant ou Pa- » piſte, ſelon le dernier livre que je » venois de lire. J'ai bien peur que ce » ne ſoit le cas de la plûpart de ceux » qui cherchent à s'inſtruire, & que » quand ils prennent un parti, ce ne » ſoit plutôt par laſſitude que par con- » viction. Vous voyez, Mylord, que » ma converſion ne vous feroit guere

» d'honneur; & à bien prendre la » choſe, je crois que nous ſommes » tous deux de la même Religion, ſi » nous nous entendons bien, & que » tous les Chrétiens ſe trouveroient » dans le même cas, s'ils avoient le » tems de conférer plus ſouvent en- » ſemble, & qu'ils ne fuſſent occupés » que de ſervir Dieu, & de bien vivre » avec le prochain. Je ne ſuis point » Papiſte, car je condamne les uſurpa- » tions du Saint-Siege dans les choſes » temporelles; je ſuis Catholique dans » le vrai ſens du mot. Si j'étois né ſous » un Prince abſolu, je ſerois un ſujet » tranquille : mais je loue Dieu d'être » né ſous le ſage & excellent Gouver- » nement Britannique. En un mot, » j'ai toujours ſouhaité de voir, non » un Catholique Romain, ni un Ca- » tholique François, ni un Catholique » Eſpagnol, mais un vrai Catholique; » comme j'eſtime, non un Roi de » Whigs, ni un Roi de Torys, mais » un Roi d'Angleterre. »

Il écrivoit en 1729 à un de ſes meilleurs amis.

« Vous ſçavez que je ne hais ni la » conſtitution préſente, ni l'Egliſe éta-

» blie par les Loix. Je m'y intéreſſe » autant qu'aucun Miniſtre ou Evêque » d'Angleterre & d'Irlande. Ma Re- » ligion eſt cependant celle d'Eraſme, » & je me crois un véritable Catholi- » que. Tel je veux vivre & mourir, » & j'eſpere me réunir un jour avec » vous, Atterbury, Craggs, Garth, » Berkeley, Hutchenſon, &c. »

Voilà comme penſoit Pope; on retrouve ces ſentimens dans ſon Eſſai ſur l'homme. Venons à préſent à ce Poëme, ou plutôt à ſa Traduction Italienne. Pour mettre le lecteur en état d'en juger, nous allons en citer quelques endroits; voici le commencement. Nous ne rapporterons ni le texte Anglois, que ceux qui pourroient le lire connoiſſent aſſez, ni la verſion Françoiſe qui eſt entre les mains de tout le monde.

Svegliati, Amico; i vili ogetti el faſto
E alla baſſa ambizion laſcia Dei Regi,
Giachè a pena a mirarci intorno baſta
La vita ed a morir, paſſegiam franco
Queſta ſcena dell' Uom. Stran laberinto
Con diſegno però. Deſerto, u' miſti
Creſcono e dumi e fior. Giardin, che tenta

Con frutta proibite. Inſiem queſto ampio
Campo battiam; quel ch'ei produce (aſcoſo
O no) ſcrutiam; le tracce occulte, e l'alte
Cime ſpiam di ciò che, o giace al bujo
O fuor di viſta s'alza; rintracciamo
L'orme della Natura; la Follia
Fediamo a vol; colghiam gli abiti in cuna;
Siam ſchietti u' puoſſi; ove ſi deè, ridiamo:
Ma all' Uom giuſte moſtriam d'Iddio le
ſtrade.

La fin de la même Epître étant ſublime, & n'ayant jamais été lue par aucun lecteur ſenſible, ſans une impreſſion très-vive, nous la rapporterons encore:

Dunque non chiamar più l'ordin diſordine;
Da quel che biaſmi ogni tuo ben dipende:
Il tuo ſtato conoſci; Amico il Cielo
Di cecità e fiachezza un giuſto grado
Ti diè. T'umilia, in queſta o in altra sfera,
Certo d'eſſer felice quanto il puoi:
Sicuro quando naſci, e quando muori
Fralle mani di chi governa il tutto.
Arte a te ignota è tutta la natura;
Direzion, che non puoi vedere, è il caſo;
Non inteſa armonia la diſſonanza;

Il mal particolare è un ben pel tutto
E mal grado l'orgoglio e l'ingannata
Ragion, chiar' è che que ch'è, tutto è bene.

Il eſt difficile de deviner pourquoi M. du Reſnel a ſupprimé pluſieurs endroits très-beaux de ſon original; par exemple, les vers ſuivans ſont entierement oubliés par le Traducteur François.

See, 'midſt the light'ning's blaze and thunder's ſound,
When rock'd the mountains, and when groan'd the ground,
See, &c. &c.

Nous croyons faire plaiſir en rapportant la Traduction Italienne de ce morceau.

. . . . *Schiavi i ſuggetti, e Dio.*
Fè il vincitor del tuon frai ſcoppi, ei lampi
Del folgor; fral muggir del ſolo, e i crolli
De' monti, ella forzò l'altiero e il vile
A' invizare inviſibil maggior poſſa.
Ella dal rotto ſuol, dal cielo aperto
Vide i ſpiriti montar, ſcendere i numi;
Qui poſe il crudo, albergo, e là il felice.

Vil tema i ſuoi demoni, e frale ſpeme
I ſuoi Dei fè: Dei parziali, ingiuſti,
Incoſtanti, laſcivi, irati, e crudi,
Quai figuraſeli un vil cor potea.
Credero in Dei tiranni alme tiranni.
Scorta fù allor lo zelo, & non l'amore;
Sacre più non ſembrar l'eterne volte;
Sorſer di marmo inſanguinate l'are:
Cibo già vivo aſſaggiò il prete, e al fine
L'arcigno idol fozzò di ſangue umano,
Del ciel coi tuoni il ſol ſcoſſe, e qual machina
Iddio drizzò contro ai nemici ſuoi.

Il faut rendre juſtice à la Traduction de M. Caſtiglioni; elle eſt nerveuſe, préciſe, & ſur-tout exacte: nous liſons Pope en la liſant. S'il lui a échappé des vers durs, ou peu ſonores, il faut les attribuer à la difficulté de traduire auſſi préciſément, ſans qu'il en coûtât quelquefois à l'oreille.

Nous finirons par remarquer que M. l'Abbé du Reſnel a mis ces quatre Epîtres en 2000 vers, & qu'en Anglois, ainſi que dans la Traduction Italienne, elle n'en contient que 1304; mais il ne faut attribuer cette différence qu'aux déſavantages de notre

Langue, & non aux talens du Traducteur. M. Caſtiglioni a mis à la fin de ce Volume quelques vers de Petrone; il nous apprend qu'il a traduit entierement cet Auteur, en omettant les endroits obſcenes, & qu'il veut preſſentir le goût du Public ſur cet Ouvrage avant que de le publier. On trouve cependant ici le morceau qui commence:

Ter corripui terribilem manu bipennem, &c.

lequel n'eſt pas bien honnête.

Il a joint à ces différens morceaux quelques petites Poéſies de ſa façon. La partie typographique de cet Ouvrage eſt auſſi très-bien exécutée.



ARTICLE XII.

AN Account of the Natives of the Cochin-China.

» MÉMOIRE ſur les Habitans de la » Cochinchine.

LA Cochinchine eſt un Royaume des Indes, ſitué au-delà du Gange, ſur le golphe qui porte le même nom, entre le cent quatrieme & le cent neuvieme degrés de longitude Eſt, & le dixieme & le dix-ſeptieme de latitude Nord. Les Habitans nomment ce pays *Kachu* ou *Kachochien*. Les Relations que nous en ont laiſſées Mendoza & le Pere Alexandre de Rhodes, Miſſionnaire, ſont très-imparfaites; le Mémoire dont nous allons extraire la ſubſtance, a été compoſé par le Docteur Archibald Duff, Européen, qui a vécu pluſieurs années à la Cochinchine, en qualité de Médecin du Roi. Les voyages qu'il a faits dans l'intérieur du Royaume, & les obſervations que ſa place le mettoit à portée de recueil-

lir, lui avoient donné toutes les lumieres qu'un Etranger peut acquérir sur les loix, les usages & les mœurs de cette Nation. Le Docteur Duff ayant fait en Avril 1758 (*a*) un voyage à la Côte de Coromandel, communiqua un Mémoire sur cet objet à un Missionnaire Anglois, qui en envoya une copie à un Ecclésiastique de Londres. Cette copie a été imprimée dans le *Magasin du Chrétien*, Ouvrage périodique, où l'on venge la Religion contre les Incrédules, avec le zele & la force que donne l'amour de la vérité; mais en même tems, avec les égards qu'exige l'amour du prochain : c'est de ce *Magazin* que nous avons tiré les détails que nous allons rapporter.

Les Habitans de la Cochinchine ne ressemblent pas pour la figure aux Chinois leurs voisins; ils ont les yeux plus grands & le teint plus blanc, & ils different peu des Européens. A Camboya, province qui appartenoit anciennement au Royaume de Siam, &

(*a*) On a écrit de Batavia que ce Médecin étant retourné à la Cochinchine, étoit mort dans la route.

qui a été conquise il y a dix ans par le Roi de Cochinchine, les Habitans sont aussi noirs que les Malayes, très-grossiers & très-sauvages. Les Cochinchinois sont civils, humains, & d'un commerce agréable. Le Roi est absolu, mais le Gouvernement est toujours très-modéré : on ne voit guere de Tyran chez un Peuple qui a les mœurs douces. Ils n'ont qu'un petit nombre de Magistrats, & ils sont choisis avec une circonspection & une attention dont on ne trouve pas d'exemple chez les Nations les plus éclairées. Aucun homme n'est reçu dans une place, qu'il n'ait donné des preuves de sa capacité dans les affaires qu'on lui confie; & à la premiere faute qu'il commet, il est privé de son emploi, & disgracié de la Cour. Un Magistrat, un homme en charge, n'a point la liberté de commettre une autre personne à sa place, & chacun est obligé de remplir soi-même les fonctions de son emploi.

Il n'y a point de Jurisconsultes, point d'Avocats chargés de plaider pour les Particuliers; quiconque a un procès, plaide sa Cause comme il peut. S'il arrivoit qu'un homme rapportât son af-

faire d'une maniere captieuse, ou la présentât sous un faux jour, on concluroit que cette infidélité lui a été suggérée par un autre, & l'on feroit des recherches très-exactes pour découvrir l'Auteur du mauvais conseil. Les Cochinchinois ont des regles établies par Confucius, pour la décision des cas. Ces regles sont très-claires, très-simples & peu nombreuses : mais elles suffisent à des Juges qui ont l'esprit de l'ordre, & l'amour de l'équité dans le cœur. Ils ne connoissent point l'usage des tortures, pour arracher aux accusés l'aveu de leurs crimes. Cet usage barbare que les Nations les plus sages ont proscrit, ou du moins resserré dans les bornes de l'humanité, produit quelquefois les plus grands maux que la Loi puisse faire, celui d'ôter à des Citoyens la vie ou l'honneur qu'elle est chargée de protéger. Les coupables sont examinés jusqu'à ce que la vérité soit évidente; & on ne connoît d'autres supplices que d'étrangler ou de trancher la tête.

Ils n'ont point de monnoies d'or ou d'argent, mais seulement de fer & de cuivre. Ils ne veulent pas exposer le

Peuple à la tentation de falsifier l'or & l'argent : ce qui corromproit les mœurs, & multiplieroit les démêlés & les crimes.

Les jeunes gens ne se marient pas aussi jeunes que dans la plus grande partie des Pays Orientaux; mais dès que la nubilité est entiere & assurée, ils sont obligés de le faire. Les deux époux doivent se connoître, & consentir librement à leur union; il n'y a que le goût mutuel qui forme les mariages. On conserve précieusement les généalogies des familles, & l'on évite avec soin les mariages entre parens, jusqu'à certain dégré. On ne peut pas non plus se marier dans sa propre Tribu; cette Loi dictée par le bon sens pour unir & rapprocher toutes les familles d'une société naissante, se retrouve dans presque tous les Etats qui paroissent avoir le plus conservé de leurs premieres institutions. Le divorce est permis, pourvû que les deux parties y consentent; & elles ont alors la liberté de se remarier. Une veuve peut épouser un second mari; mais si elle le fait, elle est méprisée par tous les parens de l'époux qu'elle a perdu, & de celui qu'elle re-

prend. Mais au contraire, si elle reste veuve pendant cinquante ans, sans donner atteinte à sa réputation, elle est regardée comme une Sainte : on la canonise, & cette cérémonie est faite par le Roi même & par les Magistrats. Lorsqu'il a été reconnu qu'elle a eu une conduite pure & vertueuse pendant ses cinquante années de viduité, le Roi la crée *Sainte ;* on lui bâtit un petit Temple, où l'on lui rend une espece de culte. Mais si quelqu'un pouvoit prouver que sa vertu a souffert la moindre éclipse, elle seroit deshonorée. Le célibat, dans l'un ou l'autre sexe, est regardé avec mépris à la Cochinchine ; on n'y trouve point de lieu de débauche ; les femmes publiques y sont très-rares, & sont en horreur. Le Peuple y est assez réglé dans ses mœurs. L'intempérance, l'ivrognérie, le crime honteux qui outrage le plus la nature, & qui est très-commun à la Chine, enfin les vices qui suivent le luxe & la paresse, sont peu connus chez cette Nation. Les hommes sont un peu adonnés à l'indolence & à l'oisiveté ; mais les femmes sont industrieuses & actives : elles sont chargées de toute l'économie domes-

tique, & c'est à elles à faire les honneurs de leur maison aux Etrangers qui vont chez elles.

Il y a quelques années que des Missionnaires Jésuites arriverent à la Cochinchine. L'amour pour les vertus sociales, & la haine pour les vices que l'on remarque chez ce Peuple, font croire à l'Auteur de cette Relation, qu'il seroit très-disposé à recevoir la doctrine la plus pure dans sa morale, & la plus consolante dans ses promesses ; mais il ajoute qu'il seroit nécessaire de préparer peu-à-peu les esprits à cette grande révolution. Les Missionnaires prêcherent d'abord avec succès ; & s'ils ont été depuis persécutés & chassés du Royaume, ce n'est point le fond de la Religion qui a révolté ces Peuples : ils parurent goûter d'abord les principes & la morale du Christianisme ; mais ils furent blessés de certaines pratiques de pure piété, dont ils n'étoient pas encore en état de sentir l'excellence, & qui choquoient trop leurs usages & leurs principes. La premiere cause de la persécution vint de ce que les Missionnaires avoient persuadé à quelques femmes de vivre dans

le célibat, & de se retirer dans des maisons de piété : le Roi & les Magistrats crurent qu'ils ne vouloient renfermer ainsi ces femmes que pour les faire servir à leurs plaisirs. Le second motif qui fit rejetter la nouvelle doctrine, c'est qu'on crut appercevoir dans les principes de ceux qui venoient la prêcher, des vues de domination, qui déplurent prodigieusement au Roi & aux Magistrats. La troisieme cause de la disgrace des Missionnaires, c'est qu'ils avoient apporté avec eux des reliques de plusieurs Saints : les Cochinchinois supposerent que c'étoient les os de ceux que ces Missionnaires avoient massacrés, ou si cela n'étoit pas, ils regardoient comme une chose impie & barbare de profaner les tombeaux, & de disperser dans l'Univers les os d'un homme vertueux, dont les restes précieux doivent être sacrés.

Les Cochinchinois ont une Imprimerie ; ils impriment un Calendrier tous les ans ; mais leurs autres Livres viennent de la Chine, où ils sont moins chers. Ils ont autant de vénération pour les Ouvrages de Confucius que les Chinois mêmes. Ils comptent les mois par

les lunes ; mais comme ils inserent dans l'année un mois intercalaire, leur année revient à-peu-près à la nôtre. Leur Calendrier est composé par une société choisie d'hommes savans, qui calculent les éclypses de soleil & de lune, & hasardent quelques prédictions sur les saisons. Si leurs prédictions se trouvent démenties par l'événement, ils sont condamnés à une amende, légere à la vérité, mais exactement payée. L'art d'imprimer, quoique très-ancien à la Cochinchine, est encore bien loin, dit l'Auteur, de la perfection à laquelle on l'a porté en Europe ; il y a apparence qu'il ne consiste que dans des planches gravées, & que les caracteres mobiles, qui rendent sur-tout cet art utile & précieux, n'y sont pas connus. Il y a long-tems qu'on y a l'usage de la poudre ; on y fait des armes à feu, & on y fond même aujourd'hui des canons.

Les troupes sont braves & bien disciplinées. Il y a dans chaque compagnie une espece de Secretaire, qui dans les exercices, a soin de marquer l'adresse de chaque Soldat pour tirer. Celui qui tire le plus juste, a une ré-

compenſe, & eſt avancé aux grades ſupérieurs; ceux qui tirent mal, ſont mis à l'amende. C'eſt la capacité reconnue, & non l'ancienneté, qui regle l'avancement des Officiers : ils ſont diſtingués par des emblêmes brodés ſur leurs habits. Un Subalterne porte ſur ſa poitrine la figure d'un cheval; le Capitaine porte celle d'un tigre; le Colonel, celle d'un ſerpent; le Général, celle d'un dragon, *&c.* Les Magiſtrats portent auſſi ſur leurs robes des figures d'oiſeaux, qui déſignent leurs différentes fonctions.

Il n'eſt pas permis à un Soldat de porter des armes, à moins qu'il ne ſoit campé, & actuellement en guerre. Il y a une guerre perpétuelle entre la Cochinchine & le Tonquin : les deux Nations ont toujours des armées ſur leurs frontieres reſpectives, & il n'y a entre elles aucune eſpece de communication. Ils ont une Infanterie nombreuſe, mais fort peu de Cavalerie, parce qu'elle y ſeroit d'un foible ſecours dans un pays tout hériſſé de montagnes, où les éléphans y ſont d'un ſervice beaucoup plus utile.

Ces Peuples ne font point uſage du

lait, qu'ils regardent comme une ſorte d'excrément; ils voyent cependant les petits des animaux, ainſi que les enfans, ſe nourrir du lait de leurs meres. Il paroît que cette opinion eſt plutôt un préjugé d'éducation qu'une ſuite de principes ou une pratique de ſuperſtition : car ils ne font point ſcrupule de manger du beurre & du fromage, qu'on leur apporte des pays voiſins.

Le Pays eſt en général très-fertile; il produit différentes eſpeces de cannelle, & pluſieurs autres épiceries. On y trouve une ſorte de bois, que les Marchands Hollandois appellent *bois d'aigle*, (*eagleWood*) & que l'Auteur de cette relation croit être un bois d'aloës : il eſt noirâtre, & chargé de gomme. Un morceau de ce bois étant allumé, donne une flamme claire & brillante comme une chandelle, & répand une odeur très-agréable. On le porte en Perſe & dans l'Arabie, où l'on le vend au poids & fort cher : on s'en ſert pour parfumer les Temples & les maiſons. A la Cochinchine même, les gens riches qui ſont en état d'en acheter, le brûlent devant leurs divinités domeſtiques.

Il n'y a de Temples à la Cochinchine que ceux qu'on a élevés à la mémoire des Héros, des bons Princes, & de ceux qui ont rendu quelques ſervices ſignalés à la Patrie : mais on n'adore point ces grands Perſonnages, quoiqu'on leur rende de très-grands honneurs. Le Peuple ne les regarde pas comme des Dieux, mais comme des hommes, qui par leurs vertus & leurs bonnes actions, ont mérité d'approcher de plus près la Divinité, & peuvent l'intéreſſer en faveur de leurs compatriotes. Les Cochinchinois n'ont point d'autres idoles auxquelles ils rendent de Culte, quoiqu'il y ait des Prêtres attachés au Service des Temples; ils ont une idée ſi ſublime de la Majeſté de l'Etre ſuprême, qu'ils croyent qu'aucun homme vivant n'eſt digne de s'adreſſer directement à lui, excepté leur Roi. Auſſi y a-t-il des jours de Fêtes ſolemnelles, inſtituées à l'honneur du Roi, & dans leſquelles ce Prince adreſſe à Dieu, dans la poſture la plus humble, un formule de priere, qu'aucun autre homme ne pourroit répéter ſans blaſphême.

Telle eſt l'idée qu'on nous donne

dans ce mémoire des Habitans de la Cochinchine, Pays heureux, où l'on trouve des mœurs douces & polies, ſans corruption; des inſtitutions très-ſages, ſans Loix écrites; un Gouvernement juſte & modéré, ſans la liberté politique & des Temples ſans ſuperſtition.



NOUVELLES
LITTÉRAIRES.
DANNEMARK.
Copenhague.

PENSÉES Economiques, *Part. V.* 19. 8. *pag.* 111.

LEs vrais compatriotes ont reçu avec toute la reconnoissance qu'ils doivent, la continuation de l'Ouvrage de M. *Putken*, qui seroit à la vérité coupable d'une espece d'ingratitude, s'il refusoit de communiquer au Public la moindre des réflexions qu'il a faites sur l'économie intérieure de sa Patrie. Ce tome ne le cede en rien aux autres, de quelque maniere qu'on le regarde.

M. *Hoysgaard* a publié un petit écrit d'une seule feuille d'impression, sous ce titre : *la Quadrature algébrique*, ou le *Calcul intégral rendu facile.* Il y enseigne à additionner différentes series, qui peuvent provenir de la Quadra-

ture. Son but n'a point été de rapporter tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur cette matiere, mais de donner seulement une preuve non équivoque de ses connoissances particulieres à cet égard.

M. *Arbin* vient de graver une Médaille en l'honneur de feu M. *Harsleb*, Evêque de Zeelande. Elle représente d'un côté la tête de M. *Harsleb*, & au revers, l'Eglise de Dannemark en pleurs, appuyée sur un écusson, dans lequel on lit : *Ecclesia Dano-Norveg.* Autour : *Deliciæ & decus meum* ; & à l'exergue : *Sublat d. v. April.* M. D. CCLVII.

M. *Saly*, Directeur de l'Académie royale de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, a présenté au Roi le modele en petit & en émail de la Statue équestre, à laquelle cet habile Artiste travaille, & Sa Majesté Danoise l'a reçu de la maniere la plus obligeante.

On ne peut assez louer la *Philosophie-pratique pour tous les états*, de M. *Basedov*, Professeur à *Sorse*, *in*-8°.

Le Professeur *C. Horrebow* le fils,

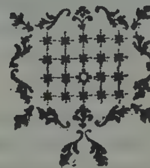
s'est fait beaucoup d'honneur par la Dissertation Latine qu'il a publiée sur la *Hauteur de l'Athmosphere.*

Soroe.

Breve, c'est-à-dire, Lettres, &c. *in*-8°. *p.* 341, avec un appendice de 30 autres pages, contenant des *Considérations sur une mort imprévue & subite.* Ces Lettres sont au nombre de quarante ; & à l'exception des 1, 37, 38 & 39, où l'Auteur parle de lui-même, elles ont chacune un objet intéressant ; elles traitent de l'influence des Dames sur les mœurs, du danger du grand monde, & de la maniere dont il faut que se conduise un jeune homme qui veut devenir Auteur ; du Baron d'*Holberg* ; de l'éducation de la noblesse ; de l'esprit de *Socrate* ; de la différence entre un homme vertueux, un bon citoyen & un galant homme ; de ce qui fait le vrai bonheur d'un Etat ; de la fin qu'un Gouvernement doit se proposer ; de la part que chacun de nous doit prendre au bien & au mal d'autrui, &c. Le style est tel qu'il convient à des Lettres.

La Cour & les Lettres ont fait une

perte considérable en la personne de M. *Roger*, Auteur de différens Ouvrages excellens, & entr'autres des fameuses *Lettres sur le Dannemark.* Cet homme estimable & universellement estimé, tant pour les qualités du cœur, que pour celles de l'esprit, étoit parti pour l'Angleterre, avec une commission très-importante, dont la Cour & le Ministre l'avoient chargé ; mais lorsqu'il étoit proche de *Hambourg*, la voiture se renversa ; & s'étant malheureusement blessé à la tête, il mourut trois jours après dans cette même ville, emportant les regrets de tous ceux qui connoissoient son mérite.



HOLLANDE.

Amsterdam.

DE hearlyke belouing, &c. c'est-à-dire, *l'excellente récompense & le triomphe glorieux de la vertu, ou aventures d'une femme vertueuse, vendue pour esclave aux Turcs par son mari, laquelle après avoir éprouvé les disgraces les plus terribles, & la misere la plus grande, est enfin délivrée par son même mari, à qui elle pardonne généreusement tout le passé, en considération du repentir qu'il témoigne ; le tout orné de très-belles gravures, qui représentent la vertu & la fidélité, résistant constamment à tous les assauts dans chaque circonstance de la vie.* Ouvrage *in*-8°. chez *Esveldt*. L'Auteur proteste dans sa Préface, qu'il raconte une histoire véritable; mais on trouve dans l'Ouvrage différens traits qui ne permettent pas d'y ajouter une foi entiere. Au surplus, ce Roman est très-bien écrit, & l'on y reconnoît clairement que l'Auteur a lu la vie de la Marquise *de Fresne*.

Gosse

Gosse a publié un *Traité du Thermometre, dans lequel on parle d'une nouvelle loi de la chaleur propre à mesurer la dilatation des liqueurs*, par M. *Hennert*, *in*-8°. avec une gravure.

Francker. On dispute en matiere de Théologie, presque depuis le commencement du monde ; & quoique nos connoissances soient augmentées avec le tems, elles n'ont diminué ni le nombre ni le désagrément de nos controverses. A cette vue, l'ame délicate s'afflige, & les Pyrroniens chantent victoire. Pour confondre ceux-ci, M. *Bernsau* a publié une Harangue, qu'il avoit déja prononcée onze ans auparavant, comme on le voit par le titre suivant : *Henr. Wilh.* Bernsau, *Oratio inauguralis de ratione certi in Theologia constituendi, publice dicta in Templo Academico*, XXX *Aprilis* 1729, *quum ordinariam Theologiæ professionem in illustri Frisiorum, quæ Franckeræ est, Academia solemniter auspicaretur.* Cette Harangue qui paroît imprimée chez *Coulon*, Libraire, confirme suffisamment l'idée que l'on s'étoit formée de la science & des talens de l'Auteur.

Utrecht.

Les Libraires *Paddenburg* débitent avec succès *hélige Géographie*, &c. c'est-à-dire, *Géographie sacrée, ou Description de tous les Pays, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte*, Tome 1, *qui traite du Pays de Canaan, de ses noms, de sa situation, de son étendue, de son Histoire naturelle, de ses mers, fleuves, rivieres, lacs, montagnes, vallées, plaines, déserts, productions, de ses anciens & nouveaux Habitans, du droit que les Israélites avoient sur ce Pays, de la conquête & du partage qu'en firent les douze Tribus, des principales révolutions qu'il a éprouvées, & de son état actuel*, par M. *Guillaume-Albert* Bachiene, Membre de la Societé des Sciences de Harlem, Ouvrage *in*-8°. de 1016 pages. Ce bel Ouvrage est bon pour toutes sortes de Lecteurs, tant pour ceux qui ne sont point en état de lire les gros Volumes de Bochart, de Reland, de Welles, &c. que pour ceux qui les ayant lus, aiment encore à retrouver ramassé en bon ordre & avec discernement, tout ce qu'on a dit de

mieux jusqu'à présent sur la Terre Sainte. Ce premier Tome est divisé en deux parties. La premiere a déja été publiée il y a trois ans, & celle que nous annonçons ici, est la seconde. Nous espérons que le sçavant Auteur ne tardera pas à donner au Public le second Tome, qui doit contenir la Géographie des Pays voisins de celui de Canaan.

Leide.

De Gracia artium ac Doctrinarum inventrice, à David Kuhnkens, in-4°. 34 pages. L'Auteur s'efforce de prouver qu'il n'y a ni science ni art qui n'ait été inventé ou perfectionné par les Grecs.

Harlem.

Si l'on conteste à cette Ville l'invention de l'Imprimerie, deux Imprimeurs, Isaac & Jean Enschedé, esperent du moins avoir la gloire d'une nouvelle invention typographique, très-belle & très-commode. Ils ont trouvé le moyen d'imprimer la Musique comme l'on imprime les livres ; & l'on jette actuellement dans leur célé-

bre fonderie les notes qui doivent servir au lieu des gravures dont on a fait usage jusqu'à présent pour imprimer les compositions musicales. On retirera des avantages infinis de cette invention, dont on a déja annoncé des essais il y a quelques années.

La Haie.

Nicolas *Van Daalen* vend *les Propriétes remarquables du chemin que la lumiere fait dans l'air, & en général par divers milieux refringens, sphériques & concentriques, avec la Résolution des Problêmes qui y ont rapport, comme sont les réfractions astronomiques & terrestres, & tout ce qui en dépend*, par M. *J. H* Lambert, *in-8°*, pag. 116. Quelle que soit la perfection à laquelle on croit avoir porté l'Optique, l'Auteur pense qu'il y a encore beaucoup de choses à y ajouter, comme, 1°. le cas dans lequel la lumiere passe successivement par divers milieux sphériques & concentriques : & c'est l'objet du présent Traité. 2°. sur la Photométrie, c'est ainsi qu'il appelle cette partie de l'Optique qui traite de *l'éclat de*

la lumiere, de sa densité, de sa force pour éclairer, des modifications qu'elle produit dans les couleurs & sur l'ombre, des degrés, des accroissemens & des diminutions qu'elle éprouve dans tous ces cas. L'Auteur se propose de traiter ce second objet dans une autre partie à laquelle il travaille.



SUISSE.

Berne.

LE 2e Tome de cette année de l'*Excerptum totius Italicæ necnon Helveticæ Litteraturæ*, contient les extraits suivans : 1. *Commentatio Historico-critica de Litteratura Græco-italica, Cl. P. Grandonici.* II. *Catalogus nonnullorum Librorum sæculo* XV *impressorum, animadversionibus criticis illustratus.* III. *Commentaria historica, militaria & politica insulæ corsicæ*, Cl. Jaurrin. IV. *Specimina variorum objectorum utilium ad politicam & moralem disciplinas spectantium.* V. *Specimen Historiæ Litterariæ Florentinæ sæculi* XVII', Cl. Nelli. VI. *Catalogus codicum mmss. Bibliothecæ Bernensis, adnotationibus criticis illustratus*, Cl. Sinner. VII. *Jurisprudentia antiqua, continens Opuscula & Dissertationes quibus Leges antiquæ, præsertim Mosaicæ, Græcæ & Romanæ illustrantur*, Cl. Fellenberg. Les Ouvrages sont : I. *De Zodiaci origine Ægyptia Dissertatio*, Cl. F. S.

Schmidt. II. *Fasti Habessinorum sacri & veteri gentis Poetâ editi, &c.* Cl. Kocheri. III. *Inscriptiones variæ.* La troisieme partie est destinée pour les nouvelles Littéraires.

Nous nous réservons de faire connoître plus au long dans nos Volumes suivans, cet excellent Journal.



ANGLETERRE.

I.

ON a exécuté dans le mois de Décembre dernier, sur un des Théâtres de Londres, un Opera nouveau en deux Actes intitulé : l'*Enchanteur* ou l'*Amour & la Magie*. Sur l'Extrait que nous allons donner du plan de ce Drame, ou pourra croire qu'il a été coupé sur le modele de la plûpart de nos Operas. L'amour constant & malheureux en fait l'intérêt ; la jalousie & les persécutions d'un Rival puissant & dédaigné en forment le nœud, & un coup de baguette amene le dénouement.

La vertueuse Zaïde, que la tendresse & le devoir unissent à Zoreb son époux, est aimée de l'Enchanteur Moroc qu'elle déteste. Moroc ne pouvant vaincre la resistance de Zaïde par les soins & les empressemens, il emploie les secours de son Art. Il charge le Génie Kaliel de lui soumettre le cœur de Zaïde; & pour rendre

plus prompts & plus sûrs les succès du Génie, il lui confie sa baguette.

Kaliel vient trouver Zaïde dans un jardin, où elle rêvoit à son amour. Il tâche vainement de la rendre sensible aux vœux de l'Enchanteur. Il fait paroître devant elle la Nymphe Lyssa, qui avec ses compagnes, exécute le Ballet le plus propre à irriter les desirs & à inspirer la volupté.

Mais ni ce stratagême, ni les discours séduisans que tient ensuite Lyssa à Zaïde, ne peuvent rien sur le cœur de cette fidelle épouse. La Nymphe change le jardin en un palais magnifique. Zaïde n'y voit rien qui lui paroisse digne de son attention. Le palais est changé en un affreux desert. Zaïde s'en apperçoit à peine. Alors Moroc, confondu, désespéré, reprend sa baguette. Ne pouvant toucher Zaïde, il veut l'effrayer, & lui faire partager les tourmens qu'il éprouve. Il frappe l'air de sa baguette, & du sein de la terre fait sortir un tombeau, sur lequel est étendu le corps de Zoreb. Zaïde troublée, désesperée à cette vûe épouvantable, ne veut plus survivre à son époux ; elle tire un poi-

gnard pour se frapper. Mais Moroc lui saisit le bras, lui arrache le poignard ; & dans son trouble il laisse échapper de ses mains la baguette formidable. Kaliel, qui jusques-là avoit persécuté les deux Amans, devient leur protecteur ; il ramasse la baguette, & s'en servant contre l'Enchanteur, le force à se plonger dans les abîmes ; ce Génie bienfaisant rend ensuite la vie à Zoreb, qui n'étoit qu'enchanté, & le réunit à Zaïde ; & le Spectacle se termine, comme chez nous, par des chants & des danses.

I I.

EXTRAIT d'une Lettre de M. Etienne Hales, *de la Société Royale de Londres, sur l'utilité & la salubrité des tuyaux d'air.*

L'EXPÉRIENCE a démontré que de longs tuyaux d'air, qu'on fait passer à-travers les voûtes & les toîts des prisons, sont des moyens très-utiles pour donner une issue aux vapeurs corrompues qui s'exhalent du corps des prisonniers, & empêcher leur stagnation, qui produit ordinairement une

putréfaction dangereuse, & souvent pestilentielle. Ces canaux ont été employés avec succès dans les lieux où l'on garde les prisonniers François; & l'on s'en est servi aussi en France pour nos prisonniers, parce que j'avois écrit à M. Duhamel, pour lui recommander cette précaution. Si la même méthode étoit adoptée dans toutes les prisons d'Angleterre, on sauveroit la vie à beaucoup de prisonniers, & l'on éviteroit des maladies contagieuses, qui se répandent dans les environs des prisons, & sur ceux qui approchent des malheureux qui y sont renfermés.

Ces tuyaux seroient aussi fort utiles dans les hôpitaux ; ils rendroient les guérisons plus promptes & plus faciles : &, outre l'avantage qui en reviendroit aux malades, il en résulteroit aussi un pour le Public, en ce que les malades étant plutôt guéris, feroient place à d'autres, & l'utilité de ces établissemens s'étendroit par-là à un plus grand nombre de personnes. Il y a beaucoup d'autres cas, où ces tuyaux feroient de la plus grande utilité, pour rafraîchir l'air des salles d'assemblée, pour dissiper les vapeurs dan-

gereuſes qui s'exhalent des fonderies des métaux, *&c.*

M. Yeoman, habile Méchanicien, eſt le premier qui ait fait l'eſſai de ces tuyaux à la Chambre des Communes & dans la Salle du Banc du Roi à Weſtminſter. Ces tuyaux avoient de ſix à neuf pouces de largeur; mais plus ils ont de largeur, plus ils doivent avoir de hauteur, pour accélérer l'aſcenſion de la vapeur. Le baſſin d'une balance faite avec beaucoup de ſoin, ayant deux pouces de diametre, & étant mis dans un de ces tuyaux, la force de l'air montant le faiſoit élever au point qu'il falloit y mettre quatre grains pour rétablir l'équilibre, lorſqu'il n'y avoit perſonne dans la ſalle; mais lorſqu'il y avoit beaucoup de monde, l'air devenant alors plus rare & plus léger, il falloit juſqu'à douze grains pour rendre l'équilibre. Cette expérience fait voir clairement pourquoi ces tuyaux ſont ſi ſalutaires & ſi rafraîchiſſans, en ce qu'ils chaſſent ſans ceſſe la vapeur qui ſort du corps humain; & le célebre Docteur Keil de Northampton a évalué à trente-neuf onces la quantité de vapeurs qui s'exhalent en vingt-

quatre heures du corps d'un homme en Angleterre.

I I I.

Remede pour l'Hydropiſie.

Prenez les larges feuilles qui croiſſent ſur la tige de l'artichaut: nettoyez-les ſans les laver; pilez-les dans un mortier, & exprimez-en le jus à travers un linge. Mettez enſuite une pinte de ce jus dans un pot avec une pinte de vin de Madere ou de Montagne, ſi vous ne pouvez pas avoir du bon Madere. Prenez-en trois cuillerées à jeun tous les matins, & trois autres cuillerées en vous couchant. La doſe peut même être augmentée juſqu'à quatre ou cinq, ſi l'eſtomac le ſupporte, & que le cas le requiere. Il faut avoir ſoin de ſecouer la bouteille avant que d'en verſer la liqueur.

I V.

REMEDE pour guérir la morſure des chiens enragés.

Quoiqu'on annonce tous les jours dans les Papiers publics une quantité

de méthodes ſûres pour guérir la morſure des chiens enragés, on peut ajouter ici avec confiance une remede ſimple, employé avec ſuccès par les Sauvages du Nord de l'Amérique. Ils prennent de l'écorce de frêne blanc, la font brûler, la réduiſent en poudre, puis y mêlent de bon vinaigre, & en font une emplâtre plus ou moins grande ſelon la bleſſure; enſuite ils l'appliquent ſur la partie affligée, & par ce moyen, ils en tirent tout le venin. On prétend auſſi que ce remede eſt infaillible pour les morſures du ſerpent à ſonnettes.

V.

EXTRAIT d'une Lettre d'un Officier de l'Amiral Cornish, *écrite du vaiſſeau* le Lenox, *à la hauteur de* Madagaſcar, *le 6 Septembre.*

MADAGASCAR eſt diviſé en pluſieurs petits Royaumes ou Etats: le plus conſidérable eſt celui de Breceſſ. Les habitans m'ont aſſuré qu'il abonde en mines d'or, ainſi que le Royaume de Volembo en mines d'argent, & il y a tout lieu de le croire: car les dents

des moutons & des autres beſtiaux tués ſur notre Vaiſſeau étoient couvertes d'une ſubſtance métallique, qui donne à ces dents une apparence de cuivre. Les Mineurs en concluent que dans les endroits où ces animaux paiſſent, il y a une mine d'or bien près de la ſurface de la terre. Je n'aſſurerois pas la vérité de cet indice; mais il me paroîtroit plus plauſible que les contes ridicules de la baguette divinatoire. Boerhaave, au premier volume de ſes élémens de Chymie, page 22, Part. II, dit, en parlant de l'or: *Il s'en trouve à Madagaſcar d'une eſpece très-molle, qui fond comme du plomb à un feu tempéré.* Pour donner du poids à cette aſſertion, il a recours à Flacourt, Auteur de l'*Hiſtoire de l'Iſle de Madagaſcar*, ch. XLIX. Je n'ai point ce Livre ſous les yeux; mais j'ai remarqué ſouvent un gros bouton jaune ſervant d'ornement à la couronne des Princes de Madagaſcar: je l'ai trouvé ſi mol, que je l'ai cru de quelque métal peu précieux; mais tous les Naturels m'ont aſſuré qu'il étoit d'or fin.

V I.

METHODE pour tirer l'or & l'argent du galon sans le brûler.

Il faut couper le galon en petits morceaux, les envelopper dans un linge, & mettre le paquet dans de la lie de savon (*soaplees*) fondue dans de l'eau qu'on laisse bouillir jusqu'à ce qu'on apperçoive une diminution dans le paquet; ce qui ne demande que peu de tems, à moins que la quantité de galon ne soit très-considérable. Ensuite on tire le linge & on le lave avec de l'eau froide, en le pressant fortement avec le pied, ou en le battant avec un marteau pour en exprimer la lie de savon. On délie alors le paquet, & on trouve la partie métallique du galon pure & entiere, sans être altérée dans sa couleur, ni diminuée de son poids. Cette méthode est beaucoup plus commode & moins difficile que la maniere de brûler l'or: comme il ne faut qu'une très-petite quantité de lie, & qu'on peut se servir plusieurs fois de la même, la dépense se réduit à très-peu de

chose. Le vaisseau peut être de fer ou de cuivre.

La raison de cette opération est sensible pour ceux qui savent un peu de Chymie; car la soie sur laquelle tous nos galons sont tissus est une substance animale, & toutes les substances animales sont solubles dans les alkalis: mais la toile dans laquelle vous enveloppez le galon, étant une substance végétale, résiste à leur action, & n'en est point altérée.

V I I.

Parmi les curiosités qu'on a découvertes dans les ruines d'Herculanum, il y en a une qui exerce beaucoup les talens des Antiquaires. C'est un joli chariot d'ivoire, dans lequel est un perroquet. Ce chariot est tiré par une sauterelle, & les rênes passent de la bouche de cet animal par le bec du perroquet. Plusieurs personnes regardent cette idée comme un jeu d'esprit & une fantaisie de l'Artiste; d'autres la regardent comme l'emblême d'un siecle frivole. Mais les meilleurs Critiques croyent que c'est une

satyre, & imaginent que le perroquet représente Agrippine, la mere de Neron; & que la sauterelle représente la fameuse Locusta, dont on se servit pour empoisonner Claudius & Britannicus.

V I I I.

A l'Auteur du London Cronikle.

Les expériences singulieres qu'on a faites depuis quelque tems sur l'élévation & l'abaissement du mercure dans le thermometre, lorsqu'on le plonge dans un fluide & qu'on l'en retire subitement pour l'exposer à l'air libre, m'ont engagé à en répéter quelques-unes qui m'ont réussi en partie. J'ai trouvé que le thermometre, lorsqu'on le retiroit de l'esprit-de-vin, du vinaigre, du lait & de l'eau, descendoit jusqu'à ce que la boule fût absolument seche; après quoi il remontoit jusqu'au degré où il étoit auparavant: il s'élevoit au contraire, lorsqu'on l'avoit plongé dans l'huile d'olive ou de lin. Il seroit intéressant de rechercher la cause de ce phenomene.

Il paroît très-clair que l'abaissement du thermometre dépend en grande partie de l'évaporation du fluide dans lequel on le plonge; & que plus il s'évapore promptement, plus bas le thermometre descend pendant le tems de l'évaporation. Il est encore certain que les fluides huileux s'évaporent plus lentement. Par-là on conçoit bien pourquoi ils ne font pas descendre le thermometre; mais qu'ils le fassent monter, c'est ce qui me paroît inexplicable, & ce qui mérite d'être examiné par d'habiles Physiciens. Je dois ajouter que les expériences réussiront mieux avec un thermometre d'esprit-de-vin d'après la méthode de M. de Réaumur, qu'avec les thermometres de mercure de Fahrenheit.



ITALIE.

I.

INSTITUTIONES Linguæ Græcæ in usum Scholarum piarum. Fiorenza.

« PRINCIPES de la Langue Grecque » à l'usage des Ecoles pies. A Flo- » rence, de l'Imprimerie Impé- » riale. »

CHARLES Antonioli, Professeur d'Eloquence à Pise, a voulu faciliter par cet Ouvrage l'étude de la plus belle Langue du monde; mais d'une Langue dont les détails sont infinis, & par conséquent rebutante pour les enfans. Cette méthode pourroit être propre aux Ecoles de toutes les Nations, si elle est aussi-bien exécutée que les Journaux Etrangers l'annoncent.

II.

DELLA Sicilia Nobile. « La Sicile il- » lustre.

CET Ouvrage est une Histoire de

Sicile, dans laquelle l'Auteur n'a voulu inserer que ce qui s'est passé de plus grand & de plus remarquable dans ce Royaume. Cette Histoire est donc telle que seroient toutes les autres, s'il n'y avoit ni Ecrivains mercenaires, ni Libraires avides.

On y trouve 1°. la description du *Local*, du Territoire de la Sicile, avec une Carte Géographique, & la suite des regnes. 2°. L'origine des fiefs, les noms de chacun & l'étymologie de ces noms. 3°. Une Chronologie exacte de l'institution des divers Tribunaux.

Cet Ouvrage se trouve à Palerme, chez *Pierre Bentivenga*. L'Auteur est M. le Marquis de *Villa-Alba*. Nous n'oserions assurer qu'il ait rempli la promesse qu'il a faite de ne dire que ce qui méritoit de passer à la postérité: car son Histoire contient quatre Volumes *in-fol.* & la Sicile n'est pas un grand Royaume: il est vrai qu'il est ancien. Mais les premiers tems des anciens Empires fournissent à l'Histoire bien peu de choses certaines.



TABLE
DES MATIERES,
Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

HOLLANDE.

ITALIE.

RUSSIE.

SUEDE.

TABLE
DES ARTICLES.

66

ERRATA pour ce Volume.

Page 170, ligne 19, *connoiſſoit*, liſez *connoiſſent.*
Page *id.* l. 22, *ogetti*, liſez *ogotti.*
Page *id.* l. 23, *Dei*, liſez *dei.*
Page 171, l. 23, *mane*, liſez *mani.*
Page 173, l. 4, *figuraſeli*, liſez *figurarſi.*
Page *id.* l. 5, *tirannè*, liſez *tiranne.*
Page *id.* l. 4, *coûtât*, liſez *coûte.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois. A Paris, ce 16 Janvier 1761.

DEPASSE.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

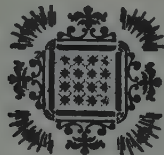
JOURNAL ÉTRANGER.

FEVRIER 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ ſit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Pleſſis, en la maiſon de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

ON ſouſcrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maiſon de M. Cars, vis-à-vis le College du Pleſſis.*

Chaque Volume du Journal ſera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souſcription *des douze Volumes pour l'année ſera de vingt-quatre livres. Les Souſcripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le ſoin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume ſe vendra ſéparément quarante-cinq ſols.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

REFLEXIONS ſur les ſources & les rapports des Beaux-Arts & des Belles-Lettres.

C'EST au fond de notre ame, qu'il faut chercher la ſource du véritable ſavoir. A quoi ſert le plus ſouvent une vaſte lecture? A laiſſer uſurper aux mots une place qu'il ne faudroit accorder qu'aux choſes. D'ailleurs c'eſt bien moins à l'abondance & à la variété des idées, qu'à leur netteté, à leur ordre & à leur enchaînement, que tient la connoiſſance de la vérité. Nous avons tous au-dedans de nous-mêmes ce feu ſacré,

dont la lumiere éclaire toutes les facultés de notre être; mais il n'appartient qu'à la réflexion de le mettre en mouvement. N'attendez que de l'examen profond que vous ferez ſur vous-mêmes, le fil qui vous guidera dans le labyrinthe confus de vos idées, qui vous ſervira à les reconnoître, à les éclaircir, à les ordonner, à les enchaîner les unes aux autres, juſqu'à ce que vous parveniez enfin à cette idée univerſelle & ſuprême, à laquelle toutes les autres ſont ſuſpendues. C'eſt alors, & ce n'eſt qu'alors, que vous vous verrez en quelque ſorte ſupérieur aux objets des connoiſſances humaines, que vous en pénétrerez le principe, la fin, les moyens, les différences & les rapports, que vous occuperez enfin, au milieu des ſciences & des arts, la place que l'antiquité donnoit à Apollon au milieu des Muſes. Quelle obligation avons-nous au nombre infini des Critiques qui ſe ſont exercés juſqu'à préſent, & qui s'exercent encore ſur les Lettres & ſur les Arts? Servilement attachés aux traces de leurs prédéceſſeurs, d'après quelques exemples particuliers, ils ont établi des loix géné-

rales; uniquement occupés de ce qui s'eſt fait juſqu'à eux, ils n'ont jamais porté leur foible & timide regard ſur ce qu'il étoit poſſible de faire; ils veulent former des imitateurs, & ne voyent pas qu'ils ne font que des eſclaves; ils coupent les aîles du génie, lorſqu'ils devroient encourager ſon vol, & lui ouvrir de nouvelles routes; & ces hommes parlent, prononcent, décident en Légiſlateurs, en Souverains, en Deſpotes. Pourquoi le Philoſophe n'arrache-t-il pas d'entre leurs mains un ſceptre qui n'auroit jamais dû ſortir des ſiennes. Gravina l'a fait en Italie; & l'Auteur (*a*) des réflexions que nous allons faire connoître, vient de l'entreprendre en Allemagne. Nous ſommes perſuadés que ceux de nos Lecteurs qui ſavent lire & qui ne craignent pas de penſer, trouveront dans ce morceau des vues profondes, neuves, vraies, & quelquefois même ſublimes. Elles n'ont pas toujours dans l'original le degré

(*a*) *Moſes* (Moyſe), Juif de Berlin, déja connu par pluſieurs Ouvrages métaphyſiques, & ſur-tout par d'excellentes Lettres ſur les ſenſations.

de clarté qu'on devroit s'appliquer à porter dans ces ſortes d'Ouvrages; mais nous avons tâché d'y ſuppléer dans la traduction. D'ailleurs, s'il faut en juger par la maniere rapide dont l'Auteur jette ſes idées, & par le peu de ſoin qu'il prend de les développer & quelquefois même d'en faire ſentir les rapports, il ne regarde ſans doute ces réflexions que comme l'eſquiſſe d'un plus grand Ouvrage. Nous aimons à le croire de même, & nous invitons l'Auteur à juſtifier notre opinion; mais il eſt tems de l'écouter.

Le ſecret le plus profond de notre ame repoſe dans la théorie des Arts. Ces regles que pratique l'Artiſte, uniquement dirigé par ſon génie, & que le Philoſophe approfondit, diſcute & analyſe; ces regles, lorſque nous les appliquons à la nature de notre eſprit, & que nous les faiſons ſervir à en développer les propriétés, épurent non-ſeulement notre goût, & donnent à nos jugemens un fondement plus ſolide, mais elles peuvent nous conduire à des découvertes importantes ſur la doctrine de l'ame. L'ame humaine eſt

auſſi inépuiſable que la nature; il eſt impoſſible que la ſimple ſpéculation ou l'expérience ſeule nous éclaire ſur tout ce qui lui appartient. Ces momens heureux, où, pour nous ſervir de l'expreſſion de Fontenelle, nous prenons la nature ſur le fait, ne nous échappent jamais ſi aiſément que lorſque nous voulons nous obſerver nous-mêmes; & ſi ces momens attirent trop notre attention, l'ame alors, trop occupée de ſes deſſeins particuliers, ne ſauroit démêler ce qui ſe paſſe en elle. Lors donc qu'il s'agit des phénomenes qui meuvent le plus puiſſamment les reſſorts de notre ame, il ne ſera poſſible d'en connoître la nature & de parvenir en même tems à de nouvelles découvertes ſur celle de notre ame même, qu'à force de les ſentir, de ſe rendre compte des ſenſations qu'ils font éprouver, d'en pourſuivre les effets, de remonter à leur cauſe, de les analyſer enfin, juſqu'à ce qu'on parvienne à une théorie également ſimple, lumineuſe & féconde. Or, de tous les phénomenes en eſt-il qui ayent des droits plus ſûrs, plus puiſſans ſur notre ame, que ceux des Beaux-Arts?

La beauté eſt la ſouveraine abſolue de toutes nos ſenſations; elle eſt cet eſprit vivifiant qui métamorphoſe en ſentiment & met en action la connoiſſance ſpéculative de la vérité; elle nous enchante dans les productions de la nature; elle nous tranſporte dans les ouvrages de l'Art. La Poéſie, la Muſique, la Danſe, la Peinture, l'Eloquence ne gouvernent tous nos penchans, que parce qu'elles brillent toutes des traits de la beauté : auſſi n'eſt-il point d'autorité comparable à l'autorité de l'Artiſte; il diſpoſe à ſon gré de tous les mouvemens de notre ame, il nous encourage, il nous épouvante, il nous fait eſpérer, craindre, oſer, frémir, rire, pleurer. Or tous ces différens effets doivent abſolument couler d'une ſeule & unique ſource; deux différentes ſources de mouvement feroient de notre ame une ſubſtance compoſée, & la raiſon nous démontre qu'elle eſt ſimple.

Nos ſenſations ſont conſtamment accompagnées d'un degré déterminé de plaiſir & de déplaiſir; il eſt tout auſſi impoſſible de ſe repréſenter un eſprit ſans la faculté d'aimer & d'abhorrer, que

ſans la faculté de penſer & d'imaginer. C'eſt par cette faculté fondamentale d'aimer & d'abhorrer, qu'il faut expliquer nos plaiſirs & nos déplaiſirs, leurs nuances & leurs gradations, en un mot, nos penchans & nos paſſions ſur leſquelles nous venons d'obſerver que les Lettres & les Arts ont tant d'empire. Mais qu'ont de commun les différens objets de la Poéſie, de la Peinture, de l'Eloquence, de la Danſe, de la Muſique, de la Sculpture & de l'Architecture : qu'ont de commun, dis-je, ces divers ouvrages de l'Art, pour pouvoir les réduire à un ſeul & même principe?

M. l'Abbé le Batteux, d'après Ariſtote & la multitude preſqu'innombrable de ſes commentateurs, ſoutient que l'imitation de la nature eſt le principe, la ſource & le moyen général du plaiſir que nous font éprouver les Arts & les Lettres. Tout, entre les mains de cet Auteur ingénieux, devient imitation de la nature. Nous ne diſcuterons point ici l'inſuffiſance de ce principe; la ſuite de nos raiſonnemens ſuffira pour la faire ſentir, ſi l'on demandoit à M. l'Abbé le Batteux quel

moyen la nature a employé pour nous plaire, & pourquoi l'imitation de la nature nous plaît, ne feroit-il pas auſſi embarraſſé que le fut ce Philoſophe Indien par cette queſtion ſi connue : *Et ſur quoi repoſe la grande tortue?* Et qu'on ne nous renvoye point à la volonté immédiate de Dieu. Il ne faut pas créer, comme ce Philoſophe Anglois, (*Hutcheſon*) un nouveau ſens, dont le Créateur auroit doué notre ame par des vues ſages, mais non pas par des moyens ſages. Ce feroit-là couper le fil de toute recherche raiſonnable. Gardons-nous bien de confondre le ſyſtême des cauſes efficientes avec le ſyſtême des deſſeins du Créateur. Dieu a choiſi les fins les plus parfaites; mais il les a miſes en action par l'arrangement le plus ſage, c'eſt-à-dire, le plus conforme à la nature des cauſes efficientes.

Ce que nous connoiſſons de notre ame par la théorie, ſervira peut-être à nous rapprocher davantage de notre but; nous allons avoir recours aux principes les plus inconteſtablement démontrés de la Pneumatologie.

Toute notion d'ordre, d'accord & de perfection eſt préférée par no-

tre ame à ce qui eſt imparfait, diſcordant & déſordonné. Et c'eſt-là le premier degré de plaiſir & de déplaiſir, dont toutes nos ſenſations ſont tour-à-tour accompagnées. On a démontré la vérité de cet axiome, par la ſimple définition de l'eſprit, & l'expérience y eſt entierement conforme. Or ſi la connoiſſance de cette perfection eſt ou ſenſible ou contemplative, c'eſt-à-dire, ſi l'objet de cette perfection eſt ou immédiatement préſent à nos ſens, ou s'il eſt repréſenté par des ſignes qui nous montrent la choſe déſignée plus clairement que ces ſignes ne ſe montrent eux-mêmes : alors on l'appelle *beauté*. Ainſi toute perfection, capable d'être repréſentée ou ſenſiblement ou contemplativement, peut devenir un objet de beauté. De ce nombre ſont toutes les perfections extérieures, c'eſt-à-dire, des lignes & des figures, l'harmonie des ſons & des couleurs, l'ordre & la ſymmétrie dans les parties qui forment un enſemble, enfin toutes les facultés & de notre ame & de notre corps. Il y a plus, les perfections de notre ſituation extérieure, par leſquelles on entend la gloire,

l'aisance & les richesses, ne sauroient en être exceptées, lorsqu'elles sont capables d'être représentées d'une maniere bien sensible.

Maintenant nous avons trouvé le moyen général de plaire à notre ame; ce moyen n'est autre chose que la *représentation sensible de la perfection ;* & comme le but des Beaux-Arts est de nous plaire, nous pouvons poser comme indubitable l'axiome suivant : *Le caractere, l'essence des Beaux-Arts & des Belles-Lettres, consiste dans l'expression sensible de la perfection.*

Mais il ne suffit pas que l'expression soit sensible, il faut encore qu'elle soit parfaite elle-même, c'est-à-dire, il faut qu'elle représente fidelement l'objet, qu'elle nous en offre tous les côtés qu'il est possible à nos sens de saisir. Quand la représentation se trouve parfaitement d'accord avec toutes les parties sensibles de son objet, alors elle est appellée *imitation*. L'imitation est donc une propriété nécessaire des Beaux-Arts & des Belles-Lettres.

Toutes les parties d'une exacte imitation concourent à représenter au naturel un certain original : de-là toute

imitation porte déja avec elle l'idée d'une perfection, & se trouve capable d'exciter un sentiment agréable. L'image d'un objet réfléchi dans la *chambre obscure* ou dans le crystal d'une eau pure & tranquille, ne nous plaît qu'à cause de la ressemblance; mais cette ressemblance n'a qu'une perfection simple : aussi n'excite-t-elle en nous qu'un degré de plaisir très-léger, à peine sensible, & qui, pour ainsi dire, ne fait qu'effleurer la surface de l'ame.

Dans les ouvrages de l'art, à cette perfection simple se joint la perfection de l'Artiste; perfection qui nous affecte bien plus vivement que celle de la simple ressemblance, parce qu'en effet elle est bien plus noble & bien plus composée. Elle est d'autant plus noble, que la perfection d'un être pensant est infiniment supérieure à celle d'une substance inanimée; elle est en même tems plus composée, parce qu'une belle imitation exige tout-à-la-fois beaucoup de talens dans l'ame, & beaucoup d'adresse dans les organes. Nous trouvons bien plus à admirer dans une rose peinte par *Huysum*, que dans l'image que nous offre de cette reine des

fleurs une onde tranquille & pure; & le plus beau paysage, vu dans la chambre obscure, nous affecte bien moins que ce même paysage, rendu sur la toile par le pinceau d'un *Hempel*.

Le plaisir, dont nous sommes pénétrés à l'aspect des beautés de la nature, se porte jusqu'au ravissement, lorsqu'en les contemplant, nous pensons à la perfection infinie de l'Être suprême qui les a produites. Qu'au contraire le plaisir d'un Athée doit être froid & borné! Il ne voit rien au-delà des objets qui le frappent.

Par ce que nous venons de dire des propriétés de la belle expression, on sent pourquoi, dans les ouvrages de l'art, le génie nous satisfait bien plus que la beauté de l'exécution & de la main-d'œuvre. Le génie exige non-seulement une grande perfection dans toutes les facultés de notre ame, mais encore l'accord & sur-tout la tendance de ces facultés vers un même but. Faut-il être surpris que les signes de génie nous affectent tout autrement que les signes de pure patience & de simple pratique!

Les propriétés générales d'un bel

objet émanent de notre définition, ainsi que la propriété générale de la belle expression.

Le sujet des Beaux-Arts doit être propre à être exprimé d'une maniere parfaitement sensible; il faut donc qu'il ait des parties variées. Tout ce qui est uniforme, maigre, stérile, est insupportable; l'ame n'a plus alors à comparer, à combiner, & le premier de nos plaisirs est attaché à l'exercice de l'ame.

Il faut que les parties qui composent un ensemble, s'accordent d'une maniere sensible : je veux dire que l'ordre & la régularité de ces parties doivent tomber sous les sens. Rien ne sauroit justifier la disposition de parties jettées confusément l'une sur l'autre; & lorsque l'ordre & la proportion ne tombent pas sous les sens, lorsqu'on ne peut les découvrir qu'à force de réflexions, l'ame tombe elle-même dans le trouble & dans l'embarras, elle erre de tous côtés, elle cherche un appui & du repos, & elle n'en trouve nulle part.

Il ne faut pas que le tout excede les limites d'une certaine grandeur. Nos

ſens ne doivent être expoſés à ſe perdre ni dans le grand ni dans le petit. Dans les objets trop petits, l'eſprit eſt privé de la variété, & dans les objets trop grands, il l'eſt de l'unité de la variété.

Le ſujet des Beaux-Arts doit être convenable, nouveau, fertile, extraordinaire, *&c.* Tout cela peut encore être démontré par notre définition.

Obſervons ici que les objets de la nature ne ſont pas tous propres à être imités. La nature s'eſt propoſé un plan immenſe; ſa variété s'étend depuis l'infiniment petit juſqu'à l'infiniment grand, & cependant ſon unité ſurpaſſe toute imagination. La beauté des formes extérieures en général n'eſt qu'une très-petite partie de ſes deſſeins; elle a été quelquefois obligée de la ſacrifier à de plus grandes vues. L'Artiſte au contraire ſe preſcrit un ſujet conforme à ſes deſſeins, deſſeins auſſi bornés & auſſi reſtreints que ſes talens. Tout ſon but eſt de repréſenter, dans un ſujet modifié, les beautés qui tombent ſous ſes ſens. Il pourra donc ſe rapprocher de la beauté ſuprême, beaucoup plus que la nature ne s'en eſt ap-

prochée elle-même dans telle ou telle partie. Ce qu'elle a diſperſé en différens objets, l'Artiſte le raſſemble ſous un ſeul point de vue, il en forme un tout, & s'efforce de le repréſenter comme l'auroit repréſenté la nature, ſi la beauté de cet objet eût été ſon unique deſſein. Voilà ce que ſignifient ces expreſſions ſi familieres aux Artiſtes, *imiter la belle nature, embellir la nature*, &c. L'Artiſte ſe propoſe de former un ſujet tel que Dieu l'eût créé par ſa volonté premiere, ſi des fins plus importantes ne l'en avoient empêché. Et c'eſt-là le plus haut point de la beauté idéale, laquelle ne ſe trouve dans la nature que dans ſon enſemble, dans ſon tout, & qu'on ne parviendra jamais ſans doute à ſaiſir entierement.

Ainſi il faut que l'Artiſte s'éleve au-deſſus de la nature commune; & comme l'imitation de la beauté eſt ſon unique but, il faut que, pour nous affecter plus fortement, il la concentre dans tous ſes ouvrages.

Les têtes & les contours, tels que les offre la nature, n'ont ni la grace, ni la nobleſſe, ni l'expreſſion que l'on trouve dans les têtes & dans les contours des antiques. Ceux donc qui n'ont

pas aſſez de génie pour démêler & pour ſaiſir le beau idéal dans les ouvrages de la nature, gagneront beaucoup plus à obſerver attentivement les antiques, qu'à obſerver la nature même.

Les couleurs locales de la nature ne ſont ni auſſi vives ni auſſi pures que les couleurs locales d'un Coloriſte habile. La nature peint un eſpace infini, & renouvelle à chaque inſtant ſon immenſe tableau. Obligée dès-lors d'employer une multitude prodigieuſe de couleurs, à force de les diſperſer, elle en affoiblit néceſſairement les nuances. Au contraire, plus le nombre des couleurs eſt petit, plus il eſt aiſé de les offrir pures & vives. Les couleurs d'un Peintre intelligent doivent tirer ſur le brun & ſur le ſale, en comparaiſon des couleurs du Teinturier, parce que celui-ci eſt borné à une ſeule couleur; mais pourra-t-on en conclurre qu'un ſimple Teinturier a plus de connoiſſance du coloris qu'un *Titien* ou qu'un *Rubens*?

Du reſte la Muſique rend encore plus ſenſible ce que nous venons de dire du principal objet de l'Artiſte. Les tons de la nature ſont expreſſifs à la

vérité, mais rarement ils ſont mélodieux; ſi l'Artiſte veut plaire, il faut qu'il les embelliſſe.

Les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans cette diſſertation, ne nous permettent pas de porter plus loin nos recherches ſur les propriétés générales des Beaux-Arts. Nous ne prétendons point donner un ſyſtême; contens d'en avoir tracé les premieres idées, nous allons à préſent conſidérer les arts dans leurs claſſes particulieres.

Les ſignes, par leſquels un objet eſt exprimé, ſont ou naturels ou arbitraires: ils ſont naturels, lorſqu'ils ſont intimement & néceſſairement liés à la choſe qu'ils déſignent. Les paſſions ſont naturellement unies avec certains tons, certains geſtes & certains mouvemens dans les organes de notre corps. Ainſi quiconque exprime une paſſion par les geſtes, par les tons & par les mouvemens qui lui ſont propres, ſe ſert de ſignes naturels. Les ſignes arbitraires ſont purement l'ouvrage de la convention des hommes; & de leur nature ils n'ont rien de commun avec la choſe déſignée: tels ſont les tons articulés de toutes les langues, les lettres de

l'alphabet, les signes hiéroglyphiques des Anciens, & quelques figures allégoriques, qu'on peut mettre avec raison au nombre des hiéroglyphes.

De cette observation naît la premiere division de l'expression sensible dans les Beaux-Arts & les Belles-Lettres. Les Belles-Lettres, par où l'on entend communément la Poésie & l'Eloquence, expriment les objets par des signes arbitraires, à savoir, par les paroles & par les lettres. Or comme toute composition de mots raisonnée est appellée *discours*, nous tombons tout naturellement dans cette définition si connue de M. Baumgartin : *la Poésie est un discours parfaitement sensible*. Cette définition nous a donné lieu de placer le caractere des Beaux-Arts en général dans l'expression sensible. Par ce mot *parfaitement*, la Poésie se trouve distinguée de l'Eloquence, où l'expression n'est pas si sensible que dans la Poésie.

Le moyen de rendre un discours sensible, consiste à choisir des expressions qui fassent sentir la chose désignée plus distinctement qu'elles ne font sentir le signe même. Par-là l'exposi-

tion devient animée, & les objets désignés sont comme immédiatement représentés à nos sens. C'est par cette maxime générale, qu'il faut juger du mérite des images poétiques, des métaphores, des descriptions & même des termes poétiques individuels.

Toutes les choses, soit réelles, soit possibles, dès que nous en avons une idée claire & distincte, peuvent être exprimées par des signes arbitraires. Aussi l'empire des Belles-Lettres s'étend-t-il sur tous les objets imaginables.

L'objet des Beaux-Arts est beaucoup plus restreint. Ceux-ci font usage particulierement des signes naturels. L'expression, dans la Peinture, la Sculpture, la Musique & la Danse, ne suppose rien d'arbitraire pour être comprise, & il ne dépend pas du consentement des hommes d'y désigner tel ou tel objet de cette maniere, plutôt que d'une autre. C'est pourquoi il faut que chaque art se contente de la partie des signes naturels qu'il peut exprimer sensiblement. La Musique, dont l'expression se fait par des tons inarticulés, est dans l'impossibilité, par exemple,

de peindre une rose, un peuplier, &c. & il est impossible à la Peinture de représenter un accord de musique.

Les différentes sortes de signes naturels nous conduisent tout naturellement à distribuer les Beaux-Arts dans leurs especes inférieures & particulieres.

Les signes naturels, dont on se sert dans les Beaux-Arts, agissent ou sur les organes de l'ouie ou sur ceux de la vue ; nous ne connoissons point encore de Beaux-Arts pour les autres sens. La Musique agit sur l'oreille, & tout le reste des Beaux-Arts, sur les yeux.

Les perfections qui peuvent être exprimées par des tons inarticulés, sont l'ordre, l'harmonie des sons, la relation alternative des parties qui se succedent, différentes especes d'imitation, & enfin tous les penchans & toutes les passions de l'ame humaine, qui se font connoître par les sons. De plus, la Musique peut représenter les parties variées de la beauté, & par la progression succesive des sons, & par l'expression simultanée de plusieurs sons à la fois, c'est-à-dire, & par la double progression des signes qui sont placés l'un à côté de l'autre, & des signes qui

sont posés l'un sur l'autre. L'une s'appelle *mélodie*, & l'autre *harmonie*.

Quant aux signes naturels qui agissent sur la vue, ils peuvent exprimer la beauté ou par des mouvemens ou par des formes. La Danse l'exprime par le mouvement : les différentes attitudes, les gestes, les divers contours que prennent successivement les parties du corps, s'enchaînent agréablement les uns aux autres, & composent un bel ensemble. Les perfections qui sont exprimées dans la Danse basse ou ordinaire, sont, outre l'ordre & l'accord des parties, les talens du corps, les imitations, les belles attitudes, les mouvemens gracieux, & enfin les lignes de beauté que décrivent sur les planches les pieds du Danseur. A cela se joint dans la Danse haute ou théâtrale, l'expression des penchans, des mœurs, des passions, l'imitation enfin de toutes les actions humaines, qui se laissent exprimer par des mouvemens.

Tous les autres signes naturels & visibles ne peuvent être représentés que par des lignes & par des figures, c'est-à-dire, ou par des superficies, comme dans la Peinture, ou par des

corps, comme dans la Sculpture & dans l'Architecture. Ce dernier art ſe trouve diſtingué des deux autres, par la ſorte de perfections qu'elle a à exprimer. Dans l'Architecture, indépendamment de l'ordre, de la ſymmétrie & de la beauté des lignes, il faut encore que la durée, les perfections de la ſituation extérieure & l'habileté de l'Architecte ſoient exprimées ſenſiblement. Les bâtimens grands & ſuperbes déſignent la dignité & l'opulence du poſſeſſeur. Il faut que tout y reſpire la magnificence & la ſolidité. La Peinture & la Sculpture au contraire, n'ont rien qui doive avoir trait aux perfections de la ſituation extérieure, non plus qu'à la durée; elles peuvent à la vérité ériger, & en effet elles érigent ſouvent des monumens de gloire; mais cette deſtination ne leur eſt pas eſſentielle. D'ailleurs, dans la Peinture, il faut que les lignes ayent un eſſor bien plus libre & bien plus hardi que dans l'Architecture. Les procédés rigoureux, fermes & ſéveres que doit tenir l'Architecte, impriment dans ſes ouvrages un caractere de force & de ſolidité, que le Peintre & le Sculpteur doivent

la plûpart du tems éviter. Les beautés que peuvent exprimer le Sculpteur & le Peintre, ſont le génie & la penſée dans la compoſition, l'accord dans l'ordonnance, l'imitation de la belle nature, les beaux contours, les belles formes, la vivacité des couleurs locales, la variété de leurs nuances, la vérité dans la diſtribution des ombres & des lumieres, l'expreſſion des paſſions & des mœurs, les différentes attitudes du corps humain, & enfin l'imitation des individus naturels & artificiels en général.

Or comme le Peintre & le Sculpteur ne peuvent repréſenter ces perfections que par des formes, & non par le mouvement même, il faut que, lorſqu'ils ſe propoſent de traiter un ſujet, ils réuniſſent en quelque ſorte l'action ſous un ſeul point de vue, qu'ils en diſtribuent les parties avec beaucoup d'intelligence, que chaque idée, chaque trait acceſſoire concoure à l'effet du ſujet principal, & qu'enfin l'inſtant ſoit ſi bien choiſi, ſi bien préſenté, qu'il force le ſpectateur à deviner ceux qui l'ont précédé, & à preſſentir ceux qui l'ont ſuivi.

Nous avons aſſigné, pour limites des Beaux-Arts, les ſignes naturels, & les ſignes arbitraires pour limites des Belles-Lettres; mais & les uns & les autres ne ſe trouvent pas toujours renfermés dans leurs bornes; on voit ſouvent les Belles-Lettres entrer dans le domaine des Arts, & les Arts ſortir de leurs limites pour paſſer dans le domaine des Belles-Lettres; c'eſt même de cette liberté, ou plutôt de cette eſpece de tranſmigration réciproque, que réſulte la beauté compoſée. Il n'eſt pas rare que le Poëte ſe ſerve de certains mots, dont le ſon a de l'analogie avec la choſe déſignée; & l'Artiſte place ſouvent dans ſes ouvrages des figures allégoriques, dont la ſignification eſt purement ſymbolique; mais ces ſortes d'écarts demandent beaucoup de circonſpection & d'intelligence : autrement le Poëte s'expoſera à déſigner, comme Rouſſeau, le coaſſement des grenouilles par un *breke*, *koax*, *koax*; & le Muſicien ſe couvrira de ridicule, pour vouloir exprimer des idées qui n'ont avec les ſons aucune liaiſon naturelle. Examinons à préſent juſqu'où peut aller, dans le cas dont il s'agit

ici, la liberté des Peintres & des Sculpteurs.

Ce n'eſt pas des ſeuls objets qui de leur nature ſont viſibles, que la Peinture s'occupe. Les penſées les plus ingénieuſes & même les idées les plus abſtraites peuvent être rendues ſur la toile; & c'eſt-là ce qu'Ariſtide appelloit *crayonner l'ame*, & *peindre à l'eſprit*. Pour cet effet, l'Artiſte peut ramener une maxime générale, une idée abſtraite à un exemple particulier, & donner par ce moyen du corps & de la couleur à la penſée. C'eſt ainſi que dans la perſonne de Diomede qui bleſſe Venus, il pourra figurer un Héros qui brave la puiſſance de l'amour; dans les adieux d'Hector, la tendreſſe conjugale; & l'amour filial, dans la perſonne d'Enée emportant ſon pere ſur ſes épaules à-travers du fer & des flammes. Veut-il préſenter l'image d'une méditation forte & profonde? Qu'il peigne un Philoſophe qui, lorſque les ennemis détruiſent ſa patrie, & que l'un d'eux fond ſur lui l'épée à la main, reſte immobile, & s'occupe tranquillement de ſon ouvrage.

Il eſt encore un moyen pour pein-

dre la pensée ; c'est celui de l'allégorie. Il faut pour cela, que l'Artiste observe & recueille les propriétés d'une idée abstraite, & qu'il en forme un tout sensible, pour l'exprimer ensuite sur la toile. C'est ainsi qu'on figure le *silence* par un jeune homme qui met son doigt sur sa bouche, & l'*occasion*, par une personne chauve qui fuit, & porte seulement une tresse de cheveux sur le front.

L'allégorie qu'emploie Phœnix dans *Homere*, pour adoucir l'impétueux Achille, fournit au Peintre, dit M. Winckelmann, de quoi faire un beau tableau de la Priere *Apprenez, ô Achille, que les Prieres sont filles de Jupiter ; elles sont devenues courbées, à force de se prosterner. L'inquiétude & des rides profondes sont gravées sur leur visage ; elles forment le cortege de la Déesse* Até, *& marchent à sa suite. Cette Déesse passe d'un air fier & dédaigneux ; & parcourant d'un pied léger tout l'univers, elle afflige & tourmente les misérables humains ; elle tâche d'éviter les Prieres qui la poursuivent sans cesse, & qui s'occupent à guérir les malheureux qu'elle a blessés. Ces filles de*

Jupiter, ô Achille, versent leurs bienfaits sur celui qui les honore ; mais si quelqu'un les dédaigne & les rejette, elles conjurent leur Pere d'ordonner à la Déesse Até de le punir, à cause de la dureté de son cœur. C'est ainsi que l'Artiste pourroit encore peindre la *Mort* & le *Péché* d'après Milton, & la *Discorde* d'après Voltaire.

L'Artiste doit sur-tout faire ensorte que ses allégories ne deviennent pas trop subtiles ; il faut que le signe qu'il emploie soit tellement pris dans la nature de la chose désignée, qu'on puisse s'en appercevoir au premier aspect, & qu'on soit forcé de penser à la chose désignée, bien plus qu'au signe même. Toute allégorie est défectueuse, lorsque les signes qu'elle emploie, cessent d'être sensibles ; & ces signes cessent d'être sensibles, lorsque, pour en démêler le sens, la réflexion & l'effort mental deviennent nécessaires ; mais comme il n'est guere possible de renfermer dans un tout sensible toutes les propriétés d'une idée abstraite, il faut que, pour rendre ces signes évidens, l'Artiste recoure à tous les moyens

imaginables. D'abord le champ de la Fable & de la Tradition lui est ouvert ; le systême de la Mythologie pourra lui fournir d'excellentes allégories ; & il lui sera d'autant plus permis de les employer, qu'il sera en droit de supposer que ce systême est connu de tout amateur des Beaux-Arts. Il en est de même des choses qu'une longue tradition a introduites & autorisées. Ainsi il pourra très-bien figurer la *Pénétration* par un sphinx, & la *Mémoire* par une personne qui enfonce un clou ; quoique, à dire vrai, ces signes me paroissent assez confus. Il pourra encore représenter des idées individuelles & abstraites, par des personnages, à qui il donnera certains signes. C'est ainsi qu'on figure l'*Application laborieuse*, par un homme qui tient une beche ou une hache à la main ; la *Vérité*, par une fille nue, avec un soleil sur sa poitrine ; & la *Joie*, par une jeune femme couronnée de roses.

L'allégorie acquiert le plus haut degré d'évidence, lorsque les signes qu'on a donnés à ses personnages pour figurer une idée abstraite, se trouvent expliqués par l'attitude & l'action de

ces personnages mêmes. L'ancre, par exemple, désigne l'*Espérance* ; & le cercle, l'*Eternité*. Si ces signes étoient moins employés & moins connus, on n'entendroit peut-être pas entierement ce que signifie une personne avec une ancre ou avec un cercle à la main ; mais qu'on jette les yeux sur l'attitude & sur l'action que le célebre M. Rod a données aux figures allégoriques de l'Espérance & de l'Eternité, armées l'une & l'autre de leurs attributs, pourra-t-on méconnoître la pensée de l'Artiste ? (*a*) Tels sont les moyens, auxquels doit recourir l'Artiste, lorsque son sujet l'oblige de sortir des bornes de son art. Du reste, il est en droit d'exiger du spectateur qu'il soit un peu au fait des usages de l'allégorie, & qu'il ne lui fasse pas des objections trop subtiles : autrement il y auroit peu d'allégories exemptes de fausse interprétation. La représentation allégorique de la *Justice*, par exemple, pourroit très-bien, toute sensible, toute

(*a*) L'Auteur parle ici de deux tableaux qu'on voit dans l'église de Notre-Dame de Berlin.

évidente qu'elle eſt, être expliquée dans le ſens contraire ; on pourroit dire : c'eſt l'injuſtice ; elle a les yeux fermés à la Loi ; elle peſe les préſens dans une balance, & de ſon glaive elle frappe quiconque veut lui arracher ſon bandeau. Il faut conclure de-là que, lorſque les figures de l'Artiſte, ſemblables aux hiéroglyphes des Anciens, n'ont avec l'original qu'une analogie à peine perceptible, l'allégorie reſte obſcure, parce qu'alors le ſpectateur s'occupe plus du ſigne que de la choſe déſignée.

Figurer l'*Ame* par un papillon, la *Sageſſe* par je ne ſçais quel arbre, le *Remords* par un cerf, c'eſt employer des ſignes purement ſymboliques : ſignes bien moins ſenſibles, bien moins évidens, que les ſignes les plus arbitraires. Ces ſortes d'expreſſions s'écartent du caractere & de la peinture, & de tous les Beaux-Arts en général dont l'objet n'eſt pas de ſatisfaire l'eſprit, mais de charmer les ſens. Ces ſignes ſymboliques ne peuvent convenir à la peinture, que lorſqu'elle ſe propoſe de traiter le ſatyre. Il paroît même qu'alors ils lui deviennent néceſſaires ;

auſſi la Peinture, la Poéſie & l'Eloquence, occupent-elles bien plus l'eſprit que le ſentiment, lorſqu'elles ſont purement ſatyriques.

On a eſſayé d'introduire une ſorte d'allégorie dans l'Architecture ; mais il me ſemble que le ſuccès des tentatives qu'on a faites à ce ſujet, n'a pas été heureux. Plutarque nous apprend que Marcellus avoit élevé deux Temples, l'un à la vertu, l'autre à la gloire, & qu'il les avoit fait conſtruire de maniere, que pour arriver dans le Temple de la gloire, il falloit paſſer par le Temple de la vertu : mais cette idée n'eſt-elle pas trop éloignée du génie de l'Architecture ? La deſcription de cette allégorie préſente un ſens beaucoup plus clair que l'édifice même, prouve infaillible, que l'idée en appartient plus à la Poéſie qu'à l'Architecture.

Nous n'avons traité juſqu'à préſent que de la nature des Arts individuels & de leurs propriétés particulieres & reſpectives ; mais comme pour rendre l'expreſſion encore plus ſenſible, & pour s'emparer en quelque ſorte de notre ame par tous les côtés ; on réunit

ſouvent deux ou pluſieurs arts à la fois ; ces ſortes d'unions doivent avoir ſans doute leurs regles particulieres : tâchons de les expliquer par la nature des perfections compoſées.

Il faut que dans une perfection compoſée il n'y ait qu'un ſeul deſſein qui domine. Toute compoſition à laquelle pluſieurs fins différentes concourent également, ceſſe de nous intéreſſer ; parce que la variété s'y trouve dès-lors néceſſairement privée de l'unité. Tous les Arts, ainſi que nous l'avons obſervé, ont un but particulier ; il faut donc que l'Artiſte qui veut les réunir, en choiſiſſe un ſeul pour deſſein principal, & qu'il lui ſubordonne tellement tous les autres, qu'ils ne puiſſent être enviſagés que comme auxiliaires ; c'eſt-à-dire, comme de ſimples moyens deſtinés à concourir à l'effet du deſſein principal.

Cependant comme c'eſt des fins particulieres par leſquelles chaque art eſt déterminé, que naiſſent les regles particulieres & propres de chacun de ces arts, il arrive ſouvent qu'en les réuniſſant & en les combinant, ces regles particulieres ſe trouvent en

contradiction entr'elles. Que faire alors ? Il faut recourir aux exceptions, aux ſacrifices, qui dans ce cas deviennent inévitables. Les Arts deſtinés à ſervir l'art dominant & principal, doivent lui ſacrifier juſqu'à un certain point, leurs regles particulieres. Quant aux regles qui découlent de la deſtination univerſelle des Beaux-Arts en général, elles ne peuvent ni ne doivent jamais ſe trouver en contradiction dans la compoſition de pluſieurs arts particuliers. Mais lorſque les regles particulieres & propres de l'art principal ſont en contradiction avec les regles générales des arts auxiliaires, de ſorte que la réunion qu'on ſe propoſe, deviendroit abſolument impoſſible, ſi l'on accordoit aux regles particulieres de l'art principal, tout ce qu'elles exigent : c'eſt alors à l'art principal à faire des ſacrifices ; il faut qu'il ſe prête aux arts auxiliaires, & qu'il les mette à portée de lui fournir les ſecours dont il a beſoin. Appliquons ces maximes générales à des cas particuliers.

La Muſique eſt naturellement liée à tous les arts dont l'expoſition eſt

animée. Dans l'expression de nos sentimens, de nos penchans & de nos passions la voix est tantôt forte, tantôt douce, tantôt lente, tantôt rapide, &c. Tout cela appartient à la Musique ; mais tant qu'elle ne sera employée qu'à donner plus d'énergie aux signes arbitraires du Poëte, toutes les exceptions, tous les sacrifices devront être de son côté. Le Poëte se livre entierement à son enthousiasme, sans se mettre en peine si telle ou telle expression est en contradiction avec les regles de la Musique ; & la Musique alors devenue purement auxiliaire, doit prendre sur la sévérité de ses regles particulieres, & tout sacrifier à l'effet de l'art dominant & principal. Cependant lorsque le Poëte destine son Ouvrage à être déclamé, c'est-à-dire, à être lié avec la Musique, il doit éviter les beautés mêmes, qui ne sçauroient être déclamées, & qui par conséquent rendroient impossible l'union qu'il se propose. On trouve dans *Thomson*, dans *Young*, & dans quelques autres Poëtes Anglois, certains morceaux qui sont admirables à la lecture, & qui n'ont aucun effet

sur le Théâtre ; c'est que ce sont des beautés de pure Poësie : elles ne sçauroient être liées avec la Musique ; il n'est pas rare que dans ce cas les Poëtes s'en prennent aux Acteurs. Les Poëtes ont tort ; il est tels passages capables de désespérer l'Acteur le plus intelligent ; & c'est alors la faute du Poëte : faute dans laquelle il est aisé de tomber, quand on n'a pas une connoissance suffisante de la déclamation.

La déclamation des anciens, quoique notée, étoit incontestablement privée de tous ces ornemens que nous confondons aujourd'hui avec la substance même de la Musique ; elle ne devoit donner à l'exposition animée des signes arbitraires, qu'une plus grande force sur le Théâtre ; & la Musique la plus simple, étoit la plus propre à ce dessein. Mais les chœurs & les hymnes avoient plus de rapport avec la *haute* Musique ; plus l'enthousiasme de l'Acteur étoit fort, plus les tons étoient variés, plus les inflexions & les changemens de voix étoient ressentis. Il falloit alors que le Poëte se prêtât au génie du Musicien ; ses pensées

pouvoient bien être hardies, sublimes & pleines de beautés poétiques, mais il étoit obligé d'en distribuer l'expression en périodes harmonieuses, & mesurées. Cependant alors même l'expression qui se fait par les signes arbitraires, étoit toujours l'objet dominant & principal ; & la plûpart des exceptions & des sacrifices tomboient sur la Musique.

Mais il n'est pas impossible de réunir tellement ces deux Arts, que celui dont l'expression consiste en signes naturels, devienne le principal. L'expression du sentiment dans la Musique, est forte, vive, touchante, mais vague & indéterminée ; on éprouve des sensations, mais des sensations obscures, générales, & qui ne tiennent à aucun objet individuel. Comment remédier à ce défaut ? En ajoutant aux signes naturels des signes arbitraires, propres à déterminer le sujet, & à rendre la sensation individuelle & distincte. Or, si cela arrive dans la Musique, au moyen de la Poésie & de la Peinture, ou des décorations, il en résultera le spectacle que nous appellons *Opera.*

La Musique ou l'expression sensible des signes naturels des tons, devient dans cet ensemble formé de plusieurs arts à la fois, l'art dominant & principal ; ainsi, toutes les exceptions, tous les sacrifices, tombent alors sur la Poésie. Elle peut s'écarter de ses regles particulieres, comme de l'unité, du lieu, du tems & d'action, lorsque ces libertés tournent à l'avantage de la Musique ; il faut même que le Poëte regle toutes ses expressions sur le besoin du Musicien, & qu'il ne perde jamais de vûe l'art principal à l'effet duquel tout doit concourir. Ses figures, ses métaphores doivent être empruntées des objets qui sont du ressort de l'ouie, plutôt que des objets qui sont propres de la vûe ; & ces objets ne doivent pas être tellement ornés des beautés de son art, qu'ils paroissent pouvoir se passer entierement de la Musique. Il ne doit désigner les sensations & les images, que par des lignes extérieures : c'est à la Musique à faire le reste, le Poëte doit se borner à la mettre à portée de donner aux sensations leur véritable chaleur, la vie & le mouvement aux images, & la ressemblance aux métaphores. De

son côté, le Musicien ne doit point tellement se livrer à son caprice, qu'il fasse entierement oublier les rapports qui se trouvent entre son art & celui du Poete; il faut sur-tout qu'il évite dans les Ouvrages de Théâtre les procédés & les formes qui ne sont propres qu'à exciter des sensations confuses, & qui ne doivent avoir lieu que dans la Musique purement instrumentale. Il doit enfin travailler d'après le plan du Poëte, & non d'après celui qu'il pourroit se figurer; parce qu'il est bien plus aisé de méditer un plan tracé en signes arbitraires, qu'un plan en signes naturels. Du reste, la Musique jouit alors de la prééminence; & dans le cas où il y auroit contradiction de regles, c'est elle qui auroit le moins d'exceptions & de sacrifices à faire.

Il en est de la Danse comme de la Musique; tantôt elle accompagne simplement la déclamation, & ne fait qu'y ajouter certains gestes, propres à animer la récitation; & c'est la *Danse naturelle* ou *prosaïque* : tantôt elle exige des mouvemens plus variés, plus ressentis, & s'approche davantage de la *haute Danse*, comme dans les chants

& dans les hymnes des Anciens. Mais la *Danse poëtique*, tant la basse que la haute, a beaucoup plus de rapport avec la Musique qu'avec la Poésie. C'est à la Musique que doivent toute leur vraisemblance, les mouvemens violens & figurés des Danseurs; c'est elle qui indique le caractere de la Danse, & qui en soutient l'expression, en concourant à inspirer au spectateur la passion que le Danseur veut exciter. Or, comme alors la Musique est prise pour la cause de la Danse, & que l'effet est toujours la fin pour laquelle la cause est employée, la Musique, dans ce cas, est regardée comme un art auxiliaire, qui dans tous les points & à tous égards, doit se prêter au génie & aux besoins de la Danse.

La Danse peut aussi très-bien être liée à la Poésie & à la Musique en même tems, quoique l'union de ces trois arts, lorsqu'ils doivent agir ensemble & en même tems, soit assurément très-difficile. Elle étoit cependant familiere aux Anciens, & les François l'employent encore aujourd'hui avec beaucoup de succès. Les

Operas de Rameau en fournissent plus d'un exemple.

Quant à la Peinture, il faut une grande circonspection, lorsqu'on veut l'unir avec la Poésie & l'Eloquence, proprement dites. L'expression des sentimens & des passions n'est, dans la Peinture, ni aussi vive, ni aussi touchante que dans la Musique; mais elle est bien plus distincte & plus déterminée : aussi a-t-elle bien moins besoin du secours des signes arbitraires. L'action y tombe sous les sens; & l'air, l'attitude & les gestes des personnages donnent aux passions avec lesquelles ils sont représentés, l'individualité qui leur manque dans la Musique. Il faut avouer cependant qu'il est souvent très-difficile de distinguer le sujet d'avec l'action des personnages. Nous savons bien ce que veut chaque personnage en particulier; & quel est le sentiment dont il est affecté; mais nous ne savons pas pourquoi ils se trouvent réunis sur une même toile, & à quel dessein le Peintre les y a rassemblés. Le plan de l'Artiste porte souvent sur un événement ou sur une fiction qui ne tombe pas

facilement sous les sens. Dans ce cas, une courte inscription peut animer toute l'action, & indiquer le but auquel toutes les parties se rapportent. Le Poussin en a donné un bel exemple, dans ce tableau célebre, où il a placé si heureusement cette inscription : *ET IN ARCADIA EGO*. Ce peu de mots expliquent tout le tableau, & font connoître l'intention du Peintre, laquelle, sans cela, nous eût peut-être échappé.

Les inscriptions servent aussi à réunir la Poésie avec l'Architecture; elles expliquent le but & l'objet d'un édifice : objet qu'il n'est pas toujours aisé de connoître par l'ordonnance extérieure. On lit sur la Maison des Invalides de Berlin cette inscription, *LÆSO ET INVICTO MILITI*. Ces trois mots expliquent parfaitement l'objet du monument & font en même-tems l'éloge de son auguste Fondateur.

L'Architecture, entant qu'elle appartient aux Beaux-Arts, ne doit être regardée que comme un art accessoire. C'est au besoin qu'elle a dû sa naissance; c'est au plaisir que les autres Beaux-Arts doivent leur origine.

De-là, il faut que dans l'Architecture toutes les beautés ſoient ſubordonnées à leur premier objet ; c'eſt-à-dire, à la commodité & à la durée. Quant aux Peintres, dont les ouvrages n'ont nullement beſoin d'avoir cet air de ſolidité ; il faut, comme nous l'avons déja dit, qu'ils donnent aux lignes un eſſor libre & hardi ; nous remarquons même que les grands Artiſtes, lorſqu'ils placent dans leurs tableaux quelques morceaux d'Architecture, les repréſentent preſque toujours de profil, pour procurer à l'œil une plus grande variété, & que lorſque ce procédé eſt impoſſible, ils interrompent les lignes dures & ſéveres de l'Architecture par un nuage ou par des feuillages, avec leſquels ils couvrent une partie de l'édifice.

L'enſemble le plus difficile, & que je regarde comme impoſſible, eſt celui qui ſe formeroit de la réunion des Arts, qui repréſenteroient des beautés dans une ſuite de ſignes placés l'un à côté de l'autre, & des Arts qui repréſenteroient des beautés dans une ſuite de ſignes poſés l'un ſur l'autre. La Nature

s'eſt réſervé ce ſecret pour elle ſeule. Elle réunit dans ſon plan immenſe de la maniere la plus parfaite & la plus harmonieuſe, toutes les beautés des ſons, des couleurs, des mouvemens & des figures à travers les tems & les eſpaces. L'Art au contraire ne peut réunir que très-improprement la Peinture, la Sculpture & l'Architecture avec la Muſique & la Danſe ; encore n'eſt-ce que par le moyen des décorations. On peut bien par la force magique de l'harmonie faire naître, dans un Opera, d'après une Fable connue, toute une Ville, tout un monument, ou placer des Danſeurs comme des ſtatues immobiles que la Muſique anime peu-à-peu, & leur faire exprimer leurs premieres ſenſations par des mouvemens agréables. Mais qui ne voit pas que ce ſont là des liaiſons qui ne peuvent être regardées comme telles, que dans un ſens fort impropre ?

Quelque générale que ſoit cette maxime, il y a cependant une exception à faire. La Muſique réunit le double avantage de repréſenter la beauté, &

dans une ſuite de ſignes poſés l'un à côté de l'autre, & dans une ſuite de ſignes poſés l'un ſur l'autre. La raiſon de cette exception n'eſt pas difficile à trouver. Dans l'harmonie, les tons ne ſont placés dans aucun eſpace l'un à côté de l'autre ; d'où il arrive qu'ils ſe confondent, & que nous ne percevons, pour ainſi dire, qu'un ſeul ſon compoſé. Il n'en eſt pas de même dans la Peinture, la Sculpture & l'Architecture : outre que les beautés y ſont néceſſairement diſpoſées dans un eſpace l'une à côté de l'autre, il faudroit encore que la figure de l'eſpace même, qu'embraſſent leurs parties, fût ſuſceptible de mouvement & de variété, ce qu'on doit regarder comme impoſſible.

Le ſujet que nous traitons eſt encore infiniment fertile ; mais il eſt tems de nous arrêter. Heureux ſi nos réflexions ſervent à éclairer de plus près le caractere des Beaux-Arts & des Belles-Lettres, & ſur-tout à faire ſentir ou l'abſurdité, ou la frivolité du grand nombre d'Ouvrages qu'ont écrit ſur cette matiere des hommes égale-

ment incapables de connoître & de ſentir le beau.

Cet article ne ſauroit paroître trop étendu qu'à ceux de nos Lecteurs, qui, dans des Ouvrages bien plus étendus encore, auront trouvé des idées plus grandes, plus fortes, plus lumineuſes & plus fécondes que dans les réflexions que nous venons de traduire.



ARTICLE II.

HISTOIRE du Verre, par M. Christophe Hambergner, *traduit & extrait des Commentaires de Gottingue.*

LE plus ancien Auteur qui ait fait mention du verre est Aristophane, dans la Comédie des *Nuées*, au vers 762 & suivans. Strepsiade parle d'une pierre transparente, & Socrate lui répond que c'est apparemment du verre, ce qu'il appelle ὕαλος, terme dont les Grecs se servoient pour désigner tous les corps transparens & toutes les especes de gommes. Il répond au mot latin *vitrum*, qui peut être un ouvrage de l'art comme de la nature.

De l'origine du Verre, de l'art de la Verrerie & de ses progrès.

ON n'a rien encore de certain sur l'origine du verre, ni sur le lieu où il a été découvert; tout ce qu'on en dit n'est fondé que sur des traditions ou

des conjectures : les unes & les autres attribuent cette découverte au hasard. Perinius, dans les Mémoires de Trevoux, Octobre 1733, pag. 1694, la fait remonter aux tems les plus reculés, à la fondation même de la Tour de Babylone : selon lui, les ouvriers ayant apperçu cette matiere transparente sur la surface des briques que la violence du feu avoit fondues, répandirent cette observation dans tous les lieux où ils furent dispersés. Pline lui donne une autre origine. « Il y a, dit-il, *Hist. Nat. L. 36, c. 26,* » dans la » Syrie, au pié du mont Carmel, un » canton de pays, appellé *Phénicie*, » voisin de la Judée, dans lequel se » trouve un marais, nommé *Cendevia*; de-là sort, à ce qu'on croit, le » fleuve *Belus*, & c'est sur ses bords, » que l'on a eu la premiere connoissance du verre. Quelques marchands » de nitre y ayant abordé, & ne trouvant point de pierres pour leurs » foyers, se servirent de quelques masses de sel, tirées de leurs vaisseaux, » qui s'allumerent & se mêlerent avec » le sable; la fusion de ce mêlange » forma du verre, dont l'origine est

» dûe à cet événement. » Ce même Auteur ajoute que c'est à Sidon qu'on a vu les premiers ouvriers en verre, & qu'on a inventé les miroirs.

Cet art, une fois découvert, se répandit bientôt dans plusieurs pays. Chez les Perses, avant Alexandre, on se servoit de vaisseaux de verre, & les Ambassadeurs, que les Athéniens avoient envoyés à ces peuples, en firent mention à leur retour, pour donner une idée du luxe & de la magnificence qui régnoient dans ce pays. L'Isle de Lesbos a été célebre par ses verreries. On connoît cette expression, *les pots de Lesbos*, dont se sert Athenée, *L. 2, c. 11.*

L'Egypte, & particulierement Alexandrie, fournissoit ces précieux calices, dont Vopisque nous apprend que le Prêtre du Temple de cette ville fit présent à l'usurpateur Saturnias, & dont celui-ci vouloit qu'on se servît les jours de fêtes. Lorsque l'Egypte fut réduite en province Romaine, cet art se répandit de-là en Italie, de même que les ouvriers. Ciceron en parle dans l'énumération des marchandises que l'on tiroit de ce pays; mais Pline (*ibid.*)

prétend que cet art ne fut connu en Italie que sous le regne de Neron. Il paroît encore que du tems de ce même Pline, on avoit déja fait du verre dans les Gaules & en Espagne.

On n'a pu découvrir jusqu'ici dans quel tems les Allemands en ont eu connoissance. Perrinius avance que les Celtes & les Gaulois en faisoient usage, ce qu'il tient, dit-il, de Pline, où nous n'avons cependant pu le trouver.

Nous apprenons de Bede, dans son Histoire de la vie de l'Evêque Benoît, pag. 205, que vers l'année 676, l'art de la Verrerie fut apporté en Angleterre. « Cet Evêque, dit-il, une an» née après qu'on eut jetté les fonde» mens du monastere de Voiramutha, » ayant passé la mer pour aller dans » les Gaules, en ramena des Maçons » pour bâtir une église à la Romaine. » Comme l'ouvrage étoit sur sa fin, » il envoya en France chercher des ou» vriers en verre, inconnus jusques-là » aux Bretons, pour les fenêtres & les » jours des portiques & des réfectoi» res : ces ouvriers exécuterent non» seulement ce qu'on demandoit d'eux, » mais ils formerent d'autres ouvriers

» Anglois, & leur apprirent à faire » des lustres & des vaisseaux de verre, » propres à divers usages. »

Pline avance que le verre étoit connu aux Indiens, qu'ils en faisoient avec des morceaux de crystal, & que par cette raison, il n'y en avoit point de comparable à celui des Indes; mais ce fait peut être révoqué en doute.

De l'Art de la Verrerie.

CET Art, dont l'origine est incertaine, & qui semble n'en avoir point, fut bientôt porté à sa perfection par des personnes industrieuses, qui s'attacherent à le cultiver. Pline, après avoir parlé de sa découverte, nous rapporte plusieurs manieres de le faire & de le mettre en œuvre, inventées par l'application & la sagacité des ouvriers. « Sans parler de la pierre d'aimant qui » servoit, dit-il, de matiere au verre, » on y employoit des cailloux trans- » parens, des coquillages, du sable » fossile, que l'on faisoit calciner. Plu- » sieurs Auteurs assurent qu'on en fait » aux Indes avec des morceaux de » crystal. On se servoit, pour cette

» calcination, de bois leger & sec, en » y ajoutant du nitre & du cypre (a). »

Or les Scholies Florentines sur la Comédie des *Nuées* d'Aristophane, *v.*

(a) On a cru que le cypre étoit de l'airain ou du cuivre : c'est ce dont je doute beaucoup. Il me paroît qu'on doit plutôt entendre par ce terme le diamant, à en juger par son rapport avec la nature du verre, & par la maniere dont Pline en parle au Livre 37 : *Les Auteurs disent que le cypre se trouve en Chypre, & qu'il est d'une couleur tirant sur le bleu de l'air; l'on en fait des masses tirant sur le noir, dans des fourneaux toujours allumés, & on fond de nouveau ces masses, pour donner au verre la couleur que l'on souhaite; & pour lui donner la forme, on le souffle ou on le tourne; quelquefois l'on y grave des figures, comme sur l'argent. Telle est la maniere ancienne de faire le verre. En Italie, à six milles du bord de la mer, dans un endroit appellé* Vulturne, *entre Cumes & Literne, on trouve du sable blanc assez tendre, que l'on broye sous des pilons & des meules; on y mêle ensuite trois portions de nitre au poids ou à la mesure, & ce mélange étant fondu, on le coule dans d'autres fourneaux; là on le réduit en une masse, que l'on appelle* ammonitre; *on la cuit de nouveau, & l'on a un verre pur & blanc. On fait le même mélange en Espagne & dans les Gaules.*

766, nous apprennent que le verre se faisoit en Grece avec une certaine plante que l'Auteur ne nomme point. M. de Saumaise croit que c'est le *kali* des Arabes, qu'il prétend avoir beaucoup de rapport avec l'*alimus* de Pline; mais cette derniere maniere de faire le verre paroît avoir été inventée depuis le tems de Pline, puisqu'il n'en fait aucune mention. Quant à l'usage du sable, il est très-ancien, car Théophraste en fait mention dans son *Traité des Pierres*, n° 84, pag. 116, de l'édition de Hill, où ce passage est corrigé très-heureusement.

Des différentes especes de Verre.

LE Verre n'étoit ni d'une même espece ni d'une même couleur, les ouvriers le variant beaucoup : il y en avoit du blanc; du noir, semblable à cette pierre qu'Obsidius trouva dans l'Ethiopie; du rouge sans transparence, nommé *hematinum;* on en trouvoit qui imitoit la couleur de l'hyacinthe, du saphir, *&c.* Mais le plus estimé étoit le plus transparent, & celui qui approchoit le plus du crystal

L'on ne s'en tint pas là; on y ajouta

la peinture, particulierement dans le fond des vases. On s'y prenoit de deux manieres, suivant M. Buonarotti, dans ses observations sur quelques fragmens de verre : *Sopra alcuni frammenti di vetro. Pref. III & IV.* L'une étoit simple, & en usage chez les Chrétiens; on appliquoit au fond du vase une légere feuille d'or, sur laquelle on traçoit assez grossierement le contour seulement des figures & des lettres, qui ne pouvoient être vues ni lues que de celui qui y buvoit.

L'autre maniere demandoit plus d'art & d'application; on gravoit d'abord & assez profondément les figures sur une lame de verre, on en remplissoit les sillons d'une matiere encaustique de diverses couleurs, surtout or & argent, en observant les ombres & les jours; on enduisoit & on couvroit enfin cette lame peinte, d'une matiere transparente, par le moyen du feu qui l'incorporoit avec le verre comme une espece d'émail, & cette peinture s'appelloit *encaustique :* elle s'employoit particulierement sur les ouvrages de verre des Idolâtres ou des Payens. Buonarotti, dans sa *Rome*

souterreine, & quelques autres Antiquaires parlent de quelques monumens de ce genre. Les vases de verre qui servoient aux festins, avoient souvent cette inscription, *Vita tibi* (en François, *à votre santé*). C'est ce qu'on peut voir dans la Préface de la *Dissertation sur les sept Dormans*, & à la *pag.* 55 de la Dissertation même, où il s'agit du sommeil de Jonas. Dion, *liv.* 57, & Petrone, *ch.* 51, parlent de cette découverte si vantée du verre malléable, faite sous Tibere; mais comme Pline nous dit que ce bruit avoit couru sans beaucoup de fondement, on ne s'y arrêtera pas.

Des Ouvriers en Verre.

LES Ouvriers en verre avoient leur quartier particulier, à ce que nous apprend Martianus dans sa *Topographie de Rome*, *liv.* 4, *c.* 1, au quartier du mont Célius, d'abord après les Charpentiers. Alexandre Severe les assujettit à un tribut, suivant Lampride, p. 121, de même que les Tisserans, les Pelletiers, les Charrons, les Orfevres & autres Ouvriers: ce qui, joint au peu

de cas que Gallien faisoit des vaisseaux de verre, (Trebell. Poll. *p.* 182) parce qu'il ne buvoit que dans des vaisseaux d'or, décrédita cet art; mais dans la suite il reprit vigueur, lorsque la Loi 2, *tit.* 4, *lib.* 13 du *Cod. Theod.* l'exempta, ainsi que plusieurs autres arts, de toutes les charges.

De l'usage du Verre.

IL nous reste à parler de l'usage auquel on employoit le verre, & des instrumens dont on se servoit pour le mettre en œuvre. Je parlerai d'abord de la vaisselle; on en faisoit non-seulement des vases à boire & des coupes, mais encore des plats. C'est ce que nous apprenons de Paul le Jurisconsulte, au *Livre* 33, *titre* 10 *sur la Vaisselle & les Meubles*. « Les plats & vases de » verre, dit-il, sont au rang des meu» bles, & non-seulement de ceux dont » on se sert à l'ordinaire, mais encore des » plus précieux. » Et ailleurs il dit qu'on faisoit usage de vaisselle de bois, de verre ou d'airain. Le verre étoit cependant plus employé aux vaisseaux à boire qu'à tout autre. Nous omettons ce qu'en

ont dit plusieurs Auteurs, en parlant de l'art de la cuisine ou des festins, il est inutile de rapporter des faits communs ou aisés à trouver dans les Auteurs; mais nous ne devons pas omettre que plusieurs personnes sont mortes pour avoir fait usage de ces pots. Quoique je doute de ce que rapporte Severianus, voyez ce que Lucien en dit dans son *Traité sur la maniere dont on doit écrire l'Histoire.* Pétrone parle, dans une de ses Satyres, de bouteilles de verre, enduites de gyps, *Satyr.* 1, *c.* 34.

Les Chrétiens des premiers siecles se servoient aussi, dans leurs repas sacrés, de coupes de verre, jusqu'au tems de S. Jérôme, où l'on en substitua d'or & d'argent, à cause de la fragilité de ces premieres.

On faisoit avec le verre des perles, auxquelles on donnoit la couleur & la figure des véritables. Pétrone, *c.* 67, parle de perles de cette matiere, de la figure d'une feve. Trebellius Pollion raconte que la femme de Gallien avoit été trompée par un Jouaillier, qui lui avoit vendu des perles de verre pour de véritables perles.

On employoit aussi le verre à des ornemens de bâtimens publics & particuliers. Pline, *Hist. Nat. L.* 36, *c.* 15, nous apprend, en parlant du théâtre de Scaurus, « que la scene étoit ornée » par le bas d'ouvrages de marbre; » de verre dans le milieu, luxe in» connu jusqu'alors; & au-dessus, de » planchers & de plafonds dorés. Les » bains, dit le même Pline, *L.* 36, *c.* 25, » qu'Agrippa fit construire, étoient en» duits en partie de ciment, le reste » de gyps ou plâtre; & il y au» roit sans doute ajouté des ornemens » de verre, s'il avoit été connu dans » ce tems-là. » Seneque dit, dans son Epître 90: « Qui peut à présent souf» frir des bains, si les parois n'en sont » pas magnifiquement ornés; s'ils ne » sont incrustés de tables de marbre » de Numidie, & couverts de pein» tures en vernis, ou de glaces de ver» re. » Et Stace, en parlant des bains d'un Etrusque, dit que « les parois des » chambres & des appartemens sont tout » brillants de glaces de diverses cou» leurs. » Firmus, au rapport de Vopisque, p. 243, avoit porté ce luxe plus loin; car il avoit orné toute sa maison de

tables de verre, cimentées de bitume & d'autres ingrédiens; sur quoi il disoit souvent, en faisant allusion à la quantité de papier qu'il avoit employé, » qu'il auroit pû entretenir une armée » de ce qui lui en avoit coûté en papier » & en ciment. »

L'usage du verre pour les fenêtres & les jours n'est pas si ancien; car on n'employoit au commencement que des toiles ou des volets, jusqu'au tems où l'on se servit de lames transparentes, invention dont nous trouvons l'origine dans l'Epître 90 de Seneque. « Nous savons, dit-il, que plusieurs » choses ont été inventées de notre » tems, comme l'usage des fenêtres, » qui donnent passage à la lumiere, par » le moyen des feuilles d'écaille trans» parentes. » Mais S. Jérôme est, à ce qu'on croit, le plus ancien de ceux qui parlent des fenêtres de verre, à l'occasion d'Ezechiel, 41, 16. « Les fe» nêtres, dit-il, étoient faites en façon » de barreaux croisés comme des ja» lousies, garnis non de pierres trans» parentes ou de verre, mais de bois » de marqueterie poli. » Nous trouvons cependant quelque chose de plus an-

cien dans Lactance, qui vivoit au commencement du quatrieme siecle: en parlant des ouvrages de Dieu, c. 8, §. 10, il dit « que notre ame voit & » apperçoit les objets par les yeux, » comme par des fenêtres garnies de » verre ou de pierres transparentes. »

Quant au tems où l'on substitua l'usage du verre à celui des pierres transparentes, pour les litieres & les chaises, il est aussi inconnu que celui où l'on commença à l'employer pour avancer la maturité des fruits. (*Voyez* Columelle, *de Re rust. XI*, 3, 52.) On en faisoit encore des lanternes: témoin ce que dit S. Anthelme, dans son *Eloge de la Virginité*: « N'ayes point » honte, ô Vierge, de t'éclairer de lan» ternes de verre. »

C'est à Sidon, selon Pline, qu'on inventa les miroirs; au reste nous n'avons aucun Auteur qui fasse mention, d'une maniere claire & expresse, des miroirs & de leur construction.

Quelques personnes avoient cru trouver dans Plaute, que de son tems on avoit déja l'usage des lunettes à lire; mais Bernardus Serracenus a remarqué que cet endroit étoit corrompu: c'est

avec aussi peu de fondement, qu'on a cru en voir des indices dans quelques autres Auteurs. Fromondus, dans son *Excursa ad senec. nat. qu. liv.* 1, *c.* 6, démontre qu'on n'en trouve aucun vestige avant l'an 1200 ou 1300. Quant aux lunettes proprement dites, Wesselingius a prouvé la fausseté de tout ce qu'on a dit en faveur de leur antiquité.

On fit aussi des paumes de verre. Seneque dit quelque part: « On dis» cerne les plus petits caracteres par le » moyen de globes de verre remplis » d'eau, qui les grossissent; les fruits » paroissent par ce moyen beaucoup » plus gros & plus beaux qu'ils ne le sont » en effet. » Ces globes ou bouteilles de verre avoient donc quelque ressemblance avec nos microscopes; mais Seneque semble plutôt attribuer cet effet à l'eau dont elles étoient remplies qu'au verre même. Les Anciens étoient tombés dans la même erreur, à l'égard d'une autre espece de paume ou de boule de verre. Pline dit que les rayons du soleil passant au-travers des paumes de verre remplies d'eau, pouvoient brûler les habits. Lactance, dans son

Traité sur la colere de Dieu, ch. 10, 19, rapporte la même chose, ajoutant que cela arrive même pendant le plus grand froid. « Faudra-t-il donc croire, ajoute-t-il, « qu'il y a du feu dans » l'eau? Cependant on ne peut, même » en été, allumer quoi que ce soit par » les simples rayons du soleil. » Pline nous dit encore que les Médecins employoient ces globes à mettre le feu aux parties des corps qu'ils vouloient brûler. On sait que Togatus imagina de jouer à la paume avec des globes de verre. Enfin les chasseurs, à ce qu'on prétend, s'en servoient pour arrêter la fureur des bêtes féroces, en leur présentant ces globes brillans. Ainsi en parle Claudien, dans son *Enlevement de Proserpine*, où il représente un chasseur poursuivi par une tygresse, à qui il avoit enlevé ses petits.

Ce qui est raconté par Seneque d'une baguette ou verge de verre, à plusieurs angles, & noueuse comme une massue, qui étant exposée aux rayons du soleil, en rendoit les rayons colorés comme ceux de l'arc-en-ciel, a beaucoup de rapport avec notre prisme.

On donnoit le nom de *sphere de*

verre à un globe imitant la sphere du monde, inventé par Archimede; non qu'elle fût de verre, mais parce qu'on la renfermoit dans une espece d'étui de cette matiere. Claudien dit que *Jupiter rit en voyant le globe du monde renfermé dans un verre.*

On en faisoit encore des bourses, telles que celles qu'on avoit trouvées dans le tombeau de Bélus, au rapport d'Elien.

Middleton, dans ses anciens Monumens Germaniques, décrit les bouteilles de verre, peintes de plusieurs figures relatives aux cérémonies usitées dans les funérailles & dans lesquelles on mettoit les cendres des morts; on les renfermoit ensuite dans des urnes de marbre. Il en donne deux exemples, tirés, l'un de Beger, l'autre de Gorius Colunbe.

On peut encore rapporter à ceci les vaisseaux de verre, qui avoient une large ouverture & un long col, trouvés dans les urnes & les tombeaux & destinés à renfermer ou les larmes que l'on versoit sur les morts, ou des baumes odoriférans. On peut consulter là-dessus Middleton, dans le Livre que

nous venons de citer : il y combat la premiere de ces opinions, encore reçue des Antiquaires. Aringhius, dans sa *Rome souterreine, vol. 1, pag. 496*, parle de plusieurs vaisseaux semblables, qui paroissant teints en rouge, ont donné lieu de croire à plusieurs amateurs des antiquités sacrées, qu'ils devoient cette couleur au sang des Martyrs.

La traduction qu'on vient de lire, est l'ouvrage d'un Savant de Berne, qui a ramassé sur toutes les parties des arts & des sciences, une grande quantité de matériaux, qu'il se propose de réduire en corps de doctrine, dans un Ouvrage considérable qu'il médite depuis longtems. Une partie de ces matériaux nous ayant été communiquée, nous enrichirons notre Journal des morceaux qui nous paroîtront les plus intéressans, & nous nous empresserons de faire connoître le nom de l'Auteur, lorsqu'il nous le permettra.



ARTICLE III.

SUITE des Lettres de M. de Lier, *sur la maniere d'enterrer les morts, &c. &c. &c.*

LETTRE III.

CETTE Lettre contient des détails curieux sur les pierres fulminaires, *lapides fulminis*, qu'on a trouvées dans le tombeau d'Eext & dans beaucoup d'autres. La raison & la Physique proscrivent également la ridicule opinion que ces pierres se forment dans les nuées, qui les lancent presque toujours, sans se tromper, dans les tombeaux; car ce n'est guere que là qu'on les trouve.

Les Naturalistes reconnoissent unanimement ces pierres pour être faites de main d'homme. Le bélemnite, *lapis Lynci, dactylus Idæus*, ou *lapis Phrygius*, étoit nommé anciennement *lapis fulminis*. Aujourd'hui qu'on est plus avancé dans la connoissance des pétrifications, on est encore indécis sur la nature des bélemnites : les uns

les prennent pour des dents pétrifiées des animaux marins; d'autres pour des tuyaux pétrifiés de vers de mer; d'autres encore pour des rayons d'oursins de mer; & ce dernier sentiment paroît le plus vraisemblable, selon M. Vosmaër qui, dans sa Note sur cet endroit, observe qu'on donne aussi le nom de *pierre fulminaire* à de petites pierres artificielles, plattes & fort pointues, dont plusieurs peuples, & particulierement les Sauvages d'Amérique, font des pointes à leurs fleches. Les véritables pierres fulminaires des Anciens, dit M. Vosmaër dans la Note suivante, sont ce que nous appellons aujourd'hui *échinites*.

Il y a encore une autre sorte de pierres artificielles, taillées en forme de coin ou de hache, que les Allemands appellent aussi *pierres fulminaires*. Il y en a de trouées, & d'autres qui ne le sont pas. Quant à l'usage des premieres, les uns croyoient qu'on les mettoit en terre dans l'endroit où quelqu'un avoit été frappé du tonnerre, pour conserver la mémoire de cet accident. D'autres disent qu'elles servoient à tuer les victimes destinées

aux ſacrifices ; & cette opinion paroît confirmée par la forme de ces pierres, qui eſt ſemblable à celle des inſtrumens de ſacrifices des Grecs, des Romains, *&c.* Les Juifs mêmes ſe ſervoient de pierres tranchantes pour leurs ſacrifices & pour la circonciſion, & elles ſont encore en uſage chez les Mahométans pour cette derniere opération.

Quelques Savans ont pris ces pierres pour une eſpece d'arme, que l'on attachoit à un manche court, pour combattre l'ennemi de près : ſelon d'autres, on paſſoit une corde dans le trou, & on lançoit la pierre ſur l'ennemi, comme avec une fronde ; où l'on combattoit avec la pierre arrêtée, de même que les Grecs & les Romains combattoient avec une laniere de cuir, garnie au bout de fer ou de pierres, qu'ils appelloient *ceſtus.* Mais il faut convenir qu'une pierre ronde auroit mieux convenu pour cet uſage.

Quelques Savans prétendent que les Prêtres frappoient avec ces pierres ſur des planches de bois pendant les orages, ſoit pour agiter l'air & détourner la direction des nuées ; ſoit pour im-

plorer le ſecours des Dieux par cette eſpece de tocſin ; ſoit enfin pour leur en impoſer & les faire taire. Ils ajoutent que le peuple avoit tant de reſpect & de confiance pour ces pierres ſacrées, que l'on en mettoit dans les tombeaux des perſonnes cheres à la nation, pour les garantir du tonnerre, même après leur mort. Mais M. de Lier obſerve que ſi ces pierres euſſent ſervi à cet uſage, elles ne ſeroient pas ſi rares à trouver. M. Rudbeck a viſité, dans la Suede ſeule, douze mille trois cens ſoixante-dix tombeaux de Goths Payens ; Rhoden en a fouillé auſſi un grand nombre, & ils en ont trouvé très-peu où il y eût de ces pierres fulminaires.

M. Voſmaër cite, dans une Note ſur cet endroit, des Voyageurs qui ont vu de ces prétendues pierres fulminaires dans les Indes Orientales & Occidentales : elles ſont fichées dans des arbres, de même qu'en Europe, & il conclut de-là qu'elles ſervoient de haches avant qu'on eût appris à fabriquer des inſtrumens de métal ; que dès-lors on a négligé & comme oublié ces maſſes informes & devenues

inutiles, que la ſuperſtition & l'avidité ont enſuite fait revivre & débiter comme des pierres que le ciel avoit lancées avec la foudre.

Quoi qu'il en ſoit, les Naturaliſtes & les Antiquaires du premier ordre conviennent que ces pierres, dont la plûpart ſont emmanchées, étoient des armes & des inſtrumens de guerre des anciens Germains ; que la ſuperſtition y avoit attaché une idée ſacrée, & qu'il n'étoit permis d'en porter qu'à des perſonnes diſtinguées par la naiſſance ou par la valeur. L'Auteur appuyant ſur ce ſentiment, prétend qu'elles ſervoient même de marques d'honneur dans l'armée, ce qu'il ſe réſerve de prouver plus bas.

M. Voſmaër dans une Note claſſifie les *ceraunia*, ou prétendues pierres fulminaires. Il en diſtingue deux eſpeces naturelles : 1. les échinites ; 2. les bélemnites qui ſont, ſelon lui, les rayons des *échini* ou ourſins de mer : & deux eſpeces artificielles, fabriquées de pierre : 1. les pierres non trouées & taillées en coin, propres à être appliquées à quelque inſtrument ; 2. les pierres trouées de maniere à pouvoir recevoir

un manche, & taillées en marteau ou maillet, dont on ſe ſervoit dans les combats : deux autres claſſes artificielles, fabriquées de métal : 1. une petite ſorte tranchante par les côtés & pointue, pour ſervir de pointe à une pique ou fleche, & fort en uſage dans l'Amérique ; 2. une autre plus alongée, formée en coin, s'élargiſſant, & tranchante de côté. Cette eſpece n'eſt connue que dans les Indes Orientales, & ce ſont les premieres armes, dans la conſtruction deſquelles on ait employé les métaux.

Rien ne prouve mieux l'uſage de ces pierres, même en France, que le morceau ſuivant des Œuvres de M. Duhamel. (*Hiſt. Acad. Reg. Scient. Lib.* 3.) « L'illuſtre & ſavant M. de » Cocherel, dit-il, a trouvé dans ſa » terre auprès de la ville de Pacy en » Normandie, quelques os dans un » ancien tombeau, où l'on avoit en» terré vingt-cinq corps. Au-deſſous » de leurs têtes il y avoit quelques » pierres taillées en haches, & enfi» lées ſur des bois de cerf : ce qui » prouve vraiſemblablement qu'en ce

» tems le fer n'étoit pas encore en » uſage dans ce lieu. »

Les trous de ces haches ou maillets de pierre peuvent recevoir un manche d'une groſſeur ſuffiſante pour porter des coups mortels à l'ennemi. Les Germains appelloient cette arme *helmbarde* ou *helmakſe*. Or *helm* ſignifie *caſque ; barde* & *akſe* veut dire *hache :* le nom de cette arme meurtriere exprime donc une hache propre à fendre les caſques. Cette étymologie & l'uſage de cette arme ſont atteſtés par les meilleurs Auteurs des Antiquités Germaniques.

Il n'eſt pas moins certain que le droit de porter ces haches étoit une marque d'honneur dans les armées : on le prouve, en remontant à l'origine des étendarts. Romulus fit mettre une poignée de foin au-haut d'une pique, & les Soldats qui marchoient ſous cette enſeigne, étoient nommés *Manipulares*. Au foin on ſubſtitua une main & un globe ; enſuite des figures de loups, de ſangliers, de chevaux & d'autres animaux, ſur-tout d'aigles ; après cela les figures des Empereurs

mêmes, des dragons, *&c.* M. de Lier parcourt les autres peuples de l'antiquité, ſans oublier les Juifs, & prouve l'honneur qu'ils portoient tous à leurs différens étendards. Il revient particulierement à la hache, & trouve que les Nobles dans l'armée de Cyrus étoient diſtingués par le port des haches ; que la hache étoit chez les Romains le ſymbole de la ſouveraineté ; que le mot de *ſecuris* ſignifioit chez eux également hache & dignité ; que les Rois de Lybie portoient une hache à la main, au lieu de ſceptre ; que les Etruſques portoient une hache devant leur Roi, comme on en portoit avec des faiſceaux devant les Magiſtrats de Rome.

Quoique les Romains ayent adopté des Etruſques le port des haches & des faiſceaux, cet uſage d'honorer la hache vient originairement des Scythes, qui étoient les ancêtres des Germains. Ces derniers peuples portoient auſſi des eſpeces d'étendards & de marques d'honneur à la guerre ; & comme les plus anciens d'entre eux ne connoiſſoient d'autres Divinités que leurs Bois, il paroît que les pierres fulmi-

naires ou haches qu'on trouve quelquefois fichées dans les arbres, y étoient placées pour recevoir dans le trou dont elles étoient percées, quelques branches que les Guerriers y mettoient, & qu'ils les portoient enſuite ou pour armes, ou pour marques d'honneur, ou pour étendards : ce qui explique fort bien l'endroit de Tacite : *Effigieſque & ſigna quædam detracta lucis in prælium ferunt.* On pourroit croire auſſi que leurs bandes ou troupes portoient, ſelon le même Tacite, le nom de *cuneus*, parce qu'elles étoient rangées ſous le même étendard, qui étoit une eſpece de coin emmanché, de même que les *Manipulares* chez les anciens Romains prenoient ce nom de la poignée de foin qui leur ſervoit d'étendard.

Mais quel eſt l'uſage que l'on peut avoir fait des petites pierres fulminaires non trouées ? Le ſentiment le plus probable eſt qu'elles ſervoient aux Frondeurs, dont il y avoit ordinairement un corps nombreux dans chaque armée. La figure de ces pierres, qui ſeules ne ſont guere propres à faire de grandes bleſſures, donne lieu de croire

que les anciens Germains en introduiſoient avec effort un certain nombre dans des eſpeces de gros bâtons ou maſſues fendues par la tête, qu'ils raſſuroient enſuite par des ligamens, pour en faire un inſtrument plus terrible & plus meurtrier.

LETTRE IV.

L'AUTEUR ſe trouve fort embarraſſé d'un certain corps rond & aplati d'un côté, qu'il croit être de fer, & qui s'eſt trouvé dans le caveau d'Eext. Cette eſpece de balle de fer auroit renverſé toutes ſes ſavantes diſſertations ſur l'uſage des pierres à la place de ce métal. Pour ſe tirer d'affaire, il rappelle les guerres & les ravages terribles & preſque continuels, que le pays de Dreuth a eſſuyés pendant pluſieurs ſiecles, & ſoutient que cette balle eſt un corps étranger à ſon caveau, & qu'elle y a été portée par haſard. M. Voſmaër vient enfin à ſon ſecours, & leve toute difficulté. Il déclare dans une Note, qu'après un examen ſévere qu'il a fait de cette maſſe ronde, il a trouvé qu'elle n'étoit pas de fer tra-

vaillé. Il la reconnoît pour un morceau de mine de ce métal, tel qu'il s'en trouve en grande quantité & à peu de profondeur aux environs de Deventer.

Une petite pierre triangulaire, fort tranchante & pointue, trouvée dans ce même caveau d'Eext, paroît à M. de Lier une de ces pointes qu'on appliquoit aux fleches légeres de roseau, comme le font encore aujourd'hui les Islandois & autres peuples du Nord, qui, à la place de morceaux de pierre, attachent aux leurs des arêtes de poissons.

Sur ce que quelqu'un avoit trouvé l'escalier du caveau trop étroit pour donner passage aux corps énormes des anciens Germains, on fait ici une excursion sur les prétendus Géans de l'antiquité; & l'on prouve, par les Histoires sacrée & profane, que le mot de *Géant*, au lieu d'exprimer une stature extraordinaire, dénote tantôt un héros, tantôt un tyran, tantôt un homme violent, scélérat, *&c.*

Une autre pierre ronde & applatie, ou espece de petite meule, renfermée aussi dans ce caveau, semble être un

disque des Anciens. Les Germains avoient adopté des Grecs, entre autres usages, celui du disque, tant comme une arme dans leurs combats, que comme un jeu, car ils s'exerçoient à le pousser à un but ou en l'air. Le disque, dont il est ici parlé, est marqué d'une croix; mais cette croix n'est pas un signe du Christianisme : ce qui rendroit le monument beaucoup plus moderne; elle représente seulement la lettre E des Celtes & des anciens Germains, & n'est sans doute que la marque du nom du Soldat ou du Joueur; de même que chez les Medes, les Perses & autres peuples, on reconnoissoit la fleche de chacun par le nom qui étoit écrit dessus.

Dans un Supplément à cette Lettre, l'Auteur fait mention de deux bracelets travaillés de cuivre rouge, & d'une petite médaille, qu'on a tirés du caveau d'Eext, de différens *tumuli*, ou monceaux de terre sans pierres. Il reconnoît ces morceaux pour des antiquités Romaines; & les deux bracelets, dont il donne la figure, lui paroissent être de la sorte de ceux que les Capitaines Romains donnoient aux

Soldats, pour récompenser & encourager leur valeur.

Quant à la petite médaille, un des côtés est entierement effacé; on lit sur l'autre : ANTAUG. *Antonius Augustus*, ou plutôt *Antonius Augur*. On y voit aussi une galere Romaine, & aubas IIIVRPC, *Triumvir Reipublicæ constituendæ*. L'Auteur croit que c'est un des *nummi serrati* qui, selon Tacite, étoient courans chez les Germains, depuis que les Romains leur avoient appris le commerce, & il est de l'avis du savant Oudaan, qui prétend que dans Tacite, au lieu de *serrati*, avec une scie, il faut lire *ratiti*, avec un vaisseau.

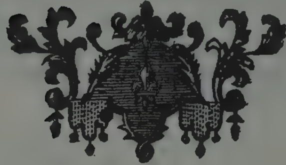
LETTRE V. & derniere.

CETTE Lettre roule sur quelques ferremens, découverts dans de pareils *tumuli*, ou simples monçeaux de terre sans pierres. Ce sont des garnitures de hallebardes & quelques petits morceaux de cuivre & de chaînes du même métal, que l'Auteur présume être des restes de cuirasses. Il fait valoir cette découverte, pour prouver que les *tu-*

muli simples de terre sans pierres, sont des monumens des Romains, qui connoissoient l'usage de ces métaux, & que par conséquent le caveau d'Eext, les lits des Huines, & d'autres semblables tombeaux, dont on ne tire que des instrumens & des armes de pierre, sont d'une bien plus haute antiquité.

Ces Lettres sont terminées par quelques réflexions sur des arbres d'une grosseur prodigieuse, dont on trouve une grande quantité sous terre dans différens endroits des sept provinces, dans le Brabant, *&c.* On en voit principalement dans les marais & dans les terres à tourbe, où ils sont couchés à une grande profondeur dans la direction du Sud-Ouest au Nord-Est. On croit communément que ces arbres ne sont pas du crû de ce pays, qui, diton, n'en sauroit produire de cette espece; on imagine qu'ils ont été amenés ici d'Allemagne, de Norwege ou d'autres pays plus élevés, par la violence des ouragans; qu'ils ont été arrêtés par la vase qui environne ces provinces, & se sont enfoncés dans leur terrein marécageux. Il est aisé, dit notre Auteur, de se convaincre du con-

traire, en visitant les marais, dont on a tiré des tourbes, particulierement dans le pays de Drenth & dans la province de Groningue. A côté des arbres renversés & déracinés, on y verra des tronçons qui tiennent encore aux racines, dans le fond solide & sablonneux.



ARTICLE IV.

LETTRE sur l'invention de M. Irwin, *pour observer les astres en mer.*

JE suis un vieux Navigateur, & en cette qualité je prends un vif intérêt à tout ce qui peut contribuer à la perfection de l'art de naviger. Les bruits qui courent depuis un an ou deux, concernant la découverte de la longitude en mer, ont par cette raison réveillé mon attention, & m'ont engagé dans un examen sérieux des divers moyens imaginés pour la solution de cet important problême.

Parmi les inventions proposées dans cette vue, aucune ne m'a frappé davantage que celle de M. Irwin; je n'ai rien oublié pour en prendre une connoissance exacte & circonstanciée, & mes recherches m'ont appris que cette invention avoit subi un nombre suffisant de preuves pour être assuré qu'on peut, par son moyen, faire en mer toutes sortes d'observations astronomiques. Je suis enfin convaincu, par

le témoignage irrécusable de plusieurs personnes, bons juges en ces matieres, que ces épreuves ont eu un succès presqu'égal en toutes sortes de tems, pourvu que le ciel soit serein, & que les observations, faites de cette maniere, ont toute l'exactitude qu'on peut exiger.

J'ai examiné avec la plus grande attention la *Chaise marine* de M. Irwin, & je n'ai pu refuser mes applaudissemens à une invention si bien conçue & si bien exécutée. En effet, les principes sur lesquels elle est fondée, sont si justes, que si je les avois connus avant l'épreuve de cette invention, j'en aurois d'avance assuré la réussite. Ma satisfaction enfin a été entiere, lorsque j'ai vu que par ce moyen on pouvoit se servir en mer, avec la même assurance qu'à terre, des télescopes, des micrometres & autres instrumens, faits pour observer avec exactitude, & dont l'application à l'usage de la Marine étoit presque désespérée.

Après m'être une fois convaincu que l'invention de M. Irwin est suffisante pour observer en mer, malgré les mouvemens du navire, tous les

phénomenes célestes, je me suis mis à examiner si ces phénomenes sont assez fréquens pour remplir l'objet qu'on se propose. Voici des réflexions qui convaincront de l'affirmative.

Tous les Astronomes conviennent que les Satellites de Jupiter offrent le moyen le plus commode & le plus sûr pour déterminer la différence des longitudes. Or je trouve que ces Satellites fournissent un jour dans l'autre cinq observations, dont quatre sont du premier Satellite, & reviennent périodiquement, après un intervalle d'environ quarante-deux heures & demie. La théorie de ces phénomenes a été depuis peu mise dans un nouveau jour par M. Short, & portée à une grande exactitude par le Docteur Bevis.

Je ne me suis pas borné là : j'ai voulu observer ce phénomene dans la Chaise marine de M. Irwin, & j'ai trouvé qu'on y peut déterminer non-seulement dans la minute, mais beaucoup plus exactement, les instans des éclypses, des occultations & des passages (*Cross-transits*) des Satellites de Jupiter. J'ai aussi trouvé qu'avec le télescope marin de réflection de M.

Irwin, on peut appercevoir dans l'air grossier de Londres, & fort près de la lune, lors même qu'elle est presque dans son plus grand éclat, les étoiles de la sixieme & septieme grandeur. Ainsi l'on pourra observer les occultation de ces étoiles par la lune, ou du moins mesurer leurs distances au bord de cet astre, avec le nouveau micrometre. Il y a à-peu-près par jour une de ces occultations à observer ; mais si l'on fait usage des distances des étoiles au disque de la lune, qui sont comprises dans le champ du micrometre, le nombre des observations sera triplé, & l'on pourra dire avec assurance qu'il n'y aura aucun jour qu'il ne s'en présente quelqu'une, si ce n'est pendant les trois ou quatre jours voisins de la pleine-lune.

On voit par-là qu'on ne sera pas privé de l'occasion d'observer, pendant les six semaines environ qu'on perd Jupiter de vue à cause de sa trop grande proximité du soleil. Je ne contesterai cependant pas que l'observation des Satellites ne soit préférable à toutes les autres, à cause de sa facilité, & parce qu'elle n'exige point,

comme les observations de la lune, des calculs laborieux, pour en déduire la longitude ou l'heure du phénomene.

Les limites de ma Lettre me permettent seulement de faire mention d'une méthode de M. Irwin pour déterminer la latitude d'un lieu, & le tems pendant la nuit, au moyen de deux observations d'étoiles, l'une pardevant, l'autre par-derriere. Je ne dis mot de plusieurs autres inventions, par lesquelles il rend les occasions d'observer beaucoup plus fréquentes, & aussi assurées que celles de déterminer la latitude par les hauteurs méridiennes du soleil. J'ajouterai cependant qu'il est en possession d'un moyen de trouver la variation de la boussole, qui est beaucoup plus commode qu'aucun de ceux qui sont en usage, & qui peut être pratiqué plus fréquemment. Il a aussi imaginé une invention propre à mesurer avec exactitude des angles beaucoup plus grands que ceux que renferme le micrometre ; ensorte qu'on peut dire, sans exagérer, qu'il a donné à l'art de naviger, une forme presque entierement nouvelle. Je n'ai plus qu'un mot à dire sur ce sujet. Plein

d'admiration pour la découverte de M. Irwin, je ne puis cependant m'empêcher de censurer sa conduite ; je le dois même, comme bon patriote. Ma censure tombe sur son peu d'activité à solliciter les moyens de mettre promptement en exécution une invention d'une utilité si étendue pour notre nation. Le Parlement a invité par plusieurs actes, les Gens à talens à faire des efforts pour parvenir à cette découverte ; & afin de les encourager, il a promis une récompense considérable à celui qui réussira. Les Lords de l'Amirauté sont même autorisés à avancer les sommes nécessaires pour les épreuves des inventions proposées, & ils l'ont fait plus d'une fois. Malgré ces facilités néanmoins, j'ai oui dire que M. Irwin n'avoit point voulu recourir à ces secours, quoique sa machine ait dû le jetter dans de grandes dépenses ; estimant, selon les apparences, qu'il lui seroit plus honorable de la perfectionner à ses frais. Peut-être aussi M. Irwin a-t-il éprouvé des obstacles que je ne connois pas. Je pense cependant que le Gouvernement actuel est trop éclairé pour ne pas accueillir & récom-

penser une invention si utile, quand même il n'y auroit pas de récompense promise par le Parlement. Je ne saurois enfin me persuader que dans un siecle, tel que celui-ci, M. Irwin, quoique d'une nation étrangere, manquât de l'appui nécessaire pour l'aider à mettre son invention dans le jour convenable pour la faire accueillir du Public.

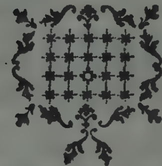
Cette Piece nous donne occasion de rappeller celle que nous avons insérée dans le volume de ce Journal pour le mois de Mars de l'année derniere. On y pourra prendre une idée de la machine de M. Irwin, & l'on y trouvera une instruction curieuse sur les tentatives principales qu'on a faites pour résoudre le problême des longitudes. Nous y ajouterons seulement que l'on pourroit distinguer deux sortes de solution de ce problême : l'une directe, qui donneroit l'heure du port ou d'un lieu déterminé dans le vaisseau à tous les instans du jour, ou du moins une fois chaque jour ; l'autre indirecte, en ce qu'elle faciliteroit à l'Observateur le moyen de faire une observation,

d'où l'on pourroit déduire la longitude. La solution de M. Irwin est de cette seconde espece. Ce n'est pas proprement résoudre le problême des longitudes, c'est faire une partie du chemin vers la solution du problême. Le reste est l'ouvrage de l'Astronome; c'est à lui à prescrire les observations, à perfectionner les théories de la comparaison desquelles on peut déduire la longitude. Nous laissons à des personnes plus instruites le soin de juger jusqu'où l'Astronomie est parvenue à cet égard. Quant à M. Irwin, il nous paroît qu'il a rempli son objet aussi parfaitement qu'on pouvoit le desirer.

Nous souhaiterions fort avoir, sur la construction de la machine de M. Irwin, les lumieres de l'Auteur de cette Lettre; car nous avons de la peine à nous persuader que tout son méchanisme se réduise à ce qu'on lit dans le morceau du Journal Etranger du mois de Mars dernier. En effet on avoit déja essayé ou proposé plusieurs suspensions pour observer en mer; mais ces essais n'avoient point réussi, & ne pouvoient point réussir, par des raisons qu'une connoissance suffisante de la Mécha-

nique eût pû faire prévoir d'avance. Car supposons un poids suspendu de la maniere qu'on voudra à un point d'un navire, il prendra la situation verticale, & il la conservera tant que le navire conservera un mouvement uniforme; mais aussi-tôt que ce mouvement sera retardé ou accéléré, le poids tendant à conserver son mouvement imprimé, sera porté en avant, ou restera en arriere, par la même raison qui fait qu'un homme qui est debout dans un bateau, court risque d'être renversé, s'il n'est pas sur ses gardes, lorsque le bateau touchant au rivage, vient à s'arrêter tout-à-coup. Le poids qui est le modérateur de la machine de M. Irwin, sembleroit devoir éprouver un pareil mouvement, & par conséquent communiquer à la chaise où est assis l'Observateur, un mouvement d'oscillation. Ces raisons nous inspirent une vive curiosité de connoître le moyen par lequel M. Irwin obvie à cet inconvénient. La suspension particuliere de cette machine, qui consiste en un genou, y remédieroit-elle par le frottement bien proportionné du globe contre les deux surfa-

ces sphériques concaves qui le renferment? On pourroit peut-être aussi diminuer ou anéantir les oscillations de ce poids, en le faisant plonger dans un fluide un peu difficile à diviser, comme on le pratique pour réduire promptement au repos le fil-à-plomb d'un quart de cercle. Mais nous suspendons nos conjectures sur ce sujet. Nous nous empresserons de communiquer à nos Lecteurs ce que nous apprendrons de plus détaillé sur cette invention & sur ses succès.



ARTICLE V.

VERHANDELINGEN vitgegeeven door de Hollandsche Maatschappye der Weetenschappen te Haarlem, &c.

« MEMOIRES publiés par la Société » Hollandoise des Sciences, établie » à Haarlem. Tom. IV. A Haarlem, » chez *J. Bosch*, 1758, *in-8°*. 765 » *pages*, *sans la Préface & les* » *Tables*. »

LE nombre des Sociétés savantes s'accroît de jour en jour en Europe; mais elles ne sont pas toutes également utiles au progrès des Arts. Cette multitude d'Académies, qui n'ont que la Littérature pour objet, n'est guere propre qu'à répandre un goût faux ou rétréci, à consacrer des préjugés, à faire éclore un essain d'Ecrivains médiocres, qui auroient pû être utiles à la société en s'appliquant à d'autres travaux; mais on doit applaudir à l'établissement des Sociétés qui se consacrent aux sciences de faits, de calculs &

d'obſervations. La Nature eſt un champ immenſe, & dont la plus grande partie eſt encore en friche; on ne ſauroit trop multiplier les mains qui le cultivent, le débarraſſent de ſes ronces, & travaillent à le rendre fertile. Parmi ces Sociétés ſavantes & utiles, on comptera ſans doute la Société des Sciences de Haarlem. Avant que de rendre compte de ſes travaux, nous allons rappeller en peu de mots l'hiſtoire de ſon inſtitution, les objets qu'elle s'eſt propoſés, & le plan qu'elle a ſuivi.

Un certain nombre de Gens de Lettres avoient formé une Société particuliere, dans laquelle ils faiſoient quelques expériences & conferoient enſemble ſur les réſultats. Ces conférences leur donnerent l'idée de former en Hollande un établiſſement ſemblable à ceux des autres Nations ſavantes de l'Europe. Ils ſe propoſerent donc de faire des Mémoires ſur différentes parties des Sciences, & de fonder des prix pour ceux qui auroient le mieux traité les ſujets qu'ils auroient propoſés. Sept Membres du Magiſtrat de Haarlem s'unirent donc, & ouvrirent la premiere Aſ-

ſemblée le 21 Mai 1752. Ils nommerent M. Vanderſta, Miniſtre Luthérien de cette Ville, pour leur Secrétaire perpétuel. Dans le courant de la même année, & dans l'année ſuivante, le nombre des Membres fut augmenté; & cette Société, compoſée aujourd'hui des plus ſavans hommes de Hollande, élut pour ſon Protecteur le jeune Prince Stathouder, à qui le premier tome de ſes Mémoires eſt dédié.

Comme ces Mémoires ne ſont connus que du petit nombre de ceux qui peuvent les lire dans la Langue originale, nous croyons qu'on nous ſaura gré de remonter au premier volume, d'indiquer ou d'analyſer ſucceſſivement tous les Mémoires qui compoſent cette ſavante Collection.

Nous nous contenterons de rapporter ſimplement les titres des Mémoires de Mathématiques, & d'autres de pur calcul, qui par leur nature même ne ſont pas ſuſceptibles d'extrait; mais nous extrairons des autres les découvertes ou les remarques qui nous paroîtront intéreſſantes pour l'utilité publique, ou pour le progrès des Arts.

Le premier volume de ces Mémoires parut en 1754. La Préface expoſe d'abord en peu de mots le plan de cette nouvelle aſſociation. Tous les Membres ſe propoſent de réunir leurs travaux, pour concourir au bien & à la gloire de la Patrie, à l'encouragement des Sciences & des Arts. La Société diſtribuera tous les ans un prix, conſiſtant en une médaille d'or, autour de laquelle on verra, en guiſe de cordon, le nom de celui qui l'aura remportée, avec l'année.

L'inquiétude ſur les inondations, ſur la diminution des côtes, ſur la conſervation des digues, &c. Le danger imminent dans lequel ſe trouve la plus grande partie de la Hollande & la Province d'Utrecht, par les accroiſſemens des ſables dans les rivieres, particulierement dans la Leck; l'augmentation conſidérable de ces triſtes aſpects depuis le commencement de ce ſiecle, & ſur-tout depuis les derniers vingt-cinq ans, ſont des matieres trop importantes pour ne pas mériter toute l'attention des Habitans de ces Provinces.

Ce ſujet, qui eſt certainement le

plus intéreſſant pour la Nation, fournira tous les ans une queſtion pour le concours du prix; celle qui a été propoſée pour cette année, ſe trouve à la fin du volume, avec la piece qui a remporté le prix. Tout le monde eſt admis au concours, à la réſerve des Membres de l'Académie.

Elle exclut de ſes travaux tous les ſujets qui ne ſont que de pure ſpéculation, & ne s'occupe que des recherches d'une utilité directe. Elle ſe propoſe de travailler pour la poſtérité, auſſi-bien que pour ſes contemporains. Elle s'occupera des moyens de rendre les machines, les inventions des Arts, &c. moins diſpendieuſes, plus commodes & plus généralement utiles. Les découvertes & les obſervations curieuſes & utiles ſur la Botanique, la Chymie, l'Anatomie, la Médecine, la Chirurgie, &c. en un mot, tout ce qui peut contribuer à l'encouragement & à la perfection des Sciences & des Arts, entre dans le plan qu'elle a embraſſé.

On n'oubliera pas même des ſujets de Théologie: mais on en écartera toutes les controverſes & les diſcuſ-

ſions particulieres ; on ne traitera cette ſcience que dans ſes principes généraux & univerſels, & les Mémoires qu'on donnera ſur cet objet ſeront faits pour être lûs par tous ceux qui portent le nom de Chrétiens. Enfin on travaillera ſur tous les ſujets de Littérature, d'Hiſtoire, de Métaphyſique, de Politique, de Phyſique, d'Hiſtoire naturelle, de Morale, de Géographie, &c. autant qu'ils auront quelqu'utilité directe.

Après avoir expoſé les vûes que s'eſt propoſées la Société de Haarlem dans ſes travaux, nous allons ſuivre l'ordre des Mémoires, & nous nous arrêterons ſur ceux qui mériteront d'être connus plus particulierement.

MEMOIRE I.

NOUVEAU Calcul de Fractions logarithmiques ; par Guill. Otton Reitz, *Lecteur & Recteur à Midelbourg.*



MÉMOIRE II.

REMARQUES ſur le Calus des os, par M. Thom. Schwencke, *Profeſſeur de Médecine à la Haye.*

CE Savant ſuppoſe d'abord ce que Clopton Havens & d'autres d'après lui ont dit ſur les couches qui compoſent les os, & les experiences que M. Duhamel a faites à ce ſujet (*Mém. de l'Acad. des Sciences*, 1739, 1741, 1742 & 1743,) avec la *Rubia tinctorum* ſur les cochons, dont les os ſciés ont fait voir les différentes couleurs des couches, ſelon que cette teinture avoit été mêlée dans la nourriture de l'animal. M. Schwencke conclut de-là, que la teinture ne teint plus les os une fois formés, & que les couches des os ſe forment entre le perioſte & les vaiſſeaux qui amenent les ſucs.

Le hazard a donné lieu à ces expériences. On préſenta un petit cochon ſur la table d'un Teinturier Anglois : ſes os étoient d'un beau rouge, &, ce qui étoit remarquable, ſes dents étoient blanches.

M. Schwencke conclut de-là, que le perioſte eſt le ſeul organe propre à ſéparer cette couleur, & à la communiquer aux couches des os, pendant qu'on ne voit pas que la chair, la peau, le poil, &c. prennent des couleurs de la nourriture.

Il rapporte enſuite les propres expériences qu'il a faites ſur des lapins vivans, auxquels il caſſoit des os, & il en tire des inductions ingénieuſes ſur la maniere dont ſe forment d'abord les callus, de-là les cartilages, & enfin les os. C'eſt par cette vertu de coalition qu'il a obſervée dans les os caſſés, qu'il rend raiſon des coalitions accidentelles des os tendres, des fœtus dans la matrice, & de la formation de différens monſtres.

Il ſoutient enfin qu'il y a une uniformité de végétation ou d'accroiſſement dans toutes les parties du corps, qui eſt plus fort dans les corps jeunes, où la formation du calus & de l'os ſe fait beaucoup plus vîte ; dans les fractures, un os nouvellement formé au-deſſous de l'os briſé, expulſe promptement ce dernier. Il rapporte l'exemple d'une jeune fille, dont il a

vû la mâchoire inférieure droite avec le *proceſſus coronoïdes*, expulſée par une autre formée en-deſſous, & tirée de la bouche avec le ſecours des inſtrumens.

Il appuie ſon ſentiment par le changement des dents, tant dans les enfans que dans les adultes, par la croiſſance des ongles, des cheveux, des bois de cerfs, &c. & il renvoye ceux qui doutent de cette uniformité de végétation, au bel Ouvrage Anglois *ſur la conformité de la génération entre les animaux & les plantes*, de Jacques Pearſon.

MÉMOIRE III.

REMARQUES ſur l'élévation de la mer & ſur l'abaiſſement des terres, le long des côtes des Pays-Bas ; par Jean Lulofs, *Profeſſeur de Phyſique & d'Aſtronomie dans l'Univerſité de Leide.*

L'AUTEUR, après avoir dit un mot en paſſant ſur les révolutions que les eaux & les continens de notre Terre peuvent avoir ſubies depuis la création, s'inſcrit en faux contre le ſyſtême de Linnæus, qui, ayant obſervé que ſur

certaines côtes de la Suede les terres s'élevent, pendant que la mer se retire, conclut de-là, dans son Traité *de Telluris habitabilis incremento*, que la même chose doit avoir lieu sur tout le Globe. Le célebre Celsius appuie le sentiment de son compatriote par de nouvelles preuves, & donne même une table, où l'on voit d'un coup d'œil, combien la mer baissera dans la suite : il assure en conséquence qu'elle est aujourd'hui de quarante-cinq pieds géométriques plus basse qu'elle n'étoit il y a 1000 ans; que dans 1000 ans elle diminuera encore de quarante-cinq pieds, &c.

M. Lulofs combat d'abord les opinions de ces illustres Suédois par la relation qu'Eustache Manfredi donne, dans les *Commentaires de l'Académie de Bologne*, de l'accroissement de la mer du côté de Ravenne, & même de Venise; on a été obligé dans cette derniere Ville d'abandonner une Eglise souterreine, & de rehausser un marché & une promenade.

Frappé d'ailleurs de ce qui se passe à cet égard dans sa Patrie, il ajoute, qu'il seroit à souhaiter pour elle que ces sa-

vans Suédois eussent dit la vérité; les rivieres des Provinces-Unies ne seroient pas si embarassées de sable & de vase, & leur cours seroit beaucoup plus libre, si la mer s'y abaissoit peu-à-peu. Mais leurs habitans éprouvent tous les jours le contraire, & sont menacés d'être engloutis tôt ou tard par les flots de la mer, qui avance toujours sur eux, si l'on ne pense pas à tems à prévenir le danger, ou du moins à le diminuer en le reculant.

M. Lulofs se propose d'examiner dans ce Mémoire l'état des côtes de Hollande; & convaincu que nous connoissons fort peu par théorie la maniere d'opérer des causes naturelles, il promet de s'en tenir uniquement à l'expérience.

Il entre d'abord en discussion avec le sieur l'Epie, qui, dans ses *Recherches sur la situation naturelle ancienne & moderne de la Hollande*, prouve clairement, que depuis 500 ans le terrein de la Nord-Hollande a baissé, ou que la mer y est devenue plus haute. Les moulins dont les habitans se servent pour chasser les eaux de leurs

terres inondées, furent inventés vers l'an 1445, & ceux d'Enkhuizen en eurent un pressant besoin dès 1452. Ce même l'Epie conclut par d'autres observations que depuis 1452 jusqu'en 1616, c'est-à-dire, dans environ un siecle & demi, le terrein de la Nord-Hollande a baissé, ou la mer a monté d'environ cinq pieds & demi : ce qui fait environ un pied tous les trente ans.

M. Lulofs prétend prouver par d'anciens témoignages que la Nord-Hollande, avant que d'être entourée de digues, ne consistoit qu'en morceaux de terre entrecoupés d'eaux marécageuses : la vase des rivieres n'a pas pû contribuer à les hausser; elle a été amenée jusques aux embouchures, & une grande partie de la Sud-Hollande lui doit sa naissance. Il présume que les vents d'Est peuvent avoir chassé les eaux intérieures des terres, & causé par-là leur abaissement, aussi-bien que celui des terres même, relativement à la hauteur des eaux de la mer; & il se range du côté de ceux qui attribuent l'accroissement de la Zuider-

zée aux élargissemens considérables des bouches, par lesquelles elle communique avec la mer du Nord.

Il propose à examiner si l'action des moulins qui servent à chasser les eaux des terres, ne contribue pas en même-tems à user & diminuer le terrein, (*a*) & si l'accroissement journa-

(*a*) Nous croyons devoir rapporter ici un trait d'Histoire des plus singuliers, pour donner à nos Lecteurs une idée du peu de solidité de ce terrein.

« Sous le regne de Guillaume II, Roi des » Romains & Comte de Hollande, Enthuizen & Staveren n'étoient séparés que par » un courant qui se formoit du montant des » marées; & l'espace que couvre la Zuiderzée, étoit rempli par des pâturages abondans. Hatman-Galama, Gentilhomme Frison, avoit ses terres dans ce district. Un » jour qu'il se promenoit dans ses prés, il » apperçut un harang dans une fosse qui n'avoit aucune communication apparente avec » la mer : il jugea qu'il falloit qu'elle se fît » sous terre, & que le terrein sur lequel il » marchoit, étoit creux; d'où il conclut que, » sans cesse miné par un élément qui détruit » les fondemens les plus solides, il ne pouvoit subsister long-tems. Il se pressa de » vendre ses biens, & du produit il acheta » un village que ses descendans possedent » encore. Sa prévoyance le servit utilement :

lier des nouvelles eaux intérieures dans les terres, ne doit pas être attribué en partie à la fureur qu'on a de dessécher des marais, auxquels on feroit mieux de ne pas toucher ? Ces causes jointes à l'abaissement, peut-être réel des terres & à l'élévation de la Mer, peuvent, selon lui, produire cet effet menaçant, qui devroit effrayer les Hollandois, s'ils n'étoient pas aussi accoutumés au spectacle continuel des eaux.

Le sieur Crugius, habile Arpenteur & Géographe, prétend dans son *Traité sur la MerWede*, (*a*) que la mer du Nord & la Zuiderzée sont montées dans le dernier siecle de deux pieds, relativement au terrein de la Sud-Hollande & à ses eaux intérieures, dont l'évacuation devient par-là si difficile qu'on sera à la fin obligé d'exécuter le plan projetté depuis si long-tems

» ce terrein fut abimé peu après, & les vaisseaux jettent aujourdhui l'ancre dans cet endroit, qui forme une bonne rade. » *Hist. Gén. des Provinces-Unies*, tom. 1, pag. 25.

(*a*) Riviere, sur laquelle est située la ville de Dordrecht.

de construire des écluses auprès de Katwyk, pour saigner immédiatement le Rhinland & les districts voisins, sans faire dépendre le dessechement des terres de l'inconstance des vents.

M. Lulofs conteste l'exactitude de ces observations, & rapporte plusieurs nivellemens faits par différens Géographes habiles, par lesquels il conclut que la différence de la hauteur de la mer du Nord à celle des eaux intérieures est tout-au-plus de dix pouces & demi.

Il combat même, par le témoignage des Anciens, le prétendu accroissement de la mer de deux pieds par siecle. Si depuis le tems de Tacite, dit-il, la mer s'est élevée de deux pieds tous les cent ans, la Hollande auroit été pour lors de 34 à 35 pieds plus haute que la Mer, & cet Historien n'auroit pas pû l'appeller *Insulam palustram humilemque*. Il s'appuie du témoignage du célebre Janus Douza, qui a prouvé dans ses *Annales Hollandiæ*, que les Romains avoient déja construit des digues pour garantir le Pays du danger des inondations : preuve

incontestable qu'il étoit dès-lors fort bas, & presqu'au niveau de la mer.

M. Lulofs, après avoir combattu la prétendue élevation périodique de la mer, détruit pareillement l'abaissement continuel des terres. En convenant même que la plus grande partie des Pays-Bas doive sa naissance au dépôt de la vase que les rivieres ont fait à leurs embouchures, il veut bien que cette vase puisse s'affaisser pendant un certain tems ; mais elle doit à la fin s'affermir & se consolider, sans pouvoir s'abaisser davantage.

Il distingue enfin, à ce qu'il paroît, pour la consolation de ses compatriotes, entre l'élévation périodique de la mer & ses irruptions occasionnées par des tempêtes jointes aux hautes marées, & il croit ces dernieres suffisantes pour rendre raison des submersions de deux villages auprès de la petite isle d'Urk dans la Zuiderzée, du fameux château de Britten & de la tour de Caligula, qui sont aujourd'hui sous les flots bien avant dans la Mer devant Katwyk. Il ne conçoit pas que pour rendre raison de ces engloutissemens de terres, il soit nécessaire de supposer

que la mer ait été alors plus basse de trente ou quarante pieds, & qu'elle se soit élevée depuis à cette hauteur. Il croit que les flots poussés impétueusement par les vents d'Ouest, de Nord-Ouest ou du Nord, suffisent pour miner un terrein, un château, &c. le faire écrouler & enfoncer dans le sable.

Mais nous demanderions volontiers à M. Lulofs, comment il pourroit appliquer ce raisonnement à la submersion du château de Britten, dont on a vû encore les fondemens tout entiers sous les flots en 1596, lorsque dans les basses marées il resta pour la derniere fois à découvert pendant quinze jours ; desorte que toute la Hollande accourut pour admirer ce monument de l'Antiquité, & en prendre les dimensions qui ont été gravées, entr'autres dans le *Tome I. de l'Histoire générale des Provinces-Unies*. On a beau chercher à se faire illusion, ces sortes de spectacles sont plus convainçans que les mesures & les combinaisons les mieux concertées.

MÉMOIRE IV.

GUERISON singuliere d'un enfant frappé d'une aîle de moulin à la tête, par J. H. Schutte, *Médecin.*

Un garçon Boulanger à Cleves, âgé de douze ans & quatre mois, se promenant sur la galerie d'un moulin, fut frappé par une des aîles derriere la tête. On le trouva sans connoissance, nageant dans son sang mêlé d'un peu de cervelle, dont il y en avoit encore sur son front, & entre les boutons de sa veste. Le coup avoit cassé l'os parietal droit, de la longueur d'un travers de doigt, & d'autant l'os frontal; il avoit fait entrer les deux éclats l'un sur l'autre au-dessous du crâne, & fait sortir la cervelle par-dessus. On mit d'abord dans la plaie des tampons de charpie trempée dans de l'essence de succin & d'agrimoine, mêlée d'un peu de miel rosat. On pansa la tête avec un sachet d'herbes céphaliques chaudes, bouillies dans du vin; & l'on ordonna une composition corroborante à donner au malade par intervalles.

On jugea l'application du trépan inutile, & même dangereuse. On continua pendant quelques jours le même pansement, à la réserve du miel rosat qu'on supprima : & à la fin on fit les pansemens avec de la charpie seche.

On observoit distinctement le battement du pouls dans la cervelle, & l'on vit de petites veines former peu-à-peu de la substance du cerveau, une texture subtile, & à la fin une pellicule qui le couvroit : trois fragmens de l'os frontal s'étant détachés, furent expulsés; & il se forma de la nouvelle chair, qui remplit peu-à-peu le vuide de la plaie, que dans les pansemens on a toujours eu soin de couvrir d'une petite plaque de plomp. Depuis environ deux mois, époque de l'accident, l'enfant se promene par-tout dans la maison, fait bien ses fonctions naturelles, jouissant, comme auparavant, d'une bonne mémoire, récitant, sans hésiter, son cathéchisme & ses regles d'arithmétique.

L'Auteur joint à l'histoire de cet accident quelques remarques, pour combattre le sentiment d'Hippocrate, qui, *sect. 6. aphorism.* 18, déclare

toutes les blessures du cerveau mortelles. Il rapporte des exemples tirés de plusieurs Médecins & Anatomistes. Il auroit tiré des faits & des autorités incontestables en faveur de ce sentiment, des Mémoires de notre Académie de Chirurgie, s'il les avoit consultés.

MÉMOIRE V.

ESSAI sur le moyen de découvrir avec certitude le mêlange pernicieux du plomb dans les vins, par M. Gaubius, *Professeur de Chymie,* &c. *dans l'Université de Leide.*

Les ravages étonnans que la maladie, connue sous le nom de colique de Poitou, a faits depuis environ vingt-cinq ans dans plusieurs villes d'Hollande, ont engagé les Médecins & d'autres Savans à rechercher la source de ce fléau terrible, & nouveau dans ces Provinces.

M. Gaubius, sans s'arrêter à tous les sentimens différens qu'on a débités sur ce sujet, par rapport à la qualité des alimens, s'attache particulierement aux vins du Rhin & de la Moselle, & pré-

tend que les mêlanges détestables de blanc de plomb, de minium, de sucre de Saturne, & d'autres préparations de ce métal, dont les marchands de vin se servent pour falsifier & adoucir leurs vins, sont les principales causes de ces funestes effets.

Il convient que cette même maladie attaque quelquefois des personnes fort sobres, & qu'elle épargne souvent les plus grands ivrognes. Il ne doute point que les amendes & les peines afflictives prononcées par les Loix contre ceux qui falsifient les vins, n'en imposent à la plûpart des marchands. Mais il est persuadé que l'avidité de s'enrichir promptement, en séduit beaucoup d'autres : & il est convaincu par ses propres expériences faites sur ces vins, que, loin d'être à l'abri de ces empoisonnemens, on y est aujourd'hui plus exposé que jamais.

Il infere de-là, qu'il est de la derniere importance pour les habitans des Provinces-Unies, qui font une grande consommation de ces vins, de connoître un moyen aisé & infaillible de découvrir ces mélanges dangereux : & il compte rendre un grand

service à ses compatriotes, en le rendant public.

Il veut bien croire que c'est dans ces mêmes vûes salutaires, que les Auteurs d'un certain *Journal Hollandois*, en faisant l'extrait d'un *Traité sur la colique de Poitou*, ont publié un moyen d'éprouver ces vins falsifiés. C'est d'y verser de l'esprit de sel, qui, à ce qu'ils prétendent, précipite visiblement les ingrédiens de plomb au fond du vase. Il ajoute que sur la foi de ce Journal, on a prodigué une infinité d'esprit de sel, sans en être plus assuré sur la découverte de la fraude.

Ayant connu l'insuffisanse de cette épreuve, il en avertit ses compatriotes, & leur en fournit une autre également aisée, mais absolument sûre.

Il est vrai, dit-il, que les préparations de plomb dissoutes dans du vinaigre, de l'eau-forte, &c. sont précipitées par l'esprit de sel en forme d'une poudre blanche. De-là, on aura vraisemblablement conclu par analogie, que cet esprit doit agir de même sur des vins falsifiés avec du plomb. Mais ces sortes de raisonnemens sont très-faux, & souvent dangereux en

fait de Chymie. Quelque ressemblante qu'il paroisse y avoir entre l'acide du vinaigre & celui du vin du Rhin & de la Moselle, il n'est pas moins vrai que ce sont des acides très-différens.

M. Gaubius a fait dissoudre lui-même dans ces vins une bonne partie de sucre de Saturne; & l'esprit de sel qu'il y a versé depuis, ne les a pas rendus troubles, & n'a rien précipité. Il en a exposé d'autres, dans lesquels il avoit mêlé du blanc de plomb, du minium, &c. à une chaleur modérée: les vins en sont devenus très-doux: mais en y versant de l'esprit de sel, il n'y a trouvé aucun changement.

Il observe encore que le vinaigre de plomb, *acetum plumbi*, en y versant du vin du Rhin & de la Moselle, ne se trouble & ne se précipite pas moins qu'en y versant de l'esprit de sel: preuve incontestable de la différence de l'acide du vinaigre à celui des vins.

M. Gaubius, après avoir prouvé l'insuffisance de cette épreuve, en analyse une autre publiée par Hockelius, dans les *Ephemerid. nat. curios.* & fait

voir qu'étant fondée sur le même principe que la précédente, elle est également fautive. C'est de verser dans ces vins douteux quelques gouttes d'huile de vitriol rectifié. Cette huile précipite la solution de plomb faite avec du vinaigre : mais elle ne touche pas aux préparations de ce métal, quand elles sont dissoutes dans le vin.

Les alkalis mêmes, qui, d'ailleurs précipitent tous les métaux dissous dans des acides, ne font point d'effet sur les vins falsifiés avec du plomb, comme M. Gaubius l'a expérimenté lui-même; c'est pourquoi il rejette pareillement les moyens d'essayer ces vins avec des alkalis, que différens Auteurs avoient proposés dans les *Ephemerid. nat. curiosor.*

On s'étonne avec raison, continue M. Gaubius, de la négligence avec laquelle les Médecins ont traité dans leurs Ecrits, un sujet de cette importance; d'autant plus que la Chymie a depuis long-tems enseigné le vrai moyen de découvrir cette imposture, & que les Tribunaux en Allemagne s'en servent même pour convaincre les contrevenans.

C'est la liqueur connue de tant d'Auteurs, sous le nom d'Encre de sympathie, *atramentum sympatheticum*, & qu'on pourroit à juste titre appeller, *liquor vini probatorius*. En voici la préparation :

Prenez une once d'orpiment, & deux onces de chaux vive. Pilez-les en poudre; mêlez-les; & après les avoir mis dans une phiole de verre, versez-y douze onces d'eau de pluie bien pure. Bouchez bien le verre, & après avoir laissé infuser la liqueur pendant vingt-quatre heures, laissez-la refroidir; & la poudre s'étant précipitée au fond, transvuidez doucement la liqueur, & conservez-la pour l'usage dans un vase bien bouché.

Pour avoir plutôt fait, on peut faire bouillir le mélange, au lieu de le laisser infuser : mais il ne doit pas bouillir au-delà d'une demi-heure.

On peut éprouver la bonté de la liqueur, en versant quelques gouttes dans un peu de vinaigre de plomb ou de litharge. Si le mélange en devient sur le champ noir & trouble, elle est propre à déceler les vins falsifiés. On s'assure par ce même moyen, si étant

vieille, elle a conservé sa vertu laquelle s'évapore aisément, si l'on n'a pas soin de la tenir bien bouchée.

Lorsqu'il s'agit d'essayer les vins, on y laisse tomber quelques gouttes. Si le vin se trouble d'abord, en prenant une couleur roussâtre, tirant vers le brun & le noir, on peut être sûr qu'il est plus ou moins falsifié avec des préparations de plomb; & plus sa couleur tirera vers le brun ou le noir, plus il sera chargé de ces dangereux mélanges. Si au contraire le vin est franc & sans mélange, il se troublera seulement en prenant une couleur blanchâtre.

Notre Auteur finit son Mémoire par alléguer un fait d'après Cohausen, qui rapporte (*Ephemer. nat. curios.*) qu'en 1724 tous les Moines d'un certain Couvent à Treves, furent à la fois saisis d'une violente colique de Poitou, pour avoir mangé du beurre, qui, après avoir resté long-tems dans des vases de plomb, en avoit contracté un goût extrêmement doux.

M. Gaubius s'étant apperçu, pendant la derniere mortalité des bestiaux, qui avoit considérablement fait ren-

cherir le beurre en Hollande, qu'on l'avoit pareillement falsifié avec des préparations de plomb, pour frauder sur le poids, recommande l'usage de cette même liqueur, pour essayer le beurre suspect; elle ne fait aucun effet sur le beurre, ni sur sa couleur, lorsqu'il est pur: mais quand il est falsifié avec du plomb, & qu'on le frotte avec ladite liqueur dans un mortier de verre, il devient d'abord brun, ensuite noirâtre, & semblable à de la boue.



ARTICLE VI.

CHARACTER of the Irish, Scots and English.

« CARACTERE des Irlandois, des » Ecossois & des Anglois. » *Extrait du* London Chronicle, *Oct.* 1760.

Si nous comparons les habitans de l'Europe avec ceux des autres parties du monde, les derniers ne nous paroîtront pas de beaucoup supérieurs aux Satyres fabuleux de l'Antiquité, & nous pourrions bien ne leur trouver que l'apparence de l'humanité. Il est vrai que les Turcs, les Persans & les Indiens ont comme nous des Ecoles de science. A Constantinople, au Grand-Caire, à Ispahan, à Agra, il y a des Professeurs payés par le Gouvernement pour instruire la jeunesse dans l'Astronomie, la Géométrie, l'Arithmétique, la Poésie & la Langue Arabe; mais la science qu'on y enseigne, au lieu d'étendre les lumieres & la vérité, n'est propre qu'à joindre l'en-

têtement & la vanité à l'ignorance, & à jetter dans les esprits les ténebres de l'erreur & l'orgueil du pédantisme.

Il seroit bien digne de l'attention des Philosophes de suivre les causes de la révolution & de la décadence des Arts dans ces contrées fertiles, situées sous les plus beaux climats, dont les habitans ont non-seulement tout le loisir nécessaire pour cultiver la Philosophie, mais encore sont encouragés à cette étude par les livres sacrés de leur Religion même. Comment a-t-il pû se faire que ces contrées qui ont été le berceau de la science, & d'où elle s'est répandue dans le monde; qui après une longue succession d'ignorance ont vû renaître les Arts du tems des Califes Arabes, se soient replongées de nouveau dans leur premiere barbarie?

Les Royaumes de l'Asie mineure ne sont pas à beaucoup près si peuplés qu'ils l'étoient autrefois. C'est l'effet du mauvais Gouvernement. Tandis que dans une partie de ces contrées les habitans sont trop multipliés, & pour ainsi dire, trop serrés, une autre partie est absolument inhabitée Un

Pays devient ſtérile par trop ou trop peu de culture. Ainſi toute la Nature doit changer de face à la longue. Ici une portion de terre eſt épuiſée & appauvrie par un travail trop continu; là le terrein devient ſauvage & ſtérile par le défaut de culture humaine. A meſure qu'un Pays perd ſa fertilité, il ſe dépeuple ; & à meſure que le nombre des hommes diminue, le goût des Arts, & leur utilité même, diminue dans la même proportion.

On peut expliquer par-là pourquoi les habitans de l'Aſie ſont plus ſauvages que ceux de l'Europe, dont les différentes parties ſont diviſées en petits diſtricts & gouvernées par des loix équitables & modérées ; & dont les habitans, répandus avec plus d'égalité, trouvent dans une défiance mutuelle, leur mutuelle ſécurité.

La différence qui ſe trouve entre les Aſiatiques & les Européens eſt frappante & ſenſible ; les Orientaux même reconnoiſſent notre ſupériorité intellectuelle. Mais c'eſt l'ouvrage d'un diſcernement très-fin & d'un eſprit très-pénétrant, de ſaiſir avec juſteſſe les petites nuances qui diſtinguent les dif-

férens Pays de l'Europe, comparés les uns aux autres, de marquer le génie & le caractere de chaque Peuple, d'en chercher le principe dans les accidens, le climat, le gouvernement ou la Religion, & de ne ſe laiſſer égarer dans cette recherche, ni par les paſſions particulieres, ni par les préjugés nationaux.

Jettons d'abord un coup-d'œil ſur l'Irlande, qui forme la partie la plus occidentale du Continent ; les habitans y ſont particulierement diſtingués par la gaieté & la légereté de leur humeur ; les Anglois tranſplantés dans ce Pays, y perdent avec le tems leur air ſérieux & mélancolique, deviennent plus gais, plus diſſipés, plus amoureux du plaiſir, & moins adonnés à la réflexion. On ne peut pas dire que cette différence d'humeur naiſſe du climat ou du ſol, qui ſont en général les mêmes qu'en Angleterre. Elle ne peut être que l'effet du gouvernement. Les Irlandois vivent dans une contrée fertile, ſéparée du reſte du monde, protégée par une nation puiſſante contre toute inſulte de la part des Etrangers ; indifférens ſur la grandeur de leurs voi-

ſins, ils n'ont point d'intérêts nationaux aſſez importans pour les inquiéter, & pour obſcurcir la gaieté de leur caractere par la gravité de l'orgueil. Dans cet état ils ſe livrent à l'indolence & au plaiſir, ſuivent leurs goûts autant qu'ils peuvent, ſont aiſément dominés par le reſſentiment, & ſe ſoumettent ſans peine à l'autorité.

L'Ecoſſe avoit eu juſqu'au dernier ſiecle le droit de ſe gouverner elle-même, tant pour l'adminiſtration extérieure qu'intérieure ; le ſentiment du pouvoir, & une longue continuation du même gouvernement produiſent néceſſairement l'amour de la patrie ; auſſi les Ecoſſois ſont-ils toujours prévenus en faveur de leurs compatriotes, & jaloux de la gloire de leur pays. La cauſe de ces paſſions nationales a ceſſé avec l'adminiſtration nationale ; mais les effets en ſont encore ſenſibles, & dureront peut-être pluſieurs ſiecles. Le terrein de l'Ecoſſe eſt peu fertile, & conſéquemment le peuple y eſt frugal ; il ſeroit abſurde qu'il eût le même goût pour le plaiſir que le peuple d'Irlande ; ce ſeroit ſe créer des beſoins qu'il n'eſt pas au pouvoir de la nature de ſatiſ-

faire. Cette frugalité mene pluſieurs autres vertus à ſa ſuite : les Ecoſſois ont du courage dans l'adverſité, parce que dès leur enfance ils ont appris à ſouffrir ; ils ſont modérés dans la proſpérité, parce qu'il eſt rare que ceux qui ont été élevés dans la ſimplicité, acquierent, après un certain âge, de nouveaux goûts pour le luxe & pour le raffinement des plaiſirs.

L'Anglois, ſéparé par les mers du reſte du monde, differe de tous les autres peuples par ſes mœurs, ſon caractere, ſon tour d'eſprit ; les traits qui le caractériſent ſont en partie l'effet du gouvernement, & en partie celui du climat & du ſol. Comme le gouvernement eſt chargé des plus grands intérêts de l'Europe, chaque citoyen ayant une part dans le Gouvernement, ſe pénetre de ſa propre importance, & prend cet extérieur ſombre qui tient au ſentiment d'un bonheur ſolide, & que les Etrangers ont pris mal-à-propos pour de la triſteſſe & de la mélancolie. Le ſol eſt fertile, & cet avantage favoriſe le luxe ; mais comme le pays produit en abondance des alimens de toute eſpece, & qu'il n'y croît point

de vin, les habitans sont plus sujets à tomber dans les excès de la gourmandise que dans ceux de l'yvrognerie, & cette particularité produit un effet méchanique sur leur tempérament. Elle augmente leur sévérité apparente: de sorte qu'ils sont graves sans être phlegmatiques, & ont l'extérieur dur, avec des cœurs très-compatissans. Ils sont distingués des autres peuples de l'Europe par leur exactitude dans le raisonnement, & leurs voisins mêmes les appellent assez généralement *la Nation des Philosophes*. Cette supériorité de raison est l'ouvrage de la liberté; ils poursuivent la vérité par-tout où elle les conduit, sans être effrayés des résultats; & comme ils ne redoutent point le pouvoir, ils donnent l'essor aux plus secrets mouvemens de la pensée. Toutes les fois que la Philosophie prendra racine dans une nation libre & grave, elle y fleurira inévitablement; la liberté donne le courage de tenter des entreprises littéraires; la gravité suppose la constance pour exécuter.

On a long-tems douté si la passion des Anglois pour la liberté est un pur

effet du hasard, ou si elle résulte de l'influence de certaines causes extérieures, ou si un Anglois est naturellement plus amoureux de la liberté, que d'autres peuples qui n'en connoissent pas les avantages & les douceurs.

Si nous faisons attention à quelques especes d'animaux que le pays produit; si nous considérons leur impétuosité, leur courage, leur férocité, & si nous remarquons que ces mêmes animaux perdent ces qualités dès qu'ils sont transplantés dans un autre climat, nous serons portés à attribuer à des causes physiques cette horreur pour la servitude, qui a toujours distingué les Anglois.

Ils ont toujours été singulierement jaloux de leurs privileges; & dans le tems même des Romains, on a observé qu'ils traitoient fort durement les Etrangers, parce qu'ils les regardoient comme des espions & des ennemis secrets de leur liberté & de leur constitution.

Ce principe de liberté, d'impatience du joug, résulte probablement des avantages de leur situation. Comme ils n'ont point d'ennemis au-dehors qui puissent

distraire leur attention, tous leurs soins sont concentrés sur le bonheur intérieur dont ils jouissent; & comme ils ne reconnoissent point de rivaux qui soient réellement à craindre, ils ne voyent point de plus dangereux ennemis que ceux qui voudroient restreindre cette liberté, dont les Etrangers les laissent jouir paisiblement.



ARTICLE VII.

HISTORIA natural de la Langosta de España, por M. Guillelmo Bowles, *Inglès, residente al presente en España.*

« HISTOIRE naturelle de la Langoste ou Sauterelle d'Espagne, » par M. *Guill. Bowles*, Anglois, » résident actuellement en Espagne.

CETTE espece de sauterelle se trouve particulierement dans les landes incultes de la partie méridionale de l'Estramadure; mais on y fait peu d'attention, parce qu'elles n'y peuplent que modérément. Elles vivent de plantes sauvages; elles entrent peu dans les bleds, & jamais dans les maisons; ramassées dans un canton particulier, elles ne vont point se multiplier dans les contrées voisines. Les habitans de la campagne les voyent tranquillement paître & sautiller dans les champs; ils laissent échapper l'occasion favorable d'exterminer la race entiere, & on

ne leur fait la guerre que lorsqu'il n'est plus tems.

Ces insectes laissent chaque année une postérité peu nombreuse, parce que le nombre des mâles excede de beaucoup celui des femelles. C'est cette extrême rareté de femelles, qui peut seule donner des bornes à la propagation de ces animaux; car si l'on voyoit malheureusement pendant sept ans une génération égale & constante des deux sexes, leur multiplication seroit si prodigieuse, que le regne végétal seroit bientôt entierement dévoré; les oiseaux, les quadrupedes périroient de faim, & les hommes mêmes serviroient de dernier aliment à la Langoste.

C'est précisément ce qui est arrivé dans l'Estramadure en 1754. La pernicieuse fécondité de cette année; dans la production des femelles, porta l'année suivante la disette & la misere en Portugal & dans la Manche, d'où la calamité se répandit dans les provinces voisines, & jetta successivement la désolation dans les royaumes de Murcie, de Valence, d'Andalousie & de Grenade.

Avant que d'expliquer la fécondité prodigieuse de la Langoste, je vais décrire ses amours, avec la liberté d'un Naturaliste, mais avec des intentions pures & philosophiques. Le mâle cache dans la partie opposée à sa tête, un aiguillon de cinq lignes de long, ce qui fait le tiers de son corps; sa grosseur surpasse celle de sa jambe. La racine de cet organe & ses muscles érecteurs sont fixés dans les entrailles de la Langoste, comme l'aiguillon l'est dans l'abeille : il assaille la femelle avec les mouvemens & la fureur du coq : l'organe se gonfle, le canal de la femelle se contracte, ils ne peuvent plus se dégager. Ce n'est pas par des instans, c'est par des heures, qu'il faut mesurer la durée de leurs accouplemens. La Langoste jouit dans une seule fois, sans interruption, de la valeur réelle de la vie entiere de l'homme, partagée en dix mille momens exquis. On voit alors tantôt le mâle se retourner comme le chien; tantôt la femelle s'envoler avec le mâle, qui a les aîles abattues & s'attache à elle, en la serrant des jambes; mais le plus souvent on voit le mâle se dégager de la femelle

par de violens tiraillemens : il se blesse, il se déchire; une chaleur extraordinaire dévore ses entrailles, l'instinct de sa conservation est suspendu par la douleur; il cherche un puits, un lac ou une riviere pour se rafraîchir; il mouille les aîles dans l'eau, elles perdent leur ressort, il ne peut plus voler & il périt ordinairement noyé. C'est ainsi que la mort des peres est une condition nécessaire à l'existence des enfans. La structure des organes de la génération est, heureusement pour l'homme, une structure fatale à l'espece : ces insectes perdent la vie à mesure qu'ils la donnent.

La femelle, débarrassée des caresses du mâle qui dans les efforts de leur séparation la fatiguoit, passe les dernieres heures de sa vie à construire une habitation à la surface de la terre, pour garantir pendant neuf mois quarante œufs vivifiés, contre les dangers de la charrue, de la herse, des pluies & de la gelée. Ce dépôt est bien précieux pour la mere : il y va de la vie de toute sa race; sa postérité entiere, renfermée dans ces œufs, seroit anéantie par un seul coup de beche; ce se-

roit la fin du monde pour la Langoste. Nous avons vu qu'il a coûté la vie au pere pour avoir rendu la mere féconde : nous allons voir la mere sacrifier la sienne pour la conservation de ses œufs.

La maniere dont la Langoste dépose ses œufs en terre, est bien merveilleuse : elle est armée, à la partie postérieure de son corps, d'un instrument qui a huit lignes de longueur, arrondi, lisse, de la grosseur d'une plume à sa base, & qui va toujours en diminuant, comme une pique, jusqu'à sa pointe qui est d'une extrême dureté. Cet organe est percé dans toute sa longueur, comme la dent de la vipere, d'un canal qu'on ne voit qu'à la loupe : dans le centre de sa base, qui est concave, on trouve une vessie très-déliée, remplie d'un suc bitumineux : l'orifice de cette vessie aboutit précisément dans le canal d'où coule le suc dans le tems de la ponte. La peau du ventre de l'insecte recouvre la surface extérieure de la base de la pique pour assurer ses mouvemens latéraux; & la surface intérieure de ses bords étant liée aux entrailles mobiles de l'insecte,

cet inſtrument peut tourner comme un pivot ſur ſon axe : quatre muſcles qui naiſſent du corps de ſa pique & qui vont en montant s'attacher au corcelet, ſont toujours prêts, par leur contraction alternative, à exécuter ce mouvement circulaire : les eſpaces intermédiaires de ces muſcles ſont remplis par quatre membranes élaſtiques, pour donner à l'outil tout le jeu d'un reſſort.

Voilà donc un inſtrument organiſé, aſſujetti à des puiſſances volontaires, combinées avec des forces méchaniques, par lequel il peut agir dans tous les ſens poſſibles. La conſtruction merveilleuſe de ce petit organe, ſi on l'étudioit avec ſoin, pourroit fournir à l'Ingénieur des idées pour perfectionner l'art de forer les canons; au Mineur, une meilleure tariere pour ſonder & reconnoître la nature des couches profondes; à l'Ouvrier, un modele de vrille pour percer les métaux, *&c.* car l'outil que porte la Langoſte, eſt tout-à-la-fois un foret, une tariere, une vrille & un vilebrequin.

Quelque commode que ſoit cet inſtrument pour percer la terre la plus

dure, il ſeroit peu utile à l'ouvriere pour conſtruire, ſans autre ſecours, une place commode & ſûre pour dépoſer ſes œufs. Il ne s'agit pas ici de faire un ſimple trou; il faut gâcher du mortier; il faut maçonner & bâtir, ou plutôt il faut élever ſous terre une colonne creuſe en ſtuc : il faut donc que l'inſecte ſoit pourvu d'un ciment liquide, afin de lier enſemble & de bien cimenter les matériaux de cette fabrique ſouterreine. Ce ciment doit poſſéder néceſſairement les trois qualités ſuivantes, d'être inſoluble dans l'eau, & impénétrable à la pluie qui noyeroit les petits : d'être inaltérable dans les chaleurs brûlantes de l'été, parce que la colonne s'écrouleroit par la fonte du ciment, & deviendroit le tombeau de ſes habitans : enfin de réſiſter conſtamment aux gelées de l'hyver, parce que le reſſerrement des parois écraſeroit les œufs. La Langoſte eſt abondamment pourvue d'une pareille matiere; & c'eſt le ſuc bitumineux qui ſe conſerve, comme nous l'avons dit, dans la petite veſſie poſée à la partie concave de la baſe de la pique; & l'inſecte peut le ſeringuer dans ſes beſoins. Voyons

maintenant ce qui ſe paſſe dans le travail mortel de la ponte.

Les œufs étant vivifiés par le mâle, la femelle cherche une terre vierge, pour les dépoſer à l'abri de la charrue & de la beche. Que les Langoſtes fondent par millions ſur un canton fertile, pas une ne pondra dans un champ labouré : qu'il y ait un ſeul arpent de terre ſauvage, dure & inculte dans toute la contrée, c'eſt-là préciſément où toutes s'attrouperont pour pondre. Cette préférence, ſi néceſſaire à la conſervation de l'eſpece, eſt déterminée par l'odorat. Les hommes n'ont pas encore bien conçu toute la force, toutes les combinaiſons de ce ſentiment dans les inſectes; la plûpart de leurs actes, de leurs prévoyances, de leurs ruſes, qui paroiſſent naître de la réflexion, ne ſont que l'effet des émanations de leur odorat. C'eſt par l'odorat que l'abeille ſuit la piſte de ſa ruche, en y retournant de deux lieues en ligne droite. J'ai vu voler des guêpes de fort loin, & venir directement chercher de la viande cachée exprès ſous une coupe dans un champ. Quel voyageur ignore que la punaiſe ſuit le ma-

telas tranſporté au milieu de la chambre, qu'elle ſent ſon homme, grimpe le mur, marche au centre du plat-fond, & ſe laiſſe tomber préciſément ſur le viſage qu'elle avoit flairé. J'ai eu la patience d'en obſerver une qui prit trois heures & demie pour faire le voyage & venir tomber à côté de ma bouche.

C'eſt ainſi que la Langoſte ſent la terre remuée. On peut dire, ſans métaphore, qu'elle flaire & le danger & ſa conſervation; mais elle n'a point la connoiſſance du motif qui lui fait préférer la terre inculte, ni celle du danger de la charrue qu'elle évite : elle n'a point le ſentiment agréable qui naît de l'idée de la vie qu'elle va aſſurer à ſes œufs, pas plus que les fours en Egypte ne ſentent de la joie lorſqu'ils ſont échauffés au degré néceſſaire pour faire éclore des poulets.

Si la plûpart des actes qui paroiſſent l'effet de la réflexion dans les inſectes, ſont dûs à la ſenſibilité exquiſe de leurs organes olfactoires, tous leurs ouvrages matériels ſont les produits aveugles d'une néceſſité méchanique. De-là vient cette ſtupide uniformité, cette répétition invariable &

ſucceſſive du même modele dans tous leurs travaux, cette identité éternelle dans toutes leurs productions. Ils ſont incapables de perfectionner, d'inventer & même de varier. Les premiers parens des inſectes étoient auſſi habiles que le ſont les individus d'aujourd'hui, & que le ſeront les derniers ſurvivans de la race. Le plan & la ſymmétrie de leurs ouvrages étonnent; mais, ſuivant l'expreſſion d'un grand Homme, c'eſt le ſceau divin, dont leurs manœuvres portent l'empreinte, qui doit nous frapper.

La terre intacte étant auſſi indiquée par l'odorat, des légions innombrables de ſauterelles volent & s'y repoſent, afin de conſtruire des habitations. J'ai paſſé bien des heures à admirer le travail pénible de cette conſtruction. La femelle commence par alonger & écarter ſes ſix pattes, en fixant leurs griffes en terre; elle s'accroche aux racines de l'herbe avec ſes dents, elle déploie en même tems les deux étuis écailleux de ſes aîles, & preſſe ſa poitrine contre la terre. Son corps ainſi aſſuré, & ſes points d'appui fixés, elle leve le ventre, courbe

& retire ſa pique, qui alors fait un angle droit avec ſon corps : dans cette attitude, elle commence à percer la terre la plus dure, & même les ardoiſes. Tous les mouvemens néceſſaires pour creuſer une cavité, ſont pratiqués par le jeu des puiſſances que nous avons décrites; mais un ſimple trou, comme j'ai déja dit, ſeroit peu utile aux vues de la Langoſte : il faut maçonner un cilyndre creux, une cannetille, pour dépoſer ſes œufs. La cavité finie en deux heures, elle commence le travail pénible de bâtir & de pondre en même tems. Elle détache des portions de terre avec ſa pique : le ſuc bitumineux, dont j'ai déja parlé, ſe trouve néceſſairement exprimé du ſac & ſeringué dans le tuyau de ſa pique, par les violens efforts de ſes entrailles & par la preſſion de ſon ventre : elle gâche & pêtrit bien ce ſuc avec la terre, juſqu'à ce qu'en ayant fait une pâte, elle façonne, avec la pointe de ſa pique, une petite coupe liſſe & vernisſée en-dedans. C'eſt dans ce vaſe, qu'elle dépoſe ſes premiers œufs; elle les arrange dans un ordre admirable, parce que leurs opérations étant ma-

chinalement bornées, elles ſont tout par ſymmétrie. L'inſtant après cette premiere ponte, elle recommence à gâcher du nouveau mortier, à élever les côtés de la petite coupe, à façonner ſon ouvrage, & à pondre de nouveau; & après une répétition conſtante de travail & de ponte, elle acheve ſon ouvrage en ſix heures. La colonne creuſe ou cannetille étant finie, la Langoſte en ferme bien artiſtement l'ouverture ſupérieure par une porte de bitume qui eſt réellement inſoluble dans l'eau, impénétrable à la pluie, & qui réſiſte aux gelées de l'hyver & aux chaleurs de l'été. Lorſque la ponte & la fabrique ſont achevées, il y a peu de meres qui ayent aſſez de force pour voler juſqu'aux premieres eaux, & s'y noyer comme les mâles : la plus grande partie, épuiſée par le travail, expire bientôt après dans le voiſinage de leurs petits. De-là ces milliards de cadavres diſperſés çà & là dans les terres incultes : triſte ſpectacle pour le laboureur; car ce ſont des avis certains qui annoncent la déſolation de l'année prochaine : il voit d'avance toute l'étendue du dégât futur, & ſans pou-

voir le prévenir. Il connoît, ſans remede, le nombre des ennemis recelés ſous la terre, par la quantité des morts qui en couvrent la ſurface.

Il ne faut pas omettre un fait bien connu & très-remarquable. Pendant le travail de la ponte, on voit ſouvent un mâle monter ſur la femelle, un autre embraſſer celui-ci, un troiſieme grimper ſur le ſecond, *&c.* J'en ai compté juſqu'à ſix les uns ſur les autres. Quoique cette preſſion puiſſe aider la femelle, dans la ponte de ſes œufs, ou à exprimer le ſuc bitumineux, ou à donner plus de force à ſa pique pour percer la terre, je ne penſe pas cependant que ce ſoit-là les motifs de cet accouplement de mâles. J'ai remarqué que, malgré la multiplication prodigieuſe de ſauterelles femelles dans l'Eſtramadure en 1754, il y eut toujours beaucoup plus de mâles que de femelles. Il eſt aiſé de reconnoître les ſexes par la pique & par le ventre. Comme ces mâles ſurnuméraires ne trouvent pas de compagnes pour appaiſer leurs deſirs ardens dans la rage du rut, ils ſont attirés à la femelle par ſon odeur & par ſon attitude, qui eſt

précisément la posture qui indique le tems de sa chaleur & appelle le mâle. Dans l'athmosphere de ces émanations voluptueuses, les mâles appaisent leur feu par ces tentatives lubriques & folles, très-communes chez les quadrupedes, & bien connues des Gardes-meutes, des Pasteurs & des Bouviers.

L'œuf qui renferme l'embryon de la sauterelle, a la même figure que la cannetille; c'est un petit cylindre membraneux, d'une ligne de longueur, très-lisse & fort blanc: ces œufs sont arrangés l'un à côté de l'autre un peu obliquement; & la tête du petit se trouve placée, comme tous les animaux dans la matrice, vers l'extrêmité par laquelle il doit sortir. Le tems d'éclore varie suivant la chaleur du lieu de la ponte: il est plus tard dans les montagnes que dans les plaines. J'ai vu des millions de sauterelles à la fin de février 1758, sautillant dans les landes d'Almeria; j'en ai vu naître du côté de la Sierra Nevada en avril, & j'ai vu ensuite que dans la haute Manche, toutes n'étoient pas écloses au commencement de mai. Ce sont de vrais thermometres vivans, qui indi-

quent la chaleur respective des territoires du même pays & des différentes contrées. Voilà l'origine de ces légions volantes de sauterelles qui paroissent successivement dans les mois de juin, juillet & août.

Nous avons vu plus haut que la ponte est toujours faite dans une terre inculte: nous voyons ici qu'il faut un certain degré de chaleur pour faire éclore les œufs; toute propagation de la Langoste est donc interdite dans une contrée froide & dans un pays cultivé. Ces terres ne peuvent souffrir que les effets d'une surprise passagere de quelques légions vagabondes, emportées par des vents.

Ces petites sauterelles sont noires en sortant de leurs œufs, & de la grandeur du *Moskito*. Elles s'attroupent par colonies à l'entour des buissons, toujours s'agitant & sautillant les unes sur les autres: un espace circulaire de trois ou quatre pieds en est absolument noirci & paroît être animé. Lorsque ce spectacle frappe la vue à dix pas de distance, dans un lieu où il croît un peu de mousse blanche, il fait naître dans

l'esprit le sentiment lugubre d'un drap mortuaire, agité & ondoyant.

Les Langostes s'écartent peu du lieu de leur naissance, dans les premiers jours de leur vie. Les aîles sont à peine développées, les jambes sont foibles, les dents n'ont pas encore acquis de la dureté: elles se nourrissent de la rosée. Au bout de quinze ou vingt jours elles broutent les jeunes pousses des herbes; mais lorsque les organes se fortifient, elles rompent toute société: les colonies se dispersent dans les terres, dans les champs & dans les landes voisines, où elles passent, sans jamais dormir, les jours & les nuits à tout dévorer, jusqu'au parfait accroissement de leurs aîles; mais elles dévorent avec une voracité impitoyable: il semble qu'elles mangent plutôt par rage que par besoin, & que c'est moins la faim que la destruction qui les excite.

Il est naturel qu'elles aiment les plantes succulentes, douces ou insipides, comme les melons, les concombres, les grains & les légumes. Il n'est pas étonnant que les plantes aromatiques les attirent; tout odorat est flatté

par la lavande, le romarin, la sauge, la santoline, l'abrotanum & le thim, plantes vagabondes qui embaument les terres sauvages d'Espagne, & qui font, par les soins de la culture, les délices des jardins du reste de l'Europe.

Elles mangent la moutarde, les oignons, l'ail, sans être rebutées par la chaleur piquante de l'alkali volatil. Je les ai vues manger avec avidité des plantes dégoûtantes & venimeuses, jusqu'aux racines. Je les ai vues dévorer la ciguë & la puante jusquiame avec autant de fureur que le *tomillo*, le plus suave & le plus agréable de tous les aromates. Elles grugent & elles avalent les renoncules caustiques, qui brûlent jusqu'à la peau des animaux, avec le même appétit que le rafraîchissant pourpier, ou les douces anagallis aux fleurs de saphir & de rubis. Les mentes & le baume ne sont pas préférés au fétide chenopodium, ni l'émolliente mauve au brûlant hellébore. Elles massacrent tout sans distinction de goût, d'odeur, de chaleur, de qualité; mais de tout le regne végétal, la retama semble faire leurs délices, quoique les tiges en soient dures, & qu'elle soit de

l'amertume la plus insupportable. Un jour je vis tomber une légion de Langostes dans la Manche, non loin d'Almaden; je les vis ronger les chemises de lin des riches, les haillons de chanvre des pauvres, & les langes de laine des enfans, que les Blanchisseuses avoient étendus sur l'herbe pour les faire sécher. Le Curé du village, homme de bien, me dit qu'un détachement de cette même légion entra dans l'église par les carreaux cassés des fenêtres, mangea les vêtemens de soie qui ornent les images des Saints, & rongea jusqu'au vernis.

Cependant l'estomac de la Langoste est une membrane déliée, très-tendre; le canal intestinal n'est qu'une toile d'araignée repliée en tuyau; il est unique & sans contours. La chaleur d'aussi foibles organes & le suc qui les arrose, décomposent pourtant ces linges, ces laines, ces vernis, ces plantes venimeuses, brûlantes, ameres, aigres, & en extrayent un suc égal & salutaire pour les insectes. Mais comment pourra-t-on concevoir que cet animal si vorace ne touche jamais aux *tomates*, cette plante que les François, qui l'ab-

horrent aussi-bien que la Langoste, nomment avec une justice toute prophétique, *pommes d'amour* ou *pommes de Paradis*. Ce charmant fruit, dont le suc est fatal à la Langoste, développe une pointe d'acide si léger, si doux, si flatteur, qu'il est agréable à tous les palais.

Curieux de connoître les organes de la mastication qui servent à cette affreuse destruction, j'en fis la dissection avec soin. La tête de la Langoste est de la grandeur d'une *garvanze* alongée; elle tombe droit à terre: le front est perpendiculaire à l'horison, comme les têtes des chevaux de la belle race d'Andalousie; ce qui lui donne un maintien grave. Ses levres sont fendues; ses yeux sont grands, noirs, saillans & effarés. Elle a une physionomie timide & la face du lievre. Qui penseroit que des insectes avec cette tête *respectable* & cette face imbécille, pussent être le fléau des hommes? Les deux mâchoires sont garnies de quatre dents incisives, dont les bords sont tranchans. L'articulation des mâchoires a deux mouvemens opposés, l'un de haut en bas, l'autre horisontal en se croisant:

il est évident, par la méchanique de cette construction, que la Langoste peut mordre, scier ou couper, suivant ses besoins. Voilà donc ses armes fatales aux végétaux. Quel être vivant peut résister contre des dents qui font l'office de pince, de scie & de ciseaux?

La Langoste passe les mois d'avril, de mai & de juin à tout dévorer. Vers le milieu de juin, ses aîles prennent une belle couleur de rose; elles ont acquis tout leur ressort, & leurs puissances motrices ont toutes leurs forces. C'est alors que la chaleur de leurs amours les associent en colonies pour la seconde & la derniere fois; c'est le tems de la puberté de la Langoste. Un feu vif s'allume dans les organes de la génération, & les excite au desir de perpétuer l'espece; mais ce feu n'allume pas un desir égal dans les deux sexes. Le mâle est animé, la femelle est froide; il l'approche, elle fuit; elle grimpe une chaumiere, il l'y poursuit; elle descend, il en tombe; elle se cache dans l'herbe, il la cherche; elle saute pour l'échapper, il vole pour l'atteindre. Tout le tems de la fraîcheur du matin est consumé dans ces

attaques & cette résistance. La chaleur du soleil vers les onze heures ayant séché les aîles, qui perdent tout leur ressort par l'humidité de l'air, les femelles se dérobent par le vol aux poursuites continuelles des mâles; ceux-ci les suivent, & toutes s'élevent en légions effrayantes en l'air, jusqu'à la double hauteur d'un clocher ordinaire. Cette terrible colonne est si épaisse qu'elle éclypse le soleil, comme lorsqu'il neige. Le gai, le beau ciel d'Espagne paroît alors aussi triste en été, que le ciel d'Allemagne en hyver. Les soupirs de tant de milliards de mâles, avec les murmures de leurs aîles, forment un bruit sourd, semblable à celui d'un vent doux qui souffle au travers d'un bocage. La route que prend la formidable colonne, est toujours déterminée par le vent: elle vole quelquefois trois lieues d'un seul trait, à l'aide d'un vent favorable; elle se repose plus souvent, & ses stations sont plus courtes dans un jour serein. Elles ont l'odorat d'une sensibilité si étonnante, qu'elles flairent le bled de très-loin. Je les ai vues dériver de la ligne droite en plein vol, pour aller dévorer

un champ de bled à une demi-lieue de distance, & puis reprendre leur premiere route. Le dégât est bientôt fait : elles ont quatre bras, deux jambes, & trois griffes au bout de chacun de ces membres. Elles grimpent au-haut des tiges, comme les Matelots au-haut des mâts; elles mangent seulement les collets encore tendres des épis, qui tombent à terre. Quel spectacle pour le Laboureur, de voir un champ de chaume ainsi décapité! On les vit voler à Malaga à un quart de lieue dans la mer; & lorsque toute la ville spectatrice espéroit voir bientôt cette légion périr dans l'eau, la tête de la colonne fit tout-à-coup un demi-tour à gauche, vola droit à terre, & passa douze heures à dévorer & à pondre. Elles sentent la mer : le grand nombre de cadavres qu'on a vu nager sur les bords de la Méditerranée, avoient été noyés dans l'eau douce des torrens & des rivieres, & de-là furent portés à la mer; car il est inoui qu'une colonne se soit noyée dans l'eau salée : elles ont l'odorat trop fin.

Ces redoutables essains inondent les terres pour y répandre la famine,

comme les débordemens des Barbares du Nord, jadis le fléau de l'espece humaine : l'impitoyable Langoste détruit tous les végétaux, dans les pauses qu'elle fait, en volant après l'amour, au massacre & à la mort.



ARTICLE VIII.

EMBRYOLOGIA sacra, sive de officio Sacerdotum, Medicorum, & aliorum, circà æternam parvulorum in utero existentium salutem. Libri quatuor. S. T. & V. J. D. Francisco-Emmanuele Cangiamila, *Panormitanæ Ecclesiæ Canonico Theologo, & in toto Siciliæ regno, contra hereticam pravitatem Inquisitore Provinciali, Auctore ac Interprete. Panormi, M. DCC. LVIII. Typis* Francisci Valenza, *Regii S.S. Cruciatæ Impressoris.*

« EMBRYOLOGIE sacrée, *ou* Traité » du devoir des Prêtres, des Médecins & autres, sur le salut » éternel des enfans qui sont dans » le ventre de leur mere; par M. » *François-Emmanuel Cangiamila*, » Docteur en Théologie & en Droit, » Chanoine Théologal de l'Eglise » de Palerme, & Inquisiteur Provincial dans tout le royaume de » Sicile. A Palerme, chez *François*

» *Valenza*, Imprimeur du Roi, *&c.* » Volume *in-folio* de près de 400 » pages. »

Premier Extrait.

IL y a peu de Livres qui soient composés avec autant de zele & de soins, qui ayent exigé plus de recherches, & qui renferment plus d'érudition, que celui que nous annonçons. Le mot d'*Embryologie* signifie à la lettre, *discours sur les embryons*, c'est-à-dire, les enfans avant leur naissance. Il ne s'agit point ici de leur formation, de leur accroissement, ni de tout ce qui a rapport à leur état physique. L'Auteur n'a pour objet que leur conservation, envisagée principalement du côté spirituel; c'est vers ce point unique que sont dirigées toutes ses attentions & ses sollicitudes; quoique ce sujet soit des plus importans, il sembleroit assez borné. Mais par la maniere dont il est traité, on voit combien il est fécond sous la plume d'un homme savant, qui approfondit tout ce qui a trait aux questions qu'il s'est proposé d'éclaircir. Cet Ouvrage fut publié d'abord en Italien en

1745. L'Auteur l'avoit écrit en cette Langue en faveur de ses compatriotes; & afin qu'il fût à la portée des gens de Justice des plus petits Villages, il est augmenté du double dans cette seconde édition latine, à la tête de laquelle on a mis les témoignages avantageux dont cet Ouvrage a été justement honoré. Il y en a de très-respectables. Benoît XIV. de glorieuse mémoire, en a parlé avec une estime très-distinguée dans un de ses savans Ecrits; & ceux à qui l'examen de ce Livre a été confié, Théologiens, Jurisconsultes, Médecins, tous s'accordent à lui donner les louanges les plus étendues; ils en ont reconnu la nécessité, l'utilité, & l'ont regardé en outre comme un Ouvrage agréable. On y trouve de la philosophie naturelle & expérimentale, des connoissances de Médecine, de Chirurgie & d'Anatomie; les questions morales montrent un Casuiste éclairé; la Théologie dogmatique, l'Histoire sacrée & profane, le Droit civil & canonique, toutes ces sciences dans lesquelles l'Auteur paroît également versé, lui fournissent des matériaux qu'il a sçu employer avec fruit; il ne laisse

rien à desirer: toutes les sources d'érudition semblent épuisées sur chaque point qu'il a cru devoir traiter.

Cet Ouvrage est divisé en quatre Livres, dont nous donnerons une notice exacte, en exposant le sommaire de chaque chapitre. Le premier Livre traite de la vigilance des Curés & de tous les Ecclésiastiques envers les femmes enceintes, des moyens d'empêcher les avortemens, & du baptême des avortons. L'Auteur expose dans le premier chapitre, les différentes causes de l'avortement, & il exhorte les femmes à les éviter soigneusement. Aux raisons tirées de leur propre intérêt ou de celui de leur fruit, il ajoute l'autorité des Peres de l'Eglise qui en ont fait un précepte positif & un cas de conscience. La misere étant une cause occasionnelle d'accident pour les femmes grosses, les Pasteurs sont vivement excités à procurer aux pauvres les secours charitables dont elles ont spécialement besoin dans cet état. Il rappelle l'ancienne discipline de l'Eglise Latine, qui imposoit l'obligation de trois Carêmes aux femmes qui avoient eu le malheur d'un avortement involontai-

re; & l'usage actuel de l'Eglise Grecque, qui, dans ce cas, ordonne des pénitences, présumant que Dieu n'a permis la perte d'un enfant, qu'en punition de quelque péché. De ce principe, M. Cangiamila conclut qu'il seroit à propos que les Prêtres usassent de leur autorité spirituelle envers leurs pénitentes qui ont fait de fausses-couches, pour les obliger aux plus grandes précautions, & prévenir dans la suite un semblable accident.

Le second chapitre indique les moyens dont les Curés peuvent se servir pour empêcher les avortemens volontaires. Il y a ici plusieurs tableaux de la dépravation des mœurs des jeunes personnes du sexe. Saint Jerôme & Tertullien en ont parlé dans les termes les plus énergiques; le premier se plaint du grand nombre de veuves qui n'ont jamais été mariées, & déplore le sort des filles consacrées à Dieu, qui, pour cacher leur honte, sont mortes des remedes qu'elles avoient pris pour avorter, chargées de trois crimes énormes, de l'homicide de soi-même, de l'adultere spirituel, & du parricide à l'égard de leur fruit. L'Auteur combat la fausse

& dangereuse subtilité qui fait distinguer le fœtus animé de celui qui n'a pas reçu la vie. Les Payens & les Manichéens ont été censurés à cette occasion par les Peres de l'Eglise. Il est certain d'ailleurs que les femmes courent un très-grand danger pour elles-mêmes dans l'usage de ces médicamens: on ne peut trop les proscrire. Le Pape Sixte V. a prononcé par une constitution, les plus grandes peines contre tous ceux qui procureroient l'avortement, même avant que le fœtus fût animé; & quoique l'excommunication majeure & la réserve de ce cas au souverain Pontife ait été restreinte par l'indulgence de Gregoire XIV. à l'avortement du fœtus animé, dont il a laissé aux Evêques le pouvoir d'absoudre, la peine en elle-même n'est point infirmée à l'égard du fœtus inanimé, dont on auroit procuré l'avortement. La dénonciation de la grossesse d'une fille au Magistrat Civil, seroit, suivant l'Auteur, un plus grand frein que les excommunications & autres peines spirituelles qui sont de foi interne, & qui sont ignorées de tout le monde. Il fait à ce sujet des leçons de prudence

aux Pasteurs, variées suivant l'état des personnes; car on doit tenir une conduite différente à l'égard des filles qui sont chez leurs parens, sous toutes les apparences de l'honnêteté, & des personnes qui vivent scandaleusement dans la débauche.

Les femmes grosses sont sujettes à toutes sortes de maladies & d'indispositions qui exigent des remedes. Le chapitre troisieme prescrit aux Médecins les précautions qu'ils doivent prendre pour que les secours qu'ils donnent aux meres ne soient point nuisibles aux enfans. On agite ici la question : sçavoir, si dans un accouchement difficile, on peut porter des instrumens meurtriers sur l'enfant, dans la certitude morale qu'il est sans espérance de pouvoir survivre. Cette opinion seroit très-dangereuse dans la pratique ; & l'on adopte le sentiment de Saint Ambroise, qui dit que dans le cas où l'on ne pourroit donner du secours à l'un, sans faire du mal à l'autre, il vaudroit mieux s'en désister. L'Auteur ne desapprouve pas l'opération par laquelle un Chirurgien tâche de délivrer la mere de son enfant avec l'instrument de Pal-

fin, corrigé par M. Gregoire. La Chirurgie des accouchemens a fait dans ces derniers tems des progrès considérables sur l'usage du tire-tête. Les Ouvrages de nos célebres Accoucheurs donnent les principes de cette opération, aussi utile aux meres que favorable à la conservation des enfans.

Dans le cinquieme chapitre, on examine & l'on semble régler la conduite des Médecins dans l'usage des grands secours de l'art, tels que la saignée, les purgations, qui ne peuvent être employées qu'avec grande discrétion, dans la crainte de nuire à l'enfant. On parle toujours d'après les bons Auteurs, dont on oppose les préceptes à ceux qui ont eu des opinions contraires : on ne dissimule pas qu'il n'y ait des cas très-embarrassans ; alors il faut avoir recours à la priere & implorer la faveur de la divine Providence. On cite des textes de l'Ecriture-sainte, relatifs à ce pieux conseil. Toutes ces choses sont écrites pour apprendre aux Ecclésiastiques ce qu'il faut qu'ils enseignent aux femmes sur leurs obligations de justice & de piété envers leurs enfans. Le premier de ces devoirs est de les allaiter. Il est

contre le vœu de la nature de s'en dispenser ; & l'on prouve, par l'autorité de Boërhaave, que les meres n'y trouveroient pas moins d'avantages que les enfans.

On discute, dans le cinquieme chapitre, le tems où le fœtus commence à être animé dans le ventre de sa mere. Le vulgaire est persuadé que les mâles ne le sont qu'au quarantieme jour, & que l'ame n'existe pas chez les femelles avant le quatre-vingt ou quatre-vingt-dixieme jour. L'autorité de l'Ecriture-sainte & des Peres de l'Eglise sert à prouver qu'on ne sait rien de positif sur une matiere aussi obscure ; mais on rapporte des faits, par lesquels il est probable que l'animation a lieu plutôt qu'on ne pense : aussi désapprouve-t-on la coutume de jetter dans les ordures la petite masse abortive, quelque peu avancé que soit le terme de la fausse-couche. L'Auteur se félicite d'avoir donné lui-même la sépulture dans une église à un embryon qu'on avoit d'abord jetté comme un grumeau de sang ; la femme d'un garçon de son Imprimeur l'avoit ramassé pour en faire un examen attentif, dé-

terminée par la lecture d'une épreuve du *Traité de l'Embryologie* ; elle reconnut un enfant mâle bien conformé, à qui elle donna le Baptême, & qui ne mourut que quatre minutes après.

Le sixieme chapitre est employé à la réfutation de quelques Modernes, qui enseignent que les ames & les corps sont l'effet d'une création simultanée dans Adam. On croit que les Observations microscopiques de *Leuwenhoëk* & de *Hartzoëker* sur les animaux, ont ouvert la voie à cette opinion. On lui oppose le systême de Wolf, dans lequel les vers spermatiques ne sont ni des hommes, ni le principe de leur génération. Après la discussion philosophique de cette question, on la considere théologiquement, par les conséquences qu'on en pourroit tirer à l'égard du péché originel. On nous dispensera de suivre l'Auteur dans les difficultés dont il donne des solutions satisfaisantes.

Il est indubitable que l'ame est créée pour chaque corps pendant qu'il est encore dans le sein de la mere : mais on recherche dans quel tems précis cela

a lieu ; c'est le sujet du septieme chapitre. Jean Marc, premier Médecin de la ville de Prague, a prétendu que l'ame raisonnable n'existoit point avant la naissance : c'étoit l'opinion de Platon & d'Asclepiade, de Protagoras & de plusieurs Stoïciens. L'enfant, disoient-ils, reçoit l'ame par infusion au moment de sa naissance & lorsqu'il commence à respirer. Si par le mot d'ame les Philosophes entendoient le souffle, l'air qui est nécessaire pour la respiration, ils soutenoient une vérité incontestable ; on leur oppose néanmoins l'autorité de l'Ecriture Sainte, où il est dit que Saint Jean a sauté de joie dans le ventre de sa mere à six mois. C'est Aristote qui a le premier fixé l'animation au quarantieme jour pour les garçons. S. Augustin & tous les Théologiens, d'après S. Thomas, ont adopté le sentiment d'Aristote, qui a eu le plus grand crédit dans l'Ecole jusqu'en 1640, que Thomas Fienus entreprit de le renverser. Aristote dit que le fœtus mâle est complettement organisé au quarantieme jour, & qu'il est du volume d'une grosse fourmi.

On rapporte contre lui des observations faites sur des fœtus abortifs par Gassendi, Kerkin, Drelincourt & M. Bianchi de Turin, sur l'accroissement du fœtus depuis sa naissance jusqu'au quarantieme jour & au-delà ; & il en résulte qu'il a bien plus tôt la grosseur qu'Aristote lui avoit attribuée à ce terme. On traite de fable, & l'on prouve le ridicule de la distinction faite entre le tems si disproportionné de l'animation des mâles & des femelles. Il est certain que l'embryon a du mouvement dès les premiers jours de la conception. Aristote ne l'ignoroit pas ; mais il distinguoit ingénieusement la vie végétative, la sensitive & la raisonnable qui se succédoient : ensorte que le fœtus devoit d'abord être considéré comme plante, & ensuite comme animal, avant que de passer à la condition d'homme. Toutes les Universités, excepté celle de Conimbre, ont rejetté l'opinion d'Aristote sur cette succession d'ames.

On examine dans le huitieme chapitre le sentiment de ceux qui n'admettent l'animation que quand les

membres principaux sont formés ; & celui de Zachias qui croit qu'elle a lieu au moment même de la conception. Les autorités sont recueillies avec soin pour l'exposition de chaque doctrine : le chapitre neuvieme montre que le Droit Canon n'a pas décidé que le fœtus dût être formé avant la création de l'ame. L'Auteur incline pour la plus prompte animation, parce que cette opinion a beaucoup d'avantage & n'a nul inconvénient. L'objet de cet examen n'est pas de chercher à infliger des peines contre l'avortement, mais de procurer la vie spirituelle aux avortons par le sacrement de Baptême. Le même principe d'équité qui porte à faire présumer dans le premier cas que le fœtus n'est point animé, sollicite à regarder la chose plus attentivement dans le second cas, dans la crainte de priver des graces du Baptême l'embryon qui pourroit en être susceptible.

Doit-on administrer le Baptême aux avortons dans les premiers jours de la grossesse ? Cette question forme le titre du chapitre dixieme : on y

donne l'extrait & l'histoire d'une Dissertation de Jerôme Florentini, publiée en 1658, & intitulée : *Des hommes douteux*, ou *du Baptême des avortons*. Cet Ouvrage, où l'on prétend qu'il faut donner ce sacrement au germe d'un homme, ne fût-il pas plus gros qu'un grain d'orge, a été approuvé, entre autres, par les Facultés de Théologie de Paris, de Vienne & de Prague. La nouveauté de ce sentiment lui a attiré des contradictions, & il fut mis à l'*Index*. Mais la Congrégation des Cardinaux permit la publicité du Livre de Florentini, aux conditions qu'il expliqueroit bien positivement qu'il falloit que les germes montrassent distinctement les premiers linéamens d'un corps humain, dans la crainte de baptiser une môle ou une excroissance de chair.

Le chapitre onzieme est plus philosophique ; on y expose, d'après les observations anatomiques, les divers degrés d'accroissement, la forme & la figure successive des embryons depuis le septieme jour de la conception.

Enfin le douzieme & dernier cha-

pitre du premier Livre contient des avertiſſemens aux Curés ſur le baptême des avortons. On y rapporte des faits bien détaillés par noms & ſurnoms de femmes qui ne croyoient point être groſſes, & qui ont rendu des embryons ſous la forme de caillots de ſang, dans lequel on a trouvé l'enfant vivant au bout de 24 heures. « On ne peut trop déplorer, dit l'Auteur, » combien il arrive de malheurs ſur ce fait par la négligence » des Domeſtiques, des Sages-femmes » & autres, qui jettent indiſcretement » & ſans un examen ſuffiſant, ce qui » ne leur paroît qu'un caillot ou une » chair inorganique. » On recommande aux Prêtres, quand on leur préſentera des germes à baptiſer, de voir s'ils ſont animés. Pour que le ſacrement ſoit valide, il faut ouvrir les membranes, & mettre le corps à nud. Le défaut de mouvement apparent n'eſt pas une preuve de la privation de la vie; mais dès que les premiers linéamens d'un corps humain ſont viſibles, & que la maſſe n'eſt pas altérée par la putréfaction, on doit donner le Baptême ſous condition. Il ſuffit, pour cet effet, de

les mettre dans un vaſe où il y ait de l'eau. Le zele pour le ſalut éternel de ces petites créatures a engagé l'Auteur dans une vaſte carriere, qu'il n'a pu ſuivre avec ſuccès, que par un travail opiniâtre. Nous nous bornons aujourd'hui à cet extrait du premier Livre, pour varier les matieres, nous propoſant de donner d'un Journal à l'autre, le ſommaire des ſujets traités dans cet important Ouvrage.



ARTICLE IX.

LETTRE de M. Anac, au ſujet du Mémoire concernant le froid artificiel, inſéré dans le volume de ſeptembre de ce Journal.

En faiſant part au Public d'un Mémoire curieux & plus détaillé, qu'aucun qui eût encore paru ſur l'expérience du froid artificiel, & de la congélation du mercure faite à Pétersbourg; & en propoſant quelques réflexions ſur un Ecrit où elle étoit attaquée, nous n'avions pas imaginé nous préparer une ſorte de querelle : c'eſt cependant ce qui nous eſt arrivé malgré notre attention à ne rien dire qui pût déſobliger l'Auteur de cet Ecrit. M. Anac n'a pu voir avec tranquillité que nous déférions davantage au témoignage de quatre à cinq Membres d'une Académie célebre, dont les talens pour la Phyſique expérimentale ſont connus depuis pluſieurs années, qu'à des conſéquences tirées d'une théorie particuliere

qu'il s'eſt faite. Il a écrit cette Lettre, dans laquelle il tâche d'infirmer l'autorité du Mémoire en queſtion, & de nous engager dans un pari ſur un fait qui nous eſt étranger; cette Lettre étoit, à la vérité, adreſſée à MM. les Auteurs du *Journal des Savans*, avec priere de nous en faire parvenir une copie. Ces Meſſieurs n'ayant pas jugé à propos d'en charger leur Journal, nous l'avons inſerée dans celui-ci. M. Anac, qui paroît nous ſçavoir mauvais gré de nos réflexions, jugera par-là de notre impartialité, & le Public des difficultés que ce Phyſicien oppoſe au Mémoire que nous avons publié. Voici la Lettre de M. Anac, accompagnée de quelques éclairciſſemens.

MESSIEURS,

J'AVOIS un petit ſujet & quelque envie de vous écrire, mais je balançois à le faire, dans la crainte de vous importuner inutilement, lorſque le Volume de Septembre du *Journal Etranger* m'eſt tombé entre les mains, & m'a offert deux Pieces qui me donnent un nouveau ſujet d'écrire, & m'y dé-

terminent : l'une de ces Pieces eſt un Mémoire venant, à ce qu'il paroît, de Pétersbourg, & attribué à M. Poiſſonnier, mais ſans date, lequel contient certains détails ſur les expériences exécutées l'hyver dernier en cette Ville, pour la production du froid artificiel; la ſeconde Piece conſiſte dans quelques obſervations que Meſſieurs les Auteurs du *Journal Etranger* ont cru devoir placer à la ſuite de la premiere Piece, pour combattre & tâcher d'affoiblir les raiſonnemens employés dans les parties de la Lettre de ma compoſition, qui ſont inſérées dans vos Journaux de Juillet & d'Août. A la tête de ces deux Pieces eſt un petit préambule, où l'on reconnoît que les annonces données par la Gazette de France, ſur les expériences dont il s'agit, ſont imparfaites; & où l'on ſuppoſe que le Mémoire attribué à M. Poiſſonnier, fournira au Public & à moi les éclairciſſemens néceſſaires & convenables : on convient de plus que la matiere eſt intéreſſante, & digne de l'attention des Phyſiciens.

Mon honneur ſemble demander que je me préſente pour ſoutenir, s'il eſt poſſible, ce que j'ai avancé avec une certaine

confiance;

confiance; mais le bien de la choſe, lequel je conſidere ici principalement & ſupérieurement à ce qui me touche moi-même, paroît demander encore plus que je m'explique au ſujet des deux Pieces dont il s'agit. Je dois d'ailleurs un remerciement aux Auteurs du *Journal Etranger*, pour la maniere honorable dont ils m'ont traité. Ils témoignent croire que l'amour ſeul de la vérité m'anime : l'attribution d'un motif auſſi noble eſt très-flatteuſe pour moi. Cependant je prie ces Meſſieurs de croire auſſi que je ne ſuis pas exempt d'un peu d'amour propre, & que je ſuis ſujet, comme un autre, aux miſeres humaines : *homo ſum*, &c. Après ces reſtrictions, je conviendrai que je reſſens un aſſez grand deſir de connoître la vérité, ainſi que de contribuer, ſuivant mon petit pouvoir, à ſa manifeſtation.

Je vais m'occuper, autant qu'il ſera en moi, à rédiger l'explication qui me paroît néceſſaire dans une telle circonſtance. C'eſt ce dont j'ai cru devoir vous prévenir, en vous priant, Meſſieurs, de trouver bon que je vous adreſſe cet Ecrit, qui aura peu d'étendue ; ce n'eſt

pas cependant que je veuille vous engager à en charger votre *Journal* ; je m'en remets entierement à votre prudence ſur ce point. Mais la grace que j'ai en vue d'obtenir de vous, & que j'oſe vous demander, c'eſt que vous veuilliez bien faire faire une ou deux copies de cet Ecrit pour le communiquer, tant à Meſſieurs les Académiciens de Pétersbourg, qu'à Meſſieurs les Auteurs du *Journal Etranger*. Cependant je vais prendre dès à préſent la liberté de vous préſenter quelques déclarations ou remarques qui ſont préalables à l'explication que je viens d'annoncer, & qui ne demandent point d'application pour être entendues.

1°. J'ai à dire que le Mémoire venu de Pétersbourg ne me donne pas tous les éclairciſſemens que j'ai ſouhaités. J'ajoute même, & je prie Meſſieurs du *Journal Etranger* de ne pas s'en offenſer; j'ajoute, que j'y trouve des omiſſions, des négligences & des endroits dont le ſens eſt obſcur ou douteux, à raiſon de manque de juſteſſe dans l'expreſſion, &c. En effet,

2°. Le défaut de date que j'ai déja relevé dans le Mémoire dont il s'agit,

eſt une omiſſion de conſéquence pour moi, & qui d'ailleurs doit être deſagréable à un lecteur attentif. La premiere page de ce Mémoire, & le petit préambule mis au-devant par Meſſieurs les Journaliſtes, ſemblent inſinuer qu'il a été compoſé poſtérieurement à mon Ecrit, & à ſon occaſion : & c'eſt ce que j'ai jugé d'abord. En ce cas, je n'aurois pas lieu d'attendre d'autres éclairciſſemens, & je devrois me porter à un examen formel de cette Piece. Mais comme on n'y dit rien ſur pluſieurs circonſtances dont j'ai témoigné deſirer d'être inſtruit, j'ai paſſé enſuite à une préſomption contraire à la précédente ; c'eſt-à-dire, que je conjecture que le Mémoire en queſtion eſt ſans relation à mon Ecrit, ou même lui eſt antérieur. Mais dans ce cas, il s'enſuivroit que ce ſeroit un peu legérement, & au hazard, que l'on a dit dans le préambule, que ce Mémoire donnera au Public les éclairciſſemens convenables : il s'enſuivroit encore qu'il y a lieu d'en eſpérer de nouveaux : il s'enſuivroit enfin, que je peux me diſpenſer d'entrer dans une diſcuſſion formelle & profonde, &

me borner à de simples notes sur quelques articles des deux Pieces. Quoiqu'il en soit du tems de la composition du Mémoire en question, c'est au dernier parti que je m'arrête.

3°. Il y a plusieurs discordances entre ce Mémoire & les récits de notre Gazette, sans que Messieurs les Auteurs du *Journal Etranger* en ayent averti, & se soient mis en devoir de faire connoître quelle relation mérite la préférence, ni ce qui peut avoir occasionné l'erreur de la nôtre, au cas que ce soit elle qui soit en défaut. La plûpart de ces discordances sont à la vérité, en matiere légere. Celles-ci se trouvent, ou sur les jours auxquels ont été faites quelques expériences pour la production du froid artificiel, ou sur les quantités du froid, tant naturel qu'artificiel. Par exemple, le premier jour auquel M. Braun a cru avoir produit un froid artificiel extraordinaire, étoit, suivant notre Gazette, le 28 décembre (nouveau style) jour qui répond au 17 décembre (vieux style). Mais suivant le Memoire inseré dans le *Journal Etranger*, ç'a été dès le 14 décembre (vieux style) ou 25 décem-

bre (nouveau style) que cette expérience a été faite. *Item*, le froid naturel de ce jour ne devoit être, par réduction de ce que porte notre Gazette, qu'au deux centieme degré de l'échelle de M. Delisle; au lieu que, suivant le Mémoire en question, il étoit de deux cens cinq. Quant au froid artificiel, il ne monta, par réduction encore de l'énoncé de notre Gazette, qu'au quatre cens soixante-septieme degré de M. Delisle; tandis que, suivant l'autre relation, il a monté au quatre cens soixante-dixieme, &c. Mais il y a une discordance très-considérable entre les deux relations sur les résultats des trois épreuves différentes que M. Braun fit ce même jour, soit que ce jour ait été le 14 ou le 17 décembre (vieux style) car, suivant notre Gazette, ces résultats furent tous différens; & le froid artificiel alla en croissant considérablement d'une épreuve à l'autre; au lieu que, suivant le Mémoire inseré au *Journal Etranger*, page 207, les trois épreuves, dont deux furent faites successivement, eurent le même événement. Or, quoique j'aie relevé au *Journal des Savans* de septembre, pag.

1842 & suivantes, certains mots de notre Gazette, comme n'étant pas exacts quant à l'idée qu'ils donnent des matieres employées par M. Braun pour la production du refroidissement, je présume que cette Gazette, mérite foi, par préférence au récit inseré dans le *Journal Etranger*, quant aux résultats des trois épreuves de M. Braun; parce que cette Gazette renferme sur cela des détails que son Auteur n'a certainement point inventés, & qui lui ont été probablement fournis d'après une des deux Gazettes Russes, dont il est fait mention, page 204 du *Journal Etranger*. J'observe encore que dans le Mémoire, on dit tout simplement, que le résultat de la seconde & de la troisieme épreuve de M. Braun au 14 décembre, fut le même qu'auparavant. Mais si cette derniere énonciation est erronée, il s'ensuivroit que l'Auteur, quel qu'il soit, du Mémoire en question, se seroit mal informé des faits dont il a voulu parler, ou qu'il auroit composé ce Mémoire avec très-peu de soin : ensorte qu'on ne pourroit pas beaucoup compter sur son témoignage en d'autres articles.

4°. Le Mémoire dont il s'agit nous apprend que M. Braun a fait des épreuves antérieures à celles du 14 décembre (vieux style). M. le Professeur Braun, est-il dit, pages 206 & 207 du Journal, répéta le 14 décembre (vieux style) ses expériences précédentes, par le moyen de l'esprit de nitre, mêlé avec la neige; mais le même Mémoire ne rend aucun compte de ces expériences de M. Braun, antérieures au 14 décembre. Si ce n'est pas là une négligence, c'est du moins une omission que je regarde comme considérable, parce que je suis presque sûr que ces expériences précédentes de M. Braun me fourniroient des inductions avantageuses pour ma prétention, à l'égard des expériences qui ont suivi. Je souhaite qu'il soit suppléé à cette omission. Au reste, il me vient à l'esprit une petite conjecture à ce sujet. Notre Gazette du 23 février, en penchant pour les dates, n'auroit-elle point rapporté au même jour 28 décembre, (nouveau style) les résultats d'expériences que M. Braun auroit faites en des jours différens ? C'est une ouverture pour

la conciliation & la rectification des différens récits.

5°. Quoique le Mémoire dont il s'agit ne me fourniſſe pas tous les éclairciſſemens convenables, il renferme cependant pluſieurs détails, qui, conſidérés au total & en gros, bien loin de me démouvoir du jugement que j'ai porté ſur le peu d'étendue des froids artificiels en queſtion, en comparaiſon de celle qui leur a été attribuée par Meſſieurs de Pétersbourg, me confirment dans ce jugement. J'oſerois en conſéquence parier le quadruple contre le ſimple, que le froid artificiel a toujours été fort au-deſſous du quatre centieme degré de M. Deliſle; je parierois encore le double contre le ſimple, que le même froid n'a pas été pouſſé au trois cens vingtieme degré de la même échelle. Si quelqu'un veut s'engager dans l'un ou l'autre pari contre moi, je ſuis tout prêt à faire dépoſer pour cet effet une ſomme chez un Notaire de Paris. Ce ſeroit, ce me ſemble, un moyen d'exciter ou d'augmenter l'attention du Public, ſur la conteſtation préſente : mais il ſera dif-

ficile que l'offre que je fais parvienne à la connoiſſance de Meſſieurs de Pétersbourg, avant qu'ils ayent exécuté de nouvelles épreuves. Au reſte, en offrant ce pari, j'entends ſoutenir qu'en procédant à de nouvelles expériences, les plus approchantes des anciennes qu'il ſe pourra, & qui ſeront faites, ſi l'on veut, par Meſſieurs les Académiciens Ruſſes eux-mêmes; (c'eſt-à-dire, en parlant d'un froid naturel du deux centieme au deux cens dixieme degré de M. Deliſle ou environ), le froid purement artificiel qui y ſera ajouté en un ſeul coup, & qui ſera accompagné de la congelation entiere du mercure, ne montera pas à deux cens degrés : ce qui feroit moins de quatre cens degrés au total, pour l'indication du thermometre, & ce, pour le premier cas du pari; ni ne montera même à cent vingt degrés, ce qui feroit moins de trois cens vingt degrés au total de l'indication du thermometre; & ce, pour le ſecond cas du pari : ces froids étant meſurés par un thermometre chargé d'une liqueur moins congelable que le mercure, & qui ne ſera nullement congelée alors; thermo-

metre, dont la graduation ſera faite, ſi l'on veut, relativement à la marche du mercure liquide dans le thermometre de M. Deliſle, ſuivant la méthode que j'ai indiquée dans les Ecrits précédens.

6°. Les détails que contient le Mémoire inſéré au *Journal Etranger*, étant conſidérés tous enſemble & en corps, me confirment, dis-je, dans mon premier jugement ſur l'infériorité du froid artificiel, produit à Pétersbourg, au-deſſous de l'opinion qu'en ont conçue Meſſieurs les Académiciens de cette ville. Mais ces détails ne ſont point de même qualité entre eux, relativement à la théorie particuliere que je me ſuis formée ſur le refroidiſſement qui provient du mêlange de la neige ou de la glace avec une matiere ſaline, capable de les liquéfier. Pluſieurs de ces articles de détail ſont très-concordans avec la théorie dont il s'agit; néanmoins la franchiſe, qui fait partie de mon caractere, me porte à avouer qu'il y en a un qui diſcorde avec cette même théorie, & qui formeroit une vraie difficulté pour moi, s'il étoit exacte-

ment énoncé. Cependant j'oſe préſumer qu'il s'eſt gliſſé quelque erreur dans cet endroit du Mémoire, ainſi que je le marquerai dans l'Ecrit qui ſuivra cette Lettre. Or comme cet endroit du Mémoire m'eſt ſuſpect, il s'enſuit que je dois craindre que ſon Auteur n'ait commis d'autres mépriſes : ainſi les autres détails qui ſont favorables à ma théorie particuliere ſur le refroidiſſement artificiel, pourroient auſſi manquer d'exactitude dans le point qui ſe préſente à moi comme avantageux. C'eſt une raiſon pourquoi je m'abſtiendrai, dans l'Ecrit prochain, de faire uſage de ces détails pour appuyer ma théorie. J'attendrai fort volontiers, pour m'en ſervir, qu'ils ayent été conſtatés par de nouvelles relations, parce que je n'aime point à bâtir à faux, c'eſt-à-dire, à raiſonner ſur un fondement douteux ou vague. Je ſouhaiterois donc que chacun des ſix Académiciens Ruſſes qui ont fait des expériences ſur le froid artificiel, voulût donner lui-même le récit de ſes opérations & de leurs réſultats, ou bien confirmer par un certificat exprès le récit qu'un autre Auteur en pourra

dresser. Pour revenir à l'article du Mémoire en question, où il y a une particularité qui ne s'accorde pas avec ma théorie, il me reste à observer que ce même article ne laisse pas d'être d'ailleurs absolument contraire à l'opinion que Messieurs les Académiciens de Pétersbourg ont conçue sur l'étendue de la vertu de leur mêlange frigorifique, & que cette contrariété est sans remede.

Telles sont, Messieurs, les premieres déclarations ou remarques que j'avois à faire sur le Mémoire venu de Pétersbourg, & attribué à M. Poissonnier. Quant aux observations sur mon Ecrit, lesquelles Messieurs les Auteurs du *Journal Etranger* ont jugé à propos de placer à la suite de ce Mémoire, & qui sont en petit nombre, j'ai à vous représenter qu'il y en a deux que j'ai prévenues dans la Lettre que j'ai pris la liberté de vous adresser sous la date du 28 juin : observations ou objections que Messieurs leurs Auteurs se seroient probablement épargnées, s'ils eussent eû connoissance de cette Lettre, ou du moins s'ils eussent été avertis des sujets qui y sont traités. D'autres

Savans pourroient de même me faire quelque autre objection que j'ai également prévue, & que j'ai aussi prévenue dans la même Lettre de juin ou dans la suivante. Ainsi, Messieurs, quoique vous ayez eû de bonnes raisons pour ne pas charger vos Journaux de ces deux Lettres, ainsi que vous en avez averti le Public au Journal d'octobre, il auroit été & il seroit encore à propos de marquer, en aussi peu de mots qu'il vous plaira, les sujets sur lesquels j'ai discouru dans la Lettre de juin ou dans la suivante, & qui ont le plus de relation aux expériences de Pétersbourg, ou aux suppositions & prétentions principales contenues dans ma premiere Lettre.

J'ai supposé, par exemple, dans cet Ecrit, que les Physiciens avoient entierement négligé le thermometre de M. Amontons ; j'ai péché en cela contre l'exactitude historique, par un effet de l'infidélité de ma mémoire, & on pourroit me reprocher cette espece de faute : mais je suis revenu sur ce sujet dans la Lettre de juin, & j'ai eu soin de réparer mon manquement, en rendant compte du changement im-

portant fait par M. Daniel Bernoulli, à l'instrument dont il s'agit. C'est une observation d'autant plus convenable, que ce très-illustre Géometre a été Membre ordinaire de l'Académie de Pétersbourg, & qu'il a parlé de son travail sur le thermometre dans un Ouvrage composé pour cette Académie. Il est donc à propos, & à desirer pour moi que vous veuilliez bien avertir que j'ai pensé à réparer l'omission où j'étois tombé à l'égard de ce Savant. C'étoit là un de ces petits articles sur lesquels j'avois envie de vous écrire avant que j'eusse vû le *Journal Etranger*, dont il a été question ci-dessus.

Un autre petit objet que j'avois en vue, étoit de vous donner avis de trois ou quatre fautes d'impression, qui se trouvent au *Journal des Savans* de septembre, dans la partie qui me concerne. En voici la correction : *pag.* 1831, *lig.* 10, & *pag.* 1841, *lig.* 2, au lieu du mot *degré* au singulier, il faut *degrés* au pluriel. *Pag.* 184[illegible] tête de la Note qui est au-bas de cette page, au lieu de *B. N.* il faut *N. B. Pag.* 1860, où il y a une figure de thermometre, on a mis ce titre : *Thermometre de M.*

Amontons ; mais je ne me rappelle point d'avoir mis ce titre à côté de la figure que j'ai faite, & qui a été copiée en cette page. D'ailleurs le titre dont il s'agit est fautif, cette figure ne représentant point le thermometre même de M. Amontons, mais représentant deux changemens qui peuvent être faits à cet instrument. Pour corriger cette espece de faute, on pourroit ajouter au titre dont il s'agit, cette modification, *avec deux changemens*. Enfin, MM. j'avois quelque envie de vous prier de vouloir bien marquer si vous avez lu entierement ma Lettre de juillet. Permettez-moi de vous représenter que la plus grande partie de cette Lettre est indépendante des expériences de Pétersbourg ; ensorte que pour juger si la justesse & la solidité s'y trouvent, il est indifférent quelle ait été la vraie quantité du froid produit dans les expériences en question.

Je suis avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ANAC.

A Bar, le 8 novembre 1760.

Il ſeroit trop long de parcourir en détail tous les points de la Lettre de M. Anac : nous nous bornerons aux plus eſſentiels. Le premier eſt le doute dans lequel il paroît être, que le Mémoire en queſtion ſoit de M. Poiſſonnier. Le Lecteur a pu remarquer de lui-même, une ſorte d'affectation, dans la maniere dont M. Anac qualifie ce Mémoire, &même quelque incertitude s'il vient réellement de Pétersbourg. Ce doute, preſque injurieux, nous oblige à citer notre garant. Nous informerons donc M. Anac que c'eſt M. Deliſle qui, par l'intérêt qu'il veut bien prendre à ce Journal, nous a communiqué cette piece : il nous l'a donnée comme de M. Poiſſonnier, qui l'avoit adreſſée à M. Macquer. Nous ſavons d'ailleurs qu'elle a été lue à l'Académie, dont M. Deliſle l'a empruntée, pour nous mettre à portée de procurer à M. Anac du moins une partie des éclairciſſemens qu'il témoignoit deſirer ſur l'expérience de Pétersbourg.

M. Anac tâche enſuite d'appuyer ſes doutes ſur quelques diſcordances dans les dates, qu'il trouve entre la Gazette

de France & le Mémoire dont nous parlons. Ce Mémoire donne à la premiere Expérience de M. Braun la date du vingt-cinq décembre (nouveau ſtyle), & la Gazette de France paroît lui donner pour date le 28. Nous pourrions nous mettre peu en peine de cette diſcordance ; car on ſait d'ailleurs, par le témoignage de tous les autres Papiers hebdomadaires, que la vraie date de la premiere Expérience de M. Braun eſt le 25 décembre ; mais en parcourant la Gazette de France, nous avons remarqué qu'on lui fait dire ce qu'elle ne dit point préciſément. En effet, la date inſérée dans cette Gazette, eſt ſeulement celle du plus grand froid qu'on reſſentit à Pétersbourg au mois de décemb. c'eſt ce que nous avons remarqué, en conſidérant une ſuite d'obſervations du froid, faites par M. de Gorter. Ce qu'on lit enſuite, que ce froid exceſſif engagea M. le Profeſſeur Braun à tenter une expérience curieuſe, paroît devoir uniquement s'appliquer en général au froid conſidérable qui régna vers ce tems-là. Il auroit ſans doute été mieux de marquer la date préciſe de l'expérience : peut-être cette date n'étoit-

elle pas énoncée dans l'avis qui a ſervi à la compoſition de cet article.

M. Anac auroit pû remarquer dans la Gazette du 8 mars ſuivant, un article beaucoup plus concordant avec le Mémoire venu de Pétersbourg ; & nous ſommes étonnés qu'il n'en faſſe aucune mention. Ce ſecond article eſt beaucoup plus authentique, étant tiré d'une Lettre adreſſée par M. Griſchow, Membre de l'Académie de Pétersbourg, à ſon Correſpondant à Paris, pour en faire part à l'Académie des Sciences : on n'y parle pas à la vérité de la premiere expérience de M. Braun ; mais on entre dans quelques détails curieux ſur la derniere, qui fut faite le 6 janvier ; date qui eſt parfaitement conforme à celle du Mémoire de M. Poiſſonnier. Cet accord ne doit-il pas faire plus d'impreſſion en faveur de ce Mémoire, que la diſcordance remarquée ci-deſſus ne lui feroit de tort, dans le cas même où l'on ne pourroit l'expliquer ?

Nous pourrions faire également diſparoître les autres petites différences qui ſe trouvent entre la Gazette de France & le Mémoire dont il s'agit,

concernant l'intenſité du froid excité dans les diverſes expériences faites à Pétersbourg ; mais une réflexion générale ſuffira. C'eſt que la Gazette le plus ſoigneuſement faite, ne doit point l'emporter ſur un Mémoire circonſtancié & qui porte un nom connu. Il eſt aiſé de ſentir qu'on eſt ſouvent obligé d'inſérer dans ces ſortes de feuilles, des nouvelles ſur les circonſtances deſquelles on n'a pas encore les lumieres convenables, & les Lecteurs judicieux excuſent de légeres erreurs ſur ces circonſtances, lorſque les faits ſont vrais. Mais préférer, comme fait M. Anac, une Gazette, quelle qu'elle ſoit, à un Mémoire tel que celui que nous avons communiqué, c'eſt donner un exemple de critique rare, pour ne pas dire tout-à-fait d'un nouveau genre.

Nous nous bornerons à ces réflexions & à ces éclairciſſemens. A l'égard de l'*Errata* que M. Anac nous a fait parvenir avec ſes réflexions, nous lui en ſommes obligés. Nous conviendrons qu'il y a dans le Mémoire en queſtion, quelques phraſes dont la tournure eſt vicieuſe. Ces défauts ont été ſans doute occaſionnés par les occupa-

tions de son Auteur ; occupations qui ne lui ont pas permis de retoucher son Ecrit quant à l'expression. Nous conviendrons encore que la hâte, avec laquelle il fallut imprimer ce morceau, ayant empêché celui de nous qui le communiquoit de le revoir, il a pu s'y glisser quelques fautes de typographie ou même de style, qu'une révision plus exacte auroit pû faire disparoître. Mais quelle que soit leur cause, M. Anac prétendroit-il en tirer avantage contre le Mémoire de M. Poissonnier ? La prétention seroit nouvelle, & ce seroit sans doute la premiere fois qu'on auroit vû, dans une discussion philosophique, employer comme une raison, l'*errata* tant typographique que grammatical de l'Ecrit de son adversaire.

Il ne nous reste qu'à répondre à un billet qui nous a été remis de la part de M. Anac. On nous y demande si nous avons un Notaire prêt, pour le pari auquel il invite ceux qui ne sont pas de son avis ? Notre réponse sera courte & précise. Nous ne parierons point ; mais ce n'est ni par impuissance de le faire, ni par manque de confiance en notre sentiment. La vraie raison de

notre refus est que nous avons une aversion décidée pour les tracasseries & les procès. M. Anac possede si supérieurement l'art d'élever des difficultés, que nous ne nous flattons pas que les nouvelles expériences qu'on peut faire actuellement à Pétersbourg, soient plus capables de le convaincre que les précédentes. Nous ne voulons pas nous exposer à un procès, dont la décision nous obligeroit à faire une enquête en Russie.



ARTICLE X.

L'AMMIRAGLIO dell'Indie, *Poema di* Ormildo Ermessio, *Pastor Arcade. In Venezia*, 1759, *appresso* Francesco Pitteri, *&c.*

« *L'AMIRAL des Indes*, Poëme » d'*Ormildo Ermessio*, Académi- » cien Arcade. A Venise, 1759, » chez *Pitteri*, *in*-4°. 236 pag. sans » la Préface. »

NOus voulions d'abord, à l'occasion de cet Ouvrage, nous étendre sur les regles du Poëme épique, ou plutôt débarrasser le Poëme épique des regles, dont quelques-uns de nos Observateurs se sont attachés à l'accabler ; mais nous réservons les réflexions que nous avons faites à ce sujet pour l'extrait que nous donnerons incessamment du Poëme du Dante.

La découverte du Nouveau-Monde est un des plus riches fonds d'où la Poésie puisse tirer & de grandes images, & de magnifiques tableaux, &

d'excellentes instructions, soit morales, soit politiques, soit religieuses.

Longa memoria
Di Poema dignissima e d'Istoria.

dit le Tasse lui-même, en parlant de cet événement extraordinaire.

L'Auteur du Poëme dont nous allons faire connoître le plan, expose, dans un Discours préliminaire, les avantages de son sujet.

La découverte des Indes étant un événement historique & connu, elle l'emporte sur les fictions qui n'auroient ni la vérité ni la célébrité nécessaires pour attirer & fixer l'attention.

L'Histoire profane ne rapporte peut-être aucune action accompagnée de circonstances aussi extraordinaires. Placée à une juste distance, celle-ci n'est ni assez récente pour ne pas se plier à la fiction, ni assez ancienne pour ne pas s'adapter à nos mœurs ; enfin elle intéresse presque toutes les nations. L'Italie a produit le Chef de l'entreprise ; l'Espagne l'a formée & en a recueilli le principal avantage. Les nations guerrieres & les puissances maritimes y trouvent un champ vaste & à leurs entre-

114

prises & à leurs observations ; & l'Europe entiere en éprouva l'influence.

Nous avions le dessein d'offrir à nos Lecteurs un parallele de la *Colombiade* de l'illustre Madame du Boccage, avec *l'Amiral des Indes* du Pasteur Ormildo Ermessio; mais il y a si peu de rapport & de points de comparaison entre ces deux Poëmes, que nous avons été obligés d'abandonner notre idée. L'Ouvrage François est connu ; l'extrait que nous allons donner de l'Ouvrage Italien, suffira pour montrer que leurs Auteurs ont envisagé le même sujet sous un aspect tout différent.

CHANT I.

L'AUTEUR, après une courte invocation adressé à l'Italie, nous représente Colomb retournant en Espagne d'un pays jusqu'alors inconnu. Le Roi Ferdinand tenoit alors sa Cour à Barcelone, où il jouissoit du fruit des victoires qu'il avoit remportées sur les Sarrasins. La Reine Isabelle relevoit dans ses Etats les temples & la Foi. Un songe vient jetter le trouble dans l'esprit de Ferdinand. Le bruit des armes & une voix sortie de l'Occident ont frappé son

son oreille. Du sang, de l'or & des chaînes ont étonné ses regards. Il s'éveille, & raconte ses visions à la Reine. Pour calmer les inquiétudes de son époux, Isabelle fait venir un grand Musicien, appellé *Brunello*, qui semble avoir dans les mains la clef des cœurs, & les traîner où il lui plaît avec des lacets d'or. Sur ces entrefaites, Colomb entre dans un Port d'Espagne. La Renommée (celle de Virgile) le devance & annonce son retour. Ferdinand commence à percer le mystere de sa vision. L'Auteur suit son Héros dans tous les endroits par où il passe. L'entrée du nouveau Jason à Barcelone imite les triomphes des Romains ; mais la Poésie est ici moins pompeuse que l'Histoire. Le Roi fait à Colomb l'accueil le plus honorable, & l'invite à s'asseoir à sa table & à raconter ses aventures. Ce premier Chant nous conduit à une observation naturelle : c'est que l'Auteur jette hors de son sujet l'événement principal, en supposant comme une action préliminaire, la découverte des Indes ; de sorte qu'il tombe dans la nécessité de représenter en action ce qu'il aura déja mis en récit.

CHANT II.

RÉCIT de Colomb. Embarqué sur les vaisseaux que le Roi lui avoit donnés, il prouve dans un banquet à ses compagnons, par des raisons historiques & physiques, que la partie du globe opposée à la nôtre, doit être également habitée. La flotte passe devant Fez, Maroc, &c. Elle arrive aux Isles fortunées, où l'Antiquité plaçoit les Champs Elisées. Quelques Espagnols descendent dans une de ces Isles. L'amour & le plaisir les y arrêtent. Vasco, un de leurs compagnons, tâche inutilement de les ramener à leurs vaisseaux. Ils ne veulent ni ne peuvent rompre le charme qui les lie. Vasco lui-même y auroit péri dans une fontaine, d'où une voix enchanteresse l'avoit appellé, si, comme il s'élançoit dans l'eau, un buisson ne l'avoit retenu : *una macchia di rubi*. Après cette aventure, il raconte le malheur du reste de la troupe au Général, lequel après l'avoir quelque tems attendue, met enfin à la voile. Une tempête bat la flotte pendant cinq jours & la disperse. Le ciel reprend sa sérénité. Colomb ap-

perçoit une croix formée par quatre étoiles, & il demande à Dieu que cette croix soit pour lui ce qu'elle fut pour Constantin, le signe de son triomphe & de celui de la Foi. Son vaisseau continue sa route ; mais tout-à-coup la boussole lui refuse son secours. Le soleil & les astres de la nuit lui servent de guides. Une bonace arrête son vaisseau. Les viandes se gâtent, l'eau se corrompt, des maladies cruelles désolent l'équipage, *profluvio d'alvo e di scorbuto*, &c. L'Auteur aime mieux nommer les maladies que de les décrire. Enfin, dès que le vent fait fendre au navire le crystal de la mer, on apperçoit un corps flottant, qu'on vient à bout de retirer de l'eau. C'étoit un Marinier d'un autre vaisseau, que ses camarades, réduits à une faim extrême, avoient voulu manger, & qui avoit mieux aimé s'exposer à être englouti par les flots. Le vaisseau de Colomb rencontre les deux vaisseaux égarés. Enfin l'équipage, las de souffrir presque sans espérance, murmure contre son Chef & le charge de malédictions. Colomb ne les appaise qu'en leur promettant de les ramener dans

leur patrie, ſi dans trois jours ils ne découvrent point de terre nouvelle. Il paſſe deux jours dans de mortelles allarmes; & au troiſieme, la terre ſe découvre.

CHANT III.

DESCRIPTION des Pays découverts. Colomb tombe en deſcendant ſur le rivage & l'embraſſe, en s'écriant, comme Céſar: *Je prends poſſeſſion de cette terre.* Le printems embelliſſoit alors ces contrées, tandis qu'en Eſpagne l'automne cédoit la place à l'hyver. Les habitans du pays fuyent devant les Eſpagnols. L'Amiral trouve quelques-uns de leurs inſtrumens de Muſique, & conjecture que l'harmonie doit avoir banni la barbarie de ce ſéjour. Il entre dans une de leurs habitations. Une nappe de coton, chargée de fruits & d'autres mets, lui préſente un appareil de noces. Une liqueur douce eſt enfermée dans des vaſes ſinguliers; des racines tiennent lieu de pain. Leurs lits ſont ſuſpendus d'un côté: de l'autre, des Idoles ſont placées ſur des autels. Un ſerpent d'une groſſeur énorme eſt étendu ſur le charbon, & doit former

le mets le plus délicieux du feſtin. On trouve des pierres tranchantes qui ſervent de couteaux. Colomb, pour ne pas violer l'hoſpitalité, retourne au rivage ſans avoir touché au feſtin. Cependant un Eſpagnol emmene avec lui une femme, qui ayant été bien accueillie, & habillée de vêtemens Européens, vient à bout de lier les deux nations par le commerce; & bientôt inſpirée par l'Amour, ce maître ſi habile, elle parvient à entendre les Eſpagnols & à s'en faire entendre. L'Amiral parcourt diverſes iſles, traite avec les *Caciques* ou Rois, leur donne des inſtrumens de fer pour de l'or, examine leurs uſages & leur Religion. Le plus grand de ſes vaiſſeaux ſe briſe contre un rocher. Les autres entrent dans un port qu'ils nomment *Port-Royal.* Colomb a une entrevue avec *Guacanaari*, Roi de ce pays riche & délicieux. Des plumes formoient la couronne du Monarque; une partie de ſon corps étoit couverte d'une ceinture, & l'autre peinte de diverſes couleurs. Ce qui le diſtinguoit le plus de ſes ſujets, c'étoit la quantité d'or & le nombre de perles ſuſpendues à ſes narines, à ſes levres, à ſes bras & à ſes

jambes. Aſſis ſur un monceau de fleurs & de feuilles odoriférantes, il écoute avec bonté le diſcours de Colomb qui, de la part de ſon Maître, lui demande ſon amitié, & lui promet ſes ſecours pour exterminer les Caraïbes. Le Roi lui répond: « Fils du Soleil, (car le » pays d'où vous venez, ne me permet » pas de douter de votre origine) nous » ſommes vos eſclaves & vos enfans. » Voici votre Empire. Ce que vous » me dites de votre Maître, n'eſt pas » nouveau pour moi; nos Oracles m'en » ont inſtruit plus d'une fois. Tranſ- » plantés d'un climat inconnu, nous » ne ſommes ici que des branches en- » tées ſur un tronc étranger. Un Roi » de vos contrées a conduit ici nos » ayeux, où ces claires fontaines & ces » verdoyantes collines ont ſervi à leurs » plaiſirs. »

Le Roi, pour prouver ce qu'il dit, conduit Colomb dans un lieu écarté du palais, où les corps des Souverains, encore couverts des ornemens royaux, ſont conſervés dans des niches artiſtement formées d'un bois incorruptible. C'eſt-là que des cadavres inanimés inſtruiſent les vivans par le ſouvenir de

leurs exemples. Colomb y découvre de tous côtés des monumens de l'ancien Monde. Cet uſage de conſerver les reſtes des morts, des armes de toute eſpece, enfin une inſcription Grecque qui lui apprend qu'*Hyppias, un des Compagnons d'Uliſſe, a fait naufrage ſur ces mers, & s'eſt ſauvé ſur le rivage des Heſpérides*: tous ces indices dévoilent clairement à l'Amiral l'origine des habitans du pays. Il ſe rappelle que le Roi d'Eſpagne *Heſperus* a donné ſon nom à ces contrées, & il reconnoît le doigt de Dieu, qui veut les rendre à leurs anciens Maîtres. Le Roi accompagne les Eſpagnols à leurs vaiſſeaux. Le bruit du canon que l'on tire à ſon arrivée, le glace d'effroi. Colomb lui fait entendre que c'eſt un ſigne d'allégreſſe, & que cette arme n'eſt terrible que quand elle eſt un inſtrument de colere, employé contre des ennemis. On éprouve devant lui ſur des arbres la force du canon. Etonné de ces prodiges, il regarde les Eſpagnols comme des Envoyés du Ciel, & leur permet de bâtir un fort ſur le rivage. Colomb revient en Eſpagne.

CHANT IV.

CONSEIL des Grands. L'ancien ennemi de Dieu & de l'homme appelle l'envie qui habite dans les Cours, & lui ordonne de troubler celle de Ferdinand, pour empêcher une entreprise sur des contrées enveloppées des ténebres de la mort. Le monstre prépare un poison composé de l'écume de Cerbere; & le poison allume dans le cœur des Grands une jalouse fievre contre Colomb. Le vieux Alphonse della Gueva, est le premier des Courtisans à qui le Roi commande de parler. Nous rapporterons la substance de son discours.

Un nouveau Ciel, de nouvelles Terres, de nouvelles Nations, des mines inépuisables d'or & d'argent, un Empire plus heureux que tous les autres Empires : voilà, ô Monarque, des objets bien doux, & bien propres à séduire ! Mais levons ce voile brillant, & cherchons la vérité. Quel est l'homme (je ne dis pas le Roi), quel est l'homme qui se livre aveuglément aux récits d'un Etranger intéressé à relever ses services ? D'ailleurs, ses ré-

cits fussent-ils vrais, est-il avantageux pour l'Etat de suivre ses desseins ? N'oublions point que l'avare Océan a dévoré un des trois vaisseaux qu'il commandoit. Il a rapporté d'une Terre inconnue des perles & de l'or; mais ces perles & cet or nous ont-ils rendu & valent-ils les hommes qui ont péri dans ce voyage ? Et quand une étoile favorable conduiroit vos flottes, & les rameneroit dans vos ports, à quoi vous serviroient-elles ? à vous enlever des sujets, moins empressés de vous servir que d'aller étancher leur soif pour les richesses, dans les fleuves d'or de ces terres inconnues, ou tout au plus à verser des richesses stériles & funestes dans votre ancien Empire dépeuplé. Déja la guerre & la proscription du peuple circoncis ont changé en déserts la moitié de vos Royaumes. Songez qu'il n'y a qu'une mer étroite entre nous & la Nation Africaine qui n'attend que le moment favorable pour nous charger de nouveau des fers dont les Espagnes portent encore les marques. Maîtres d'un Peuple inconnu, nous deviendrons l'esclave de l'Africain. Un vais-

seau de Carthage découvrit autrefois une isle hors du détroit. Cette sage République défendit, sous peine de la vie, de naviguer au-delà des colomnes. Enfin, lorsque la nature a mis une mer immense entre cet Empire & les peuples découverts, n'a-t-elle pas voulu nous dire que notre ambition ne devoit point passer ces limites ?

Un discours aussi sage n'auroit pas dû, ce semble, être inspiré par l'envie. Il laisse dans l'esprit des impressions profondes, que la réponse du Cardinal de Mendozza n'efface point, quoique le Poëte la compare à un rayon du soleil, qui dissipe les ombres de la nuit, & au vent qui chasse les nuages ténébreux. L'entreprise est résolue; on leve des troupes; on équipe des flottes; baptême des esclaves amenés des régions inconnues; description de cette cérémonie; discours prophétique sur la conquête de cette contrée, par le Pasteur qui baptise les esclaves. Ce discours est plein d'enthousiasme.

CHANT V.

L'AMIRAL des Indes part d'Espagne

avec une flotte de vingt vaisseaux. Nouvelle description d'un voyage aux Indes. Colomb apperçoit l'isle voluptueuse, où dans son premier voyage le charme du plaisir avoit arrêté une partie de ses gens; & il voit sur le rivage de cette isle un monstre, qui leur apprend qu'il est un des Espagnols, qui, pour avoir cédé aux mouvemens de leurs passions, avoient été réduits à la condition des bêtes : c'est l'histoire de l'âne d'or d'Apulée. Un sage appellé Physitée, débite à la flotte l'origine des métamorphoses. « Celui, dit il, » à qui son ventre fait la loi, est chan- » gé en loup : celui qui s'enivre de » plaisirs impurs, grossira le troupeau » des animaux immondes. La forme » du lion est destinée à celui qui ne » met point un frein à sa colere; celle » de la taupe, à quiconque ferme les » yeux à la lumiere du ciel, &c. » Ce sage rend au monstre la forme humaine, en le plongeant sept fois dans un bain salutaire. Suite du voyage. Mer couverte d'herbes flottantes. Un plongeur découvre au fond des eaux les ruines d'une ville, & en rapporte un vase rempli de monnoies. Basea

prétend que c'est l'isle Atlantique, engloutie par l'Océan. Dissertation sur les anciennes monnoies des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs, &c. La flotte arrive aux Indes. Colomb ne trouve plus sur le rivage le fort qu'il y avoit bâti, ni les soldats qu'il avoit laissés pour le garder. Dénombrement de ses troupes, avec leur caractere, & celui des Chefs. L'Auteur charge encore ce chant d'érudition au sujet des enseignes & des armes des diverses peuples Espagnols, rassemblés dans l'armée de Colomb.

CHANT VI.

GUERRE avec les Barbares. L'Ange de Colomb lui apparoît en songe, & lui enseigne l'endroit où Rodrigue, Chef de la troupe laissée autrefois par l'Amiral dans ces contrées, avoit déposé des Mémoires fideles sur leurs aventures, sur la situation du pays, & sur le génie des habitans. Colomb envoie le prudent Quevedo se plaindre au Roi de sa perfidie envers les Espagnols qu'il avoit reçus dans ses Etats. Le Roi répond à l'Ambassadeur qu'il ignore le sort de ses compagnons,

& qu'il n'étoit pas chargé de leur salut. Il lui dit de rapporter à son Prince, que s'il veut de l'or, on lui en donnera en abondance, mais qu'il n'a qu'à sortir du Pays. L'Ambassadeur se retire. Colomb, qui avoit appellé cette terre les *Nouvelles Indes*, à cause des rapports singuliers qu'il trouvoit entr'elle & les anciennes Indes, Colomb, au retour de Quevedo, ne pense plus qu'à la guerre. Le Roi de ce canton appelle à son secours les Caraïbes; ses troupes marchent contre les Espagnols. Tout-à-coup elles s'arrêtent, dressent un bûcher, & y mettent le feu. Un des Barbares crie aux Espagnols, que jusqu'à ce que le bûcher soit réduit en cendres, ils peuvent se retirer, mais que d'abord après ils seront chassés par la force. L'Amiral avoit enfermé ses troupes peu nombreuses dans des retranchemens. Les Barbares ne peuvent venir à bout de les forcer, quoique leurs fleches empoisonnées, portent des coups terribles dans le camp Espagnol. Le vaillant & fier Caonabbo, Chef des Caraïbes, fait abattre une forêt, comble les fossés du retranchement, bat la muraille avec des machines,

s'ouvre un passage par une grande breche, & va mettre le feu à la flotte. Colomb informé du péril, envoie contre lui quelques escadrons de cavalerie. Les Barbares, à qui le cavalier & le cheval ne paroissent former qu'un seul corps, fuient à l'aspect de ces monstres formidables. Caonabbo, héros intrépide, ose cependant leur faire face; il blesse un cheval, qui, en tombant, jette son cavalier par terre: celui-ci se releve; Caonabbo croit avoir coupé le monstre en deux; il attaque la partie encore vivante, & la renverse, en s'écriant: *je les romprai, les enchantemens de ces géants terribles.* Enfin, abandonné de tous les soldats, il est contraint de fuir, & la victoire reste à Colomb. Dans ce combat, le Poëte a donné toute la valeur aux Barbares. Ils n'ont été vaincus que par le canon & par la surprise.

CHANT VII.

L'Ange de ténebres attaque les Espagnols avec des armes plus dangereuses. Une petite flotte arbore des pavillons de paix, & aborde au rivage; il en sort une armée de nouvelles Ama-

zones, toutes à la fleur de leur âge, toutes remplies des charmes d'une beauté sauvage. Erman les conduit au Général. La Reine, la premiere en appas comme en dignité, adresse un discours artificieux à Colomb; elle lui parle fort au long de l'isle qu'elles habitent, de leur origine, de leur Gouvernement, de leurs Coutumes; elle ajoute que leurs voisins les menacent d'une destruction totale, parce qu'elles ont refusé de leur découvrir une fontaine de leur isle, dont les eaux ont la vertu de rendre la fraîcheur & la vigueur de la jeunesse. Enfin, pour prix des secours qu'elle demande à Colomb, elle lui promet de lui découvrir cette fontaine merveilleuse. Cette promesse, les charmes guerriers des Amazones, & leur adresse militaire, séduisent les Espagnols. Longs & inutiles raisonnemens sur la fontaine, terminés par une agréable description de la jeunesse à laquelle cependant un sage vieillard dit qu'il refuseroit de revenir, quand il n'y auroit qu'à plonger ses levres dans ces eaux rajeunissantes.

CHANT VIII.

Colomb retient les Amazones dans ſon camp, pour peupler & défendre la ville, dont les premiers fondemens ſont jettés; il ſuit le conſeil de Quevedo, & fait élever des forts ſur les hauteurs. La Reine des Amazones, bien moins ſéduiſante qu'Armide, s'efforce en vain d'enflammer le cœur du ſévere Amiral. Mais ſes compagnes plus heureuſes, voyent tomber preſque tous les Eſpagnols dans leurs filets; le plaiſir enivre ces hommes inconſidérés : mais que les fruits de ce plaiſir ſont amers! Un mal inconnu répand dans toute l'armée la mort & des horreurs plus affreuſes que la mort. La deſcription de ce mal préſenteroit dans la traduction françoiſe une image dégoûtante : ce n'eſt pas à dire qu'on ne puiſſe enrichir, ſur-tout l'Italie, de bonnes copies du beau modele de Fracaſtor. Les Eſpagnols eſſayent inutilement divers remedes. Enfin, Colomb s'adreſſe au Ciel, & implore le tout-puiſſant. Une femme lui apparoît, & le conduit dans un antre, où la nature a établi ſon attelier; c'eſt-là qu'elle

prépare les ſemences de tout ce que la terre produit, & que l'Amiral Eſpagnol apprend à connoître la plante qui doit arrêter les progrès de la peſte répandue dans ſon camp.

CHANT IX.

La ſcene funebre du camp eſt changée au moyen des feuilles de *l'arbre de vie;* famine & murmures dans la ville Eſpagnole. Deux vaiſſeaux envoyés par la Reine Iſabelle, arrivent heureuſement chargés de vivres. Proceſſions & jeux à cette occaſion. Sur ces entrefaites, les Barbares déliberent ſur le parti qu'ils ont à prendre. Guacanaari, ce Roi qui avoit d'abord ſi bien accueilli Colomb, eſt d'avis que l'on demande la paix. Caonabbo entraîne le peuple dans le parti contraire. Guacanaari eſt tué dans une ſédition. Caonabbo élu à ſa place, penſe à ſurprendre les Eſpagnols au milieu de leurs fêtes. Il s'apprête à entrer la nuit dans leur ville. L'eſprit infernal ordonne au ſommeil, fils lâche & indolent du ſilence & de la nuit, de deſcendre, & de s'appeſantir ſur les Eſpagnols, pour favoriſer l'entrepriſe de

Caonabbo. Ce héros, le ſeul des perſonnages pour qui l'on s'intéreſſe, entre, lui troiſieme, dans la ville. Le ſommeil lui préſente une proie facile à dévorer; il appelle ſes ſoldats, pénetre avec eux juſqu'au fond de la Cité. Le carnage commence. Colomb s'éveille, & vole au ſecours des ſiens. Il oppoſe à Caonabbo des retranchemens & du canon. La valeur du Barbare ne peut être arrêtée : mais il tombe enfin de laſſitude ſur un monceau de morts, & il eſt fait priſonnier.

CHANT X.

Des Miſſionnaires travaillent à la deſtruction de l'idolâtrie. Exorciſmes contre les démons honorés dans ce lieu. Ils ſont précipités dans les enfers : mais un d'entr'eux, avant que d'y deſcendre, prédit les malheurs qui doivent arriver à Colomb, à ſes troupes, à l'Eſpagne, & à une partie de l'Europe. Colomb offre la liberté à ſon priſonnier Caonabbo à des conditions que celui-ci refuſe d'accepter. Le Barbare conſervoit toute la chaleur de ſon courage, lorſque la vie étoit prête à l'abandonner. Un bon Religieux lui rend

tout-à-coup la ſanté. Caonabbo adore le dieu des Eſpagnols. Ses ſujets croyant qu'il avoit perdu la vie, viennent ſe ſoumettre à l'Amiral, pourvû qu'il leur rende le corps de leur Roi. Colomb leur apprend que leur Souverain vit, & il le rend à ſes ſujets, après les avoir invités à embraſſer ſa Religion. Alliance entre Colomb & Caonabbo. *Fin du Poëme.*

CE Poëme a des beautés. L'Auteur s'eſt moins attaché à plaire qu'à inſtruire, & à parler à l'imagination, qu'à remplir l'eſprit de grandes vérités. La morale & la Religion occupent preſque tous les intervalles qu'il a laiſſés entre les principaux événemens. En quelques endroits, l'érudition eſt aſſez heureuſement fondue pour tourner à l'avantage du Poëme. Quoique notre Poëte ait compoſé ſon Ouvrage dans un âge un peu avancé, il ne laiſſe pas d'y avoir quelquefois répandu une chaleur & un enthouſiaſme, qui ſe communiquent à l'imagination du Lecteur. Il avoit aſſez de reſſources & dans ſon génie & dans ſon ſujet, pour ſe paſſer de petits moyens, d'événemens mi-

nutieux, de longues discussions, & de toutes ces pieces de remplissage qui glacent & dénaturent l'Epopée. Nous croyons qu'il auroit dû répandre plus de merveilleux, ménager plus de surprises, moins négliger le contraste, tant des caracteres que des situations, & sur-tout placer plus souvent ses personnages sur la scene : le Poëme épique demande une continuité d'action. Les descriptions & les épisodes ne doivent que la suspendre, & jamais l'arrêter.

Finissons par une observation curieuse de l'Auteur sur son Poëme. Le dessein de cet Ouvrage, dit-il, dans sa Préface, est d'enseigner cette vérité : *que les grandes entreprises demandent du courage & de la prudence.* Le héros est l'image du sage occupé à chercher au milieu des contradictions la félicité humaine qui consiste dans l'exercice de la vertu. Son premier voyage, après avoir fait la découverte des Indes, peut être regardé comme une méditation comme une course de l'entendement lequel ayant tout murement examiné, établit que ce n'est point dans les richesses, ni dans les

plaisirs que consiste le bonheur, mais dans la vertu seule. Le second voyage que fait le héros muni de toutes les choses nécessaires pour exécuter son dessein, représente le sage qui prend tous les moyens utiles pour acquerir la vertu. Les accidens qui arrivent à Colomb sous la ligne équinoxiale, désignent ceux que l'homme éprouve dans la recherche de la vertu, de la part de *l'appétit irascible.* Ce qui se passe dans l'Isle fortunée, est le symbole de ce que nous fait éprouver *l'appétit concupiscible.* Les ennemis qui s'opposent à la conquête des Indes, représentent les difficultés que nous trouvons hors de nous pour parvenir à la vertu. Enfin, la conquête & la paisible possession des terres découvertes, signifie que le sage, par sa constance, acquiert l'habitude de la vertu, & trouve le bonheur dans la vertu; on doit sçavoir gré à l'Auteur d'avoir dévéloppé son allégorie. Un lecteur ordinaire ne l'auroit pas devinée; & on ne la croiroit pas sur la foi d'un simple Commentateur.



ARTICLE XI.

AN Historical and Critical Enquiry intho the evidence produced by the Earls of Murray *and* Morton, *against* Mary Queen of Scots, *with an examination of the Rev. Dr* Robertson's *Dissertation and M.* Hume's *History, with respect to that evidence. Edimbourg, by* W. Gordon, *&c. and London by* W. Owen, *&c.* 1760.

« RECHERCHE Historique & Critique sur la preuve produite contre » *Marie*, Reine d'Ecosse, par les » Comtes de *Murray* & de *Morton*, » avec un examen de la Dissertation » du Docteur *Robertson* & de l'Histoire de M. *Hume*, relativement » à cette preuve. A Edimbourg, » chez *G. Gordon*, &c. & à Londres, chez *G. Owen*, &c. 1760. » *in-8°. 300 pages.* »

CEUX qui ont fondé l'utilité de l'Histoire sur la certitude des détails & des faits particuliers, ont mé-

connu la source & la nature même de l'instruction qu'on doit chercher dans cette étude, la plus intéressante, sans doute, par son objet, mais la plus incertaine dans ses principes. L'*Histoire* & les *Annales* de Tacite pourroient n'être qu'un tissu de fausses anecdotes & de portraits d'imagination, & Tacite n'en seroit pas moins le plus moral des Historiens.

On pourroit donc consentir à ignorer toujours la vérité sur la plûpart des faits particuliers de l'Histoire, sans compromettre l'utilité & l'importance de cette étude. La discussion des détails historiques n'est presque jamais qu'un objet de curiosité. Les Savans qui se donnent encore la peine de rechercher sérieusement si Brunehant étoit un monstre de cruauté & de scélératesse ou une Reine vertueuse, ne regardent pas, sans doute, leur travail comme fort essentiel pour l'instruction publique : ce n'est pas non plus sous ce point de vue que l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, présente les recherches qui en sont l'objet.

» Il n'est peut-être pas bien important, dit-il dans sa Préface, d'exa-

» miner aujourd'hui si les Templiers
» étoient réellement coupables des cri-
» mes dont les accusoit Philippe le Bel,
» ou si cette accusation n'étoit qu'un
» prétexte politique pour les extermi-
» ner & s'emparer de leurs biens. On
» pourroit bien se passer de savoir si
» le prétendu Sébastien, qui parut en
» différens endroits après la défaite de
» Sébastien, Roi de Portugal, & qui
» fut condamné à mort par le Roi d'Es-
» pagne, étoit un imposteur, ou le vé-
» ritable Roi de Portugal. Cependant
» ces traits obscurs de l'Histoire ont
» exercé dans tous les tems la plume
» des Savans & des Curieux. Je n'ai
» regardé moi-même mon sujet que
» comme une chose de curiosité, & je
» n'ai eu d'autre vue que d'éclaircir
» un point d'Histoire intéressant par
» lui-même, & qui est devenu une
» matiere de conversation à la mode. »

Les malheurs de Marie de Stuart sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire de les rappeller ici. On sait assez qu'elle périt sur un échaffaut, accusée du crime horrible d'avoir participé au meurtre de son mari. Il est bien extraordinaire qu'un fait aussi pu-

blic, aussi éclatant, discuté pendant dix-neuf ans par deux partis opposés, avec toute la chaleur, toute l'attention, toutes les recherches qu'exigeoient la nature de la chose & l'importance des personnages intéressés, soit encore aujourd'hui un problême. Que faut-il donc penser de tant de faits plus anciens, & examinés avec beaucoup moins de soins & de détails ? La vérité est naturellement enveloppée de nuages assez épais, sans que les passions & les préjugés concourent encore à augmenter son obscurité. Les différens partis qui ont pris naissance sous le regne de Marie Stuart, & qui subsistent encore aujourd'hui, ont fait du crime ou de l'innocence de cette malheureuse Princesse, une matiere de foi politique. Il n'y a pas long-tems encore qu'en Angleterre, un homme qui n'auroit pas regardé Marie comme un monstre, auroit été regardé comme un Jacobite ; & cette opinion avoit entraîné celle de presque toute l'Europe. Un Anglois, nommé M. Goodal entreprit il y a quelques années d'infirmer les principales preuves qu'on avoit produites contre la Reine d'Ecosse. M.

Hume, dans son *Histoire de la Maison de Tudor*, & M. Robertson, dans son *Histoire d'Ecosse*, ont attaqué les preuves de M. Goodal ; & la question étoit toujours indécise. Le nouveau défenseur de Marie se présente avec des armes puissantes pour venger l'honneur de cette Reine, & effacer la tache infame dont on avoit flétri sa mémoire. Le dessein est généreux, sans doute, dit un Journaliste Anglois (*a*), dont nous adoptons volontiers les sages réflexions. On ne sauroit s'empêcher de desirer, pour l'honneur du beau sexe, pour celui de la nature humaine, qu'une femme qui réunissoit tant de qualités aimables, n'eût pas flétri tant de graces & d'agrémens, par un crime odieux ; mais on ne peut pas plier les faits à ses desirs. Ni le sang, ni le sexe, ni les charmes de Marie ne doivent nous aveugler en sa faveur ; & tout Ecrivain doit se détacher des passions de l'homme, dès qu'il prend le caractere d'Historien. Cette impartialité sévere paroît avoir guidé le défenseur de Marie Stuart. Ce n'est pas un Che-

(*a*) *Montly Review. July.* 1760.

valier errant, qui combat en furieux pour venger l'innocence d'une Belle ; c'est un sage examinateur, qui discute froidement les faits & pese avec candeur les témoignages. Nous ne pouvons qu'indiquer l'objet & l'ordre de preuves ; elles tiennent toute leur force de leur enchaînement & d'une suite d'inductions tirées de faits particuliers & du caractere des principaux acteurs de cette tragédie. Nous les affoiblirions en les abrégeant, & nous transcririons la moitié de l'Ouvrage, si nous entreprenions d'en faire sentir toute la force.

La preuve principale, & presque la seule qu'on ait produite contre Marie, étoit fondée sur plusieurs Lettres qu'on prétendoit écrites de sa propre main au Comte de Botwell, qui étoit violemment soupçonné d'être l'auteur de l'assassinat du Roi, & qu'elle épousa immédiatement après cette horrible aventure. Le plan de la conspiration & l'amour de la Reine pour Botwell sont à découvert dans ces Lettres : ainsi Marie est coupable, si elle les a écrites ; si elles sont supposées, il n'y a plus de preuves contre elle. C'est donc l'au-

thenticité de ces Lettres, que M. Goodal avoit attaquée, que MM. Hume & Robertson ont défendue, & que l'Auteur du Livre que nous annonçons réfute de nouveau. Les moyens principaux dont il se sert, sont : 1°. que ces Lettres ont été produites par les ennemis déclarés de Marie; 2°. ces Lettres, qu'on dit avoir été trouvées entre les mains de Dagleish, un des serviteurs de Marie, le 20 juin 1567, ne furent mises au jour que le 4 décembre, & l'on n'en fit pas mention dans plusieurs actes passés dans cet intervalle, relativement à cette affaire; 3°. Marie ayant oui-parler des Lettres qu'on lui attribuoit, demanda à en avoir communication, & offrit de prouver qu'elles étoient fausses & supposées : ce qu'Elisabeth lui refusa. Les Commissaires de Marie représenterent en vain contre l'irrégularité de ce refus; mais on ne fit aucune information au sujet de ces Lettres. 4°. Dagleish, entre les mains de qui on prétendoit les avoir saisies, & un François, nommé *Nicolas Hubert*, Domestique de Botwell, qu'on accusoit d'avoir porté ces Lettres, furent pendus sans avoir été in-

terrogés à ce sujet. 5°. Marie ne pouvant obtenir la communication des Lettres originales, se restraignit à en demander seulement des copies. Elisabeth, au lieu de répondre à sa demande, lui proposa de résigner sa Couronne à son fils : à quoi Marie fit réponse qu'*elle mourroit plutôt que d'y consentir, & que ses dernieres paroles seroient celles d'une Reine d'Ecosse.* 6°. Les Domestiques de Botwell déclarerent, dans les tortures & à la mort, que la Reine étoit innocente; & la confession secrette, qu'on supposa avoir été faite par ce Nicolas Hubert, & qu'on ne fit paroître qu'après le supplice de ce malheureux, est visiblement une piece supposée.

Nous n'avons pas cité toutes les preuves dont notre Critique appuie son opinion, & nous n'entreprendrons pas de les développer; mais il en résulte la plus grande probabilité, sinon une entiere certitude, en faveur de l'innocence de Marie Stuart.

Après avoir justifié Marie, notre Auteur rejette sur les accusateurs mêmes de cette Princesse l'imputation

du crime dont ils l'accusoient. On ne peut disconvenir que ces hommes ne se soient montrés, par leur caractere & les actions de leur vie, très-capables d'avoir commis un pareil crime; mais cela ne forme que des conjectures, & nous croyons que cet Ecrivain auroit mieux fait de se borner à la défensive, pour laquelle il paroît avoir plus de talens que pour l'attaque. Nous croyons donc qu'il a pleinement justifié Marie Stuart contre l'accusation de parricide; mais il n'a pas justifié avec le même succès l'indécence du mariage précipité que la Reine contracta avec un homme que toute l'Ecosse accusoit publiquement de l'assassinat du Roi. Cette démarche, tout au moins indécente, ne peut être expliquée un peu favorablement que par la violence de la passion qui ferma les yeux de l'Amante sur ce qu'elle devoit à sa situation, à sa Couronne & à son Peuple.



NOUVELLES
LITTÉRAIRES.
ITALIE.

I.

MEMORIE che servono alla vita di Monsignor Alessandro Piccolomini. In Siena, 1760.

« MEMOIRE pour servir à la vie de » M. Alex. Piccolimini. A Sienne, » 1760. »

L'Abbé Guiseppe Fabiani est l'auteur & le collecteur de ces Mémoires. Alessandro Piccolomini, dont on voit à la tête de l'Ouvrage, le portrait gravé en taille douce, naquit le 13 de juin 1508, d'Angelo Piccolomini; sa mere Marguerite étoit de la maison de Giov. Batista santi; son éducation & son instruction fut interrompue par la mort de son pere, qui mourut en 1516, laissant dix garçons & douze filles. Alexandre continua néanmoins

ses études, & fut bientôt reçu Membre de l'Académie *degli Intronati*. Il composa en 1531 un Chant, intitulé: *sacrificio d'Amore*. Lorsque l'Empereur Charles VI. passa par Sienne, Piccolomini écrivit une Comédie en prose, intitulée: *Ancor Costante*, qui fut représentée en 1736. Il composa ensuite en Langue Toscane un beau Dialogue, intitulé: *la bella Creanza delle Donne*, qui fut imprimé en 1538, & réimprimé en 1750; quant à ses autres Ouvrages, nous en donnerons ci-après la liste. Il étoit Archiprêtre, & s'acquit une haute réputation à Padoue, où il s'étoit rendu pour se perfectionner dans les sciences, & il y fut reçu *dell'Academia degli Infiammati*. Après y être resté quatre ans, il passa successivement dans plusieurs villes d'Italie, & revint à Sienne en 1549, où il publia quantité d'Ouvrages. Francesco Bandini, Archevêque de Sienne, étant mort en 1569, Germanico Bandini, son Coadjuteur, lui succéda; & Alessandro Piccolomini fut sacré son Coadjuteur, & Evêque titulaire de Patrasso à Rome. Il mourut dans cette dignité le 11 mars 1578; on l'en-

terra dans la Cathédrale, & l'on grava sur sa tombe l'épitaphe suivante: *Alexandro Piccolomineo, Patrarum Archiepiscopo Senarum Coadjutori, cui comitas cum gravitate & morum sanctitate conjuncta, & amorem & venerationem omnium conciliaverat. Incredibilis autem in omnium laudabilium artium genere doctrinæ copia, & in iisdem tradendis perspicuitas, nusquam morituris ab eo consignata monumentis, summam toto terrarum orbe nominis celebritatem compararat. Joannes Baptista, hujus templi Adituus & Deiphabus Archiprasbyter, Fratresque alii posuerunt. Vixit annis LXX. obiit 1578. Id. Mart.*

Voici la liste de ses Ouvrages imprimés.

Una Canzone fatta pel sacrifizio degl' Intronati, nel 1531. Amor costante, Comédia. *Il sesto Libro dell'Eneide di Virgilio*, tradotto in versi sciolti da rima. *Due Orazioni, di Ulisse cioe & di Ajiace, del 13 Libro delle Metamorfosi di Ovidio*, tradotti in versi sciolti da rima. *L'Economia di Senofonte*, tradotta di Lingua Greca in Lingua Toscana. *Dialogo della bella Creanza delle*

Donne, ove sia la Raffaella. Orazione in lode delle Donne. *Discorso de' Costumi lodevoli, che à nobili Donne si convengono. Le Stelle fisse*, trattato unito alle spiegazione delle antiche favole. *La Sphera del Mondo*, trattato diviso in quattro Libri. *Commentario di Alessandro Afrodiseo solle Meteore da Aristotele*, tradotto dal Greco in Latino. *De Iride*, trattato. *Institutione dell' Uomo nato nobile, è in citta libera. Lettura fatta nell' Academia degl'Infiammati in Padoua, nel 1541, intorno all' espositione di un Sonnetto di Laudomia Forteguerri in lode della figlia di S.M.C. Parafrasi in lingua Lat. del Libro di Aristotele, intitolato le Meccaniche. Della certezza delle Matematiche*, discorso Latino. *Sonnetto fatto al sepolcro del Petrarcha. Alessandro*, Comedia. *Cento Sonnetti fatti, & scelti dall' Autore, con un discorso su i pregi della Poesia. Instrumento della Filosofia naturale. Filosofia naturale*, parte prima, divisa in quattro Libri. *Prefazione al compendio delle Storie citate dall' Ariosto, &c.* Compilato da Giov. Orlandi da Pescia. *Della grandezza della terra & dell' aqua*, trattato. *Teoriche,*

overo speculazioni de' Pianeti, parte prima. *Istituzione morale*, divisa in Libri dodici. *Ortenzio*, Comedia. *Conversione di S. Cipriano*, Tragédia. *Filosofia naturale*, parte seconda, divisa in quattro Libri. *La Sfera del Mondo*, trattato accresciuto, riformato & diviso in 6 Libri. *Parafrasi del Libro primo della Rettorica de Aristotele. Parafrasi del Libro secondo della Rettorica di Aristotele. I tre Libri della Rettorica di Aristotele*, tradotti in Lingua Volgare. *Parafrasi del Libro terzo della Rettorica di Aristotele. Il Libro della Poetica di Aristotele*, tradotto di Greca Lingua in Volgare, con una Epistola al Lettori del modo di tradurre. *La Poetica di Aristotele con annotazioni distinte*, in 157 particelle. *De nova Ecclesiastici Calendarrii pro legitimo Paschalis celebrationis tempore restituendi forma, libellulus.*

Nous donnerons dans peu la liste de ses Ouvrages non imprimés.

II.

JACOPO Zanichelli, savant Epicier de cette Ville, mort le 13 de mai de l'année précédente (1759) sans

laisser d'héritier, a légué, à l'usage du Public, son excellent cabinet de minéraux & de pétrifications, qu'on a transféré à Padoue pour y être joint au fameux cabinet du célebre Vallisnieri. M. Zanichelli s'est distingué dans la république des Lettres, en publiant en 1730 un Ouvrage posthume de son pere, intitulé : *Jo. Hieronymi Zanichelli opera Botanica Posthuma*; & un autre : *Istoria delle Piante, che nascono ne' lisi intorno Venezia*, auquel il a fait des augmentations considérables. Il a écrit lui-même deux *Opuscules*; 1. *Della virtu dell'Ippocastano*; 2. *Considerazioni intorno ad una pioggia si terra caduta nel Golfo di Venezia è sopra l'incendio del Vesuvio.*

III.

Catharus Dalmatiæ Civitas in Ecclesiastico & civili statu, Historicis documentis illustrata. Accedit Episcoporum Methonensium & Curonensium series expurgata. Auctore Flaminio Cornelio, Senatore Veneto. Padua, 1760, ap. Jo. Manfred. 175 pages sans la Préface. « Cattaro, ville de Dalmatie, » considerée dans son Etat Civil &

» Ecclésiastique, d'après les Preuves » historiques, &c. par M. *Flaminio* » *Cornelio*, Sénateur de Venise; à » *Padoue*, 1760, chez *Jo. Manfre-* » *di.* » L'Auteur qui vient de nous donner depuis peu sa *Creta sacra*, nous fournit ici un très-beau morceau d'Histoire Ecclésiastique, concernant les Evêques des villes de Cattaro en Dalmatie, de Modon & de Coron en Morée, avec quantité d'instructions importantes qui servent à l'éclaircissement de l'Histoire Ecclésiastique; on y décrit l'État civil de la ville de Cattaro, son origine, ses accroissemens & ses privileges qu'elle a obtenus des Souverains de Pascie, ou des Rois de Servie, & particulierement de l'Empereur Etienne. L'Auteur prouve par un Ouvrage *de duobus Imperatorum Russiæ nummis*, du cabinet de Bernardo Nani, Sénateur de Venise, que la ville de Cattaro a eu droit de frapper monnoie. Il y décrit l'ancienne vénération qu'on portoit à S. Triphon, Martyre & Patron de cette ville; & il donne une liste chronologique des Patrices Vénitiens, qui ont eu le gouvernement de la ville

de Cattaro. On y retrouve plusieurs Evêques omis dans l'*Italia sacra d'Ughelli*; le tout est précédé d'un Discours préliminaire, qui nous apprend des circonstances intéressantes & singulieres de l'état de l'Eglise Grecque & Latine dans ces Pays.

IV.

LA Mammana instruita. « La Sage- » femme instruite. A Trente, 8° » pag. 119. »

LA mollesse, l'intempérance, & sur-tout le peu d'exercice que font la plûpart des femmes, rendent leurs grossesses & leurs couches très-douloureuses & sujettes même à mille accidens. Les personnes qui doivent les secourir dans ces momens critiques, ne ne sauroient donc être trop instruites. Un de leurs premiers devoirs est de sauver l'enfant, d'empêcher qu'il ne soit la victime des fautes & du malheur de sa mere, si elle périt. Mais si l'enfant lui-même est menacé de mort, la Sage-femme doit savoir toutes les conditions auxquelles elle peut & elle doit le baptiser. C'est le principal objet de la Dissertation théologique que nous annonçons.

ALLEMAGNE.

I.

GISCHICHTE und Handlungen der Europaischen Pflantz-Hadte, &c.

« HISTOIRE & Affaires des Colo- » nies Européennes dans les Isles » Antilles, principalement des Fran- » çoises, à la Guadeloupe, à la Mar- » tinique, & dans d'autres petites » Isles; avec une Relation circons- » tanciée de leur population, de » leur habitans, & de la constitu- » tion naturelle du pays. A Stutgard, » chez *Mezler*, 1760. 264 pag. *in*-8°.

L'Accueil que le Public a fait aux Ouvrages historiques de ce genre, fait espérer un pareil avantage pour celui-ci, d'autant plus que les affaires de ces Colonies deviennent aujourd'hui plus intéressantes que jamais. L'Auteur anonyme commence par donner une description des Isles d'Amériques en général, principalement des Antilles; il traite de l'origine de leur nom, de leur découverte, de leurs anciens habitans, des Colonies Européennes, de la variation fréquente de

leur domination, des revenus, de la navigation & du commerce, des produits naturels de ces Isles, de leur Gouvernement civil & ecclésiastique, de l'Etat des sciences, &c. Les sources où l'Auteur a puisé ses connoissances, sont les voyages des Peres *Labat*, *du Tertre*, *Charlevoix*, & quelques autres moins connus. Ce Volume traite principalement de la Martinique & de la Guadeloupe. Les Volumes suivans parleront des autres Isles d'Amérique.

I I.

OPUSCULORUM Societatis Litterariæ Duisburgensis Fasciculus I. Duisburg & Dusseldorf, 1760.

« PREMIER recueil des Opuscules de » la Société Littéraire de Duis- » bourg; à Duisbourg & à Dussel- » dorf 1760, 12 *feuilles*, *grand in-8°.*

CE petit Volume renferme huit traités; le premier est de M. *Dunkel*, & contient un examen critique de la premiere édition très-rare, d'un Ecrit tout-à-fait singulier, intitulé : *Jesuitas, Pontificum Romanorum Emissarios, falso & frustra negare, Papam Joannem VIII. fuisse mulierem.* M. *Dunkel*, sans approuver cet Ecrit, parle

d'abord de ses différentes éditions, dont la premiere est de 1588. 2°. De l'Auteur de ce singulier Ouvrage, qui, selon lui, est *Herman Witekind.* 3°. Du contenu de cet Ecrit. 4°. Il y joint des remarques critiques, dans lesquelles il corrige les erreurs de quelques Auteurs à ce sujet; & il explique certains endroits obscurs; le second Traité est du même M. Dunkel, & nous apprend que le célebre *Adr. Turnebus*, en lisant les paroles d'*Ausone* :

Nutricis inter lemmata
Lalli*que somniferos modos*
Suescat peritis fabulis.

a supposé, un Dieu appellé *Lallus*, & cette erreur avoit été adoptée par d'autres Savans. M. Dunkel prouve que *Lallus* signifie en cet endroit une petite chanson, telle qu'on en chantoit ordinairement aux enfans. Le même Auteur traite dans le troisieme Mémoire du mot *Lallare*, qui se trouve dans *Perse* & dans S. *Jerôme*, de même que du mot *Lalisio*, qu'on lit dans *Martial* & dans *Pline*. Il traduit le premier par sucer ou tetter; & le second, par un poulain d'ânesse sauvage. Le

quatrieme Mémoire est un discours du Professeur *d'Eichman*, dans lequel il donne des preuves de l'excellence de l'ancien droit germanique, en faisant voir la conformité de ce droit, avec le droit de la Nature, dont, selon lui, le Droit Romain s'écarte à plusieurs égards; le cinquieme Mémoire est du Professeur *Brenning*, & il y traite de la différence du Droit Romain avec le Germanique, *in restitutione adventitiorum post emancipationem*; le sixieme est un Discours *de Qualitatibus Herois* de M. *Melchior*, Professeur dans l'Université de Duisburg; le septieme comprend des Relations de M. *Nunning* de la Vie & des Ecrits d'Egidius Gelenius; le huitieme qui est encore de M. *Dunkel*, roule sur la signification vraisemblable du nom des Joniens.

On voit par le contenu de ce Recueil, que la Société Littéraire de Duisburg travaille utilement à contribuer à l'accroissement de toutes les parties de la bonne Littérature; & l'on doit beaucoup espérer de ses travaux.



SUEDE

INSTITUTIONES Peregrinantium. Upsal. 1760, 16 *pages in-4°.* « Re- » gles des Voyageurs. A Upsal. »

C'EST un Exercice académique *de Eric Andr. Nordblad*, sous les auspices du Chevalier *Leundus*, qui paroît être l'Auteur de cet excellent morceau. C'est un plan raisonné, & une suite des regles pour tous ceux qui voyagent, dans le dessein de faire des observations sur l'Histoire Naturelle. Ces préceptes sont si courts & si concis, qu'il est impossible d'en faire un extrait; & il seroit à souhaiter que tous ceux qui se destinent à de pareils voyages, pussent les lire, & même apprendre par cœur. Au défaut de ces connoissances, il arrive souvent que ceux qui se vouent à l'étude de l'Histoire Naturelle, ne savent pas à quoi il faut principalement faire attention dans leurs voyages, ni quelles précautions il faut prendre pour que la nature ne se cache à leurs recherches.

IRLANDE.

LA Société des Arts de Dublin a distribué les prix qu'elle propose tous les ans à ceux qui présentent les plus beaux tapis à l'imitation de Turquie, de Wilton & d'Ecosse.

Le premier prix, de vingt livres sterling, a été partagé entre MM. Read & Long. Le second prix, de dix livres sterling, a été partagé entre MM. Read & Lapham. M. Long a obtenu le prix de dix livres pour le meilleur tapis façon de Wilton, & une gratification pour les tapis façon d'Ecosse.

M. Pounden & Onge ont présenté un chariot avec des roues & un essieu de fer d'une construction nouvelle, que la Société a fort approuvé, & dont elle croit l'usage fort utile.

Fin du Journal de Février.

TABLE DES ARTICLES.

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

FRANCE.

HOLLANDE.

ITALIE.

ERRATA du Journal de Février.

Page 30, ligne 8, *de l'unité, du lieu, du tems, &c.* liſez *de l'unité de lieu, de tems, &c.*
Page 27, l. 21, *à travers du fer,* liſez *au travers du fer.*
Page 165 l. 23, *paluſtram*, liſez *paluſtrem.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois. A Paris, ce 16 Février 1761.

DEPASSE.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

JOURNAL ÉTRANGER.

MARS 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,
Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

ON souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

VIER Bücher Æsopicher Fabeln, von M. G. Lichwern, *Konigc Preusſischen Regierungs Rath im furstendum Halberstad des stifts SS. Bonif. & Maur. Dasebbst Wic auchzu Wurzen Canonico. Zweyte auflage, nebsteinem Anhange. Berlin,* 1758.

« QUATRE Livres de Fables d'Esope, » par *M. G. Lichwern*, Conseiller » du Gouvernement de la Princi- » pauté d'Halberstad pour Sa Ma- » jesté Prussienne, *&c. &c.* 2e Edit.

LES Perses, au rapport d'Hérodote, n'enseignoient à leurs enfans que trois choses : à monter à cheval, à tirer de l'arc & à

dire la vérité. Les fils même des Rois, dit Platon dans son premier *Alcibiade*, ne commençoient à apprendre l'art de vivre & celui de régner, qu'à l'âge de quatorze ans. Nous jugeons bien différemment de la nature ou de nos lumieres, nous qui bornons l'éducation à tenir les lisieres de l'enfance, & qui pensons avoir formé des hommes, pour leur avoir donné quelques vagues instructions dans un âge où l'on est incapable de descendre en soi-même & de sentir ses rapports avec la société. Encore si nous apprenions aux enfans ce qu'ils doivent faire lorsqu'ils seront devenus hommes, suivant la maxime d'un Roi Philosophe! si nous les formions aux bonnes mœurs plutôt qu'aux beaux-arts, suivant le conseil de Pline à Corellia ! si nous savions tourner nous-mêmes leurs penchans vers la vertu, en les appliquant à l'exercice du bien & en les y pliant par l'habitude ! Mais nous suivons une route bien différente : les objets les plus importans sont ceux que nous négligeons davantage ; & nos éleves, dans un âge plus mûr, n'ont souvent rien de mieux à desirer que

d'oublier ce que nous leur avons appris dans l'enfance.

Parmi les différentes manieres de présenter l'instruction aux enfans, nous regardons la Fable comme la plus propre à laisser dans leur ame molle & flexible d'utiles impressions. La naïve simplicité de ce genre nous paroît mieux assortie à leur caractere; & leur goût pour ces agréables fictions semble devoir en assûrer l'effet. Mais ne peut-on pas douter, d'après l'observation d'un Philosophe célebre, que la Fable convienne, comme instruction, à un âge aussi simple? Elle plaît à l'enfant, sans doute; mais c'est par la fiction seule, & la fiction le trompe. Si elle instruit, c'est par l'allégorie, & il ne la conçoit point. Vous avez beau lui expliquer la moralité qui résulte de votre récit, il ne lui reste dans l'esprit que l'idée d'un commerce social entre des animaux, sans aucun rapport à lui-même. Et comment prétendrions-nous l'instruire, quand nous commençons par l'abuser? Pouvons-nous penser que notre leçon lui sera profitable, lorsque, pour empêcher qu'elle ne lui devienne nuisible, nous sommes obli-

gés de l'avertir que nous l'avons bercé d'un conte. Il est certain que la Fable, présentée aux enfans comme nous sommes dans l'habitude de la leur présenter, n'est pas un moyen d'instruction aussi efficace qu'on le croit communément; mais n'y auroit-il pas une maniere de la leur rendre plus utile? Prenons-les, par exemple, pour juges des animaux qui sont mis sur la scene, & ramenons peu-à-peu leurs jugemens particuliers à des principes dont l'habitude soit pour eux dans la suite une regle de conduite. Faisons-leur bien sentir que les animaux représentent les divers caracteres des hommes; qu'il y a dans la société des renards, des loups, des lions, c'est-à-dire, des hommes rusés, méchans, cruels, que ces fictions expriment ce qui se passe dans la société, & qu'en les jugeant, nous jugeons nos propres actions. Par-là nous disposerons les enfans à pénétrer eux-mêmes le sens de l'allégorie, & à nous en demander l'application. Il faudra sur-tout, dans l'occasion, leur faire remarquer la ressemblance ou la différence de leur conduite avec celle des animaux qu'ils au-

ront ou loués ou blâmés; c'est ainsi que nous les accoutumerons à se condamner eux-mêmes quand ils auront mal fait, ou à s'applaudir quand ils auront agi suivant leurs principes, &c. Croit-on que la Fable leur fût alors nuisible ou inutile? Nous sentons que cette méthode demande beaucoup d'attention & de soin de la part d'un Instituteur. Mais aussi, pour bien élever un enfant, nous demandons l'œil & l'ame d'un pere.

Nous allons présenter quelques-unes des Fables de M. Lichwern. Nous avons déja fait connoître celles de M. Hagedorn. L'Allemagne a produit un grand nombre de bons Fabulistes, dont nous pourrons analyser successivement les Ouvrages, quoique la date n'en soit pas bien récente. L'objet de notre Journal n'est pas tant de rendre compte des Ouvrages nouveaux qui paroissent chez l'Etranger, que de faire connoître la Littérature étrangere en général.

FABLE I.

L'Habit & l'Oreiller.

UN Habit de velours, jetté sur le

lit du maître, entra en conversation avec l'Oreiller. L'heureux mortel que notre maître! dit l'Habit; avoue, camarade, que les Fées ont soufflé sur lui. Toujours joyeux, toujours dans l'abondance, grand train, beaux habits, dépenses enragées : voilà bien un vrai Gentilhomme! mais sur-tout j'aime sa gayeté; il a certainement le cœur net & tranquille. Je puis t'en dire des nouvelles, moi qui l'accompagne dans toutes ses courses. Il met de l'esprit par-tout; ses regards, sa démarche, son sourire, ses gestes, tout est chez lui ingénieux & plaisant. Comment crois-tu qu'il perd son argent? en chantant, en folâtrant, en riant de tout son cœur. Que la Fortune me fasse un mortel plus heureux!... Ecoute, mon ami, lui dit l'Oreiller en l'interrompant, je crois bien ce que tu me dis; mais explique-moi un peu ce que je vois. Quand il se met au lit, ce n'est pas pour dormir, c'est pour se tourmenter, se plaindre, changer sans cesse de place, comme si la colique le désoloit. Je suis ou trop haut ou trop bas. Il se leve, il se recouche, & toujours ce refrein : *Ah malheureux! je suis ruiné!* Un jour

de lanſquenet, je vis ſa cervelle preſqu'au bout du piſtolet. Eh bien, mon ami, qu'eſt-ce que cela ſignifie? *Qu'il faut voir les Acteurs hors du théâtre, pour les bien connoître.*

FABLE II.

Le Frêlon & le petit Garçon.

WASPFOE (c'eſt le nom d'un jeune Garçon) Waſpfoë s'amuſoit à cueillir des pommes dans un jardin; un Frêlon, inſecte foible & méchant, le pique à la main, ſans en avoir reçu de mal. L'Enfant étoit délicat & ſenſible, il verſa quelques larmes. Le Frêlon, voltigeant au-tour de lui, ſembloit par ſes bourdonnemens s'applaudir du coup & menacer encore. L'Enfant s'élance pour le ſaiſir, & l'attrape en effet. Grace, grace, s'écria l'Inſecte en baiſſant les aîles; (car rien n'eſt plus humble dans le malheur que les impudens) grace, aimable Garçon, épargne un innocent: c'eſt le beſoin, c'eſt l'inſtinct qui m'a engagé à te bleſſer; je ne ſubſiſte que par mon aiguillon, & c'eſt la nature qui l'a voulu. La nature! lui

dit Waſpfoë, & à moi la nature m'a donné de la force pour t'écraſer, inſecte inutile & mal-faiſant; meurs.

FABLE III.

Le Lion & le Loup.

LE Roi Lion étoit aſſis ſur ſon tribunal au pied du Mont-Carmel; il avoit à ſes pieds ſon Miniſtre l'Ours, & au-tour de lui les Habitans des forêts. C'étoit dans le tems où les Rois donnoient audience à leurs Sujets. La Vache vint en larmes réclamer ſon enfant, ſon cher Veau: on le lui avoit enlevé, on le lui avoit enlevé la nuit. Le Lion examinoit la phyſionomie de ſes Sujets: le crime ſe peint ordinairement ſur le viſage. Je ne ſuis point l'auteur du crime, s'écria le Loup; non, Sire, j'en jure par Votre Majeſté: depuis pluſieurs jours une incommodité m'oblige à la diette; en vérité, ce n'eſt pas moi. C'eſt donc toi, lui dit le Lion; en te défendant quand perſonne ne t'accuſe, tu t'accuſes toi-même. Tu as dévoré le Veau, & l'Ours va te rendre la pareille. Sans autre forme de procès, le Loup fut mis en pieces, & il étoit en effet coupable.

Le ſcélérat eſt tourmenté ſans ceſſe

par le ſouvenir de ſon crime; & il lui ſemble que tout ce qui l'environne, le lui reproche. Qui ſe juſtifie ſans être accuſé, dépoſe contre lui-même.

FABLE IV.

Phœbus & ſon Fils.

LA Lune ſe trouvant un beau jour entre le Soleil & la Terre, la nuit ſurvint tout-à-coup, & obſcurcit les montagnes & les vallons. Un Enfant de Phœbus avoit conduit ſes troupeaux dans un pâturage: oh! mon pere, s'écria-t-il, comment as-tu perdu ton éclat? Qu'as-tu fait de ton char radieux? Comment la ſource de la lumiere s'eſt-elle donc obſcurcie? Mon fils, lui dit Pœbus, l'obſcurité n'eſt que pour toi; ma lumiere eſt toujours la même.

Quand nos paſſions ſe mettent entre nous & la Divinité, les ténebres qui nous la dérobent ſont-elles les ténebres de Dieu ou celles de l'homme?

FABLE V.

La Linotte.

UNE jeune Linotte fit l'eſſai de ſes

aîles; elle parcourut les bois, & oubliant le nid de ſa mere, il lui prit envie de ſe bâtir une habitation. Naturellement on aime à être à ſoi; &, comme dit le proverbe, *nos propres foyers valent de l'or.* La Linotte ſe trouva auprès d'un chêne: la hauteur de l'arbre la ſéduiſit. Je ſerai ici comme une Reine, ſe dit-elle à elle-même; je n'ai pas encore vu de nids ſi élevés. Le nid fut conſtruit; bientôt après la foudre l'écraſa: heureuſement la Linotte étoit abſente. A ſon retour, point de nid, & le chêne fendu en éclats. Il ne fait pas bon loger ſi haut: voici des broſſailles, la foudre ne tombe pas ſi bas; il vaut mieux être à terre & y vivre en ſûreté. Nouveau nid dans les broſſailles: la pouſſiere & les vers l'obligent quelque tems après à l'abandonner. Enfin elle s'établit dans un buiſſon plus haut & touffu, où elle étoit à l'abri de la pouſſiere & de l'orage. Elle y trouva le calme & le bonheur.

S'il eſt un état fortuné, n'allons pas le chercher ni ſous le chaume ni ſur le trône. Heureux ces favoris du Ciel, qui, loin de la néceſſité, peuvent vivre dans une philoſophique indépendance!

C'est le plus bel apanage de la médiocrité.

FABLE VI.

L'Oiseau Platea *& les Hérons.*

L'OISEAU *Platea*, appellé par quelques-uns *Pélican*, par d'autres *Cuillier*, (voilà bien des noms pour un seul animal) attaqua un jour deux Hérons, leur enleva des poissons qu'ils venoient de prendre dans un étang voisin, & les traita comme des malheureux & des voleurs. Voilà qui est plaisant, s'écrie un des Hérons indigné; nous cherchons notre nourriture avec bien de la peine : un gourmand paresseux, parce qu'il est le plus fort, nous l'enleve, s'en repaît & nous insulte. Paix là, coquins, leur disoit le Platea tout en dévorant les poissons.... Un vol.... & de l'insolence..... oh! c'est un cas pendable. La Justice! la Justice!

Ces sortes d'oiseaux à plusieurs noms sont assez communs dans certaines villes. Sous le manteau de la Justice, ils punissent le voleur; & pour leurs peines, ils s'approprient le vol. Cela s'appelle rétablir l'ordre & venger l'innocent!

FABLE VII.

L'Ane & les Pies-grieches.

UN Ane en belle humeur se mit à faire fête aux passans; & comment s'y prit-il ? En poussant de son rauque gosier un braire à rendre les gens sourds. Dieu sait comment les oreilles des passans s'accommodoient de cette mélodie. Ce n'est pas en pareil cas que l'on tient compte de la bonne volonté : Messire l'Ane ne reçut que des injures & des coups. Il ne se rebuta point; & à la fin, une troupe de Pies-grieches l'entendit, trouva sa voix charmante, s'efforça de l'imiter, & le prôna partout.

Petits beaux-Esprits, minces Critiques, ne vous moquez point de ces Pies-grieches.

FABLE VIII.

Les Hommes singuliers.

UN Curieux avoit parcouru le monde & observé les différentes comédies que les hommes jouent sur la terre. De retour dans sa patrie, ses amis s'empres-

soient de lui demander ce qu'il avoit vu dans ses voyages ? Par-tout des hommes, leur dit-il, c'est-à-dire, des fous qui se piquent d'être sages; mais j'en ai trouvé chez les Hurons une espece des plus singulieres. Ces hommes-là s'assemblent pour s'asseoir vis-à-vis les uns des autres, & rester assis les journées & même les nuits entieres sans bouger. Là ils s'occupent, devinez à quoi : ils perdent le souvenir du boire & du manger; ils deviennent muets & sourds; ils n'entendroient pas Dieu tonner, & le ciel s'écrouleroit avec fracas, qu'ils n'en resteroient pas moins immobiles sur leurs sieges. De leur bouche s'exhalent des mots entrecoupés qui ne forment point de sens. Ils s'expriment par des grimaces, des contorsions & des roulemens d'yeux. La crainte, l'espérance, l'inquiétude, la joie maligne, la colere, la fureur, le désespoir se peignent tour-à-tour sur leur visage mobile. A leur détresse, on les prendroit pour des criminels; à leur gravité, pour des Juges infernaux; & à leurs emportemens, pour des Furies. Ce qu'il y a de singulier encore, c'est une foule de spectateurs qui se

plantent à côté d'eux pour les contempler. Mais quel est donc l'objet de ces gens-là, demandent les amis ? Cherchent-ils des remedes aux calamités publiques ?...Bon, quelle idée!.... La pierre philosophale, ou la quadrature du cercle?....A d'autres.....Seroit-ce un rendez-vous de malheureux, de pénitens, d'énergumenes?...Point du tout... Mais que font-ils donc ?...Ils jouent.

FABLE IX.

Les Chevreuils.

MON fils, vous êtes trop téméraire : vous courez le bois comme s'il n'y avoit point de Tigre. Croyez-moi, soyez plus prudent : si notre ennemi vous apperçoit, c'est fait de vous. Ainsi parloit un vieux Chevreuil à son petit. Mon bon papa, lui dit le jeune Daim, je vous remercie; mais dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qu'un Tigre ? Comment est fait ce méchant ? Ah! mon fils, c'est le monstre le plus hideux, le plus horrible; à ses regards enflammés, on voit qu'il ne respire que le meurtre : sa gueule est fumante de sang, & l'Ours & le Lion sont moins

épouvantables. Suffit, papa, je connois le Sire, & je saurai l'éviter. Il dit, & de courir les champs. Il rencontre un animal qui jouoit sur l'herbe. Interdit, il s'arrête, examine, & reprend bientôt courage. Ce n'est pas l'animal dont m'a parlé mon pere; celui-ci est si charmant. Je ne vois point le sang fumer sur sa bouche · il a même l'air gracieux. Ses yeux sont à la vérité pleins de feu; mais ils n'ont rien de sinistre. Eh non! s'écria-t-il d'une voix assûrée, ce n'est pas là le Tigre. Le Tigre l'entendit, se jetta sur lui & l'étrangla.

N'exagérez point à la jeunesse la difformité des vices. Prévenez-la, si vous ne voulez point qu'elle les méconnoisse, que leur poison est souvent caché sous des dehors agréables & enchanteurs. Peres & meres, ce sont presque toujours vos fausses leçons qui perdent vos enfans.

FABLE X.

Le Cheval & l'Ane.

UN Cheval gros & gras apperçut, en quittant son ratelier, un Ane dé-

charné. Eh pauvre grison, comme te voilà fait! Que tu es maigre! Serois-tu malade, ou le chagrin t'auroit-il dégraissé? Hélas! lui répond l'Ane, c'est la faim, ce sont les fardeaux, ce sont les coups & les mauvais traitemens, qui me réduisent dans cet état. Que la misere est pesante! Puisse la mort m'en délivrer bientôt! C'est le bonheur où j'aspire. Allons, mon ami, reprit le Cheval, un peu plus de patience. Si vous étiez plus sage, vous trouveriez vos maux moins pesans. Il faut subir son sort, quand on ne peut pas le changer. Songez d'ailleurs à tant de malheureux qui souffrent plus que vous: qu'avez-vous fait, pour être mieux traité qu'eux? Le destin distribue à son gré les biens & les maux. La peine vous est échue: à qui sait en tirer parti, elle est plus utile que la prospérité. La leçon étoit bonne; mais le Cheval étoit dodu, & l'Ane trouva qu'un ventre plein étoit un mauvais consolateur pour un ventre affamé.



FABLE XI.

Le Colin-maillard.

QUATRE drôles dégourdis & malins, suivant les droits de la Jeunesse, gambadoient dans la cour d'une ferme, en attendant mieux; (Le mieux pour ces Messieurs n'est pas toujours le meilleur.) Camarades, jouons à Colin-maillard, dit l'un; tous y consentent: on tire au sort, & le sort tombe sur Blaise: on lui bande les yeux. Quand j'approcherai de ces piliers, vous me crierez au moins, *gare le pot au noir.* Et de courir sus, à droite, à gauche: il jette les mains de tous les côtés; il avance, il recule, il s'alonge; & l'oreille levée, il demande souvent: *suis-je loin des piliers?* Oh! fort loin. Le jeu continue. Ses camarades le houspillent. Il croit en tenir un, & il se trouve avec un mouchoir dans les mains. Enfin, à force de tourner au-tour de lui, ils l'amenent à leur but. Un d'entre eux se cache derriere un pilier; & le pot au noir? s'écrie Blaise. Oh! lui répond l'autre, tu en es loin. Blaise entend une voix près de lui; il s'élance, donne

contre le pilier, & tombe tenant sa tête à deux mains.

Lecteur, ce Blaise c'est toi. Les passions te fascinent les yeux: tu cours en aveugle où t'appelle leur voix: elles te promettent de longs jours, & tu vas, sur leur parole, te briser contre les écueils que la mort a semés sur tes pas.

FABLE XII.

L'Escargot & la Cigale.

UN Escargot se traînoit lentement vers une haie. Elle n'étoit pas loin; mais tout chemin est long, quand on est bien chargé. L'Escargot s'en plaignoit; & d'alonger ses cornes, & de les retirer, & puis de s'arrêter. L'aiguille d'un cadran va bien tout aussi vîte. Notre Escargot, dans une de ses stations, apperçoit une Cigale qui faisoit ce que font les Cigales: elle chantoit. Qu'elle est contente! qu'elle est heureuse! comme elle chante! que sa course est légere! qu'elle est alerte! & moi, avec ma maison sur le dos, je ne puis pas faire quatre pas. Heureux Escargot, lui cria la Cigale aussi

mécontente que lui, que le Ciel t'a favorisé, en te mettant sous ce toît, à couvert de l'intempérie des saisons ! Tu reposes tranquillement, tandis que pendant la nuit, transie de froid, épuisée de fatigue, je ne puis goûter de repos; & lorsque tu te repais à l'aise dans ta maison, je meurs dans les frimats ou de froid ou de faim.

Nous ne considérons dans l'état d'autrui, que ce qui manque au nôtre, & dans le mariage & dans le célibat; mais dans le fond, chacun de ces états a ses peines & ses douceurs; & celui qui est chargé d'un ménage, & celui qui n'en a point, ne se doivent point porter envie l'un à l'autre.

M. Lichtwer, auteur de ces Fables, tient un rang distingué parmi les Fabulistes Allemands. Il a le talent de conter; ses moralités sont belles & bien amenées; il releve les allégories les plus communes par des applications ingénieuses ou par des tours piquans. On voit qu'il a beaucoup observé : il a bien vu, & il fait parler le sentiment. Quelques-unes de ses Fables

pechent par trop de longueur ou de négligence. D'autres manquent de simplicité dans le sujet, & l'application n'en est pas toujours assez générale ou assez sensible, mais il y en a un très-grand nombre d'excellentes, & que les Allemands mettent à côté des plus belles de M. Gellert.



ARTICLE II.

JOURNAL des Observations faites à la mer avec la Chaise marine *de M.* Irwin, *par M.* Jérémie Sisson.

LE Lundi 9 juillet 1759, vers une heure après-midi, je m'embarquai à Spithéad avec M. Irwin, sur le vaisseau de guerre *le Jason*, commandé par le Capitaine Warwick. Peu de tems après, nous établîmes la *Chaise marine* sur le gaillard d'arriere, près de l'habitacle : le vent étoit favorable & fort léger. J'essayai aussi-tôt de me servir du télescope, & j'y réussis avec la plus grande facilité, pouvant également le diriger vers le soleil & les divers objets que nous trouvions sur notre route, & conserver ces objets dans son champ. Vers les sept ou huit heures du soir, nous dépassâmes les aiguilles (ce sont deux caps à l'extrémité occidentale de l'Isle de Wight); le vent commençant alors à fraîchir, cela ne m'empêcha point de suivre & d'obser-

ver Jupiter & ses Satellites avec la plus grande aisance, ainsi que la Lune & les Etoiles fixes, même celles qui étoient au Zenith (*a*). Le vent, le reste de cette nuit & le jour suivant, étoit devenu contraire, & si fort que nous fûmes obligés de nous retirer dans Torr-Bay; malgré cette circonstance, je me servis, pendant tout ce tems-là, de l'instrument, sans aucune peine. Le samedi nous fîmes voile de Torr-Bay, & nous arrivâmes à Plymouth vers les quatre heures après-midi. Dans toute cette traversée, je dirigeai le télescope avec la plus grande liberté vers le Soleil & les objets terrestres. Dès la nuit du vendredi, nous y avions fixé un micrometre, dont nous nous servions aussi facilement.

Le lundi 16 juillet au matin, nous fîmes voile de Plymouth sur *le Colchester*, commandé par le Capitaine

(*a*) Il est essentiel de faire attention à cette circonstance, car elle montre avec quel art le télescope est suspendu, puisque dans la posture la plus gênante, qui est celle où l'on observe des astres au Zenith, on peut encore les suivre avec facilité.

Redham

Redham, pour la Baye de Quiberon. (Les vaisseaux Anglois étoient alors en station dans cette Baye.) Nous établîmes en peu de tems l'instrument : le vent étoit assez fort & presque contraire. Cependant je me servis du télescope, comme auparavant; car pendant toute la nuit, je le dirigeai vers tous les objets qui étoient autour de moi, & je les vis avec cet instrument de la maniere la plus distincte. Le jour suivant le vent devint encore plus fort, enfilant le canal, & la mer étant fort agitée; quoi qu'il en soit, à peine trouvai-je quelque différence dans l'usage du télescope & du micrometre. Ce grand vent fut suivi d'un calme, accompagné en même tems d'une mer très-grosse. Or quoique, selon moi, cette circonstance fût pour l'instrument la plus critique de notre croisiere, j'observai cependant avec le télescope, & je fis usage du micrometre avec autant de facilité qu'on pouvoit le desirer.

Le vendredi suivant 20 juillet, nous arrivâmes vers les six heures du soir, à bord du *Magnanime*, commandé par le Lord Howe, & le lendemain nous

y plaçâmes la *Chaise marine*. Depuis ce tems-là jusqu'au 6 d'août, nous ne fûmes occupés qu'à faire des expériences & des observations avec cette machine, faisant entrer facilement dans le télescope & y voyant de la maniere la plus distincte le Soleil, la Lune, Jupiter & ses Satellites, & les Etoiles fixes les plus près du Zenith, selon que ces différens astres se présentoient à nous. J'ai souvent pris le diametre du Soleil & de la Lune à deux secondes près, lors même que la mer étoit la plus agitée, & que ces astres étoient le plus près du méridien.

Le 6 d'août, nous fîmes une observation pour trouver la longitude; & afin d'avoir l'heure sur le vaisseau, ayant pris la hauteur du Soleil par trois différentes fois qui ne donnerent en tout qu'une différence de trois secondes, la longitude que nous déterminâmes, ne se trouva différer que de sept milles de celle que les Pilotes trouverent par leur estime, & qu'ils donnerent à Mylord Howe.

Voici nos Observations :

Le 6 Août.

Heure du soleil à la montre.	Hauteur du soleil par le quartier de M. Hadley.	Heure du soleil par le calcul.
5^h 12′ 45″	19° 51′ 30″	5^h 14′ 3″
19 10	18 49 00	5 20 26 40‴
21 45	18 23 00	5 23 4 50

Montre retarde de	Haut. du soleil corrigée.
0^h 1′ 18″	19° 59′ 23″
0 1 16 40‴	18 56 33
0 1 19 50	18 30 34

Emersion du second Satellite de Jupiter à	8^h 47′ 30″
Montre retarde de	0 1 18
Heure vraie ou celle de la montre corrigée,	8 48 48

Emersion du même Satellite à Londres par le calcul à	9^h 9′ 47″
Emersion à la latitude de 48° 17′ 0″ à la montre, à	8 48 48
Différence de longitude à l'Ouest de Londres, de	0° 20′ 59″ = 5° 15′ 14″

Le Dr Blair étoit présent à cette observation.

Le 9 Août.

Heure du soleil à la montre,	Hauteur du sol. par le quartier,	Heure du soleil par le calcul,
5^h 35′ 35″	14° 32′ 0′	5^h 42′ 38″
37 40	14 11 30	5 44 40

Montre retarde de	Haut. du soleil corrigée,
0^h 7′ 3″	14° 38′ 45″
0 7 0	14 18 23

Emersion du premier Satellite de Jupiter à	7^h 48′ 0″
Montre retarde de	0 7 $1\frac{1}{2}$
Heure vraie ou celle de la montre corrigée,	7^h 55′ $1\frac{1}{2}$″

Emersion du même Satellite à Londres par le calcul à	8^h 13′ 17″
Du même, à la latitude de 48° 38′ par la montre corrigée, à	7 55 $1\frac{1}{2}$
Différence de longitude à l'Ouest de Londres, de	0^h 18′ $15\frac{1}{2}$″ = 4° 34′ 15″

Cette derniere observation fut faite à la vue de l'isle d'Ouessans, un peu plus à l'Est que la précédente.

Ayant trouvé que la facilité de se servir de l'instrument surpassoit ce que l'on en attendoit, on nous donna la permission de nous embarquer le samedi 11, sur la frégate *la Minerve*, commandée par le Capitaine Hood. Le 13 le matin & tout le reste du jour, nous eûmes un vent très-fort, qui étoit presque contraire; de sorte que le Pilote crut que nous étions fort à l'Ouest de notre route. La nuit suivante, nous fîmes une observation pour déterminer la longitude : nous trouvâmes qu'elle différoit de quatorze milles de l'estime du Pilote, sur laquelle au reste le Capitaine comptoit peu, la mer ayant un grand courant. Mais notre observation l'ayant déterminé, il dirigea sa route en conséquence, & il reconnut qu'elle avoit corrigé l'estime du Pilote, & déclara en même tems qu'elle lui avoit été d'une grande utilité.

Le 13 Août.

Heure du soleil à la montre,	Haut. du soleil par le quartier,	Heure du soleil par le calcul,
$6^h\ 27'\ 30''$	$6^\circ\ 1'\ 30''$	$6^\circ\ 30'\ 22''\ 24'''$
29 20	5 44 00	6 32 15 52

Montre retarde de	Haut. du soleil corrigée,
$0^h\ 2'\ 54''$	$6^\circ\ 3'\ 3''$
	5 45 7

Emersion du second Satellite de Jupiter à	$11^h\ 19'\ 0''$
Montre retarde de	2 54
Heure vraie ou celle de la montre corrigée,	$11^h\ 21'\ 54''$

Emersion du même Satellite à Londres par le calcul à	$11^h 46' 19''$
A la latitude de 48° 36′ à la montre, corrigée à	11 21 54
Différence en longitude à l'Ouest du Méridien de Londres, de	$0^h 24' 25'' = 6^\circ\ 6'\ 15''$

Le jour suivant, nous essuyâmes une tempête, telle que chacun pensoit que ce que nous avions de mieux à espérer, étoit de pouvoir entrer dans Guernesey. Mais le vent étant tombé, nous dépassâmes Plymouth, & le jour suivant nous arrivâmes dans la Manche. Pendant tout le tems que la tempête dura & que nous essayâmes la *Chaise marine*, nous en trouvâmes l'usage facile & exact : ce que le Capitaine Hood déclara qu'il étoit prêt à certifier, s'étant fort souvent assis dans cette Chaise, & s'étant servi avec beaucoup de plaisir du télescope. Le vendredi matin, nous nous embarquâmes pour Déal sur un autre vaisseau de guerre *le Deptford*, commandé par le Capitaine Holwell. Nous y établîmes notre instrument sur le champ; & le dimanche à la nuit, nous arrivâmes aux Dunes.

Pendant tout ce voyage, je me suis servi du télescope & du micrometre, avec la même facilité que dans le précédent. J'ai toujours observé Jupiter & ses Satellites, sans éprouver la moindre difficulté, pour les faire entrer dans le champ du télescope. J'ai même trouvé que les Satellites, observés avec

cet instrument, n'étoient pas à beaucoup près si sujets à ce mouvement de tremoussement ou d'agitation, que j'ai souvent remarqué, lorsque je les observe à terre dans ma maison. Je pense, & j'estime donc en conséquence de tout ceci, qu'on peut, & même fort souvent, faire des observations à bord d'un vaisseau avec la *Chaise marine*, avec plus de précision qu'à terre, & qu'elles seront suffisantes pour déterminer la longitude (autant que cette détermination peut dépendre de la facilité des observations) avec une exactitude fort au-dessus de celle qu'exige l'acte du Parlement; enfin, qu'en encourageant cette découverte, on peut en attendre les plus grands avantages, non-seulement pour les longitudes, mais encore pour d'autres parties de la Navigation.

Nombre d'Officiers des différens vaisseaux où nous avons été, se sont assis dans la *Chaise marine*, & ont déclaré qu'ils trouvoient très-facilement Jupiter & ses Satellites, & les conservoient dans le champ du télescope aussi long-tems qu'ils le desiroient, & qu'ils étoient prêts de certifier.

Comme notre principal & presque unique objet, étoit de prouver, par un essai actuel, la facilité avec laquelle on peut se servir d'un télescope & d'un micrometre à la mer, nous n'avons pas pensé à multiplier nos observations, d'autant plus que nous ignorions entierement qu'on en fit à terre de correspondantes.

A Londres, ce 30 juillet 1760.

Signé, JEREMIE SISSON.

N.B. La traduction de ce morceau nous a été donnée par M. Le Roy de l'Académie des Sciences, à qui nous devons déja la description de la *Chaise marine*, qui a été insérée dans le Journal d'avril 1760. On lui a adressé d'Angleterre une copie des observations qu'on vient de lire, & dont l'original a été remis aux Commissaires des longitudes, pour confirmer les avantages & l'utilité de la machine de M. Irwin. M. Sisson est un bon observateur, & le plus célebre faiseur d'instrumens d'Astronomie & de Mathématiques qu'on connoisse en Europe. Tel est l'avantage que les An-

glois retirent de la considérarion qu'ils accordent aux talens : leurs Artistes ne se bornent point à la seule pratique de leur art; ils y réunissent encore les connoissances théoriques, nécessaires pour y exceller. M. Sisson, & M. Short dont nous avons parlé dans le Journal du mois dernier, en sont des exemples. Nous aurions desiré pouvoir joindre ici une description de la Chaise marine, plus détaillée que celle que nous avons donnée autrefois, d'autant que nous avons appris que l'Auteur y a fait des changemens considérables; nous attendons pour cela les détails qu'on nous a promis, & que nous nous empresserons de faire connoître au Public, dès que nous les aurons reçus.



ARTICLE III.

SUITE des Dissertations de l'Académie de Cortone, &c. (*a*)

« X. DISSERTATION sur deux » Marbres figurés, par M. *Ranieri* » *Calzabigi.*

PARMI tant de précieux restes de l'antiquité, qu'on a recueillis dans les ruines d'*Herculanum*, il y a, dit M. Calzabigi, deux Marbres qui ont excité toute mon attention : l'un est un bas-relief, l'autre un tableau. Le bas-relief, qui a treize pouces & demi en quarré, est remarquable par la façon dont il est travaillé, plus remarquable encore par ce qu'il représente. J'ai cru y voir tracé un de ces abus de Religion, que la superstition a introduits. Ce qu'en disent les anciens Auteurs qui en ont parlé, nous semble très-obscur, presque inintelligible, parce que nous n'avons point de monumens qui nous en donnent une idée nette.

(*a*) *Voyez* notre Vol. de Janvier 1761, p. 33

Ce marbre représente une femme avancée en âge, assise, & nue jusqu'à la ceinture. Elle tient de la main gauche un petit oiseau; de la main droite elle lui offre à manger, & le regarde attentivement. Devant elle, à peu de distance, est un petit Therme, surmonté d'un buste de Priape. La tête de ce Priape soutient une jeune femme, qui y paroît appuyée sur son bras droit, & observant avec une attention extrême la femme plus âgée. Derriere celle-ci est sur son piédestal une petite statue, ayant à sa main droite quelque chose qui ressemble beaucoup à un coquillage. Cette figure a les pieds enveloppés d'une espece de ligament fait avec des herbes entrelacées & avec des feuilles; ce ligament descend sur la base de la petite statue, s'avance jusqu'aux pieds du siege de la femme qui est au milieu. La connoissance de l'antiquité peut seule m'aider à expliquer ces mysteres; j'en réclamerai le secours, après avoir exposé brievement quelques principes.

De tout tems il y eut des Amans dans le monde. L'Amour naquit avec les hommes, & il a toujours conservé

ſon caractere. La jalouſie, les ſoupçons, la curioſité en ont toujours été inſéparables. L'amour jaloux & ſoupçonneux a toujours craint de perdre l'objet aimé : de-là cette curioſité qui a porté les Amans à pénétrer les ſecrets de leur bonne ou mauvaiſe fortune, à employer pour cela tous les reſſorts, & à eſſayer tous les moyens de découvrir la conſtance ou l'infidélité, l'inclination ou le mépris, les penſées en un mot & les ſentimens de leurs idoles. C'eſt cette curioſité avide & inquiete qui, dans des ſiecles plus crédules & moins éclairés, les a fait recourir aux plus pitoyables ſuperſtitions. Ils ont uſé des inventions les plus ridicules & les plus vaines, pour tâcher de guérir leur imagination malade. Il ſemble que les femmes ſoient plus ſujettes à ces mouvemens tumultueux de la paſſion de l'amour; ce qui vient peut-être de ce qu'ayant les fibres plus délicates, elles ſentent plus vivement les impreſſions, & de ce que leur eſprit, moins fortifié par un exercice laborieux, les expoſe plus à devenir les jouets de toutes les illuſions qui ne ceſſent d'aſſaillir un cœur amoureux.

Comme la ſociété fourmilla toujours de cette eſpece pernicieuſe de gens qui ne vivent que des ſottiſes d'autrui, il eſt probable que la frénéſie des Amans eſt ce qui a le plus contribué à établir les Magiciens, les Devins, les Aſtrologues, les Diſeurs de bonne aventure. C'eſt par le ſecours de la Magie, de la Divination, des Sortileges, que les Amans cherchant quelquefois à ſe tranquilliſer uniquement, quelquefois à ſe déſabuſer, ont tenté de prévoir les événemens futurs, de lire dans le cœur des autres, & de connoître le ſort de leurs intrigues amoureuſes. D'après ces principes connus de tout le monde, j'oſe aſſurer que le marbre que je viens de décrire, repréſente une de ces folles & ſuperſtitieuſes Amantes, qui interroge une Devinereſſe ſur quelque circonſtance de ſes amours. Tibulle & quelques autres Ecrivains de Rome vont m'aider à le prouver, & à expliquer le bas-relief.

Tibulle, en pluſieurs endroits de ſes Elégies, fait mention de ces Enchantereſſes & de ces Magiciennes, qu'il appelle *Prêtreſſes ;* il raiſonne ſur leur pouvoir, & il nous dépeint quelques-

unes de leurs cérémonies, d'où l'on conclut l'uſage fréquent qu'on faiſoit pour lors à Rome de ces extravagantes ſuperſtitions. Tibulle exagere la force des ſortileges de ces Magiciennes à ſa Délie, qui, crédule & ſuperſtitieuſe de ſon naturel, y croyoit de bonne foi, ſelon toutes les apparences. C'eſt pourquoi le Poëte profite adroitement des diſpoſitions de cette femme, en faveur du penchant qu'il avoit pour elle. Voici ce qu'il dit, en parlant d'une de ces Magiciennes : « Je l'ai vu, c'eſt ce que » j'ai vu de mes propres yeux : avec » des paroles enchantées, elle fait deſ- » cendre du ciel les étoiles, elle dé- » tourne la foudre rapide, elle ouvre » le ſein de la terre; à ſa voix, les » mânes ſortent des tombeaux, les » cendres éteintes du bûcher ſe vivi- » fient; elle parle, & la ſérénité ſe » répand dans les airs; elle ordonne, » & la neige tombe avec abondance » au ſein même de l'été. » Cela ſuffit pour montrer qu'il y avoit à Rome des Enchantereſſes, des Devinereſſes & des Magiciennes. Elles étoient conſultées communément ſur les intrigues amoureuſes. « A ma priere, la Magi-

» cienne a compoſé certains Vers pour » enchanter votre mari, dit le Poëte à ſa Délie; » quand vous ſouhaiterez » que l'enchantement ait lieu, chan- » tez-les trois fois, & crachez trois » fois après les avoir chantés : alors votre » mari ne croira plus rien ſur nos » amours; il ne s'en rapporteroit pas à » lui-même; & il verroit que vous le » trahiſſez, qu'il penſeroit encore que » vous lui êtes fidelle. Gardez-vous » cependant, Délie, d'écouter tout » autre Amant que moi ſur la foi de » cet enchantement; votre mari n'eſt » pas enchanté pour un autre, il eſt » enchanté pour moi ſeul. » Le même Poëte nous trace quelques extravagances que faiſoit une de ces Magiciennes dans ſes opérations : extravagances renouvellées de nos jours par les Charlatans & par les Joueurs de gobelets. « Quand les fureurs de Bellone l'agi- » tent, dit Tibulle, elle ne craint ni » le fer ni la flamme; elle ſe fait de » profondes bleſſures dans les bras & » ſe met tout en ſang; elle ſe paſſe une » épée à-travers les flancs, & ſe la » plonge dans le ſein. » Outre les Vers, ces Magiciennes employoient des her-

bes dans leurs enchantemens. Le chant des oiseaux étoit une autre ressource pour prédire l'avenir. « Je n'ai que » faire de sortileges, ajoute le Poëte, » je ne m'amuse point à chercher, » dans les entrailles des victimes, les » décrets des Dieux; le chant des oi- » seaux ne me prédit point le destin » de mes amours. Vénus elle-même » enchaînant mes bras par des liens » magiques, m'enseigna ses sécrets, & » ses leçons m'ont coûté bien des » peines. »

Præcinit eventus nec mihi cantus avis.
Ipsa Venus, magico religatum bracchia nodo,
Perdocuit multis non sine verberibus.

Je crois avoir droit d'avancer que j'ai déja expliqué tout le bas-relief. Dans la femme assise, on reconnoît la Devineresse ou la Magicienne, qu'observe avec tant d'étude & de curiosité la jeune femme. L'oiseau que la Magicienne tient à sa main gauche, est un de ces oiseaux qui servoient aux opérations de la Magie. La Devineresse lui offre à manger, pour tirer des présages de son avidité ou de son indifférence. La jeune femme est une Amante

affligée, qui brûle de savoir quels destins l'Amour lui réserve : elle est appuyée sur un petit Therme de Priape, & la Magicienne a derriere elle une petite statue. Ces deux dernieres figures sont symboliques, comme les deux premieres sont actives. Le petit Priape, sur lequel s'appuie la jeune femme, démontre, selon moi, le motif qui la fait recourir à la Magicienne; c'est un motif d'amour, & d'amour peu délicat. Il ne faut pas s'étonner que l'Artiste, pour exprimer l'amour dont il s'agissoit, ait préféré le Dieu Priape à toute autre Divinité. Les hommes d'autrefois, plus grossiers que nous, étoient persuadés qu'aimer & adorer Priape, étoit la même chose. La nouvelle Philosophie a des maximes plus délicates; mais on a seulement donné des noms plus honnêtes aux mêmes choses. Que signifie l'autre figure symbolique, qui représente la statue d'une Divinité, placée derriere la Magicienne? Il n'est pas difficile de décider quelle Divinité cette petite statue représente. Observons d'abord que la statue tient à sa base par un ligament qu'elle a à ses pieds; ce ligament est le nœud magi-

que, & ce nœud est le mot de l'énigme que nous avions à deviner. Le ligament est fait avec des herbes entrelacées & avec des feuilles; à-travers celles-ci, on apperçoit de très-petits fruits. L'Apollon de Tyr, le Mars & la Vénus de Sparthe ont aussi des ligamens. On en donnoit aux Dieux tutélaires & aux Dieux ennemis : aux premiers, pour les empêcher de changer; aux autres, pour les empêcher de nuire. Rien n'étoit plus propre que ce ligament, pour indiquer le caractere, le métier, le pouvoir de la femme assise, & les vœux de la jeune femme. On conçoit sans peine que le ligament a été mis pour faire entendre qu'on prétend enchaîner cette Divinité, afin qu'elle favorise la jeune Amante, & ne l'abandonne jamais. Le sortilege a l'amour pour objet : l'objet en est clairement spécifié par le Dieu des jardins, qui y intervient. Quelle autre Divinité que Vénus seroit représentée par la petite statue qui a un coquillage à sa main droite? Vénus étoit la Divinité qu'invoquoit la jeune femme; & l'on prétend l'obliger par le sortilege à favoriser toujours cette Aman-

te : on invoque Priape en même tems, afin qu'il concoure au même but. L'action du marbre est une opération magique; la Magicienne est la femme âgée; la jeune femme est une Amante qui a recours au pouvoir de la Magicienne; le Dieu Priape & la petite statue de Vénus désignent l'objet du sortilege; l'oiseau doit faire deviner l'objet du sortilege; le ligament qui tient les pieds de Vénus attachés, est le nœud magique, avec lequel on veut engager cette Divinité à verser ses faveurs sur la jeune femme qui en a besoin, & à les lui continuer.

L'autre marbre est un peu plus grand que le premier : ce n'est point un bas-relief, c'est un dessein tracé délicatement avec une couleur noire sur le blanc du marbre, & presqu'aussi frais aujourd'hui que quand il sortit des mains du Peintre Grec : ce qui doit surprendre d'autant plus, que les caracteres Grecs qui le relevent encore, quoique gravés avec le fer, ont été en grande partie détruits par le tems; & les contrastes d'ombre & de lumiere y sont dégradés par des nuances insensibles. Qui pourra jamais croire que les coups de pinceau

les plus déliés, les traits les plus fins, les touches de couleur les plus légeres, que toutes ces beautés fragiles n'ayent pas été la proie de la voracité des fiecles & de la corrofion d'un terrein humide & fulphureux ? Ce deffein, exécuté avec je ne fais quelle couleur noire fur le blanc du marbre, repréfente une noce. Sur la gauche du marbre eft l'époux, peint en face ; fur la droite, l'époufe : tous les deux fe tiennent par la main ; l'époufe, qui eft tournée vers fon époux, eft de profil. Une autre femme, qui a l'air d'une fuivante de l'époufe, eft de profil, encore tournée vers l'époux. Elle pouffe vers lui la timide époufe ; & paffant la main droite fur l'épaule droite de celle-ci, elle femble faire figne à l'époux de s'approcher. Au-deffus de la tête de cette fuivante, eft écrit en caracteres Grecs, gravés, comme je l'ai dit, avec le cifeau, ΦΟΙΒΗ : au-deffus de la tête de l'époufe, on lit ΝΙΟΒΗ : au-deffus de celle de l'époux, ΑΕΙΤΩ : aux pieds de l'époufe eft deffinée une femme majeftueufe, vétue d'une ample draperie, & baiffée fur un genou : elle avance la main droite, fur le re-

vers de laquelle elle porte deux ou trois offelets, comme fi elle vouloit les jetter. A côté de celle-ci, on voit clairement ces lettres ΙΔΕ ::: ΙΡΑ : précifément au milieu de ces lettres, on découvre un petit efpace qui étoit rempli par quelque autre lettre que le tems a détruite. Vis-à-vis de cette femme majeftueufe, il y a une autre femme aux pieds de l'époux, appuyée fur un genou ; elle femble n'attendre que le moment du jet des offelets : elle eft vétue fimplement. A côté d'elle, ΑΓΛΑΙΗ eft écrit en caracteres très-lifibles. Au milieu de ces deux femmes, on voit d'autres offelets à terre. Enfuite, au haut & au côté gauche du marbre, on remarque trois lignes l'une fous l'autre, dans chacune defquelles on reconnoît différens caracteres Grecs. A la premiere ligne, on peut feulement diftinguer trois ou quatre lettres détachées ; à la feconde, on lit feulement ΑΘΗΝΑ, & à la troifieme, ΡΑΦΕΝ.

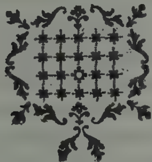
Avant que d'en venir à l'explication du marbre, il faudroit fuppléer les lettres qui manquent. ΑΕΙΤΩ, ΝΙΟΒΕ, ΦΟΙΒΗ, ΑΓΛΑΙΗ, il ne manque aucune lettre à ces quatre mots, à moins

qu'il ne fallût ajouter un Σ à ΑΕΙΤΩ & lire ΑΕΤΙΩΣ. Suppléer les lettres effacées au milieu de celles du nom de la femme qui voudroit jetter les offelets, feroit une chofe très-difficile. On peut en rétablir une à moitié détruite, au lieu de ΙΡΑ, ΗΡΑ *era*. La premiere ligne de l'Epigraphe Grecque, placée fur le côté du marbre, préfente aux yeux ::::Ε::::Α::::ΘΣ, & renfermoit fûrement, dans la totalité de fes lettres, le nom du Peintre Grec. A la feconde ligne, dans le mot tronqué *Athena*, je fupplée *ios*, *Athenaios* : à la troifieme ligne, avant le mot *raphen*, je mets ΓΕΓ ou ΕΓ, ΓΕΓΡΑΦΕΝ ou ΕΓΡΑΦΕΝ. L'explication eft fimple & courte. *Aeitos* ou *Aeito* eft l'époux ; *Niobe*, l'époufe ; *Phoïbe*, la fuivante de *Niobe* ; *Ide ::: era* eft Junon, Divinité qui préfidoit aux mariages : *Aglaie* me paroît être une femme de la fuite de Junon. Le nom du Peintre, qui étoit dans la premiere ligne, ne peut guere fe conjecturer. Ce Peinre, qui étoit *Athenaios*, Athénien, *gegraphen* ou *egraphen*, avoit peint ou peignoit cette noce. Deux Héros dans la Fable portent le nom d'*Aeito* ; mais

ils n'épouferent de *Niobé* ni l'un ni l'autre. Niobé, l'ennemie de Latone, eft connue ; mais elle avoit Amphion pour époux. Il y a apparence que l'époux & l'époufe étoient deux citoyens remarquables d'Athenes ou d'*Herculanum*, dont la noce a été peinte par un Artifte Athénien, inconnu pour nous. Junon affifte à ce mariage, parce que la Religion du pays fuppofoit que cette Divinité affiftoit à toutes les noces : elle a des offelets, avec lefquels elle interroge le Deftin fur le fort de l'union de l'époux & de l'époufe : ce qui femble défigner qu'elle s'intéreffe à leur bonheur, & qu'elle les protege fingulierement. Je croirois affez que la *Junon*, l'*Aglaé* & la *Phebé* font des perfonnages de fantaifie, que le Peintre a introduits dans fon tableau, pour l'hiftorier un peu & pour le compofer. Les figures & les draperies de ce tableau font tracées avec une couleur noire. Mais quels étoient les corps qui entroient dans la compofition de cette couleur ? Cette couleur n'étoit point de celles dont les traces s'arrêtent à la fuperficie ; la dureté du marbre, qui ne reçoit des couleurs qu'une impref-
fion

sion légere, le poli du même marbre, qui rejette tout ce qu'on y trace, nous montrent évidemment qu'une teinte qui n'eût marqué que comme celles que nous connoissons, appliquée sur le dur & sur le poli du marbre, n'auroit pas duré & se seroit bientôt détruite. Le marbre figuré ne peut avoir été exécuté qu'avec une matiere propre par elle-même, ou avec le secours de quelque dissolvant, à pénétrer, à s'insinuer profondément dans le corps du marbre, & à le tacher, pour ainsi dire, au gré du pinceau : de sorte qu'on auroit beau frotter le marbre & ôter de sa surface, il conserveroit toujours en lui-même les traces de la couleur qu'il a absorbée & dont il s'est imprégné jusqu'à une certaine profondeur. Telle est la dissertation de M. Calzabigi, que nous avons toujours trouvé élégante & facile, simple & précise. Nous aurions voulu rendre compte de la onzieme dissertation, qui a pour titre, *Dissertazione del Dominio antico Pisano sulla Corsica* : « Dissertation concernant la » domination que Pise a exercée sur » l'isle de Corse. » Mais ce morceau d'un autre genre, qui ne cede en rien

à celui que nous quittons, nous le ferions mal connoître par un extrait. Nous nous sommes proposé de donner une idée de la célebre Académie de Cortone ; nous avons cité une partie des hommes illustres qui lui ont appartenu : cela seul auroit peut-être suffi pour sa gloire ; nous avons mis les Lecteurs à portée de juger des productions de cette savante Société, dont les travaux sont très-propres à conserver & à répandre le goût de la bonne Littérature & de l'étude inépuisable de l'antiquité.



ARTICLE IV.

SUR la génération des Poissons, les signes de leur âge, leur accroissement, &c. Par M. Steller. *Traduit & extrait des Commentaires de l'Académie de Pétersbourg.* (a)

TOUS les mâles des poissons cétacées & cartilagineux, longs & plats, vivipares & ovipares, ont à l'intérieur & à l'extérieur la structure du corps & tous les organes propres à la copulation : ainsi toutes ces especes s'accouplent; la femelle, couchée sur le dos, reçoit entre ses nageoires le mâle qu'elle embrasse & qu'elle retient sur elle par le moyen de quelques parties, placées pour cet effet dans le voisinage de celles de la génération; à leur défaut, elle le serre fortement de sa queue. Dans les poissons

(a) Ce morceau nous vient de la même main que l'*Histoire du Verre*, insérée dans le Journal de février. L'Auteur est de Lausane, & non de Berne, comme nous l'avons marqué.

cartilagineux d'une certaine grandeur, le mâle est retenu par la surface étendue & raboteuse de la femelle.

Les poissons à arêtes, cartilagineux, ovipares, dont la figure est cylindrique ou angulaire, ont bien des ovaires & des vésicules; mais ils sont dépourvus de tous les autres organes nécessaires à la copulation. Il en faut cependant excepter la Lotte ou *Mustela* vivipare de Schoenfeld, & peut-être la Murene. L'Esturgeon n'ayant point une forme propre à l'accouplement, quoiqu'il parvienne quelquefois à la grandeur des cétacées, est ovipare, & n'a ni organes extérieurs ni matrice. Mais comme tous les animaux en général, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, sans en excepter la puce, sont pourvus de ces organes, & s'accouplent, on pourroit demander pourquoi le Créateur en a privé les poissons à arêtes.

On peut répondre : 1°. que ces organes leur deviendroient inutiles, vû la figure de leur corps, qui rend cet accouplement impossible, dans un élément fluide & sans appui. Il le seroit également dans les bas fonds & sur le

ſec, parce qu'ils manquent de poumons, & que la ſtructure de leurs ouies leur rend l'air extérieur ſi nuiſible, qu'ils en ſeroient étouffés avant que l'acte de la copulation fût achevé. Or cette ſtructure, eu égard à ſon uſage, à la petiteſſe de ces poiſſons & à l'élément où ils vivent, leur étoit néceſſaire. De plus, la forme cylindrique & la ſurface gliſſante & polie de leur corps formeroient un obſtacle invincible à l'accouplement. Si la nature leur avoit donné des parties propres à les fixer & affermir dans la ſituation néceſſaire, elles auroient conſidérablement retardé la vîteſſe de leurs mouvemens. On demandera peut-être encore pourquoi le Créateur a formé leur corps de cette maniere, & non comme ceux de la Raie & de l'eſpece des Chiens de mer? (l'Auteur ſuit le ſyſtême de Linneus) Je réponds qu'il ſe propoſoit de faire ſervir d'alimens, non-ſeulement aux habitans des côtes, mais encore à ceux qui ſont reculés dans les terres, ces poiſſons qui y remontent de la mer par les rivieres; ce qu'ils n'auroient pû exécuter, ſi la légereté & la figure de leur corps ne les

rendoient capables de ſe mouvoir dans les eaux avec une vîteſſe & une facilité extrême: ſans quoi ils ſe laſſeroient bientôt & périroient en chemin, ou du moins ne parviendroient que fort tard aux ſources des rivieres, à cauſe des obſtacles qu'ils pourroient rencontrer. Nous voyons le contraire dans l'eſpece des Cottus, des Plies & des autres poiſſons qui s'arrêtent au bord de la mer, & qui ne remontent jamais les fleuves.

2°. Comme le nombre des poiſſons à arêtes, auxquels les organes manquent, eſt mille fois plus grand que celui des poiſſons à qui la nature les a donnés, auſſi ſurpaſſent-ils de beaucoup ces derniers par la diverſité de leurs eſpeces, par leurs uſages & par le goût de leur chair. S'ils avoient ces organes avec des corps ſi petits, les véſicules ſéminales des mâles & les ovaires des femelles ſeroient auſſi beaucoup plus petits qu'ils ne le ſont, & par conſéquent ils multiplieroient beaucoup moins: ce qui ſeroit contraire aux vues de la Providence. Des milliers d'œufs ne pourroient être ſuffiſamment imprégnés de la ſemence du

mâle par un ſeul acte; ou bien il auroit fallu ſuppléer à ce défaut par un accouplement & une production d'œufs non interrompue, qui eût été indiſpenſable pour cette prodigieuſe multiplicité; ce qui auroit extrêmement épuiſé des animaux ſi foibles, & auroit nui à leur accroiſſement, auquel le repos & le ſommeil ſont néceſſaires. D'ailleurs, ſi ces poiſſons euſſent été ſans ceſſe occupés à la propagation de leur eſpece par l'attrait du plaiſir, ils auroient négligé le ſoin & la conſervation d'un ſi grand nombre d'œufs, qui auroient infailliblement péri dans cet élément fluide par la voracité d'une multitude de poiſſons & d'inſectes, conjurés à détruire tous ceux d'une eſpece différente de la leur. Ainſi, comme ils n'ont point ces organes communs aux autres poiſſons, leurs ovaires peuvent être plus grands, & occuper, comme ils font, les deux tiers de la capacité du ventre.

REMARQUES.

1. Les poiſſons d'un plus grand uſage à l'homme, tels que les Saumons, qui

ſont le ſeul aliment de quelques nations entieres, ont les ovaires les plus grands.

2. Plus les œufs ſont gros & nourriſſans, & plus les poiſſons qui en naiſſent, tels que les Saumons, le ſont auſſi.

3. Plus encore & plus promptement ces œufs prennent d'accroiſſement, & plus l'eſpece devient nombreuſe, telle que celle des Truites.

4. Les laites & les œufs ſont conçus & formés au même inſtant que les poiſſons: ils prennent leur accroiſſement avec le corps, par le moyen du tronc de l'aorte deſcendante: ce qui s'obſerve dans l'eſpece des Merlans.

5. Les poiſſons de l'eſpece des Truites ont de fort gros œufs, que les femelles ne produiſent qu'une fois dans le cours de leur vie; après quoi l'ovaire étant épuiſé, elles périſſent.

6. Dans les eſpeces plus petites, les œufs ſont auſſi plus petits; mais l'ovaire ne s'épuiſe jamais entierement, & fournit toujours de nouveaux œufs.

7. Comme tous les animaux ſont portés à la propagation par l'attrait du plaiſir, la nature ſemble être ici en

défaut & avoir oublié les poiſſons à arêtes, en leur refuſant les moyens de s'accoupler & de partager le même plaiſir qu'elle a attaché à l'accouplement pour toutes les autres eſpeces; mais ſi ces poiſſons en ſont privés pendant fort long-tems, ils ne laiſſent pas que d'éprouver une certaine volupté pendant un intervalle conſidérable; ce qui paroît en ce que les mâles ont une beaucoup plus grande quantité de ſemence, & les femelles un plus grand nombre d'œufs que les autres eſpeces de poiſſons. Celle des Anadromes en répand la plus grande partie, d'autres la moitié : les Saumons répandent preſque tout; de maniere que ceux que l'on pêche dans le mois de février, en ſont entierement vuides. Le ſentiment du plaiſir que cette effuſion cauſe à ces derniers eſt ſi vif, qu'ils en négligent dans ce tems-là toute nourriture, & cherchent continuellement les fonds bas, où ils puiſſent, par un frottement continuel, exciter cette effuſion, juſqu'à ce qu'étant épuiſés & tout-à-fait amaigris, ils périſſent.

J'ai remarqué trois différens mane-

ges que pratiquent ces poiſſons dans le tems de leur amour.

1. Les Saumons mâles & femelles ſe joignent dans les bas fonds; & par un frottement réciproque, ils provoquent l'émiſſion & la ſortie de la ſemence & des œufs.

2. Ceux qui ſe trouvent ſeuls, ſans mâle ou ſans femelle, ſont portés par leur inſtinct à y ſuppléer en ſe gliſſant le long des pierres qui produiſent le même effet par leur attouchement.

3. Aux mois de janvier & de février, les mâles, agités par une eſpece de fureur, pourſuivent les femelles qui cherchent à les éviter par pluſieurs tours & détours; mais ils les ſaiſiſſent avec tant d'ardeur par la queue, qu'ils en arrachent quelquefois non-ſeulement la peau qui la couvre, mais même les aiguillons.

4. On obſerve qu'en hyver les Saumons ſont retirés enſemble au fond des rivieres, où ils ſont extrêmement ſerrés deux à deux l'un contre l'autre, & ſur des rangs & des files qui ſemblent avoir été formés par une intelligence induſtrieuſe. Il eſt hors de doute que

dans le fond des mers & des rivieres, ils ſont occupés de ces mêmes ſoins & de ces mêmes mouvemens que la nature leur indique. Il eſt par conſéquent probable qu'une eſpece entiere de poiſſons ne ſe rapproche point ici & ne forme point une ſociété auſſi étroite pendant ſi long-tems, ſimplement pour ſe procurer ou entretenir la chaleur naturelle, puiſqu'ils ſont en tout tems froids au toucher; il paroît plutôt qu'ils y ſont portés par l'attrait du plaiſir qu'ils éprouvent dans cet attouchement mutuel.

5. Pendant l'hyver, des différentes eſpeces, qui ne répandent leurs œufs que dans l'automne, on ne prend que les femelles qui en ſont épuiſées. Au printems ou aux environs du ſolſtice, les autres femelles ſe retirent avec les mâles dans le fond de la mer, où ils s'engraiſſent par le ſommeil & le repos, & réparent leurs pertes par une mutuelle copulation. En automne ils ſe rapprochent des bords, cherchent les eaux moins profondes & les fonds graveleux; occupés à propager leur eſpece par l'émiſſion de la ſemence & des

œufs, ils ſont aiſés à prendre; &, comme je l'ai obſervé de l'eſpece des Cottus & des Cadus, ils peuplent au printems, & ſe tiennent cachés l'été & l'hyver.

6. Lorſque les véſicules ſéminales & les ovaires ſont ſi enflés, qu'ils occupent toute la capacité du ventre, & que les parties nutritives ne peuvent plus y pénétrer : alors l'aliment ſuperflu reflue dans les chairs & répare les muſcles amaigris; après quoi le liquide contenu dans les véſicules ſéminales & les ovaires, commence à perdre de ſa conſiſtance & à s'écouler. Dans cet état de fluidité & de mouvement, il procure l'iſſue de l'inteſtin, & excite les poiſſons à l'émiſſion de la ſemence: alors ils ſortent de leurs retraites pour chercher les fonds bas, où ils puiſſent peupler & ſe livrer au plaiſir que cette émiſſion leur cauſe. Ceux que l'on prend dans ce tems-là & long-tems après, ſont gras, très-ſavoureux, d'un ſuc excellent, tout au contraire de ce qui arrive aux autres animaux. On peut obſerver que l'écoulement de la ſemence irrite le ſphincter de l'anus; c'eſt ce qui paroît,

1. Parce que le ſphincter eſt plus enflé qu'à l'ordinaire.

2. Que les parties ſalines ſe ſéparant des huileuſes par une eſpece de fomentation, rendent la ſemence du mâle & de la femelle plus fluide; elle en devient par-là plus ſpiritueuſe & plus exaltée; les œufs s'amolliſſent, & les uns & les autres ſont plus propres à l'effet qu'ils doivent produire à la ſortie du corps du poiſſon.

3. Cette dilatation des œufs & cette effervéſcence ſont les cauſes de la lumiere que jettent la nuit les poiſſons, comme autant de phoſphores : ce qui n'arrive point dans l'air à ceux qui ſont déſſéchés; cette lumiere s'affoiblit chaque nuit à meſure qu'ils ſechent, juſqu'à ce qu'elle diſparoiſſe entierement. La raiſon en eſt que les eſprits ſalins, urineux & exaltés s'évaporent inſenſiblement, & que les parties s'affoibliſſent peu-à-peu par cette évaporation, ſe condenſent & ſe lient plus étroitement.

4. Les œufs & les laites des poiſſons ſe pourriſſent très-promptement, & répandent une odeur de ſoufre de même que les ſels.

5. Quelque préparation que l'on donne aux œufs, ſoit en les ſalant, ſoit en les ſéchant juſqu'à rancir, ils contractent toujours de l'âcreté, & ne peuvent ſe conſerver long-tems.

6. Les œufs & les laites des poiſſons ont tous une qualité irritante & ſtimulante : c'eſt ce qui paroît en ce que les laites des Saumons, dans les terres de Ramtſchadales, lorſqu'on les mange crûes en été, cauſent de grandes diarrhées, & qu'elles relâchent étant cuites. Dans les pays chauds, les laites & les œufs donnent des dyſſenteries fâcheuſes, comme je l'ai appris des Calmouks. C'eſt par cette raiſon que les Stelmans, quoique fort avides des œufs de Saumons cuits, n'oſent les manger ni cruds ni ſecs : quant aux laites, ils n'en mangent ni crues ni cuites, dans l'opinion où ils ſont qu'elles rendent inhabiles à la propagation : ce que je croirois volontiers, parce que les fortes purgations énervent beaucoup.

J'ai fait ſur les femelles de l'eſpece des Corregons & des Saumons, la même obſervation que M. Linneus ſur l'eſpece des Cyprini : c'eſt qu'elles ava-

lent avec beaucoup d'avidité la ſemence du mâle. J'ai obſervé de plus que les mâles en font de même des œufs des femelles; mais je ne crois point que ce ſoit par un effet de leur ardeur mutuelle après l'accouplement : je croirois plutôt que c'eſt une eſpece de philtre, qui rendant la ſemence plus fluide & amolliſſant les œufs, en facilite l'écoulement, car je n'ai pu trouver aucun conduit depuis la gueule du poiſſon à l'ovaire, ſi ce n'eſt le tronc de l'aorte deſcendante. Si cette ſemence, que les femelles avalent, fécondoit, il arriveroit que comme les poiſſons qui dévorent les autres, les engloutiſſent tout entiers avec leurs véſicules ſéminaires, la ſemence qui y eſt contenue en féconderoit les ovaires, & produiroit par-là de nouvelles eſpeces & dans toutes ſortes de ſaiſons.

Quant à la propagation & à la fécondation, voici comme elles s'operent.

1°. Le mâle & la femelle, par un frottement réciproque, excitent & provoquent l'effuſion de la ſemence & des ovaires.

2°. La ſemence du mâle féconde

les œufs de la femelle, en ſe répandant ſur eux.

3°. Les femelles, avec les nageoires qu'elles ont ſous le ventre, font des creux dans les lieux tranquilles, pour y dépoſer leurs œufs; de façon qu'ils ſont couverts de ſable & d'eau. Les Saumons mêmes ſe font des retraites & des excavations ſous les pierres. La mâchoire du mâle eſt recourbée en façon de crochet : ce qui les empêche de dévorer & ſa propre lignée & celle des autres. Le mâle & la femelle remontent enſemble, & ſéjournent aux ſources des rivieres, juſqu'à ce qu'ils ſoient épuiſés : ils dépoſent leurs œufs en différens endroits, où ils trouvent des cavités naturelles; par-là il arrive que ſi une partie des œufs vient à périr, le reſte peut échapper.

Deux eſpeces ne montent point enſemble, mais l'une après l'autre. Il ſemble que Dieu a voulu empêcher par-là qu'elles ne ſe troublaſſent réciproquement & n'engloutiſſent leurs œufs, ou qu'il ne ſe fit des aſſociations de différentes eſpeces.

Si pluſieurs eſpeces montent en même tems, les poiſſons qui ont une

année remontent ensemble, pour garantir les œufs de la voracité des autres.

Dans les rivieres dont les eaux sont peu profondes, les Saumons périssent après avoir peuplé : dans celles qui le sont davantage, ils survivent une année; mais étant épuisés, ils ne peuplent plus.

Il n'en est pas de même des Corregons & des autres poissons anadromes, dont les œufs sont plus petits.

Dans l'espece humaine & dans les animaux, la semence & les œufs se forment avec le fœtus : ils croissent les uns & les autres avec le tems & par le secours des alimens. Quand ils ont pris un certain accroissement, l'aiguillon & le desir de la propagation se font sentir : le desir prend de nouvelles forces par la conjonction des deux sexes, & il arrive aux œufs de la femelle par l'émission de la semence du mâle dans l'intérieur ce qui arrive à l'extérieur des œufs des poissons à arêtes. Le plaisir croît chez les uns & les autres par le contact mutuel & l'émission de la semence : la passion & le commerce mettant le sang en mouvement, donne lieu à une plus abon-

dante sécrétion de la semence distinée à féconder l'ovaire.

Les organes des poissons sont aussi disposés comme dans tous les animaux à la propagation, par le même méchanisme. La plénitude des vaisseaux excrétoires, la fermentation & cette ardeur propre de la semence réveillent la sensibilité de l'animal, & le remplissent de desirs : ainsi c'est précisément dans le tems qu'il est le plus propre & le mieux disposé à travailler à la multiplication de son espece, qu'il est aussi le plus excité & poussé par cet instinct.

Si les accouplemens se font en différentes saisons, c'est suivant la différence & la nature des alimens dont les animaux se nourrissent.

Jusqu'alors les organes de la génération ne se développent point, & restent sans fonction & oisifs, jusqu'à la saison prescrite par la Providence.

Lorsque les poissons ressentent le desir de propager leur espece, ils remontent de la mer & des lacs qui ont une certaine profondeur, dans les rivieres; des lieux les plus profonds des rivieres, aux sources les plus éloignées

& les plus enfoncées dans les terres, toute qu'ils ne prennent jamais qu'au moment & à cause du fray. Enfin ils quittent leurs retraites obscures, pour chercher la lumiere.

Par tout ce que j'ai dit, il paroît qu'ayant voulu que plusieurs especes de poissons servissent de nourriture à la plûpart des habitans de la terre, Dieu a donné de plus grands ovaires & des œufs plus gros à ceux qu'il a destinés à cet usage : ce qui doit multiplier l'espece. Cette vue de la Providence éclate en ce que les Saumons ne sont nulle part si abondans que dans la Russie & dans les contrées où le climat & le terroir sont moins favorisés de la nature. Dans les terres des Rumtschadales, on ne pêche aucun autre poisson que celui-là : c'est l'unique ressource de ce peuple, qui manque de bled, de légumes & de pâturages propres à nourrir du bétail, à cause des neiges dont tout le pays est couvert.

Des Truites.

Les mâles de l'espece des Truites ont la gueule plus alongée, le dos plus

aigu; & les femelles ont au contraire la gueule plus émoussée & le dos plus arondi.

Plus les lames membraneuses des oüies sont en grand nombre, & plus le poisson est vieux. On connoît qu'il est jeune, quand il n'en a que 14, 16, 18 ou 20.

Plus les piquans des nageoires, du dos & de l'anus sont courts & gros, plus le poisson est âgé; mais si ces piquans ne se peuvent discerner ni compter à moins qu'on ait fait bouillir la nageoire, le poisson est moins âgé.

On connoît encore que son âge est avancé, quand il a plusieurs appendices, & qu'ils s'étendent beaucoup audelà du pylore, à moins que le poisson ne soit extrêmement petit. La raison en est que ce grand nombre d'appendices est destiné à nourrir le corps qui a acquis un volume considérable.

Plus le poisson a de vertebres, plus il doit être vieux : si cependant il en a plusieurs, mais qu'elles soient petites, c'est une preuve qu'il est jeune. Dans cet état, les vertebres supérieu-

144

res sont plus serrées, & les inférieures le sont moins; les apophyses fixes se séparent facilement.

Ce Mémoire est terminé par des observations & des questions anatomiques très-intéressantes sans doute pour les Naturalistes, mais qui sont trop détaillées & cependant trop nues pour entrer dans un Journal.



ARTICLE V.

MÉMOIRES de la Société des Sciences de Haarlem, &c.

Second Extrait.

La plûpart des morceaux qui composent la suite de ces Mémoires, ne sont ni assez utiles par leur objet, ni assez intéressans par les détails, pour qu'il soit nécessaire d'en donner des extraits étendus. Nous nous contenterons d'indiquer l'objet & le résultat de quelques-uns, & nous marquerons seulement le titre des autres.

Mémoire VI.

Le sixieme Mémoire donne une *Méthode pour trouver à la mer la véritable latitude d'un lieu, hors le tems du midi; par* Corneille Douwes, *Professeur de Mathématiques*, &c. Cette méthode est utile aux Navigateurs.

Mémoire VII.

Guérison d'un Fungus uteri.

Cette excroissance, si dangereuse

pour les femmes, fut emportée par la ligature, sans accident. L'Auteur conseille de préférer la ligature à l'amputation, dans les cas de cette espece.

Memoire VIII.

EXPERIENCES sur la maniere d'opérer l'Electricité; par Jean Engelman, *Médecin à Haarlem.*

Tout le monde sait que la matiere mise en action par l'Electricité, est une espece de feu qui se fait connoître par l'inflammation des esprits spiritueux, & par sa lumiere représentée au moyen du prisme, comme toute autre lumiere, avec les couleurs de l'arc-en-ciel. Pour faire agir ce feu, il faut le mettre en mouvement; ce qui se fait par le frottement. Dans certains corps, le feu électrique est excité plus aisément que dans d'autres. Presque toutes les expériences prouvent, dit notre Auteur, que pendant l'électrisation, il se fait un écoulement continuel & réciproque de matiere ignée. Ce feu n'est pas si pur que celui des rayons du soleil; la couleur des étincelles differe même selon les différens corps.

A ces préliminaires, M. Engelman fait succéder trente expériences qui, quoique ingénieusement imaginées, n'apprennent rien de nouveau sur les phénomenes électriques.

Nous dirons seulement un mot de la dix-neuvieme expérience, qui s'accorde en tout avec celle que Martin Stramer rapporte dans les *Actes de l'Académie de Suede*, 1746. L'une & l'autre prouvent qu'on peut simplifier la machine électrique, & qu'on n'a plus besoin de tout cet attirail de cordons de soie, de tuyaux de fer-blanc, de chaînes & d'autres pieces de métal.

Ces mêmes Académiciens de Suede ont trouvé une maniere de charger deux flacons de verre de deux sortes différentes d'électricité. M. Du Fay a fait voir que l'électricité du verre differe de celle de la résine; mais personne n'avoit encore imaginé deux électricités différentes dans le verre.



Mem,

MEMOIRE IX.

EXAMEN des moyens que, selon quelques Auteurs, la Providence divine auroit pû employer pour empêcher la chûte de nos premiers Peres; par C. C. H. Van-der-Aa, *Ministre Luthérien à Haarlem, & Secretaire perpétuel de l'Académie.*

DIEU abhorre le péché : il auroit donc dû l'empêcher, dira-t-on; & cela lui auroit été possible par plusieurs moyens. Pourquoi sa bonté infinie n'en a-t-elle employé aucun pour garantir nos premiers Peres d'un si grand malheur?

L'Auteur oppose d'abord à ce raisonnement une réflexion très-juste & très-sensée. C'est pour avoir confondu ce qui est possible à Dieu en vertu de sa toute-puissance seule, avec ce qui lui est possible en vertu de tous ses attributs, qu'on est tombé dans une infinité d'erreurs.

Sans vouloir pénétrer dans les décrets de l'Être Suprême, ni dans leurs motifs, M. Van-der-Aa se contente d'exposer tous les moyens dont on

prétend que Dieu auroit pû se servir pour empêcher la chûte de l'homme. Il les discute avec beaucoup de clarté, & en démontre l'absurdité de la maniere la plus évidente.

MEMOIRE X.

OBSERVATION du passage de Mercure sur le disque du Soleil, du 6 mai 1753, faite à Leide par M. Lulofs, *Professeur d'Astronomie dans cette Université.*

MEMOIRE XI.

OBSERVATION de l'éclypse du Soleil, du 26 octobre 1753, faite à Leide, par le même.

MEMOIRE XII.

OBSERVATION de l'occultation de Vénus par la Lune, du 27 juillet 1753, faite à Leide, par le même.



MEMOIRE XIII.

RELATION de la guérison d'une fille attaquée d'une espece de paralysie, & rétablie par le secours de l'électricité, par M. Allamand, *Professeur à Leide.*

M. Allamand, après avoir fait plusieurs tentatives inutiles pour guérir des paralysies par le moyen de l'électricité, a enfin réussi sur une fille de treize ans, qui ayant été effrayée par un bruit soudain qu'on fit à sa porte, avoit été attaquée six mois après de convulsions très-violentes. Ces accès ayant été diminués par quelques saignées, dégénérerent en une espece de paralysie, qu'on pourroit plutôt appeller *affection paralatyco-spasmodique*, & qui s'étendoit sur la moitié du corps.

La paralysie avoit été guérie, mais la langue étoit restée immobile, avec sa pointe courbée vers le bas. La malade étoit muette depuis 4 mois; & ce qui est très-extraordinaire, elle avoit recouvré dans cet intervalle la liberté de sa langue pendant deux ou trois heures.

Cette fille se portant d'ailleurs assez bien depuis trois semaines, M. Allamand crut que cette infirmité locale pouvoit être attaquée par l'électricité. Il tira quelques étincelles de la langue, d'abord très-légeres, ensuite plus fortes; & après avoir répété l'opération trois jours consécutifs, une demi-heure à chaque fois, la langue parut se mouvoir. Le cinquieme jour elle pouvoit se plier en forme de pont; & à la dixieme électrisation, elle s'étendit librement : enfin, par une gradation sensible, elle parvint au quatorzieme jour à parler, quoique difficilement. Le lendemain elle prononça distinctement les lettres de l'alphabet; & après environ vingt électrisations, elle jouit de toute la liberté de sa langue. Depuis huit jours une nouvelle frayeur lui donna un nouvel accès d'épilepsie, qui lui fit perdre l'usage de la parole pour quelques heures: mais elle la recouvra bientôt après.

M. Allamand cite une Lettre de Pétersbourg, où on lui donne avis de plusieurs guérisons semblables à celle-ci, faites dans l'Hôpital de l'Amirauté de cette ville. On cite entr'autres, une

fille de 20 ans, à laquelle l'électricité a rendu la vue, dont elle avoit été privée par une goutte sereine pendant plusieurs années. Il conclut de-là que l'électricité pourroit devenir aussi utile dans la Société, qu'elle est amusante dans les cabinets de Physique expérimentale.

Il finit par observer, qu'on pourroit alléguer une infinité d'exemples de guérisons opérées dans les différentes villes de la République. Il prétend même que c'est la Hollande qui fournit le premier exemple du succès de ces expériences salutaires. C'est la femme d'un ouvrier de la Compagnie des Indes d'Amsterdam qui ayant été attaquée d'un accès de paralysie sur les bras & les jambes, qu'elle ne pouvoit plus remuer, fut totalement guérie en 1746 par le moyen de l'électricité, & elle jouit encore aujourd'hui d'une parfaite santé.

M. Gaubius ayant vérifié ce fait, & certains autres, en a fait son rapport à l'Académie de Haarlem; & M. Allamand conclut de-là, que ce fait s'étant passé plus d'un an avant l'expérience de Geneve, faite sur un paralytique,

par M. Jallabere, en décembre 1747. (a) La ville d'Amsterdam a l'avantage de l'ancienneté pour cette découverte, sur celle de Geneve.

MEMOIRE XIV.

REFLEXIONS *sur l'utilité des Observations météorologiques, par* Jean Noppen, *Inspecteur des Digues & Chaussées du l'Ehinland.*

C'est la perfection des barometres & des thermometres qui a mis les Naturalistes en état d'observer les différentes constitutions de l'air, de connoître plusieurs météores qui en dépendent, & sur-tout d'analyser les effets salutaires ou nuisibles qui en résultent sur le corps humain.

C'est pour cela, dit l'Auteur, que dans les zones tempérées, où ces changemens sont moins irréguliers que dans la zone torride, il est de la plus grande importance de connoître ces variations, non pas comme elles arrivent dans tel ou tel mois, pris au hasard, mais dans

(a) *Voyez* M. de Secondat, dans son *Histoire de l'Electricité.*

une suite journaliere & non interrompue de plusieurs années, pour parvenir, s'il est possible, à statuer quelque chose de fixe sur le retour périodique de ces variations.

Les Observations météorologiques qu'a recueillies M. Noppen, commencent à l'année 1237; & il se propose de les communiquer successivement au Public dans *les Mémoires de cette Académie.* Elles ont été faites au château de Zivaanenburg, situé entre Haarlem & Amsterdam, au 52°, 22′ 50″ de latitude septentrionale.

Il donne ensuite la description & l'explication du barometre de Prins, où le mercure s'agite au moindre orage: du thermometre de mercure du même Artiste: du baquet qui reçoit l'eau de pluie avec son échelle: du baquet d'évaporation, &c. Il explique les signes dont il se sert pour marquer la direction & la force des vents, la constitution du ciel & de l'air, l'éclair, le tonnerre, l'aurore boréale, le halo ou couronne de la lune, &c. Ces observations ont été faites tous les jours à 7 heures du matin, à midi, & à 10 heures du soir.

Pour contenter ceux qui prétendent que les planetes influent physiquement sur les variations journalieres du tems, il a joint à ses tables les principaux aspects du soleil, de la lune & des planetes, qui lui ont été communiqués par le sieur Cruquius. Pour constater en même tems, si l'on peut compter en effet sur quelque action périodique des planetes, dont la lune paroît la plus intéressante, par rapport à sa proximité, il faut que l'on ait au moins un cycle du nœud ascendant de la lune, faisant environ dix-neuf ans, dont M. Noppen promet de régaler les amateurs de l'Astrologie.

Ce volume contient ses Observations météorologiques des années 1746, 1747 & 1748.



ARTICLE VI.

ODE à la Fortune

CETTE Ode est traduite de l'Allemand : mais nous en ignorons la date & l'Auteur. Elle est traduite avec la liberté qu'exige la Poésie, & surtout la Poésie lyrique. Nous nous sommes permis de retrancher, de resserrer, d'altérer même le texte. Nous en aurions rapproché les traits avec ceux de la fameuse Ode de Rousseau, si celle-ci étoit moins familiere à tous les amateurs de la Poésie : nos Lecteurs feront aisément cette comparaison eux-mêmes. Ecoutons le Poëte Allemand.

Impuissante Divinité, plus méprisable encore que les esclaves qui t'adorent ! ô Fortune, que l'Univers se prosterne à tes pieds, mon genou ne fléchira point devant tes Autels ! Les louanges de l'Insensé s'éleveront jusqu'à toi ; mais ton éloge ne souillera point ma bouche encore innocente.

Toi, qui n'honoras jamais le vice, ô muse ! toi qui rougirois de le flatter, lors même qu'il est assis sur le thrône ! dis, qui força les Peuples d'adorer cet homme superbe qui par l'insolence de ses regards, annonce les vices de son cœur. Est-ce parce qu'il a reçu le sang d'un tyran dont le front impur deshonora la couronne qu'il portoit ? La faveur de la fortune l'a conduit au thrône ; mais la bassesse de son ame l'appelloit à la charrue.

Au sein de ses grandeurs, qu'envie le vulgaire abusé, je le vois s'enivrer de l'encens qu'on brûle à ses Autels. Hommes aveugles, celui dont le crime a fait une divinité, mérite d'être la vôtre ! adorez la main qui vous opprime, & méritez votre châtiment.

Usurpateurs superbes, qui n'avez des Monarques que l'orgueil & l'éclat ! le tems creuse un abîme sous le thrône où vous êtes assis ; l'inquiétude & l'ennui pénetrent jusqu'à vous, au travers de vos gardes. Vous appellez en vain la paix & le repos ; à des jours tristes & ténébreux succedent des nuits troublées par la crainte & par les remords. Le bruit d'une feuille agitée vous allarme ;

le murmure agréable d'un ruisseau, qui répand la douceur & le charme sur mes sens, porte le trouble & l'épouvante dans votre ame. Quel déplorable bonheur que le dernier de vos esclaves n'acheteroit pas au prix de toutes ses peines !

Vous qui regnez pour le bonheur du monde, Souverains chéri de peuples heureux ; vous que le charme ravissant des vertus pare bien mieux que l'éclat de la couronne ; s'il est un bonheur plus grand que le vôtre, la fortune vous le devoit : c'est celui de n'être pas Princes. Tout l'Univers retentit du bruit de votre nom ; mais les Satellites qui environnent le thrône, font fuir les plaisirs & la douce paix.

Si les soucis assiegent également le thrône des Titus, & celui des Domitiens, eh bien ! je saurai mépriser le sceptre. Le front ceint de lauriers cueillis au champ de Mars, j'enchaînerai la fortune volage : que mon nom seul inspire l'effroi aux Nations ! que la veuve éleve contre moi des cris impuissans vers le ciel ! que l'enfant au berceau me redemande son pere ! que le vieillard me reproche le meurtre de

son fils unique ! les hommes m'admireront en frémissant, & m'appelleront le héros.

Mais lorsque le ravage & la destruction m'auront soumis la moitié du monde, quel sera le prix de mes exploits ? Hélas ! je n'aurai conquis que la honte d'être le fléau & le tyran de mes semblables ; & l'on dira : cet homme qui a répandu le sang de tant de milliers d'hommes, s'il n'en eût égorgé qu'un seul, auroit expié son forfait sur la roue. Ah, périsse avec moi mon nom, plutôt que de l'arracher à l'oubli par le crime & par l'opprobre !

Loin de moi, Déesse farouche des guerriers, gloire sanguinaire, j'abhorre tes faveurs. Un Dieu qu'encensent souvent tes favoris mêmes, un Dieu plus puissant que toi, commande à mon ame : le Dieu des richesses aura mon hommage.

La vertu & la candeur, ô monde ! furent autrefois les compagnes de ta jeunesse. Plus belle que la parure naissante des prairies, la nature répandoit ses charmes sur tes plaisirs tranquilles : le bonheur jouoit avec l'innocence : l'ennemi jaloux de l'homme, appella

la richesse ; elle sortit des cavernes obscures de la terre ; elle renversa les Autels de la vertu, & répandit le vice & le malheur dans le monde.

C'est pour l'homme que la terre recueille dans son sein maternel la rosée bienfaisante que versent d'inépuisables nuages. O terre ! l'homme ingrat t'en récompense, en déchirant tes entrailles : c'est en vain que ta douleur retentit sous les coups que te porte sa main sacrilege, & que tes gémissemens lui annoncent les malheurs qui l'attendent, & qui germent dans ton sein.

L'avarice s'élance hors des cabanes qu'elle habite. L'étendue d'un seul hémisphere ne suffit point à ses desirs avides : elle se fabrique une demeure foible & mobile, dans laquelle elle ose défier les vents & les flots : elle va dérober à des Peuples sauvages des trésors qu'ils méprisent, pour fournir au vice de nouveaux alimens ; & elle accroît à la fois sa misere & ses richesses.

Le prodigue embarrassé de son or, & altéré de plaisirs, achete de tous les trésors de ses peres, l'indigence & le mépris. Il semble craindre d'arriver trop

tard à sa ruine ; il s'est couché dans le sein de la volupté : il versera des larmes à son réveil sur sa misere profonde, & il verra fuir de lui tous les flatteurs qui l'ont ruiné. L'avare sourit du malheur du prodigue : il supporte la faim & l'opprobre, & meurt en comptant son argent.

Esprit éternel, qui commandas à l'homme de sortir du néant, animé par ta voix ! ton souffle puissant ne créa-t-il la terre, & ne l'orna-t-il de tant de charmes, que pour en faire le séjour du crime & du malheur ? Que m'importe l'Univers sans le bonheur ! s'il faut y renoncer, ô Dieu ! anéantis plutôt l'Univers & moi.

Homme insensé ! ne crains-tu pas que cet Etre infini, contre qui tu murmures, ne fasse rentrer dans la poussiere ce ver superbe qu'il en a tiré ? Ecarte les nuages qui offusquent tes yeux ; c'est toi qui te refuses au bonheur : il te cherche, & tu le fuis. Si tu aimes la vertu, Pasteur ou Monarque, le bonheur sera ton partage ; mais si tu livres ton ame au vice, le bonheur en est banni pour jamais.

ARTICLE VII.

EMBRYOLOGIA sacra, &c.

« EMBRYOLOGIE sacrée, ou » Traité des devoirs des Prêtres, » des Médecins & d'autres, sur le » salut éternel des enfans qui sont » dans le ventre de leur mere ; par » M. *Cangiamila*, &c. Vol. *in-fol.*

Second Extrait.

Le second Livre de l'Embryologie sacrée traite du secours qu'on doit donner à l'enfant qui n'est pas né, lorsque la mere est morte : *De auxilio infanti non nato præstando, matre defunctâ.* Il est question ici de l'opération césarienne, pour laquelle on ouvre le côté de la mere pour sauver son fruit. Dans le premier chapitre, on expose les précautions nécessaires pour assûrer le succès de cette opération. Les Curés & les Prédicateurs sont fortement exhortés d'enseigner avec soin dans leurs Sermons & dans les Catéchismes qu'ils font pour l'instruction

des peuples, combien il est important que les parens, les amis & les domestiques soient attentifs à l'état des femmes grosses en danger de mort, afin de leur procurer à tems les secours convenables. Dans tous les termes de la grossesse, on peut donner à l'enfant la vie spirituelle, dont il seroit privé faute du sacrement de Baptême ; & à un terme suffisant, les enfans peuvent être conservés à la société. Le Rituel Romain prescrit formellement l'ouverture de toute femme grosse qui vient de mourir : S. Charles Borromée l'a ordonnée dans son Instruction sur le Baptême ; & en cela il n'a fait que suivre les décisions de plusieurs Conciles indiqués par l'Auteur. Le Droit civil a aussi statué sur cette question, comme on peut le voir dans le Digeste. La premiere ordonnance qu'on connoisse, remonte aux premiers Rois de Rome : M. Cangiamila, qui rapporte le texte de la Loi Royale à ce sujet, l'attribue à Numa. Il fait aux Pasteurs de l'Eglise une obligation expresse de la plus grande sollicitude de s'informer de toutes les femmes mariées, à qui ils administrent les sacre-

mens, ſi elles ne ſont point enceintes. Il prétend même que les filles qui diroient en Confeſſion s'être expoſées à le devenir, doivent être déterminées à en faire l'aveu hors du tribunal de la Pénitence, afin qu'en cas de maladie mortelle, on pût pourvoir au ſalut éternel de l'enfant. L'avis des Théologiens eſt qu'un Confeſſeur refuſe l'abſolution à celles qui ne ſe ſoumettroient point à faire confidence de leur groſſeſſe : il n'eſt pas beſoin du ſecours d'une tierce perſonne ; il ſuffit que la Pénitente déclare le fait par écrit dans un billet qu'elle cachetera, & dont le Confeſſeur ſera dépoſitaire, avec la promeſſe de n'en faire uſage que dans le cas de néceſſité, après la mort, & ſeulement vis-à-vis des perſonnes auxquelles on ne pourroit ſe diſpenſer d'en donner connoiſſance. On parle enſuite de l'opération en elle-même, & de l'attention qu'on doit avoir pour qu'on ne manque jamais au beſoin de quelqu'un en état de la pratiquer ; au défaut de Chirurgien, on doit avoir recours au Barbier ou à la Sage-femme : il y a des Statuts ſynodaux qui enjoignent, ſous peine d'excommunication,

aux Curés d'avoir ſoin d'appeller le plus habile homme. Les Chirurgiens devroient, ſuivant M. Cangiamila, mettre les Sages-femmes au fait de l'opération céſarienne, en leur en faiſant faire des expériences ſur des animaux, afin que dans l'occaſion, elles puſſent être utiles en les ſuppléant : d'ailleurs on remarque qu'une opération ſur une femme morte n'exige pas autant d'habileté que s'il s'agiſſoit de ſauver en même tems la vie à la mere. Les motifs de charité chrétienne & le zele de la gloire de Dieu ſont mis ici ſous les yeux des Paſteurs ; & l'on veut que pour les pauvres femmes, ils ne négligent rien & faſſent les frais néceſſaires pour tous les ſecours qu'elles exigent, ne pouvant y avoir d'obligation plus étroite que celle de pourvoir au ſalut éternel des enfans. Il ſeroit horrible de les laiſſer périr dans le ſein de leur mere. Les Payens mêmes, dont on cite ici les loix, ne faiſoient point ſubir de peines capitales aux femmes groſſes criminelles. Suivant Philon, Juif, dans la Loi de Moyſe, ce principe d'attention s'étendoit juſqu'aux animaux ; on ne ſacri-

fioit point dans les temples les femelles qui portoient.

L'Auteur finit ce premier chapitre par deux queſtions. Que doit-on faire à l'égard des Infideles, tels que les Mahométans & les Juifs ? Pratiquera-t-on l'opération céſarienne contre le conſentement du pere ? C'eſt, dit M. Cangiamila, une obligation dans les royaumes de la Chrétienté, & on le doit auſſi dans les pays infideles, ſi on peut le faire en cachette. De l'aveu unanime de tous les Docteurs, il eſt permis de baptiſer les enfans des Infideles malgré leurs peres, lorſque ces enfans ſont expoſés au danger imminent de perdre, avec la vie, le ſalut éternel. La ſeconde queſtion regarde la conduite que doit tenir un Curé, s'il n'apprend qu'après l'enterrement, que la femme morte étoit groſſe. On veut qu'il la faſſe déterrer ſans délai. On cite à ce ſujet deux exemples d'enfans ſauvés, après l'exhumation de leurs meres.

Ces exemples ſont des cas rares, ſur leſquels nous croyons qu'il ne ſeroit pas trop permis de compter. Le ſecond chapitre eſt très-intéreſſant. L'Auteur

y décrit d'abord toutes les choſes néceſſaires pour l'opération & pour le baptême de l'enfant. Il entre dans les plus petits détails, perſuadé qu'on ne peut être trop inſtruit ſur tout ce qui peut être utile en ſemblable occaſion. Il n'oublie pas de faire mention d'un tube de roſeau que le Synode de Cologne de l'année 1528 & celui de Cambray, tenu en 1550, ordonnent de mettre entre les dents de la femme à l'inſtant de ſa mort. Paré & Heiſter rejettent cette précaution comme inutile, puiſqu'il eſt bien ſûr que l'enfant, enfermé dans ſes membranes, n'a aucune communication avec la trachée-artere & la bouche de la mere. L'uſage de ce tuyau eſt recommandé dans une Ordonnance ſur cette matiere, donnée en 1744 par M. l'Evêque de Girgenti, afin de permettre l'iſſue des corpuſcules putrides, dont le ſéjour pourroit être nuiſible à la conſervation de la vie de l'enfant. On donne enſuite les raiſons qui doivent porter à faire la ſection le plutôt qu'il eſt poſſible : le moindre délai peut devenir préjudiciable ; & ce principe, qui ne peut être conteſté, donne lieu à de

grandes difficultés. Il seroit horrible de procéder à l'opération avant la mort bien constatée de la mere : il y a des exemples de cette cruauté, & l'Auteur en rapporte un fait arrivé dans une paroisse dont il a été Curé; la femme qu'on croyoit morte, donna, par le grincement de ses dents & la contorsion de sa bouche, des preuves qu'elle n'avoit pas perdu la vie. Ici s'éleve la fameuse question sur les signes de la mort. Suivant M. Winslow & M. Bruhier, toutes les épreuves qui servent à constater la mort, sont incertaines; il n'y a que la putréfaction qui puisse assurer infailliblement qu'une personne est véritablement morte : mais comme la putréfaction ne se manifeste que tardivement, & que l'opération césarienne exige beaucoup de célérité, M. Cangiamila adopte la doctrine de M. Louis sur la certitude des signes de la mort, & en donne un extrait raisonné fort instructif. L'absence apparente du pouls & de la respiration, les épreuves avec le miroir, sont regardés comme des signes trompeurs; on ne compte pas plus sur les épreuves chirurgiques, c'est-à-dire, sur les in-

cisions à la plante des pieds ou ailleurs, faites sans fruit : elles ne prouvent que l'insensibilité de la partie qu'on taillade, & non la mort du sujet. M. Louis a prouvé que la mauvaise odeur & la putréfaction même n'étoient pas des signes caractéristiques de la mort; il a trouvé ces signes dans l'inflexibilité des membres, & a donné des principes pour distinguer celle qui seroit convulsive, de celle qui est l'effet d'une mort certaine. Il les trouve plus décisivement encore dans la mollesse & la flétrissure des yeux & la perte de transparence de la cornée.

Dans le troisieme chapitre, on résout l'objection tirée de la doctrine de M. Bruhier sur l'incertitude des signes de la mort. Comment pourroit-on pratiquer avec fruit l'opération césarienne à l'instant que la mere vient de mourir, s'il faut attendre la putréfaction du corps, pour être assûré qu'elle a cessé de vivre ? M. Cangiamila loue en général le zele de M. Bruhier : il recommande la lecture de son Livre; mais il réfute son principe par ceux que M. Louis a donnés dans son Ouvrage sur la certitude des signes de la

mort; il fait connoître l'inconvénient qu'il y auroit en général à attendre la putréfaction, & combien, dans l'espece présente, cette hypothese est dangereuse.

Le quatrieme chapitre est absolument chirurgical; il traite de la méthode de pratiquer l'opération césarienne & des circonstances qui peuvent mériter des attentions particulieres, telles qu'une conception dans la trompe, dans l'ovaire, dans le bas-ventre. L'Auteur, à qui aucun fait relatif à son objet paroît n'être échappé, recommande que le Chirurgien fasse les recherches les plus exactes, puisque, si l'on en croit les Ephémérides d'Allemagne, on a trouvé le fœtus jusques dans la vessie urinaire. Ce cas paroîtra bien extraordinaire; mais M. Cangiamila cite le tome & la page où il en est question, & rappelle que M. Heister en a fait mention dans son Abrégé d'Anatomie.

Le fœtus est si étroitement uni à la mere, que plusieurs Auteurs, tels que Sanchez, *Rodericus à Castro* & Varandé, ont cru que l'enfant ne pouvoit un instant survivre à sa mere. Une

opinion aussi erronée est très-dangereuse, & l'Auteur cite deux exemples de ses pernicieux effets dans la pratique. Il consacre le cinquieme chapitre à la réfutation de ce sentiment, qu'il combat par des argumens tirés de la raison & de l'expérience. Il épuise, à son ordinaire, toutes les sources d'instructions qui sont connues; & après avoir prouvé, par le témoignage des Auteurs les plus célebres, qu'on a vu des enfans qui ont vécu dans le ventre de leur mere vingt-quatre heures après sa mort, il en rapporte des exemples récens qui lui sont connus; il cite les Chirurgiens qui ont fait avec succès l'opération césarienne plusieurs heures après la mort, & qui ont procuré le Baptême à des enfans vivans. Dans l'un des six cas détaillés, l'opération n'a été faite qu'au bout de trente-neuf heures, & dans un autre, après quarante-huit heures.

Pour constater de plus en plus la possibilité de la survivance des enfans, M. Cangiamila donne dans le sixieme chapitre, d'après les Ouvrages des Médecins & des Anatomistes de la plus grande célébrité, plusieurs faits qui

attestent

atteſtent que des enfans ſains & vigoureux ſont venus au monde de leur propre mouvement, après la mort de leur mere. Harvei, Bonet, Riolan, Salmuth, Vincler, Bruhier & d'autres ſont garants de ces faits. Il en réſulte que c'eſt une négligence bien coupable que de refuſer de faire l'ouverture d'une femme morte dans l'état de groſſeſſe, ſous prétexte que le tems qui s'eſt écoulé depuis la mort, ne laiſſe aucune eſpérance de trouver l'enfant vivant.

Les Auteurs qui ont parlé de l'opération céſarienne, ne l'ont preſcrite que dans les termes où le fœtus étoit ſuſceptible de continuer de vivre; & l'on voit, par l'examen des cas où elle a été pratiquée, que c'eſt toujours dans un tems fort avancé. L'Auteur voudroit que l'ouverture des femmes mortes étant enceintes, eût lieu dans tous les tems de la groſſeſſe, puiſqu'il eſt conſtant, comme il le prouve dans le ſeptieme chapitre, que l'on a donné le Baptême à un embryon animé, qui, ſuivant les conjectures les plus plauſibles, étoit au vingtieme ou au vingt-unieme jour de ſa conception. On ré-

fute à ce ſujet l'opinion de Zacchias.

On détermine, dans le huitieme chapitre, à quel tems de la groſſeſſe l'opération céſarienne commence à être praticable. 1°. Les femmes ont rarement elles-mêmes une connoiſſance de cet état avant un mois. 2°. On ne croit pas communément que le fœtus ſoit animé avant le quarantieme jour. 3°. Il eſt très-douteux que dans ces premiers tems, l'enfant ſurvive un inſtant à ſa mere; il paroît même certain qu'il périt le premier, & que c'eſt par cette raiſon que les femmes qui meurent dans les commencemens de leurs groſſeſſes, avortent preſque toutes avant que de perdre la vie. 4°. On ne ſait pas dans les premiers jours le lieu précis que le fœtus occupe; il eſt incertain s'il eſt deſcendu dans la matrice, ou s'il n'eſt pas encore dans l'ovaire ou dans la trompe. M. Cangiamila deſireroit qu'on approfondît cette queſtion dans les hôpitaux, & qu'on ne négligeât aucune occaſion de faire l'opération céſarienne, même dans les premiers jours de la groſſeſſe, quand l'occaſion s'en préſentera; & il décide que, quoiqu'on ne puiſſe pas y obli-

ger avant le quarantieme jour, les raiſons qu'il a données prouvent aſſez qu'on peut faire des inſtances pour qu'elle ſoit pratiquée dès le vingtieme jour. A l'égard des groſſeſſes prolongées, telles que celles où l'enfant a ſéjourné pluſieurs années dans le corps de ſa mere, quoiqu'il ſoit probable qu'il ne vit point, ce n'eſt pas une raiſon pour ſe diſpenſer de l'opération céſarienne; car qui peut ſavoir juſqu'à quel terme un enfant enfermé ſans corruption a vécu? On en a vu qui ont été quarante-ſix ans dans le ventre de leur mere: tel eſt le fœtus de Souabe, dont parle M. Cangiamila, d'après le ſecond volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. Ce fœtus a été envoyé au Roi il y a environ trente ans par S. A. S. M. le Duc de Virtemberg, pour être enſuite montré à l'Académie royale de Chirurgie.

Le chapitre neuvieme eſt deſtiné à prouver qu'on trouve rarement les fœtus privés de vie dans l'opération céſarienne. On donne une liſte d'enfans qui ont reçu le Baptême, au moyen de ce ſecours. Il y en a eu vingt-un dans la ſeule ville de Montréal, où

il n'y a pas plus de neuf mille ames, dans l'eſpace d'environ vingt ans. Ce ne ſont pas des hiſtoires controuvées; on cite le nom des peres & meres, le jour de l'opération, & le Prêtre qui a adminiſtré le Sacrement de Baptême. Depuis l'année 1704, il y a eu ſoixante enfans tirés par l'opération céſarienne à Caltaniſſecta; l'on n'en a trouvé que cinq de morts. A Victoria, Ville du Diocèſe de Syracuſe, où l'on compte ſept mille habitans, il y a eu vingt accouchemens céſariens depuis 1734, juſqu'en 1752: tous ces enfans ſont venus vivans, & ont eu le Baptême. Dans l'eſpace de neuf ans à Sambuca, Ville du Diocèſe de Girgenti, où il y a près de dix mille habitans, il eſt mort vingt-deux femmes groſſes: on leur a fait à toutes l'opération céſarienne; l'on a baptiſé dix-huit enfans vivans. Des quatres autres, trois étoient morts avant leur mere, comme on en jugea par la putréfaction du corps, & par ſa mauvaiſe odeur. On chercha inutilement l'autre dans les entrailles; on le trouva enſuite ſous les couvertures, où il avoit été étouffé. Il eſt vraiſemblable qu'il étoit venu au

monde de lui même, pendant l'agonie de sa mere : de tous ces exemples, il est facile de juger du peu de soin des Curés des grandes villes, qui prétendent n'avoir jamais rencontré la nécessité de l'opération césarienne ; & on les félicite ironiquement de ce que la divine Providence a ainsi pris soin de ménager leur sollicitude.

Les raisons pour lesquelles on explique philosophiquement que le fœtus ne doit pas mourir avant sa mere, sont l'objet du dixieme chapitre ; & dans l'onzieme, on démontre par l'état du fœtus dans le sein de sa mere, qu'il ne doit pas partager son sort par le défaut de respiration, lorsqu'elle vient à mourir. Toutes les différences qui existent entre l'homme né & à naître, sont exposées anatomiquement d'après les meilleurs Auteurs ; on décrit la maniere dont l'enfant, enveloppé de ses membranes, nage dans les eaux qu'elles contiennent : on traite de la circulation du sang dans le fœtus, & de la maniere dont il s'y nourrit. Sur le premier de ces deux objets, on donne, après l'opinion commune, celle de M. Mery, & les controverses que son

systême a essuyées par Duverney, Tauvry, Silvestre, Buissiere, Bernard, Albinus, Trew, Lister & Verkeyen. M. Winslow a concilié les deux opinions, & son sentiment particulier est mis ici dans tout son jour ; la conséquence de ces détails curieux & intéressans est que la cessation de la respiration de la mere n'est point une cause mortelle pour le fœtus. Dans le chapitre suivant, on fait voir que la mort de la mere ne prive pas son fruit de la nourriture qui entretient sa vie. M. Cangiamila traite à cette occasion des adultes qui ont passé un tems considérable sans boire ni manger : Fortunius Licetus a écrit expressément sur cette matiere ; son Ouvrage est cité, & l'on indique aussi la dissertation composée sur ce même argument par deux Membres de l'Académie de Boulogne, & insérée dans le Traité de la canonisation des Saints par Benoît XIV.

L'opération seroit inutile, s'il étoit bien constaté que l'enfant fût mort ; mais les signes de la mort du fœtus renfermé dans le sein de sa mere, sont très-équivoques : & le treizieme chapitre a pour titre, qu'il ne faut pas

s'en rapporter sur ce point à l'assertion des Médecins & des Sages-femmes, pour se dispenser de la section césarienne. Combien d'enfans sont venus au monde vivans, quoique la mere ne les ait jamais senti remuer ! Combien ont été retenus plusieurs jours au passage, & qu'on croyoit faussement être morts, d'après le sphacele & la puanteur de la partie étranglée. Fabrice de Hilden fournit à ce sujet une observation décisive ; mais aux raisons naturelles, on ajoute des exemples qu'on lit dans des Auteurs dignes de foi, sur la miséricorde divine qui peut rappeller à la vie des enfans, afin qu'ils puissent être régénérés par les eaux du Baptême. On cite à ce sujet des miracles opérés par l'intercession de plusieurs Saints.

Le quatorzieme chapitre est une exhortation raisonnée pour les Curés, afin que s'ils desirent bien véritablement le salut des enfans, ils ne s'en rapportent, pour les soins nécessaires, ni aux parens de la défunte, ni aux Chirurgiens & à leurs Eleves, ni à qui que ce soit : il faut que la charité chrétienne nourrisse leur zele ; qu'ils com-

prennent bien qu'ils sont les Pasteurs des ames, & qu'ils sont chargés spécialement de la cause de Dieu en cette occasion. L'on blâme la négligence de la plûpart des Prêtres sur ce point ; & l'on rapporte des autorités qui prouvent que l'omission criminelle de l'opération césarienne est malheureusement trop fréquente ; & ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'elle a été défendue par des Magistrats dont le devoir étoit de l'ordonner.

Les Juges ecclésiastiques & séculiers trouveront dans le quinzieme chapitre les motifs les plus pressans sur l'usage de leur autorité en faveur de l'opération : l'Auteur est si pénétré de l'extrême nécessité de ce secours, qu'il établit dans le seizieme chapitre, qu'au défaut des Experts, le Curé lui-même doit être au fait de la pratique de l'opération. On leve ici toute espece de scrupule, & l'on s'étaye d'autorités respectables pour faire voir que le salut du prochain exclut toute autre considération.

Le dix-septieme & dernier chapitre de ce second Livre regarde comme homicides, & met au même rang ceux

qui procurent l'avortement & ceux qui mettent des obstacles à la pratique de l'opération césarienne. On donne des avis aux Sages-femmes & aux Accoucheurs sur la recherche des enfans gémeaux ou plus multipliés. Parmi les exemples anciens & récens qu'on rapporte, il y en a probablement de fabuleux. Valisnieri & Bianchi prétendent qu'une femme ne peut avoir dans sa vie plus de cinquante enfans. M. Cangiamila dit qu'une femme de Girgenti, qui vivoit vers l'an 1530, eut soixante & treize enfans en trente accouchemens. L'Auteur soutient partout le ton d'un homme très-savant; il a puisé dans toutes les sources, & & il sait ramener à son objet les connoissances physiques & anatomiques, qu'il traite avec autant de supériorité que le feroient les Maîtres de l'art les plus instruits.

Le troisieme extrait au Journal suivant.

Errata du premier extrait, pag. 155 *de foi interne*, lisez *du fore interne*, antépénultieme ligne.

M. l'Ambassadeur de Malte a bien

voulu nous faire savoir qu'il avoit entre les mains une quantité considérable d'exemplaires de cet Ouvrage utile, qu'il feroit distribuer gratuitement à ceux qui en desireroient. Cette générosité de la part de M. Cangiamila annonce le zele pur & désintéressé qui a conduit sa plume; & l'empressement de M. l'Ambassadeur de Malte à seconder les vues de l'Auteur, justifie la haute opinion que ce Ministre a donnée depuis long-tems de la bienfaisance de son caractere & de son goût éclairé pour toutes les connoissances utiles.



ARTICLE VIII.

NELLA Incoronazione del Serenissimo Agostino Lomellino, *Doge della Serenissima Republica di Genoua*, *Discorso di* Bartolommeo Ramella, *25 Gennaio 1761.*

« DISCOURS prononcé le 25 Janvier » 1761, par M. *Ramella*, à l'occasion du Couronnement du Sérénissime *Augustin Lomellino*, Doge » de la République de Gênes. »

LA louange, dit Pindare, est à la vertu, ce que la rosée est aux fleurs. Le plaisir qu'elle fait éprouver, est le plus pur, le plus noble, le plus délicieux des plaisirs; il n'est point de murmure, point de son, point d'harmonie qui flatte plus agréablement l'oreille & le cœur de l'homme; mais les ames communes, & souvent même méchantes, auroient-elles jamais dû partager l'hommage le plus flatteur qu'il soit possible de décerner aux actions sublimes ou vertueuses? Que

sont devenus ces tems heureux où les mêmes mains qui élevoient des statues aux bienfaiteurs de leur patrie, pouvoient renverser & briser celles de ses tyrans; où les hymnes ne se partageoient qu'entre les dieux & les hommes qui leur ressembloient; où le Panégyriste étoit l'organe de la Nation entiere; où la gloire d'un seul citoyen intéressoit tous les citoyens, parce que tous recueilloient le fruit de ses actions ou de ses vertus, & que tous n'avoient besoin que d'une grande ame, pour mériter un jour les mêmes éloges? Athenes offrit ce beau spectacle à l'Univers; elle produisit des hommes, dont les actions & les ouvrages n'eurent pour but que le bien de l'Etat, & firent en même tems la gloire du cœur & de l'esprit humain; elle vit toutes les vertus, tous les talens, tous les arts s'animer, se perfectionner & s'étendre par l'amour de la Patrie, & l'amour de la Patrie s'accroître & s'illustrer par le concours de tous les arts, de tous les talens & de toutes les vertus. Rome ne jouit pas du même avantage: l'éloquence n'y eut, pour ainsi dire, qu'un moment, & la Poésie n'y parvint à

son plus haut degré de perfection, que lorsque la république tomba. Les Lettres & les Arts que les Athéniens n'avoient perfectionnés que pour les faire servir au bien de la Patrie, devinrent à Rome l'instrument honteux de l'adulation. Horace & Virgile acheverent d'exterminer le peu de liberté qui restoit encore aux Romains, en mettant tout leur génie à faire chérir & respecter un usurpateur. Ovide embrassa à la vérité dans ses Fastes & dans ses Métamorphoses, des objets utiles à la Morale & à la Religion; mais il deshonora son ame & son art dans tout le reste de ses Ouvrages, par les plus lâches flatteries. La louange dès-lors fut dénaturée, & l'éloquence perdit son caractere & toutes ses forces: les objets véritablement grands disparurent: aux mouvemens du cœur succéderent les efforts de l'esprit: au lieu de soumettre les mots aux pensées, & les pensées aux choses, on ne se servit des pensées que pour les ajuster aux mots, & l'on n'employa les mots, que pour les ajuster entr'eux. De-là l'antithese, l'hyperbole, l'entortillage, l'affecta-

tion, en un mot, tous ces ornemens puériles & ridicules, auxquels la Rhétorique de nos Colléges & de nos Académies, est aujourd'hui presque uniquement réduite. L'Auteur du discours que nous venons d'annoncer, n'est pas absolument exempt de tous ces vices; mais s'il y a du luxe & de la rédondance dans ses expressions, il y a aussi de la force, de la vérité & du courage dans ses pensées. Nos Lecteurs en jugeront.

M. Ramella ne veut ni pénétrer l'origine, ni discuter la forme des premiers Gouvernemens; il se contente d'observer que toutes les constitutions politiques renferment nécessairement dans leur sein un germe de foiblesse & de corruption, parce que dans tous les cas ce sont toujours des hommes qui commandent & qui obéissent à d'autres hommes. Il nous est impossible, dit-il, de vivre dans l'indépendance, & nous ne savons pas vivre en société; si pour nous gouverner Dieu créoit des êtres d'une nature infiniment supérieure à la nature humaine, notre condition n'en deviendroit pas

meilleure: nous n'en serions ni plus sages, ni plus heureux. Cependant, ajoute-t-il, tant de biens sont attachés à l'administration des bons Souverains, que les bons Souverains ont été regardés par toutes les Nations, comme le don le plus précieux que la Providence pût leur accorder. Ici le panégyriste s'adresse au nouveau Doge, & fait sentir tous les avantages que Gênes doit attendre d'un Philosophe élevé sur le thrône de sa Patrie. Il touche en passant l'ancienneté de la Maison *Lomellini*: mais notre Souverain, dit-il, n'a besoin ni des actions, ni de la gloire de ses ayeux: c'est de son propre fonds qu'il tire toute sa grandeur. Les principales Cours de l'Europe conserveront à jamais le souvenir des vertus & des talens qu'il y a fait éclater; sublime sans effort, ingénieux sans affectation, profond sans obscurité, il leur retraça l'éloquence des Orateurs du beau siecle d'Athenes. Peu content de cultiver les connoissances nécessaires à tout homme chargé de défendre la liberté, de juger les intérêts des particuliers, de protéger & de maintenir ceux du

Public, il a approfondi les vérités & les fables plus ou moins ingénieuses de tous les systêmes philosophiques: il s'est élevé aux hauteurs les plus sublimes de la Géométrie: il est descendu dans le labyrinthe de la Métaphysique; en un mot, toutes les routes que le génie, la réflexion & le travail ont ouvertes à l'esprit humain, son ame active les a parcourues. Et qu'on ne me soupçonne point ici de vouloir embellir le portrait de mon Héros: les vérités que j'annonce ne sont point des vérités locales; presque toutes les Académies ultramontaines en ont instruit depuis long-tems toute l'Europe. Mais, pour juger de la valeur des hommes, continue M. Ramella, il faut moins regarder à leurs grandes qualités, qu'à l'usage qu'ils en font. De quel prix peuvent être les connoissances humaines, si vous ne les mettez point en action, & que vous ne les fassiez pas servir au bien de la société? Géometre insensé, tu mesures des habitations, & tu ne fais aucune attention aux habitans! veux-tu donc réduire la Philosophie à divertir un Démocrite, qui n'envisa-

ge la raiſon humaine, que comme un beau délire, ou à former un Miſanthrope, qui, plein d'indifférence pour tous les événemens, ne veut être le protecteur, l'ami, la patrie & l'univers, que de lui-même? Ici notre Orateur rappelle le ſouvenir du danger auquel la Patrie fut expoſée, & de la fermeté que M. Lomellini fit paroître dans ces tems orageux. Nos ayeux ſe ſont plaints, dit-il, nous nous plaignons, & notre poſtérité ſe plaindra. Les malheurs ont commencé avec le monde, & ne finiront qu'avec le monde. Mais dans le cours des choſes humaines, ainſi que dans celui des maladies, il eſt des momens où le mal devient plus vif, & le danger plus preſſant. L'oppreſſion nous mit, il y a quelques années, dans la néceſſité de recourir à notre ancienne valeur, & de combattre pour la plus belle cauſe que puiſſe avoir l'héroïſme, c'eſt-à-dire, pour notre propre défenſe. Je dis que notre propre défenſe eſt la plus belle cauſe que puiſſe avoir l'héroïſme, parce que les malheurs attachés au parti des armes ſont ſi nombreux & ſi terribles, que la guerre, lors même

qu'elle eſt entrepriſe avec juſtice, ne peut être regardée que comme un fléau légitime; & que lorſqu'elle porte ſur des raiſons équivoques, elle eſt toujours un crime de leze-humanité. Comment eſt-il poſſible que les Conquérans, ces féroces perturbateurs du repos innocent des Nations, ayent trouvé des Panégyriſtes? Ah! quiconque eſt capable d'admirer ces hommes deſtructeurs, mérite de n'avoir que des maîtres barbares. De ce mouvement plein de nobleſſe & d'humanité, notre Orateur paſſe au détail des ſervices que M. Lomellini rendit à ſa Patrie; il nous préſente ce Sénateur, oppoſant à l'orage qui menaçoit la République, toute ſon éloquence, toutes ſes richeſſes, ſon autorité, ſes conſeils & ſa valeur. Mais il n'eſt pas étonnant, pourſuit l'Orateur, que lorſqu'il s'agit de défendre les plus grands intérêts, les ames généreuſes montrent du courage & de la fermeté; ce que j'admire, c'eſt que dans des circonſtances tranquilles, un Philoſophe ait pû renoncer aux douceurs de l'étude, & deſcendre des hauteurs de ſes contem-

plations, pour s'enfoncer dans le tourbillon des ſoins & des peines, qui dans l'athmoſphere du thrône, forment l'occupation d'un Sénateur. C'eſt à ce courage qui lui paroît bien ſupérieur à l'autre, qu'il lui a été facile de reconnoître que l'amour de la Patrie étoit le ſentiment dominant de l'ame de ſon héros; car ce n'eſt qu'au bien public, dit-il, que le vrai ſage peut ſacrifier le goût de l'étude & de la réflexion: ce n'eſt pas que la Philoſophie produiſe un repos & un contentement parfait, puiſqu'au contraire, en cherchant la vérité, on ne fait que multiplier les incertitudes & les doutes qui ſont le tourment de l'eſprit; de ſorte que la poſſeſſion tranquille des préjugés & des erreurs eſt peut-être une ſorte de félicité, plus commode, plus ſûre & plus réelle; mais comme le Philoſophe ne regle ni ſes jugemens, ni ſa conduite ſur l'opinion vulgaire, ſpectateur critique du théâtre de l'humanité, il craint d'y jouer un rôle; il ſent tout le prix de la vie privée, & devient inacceſſible à tout mouvement d'ambition & de vanité. Ici M. Ramella obſerve très-bien que l'homme, pour

peu qu'il reſte dans l'inaction, ne tarde pas à ſentir ſa propre miſere, & que c'eſt du fonds même de ſa foibleſſe & de ſon inſuffiſance, que naît le beſoin qu'il éprouve de ſuſpendre, & de détourner ce ſentiment déſagréable & pénible. Tout le monde cherche la diſtraction & l'oubli de ſoi-même: de-là toutes ces entrepriſes, toutes ces occupations ſans motifs & ſans objet; plutôt que de ne faire rien; on défait, on détruit. Voyez ces hommes que la fortune a comblés de ſes biens, & qui ont du plaiſir une idée plus vive; ſi les journées ne s'écoulent pas ſans qu'ils s'en apperçoivent, ils ſont les mortels les plus embarraſſés du tréſor de leur tems & du poids de leur propre exiſtence. C'eſt ainſi que la Providence exige du riche le tribut d'une peine, cent fois plus cruelle que le travail auquel tous les hommes ſont condamnés en naiſſant.

Il n'en eſt pas ainſi du Sage. Il a une foule d'objets & d'aſyles proportionnés à la grandeur & à l'activité de ſon ame. Placé dans une ſphere ſupérieure à celle du commun des hommes, il porte ſes regards ſur un horiſon qui

devient plus vaste à mesure qu'il le fixe davantage; il a pour Livres l'Univers, & trouve la compagnie & le spectacle dans la scene intérieure de ses observations : il cultive les Lettres & les Arts : il forme des problèmes, & les résout : il augmente & répand le trésor des vérités : il remonte aux causes de tous les événemens : il réfléchit sur le caractere des Peuples : il observe l'esprit de chaque siecle : il en examine les différences & les rapports : ou bien il contemple dans la nature l'art infini du Créateur : il s'abandonne à son enthousiasme, & en exprime les transports sur sa lyre. C'est ainsi qu'il partage ses instans entre l'exercice de ses facultés intérieures, & les devoirs de la société : c'est ainsi que les journées, toujours trop longues pour ces ames massives & paresseuses qui regrettent tous les momens qu'elles ne perdent pas, ne suffisent jamais ni aux pensées, ni aux actions du Sage.

Or, poursuit l'Orateur, si le Philosophe, dont je trace le portrait, & dont vous reconnoîtrez aisément le modele, n'a pû rechercher les dignités, ni par un principe d'orgueil, ni par le

besoin de se former une occupation, quel autre motif aura pû l'arracher à ses goûts sublimes & tranquilles, que l'ambition louable de travailler plus utilement au bonheur de sa Patrie?

Oui, l'élévation suprême n'est devenue l'objet de ses desirs, que parce qu'il a senti que c'étoit uniquement sur le thrône qu'il pouvoit déployer tout ce que la Nature a donné de grandeur & d'énergie à son ame. L'Orateur fait ici l'énumération des vertus morales & politiques du nouveau Doge : vertus, dit-il, que la Religion a consacrées, & qui en a formé comme une chaîne, dont l'une de ses extrémités aboutit à Dieu, & l'autre aux hommes; il fait sentir ensuite combien la Religion est nécessaire au bonheur des Etats, & termine son éloge par ce trait plein de noblesse & de vérité. Si l'art de regner tire son origine du Ciel, s'il n'est autre chose que l'exercice plus étendu de l'autorité paternelle, s'il consiste à rendre douce & heureuse l'obéissance des Peuples, à protéger enfin la nature humaine, & à représenter la divine, que ne devons-nous pas attendre du citoyen que nous

venons de placer sur le thrône? Son administration & ses vertus nous promettent la perfection du bonheur de l'Etat; car les Nations libres ne sont parfaitement heureuses, que lorsque la bonté & les vertus des Particuliers forment les mœurs & deviennent la loi du Public.



ARTICLE IX.

EXTRAIT de l'Oisif, *Ouvrage périodique Anglois, dans le goût du* Spectateur.

COMMENT le mal est-il entré dans le monde? Pourquoi la vie humaine est-elle parsemée de maux sans nombre, & pourquoi le seul être pensant de ce globe est-il condamné à passer l'intervalle de la jeunesse à la décrépitude à craindre ou à éprouver des malheurs? Voilà une question que les Philosophes ont faite depuis longtems, & que la Philosophie n'a point encore résolue.

La Religion nous apprend que la misere & le péché furent produits ensemble. La dépravation de la volonté humaine fut suivie d'un desordre dans l'harmonie de la nature; & ce desordre auroit pris un empire universel & illimité, si la même Providence, qui place souvent l'antidote à côté du poison, n'avoit arrêté ses progrès, en lui opposant le mal physique.

Un

Un état d'innocence & de bonheur eſt ſi éloigné de tout ce que nous avons jamais vu, que, quoique nous puiſſions aiſément en concevoir la poſſibilité, & par conſéquent eſpérer d'y atteindre, cependant nos ſpéculations ſur cet objet ne ſauroient être que générales & confuſes. Nous ſentons bien que par-tout où ſe trouvera une innocence univerſelle, il y aura vraiſemblablement un bonheur univerſel; car pourquoi l'Être infini permettroit-il que les maux vinſſent affliger des êtres qui ne ſont pas en danger de ſe corrompre par le bonheur, qui n'ont pas beſoin d'être retenus par la crainte, & qui ne méritent point d'être punis? Mais dans un monde comme le nôtre, où nous ſommes attaqués par nos ſens & trahis par notre propre cœur, nous ſerions entraînés de crime en crime, ſans ſoucis & ſans remords, ſi la miſere ne ſe préſentoit à nous & ſi nos propres peines ne nous avertiſſoient de notre folie.

Preſque tout le bien moral qui ſubſiſte, eſt l'effet apparent du mal phyſique. La bonté eſt diviſée par les Théologiens en ſobriété, droiture & piété. Examinons comment ces vertus

ſeroient pratiquées, ſi elles n'étoient pas ſoutenues par l'influence du mal moral.

La ſobriété, ou tempérance, n'eſt autre choſe que la privation volontaire du plaiſir; mais ſi le plaiſir n'étoit pas ſuivi par la peine, pourquoi s'en priveroit-on? Voyez ces hommes, en qui le deſir d'un plaiſir préſent efface le ſentiment des maux paſſés & futurs; dans les intervalles de la goutte, l'yvrogne, le gourmand, le libertin ſe livrent de nouveau aux paſſions qui ont détruit leur ſanté. Si l'on ne craignoit ni la maladie ni la pauvreté, chacun ſe plongeroit dans la molleſſe & l'oiſiveté, ſans s'embarraſſer des autres ni de ſoi-même: boire, manger, faire l'amour & dormir, ſeroit toute l'occupation de l'homme.

La droiture, ou le ſyſtême des devoirs ſociales, peut être ſubdiviſée en juſtice & charité. Un Sage du Paganiſme a prouvé avec beaucoup de pénétration, que l'idée de la juſtice étoit née des inconvéniens qu'avoit produits l'injuſtice. « Dans les premiers âges, dit-il, » les hommes ſe conduiſoient » ſans regle, ſans autre impulſion que

» celle du deſir; ils commettoient des » injuſtices, & en éprouvoient à leur » tour; mais on découvrit enfin que » la peine de ſouffrir le mal étoit plus » ſenſible que le plaiſir de le faire. Les » hommes ſe ſoumirent, par une con» vention mutuelle, à la contrainte des » loix, & renoncerent au plaiſir pour » éviter la peine. »

Quant à la charité, il ſeroit ſuperflu d'obſerver qu'elle n'exiſteroit pas, ſi l'on n'en avoit pas beſoin. Le mal eſt non-ſeulement l'objet, mais encore le principe efficient de la charité. Nous ſommes engagés à ſoulager les malheureux, par le ſentiment intérieur, qui nous dit que nous ſommes de même nature qu'eux, & par conſéquent expoſés à ſouffrir les mêmes peines & à avoir beſoin des mêmes ſecours.

La piété eſt ce ſentiment qui éleve notre eſprit vers l'Être ſuprême, & étend nos penſées à une autre vie. Cette autre vie eſt dans l'avenir, & l'Être ſuprême eſt inviſible. Les hommes n'auroient guere recours à une Puiſſance inviſible, ſi tous les autres objets n'avoient trompé leurs eſpérances; ils ne dirigeroient point leur attention vers

l'avenir, s'ils n'étoient mécontens du préſent. Si les ſens étoient raſſaſiés de plaiſirs continuels, ils tiendroient l'ame dans un aſſujettiſſement continuel; la raiſon n'a d'autre autorité ſur nous que le pouvoir de nous mettre en garde contre le mal.

Dans l'enfance, le ſentiment de la Religion ſe grave dans l'ame, encore tendre & vuide d'autres impreſſions. Les premieres années de preſque tous ceux qui ont reçu une bonne éducation, ſont employées à remplir les devoirs de la piété; mais à meſure que nous avançons dans la carriere du monde, des plaiſirs de toute eſpece viennent ſolliciter nos deſirs; des ſoins innombrables diſſipent notre attention. Le tems de la jeuneſſe ſe paſſe en diſſipations tumultueuſes; l'homme mûr eſt entraîné d'eſpérances en eſpérances, de projets en projets; la tyrannie des plaiſirs, l'yvreſſe des ſuccès, l'ardeur de l'attente, l'impatience du deſir enchaînent l'ame aux objets préſens, & ne lui laiſſent pas la liberté de conſidérer que ces nuages de frivolités ſeront bientôt diſſipés, & que ces bulles légeres qui flottent ſur le ruiſſeau de la

vie, ſeront bientôt englouties dans le goufre de l'éternité. Il y a peu d'hommes qui fuſſent conduits à cette réflexion, s'ils n'étoient éveillés par le ſentiment d'un mal preſſant & durable. La mort de ceux à qui il devoit ſes plaiſirs, ou de ceux à qui il deſtinoit ſes poſſeſſions; une maladie qui lui montre la vanité des diſtinctions extérieures; la vieilleſſe qui vient détruire les projets qu'il avoit formés d'une longue jouiſſance, tout cela le force à fixer ſes eſpérances ſur quelque autre état; & lorſqu'il a épuiſé ſes forces à lutter contre les orages de la vie, il cherche un aſyle ſous le bouclier de la Religion.

L'expérience nous prouve ſans doute que tout ce qui eſt vertueux n'eſt pas l'effet de la miſere; mais il n'eſt pas moins certain que c'eſt elle qui produit la plus grande partie de ce qu'il y a de vertus ſur la terre. Il faut donc endurer avec patience le mal phyſique, puiſqu'il eſt la cauſe du bien moral; la patience elle-même eſt une vertu qui nous diſpoſe à cet état où le mal ne ſe trouvera plus.

ARTICLE X.

POETISCHE Gemæhlde und Empfindungen, ans der heiligen Geſchichte, &c.

« IMAGES & ſentimens poétiques, » tirés de l'Hiſtoire ſainte, par *J. F.* » *Schmidt.* Altona, chez *Juerſen*, » 1759. »

QUoique nous ayons déja fait connoître cet excellent recueil, & que même nous en ayons traduit des Pieces entieres, nous ne craignons pas d'y revenir. Jamais il ne fut plus utile de ramener, à force de bons exemples, les Arts à leur principe & à leur objet. Pendant que la Philoſophie, l'eſprit & l'affectation corrompent la Poéſie parmi nous, elle reſpire la ſimplicité, la nobleſſe, le naturel & la vérité parmi les Allemands. Nous ne peignons que nos idées & nos caprices; ils peignent la nature. Nous ne nous occupons qu'à nous faire voir, qu'à nous faire ſentir; ils s'oublient entierement, pour ne

montrer que la choſe qu'ils imitent. Nous courons après la ſentence; ils mettent tout en ſentiment. Nous amuſons quelques hommes tout au plus & pour quelques inſtans; ils feront à jamais les délices de toutes les ames ſenſibles. Ce n'eſt point ici une vaine déclamation : nous avons de vrais talens, ſans doute, mais ils s'égarent, mais on les égare : qu'il nous ſoit permis de les en avertir & de leur mettre, le plus ſouvent qu'il nous ſera poſſible, les bons principes & les bons modeles devant les yeux.

MIRJAM, ſœur de Moyſe, repoſoit avec ſes compagnes à l'ombre des palmiers d'Elim. A leurs pieds couloient douze ruiſſeaux, dont les eaux vagabondes ſerpentoient avec un doux murmure au travers de l'ombrage, parmi la verdure & les fleurs. Le beau ſéjour! s'écria une des compagnes de Mirjam. Mais ſi Mirjam vouloit, qu'il s'embelliroit encore! Divine prophéteſſe, je préfére tes chants à mes joyaux d'or, & à cette robe de pourpre que j'ai apportée d'Egypte; accorde-moi

la demande que je te fais au nom de toutes mes compagnes : chante-nous une chanſon.

Et quelle chanſon vous chanterai-je, répond la ſœur de Moyſe?... L'aventure d'un enfant qui ne faiſoit que de naître... Oui, voilà ce que je vais vous chanter.

A ces mots une joie vive & pure, la joie de la jeuneſſe ſe répandit ſur le viſage des compagnes de Mirjam : elles prêtent la plus grande attention, & Mirjam commence.

Coulez plus triſtement, ruiſſeaux argentés, mes chants ſont pleins de douleur. Ah! mes amies, pleurez; mêlez vos larmes à mes chants : ils ſont pleins de douleur.

La mere la plus tendre qui fût en Iſraël, touchoit, au moment de mettre un fils au monde; car une voix céleſte lui avoit annoncé que ſon enfant ſeroit l'Elu du Très-haut. Son cœur rempli de cette penſée, ſon tendre cœur nageoit dans la volupté, lorſque le Roi, ce tyran farouche, ordonna que tous les enfans mâles qui viendroient à naître, fuſſent précipités dans le fleu-

ve; il l'ordonna, & la mere mit son fils au monde. Hélas! elle le vit sans espérance de le revoir jamais.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur. Ah! mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants : ils sont pleins de douleur.

Cependant cette mere infortunée s'écrie d'un ton lamentable : où est mon fils? Ah! du moins que je l'embrasse. A ces mots elle se leve, & l'arrache des mains tremblantes de sa fille; ô mon enfant, dit-elle, en le pressant contre son sein... Et toi, ma fille, viens à mon secours; aide-moi: ah! aide-moi à le cacher. Hélas! je suis la plus malheureuse de celles qui ont jamais enfanté. Ma fille, ô ma fille, ne m'abandonne pas, au nom de ta belle ame, au nom des transports avec lesquels tu me souriois au même âge, sauve ton frere, sauve mon fils. L'enfant fut caché, & trois mois s'écoulerent sans que la nouvelle de sa naissance parvînt à l'oreille du tyran. La consolation & l'espoir entrerent alors dans le cœur de la mere. Le Seigneur, disoit-elle, s'est ressouvenu de

sa promesse : mes pressentimens seront justifiés. Ah! suis-je digne de tant de joie. Telles étoient les images, qui, semblables aux songes legers du matin, voltigeoient dans son ame. Mais, ô ma voix, le raconterez-vous? Pharaon, le barbare Pharaon, fut instruit de la naissance de l'enfant; le cœur de la mere en frémit : elle voulut s'écrier, sa voix expira sur ses levres : elle ne put exprimer sa douleur, que par des gestes désolés : elle se prépara, ô Ciel! elle se prépara à porter elle-même son enfant dans le fleuve.

Coulez tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur; ô mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants; ils sont pleins de douleur.

Il dormoit, lorsque sa mere jetta sur lui un regard. Détourne ton visage, ô mon fils, détourne-le de moi : ton air plein d'innocence me déchire le cœur. Hélas! jamais il ne me sourit avec tant de grace. Ah, pourquoi l'Eternel t'a-t-il donné la vie? Il savoir cependant... Hélas! tu ne l'as reçue que pour la perdre presque au même instant. Ta sœur... elle ne me de-

mandera plus où est mon frere? S'il dort, je vais l'éveiller, le baiser & le porter dans mes bras à l'ombre des rosiers. Ainsi s'exprimoit cette mere désolée, lorsque la crainte que Pharaon ne lui arrachât lui-même son enfant, la saisit plus fortement que jamais : elle fit donc un petit berceau, entrelacé de joncs, qu'elle enduisit de bitume, pour le rendre solide. Elle y mit son fils, & le prenant entre ses bras, elle marcha en tremblant du côté du fleuve.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins de douleur : ô, mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants : ils sont pleins de douleur.

Déja la pourpre du couchant coloroit l'horison; l'air étoit calme, le vent n'agitoit pas le moindre arbrisseau, & les flots battoient doucement le rivage; tout étoit tranquille, excepté le cœur de cette mere infortunée. Arrivée sur les bords du Nil, ses genoux tremblans se dérobent sous elle, à peine peut-elle prononcer ces paroles entrecoupées de sanglots. Dieu de mes peres! puissances du Ciel! si vous êtes

sensibles à la tendresse, à la douleur... hélas! tout m'abandonne. A ces mots elle essaya de livrer son enfant au cours de l'onde; mais ses mains glacées par la douleur, devinrent immobiles : elle se détourne, & le pose sur les bords du fleuve : mais quel fut le trouble de ses entrailles, lorsqu'elle entendit des pleurs se mêler au bruit des roseaux; elle se jette avec précipitation sur le berceau, le releve, & le presse contre son sein agité; le berceau échappe à ses mains défaillantes; il tombe dans le fleuve, & nage parmi les roseaux : trois fois elle porte ses regards sur le fleuve, puis elle se retire en frissonnant, & marche vers sa triste demeure, comme à travers des tombeaux ouverts.

Coulez plus tristement, ruisseaux argentés : mes chants sont pleins de douleur. O! mes amies, pleurez, mêlez vos larmes à mes chants : ils sont pleins de douleur.

Cependant la fille de Pharaon, Thermithis, accompagnée d'un cortege nombreux de jeunes filles, s'avançoit vers le fleuve où elle venoit souvent se baigner. Brillante comme l'étoile du

soir, elle s'avançoit vers le fleuve; je la vis moi-même, ô mes amies! car j'étois assise sous le feuillage d'un cyprès, non loin du rivage sur lequel mes yeux étoient continuellement attachés pour observer la destinée du jeune enfant. Déja des filles charmantes avoient défait la ceinture d'or de la Princesse; déja son vêtement couvert de pierres précieuses, étoit étendu sur les fleurs encore humides de la rosée: elle commençoit à déployer ses beaux bras pour fendre l'onde, lorsqu'elle apperçut le berceau qui flottoit parmi les roseaux voisins. Elle ordonna qu'il lui fût apporté: elle l'ouvrit, & vit l'enfant qui jettoit des foibles cris, & répandoit des larmes. Hélas! dit-elle, d'un air attendri, c'est un enfant des Hébreux. Aussitôt je vole auprès d'elle: irai-je appeller, lui dis-je, une des Israélites pour l'allaiter? Vas, répondit Thermithis. De quels transports mon cœur fut saisi dans ce moment! Telle qu'un jeune agneau, je courus en bondissant avertir & appeller la mere. Prends cet enfant, lui dit la Princesse: je te le confie: les larmes

de cette mere tendre, ses larmes mêlées à la joie qui s'étoit répandue sur son visage, ses transports... non je ne sçaurois exprimer cela par mes chants.

Cependant elle éleva son enfant, & vint ensuite le remettre à la fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils, & le nomma Moyse; car, dit-elle, je l'ai sauvé des eaux.

Vous le connoissez, mes amies, c'est mon vertueux frere; l'homme du Très-Haut, votre divin conducteur.

Reprenez votre course, ruisseaux argentés, mes chants sont pleins d'allégresse. O! mes amies, mêlez vos chants & vos transports aux miens; ils sont pleins d'allégresse.

Ainsi chanta Mirjam. Ses compagnes transportées de joie danserent autour d'elle & pour lui marquer leur reconnoissance, elles rassemblerent à ses pieds toute la parure des prairies voisines.

Nous croyons remplir doublement l'objet de notre Journal, en joignant au morceau que nous venons de traduire, le jugement qu'ont porté sur tout le recueil les Auteurs judicieux

de la Bibliotheque (*a*) des Belles-Lettres & des Arts libéraux. Il faut avouer, disent-ils, que l'Auteur a mérité toute la réputation qu'il a obtenue; tout respire dans ses Ouvrages le pathétique & le sublime qui caractérisent les Livres saints. Personne n'a mieux entendu que lui l'art de la préparation du contraste, du clair-obscur, en un mot, de tout ce qui opere l'effet, & le plus grand effet. On pourroit lui reprocher d'avoir imité un peu trop & trop souvent Klopstock & Gesner; mais ne se peut-il pas que des Poëtes qui envisagent en même tems les mêmes objets, les peignent & les présentent de la même maniere? Quand un Auteur montre réellement du goût & du génie, il faut toujours présumer favorablement sur son compte.

Nous ne parcourerons point tous les Poëmes de notre Auteur; il nous suffira d'en extraire les morceaux qui nous ont frappé le plus. Nous commencerons par *David*, *Assaph* & *Heman*.

(*a*) Ouvrage périodique écrit en Allemand, & dont nous avons déja parlé.

O vous qui chantez dans le Sanctuaire! dit le Roi de Juda, vous qui en accompagnant l'Arche d'alliance, (mon cœur en tressaillit encore de joie) fites retentir les airs des cantiques les plus sublimes, aujourd'hui, que tout nous invite à l'allégresse, venez, enchantez-moi dans mon palais; aux sons de votre voix j'unirai les accens de cette harpe couronnée. Chantez la puissance & la gloire du Très-Haut, chantez ses bienfaits & ma reconnoissance.

A ces mots, Heman & Assaph s'inclinerent & chanterent d'abord comment, par la parole toute-puissante de l'Être suprême, la création exista.... comment des globes enflammés se détacherent de son vêtement de lumiere & se suspendirent dans l'espace pour éclairer les terres....comment toutes les spheres firent éclater leur allégresse, en criant à l'Eternel: *Nous voilà*....comment les eaux se ceintrerent au-haut du ciel, tandis que sur la terre elles s'étendirent vers les rivages, en essayant de former des vagues.

Ils peignirent ensuite les scenes les plus agréables que pût offrir la terre

nouvellement créée, comment les cedres du Liban regardoient avec envie les arbres de Dieu dans Eden, & comment, sous un feuillage aromatique, un morceau de terre rougeâtre, animé par le souffle du Créateur, s'éleva, se tint debout & marcha comme le Souverain de toutes les autres créatures. Ils chanterent cet âge heureux où les Anges accompagnoient du son de leurs harpes les vertueux entretiens des hommes. Jubal osa le premier dérober un de ces accords : ensuite d'un ton plus touchant ils chanterent la mort tragique d'Abel. Abel! ne conduis pas tes troupeaux au pâturage; arrête, Abel, reste avec nous. Les ruisseaux poussent des gémissemens, tes troupeaux frémissent : ah! ne les conduis pas au pâturage. Abel, tu seras le premier des morts; ton frere!...Il est ton assassin; le vois-tu au fond de ce bocage? Comme il t'observe, comme il te regarde! Abel, arrête..... Mais déja la voix plaintive de son sang s'éleve vers l'Eternel, avec le parfum des plantes sur lesquelles il vient d'être répandu. Les cieux & la terre sont dans la consternation, l'Eternel lui-même se plaint.

Cain, où est ton frere? Perfide! tu l'as donc égorgé. Ah! pourquoi ai-je créé l'homme?

Ils célebrent encore plusieurs événemens des premiers âges du monde, & finissent par chanter alternativement les louanges de l'Eternel. Le Poëte a fait passer dans son Hymne tout ce qu'il y a de plus noble & de plus élevé dans les Pseaumes. Nous ne rapporterons que deux strophes de ce Cantique sublime.

ASSAPH.

Cieux, réjouissez-vous! Terre, éclate en transports de joie! O Mer! éleve tes vagues vers le Tout-Puissant, & que tes flots annoncent aux flots sa gloire & ses louanges. Que les campagnes & toutes leurs productions tressaillissent d'allégresse. Les colonnes du pays étoient ébranlées; la crainte étoit entrée dans l'ame de tous ses Habitans. Le pays subsiste encore, & ses Habitans s'y réjouissent. Dieu puissant, tu as jetté sur le Roi un regard de bonté; tu n'as pas pas voulu livrer au vautour l'ame de ta tourterelle.



HEMAN.

O Carmel! ô Liban! montagnes saintes, célébrez le Seigneur. Ministres de ses vengeances, tonnerres & tempêtes, manifestez la grandeur du Juge de la terre. Il commande, & tout est exécuté; il dit à l'éclair : répands l'effroi; à la foudre : porte la mort; à la tempête : détruis. Et l'épouvante, la mort & la destruction sont le partage du méchant.

Tout ce Poëme est plein d'enthousiasme & d'élévation : celui qui a pour titre *Noë inventeur du Vin*, renferme des beautés d'un genre tout différent; il commence par cette chanson :

Jus de la grappe, ah! que tu affectes délicieusement ma langue & mon palais! Jus vermeil de la grappe, quel baume tu répands dans ma poitrine!

D'où vient que cet arbre est si joyeux? Il danse autour de moi, comme s'il sentoit tout ce que je sens.

Ne respires-tu pas un parfum cent fois plus délicieux, treille brillante? Quant à moi, l'air que je respire est embaumé & je vois & je sens ce que

je ne vis & ce que je ne sentis jamais.

C'est de toi, plante divine, c'est de toi que j'ai appris les premiers chants dont j'ai fait retentir les airs.

Présent inestimable de l'Etre suprême, tu dissipes le chagrin, & tu fais naître le courage.

Tu me portes sur les aîles de la joie, comme un enfant qui tette, est porté sur les bras fideles de sa nourrice.

Astre de la nuit! tu me regardes avec autant de complaisance, que je regarde ma coupe. Que ta lumiere est douce & brillante! comme elle se réfléchit agréablement dans ce ruisseau! mais est-elle comparable à l'éclat dont brille cette liqueur.

Ses gouttes sont des perles fluides des sources d'Eden. Tombez dans ma poitrine enflammée, perles fluides; liquides rayons échauffez mes sens, & éclairez mon ame.

Voilà la chanson à boire la plus singuliere qui jamais ait été faite. Elle remplit admirablement l'idée que nous nous faisons d'un homme oriental, dont les sensations, toujours très-promptes & très-vives, doivent être

portées à un degré encore plus haut par le vin. En un mot, l'Yvresse de Noé est une yvresse véritablement poétique, que nous souhaitons à tout Poëte qui veut chanter les dons de Bacchus. Finissons par quelques réflexions générales. Le plan que l'Auteur a suivi dans son Poëme, intitulé : *Ephraim & Manassé*, ne nous paroît point heureux. Les deux freres font le voyage de Sychem, pour ériger un monument à leur pere; ils arrivent, se reposent sur le tombeau, & se consultent sur l'épitaphe qu'ils y mettront. Le résultat est, que chacun construira une colonne d'airain, sur laquelle ils graveront les actions de leur pere; il vient dans l'esprit de Manassé une idée qu'Ephraim trouve admirable; c'est de chanter une hymne à la louange de leur pere, & de donner ensuite à cette hymne la tournure d'une épitaphe. Que de circonstances! que de longueurs! il n'y manque que d'avoir amené avec eux un Secretaire qui transcrivît leur hymne à mesure qu'ils la chanteroient, afin que rien ne fût perdu.

Dans la *Grotte d'Engadi* les caracteres nous paroissent accumulés sans

nécessité; d'ailleurs ils sont trop uniformes, ou du moins trop foiblement variés. Nous sentons bien que l'Auteur a voulu les faire servir à donner plus de relief à la vertu tranquille de David; mais falloit-il pour cela un si grand nombre de personnages & de caracteres? Et quand ils auroient été nécessaires, ne falloit-il pas les dessiner avec plus de force & de précision.

Le dernier morceau intitulé *Adam & Eve*, n'est autre chose qu'un entretien où Eve, immédiatement après avoir été créée, expose & détaille les sensations qu'elle éprouve pour la premiere fois : elle le fait avec une simplicité ravissante. Ce sujet est très-délicat; il est bien difficile d'être juste & vrai en pareil cas, & de ne pas tomber dans des fadeurs ou des puérilités. Nous prendrons la liberté de relever ici une expression qui ne nous paroît pas juste, ou plutôt une sensation qui n'en est pas une.

Quelle sensation délicieuse! dit Eve, *j'en sens le bruit qui court de nerf en nerf.*

C'est ce que jamais homme n'a sen-

ti, quoique la théorie nous apprenne que cela se fait réellement.

Il seroit inutile de faire observer les petites fautes de construction où l'Auteur est tombé, & sur-tout le trop fréquent usage qu'il a fait de la transposition. D'ailleurs, nous ne serions point surpris que la multitude des beautés répandues dans les Poëmes de M. Schmidt, ne permît pas à la plûpart des Lecteurs d'en appercevoir les défauts.



ARTICLE XI.

THE Theory of moral sentiments; by Adam Smith, *Professor of moral Philosophy in the University of Glascow. 2 Edition. London, for Millar*, 1761.

« LA Théorie des sentimens moraux;
» par *Adam Smith*, Professeur de
» Philosophie morale à l'Université
» de Glascow. A Londres, chez
» *Millar*, 1761. Seconde édition. »

IL semble que l'Auteur de la Nature ait fixé lui-même les limites où la curiosité humaine doit s'arrêter dans ses recherches. Nos connoissances deviennent plus ou moins incertaines, à proportion qu'elles sont plus ou moins utiles, & la lumiere disparoît presque toujours où l'utilité cesse. La Morale, ainsi que la plûpart des Sciences, a deux parties; l'une de spéculation; l'autre de pratique. Celle-ci, qui est sans doute la plus intéressante & la plus utile, est en même tems la plus simple

ſimple dans ſes principes, & la plus certaine dans ſes réſultats. La raiſon, l'expérience, un ſentiment intérieur, ont fixé une regle univerſelle du bien & du mal, & chaque homme porte en ſoi la meſure fixe, & toujours ſûre de ce qu'il doit aux autres hommes. La morale ſpéculative au contraire va ſe perdre dans les nuages de la Métaphyſique : quel fil peut nous guider dans les replis profonds & infinis de l'ame humaine ? La ſource & le méchaniſme de nos affections ſe dérobent à nos ſens ; & l'eſprit abandonné à ſa propre force, marche au haſard dans les abſtractions ; il s'attache à des analogies obſcures, à des lueurs fugitives ; & lors même qu'il ſaiſit une vérité, il manque encore de moyens pour s'aſſurer de ſa découverte.

Cependant l'inutilité apparente des recherches qu'on a faites ſur la théorie de la nature humaine, ne doit point empêcher d'en faire de nouvelles. Quoiqu'on digere & qu'on reſpire fort bien, ſans connoître le méchaniſme de la digeſtion & de la circulation, il ne faut pas pour cela renoncer à l'étude de l'économie animale. Quand même nous

ne regarderions cette occupation que comme un objet de curioſité, elle mériteroit encore de fixer toute notre attention. *L'étude propre de l'homme eſt l'homme*, dit Pope. Si l'organiſation de notre corps, le méchaniſme de nos ſens, le jeu des différentes puiſſances qui entretiennent le mouvement & la vie, offrent un ſpectacle intéreſſant & utile aux Philoſophes, pourquoi ne trouvera-t-il pas dans l'analyſe des facultés intellectuelles & morales, dans le développement & les rapports des affections & des paſſions, dans l'accord merveilleux du ſentiment & de la penſée, un ſujet de contemplation profonde, digne d'élever ſon ame, & d'exercer toute l'activité de ſon eſprit.

Ce qui a égaré les Moraliſtes ſyſtématiques, c'eſt cette ambition de tout généraliſer, qui s'accommode ſi bien avec la pareſſe & l'orgueil de l'eſprit humain. Moins on connoît, plus on veut expliquer. Les Phyſiciens ont cru d'abord pouvoir enchaîner tous les phénomenes du mouvement à une loi ſimple & unique ; mais la nature leur a offert mille combinaiſons qui refuſent de ſe ſoumettre à cette loi univer-

ſelle, & il a fallu ſuppoſer des principes de mouvement qui ont leurs loix particulieres : c'eſt préciſément ce qui eſt arrivé auſſi dans la Philoſophie morale. On a voulu tout réduire à un principe ſimple & général & l'on a déguiſé les phénomenes, pour les aſſujettir à ce principe. Les Moraliſtes qui ont cru que les différentes affections de l'eſprit humain n'étoient jamais que des modifications différentes de l'amour-propre, ont méconnu l'homme, s'ils n'ont entendu par *amour-propre*, que le ſentiment de l'intérêt perſonnel ; s'ils ont ſeulement voulu dire que nous ne faiſons une choſe que parce que nous trouvons du plaiſir à la faire ou du mal à ne la pas faire, ils n'ont rien dit ni de neuf ni d'utile ; il reſte toujours à examiner pourquoi l'homme vertueux trouve du plaiſir à faire le bien. Quel eſt l'intérêt perſonnel de celui qui rend ſervice à un homme qu'il ne reverra jamais ; de l'ami qui partage ſa fortune avec les enfans de ſon ami qui n'eſt plus ; de l'amant qui meurt pour ſauver la vie à ſa maîtreſſe ; de l'homme outragé qui ſe pré-

cipite avec ſon ennemi dans les flots, & qui veut bien périr, pourvu qu'il ſe venge ? Il faut faire une étrange violence aux mots & aux idées, pour expliquer ces ſacrifices de l'intérêt perſonnel le plus fort & le plus ſenſible, par des rafinemens de l'amour-propre. Les Anglois, qui, dans la Philoſophie morale, ainſi que dans la Philoſophie naturelle, nous ont toujours devancés, ont bien ſenti l'impoſſibilité de ramener tous les mouvemens de l'ame au principe de l'intérêt perſonnel. Shafteſbury, Hutcheſon, M. Hume & preſque tous les Moraliſtes Anglois ont reconnu dans l'homme un principe de bienveillance qui l'attache aux êtres de ſon eſpece, & lui fait partager le bien ou le mal qui lui arrive, toutes les fois que ſes paſſions particulieres ne troublent ni ne contrediſent cette tendance naturelle. Ce principe, que Mylord Shafteſbury appelle *le ſens commun* (common ſenſe), eſt ce que M. Smith appelle *ſympathie* ; & c'eſt le fondement de l'hypotheſe qu'il développe dans le Traité que nous annonçons. Ce principe de *ſympathie* n'eſt

pas une découverte ; M. Hume (*a*) l'a déja employé comme le premier mobile de toutes les affections sociales ; mais notre Auteur se l'est rendu propre par les développemens qu'il en a donnés & par les applications sensibles qu'il en a faites. Nous allons exposer, avec autant de clarté & de précision qu'il nous sera possible, l'ordre & l'enchaînement de ses idées ; mais nous ne pourrons pas suppléer l'élégance & l'intérêt du style ; & la nécessité de sacrifier les détails fera perdre aux Lecteurs tout ce qui pourroit lui rendre cette théorie plus spécieuse & plus sensible.

Quelqu'attaché que l'homme puisse être à son intérêt propre, il y a évidemment dans sa nature un principe qui l'intéresse au sort des autres hommes & qui lui rend leur bonheur agréable, lors même qu'il n'en retire d'autre avantage que celui de le connoître. Telle est la pitié, cette émotion que nous fait éprouver le malheur des autres, lorsque nous le voyons ou que nous le concevons fortement. Il seroit

(a) *An Inquiry concerning the principles of Morals.*

superflu de prouver que la tristesse des autres excite la nôtre ; ce sentiment, ainsi que toutes les passions primitives de la nature humaine, n'est pas seulement renfermé dans les cœurs humains & vertueux ; ils l'éprouvent sans doute avec plus de force & de vivacité ; mais le scélérat même n'en est pas entierement dépourvu. Comme nous n'avons pas le sentiment immédiat de ce qu'un autre éprouve, nous ne pouvons nous en former une idée qu'en imaginant ce que nous éprouverions si nous étions dans la même situation. Tandis que mon frere est sur la roue, mes sens ne peuvent pas m'avertir de ce qu'il souffre, si je suis à mon aise ; & il n'y a que l'imagination qui puisse me faire concevoir les sensations qu'il éprouve, en me représentant celles que j'éprouverois moi-même, si j'étois à sa place. Ainsi ce sont les impressions de mes propres sens, & non des siens, que mon imagination copie ; nous nous identifions, pour ainsi dire, avec ce malheureux ; la peine que nous ressentons, quoique plus foible, n'est pas d'une nature différente de celles qu'il ressent ; & elle est d'autant plus forte,

que nous avons l'imagination plus vive. Plusieurs observations communes & sensibles nous prouvent que nous ne sommes affectés de la douleur d'un homme qui souffre, qu'en nous mettant, pour ainsi dire, à sa place. Si nous voyons un coup prêt à tomber sur le bras ou la jambe de quelqu'un, nous frémissons involontairement, & nous retirons le bras & la jambe comme pour l'éviter ; & s'il tombe réellement, nous en sommes blessés en même tems que celui qui l'a reçu. Observons cette foule de Spectateurs qui suivent de l'œil un Baladin qui danse sur la corde lâche ; ils imitent tous les mouvemens du Danseur, balancent & replient leurs corps, comme il fait, & comme ils feroient eux-mêmes s'ils étoient à sa place. Les personnes qui ont le genre nerveux très-délicat & très-sensible, ne peuvent regarder les ulceres & les plaies, sans ressentir une sorte de démangeaison ou de sensation désagréable aux mêmes parties de leur corps ; la force seule de l'imagination est capable de produire sur des corps délicats ces impressions singulieres. Les hommes les plus robustes éprouvent,

en regardant des yeux malades, une douleur sensible à leurs propres yeux ; & cela provient de la même cause : parce que cet organe est, dans les hommes les plus robustes, plus délicat qu'aucune autre partie du corps ne l'est dans les hommes les plus foibles.

Quelle que soit la cause de la sympathie, & de quelque maniere qu'elle soit excitée, rien ne nous plaît davantage, que de voir les autres partager les sentimens de notre cœur : & nous sommes vivement blessés du contraire. Un Plaisant qui s'est tourmenté pour amuser un cercle, est fort humilié, quand il s'apperçoit qu'il n'y a que lui qui ait ri de ses bons mots. Nous n'avons pas moins de plaisir à partager les sentimens d'un autre, qu'il n'en a à nous les voir partager, & nous sommes aussi fâchés que lui si notre cœur se refuse à ce mouvement de sympathie. Lorsque les sentimens d'une personne agitée d'une passion forte se trouvent dans un parfait accord avec les émotions sympathiques du spectateur, celui-ci doit nécessairement les trouver justes, convenables, & analogues à leur objet. Ainsi, approuver les

passions d'un autre, c'est reconnoître que nous sympathisons exactement avec ces mêmes passions. L'homme qui ressent l'affront qu'on m'a fait, & qui observe que je le ressens au même degré que lui, approuve par-là même mon ressentiment; celui qui admire comme moi le même Poëme, le même tableau, convient de la *justice* de mon admiration. Au contraire, celui qui dans ces circonstances n'éprouve pas les mêmes impressions que moi, doit désapprouver mes sentimens, par le peu de conformité même qu'ils ont avec les siens. Enfin, dans toutes les occasions nos propres sentimens sont toujours la regle sur laquelle nous jugeons ceux des autres; approuver les opinions d'un homme, c'est les adopter, & les adopter, c'est les approuver. Si les mêmes raisons qui vous ont persuadé me persuadent aussi, je ne saurois m'empêcher d'approuver votre persuasion, & ainsi du contraire: ces deux effets ne peuvent se séparer l'un de l'autre. Il y a cependant des cas où nous paroissons approuver, sans éprouver aucune sympathie ou correspondance de sentiment, & dans lesquels par

conséquent le sentiment d'approbation semble différer de la perception de cette conformité dans les impressions; mais un peu d'attention nous prouvera que cette exception n'est qu'apparente, & que notre approbation est toujours fondée sur cette correspondance de sentimens. En voici un exemple. Nous passons dans la rue à côté d'un Etranger qui paroît affecté de la plus profonde douleur, & nous apprenons qu'il vient de recevoir la nouvelle de la mort de son pere: il est impossible que nous n'approuvions pas son affliction. Cependant il pourroit arriver, sans défaut d'humanité de notre part, que loin d'entrer dans toute la violence de sa douleur, nous y prissions à peine le plus leger intérêt. Son pere & lui nous sont inconnus, ou nous sommes occupés d'autres objets qui ne laissent pas à notre imagination la liberté de se peindre les différentes circonstances affligeantes qui se présentent à cet homme. Mais nous savons que sa douleur est naturelle, & que nous la partagerions si nous avions le tems de la concevoir dans toute son étendue. C'est donc sur la conscience de cette sympa-

thie conditionnelle qu'est fondée l'approbation que nous donnons à sa tristesse.

Si nous considérons les différentes affections de la nature humaine, nous reconnoîtrons qu'elles nous paroissent plus ou moins convenables à proportion que notre ame est plus ou moins disposée à s'en pénétrer. Toutes les passions qui prennent leur origine dans le corps, ou n'excitent point de sympathie, ou ne l'excitent qu'à un degré très-disproportionné à la violence du sentiment, qu'elles produisent sur celui qui les éprouve. Parmi les passions qui ont leur source dans l'imagination, celles qui tiennent à une tournure, à une habitude particuliere que l'imagination a prise, ne peuvent se transplanter qu'imparfaitement dans l'ame des autres, dont l'imagination n'a pas pû prendre le même pli; & ces passions, quoique très-naturelles, & même presque inévitables à tous les hommes dans quelques instans de leur vie, sont toujours à quelques égards ridicules; tel est l'amour violent que deux personnes de sexe différent ressentent

l'une pour l'autre. Notre imagination n'ayant pû être affectée comme celle de l'amant, nous ne pouvons pas partager la violence de ces sentimens; si notre ami a été offensé, nous ressentons sa colere & sa haine contre l'offenseur; s'il a reçu quelque bienfait, nous partageons sa reconnoissance & son affection pour son bienfaiteur. Mais s'il est amoureux, quoique nous trouvions sa passion très-juste & très-raisonnable, nous ne nous croyons point obligés de ressentir une passion de la même espece, & pour la même personne: toute passion paroît, excepté à celui qui l'éprouve, disproportionnée au mérite de l'objet qui l'inspire; & quoique l'amour soit excusé à un certain âge, parce qu'il est naturel, il a toujours un côté ridicule, parce que nous ne pouvons pas le partager. Ainsi les expressions trop fortes & trop naïves de ce sentiment, doivent déplaire à un tiers; & si l'amant n'est pas bonne compagnie pour sa maîtresse, il ne le sera pour personne. Un homme amoureux est si persuadé de cette vérité, que toutes les fois qu'il parlera

froidement de son amour, il n'en parlera qu'en plaisantant : c'est la seule maniere dont nous voulons en entendre parler, parce que c'est la seule maniere dont nous puissions en parler nous-mêmes. L'amour grave, pédantesque, sententieux de Cowley & de Properce, nous fatigue, dit l'Auteur, par l'exagération de leurs transports, au lieu que la gaieté d'Ovide & la galanterie d'Horace sont toujours agréables.

Sans attaquer le principe de M. Smith, nous croyons que l'application qu'il en a fait à l'amour, manque un peu de justesse. Les plaisirs & les peines de deux amans, sont peut-être les sensations qui passent le plus aisément dans le cœur des autres ; & si leurs caresses sont indécentes ou désagréables pour un tiers, ce n'est pas le défaut de sympathie de la part de celui-ci, mais un autre motif très-naturel & très-aisé à pénétrer, qui rend ce spectacle peu agréable à une personne indifférente. Les bornes de cet article ne nous permettent pas d'entrer dans une discussion à ce sujet, & nous aimons mieux

offrir aux Lecteurs les idées de notre Auteur, que de les entretenir des nôtres. Nous ajouterons un mot sur le pédantisme dont on accuse le tendre Properce ; il nous semble que sa passion est à la vérité souvent triste & motone, mais non fatigante, & qu'il est difficile de lire ses élégies, sans nous intéresser à son amour & à sa douleur.

M. Smith, après avoir examiné, dans la premiere Partie de sa Théorie, en quoi consiste la *propriété* ou l'*impropriété* des actions, il examine dans la seconde, en quoi consiste leur *mérite* & leur *démérite*. Le sentiment qui nous porte le plus immédiatement à récompenser, est la reconnoissance ; & celui qui nous porte le plus directement à punir, est le ressentiment : mais il faut que la reconnoissance & le ressentiment soient justes & bien fondés ; & ces sentimens ne paroissent tels, qu'autant que chaque Spectateur impartial les ressent & les partage dans toute leur étendue. Celui-là donc paroît mériter une récompense, qui est, pour une ou plusieurs personnes, l'objet naturel d'une reconnoissance que tous les cœurs sont disposés à partager, & par consé-

quent à approuver. Il faut appliquer la même regle aux objets du ressentiment.

En partageant la joie d'un ami qui se trouve dans la prospérité, nous partageons les sentimens qu'il doit avoir pour l'objet qui est la cause de son bonheur. Mais s'il est offensé ou opprimé, la peine que nous cause sa douleur, allume aussi dans notre ame l'indignation & la haine contre l'oppresseur : & si l'offensé périt dans la querelle, nous partageons non-seulement le ressentiment réel de ses parens & de ses amis, mais encore le ressentiment imaginaire que nous prêtons au mort : nous nous transportons, pour ainsi dire, dans son corps ; nous animons de nouveau ce cadavre froid & défiguré, & nous éprouvons, par une sympathie illusoire, les sentimens que le mort devroit éprouver, s'il lui restoit la conscience de ce qui se passe sur la terre. Nous croyons entendre son sang crier vengeance ; ses cendres nous paroissent se troubler à la pensée que son injure demeurera impunie ; des fantômes s'élevent de son tombeau, pour appeller des vengeurs, & le lit

du meurtrier est supposé environné des horreurs qui accompagnent le crime & les remords. Ce sont-là autant d'illusions qui naissent de cette sympathie naturelle, excitée par le ressentiment imaginaire du mort.

Après avoir considéré l'origine & le fondement des jugemens que nous portons sur les sentimens & la conduite des autres, M. Smith considere dans la troisieme Partie l'origine de nos jugemens sur nos propres actions. Cette Partie est peu susceptible d'extrait ; nous passerons à la quatrieme, dans laquelle on examine l'effet que l'*utile* produit sur le sentiment de l'approbation. Un Observateur ingénieux & profond (*a*) a remarqué qu'aucune qualité de l'ame n'est approuvée comme vertueuse, à moins qu'elle ne soit utile ou agréable à la personne même qui la possede, ou aux autres ; & aucune qualité n'est désapprouvée comme vicieuse, à moins qu'elle n'ait la tendance contraire. Mais, quoique la nature semble avoir heureusement réglé

(*a*) M. Hume, dans ses *Recherches sur les principes de la Morale.*

nos ſentimens d'approbation & d'improbation ſur la convenance des individus & de la ſociété, M. Smith affirme cependant que ce n'eſt pas la vue de l'utilité ou de la malfaiſance qui eſt la premiere & la principale ſource de notre approbation & de notre déſapprobation. Ces ſentimens ſont ſans doute renforcés par la perception de la beauté & de la difformité qui réſulte de l'utilité ou de la malfaiſance ; mais ils ſont originairement & eſſentiellement indépendans de cette perception.

Il paroît d'abord impoſſible que l'approbation qu'on donne à la vertu, ſoit un ſentiment de même nature que l'approbation que nous donnons à un bâtiment commode & agréable, & que nous n'eſtimions un homme que comme nous eſtimons un meuble utile. On trouvera en ſecond lieu, ſi l'on y fait bien attention, que l'utilité de certaines qualités de l'ame eſt rarement le premier motif de notre approbation, & que ce ſentiment ſuppoſe toujours une idée de convenance abſolument différente de la perception de l'utilité. C'eſt ce que nous pouvons

obſerver à l'égard de toutes les qualités que nous approuvons comme vertueuſes, ſoit qu'elles ſoient eſtimées comme utiles aux autres ou à nous-mêmes.

De toutes les qualités utiles à nous-mêmes, la premiere eſt cette ſupériorité de raiſon & d'intelligence, qui nous rend capables de découvrir les conſéquences éloignées de toutes nos actions, & de prévoir l'avantage ou le déſavantage qui doit en réſulter pour nous : la ſeconde eſt cette force de l'ame qui nous fait réſiſter à l'attrait d'un plaiſir préſent & endurer une peine actuelle, pour obtenir dans la ſuite un plaiſir plus grand, ou éviter un plus grand mal. L'union de ces deux qualités conſtitue la prudence, celle de toutes les vertus qui eſt la plus utile à l'individu.

On a déja obſervé que la ſupériorité de raiſon & d'intelligence n'eſt pas approuvée ſimplement comme une qualité utile & avantageuſe, mais comme belle & juſte en elle-même. C'eſt dans les ſciences abſtraites & dans les hautes parties des Mathématiques, qu'on peut voir les plus ſublimes efforts

de la raiſon humaine : or l'utilité de ces ſciences, ſoit relativement au Public, ſoit relativement à l'individu, eſt peu ſenſible à la plûpart des hommes. Ce ne fut donc pas leur utilité qui excita d'abord l'admiration publique ; on n'inſiſta même ſur cet avantage, que lorſqu'on fut obligé de les défendre contre ceux qui n'ayant point le goût de ces connoiſſances ſublimes, chercherent à les déprimer, comme inutiles.

Ainſi, lorſque nous approuvons cette force de l'ame qui nous fait réprimer nos deſirs préſens pour un avantage éloigné, nous conſidérons bien moins l'utilité que la convenance : en agiſſant ſelon ce principe, les ſentimens qui déterminent nos actions, ſemblent exactement coïncider avec ceux du Spectateur. Les autres ne ſentent point les ſollicitations de nos deſirs actuels ; le plaiſir dont nous devons jouir dans un mois ou dans un an, les intéreſſe autant que celui dont nous allons jouir dans un moment : ainſi, lorſque nous ſacrifions le futur au préſent, notre conduite doit leur paroître très-abſurde, parce qu'ils ne peuvent partager

les ſentimens qui nous déterminent. Au contraire, quand nous nous privons d'un plaiſir préſent pour nous aſſurer un plaiſir plus grand dans la ſuite, quand nous agiſſons comme ſi l'objet éloigné nous intéreſſoit auſſi vivement que celui qui affecte actuellement nos ſens, nos affections correſpondent exactement avec celles du Spectateur, & il ne ſauroit manquer d'approuver notre conduite ; & comme il a appris par l'expérience que peu de perſonnes ſont capables de cette force d'ame, elle excite en lui un degré conſidérable d'étonnement & d'admiration. De-là naît l'eſtime qu'inſpire à tous les hommes une ferme perſévérance dans la pratique de la frugalité, de l'induſtrie & de l'application, lors même que ces qualités ne ſont déterminées que par le deſir d'acquérir de la fortune.

M. Smith ſe propoſe dans la cinquieme Partie d'apprécier l'influence de la coutume & de la mode ſur les ſentimens de l'approbation & de l'improbation morale. Comme nos ſentimens ſur toute eſpece de *beau* ſont dominés par la coutume & la mode, il faut bien que le *beau* dans la con-

duite soit soumis aussi à l'influence de ces principes; mais leur empire a beaucoup moins de force sur cet objet que sur tout autre. Il n'y a peut-être aucune forme extérieure, quelque bizarre, quelque fantastique qu'elle soit, avec laquelle l'habitude ne nous familiarise, & que la mode ne puisse même nous rendre agréable; mais ni la coutume ni la mode ne peuvent nous faire aimer ou approuver les caracteres d'un Néron & la conduite d'un Claudius. Les principes de l'imagination, desquels dépend le sentiment que nous avons de la beauté, sont d'une nature très-délicate, & peuvent être aisément altérés par l'habitude & par l'éducation. Mais les sentimens de l'approbation & de l'improbation morales sont fondés sur les passions les plus fortes & les plus puissantes de la nature humaine; on peut bien les plier un peu, mais non les pervertir entierement.

Mais, ajoute notre Auteur, quoique l'influence de la coutume & de la mode ne soit pas aussi forte sur les sentimens moraux que sur les goûts & les sensations, elle est cependant sembla-

ble dans sa nature & dans ses effets. Lorsque la coutume & la mode coïncident avec les principes naturels du bien & du mal, elles perfectionnent la délicatesse de nos sentimens & augmentent notre aversion pour tout ce qui approche du mal. Ceux qui ont été élevés dans la vraiment bonne compagnie, non dans celle qui prend ce nom, qui ont été accoutumés à ne voir dans les personnes qu'ils estiment que justice, humanité & modestie, sont bien plus choqués de tout ce qui paroît incompatible avec les regles que ces vertus prescrivent. Ceux au contraire qui ont été familiarisés dès leur enfance avec la violence, la fausseté, la licence & l'injustice, ont perdu, non pas tout-à-fait le sentiment de l'*impropriété* de cette conduite, mais du moins le sentiment de son énorme difformité, & de la punition qu'elle mérite.

La mode donne souvent aussi du crédit à un certain degré de désordre, & décrédite au contraire des qualités qui méritent de l'estime. Sous le regne de Charles II, la licence portée à un certain degré, étoit le caractéristique

d'une belle éducation : elle étoit unie, selon les notions de ce tems-là, avec les idées de générosité, de franchise, de magnanimité, & prouvoit que la personne qui se comportoit selon ces principes, étoit un Gentilhomme & non un Puritain. La sévérité des mœurs & la régularité de la conduite étoient d'un autre côté regardées comme absolument du mauvais ton, & emportoient avec elles l'idée de fourberie, de fanatisme, d'hypocrisie & de basse éducation. Les vices des Grands paroissent toujours agréables aux esprits superficiels, parce qu'ils se lient non-seulement avec l'éclat de la fortune, mais encore avec les idées de franchise, de générosité & de politesse, que supposent une naissance & un rang distingués.

Les hommes étant plus affectés de certains objets, selon les conditions diverses dans lesquelles ils se trouvent, il doit en résulter des mœurs différentes & un caractere particulier aux différens états de la société. Nous cherchons dans chaque rang, dans chaque profession, ce caractere qui semble lui

appartenir; mais comme nous aimons en tout une mesure moyenne, qui paroît plus conforme au modele général que la nature nous présente, nous aimons aussi que les hommes n'ayent ni trop ni trop peu de ce caractere qui accompagne ordinairement leur condition & leur place dans la société. Un homme, disons-nous, doit avoir les mœurs de sa profession; mais le pédantisme de toutes les professions est insupportable. Les différens périodes de la vie ont aussi, par la même raison, des mœurs qui leur sont propres. Nous attendons des vieillards cette gravité & cette tranquillité d'âme que les infirmités, une longue expérience, une sensibilité émoussée, rendent naturelles & respectables. Nous voulons trouver dans la jeunesse la sensibilité, la gaieté, la vivacité qu'on doit attendre des vives impressions que font tous les objets intéressans sur des sens encore neufs. Mais chaque âge peut avoir trop du caractere qui lui est propre; c'est-à-dire, que l'excès de légereté dans la jeunesse & d'insensibilité dans la vieillesse, est également désagréable. On dit

dit communément que les jeunes gens & les vieillards ſont d'autant plus aimables, qu'ils ont plus du caractere l'un de l'autre, & cela eſt vrai; mais auſſi l'extrême froideur & la peſante formalité que l'on pardonne à la vieilleſſe, ſeroit inſupportable dans un jeune homme; & l'étourderie & la vanité qu'on excuſe dans celui-ci, rendroient un vieillard mépriſable.

M. Smith termine ſon Ouvrage par une analyſe raiſonnée des différens ſyſtêmes de Philoſophie morale, que les Anciens & les Modernes ont imaginés. Lorſqu'on traite des principes de la Morale, il y a deux queſtions à examiner : 1°. en quoi conſiſte la vertu, c'eſt-à-dire, quelle eſt la diſpoſition de l'ame & le ſyſtême de conduite qui conſtituent le caractere vertueux & eſtimable, & quel eſt le caractere qui eſt l'objet naturel de l'eſtime & de l'approbation. 2°. Quelle eſt cette puiſſance, cette faculté de l'ame qui nous fait eſtimer le caractere vertueux?

On examine la premiere queſtion, quand on conſidere ſi la vertu conſiſte

dans la bienveillance, comme le Docteur Hutcheſon l'a penſé; ou dans une conduite conforme aux différens rapports que nous avons avec les autres êtres, comme Clark l'a ſuppoſé; ou dans la recherche ſage & prudente de notre véritable bonheur, comme l'ont cru les Epicuriens, *&c.* On examine la ſeconde queſtion, quand on conſidere ſi le principe qui nous fait aimer le caractere vertueux, eſt l'*amour-propre* qui nous fait appercevoir que ce caractere, ſoit en nous, ſoit dans les autres, eſt le plus propre à favoriſer notre intérêt perſonnel; ou la *raiſon* qui nous fait juger de la différence qui ſe trouve entre un caractere & un autre, comme de celle qui ſe trouve entre le vrai & le faux; ou une faculté particuliere, que les Hutchéſoniens ont appellée *ſens moral*, & que la vertu affecte agréablement, comme la bonne odeur flatte l'odorat; ou enfin quelque autre principe, attaché à la nature humaine, comme une certaine *ſympathie*, ſelon M. Smith, ou quelque autre affection de même eſpece. Notre Auteur analyſe d'abord les ſyſtêmes qui concer-

nent la premiere queſtion, & paſſe enſuite à ceux qui roulent ſur la ſeconde : ce morceau eſt plein de recherches, de logique & de raiſon.

Nous terminerons cet extrait par avertir que M. Smith promet à la fin de ſon Ouvrage un Traité ſur les principes des loix & du Gouvernement, avec le Tableau hiſtorique des diverſes révolutions des Empires dans les âges divers du monde. Les talens de l'Auteur font deſirer l'exécution d'un auſſi grand Ouvrage; & le ſuccès qu'a eu *la Théorie des ſentimens moraux*, doit l'encourager à s'en occuper eſſentiellement.

On ne trouvera peut-être pas dans l'extrait qu'on vient de lire, le degré de clarté & de preuve que l'hypotheſe de M. Smith a dans l'original même; mais il eſt impoſſible d'extraire & d'abréger les Ouvrages ſyſtématiques, ſans briſer ſouvent la chaîne des raiſonnemens, ſans ſupprimer les développemens & les applications qui conſtituent l'évidence des principes, enfin, ſans détruire l'effet de lumiere & de conviction qui réſulte de l'enſemble.

Nous croyons cependant avoir aſſez bien ſaiſi les idées générales du Livre, pour faire voir que l'Auteur eſt un homme de beaucoup d'eſprit, qui a bien réfléchi ſur la nature humaine, & qui a l'art d'enchaîner les détails à un plan ſyſtématique.



ARTICLE XII.

JURISPRUDENTIA antiqua, continens opuscula & dissertationes, quibus Leges antiquæ, præsertim Mosaïcæ, Græcæ & Romanæ illustrantur. Curante Dan. Felrenberg. *Tom.* 1, in-4°. *Bernæ, sumptibus Societatis Litterariæ.*

» LA Jurisprudence ancienne, contenant des opuscules & des dissertations, dans lesquelles on éclaircit les Loix anciennes, sur-tout celles de Moyse & celles de la Grece & de Rome. Recueillis par *Daniel Feltenberg*. Tom. 1, *in*-4°. A Berne, aux dépens de la Société Littéraire. »

RIEN de plus sage & de plus noble que la maniere dont M. Feltenberg expose dans sa Préface les motifs & le plan de cet important Ouvrage.

Quoique la législation, soit qu'elle ait pour objet l'État, soit qu'elle ait trait seulement aux différentes actions

des particuliers, devienne souvent le jouet des passions humaines, & que, par conséquent, il ne soit pas permis d'espérer que les peuples soient jamais gouvernés par les plus sages loix possibles, il n'en est pas moins digne de la Philosophie de chercher au moins quelles pourroient être ces loix : car si les hommes parviennent jamais à une plus grande félicité, ils la devront uniquement aux efforts des Philosophes, c'est-à-dire, des Sages, qui après avoir dissipé la nuit des préjugés, manifesteront ce que toutes les loix renferment de propre à produire ou à éloigner cette félicité, & prépareront ainsi la voie à une législation plus parfaite.

Mais la Philosophie dont il s'agit ici, commence à peine à sortir du berceau, & cela n'est pas étonnant. Les Arts ne se perfectionnent qu'à force d'essais & de travaux. Les Sciences ne nous menent au sanctuaire de la vérité qu'après mille détours & qu'au travers de mille erreurs. Aristote pensoit que l'on ne pouvoit perfectionner la Politique ou l'art des Loix, que comme tous les autres Arts; c'est-à-dire, en approfondissant l'esprit de toutes les

loix, & en exposant ce qu'elles ont de défectueux ou d'utile. Aussi veut-il que pour former une bonne législation, on parcoure toutes les loix connues. Il avoit lui-même recueilli celles de cent quarante Gouvernemens. Théophraste & quelques autres Philosophes ont suivi la même méthode; & si leurs Ouvrages nous étoient parvenus, nous jugerions plus aisément des progrès que ces grands Hommes avoient faits dans la science des loix.

Les Politiques des siecles postérieurs dédaignerent ce procédé. Ces hommes paresseux ou superbes fonderent leurs préceptes non sur l'observation exacte des mœurs & des loix, mais sur un petit nombre d'exemples, souvent même sur des rêveries, sur des absurdités. Ils méconnurent la condition humaine; & trompés par les fausses idées qu'ils se firent du souverain bonheur, ils ne virent pas que ceux qui gouvernent, soit les familles, soit les Républiques, doivent souvent choisir de moindres maux, pour en éviter de plus grands, & que la grandeur, ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'intensité de ces mêmes maux se trouvant très-diffé-

rente, selon la forme du Gouvernement, le premier devoir d'un Politique consistoit à pénétrer la théorie de chaque Gouvernement. Toutes ces réflexions échapperent à leur imagination trop libre ou trop ambitieuse. Pour vouloir trop obtenir, ils ne parvinrent à rien, ou du moins ne contribuerent que très-foiblement à nous procurer l'espece de bonheur dont nous pouvons jouir. Ils imaginerent une théorie de loix, ingénieuse à la vérité, mais trop vague, trop générale, & l'on pourroit comparer leurs systêmes à celui d'un Médecin qui voudroit guérir tous les maux avec un seul remede.

Il est encore en Europe de ces Philosophes qui ne veulent tirer leurs productions que d'eux-mêmes, & qui du haut de leurs idées, ne regardent les détails qu'avec un souverain mépris; mais le nombre en diminue de jour en jour. Graces a l'immortel Montesquieu, notre siecle à vu naître une nouvelle école de Philosophie, une école où l'on ne raisonne plus que sur les faits, où l'on soutient que la Politique ne peut parvenir à son but, qu'en suivant la route par laquelle les

autres Sciences y ſont arrivées, & que par conſéquent il n'eſt poſſible de déterminer quelles loix & quelle forme de Gouvernement conviennent à chaque peuple, qu'après avoir bien examiné le génie de ces différens peuples, la qualité du pays qu'ils habitent, de l'air qu'ils reſpirent, & mille autres circonſtances, mais que ſur-tout il faut avoir obſervé & rapproché un grand nombre de loix pour connoître & porter celles qui ſeront les plus propres à rendre heureux les hommes pour qui on les deſtine.

C'eſt avec cette intention & dans cet eſprit, que le Philoſophe doit en liſant l'Hiſtoire, parcourir les différens âges du monde. Il faut qu'il s'inſtruiſe des loix des peuples anciens & modernes, de leurs mœurs, de leurs coutumes, & ſur-tout qu'il pénetre les cauſes & les effets de ces mœurs & de ces coutumes. Son attention doit ſe porter ſur les moindres circonſtances, car très-ſouvent elles ont produit ou elles ont fait découvrir de grandes choſes. Il n'eſt aucune nation, policée ou barbare, heureuſe ou miſérable, qui n'offre à un ſage Spectateur

quelque obſervation utile. Tout eſt important dans l'art de connoître & de gouverner les hommes. Celui-là ſeul connoîtra les cauſes de nos maux & les remedes qu'il convient d'y appliquer, qui aura profondément réfléchi ſur les bonnes & les mauvaiſes loix de chaque peuple; & lorſque ces maux ſeront inévitables, parce qu'ils ſeront néceſſairement attachés au bien même dont nous jouiſſons, alors, au lieu de dicter avec orgueil des leçons impraticables & conſéquemment inutiles, il nous tracera des préceptes ſimples, naturels, & qu'il nous ſera aiſé de ſuivre.

Les obſervations que nous conſeillons de faire, doivent être fondées ſur des faits certains, & non ſur des relations infidelles, qui ne peuvent conduire qu'à de faux raiſonnemens. Quelques Politiques, pour s'épargner des recherches hiſtoriques qui leur coûteroient trop de lecture & de peine, ont recours à de vaines hypotheſes. De grands Philoſophes ont eu cette foibleſſe; on la reproche avec juſtice à l'Auteur de *l'Eſprit des Loix* : elle l'a ſouvent détourné de la vérité. En Mo-

rale comme en Phyſique, tout ſyſtême eſt dangereux.

Pour engager les Philoſophes à ne raiſonner déſormais ſur les Loix, que d'après une connoiſſance exacte de toutes les légiſlations, il faudroit qu'elles fuſſent recueillies & même approfondies par des Ecrivains laborieux & intelligens : il en eſt de la politique comme de la Phyſique. Les Obſervateurs des inſectes, & des plus petites productions de la Nature, hâtent les progrès de cette derniere Science. Les Compilateurs même des moindres faits, hâteroient également ceux de la politique. La Philoſophie a beſoin d'ouvriers qui préparent les matériaux dont elle ſe ſert pour conſtruire l'édifice dont elle a médité le plan. Il faut qu'ils ne lui préſentent rien d'inutile, rien ſur-tout de ce qui pourroit ou en retarder l'exécution ou en hâter la ruine. On doit donc de grands éloges à ces hommes éclairés & laborieux, qui, après avoir déchiré le voile dont la barbarie avoit couvert les anciens monumens, nous y font lire les mœurs & les loix des premiers Habitans de la terre. Celles des Juifs, des Grecs &

des Romains ſont les plus dignes d'être connues : on les a déja ſouvent expoſées avec clarté & avec étendue; mais cette ſcience, comme toutes les autres, toucheroit de bien plus près à ſa perfection, ſi ce que l'on pourroit nommer *le commerce des connoiſſances* étoit mieux établi entre les peuples, & ſi l'érudition étrangere circuloit plus librement. On ignore ſouvent dans un pays les tentatives faites dans un autre ſur une ſcience dont on s'occupe. Delà le ſtérile appareil des ſyſtêmes, la fréquente répétition des erreurs déja réfutées, la néceſſité de parcourir un nombre infini de volumes; toutes choſes qui rendent plus difficile le chemin de la vérité.

Le Chancelier Bacon place dans ſon ingénieuſe *Atlantide*, des hommes bien eſtimables, des *marchands de lumiere*; & nous nous ſommes ſouvent étonnés qu'un commerce ſi utile manque encore à l'Europe. Les fruits, les plantes & ſur-tout le luxe & les vices des pays éloignés y ſont tranſplantés & s'y naturaliſent, tandis que les ſciences étrangeres y trouvent à peine quelque accès. Nous avons de grandes obli-

gations sans doute aux Grævius, aux Gronovius, aux Salengre, aux Poleni, aux Méermon & aux Heineccius; mais ces savans hommes n'ont pas tout fait: il y a dans presque toutes les parties de l'Europe une infinité de petits Ouvrages touchant la science des loix, qui souvent sont inconnus aux peuples voisins, & quelquefois même se perdent dans le pays où ils ont été faits & récités, quoique très-souvent ils renferment plus de choses que beaucoup de gros volumes que nous connoissons. Pour rassembler donc sous les yeux des Jurisconsultes tout ce qu'on a dit de plus curieux & de plus nécessaire sur les loix, nous avons recueilli avec soin les dissertations, les opuscules, les papiers fugitifs qui nous ont paru les plus précieux; nous les avons tirés de l'obscurité où ils étoient, & peut-être du néant où ils alloient rentrer.

On trouvera dans cette collection ce qui a été écrit de plus solide & de plus clair sur les loix Juives, Grecques & Romaines. On y trouvera ces loix expliquées non par des hypotheses brillantes, mais par des faits & par des monumens. Moyse a eu jusqu'ici fort

peu de bons interpretes, parce que la plûpart n'ont écrit que sur la foi de quelques Rabbins superstitieux ou ignorans, & qu'il est d'ailleurs difficile de bien entendre les anciennes Langues Orientales. Nous aurons cependant bientôt une exposition très-ample & très-fidelle des loix de Moyse. Un homme, vraiment capable de cette entreprise, s'en est chargé: c'est M. Jean David Michaëlis, Professeur de Gottingue.

La Jurisprudence des Grecs n'est guere mieux connue que celle des Juifs, & cette partie de notre recueil ne sera pas abondante, parce que Gronovius a formé son trésor de ce que les plus grands Hommes avoient dit sur cette matiere, qui a été fort négligée depuis ce tems-là; mais lorsque Jean Taylor, célebre Professeur Anglois, aura donné sa *Themis Attica*, qu'il promet depuis long-tems & qu'on attend avec d'autant plus d'impatience, qu'on n'ignore pas qu'elle sera infiniment préférable à tout ce que nous avons jusqu'à présent dans ce genre, il ne nous restera plus rien à desirer, ou du moins, s'il nous restoit encore quelques vœux à faire, ce seroit que les Hemsterhuy-

sius, les Vesseling, les Valkener, les Gessner, les Ernest, *&c.* dignes émules des Poëtes Grecs, s'appliquassent à nous expliquer les motifs & l'esprit des sages loix qui ont rendu cette contrée si fertile en vertus.

Si nous avons peu d'Ouvrages sur les loix Juives & Grecques, que nous puissions insérer dans ce recueil, on retrouvera sur ces mêmes loix des choses intéressantes dans ce que nous donnerons sur les loix Romaines. Cette partie sera la plus étendue; l'abondance des matériaux que cette partie nous fournit, nous embarrasse presque autant que la disette où nous sommes à cet égard pour les autres parties, nous afflige. Aussi en retrancherons-nous tout ce qui sera étranger au fond & à l'origine des loix, tout ce qui sera de pure critique ou qui appartiendra plutôt à l'histoire des Jurisconsultes qu'à celle de la législation. Ce n'est pas que ces articles ne puissent être d'une grande utilité; il seroit même à souhaiter que quelque homme versé dans cette sorte d'étude en entreprît la collection.

La nôtre réussit au-delà de nos espérances: nous avons trouvé dans pres-

que toutes les parties de l'Europe savante, des hommes du plus rare mérite, qui se sont empressés de nous fournir des secours. Nous devons en particulier des remerciemens infinis à l'illustre Gerard Méerman, qui non-seulement nous a envoyé, avec toute la bonté & la politesse possibles, les meilleurs morceaux de ce recueil, mais qui nous a même tellement aidés dans le plan & dans l'exécution, que si cet Ouvrage mérite quelque louange, ce n'est pas à nous, c'est à lui qu'elle est dûe. Nous rendons avec autant de reconnoissance un semblable hommage à un autre Savant, à un Orateur éloquent, Joseph *de Januario*, qui, en promettant les Ouvrages qu'il pourra trouver en Italie, & qu'il jugera propres à augmenter le trésor que nous formons, nous écrit une Lettre où il déploie son éloquence & son génie, & nous permet d'en orner le volume que nous donnons aujourd'hui au Public. Nous réservons cette Lettre pour le Journal prochain.



ARTICLE XIII.

PROJET pour l'établissement de quelques Sociétés correspondantes pour l'avancement de l'Agriculture, des Arts & du Commerce, par la Société Economique de Berne. A Berne, chez Abr. Wagner, fils, 1761.

LORSQUE le célebre Vallisnieri fut reçu dans l'Académie des Arcades, au lieu de se répandre en fades éloges & de chercher de nouvelles formules pour exprimer sa reconnoissance, il osa faire sentir à ses Confreres toute la frivolité de leurs occupations. « Vos » bois, leur dit-il, ne retentiront-ils » jamais que de vaines chansons? Cou» ronnez vos corbeilles de fleurs, à la » bonne heure; mais que ce ne soit » qu'après que vous les aurez remplies » de fruits. » Que de Sociétés littéraires, auxquelles nous pourrions adresser & le même reproche & la même invitation!

Avant que d'orner votre diction, oserions-nous leur dire, commencez par orner votre ame. C'est au fond de

nos cœurs que doivent habiter les Muses, & non sur l'extrémité de nos levres. Les beaux-Esprits seroient-ils donc dispensés de faire usage de leur raison, & la Littérature ne seroit-elle autre chose que l'art d'amuser les hommes? Ne devroit-elle pas plutôt avoir pour objet de les instruire, de leur être utile, de s'occuper enfin des moyens de les rendre plus sages & plus heureux? Quand verrons-nous tomber le culte ridicule qu'on rend à la frivolité dans des temples où l'on ne devroit sacrifier qu'à la science, à la sagesse, à l'utilité publique? Pourquoi toutes nos provinces ne s'empresseront-elles pas de suivre l'exemple que vient de leur donner la Bretagne? Des observations, des recherches, des travaux employés à rendre l'Etat plus florissant & plus vigoureux, vaudroient bien sans doute des épigrammes, des historiettes & des lieux communs. Les Suisses qui, en cultivant la belle Littérature, ont toujours conservé le goût des connoissances solides, ont établi, comme tout le monde sait, une Société uniquement occupée de l'avancement de l'Agriculture, des Arts & du Commerce; cette

Société vient de publier le projet que nous annonçons & que nous allons donner tel que nous l'avons reçu.

AVERTISSEMENT *PRELIMINAIRE.*

NOTRE siecle mérite sans doute une gloire distinguée, par le zele avec lequel on s'applique à perfectionner l'Agriculture, les Arts & le Commerce, ce lien commun des hommes. Qu'on ne s'étonne point si des sciences si utiles sont ordinairement les dernieres à être cultivées; elles ont besoin, encore plus que toutes les autres, d'être protégées par la liberté, ou au moins couvertes par l'ombre de la paix & de la sûreté publique. Aussi ce nouveau jour, répandu sur toutes les connoissances relatives à l'Agriculture, a-t-il eu son aurore dans les climats les plus libres du Nord; & les nations qui semblent les plus ennemies de la servitude, ont été les premieres à en sentir les douces influences.

Ce seroit ici l'occasion de mettre sous les yeux de nos Compatriotes, tous les soins qu'on s'est donnés en

Angleterre, en Irlande, en Suede, en Dannemark & dans quelques parties de l'Allemagne, pour l'avancement du premier des arts & de la science la plus importante; nous verrions des Universités diriger leurs études & leurs travaux, des Sociétés Economiques leurs recherches, des Auteurs patriotiques leurs écrits, des Agriculteurs leurs essais, & des Magistrats éclairés leurs ordonnances & leurs bienfaits, pour l'encouragement de ces connoissances si nécessaires au bonheur des hommes. De-là nous tirerions des motifs pressans pour enflammer d'un même zele tous nos Compatriotes, associés à la douce liberté de notre commune Patrie.

Les plus sages d'entre les François comptent au nombre des causes premieres de la puissance prépondérante des Anglois leurs rivaux, les excellentes loix données chez ces derniers, en faveur de l'Agriculture. Les Etats de la province de Bretagne font tous leurs efforts pour mettre en crédit cette politique, appliquée aux ressources intérieures du Royaume. On peut citer leur projet & leurs établissemens comme des chefs-d'œuvre d'un zele éclairé

pour le bien public, & comme des modeles de vues profondes & de meſures ſages & modérées.

A peine la ſeconde année s'eſt-elle écoulée, depuis que notre Société s'eſt réunie pour la premiere fois, dans le deſſein d'introduire en Suiſſe le goût pour les ſciences économiques & de répandre des notions juſtes ſur la néceſſité de perfectionner parmi nous pluſieurs branches de l'Agriculture.

Soutenus par la ſeule autorité que pouvoit donner à notre entrepriſe ſon utilité reconnue, ſans autre ſecours que le zele de nos Membres, ſans autre moyen que les contributions libres de quelques Protecteurs généreux de notre établiſſement, comment euſſions-nous oſé d'abord porter fort loin nos vues & étendre le champ de nos travaux? Comment nous ſerions-nous flattés de faire des pas rapides dans une route ſi peu fréquentée encore, en ſuivant les longs détours d'expériences bornées, de diſſertations théorétiques, d'eſſais fournis par le haſard même? Lorſqu'il falloit, pour ainſi dire, préparer le fond, en cherchant à gagner l'approbation publique, ou en excitant

au moins ſon attention, que pouvions-nous eſpérer des premiers efforts de notre Société naiſſante?

Il falloit ſans doute ſe contenter, en propoſant des ſujets de concurrence pour des prix, d'inviter les talens cachés à ſe produire. Il falloit accepter les matériaux que nous fourniroient les travaux volontaires de quelques premiers promoteurs des arts économiques. Nous attendions du tems l'occaſion de perfectionner le plan de nos opérations. Nous devons au Public une reconnoiſſance d'autant plus grande, que ſon accueil, fait à nos eſſais encore foibles, a été plus flatteur & plus marqué.

En ſuivant une méthode ſi lente, nous ne ſerions arrivés que bien tard, & par degrés ſeulement, à découvrir tous les ſages moyens & à raſſembler toutes les vues que nous préſente, dans un ſyſtême plus complet, le *Corps d'Obſervations de la Société d'Agriculture, de Commerce & des Arts*, établie en Bretagne. C'eſt dans cet excellent Ouvrage, que nous avons emprunté le *projet pour l'établiſſement de quelques Sociétés correſpondantes*. Nous en

regardons l'exécution comme le moyen le plus prompt de parvenir à une connoiſſance moins inexacte du pays & de ſes Habitans : connoiſſance très-importante pour le bien public, &, à pluſieurs égards, fort imparfaite encore parmi nous.

Et pourquoi n'eſpérerions-nous pas de trouver dans les premiers lieux, dans les principaux diſtricts du Canton, des perſonnes expérimentées, ou prêtes au moins à ſeconder avec zele nos opérations, & dont les ſecours mettront notre Société en état de pouſſer ſes travaux avec une plus grande confiance & un ſuccès plus rapide? Si nous ne nous trompons point dans nos eſpérances, ce projet ſervira du moins à exciter quelques bons Eſprits, que leur éloignement de la Capitale, la ſolitude de leur ſéjour, leur modeſtie, ou peut-être le défaut ſeul de quelque motif déterminant empêchent de prendre part à notre établiſſement.

Nous nous promettons en particulier de grands ſecours de MM. les Paſteurs, que leur demeure conſtante à la campagne met à portée d'en mieux connoître la culture & les productions.

Nous penſons qu'ils pourront compter pour un ſervice eſſentiel rendu à leurs troupeaux, d'avoir introduit chez le peuple agriculteur des idées plus perfectionnées ſur l'économie rurale, & en les excitant à un travail aſſidu & réfléchi, d'avoir donné lieu à la Religion, de ſe fortifier au milieu d'eux, avec une vie laborieuſe.

Par les mêmes raiſons, nous oſons recommander notre projet aux Propriétaires des grands biens-fonds; ils doivent une faveur particuliere aux ſciences économiques, ſoit qu'ils ſéjournent actuellement ſur leurs terres, ou qu'une inſpection générale ſur la culture leur fourniſſe l'occaſion d'entreprendre des améliorations, ou de guider & d'encourager les eſſais des Payſans.

Nous conjurons, par leur amour pour la Patrie, tous les Citoyens en place, toutes les perſonnes de condition, de ne jamais perdre de vue les grands effets que des exemples ſupérieurs, des conſeils appuyés de l'autorité, des petits ſecours & des encouragemens occaſionnels ne manquent jamais de produire

duire chez cette claſſe d'hommes deſtinée au travail de la terre : claſſe d'hommes trop aſſujettie aux préjugés, & , par une ſuite néceſſaire de ſa poſition, beaucoup moins propre à réfléchir, qu'à ſe laiſſer guider par des avis ou des exemples.

Ce ſont-là les idées préliminaires que nous avons cru devoir mettre ſous les yeux de nos Compatriotes. Puiſque, par préférence à toutes les nations, nous jouiſſons d'une liberté conſtante & d'une paix durable, nous ne pouvons négliger les arts pacifiques de l'économie rurale, ſans mériter les plus juſtes reproches.

TABLEAU ſyſtématique des principaux objets des recherches qui regardent l'Agriculture, les Arts & le Commerce dans la Suiſſe.

L'ESPÉRANCE des ſecours que nous nous promettons de la part des Sociétés correſpondantes, nous encourage à tracer, pour ſervir de regle à nos recherches communes, un plan ſyſtématique des connoiſſances néceſſaires pour

perfectionner l'Agriculture, les Arts néceſſaires & le Commerce utile.

Nous prions nos Aſſociés de prêter une attention ſérieuſe aux divers objets que nous allons leur préſenter.

Pour ſuivre quelque ordre dans ce plan général, nous en diſtribuons les nombreuſes parties de détail ſous ſix titres principaux.

I. TITRE. La connoiſſance topographique du pays par rapport à ſa ſurface.

II. L'hiſtoire naturelle de ſes productions ſpontanées.

III. La population, ou l'état des hommes qui doivent faire uſage de ces productions.

IV. L'Agriculture, ou l'art de ſeconder la nature pour en augmenter les production dans la proportion la plus avantageuſe.

V. Les arts ou les moyens de mettre en œuvre les productions du pays.

VI. Le commerce ou l'échange des productions de notre pays contre celles qui nous manquent.

Chaque titre eſt enſuite compoſé de pluſieurs queſtions très-intéreſſantes, auxquelles les Correſpondans ſont invités à ſatisfaire.

ARTICLE XIV.

DISSERTATION ſur la Paix publique profane de l'Empire d'Allemagne. (a)

LE premier & le plus important objet des loix politiques & civiles eſt, ſans contredit, le maintien de la paix domeſtique & de la ſécurité intérieure. Hobbes a ſoulevé l'humanité contre ſon ſyſtême; cependant Platon & Ciceron paroiſſent avoir eu la même idée, & ſuppoſer que les paſſions mettent les hommes dans un état na-

(a) Un homme de Lettres, qui étudie l'Hiſtoire en Philoſophe, & qui s'occupe particulierement de celle d'Allemagne, nous a communiqué cette diſſertation; nous lui devons déja une autre diſſertation excellente ſur le *Droit de défi*, que nous avons inſérée dans le Journal de novembre dernier : ces deux morceaux ont entre eux une liaiſon immédiate; & nous invitons le Lecteur à relire le premier, pour mieux ſaiſir la chaîne des principes que l'Auteur a développés dans celui-ci.

turel de guerre. L'expérience de ce qui s'eſt paſſé dans toutes les ſociétés qui d'un état de barbarie ſont parvenues à ſe policer, n'appuyeroit peut-être que trop une hypotheſe auſſi affligeante. Si l'on anéantiſſoit ſubitement tous les liens civils & politiques qui réuniſſent les Citoyens d'un Etat, il ne paroît que trop certain que cette ſituation terrible, la guerre de tous contre tous, en ſeroit le réſultat. Mais l'homme n'eſt point alors conſidéré dans ſon innocence naturelle; il porteroit, dans cet état d'indépendance & de liberté, les vices contractés dans la ſociété, les paſſions factices, l'amour des richeſſes & de la domination. Une anarchie abſolue expoſeroit à un anéantiſſement total la propriété, cette baſe primitive d'une conſtitution réguliere, & même de toute ſociété civile. La propriété ne ſeroit plus alors conſidérée qu'à raiſon des moyens d'attaque & de défenſe qu'elle procure; car on ne peut appeller *jouiſſance* une poſſeſſion précaire que chaque inſtant peut enlever, & qu'on ne pourroit conſerver qu'en haſardant ſans ceſſe ſes jours.

Tel doit être l'état déplorable de toute société où les ressorts du Gouvernement sont affoiblis ou détruits. Telle fut à-peu-près la situation de l'Allemagne pendant les siecles de trouble & de desordre, dont nous avons donné une idee. Je ne sais si les maximes de la Philosophie ou les spéculations de la Politique pourroient assigner les causes qui ont préservé l'Empire d'Allemagne d'une dissolution totale. Les paix temporaires paroissoient annoncer un état désespéré, auquel il n'y avoit d'autre ressource que de différer la crise. Je sais que par des spéculations ingénieuses, on est parvenu à charger le Gouvernement féodal de tous les maux dont l'Europe a gémi pendant plusieurs siecles ; mais si ce systême de Gouvernement a été funeste à quelques Etats, j'ose penser que l'Allemagne ne lui en est pas moins redevable de sa conservation & de son salut; je n'en vois du moins aucune autre cause apparente & marquée.

Jamais on ne vit dans une société nombreuse, l'ordre & les loix subsister & régner par la conviction & la persuasion. Les méchans, ou, si l'on veut,

les gens passionnés, doivent être contenus par la sanction de la loi. C'est ce qui manquoit absolument à l'Allemagne. Le pouvoir actif d'un Magistrat quelconque peut seul donner la vie à la puissance morte de la loi. Les Princes, les Seigneurs, les Villes, les Citoyens libres n'en reconnoissoient pas. La Jurisdiction qui restoit aux Empereurs des débris de leur ancienne autorité, n'étoit qu'un vain simulacre. La féodalité seule fondoit encore les liaisons de dépendance qui subsistoit entre le Chef & les Membres; elle seule concilioit à l'Empereur la considération nécessaire pour prévenir l'anéantissement de la constitution. Lorsque les esprits commencerent à être éclairés sur les malheurs attachés au droit de défi, la puissance dé l'Empereur, qui étoit la seule image permanente de la puissance publique, servit de point de ralliement. Une autorité ancienne & légitime ne peut manquer de s'accroître dans de pareilles révolutions.

Nous avons déja dit que Maximilien eut la gloire de porter le coup fatal à l'antique licence Germanique. Le

zele sincere & les efforts vraiment patriotiques de quelques-uns de ses prédécesseurs avoient amené les esprits à desirer les mêmes choses; il ne s'agissoit que de les réunir dans le choix de la méthode & des moyens. Frédéric III y seroit vraisemblablement parvenu, si son indolence naturelle lui eût permis d'employer cette ardeur persuasive, qui souvent entraîne même les cœurs indifférens. La foiblesse du regne de ce Prince acheva de dessiller les yeux aux Allemands. Maximilien, à son avénement à la couronne en 1493, trouva les esprits très-bien disposés; mais les affaires de sa maison parurent absorber son attention : ses querelles particulieres avec la France l'occuperent plus que le bonheur intérieur de l'Allemagne. L'accroissement de puissance que sa maison venoit de recevoir par son mariage avec l'héritiere de Bourgogne, & les dispositions qu'il voyoit à l'Angleterre & aux Princes d'Italie à entrer dans sa querelle, lui donnoient sans doute lieu de penser que son autorité, appuyée de tant de forces réelles, auroient moins à craindre de la licence intérieure, & que la considé-

ration opéreroit bientôt, en faveur de l'autorité impériale, une révolution, dont l'accomplissement eût en quelque maniere suppléé aux loix.

Maximilien ne proposa donc à la grande Diete assemblée à Worms, que des objets de délibération, relatifs aux appréhensions que donnoient l'incursion des Turcs dans la Hongrie & l'expédition de Charles VIII en Italie. Malgré l'indisposition secrete des Etats qui desiroient sincerement & unanimement une paix publique & perpétuelle, l'Empereur obtint des secours contre les François. Les Villes Impériales, qui depuis long-tems luttoient avec désavantage contre les Princes, éleverent les premieres la voix, avec cette fermeté qu'inspire à tout Citoyen zélé la considération du bien public, sacrifié à des intérêts privés. Elles refuserent de contribuer aux secours qu'on avoit accordés à l'Empereur, jusqu'à ce que l'ouvrage salutaire de la paix publique fût consommé. Maximilien promettoit tout, mais il n'insistoit que sur les secours. L'illustre Electeur de Mayence, Bertholde de Henneberg avoit appuyé les premieres

propositions d'une paix perpétuelle, avec une chaleur digne de lui; elle se communiqua bientôt à tous les Etats, & il n'y eut plus qu'un cri général. Il fallut céder : Maximilien & la Diete nommerent des Députés qui furent chargés de dresser le projet de cette paix. Les succès de Charles VIII. en Italie firent hâter l'examen du plan qui avoit été remis à l'Empereur; il en présenta de son côté un à la Diete, sur les moyens de maintenir la paix. Enfin la Diete adopta d'une voix unanime les articles dressés par la Députation, & l'Empereur ratifia son résultat, qui par-là devint une loi fondamentale & universelle de l'Empire. Elle fut publiée le jour de la S. Jacques, en 1495. (*a*)

(*a*) Cette révolution fut en grande partie dûe à celle qui étoit arrivée dans les mœurs. Les Historiens remarquent que le dernier tournois avoit été célébré en 1487. L'affoiblissement du goût ou de la fureur des Allemands pour ces sortes de jeux sanguinaires marquoit assez qu'ils perdoient peu-à-peu leurs antiques préjugés. L'esprit public étoit changé; cependant l'esprit particulier ne suivoit encore qu'à regret les principes que l'on cherchoit unanimement à consacrer. Un Gentilhomme François, appellé *Claude de B tré*, se rendit à Worms tandis qu'on y délibéroit sur l'abolition du droit de défi. Il défia lui-même tous les Allemands; Maximilien crut que l'honneur de punir son audace lui étoit réservé; il entra avec lui en champ clos, & à la face de tout l'Empire, il engagea un combat singulier, dont il sortit vainqueur. Sa victoire fut célébrée comme un fait d'armes éclatant. On ne sait ce qui doit le plus étonner, d'un Législateur qui, dans les circonstances où Maximilien se trouvoit, s'abaissoit à devenir un champion, ou d'un peuple de Princes & d'hommes libres, qui pouvoit voir ce spectacle & y applaudir.

Avant de mettre sous les yeux du Lecteur les dispositions de la constitution de la paix publique, qui donna une nouvelle face à l'Allemagne, il importe de faire quelques observations générales sur le genre d'obligation qu'elle produisit.

Si l'on s'en tenoit aux termes de l'Ordonnance de la paix publique, on la prendroit sans doute pour l'ouvrage d'une autorité illimitée & arbitraire. Maximilien annonce qu'il agit en vertu de toute la plénitude de sa puissance; il prononce des défenses d'un ton, au-

quel le despotisme trouveroit peu à ajouter : mais la vérité est, que l'Empereur n'avoit d'autre droit que celui de mettre son nom aux réglemens convenus entre lui & les Etats. Le Conseil des Etats dont Maximilien fait mention, étoit non-seulement un concours réel à la législation, mais en outre ce concours n'étoit que l'effet d'une convention proprement dite, passée entre les Etats. La paix publique est donc un véritable traité, un accord entre personnes libres, que la vue d'un bien commun réunit dans les mêmes mesures. Le recez de la Diete ne laisse aucun doute à cet égard; il y est dit expressément que les Etats ont arrêté ces réglemens *par forme de pacte & de convention.* Ajoutons que les Etats absens ne se sont pas crus liés par les termes impérieux de l'Ordonnance; ils se hâterent tous de participer à un établissement aussi salutaire par des actes particuliers d'accession, qui furent ajoutés au recez pour lui donner le dernier degré de consistance. Cette observation est intéressante dans le Droit public; elle est nécessaire pour prévenir une infinité de faux raisonnemens,

dans lesquels on tomberoit, si on prétendoit appliquer en Allemagne les maximes reçues sur cette matiere dans d'autres Etats.

Une seconde observation qu'il est important de faire, c'est que ce réglement n'étant établi que par forme de convention, les contractans ne s'obligerent point au-delà des termes de la stipulation. L'esprit des Loix civiles donne souvent à la Loi une étendue bien plus grande que celle de ses expressions. Mais un pacte entre personnes libres est circonscrit par les énonciations de la convention, & l'esprit de l'obligation qui en résulte, ne peut ajouter aux articles stipulés que la défense de rien faire qui les anéantisse. Il s'ensuit de-là que les Princes & les Etats de l'Allemagne sont encore aujourd'hui en droit d'user de toute la liberté dont ils étoient en possession au moment de la paix publique, pourvû qu'ils n'ayent pas renoncé expressément à son exercice, en vertu de cette même paix, ou des constitutions qui l'ont suivie.

Ces remarques mettront le lecteur en état de se former une idée précise de

la révolution que la paix publique opéra dans l'Allemagne. Voici les termes dans lesquels elle est conçue :

MAXIMILIEN, &c. Nous avons du conseil unanime de nos chers neveux & oncles, les Electeurs, les Princes ecclésiastiques & séculiers, des Prélats, des Comtes, des Seigneurs & des Etats, dressé, ordonné & établi une paix universelle par tout le Saint-Empire & la nation Germanique . . . de sorte que personne, à compter de cette publication, de quelque état, qualité ou condition qu'il soit, puisse défier un autre, lui faire la guerre, le piller, le prendre prisonnier, l'attaquer ou l'assieger par soi-même ou par autrui de sa part, ni prêter son ministere à cet effet; comme aussi occuper de voie de fait, & sans le consentement d'un autre, ses châteaux, villes, bourgs, forteresses, villages, cours ou censes, ni s'en emparer de force, ni les endommager par le feu ou d'autre maniere; comme aussi personne ne pourra prêter à ceux qui feront de pareilles entreprises, aucun conseil, secours, ni aucune espece d'assistance & de facilité; comme aussi personne ne les hébergera sciemment, ne les logera, nourrira ou

abreuvera, les retiendra ou les souffrira. Mais celui qui croit avoir à parler à un autre, doit le faire aux lieux & devant le Juge où l'affaire devoit être portée anciennement, ou bien où elle doit l'être présentement, en vertu de l'Ordonnance pour la Chambre Impériale, ou bien où elle sera renvoyée à l'avenir, & où elle appartient de droit. Sur cela, nous avons cassé & aboli tout défi ouvert, & tout appel dans l'Empire.

Pour affermir de plus en plus la paix publique, Maximilien publia dans la même année une Ordonnance intitulée : *la Manutention de la paix de la Justice & de l'ordre, dressée à Worms en* 1495. Charles V. ressentit les effets salutaires de cet établissement; & il y ajouta quelques dispositions; le récez de la Diete d'Ausbourg en 1548, est sur-tout remarquable. Ses successeurs ajouterent aussi quelques articles à la paix publique; c'est de tous ces reglemens que l'Ordonnance appellée d'exécution, fut dans la suite extraite.

La paix de Westphalie renouvella & confirma la paix publique dans les termes les plus précis & les plus énergiques : *qu'il ne soit permis à aucun des*

Etats de l'Empire, quel qu'il soit, de poursuivre son droit par la force ou par les armes; mais s'il subsiste quelque différend, ou s'il en naît dans la suite, chacun doit suivre les voies de droit, & le contrevenant sera coupable d'infraction de la paix, art. 17, §. 7. L'Empereur regnant s'est engagé à maintenir & à observer la paix publique en vertu de l'article XXI. de sa Capitulation.

On voit que le but de toutes ces Loix étoit de faire cesser toutes les voies de fait, d'extirper jusqu'aux traces du combat judiciaire & du droit de défi, & d'établir sur leurs ruines le cours reglé de la Justice. Quiconque oseroit l'intervertir, devoit être regardé comme un pertubateur du repos public. Toute voie de fait entreprise à main armée, soit pour arrêter le cours de la Justice, soit pour se la rendre à soi-même, est une infraction à la paix publique. Il importe peu que les prétentions de celui qui use de voies de fait soyent en elles-mêmes justes ou injustes; le droit de vengeance, ainsi que le pouvoir judiciaire & exécutif, a été remis aux Tribunaux de l'Empire, selon les dispositions & les modifica-

tions contenues dans les reglemens, sur lesquels leur institution est fondée. C'est devant des Juges réguliers & désignés, que tout les différends quelconques entre les membres de l'Empire, doivent être portés : la discussion & la décision leur en appartiennent. Toute violence, toute voie de fait arbitraire, est une infraction à la paix publique. Les Loix n'admettent pour l'excuser ou l'autoriser, ni présomptions, ni suppositions; toute violence publique exécutée à main armée, est une action soumise à leur animadversion. Ces Loix dérogent au droit des gens, & à la liberté qu'auroient des personnes qu'aucun lien civil n'uniroit, en ce qu'elles déclarent expressément, qu'il ne suffit pas d'être provoqué, ni de craindre une agression quelconque; il n'y a qu'une défense légitime & nécessaire contre une violence actuellement exercée, qu'on ne puisse pas regarder comme une infraction à la paix. Cette regle est d'autant plus juste, qu'on peut recourir à l'Empire quand on se voit menacé, & qu'il doit prendre les voies les plus efficaces pour garantir & protéger ceux qui réclament son assistance.

La paix publique & les constitutions qui l'ont suivie, ont fait de ce concours une loi à tous les membres du corps Germanique. Elles établissent une espece de confédération universelle, au moyen de laquelle tout le monde jouit d'une sécurité égale. Le foible peut se reposer sur les forces du puissant; le plus fort ne peut pas opprimer, parce qu'il ne résisteroit pas aux efforts de la ligue générale. C'est par cette heureuse balance du pouvoir & des droits de tous les membres de l'Empire, que sa constitution peut uniquement être maintenue. Aussi peut-on dire que la sécurité publique de l'Allemagne n'est pas fondée, comme dans les autres Etats, sur une obligation purement passive pour chaque citoyen de ne pas la troubler. Selon l'esprit des Loix d'Allemagne, il ne suffit pas de ne pas mettre la main à l'œuvre avec les destructeurs de la sureté publique; elles veulent une co-opération réelle contr'eux, & une obéissance active. Elles regardent comme coupables d'infraction à la paix, ceux qui prétendroient se soustraire au péril

commun, ceux qui ne s'opposeroient pas aux violateurs, & ceux même qui ne leur accorderoient que l'hospitalité & les offices les plus simples de l'humanité.

On voit par ce détail quelles précautions on a cru devoir prendre pour fermer toutes les voies à l'ancienne licence. Des Etats armés & puissans, des citoyens qui ne sont tels, que parce qu'ils sont Souverains, devoient faire craindre à l'Empire que la liberté n'autorisât l'indépendance, & que l'indépendance ne renversât les fondemens de la liberté, lorsque des conjonctures favorables ou des accroissemens trop considérables de puissance permettroient de le faire impunément : ce renversement seroit en effet aisé. Il suffiroit de mettre à la place des maximes sages & réfléchies, que l'expérience d'une longue suite de malheurs a fait établir du vœu unanime de tous les citoyens, les maximes génériques & indéfinies du droit de la nature & du droit des gens. Un pareil malheur n'arrivera sans doute pas, ou s'il arrive, il est à présumer que le corps Germa-

nique se croira en droit de réprimer un membre dont les principes tendroient ainsi à la dissolution de la confédération, de même que dans toute autre Etat, on se croit en droit de contenir & de punir tout citoyen, dont la doctrine & les actions tendroient à renverser l'ordre & l'économie de la société.



ARTICLE XV.

MORT du Docteur Etienne Hales.

TOUTE l'Europe savante doit partager les regrets que l'Angleterre a donnés à la perte du célebre Docteur Etienne Hales, Membre de la Société royale de Londres & de l'Académie des Sciences de Paris, & Secretaire du Cabinet de S. A. R. la Princesse Douairiere de Galles. Nous allons traduire un éloge trop précis de cet excellent Philosophe, que nous avons trouvé dans le *London Chronicle*.

M. Hales avoit consacré de très-bonne heure sa vie au bien général de l'humanité; on aimoit en lui une naïveté de caractere & une simplicité de mœurs, que le commerce des hommes & le ton du monde n'avoient jamais corrompues. Les ingrats & les méchans qu'il rencontra ne purent affoiblir la disposition naturelle & inaltérable qui le portoit à faire le bien & à soulager les malheureux. Son caractere, aussi-bien que les qualités de son esprit, le

rendoit heureusement propre à perfectionner la Philosophie naturelle, & il possédoit dans un degré peu commun cette adresse & cette patience que le grand Newton regardoit modestement comme l'unique secret par lequel il étoit venu à bout de tracer son analyse merveilleuse de la nature. Le Docteur Hales commença fort jeune encore à s'attacher à la Philosophie naturelle, & il regarda constamment cette étude comme son plus cher amusement; il avoit achevé une suite d'expériences, quelques semaines avant sa mort. Guidé dans tous ses travaux par la bienveillance illimitée de son cœur, il se proposa toujours pour objet le bien de ses semblables. Le succès qu'avoient eu quelques-unes de ses plus utiles découvertes, avoit enflammé son ame d'un nouveau courage, & entretenoit en lui cette vigueur & cette sérénité d'entendement que si peu de personnes possedent, même à la fleur de leur âge, mais qu'il conserva jusqu'à ses derniers momens, & qu'il regarda toujours comme le plus parfait de tous les plaisirs humains.

La belle invention du Ventilateur,

malgré les obstacles que la mauvaise foi & l'envie avoient fait naître à son exécution, a été enfin généralement adoptée; & ce sera un monument durable, qui montrera de quelle utilité un seul homme privé peut être à sa patrie. Ses Ouvrages sur la statique des végétaux & des animaux sont traduits dans toutes les Langues & sont des chefs-d'œuvre de bonne Physique.

M. Hales, retiré dans une Cure qu'il avoit à Teddington, ne put se dérober à la réputation que ses travaux lui avoient acquise. S. A. R. la Princesse Douairiere de Galles, sollicitée uniquement par les talens & les vertus du Philosophe, crut qu'il étoit fait pour honorer une Cour, & lui offrit la place de son Secretaire de Cabinet.

On a remarqué dans son caractere deux traits sur-tout qui le distinguoient des autres hommes. Le premier, c'est que son esprit étoit si fort dominé par le desir d'acquérir de nouvelles connoissances, que lorsqu'il se vit possesseur d'un revenu médiocre qu'il regardoit comme une fortune considérable, il évita tout autre emploi dans l'Eglise plus considérable, dont les fonc-

tions auroient pû dérober son tems & son attention à ses occupations favorites.

Le second trait de son caractere n'est pas moins singulier : il pouvoit voir les hommes méchans & ceux qui lui avoient rendu de mauvais offices, sans aucun mouvement d'indignation; & ce n'étoit pas faute de discernement & de sensibilité; mais il regardoit ces hommes comme il regardoit certaines expériences qui lui avoient paru à l'essai ne pouvoir être appliquées à rien d'utile, & qu'il laissoit froidement à l'écart.

M. Hales est mort à Teddington, le 4 janvier 1761, âgé de 83 ans.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

I.

En 1734, une épidémie de petite vérole se répandit à Chichester; on inocula plus de cinq cens personnes, dont trois moururent. Au printems de 1755, la même maladie reparut; & la rapidité avec laquelle elle se répandit, sembloit annoncer une infection générale. On eut recours à l'inoculation; mais le mauvais succès de cette opération sur quelques personnes effraya les autres, & on cessa de se faire inoculer pendant le mois de juin jusqu'à la fin de l'été, pendant lequel tems la maladie fit les plus grands ravages. Vers la saint Michel, on recommença l'inoculation sur trente à quarante personnes, dont aucune ne périt. Le nombre de ceux qui ont eu la

la petite vérole naturelle, est de neuf cens soixante-huit, desquels deux cens quarante-un sont morts, ce qui fait un sur quatre. Cinq cens vingt-trois furent inoculés, & il en mourut quatorze, ce qui revient à un sur trente-sept.

I I.

Des Ouvriers qui travailloient à une plantation à Shawdon dans le Northumberland ont trouvé à la fin de Janvier deux urnes Romaines, qui renfermoient des os humains. La forme de ces urnes est sphérique & un peu oblongue : elles sont faites d'une terre bleuâtre & ont environ dix-huit pouces de diametre. Il paroît qu'elles sont dans la terre depuis quatorze cens ans au moins. Cette maniere de sépulture étoit pratiquée chez les Romains & regardée même comme honorable. Près de ces murs, on a trouvé un coffre de pierre, (*arca lapidea*) dans lequel on suppose qu'il y a eu aussi des urnes enfermées. C'est dans le même endroit que l'on avoit déja découvert une chaussée Romaine & des fondemens entiers construits de

pierres triangulaires avec trois rangs de degrés.

I I I.

EXTRAIT d'une lettre de Winbourg dans le Comté de Dorset, le 7 Février.

Je m'en revenois Jeudi au soir, entre huit & neuf heures, dans mon carrosse, par une nuit obscure. Je fus frappé tout-à-coup d'une lumiere extraordinaire, qui rendit tous les objets visibles, non-seulement dans le lieu où je me trouvois, mais encore à plusieurs milles de distance, au point que mes Domestiques, qui auparavant pouvoient à peine appercevoir la tête de leurs chevaux, auroient pû alors voir une épingle à terre. Ce qui me rendit ce phénomene plus effrayant, c'est que je n'étois qu'à une très-petite distance de chez moi, & que ce feu paroissoit s'élever du toît même de ma maison, en forme de deux colomnes enflammées de sept à huit pieds de hauteur. Je crus d'abord que le toit étoit embrâsé ; & j'ordonnai à mon Cocher de faire le plus

de diligence qu'il pourroit. Pendant ce tems la lumiere étoit si vive, que j'appercevois distinctement au travers des fenêtres tout ce qui étoit dans les chambres ; & quand je fus près de ma maison, je m'élançai de mon carrosse, bien persuadé que le bâtiment étoit à moitié consumé ; mais dans un instant toute cette grande lumiere s'évanouit à mon grand étonnement, sans laisser même une étincelle, & sans avoir fait le moindre dommage. J'ai appris depuis que ce météore extraordinaire avoit été apperçu à six milles de distance, & n'avoit duré qu'une demi-minute ; mais le tems de sa durée sur ma maison me parut être de cinq minutes environ ; & lorsqu'il disparut, il me sembla qu'il se plongeoit avec rapidité sous le toît même.

I V.

On écrit de Londres que des Missionnaires Danois ont trouvé à la côte de Malabar un Manuscrit antique dans l'ancien langage du pays, qui contient un détail très-étendu du Commercé de l'Orient. Il paroît par ce Manuscrit que l'Isle de *Sielendive*, appellée aujour-

d'hui *Ceylan*, étoit la *Taprobrane* des Anciens ; & que dans le quatrieme & le cinquieme siecle, c'étoit le Marché principal des Indes, où les Marchands de Bengale, de Malaga, des Molucques & de la Chine se rassembloient & vendoient leurs précieuses denrées aux Commerçans Européens qui venoient de l'Egypte, de l'Arabie & de la Perse, & qui transportoient leurs marchandises par terre à Alexandrie & à Constantinople.



IRLANDE.

ON a trouvé, parmi d'anciens papiers, le dessein & la description d'un vaisseau, de forme extraordinaire, & qui, par sa construction, seroit en état de marcher, même avec assez de vîtesse, contre le vent & la marée. On ne doute pas que ce ne soit un modele du vaisseau à double corps, imaginé en 1662 par le Chevalier Guillaume Petty, le premier Auteur d'arithmétique politique. Cette invention est en effet importante, & elle réussit dans les essais qu'on en fit alors, au-delà même de ce qu'on en attendoit, par la spéculation. On dit qu'on en renouvellera les épreuves, & qu'on en fera usage au retour de la paix.



HOLLANDE.

PENSÉES Angloises sur divers sujets de Religion & de Morale, in-8°. *Amsterdam, par la Compagnie des Libraires.*

LA plûpart de ces pensées n'ont rien ni de la justesse, ni de la profondeur de celles que l'on trouve dans les ouvrages Anglois. L'Auteur, ou plutôt le Compilateur, les a tirées d'un Poëme de M. Young, intitulé: *Complainte ou Méditations nocturnes sur la vie, la mort, & l'immortalité*; il ne dit pas qu'il a puisé dans cette source, mais on reconnoît le génie singulier de l'Auteur Anglois, quelque défiguré qu'il soit dans la traduction. Il semble que l'on ait recueilli les pensées les plus bisarres & les plus communes de M. Young pour les gâter, & pour y ajouter un nouveau degré d'obscurité à celle qu'on reproche déja à l'original.

« Lucie qui me fut si chere, ô puisse-

» je te retrouver dans des lieux où ta » présence n'augmentera pas ma féli- » cité ! » il falloit que Lucie eût cessé de lui être chere, lorsqu'il lui adressa cette tendre exclamation : il paroît croire que l'on est insensible dans le ciel, au bonheur des personnes que l'on a aimées; il fait du ciel un séjour pire que la terre.

« L'esprit hait l'autorité, aime le » fracas & se regarde comme l'éclair » dans l'orage. » Il y a dans cette pensée les ténebres & le fracas de l'orage : mais il seroit difficile d'y trouver même la pâle lueur de l'éclair.

« C'est penser librement, que de » voir plus d'un atome & de porter la » prévoyance au-delà d'une heure. » Cette étroite liberté de penser n'est pas philosophique, & cette courte prévoyance qui la suit, est encore moins chrétienne.

« Espace immense, dites-moi où » commencent les fauxbourgs de la » création, où sont ses places frontie- » res, & les tours du haut desquelles » on découvre la vallée du néant ! » L'Auteur qui imite ici le paradis perdu, n'en imite pas un bel endroit.

« Puisse-t-il tirer incessamment le » plaisir d'un tonneau, que la vertu » n'avoit pas nettoyé, que la tempéran- » ce n'a point jaugé, & que la sagesse » n'a point percé ! imprécation terri- » ble ! que je ne la fasse jamais con- » tre mon plus cruel ennemi ! » quelle imprécation ! mais sur-tout, quelles métaphores !



SUEDE.

EXTRAIT d'une Lettre de Stockolm, du 21 janvier 1761.

» L'INOCULATION fait tous les jours » de nouveaux progrès en Suede, » sur-tout depuis le retour de M. Schultz, » qui, à la recommandation du bureau » de santé, avoit été envoyé en 1754, » en Angleterre, pour y observer par » lui-même tout ce qui pouvoit avoir » rapport à cette importante opération. » Les Francs-Massons ont fondé un » hôpital pour l'inoculation, à Go- » thembourg, & on va en établir un à » Stockolm. Le bureau de santé, qui est » distinct du College royal des Méde- » cins, fut établi en 1719. L'objet des » Commissaires est de s'occuper dans » les tems de contagion & d'épidémie, » des moyens d'en arrêter les progrès; » tous les projets & établissemens, qui » ont quelque relation à la Médecine, » sont de leur compétence, & le Roi » accorde ses secours & sa protection, » à tout ce que le bureau a approu- » vé, &c. »

ALLEMAGNE.

JENA.

JEan-Christophe Strauss a imprimé ici: *Io. Ernesti Imman. Walchii de Arte critica veterum Romanorum Liber.* 1758, in-octavo, 16 feuilles. Le savant Professeur Walch avoit publié en 1747 une Dissertation *de ortu & progressu Artis criticæ apud veteres Romanos*, & ensuite deux autres Dissertations, sçavoir, l'une en 1749, & l'autre en 1750: *de Arte critica veterum Romanorum.* Dans la premiere il a traité du mérite des anciens Critiques à l'égard des Auteurs anciens, & de leurs Ouvrages critiques; dans la seconde il apprécie leurs travaux en les considérant d'abord comme *Critiques* proprement dit, & ensuite comme *Grammairiens*, dans le sens ancien de ce mot. On a fondu ensemble ces trois Ouvrages qui ont été revus, corrigés, augmentés & munis d'une bonne table des matieres. Le premier Chapitre porte pour titre: *De ortu & progressu Artis*

criticæ apud veteres Romanos. Le second, *De criticis veterum Romanorum, eorumdemque præcipuis Officiis.* Le troisieme, *De veterum criticorum eruditione Grammaticâ.*

BERLIN.

M. Jean-Philippe Carrach, Professeur extraordinaire de Droit dans l'Université de Halle, a été appellé par le Roi de Prusse à la Chaire de Professeur ordinaire en Droit dans l'Université de Druisburg, à la place du défunt sieur Pagenstecher.

GOTTINGUE.

M. Hamberger, Professeur dans cette Université, lut le 8 de Juillet un Mémoire curieux, contenant des *Recherches sur l'origine des horloges à rouages & à sonnerie.* L'Auteur suit la construction des horloges depuis le troisieme siecle dans l'ordre chronologique. Il remarque dans ce siecle la prétendue horloge de Cromatius, Préfet à Rome, dont on trouve quelque notice dans les *Acta S. Sebastiani Mart.* Cette machine n'étoit pas proprement une horloge, mais, autant qu'on peut présu-

mer par la description qui est assez confuse, une représentation du système des planetes, pour expliquer leur position respective dans certain tems; elle n'avoit pas de mouvement par elle-même, parce qu'on ne connoissoit pas encore l'usage du ressort, & il falloit la tourner avec la main. L'Auteur réfute ensuite Dufresne, qui sous le mot d'*Index* prétend appliquer quelques passages de la *Regula Magistri*, qui selon Mabillon a été faite avant le septieme siecle, sur les horloges telles qu'elles sont en usage aujourd'hui; & il fait voir le contraire en rapportant un de ces passages tout entier. On pourroit encore être aisément induit en erreur par le *Chronicon Turonense* de 867, & croire sur la foi de cette Chronique que l'horloge envoyée par le Roi de Perse à Charles V. étoit une horloge sonnante comme les nôtres; mais en lisant une description circonstanciée de cette horloge dans les *Annales Francorum*, on se garantira aisément de cette erreur. Elle n'étoit autre chose dans le fonds qu'une horloge hydraulique, à laquelle on avoit appliqué quelques autres artifices. L'Auteur regarde com-

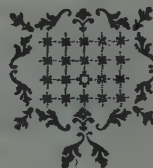
me une horloge semblable *l'Horologium nocturnum* de Pacificus, à Verone. Le célebre Maffei s'attache trop servilement à certains mots del'épitaphe de Pacificus. L'invention de l'horloge nocturne n'étoit pas si nouvelle qu'on le dit ici, puisque Maffei est obligé lui-même d'avouer qu'il en avoit déja été fait mention cent ans auparavant. Les horloges à eau n'étoient pas si communes, que du tems de Pacificus à Verone on n'eût pû les regarder comme quelque chose de nouveau, & l'Auteur fait voir leur rareté dans le dix & douzieme siecle par des passages qui ne laissent point de doute. Cassiodore employa les horloges à eau au même usage auquel peut avoir été destiné l'*Horologium nocturnum* de Diaconus. Cependant les horloges à eau n'ont pas été si absolument inconnues dans ces tems que le prétend M. Juvenel (*a*) de Carlencas, & l'Auteur rapporte des preuves manifestes de leur usage dans le neuvieme & dans le treizieme siecle. Nous trouvons dans le dixieme siecle l'horloge que le fameux

(*a*) Auteur d'un *Essai sur l'Histoire des Belles-Lettres & des Beaux-Arts*, en François.

Gerbert fit à Magdebourg. Il y a en effet de quoi s'étonner comment on a pû la regarder comme une horloge à rouages, y découvrir un balancier, & la croire même un ouvrage construit par le secours du Diable, puisque la description de Dittmar est évidemment contraire à ce rapport, & que dans le Livre de Gerbert, *De Astronomia*, où il traite des horloges pour toutes les Plages du Ciel, il n'est pas dit un mot de cette prétendue nouvelle invention. Nous trouvons dans le onzieme siecle l'Abbé Guillaume, célebre par une horloge; mais la description en est trop courte pour pouvoir décider quelque chose sur la construction intérieure. Depuis ce tems-là les relations des horloges deviennent plus abondantes; & les Ecrivains qui en parlent se servent des expressions *horologium dirigere, ordinare, temperare*, qui, si l'on considere en même-tems cette direction & température des horloges selon les heures inégales, ne sçauroient avoir eu lieu dans les horloges connues avant ce tems; & comme dans le treizieme siecle on trouve une mention expresse d'horloges avec

des poids & des roues, il est vraisemblable qu'on doit en placer l'origine dans le douzieme. Les plus anciennes de ces horloges rendoient un son; mais l'Auteur croit qu'elles ont servi de réveils plutôt que d'avoir sonné les heures. Quant au lieu où cette découverte s'est faite, il est encore incertain s'il doit le chercher en Europe ou chez les Sarrasins. Du moins il est sûr que l'horloge la plus parfaite de ces tems a été celle que le Sultan d'Egypte envoya à l'Empereur Fréderic. L'horloge de Richard Walinfort, Abbé Anglois, dans le quatorzieme siecle, ne paroît pas avoir été une sonnerie, mais plutôt une représentation du système planétaire. Jusqu'alors même on ne trouve des horloges que dans les Couvents; mais depuis ce tems on en rencontre aussi dans les Villes. Padoue eut ses premieres horloges en 1344, Bologne en 1356, Paris après 1364, Strasbourg vers 1370, Spire en 1395. Courtrai vers ce tems-là avoit une des plus belles horloges; mais le Duc de Bourgogne la lui enleva & la fit porter à Dijon. Cependant les horloges étoient encore une rareté pendant le siecle suivant, même dans les

grandes Villes; les dépenses étoient trop fortes, & le Magistrat d'Auxerre balançoit beaucoup d'employer tant d'argent de la Caisse de la Ville sans la permission du Roi. Cependant on en trouve déja dans ces tems-là chez des particuliers, & les montres étoient même déja connues, comme on le voit d'un sonnet de Gaspard Vicecomes. Ainsi l'on se trompe, lorsqu'on regarde Pierre Hele, Artiste de Nuremberg du seizieme siecle, comme l'inventeur des montres.



ITALIE.

I.

VERONE.

AGostino Carattoni a imprimé : *La Coltivazione del Riso, del Marchese Gian Battista Spolverini al Catholico Re Filippo Quinto*, in-4°. cent quatre-vingt-dix-sept pag. Ce Poëme qui appartient au Poëme de Luigi Alemanni sur l'Agriculture, est divisé en quatre Livres. Il traite dans le premier du terrein où le ris doit être cultivé, de l'exposition, du climat, &c. Le second Livre fait voir en quel tems le ris peut être plus avantageusement cultivé. Le troisieme rapporte les dommages & les mauvaises herbes qui nuisent à cette culture. Le quatrieme & dernier Livre enseigne la maniere de recueillir avantageusement le ris & de le conserver. Nous parlerons encore de trois recherches singulieres ; sçavoir, 1°. quand le ris a été apporté dans la Lombardie ; 2°. comment on peut sçavoir, si les eaux de source ou cel-

les des rivieres sont plus avantageuses à la culture du ris ; & enfin 3°. quelle est la condition la plus heureuse pour un homme sage : ou d'être chargé d'affaires publiques & importantes, ou de mener une vie privée dans la retraite & la solitude.

II.

VICENZA.

Le Libraire Occhi a imprimé : *La Cacciagione de' Volatili, o sia l'arte di pigliare Ucelli in ogni maniera, con i Remedi per guarirli dalle loro malattie. Opera del Roccolista Gio. Pontini, da Castelcucco di Asolo, adornata di figure in rame in rame incise al naturale*, *in-octavo*, *110 pages*, *12 planches*. Ce Traité appartient au Dithyrambe qui vient de paroître depuis peu, & qui est intitulé : *Il roccolo*, du sieur P. Canati, qui s'étoit caché sous le nom d'*Aureliano Acanti*. La beauté des environs du Territoire de Vicence a porté le sieur Pontini à écrire quelque chose sur la chasse de l'Oiseau. Il traite ici des différentes especes d'oiseaux, de leur chant, de leur nourriture, quand & où l'on doit les prendre, & comment

on doit guérir leurs maladies. La description du chant du merle nous a paru fort singuliere. L'Auteur l'exprime par ces mots : *Quid quodiocucuri, quiocoroquio coroidi gridi tirotucioclori cuicoro coro qui qui quiri, cucuruchlere.*

III.

DEGLI Statuti è Regolamenti del grande Spedale degl' Imfirmi di Modena. « Statuts & Reglemens du » grand Hôpital de Modene, di» visés en trois Livres, pag. 362, » *in-fol.* »

LE Duc de Modene vient de s'immortaliser par cet Etablissement. Est-il une gloire plus digne des grandes ames, que celle de soulager l'humanité souffrante, sur-tout quand on fonde ces sortes d'établissemens sur des institutions aussi sages que celles que nous annonçons ?

Les malades, les foux & les enfans-trouvés sont reçus dans l'Hôpital de Modene. A l'égard des enfans-trouvés, il est à souhaiter que l'on ait pris pour modeles les deux Maisons de Paris qui servent à ce pieux usage.

IV.

ICONOLOGIA tirata da vari Autori. « Iconologie tirée des differens » Auteurs. Par Jean-Baptiste Bou» dard, Professeur à l'Académie » Royale de Parme, 3 Vol. *in-fol.*

CET Ouvrage est, comme l'annonce le titre, une suite d'estampes. Elles sont au nombre de 630. On ne sait ce que l'on y doit le plus admirer, ou le feu de l'invention, ou la délicatesse du burin, ou la clarté des explications Françoises & Italiennes qui y sont jointes.

Fin du Journal de Mars.

TABLE
DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TABLE
DES MATIERES,
Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

HOLLANDE.

ITALIE.

RUSSIE.

SUISSE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du présent mois. A Paris, ce 19 Mars 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de Louis Cellot, rue Dauphine.

JOURNAL ÉTRANGER.

AVRIL 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

On souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

AN Inquiry into the beauties of Painting, and into the merits of the most celebrated Painters ancient & modern; by Daniel Webb. *Esq. London, for* R. *and* J. Dodsley, 1760.

« RECHERCHES sur les beautés de » la Peinture & sur le mérite des » plus célebres Peintres anciens & » modernes; par *Daniel Webb.* A » Londres, chez *R. & J. Dodsley*, » 1760, *in*-12. 200 pages. »

LES Arts sont le plus beau présent que la nature ait fait aux hommes. De tous les objets qui peuvent exercer la sensibilité de notre

ame, il n'en est point qui nous offre des plaisirs plus purs, plus variés & plus durables; leur charme se répand sur l'imagination, sur le cœur & sur les sens; ils nous émeuvent, nous agitent sans trouble & sans violence; ils nous font jouir sans dégoût, sans amertume & sans regrets. Tout ce qui tend à perfectionner la connoissance & à répandre le sentiment des Beaux-Arts, sert donc à épurer la source de nos plaisirs les plus innocens & les plus doux, & mérite par-là toute l'attention & la reconnoissance du Public.

Les recherches (*a*) dont nous allons rendre compte sont l'ouvrage d'un amateur exercé, d'un homme de Lettres, d'un homme d'esprit; elles sont moins faites peut-être pour éclairer les Artistes que pour les échauffer, pour faire connoître les principes de la Peinture, que pour en faire naître le goût. La préférence que l'Auteur accorde aux

(*a*) L'Auteur de l'Extrait qu'on va lire travaille à la traduction entiere de l'Ouvrage Anglois. Cette traduction sera accompagnée de notes & de réflexions, & ne tardera pas à paroître.

anciens Peintres n'est pas humiliante pour les modernes : cette préférence n'est fondée que sur la haute idée qu'il s'est formée de l'Art, & il seroit heureux que les Artistes se pénétrassent profondément de cette idée, dont l'aiguillon puissant serviroit à augmenter le ressort de leur ame, à aggrandir leurs conceptions, à les enflammer d'un enthousiasme toujours actif & fécond, & jamais dangereux. On ne sauroit placer trop haut le point de la perfection ; le génie mesure ses efforts sur les obstacles qu'il a à vaincre, & il s'élance sur son objet avec une force proportionnée à l'espace qui l'en sépare.

L'Ouvrage de M. Webb est composé d'une préface & de sept dialogues. Le dialogue I. présente *le plan général de l'Ouvrage.* Les autres traitent : II. de *notre capacité pour juger de l'Ouvrage.* III. *De l'antiquité & de l'utilité de la Peinture.* IV. *Du dessin.* V. *Du coloris.* VI. *Du clair-obscur.* VII. *De la composition.* Nous allons parcourir successivement ces dialogues & en tirer les principes & les détails qui nous paroîtront les plus intéressans.

Parmi ce grand nombre de personnes qui s'érigent en Juges de la Peinture, pourquoi y en a-t-il si peu qui ayent des idées bien fixes & bien nettes sur cet Art ? C'est un problême que M. Webb se propose dans sa préface. Les jeunes gens qui quittent leur patrie pour aller étudier dans les pays étrangers les productions des Arts, sortent ordinairement sans aucune préparation, ils marchent sans guides & jugent sans principes ; ils parcourent rapidement les églises & les galeries, voyent beaucoup de tableaux, retiennent des noms de Peintres & des termes de Peinture, décident avec confiance, en imposent aux sots & font rire les Artistes.

Les demi-connoisseurs jugent ordinairement d'un tableau par la réputation du Maître : méthode qui les jette dans des méprises continuelles. Le Dominiquin a quelquefois été égal à Raphaël, quelquefois il est à peine audessus du Giotto ; & l'on remarque en général que les meilleurs ouvrages des Peintres médiocres valent mieux que les ouvrages médiocres des plus grands Peintres.

L'ambition d'une grande partie de ces prétendus *connoisseurs* se borne à savoir distinguer la maniere des différens Maîtres ; cependant lorsque cette connoissance n'est pas le fruit d'un discernement délicat des beautés & des imperfections des ouvrages de l'Artiste, sur-tout quant à la partie de l'invention & de l'expression, ce n'est plus qu'une étude frivole, plus utile à un Marchand de tableaux qu'à un homme de goût.

Le ridicule le plus commun des amateurs est le pédantisme : vains de quelques connoissances superficielles dans la pratique & le langage de l'Art, ils se constituent les juges du talent. S'ils examinent un tableau, ce n'est pas pour s'instruire, mais pour faire voir qu'ils sont instruits ; plus touchés d'un contour hardi que d'une expression sublime, ils négligent l'effet pour s'attacher aux moyens, & cherchent bien moins dans l'ouvrage de l'Artiste à suivre les procédés du génie que les traces du pinceau : mais qu'ils sachent, ces hommes froids, qu'il faut plus de goût pour découvrir une beauté cachée, que pour appercevoir cent dé-

fauts sensibles, & que lorsque l'imagination est vivement frappée de la vérité d'un objet imité, l'œil ne s'attache guere à mesurer des lignes & à décomposer des couleurs ; l'ame fortement émue, s'occupe bien plus des sentimens qu'elle éprouve, que de l'objet qui les excite.

Il y a peu d'hommes assez malheureusement organisés pour n'être pas sensibles aux charmes de la Peinture. C'est de tous les Arts le plus naturel dans ses moyens, & le plus frappant dans ses effets : c'est celui qui s'adresse le plus directement, le plus immédiatement aux sens ; & voilà pourquoi les meilleurs Ecrivains de l'antiquité ont si souvent, en parlant des autres Arts, emprunté leurs exemples & leurs comparaisons de celui-ci.

M. Webb, après avoir prémuni ses Lecteurs contre les écueils qu'ils doivent éviter dans l'étude de cet Art aimable, se propose de mettre ses beautés & ses avantages dans un jour propre à inspirer le desir de le connoître, & à en faciliter l'étude.

Les Anciens ont été dans la Peinture, comme dans tous les Beaux-Arts,

égaux, sinon supérieurs, aux Modernes. Voilà la proposition que M. Webb s'est proposé d'établir, & dont les développemens sont appliqués successivement aux différentes parties de la Peinture; c'est en rapprochant les témoignages des Anciens qui ont parlé de cet Art, & en comparant les jugemens de ces Ecrivains avec les ouvrages des Peintres modernes, qu'il prouve ou s'efforce de prouver cette proposition. Ceux qui contesteront la vérité du principe, ne refuseront pas du moins à cet Ecrivain le mérite d'avoir appliqué à son objet les passages des Anciens, avec beaucoup de bonheur & d'adresse, d'avoir couvert l'érudition de fleurs, & d'avoir traité son sujet avec le goût & la dignité, sans lesquels il ne devroit pas être permis de parler des Arts.

Avant que d'entrer en matiere, M. Webb recherche pourquoi l'on trouve si peu d'intérêt & même d'instruction dans la plûpart des Auteurs qui ont écrit sur la Peinture. Ce n'est pas, dit-il, le manque de capacité dans ces Auteurs, mais le défaut de leur plan. Ce sont presque tous des Biographes; l'u-

niformité des vies qu'ils décrivent, ramene nécessairement une répétition des mêmes pensées, des mêmes termes techniques, qui fatigue & distrait le Lecteur. D'ailleurs leurs principes, quoique sains & exacts, sont dispersés dans les différentes parties de leurs ouvrages; il n'est pas aisé de les rapprocher & de les réduire en systême; & dans l'exposition d'un Art, comme dans la composition d'un tableau, la dispersion des objets embarrasse & trouble également l'œil & l'entendement: un 3[e] défaut plus essentiel encore, c'est que la plûpart des Peintres ayant excellé dans la partie méchanique plus que dans la partie idéale de la Peinture, leurs Historiens doivent rapporter leurs principales observations à cette premiere partie qui intéresse fort peu les simples observateurs de l'Art.

M. Webb explique ensuite ce qu'il entend par la partie *méchanique* & la partie *idéale* de la Peinture. Nous pouvons considérer les Arts imitatifs sous deux points de vue: 1°. comme imitations des objets que l'Artiste a actuellement sous les yeux; c'est la partie méchanique ou d'exécution: 2°. comme

représentations des images qui sont formées par l'imagination; c'est la partie idéale ou d'invention. Les Peintres, dont le principal mérite consiste dans la partie méchanique, sont, comme les Peintres Hollandois, de serviles copistes des ouvrages de la nature; mais ceux qui ne s'attacheroient qu'à la partie idéale, sans se perfectionner dans la partie méchanique, ne produiroient que des ébauches, & non des tableaux: il est donc évident que la perfection de l'Art réside dans l'union de ces deux parties. De tous les modernes, Raphaël semble avoir approché le plus près de ce point, & après lui peut-être le Correge. Je dis *peut-être*, parce que s'il n'y a pas beaucoup de variété dans les idées de ce Peintre charmant, elles sont quelquefois si heureuses, ornées de tant de graces, exécutées avec tant de vérité, qu'il n'y a aucun Peintre dont les ouvrages fassent sur le spectateur des impressions plus douces, plus vives & sur-tout plus durables; ce qui est le caractere essentiel de la perfection. *Que font ces beaux petits enfans du Correge*, demandoit le Guide à deux jeunes Peintres qui

revenoient de Parme, *ont-ils grandi depuis que je ne les ai vus? Les trouve-t-on toujours à la même place où je les ai laissés?* Ce n'étoit pas un tableau que le Guide avoit vu, c'étoit des enfans: la vérité de l'imitation avoit fait disparoître l'art, & ne lui avoit montré que la chose imitée. Annibal Carrache écrivoit à Louis Carrache son cousin: *Les petits enfans du Correge respirent, ils vivent, ils rient avec tant de grace & de vérité, qu'il faut absolument rire & se réjouir avec eux.* C'est ainsi que le génie parle au génie.

DIALOGUE II. *De notre capacité pour juger de la Peinture.*

Les Savans, dit Quintilien, *connoissent les principes de l'Art, les ignorans en éprouvent les effets.* Ce mot fixe exactement les limites qui séparent le goût de la science. Le goût est le *sentiment* du vrai; mais la science suppose la *connoissance* de ce vrai & des moyens par lesquels ses effets sont produits. Il est aisé de concevoir que ces principes, quoique différens dans leurs développemens, doivent se réunir dans

leurs résultats ; & cette réunion doit les faire confondre quelquefois l'un avec l'autre : c'est ce qui arrive lorsqu'on affirme que les Artistes seuls sont en état de bien juger de la Peinture & de la Sculpture. Cette maxime peut être appliquée au méchanisme de l'Art, mais non à ses effets, dont la force & l'évidence déterminent seules le mérite de l'ouvrage & de l'Artiste. On peut dire de la Peinture ce que Ciceron dit de l'Eloquence : *Id enim ipsum est summi Oratoris summum Oratorem populo videri.* Le plus grand Peintre doit être le plus grand, même aux yeux du peuple.

Le goût est donc indépendant de la science, quoiqu'il se rafine & se perfectionne par elle : c'est un germe que la nature a mis dans toutes les ames, & qui se développe par l'exercice & l'habitude : on peut le regarder comme une espece de végétation sensitive. Comparons les progrès du goût dans la Peinture à ses progrès dans la Poésie. L'imagination, dans son premier essor, préfere l'exagération à la justesse, les fausses beautés aux véritables ; les étincelles de Claudien l'enflamment,

les pointes de Stace la font tressaillir ; c'est son enfance : mais à mesure qu'elle se fortifie, le sentiment s'épure ; & dédaignant les objets de ses premieres affections, elle se fixe bientôt sur la tendre & harmonieuse Poésie de Virgile, & sur le mâle enthousiasme de Lucrece. Tel est exactement le progrès de l'œil dans la Peinture : ses premieres affections sont toujours mal placées : il se laisse éblouir aux couleurs éclatantes de Rubens & à la grace (a) théâtrale du Guide ; mais l'erreur ne

(a) L'Auteur dévéloppe la censure un peu sévere qu'il fait de ce grand Peintre. La grace du Guide est plutôt technique qu'idéale. Par la premiere j'entends une certaine forme de contour, appliquée invariablement à toutes sortes de personnages & en toute occasion. Ainsi la fille d'Hérodias reçoit la tête de S. Jean avec la dignité affectée d'une Actrice, & S. Michel victorieux marche sur le corps de son ennemi avec toute la précision d'un Maître à danser. J'entends par *grace idéale* celle qui est particulierement appropriée à l'action, au moment & au caractere qu'on a voulu représenter ; la sainte Cécile de Raphaël & la Magdeleine dans le S. Jérôme du Correge en offrent les modeles les plus frappans.

dure pas, il se rafine, se perfectionne & se fixe enfin sur les teintes naturelles & moëlleuses du Titien, sur les attitudes naïves & l'élégante simplicité de Raphaël. Cette progression du goût, dans l'un & l'autre cas, n'est pas le résultat du raisonnement ou d'une plus grande connoissance de l'Art ; nous sommes étonnés nous-mêmes du changement que nous éprouvons & nous admirons comment il a pu se faire que les mêmes objets qui nous ont touchés d'abord si vivement, perdent en si peu de tems les attraits qu'ils avoient pour nous.

Nous avons donc en nous tout ce qu'il faut pour apprendre à juger des Arts ; mais nos facultés naturelles ont besoin de l'exercice & de la comparaison pour se perfectionner. Un des préjugés les plus nuisibles au progrès de nos connoissances dans les Arts, c'est la haute opinion que nous concevons du jugement de ceux qui les pratiquent, & la défiance proportionnée que nous avons du nôtre. Il y a peu d'Artistes qui ne soient admirateurs exclusifs d'une certaine école, ou esclaves d'une maniere particuliere. Il est

rare qu'ils s'élevent à une contemplation libre & impartiale du beau, comme les gens de Lettres & les hommes du monde, dont les préjugés & l'intérêt n'égarent pas le jugement. Les difficultés qu'ils trouvent dans la pratique de l'Art, les assujettissent à la partie méchanique, tandis que l'amour propre & la vanité leur font admirer le goût de dessein ou de coloris qui ressemble le plus à celui qu'ils ont adopté. J'ai vu un bon Peintre à Rome, dit l'Auteur, qui citoit bien plus souvent Jacinto Brandi que Raphaël ou le Correge.

DIALOGUE III. *De l'antiquité & de l'utilité de la Peinture.*

Le rapport qui enchaîne tous les Beaux-Arts s'étend non-seulement sur leurs effets, mais encore encore sur leur origine. Comme on a toujours vu les branches différentes du même Art fleurir en même tems, on a vu tous les Arts naître & croître ensemble. L'Eloquence, la Peinture & la Sculpture se tiennent par la main comme les Graces, & s'avancent d'un pas égal vers la perfection : c'est ce qu'on a ob-

servé dans les siecles d'Alexandre & d'Auguste, de Léon X & de Louis XIV. Ce qui a été invariable dans les tems historiques, peut s'appliquer, par une analogie très-juste, aux tems qui ont précédé ceux-là ; & nous ne devons pas craindre d'avancer qu'il y avoit des Peintres avant Homere, puisque Ciceron n'a pas craint d'affirmer qu'il y avoit des Poëtes. Quoique la nature des choses même rende cette opinion très - vraisemblable, nous trouverons dans les faits des raisons plus frappantes encore pour la justifier. La Peinture & la Sculpture sont deux branches paralleles d'un même tronc, qui est le dessin. On doit donc les regarder comme inséparables. On ne peut pas douter que la premiere n'existât avant Homere ; le bouclier d'Achille en est une preuve invincible. La composition de ce bouclier feroit honneur au Flamand & à l'Algardi.

Il est certain que tous les peuples ont dû connoître l'art de dessiner & de sculpter avant de faire usage des lettres : comme la Peinture représente les objets mêmes de nos conceptions, ce moyen étoit plus simple que l'Ecriture,

dont les élémens n'ont aucune analogie avec les idées qu'ils expriment. Il faut remarquer qu'en Grec le même mot γραφειν signifie *peindre & écrire* : il est vraisemblable que les Grecs, ainsi que les Egyptiens, ont commencé par peindre les objets ; & lorsqu'ils découvrirent ensuite l'Ecriture, ils conserverent le terme, en changeant la maniere de transmettre leurs pensées. Toutes les Langues ont des exemples d'un semblable procédé.

Les Grecs ont rapproché par vanité l'époque de l'origine de la Peinture ; ils ont voulu s'attribuer la gloire d'avoir inventé cet art, & ils ont imaginé l'histoire de Dibutadis qui, pour conserver l'image de son amant, en traça le profil sur un mur : fable charmante, qui faisoit naître le plus aimable des arts de la plus aimable des passions. Pline a déja fait voir que la Peinture étoit beaucoup plus ancienne que les Grecs ne l'avoient dit ; nous n'insisterons pas sur cet article, l'antiquité d'un art n'ajoute rien à son mérite : nous aimons mieux nous arrêter un moment sur l'utilité de la Peinture.

Il est étonnant que Platon, en bannissant la Poésie de sa République, n'en ait pas banni aussi la Peinture & la Sculpture. Il est à presumer que s'il avoit également connu la puissance de ces deux arts, ils auroient été enveloppés dans la même proscription.

La sûreté & la force des Etats ne dépend que des loix ; mais la douceur, l'urbanité, la sociabilité sont un présent des arts. Les arts paisibles adoucissent l'esprit, dit Ovide (*a*), & les mœurs prennent la forme des goûts.

Pétrone a envisagé aussi les arts sous un point de vue moral ; il observe (*b*) que les passions féroces s'emparoient des ames grossieres & sauvages, mais ne faisoient que glisser sur les ames délicates & cultivées. Quand nous ne considérerions les arts que comme des objets d'une spéculation agréable, ou comme des moyens d'adoucir & de

(*a*) *Scilicet ingenium placidâ mollitur ab arte,*
Et studio mores convenienter eunt.
De Arte Am. *L.* 3.

(*b*) *Similiter in Pictoribus ira considit, feras quidem mentes obsidet, eruditas prælabitur.*

polir les mœurs, nous ne pourrions en faire trop de cas ; mais leur influence s'étend encore plus loin. Le pouvoir de l'Eloquence & de la Musique est universellement reconnu : celui de la Peinture seroit aussi sensible, si elle étoit aussi universellement exercée. La loi ne permettoit à Athenes qu'aux personnes d'une naissance honnête de cultiver la Peinture. Le peuple du monde le plus délicat & le plus sensible connoissoit bien tout l'empire que cet art pouvoit prendre sur les passions, & il crut qu'on n'en devoit confier l'exercice qu'à des mains sûres. Les Ecrivains Grecs parlent souvent du *drame d'un Peintre*, du *moral de la Peinture*, &c. expressions auxquelles nos amateurs n'attachent aujourd'hui aucun sens, mais qui expriment l'idée que les Athéniens avoient conçue de la force & de l'influence de l'art. C'est dans cette vue que l'avoit considérée Quintilien, l'un des plus judicieux & des plus graves Ecrivains de l'antiquité *La Peinture*, dit-il (*a*), *art muet &*

(*a*) *Pictura, tacens opus & habitus semper ejusdem, sic in intimos penetrat affectus, ut*

uniforme, s'empare si puissamment de nos affections qu'elle l'emporte quelquefois sur la force même de la parole. Nous n'accumulerons point les exemples que l'histoire nous a transmis des effets prodigieux de la Peinture. Nous citerons seulement ce qu'on rapporte d'Alexandre qui trembla & pâlit à la vue d'un tableau de Palamede livré à la mort par ses amis. Ce Prince violent, mais généreux, détourna la vue avec horreur de ce tableau qui lui rappelloit le traitement qu'il avoit fait essuyer à Aristonicus. Passons maintenant aux différentes parties de la Peinture.

DIALOGUE IV. *Du Dessin.*

Pline nous dit qu'avant le tems de Dédale, toutes les statues étoient figurées (a) roides & immobiles, les yeux

ipsam vim dicendi nonnunquam superare videatur.

(a) Les Egyptiens conserverent toujours cette forme à leurs statues, lors même qu'ils eurent porté le dessein à un grand degré de perfection. Ce n'est pas que ce peuple ignorât les avantages d'une action plus développée & plus gracieuse; mais il les dédaignoit & il sacrifioit son propre goût à un respect

baissés, les pieds joints & les bras collés sur les flancs. Tels furent les premiers essais du dessein. Dédale & les Artistes qui le suivirent développerent ces figures emmaillottées; ils donnerent du mouvement aux parties & de la vie au visage. L'Art se perfectionnant par degrés, le mouvement acquit de la grace & la vie prit un caractere. Alors la beauté ne fut plus astrainte à une simple imitation, toujours au-dessous de l'objet imité. Pour donner à la copie un effet égal, il étoit nécessaire de lui donner quelque avantage sur le modele. Ainsi les Artistes observant que la nature étoit avare de ses perfections, que ses efforts étoient limités à certaines parties, profiterent de cette inégalité pour réunir en un tout plus parfait les beautés que la nature avoit dispersées; & d'une imitation impar-

superstitieux pour certaines idées théologiques. Les Grecs, qui avoient emprunté leur Religion ainsi que leurs Arts de l'Egypte, s'assujettirent quelque tems à la forme des statues Egyptiennes; mais leur extrême sensibilité les portoit invinciblement vers le beau; le goût de la perfection l'emporta sur le préjugé, & ils effacerent bientôt leurs Maîtres.

faite, ils s'éleverent jusqu'au beau idéal. La gorge de Thaïs, la taille de Phryné servoient de modele aux Peintres de la Grece. Leur imagination s'enrichissoit, & leur goût s'épuroit par la contemplation constante de la beauté; & quoiqu'ils ne fussent qu'imitateurs quant aux parties, ils étoient inventeurs dans l'ensemble. L'Art alors surpassa la Nature, & les productions des Artistes devinrent la mesure de la perfection. *La beauté de Neoptolême, dit* Philostrate, *étoit autant inférieure à celle d'Achille, que les plus beaux hommes sont inférieurs aux plus belles statues.* Où trouver en effet dans la nature les belles proportions du Laocoon & du Gladiateur, le caractere divin de l'Apollon, les graces élégantes de la Venus de Medicis?

Le dessein étoit arrivé par dégrés à la perfection, mais il manquoit encore à l'Art cet enthousiasme qui échauffa dans la suite les Statuaires Grecs. Après avoir embelli, ils créerent; trop resserrés dans les limites de la nature, ils inventerent de nouvelles proportions, ils imaginerent de nouveaux caracteres. Le Jupiter & la Minerve de Phidias

étoient encore des objets d'étonne mens (a) dans les siecles mêmes les pl éclairés. L'effet merveilleux de ces sta tues colossales résultoit de l'union d beau avec le grand & l'extraordinaire les trois qualités des objets visibles qu agissent le plus puissamment sur l'ima gination.

A l'art d'humaniser, si l'on peut s'e primer ainsi, ces proportions coloss. les, succéda celui d'attacher le sublin aux proportions les plus petites. Lor que ces deux moyens extrêmes arr vent aux mêmes effets, on pe être assuré que le mérite de l'un de l'autre tient à une même cause, la grandeur de la maniere. L'exemp le plus célebre de cette derniere espe est l'Hercule de Lysippe, qui n'avo qu'un pied de haut, & remplissoit a tant l'imagination que l'Hercule Fa nese.

Nous sommes obligés de renvoyer Journal prochain la suite de cet Ouvra intéressant.

(a) *Non vidit Phidias Jovem, fecit tam velut tonantem. Nec stetitante oculos ejus M nerva; dignus tamen illâ arte animus, & cc cepit Deos & exhibuit.* Seneca, Rhet. lib. I

AR

ARTICLE II.

RAGIONAMENTO sopra il fatto avvenuto in Bergemoletto, in cui tre Donne sepolte frà le rovine d'una stalla per la caduta d'una gran mole di neve, sono state trovate vive dopo trenta-sette giorni; dedicato alla Sua Sacra Real Maestà, da Ignacio Somis, *Torinese, Professore di Medicina nella regia Università di Torino, è nello Spedale di San-Giovanni.* In Torino, nella Stamperia reale, *in*-4°. pag. 164.

« DISSERTATION sur l'événement » arrivé à Bergemoletto, où trois » femmes, ensévélies sous les ruines d'une étable par une grande » masse de neige, furent trouvées » vivantes après trente-sept jours; » Ouvrage dédié à Sa Majesté le » Roi de Sardaigne, par M. *Somis*, » Professeur de Médecine dans l'Université de Turin, & Médecin » de l'Hôpital de S. Jean. *A Turin, de* » *l'Imp. royale*, in-4°. *p.* 164.

LES Ouvrages périodique ont déja parlé de l'événement singulier qui

est l'objet de cet article; mais on s'est contenté jusqu'ici d'exposer le fait, sans chercher à l'expliquer: nous allons rendre compte des raisons physiques que M. Somis en donne dans la dissertation que nous annonçons.

Le 19 du mois de mars de l'année 1755, le village de Bergemoletto, situé dans les Alpes, à quelques lieues de Demont, fut presque entierement détruit par une de ces masses de neige, connues sous le nom d'*avalanges*, qui se détachant tout-à-coup de la pente escarpée des montagnes, roulent dans les vallons & ensévélissent ou renversent tout ce qui se rencontre sur leur chemin. Trois femmes du village que nous venons de nommer, étoient, au moment de cette chute, dans une petite étable pour se défendre de la rigueur du froid. La masse de neige tomba sur l'étable, & enfonça le toit, ensorte que les solives qui le formoient, étoient appuyées sur terre par un de leurs bouts, l'autre restant en place. C'est dans cet espace de forme prismatique, que ces trois femmes se trouverent renfermées, sous une masse de neige d'environ 66 pieds de hauteur.

On peut aisément se représenter les sentimens qui agiterent ces infortunées, lorsqu'ayant fait quelques efforts pour sortir, elles trouverent le chemin fermé de toutes parts. Elles espérerent néanmoins d'abord que leurs parens & leurs amis ne tarderoient pas à les débarrasser. Mais leur attente fut vaine; la masse de neige qui les couvroit étoit si dure & si haute, que ceux qui entreprirent de découvrir l'étable, furent obligés de renoncer à leur travail. Persuadés d'ailleurs que ces trois femmes avoient perdu la vie, ils attendirent à un tems plus doux pour les déterrer & leur donner la sépulture.

Après de vains efforts pour s'ouvrir un passage, ces femmes prirent le parti de s'arranger le mieux qu'il leur fut possible dans leur étroite prison. Elles firent l'inventaire de leurs provisions qui ne consistoient qu'en quelques douzaines de châtaignes bouillies. Elles se les partagerent, & vécurent plusieurs jours avec cette seule nourriture; mais cela n'auroit pas suffi pour tout le tems qu'elles avoient à passer dans cet état. Heureusement pour elles, deux de leurs

chevres se trouverent renfermées dans le même espace, avec une petite provision de foin pour les nourrir. Le lait d'un de ces animaux, extrêmement ménagé, leur servit d'aliment pendant quelque tems; mais cette ressource commençoit à s'épuiser, & il y avoit déja plusieurs jours qu'elles étoient réduites à se contenter de quelques gouttes de lait & d'un peu d'eau de neige fondue, lorsque la Providence leur en ménagea une seconde. L'autre chevre qui étoit pleine, mit bas. Elles eurent par-là une nouvelle provision de lait, qui fut assez abondante pendant quelques jours; cependant comme le foin commençoit à manquer à ces animaux, cette nouvelle ressource ne fut pas de longue durée. Bientôt elles furent réduites à la même extrémité qu'auparavant. Elles auroient enfin succombé à la faim & aux autres incommodités qu'elles éprouvoient, si leur délivrance eût encore tardé quelque tems. Elle arriva le 25 avril, de la maniere suivante.

Au milieu d'avril, le mari & le fils d'une de ces femmes voyant la masse

de neige considérablement diminuée, se remirent au travail pour découvrir l'étable. Ce n'étoit pas qu'ils espérassent y trouver aucune personne vivante; mais ces bonnes gens, pleins de tendresse pour leurs proches, regardoient comme un devoir des plus pressans, de leur donner du moins la sépulture. Ils furent secourus de quelques-uns de leurs parens, que le même motif animoit, & ils travaillerent avec tant d'ardeur, qu'ils se firent enfin jour le 25 avril jusqu'à l'étable. Quel fut leur étonnement, lorsqu'aux cris plaintifs de ces infortunées, ils reconnurent qu'elles vivoient encore! Ils se hâterent de les retirer de leur prison; ils les transporterent dans une des maisons du village, où ils leur donnerent les secours convenables. Elles s'y rétablirent assez promptement: il y eut seulement cette différence, que la plus jeune, qui n'avoit qu'onze ans, se rétablit parfaitement; les deux autres resterent attaquées de plusieurs incommodités, entre autres, de maux de jambe, occasionnés par la situation contrainte qu'elles avoient été obligées de garder si long-tems, & de

maux d'estomac, produits par la longue diete qu'elles avoient soufferte. Outre ces incommodités, la plus âgée resta atteinte d'un tremblement de paupiere & d'un affoiblissement dans la vue, qui ont probablement dégénéré en une privation totale de ce sens.

Cet événement, dont la singularité ne sera contestée de personne, méritoit le soin qu'a pris M. Somis de nous le transmettre. Il lui a d'ailleurs donné occasion de montrer beaucoup d'érudition & de connoissances physiques, en examinant quelques-unes de ses circonstances. C'est cette partie de l'Ouvrage du savant Piémontois, qui va maintenant nous occuper.

M. Somis examine d'abord jusqu'où les forces de la nature s'étendent pour supporter la faim. A cette occasion, il recueille un grand nombre de traits remarquables de gens qui ont passé un tems considérable sans prendre aucun aliment. Il cite une fille qui ayant eté attaquée d'une fievre & d'un vomissement, perdit la parole, devint paralytique, & resta six mois sans pouvoir avaler aucune nourriture; & une autre fille de Berne, qui perdit peu-à-

peu tout sentiment d'appétit & de soif, ensorte qu'elle passa plusieurs semaines sans manger ni boire. On trouve encore ici l'histoire d'un hypocondriaque de Cologne, qui ne se nourrit pendant sept semaines que d'un peu d'eau; & celle du maniaque de Haarlem, qui resta quarante jours sans autre aliment qu'un peu d'eau & de fumée de tabac. M. Somis rapporte aussi l'exemple célebre du Pere Leaulté, Religieux Bénédictin, qui se contentoit pour toute nourriture pendant le carême, du pain & du vin qu'il prenoit en célébrant la Messe, & celui de la Juive Ricla de Venise, qui étant tombée malade après un violent accès de chagrin, passa sept mois sans pouvoir prendre ou retenir aucune nourriture.

Nous pourrions accumuler avec M. Somis plusieurs autres exemples semblables d'abstinence singuliere; mais nous remarquons avec lui qu'ils sont d'une espece tout-à-fait différente de celle qui fait l'objet de cette dissertation. En effet, ces gens étoient des malades, dont les fonctions naturelles étoient absolument dérangées, dans lesquels ni la digestion ni la confec-

tion du chyle ne s'opéroient, & dont toutes les sécrétions & excrétions étoient suspendues. Au contraire, les femmes dont il s'agit dans cette dissertation, se portoient bien au moment de leur accident, & elles avoient coutume de se nourrir sinon splendidement, du moins abondamment.

Pour expliquer ce dernier phénomene, M. Somis recourt à la Physiologie, qui nous développe les causes d'où naît dans les animaux le besoin de prendre sans cesse de nouveaux alimens. Or, la plûpart de ces causes étoient extrêmement diminuées dans le cas que nous examinons. La vie sédentaire que menoient ces femmes, l'engourdissement dont elles furent presque continuellement saisies, devoient rallentir considérablement le mouvement des fluides & diminuer beaucoup la transpiration. D'ailleurs, les symptômes les plus cruels de la faim viennent moins du manque d'alimens, qui ne produiroit qu'une consomption lente, que de l'altération du sang qui sans cesse atténué par la circulation, contracte une âcreté mordicante, si la sérosité qui s'en exhale par la transpira-

tion, n'eſt continuellement renouvellée par quelque liquide aqueux. On voit par-là que la petite quantité de lait qu'elles prenoient chaque jour, & l'eau qu'elles avoient en abondance, étoient ſuffiſantes pour ſuppléer à ce qu'elles perdoient par la tranſpiration, & pour empêcher leur ſang de contracter cette âcreté mortelle. Enfin perſonne n'ignore que la graiſſe qui ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire des animaux, eſt une ſorte de réſerve que la nature fait pour le beſoin. Cette graiſſe repaſſe dans la maſſe du ſang, lorſque l'animal éprouve une diete rigoureuſe; & cela ſeul peut lui ſervir aſſez long-tems pour prolonger ſa vie au dépens de ſon embonpoint.

M. Somis appuie ces raiſonnemens de pluſieurs exemples de perſonnes qui ont prolongé leur vie pendant des mois entiers, au moyen de l'eau ſeule. Une femme Eſpagnole, renfermée par haſard dans une caverne, y reſta ſoixante & douze jours, pendant leſquels elle ne ſe ſoutint qu'au moyen de l'eau qu'elle ſuçoit d'un linge imbibé de l'humidité qui ſuintoit dans cette caverne. C'eſt Gaſpard à Reyes, qui ra-

conte cette hiſtoire. On trouve dans les *Obſervations rares* de Van-der-Wiel, que quatre hommes qui travailloient dans une mine de charbon de terre près de Liege, y ayant été enfermés par accident, vécurent vingt-quatre jours en ne buvant que de l'eau. Nous paſſons pluſieurs autres exemples ſemblables, d'où il réſulte que l'événement dont il eſt ici queſtion, leur eſt bien inférieur en ſingularité, & n'a rien qui ſurpaſſe les forces aſſez ordinaires de la nature.

Auſſi l'incommodité de la faim ne fut-elle pas la plus rigoureuſe de celles qu'éprouverent les femmes dont nous parlons. Celle du froid, dont elles étoient continuellement ſaiſies, leur parut bien plus difficile à ſupporter. M. Somis nous apprend à cette occaſion bien des choſes curieuſes ſur les froids naturels obſervés dans certains pays. A l'égard de celui que ces femmes éprouverent, il montre qu'il ne pouvoit pas être exceſſif; mais il n'eſt pas ſurprenant, vû la vie ſédentaire qu'elles menoient, qu'il leur parût exceſſivement rigoureux, quoiqu'il fût bien inférieur à celui dans lequel l'ex-

périence nous apprend que les animaux peuvent ſubſiſter.

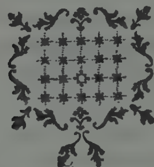
M. Somis trouve avec raiſon plus de difficulté à expliquer comment ces trois femmes purent vivre dans l'eſpace étroit où elles étoient renfermées, l'air qu'elles reſpiroient n'étant point renouvellé. En effet, cet eſpace, qui étoit de forme priſmatique, n'avoit qu'environ neuf pieds & demi de France en longueur, ſix & un tiers par en-bas en largeur, & environ quatre de hauteur. Il n'étoit par conſéquent que de cent vingt pieds cubes. Il renfermoit d'ailleurs cinq animaux vivans, les trois femmes & leurs deux chevres. Ainſi la quantité d'air reſtant devoit bientôt devenir inutile pour la reſpiration, d'autant plus qu'il y avoit encore les cadavres de deux animaux qui infectoient cet air d'une grande quantité de particules nuiſibles.

Il eſt inutile de ſuivre M. Somis dans tout ce qu'il dit ſur la néceſſité du renouvellement de l'air pour la conſervation de la vie des animaux, & ſur la cauſe qui rend nuiſible ou inutile l'air qui a été reſpiré pluſieurs fois. Nous remarquerons ſeulement qu'il

combat dans cet endroit l'opinion ſinguliere d'un Profeſſeur Italien qui avoit avancé que deux animaux renfermés dans un petit eſpace, n'y ſont pas plutôt ſuffoqués qu'un ſeul. M. Somis & le Docteur Verati ont démontré clairement le contraire par leurs expériences. Nous paſſons à la ſolution de la difficulté dont nous venons de parler.

M. Somis, perſuadé avec raiſon que l'air renfermé avec les trois femmes n'auroit pas été long-tems propre à la reſpiration, s'il n'eût pas été continuellement renouvellé, a cherché par quelle voie il pouvoit l'être. Voici ſon ſentiment. Il faut remarquer que la neige qui environnoit de toutes parts l'étable, ſe fondoit continuellement & tomboit goute à goute par les fentes du toît. C'eſt cette neige, ſuivant le ſavant Médecin Piémontois, qui fourniſſoit ſans ceſſe un nouvel air, propre à remplacer celui que la reſpiration des cinq animaux rendoit inutile à la vie. M. Somis appuie cette ſolution de pluſieurs expériences. Il remplit de neige non comprimée un vaſe qu'il ſcella enſuite hermétiquement, & il trouva que cette neige, après ſa liqué-

faction, étoit réduite à la sixieme partie de l'espace qu'elle occupoit auparavant; les $\frac{5}{6}$ restantes étoient occupées par un air un peu supérieur en densité à celui que nous respirons. Une masse de neige fortement comprimée se réduisit au $\frac{6}{17}$ de la capacité du vase, & donna en même tems une quantité d'air suffisante pour remplir cette capacité : ainsi la neige contiguë à l'étable se fondant successivement, on trouvera qu'il s'en développoit sans cesse une quantité d'air suffisante pour remplacer celui qui étoit gâté par la respiration.



ARTICLE III.

F. Sam. Schmidt *Academ. R. Inscript. & hum. Artium Parisiensis, Societ. Antiquariorum Londinensis, Acad. Electoralis Scientiarum Boïcæ & Hist. Eccles. Lucensis, Socii, Dissertatio de Zodiaci nostri origine Ægyptiâ. Ad perillustres Sodales Societatis Antiquariorum Londinensis.*

« DISSERTATION de M. *Schmidt* » sur l'origine de notre Zodiaque, » adressée à la Société des Antiquaires de Londres. »

Les hommes non-seulement sont capables d'imaginer les choses les plus ridicules, les plus monstrueuses, mais même de les croire. Saumaise a démontré l'absurdité de deux opinions, dont l'une étoit que les signes du Zodiaque, par l'arrangement des étoiles qui les composent, représentent exactement, l'un un bélier, l'autre un taureau, *&c.* & que c'est-là ce qui leur a fait donner les noms qu'ils ont encore.

La seconde, que les Anciens ayant observé que ceux qui naissoient sous tel signe, étoient violens & emportés; que ceux qui naissoient sous tel autre, étoient paisibles & justes, *&c.* ils ont fait de celui-là un lion, & de celui-ci une balance : d'où il faudroit conclure que l'Astrologie, qui n'est que l'abus méprisable des observations astronomiques, les auroit cependant précédées, puisqu'elle auroit connu les signes célestes, & y auroit découvert des propriétés avant que l'Astronomie les eût marqués & leur eût donné des noms.

On doit à des hommes pieux, mais sans doute désœuvrés, une troisieme opinion qui place dans le Zodiaque l'apothéose des douze fils de Jacob. *Gad* est le Capricorne, parce que *Guedi* en hébreux signifie un bouc. *Benjamin* est l'Ecrevisse, parce que Jacob mourant dit de lui : *Il dévore sa proie le matin & la partage le soir.* Ce que l'on a dévoré, on ne le partage plus. L'ordre est renversé dans ces mots, c'est une phrase qui va à reculons : le signe de Benjamin doit donc être l'Ecrévisse. Les autres signes ne sont pas moins ingénieusement expliqués que ceux-là.

Macrobe tire ces dénominations des signes de leurs différens rapports avec le Soleil, & voici comme il raisonne : *L'Ecrévisse marche de côté & à reculons; le Soleil dans ce signe nous regarde obliquement, & semble n'aller plus qu'en arriere. Le Bélier grimpe en broutant; le Soleil parvenu à ce signe, s'éleve tous les jours de plus en plus sur notre horison.*

M. l'Abbé Pluche, à ces rapports avec le Soleil, en ajoute d'autres avec les choses humaines. « Les maladies d'automne, lors de la retraite du Soleil, » ont été caractérisées par le Scorpion, » qui traîne après lui son dard & son » venin. La chasse que les Anciens donnoient aux bêtes féroces à la chute » des feuilles, ne pouvoit être mieux » marquée que par un homme armé » d'une fleche ou d'une massue. Le » Verseau a un rapport sensible aux » pluies d'hyver; & les poissons liés » ou pris au filet, marquoient la pêche, » qui est excellente aux approches du » printems. »

M. Schmidt, sans admettre ni cette opinion ni celle de Macrobe, ne trouve pas qu'elles manquent de vraisem-

blance, & ne leur oppose rien. M. Pluche, après avoir expliqué les signes du Zodiaque de la maniere que nous venons de le dire, soutient qu'ils furent connus & nommés par les premiers descendans de Noé. Le P. Le Mire, Jésuite, & M. de la Nauze ont solidement réfuté cette opinion.

Le systême de M. Goguet sur les signes est peu naturel, mais il fait honneur à son esprit & à son érudition. Ce Savant croit que les plus anciens Astronomes marquoient sur des planispheres les étoiles qui composoient un signe ou une constellation, qu'ils joignoient ces étoiles par des lignes qu'ils conduisoient de l'une à l'autre; qu'au-dessous de chacun de ces amas d'étoiles, ils écrivoient le nom qu'ils lui donnoient en caracteres hiéroglyphiques que nous ne connoissons plus; & que ces hiéroglyphes étoient les animaux & les autres choses dont les signes célestes ont retenu les noms.

Après avoir exposé les principaux systêmes sur la dénomination des signes, M. Schmidt entreprend d'établir le sien. « Je crois, dit-il, que le Zodia-» que, tel que les Grecs nous l'ont

» transmis, leur étoit venu des Egyp-» tiens; que ceux-ci avoient consacré » à chacun de leurs Dieux chacun des » douze signes du Zodiaque, & qu'ils » avoient donné à chaque signe la fi-» gure & le nom que l'on donnoit à » chaque Dieu dans les hiéroglyphes » & les monumens sacrés. »

Il y a mille preuves que le Zodiaque des Grecs est le même que celui des Egyptiens. Le Bélier étoit en Egypte Jupiter Ammon; le Taureau, le Dieu Apis, *&c.* Les sciences & les superstitions Egyptiennes passerent en Grece. On y adora sous le nom du Bélier le Jupiter des Fables de *Phrixus*, & le Taureau fut ce même Dieu ravisseur d'*Europe*.

Quelques Savans, entre autres les PP. Kircher & Montfaucon, & M. de la Nauze croient que le Zodiaque des Grecs est différent de celui des Egyptiens. M. de la Nauze s'appuie de l'autorité d'*Achilles Tatius* (a); mais cette autorité ne tient pas contre celle de

(a) *Isagoge in Arati Phænomena. Apud Petavium, in Uranologio, p.* 164.

Plutarque, (a) qui doit l'emporter par une bonne raison, c'est que les faits sont pour lui.

Kircher & Montfaucon croient avoir trouvé dans les antiquités Egyptiennes des figures d'un Zodiaque qui ne ressemble en rien au nôtre; mais leurs opinions se détruisent mutuellement, puisque les figures qu'ils ont prises pour les signes du Zodiaque Egyptien, sont très-différentes entre elles.

Le monument que Montfaucon appelle *le Calendrier Egyptien*, vient d'être remis sous les yeux du Public par Monsieur le Comte de Caylus, ce Savant si zélé pour la gloire des Arts de l'ancienne Egypte. Celui-ci, selon les nouveaux desseins qu'en a fait faire M. de Caylus, n'est qu'un fragment; il s'y trouve douze figures, c'étoit tout ce qu'il falloit à l'Auteur de *l'Antiquité expliquée.* Il y trouvoit les douze signes du Zodiaque; mais son systême est renversé par la nouvelle découverte qui prouve que ces

(b) *De Iside*, 359. *Edit.* Wethel, *ann.* 1599.

douze figures étoient suivies de quelques autres.

Le Zodiaque Egyptien n'étoit donc pas bien connu des Antiquaires dont nous venons de parler; par conséquent ils ne pouvoient pas juger de sa ressemblance ou de sa différence avec celui des Grecs; ils ne peuvent d'ailleurs fonder cette différence que sur celle des figures des deux Zodiaques, & elle ne conclud rien; car les figures & leurs noms mêmes peuvent être différens dans les deux Zodiaques, & exprimer cependant les mêmes allégories : or, quoi qu'en disent les Arabes qui ignorent comment ils ont reçu les sciences des Grecs, & comment ceux-ci les ont reçues des Egyptiens, il est prouvé par des monumens réunis de ces deux derniers peuples, que sous des figures & des noms différens, ils représentoient les mêmes choses. On découvrit à Rome en 1705 un fragment de planisphere de pierre, où étoient gravés, entre des cercles concentriques & sous des points correspondans, un Mercure Grec & un Anubis qui étoit le Mercure Egyptien, un Apollon radieux qui étoit la figure du

Soleil chez les Grecs & chez les Romains, & un homme ayant une tête d'épervier, qui étoit auſſi la figure du Soleil chez les Egyptiens. Ce planiſphere ſi concluant en faveur du ſyſtême de M. Schmidt, fut communiqué à l'Académie des Sciences de Paris par le célebre Bianchini. Il paroît que Montfaucon avoit trouvé ce morceau dans les Manuſcrits de *Pereiſc*. Voyez *Antiq.* 1. 124. *Suppl.* 1, *après la Pl.* 17.

A ces inductions tirées des monumens, on joint des temoignages qui ne ſont pas moins déciſifs; ceux, entre autres, de l'Egyptien Manethon & de Lucien. (*a*)

L'identité des deux Zodiaques étant démontrée, il reſte à parcourir les douze ſignes de celui d'Egypte, & à prouver que chacun de ces ſignes étoit un Dieu pour les Egyptiens.

Celui du Bélier tenoit la premiere place; il marquoit le commencement de l'année, qui étoit vers l'équinoxe du printems. Ce ſont-là des faits atteſtés par tous les Hiſtoriens; mais adoroit-

(*a*) Edition de Reitz, *t.* 2, 363.

on ce Bélier? *Les Egyptiens*, dit Proclus (*a*), *avoient pour le Bélier une vénération ſinguliere, parce que l'on donnoit aux ſtatues de leur Dieu Ammon la tête de cet animal, & que d'ailleurs le Bélier eſt le premier ſigne du Zodiaque, le commencement de la végétation*, &c.

Moyſe, pour détourner les Hébreux du culte qu'ils avoient vu rendre en Egypte au Bélier & à d'autres animaux, leur preſcrivit des rits oppoſés. *C'étoit ſur-tout pour leur rendre mépriſable Jupiter Ammon, qu'il leur faiſoit immoler des béliers.* Ce paſſage de Tacite prouve au moins que le Bélier étoit adoré en Egypte.

Le Taureau l'étoit auſſi. *Ils adorent un taureau*, dit Lucien (*b*), *en l'honneur de celui du ciel, & Apis eſt pour eux une choſe très-ſainte.*

On ne ſauroit douter que les Gemeaux n'ayent été *Horus & Harpocrate*, deux freres que l'on adoroit parce qu'ils avoient été indiviſibles; comme on

(*a*) Sur le Timée, *l.* 1, p. 303 & Hyginus, *Fab.* 133, *p.* 237.
(*b*) *Aſtrolog.* 2. 363.

adora dans la ſuite, par la même raiſon, Caſtor & Pollux en Grece & en Italie.

Ceux qui ſoutiennent que les deux Zodiaques ſont différens, prennent ici avantage de ce que les Gémeaux ne ſont pas les mêmes. On leur répond que les Grecs ont ſubſtitué Bacchus à l'Oſiris des Egyptiens, Mercure à Anubis, Caſtor & Pollux à Horus & Harpocrate, mais qu'il n'y a que les noms de changés.

Le Cancer étoit conſacré à Mercure ou Anubis, à qui l'on donnoit une tête de chien, parce qu'il étoit voiſin de la canicule.

Le Lion étoit le ſimbole du Soleil ou d'Oſiris; il l'étoit auſſi quelquefois d'Horus, fils d'Oſiris. Ce ſigne étoit fort révéré des Egyptiens, auſſi étoit-il celui de leur bonheur. Il marquoit, ſuivant le témoignage d'Horapollo (*a*), le tems de l'exondation du Nil : de-là vient que l'on trouve à chaque pas dans les anciens monumens, des hommes à têtes de lion, portant des vaſes pleins

(*a*) L. 1. 21. *Scholia in Arati Phæn.* 22. *Ed. Oxon.*

d'eau. On en peut voir autour de la momie que l'on conſerve dans le cabinet d'antiquités de ſainte Genevieve de Paris.

On avoit conſacré la Vierge à Iſis, comme le Lion à Oſiris ſon époux. Elle étoit repréſentée donnant à tetter à Horus ſon fils. Des pierres gravées, dont on voit quelques-unes dans le cabinet du Roi, & d'autres dans celui de M. le Duc d'Orléans, repréſentent cette même Vierge tenant dans ſon ſein une licorne endormie. L'Abbé Belley regarde ces gravures comme une preuve que c'étoit une opinion reçue chez les Grecs & les Arabes, que la licorne, dès qu'elle approche du ſein d'une vierge, s'y jette, y perd toute ſa férocité & & s'y endort.

Les débordemens du Nil arrivoient pendant le paſſage du Soleil par les ſignes du Lion & de la Vierge. Pour qu'une ſeule figure exprimât ces deux tems, on lui donnoit un corps de femme & une tête de lion : c'eſt ce que l'on nomme *Sphinx*.

Wachter (*a*) croit que cette Vierge

(*a*) *De ſcripturæ & naturæ concordia*, p. 34.

ſymbolique

ſymbolique eſt antérieure aux Egyptiens, qu'ils l'avoient imitée d'un peuple chez qui elle marquoit, non la crue d'un fleuve, mais le tems de la moiſſon ; il en donne pour preuve les épis qu'elle tient dans ſa main, & que les Egyptiens, ſelon lui, n'ont pas eu l'adreſſe de lui ôter en ſe l'appropiant.

On répond à Wachter que les Egyptiens des derniers tems (*a*) ont fait de la Vierge du Zodiaque la Déeſſe Céres, & que c'eſt ſous cette acception qu'on lui donne des épis ; qu'on peut d'ailleurs lui en avoir donné même dans des tems plus éloignés, pour marquer que l'Egypte devoit ſa fertilité au débordement du Nil.

On ne trouve pas la Balance parmi les anciens ſignes, mais ſeulement un ſcorpion qui formoit ce ſigne avec ſes deux pattes. On a enſuite ſubſtitué une Balance, pour figurer l'équinoxe qui arrive dans ce tems-là.

Le Scorpion ſe trouve dans preſque tous les monumens qui repréſentent l'ancien Zodiaque ; il étoit auſſi d'un grand uſage dans les hiéroglyphes. Les

(*a*) *Manilius*, 2. 442.

Romains conſacrerent dans la ſuite cet animal au Dieu Mars.

Pugnax Mavorti Scorpius hæret.

Les Egyptiens n'avoient eu de Dieu comparable à Mars que Typhon, & c'étoit à celui-ci qu'ils avoient conſacré avec beaucoup de juſtice, le ſcorpion & tous les animaux malfaiſans.

Le Sagittaire, eſpece de Centaure armé de fleches & d'une maſſue, étoit chez les Egyptiens le ſymbole d'Hercule, & on lui rendoit à ce titre les honneurs divins.

Le Capricorne, conſacré au Dieu Pan, recevoit un culte particulier, mais fort obſcene. Pan étoit ſurnommé *Mendete*, d'un mot Egyptien qui ſignifie bouc ; & par reſpect pour la tête de bouc que l'on donnoit à ſa ſtatue, on s'abſtenoit de manger même des chevres.

Le Verſeau figuroit le retour d'Oſiris ou du Soleil. Le 11 du mois Tibé (6 de janvier), on deſcendoit avec beaucoup de cérémonie au bord de la mer ; des Prêtres y apportoient la caſſette ſacrée, au fond de laquelle étoit une boëte d'or ; ſur cette boëte, d'autres Prêtres

répandoient de l'eau, & le peuple crioit de toute ſa force qu'Oſiris étoit trouvé.

Les Chrétiens d'Orient conſervent encore quelque choſe de cet uſage. S. Chryſoſtôme (*a*) en donne pour raiſon que *J. C. fut baptiſé le 6 janvier, & ſanctifia l'eau.*

Quelques Aſtronomes croient que le ſigne des Poiſſons étoit conſacré à Nephtis ou Venus, dont les Egyptiens, & les Grecs leurs imitateurs, ont toujours fait une divinité marine. Les Egyptiens s'abſtenoient avec horreur de poiſſon & de toutes les productions de la mer, parce qu'ils la regardoient comme l'Empire du monſtrueux Typhon & de Nephtis ſa cruelle épouſe.

L'étude des plantes étoit en Egypte une étude ſacrée. Outre les connoiſſances utiles que fournit la Botanique, on cherchoit dans cette ſcience les rapports ſecrets que l'on croyoit être entre les plantes & les ſignes du Zodiaque ſous leſquels elles naiſſoient, ou aux qualités deſquels elles ſembloient participer. C'eſt par cette raiſon que l'on attribuoit à Nephtis la

(*a*) *Homil. de Baptiſmo Chriſt.* 2. 396.

cigue, le ſolanum & les autres plantes empoiſonnées, comme on attribuoit à Typhon les animaux venimeux.

M. Smith fait une obſervation curieuſe ſur l'ordre dans lequel ſont placés les ſignes ; il remarque que le dernier ſigne du Zodiaque eſt le poiſſon, & que la mer Méditerranée termine l'Egypte. Le premier ſigne eſt le Bélier ; & Thebes, où l'on adoroit Jupiter Ammon ſous la forme du Bélier, eſt la premiere ville de l'Egypte : les villes dans leſquelles on adoroit Apis & les autres Divinités, ſont placées entre ces deux extrémités. L'application de ces rapports eſt frappante

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déja dit des talens du jeune & ſavant Auteur de cette Diſſertation. Tous les Ouvrages de M. Smith portent le caractere d'une érudition profonde, & toujours dirigée vers de grands objets.



ARTICLE III.

DISSERTAZIONE del Signor Giovan-Battista Almici, *Cittadino di Brescia, diretta al Signor Co.* Zaccaria, *Abb. Seriman. A Venezia,* 1760.

« DISSERTATION (sur le bonheur) » adressée à M. le Comte *Zaccharie*, Ab. Seriman, par M. *Jean-Baptiste Almici*, Citoyen de Brescia. A Venise, 1760. »

L'ESSAI de Philosophie morale de M. de Maupertuis a partagé les esprits en Italie. L'illustre M. Zanotti a attaqué son systême : le savant Pere Ansaldi en a embrassé la défense. Dignes de combattre l'un contre l'autre, ces deux Philosophes ont eu quelques partisans indignes d'eux. L'amour de la vérité avoit allumé la dispute ; & l'animosité, l'envie & la bassesse ont fait d'une controverse morale, une querelle scandaleuse. Le fiel s'est exhalé en personnalités criminelles. Tel-

les sont les armes de l'ignorance, irritée par le mérite ; elles servent encore dans la république des Lettres, à des hommes faits pour végéter dans les climats où regne la barbarie. Nous laisserons dans l'obscurité les Ecrits qui, dans la dispute présente, ont deshonoré la Littérature. La dissertation de M. Almici est aussi honnête que philosophique ; nous la proposons pour modele aux gens de Lettres : qu'ils apprennent qu'en sortant des bornes de la modération & des regles de la bienséance, quelque bonne que soit leur cause, ils se chargent de l'opprobre, &, j'ose le dire, du crime de faire haïr le talent, & la vérité qui est plus précieuse encore. Nous allons laisser parler M. Almici.

I. M. de Maupertuis recherche dans son Essai quels sont les moyens d'être heureux. La félicité, dit-il, consiste dans le plaisir. Le plaisir est un état où l'on desire de rester : la peine est un état contraire. Pour calculer le plaisir, il faut en mesurer la durée & l'intensité. Le plaisir qui dans ces deux points l'emporte sur l'autre, est évidemment le plus grand. Il en est de même du mal.

Il faut distinguer les plaisirs du corps des plaisirs de l'esprit : ceux-là proviennent de l'impression des objets extérieurs ; les autres naissent au-dedans de nous-mêmes. La même distinction est applicable aux maux : les plaisirs de la premiere espece s'affoiblissent par la durée ; les maux opposés croissent au contraire avec le tems. Les plaisirs de la seconde classe acquierent par leur durée de nouveaux degrés de force, tandis que les maux opposés vont toujours en diminuant.

Pour être heureux, il faut faire ensorte que les instans de plaisir occupent dans la vie un plus grand espace que les instans de peine ; mais cela n'est pas aisé, puisque, suivant M. de Maupertuis, la somme des maux l'emporte de beaucoup sur celle des biens. Quel remede à cela ?

Les Philosophes l'ont-ils trouvé ? Les Epicuriens cherchent à augmenter la somme des plaisirs, & les Stoïciens à diminuer la somme des maux. La méthode de ceux-ci, plus raisonnable que celle des premiers, étoit de se roidir contre la douleur, pour en émousser la pointe ; & si vous ne pouviez y par-

venir, ils vous ouvroient la voie du suicide, remede du désespoir.

La Religion Chrétienne présente le vrai moyen de se préserver du malheur & d'atteindre à la félicité, soit qu'on la considere comme Philosophie, soit qu'on la regarde comme Religion. Elle nous enseigne à nous soumettre à Dieu, comme au centre de l'ordre & à l'auteur de notre bien, & en même tems à l'honorer, à l'aimer & à le prendre pour modele, à nous unir avec les autres hommes, à les respecter, à les aimer & à les regarder comme nos égaux. D'un côté, la confiance en Dieu, la résignation à tous les événemens, & l'espérance d'une vie heureuse qui n'aura point de fin, voilà des objets bien propres à nous tranquilliser & à nous consoler. De l'autre, le concours de nos semblables à faire notre bonheur, comme nous travaillons à faire le leur, & les secours réciproques que nous nous prêtons pour nous préserver des méchans : voilà des considérations bien avantageuses pour notre repos. Tel est le systême de M. de Maupertuis.

II. M. Zanotti a parcouru cet Essai

d'un œil critique. A mon avis, sa censure épargne des endroits qui me paroissent répréhensibles, & tombe quelquefois sur des opinions qui ne le sont pas. L'article principal, sur lequel il n'est point d'accord avec l'Auteur François, concerne la Philosophie Stoïcienne. Pouvoit-elle servir à diminuer les momens malheureux de la vie? C'est ce que nie M. de Maupertuis: c'est ce que prétend M. Zanotti. Ce dernier a raison, selon moi.

III. Le Critique Italien pouvoit contester à l'Auteur François sa définition du plaisir.(*c.* 1) Elle est obscure & incomplette: obscure, en ce que dire que le plaisir est un sentiment que l'on aime mieux avoir que de ne pas avoir, c'est se borner à présenter le plaisir comme une modification de l'ame, sans en exprimer ni l'origine ni la nature; elle est incomplette, en ce qu'il y a telle situation où le sentiment que l'on préfere est vraiment douloureux, comme, par exemple, l'état d'un homme qui, ayant perdu une chose à laquelle il étoit fortement attaché, préfere mille fois sa tristesse aux plus agréables amu-

semens (*a*). Voici une définition du plaisir, plus exacte & mieux développée. *Le plaisir est un mouvement intérieur, analogue & sympatique avec les dispositions de l'ame, causé par l'acquisition ou par l'espérance d'un bien réel ou apparent....*

IV. Cette définition, que personne n'a donnée avant moi, pour le dire en passant, me paroît plus parfaite que celle de Mallebranche, qui fait consister le plaisir *dans l'amour du bien-être*; que celle de Wolf qui le définit *une connoissance intuitive de notre perfection*; que celle de Locke, qui l'ap-

(*a*) Cette critique sera nulle, si M. de Maupertuis au lieu d'appeller le plaisir un sentiment que l'on préfere à un autre sentiment, le définit un sentiment que l'on préfere à la privation de ce même sentiment. Le malheureux privé d'un objet chéri, ne goûtera pas les amusemens, parce qu'ils ont cessé de l'être pour lui; mais se complairoit il dans cet état, s'il avoit le choix de ne pas y être? De même (& c'est un second exemple rapporté par M. Almici) celui que sa mauvaise destinée fait tomber dans le feu, aimeroit mieux sans doute être jetté dans une prison. Mais écartant cette alternative, aimeroit-il mieux être en prison que de n'y être pas?

pelle *un sentiment produit par la possession d'un bien*; que celle d'Heinecius, qui l'établit dans *l'appréhension dérivée d'un bien évidemment agréable.* Wolf & Heinecius ne s'énoncent pas clairement; Locke & Mallebranche ne disent pas assez: ni les uns ni les autres ne développent l'effet ou l'essence du plaisir.

Pour en revenir à la définition de M. de Maupertuis, il ne sert de rien d'y ajouter, comme il le fait, pour la rendre plus précise, que *celui qui se trouve dans cet état, ne voudroit point passer à un autre, pas même à celui du sommeil*; car bien des gens ne cherchent rien au-delà de l'état d'indolence, & toutefois cet état est supportable pour d'autres. Quant au sommeil, celui qui aura envie de dormir, quelque plaisir qu'il ressente, sera forcé de satisfaire à ce besoin de la nature; & celui qui n'aura point la même envie, qu'il goûte ou qu'il ne goûte pas de plaisir, ne sera point dans le cas du sommeil, chose naturelle placée hors du district de notre volonté (*a*).

(*a*) Avec l'addition énoncée, la définition

V. J'accorde à M. Zanotti que donner le plaisir, comme le fait M. de Maupertuis, pour le grand mobile de nos actions, c'est penser comme Epicure, excepté que le Philosophe François concilie ce systême avec la Religion; mais je ne lui accorde point que le plaisir, une fois supposé le premier mobile de nos actions, nous ne devions plus nous embarrasser ni de nos femmes, ni de nos enfans, ni de notre patrie. Tous ces objets, par les relations qu'ils ont

du plaisir, prise dans la rigueur des termes, ne peut convenir qu'à la félicité parfaite, le seul état que l'on n'échangeroit point contre un autre. Quant à la premiere observation de M. Almici, elle prouve seulement que ce qui est plaisir pour l'un ne l'est pas pour l'autre; & cela ne détruit point la bonté de la définition. Pour ce qui est du sommeil, il n'importe pas que l'on puisse ou non se le procurer à son gré. Il s'agit ici non de l'envie naturelle de dormir, mais du desir que l'on pourroit former par réflexion sur son état présent, de dormir ou de ne pas dormir, si le choix nous en étoit donné. Le besoin du corps mis à part, le sommeil seroit embrassé avec avidité par l'infortuné qui souffre, s'il lui étoit offert; tandis que l'heureux qui jouit le rejetteroit avec dédain.

avec nous, portent avec eux leur portion respective de plaisir. En conservant notre patrie, notre famille & tout ce qui nous touche, nous nous conservons en quelque sorte à nous-mêmes, nous nous conservons un bien qui produit en nous un plaisir, sans parler du sentiment qui accompagne les actions bonnes & généreuses, sentiment que les ames bien faites préferent à celui de leur propre conservation.

VI. On ne peut pas dire que la vertu, ainsi que vous l'avez démontré, Monsieur, dans votre Aristippe, soit recherchée sans égard à la volupté qui l'accompagne; qu'on l'analyse, & l'on trouvera que le plaisir qui en découle, est ce qui nous détermine à sa poursuite. Notre amour-propre cherche dans toutes nos actions à se satisfaire; s'il est bien réglé, il trouve sa satisfaction dans la vertu. La vertu donne un plaisir préférable à celui du vice, parce que, suivant les loix de l'ordre, la jouissance en est plus paisible & plus parfaite; au lieu que le vice toujours hors de la regle, est accompagné de trouble

& tend à la corruption de nos facultés spirituelles & corporelles.

VII. M. Zanotti, dans l'évaluation des plaisirs, ne veut pas faire entrer leur durée. Mais de deux plaisirs égaux en degrés & différens en durée, n'est-ce pas le plaisir le plus long, que la raison, si elle est saine, choisira de préférence? Il est bien vrai que la durée n'est pas essentielle, &, pour ainsi dire, intérieure au plaisir même, comme le degré d'intensité; mais ce n'est pas à dire qu'elle ne concoure à former la masse de sa valeur & de son prix.

VIII. Je pense avec M. Zanotti que la question sur la somme des biens & des maux ne peut pas être résolue par une regle générale. Suivant la these de M. de Maupertuis, il y a des hommes, auxquels il arrive dans la vie plus de biens que de disgraces : il en est d'autres qui, par tempérament ou par raison, sont peu sensibles à la peine, & s'affectent vivement des accidens heureux. Ainsi il y a beaucoup d'exceptions à faire à la proposition de l'Auteur François. M. Zanotti remarque encore très-judicieusement que le

desir n'est pas toujours un mal; s'il est accompagné de l'espérance, s'il ne vient pas d'un besoin pressant de la nature, c'est une espece de bien : l'amour de certaines personnes en est une preuve, ainsi que la vie délicieuse des ames prédestinées pour le ciel, lesquelles semblent jouir d'avance de leur bonheur à venir.

IX. Pourquoi M. Zanotti condamne-t-il la division des plaisirs en spirituels & en corporels? A la vérité, le corps est réellement insensible & incapable de goûter par lui-même; toutes ses impressions se portent sur l'ame, & c'est l'ame qui sent. Mais en considérant le milieu par lequel passent certains plaisirs, M. de Maupertuis a très-bien pu former sa division pour jetter plus de jour sur la vaste théorie du bonheur.

X. Je m'étonne avec M. Zanotti que M. de Maupertuis réprouve le système d'Epicure, après avoir placé le bonheur dans le plaisir. Dans le fonds, il n'y a pas beaucoup de différence entre ce système & celui des Stoïciens, qui ne tâchoient de se délivrer des maux, que pour asseoir leur ame dans l'état de repos & de satisfaction, qui, selon

M. de Maupertuis, forme la volupté des Epicuriens. En effet, le plaisir d'Epicure, comme l'a démontré Gassendi, n'est que le contentement & la satisfaction de l'ame; ce qui revient évidemment à la tranquillité qui faisoit le bonheur de la secte Stoïcienne (*a*).

XI. Les Stoïciens se proposoient pour fin de leurs actions moins la félicité que la vertu, ainsi que le remarque le Critique Italien contre l'Auteur François, quoiqu'ils fussent dans l'opinion que la vertu produisoit le bonheur. Que si toutefois dans certaine circonstance elle ne l'entraînoit point après elle, il n'en falloit pas moins l'embrasser, & s'y arrêter comme à

(*a*) Nous ajouterons à ce que dit l'Auteur une observation qui nous paroît établir le rapport réel des deux systêmes en apparence si opposés : c'est que Seneque, ce Stoïcien rigide, commence presque toutes ses discussions morales par une maxime d'Epicure; & c'est sans doute ce qui l'a fait regarder par Scaliger comme un Epicurien. Joignons à cela le témoignage exprès de ce Philosophe. *Mea quidem sententia*, dit-il c. 12 *de Vitâ beatâ, & hoc nostris invitis popularibus dicam, sancta Epicurum & recta præcipere, & si propiùs accesseris, tristia.*

nôtre derniere fin. Je nierai auſſi à M. de Maupertuis, avec M. Zanotti, que toute la doctrine des Stoïciens conſiſtât à ſe rendre maître de ſes paſſions, à faire enſorte que les objets du dehors ne portaſſent point leurs impreſſions juſqu'à l'ame, & à ſe donner la mort lorſqu'on étoit las de vivre. Ces préceptes généraux appartiennent à preſque toutes les ſectes anciennes. Le point capital de l'Ecole Stoïcienne étoit de ſe conduire ſuivant la raiſon & l'exigence de la nature; d'où ils concluoient que pour ſeconder la raiſon, il étoit permis d'aller au-devant de la mort, parce qu'alors elle convenoit à la nature : concluſion dont ils ne faiſoient point une regle générale. En cela, le Stoïciſme eſt bien au-deſſous de la Religion Chrétienne; ce n'eſt pourtant pas à dire, comme M. de Maupertuis le prétend, qu'il ne pût aider à diminuer la ſomme des inſtans malheureux de la vie.

XII. Sans la révélation, dit M. de Maupertuis, la raiſon n'a pu parvenir à découvrir l'immortalité de l'ame & à attendre une autre vie heureuſe ou malheureuſe, ſuivant qu'on avoit bien

ou mal vécu. Les raiſonnemens qu'elle fournit & la croyance de la plûpart des Philoſophes ſur un avenir, démontrent évidemment le contraire. En effet, une ſubſtance qui n'eſt point compoſée (car ſi elle étoit compoſée, on ne conçoit point comment elle rempliroit les fonctions auxquelles elle eſt deſtinée), une ſubſtance qui n'a point de parties peut être aiſément ſuppoſée exempte d'altération & de corruption, puiſqu'elles naiſſent de la déſunion des parties. Si l'ame eſt reconnue pour une ſubſtance ſimple, & par-là même incorruptible, il faut convenir qu'elle n'aura point de fin. Si elle n'a point de fin, elle exiſtera ſans doute dans un état d'ordre & de bonheur, ou de deſordre & d'infortune, relativement aux diſpoſitions bonnes ou mauvaiſes qu'elle avoit contractées en vivant dans le vice ou dans la vertu. *Voyez* Wolaſton, *Ebauche de la Religion nat.* 3 *Part.* Burlamaqui, *Droit de la Nat.* 2 *Part. Ch.* 14; Platon, dans ſon *Phædon*, &c. (*a*)

(*a*) Les dogmes de l'immortalité de l'ame & d'une autre vie ont été adoptés par tous

La révélation nous a donné ſur ces vérités des lumieres cachées aux Payens. L'on peut appliquer ici ce que Paſchal dit de ceux qui jugent des Arts par principes, & de ceux qui en jugent ſans principes. Les uns reſſemblent à

les Légiſlateurs Payens & pluſieurs ſectes de Philoſophes, ſur-tout de ceux qui joignoient la Politique à la Philoſophie, telles que l'école de Pythagore, celle de Platon, &c. mais il eſt certain qu'ils cherchoient plus à les perſuader aux peuples, qu'ils n'en étoient perſuadés eux-mêmes; & que, comme dit Seneque, ils promettoient plus qu'ils ne prouvoient : *promittentium magis quàm probantium.* Quant au raiſonnement, qui paroît ſi ſimple a M. Amici, je ne vois point qu'il ſoit venu dans l'eſprit des Philoſophes Payens. Il porte ſur une vérité qu'ils n'ont pas reconnue, c'eſt que l'ame eſt une ſubſtance ſans parties; ils s'accordoient à la croire matérielle & compoſée, lors même qu'ils l'appelloient ſpirituelle; car le mot *eſprit* ſignifioit chez eux une matiere ſubtile, comme le dit expreſſément Plutarque *de Placit. philoſoph.* Pour les dogmes de l'immortalité de l'ame & d'une vie future, la raiſon nous fournit, ſans révélation, des preuves morales bien plus fortes & plus convaincantes que toutes ces preuves phyſiques, tirées de la nature d'un Etre dont elle n'a par elle-même que des notions ſi obſcures & ſi imparfaites.

celui qui, la montre à la main, vous dit au juſte quelle heure il eſt; & les autres, à celui qui, ſans une pareille regle, ne peut vous dire que l'à-peu-près. La révélation eſt la montre que conſultent les Chrétiens, & que les Payens ne connoiſſoient point.

XIII. Le but de toutes les ſectes étoit de parvenir à la félicité; elles n'étoient diviſées que ſur les objets dans leſquels ils la faiſoient conſiſter. Les Stoïciens la plaçoient dans une vie honnête, conforme à la raiſon; *id eſt, convenienter congruenterque naturæ vivere.* Cicer. *l.* 3 *de finib.* & en cela ils n'étoient pas éloignés des deux préceptes naturels des Chrétiens, *aimer Dieu par-deſſus toutes choſes, & ſon prochain comme ſoi-même.* L'honnêteté ordonne d'honorer l'Être que la raiſon nous préſente comme l'auteur de la nature & de notre exiſtence, elle veut que nous aimions nos ſemblables, puiſqu'ils ſont enfans du même pere, qu'ils ſont revêtus des mêmes attributs, qu'ils jouiſſent des mêmes droits, *&c. Ex quo illud natura conſequitur, ut communem utilitatem noſtræ anteponamus, ut ſalutem hominum in Juris eſſe*

tutelâ arbitremur, &c. dit Ciceron en continuant de parler des Stoïciens. L'avantage eſt ſans doute toujours du côté du Chriſtianiſme qui voit, audelà même de la vie, des motifs de vertu; mais il n'eſt pas moins vrai que le Stoïciſme enſeigne ce qu'il y a de plus convenable & de plus parfait hors de la révélation.

XIV. La vraie patience n'eſt point de ſe ſoumettre aux maux par cette raiſon qu'ils ſont ſans remede. M. Zanotti prétend avec raiſon contre M. de Maupertuis, que ce n'etoit point là la patience des Stoïciens : elle conſiſtoit à ſupporter des maux ſans en avoir la raiſon troublée, & ſans ſortirde la tranquillité qu'elle nous conſeille & qu'elle nous impoſe; conſtance utile à notre être, puiſqu'elle nous épargne des mouvemens contraires à notre repos. Les Stoïciens en cela n'étoient ſoutenus que par la raiſon; les Chrétiens y ſont portés par les plus grands motifs, la réſignation à la volonté de Dieu, l'eſpoir des récompenſes & la crainte des peines. Mais pourquoi les Stoïciens n'auroient-ils pas conſtamment pratiqué les devoirs de piété, de tempé-

rance, de juſtice? Le conſeil de la raiſon, l'eſpérance d'un plaiſir, l'intérêt de leur individu, l'amour du repos, n'étoient-ils pas ſuffiſans pour les y attacher invariablement?...

XV. M. Zanotti définit les principes d'honnêteté, des maximes dont l'infaillible bonté eſt généralement connue & avouée. Il vaudroit mieux, pour en exprimer l'eſſence, les appeller *des maximes convenables & analogues à notre être, à notre nature, propres à notre conſervation, à notre amélioration, & tout-à-la-fois à l'amélioration & à la conſervation des autres hommes.* D'où je conclus que ceux des Stoïciens, qui par hypotheſe détachoient le plaiſir de la vertu, ſuppoſoient l'impoſſible. De la vertu naît le bien; du bien, le plaiſir; de la vertu, du bien, du plaiſir réſulte le bonheur, ou la ſatisfaction intérieure, la quiétude, l'état d'ordre & de convenance qu'exige la nature de l'homme....

XVI. La Philoſophie Stoïcienne pouvoit donc diminuer les inſtans malheureux de la vie & nous rendre heureux, quoiqu'à un degré bien différent de la Religion Chrétienne; parce

qu'une vertu produite par les forces ſeules de la nature, n'eſt pas comparable à une vertu formée par la main de la Divinité : mais les bonnes qualités de l'ame n'en étant pas moins des vertus, philoſophiquement parlant, quoique circonſcrites dans les bornes de la nature & d'un ordre moins parfait & moins ſublimes que celles des Chrétiens; elles ont pu & dû ſervir à rendre la vie plus heureuſe, autant qu'il eſt donné à la vertu, guidée par la raiſon ſeule.

Le ſavant P. Anſaldi a avancé que M. Zanotti nioit l'avantage de la Religion Chrétienne ſur le Stoïciſme, relativement au bonheur; avantage que M. Zanotti releve expreſſément en plus d'un endroit....

Ce défenſeur de M. de Maupertuis prouve, par le raiſonnement ſuivant, que le Stoïciſme ne pouvoit rendre les maux plus légers. *Le ſeul moyen*, dit-il, *de connoître l'état de l'ame, c'eſt par les actions & par les ſignes extérieurs. Or, vouloir qu'une face blême*, (où le P. Anſaldi a-t-il pris que tous les Stoïciens avoient la face blême?)

& enfin ſe donner la mort (comme ſi c'étoit-là un article de foi pour cette ſecte, & un devoir pour tous ceux qui la profeſſoient) *ſoient des ſignes de la tranquillité; c'eſt comme ſi l'on diſoit que le rire eſt l'expreſſion de la douleur; la fuite une preuve d'intrépidité*, &c.

XVII. Sans ſuivre le P. Anſaldi dans toutes ces voies détournées, je lui dirai tout ſimplement que s'il eſt vrai, comme nous l'avons prouvé, que la vertu des Stoïciens étoit une vraie vertu, provenant des diſpoſitions d'une ame réglée par la raiſon de la maniere la plus propre à rendre la vie douce & heureuſe, il faut néceſſairement qu'elle émouſſe le mal & qu'elle ſoutienne l'ame dans un état délicieux.

Il eſt faux que M. Zanotti ait regardé les Stoïciens comme privés de toute idée de Religion, de Divinité, de Providence; il a ſeulement fait abſtraction de leur croyance à cet égard; & quelle qu'ait été leur opinion, il reſtera toujours, ſuivant la remarque du Pere M. Sciara, que le mal devoit ſe briſer contre une ame honnête, maîtreſſe de ſes paſſions, ſoumiſe à la raiſon

raiſon, & réglée ſuivant la nature (*a*).

XVIII. En deux mots, l'homme ſent en lui un principe qui le porte à s'aimer ; il ſent d'une autre part une faculté qui peut lui ſervir à régler cet amour : tout cela eſt naturel à l'homme. Donc s'il ſe ſert de ſa raiſon pour diriger ſon amour-propre, il ne ſe livrera point à des fougues brutales, à de violens accès, à des tranſports nuiſibles à ſon être ; il ne permettra point à cet amour aveugle d'opprimer les autres, de leur ravir ce qui leur appartient, & de leur faire du mal, parce qu'il verra que ſes ſemblables & ſes égaux ne ſont point faits pour être ſoumis à ſes caprices & ſacrifiés à ſes in-

(*a*) Le P. Anſaldi ſuppoſe lui-même que les Stoïciens n'admettoient point de Providence ; cependant Ciceron, L. 3 *de Finib.* dit expreſſément : *Mundum autem cenſent regi numine Deorum* ; & Ciceron ne parloit certainement pas des Stoïciens des derniers tems. On peut voir auſſi Diog. Laërz. VII, 147 ; Plut. *de Placit. Philoſoph.* Note de M. Almici. Nous remarquerons qu'on pouvoit oppoſer à ces autorités pluſieurs autorités contraires. Les variations & les contradictions ſont fréquentes dans toutes les ſectes anciennes.

térêts ; parce qu'il ſentira que ces hommes maltraités peuvent lui rendre offenſes pour offenſes ; & qu'une telle conduite l'expoſera à des déplaiſirs, à des perſécutions, à des inquiétudes & à des remords.

Indépendamment de toute Religion, celui qui vivra ſelon la raiſon, ſera vertueux ; s'il eſt vertueux, il ſera tranquile, il ſera heureux, comme l'*integer vitæ* d'Horace, par la raiſon que celui qui menera une vie oppoſée dans le déréglement & le vice, ſera malheureux, accablé d'inquiétudes, de craintes, & chargé de la réprobation & de la haine générale : or, vivre ſelon la raiſon, c'eſt vivre ſuivant le ſyſtème des Stoïciens (*a*).

XIX. Les Stoïciens permettoient de ſe donner la mort, le plus grand des maux ; leur philoſophie étoit donc impuiſſante contre les maux de la vie. Tel eſt le raiſonnement de M. de Maupertuis

(*a*) Les Théologiens conviennent que les vertus des Payens étoient de véritables vertus morales. S'ils étoient capables d'un bien moral, ils l'étoient d'une félicité proportionnée. *Voyez* S. Thomas, 12, *q.* 109 ; Eſtius, *L.* 2 *Theol. diſt. &c.* Note de M. Almici.

& de ſon Apologiſte. Ce raiſonnement ſeroit de quelque valeur, ſi les Stoïciens ne faiſoient envisager d'autre remede contre le mal, que le ſuicide ; mais bien loin de-là, ils ne vous laiſſoient tourner vos mains contre vous-mêmes, que dans une extrémité où il n'y avoit plus d'autre moyen de ſe délivrer du malheur, d'exercer la vertu d'éviter la néceſſité de mal faire. *In his*, dit Ciceron, *de finib.* l. 3, *exceſſum è vitâ ratio & ſapientia conſentit :* alors la raiſon & la ſageſſe vous permettent de ſortir de la vie.

Il en étoit de leur Philoſophie comme de la Médecine, qui conſeille de couper un membre, lorſque la guériſon en eſt déſeſpérée. Toutefois la Médecine eſt la conſervatrice du corps humain ; de même la Philoſophie Stoïcienne, hors ces cas extrêmes & rares, ſera une conſolatrice bienfaiſante & propre à nous rendre heureux. Pluſieurs Hébreux, ſuivant la remarque de Grotius ſur les Juges, XVI, 30, penſoient que quelqu'un qui ſe trouvoit dans la réprobation de Dieu, pouvoit ſe livrer à la mort, comme ſi Dieu en l'abandonnant, l'autoriſoit à cette

action. Eſt-ce à dire pourtant que leur Religion n'étoit point utile pour les conduire à une vie modérée, juſte, douce, égale & tranquille.....

S. Clément d'Alexandrie, *ſtrom.* 4, diſoit qu'il en étoit des ſectes des Philoſophes Payens, comme des noix où tout n'eſt pas bon à manger. Les Stoïciens ont avancé, ſi vous voulez, comme tous les autres, de fauſſes maximes ; faudra-t-il pour cela condamner & rejetter toute leur doctrine comme mauvaiſe ? Parce qu'ils ſeront tombés dans une erreur, il ne ſervira de rien d'obſerver leur maximes droites & ſaines ? Rome avoit certaines loix qui n'étoient ni ſages ni avantageuſes, eſt-ce que ſes autres loix n'entretenoient point la paix & le bonheur dans les familles & dans la ſociété ?

XX. Le P. Anſaldi reſpecte & releve avec raiſon l'autorité des Peres ; c'eſt à eux que nous appellons de ſes jugemens ſur les Stoïciens. S. Grégoire de Nazianze, dans ſa Lettre à Eudoxe, met la Philoſophie Stoïcienne au-deſſus de toutes les autres. « *Je loue*, dit-il, *la magnanimité des Stoïciens, qui défent les objets du dehors d'altérer la*

félicité du sage ; concentré dans son cœur, il jouiroit du bonheur dans le taureau de Phalaris : c'est pour cela que j'admire non seulement nos freres, dont la vertu brave & surmonte le péril, mais encore ces Philosophes que la foi n'a point formés. Ce Pere croyoit donc que le Stoïcisme fut contre le malheur un contrepoids assez fort. S. Jérôme, sur Isaïe, prouve que la Philosophie Stoïcienne s'éloignoit peu de la doctrine du Christianisme. S. Clément d'Alexandrie dit qu'elle disposoit à l'observance des préceptes évangéliques. *Voyez* Juste-Lipse, *Manud. ad Phil. Stoïc. l.* 1. S. Charles Borromée avoit coutume de dire que la lecture des Ecrits d'Epictete le détachoit de la terre & le tournoit vers le ciel. Plusieurs d'entre les Peres enfin ont cru pouvoir prier pour le salut de Plutarque, de Marc-Antonin, d'Epictete, tant ils avoient trouvé de ressemblance entre leur Philosophie & le Christianisme, entre leurs mœurs & les mœurs chrétiennes.

M. de Montesquieu a été vivement atttaqué sur ce qu'il avoit donné aux Stoïciens les louanges que ne leur ont

pas refusées les Peres de l'Eglise. Si l'on en croit le Pere Ansaldi, M. de Montesquieu a dit pour sa défense, qu'il avoit loué leurs préceptes, non leurs principes, & leur *morale apparente*. M. de Montesquieu n'a point appellé la morale des Stoïciens une morale apparente, mais une morale vraie, pure, héroïque, toute dirigée à la vertu, prescrivant les devoirs de la société, & propre à contribuer au bonheur du genre humain. Il a dit seulement à ses Censeurs qu'il avoit loué la Philosophie Stoïcienne, abstraction faite de la Religion, & qu'il n'avoit pas même eu le dessein de la lui comparer, loin d'avoir voulu lui donner la préférence....

XXI. Nous laisserons les panégyriques de la morale Stoïcienne & de son utilité, faits par les plus savans personnages. *Voyez* Dacier, sur les *Réflexions de Marc-Antoine ;* Justelipse, *Manud. ad Ph. Stoïc.* Scioppius, *Elem. Philos. Stoïc.* Politien, *Pref. manu. Epict.* Gravina, *de ortu & progressu Juris civil.* Tommas. *de Phil. Stoïc.* Selden, *Jus naturæ sec. discipl. Hebr.* Buddée, *Hist. Jur. nat.* &c. Il est in-

concevable comment on a pu faire un crime à M. Zanotti d'avoir pensé comme tous ces grands hommes.

XXII. C'est un trait admirable sans doute de la Providence, d'avoir attaché à l'exercice de la vertu, pour nous engager à nous y fixer, une récompense qui nous rend heureux, indépendamment de celle que nous fait espérer la révélation. N'insultons point ceux qui s'appliquent à démontrer cette sage économie du Créateur. Animons-les, au contraire, puisqu'ils élevent la vertu & qu'ils la montrent sous l'aspect qui la fait aimer....

Je vous ai dit mon avis, Monsieur, pour obéir à vos ordres pressans, toujours conduit par l'amour de la vérité, & sans aucune vue personnelle contre l'Auteur François, & encore moins contre l'illustre Pere Ansaldi, dont la vaste érudition est si utile à la république des Lettres.

Nous avons borné notre critique à quelques remarques, sans prendre aucun parti ni pour ni contre M. de Maupertuis. Nous n'aurions pû nous livrer à nos réflexions, sans nous jetter dans

des discussions qui auroient trop chargé cet article. M. Almici est clair, précis & méthodique, qualités rares chez les Dissertateurs. Ses idées nous ont paru justes en général. Un Critique impartial comme lui auroit pû, ce semble, concilier aisément les deux partis. Qu'après avoir écarté les propositions incidentes, les disputes de mots & les fausses imputations, l'on fasse un exposé simple & net des opinions de chaque parti, avec un résumé précis & fidele de leurs raisons dépouillées de tout ce qui ne tend point à éclaircir les questions agitées, & les Censeurs & leurs adversaires seront fort étonnés de se trouver si près de penser les uns comme les autres. Modérez l'enthousiasme de ceux-ci, adoucissez l'humeur de ceux-là ; ils auront peu de chose à se céder mutuellement, &, la passion à part, bientôt ils seront tous d'accord. La dissertation que nous venons de traduire est tirée d'un *Recueil Italien d'opuscules scientifiques & philologiques, imprimé à Venise, tom.* 7. « Nuova Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici, tom. 7. In Venezia, » 1760 presso Simone Occhi. » L'E-

diteur de ce Recueil a trop négligé la revue des épreuves. Les noms propres, sur-tout les noms propres François, y sont défigurés d'une maniere étrange; au lieu de *Maupertuis*, on lit dans tout le cours de la dissertation, *Mompertus*; *Lassendo* pour *Gassendi*, *Montesgrier* pour *Montesquieu*, &c. Ces négligences embarrassent & détournent les Lecteurs.



ARTICLE IV.

EMBRYOLOGIA sacra, &c.

« EMBRYOLOGIE sacrée, *ou* Traité » du devoir des Prêtres, des Médecins & d'autres, sur le salut » éternel des enfans; par M. *Cangiamila*, Chanoine Théologal de » Palerme, *&c.* »

Troisieme Extrait.

DANS le compte que nous avons rendu des deux premiers Livres de cet Ouvrage, l'on a vu l'Auteur occupé des avortons & des secours qu'on peut donner aux enfans qui ont le malheur de se trouver dans le sein de leur mere, lorsqu'elle vient à mourir. Il s'agit, dans le troisieme Livre, du devoir des Pasteurs & de leur vigilance à l'égard des enfans dans les accouchemens difficiles & désespérés. L'objet est ici plus compliqué, puisqu'il faut que les attentions se partagent entre la mere & l'enfant, qui sont l'un & l'autre dans la circonstance la

plus critique. L'opération césarienne peut leur être également salutaire: la difficulté de l'accouchement peut venir de l'ignorance des principes de l'art; le premier moyen qui pourroit favoriser cette fonction naturelle, est la situation de la femme. M. Cangiamila cite Heister sur la facilité qu'ont les femmes à accoucher debout; c'est ordinairement cette attitude que tiennent les jeunes filles qui mettent au monde des enfans secrettement, sans aucun secours. D'après l'Auteur des Causes célebres, on dit que les femmes en Abyssinie accouchent à genoux promptement & très-heureusement, sans l'assistance de personne. L'Auteur a grande confiance à la chaise pour les accouchemens, décrite dans la Chirurgie d'Heister; il desireroit que les Curés fissent en faveur des pauvres la dépense de cette commodité, ou qu'ils en procurassent la construction. Il trouve heureuses les femmes Indiennes, qui, suivant ce que rapporte Boërrhaave, pondent, pour ainsi dire, leurs enfans, puisqu'ils viennent au monde avec la plus grande facilité, dans leurs membranes. M. Cangiamila prend de-là

occasion de blâmer les Sages-femmes, qui rompent les enveloppes pour procurer la sortie du fœtus; il ne le permet que dans les cas où l'enfant courroit le risque de perdre la vie, & dans celui où l'on craindroit qu'il ne fît, à raison de la forte résistance des membranes par leur grande épaisseur, des efforts inutiles pour les déchirer lui-même. Dans la plûpart des provinces de l'Amérique, ce sont les maris qui accouchent leurs femmes, si elles ont besoin de secours étrangers. On ne blâme pas l'usage des peuples civilisés qui se servent de Chirurgiens; mais on pense qu'il seroit plus décent que des femmes fussent instruites par un habile Chirurgien, nommé par le Magistrat. Cette précaution, sagement prise à Paris par les bienfaits de M. de la Peyronie, avoit été le vœu de Muratori dans son Traité *della publica Felicit. cap.* 11, & de Bartholin, dans son Ouvrage *de insolitis partûs Viis*; & devroit avoir lieu dans toutes les villes.

L'usage du tire-tête est recommandé pour faciliter les accouchemens lents, & ceux où la tête est enclavée. L'Au-

teur donne une description très-détaillée de cet instrument ; s'il avoit connu les perfections qui y ont été ajoutées par M. Levret, Accoucheur de Madame la Dauphine, il auroit rendu ce premier chapitre plus utile à cet égard.

Lorsqu'il n'est pas possible que l'enfant vivant soit tiré du sein de sa mere, il faut avoir recours à l'opération césarienne. On trouve ici un précis historique sur l'invention & les progrès de cette opération, qui feroit honneur à tout Savant occupé par état de l'art de guérir. L'analyse des opinions contraires est faite avec intelligence, d'après les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere ; le dommage qu'a souffert l'humanité par le discrédit de l'opération césarienne, est exposé avec intérêt ; & l'on frémit que l'usage des crochets, qui dépeçoient cruellement un enfant, ait prévalu dans la pratique, quoiqu'on ait remarqué qu'ils étoient souvent aussi préjudiciables à la mere, que meurtriers pour l'enfant. Le premier chapitre est terminé par la relation de beaucoup de cas où l'opération césarienne a été faite avec succès. L'on déplore le sort des pays où elle n'est

pas aussi en vogue qu'elle devroit l'être. Le Protomédicat de Sicile a remédié à ce mal par un édit perpétuel, qui ordonne que tout Chirurgien, avant que d'être admis à la réception, sera soigneusement examiné sur la méthode de pratiquer l'opération césarienne sur une femme vivante.

M. Bianchi, dans son Traité de la génération, a jetté des doutes sur la possibilité de l'opération césarienne ; il croit que dans les cas où elle a réussi, la conception étoit ventrale, c'est-à-dire, que le fœtus n'avoit point été formé dans la matrice, mais dans la trompe ou dans l'ovaire. Il croit que la section de la matrice feroit nécessairement mortelle. Cette opinion, qui ne peut tenir contre les faits, est réfutée dans le second chapitre. Le troisieme est employé à l'examen des observations qui prouvent qu'on a véritablement incisé la matrice sans inconvénient. M. Cangiamila rappelle plusieurs cas de rupture de matrice, & parle, d'après Paré, de l'extirpation de ce viscere. On a accordé à M. Bianchi que quelques femmes sont mortes après l'opération césarienne ; mais l'hé-

morrhagie n'a jamais été la cause de ce fâcheux événement. Pour accréditer l'opération césarienne, l'Auteur la met en parallele avec différentes opérations de Chirurgie qui sont plus dangereuses, & de la pratique desquelles on retire néanmoins le plus grand fruit. Telle est, entre autres, l'opération de la taille, dont il expose plusieurs méthodes. On assure avec raison, contre le sentiment de M. Bianchi, que l'opération césarienne est beaucoup plus sûre lorsque l'enfant est dans la matrice, que dans les conceptions ventrales, par la raison que les attaches du placenta dans ces derniers cas peuvent avoir contracté des adhérences en différens endroits, dont il feroit dangereux de le séparer.

Dans le quatrieme chapitre, on détermine les cas où l'opération césarienne peut être pratiquée, & ceux où il faut s'en abstenir. Il est fait avec précision, d'après les meilleurs Auteurs, & l'on y trouve sommairement la doctrine établie à ce sujet dans le second tome des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. Ce morceau mérite d'être médité, & il préviendra l'a-

bus d'une opération qu'on a souvent faite trop légerement & sans nécessité marquée.

Après avoir jugé la question par les connoissances anatomiques & chirurgicales ; l'Auteur examine jusqu'à quel point la mere est obligée de se soumettre à l'opération. Le P. Théophile Rainaud, Jésuite, a donné un Traité théologique sur cette matiere, dont M. Cangiamila fait le plus grand cas. C'est le salut de l'enfant, qui est la principale raison déterminante : la mere doit s'exposer à tout pour procurer le Baptême à son fruit ; mais comme on peut administrer ce sacrement par injection dans la matrice même, lorsqu'on se sera assuré par ce moyen de la vie éternelle de l'enfant, exposera-t-on la mere au danger de l'opération, dans le doute de pouvoir conserver la vie temporelle de l'enfant ? Il y a ici une controverse du P. Raynaud contre Sanchez sur un passage de S. Thomas. On discute ensuite sur l'hérédité des jumeaux qu'on mettroit au monde par l'opération césarienne. Comme on ignore quel est celui qui seroit venu naturellement le premier, les biens doivent

être partagés également entre eux. Cette queſtion en amene une autre de plus grande importance : s'il s'agiſſoit d'un héritage indiviſible, tel que la ſucceſſion à un royaume, ce ſeroit au Roi pere à ſe déterminer par prédilection pour celui des enfans dont il voudroit faire choix; & au défaut du pere, la nation choiſiroit l'enfant à qui elle voudroit obéir. Tout ceci eſt tiré du Pere Raynaud, qui, d'après Carrenza, obſerve que les enfans tirés par l'inciſion, ne ſont ſuſceptibles des effets civils, que lorſqu'ils ſont venus à terme. En Eſpagne, on exige qu'ils ayent reçu le Baptême & qu'ils ayent ſurvécu vingt-quatre heures à leur naiſſance.

Michel Bodowingerius, Médecin d'Anvers, a attaqué la doctrine du P. Raynaud, prétendant que perſonne n'eſt obligé de ſe ſacrifier pour ſon prochain, que dans le cas où l'on eſt tenu de pourvoir à ſon ſalut; & qu'il faut même regarder cela comme un acte héroïque de perfection, & non comme l'obſervation d'un précepte. M. Cangiamila prend la défenſe du Pere Raynaud dans le cinquieme chapitre; il trace aux Paſteurs la conduite de

prudence qu'ils doivent tenir pour engager les femmes à ſe laiſſer opérer, & l'ordre des repréſentations, ſuivant les motifs capables de leur faire deſirer l'opération pour leur propre conſervation; on déduit enſuite comment les Chirurgiens doivent ſe comporter à cet égard : ils ſeroient coupables de péché mortel, & ſujets à être réprimandés par le Magiſtrat, s'ils ne s'acquitoient pas de leur devoir en ſemblable occaſion. On cite l'autorité d'Heiſter, qui veut que dans le cas de beſoin on contienne la femme, & qu'on lui faſſe l'opération malgré elle : ceci nous paroît un peu violent. On fait aux Chirurgiens un cas de conſcience d'être ſuffiſamment fournis de Livres de leur art, & notamment de ceux qui traitent des accouchemens difficiles & de l'opération céſarienne, & qu'ils ayent les inſtrumens néceſſaires. Tous les Chirurgiens de la Sicile ſont obligés par un réglement fait depuis peu, d'avoir un tire-tête. Les Gouverneurs des provinces, & tous ceux à qui le ſoin des peuples eſt confié, ſont exhortés à avoir la plus grande attention ſur cet objet, puiſqu'il n'y en a point qui doivent

plus vivement exciter leur prévoyance & leur ſollicitude.

La poſſibilité de conférer le Baptême à l'enfant retenu dans la matrice, & la validité de cette maniere d'adminiſtrer le ſacrement, ſont le ſujet du ſixieme chapitre. La premiere de ces deux propoſitions eſt prouvée d'après les Maîtres en l'art des accouchemens; & la ſeconde, par l'autorité des Théologiens caſuiſtes. Il y a une diſſertation ſavante ſur le texte de l'Evangile, *niſi quis renatus fuerit*, &c. & ſur pluſieurs autres, relatifs à la régénération ſpirituelle par le ſacrement de Baptême.

Quoique M. Cangiamila ſe ſoit appliqué à prouver la validité du Baptême des enfans dans le ventre de la mere, par l'autorité de S. Auguſtin, il y a quelques Peres & Docteurs oppoſés à ce ſentiment, tels que S. Iſidore, S. Thomas, S. Bonaventure, Albert le Grand & Scot, qui ſe fondent auſſi ſur un paſſage de S. Auguſtin. Le ſeptieme chapitre eſt employé à réſoudre les objections qu'on peut faire à ce ſujet, en diſtinguant les ſens que donnent les expreſſions *nativitas in utero* & *nativitas ex utero*. On cherche, par la comparaiſon de pluſieurs paſſages de S. Auguſtin, à déterminer la vraie ſignification des paroles, d'après leſquelles on prenoit ſon témoignage contre la validité du Baptême des enfans avant leur naiſſance.

On ſuit la même matiere dans le chapitre huitieme, & l'on y répond aux textes tirés des autres Peres & Docteurs qui avoient mal ſaiſi la penſée de S. Auguſtin. La validité du ſacrement étant ſolidement établie d'après cette controverſe, il reſtoit à réſoudre une queſtion ſur la partie qui reçoit l'ablution. Tous les Théologiens, & le décret de la Sorbonne conſervé dans l'édition Françoiſe des Accouchemens de Deventer, veulent que l'eau touche immédiatement une partie de l'enfant. M. Cangiamila examine ſi le Baptême ſeroit bon ſur les membranes. Pluſieurs Théologiens anciens & modernes regardent les membranes comme des parties propres de l'enfant; elles lui ſont jointes; elles ſont une continuation de ſon corps, elles croiſſent avec lui, elles ont des arteres & des veines communes, qui ſervent à la

circulation du sang & à la vie du fœtus : ainsi on doit regarder le placenta, les membranes & les vaisseaux ombilicaux comme ne faisant qu'un tout avec l'enfant. Roncaglia n'admet cependant dans ce cas le Baptême que sous condition ; mais, suivant M. Cangiamila, cette question est purement spéculative, & aura très-rarement lieu dans la pratique ; puisque s'il s'agit d'enfant venu au monde, rien n'empêche qu'on n'ouvre les membranes pour le baptiser ; & si l'enfant est dans le ventre de sa mere, la Sage-femme peut les ouvrir, si l'enfant ne les a lui-même percées dans les efforts qu'il a faits : si leur épaisseur empêchoit cette lacération, le Baptême sous condition auroit lieu.

On traite dans le chapitre neuvieme, du Baptême des monstres. Le Rituel Romain a décidé les cas où l'on doit baptiser sous condition ; l'eau doit être versée par préférence sur la partie qui a le plus de ressemblance à la conformation humaine. La formule du Baptême conditionnel est, *si tu es homme.* La plus grande difficulté est de savoir si par la pluralité des corps on

doit juger de la pluralité des ames. Quelques exemples donnent à ce sujet toutes les instructions nécessaires. Si deux corps sont unis ensemble, comme on en voit des figures dans Paré, il faut deux Baptêmes ; mais dans le péril pressant, on peut ne se servir que d'une formule au plurier : « Je vous » baptise : » *Ego vos baptizo.* Si un seul corps avoit deux têtes, l'une sera baptisée absolument, & l'autre sous condition, *si tu es un autre homme.* L'Auteur étend ses préceptes sur plusieurs autres especes qui rentrent pour le point en question dans le principe général du Baptême absolu & du conditionnel. Il s'éleve ensuite contre la cruauté d'étouffer les productions monstrueuses. Quelque difformes qu'elles soient, il n'est pas permis par les loix de l'humanité de les priver de la vie.

Il n'y a rien de plus intéressant sur le compte des enfans que ce qui fait le sujet du chapitre dixieme. Ils viennent souvent au monde, sur-tout dans les accouchemens difficiles, sans aucun signe de vie, quoiqu'ils ne soient pas véritablement morts. C'est l'état où l'on voit les adultes dans une syncope

léthargique, & où se trouvent les noyés qu'on peut rappeller d'une mort apparente, à la vie. M. Cangiamila rapporte plusieurs faits bien circonstanciés d'enfans qu'on avoit cru morts, & qui ont donné ensuite des marques de vie. La possibilité de cet état de mort apparente est prouvée par la raison, par l'expérience & par le sentiment des meilleurs Auteurs. On distingue les différens degrés d'*asphyxie* ou de privation du pouls ; on rappelle à ce sujet les observations de Boërrhaave, d'Hoffman, de Lancisi, de Ranchin, de MM. Haller, Bruhier & Louis. On explique dans le chapitre suivant comment la vie peut subsister sans respiration & sans circulation, du moins apparente ; les arbres & les animaux fournissent des exemples de semblables phénomenes.

Le chapitre douzieme établit pour cause de la suspension des fonctions vitales dans les enfans, la fatigue qu'ils essuient dans le travail de l'accouchement. On expose dans le treizieme les principales causes qui rendent les enfans plus sujets à l'asphyxie dans le ventre de leur mere, qu'après leur naissance.

sance. De-là il suit (& c'est l'objet du quatorzieme chapitre) qu'en connoissant bien les loix de l'économie animale, on doit présumer qu'un enfant qui paroît mort, n'est que dans un état de syncope, sur-tout lorsqu'on ne remarque sur son corps aucune plaie mortelle, & qu'il n'est point attaqué de putréfaction, qui seroit le signe indubitable d'une mort certaine. On cite quelques observations dans le chapitre quinzieme, pour prouver que les signes de la mort sont régulierement très-incertains aux enfans qui viennent de naître. Le défaut de putréfaction ne prouve pas qu'ils ne soient pas morts, & même depuis long-tems. Il y a des exemples de fœtus conservés dans le ventre de leur mere pendant plusieurs années sans corruption. La putréfaction de quelque partie ne prouve pas l'extinction du principe vital dans tout le corps. Fabrice de Hilden y a été trompé, en croyant qu'un enfant étoit mort, parce que la partie qui sortoit, exhaloit une odeur cadavéreuse. M. Cangiamila, qui a adopté contre MM. Winslow & Bruhier la doctrine de M. Louis sur les signes de la mort, rapporte

rapporte d'après ce dernier les signes caractéristiques par lesquels on distingue la gangrene qui s'empare des parties vivantes, de la putréfaction dont les parties mortes sont susceptibles.

Les secours qu'on doit donner aux enfans pour les rappeller d'une mort apparente à la vie, sont déduits dans le seizieme chapitre. Il faut d'abord leur souffler avec un tuyau de l'air chaud dans la bouche, avec la précaution de leur fermer les narines, afin que cet air pénetre dans les poumons pour leur donner & au cœur le jeu qui leur manque. On conseille en second lieu de sucer le mammelon de l'enfant. Les houppes nerveuses qui entrent dans sa structure rendent cette partie très-susceptible d'être ébranlée; & l'on a des exemples d'enfans rappellés à la vie par ce secours : on en établit l'efficacité sur le rapport que les nerfs du mammelon ont avec le plexus cardiaque & le pulmonaire, & avec tout le corps par la paire vague. 3°. On chatouille la plante des pieds avec un pinceau. 4°. On baigne les enfans jusqu'au col dans une décoction aromatique, tels que le laurier, le romarin,

cuits dans du vin. On loue aussi l'aspersion d'eau froide, comme on s'en sert pour les personnes tombées en syncope. 5°. On conseille d'exposer l'enfant à la fumée du placenta qu'on brûlera à côté de lui; cela sera plus efficace, si l'on ne l'a point coupé. 6°. De souffler de la fumée de tabac dans les intestins avec l'instrument que M. Louis a fait graver dans ses observations sur les noyés. A son défaut, on se servira d'une pipe. Les Sages-femmes en Sicile mettent le bec d'une poule vivante dans le rectum de l'enfant. Il ne faut pas se rebuter d'abord du peu de fruit de ces secours; le plus grand succès a été la récompense de la persévérance avec laquelle on les a continués. M. Cangiamila paroît n'avoir pas connu un secours essentiel : l'enfant n'est souvent sans apparence de vie que parce qu'il a été froissé & contus. On fait assurément fort bien de le réchauffer & d'employer les moyens indiqués ; mais il seroit à souhaiter que préliminairement on donna un peu de liberté aux vaisseaux par une petite saignée. On a éprouvé en France qu'en coupant le cordon umbilical, on pou-

voit tirer un peu de sang à l'enfant, en proportion de son état, & que cette évacuation a été de la plus grande utilité.

Cet état de mort apparente fait naître un doute sur l'administration du Baptême. Il faut, suivant l'Auteur, le donner sous condition, avant que de commencer les secours indiqués. C'est la solution de la difficulté, qui fait le sujet du dix-septieme chapitre; les deux suivans donnent la confirmation de ce principe d'après l'autorité des Théologiens les plus respectables, & particulierement de *Feisons*, Général de l'Ordre de S. Benoît en Espagne, qui a disserté, à l'occasion de l'absolution, sur les signes douteux de la mort actuelle, & qui a parlé amplement des secours qu'on peut donner aux noyés. On rapporte son propre texte qui occupe six pages *in-folio*.

Le vingtieme chapitre est une digression sur les noyés qu'on a tirés de l'eau sans apparence de vie, & qui l'ont recouvrée ensuite : les observations sont tirées des meilleures sources. L'Auteur prouve dans le chapitre suivant, par des exemples pris de l'His-

toire naturelle des animaux, que les hommes peuvent vivre sous les eaux par l'usage des voies particulieres qui servent à la circulation du sang dans le fœtus. Lancisi, Médecin du Pape Clément XI. s'opposa à ce qu'on mît au nombre des miracles opérés par l'intercession de S. Stanislas Kostka, la résurrection de deux enfans; parce qu'il soupçonnoit que l'ouverture du trou ovale avoit pu leur conserver la vie sous les eaux.

Le vingt-deuxieme & dernier chapitre du troisieme Livre expose les secours qu'on peut donner à ceux qu'on croit noyés. M. Cangiamila fait non-seulement usage des moyens indiqués par M. Louis à ce sujet; mais dans la discussion des raisons qui en prouvent la préférence, c'est toujours d'après cet Auteur qu'il parle. Ces derniers chapitres, qui traitent des enfans sans apparence de vie & des noyés, n'étoient pas dans la premiere édition. M. Cangiamila a jugé à propos de les ajouter pour l'utilité des uns & des autres, dans son nouvel Ouvrage. Ils ont eu l'approbation de l'Académie royale des Médecins de Palerme, & ils ont été

insérés par extrait dans l'ordonnance du Protomédicat de Sicile, édit perpétuel & qui a toute la force d'une pragmatique sanction.

Nous donnerons dans le Journal suivant le quatrieme & dernier Extrait de cet Ouvrage.



ARTICLE V.

ADRESSE de Jérémie Broche, *Relieur, présentée aux Amateurs de la Littérature, par laquelle il leur recommande son projet pour faire connoître plus facilement les bibliotheques & pour rendre les Livres moins incommodes & plus utiles aux Lecteurs.*

JEREMIE BROCHE représente que depuis qu'il se mêle de Livres, il a remarqué que bien des personnes qui rassemblent des bibliotheques, en étudient uniquement les titres; que par conséquent rien ne seroit si utile que certaines marques ou caracteres qui servissent à les distinguer promptement; que, puisque c'est une ambition générale parmi les gens de bon goût & les Critiques de connoître les Livres, sans cependant se donner la peine de les lire, tous les moyens & expédiens qui conduiront à cette fin ne peuvent être que bien reçus. N'est-il pas honteux qu'il n'y ait dans toute

une maison que le Bibliothécaire qui connoisse les Livres contenus dans une grande bibliotheque? C'est donc cette connoissance complette & distincte que Jérémie Broche se flatte de procurer, aux possesseurs mêmes des bibliotheques, au grand profit de la société & au sien particulier.

Il ne présume point que cette nouvelle méthode soit entierement de son invention; il avoue franchement que, comme tant d'autres grandes découvertes, celle-ci n'est dûe qu'au hasard. Le Suppliant ayant remarqué un jour qu'un personnage considérable de cette ville, qui n'avoit gagné son bien que par des emplois ecclésiastiques, ne voyoit jamais Livre qui eût forme de Bible, sans rire; & qu'une autre personne, dont le pere étoit Juge, ne voyoit jamais de Livres de Loix sans tressaillir: il en conclud que, comme le veau blanc & le maroquin faisoient reconnoître aussi-tôt à ces deux personnes les Livres de Théologie & de Droit, d'autres signes certains pourroient de même faire distinguer à chacun dès la premiere vûe, l'objet & le contenu d'un Livre; de sorte que quel-

que bibliotheque considérable qu'on eût, on pourroit calculer très-promptement combien on y a de Droit, de Médecine & de Théologie. C'est ce qu'on offre de faire à un prix très-raisonnable & avec toute l'exactitude requise.

Pour entrer dans un peu plus de détail, il aura l'honneur d'observer que les Livres de Médecine pourroient être distingués par une marque noire sur le dos, couleur convenable, vû l'obscurité de la plûpart des Auteurs. Le violet serviroit aux Livres de Théologie, & seroit le *noli me tangere* de ces respectables Ouvrages. On comprend facilement qu'il y auroit toutes sortes de subdivisions pour faciliter cette opération; par exemple, au milieu du noir, qui seroit la couleur des Livres de Médecine, on se serviroit d'une petite étiquette verte pour les Livres de Botanique; d'une couleur de feu pour ceux de chymie, couleur de sang pour ceux de Chirurgie. C'en est assez, sans doute, pour faire voir l'utilité de ce plan.

Non content de cette indication, le Suppliant rapportera deux exemples de

méprises tout-à-fait dangereuses, qui arriverent faute d'un signe distinctif au dos du Livre. D'abord le Suppliant n'oubliera jamais qu'il fut rudement fouetté lorsqu'il étoit jeune, pour avoir pris à l'église la Philosophie occulte de Corneille Agrippa, au lieu d'un Livre de priere. 2°. Une jeune Dame qui attendoit son amant avec humeur, ayant pris pour se distraire une Pratique de piété, au lieu des Poésies de Rochester, elle n'eut pas lu une minute, qu'elle tomba dans des vapeurs dont elle a été long-tems malade. On distingueroit encore par la reliure les Ouvrages des différens siecles; & comme, quant aux modernes, le sort en est incertain, ou que la façon de penser des Auteurs n'y est pas assez développée, on les laisseroit brochés jusqu'à la décision du Public, avantage d'autant plus remarquable, que les bibliotheques ne seroient pas embarrassées de ce fatras qui en fait aujourd'hui le défaut.

Combien d'autres rafinemens ne pourroit-on pas imaginer dans ce systême? Lorsqu'un Biographe auroit cé-

lébré quelque Héros, les successeurs de ce Héros feroient mettre le Livre en feuilles dorées sur tranche. Ce seroit aussi l'ornement dont les Dames pareroient nos Romanciers. La Poésie, comme du pain d'épice doré, seroit ajustée avec toute la magnificence imaginable. L'écaille de tortue serviroit pour caractériser la variété des Auteurs de voyages. La modeste simplicité des reliures de l'Université de Cambridge serviroit pour les Auteurs classiques, pour la bonne Littérature & les Sciences profondes; tandis que les compilateurs, cette foule nombreuse de gens que les Libraires appellent *Auteurs*, seroient couverts en veau bigarré. Nos faiseurs de bagatelles seroient en papier marbré; les Livres de controverse en veau taché. A l'égard de nos Traducteurs modernes, de peur que leurs Ouvrages ne durassent trop long-tems, on ne les couvriroit qu'en papier bleu.

Par ce moyen, toute la science ne seroit pas confinée à l'insipide pédant; l'homme du monde & le courtisan sauroient d'après le titre, ce qu'il faut penser de chaque Ouvrage.

Jérémie Broche ne se borne pas à une seule exposition de son projet; il est en état de montrer aux curieux des échantillons de son travail, parmi lesquels on verra Stukely & Spencer en maroquin bleu, Guthrie & Tite-Live en rouge, Salmon & Phil. Miller en veau bigarré, Churchill & Waller en veau façon d'écaille, Thomson & Douglass en veau tanné, *&c.* D'après ces essais, il ne doute pas que les amateurs de la Littérature ne veuillent bien employer ses foibles talens.



ARTICLE VI.

LEOPOLDI Avenbrugger, *Medicinæ Doctoris, in Cæsareo-Regio Nosocomio Nationum Hispanico Medici ordinarii, Inventum novum ex percussione thoracis humani, ut signo abstrusos interni pectoris morbos detegendi. Vindobonæ*, 1761.

« NOUVELLE Découverte de la percussion du thorax, comme moyen » de reconnoître les maladies cachées dans l'intérieur de la poitrine; par M. *Avenbrugger*, Docteur en Médecine & Médecin » ordinaire de l'Hôpital Impérial-Royal-Espagnol des Nations. A » Vienne, 1761. Brochure *in*-8°. » de 95 pages. »

L'AUTEUR de cet Ouvrage regarde la poitrine comme un tonneau lequel étant frappé, rend, comme chacun sait, un son plus sourd quand il est plein, & un son plus distinct, s'il est vuide. La différence du résonne-

ment de la poitrine, frappée méthodiquement avec l'extrêmité des cinq doigts de la main réunis en pointe, peut, selon M. Avenbrugger, indiquer l'existence de maladies qui resteroient inconnues sans ce signe. Les coups doivent être plus ou moins forts, suivant l'âge & la vigueur du sujet, & l'on exige que la main du Médecin ou du Chirurgien soit gantée, ou qu'on frappe la poitrine par-dessus la chemise parce que la main nue sur la poitrine à nud produiroit par le contact des surfaces unies, une espece de bruit qui changeroit la nature du son qu'on doit tirer. Il faut réitérer l'expérience de la percussion & en considérer le résultat, l'homme ayant la poitrine dans l'état ordinaire, ensuite après une inspiration, l'air étant retenu dans les bronches, puis après l'expiration. Le changement de son que ces différens états produisent est d'une grande utilité pour asseoir un jugement solide. Quand on frappe la partie antérieure de la poitrine, il faut que le malade se tienne la tête droite & qu'il jette ses bras en arriere. Dans cette attitude la poitrine prononce en-devant; la peau, les mus-

cles & les côtes sont tendues, & le retentissement est plus distinct. Lorsqu'on frappe les côtés de la poitrine, le bras du côté où l'on opere doit être porté sur la tête; & quand on doit frapper le dos, il convient que le malade se voûte par la flexion du tronc, & qu'il porte ses bras en-devant. On assure que toutes les personnes qui voudront éprouver sur elles-mêmes ou sur d'autres, quoiqu'en bonne santé, les effets de ces différentes percussions, connoîtront par la variété des sons combien on doit faire de cas de ce signe pour le diagnostic des maladies de l'intérieur de la poitrine; il faut même acquérir par ces essais l'habitude de la méthode de frapper la poitrine, afin de discerner les différences que les maladies apportent aux effets naturels de la percussion sur des hommes sains, & pour ne point confondre les variétés que produisent, même sur ceux-ci, le plus ou le moins d'embonpoint & la différente capacité des poitrines.

Le principe général, d'après lequel on doit établir les avantages de cette méthode & en tirer des inductions utiles, c'est que si le son n'est pas aussi

manifeste d'un côté que de l'autre, quoiqu'on ait frappé au même degré, c'est un signe qu'il y a maladie dans l'endroit qui ne résonne pas autant. L'Auteur prétend qu'il y a des maladies très-dangereuses dans la cavité de la poitrine, qui ne donnent aucun signe sensible ni rationel de leur existence, & qu'on ne peut, dit-il, découvrir que par la méthode de la percussion.

L'Ouvrage est écrit en style aphoristique; il est divisé en quarante-huit paragraphes, sous quatorze sections. Elles sont la plûpart relatives aux différentes maladies dont le siege est dans l'intérieur de la poitrine. On y trouve l'énumération des signes qui caractérisent ces maladies, indépendamment de ce qu'indique la percussion qui est l'objet principal de cet Ecrit, sur le mérite duquel nous pensons qu'il n'appartient qu'aux plus grands Maîtres de l'Art de porter un jugement décisif.



ARTICLE VII.

TRAITÉ anatomique de la Chenille qui ronge le bois de saule, par Pierre Lyonnet, *Avocat par-devant les Cours de Justice, Interprete, Maître des Patentes & Déchiffreur de Leurs Hautes Puissances, Membre de la Société royale de Londres, de la Société des Sciences de Hollande & de l'Académie royale de Rouen. A la Haye, chez* Pierre de Hondt. *A Amsterdam, chez* Marc-Michel Rey. *A Londres, chez* Th. Becket & P. A. de Hondt, 1760.

MONSIEUR Lyonnet, célebre Naturaliste de Hollande, connu par son cabinet de coquilles & par sa traduction de *la Théologie des Insectes*, a recueilli dans l'Ouvrage que nous annonçons, tous les détails que l'on peut desirer sur une Chenille. A la fin d'un vol. de 587 pag. *in*-4°. il offre aux yeux, dans une suite de dix-huit planches chargées chacune de beau-

coup de figures, les différentes parties de ſa Chenille, & les changemens qu'elle éprouve. On doit admirer ſans doute les lumieres & la patience de l'Auteur; mais ſon Ouvrage ne préſentant pas une utilité bien ſenſible, ne doit-on pas le plaindre de s'être ſi ſouvent & ſi long-tems privé du ſpectacle de la nature entiere, pour ramaſſer toute ſon attention ſur un inſecte.

La Phalene ou Papillon, en quoi ſe transforme quelques jours avant ſa mort la Chenille de M. Lyonnet, porte ſept ou huit cens œufs qu'elle va prudemment dépoſer ſur pluſieurs ſaules; car elle ſait qu'un ſaule ne peut nourrir tout au plus qu'une centaine de ſes enfans, qui à la vérité ne ſont d'abord que de petits vers, mais qui dans l'eſpace d'environ trois ans qu'ils ont à vivre, deviennent ſoixante-douze mille fois plus volumineux qu'ils n'étoient en naiſſant.

Dès qu'ils ſont éclos, ils rongent l'écorce ſur laquelle ils ſont nés, & s'y introduiſent. Ils pénetrent juſqu'au tronc à meſure que leur force augmen-

te; elle augmente à chaque changement d'état, à chaque mue; & ces mues reviennent ſouvent.

Vers le tems où elle doit mourir, la Chenille ſe prépare à accomplir ſa derniere métamorphoſe, & à laiſſer de la poſtérité. Elle fait à l'arbre une ouverture, par où elle doit bientôt ſortir papillon; elle s'enveloppe de ſa ſoie, dont elle ſe fait une coque ellypſoïde; elle en rend le tiſſu moins épais du côté de l'ouverture, afin de le pouvoir percer plus aiſément; elle acquiert, en devenant chryſalide, deux pointes à ſa partie antérieure, leſquelles lui doivent ſervir à percer ſa priſon, & d'autres pointes le long du dos, qui ſont deſtinées au même uſage & ſur-tout à empêcher qu'elle ne tombe & ne ſe briſe, lorſqu'à-demi ſortie de l'arbre, elle commence à peine à jouir de ſon nouvel être & à déployer ſes aîles.

Quand ces Chenilles ſont devenues papillons, elles cherchent d'abord à s'accoupler, & l'occaſion ſe trouve aiſément, parce que la femelle & le mâle ſe cherchent avec une égale ardeur. Le mâle s'épuiſe bientôt, & ſa mort ſuit de près ſes plaiſirs : la fe-

melle va pondre, & mourir à ſon tour.

La nature qui ne fait rien en vain, ne leur donne ni bouche, ni trompes, ni aucun autre moyen de ſe nourrir, parce qu'elle ne les deſtine point à vivre, mais ſeulement à peupler.

Les moins grands d'entre ces papillons ont deux pouces de longueur, & les plus grands ont juſqu'à trois pouces & demi. Les mâles ſont preſque tous plus petits que les femelles.

La Chenille du ſaule a deux ennemis toujours acharnés contre elle : l'un eſt un poux qui la harcele & la ſuce, mais ſans la faire mourir : l'autre eſt une mouche armée d'une tarriere, avec laquelle elle ouvre le corps de la Chenille; elle y dépoſe un œuf qui devient ver, chryſalide & mouche; & cette nouvelle mouche n'en ſort qu'après avoir tué le malheureux animal qu'elle a commencé à tourmenter avant que de naître.

On ne peut bien juger que par l'inſpection des planches, des différentes parties tant intérieures qu'extérieures de cette Chenille. M. Lyonnet en a fait graver les plus ſenſibles, telles qu'el-

les paroiſſent à la vue, & les autres telles que les préſente le microſcope. Il trouve dans ſa Chenille des rugoſités, des poils, des écailles; dix-huit ſtigmates; huit paires de jambes; treize eſpeces de cerveaux qui produiſent quarante-cinq paires de nerfs; deux trachées-arteres qui pouſſent quatre cens ſoixante-huit bronches; un nombre de muſcles effrayant à compter, dont mille ſix cens quarante-ſept concourent aux mouvemens du corps, deux cens vingt-huit à ceux de la tête, vingt-un mille ſix cens ſoixante-ſix à ceux de l'œſophage; des ventricules & des inteſtins.

Rien n'échappe à notre Obſervateur; il apperçoit dans les ſtigmates, des paſſages par où l'air s'introduit dans le corps de l'animal : ces paſſages s'ouvrent & ſe ferment au moyen d'un crochet écailleux; ils ſont bordés de tiges barbues, longues d'environ un dix-ſeptieme de ligne, qui reſſemblent à des extrémités de branches de ſapin. L'air ſe filtre & s'épure en paſſant dans cette petite forêt de matiere rameuſe, avant que d'entrer dans le corps de la Chenille.

Parmi les organes merveilleux dont eſt compoſé cet inſecte, on admire ſes mâchoires qui ſont un chef-d'œuvre de méchanique : il perce avec ce ſeul inſtrument les chênes les plus durs ; il ne lâche pas ce qu'il tient. Si on lui préſente une aiguille, lors même qu'il eſt engourdi de froid, il la pince avec tant de force & d'opiniâtreté, qu'il ſe caſſe toutes les dents avant qu'on la lui puiſſe ôter.

Les planches repréſentent d'après nature tous ces développemens ; elles ſont d'une exécution très-belle & très-ſoignée. L'Auteur a lui-même gravé les lettres qui renvoyent du texte aux figures : il l'a fait avec une méthode ſi claire & ſi aiſée, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper, & qu'elles ne fatiguent point du tout l'attention ; deux avantages qui, joints à la beauté des planches, font pardonner à M. Lyonnet de les avoir trop multipliées.

Un peu de reſſentiment l'a porté à traiter d'une maniere auſſi étendue, un ſujet ſi petit : il l'avoue dans ſa préface. Des recherches pénibles & longues l'avoient mis en état de faire l'hiſtoire naturelle des inſectes que l'on

trouve dans les environs de la Haye. Il y travailloit lorſqu'il apprit qu'on l'avoit prévenu, & qu'un Ouvrage ſur le même ſujet alloit paroître. Il ſe crut offenſé, il donna à la Chenille du ſaule tous les ſoins que les autres inſectes auroient, ſans cet événement, partagés avec elle.



ARTICLE VIII.

AN attempt to account for the regular diurnal variation of the magnetic needle, and the irregular variation at the time of an aurora borealis ; by John Canton *F. R. S.*

OBSERVATIONS upon the Electricity of the human body and the animal ſubſtances ſilk and vool, by Robert Swymer *F. R. S.*

EXPERIMENTS on the Tourmalin, by M. Ben. Wilſon.

» MEMOIRES ſur la variation diurne » & réguliere de l'aiguille aimantée » & ſur la variation irréguliere qu'on » obſerve dans le tems d'une aurore » boréale, avec un eſſai d'explica- » tion de ces phénomenes ; par M. » *Jean Canton*, Membre de la So- » ciété Royale. »

« OBSERVATIONS ſur l'Electricité » du corps humain & des matieres » animales, comme la ſoie & la laine ;

» par M. *Swymer*, M. D. L. S. R. »

« EXPERIENCES ſur la Tourmaline, » par M. *Wilſon*. »

CEs trois pieces font partie du cinquante-unieme volume des Tranſactions Philoſophiques, dont nous nous propoſons de rendre compte auſſitôt qu'il nous ſera parvenu. En attendant que nous puiſſions ſatisfaire ſur ce point la curioſité de nos Lecteurs, nous leur faiſons part des trois extraits ſuivans qui nous ont été envoyés d'Angleterre.

I.

Les Philoſophes connoiſſoient déja diverſes variations, auxquelles l'aiguille aimantée eſt aſſujettie. Quelques-uns avoient même obſervé qu'elle eſt rarement dans un repos parfait, mais qu'elle eſt preſque continuellement agitée d'un mouvement dans lequel ils n'ont reconnu aucune loi, aucun période. M. Canton paroît avoir été plus heureux, & avoir jetté une nouvelle lumiere ſur cette partie de la théorie de l'aimant.

Le nouveau mouvement obſervé par le

le Phyſicien Anglois, eſt une variation diurne & réguliere dans l'aiguille aimantée. Chaque jour vers les neuf ou dix heures du matin, cette aiguille s'écarte de ſa direction & ſe porte du côté de l'Oueſt par un mouvement inſenſible qui dure juſques vers les deux ou trois heures après midi. L'aiguille eſt alors ſtationnaire pendant quelques heures; enſuite elle revient par dégrés à ſa premiere ſituation qu'elle atteint pendant la nuit ou au commencement du matin. La plus grande variation de cette eſpece, que M. Canton ait obſervée, ne ſurpaſſe pas 19′ 4″. Ajoutons qu'elle eſt plus grande en été qu'en hyver. M. Canton nous a donné des tables de ces variétés & de ſes obſervations journalieres pendant une année; mais nous nous contenterons d'en extraire la table ſuivante, qui mettra ſous les yeux la variation diurne & moyenne pour chaque mois de l'année.

	Min.	*Sec.*		*Min.*	*Sec.*
Janvier	7	8	Mai	13	
Février	8	58	Juin	13	21
Mars	11	17	Juillet	13	14
Avril	12	26	Août	12	19

Septembre	11	43	Novembre	8	9
Octobre	10	36	Décembre	6	58

Le mouvement que nous venons de décrire eſt celui qu'on obſerve d'ordinaire chaque jour dans l'aiguille aimantée; mais il en eſt un autre qui eſt irrégulier & contraire à ce premier. Il ſe manifeſte ſur-tout dans le tems des aurores boréales. Ce phénomene eſt digne d'attention par les liaiſons qu'il paroît indiquer entre les aurores boréales, le magnétiſme, & même, ſuivant les conjectures du Phyſicien Anglois, l'électricité.

M. Canton a tenté de rendre raiſon de ces mouvemens. L'augmentation continuelle de la variation diurne, à meſure que le ſoleil s'éleve ſur notre horiſon, paroît l'avoir conduit à l'explication ſuivante.

Nous obſervons d'abord avec M. Canton que la force attractive de l'aimant, tant naturel qu'artificiel, décroît lorſqu'on l'échauffe, & qu'elle revient à ſon premier état à meſure qu'il ſe refroidit. Ce fait eſt prouvé par diverſes expériences. Le Phyſicien Anglois ſuppoſe enſuite que la direction

de l'aiguille aimantée eſt produite par un ſyſtême de corps magnétiques, placés tant du côté du Nord que du côté du Midi, & vers leſquels l'aiguille ſe dirige en prenant une tendance moyenne entre toutes celles qu'elle reçoit de ces divers corps. La variation continuelle & périodique qu'on obſerve dans la déclinaiſon de l'aiguille aimantée a déja conduit d'autres Phyſiciens à la même hypotheſe.

Cette ſuppoſition étant admiſe, voici le raiſonnement de M. Canton. Les parties magnétiques de la terre qui ſont placées à l'Eſt du méridien de l'aimant, étant éclairées les premieres dans la matinée, ſont plutôt échauffées par le ſoleil que celles qui ſont à l'Oueſt: elles perdront par conſéquent de leur force, & leur action ſur l'aiguille aimantée deviendra moindre que celle des dernieres; ainſi l'équilibre ſera détruit, & l'aiguille ſe portera par degré du côté de l'Oueſt. Mais le ſoleil continuant ſa révolution, éclairera quelques heures après les parties de l'aimant terreſtre, placées à l'Eſt du méridien magnétique; & pendant le même tems, les parties ſituées à l'Oueſt

ſe refroidiront. L'équilibre ſe rétablira, & l'aiguille ſera ſtationnaire juſqu'à ce que les parties ſituées à l'Eſt ſoient les plus échauffées. Alors l'aiguille rétrogradera du côté de l'Eſt juſqu'à ce que l'action des unes & des autres ſoit la même: ce qui produira une nouvelle ſtation qui ſera ſuivie d'un nouveau mouvement à l'Oueſt, & ainſi périodiquement. Il eſt encore aiſé de voir que ces effets devront être plus ſenſibles pendant l'été que pendant l'hyver, puiſque le ſoleil agit avec bien plus de force ſur les parties ſeptentrionales de la terre dans la premiere de ces ſaiſons, que dans l'autre.

Cette explication, dit M. Canton, peut être rendue ſenſible par une expérience facile. Diſpoſez deux forts aimans aux deux côtés du méridien d'une aiguille aimantée, enſorte que le pole méridional de chaque aimant agiſſe ſur le pole ſeptentrional de l'aiguille: alors placez un écran de maniere que les rayons du ſoleil tombent ſeulement ſur l'aimant placé à l'Eſt, vous verrez bientôt l'aiguille ſe détourner du côté de l'Oueſt. Si l'on échauffe l'aimant placé à l'Oueſt, on

produira un effet contraire ; la déviation sera d'autant plus grande, que l'un des deux aimans sera plus fortement échauffé. Au défaut de la lumiere du soleil, on pourra employer le feu ordinaire.

Nous ne prétendons pas que cette explication ne soit sujette à aucune difficulté ; mais elle nous paroît du moins claire & ingénieuse : d'ailleurs l'obscurité qui regne encore sur la théorie des effets magnétiques ne permet guere d'apporter des raisons plus satisfaisantes du phénomene en question.

Quelques expériences nouvelles que nous allons indiquer, pourroient peut-être servir à confirmer la conjecture de M. Canton ; car si elle est bien fondée, on doit observer dans l'inclinaison de l'aiguille aimantée une variation semblable à celle qu'il a observée dans la déclinaison. Cette inclinaison devra diminuer lorsque le soleil sera dans la partie inférieure du méridien, & augmenter quand il approchera de la partie supérieure. On devra aussi observer dans l'hémisphere austral une variation pareille dans la déclinaison, mais en sens opposé, c'est-à-dire, que

la pointe marquée *Nord* aura le matin un mouvement qui la portera vers l'Est, & qu'elle reviendra le soir vers l'Ouest. En effet, dans l'hémisphere austral, c'est la pointe marquée *Sud*, qui est la modératrice de l'aiguille, à cause du voisinage du pole magnétique austral de la terre. Or la pointe *Sud* de l'aiguille sera détournée le matin vers l'Ouest, & par conséquent l'autre extrémité se portera vers l'Est. Si l'on observoit les effets que nous venons de décrire, il nous semble que l'explication de M. Canton acquerroit un nouveau degré de probabilité.

Quant à la variation irréguliere de l'aiguille aimantée, elle est plus difficile à expliquer. Elle ne sauroit provenir, suivant M. Canton, de la chaleur du soleil ; c'est pourquoi il pense qu'elle est produite par la chaleur interne de la terre, chaleur qui s'engendre sans aucune régularité, & qui, selon qu'elle affecte les parties occidentales ou orientales de l'aimant terrestre, cause la déviation de l'aiguille, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre. Les expériences du thermometre

prouvent que la terre est affectée de différens degrés de chaleur provenans de l'intérieur. M. Canton pense aussi que les aurores boréales, dans le tems desquelles on observe la variation irréguliere de l'aiguille, sont produites par l'électricité de l'air échauffé ; & c'est, dit-il, par cette raison qu'elle se manifeste principalement dans les régions polaires, où les variations de la chaleur sont bien plus grandes que dans les autres.

Cette hypothese, ajoute M. Canton, ne paroîtra pas destituée de vraisemblance à ceux qui considéreront que l'électricité est la cause du tonnerre & des éclairs, & qu'elle est extraite de l'air pendant le tems d'une aurore boréale. En effet, les habitans des pays septentrionaux ont observé depuis long-tems qu'une rosée subite après un froid rigoureux annonce une aurore boréale d'une force considérable. Nous connoissons d'ailleurs aujourd'hui une substance, savoir, la tourmaline qui, sans aucun frottement, attire & repousse la matiere électrique, uniquement par l'augmentation ou la diminution de sa chaleur ; mais nous n'insisterons pas

sur ces explications, qui ne nous paroissent pas encore propres à porter dans l'esprit une lumiere fort satisfaisante : nous passerons au second Mémoire que nous avons annoncé au commencement de cet article.

I I.

M. Swymer, auteur de ce Mémoire, ayant observé que lorsqu'il ôtoit ses bas le soir, ils produisoient un pétillement accompagné d'étincelles, surtout lorsque le tems étoit propre aux expériences de l'électricité, il a jugé cet objet digne d'une recherche approfondie. Il a fait de nouvelles expériences qui lui ont donné les résulats suivans.

1°. Des bas de coton ou de fil n'ont point produit d'électricité : ceux de soie ou de laine en ont donné peu, lorsqu'il n'en a mis qu'un à chaque jambe.

2°. M. Swymer ayant essayé ce que produisoient deux bas mis sur une jambe, il trouva qu'il n'en tiroit que fort peu ou point d'électricité, à moins qu'un de ces bas ne fût blanc & l'autre noir. Dans ce dernier cas, l'effet étoit

surprenant, soit que le bas blanc fût dessus, soit qu'il fût dessous.

3°. Lorsque le tems est fort sec & chaud, il n'est pas nécessaire de porter ces bas pendant une journée entiere pour les électriser; car s'ils sont bien secs, & qu'on les échauffe devant le feu avant que de les chausser, ils donneront dans peu de tems des marques d'une électricité très-forte. Pour faire l'expérience, il faut les prendre & les ôter ensemble, ensuite les tirer l'un de dedans l'autre. Il n'est pas nécessaire d'observer qu'il faut être isolé; mais il est à propos d'avertir que pour bien réussir dans cette expérience, il est important d'être à quelque distance de ses habits & de tout autre corps capable d'acquérir par communication la vertu électrique.

4°. L'électricité produite par deux bas de soie, l'un blanc, l'autre noir, est plus forte que celle de deux bas de même couleur, l'un de soie, l'autre de fleuret; & beaucoup plus forte que celle de deux bas de fleuret.

5°. Lorsqu'un bas blanc & un bas noir, après avoir été portés seulement dix minutes dans un tems favorable,

sont ôtés ensemble de dessus la jambe, on trouve en les séparant qu'ils ont contracté une électricité si forte, qu'ils s'attirent réciproquement à la distance d'un pied & demi. Dans ce cas, le bas blanc est électrisé positivement, & le noir négativement; mais les deux bas blancs ou les deux bas noirs étant approchés l'un de l'autre, ils se repoussent avec tant de force, qu'ils font un angle de trente à trente-cinq degrés.

6°. Deux bas, l'un noir, l'autre blanc, étant électrisés comme on vient de le dire, ils donnent dans l'obscurité des marques très-sensibles de feu électrique, lorsque quelqu'un non isolé leur présente le doigt. Si l'on fait l'expérience avec le bas noir, on voit sortir du doigt un pinceau de rayons; mais en faisant l'expérience avec le bas blanc, le feu qui paroît sur le doigt a une forme sphérique. Lorsque l'électricité est forte, ce feu produit entre le doigt & le bas une petite explosion.

7°. On pourra aussi charger la bouteille de Leyde avec ces bas, soit positivement, soit négativement, suivant qu'on présentera le fil-de-fer qui sort du col de cette bouteille, au bas blanc

ou au noir. M. Swymer raconte qu'en chargeant une bouteille avec quatre bas, il est parvenu à allumer l'esprit de vin & à se donner une forte commotion.

8°. Le bas blanc & le noir adherent si fortement ensemble, qu'il a fallu quelquefois une force de dix-sept onces pour les séparer (*a*).

(*a*) M. l'Abbé Nollet a lu, dans la derniere assemblée publique de l'Acad. royale des Sc. un Mémoire dans lequel il a rendu compte des expériences qu'il a faites à l'occasion de celui de M. Swymer. Il a fait voir que la propriété remarquée par ce dernier dans des bas noirs & blancs, n'est point due à la couleur comme couleur, mais seulement aux ingrédiens qui entrent dans la teinture; & que parmi ceux qui entrent dans le noir, la noix de galle est celui qui produit cet effet: car deux bas de soie ou deux rubans, l'un blanc, l'autre trempé dans une infusion de noix de galle & séché, ont produit les mêmes phénomenes que les bas de M. Swymer. Deux rubans, l'un blanc, l'autre mordoré ont aussi donné une vive électricité. Nous remarquerons encore que dans les expériences de M. l'Abbé Nollet, il a fallu, pour séparer ses bas ou ses rubans électriques, une force beaucoup plus grande à proportion que

M. Swymer nous communique aussi dans ce Mémoire ses conjectures sur la cause de l'électricité. Il distingue, comme M. Francklin, deux électricités, & il adopte les mêmes dénominations, appelant l'une *positive*, l'autre *négative*; mais il ne pense pas, avec ce Physicien, que l'électricité positive soit produite par la matiere électrique, accumulée en plus grande quantité que dans l'état naturel, & que l'électricité négative soit le contraire. Il conçoit dans les corps deux forces ou pouvoirs positifs qui se contrebalancent mutuellement dans l'état naturel ou non électrique. Pour prouver l'existence de ces deux forces, M. Swymer observe qu'en déchargeant la bouteille électrique, nous appercevons à la fois une force qui agit du dedans au dehors, & une autre qui

celle dont il est parlé dans le Mémoire du Physicien Anglois. Le Mémoire de l'Académicien François contient plusieurs autres faits remarquables. Quant à l'Ecrit de M. Swymer, nous apprenons que M. Dutour, correspondant de l'Académie, & célebre par ses recherches sur le magnétisme & l'électricité, en a entrepris la traduction, & qu'elle ne tardera pas à paroître.

agit du dehors au dedans ; & en recevant le coup sur une main de papier, on trouve qu'elle est percée à la fois en deux directions opposées. Il en allegue plusieurs exemples, les uns tirés de ses propres expériences, les autres de celles de M. Francklin.

III.

M. Wilson, avant que de rendre compte de ses expériences sur la tourmaline, en rapporte plusieurs autres, pour prouver que le verre frotté donne une électricité aux corps, & que c'est pour cela qu'on dit qu'il électrise positivement ou *en plus*, au lieu que la résine & la cire étant frottées de la même maniere, reçoivent des corps leur électricité ; ce qu'on appelle électriser négativement ou *en moins*. L'un de ces moyens d'exciter l'électricité augmente, & d'autre diminue la quantité de matiere électrique, dont on suppose que tous les corps sont doués dans leur état naturel. Cependant quoique M. Wilson admette sur ce point la doctrine de M. Francklin, il combat par des expériences l'opinion de ce Physicien sur

l'imperméabilité du verre à la matière électrique.

La tourmaline avec laquelle M. Wilson a fait ses expériences, pese environ cent vingt grains. Elle est polie & de figure ovale. Son grand diamêtre est d'un pouce & demi, & le moindre est d'un pouce. Un côté est plat, l'autre est convexe & taillé à facettes. Cette figure rend à la vérité la pierre moins propre aux expériences. Mais M. Wilson n'a pas osé la changer de crainte d'accident. Il est rémarquable que la plûpart des tourmalines dont les Physiciens ont fait mention jusqu'ici, avoient la même forme (*a*) ; ce qui prouve qu'elles ont été originairement destinées à être montées en anneau.

La machine avec laquelle M. Wilson a fait ses expériences, consiste en deux petites balles de moëlle de sureau, suspendues par deux fils très-déliés. Les bouts de ces fils sont attachés à une coulisse de bois longue de trois pouces, & large d'un demi. Cette piéce de bois est portée sur une autre de cire à cacheter de neuf pouces de longueur, fixée per-

(*a*) *Voyez* Mem. de l'Acad.

pendiculairement sur une table. Les filets qui supportent les petites balles ont environ 5 pouces de longueur ; ensorte que ces balles sont à environ quatre pouces de la table.

Les expériences faites par M. Wilson sont au nombre de cinquante-deux. Mais nous nous contenterons d'exposer en peu de mots les conséquences qu'il en tire.

La tourmaline peut être échauffée de trois manieres différentes, qui produisent trois especes de phénomenes électriques. Le frottement produit sur cette pierre les mêmes effets que sur le verre ; l'un & l'autre peuvent être déchirés par le seul frottement de l'air, soufflé avec beaucoup de violence par deux soufflets. La tourmaline échauffée, ne permet au fluide électrique de la pénétrer que dans une seule direction ; ensorte qu'elle a deux poles électriques, qu'il n'est pas aisé de détruire ou de changer.

M. Wilson conclud encore de ses expériences, que nous ne connoissons dans la nature aucune substance que le fluide électrique ne puisse traverser. Il lui semble qu'il y a un flux & un reflux constant de ce fluide dans tous les corps,

& dans le vuide ainsi que dans l'air, lequel est occasionné par les alternatives continuelles du froid & de la chaleur qui regnent sur notre Globe ; ce qui confirme l'opinion qu'il avoit déja proposée ; savoir que la matiere électrique est répandue au travers & à l'entour de toute la terre.

On lit dans le même volume des Transactions philosophiques un autre mémoire concernant la tourmaline ; mais il est purement philosophique. M. Watson entreprend d'y prouver que cette pierre est celle dont les anciens Naturalistes ont fait mention sous le nom de *Lyncurium*.



ARTICLE IX.

SAGGIO ſopra la vita di Orazio. *In Venezia*, 1760. *Nella Stamperia Fenziana.*

« ESSAI ſur la vie d'*Horace*. A Veniſe, 1760. »

HORACE naquit à Venuſe, petite ville ſituée entre la Lucanie & la Pouille, ſous le conſulat de Cotta & de Manlius, ſoixante-cinq ans avant l'Ere Chrétienne. Ses talens & ſes diſpoſitions n'échapperent pas à l'œil pénétrant de ſon pere. Cet homme obſcur (*a*), mais intelligent & vertueux, voulut que ſon fils fût élevé dans le ſein de la Capitale du monde, où il ſe hâta de le conduire lui-même. Il lui fit d'abord apprendre la Grammaire ſous Orbilius, enſuite la Langue Grecque & ſucceſſivement toutes les Sciences qui entroient dans le plan de l'éducation qu'on donnoit à la jeuneſſe la plus illuſtre de Rome. Ce pere tendre

(*a*) Il étoit fils d'un Affranchi.

& vertueux s'occupoit uniquement à former l'ame de ſon fils, il aſſiſtoit à ſes leçons, il ne le perdoit pas de vue un ſeul moment, il regardoit avec raiſon une bonne éducation comme le plus riche héritage qu'un pere puiſſe laiſſer à ſes enfans; il ſavoit que c'eſt de nos premieres idées que ſe forme & que dépend le bonheur de toute notre vie. C'étoit ſur-tout aux vertus de pratique & aux qualités ſociales, que cet homme judicieux s'appliquoit à former le jeune Horace, afin que lorſqu'il viendroit à ſe répandre dans le grand monde, il ne ſe trouvât pas comme tranſporté dans un autre Univers. Les préceptes conviennent mal à la jeuneſſe; ils l'ennuient, lorſqu'ils ne la révoltent pas : auſſi n'étoit-ce qu'au moyen des exemples, que ce pere attentif, & qu'Horace appelle *le meilleur des peres*, jettoit dans l'ame de ſon fils les fondemens de l'amour pour la vertu & de l'horreur pour le vice. Cette excellente éducation fut terminée ou plutôt couronnée par le voyage d'Athenes. Ce fut dans cette ville célebre, centre de la ſageſſe, de la ſcience & des arts, qu'Horace fut éclairé ſur

les principes des vérités & des vertus, dont il n'avoit eu juſqu'alors que le ſentiment, le goût & l'habitude. De retour à Rome, il ſe trouva enveloppé dans une guerre civile, occaſionnée par la mort de Jules-Céſar. Il ſe rangea ſous les étendards de Brutus, il commanda une légion en qualité de Tribun, & combattit contre Octave pour la liberté. Octave triompha. Horace ne ſe fit pas honneur dans cette affaire, & n'eut pas de meilleur parti à prendre que d'en faire l'aveu lui-même.

La proſcription qui ſuivit cette guerre l'ayant privé de tous ſes biens, il eut recours à ſes talens.

L'indigence n'abbat que les ames qui ont déja ſenti le poids de la vie. L'ame d'Horace étoit encore toute neuve; il étoit à la fleur de ſon âge; il avoit d'ailleurs une ſorte d'infamie à faire oublier : ſa ſituation réveilla ſon génie, il fit des vers. Virgile & Varius voulurent le connoître, & s'empreſſerent de le préſenter à Mécene, qui fut d'abord ſon bienfaiteur, & ne tarda pas à devenir ſon plus intime ami. La conformité des principes que ce Miniſtre avoit adoptés avec les opi-

nions philoſophiques d'Horace, ne contribua pas peu à reſſerrer les liens de cette amitié que la mort ſeule put diſſoudre. Ils avoient embraſſé l'un & l'autre le ſyſtême du Philoſophe qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté; mais quoiqu'Epicurien, Horace n'avoit garde de rejetter ce qu'il y avoit de bon dans les autres ſectes. Il reſpectoit & ſaiſiſſoit avidement tout ce qui portoit le caractere de la vérité. Ses regards & ſon attention s'attachoient principalement ſur la Philoſophie morale & pratique. C'étoit-là qu'il puiſoit la meſure & la regle des jugemens qu'il portoit ſur les différens ſyſtêmes des Philoſophes. Faire abſtraction de la matiere; renoncer à ſes propres paſſions, ſe ſéparer de ſoi-même, n'étoit, ſelon lui, qu'un jargon métaphyſique qui ne ſignifie que des choſes dont la pratique eſt impoſſible. Nous ſommes pouſſés par nos paſſions comme un vaiſſeau eſt pouſſé par les vents; c'eſt à la raiſon, c'eſt à l'amour réglé de nous-mêmes, à nous préſerver des écueils. Quelque vif que ſoit un plaiſir, la raiſon veut que nous nous en abſtenions, lorſque nous devons l'ex-

pier par des peines encore plus vives. Il faut savoir souffrir la douleur, & braver la mort même, quand le devoir l'ordonne, & sur-tout lorsqu'il s'agit d'éviter l'infamie qui est le plus grand de tous les maux. Le sage & le politique ne doivent point calculer comme le peuple. Selon eux, la vertu n'est autre chose que le bon usage que l'homme fait de ses propres passions, relativement à son propre bonheur. Cette définition doit avoir lieu dans toute espece de Gouvernement, comme dans tout systême de Philosophie. L'amour de la patrie dans les républiques, le point d'honneur dans les monarchies y trouveront également leur compte. Elle conviendra à l'Epicurien, à moins qu'il ne veuille descendre à la condition de la brute. Elle satisfera le Stoïcien, à moins qu'il ne veuille anéantir l'humanité dans l'homme. Tel étoit à-peu-près le systême d'Horace (*a*). Fon-

(*a*) Horace regardoit l'utilité comme la mere de l'équité. Cette opinion peut convenir à un sage Epicurien ; mais le vrai Philosophe peut-il s'en accomoder ? Il ne faut pas confondre ce qui est légitime avec ce qui est juste, quoique souvent les loix & l'é-

tenelle a dit que le meilleur usage qu'on puisse faire de son esprit, c'est d'être honnête homme. Cette maxime, une des principales d'Epicure, fut la regle invariable de la conduite & des actions d'Horace. Quant aux choses de pure spéculation, il n'embrassa le sentiment d'aucun Philosophe en particulier. Ami constant & rigide de la vertu, il n'eut sur tout le reste que des opinions flottantes.

Il paroît que de toutes les sectes, celle des Stoïciens le révoltoit le plus. Egalement éloigné de toute extrémité, il savoit modérer ses desirs & les restreindre; mais il n'avoit pas l'impertinente & ridicule vanité de se prétendre inaccessible & supérieur à tout. Il se mocquoit souvent de ces hypocrites superbes qui, à force de louer & de

quité se doivent réciproquement leur force & leur éclat ; il arrive quelquefois qu'elles se heurtent & qu'elles se contredisent : la raison de cela, c'est que les loix n'ont pour objet que l'utilité publique, & que l'équité est inséparable de l'honnêteté, sentiment universel, inhérent à notre être, & qui ne doit son existence & son énergie à rien d'étranger à lui-même.

prêcher les vertus & les qualités qu'ils n'avoient pas, croyoient pouvoir faire oublier & peut-être oublier eux-mêmes les vices & les foiblesses dont ils étoient remplis.

Il faut avouer qu'Horace abusa étrangement de la doctrine d'Epicure, son maître. Il eut des passions déréglées & des goûts dépravés qu'il satisfit avec fureur, & il en fit vanité : il aimoit le vin; &, pour nous servir de son expression, plus d'une fois ses pieds se refuserent au poids de son corps chancelant. Quoiqu'il se mocque des préceptes que donnoient sur l'art de la cuisine certains gourmets Epicuriens; quoiqu'il nous assure qu'il savoit se nourrir avec des olives & de la chicorée, il n'en recherchoit pas moins la table somptueuse & délicate de Mécene, & il éprouva souvent que les indigestions sont pour la bonne compagnie.

Convenons encore qu'il ne fut pas toujours assez réservé dans ses expressions. On trouve dans les Satyres III & IV de son premier Livre, ainsi que dans sa huitieme Epître des images grossieres & dégoûtantes qui s'accor-

dent peu avec la délicatesse qu'il a répandue dans tout le reste de ses Ecrits, peut-être a-t-il voulu dans certains cas se servir du mot propre, pour donner plus d'énergie à son expression ; peut-être faut-il regarder cette licence dans le style comme un vice qui appartenoit plus à son siecle qu'à lui. Dans les Républiques tout porte le caractere de la liberté, comme dans les Monarchies tout respire la dissimulation. En effet Catulle, dont la muse effrontée fait souvent rougir les graces qui l'accompagnent, vivoit dans le tems de la République. Ovide parut dans un tems où la forme du Gouvernement étoit devenue entierement monarchique : aussi quoiqu'il eût le cœur tout aussi corrompu, sa plume fut-elle plus réservée & plus chaste. Quant à Horace, il se trouva précisément placé au moment où l'Etat passoit de la liberté à la servitude.

Du reste il ne se dissimuloit point ses défauts, & souvent il tournoit sur lui-même les traits piquans de sa censure. « Les femmes qui ne t'appartien-
» nent pas irritent tes desirs ; à Rome,
» tu ne cesse de vanter les agrémens
» de

» de la campagne ; à la campagne, tu » portes juſqu'aux cieux les plaiſirs de » la ville ; inconſtant que tu es ! tu ne » ſaurois vivre une heure entiere avec » toi-même ; tu te crains, tu te fuis, » ton loiſir t'embarraſſe ; vainement, » pour te dérober à l'ennui, tu as re- » cours tantôt au vin & tantôt au ſom- » meil, l'ennui te pourſuit & t'acca- » ble. » Tels ſont les reproches qu'il ſe fait faire par ſon Eſclave. Il réfléchiſ- ſoit ſur lui-même, il cherchoit ſérieu- ſement à ſe corriger, & ne déſeſpéroit pas que le tems, le conſeil de ſes amis & ſes propres réflexions ne le miſſent à même d'en venir à bout. En un mot, il parle de ſes foibleſſes & de ſes dé- fauts avec tant de candeur & d'ingé- nuité, qu'il eſt impoſſible de ne pas les lui pardonner. D'ailleurs, par com- bien de qualités eſtimables ces défauts n'étoient-ils pas rachetés ? Perſonne ne remplit plus fidélement que lui les de- voirs ſacrés de l'amitié : ſi jamais il lui échappoit ſur le compte de ſes amis un bon mot qui fît ſur eux une impreſ- ſion tant ſoit peu déſagréable, il ſe mettoit en quelque ſorte à leurs pieds, & s'accuſoit lui-même des défauts qu'il

leur reprochoit. C'eſt ainſi qu'il trou- voit le ſecret de placer toujours l'inſ- truction, ſans jamais aigrir l'amour- propre. Doué d'un caractere doux & tranquille, il répandoit la gaieté ſur tout ce qui l'environnoit ; ſa préſence animoit tous les cercles. L'ambition ne troubla pas un ſeul inſtant le repos de ſon ame ; il ne demandoit aux Dieux que de lui conſerver dans un âge avancé les goûts qui faiſoient le bonheur de ſa jeuneſſe. Egalement éloigné de l'a- dulation & de l'arrogance, il ne loua jamais des ſottiſes, jamais il n'inſulta à l'ignorante ſimplicité : ſes traits ne tomboient que ſur les demi-Savans, qu'il regardoit avec raiſon comme la portion la plus ridicule & la plus in- commode de la ſociété. Loin d'afficher dans les cercles l'air de l'importance & de la ſupériorité, il mettoit tout ſon eſprit à faire briller celui des autres. Il fut l'ami des plus grands hommes de ſon ſiecle ; & ſon admiration pour ſes rivaux étoit auſſi ſincere & auſſi profonde que s'ils fuſſent morts il y avoit long-tems. Il ne liſoit ſes Ou- vrages qu'à ceux qui l'en prioient inſ- tamment, & qu'il jugeoit dignes de

les entendre. Perſonne ne ſut mieux que lui badiner avec les Grands, ni ti- rer un meilleur parti des plaiſanteries qu'ils aiment ſouvent à faire : ſes contes étoient courts, piquans, pleins de ſens & d'intérêt ; il manioit ſur-tout l'éloge avec une adreſſe inimitable ; il louoit ſans avoir l'air d'y penſer ; la louange ſembloit naître d'elle-même, & l'on diroit qu'elle ne lui étoit arrachée que par la force de la vérité. Ses Satyres mêmes ſont pleines de fineſſe & d'ur- banité ; jamais la haine ni l'envie n'em- poiſonnerent les traits de ſa cenſure ; il n'a ni la féroce impétuoſité de Juve- nal, ni la ſévérité dogmatique de Per- ſe ; c'eſt un Philoſophe aimable qui, d'après la maxime profonde de Pytha- gore, croyoit que les hommes avoient moins beſoin d'être inſtruits que d'être ſimplement avertis.

Auſſi Horace fut-il recherché des Grands, qui s'empreſſerent de lui ac- corder non-ſeulement leur eſtime, mais encore leur amitié ; & ſavoir plaire aux Grands n'étoit pas alors un petit mérite. A leurs occupations militaires ou politiques ils uniſſoient preſque tous

le goût, l'étude & la connoiſſance des Arts & des Lettres ; le deſpotiſme, qui peu de tems après éteignit toute ému- lation & rendit le ſavoir dangereux, n'avoit point encore abruti les ames ; par-tout où brilloient les talens, le mérite & la vertu, on pouvoit leur accorder un hommage public & ſo- lemnel ; il étoit permis de mêler les éloges de Caton aux louanges de Jules-Céſar ; l'ame des mouvemens ſublimes & des grandes actions, la li- berté, n'étoit pas encore entierement éteinte.

Horace eut le ſens auſſi juſte & auſſi droit qu'il eut l'eſprit fin & pénétrant ; on pourroit même dire qu'il eut plus de prudence & de conduite qu'on ne doit en attendre d'un Poëte. Il n'ou- vroit ſon cœur à qui que ce fût, qu'il ne l'eût connu intimement & à fond ; & pour n'avoir jamais à répondre des fautes d'autrui, il ne recommandoit à ſes amis que les perſonnes dont il avoit ſondé & pénétré le caractere. Il excella dans l'art délicat de manier l'amitié des Grands ; mais pour ne pas former avec eux des chaînes indiſſolubles, tou-

jours incommodes & ſouvent dangereuſes, il ne chercha jamais à ſe mêler de leurs affaires.

Nous ne devons pas cependant diſſimuler qu'il oſa une fois s'ingérer dans les affaires d'Etat; mais ce fut avec tant de précaution & d'habileté, que ce trait de ſa vie nous ſeroit encore inconnu, s'il ne nous avoit été révélé par quelques Critiques pleins d'eſprit & de ſagacité.

On prétendoit que Jules-Céſar avoit formé le projet de tranſporter à Alexandrie ou à Troye le ſiege de l'Empire : le plus grand nombre voulut que ce fût à Troye, d'où la famille de Jules tiroit ſon origine. Jules n'étoit plus; mais on craignoit fortement qu'Auguſte ne réaliſât le projet de ſon pere, ce qui auroit entraîné infailliblement la ruine de Rome & de l'Italie, comme la choſe n'arriva malheureuſement que trop aux tems de Conſtantin. Ce fut donc pour détourner Auguſte de ce deſſein, qu'Horace compoſa l'Ode III. du troiſieme Livre, laquelle, ſi l'on ne ſuppoſoit cette intention à notre Poëte, ne ſeroit qu'un grouppe de penſées vuides de ſens & d'expreſſions

obſcures & impénétrables. Après avoir dit que l'homme juſte & vertueux eſt inébranlable, & que c'eſt par la conſtance & l'intrépidité que Pollux, Hercule & Romulus ont mérité les honneurs divins, il ajoute que Junon voulut d'abord s'oppoſer à ce que le Fondateur de Rome fût aſſis au nombre des Dieux, parce qu'il étoit né d'une femme iſſue du ſang Troyen; mais qu'enfin elle y conſentit, lorſqu'elle fit attention que Troye n'étoit plus. « Que les Romains, » dit Junon, reſtent maîtres du mon» de, tant que les troupeaux inſulte» ront au tombeau de Priam & de Pâ» ris; mais ſi Apollon lui-même rele» voit trois fois les murs d'Ilium, trois » fois j'appellerois les Grecs pour ren» verſer les murs d'Ilium de fond en » comble. Ma muſe, qu'oſes-tu entre» prendre, s'écrie le Poëte en finiſ» ſant, & quel eſt ton deſſein? Eſt-ce à » toi de révéler les ſecrets des Dieux? » C'eſt ainſi que par amour pour ſa patrie, Horace voulut une fois, à l'exemple des Grecs, traiter dans ſes vers des affaires du Gouvernement; mais il s'y prit d'une maniere beaucoup plus détournée, parce qu'il s'en falloit bien

que Rome jouît alors de la liberté dont avoient joui les Républiques de la Grece, parce qu'enfin il eſt toujours dangereux de vouloir pénétrer les deſſeins des hommes puiſſans, & d'écrire, comme diſoit Pollion, contre ceux qui peuvent proſcrire. Du reſte, dans les converſations qu'il avoit avec les Grands, jamais il ne lui échappoit rien qui eût trait à l'Etat; elles ne rouloient que ſur les objets les plus indifférens, ſur les ſpectacles, ſur la Poéſie, ſur la pluie & ſur le beau tems; ſes propos enfin étoient tels qu'on pouvoit les répéter tout haut, ſans que ſa tranquillité fût expoſée (*a*). La médiocrité lui plut en toutes choſes, excepté dans ſon art; & il ſongea beaucoup plus à conſerver le tréſor de la liberté, qu'à accumuler des richeſſes. Quelques Philoſophes anciens rejetterent avec orgueil les invitations que leur avoient faites des Souverains; Ariſtippe, dont l'ame étoit au-deſſus de tout, & qui cependant

(*a*) *Hora quota eſt? Thrax eſt gallina Syro par?*
Matutina parùm cautos jam frigora mordent,
Et quæ rimoſâ bene deponuntur in aure.

ne mépriſoit rien, ſut vivre avec les Rois & y trouver ſon avantage, ſans devenir leur eſclave. A l'exemple du Maître d'Epicure, Horace, content du rang de Chevalier, auquel il avoit été élevé, n'auroit pas voulu d'une dignité plus conſidérable qui n'auroit fait que multiplier ſes embarras, en le mettant dans la néceſſité d'augmenter le nombre de ſes équipages & de ſes eſclaves, ſans rien ajouter à ſon bonheur. Mécene le prioit inſtamment de quitter la campagne & de ſe hâter de venir le rejoindre : notre Poëte lui répondit par la Fable du renard & de la belette, que tout le monde connoît. Auguſte l'invita à être ſon Secretaire & à s'aſſeoir à ſa table : Horace refuſa les propoſitions que lui faiſoit le Maître du monde, tant la liberté lui fut chere. Du reſte, les Lettres qu'il auroit écrites au nom d'Auguſte, auroient vraiſemblablement péri; mais celle qu'il écrivit à Auguſte lui-même, nous eſt parvenue. Cette Epître, remplie de choſes admirables, eſt d'autant plus intéreſſante, que nous y trouvons la maniere dont Horace penſoit, comme Ecrivain & comme homme de Lettres.

Quoique les Arts, l'Érudition & la Philosophie eussent passé alors à Rome avec les dépouilles de toutes les Nations & particulierement des Grecs, on ne laissoit pas d'y porter tous les jours sur les Lettres & sur les Arts, des jugemens faux & ridicules. L'Italie étoit dominée par le même préjugé qui l'enchaîne encore aujourd'hui ; on ne croyoit pas qu'il fût possible de s'élever au-dessus des Auteurs que Rome avoit produits lorsque la Littérature commença à y être en honneur. Les douze Tables, les vieux traités de Paix, les Livres des Pontifes, passoient pour avoir été dictés par les Muses mêmes ; tout en étoit admirable, même les choses qu'on n'entendoit pas : & c'eût été un crime que d'y appercevoir un défaut, comme si ce vernis d'antiquité qui rend les médailles si précieuses, ajoutoit également un prix aux productions de l'esprit. Les Italiens pensoient alors comme ils pensent encore aujourd'hui. Le plus grand nombre jugeoit des Ouvrages comme on juge des vins, non par la qualité mais par la date. Horace qui n'avoit garde de régler sa façon de penser sur celle de la

multitude, examina les Auteurs anciens de l'Italie d'après la regle éternelle & invariable du vrai, & il y trouva des termes vieillis, des tournures barbares, des expressions obscures ou négligées ; en un mot une infinité de défauts & de vices. Il fit sentir qu'il n'y avoit rien de plus ridicule que de refuser son estime aux Ouvrages modernes, uniquement parce qu'ils étoient modernes, & que rien n'est plus méprisable que cette espece d'hommes qui ne louent les morts, que pour acquérir en quelque sorte le droit d'insulter aux vivans. Mais son audace parut extrême, & souleva presque tous les Romains lorsqu'il attaqua les Satyres de Lucilius, Ouvrages consacrés jusqu'alors par l'estime universelle. Aussi justifie-t-il à plusieurs reprises le jugement qu'il avoit porté sur ce Poëte. Il ne me suffit pas, disoit-il, que Lucilius me fasse rire de tems en tems ; je voudrois que son style fût moins diffus, plus soigné, plus élégant, & sur-tout plus varié. Si les Dieux l'avoient fait naître dans le siecle heureux où j'écris, il auroit supprimé même les beautés lorsqu'elles auroient été déplacées, son

style eût été plus châtié : en un mot il auroit fait moins de vers & les eût fait beaucoup meilleurs. Sa critique quoique vraie, quoique fondée sur la raison même, ne laissa pas d'être regardée comme un sacrilege littéraire ; la tourbe des Versificateurs frémit & cria au blasphême ; mais content du suffrage des Quintilius, des Varius, des Virgile & des Mécene, Horace méprisa les cris des envieux & les murmures des sots. Entre les personnes dont notre Poëte recherchoit l'approbation, il ne faut pas oublier les Pisons, auxquels il adressa cette Epître célebre, qui renferme des réflexions si fines, si judieuses & si profondes sur l'art poëtique ; Epitre qu'on a appellée avec raison le code du bon goût. C'est-là qu'Horace se moque de la bon-hommie de ses ayeux, qui avoient la simplicité d'applaudir aux plaisanteries de Plaute ; & qu'en même tems il attaque indirectement Ciceron, qui pensoit à cet égard comme l'antiquité. Mais entre Ciceron & Horace oseroit-on juger ? On seroit cependant porté à croire que le Courtisan d'Auguste & de Mécene

G vj

devoit mieux se connoître en *urbanité*, que l'Orateur de la République, qui le plus souvent parloit au peuple & cherchoit à le faire rire à quel prix que ce fût. On sait d'ailleurs qu'en fait de bons mots & de fines railleries, Ciceron n'étoit pas fort délicat. Il étoit impossible sans doute, que l'homme du monde qui avoit le plus de goût, pût approuver les jeux des mots & les pointes dont Plaute a hérissé son style, non plus que ses portraits chargés & ridicules. Quelle exagération, par exemple, que celle de cet avare, qui avant de s'endormir, attache une bourse à ses levres pour ne rien perdre de son souffle ? Ce n'est pas ainsi que peignoit Moliere cet homme divin, sur lequel Horace auroit porté le même jugement que son imitateur Despréaux qui, lorsque Louis le Grand lui demanda quel étoit le plus beau génie de ceux qui avoient illustré son regne, répondit sur le champ : Moliere. Doué d'un esprit libre & philosophique Horace ne se borna pas à censurer les Poëtes de sa nation, il trouva des défauts, même dans les Auteurs dont il

vouloit qu'on lût les Ouvrages nuit & jour, dans les Grecs & dans Homere lui-même.

Après avoir combattu dans son Epître à Auguste le culte superstitieux que la plus grande partie des Littérateurs de son tems vouoit à l'antiquité, notre Poëte se moque de la démangeaison qu'avoient alors presque tous les Romains d'écrire, & sur-tout de versifier. Pour être du bon air, il falloit absolument s'être exercé dans quelque genre de Poésie; peu leur importoit d'avoir les connoissances nécessaires pour y réussir. Et pourquoi ne ferois-je pas des vers, disoient-ils, n'ai-je pas de la figure, de la naissance & du bien? On voit qu'alors comme à présent, les gens de qualité savoient tout sans avoir jamais rien appris. Cependant il ne sauroit y avoir de vraie éloquence, soit oratoire, soit poétique, sans une connoissance profonde des passions & des devoirs de l'homme. Ne nous flattons jamais de bien écrire les choses que nous n'avons pas fortement méditées. On raconte de l'ingénieux Steele, auteur en grande partie des célébres Journaux intitulés *l'Anglois*, le *Tuteur*, le *Spectateur* &

le *Babillard*, que le jour même qu'il entra pour la premiere fois dans le Parlement, il voulut s'y distinguer par un morceau d'éloquence; on agitoit ce jour-là une matiere qui lui étoit absolument inconnue: il harangua & se fit moquer de lui; ce qui donna occasion à Milady Montaigu de dire très-ingénieusement, que si l'*Anglois* avoit consulté le *Tuteur*, il auroit appris que le *Spectateur* devoit précéder le *Babillard*. Le Poëte loin d'être dispensé de s'instruire, doit être pourvu d'une infinité de connoissances. Le plus grand Poëte de nos jours est aussi le plus savant de tous les Poëtes modernes. Le savoir a tant de puissance, dit Horace, qu'une Poésie où regne la connoissance des caracteres, des mœurs & des passions, quoique dénuée des graces du style, nous affecte infiniment davantage que les vers vuides des choses, & toutes ces bagatelles harmonieuses dont l'effet périt dans l'oreille.

Horace dans cette même Epître s'éleve contre le mauvais goût de son siecle. Le théâtre étoit alors si bruyant & si tumultueux, qu'il y avoit peu de bons Poëtes qui voulussent y exposer leurs

Ouvrages. La décoration & la pompe absorboit toute l'attention du plus grand nombre des Spectateurs. Et comme aujourd'hui nous ne sommes attentifs & tranquilles qu'au moment où l'on danse, les Romains ne l'étoient que lorsque dans un intermede on mettoit en pieces sur le Théâtre quelque animal extraordinaire, lorsqu'on y donnoit quelque combat, ou qu'on introduisoit des Rois prisonniers, , des vases, des trophées, des statues & des chars de triomphe. Il arrivoit quelquefois qu'à la simple apparition d'un Acteur, tout le théâtre rétentissoit d'applaudissemens: qu'a-t-il dit, demandoit Horace: rien. Qu'est-ce donc qu'on applaudit? Le goût & la richesse de son habit.

Tel étoit ce siecle que nous avons appellé siecle d'or; parce que nous y voyons un Horace, un Virgile, le portique du Pantheon, les beaux médaillons d'Auguste, & quelques pierres admirables, gravées par Dioscoride & par Solon. Nous sommes portés à croire, que tout ce que nous n'en connoissons pas, portoit le même caractere de goût & de perfection, d'autant plus

qu'en fait de Littérature, les seuls Auteurs excellens nous sont parvenus, & que les autres ont fait naufrage, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans l'océan du tems. Mais si l'on regle son opinion sur celle de ces mêmes Auteurs que nous avons entre les mains, l'idée qu'on se formera de ce siecle ne sera pas infiniment avantageuse. On dit familierement qu'il n'est point de héros pour les Valets de chambre: on pourroit dire qu'il n'y a point de siecle d'or pour les contemporains.

Ce qu'il y a de plus singulier dans cette même Epître, c'est qu'on y trouve qu'Auguste ne protégeoit ni n'estimoit les Poëtes autant qu'on le pense communément. Il paroît au contraire qu'il n'en faisoit pas grand cas, & qu'il les regardoit comme des hommes au moins très-inutiles: de sorte qu'Horace se vit obligé de faire l'Apologie des Poëtes devant un Prince, qui devoit aux Poëtes la plus grande partie de sa gloire.

Du reste il y avoit dans ce tems-là, comme aujourd'hui, beaucoup de ces pédans que nous appellons *puristes*, qui vouloient qu'on regardât comme morte une Langue qu'on parloit tous

les jours, qui se faisoient un devoir de n'employer que les expressions & les tournures dont s'étoient servis leurs prédécesseurs, qui ne croyoient pas qu'il fût permis d'enrichir la Langue d'un seul mot, qui anathématisoient enfin quiconque imaginoit un nouveau signe pour exprimer une nouvelle idée. Horace s'éleve avec force contre ces tyrans ridicules; il fait voir que dans les Langues vivantes, l'usage est le seul souverain dont on doive reconnoître la loi; que l'on peut, que l'on doit adopter les termes qu'il a produits; qu'il y a même du mérite à en créer de nouveaux, pourvu qu'ils soient placés convenablement, qu'ils soient analogues au fond de la Langue, & que surtout ils soient absolument nécessaires. « Eh quoi! s'écrie-t-il, Varius & Virgile ne pourront pas ce qu'ont osé Cæcilius & Plaute, & je serai blâmé pour avoir introduit dans mes Ecrits quelque expression nouvelle, tandis qu'Ennius & Caton sont élevés jusqu'aux cieux pour avoir pris la même liberté, ou plutôt pour avoir rendu le même service à la Langue! »

Horace condamnoit en même tems

les Ecrivains qui s'imaginoient perfectionner leur langue, en y faisant passer des expressions & des formes étrangeres; semblables à certains Philosophes de nos jours, qui croyent avoir donné à leurs raisonnemens la force de la démonstration, lorsqu'ils ont transformé une pensée commune en formule algébrique. Il blâmoit le sot orgueil de ceux qui dédaignoient d'écrire dans leur langue, comme si la Grecque avoit seule merité d'énoncer & de transmettre leurs productions; il regardoit ce procédé comme une espece d'infidelité & d'ingratitude envers la Patrie. D'ailleurs écrire dans une langue étrangere, n'est-ce pas donner volontairement des entraves à son génie? N'est-ce pas s'imposer la nécessité de se traîner en tremblant sur les traces d'autrui? O imitateurs, troupeau servile! combien vous avez retardé la marche & les progrès des connoissances humaines! ce n'est pas qu'Horace improuvât toutes les sortes d'imitations; autre chose est chercher par quel chemin les grands hommes sont arrivés à la perfection, choisir celui vers lequel notre génie nous pousse, & y marcher li-

brement; autre chose est prendre un seul Auteur pour guide & pour maître. Et que peut-on attendre de ces hommes, qui semblables à la teigne, vont toujours rongeant un même Livre? Jeunes Auteurs, si vous ne dédaignez les sources communes, si vous ne cherchez à vous ouvrir des routes nouvelles, renoncez pour jamais à la gloire. Mon pied, dit Horace, n'a pressé les vestiges de personne; avec de la confiance & de l'audace, au lieu de suivre & de se laisser conduire, on entraîne & l'on conduit; j'ai su le premier faire passer dans la poésie de ma langue, la cadence & l'impétuosité d'Archiloque, sans emprunter ni ses pensées ni ses expressions; j'ai monté la lyre latine au ton de la lyre d'Alcée & de Sapho, sans copier leurs chants ni leurs modulations.

En effet en transportant dans la Poésie de sa langue, les formes & les procédés de la Grecque, Horace devint Auteur d'une maniere toute nouvelle. Jamais Poëte sur-tout ne prit mieux que lui l'esprit & le ton des genres différens qu'il entreprit de traiter. Son génie ne l'égare jamais; il en gouverne à son gré tous les mouvemens. La Poésie,

qui dans ses Odes brille de toute sa pompe & de tout son éclat, est modeste, tranquille, & pour ainsi dire, voilée dans ses Satyres & dans ses Epîtres. Tantôt grave, tantôt léger, tantôt badin, tantôt sublime; toujours varié & cependant toujours le même; par-tout il est fidele à son sujet, partout il respire le goût & les graces: en un mot il est toujours modele & toujours inimitable.

Comment des talens aussi sublimes n'eussent-ils pas irrité l'envie? Aussi les Fannius, & les Pantilius, & les Démetrius, & tous ces braves gens dont la race ne périra jamais, le déchiroient-ils en secret, & ne cherchoient qu'à empoisonner ses propos & ses démarches. Ils ne parloient d'Horace que comme d'un homme dangereux, qui pour un bon mot, ne faisoit nulle difficulté de sacrifier le meilleur de ses amis. Les plaisanteries les plus innocentes, devenoient dans sa bouche des crimes impardonnables. Si par modestie il refusoit de lire ses ouvrages en public: il nous méprise, disoient-ils, nous ne sommes pas dignes d'entendre ses chefs-d'œuvres, il en réserve

la lecture pour les oreilles de Jupiter. Que faisoit Horace ? Il menaçoit, à la verité, de tems en tems ses ennemis de les rendre à jamais fameux, & leur montroit son esprit comme une épée prête à sortir du fourreau : mais le plus souvent il les méprisa ; il fit mieux, il sut mettre leur malice même à profit, en s'observant de plus près, en s'appliquant à perfectionner ses ouvrages, & à les rendre par-là vainqueurs de la critique & du tems. Quelque talent qu'on ait reçu de la Nature, dans les Ouvrages d'esprit comme dans toutes les grandes entreprises, la longanimité, la réflexion & le travail sont absolument nécessaires ; il faut travailler long-tems les productions que l'on veut qui durent toujours. Ainsi l'ont pensé les bons Ecrivains de toutes les Nations & de tous les âges. Les Romains qui dans l'administration de la République mettoient tant de soins & de précautions, & ne craignoient jamais de revenir sur eux-mêmes, n'en faisoient pas autant lorsqu'ils manioient la plume ; ces hommes intrépides n'avoient pas le courage de rectifier leurs Ouvrages, ou plutôt ils croyoient qu'il y avoit une sorte de

déshonneur à effacer. Horace au contraire, non-seulement ne craignit pas de corriger ses productions, mais il les soumit au jugement des autres. Le judicieux Speroni recommande aux Auteurs de montrer leurs Ouvrages, même aux personnes moins instruites qu'eux, parce que l'Auteur, comme il l'observe très-bien, va de la pensée à l'expression ; de sorte qu'il commence par ce qui lui est connu : & que le lecteur au contraire, va de l'expression à la pensée ; de sorte que la pensée ne peut lui être connue, qu'au moyen & en vertu de l'expression. Mais autant que les amis vrais & sinceres sont à rechercher, autant il faut éviter les complaisans & les adulateurs. Le rigide Tarpa, le sévere Quintilius, voilà les hommes que consultoit Horace : ce fut vraisemblablement de ce dernier qu'il apprit l'art de faire difficilement des vers ; il semble du moins l'insinuer dans son Art Poétique. Mais il ne tarda pas à devenir lui-même le plus rigide & le plus sévere de ses censeurs ; il n'épargna ni peine ni travail, pour ôter à ses Ouvrages l'air du travail & de la peine, pour que tout y devînt néces-

saire, pour que ses compositions ne parussent point être faites, mais être nées comme d'elles-mêmes, pour y répandre enfin cette aisance & cette facilité qui fait croire au premier aspect que rien n'est plus aisé que d'en faire autant, & qui fait sentir à celui qui ose l'entreprendre, que rien n'est plus difficile.

L'art & la nature, le génie & le savoir, l'esprit & le goût se donnent la main dans les Ouvrages d'Horace ; un amour incroyable pour le travail, une imagination vive & féconde, un jugement profond qui lui fait appercevoir des différences dans les choses qui paroissent se ressembler le plus, un esprit pénétrant qui lui fait démêler des analogies & des rapports dans les objets les plus éloignés & les plus dissemblables, une activité prodigieuse dans cette partie la plus subtile de nous-mêmes, qui vivifie véritablement les productions de l'esprit & qu'on a appellée le sel de la raison ; telles sont les qualités qu'il est impossible de ne pas appercevoir dans notre Poëte. De-là le charme inexprimable que nous fait éprouver la lecture de ses Ouvrages.

L'atticisme, l'urbanité ne peut régner que dans les grandes villes, où le savoir est commun, où les esprits se heurtent en quelque sorte & se polissent l'un l'autre, où l'affluence des belles choses engendre l'extrême délicatesse, où tout se plie enfin aux loix de la plus fine critique.

Ce fut vraisemblablement au concours de toutes ces circonstances, que l'ancienne Italie fut redevable de son Horace, comme l'ancienne Grece dut son Homere au concours de circonstances & de causes respectivement semblables. Homere écrivit dans le tems le plus favorable pour la composition d'un Poëme épique, lorsque les passions dans la Grece étoient parvenues au plus haut degré de force & d'énergie. Horace parut dans le moment le plus propre à former un Poëte aimable, lorsque l'Italie étoit arrivée au raffinement même de la politesse. Virgile disoit qu'il étoit aussi difficile d'arracher un vers à Homere, que la massue d'entre les mains d'Hercule : on pourroit dire qu'il est aussi difficile d'enlever un vers à Horace, qu'à Vénus sa ceinture. En effet, tous les autres Poë-

tes

tes Latins ont eu parmi les Modernes des imitateurs aussi heureux que pouvoit le permettre la difficulté qu'il y a à écrire dans une Langue qui n'est plus. On a vu le docte & tendre Catulle renaître en quelque sorte dans les Elégies de Bassani, & sur-tout de Zanotti; les couleurs dont Lucrece a embelli la Philosophie, nous les voyons se réfléchir dans l'un & l'autre Poëme de Stay. Virgile lui-même, le majestueux Virgile a trouvé un rival dans le célebre Fracastor. Mais Flaminius, le Jésuite Sarbieuski & tous les imitateurs d'Horace n'ont fait jusqu'à présent que des efforts inutiles.

Après avoir mené la vie, en partie d'un homme du monde & en partie d'un Philosophe, mais toujours la plus agréable & la plus délicieuse, ami de toutes les belles choses, & sur-tout ami de lui-même, Horace mourut âgé de cinquante-sept ans, un mois avant son cher Mécene. Il a pris soin de nous instruire lui-même de quelques particularités concernant sa personne & son caractere. En s'adressant à son Livre

qu'il publia à l'âge de quarante-quatre ans, il le charge d'informer les Lecteurs qu'il n'étoit point né dans un rang distingué, mais que dédaignant la bassesse & l'obscurité où les Dieux l'avoient fait naître & poussé par son propre mérite, il avoit pris l'essor le plus sublime; qu'il avoit obtenu l'amitié des plus grands hommes, ainsi que des plus grands personnages de son siecle; qu'il étoit violent & colere, mais qu'il s'appaisoit facilement; qu'il aimoit le soleil, qu'il étoit d'une petite taille, & que ses cheveux avoient blanchi avant le tems. Les moindres détails deviennent intéressans, lorsqu'ils regardent les grands hommes: & qui ne voit pas avec un plaisir infini les deux Vainqueurs de la journée de Zama, Lælius & Scipion, se délasser & s'amuser en particulier avec le Poëte Lucilius? Nous trouvons encore dans les Ecrits de notre Poëte, qu'il avoit la vue tendre & délicate, & qu'il étoit d'une très-foible constitution. Lorsqu'il voyoit pour la premiere fois quelque personnage d'un haut rang, il avoit l'air timide & embarrassé: il parloit peu, & ne perdoit jamais son tems en de vaines disputes,

sur-tout avec les personnes dont les poumons étoient meilleurs que les siens; il dépensoit noblement; il étoit grand amateur de Peinture, & se plaisoit infiniment à la campagne. Quoiqu'il fût très-éloigné d'importuner qui que ce fût du récit de ses Ouvrages, il cédoit cependant à la démangeaison qu'éprouve tout Auteur de paroître en public. Il en est des Beaux-Esprits, lorsqu'il s'agit de publier leurs productions, comme des jeunes filles lorsqu'il est question de les marier. Celles-ci, après avoir bien examiné les inconvéniens du mariage, prennent un mari: ceux-là, après avoir long-tems réfléchi sur le danger qu'il y a à paroître en public, finissent par se faire imprimer.

Tel est en peu de mots le portrait de ce Poëte immortel, qui, inspiré par une noble fierté, compagne inséparable du vrai mérite, prédit que non-seulement la meilleure partie de lui-même échapperoit à la puissance du tems, mais que l'écoulement des siecles ne feroit que raffermir & accroître sa gloire; que son nom enfin seroit

éternel comme Rome & le Capitole. Le Capitole est détruit, (a) & la voix du tems chante encore les vers d'Horace.

Nous ne nous flattons pas d'avoir fait passer dans cet Extrait ou plutôt dans cette Traduction, les graces, la légereté & sur-tout cet air d'aisance & de facilité qui caractérise toutes les productions de M. Algarotti, auteur de cet Essai. Notre Langue, presque toujours foible lorsqu'elle n'est pas noble, toujours traînante lorsqu'elle n'est pas précise, qui permet à la vérité le style naïf, mais jamais le ton familier, commande souvent des sacrifices, sur-tout quand il s'agit de traduire les Auteurs Italiens. Du reste, nous n'avons eu garde de rien supprimer des détails intéressans, non plus que des réflexions toujours ingénieuses, dont l'Auteur a su embellir son sujet. M. Algarotti nous permettroit-il ici de nous plaindre à lui de sa modestie, & de lui demander pourquoi il ne nous présente que comme des essais, les petits chefs-

(a) *E i versi di Orazio sono cantati dalla voce del tempo.*

d'œuvres qu'il est dans l'habitude de nous donner depuis long-tems? Seroit-ce parce que ses Ouvrages n'ont pas tout le degré de perfection dont il les juge susceptibles? Mais dans ce cas, quelles sont les productions qui ne devroient pas être présentées sous le même titre, & quel est l'Auteur qui, à l'exemple des Peintres de l'ancienne Grece, ne dût dire : *je faisois*, au lieu de dire, *j'ai fait*?

Nous oserons encore faire observer à notre Auteur, que ses réflexions n'ont pas toujours toute la précision &, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, cette plénitude de vérité qu'on est en droit d'attendre de tout ce qui part de sa plume. Après avoir dit, par exemple, au commencement de son Ouvrage, que l'objet de la Poésie est tout-à-la-fois d'instruire & de plaire (*a*), M. Al-

(*a*) C'est l'objet de tous les Arts, de la Musique, de la Peinture, ainsi que de la Poésie : si cette proposition nous paroît trop étendue, ne nous en prenons point aux Arts, mais uniquement à nos Artistes. C'étoit par la Musique, que les Pythagoriciens appaisoient les mouvemens séditieux de leur ame ; c'étoit d'après les tableaux de Polygnote, que Chrysippe dictoit des leçons de sagesse & de vertu aux Athéniens.

garotti prétend que le plaisir est plus propre des Poëmes épique & tragique, & que l'instruction appartient beaucoup plus à la Satyre, parce qu'en effet elle s'y montre d'une maniere plus sensible & plus directe ; mais pour être plus voilée, moins apparente & moins particularisée, l'instruction en est-elle moins utile? en a-t-elle moins d'effet? Les premiers Philosophes & sur-tout les Magistrats Athéniens n'en jugerent pas de même, puisque ceux-là, au lieu d'employer l'expression directe & le ton dogmatique, recoururent au voile de la fiction, pour insinuer plus sûrement les principes de la morale & de la vertu, & que ceux-ci proscrivirent non la Satyre qu'ils ne connoissoient pas, mais, ce qui revient au même quant à la chose, leur ancienne Comédie. Pour ce qui regarde l'Epopée, peut-on se dissimuler que ce ne soit principalement à Homere que la Grece a dû le plus grand nombre de ses Sages & de ses Héros?

M. Algarotti a dédié son Ouvrage à Frédéric le Grand, *a Federico il Grande*, au Roi de Prusse.

ARTICLE X.

COMPENDIUM politicum, seu brevis Dissertatio de variis Poloniæ vicibus, in qua Reipublicæ, sive libertatis necnon in Comitiis vetandi Juris origo, progressus & status præsens novâ methodo inquiruntur & ad calculum usque describuntur. Varsoviæ, 1760.

« ABRÉGÉ politique, ou Dissertation » abrégée sur les différentes révolu-» tions de la Pologne, dans laquelle » on examine d'une nouvelle ma-» niere l'origine & les progrès de la » République ou de la liberté, *&c.* »

L'HISTOIRE de Pologne depuis Lech, premier Souverain de cette Contrée jusques à Auguste troisieme du nom aujourd'hui régnant, comprend douze cens dix ans. On la divise communément en quatre époques.

1°. La Pologne gouvernée par les Ducs pendant 292 ans, depuis l'an de Jesus-Christ 550 jusqu'en 842.

2°. La Pologne sous les Rois depuis l'an 842 jusqu'en 1382.

3°. Le tems des Elections successives, qui comprend 191 ans.

4°. Enfin le Gouvernement actuel de la Pologne depuis 1573 jusqu'à ce jour.

Nous suivrons une division plus naturelle, suivant les différentes formes de Gouvernement, & en conséquence nous considérerons la Pologne comme Monarchie depuis Lech jusqu'à Casimir le Grand, pendant 786 ans.

Comme Aristocratie, depuis Casimir le Grand jusqu'à Casimir Jagellon pendant 180 ans.

Enfin comme Démocratie, depuis Casimir IV. jusqu'au tems d'Auguste III. aujourd'hui régnant.

Le tems de la Monarchie présente deux genres d'administrations différentes : le tems de la souveraineté des Ducs ou ce qui est la même chose, la Pologne payenne, & le tems du gouvernement des Rois ou du Christianisme.

Quelque soit le titre sous lequel a gouverné Lech ou Lescus, 1[er] Roi de Pologne, il est sûr, 1°. que ce fut lui qui conduisit la colonie de Scythes & de

Sarmates, laquelle en l'an 550 vint s'établir entre l'Oder & la Vistule d'une part, & de l'autre entre la Mer Baltique & les montagnes de Hongrie. 2°. Que revêtu de l'Autorité souveraine, il avoit sur ses sujets droit de vie & de mort; & qu'il rendoit la Justice, non selon les loix qui n'existoient pas, mais uniquement selon sa volonté. 3°. Enfin que la dignité de Duc étoit alors héréditaire, & que l'Empire passoit aux enfans, & à leur défaut, aux collateraux.

Après l'entiere extinction de cette premiere famille des Ducs, les Grands, suivant le droit le plus naturel, s'assemblerent pour élire un Duc, ou plutôt chaque parti se prépara à faire la guerre pour élever son Chef à la souveraine Puissance. Mais aucune des factions n'ayant été assez forte pour subjuguer les autres, elles partagerent entr'elles la Souveraineté; & la Pologne fut alors divisée en douze Duchés, & gouvernée par des Ducs ou Palatins.

Pour faire cesser les agitations & les orages que la forme de cette constitution entrainoît nécessairement, les Grands d'un commun accord aimerent mieux élire un Chef parmi le peu-

ple qu'entr'eux; la famille de ce nouveau Duc s'étant éteinte 50 ans après par la mort de Vanda, qui pour consacrer sa virginité à ses faux Dieux se précipita dans la Vistule, les Grands reprirent l'administration qu'ils abandonnerent peu de tems après à Prémislas, homme d'une naissance obscure, mais plein de courage, & sous la conduite duquel les Polonois vainquirent les Hongrois pour la premiere fois.

Prémislas étant mort sans postérité, les Grands convinrent que la Puissance suprême seroit remise à celui d'entre eux dont les chevaux arriveroient le plutôt à un but proposé; mais la fraude de celui qui avoit remporté la victoire ayant été découverte, on donna la dignité de Duc à un jeune homme, qui prit le nom de Lescus II. Il eut trois successeurs, dont le dernier appellé Popiel fut dévoré par des rats envoyés du Ciel. Telle est en peu de mots l'histoire fabuleuse des commencemens de la Pologne.

Ce ne fut que vers la fin du dixieme siecle que la Pologne, à l'exemple & par l'ordre de Miccislas I. embrassa le Christianisme, & elle ne fut décorée

du titre de Royaume que sous Boleslas, fils de Miccislas. Sous la Race des Piastides elle éprouva de grandes révolutions, & soutint la guerre contre les Empereurs, la Prusse, la Russie, la Lithuanie, les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, enfin contre toutes les nations qui l'environnoient. Entre les Rois de la race des Piastides, six furent chassés du trône, quatre y remonterent & deux périrent en exil. L'excommunication de Boleslas le Hardi sous Grégoire VII. priva la Pologne du titre de Royaume, titre qui lui fut rendu en faveur de Venceslas; enfin Casimir le Grand publia des Loix. Voilà ce que présente de plus intéressant l'histoire des premiers Rois de Pologne.

On ne peut révoquer en doute que l'autorité des Piastides n'ait été absolue, & que la royauté ne fût alors héréditaire en Pologne. En vain l'on oppose que les Grands tinrent souvent des assemblées sous différens regnes pour régler les affaires de l'Etat. Ces assemblées elles-mêmes reconnurent plus d'une fois la souveraine puissance des Rois; & si l'on voit Boleslas le Hardi,

Miecislas le vieux, Uladislas II. & plusieurs autres chassés du trône, ces révolutions prenoient leurs sources dans des causes particulieres auxquelles les Grands n'avoient aucune part.

L'Aristocratie prit naissance sous le regne de Casimir le Grand l'an 1333. Voici quel étoit l'état de la Pologne sous ce Prince. La Religion Chrétienne y étoit dominante; des Monasteres avoient été fondés; & l'on comptoit déja en Pologne sept Evêchés. Les Polonois, ainsi que tous les autres peuples de l'Europe étoient plongés dans l'ignorance; les cloîtres étoient le seul asyle des Sciences & des Lettres. Aussi les Moines jouïrent-ils de la plus grande considération. Les Rois les admettoient dans leurs Conseils, & ils furent plus d'une fois les arbitres de la guerre & de la paix; quelques-uns mêmes furent décorés de l'autorité suprême. La même circonstance donna entrée dans le Conseil du Roi aux Prélats Polonois. Casimir fonda lui-même un Évêché, créa des Palatins, des Châtelains & d'autres Magistrats, qui furent, ainsi que les Évêques, admis au Conseil. Les privileges des Ecclésiastiques s'ac-

crurent avec la religion & ceux des Nobles, proportionnément aux besoins que les Rois eurent d'eux dans les guerres fréquentes qu'ils eurent à soutenir; enfin dans les divisions qui partagerent la Pologne, chaque Chef tâchant de s'attacher la Noblesse par des avantages, ses privileges allerent croissant de jour en jour.

Casimir lui-même à qui la Pologne doit ses loix écrites, céda une partie du pouvoir legislatif, accorda aux Nobles la possession libre des métaux & des mines qu'ils pourroient découvrir dans leurs terres, la distribution du sel & beaucoup d'autres privileges, qui jusques-là avoient appartenus aux Rois. Tel étoit l'état de la Pologne sous Casimir le Grand. Dès-lors le Roi ne commandoit plus en despote, mais gouvernoit par les loix : il assembloit le Senat qui n'étoit encore que son Conseil, pour le consulter sur l'administration du Royaume. Enfin les Polonois n'étoient plus des esclaves, mais des sujets fideles, qui dans la guerre & dans la paix obéissoient à un Maître légitime.

L'événement dont je vais rendre

compte, décida de la liberté de la Pologne. Casimir ayant à soutenir une guerre considerable, prit le parti de faire la paix avec les Chevaliers de l'Ordre Teutonique : il choisit pour arbitre de cette paix, les Rois de Hongrie & de Boheme & fit avec les Chevaliers un traité par lequel il leur céda la Pomeranie, à condition qu'ils rendroient à la Pologne les terres qu'ils lui avoient prises; mais les Chevaliers refusant d'accomplir leur traité s'il n'étoit ratifié par le Senat, Casimir après avoir balancé sur le parti qu'il devoit prendre, forcé par la nécessité, assembla le Sénat, & les Grands saisirent avec empressement l'occasion d'empiéter sur l'autorité Royale ; ils refuserent d'abord leurs consentemens; & ce ne fut qu'après quelques années & après avoir obtenu beaucoup de privileges, qu'ils consentirent à cette ratification : c'est ainsi qu'en 1336, le Sénat commença à participer à l'autorité Royale.

Quatre ans après Casimir qui n'avoit point d'enfans, voulant faire passer la Couronne à Louis, fils de Robert, Roi de Hongrie & son neveu, fut obligé d'assembler de nouveau le Sénat,

& d'acheter cherement les suffrages; car il s'agissoit alors d'élire un Roi étranger. Louis du vivant de son oncle, qui dans sa vieillesse avoit contracté un nouveau mariage, traita avec le Sénat, même de la Couronne en 1355, & lui remit une grande partie des droits de la Royauté, ce qu'il confirma depuis par un édit dans l'assemblée générale de son élection en 1370. Par cet édit il reconnoissoit qu'il avoit été librement élu, & perdoit ainsi le droit de disposer de la Couronne en faveur de ses enfans. Il abolit tous les impôts, & renonça pour lui & pour ses descendans à la faculté d'en pouvoir établir de nouveaux. Il consentit aussi à plusieurs autres conditions plus onéreuses les unes que les autres, & qui tendoient toutes à diminuer l'autorité des Rois & à augmenter celle du Sénat. Enfin Louis n'ayant point d'enfans mâles, n'obtint le Royaume pour l'époux de sa fille, qu'aux conditions qui lui furent prescrites par le Sénat qui profita de cette occasion pour achever le grand œuvre de la liberté. L'Aristocratie ainsi établie se conserva pendant soixante-huit ans sous les

regnes de Jagellon & de Uladislas III. après quoi le Gouvernement Polonois dégénera en démocratie.

Le Gouvernement démocratique de la Pologne présente trois époques différentes, 1°. Celle de la pluralité des voix pendant 82 ans, depuis 1454, sous Casimir Jagellon jusqu'en 1536, sous Sigismond. 2°. Le tems où le plus petit nombre des suffrages l'emporta pendant 116 ans. Enfin le tems des Dietes dans lesquelles l'unanimité devint nécessaire & où l'opposition d'un seul Membre de la Diete peut anéantir toutes les déliberations, & qui subsiste depuis 108 ans depuis Jean-Casimir jusqu'au tems d'Auguste III. aujourd'hui régnant.

La premiere Diete générale se tint l'an 1404, la dix-huitieme année du regne de Jagellon. Il s'agissoit de payer aux Chevaliers Teutoniques 500000 florins; mais Louis comme nous l'avons vu ayant renoncé au droit de faire de nouvelles impositions, il fallut que la Nation se relachât de ses droits & repartît cette somme sur chaque Palatinat. On jugea donc à propos que chacun dans son District tînt une as-

semblée particuliere, & on ordonna à la Noblesse après les délibérations, d'envoyer des Députés à la Diete générale, au jour & à l'heure marquée. Telle fut l'origine des assemblées particulieres. Les Palatinats n'avoient alors que le droit d'envoyer à la Diete générale le consentement de leurs concitoyens, pour la perception des impôts. Ce ne fut qu'après diverses tentatives & des efforts reitérés pendant 50 ans, que l'ordre équestre parvint à partager avec le Roi & le Sénat, l'administration publique. Ce droit lui fut accordé par Casimir fils de Jagellon, & confirmé par les Rois Albert & Alexandre, & enfin par un édit de Sigismond I. en 1510. Depuis ce tems on ne reconnut d'autres loix que celles qui furent portées dans les assemblées générales : la Noblesse en corps fit & déclara la guerre, régla la paix, s'arrogea tout ce qui concernoit la maniere de battre monnoie, & ne laissa au Roi que le droit de mettre sa signature au bas des délibérations. Alors les biens du Roi & ceux de la Couronne furent distingués, & le trésor du Royaume ne fut plus celui du Roi.

L'autorité du Sénat & celle du Roi ainsi diminuées, la Noblesse fit de nouvelles tentatives, & parvint a anéantir l'usage de terminer les délibérations à la pluralité des voix. Tant que la Noblesse ne s'étoit proposé dans ses assemblées que l'honneur de la Nation, le bien public & la conservation de la liberté, les Dietes s'étoient terminées heureusement ; & sous le regne de Sigismond depuis 1507 jusqu'en 1536, on en compte dix-neuf. Ce fut dans une Diete convoquée en 1536, que l'avis du petit nombre prévalut : la liberté dès-lors dégenera en licence, & chaque Seigneur fut un petit tyran particulier.

Après la mort de Sigismond Auguste, les assemblées des Provinces n'ayant eu aucun succès, le Sénat & la Noblesse convoqués par le Primat, s'assemblerent dans un camp près de Varsovie, & Henri de Valois y fut élu Roi de Pologne. Ce fut là que les Ordres convinrent d'établir les *Pacta conventa*, & que l'on confirma l'égalité des droits & la liberté commune. Enfin sous les regnes d'Etienne, de Sigismond III. & d'Uladislas IV. c'est-à-dire pen-

dant 80 ans, la République fut gouvernée par le plus petit nombre des voix jusqu'au regne de Jean-Casimir, sous lequel commença l'usage de l'unanimité dans les Dietes générales.

Uladislas IV. emportoit au tombeau les regrets de ses sujets. La Suede, la Moscovie, la Tartarie, les Cosaques & la Hongrie annonçoient en même tems à la Pologne que sa ruine étoit prochaine. Les Moscovites même pilloient la Lithuanie, & les Suédois dévoroient l'intérieur du Royaume. Au milieu de ce trouble s'éleva ce cris de la liberté, le *Liberum veto*. Casimir regnoit depuis quatre ans ; la nécessité de secourir sa patrie prête à perir, le détermina à convoquer une Diete, qui fut rompue par l'opposition d'un seul Nonce : Casimir accablé de sa mauvaise fortune s'étoit retiré en Silesie, & sembloit abandonner la Pologne à qui voudroit la dévaster, lorsque par la bonne intelligence des Palatinats de la petite Pologne, Lubomirski & Potocki rappellant à la tête d'une armée victorieuse leur Roi qui les avoit abondonnés, vengerent la liberté pres-

que anéantie, s'unirent aux Danois & à l'Électeur de Brandebourg, & battirent les Suédois, & enfin en 1660 firent la prix avec eux, à condition cependant que la Pologne céderoit à l'Électeur de Brandebourg le Duché de Prusse, à la charge qu'au defaut de descendans mâles, la Prusse retourneroit à la Pologne & les Suédois eurent la Livonie. La même année Ragozki entra en Pologne à la tête d'une armée de 50000 hommes, fut battu par Lubomirski, & se retira honteusement en Transilvanie. Les troubles intérieurs succéderent à ces malheurs. Les troupes pour se faire payer ravagerent les terres des Nobles ; & Lubomirski Chancelier du Royaume s'opposant à l'élection d'un successeur du Roi, fut condamné à perdre la tête, mais deux ans après il rentra dans ses dignités. En 1667 on fit avec les Moscovites une treve, non sans leur faire de grands sacrifices ; ensorte que Jean-Casimir perdit tout ce qu'avoit conquis Uladislas son frere. Enfin les Tartares ayant été battus plus d'une fois par Sobieski, Casimir abdiqua la Couronne &

ſe retira en France ; on lui donna pour ſucceſſeur Michel Coributt, Duc de Wieknowieki, ſous le regne duquel la Pologne ne fut pas plus heureuſe. Il eut pour ſucceſſeur Jean Sobieski, qui fit la guerre avec ſuccès, mais dont le regne ne fut cependant pas exempt de troubles. Six Dietes furent rompues ſous ſon regne. Après ſa mort le Prince de Conti & Auguſte II. Électeur de Saxe, ſe diſputerent la Couronne ; le premier fut proclamé par le Primat ; mais après ſa retraite, Auguſte II. fut déclaré Roi d'un conſentement unanime. Ce dernier ayant été vaincu par Charles XII. Roi de Suede, fut forcé de céder la Couronne à Staniſlas Leczinski, *celui à qui la France doit la meilleure des Reines, & la Lorraine ſa félicité*. Ce Prince remonta deux fois ſur le Trône, & fut forcé deux fois de l'abandonner.

Quelle que ſoit la licence que paroît devoir introduire la néceſſité de l'unanimité des ſuffrages, il eſt cependant aiſé de ſe convaincre que depuis cet établiſſement, toutes les loix néceſſaires & avantageuſes à la Pologne ſe ſont

maintenues & ont été augmentées. C'eſt depuis ce tems qu'il n'eſt plus permis aux Rois d'abdiquer toutes les conſtitutions du Royaume ſur la libre élection, ſur les loix ; tout ce qui concerne les jugemens, le tréſor public, la guerre, la collation des dignités Eccléſiaſtiques & Séculieres ; enfin la forme des aſſemblées, tout a été réglé depuis l'inſtitution de l'unanimité, & ſubſiſte aujourd'hui ſans altération.



ARTICLE XI.

LES Moſcovites dans la Californie, ou Diſſertation hiſtorico-géographique ſur le paſſage de l'ancien monde à l'Amérique ſeptentrionale, nouvellement découvert par les Ruſſes ; & ſur celui par où les Nations de l'Aſie allerent autrefois peupler cette contrée. Par le R. P. Torrubia. 1760.

PURCHAZ a accuſé les Eſpagnols d'avoir ſuppoſé un paſſage ou détroit d'Anian pour ôter aux peuples du Nord l'eſpérance de trouver une communication entre leurs mers & l'Amérique Septentrionale. C'eſt une impoſture. Des navigateurs Hollandois ſont les auteurs de cette fable. Ils en impoſerent à Philippe II. & à l'Europe. Philippe III. ſur leur rélation, fit chercher ce détroit. Cinq expéditions malheureuſes déſabuſerent l'Eſpagne. Il en coûta plus cher encore à l'Angleterre. Toutes les tentatives que firent les Eſpagnols ſe bornerent à la découverte du fleuve Saint-Antoine, que

quelques Cartes Géographiques appellent détroit d'Anian, quoique ce ne ſoit qu'un fleuve d'eau douce, qui prend ſa ſource dans la *Sierra Azul* ou *monts d'Azur* de l'Amérique Eſpagnole. Le Journal du Général Viſcaino, chef de l'entrépriſe, fut communiqué par ordre du Roi au P. Torquemada qui le publia en 1615 dans ſa *Monarchie Indienne.* Ainſi les Eſpagnols ont été regardés comme les auteurs de cette fiction, quoiqu'ils ayent travaillé les premiers à la détruire.

Malgré les mauvais ſuccès de l'Eſpagne, l'opinion prévalut encore. Les Anglois voyant qu'il étoit inutile de chercher le détroit d'Anian par la mer du Sud, ſe tournerent vers le Nord, pour examiner, diſoient-ils, la vaſte mer qui ſépare l'Amérique de l'Aſie, & découvrir un chemin plus court aux riches Iſles ſituées à l'Eſt du Japon, & vers la Corée & la Chine. M. Ellis a publié une rélation Chronologique des tentatives que les Anglois firent à ce ſujet en 1497. Les Gavotti, Vénitiens, qui entrerent au ſervice de l'Angleterre, & qu'on doit regarder comme

les

les fondateurs de la navigation Britannique, essayerent de passer aux Indes Orientales par le Nord-Ouest, c'est-à-dire, au-dessus de l'Amérique, & ensuite par le Nord-Est au-dessus de l'Europe. On prétendit que Gavotti le fils avoit trouvé le détroit, & qu'il l'avoit celé aux Anglois. En 1557 Martin Frobisher alla sur leurs traces jusqu'au 63 degré de Latitude. Dans un second voyage, il fit, entr'autres découvertes, celle du détroit appellé de son nom *Frobisher*. La *Terre inconnue* que lave ce détroit, est à ce qui paroît le *Groenland*. Le fameux Davis trouva le détroit qui porte son nom, & navigua au-delà de 72 degré. En 1600 Jacques Lancastre trouva, si l'on en croit M. Ellis, un passage aux Indes Orientales, au 62 degré 30 minutes au Nord-Est de l'Amérique. Jusqu'à présent, il n'a pas été possible de vérifier ce que M. Ellis suppose avoir été écrit par Lancastre. Hudson découvrit ensuite sa grande *Baye*. M. Button, & après lui M. Gibbons, naviguerent inutilement sur la même mer. Byllot, compagnon de ces trois derniers Navigateurs, tenta ensuite avec le fameux Pilote Bassins, le

détroit de Davis. M. Ellis insinue qu'il mourut persuadé de l'existence du passage. En 1631 Lucas Fox de Londres, & M. Jacob de Bristol, firent de nouveaux efforts par la *Baye d'Hudson*. Ils abandonnerent l'un & l'autre l'entréprise, Fox prétendant que le passage existoit, & Jacob qu'il n'existoit point. En 1678 Zaccharia William, & M. Groseleis, allerent aux dépens de quelques Négocians Anglois, à la même découverte, par les Bayes des Bassins & d'Hudson. Toute leur gloire se borna a y bâtir le *Fort Charles*, & a être les auteurs du premier établissement de la nation Britannique dans ces Contrées. La Compagnie de commerce de la Baye d'Hudson établie la même année, principalement pour établir un passage à la mer du Sud, se contenta de faire un trafic de pelleteries & de quelques autres marchandises du pays, sans publier aucune particularité rélative à son objet principal. En 1737 le Parlement lui ordonna de faire des recherches. Elles furent inutiles, comme l'avoient été auparavant les expéditions de M. Barlow & de M. Scroggs. M. Arthur Dobbs & le Capitaine Mid-

leton ne furent pas plus heureux en 1742. Midleton publia, à son retour, la rélation de son voyage, & soutint contre M. Dobbs, que le passage par la baye d'Hudson à la mer du Sud étoit une chimere. La dispute s'échauffa. Les partisans de M. Dobbs s'engagerent à fournir pour la découverte du détroit, la somme de dix mille livres sterling. Le Roi en promit vingt mille à l'équipage des deux vaisseaux que l'on préparoit pour le voyage, au cas que l'objet fût rempli. MM. Moor & Smith partirent d'Yarmouth le 21 Mai 1746. Ils arriverent à la baye d'Hudson au mois d'Août. Qu'en résulta-t-il? On peut en juger par le titre seul de la rélation donnée par M. Ellis, qui s'étoit embarqué en qualité d'Agent de la Société. *Voyage à la baye d'Hudson, fait en 1746, & 47 par les navires* Dobbs-Galley & Californie, *pour découvrir un passage par le Nord-Ouest, avec une exacte description de la côte, un abregé de l'histoire naturelle du Pays, & une claire exposition des succès & des raisons qui tendent à prouver la probabilité de pouvoir dans la suite découvrir ce passage : par M. Ellis, Agent des Pro-*

priétaires dans cette expédition. Cet ouvrage a été traduit en François, & imprimé à Leyde en 1750.

Les Moscovites ont été plus heureux que les autres peuples. Lorsque je naviguai sur ces mers en 1737, dit le P. Torrubia, comme nous étions à la distance de trois cens milles de la Californie, D. Joseph Bueno, notre Amiral, nous disoit d'après ses observations & les anciens voyageurs, qu'il y avoit un terre au Nord & au Nord-Est de notre navigation. Il appuyoit son opinion sur des preuves assez fortes, telles que le passage des oiseaux, qui venoient se reposer à chaque instant sur notre navire. Il s'accordoit en cela avec nos Auteurs Espagnols, ajoute le P. Torrubia, en particulier avec notre Chronologiste Gomara, ainsi qu'avec les Géographes Chinois. Le P. Kircher a écrit dans sa *China illustrata*, que les confins de la Tartarie Russe n'étoient pas encore découverts; mais que sans doute ils tenoient par un isthme ou par quelque détroit à l'Amérique Septentrionale. Ce qui se trouve merveilleusement confirmé par les documens géographiques que M. de Guignes a pui-

ſés dans les annales Chinoiſes, ſur leſquelles M. Buache dreſſa en 1752 la fameuſe carte, où eſt décrit un voyage fait l'an 458 de notre ere, par les Chinois du port de Leaotung dans la Chine, juſqu'au *Fouſang des Chinois* en Amérique, à 55 degrés de hauteur ſur la Californie. Il conſte par les Cartes du ſavant Géographe François, que les Chinois, les Japonnois & les Tartares regardoient le trajet de l'Aſie Septentrional au Nord de l'Amérique, comme court, facile & connu. M. Buache lui donne le nom de détroit du Nord.

Torquemada, d'après les réflexions qu'il avoit faites ſur les anciennes Peintures hiéroglyphiques des Mexicains, avoit dit dans ſa monarchie Indienne, que l'Amérique n'étoit ſéparée de l'Aſie que par un iſthme ou un détroit. Il appuyoit ſa conjecture ſur ce qu'en effet ces Indiens, au commencement de l'hiſtoire de leur arrivée dans le pays d'*Anahuac*, (*a*), ont dépeint un bras

(*a*) *Anahuac* eſt un mot générique qui ſignifie *Voiſin de l'eau ;* c'eſt le nom que les premiers habitans de l'Amérique donnoient à leur nouvelle terre.

d'eau, reſſemblant à un grand fleuve, tel qu'un détroit par lequel les eaux de la mer du Nord communiquent avec celle du Sud. D'un autre côté, la tradition portoit que les premiers habitans de ces pays étoient venus ſur des nacelles ou canots de bois, ou de groſſes cannes, ce qui rendoit ce ſentiment très-vraiſemblable. Pluſieurs autres documens ramaſſés par Villaſennor, dans ſon *Théatre Américain*, concourent à confirmer cette tradition. Botturini dans ſon projet d'une nouvelle hiſtoire de l'Amérique Septentrionale, dit en traitant du paſſage des Indiens dans la nouvelle Eſpagne, avoir trouvé dans les Hiſtoires de Moſcovie & du Japon, que ces contrées ſont repréſentées *comme continens*, ſur d'anciennes tables Géographiques de bois. Les Auteurs Anglois de l'hiſtoire univerſelle penſent que l'Aſie & l'Amérique, unies d'abord par un Iſthme, ont été diviſées par un tremblement de terre.

Juſques-là, l'exiſtence de la communication de l'Aſie avec l'Amérique, n'étoit que vraiſemblable. Elle ſe trouve conſtatée dans une rélation de M. Deliſle, imprimée à Paris en 1752. Le

Czar Pierre le Grand avoit choiſi M. Beerings, habile Pilote Danois, pour aller reconnoitre ſi la Tartarie au Nord-Eſt & l'Amérique étoient contigues ou ſeulement voiſines. En 1725 l'Impératrice Catherine confirma à M. Beerings les ordres qu'il avoit reçus peu auparavant du Czar. Son expédition dura cinq ans. Il ſuivit la côte Orientale de l'Aſie, depuis le port de Kamtchatka, preſqu'iſle dont le golfe eſt contigu à l'iſle de *Jeſſo*, & peu éloigné du détroit d'*Uriz*, juſqu'au-delà du ſoixante-ſeptieme degré de latitude. Il ne découvrit dans cette courſe que de petites iſles. A ſon retour à Petersbourg, il rapporta à M. Deliſle les raiſons qu'il avoit de ſoupçonner une terre à l'Eſt. Les indices étoient le peu de profondeur qu'avoient les eaux, à meſure qu'on s'éloignoit de la côte Orientale de l'Aſie; des arbres étrangers flottans ſur ces mers, &c. Sur une carte & un mémoire préſentés par M. Deliſle, l'Impératrice ordonna à M. Beerings de faire de nouvelles recherches. Il partit en 1741. Son vaiſſeau ſe briſa contre une iſle deſerte, au cinquante-quatrieme degré de latitude, & il y

mourut de miſere. En 1739 un Allemand nommé Spamberg s'avança vers la côte du Japon. Enfin un Capitaine Ruſſe appellé Alexis Tchirikow, partit avec M. Deliſle, frere du Géographe, du port de *Kamtchotka*, dit *Awatcha*, ou port de S. Pierre & S. Paul, à cinquante-trois degrés une minute & demie de latitude, & à la diſtance de plus de cent cinquante degrés du méridien de Paris. Au cinquante-ſixieme degré trente-ſix minutes, ils apperçurent une nouvelle terre. Ils arriverent enfin à quatorze degrés à l'Oueſt de la Californie, douze & demi au Nord. Les côtes de cette terre étoient preſqu'inabordables. On ne put en approcher que le 20 Septembre. Dans le golfe où ils entrerent d'abord, ils trouverent quelques habitans du pays dans des canots, pareils à ceux des Groënlandois & des Eſquimaux. Ils n'en comprirent point le langage. Ce lieu étoit au cinquante-unieme degré douze minutes de latitude. Le ſcorbût s'empara de l'équipage : il en emporta une grande partie, & nommément M. Deliſle l'Aſtronome. Le Capitaine Schirikow revint heureuſement en Ruſſie. On peut

consulter là-dessus la rélation de M. Delisle, & les considerations géographiques & physiques de M. Buache, imprimées en 1752, 53 & 54.

Cette communication n'étoit pas inconnue dans la Sybérie; car en 1640, deux vaisseaux Moscovites avoient traversé le détroit appellé aujourd'hui *le Détroit du Nord :* & M. Isbrandides a publié ce fait, & l'a détaillé dans la description de ses voyages & dans des Cartes géographiques. Il y a apparence que M. Beerings ignoroit que dans les tems antérieurs, les Moscovites avoient connu & fréquenté cette route. M. Witsen, à qui ils avoient communiqué leurs Mémoires, avoit observé dans un Ouvrage Hollandois, imprimé en 1692, que les habitans de la pointe située au Nord-Est de l'Asie, portoient à leurs joues des pierres, des ossemens, en un mot des ornemens tels que les portent les Américains septentrionaux qui, selon les apparences, tirent leur origine de ces habitans. Le Vaivode de Smoléasko raconta au P. Abril qui se trouvoit en Russie l'an 1686, de quelle maniere il pensoit que l'Asie avoit peuplé l'Amérique.

Au-delà de l'Obi, disoit ce Vaivode, coule un gros fleuve appellé *Kavvoina*, qui reçoit le fleuve Lena & se jette dans la mer glaciale, sur laquelle s'éleve une isle vaste & peuplée. Dans cette isle se trouvent des animaux amphybies, appellés *Béhémots* (*a*), dont les dents sont fort estimées. Les Insulaires vont souvent sur ce côté de la mer glaciale, à la chasse de ces animaux; & comme la chasse est longue, ils emmenent quelquefois avec eux toute leur famille. Il arrive fréquemment que surpris en route par le dégel, ils sont emportés fort loin sur des pieces de glace qui se détachent les unes des autres. Quelques chasseurs auront été jettés par ces glaces flottantes sur la partie la plus septentrionale de l'Amérique, qui n'est pas loin de la partie Asiatique, bornée par la mer de la Tartarie. La conformité qui se trouve entre la physionomie des Insulaires chasseurs & celle des Américains,

(*a*) Le P. Torrubia croit que ce sont les mêmes animaux appellés *Rosmars* dans la Relation du voyage des Hollandois en 1694, *pag.* 40.

donne un grand poids à la conjecture du Vaivode. Il est d'autant plus vraisemblable que ceux-ci ont pu passer de cette maniere d'Asie en Amérique, qu'au rapport de Strahlemberg, les *Puchochotskes*, habitans de l'Amérique septentrionale sous le méridien antipode de Paris, viennent sur la glace commercer en Syberie.

Le Pere Greelon, Jésuite François, après avoir travaillé quelque tems dans les Missions de la Nouvelle-France, passa à celles de la Chine. Un jour qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une femme Huronne qu'il avoit connue en Canada : il lui demanda par quelle aventure elle se trouvoit dans un pays si éloigné du sien ? Elle répondit qu'ayant été prise à la guerre, elle avoit été conduite de nation en nation jusqu'aux lieux où elle se trouvoit. On rapporte un trait assez semblable d'une femme Espagnole de la Floride; prise par des Sauvages, elle s'étoit trouvée en Tartarie, après avoir passé d'une main à l'autre, par des régions très-froides. Elle avoit enfin épousé un Tartare qui étant allé à la Chine avec les

Conquérans, s'étoit établi dans cet Empire.

A la fin de sa dissertation, le Pere Torrubia attaque la relation du voyage de l'Amiral Fonte ou de Fuente en 1640, comme fausse & supposée. MM. Delisle, Buache & Longchamp la regardent au contraire comme très-authentique. Nous ne discuterons point ici les raisons qu'on fait valoir de part & d'autre; il nous suffira de remarquer une singularité touchant le témoignage de M. d'Ulloa, sur lequel l'un & l'autre partis s'appuient. M. Delisle dit que non-seulement M. d'Ulloa a reconnu, dans une Lettre écrite d'Aranjuez en 1753 à MM. Bouguer & Le Monnier, l'existence & l'authenticité de cette relation, mais qu'étant à Paris, il avoit assuré positivement qu'il avoit vu cette relation au Pérou, qu'il en avoit pris copie, & qu'elle étoit incontestablement de l'Amiral de Fonte. D'un autre côté, le P. Torrubia nous apprend que le P. Burriel, qui dans sa *Californie* (*a*) prouve très-fortement la

(*a*) Voyez nos précédens Journaux.

supposition de cette piece, avoit, dans la même année 1753, demandé de vive voix au même M. d'Ulloa, des éclaircissemens sur cette matiere, dans un tems où il faisoit les plus exactes recherches pour démêler la vérité. Comment se décider entre des hommes aussi respectables & aussi dignes de foi? Il peut se faire que les raisons qui avoient engagé M. d'Ulloa à croire que la relation étoit véritablement de l'Amiral de Fonte, n'aient point paru convaincantes au P. Burriel que des raisons plus fortes auront déterminé à embrasser l'opinion contraire.

Quant à ce qui concerne le détroit du Nord, les nouvelles Cartes que prépare l'Académie Impériale de Pétersbourg, en présenteront une description plus détaillée & plus authentique.

CETTE Dissertation, ainsi que la Lettre de M. Almici, est tirée d'une compilation rédigée par le savant Pere Calogera, & intitulée: *Raccolta di opuscoli scientifici.* Ce recueil nous a été confié par M. de Floncel, Censeur royal, & Membre de l'Académie des Arcades. Nous saisissons avec empres-

sement cette occasion de donner un témoignage public de notre estime & de notre reconnoissance à ce bon Citoyen qui, non content d'avoir formé une collection très-précieuse de Littérature Italienne, se fait un plaisir de répandre & de communiquer les richesses qu'il a recueillies à grands frais; bien différent de ces amateurs fastueux, espece d'avares, qui semblent n'amasser que pour enfouir, & pour dérober au Public des trésors dont ils ne jouissent pas eux-mêmes.



ARTICLE XII.

THE Medallic History of Marcus-Aurélius-Valérius Carausius, *Emperor in Britain. By* W. Stukeley, *M. D. & F. R. S. London*, 1760.

« L'HISTOIRE Métallique de *Marcus-Aurélius-Valérius Carausius*, » Empereur en Bretagne. Par *Guillaume Stukeley*, Docteur en Médecine, & Membre de la Société » Royale de Londres. 1760. »

UN homme de génie a rassemblé en deux volumes *in*-12. tous les grands événemens du monde, depuis Adam jusqu'à Jesus-Christ: voici un Savant profond qui compose deux gros volumes *in*-4°. sur l'histoire d'un Prince dont le nom ne se trouve plus que sur quelques médailles. La plûpart des Erudits prennent autant de peine à dégoûter de l'érudition, qu'ils en ont mis à l'acquérir.

Le volumineux Ouvrage que nous annonçons est orné de trente-deux

planches, représentant trois cens soixante médailles & monnoies de l'Empereur Carausius, lesquelles sont arrangées dans la description, selon l'ordre des tems auxquels elles ont été frappées. L'Auteur y a joint d'autres gravures curieuses qui représentent entr'autres choses, *Sistre* Egyptien, & plusieurs anciennes médailles d'*Astarté*.

Le Docteur Stukeley a déterminé non-seulement l'année, mais même le jour dans lequel ces médailles ont été frappées, par les dates du revers de chaque médaille. L'hypothese qu'il prétend établir dans son Livre, c'est que toutes les médailles avoient rapport aux sacrifices, aux spectacles publics, aux actes religieux & aux Divinités, & qu'elles étoient toujours frappées le jour même de la cérémonie qui en étoit l'objet. Les monnoies étoient frappées dans les temples, & l'*Ærarium* étoit un temple: les personnes qui avoient la charge de les frapper étoient des personnes sacrées, les Consuls, les Empereurs, les Pontifes, les Flamines, les Rois des sacrifices, *&c.* L'épithete *sacrée* devint donc l'attribut de monnoie, & l'on fit une Déesse *Moneta*.

L'Auteur remarque en même tems que la monnoie des Juifs étoit auſſi appellée *ſacrée*.

Lorſqu'on trouve ſur une médaille *Lætitia Aug.* elle a dû être frappée le 11 de Février, jour de fête conſacrée au Dieu *Pan* & au Génie de l'Empereur. Le Docteur Stukeley penſe que le *Pan* des Payens eſt la même perſonne que le *Joſué* des Hébreux; il affirme en général que la Théologie & la Mythologie Payennes ne ſont qu'une corruption de l'Hiſtoire ſacrée : ainſi il trouve *Adam* dans *Hercule*, *Eve* dans *Hébé*, *Caïn* dans *Ganimede*, *Moyſe* dans *Sylene*, &c. Nous ne nous arrêterons point ſur ces rapports que tant de Savans ont déja tenté vainement d'établir, dont l'exiſtence n'eſt fondée que ſur des conjectures étymologiques, les plus incertaines de toutes les preuves, & dont la démonſtration même ne ſeroit ni intéreſſante ni fort utile.

Notre Auteur donne une deſcription particuliere de médailles qui repréſentent les figures des Patriarches, convertis en Dieux & en Héros payens; & il prétend que la ſuite de ces médailles feroit la plus belle collection

qu'il y eût au monde. Il s'efforce enſuite de découvrir dans pluſieurs médailles des traits de l'ancien Teſtament; il ſuppoſe que les douze ſignes du Zodiaque ont été les modeles des douze tribus d'Iſraël lorſqu'elles erroient dans le deſert.

Il prétend auſſi prouver que le Syſtre qu'il a fait graver ſur l'inſtrument même qui eſt dans le *Muſæum* Britannique, étoit employé par les Patriarches dans les ſacrifices, & qu'ils s'en ſervoient pour écarter les oiſeaux des animaux qu'on avoit égorgés, tandis qu'ils attendoient que le feu du ciel deſcendît pour commencer le ſacrifice. Il affirme en particulier, qu'Abraham fit uſage de cet inſtrument dans le ſacrifice dont parle la Géneſe, *Ch. XV. v.* 11. où il eſt dit que, *lorſque les oiſeaux fondirent ſur les victimes, Abraham les chaſſa.* Nous obſerverons ici que ce paſſage ne favoriſe aucunement la conjecture de M. Stukeley. Les oiſeaux n'auroient pas approché des victimes ſi Abraham avoit joué du Syſtre pour les écarter; mais s'ils avoient fondu ſur les animaux égorgés, il eſt probable qu'Abraham aura employé

pour les chaſſer, un moyen plus prompt & plus efficace que le ſon d'un inſtrument.

M. Stukeley imagine que les Egyptiens ayant obſervé l'uſage que les Hebreux faiſoient du Syſtre dans leurs ſacrifices, le conſacrerent à une Puiſſance protectrice & conſervatrice : & pour appuyer cette idée, il remarque, que dans la conſtellation appellée *Engonaſis*, qui repréſente un homme faiſant un ſacrifice, la figure tient dans la main gauche un Syſtre, qui paroît employé à écarter les oiſeaux du ſacrifice du ſolſtice d'été, qui étoit de deux pigeons. A l'oppoſite de cette conſtellation, on trouve celle que les Grecs ont appellé *Heniocus*, (que le D. Stukeley ſuppoſe être vraiment Henoch). C'eſt une figure qui tient un bouc, animal que l'on ſacrifioit au ſolſtice d'hyver.

Quant à *Aſtarté*, c'eſt, ſelon notre Auteur, la même choſe que *Naamah*, ſœur de Tubalcaïn; elle devint une divinité des Phéniciens, & ſon culte fut apporté en Bretagne par une Légion Syrienne. Sur quelques unes des médailles d'Aſtarté, dont on donne le deſſin & la deſcription dans

cet Ouvrage, elle tient une croix dans une main; dans l'autre elle tient un buſte humain. On ne nous explique pas ce que cette croix ſignifie; mais M. Stukeley croit que le buſte déſigne les ſacrifices humains qu'on offroit anciennement à l'Equinoxe du printems.

L'*Aſtarté* eſt la *Cybéle* des Grecs, la *Cérès* des Siciliens, la *Venus* de Paphos, l'*Iſis* des Egyptiens, la *Diane* de l'Aſie mineure, l'*Uranie* des Orientaux, la *bonne Déeſſe* des Romains, la *Naina* des Perſes, la *Nehaſennia* des Germains; enfin c'eſt la premiere & la principale divinité femelle de toutes les Nations.

M. Stukeley propoſe ſon Ouvrage comme un ſyſtême général pour connoître les dates des médailles Romaines, par les figures qui ſont ſur les revers. Il remarque que les légendes, *Abundantia Aug. adjutoris*, *Apollini Conſ. Comes*, *Concordia*, *felicitas*, *fides*, *fortuna*, *hilaritas*, *ſpes*, & pluſieurs autres, ſont communes aux médailles de tous les Empereurs : ce qu'il attribue, non à un défaut d'invention, mais à l'uſage de les frapper lors de la célébration des fêtes, dans l'ordre du

calendrier Romain, lequel peut être connu par cette clef beaucoup plus exactement qu'il ne l'a été jusqu'ici. Les chars attelés de deux chevaux ou de quatre chevaux, désignent les spectacles & les courses qu'on célébroit dans ces fêtes.

Les médailles sur lesquelles on trouve, au milieu d'une couronne civique, les lettres S. C. *ob Cives Servatos*, étoient frappées ordinairement le premier de Janvier, & on les présentoit à l'Empereur comme des offrandes de la nouvelle année.

Les médailles qui ont un char de triomphe, font allusion à la Cavalcade solemnelle que les Consuls faisoient au Capitole, à certains jours de fête; & ces jours sont connus par le type de la Divinité. Le 13 Janvier étoit consacré à *Jupiter Stator*; le premier de Février à la naissance d'Hercule; le 17 du même mois à Romulus, c'étoit la fête des Quirinales; & le 23 étoit consacré au dieu *Terme*. M. Stukeley parcourt ainsi les fêtes de chaque mois, & il établit son hypothese sur des exemples tirés des médailles de trois Empereurs, Galba, Othon &

Vitellius, dont il a préferé les médailles, parce que leur regne a été plus court.

Il paroît par les recherches que fait M. Stukeley à ce sujet, que certaines fêtes duroient sept jours & d'autres quatorze, ce que le Docteur suppose être un reste du sycle sabbatique des Juifs.

L'histoire Romaine ne nous a rien appris de la vie de l'Empereur Caraurius; & l'on n'en sait que ce que ses médailles en ont conservé. Voici quelques-unes des particularités de sa vie, que notre Auteur a recueillies. Caraurius étoit né vers la fin du troisieme siecle, dans le pays de Galles, à saint David, qu'on appelloit alors *Menapia*. Il servit dans les Gaules sous Carus: il obtint de Maximien le commandement d'une armée contre les Bagaudes, & fut nommé ensuite Amiral de la flotte Romaine, équipée pour protéger les côtes de la Germanie, des Gaules & de la Bretagne, contre les incursions des Pirates. Sa réputation excita dans la suite la jalousie de Maximien, qui voulut faire marcher contre lui la fameuse légion Thébaine; mais cette troupe refusa d'obéir, par

considération pour la femme de l'Empereur Dioclétien, Séréna, qui protégeoit Carausius. En 288 Carausius fut proclamé Empereur par quelques légions & par la flotte Romaine, & il fut reçu avec transport dans la Bretagne. L'année suivante il battit la flotte de Maximien, & obtint le titre & les prérogatives d'Empereur Romain, avec la puissance tribunitiale, & les noms adoptifs d'*Aurélius* & de *Valerius*, qu'il reçut de Maximien & de Dioclétien, avec lesquels il partagea l'Empire, comme il paroît par une médaille sur laquelle sont gravées trois têtes avec cette inscription: *Carausius & fratres sui*. On y voit Dioclétien au milieu, Carausius à sa droite, & Maximien dans l'espace supérieur.

Le Docteur Stukeley prétend que toutes les médailles qui ont une tête de jeune homme, couronnée de rayons, & jointe à celle de Carausius, représentent Sylvius, fils de cet Empereur; & que la médaille de Carausius, qui étoit autrefois dans le cabinet du célébre Docteur Mead, avec cette légende, *Oriuna Aug.* a été frappée à la mémoire d'Oriuna, l'épouse de Carausius.

En 294, on dit que Carausius rapporta d'Affrique un lion, dont on voit la figure sur le revers d'une médaille, frappée pour la grande fête Romaine, appellée *Palilia*; & il paroît par une médaille où l'on trouve ces mots: *Sacculares Aug.* & qui fut frappée le 21 Avril 295, qu'il célébroit alors en Bretagne les jeux séculaires Romains. Il fut tué le mois suivant.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet Ouvrage, trop peu intéressant pour la plus grande partie des Lecteurs, mais dans lequel les Savans pourront trouver des recherches profondes, des conjectures hardies, & des points d'histoire très-bien éclaircis.



ART.

ARTICLE XIII.

LYRISCHE und andere Gedichte von J. P. Uz, *dritte verbeſſerte auflage. Leipzig, bey* J. J. Weitbrecht, *in-8°.*

« POÉSIES Lyriques, par M. *Uz.* » Léipſick. »

La Volupté.

O D E.

C'EST ici, c'eſt dans ce boſquet que mollement étendu ſur le ſein embaumé de Flore, j'attends la plus charmante des Muſes : ah ! pourquoi ſe dérobe-t-elle à mes deſirs ! Mais elle vient, elle vient ! Déja j'entends retentir au loin dans les airs les ſons harmonieux de ſa lyre.

Mortels qui accuſez le deſtin, lorſque le repos que vous pourſuivez fuit loin de vous, c'eſt en vain que vous le cherchez parmi les épines où la ſombre Philoſophie vous entraîne. Eh ! quel plaiſir prenez-vous à tourmenter votre

eſprit & votre raiſon ? Sachez être heureux, écoutez la Volupté qui vous appelle.

Non cette Volupté que recherche le vulgaire, qui dans ſa joie brutale ne conſulta jamais la raiſon, & qui profane tous les plaiſirs par les excès ; mais celle que la nature nous offre & que la ſageſſe approuve.

Je la vois : ſon front ſerein eſt couronné de roſes ; ſes doux regards lancent le plaiſir, mais le plaiſir le plus pur & le plus inaltérable.

Toujours la joie la couvre de ſes aîles dorées, même lorſque la fortune ſe retire. Non, il n'eſt point d'affreux déſert, il n'eſt point de rocher aride où il ne fleuriſſe encore quelque roſe pour la Volupté : ſa préſence fait taire l'impétueux aquilon ; le ſeul zéphyr folâtre autour d'elle.

Eh ! comment tout ne s'empreſſeroit-il pas de te rendre hommage, toi qui ſeule rends les mortels heureux ? Le chagrin pâle & rongeur eſt enchaîné à tes pieds ; tu domptes les deſirs dévorans, qui ſans toi regneroient en deſpotes.

Ainſi, lorſque le Sud ſecoue ſon noir

plumage & qu'il promene ſes fureurs ſur la mer, l'Océan ébranlé juſques dans ſes fondemens, & couvert d'une écume blanchâtre, s'élance juſques dans les nues ; une nuit profonde voile l'œil brillant des aſtres, & le vaiſſeau tourmenté s'égare, échoue & périt.

Telles les paſſions que la nature bienfaiſante a miſes au fond de nos cœurs, lorſqu'elles nous agitent avec violence, obſcurciſſent la lumiere ſacrée de la raiſon ; la juſtice, l'humanité, toutes les vertus ſont foulées aux pieds ſans pudeur, mais non pas ſans remords.

Les Furies, dont les ſanglantes mains font ſans ceſſe retentir leur fouet vengeur, pourſuivent l'eſclave des plaiſirs juſques dans ſes palais de marbre, où il dévore ſes biens, preſque toujours injuſtement acquis. Son œil s'endort ; mais le remords veille, & rend ſon ſommeil plus affreux que la mort.

Bonheur funeſte ! vie odieuſe ! tous les tréſors de l'Univers compenſent-ils un pareil ſupplice ? La vraie félicité, celle qu'accompagne la prudence, & que le repentir n'empoiſonne jamais, voilà l'unique objet des vœux & des

ſoupirs du ſage. Dieux ! conſervez-moi la ſanté du corps & de l'eſprit, & vos bontés auront aſſez fait pour moi.

Malheureux que vous êtes ! pourquoi offenſez-vous la nature, en créant des beſoins qu'elle ne donne pas ? Ne peux-je donc pas me raſſaſier & rire avec mes amis, quoique ma table n'étale point le faſte des Monarques ? Le vin n'eſt-il délicieux, n'étanche-t-il la ſoif & ne ranime-t-il les ſens que lorſqu'il eſt verſé dans des coupes d'or ?

La fortune diſpenſe les richeſſes ; la ſageſſe diſpenſe le bonheur. Favoris de Plutus, tandis que mille ſoucis vous tourmentent au ſein de l'opulence, je vis heureux & content dans les bras de la Volupté.

La Grotte de la Nuit.

O D E.

Où vont ſe perdre mes chants ? L'Océan n'eſt plus qu'un vaſte braſier ; le Dieu du jour commence à paroître, & ſon char rayonnant plane tout en feu ſur l'onde azurée, tandis que ſur des aîles couvertes de roſée, la ſombre nuit ſe retire d'un pas tranquille, &

que ses Nymphes la conduisent dans sa grotte, où l'œil d'aucun profane n'a jamais pénétré.

Mais je vois la mer m'ouvrir ses profondeurs, & le sanctuaire de la Déesse se dévoiler à mes regards! Les ombres effrayées se dissipent par légions, & me font place en fuyant!

O quel calme profond! Quel vaste silence regne dans cette région sombre! j'entrevois des sycomores dont les rameaux touffus ne retentissent du chant d'aucun oiseau.

La lueur foible & tremblante de mille pâles flambeaux éclaire cette habitation ténébreuse: tout y est dans le repos, le zéphyr même s'endort; il n'y a que les songes legers, qui portés sur des aîles plus rapides que celles des éclairs, voltigent sans cesse.

Qu'il est charmant ce songe du matin que je vois folâtrer! Mais qu'est-ce que j'apperçois? L'imagination s'enveloppe d'une rude écorce, & reverdit comme un arbre couvert de feuillages. Cependant aux sons harmonieux, mais foibles & lents d'une lyre, j'entends les Nayades unir les accens de

leurs voix, & adresser cette hymne à la nuit.

O Nuit! O Déesse bienfaisante, goûte le calme que tu fais naître! Le tumulte s'endort lorsque tu montes sur l'hémisphere; la seule sœur de Progne veille encore.

Que les vents traversent doucement les bocages humides & les sombres forêts! Le repos veut rafraîchir tout ce qui respire: mais les hommes peuvent-ils goûter le repos?

En vain leurs membres fatigués sont étendus sur la pourpre de Sidon. En vain Morphée couvre le marbre des palais de ses aîles assoupissantes!

Que servent la pourpre & le duvet à celui qu'agitent des passions tumultueuses: pendant que tout repose, son ame gemit dans des fers qu'elle traîne sans relâche.

L'homme fuit les sentiers fleuris, où la joie paisible l'appelle. Le bien même lui devient fatal, il en abuse: il fait un poison du nectar que la nature lui présente.

Lorsque Tantale, assis à la table des Dieux, goûte le bonheur suprême;

lorsqu'il savoure la liqueur céleste, son cœur n'est-il pas dechiré par le ressouvenir du plus noir des forfaits?

Les decrets immuables de Jupiter le bannissent loin des voûtes étoilées de l'olympe: l'infortuné! quel supplice l'attend? Un supplice plus affreux que tous les tourmens du Tartare.

Ses richesses sont la source de tous ses maux. Indigent, affamé au milieu de l'abondance, il possede tout & ne jouit de rien.

O Muse, si jamais les passions tumultueuses voilent de leurs nuages mon esprit & ma raison, viens les dissiper, & rendre à mon ame sa premiere sérénité, par ta douce harmonie



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

LONDRES.

I.

UNE jeune personne bien mise & d'une figure intéressante sortit il y a quelques jours de Londres, & s'arrêta à quelque distance de la ville près des bords de la Tamise. Là elle se mit à genoux; on la vit lever les bras vers le ciel, puis tout-à-coup elle se précipita dans la riviere. Deux hommes qui l'avoient apperçue volerent promptement à son secours; mais ils arriverent trop tard, elle étoit morte lorsqu'ils la retirerent de l'eau. Dans le tems qu'ils tâchoient en vain de la rappeller à la vie, en réchauffant son corps dans du fumier, un jeune homme accourut, se jetta avec impétuosité sur le corps de cette malheureuse fille, la baigna de

larmes en poussant des cris horribles; voyant enfin qu'elle ne vivoit plus, il s'écria plusieurs fois : *c'est moi qui l'ai assassinée*, & courut se jetter dans la Tamise; mais on le secourut à tems. On l'arracha de l'eau malgré lui, & on le remit entre les mains de ses parens. On a appris que c'étoit l'amant de cette Demoiselle qui se voyant abandonnée par lui, avoit voulu ensévelir dans les eaux son malheur & sa honte.

II.

On a présenté à la Société formée à Londres pour l'encouragement des Arts, le modele d'une machine nouvellement imaginée pour prendre le poisson de mer plus facilement & en plus grande quantité. La Société a trouvé l'idée simple, ingénieuse & utile, & a encouragé l'Auteur à l'exécuter.



SUEDE.

UPSAL.

OM Kornhus, &c.

» DES Magasins de Bled, par M. » *André Berch*, Professeur dans » l'Université d'Upsal. »

I.

CET Ouvrage annonce un citoyen zélé & instruit. L'Auteur distingue très-bien la cherté d'avec la disette. La premiere peut exister chez une nation fort riche sans que la derniere s'y trouve; mais elle produit toujours le mauvais effet de renchérir la main-d'œuvre, & de procurer aux nations étrangeres la préférence pour le débit des mêmes marchandises. D'un autre côté un pays peut souffrir autant du bon marché que de l'augmentation du prix, parce que le premier foule le Laboureur, & la derniere le peuple des villes. Les magasins publics sont le seul moyen par lequel le Souverain puisse

être le médiateur entre le vendeur qui renchérit toujours, & l'acheteur qui cherche toujours le bon marché. L'inconstance du prix est ce qui désole le plus un pays; car ou elle ruine les possesseurs des terres, ou elle fait mourir de faim le peuple. M. Berch donne ensuite un projet pour la meilleure maniere d'établir les magasins de bled dans les paroisses. Il commence par la contribution volontaire des habitans qui apportent le superflu de leur bled d'hyver. On puise dans ce magasin, dans les cas de nécessité pour prêter du bled aux pauvres, & ils le restituent de leur propre fonds avec une petite quantité de plus, par forme d'intérêt. C'est ainsi que le magasin s'augmente & se met enfin en état de vendre son superflu. Pour ne pas trop gêner le Marchand, on peut cependant le borner à ne pas faire monter le prix au-delà d'un cinquieme au-dessus du prix moyen: ce qui lui laissera encore vingt pour cent de gain dans son commerce.



II.

DE causa maximè probabili attractionis corporum, *auctore* Laurentio Hiorzberg. *Upsal.*

« DISSERTATION sur la cause très-» probable de l'attraction des corps, » par *Laurent Hiorzberg*. A Upsal. »

CE petit Ouvrage ne répandra pas beaucoup de lumiere sur le principe de cette propriété des corps qui semble regner par toute la nature. L'Auteur prétend qu'on peut ramener l'attraction à la loi que les choses semblables s'entr'aiment. Par cette raison il y a une vertu attractive entre le feu & les corps combustibles, entre l'huile de vitriol & l'eau, entre les sels acides & les sels lixiviels, entre le mercure & les métaux, dont la matrice fondamentale est mercuriale. La force répulsive même n'est fort souvent qu'une maniere cachée d'attraction.



III.

OM Fakskifwers upletande egenkiannaude och nytta.

» DE l'utilité de l'ardoise pour cou-» vrir les toîts, par M. *Kalm.* A » Abo en Finlande, *in*-4°. »

M. Kalm examine les différentes matieres qui servent à couvrir les toîts; il rejette sur-tout les toîts de planches qui sont dangereux & ne durent guere. Il préfere les toîts d'ardoises à la plûpart des autres, à cause de leur durée dans les tems les plus froids, de leur beauté & de leur solidité. Toute ardoise n'est pas bonne pour cet usage: elle ne doit pas boire l'eau, & son poids ne doit pas augmenter lorsqu'on l'y trempe pendant quelque tems. La Suede n'a pas beaucoup d'ardoise; celle qu'on trouve auprès de Hunneberg dépérit au grand air: il y a cependant un peu de bonne ardoise dans le Helsingland, dans la Scanie & dans les montagnes de Lapponie.

IV.

STOCKOLM.

MARTIN STROMER, Professeur d'Astronomie, prononça le 23 octobre 1756 un Discours qui a été imprimé depuis chez Salvius, & intitulé: *Tal om forbindelsen imellam Astronomien och Styrmanskonsten.* « Discours » sur la liaison qu'il y a entre l'Astro-» nomie & l'Art de naviger. » L'Auteur ne prétend pas discuter quel degré de préférence l'Astronomie mérite sur les autres Arts utiles; il se contente d'observer que l'utilité plus ou moins prochaine ou plus ou moins sensible d'un Art ne sauroit déterminer cette préférence, & qu'on doit sans contredit faire entrer en considération la difficulté d'une Science. L'Astronomie joint ces deux avantages; elle est difficile & en même tems nécessaire. Il examine ensuite ses rapports avec l'Art de naviger. La ligne de long n'est pas suffisante; l'aimant ne marque pas la longitude; les courans sont incertains: par conséquent un Pilote ne sauroit se

passer de la connoissance des astres. Il est très-intéressant pour lui de savoir quelle est la figure de la terre; & si elle est applatie, il pourroit courir à sa perte en la croyant alongée. Wright exécuta l'idée de Nunnez, en inventant des Cartes sphériques que Mercator poussa plus loin sur les principes de Wright; mais il restoit encore beaucoup d'imperfection. Anson aborda au cap Horn pendant qu'il s'en croyoit encore éloigné de 90 lieues d'Allemagne. M. de la Caille ne trouva pas l'isle de Saint-Jago, parce qu'il y avoit quatre degrés d'erreur dans sa position. Les Satellites de Jupiter sont insuffisans pour déterminer la longitude, parce qu'on les observe très-difficilement sur mer. La ligne des déclinaisons magnétiques de Halley ne sert à rien entre l'Europe & l'Amérique septentrionale, parce que la ligne des déclinaisons est presque entierement parallele à la méridienne, & que l'on peut s'écarter de beaucoup à l'Est ou à l'Ouest, sans trouver du changement dans la direction de l'aiguille. Les observations sur la Lune sont les plus sûres, & l'on doit

certainement compter pour beaucoup d'avoir réduit la plus grande erreur à cinq minutes & de pouvoir espérer de déterminer la longitude par mer avec la plus grande exactitude, aussi-tôt que les tables de la Lune seront portées à leur perfection.



ALLEMAGNE.

ULM.

I.

VERNUNFTIGE gedanken von den Gerechtsamen des Fravenzimmers, Philosophische Wisschenschaften zu erlernen, &c.

» PENSÉES raisonnées sur le droit » qu'ont les femmes d'apprendre » les vérités philosophiques ; par » *Jean Christophe Maier*, Professeur » de Philosophie dans l'École Poé- » tique. A Ratisbonne, chez la veuve » *Seiffart*, *in*-8o. 7 feuilles. »

L'AUTEUR répond dans l'Avant-propos au préjugé de ceux qui prétendent interdire absolument aux femmes les Sciences philosophiques, & il le fait encore plus amplement dans le corps de son Ouvrage. Comme il a publié il y a quelque tems des Elémens de Philosophie, il a cru devoir faire sentir l'utilité que le beau sexe pour-

roit en retirer. Après avoir combattu les préjugés ordinaires de ceux qui ont une opinion différente, il établit la sienne sur des raisons uniquement fondées dans la nature même de la constitution humaine ; le but de l'Auteur est d'offrir au beau sexe un encouragement à chercher des amusemens honnêtes & utiles dans la lecture & dans l'étude.



SUISSE.

LA Société Economique de Berne s'assembla le 10. du mois de Fevrier dernier, pour adjuger les prix qu'elle devoit distribuer cette année, sur les questions proposées en 1760. Il s'agissoit dans la premiere, de déterminer *la meilleure méthode pour arroser les Prés.* La seconde avoit pour objet, *le meilleur moyen de dessécher & fertiliser les Marais.* Ces deux prix ont été adjugés à M. *Albert Stapfer*, Diacre de la Paroisse de Diesbach près de Thoune, qui avoit déja remporté les prix de l'année précedente.

M. *Jean Bertrand*, Pasteur à Orbe, connu par plusieurs belles Dissertations sur l'Histoire Naturelle, & par la belle collection qu'il a faite de curiosités de ce genre, a eu l'*accessit* sur la premiere question. Celui de la seconde a été adjugé à M. Théophile-Sigismond Gruner, Avocat au Conseil des deux Cens de la ville de Berne.

La Société propose pour les prix qui seront distribués au mois de Fe-

vrier de l'année prochaine, les deux questions suivantes : 1°. *Quelle est la meilleure méthode de préparer les Champs pour les semer en Automne.* 2°. *Quelle est la meilleure méthode pour établir dans la Suisse des Prairies artificielles.*

Dans la vûe de donner aux Amateurs de l'économie champêtre plus de tems pour méditer leur matiere, la Société a aussi proposé les deux questions à traiter pour les prix qui seront distribués au commencement de l'année 1763. On demande dans la premiere, *si le partage des Communes seroit utile, & dans ce cas quelle seroit la maniere la plus avantageuse de faire ce partage.* Il se propose dans la seconde d'*examiner comment l'on pourroit perfectionner les bergeries de la Suisse, & en tirer le plus grand profit.*

Fin du Journal d'Avril.

TABLE
DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TABLE
DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

HOLLANDE.

ITALIE.

POLOGNE.

SUISSE.

ERRATA de ce Volume.

Page 5, ligne 15, *sur son objet*, lisez *vers son objet.*
Dans le premier Extrait, lisez par-tout *dessin* au lieu de *dessein.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 18 Avril 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

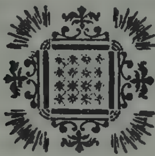
JOURNAL ÉTRANGER.

MAI 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé Arnaud.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez Jacques-François Quillau, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

On souscrit a Paris *chez* Quillau, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

AN Inquiry into the beauties of Painting, aud. &c.

« RECHERCHES sur les beautés de » la Peinture & sur le mérite des » plus célebres Peintres anciens & » modernes; par *Daniel Webb.* A » Londres, chez *R.* & *J. Dodsley*, » 1760, *in*-12. 200 pages. »

Second Extrait.

Il n'y a rien de si difficile à expliquer dans l'histoire des révolutions humaines, que les variations que les Arts ont éprouvées chez les peuples divers. Ce-

lui qui nous donneroit *l'Esprit des Beaux-Arts* sur le plan de *l'Esprit des Loix*, & qui l'exécuteroit avec autant de génie & de succès, auroit fait un des plus beaux Ouvrages qui soient jamais sortis de la main d'un Philosophe; mais où est l'homme qui peut réunir à un degré éminent la sensibilité de l'imagination & la délicatesse du goût, la connoissance du méchanisme des Arts & la théorie métaphysique des sensations & des idées, l'érudition qui recueille & constate les faits & l'esprit philosophique qui les enchaîne & les ordonne ? Devons-nous espérer de voir naître un tel homme dans un siecle où le pédantisme d'une fausse (*a*) philosophie, les ridicules prétentions

(*a*) Des hommes d'esprit voudroient introduire dans les Arts une précision qui détruiroit leur essence & leur objet; on appelle cela de l'esprit philosophique, mais ce n'en est que l'abus. Le véritable esprit philosophique ne juge des Arts que par les principes qui sont propres à chaque Art. Il est aussi absurde d'appliquer aux objets de l'imagination les regles de la Logique, que de juger un morceau de mélodie par les regles de la Géométrie. C'est vouloir confondre les limites des Arts & des Sciences. On peut bien

des demi-connoiſſeurs & la puſillanimité des Artiſtes ſemblent conſpirer à rétrécir la ſphere des Arts & à deſſécher les ſources de cet enthouſiaſme divin qui ſeul peut élever le talent au ſublime, & ſans lequel tout Art doit néceſſairement languir, s'altérer peu-à-peu & mourir.

L'Auteur dont nous analyſons l'Ouvrage, recherche les cauſes qui ont donné aux Artiſtes Grecs une ſupériorité ſi marquée ſur les Artiſtes Romains. La nature, dit-il, feroit-elle partiale pour certains peuples, comme elle l'eſt pour certains ſiecles? Sans aller chercher dans la nature des cauſes cachées de cette ſupériorité, il eſt aiſé d'appercevoir une foule de circonſtances phyſiques & morales, très-propres à accélérer la perfection des Arts dans la Grece : on a déja remarqué ſouvent que les exercices de la Gymnaſtique étoient une école toujours ſubſiſtante, qui offroit continuellement des modeles de la nature embellie par l'exer-

appliquer à ces froids & ſéveres Critiques ce mot d'Athenée : *O Philoſophes ! rien n'eſt moins philoſophe que vous.*

cice & par l'art, & qui formoit à la fois le goût des Artiſtes & celui du Public. Les Grecs repréſentoient leurs figures toutes nues; les Romains, dont le caractere étoit militaire, les repréſentoient armées. On ſent combien la pratique des premiers étoit plus favorable à la perfection du deſſin. Le nud expoſe également les beautés & les défauts du corps; & l'art qui défie la critique, doit être ſupérieur à celui qui l'évite.

Les Grecs ont bien plus d'avantage encore ſur les Modernes qui, empruntant la plûpart de leurs ſujets d'une religion chaſte & pure, ſont forcés non-ſeulement par la décence à vêtir leurs figures, mais encore par la convenance à les vêtir ſouvent des étoffes les plus groſſieres. Si l'on peint quelquefois le corps nud du Chriſt, il eſt étendu ſur une croix ou défiguré par les ſouffrances, tandis que la Vierge eſt voilée juſqu'aux yeux, & que les beautés de la Magdeleine ſont enſévelies dans le velours. L'effet de cette pratique eſt bien ſenſible, lorſque nos meilleurs Artiſtes ont voulu peindre le nud. Comparez les figures que Raphaël

a deſſinées dans l'incendie de Borgos avec le Laocoon & le Gladiateur, vous y trouverez la même différence qu'*entre un cheval de carroſſe Flamand & un courſier Arabe.*

De toutes les perfections du deſſin il n'en eſt aucune qui nous donne un plaiſir plus immédiat & plus ſenſible que la grace dans l'action. Si nous examinons les attitudes & les mouvemens des ſtatues Grecques, nous y remarquerons une décence ſans apprêt, une grace négligée, enfin l'action naïve d'une perſonne qui ne ſe croit point obſervée. Si l'on trouve dans quelques morceaux antiques, comme dans la Vénus de Médicis & dans les filles de Niobé, une grace plus recherchée, elle eſt renfermée dans un contour ſi ſimple, elle s'éloigne ſi peu de la meſure de l'action ordinaire, qu'elle paroît moins l'effet de l'étude que le réſultat naturel d'un caractere ſupérieur ou d'une politeſſe habituelle. Raphaël à cet égard a merveilleuſement imité l'antique. L'imagination la plus délicate ne peut pas ſe repréſenter un caractere de grace plus ſéduiſante que celui de la ſainte Cécile de ce grand Peintre.

Il eſt dans le deſſin une partie plus eſſentielle encore, c'eſt l'expreſſion de l'ame, formée par le caractere de la tête & l'eſprit de la phyſionomie. Si dans les autres branches du deſſin les Anciens ſont admirables, ils ſont prodigieux dans celle-ci. L'imagination, exercée par l'obſervation la plus attentive de la belle nature, enflammée par les deſcriptions les plus poétiques, n'atteindra pas aux idées de nobleſſe, d'énergie & de beauté que lui inſpirera la vue ſeule de l'Apollon du Belvedere & des filles de Niobé.

Les Statuaires Grecs n'étoient pas des Artiſans; leur eſprit cultivé par l'éducation, enrichi par l'étude, étoit poli par l'uſage du monde. Ils étoient les amis des Philoſophes & des Gens-de-Lettres, & les égaux de ceux pour qui ils travailloient : auſſi le goût de leurs études & la liberté de leur ame reſpirent dans leurs Ouvrages; mais on ne trouve pas le même caractere dans ceux des Modernes : le plus grand mérite de ceux-ci conſiſte dans une imitation ſervile de l'antique; dès qu'ils le perdent de vue, ils ſont perdus; dans l'élégant ils ſont petits; dans la

grand ils sont chargés ; ils manquent de caractere, & la beauté chez eux est le produit de la mesure, & non le fruit de l'imagination. Si, prenant l'exagération pour l'enthousiasme, ils visent au sublime, ils tombent dans les *concetti* du Bernin ou dans les caricatures de Michel-Ange.

En rapportant cette censure rigoureuse des plus grands hommes qui ayent enrichi les Arts, nous sommes bien éloignés de l'adopter dans toute son étendue. Avant que de reprocher à Michel-Ange d'être quelquefois exagéré, il faut commencer par convenir qu'il est souvent sublime. Une prévention excessive en faveur des Anciens est souvent injuste ; mais on ne peut se dissimuler que ce ne soit le défaut de presque tous ceux qui ont fait une étude profonde de l'antique. Quel charme est donc répandu sur ces ouvrages qui font sur les ames sensibles des impressions aussi fortes, aussi profondes ! Quelle autre chose que la beauté pourroit allumer cet enthousiasme impérieux qui s'empare des admirateurs des Anciens, & semble dérober ou affoiblir à leurs yeux le mérite des Modernes. Tout le

monde sait le mot du Poussin : *Raphaël est un Ange, si on le compare aux Modernes ; ce n'est qu'un âne quand on le compare aux Anciens.*

Revenons à notre Auteur. Il définit la grace : *l'action la plus agréable, exprimée avec la plus grande simplicité possible* (*a*). Cette définition renferme

(*a*) Cette définition nous paroît trop vague, trop générale, peu faite pour laisser une idée juste de la grace. Cette qualité précieuse tient à des nuances fugitives qui affectent l'ame vivement, sûrement, mais qui échappent à l'observation. Personne ne nous paroît avoir défini la grace avec plus de précision que l'Auteur du Poëme élegant sur *l'Art de peindre*, dans les *Réflexions* qui y sont jointes. « La beauté, dit-il, consiste dans une » conformation parfaitement relative aux » mouvemens qui nous sont propres. La gra- » ce consiste dans l'accord de ces mouvemens » avec ceux de l'ame.

» Dans l'enfance & dans la jeunesse, l'ame » agit d'une façon libre & immédiate sur les » ressorts de l'expression. Les mouvemens de » l'ame des enfans sont simples, leurs mem- » bres dociles & souples ; il résulte de ces » qualités une unité d'action & une franchise » qui plaît, &c. »

Il faut suivre les développemens de cette idée dans le chapitre *de la Grace*, qui respire le goût, l'élégance, la délicatesse & la

le plus haut degré d'élégance dans le choix, de convenance dans l'application, & de facilité dans l'exécution. On appelle la grace une action, parce qu'il n'y a point de grace sans mouvement. C'est par-là que Milton la distingue de la beauté. Il dit, en parlant d'Eve : *La grace étoit dans tous ses pas, & le ciel étoit dans ses yeux.* Vénus dans Virgile n'est pas reconnue par sa beauté, mais par sa démarche : *Vera incessu patuit Dea.* Mais ce qui constitue la perfection de la grace, c'est lorsqu'elle devient caractéristique & qu'elle exprime une émotion agréable de l'ame. C'est en cela sur-tout qu'excelloit Apelle, selon le témoignage de Pline : *Præcipua Apellis in Arte venustas fuit.* Lib. 25, cap. 10.

Après avoir établi le mérite des Anciens relativement à la grace dans le

précision. On ne confondra point l'Auteur de cet ouvrage avec les Connoisseurs dont nous avons parlé, qui égarent ou fatiguent les Artistes ; homme de Lettres, homme de goût, Artiste lui-même, il enrichit les Arts par ses talens & les honore par ses mœurs. Nous invitons le Lecteur à revoir les *Réflexions sur la grace*, insérées dans le Journ. de sept. 1760.

dessin, M. Webb leur compare les Modernes, & il choisit pour l'objet de comparaison Raphaël, comme celui qui est le plus généralement estimé pour cette partie de son Art. Voici le jugement que notre Auteur porte de ce grand Peintre.

Le dessin de Raphaël étoit au commencement sec, mais correct (*a*) ; il agrandit sa maniere, après avoir vu les cartons de Michel-Ange. Comme il avoit le coup-d'œil trop juste pour imiter les excès de son modele, il se fit un style moyen, qui cependant n'é-

(*a*) Nous allons remettre sous les yeux du Lecteur ce que nous avons dit de Raphaël & de Michel-Ange dans le Journal de mai 1760, p. 49. « Michel-Ange étoit fier & su- » blime, mais souvent gigantesque & pres- » que toujours sauvage. La maniére de ses » contours, sa grande hardiesse de dessiner » & de quarrer les parties, l'esprit de ses » attitudes firent sur Raphaël les impressions » les plus profondes ; mais Raphaël, dont le » génie étoit doux, naturel & nourri des plus » beaux ouvrages de l'antiquité, en s'élevant » aux formes grandes & terribles de Michel- » Ange, en fit disparoître l'austérité & y ré- » pandit la noblesse & la grace. Michel-Ange » agrandit Raphaël, & Raphaël embellit » Michel-Ange.

toit pas si heureusement fondu, si parfaitement original, qu'il ne se ressentît quelquefois des vices des deux extrêmes. Ainsi Raphaël est quelquefois un peu chargé dans le grand, & petit dans le délicat. Son dessin est cependant précieux; il est sur-tout excellent dans les caracteres de Philosophes, d'Apôtres & de personnages semblables : mais ses figures de femmes n'ont pas cette élégance qu'on admire dans la Vénus de Médicis & dans la fille de Niobé. On remarque dans les contours convexes de ses femmes une sorte de pesanteur qui dégénere, lorsqu'il veut l'éviter, en une sécheresse moins pardonnable encore. Voulez-vous voir Raphaël dans son vrai point de vue, dit l'Auteur Anglois, étudiez-le dans l'âge moyen, dans les vieillards, dans la nature nerveuse : dans ses vierges il a su merveilleusement choisir & varier les plus belles parties qui se trouvent dans la nature; mais il n'a pas su, comme les Statuaires Grecs, créer un genre de beauté supérieure à la nature. La beauté de sa Galatée, (*a*) à laquelle il

(*a*) Voyez la célebre Lettre de Raphaël au Comte Baldassar Castiglione.

a voulu donner un caractere de beauté parfaite, est inférieure à la beauté de ses vierges : c'est que dans la premiere il ne suivoit que ses propres idées qui étoient imparfaites, & que dans ses vierges il copioit une belle nature qui étoit presque parfaite. Une autre observation peut servir à confirmer cette opinion. De tous les objets de la Peinture, il n'y en a point auquel le beau idéal soit plus naturellement affecté que les Anges. Comme Raphaël ne pouvoit en trouver de modeles dans la nature, il les a dessinés d'après l'idée qu'il s'en étoit formée dans son imagination; mais ses Anges, quoique pleins de mouvement, d'esprit & d'expression, n'ont rien de supérieur quant à la beauté.

En général Raphaël ne s'attacha pas assez à la beauté. Ses femmes ont ordinairement le nez trop large; il voulut sans doute donner par-là plus d'esprit & de sensibilité à la physionomie. Ses figures de vieillards & d'hommes d'un âge moyen ont les traits fortement prononcés; les muscles, particulierement ceux des levres & des sourcils sont exagérés. On voit bien qu'il a pré-

féré ces formes parce qu'elles étoient plus propres à exprimer les différentes émotions de l'ame; mais la perfection de l'Art est d'unir l'expression la plus juste aux plus belles formes. L'Apollon du Belvedere & la fille de Niobé sont les modeles de la beauté. Quelle énergie! quelle divine expression dans l'un! Quelle douleur! quelle intéressante sensibilité dans l'autre! Il y a peu de sentimens, si l'on en excepte ceux qui excitent dans les spectateurs ou la haine ou le mépris, qui ne puissent être plus heureusement exprimés dans une belle physionomie que dans une physionomie moins agréable. Lorsque les traits sont exagérés, les plus légers mouvemens paroissent forcés; & il en résulte que les symptômes les plus délicats des passions s'effacent en partie & que les plus forts perdent de leur force par la facilité même avec laquelle ils sont exprimés. Non-seulement les degrés différens des passions se peignent d'une maniere plus délicate sur un beau visage, mais encore les violentes agitations de l'ame nous affectent plus vivement par l'altération & le désordre qu'elles produi-

sent dans la physionomie. Cette idée fera toujours une forte impression sur un observateur sensible; & la difficulté de l'exécution ajoutera au mérite de l'Artiste. Il faut ajouter à ces réflexions qu'indépendamment de la force que la beauté donne en général aux différentes expressions, il y en a qui ne peuvent pas exister sans elle. Ainsi la dignité, le courage, l'amour ou la joie ne peuvent guere se peindre sur une physionomie désagréable sans se dénaturer, pour ainsi dire, & sans prendre une teinte d'orgueil, de férocité, de lubricité & de grimace. Il est inutile d'avertir que l'Auteur Anglois n'entend ici par beauté & par difformité ni une beauté parfaite ni une déformité absolue.

Notre Auteur prévient ici le reproche qu'on pourra lui faire de traiter trop séverement un aussi grand homme que Raphaël. Le sage Poussin, dit-il, s'est expliqué avec bien plus de liberté que je n'ai fait & qu'il n'étoit en droit de le faire lui-même, lorsqu'il a avancé que Raphaël étoit un Ange comparé aux Modernes, mais qu'il n'étoit qu'un âne comparé aux Anciens. Mais il n'est

pas question ici d'autorités : nous nous proposons, continue M. Webb, de nous former une idée du dessin le plus parfait; que nous importe que les modeles sur lesquels nous établissons nos principes, ayent deux mille ans ou deux cens ans ? L'homme de goût, comme le Philosophe, n'est d'aucun pays ni d'aucun siecle; il rend hommage au mérite par-tout où il l'apperçoit, & l'estime également dans Raphaël ou dans Apelle, dans Michel-Ange ou dans Glicon.

Si la grace est la plus grande perfection du dessin, d'où vient donc, demande-t-on à l'Auteur, le Correge, qui a excellé dans cette partie, est-il placé si bas dans la classe des Dessinateurs? Voici la réponse. Cette injustice est produite par le peu d'attention qu'on fait au caractere de ce Peintre charmant & au but qu'il se proposoit. Son premier objet fut toujours la grace & l'effet heureux du clair-obscur; les contours variés & ondoyans étoient nécessaires pour parvenir à cet objet. Il évita donc soigneusement les lignes droites, les angles aigus qu'il trouvoit trop simples dans leurs effets, & il s'at-

tacha aux lignes *serpentines*. Ainsi l'habitude & même la nécessité de varier sans cesse ses contours, lui fit commettre quelques fautes de dessin, qui ne provenoient pas, comme quelques-uns l'ont cru, de l'ignorance de cette branche de l'Art, mais de sa prédilection pour une autre. Qui est-ce qui voudroit que ces négligences fussent supprimées de ses ouvrages, s'il falloit perdre en même tems les charmes (*a*) qui tiennent à ces légers défauts?

Le Correge a-t-il connu, a-t-il imité les Anciens? C'est une question qui est encore indécise parmi les Critiques; & cette incertitude est le plus bel éloge du Correge. On trouve dans sa maniere toute la chaleur de l'invention & une certaine liberté supérieure à l'imitation & qui engendre des beautés vraiment originales : si son dessin est quelquefois incorrect, il réunit quelquefois la perfection à la grace; union qu'on trouve rarement dans ces Peintres serviles & méchaniques qui pren-

(*a*) *Nullum sine veniâ placuit ingenium.* .. *Sic enim vitia virtutibus immista sunt, ut illas secum tractura sint.* Senec. Ep. 114.

nent, selon l'expression de Quintilien, *la maigreur* (*a*) *pour la santé, la foiblesse pour le jugement, & qui en se croyant exempts de défauts, tombent dans le plus grand de tous les défauts, celui d'être dépourvus de beautés.*

DIALOGUE V. *De la Couleur.*

UN Peintre qui dessine une rose ou une grappe de raisin, n'en trace qu'une image foible & imparfaite; qu'il y ajoute la couleur, nous sentons la rose, nous touchons la grappe. On pourroit dire que le dessin n'exprime que l'idée générale des objets, & que c'est la couleur qui leur donne une existence particuliere. Les Anciens non-seulement attribuoient à la couleur le pouvoir de réaliser les objets, mais ils la regardoient même comme l'ame de la beauté. On demandoit à une Dame Grecque quelle étoit la plus belle couleur qu'il y eût dans la nature? *Celle qui brille sur les joues d'une jeune fille, belle & naïve*, répondit la Dame. De tous les traits de la beauté, il n'y en a point sur lesquels les Poëtes s'arrêtent

(*a*) *Macies pro sanitate.*

avec plus de complaisance que sur la couleur. Ecoutez l'élégant Tibulle.

Candor erat, qualem præfert Latonia Luna,
Et color in niveo corpore purpureus.
Ut juveni primùm virgo deducta marito,
Inficitur teneras ore rubente genas;
Et cùm contexunt amaranthis alba puellæ
Lilia, & automno candida mala rubent.

Les Peintres, rivaux des Poëtes dans l'imitation de la nature, ont fait aussi de la couleur le principal objet de leur étude. Aussi Parrhasius, Zeuxis & Apelle, qui sont les plus célebres Peintres de l'antiquité étoient en même tems les plus grands coloristes : les louanges qu'ils ont reçues de leurs contemporains, tomboient principalement sur ce genre de vérité & de beauté qui est produit par le choix de la couleur. C'étoit dans cette partie qu'excelloit surtout Apelle; ce grand Peintre peignoit souvent d'après nature & fit beaucoup de portraits : cette pratique conduit naturellement (*a*) à la perfection dans le coloris; c'est elle seule qui peut

(*a*) On en voit la preuve dans le Titien, dans Rubens, dans Vandeick, &c.

donner à un Artiste l'art d'appercevoir & de rendre ces teintes fines, composées & infiniment variées qu'on remarque dans la nature.

On a objecté contre le coloris d'Apelle l'autorité de Pline qui dit que ce Peintre n'employoit que quatre couleurs, le noir, le blanc, le rouge & le jaune. Comme il ne paroît pas possible de représenter une carnation parfaite avec ces seules couleurs, nous devons supposer ou que Pline s'est trompé, ou qu'Apelle ne méritoit pas les louanges que lui ont prodiguées les meilleurs Juges de l'antiquité & Pline lui-même. On trouve dans Ciceron un passage qui peut éclaircir la difficulté. Le voici : *Similis in Picturâ ratio est, in quâ Zeuxim & Polygnotum & Timantem, & eorum qui non sunt usi plus quatuor coloribus, formas & lineamenta laudamus. At in Actione, Nichomacho, Protogene & Apelle jam perfecta sunt omnia.* On voit par-là que Zeuxis, Polygnote & Timante, qui n'employoient que quatre couleurs, n'étoient estimés que *pour les formes & les proportions*; au lieu que les tableaux d'Action, de Nichomaque, de Protogene & d'A-

pelle *ne laissoient rien à desirer*. Ce passage contredit formellement l'assertion de Pline.

Après avoir relevé la supériorité d'Apelle pour le coloris, M. Webb oppose l'autorité des Anciens à ces admirateurs enthousiastes de l'Ecole Romaine qui regardent presque la couleur comme une superfluité en Peinture. Il parle ensuite de cette harmonie qu'on admire dans les Modernes & qui naît d'une heureuse disposition de draperies de diverses couleurs. Une connoissance parfaite de l'union & de l'opposition des couleurs, des effets de leurs ombres & de leurs réflexions différentes, exige sans doute, dit notre Auteur, beaucoup d'étude & de pratique; mais je crains bien que trop de recherche dans cette partie n'ait fait négliger aux Modernes des parties plus essentielles. C'est ce qui arriva dans les derniers tems de la Peinture ancienne. « Les Peintres anciens, dit Denis d'Halicarnasse, » n'employoient que des couleurs simples & sans mélange; mais leur dessin étoit correct & plein d'élégance. » Ceux qui vinrent ensuite furent » moins exacts dans le dessin, mais

» plus soignés, plus intelligens dans la » distribution des ombres & des lumieres, & donnerent un grand effet » à leur ouvrage par l'art avec lequel » ils surent varier les couleurs. » Il faut observer que cette science si vantée des Modernes fut regardée par les Anciens comme un symptôme de la décadence de l'Art. Le plus bel effet de cette harmonie de couleurs qu'ait jamais produit le pinceau du Titien, peut-il effacer les fautes de dessin & la foiblesse de caractere qu'on remarque en général dans ses ouvrages ? La draperie la mieux peinte du Carrache ou du Guide compensera-t-elle le défaut de grace & de beauté dans le premier, de chaleur & d'expression dans le second? Parrhasius & Euphranor avoient peint chacun un Thésée : Euphranor disoit que le Thésée de Parrhasius avoit l'air d'un homme nourri de roses, mais que le sien ressembloit à un homme nourri de chair. Que pourrions-nous dire de plus du Titien & de Barocci ? On auroit mauvaise grace à rejetter ces traits expressifs sur l'exagération des Ecrivains de l'antiquité, défaut qu'on a souvent occasion de leur reprocher en

effet; mais on trouve dans les Anciens des témoignages si fréquens, si énergiques de l'effet prodigieux de la Peinture, qu'il est impossible d'imaginer que les ouvrages qui faisoient sur des ames sensibles & éclairées des impressions si profondes & si fortes, ne fussent que des ouvrages médiocres. Les idées que nous avons de la perfection sont trop limitées par notre propre expérience. Si nous n'avions jamais vu de tableaux mieux coloriés que la Galathée de Raphaël, une description de la Vénus du Titien passeroit pour une exagération extravagante : pourquoi l'Ecole Grecque n'auroit-elle pas été aussi supérieure à l'Ecole Vénitienne, que celle-ci l'est à l'Ecole Romaine ?

Les Anciens, accoutumés à dessiner le nud, avoient puisé dans cette pratique non-seulement l'élégance & la correction du dessin, mais encore la beauté & la vérité du coloris pour les carnations. Les Modernes, accoutumés à vêtir leurs figures de velours, de soie, de laine, &c. sont parvenus à mieux connoître les effets différens & les réflexions, ainsi que l'accord & la discordance des couleurs. Pour être convaincu

vaincu que l'accord & la discordance dont nous parlons ne sont chimériques, il ne faut qu'observer l'arc-en-ciel lorsqu'il étale toutes ses couleurs : alors leur union est parfaite ; que le rouge, le jaune ou le bleu disparoisse, cette union est troublée. De même placez dans un tableau le verd avec le jaune ou le jaune avec le rouge, ces couleurs sont discordantes ; interposez le bleu entre elles, l'accord est rétabli. Rubens a peint l'arc-en-ciel : toutes les couleurs y sont employées, & l'effet en est heureux, mais c'est par accident ; au lieu que dans le Titien & le Correge cet accord des couleurs est le produit de l'Art : c'est une harmonie qui naît de l'union heureuse & savante de couleurs amies.

M. Webb compare ensuite & apprécie le coloris du Titien & celui de Raphaël ; mais nous terminerons ici notre extrait, & nous réservons pour le volume prochain l'analyse des deux derniers dialogues.



ARTICLE II.

A Son Altesse Impériale le Grand-Duc Paul Petrowitz, *Prince héréditaire de toutes les Russies.*

ODE.

Par Madame de Nordenflycht, *traduit du Suédois.*

LE Nord a aussi ses *du Boccage ;* Madame de Nordenflycht fait honneur à la Poésie & à la Suede. On a déja de cette Muse aimable plusieurs volumes de Poésies qui lui ont acquis une réputation justement méritée. Nous nous proposons de les faire connoître dès qu'ils nous seront parvenus : en attendant, nous nous hâtons de communiquer à nos Lecteurs l'Ode que Madame de Nordenflycht vient d'adresser au Grand-Duc de Russie. Sa Majesté Impériale la Czarine, qui possede très-bien le Suédois, ainsi que plusieurs autres Langues de l'Europe, a été si satisfaite de ce Poëme, qu'elle a envoyé à l'Auteur un présent considéra-

ble par sa valeur & plus précieux encore par le prix qu'il recevoit de la main d'une Princesse aimable & bienfaisante, digne de récompenser les talens dans un sexe qu'elle honore par ses vertus.

LES nuages sont dissipés, les ténebres qui environnoient l'Univers font place à la lumiere. Un siecle éclairé a frémi de voir la cruauté & la violence décorées de faux titres, les destructeurs du monde en être les idoles, & des statues élevées parmi les hommes à ceux qui troubloient sans cesse leur repos. On chantoit alors les louanges des oppresseurs dont on portoit les chaînes, & les opprimés baisoient humblement les traces des pieds dont ils étoient foulés. Pour être placé au rang des héros, il ne falloit que parvenir au bonheur cruel de répandre le sang humain.

La vérité perce & répand un nouveau jour dans l'Univers ; elle découvre les devoirs des Maîtres du monde. Le chemin qui conduit à la gloire n'est plus teint de sang ; la valeur n'est plus confondue avec la férocité. La tendre

humanité, cette fille aînée de la nature, cette image de la Divinité, cette mere des vertus, qui partage également le bonheur entre ses enfans, qui procure aux fils de la terre la douceur de cultiver la terre en sûreté, qui étoit réduite autrefois à gémir dans le fond des antres sauvages, osa approcher des palais des Rois. & le cœur des Rois fut touché.

La nature parla, sa voix pénétra jusqu'aux cœurs ; les Chefs des Empires connurent une loi ; la clémence devint la vertu des héros, & la puissance du trône fut fondée sur l'amour des sujets. Les vrais héros, en faisant le bonheur du monde, coururent à l'envi dans le sentier qui conduit au temple de la gloire. Régner, comme Elisabeth, sur un peuple d'heureux, fut l'objet des desirs des Rois ; interprete des loix de la Divinité sur la terre, elle unit la bonté à la majesté & à la puissance du diadême.

Chere espérance de la Russie ! Prince né & nourri pour des couronnes, la naissance t'a donné ce qu'ont usurpé les Alexandres. Issu d'une des plus augustes maisons du Nord, tu seras un

jour la force d'un vaſte & puiſſant Empire ; mais cette grandeur, dont la fortune eſt ſi jalouſe, ne doit paroître à tes yeux qu'un atome, au prix du rare bonheur de trouver dans Pierre & dans Eliſabeth tes modeles pour la gloire & pour la vertu. Le héros paroît dans la moindre de leurs actions ; que tes regards n'en ſoient jamais détournés, & tu ſeras un jour l'honneur du ſceptre.

Je voulois peindre Pierre le Grand, ce digne fils de la gloire. Je m'épouvante à la vue d'un Ouvrage que nul n'oſa jamais entreprendre. Qui ſaura repréſenter un groupe de lumiere dont la clarté nous éblouit ? Le Monarque & l'homme partagent tour-à-tour mes hommages : ô le plus grand effort de la nature ! rare & parfait modele des Souverains, te peindrai-je dans les champs de la victoire, fondant de tes mains la baſe de ta vaſte puiſſance, entouré de tes Guerriers que tu endurcis dans les nobles travaux de Mars, ou quand, ſemblable à un Dieu, tu deviens le créateur d'un peuple nouveau, en lui donnant un nouvel être, des idées & des mœurs !

Où étois-tu plus grand ? Etoit-ce

lorſque revêtu des ornemens de la Majeſté Impériale, tu tenois ce ſceptre dont la puiſſance s'étend depuis la cime du mont Taurus juſqu'aux extrémités de la mer Glaciale, ou ſur les rives de l'Amſtec, lorſqu'inconnu, le marteau, la coignée à la main, tu appris à conſtruire ces forts flottans qui te ſervirent à dompter la mer ? Le beau feu qui t'anime á pris l'eſſor, tu déchires le voile de l'ignorance, tu briſes le joug tyrannique des préjugés. O prodige ! jeune & Monarque, Pierre connoît ce qui lui manque ; il deſcend du faîte des grandeurs pour s'élever davantage. Qui fut ſon premier conſeil ? qui anima ſon génie ? Lui-même : ſa grande ame pouvoit ce qu'elle vouloit.

Lorſqu'après mille révolutions du ſoleil, on puiſera dans les faſtes des Empires les faits héroïques du valeureux pere de Petrowna, l'Univers ſera frappé d'étonnement ; on aura peine à croire que le Minos de la Ruſſie ait exiſté. Au milieu des horreurs de la guerre, où les loix ſont toujours foulées aux pieds, Pierre écoutoit la voix plaintive de la paix, & en fit goûter à ſes ſujets les délicieux fruits. Il eſt

le pere nourricier des arts ; il ouvre un chemin nouveau à ſes flottes & leur fait trouver un port aſſuré au-delà de ſes propres frontieres, en y fondant une nouvelle Tyr. Les deſordres, les crimes fuient à l'aſpect de ſes loix ; & les lauriers d'Apollon fleuriſſent dans des champs, déſolés par le Dieu des combats.

Parmi les héros qui ont tiré des peuples de l'obſcurité, les uns n'ont fait que commencer, & leurs ſucceſſeurs ont encore laiſſé l'Ouvrage imparfait. Combien de grands génies réunis travaillerent à donner à la Grece & à Rome cette ſupériorité qui fit admirer l'une par la ſageſſe de ſon Gouvernement, & reſpecter l'autre comme la maîtreſſe du monde ? Il fallut des ſiecles pour opérer des révolutions auſſi frappantes. Le jeune Monarque de Moſcou commande aux tems comme aux cœurs : ſeul maître de ſon ouvrage, lui ſeul ſuffit pour l'achever ; vingt ans lui tiennent lieu de vingt luſtres ; il vit lui-même moiſſonner le fruit de ſes travaux, & ſon Empire fut célebre, reſpecté & pris pour modele auſſi-tôt qu'il fut connu.

Rejetton de la tige de Pierre le Grand, héritier de ſon diadême, Prince, mets ta gloire à marcher ſur ſes traces ; ajoute par l'éclat de tes vertus un nouveau prix à la pourpre ; deviens à ton tour l'admiration de l'Univers. On ne ſe cache point ſur le trône de Pierre le Grand. L'Europe a les yeux ouverts ſur toi ; mais elle veut des vertus au-deſſus du vulgaire. Le Nord voudroit encore admirer l'auguſte ſang des Charles ; la ſource lui en eſt trop précieuſe pour ne pas chérir ardemment ce qui en eſt ſorti : pour toi il n'y a point de milieu entre la grandeur & l'aviliſſement : choiſis.

Où apprendras-tu les vrais devoirs des vrais Souverains ? Fixe tes regards ſur cette héroïne dont le regne eſt marqué par la ſageſſe, la juſtice & la clémence ; vois en elle le plus bel ornement de ſa couronne : née pour convaincre le monde que ſon ſexe peut atteindre aux vertus héroïques de l'homme, vois une Déeſſe tutélaire des arts & des ſciences. Elle récompenſe en même tems la valeur dans toutes les régions que la voix perçante de la renommée fait retentir de ſon auguſte

nom. Vois cette tendre mere des affligés descendre du haut de son trône pour pénétrer dans les souffrances de l'humanité & lui tendre ses mains bienfaisantes. C'est d'elle, c'est de ce couple divin dont tu tiens le jour & qui te précede sur le trône où tu dois monter, que tu peux apprendre le grand art d'obéir & de commander.

Quel emploi plus digne de la fille de Pierre le Grand, que celui de frayer le chemin à une paix salutaire & de l'affermir par la victoire, de maintenir l'équilibre entre les Souverains, d'être crainte dans les armes? Aimée dans son Empire qui, tout vaste qu'il est, tient sa force des siennes, ses Guerriers courageux bravent les périls & le trépas; animés de son nom, Elisabeth leur apparoît; ils croient la voir ellemême sous la forme de Pallas, à la tête de ses armées. Trop heureux Pétrowitz, dont elle prépare le regne futur! quels fortunés présages de ta gloire & de celle de ton Empire!

Vas, remplis ta destinée; que mille vertus relevent l'éclat de ta naissance; sois égal à Pierre en sagesse, en puissance & en valeur; fais, à l'exemple

d'Elisabeth, la félicité d'un peuple innombrable; que tes lauriers croissent, mais qu'ils ne soient jamais arrosés de sang; que l'Univers respecte en toi un sage sur le trône. Protecteur de l'humanité, écoute ses conseils; sois les délices de tes peuples, l'appui de tes alliés, homme en tout, dieu en clémence. Tu dois à la postérité les exemples que tu as reçus; éternise sur le trône les vertus de Pierre.



ARTICLE III.

JURISPRUDENTIÆ antiqua, continens opuscula, &c.

» LA Jurisprudence ancienne, contenant des opuscules & des dissertations, dans lesquelles on éclaircit les loix anciennes, recueillies par *Daniel Feltenberg*. Tom. I. *in-4°*. A Berne, aux dépens de la Société Littéraire. »

EN rendant compte dans notre volume de mars de la précieuse collection de M. Feltenberg, nous nous sommes engagés à faire mention de la Lettre que ce Savant a reçue de M. de Gennaro. Nous ne voulons pas différer plus long-tems à remplir notre promesse. On sera frappé sans doute du ton grave, ferme & soutenu du style noble & majestueux qui regne d'un bout à l'autre dans cette Lettre, & que nous avons tâché de conserver dans notre extrait. C'est une chose remar-

quable que tous ceux qui se sont livrés à l'étude de la Jurisprudence, semblent avoir pris une ame toute romaine, tant ils ont mis de force, de courage & de vérité dans leurs pensées, tant il y a de noblesse & de magnificence dans leur élocution. Mais comment l'esprit & le cœur ne s'éleveroient-ils pas par la culture d'une Science qui renferme dans son sein tous les trésors de la Philosophie, la prudence de tous les tems & les réflexions du plus sage des peuples sur le plus important de tous les objets?

L'Être suprême a doué l'homme de l'intelligence & de la raison, pour le mettre à portée de saisir & de distinguer non-seulement les qualités sensibles & grossieres des êtres, privilege qui ne le distingueroit pas de la brute, mais afin qu'il pût s'élever à la connoissance de ce qu'il y a de plus grand & de plus sublime. De-là l'amour de la sagesse ou le desir de savoir; desir immense, actif, insatiable, qui, semblable à la flamme, ne fait que s'augmenter & s'étendre par les alimens mêmes dont il se nourrit. Du reste la

sagesse (*a*) ne s'est pas d'abord montrée dans tout son éclat aux yeux des mortels ; les corps que forme la nature ne reçoivent que du tems & par degrés leur accroissement & leur force : de même on peut dire de la sagesse qu'elle a éprouvé l'imbécillité de l'enfance, qu'elle a acquis ensuite la vigueur de la jeunesse, & qu'elle est parvenue à la fermeté de l'âge viril, sans cependant arriver à la vieillesse, parce qu'elle est reparée sans cesse par une inépuisable fécondité, parce qu'elle est immortelle comme l'Être dont elle émane. Tout ce qu'il y a donc de caché dans le sein de la nature, tout ce qui dans le vaste empire des affections humaines s'achemine vers le vice où se rapproche de la vertu ; tout ce que la prudence a imaginé dans l'administration

(*a*) Nous attachons au mot *sagesse* la même idée que les Grecs attachoient au mot Σοφια, & les Latins au mot *sapientia* ; nous le préférons à celui de *science*, parce qu'il est plus vague, plus étendu, parce qu'il embrasse la à fois toutes les sortes de connoissances, la maniere dont chaque peuple les cultivoit, & les différens objets que se proposerent les différentes nations.

des républiques ne nous a point été révélé d'abord d'une maniere distincte & pleine; c'est aux réflexions profondes des Philosophes, c'est aux disputes qui se sont élevées entre des hommes de génie, c'est aux lumieres de l'expérience, au commerce des connoissances humaines, au zele enfin avec lequel différentes nations ont cultivé les mêmes études, que la sagesse a dû ses progrès & sa perfection.

Cette marche lente de la sagesse humaine est conforme au plan que semble s'être prescrit l'Artisan suprême du monde : celui qui fait & perfectionne à l'instant ce qu'il veut, pouvoit sans doute nous douer de la science même parfaite, sans exiger de nous aucune espece d'effort ; mais il a voulu que l'homme ne parvînt à la sagesse qu'à force d'étude & de travail, de peur qu'il ne passât lâchement sa vie dans le sein de la honteuse & stérile oisiveté ; & pour arrêter les mouvemens de son orgueil & lui faire sentir sa foiblesse, il a mis entre la science & lui des intervalles également longs & difficiles à franchir.

La curiosité, poursuit le savant Na-

politain, porte l'esprit à rechercher les choses que perçoit non-seulement le sens, mais encore la raison. Dans l'enfance du monde l'esprit se décidoit d'après le premier aspect des choses ; chacun devenoit l'arbitre de ses propres pensées ; on adoptoit sa propre opinion & l'on rejettoit celle d'autrui sans réflexion, sans examen ; les Beaux-Arts n'avoient point encore imaginé de termes propres & convenables aux diverses facultés de l'esprit humain ; le peu qu'il y avoit de connoissances n'étoit point répandu & devenoit inutile à des nations innombrables.

Les Egyptiens entreprirent les premiers de cultiver la sagesse ; mais ils l'envelopperent de mille absurdités. La doctrine des Hébreux fut saine sans doute, ils la tinrent de Dieu lui-même ; elle rejetta tous ces usages & toutes ces extravagances qui flétrissoient le corps entier de la sagesse profane : mais cette doctrine, qui fut long-tems observée comme le dépôt de la divine vérité & comme le témoignage éternel & invariable des événemens à venir, ne fut communiquée qu'à une seule nation ; elle ne passa qu'imparfaitement

aux autres peuples, dont les Hébreux rejetterent le commerce & la société : de sorte que si l'on en excepte quelques endroits de l'Afrique & de l'Asie, la sagesse étoit alors absolument & généralement inconnue. Les Sages, chez la plûpart des nations, étoient ceux qui étoient le moins féroces. L'éducation diminuoit tout au plus l'aspérité des mœurs ; la vertu, dans ces tems d'ignorance & de ténebres, languissoit sans honneur ; & le vice, ministre de la volupté, étoit à couvert du châtiment & de la honte. Le bien étoit bien plus souvent l'ouvrage du hasard que de la raison : il est vrai que souvent aussi le mal partoit bien moins de la réflexion que de la barbarie des usages.

Enfin la sagesse parvint aux Grecs ; & là, loin de rester ensévelie dans l'ombre & dans le silence, elle se montra en public, elle s'insinua dans le portique, du portique elle passa au barreau, du barreau elle monta sur le théâtre ; elle anima toutes les parties du Gouvernement, elle régla les pensées, les actions & les ouvrages de toute espece de Citoyens. Les voyages

que les Grecs, pouſſés non par une vaine curioſité, mais par le deſir de s'inſtruire, entreprenoient alors fréquemment, augmenterent encore ſa ſplendeur & ſa force.

L'amour des Sciences n'entra que fort tard dans l'ame des Romains; mais ils y firent des progrès ſi conſidérables, qu'il eſt encore douteux ſi c'eſt aux armes ou aux Lettres que ce peuple a été le plus redevable de ſa gloire & de ſa majeſté. Patiens & laborieux, ils ſe livrerent à l'étude ſans jamais en être rebutés; il eſt vrai qu'elle n'eut guere pour objet que des connoiſſances ſérieuſes, ſolides, convenables enfin à des hommes libres. On vit alors la ſageſſe conduire la charrue à la campagne, combattre généreuſement à la guerre, tonner dans les tribunes, régler avec douceur les affaires domeſtiques & veiller avec activité à l'intérêt public; en un mot ſi quelques peuples ont égalé les Romains, s'il en eſt même qui les ayent ſurpaſſés à certains égards, on peut aſſurer qu'il n'en eſt aucun qui ait porté auſſi loin l'art de gouverner les hommes. Après que la majeſté de l'Empire Romain fut éteinte, lorſ-

que les Barbares eurent diviſé ou plutôt déchiré cette domination immenſe, la ſageſſe tomba, l'ignorance prit ſa place & bientôt après ſon maſque; la ſcience ne fut plus qu'un amas d'opinions monſtrueuſes, qu'un tiſſu de ſubtilités & de mots vuides de ſens. Vers le treizieme ſiecle & ſur-tout au quatorzieme, la ſageſſe reprit ſon premier éclat. Ici le ſavant Moraliſte expoſe avec ſon éloquence ordinaire les progrès que les Sciences & les Arts ont fait depuis ce tems-là juſqu'à nous; mais il obſerve très-judicieuſement que l'abondance où nous ſommes, loin de nous ſervir, n'eſt propre qu'à nous accabler. Quel tems n'eſt-on pas forcé de perdre par le ſeul embarras de choiſir? Comment éviter le naufrage dans cet océan de volumes, dont l'œil le plus intrépide ne ſauroit ſoutenir le ſeul aſpect ſans épouvante? Quels que ſoient les avantages que la république des Lettres a retirés de l'Imprimerie, la condition des Anciens étoit bien plus heureuſe que la nôtre; ils exerçoient moins leur mémoire, ſans doute, mais ils faiſoient bien plus d'uſage de leur eſprit. Nous avons trop à lire; à

peine avons-nous le tems de diſcuter: les Anciens liſoient peu, penſoient beaucoup & produiſoient. De ſorte qu'un état d'indigence qui nous excitât à découvrir des nouvelles richeſſes, ſeroit peut-être préférable à toutes ces fauſſes richeſſes qui réduiſent l'eſprit à une véritable indigence; la terre n'eſt fécondée que par les pluies douces, les déluges l'énervent. Pour réparer les inconveniens qui nous viennent des progrès mêmes qu'ont faits les Sciences, on a imaginé des Abrégés, des Dictionnaires, &c. reſſource foible & dangereuſe, uniquement propre à enorgueillir l'eſprit, & incapable de l'éclairer. Le ſeul moyen utile ſeroit donc, dit M. de Gennaro, de choiſir ce qui a été fait de plus précis, de plus ſubſtantiel, en un mot de meilleur dans chaque genre, de le rapprocher, de le réunir & d'en faire un tout qui ſeroit d'autant plus intéreſſant qu'il ne ſeroit compoſé que de parties toutes intéreſſantes par elles-mêmes.

Après avoir expoſé les avantages que l'on doit attendre de toutes les collections en général, le ſavant Napolitain prétend qu'il ne ſauroit y en avoir de

plus importantes ni de plus précieuſes que celles qui ont trait à la Juriſprudence en particulier. J'eſtime ſans doute, dit-il, & je reſpecte toutes les Sciences; mais elles n'ont pas toutes le même degré d'excellence & d'utilité. Les unes n'ont pour objet que de plaire, les autres ſont inſtructives à la vérité, mais elles ſont dépourvues de tout agrément. Il en eſt qui ne portent, pour ainſi dire, que ſur des principes obſcurs, & qui, lorſqu'elles veulent s'élancer trop haut, ſont repouſſées & quelquefois renvoyées en-deçà même du point d'où elles ont pris leur eſſor; en un mot la Juriſprudence a inconteſtablement ſur toutes les autres Sciences l'avantage d'être plus étendue & plus ancienne: plus étendue, puiſqu'elle embraſſe toutes les choſes humaines & divines; plus ancienne, parce qu'elle eſt née avec le genre humain & qu'elle ne périra qu'avec lui.

Ici l'Auteur entre dans le détail des différentes parties de la Juriſprudence, & il indique celles que M. Feltenberg doit avoir principalement en vue dans ſa collection. Gardez-vous ſur-tout, lui dit-il en terminant ſa Lettre, de

rien admettre dans ce sanctuaire qui ne soit digne de la majesté du lieu. Bannissez-en les questions inutiles, embarrassées, tumultueuses, & toutes les productions dont les Auteurs semblent avoir pris à tâche de troubler les sources de la loi : productions infiniment plus propres à rompre les liens de la société qu'à les resserrer & à les étendre. Qu'ont de commun avec les Lettres & quels droits peuvent avoir à la gloire, des Ouvrages uniquement dictés par l'intérêt, par l'humeur, par l'ignorance ?

Nous allons maintenant faire connoître les différens morceaux qui composent ce premier volume. La nomenclature seule des articles suffira pour faire connoître l'utilité de cette collection.

I. *Dissertation sur les Loix de Moyse & de Solon touchant les débiteurs insolvables* (Obærati).

II. *Commentaire sur les Loix de Moyse, concernant l'usure.* On remarque ici que la même Loi qui permettoit l'usure aux Juifs, la leur rendoit presque infructueuse : c'étoit le moyen qu'ils s'en abstinssent.

III. *Loi de Moyse, qui défend de prendre dans son nid une femelle d'oiseau & de lui ôter ses petits ou ses œufs.*

On donne à cette Loi plusieurs interprétations : la plus juste nous paroît être que, si les animaux sont faits pour notre usage, nous ne devons pas du moins en détruire l'espece, & que les droits sacrés de la commisération doivent s'étendre jusqu'à eux.

IV. *Dissertation sur la Loi* Julia *contre les adulteres.*

V. *Sur la Loi* Oppia *touchant le respect dû aux Matrones.*

VI. *Sur la Loi de Numa Pompilius qui défend aux femmes publiques de toucher l'autel de Junon.*

Cet opuscule est très-curieux ; il est plein d'érudition. Quelques Interpretes entendent par *toucher l'autel de Junon* se marier ; mais on les réfute & on prouve que le sens littéral de cette Loi est le seul véritable.

VII. *Sur le Titre du Digeste contre les assemblées particulieres & les corps.*

« La seule ville d'Athenes, s'il man- » quoit d'autres exemples, suffiroit, dit l'Auteur, » pour prouver combien

» ces assemblées sont dangereuses. Elles » changerent en licence l'honnête li- » berté dont on jouissoit dans l'Atti- » que sous le Gouvernement populaire » établi par Théfée. Le grand nombre » de ces sociétés, formées par des par- » ticuliers & divisées entre elles, dé- » chira bientôt la République & pro- » duisit des factions à la faveur des- » quelles Pysistrate devint le Tyran de » sa patrie. Ce fut par les mêmes » moyens que Lysandre plongea Lacé- » démone dans les mêmes malheurs. » Les guerres civiles qui hâterent la » ruine de l'Empire Romain, furent » aussi l'effet de ces petites cabales » dont se servirent les usurpateurs pour » fomenter des conjurations. Tant de » funestes expériences contribuerent » beaucoup à rendre suspectes aux der- » niers Empereurs les assemblées mys- » térieuses des Chrétiens, & à les dé- » fendre sous les plus rigoureuses pei- » nes. »

VIII. *Commentaire sur la Loi* Julia, de ambitu.

IX. *Dissertation sur les formalités qui s'observoient chez les Romains avant que d'intenter un procès.*

X. *Commentaire sur la Loi des Décemvirs, qui porte que* le débiteur insolvable soit partagé entre ses créanciers.

Pour mieux juger de cette Loi, il est bon de la rapprocher de celles de Moyse & de Solon sur le même objet. Ces deux Législateurs condamnent le débiteur insolvable à devenir esclave de son créancier. Leurs Loix se ressemblent jusques-là ; mais Moyse avoit modifié la sienne par l'heureuse révolution du Jubilé.

A Rome on traitoit plus sévérement le débiteur, mais sans doute avec moins de cruauté que ne le prétend Gellius. *Les Décemvirs*, dit-il, *après avoir soigneusement examiné les Loix d'un grand nombre de villes*, en formerent un corps de Jurisprudence que l'on grava sur douze tables d'airain. L'article de ces Loix qui regarde le débiteur insolvable, le condamne, selon le même Gellius, à perdre la tête ; & si plusieurs créanciers le poursuivent, *à être inhumainement écartelé & partagé entre eux.*

Le Docteur Taylor, savant Anglois, auteur du Commentaire dont nous parlons,

lons, explique tout différemment cette Loi qui, priſe à la lettre, ſeroit horrible. Il eſt certain qu'elle accordoit un tems ſuffiſant aux débiteurs pour travailler à s'acquitter, même après que l'on avoit obtenu action contre eux. On leur donnoit d'abord un délai de ſoixante jours; on les ſommoit enſuite à trois *neuvaines* conſécutives. Il eſt vrai que ce dernier terme expiré, il n'y avoit plus de grace. (*Aut morte pœnas dato, aut peregrè venùm ito.*) Il falloit ou payer de ſa tête, ou être vendu pour eſclave à quelque peuple voiſin. Mais la premiere partie de cette alternative (*aut morte pœnas dato*) a trompé Gellius. Il devoit cependant voir qu'elle ſeroit abſurde, s'il falloit l'entendre dans le ſens naturel. En effet, quel débiteur ayant à choiſir, auroit préféré la mort à l'eſclavage? .... Mais voici d'où eſt venu l'erreur de Gellius. Les Romains avoient diviniſé l'Honneur, comme ils avoient fait la Patrie, la Guerre, *&c.* c'étoit faire jouer le plus puiſſant reſſort de la politique. Leurs Légiſlateurs l'avoient ſi bien ſenti, qu'ils avoient en quelque ſorte identifié l'honneur avec la vie, & que perdre

l'un ou l'autre étoit une perte égale; ce qu'ils marquoient en ſe ſervant des mêmes mots pour exprimer ou la dégradation ou la peine de mort (*capite plecti*).

Une autre diſpoſition de cette Loi a encore trompé Gellius. Si le débiteur inſolvable eſt pourſuivi par pluſieurs créanciers, qu'ils le diviſent entre eux: *Secanto.* Mais ce n'eſt pas lui, ce n'eſt pas ſon corps qu'ils doivent partager, c'eſt ſeulement ce qui lui appartient.

Cette explication du Juriſconſulte Anglois eſt plus ingénieuſe que naturelle; ſa plus forte objection contre Gellius, c'eſt qu'il n'eſt pas vraiſemblable que la Loi donnât au débiteur le choix de la mort ou de la ſervitude, puiſqu'il auroit ſûrement toujours préféré la derniere; mais on pourroit répondre que cela n'eſt rien moins que convaincant; que l'on adoroit à Rome la Liberté comme l'Honneur & la Patrie, & qu'il n'étoit pas rare de voir des Romains préférer la mort à la ſervitude.

Quand M. Taylord ajoute que cette Loi eſt trop cruelle pour qu'elle ait pû avoir

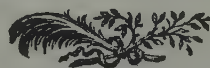
lieu, il paroît oublier de quels excès les hommes ſont capables. Du reſte aucun monument ne prouve qu'elle ait jamais été exécutée dans toute ſa rigueur.

De quelque maniere que l'on entende cette Loi & qu'on l'adouciſſe, il eſt au moins prouvé qu'elle étoit très-dure, & elle devoit l'être. Les Loix les plus ſages ont toujours ſévi contre les débiteurs; le motif de cette Juriſprudence eſt, que lorſque la propriété eſt une fois établie, la Légiſlation doit pourvoir à ce que chacun poſſede tranquillement, à l'abri de l'autorité ſouveraine & de la foi publique, ce qui lui appartient: or elle n'y peut pourvoir efficacement qu'en puniſſant preſque auſſi ſévérement que les voleurs ceux qui ayant emprunté, ſe ſont mis hors d'état de rendre ce qu'on leur a confié.

Le choix & l'érudition qui regnent dans ces différens morceaux doivent rendre la collection de M. Feltenberg précieuſe, & l'engager à la continuer avec le même ſoin & le même goût.

Qu'il nous ſoit permis de repréſenter ici à ceux des gens de Lettres qui écri-

vent leurs Ouvrages en latin, que ſouvent pour trop affecter de donner à leurs noms une forme véritablement latine, ils les défigurent au point de les rendre méconnoiſſables, & qu'ils s'expoſent ainſi à reſter inconnus au plus grand nombre des Lecteurs. Nous avions déja ſoupçonné que l'Auteur de la Lettre dont nous venons de donner l'abrégé & que dans l'article XII du volume de mars, nous avons appellé de *Januario*, étoit M. de Gennaro, Conſeiller royal au Conſeil de Sainte-Reine à Naples. Les recherches que nous avons faites à ce ſujet ne nous permettent plus d'en douter. M. de Gennaro s'eſt rendu célebre par un excellent Ouvrage intitulé *Reſpublica Juriſconſultorum*, par un Poëme ſur les Loix & par pluſieurs autres productions toutes relatives à la Juriſprudence & toutes pleines de force, d'éloquence & de philoſophie.



ARTICLE IV.

LORSQUE nous avons repris un Journal dont l'objet est de recueillir les richesses littéraires de l'Europe, nous avons cru relever un monument également utile à la gloire de nos Voisins & à l'instruction de nos Compatriotes; mais malgré tous nos efforts pour remplir ce double objet, le succès seroit toujours lent & incertain, si nous ne trouvions des secours chez les Etrangers, des encouragemens dans notre patrie, si les gens de Lettres de tous les pays ne concouroient enfin à seconder une entreprise qui intéresse la Littérature de l'Europe entiere. Plusieurs Savans d'Italie, de Suisse, d'Allemagne ont applaudi à nos vues; ils ont prévenu nos invitations & se sont offerts à partager nos travaux; les témoignages d'estime, & nous osons dire de reconnoissance, que nous avons reçus de quelques hommes dont nous ne connoissions que les Ouvrages & le nom, les suffrages mêmes de ceux de nos Compatriotes qui aiment vérita-

blement la gloire des Lettres & qui conçoivent tout l'avantage qui doit résulter, pour la perfection de la raison & des Arts, de la communication des lumieres & de la comparaison des goûts, ont été jusqu'à présent la récompense la plus flatteuse de notre zele : c'est ce qui a soutenu notre courage contre les obstacles multipliés que nous avons eu à vaincre dans l'exécution de notre entreprise. On peut voir par la Lettre suivante jusqu'à quel point les Etrangers s'intéressent à la perfection d'un Journal destiné à faire connoître leurs productions à la nation de l'Europe dont les hommes de goût & de génie rechercheront toujours le plus, quoi qu'on en dise, à mériter l'approbation & l'estime.

LETTRE de M. de Loys de Chefeaux, *à M. l'Abbé* Arnaud, *Directeur du Journal Etranger.*

Lauzane, le 7 Février 1761.

MONSIEUR,

DE toutes les entreprises littéraires formées depuis long-tems, aucune ne

me paroît plus digne du concours des Philosophes & de la reconnoissance du Public que le *Journal Etranger.* Combien de découvertes utiles, de morceaux propres à former le goût, de recherches capables d'exciter le génie, perdus ou trop peu connus sans cet Ouvrage! Les nations étrangeres, en contribuant à son existence, en retireront presque autant d'avantages que celle où il la reçoit, parce que chacune y trouvera les productions de toutes les autres, & que les siennes propres lui reviendront enrichies de remarques utiles, de réflexions salutaires pour les Auteurs, ornées des graces qui leur pouvoient manquer & qui parent tout ce qui sort des mains de votre nation. Oserois-je, Monsieur, me flatter que vous ne rejetterez pas le desir que j'ai, & qui me sembleroit devoir être celui de tous les hommes qui pensent, de concourir & de contribuer, s'il m'est permis, à une entreprise aussi utile, *&c.*

M. de Chefeaux termine cette obligeante Lettre par des offres que nous acceptons avec la plus vive reconnois-

sance. Il veut bien laisser à notre disposition un recueil manuscrit de différens morceaux sur toutes les parties de l'Histoire Naturelle & de la Physique, extraits ou traduits des Mémoires des Académies de l'Europe & des meilleurs Ouvrages en toutes les Langues. Cette collection formoit les matériaux d'un Ouvrage considérable, dont le plan avoit été gouté par le célebre M. Haller & par M. Adamon de l'Académie des Sciences. M. de Chefeaux a composé un discours préliminaire pour être mis à la tête de cet Ouvrage; c'est un tableau méthodique de l'Histoire Naturelle, considérée dans toutes ses parties & dans ses différens rapports. Ce morceau nous a paru fait avec beaucoup de sagesse, de netteté, de philosophie; nous sommes fâchés que son étendue ne nous permette pas de l'insérer en entier dans notre Journal; mais nous tâcherons de le réduire de maniere à n'en détruire ni l'ordre ni l'ensemble : en attendant, nous choisirons parmi les morceaux différens qui sont entre nos mains, ceux qui conviendront davantage à l'objet de notre travail; nous en avons déja tiré l'*Histoire*

du Verre, insérée dans le volume de janvier, & l'*Essai sur la génération des Poissons*, qu'on a vu dans le volume de mars. Nous croyons faire une chose agréable au Public, en lui donnant ici une *Hist. critique des effets de l'air sur le corps des animaux*, laquelle, sans contenir des vues nouvelles sur cet objet, fait connoître les travaux des plus habiles Naturalistes, & présente sous un même point de vue des observations éparses dans une multitude d'Ouvrages Italiens, Anglois & Latins, qu'il seroit difficile de rassembler. Nous regardons cet article comme une excellente leçon de Physique.

HISTOIRE critique des effets de l'air renfermé dans les animaux.

Si le vuide est mortel aux animaux, si l'air est tellement nécessaire à la conservation de leur vie, qu'ils semblent la respirer & la perdre avec ce fluide, auroit-on soupçonné que sa présence dans certains cas leur eût été aussi funeste que son absence totale ? C'étoit à l'expérience, cette source intarissable de découvertes, à

nous apprendre que l'animal qui périt sous le récipient de la machine pneumatique, périt encore sous ce même récipient plein d'un air de la même densité que celui de l'atmosphere, dès que cet air n'est pas renouvellé. Ce phénomene étoit digne de l'attention des Physiciens; il peut servir à nous faire connoître quelle est la nature de l'air, comment il agit sur les êtres qui le respirent, en quoi il est nécessaire à leur vie, combien il importe qu'il soit renouvellé, enfin quelle est l'action réciproque des corps vivans sur lui. Plusieurs grands Physiciens, MM. Boyle, Stair, Mayow, Derham, Muschembroeck, Hales & Veratti, se sont occupés de cet objet & nous ont laissé d'excellentes observations, dont nous allons donner une analyse claire & succinte.

Pour parvenir à quelque chose de certain ou de probable sur ce point de Physique, nous commencerons par rapporter les faits ; nous en déduirons ensuite les rapports & les conséquences; & des effets nous pourrons peut-être remonter aux causes.

Des quadrupedes, des insectes, des

oiseaux & des amphybies ont été employés dans les expériences. Entre les premiers on a choisi les souris & les chats; entre les insectes, les mouches; les linottes, les pigeons, les hirondelles & les moineaux ont été pris tour-à-tour entre les oiseaux; & les grenouilles pour la classe des amphybies.

I. En *1662* Boyle enferma une linotte dans un récipient qui pouvoit contenir quatre pintes & demie d'eau; & afin que l'air qui y étoit n'en pût point sortir & qu'il ne pût être renouvellé, il scella le récipient avec une plaque cimentée. Trois heures de prison altérerent assez la constitution de la linotte pour la faire périr, même plusieurs heures après qu'on l'en eut retirée.

II. Quelque tems après il renferma une souris dans un vaisseau de verre de figure ovale, dont le col assez long & fort large étoit scellé hermétiquement. Au bout de deux heures & demie l'animal cessa de se mouvoir; on eut beau le secouer, il ne donna aucun signe de vie : ce ne fut que lorsqu'on eut renouvellé l'air du vaisseau avec des soufflets au moyen d'un trou

qu'on y fit, que la souris fut rappellée avec beaucoup de peine à la vie.

III. M. Boyle n'eut pas la même attention pour un petit oiseau enfermé dans un récipient qui contenoit seulement un quart de pinte; aussi périt-il au bout de deux heures & demie, après avoir souffert pendant deux heures.

IV. Un autre petit oiseau ne vécut qu'une heure dans un récipient qui étoit cependant trois fois plus grand que le précédent. L'on avoit eu soin, une demi-heure avant qu'il expirât, de plonger pendant six minutes le récipient dans un vase plein d'eau qu'on avoit refroidie avec du sel ammoniac, dans l'idée que ce froid soulageroit l'animal. Peut-être est-ce cette précaution, inutile d'ailleurs, qui fit faire à cet oiseau de grands efforts pour vomir, efforts qui furent suivis d'évacuations.

V. M. Stair en fit périr un autre au bout d'une heure dans un récipient plus petit : il enferma aussi des mouches qui ne moururent qu'au bout de trois jours.

VI. M. Mayow trouva qu'une souris

avoit absorbé la quatorzieme partie de l'air où elle étoit renfermée.

VII. M. Derham observa qu'un moineau dans l'intervalle d'une heure parut fort incommodé, vomit au bout d'une heure & demie, & mourut au bout de deux.

VIII. M. Muschembroeck enferma encore une souris sous un récipient qui pouvoit contenir trente livres d'eau; elle parut assez incommodée après la premiere heure; elle expira au bout de huit, & absorba la $\frac{1}{13}$ partie de l'air enfermé.

Venons aux expériences de M. Hales. Cet ingénieux Physicien se proposa particulierement de connoître la quantité d'air absorbée par les animaux.

IX. Pour cela il plaça un rat qui avoit pris tout son accroissement, dans un vaisseau contenant 2024 pouces cubiques d'air; le rat vécut quatorze heures, & absorba soixante-treize pouces, c'est-à-dire, la vingt-septieme partie du tout, ce qui est à-peu-près égal à la quantité qui fut absorbée par la flamme d'une chandelle dans le même vaisseau.

X. Il plaça dans le même tems &

de la même maniere un autre rat, mais de moitié plus petit & plus jeune que le premier, sous un vaisseau qui contenoit cinq cens quatre-vingt-quatorze pouces cubiques d'air; il vécut dix heures, & il y eut quarante-cinq pouces d'air absorbés, c'est-à-dire la $\frac{1}{13}$ partie du tout.

XI. Un chat de trois mois vécut un heure sous le même vaisseau, & absorba seize pouces cubiques d'air, ou la $\frac{1}{130}$ partie du tout, déduction faite dans cette estimation du volume du corps du chat. Une chandelle dans le même vaisseau s'éteignit au bout d'une minute, & pendant ce petit espace de tems absorba cinquante-quatre pouces cubiques d'air, la onzieme partie de tout celui qui y étoit contenu. La respiration des animaux, comme le soufre enflammé & les chandelles allumées, absorbe plus d'air dans les grands vaisseaux que dans les petits, mais plus à proportion de la capacité, dans les petits que dans les grands.

En 1746 on publia les belles expériences que M. Veratti avoit faites conjointement avec MM. Jean-Marie Pigatti, Gottard, Bouzio & Thomas

Laghi. Ces expériences ont offert des phénomenes nouveaux; elles sont plus exactes, en plus grand nombre & plus complettes qu'aucune des précédentes. Leurs Auteurs n'ont rien négligé; & en se proposant plus précisément de découvrir la cause de la mort des animaux, il ont encore cherché a s'assurer si la durée de leur vie étoit en raison réciproque de leur nombre, ils ont aussi fait une attention sérieuse à la hauteur du mercure dans le barometre & aux jours des expériences, pour juger par-là du degré de densité de l'air qui varie suivant le différent poids de l'atmosphere indiqué par le barometre; car plus l'air est dense & pesant, plus il est propre à entretenir long-tems la vie des animaux.

Ils ont tenu compte des degrés de chaleur & de température suivant la différence des jours, des saisons de l'année & des animaux sur lesquels ils faisoient des expériences, puisque personne n'ignore combien le plus ou le moins de chaleur ou de froid contribue à augmenter ou à diminuer l'élasticité de l'air. Enfin ils ont eu égard à la capacité des vases sous lesquels

les animaux étoient renfermés; cette capacité se mesuroit par le moyen d'un cube de laiton d'un pouce de face, mesure de Paris, avec lequel ils emplissoient d'eau chaque récipient, pour savoir combien il en contenoit de pouces cubiques; mais comme la mesure de la capacité du récipient ne leur donnoit pas précisément celle de l'air contenu lorsque les animaux y étoient renfermés, ils s'assuroient aussi de l'espace qu'ils occupoient avec un vase plein d'eau, placé sur un plat, dans lequel on plongeoit les cadavres des animaux, en mesurant avec le cube l'eau qui se répandoit sur le plat par cette immersion: ce qui leur faisant connoître la quantité de l'espace occupé par les corps dans le récipient, il étoit aisé de déterminer la quantité d'air restant. Après avoir donné une idée de leur exactitude dans ces expériences & avoir exposé leurs objets & leurs moyens, venons à leurs observations.

XII. Leur premiere expérience fut faite sur un pigeon; le récipient sous lequel il fut renfermé avoit deux cens cinquante pouces cubiques de capacité, & ils en scellerent l'orifice sur un plan

de métal avec tant d'art & de ſoin, qu'il étoit impoſſible que l'air y pénétrât. Environ une demi-heure après, le pigeon donna des indices d'une mort prochaine; il pompoit d'abord l'air fréquemment & avec peine, & cela d'autant plus que ſa fin étoit plus proche; enſorte que dans ſes derniers momens il ne reſpiroit plus qu'avec une très-grande difficulté : enfin il ſouffla fortement, mais rarement, & périt au bout de quelques inſtans, après avoir vécu en tout $3\frac{3}{4}$ heures.

XIII. Le jour ſuivant ils placerent enſemble ſous le même récipient deux pigeons de même âge, &, autant qu'on en pouvoit juger, de même force & de même groſſeur. Au bout d'une demi-heure ſe manifeſta chez tous les deux une égale difficulté de reſpirer, telle qu'ils l'avoient déja remarquée dans le premier; elle augmenta peu-à-peu, au point qu'ils ne ſouffloient plus que de tems en tems; l'un mourut au bout d'une heure trente-cinq minutes, & l'autre ſept minutes après. Ils vécurent donc en tout cent quatre-vingt-dix-ſept minutes, c'eſt-à-dire, que la durée de la vie de chacun d'eux fut

environ de $98\frac{1}{2}$ minutes, pendant que dans la premiere expérience, celle du pigeon ſolitaire avoit été de deux cens vingt-cinq minutes : d'où il paroît que celui-ci avoit vécu un peu plus du double que chacun des deux mis enſemble. Si la raiſon des tems différoit encore un peu de l'inverſe du nombre des animaux, on pourroit peut-être l'attribuer à la différente quantité d'air, plus conſidérable dans la premiere expérience, où un corps ſeul n'occupoit que dix pouces cubiques d'eſpace, au lieu que dans la ſeconde les deux en rempliſſoient un de vingt; outre que le pigeon qui étoit ſeul dans le récipient pouvoit être plus vigoureux que celui des deux qui avoit vécu le plus long-tems. Au reſte la denſité de l'air, ſa température & ſa chaleur étoient les mêmes que dans le tems de la premiere expérience.

Ces Meſſieurs répéterent ces expériences ſur d'autres animaux, dans la vue de connoître ſi le reſſort de l'air dans le récipient ne changeoit point. Pour cela M. Veratti fit dans la partie ſupérieure de chacun des récipiens, des tubes de barometre, au moyen deſquels on jugeoit de la hauteur du mercure & de ſes variations.

XIV. Un martinet éprouva une grande difficulté de reſpirer, lorſqu'il eut été un quart-d'heure ſous le récipient; le mercure étoit alors deſcendu de trois lignes dans le barometre; il baiſſa de deux lignes à la fin du ſecond quart-d'heure, & d'autant chaque fois après le troiſieme, quatrieme & cinquieme : enfin cinq minutes après, l'animal mourut, & il parut que le mercure avoit encore deſcendu de $1\frac{1}{2}$ ligne. L'animal vécut en tout une heure vingt minutes, & le vif-argent deſcendit dans cet eſpace de tems d'un pouce & d'une demi-ligne au-deſſous de ſa premiere hauteur de vingt-ſept pouces huit lignes.

XV. De cette premiere obſervation M. Veratti paſſa à une ſeconde, pour comparer le tems que vivroient deux martinets enfermés, avec celui qu'il avoit fallu pour en faire périr un ſeul, & pour découvrir s'il n'y auroit point une certaine proportion dans l'abaiſſement du mercure. Pendant le premier quart-d'heure il baiſſa de cinq lignes, pendant le ſecond de trois, & pendant

le troiſieme de deux. Mais alors les hirondelles avoient perdu la vie; l'une preſque à la fin du troiſieme quart-d'heure, & l'autre cinq minutes auparavant. C'eſt pourquoi, puiſque celle-ci périt au bout de quarante minutes, pendant que celle qui étoit enfermée ſeule avoit vécu quatre-vingt minutes, il paroît aſſez clairement que la vie de ces animaux ſe prolonge à-peu-près en raiſon inverſe de leur nombre. A l'égard du barometre, quoique l'abbaiſſement du mercure n'eût été que la moitié de ce qu'il devoit être ſuivant cette regle, on peut ſoupçonner que cela venoit de ce que les martinets étoient péris deux fois plutôt; car ſi leur vie avoit été plus longue, il eſt naturel de penſer qu'à meſure que leur ſouffle auroit diminué ou que l'air auroit été infecté par leurs exhalaiſons, ou changé par quelque autre cauſe, cela auroit auſſi produit des changemens dans le barometre.

XVI. Après ces deux obſervations, on paſſa à celle de trois oiſeaux enfermés enſemble; dans ce cas un des martinets mourut à la fin d'une demi-heure, un autre deux minutes enſuite,

& le troisieme trois minutes après ce dernier. Le mercure, au commencement de l'obſervation, deſcendit dans le premier quart-d'heure de huit lignes; dans le ſecond, ſeulement de trois; & dans les cinq autres minutes, d'une ligne. Il paroît de-là que ces hirondelles périrent auſſi comme les précédentes, à-peu-près ſuivant la même loi.

XVII. Un moineau placé ſous un récipient, dont la capacité étoit de quarante-neuf pouces cubiques reſpira d'abord, de même que les hirondelles, avec beaucoup de difficulté. Pendant ce tems-là le mercure deſcendoit peu-à-peu, mais ſans ordre ni regle, comme auparavant; car dans l'eſpace de dix minutes il baiſſa de trois lignes, & d'une ſeulement enſuite, dans l'eſpace de trente minutes. Ce qui nous fit voir que la cauſe qui agiſſoit ſur l'élaſticité de l'air en la diminuant, n'étoit pas conſtante. Trente-huit minutes après l'animal périt; & le mercure, qui avoit commencé à remonter, revint à ſa premiere hauteur dès que l'oiſeau fut mort. D'où M. Veratti conclut que l'air s'étoit inſinué dans le récipient malgré toutes ſes précautions;

la vie du moineau fut donc de ſoixante-dix-huit minutes, & le vif-argent deſcendit en tout de cinq lignes.

XVIII. Deux moineaux enſemble ſous un même vaſe firent baiſſer de ſix lignes le mercure, dans l'eſpace de vingt minutes. L'un d'eux mourut dans trente minutes, & l'autre ſept minutes après; enſorte qu'il paroît que la même loi a lieu dans la mort de ces animaux, à-peu-près comme chez les autres.

XIX. La durée de la vie de trois moineaux enſemble s'écarta encore de cette loi, mais peu. Il y en eut un qui périt dans vingt minutes, & les deux autres lui ſurvécurent de quatre. Les abaiſſemens du mercure furent plus conſidérables & plus prompts dans cette troiſieme expérience que dans les deux premieres; car dans un quart-d'heure il deſcendit de huit lignes, après quoi il s'arrêta & remonta enſuite vers ſon premier point.

XX. Les jeunes cailles en général ont préſenté les mêmes phénomenes que les premiers oiſeaux. M. Veratti ayant remarqué que dans tous ces animaux les organes de la reſpiration étoient affectés & qu'ils étoient le ſiege

de la douleur, leur arracha les poumons pour connoître le genre de maladie qui les faiſoit périr; il les trouva fort rouges & gorgés de ſang, mais ni durs ni tendus comme quand il y a de l'inflammation, & ils nageoient au-deſſus de l'eau comme à l'ordinaire.

XXI. Nos Obſervateurs renfermerent enſuite ſous un récipient de quarante-huit pouces cubiques de capacité une groſſe grenouille vigoureuſe & robuſte. Pendant les douze premieres minutes le mercure deſcendit de $1\frac{1}{2}$ ligne; pendant les quatre heures ſuivantes, ſeulement d'autant; & ſix heures après il ne baiſſa que de $\frac{1}{2}$ ligne; pendant la nuit il deſcendit encore de deux lignes; & depuis le matin juſqu'à l'heure où les expériences avoient été commencées de $\frac{1}{2}$ ligne : enſorte que dans le cours de vingt-quatre heures ſes abbaiſſemens réunis alloient à ſix lignes entieres. Le ſecond jour la grenouille parut ſe porter auſſi bien qu'auparavant, quoique le mercure eût baiſſé de cinq lignes en tout. Au commencement du troiſieme jour on jugea par la langueur de ſon mouvement &

l'aſcenſion du mercure dans le barometre, qu'elle s'affoibliſſoit : en effet elle mourut au bout de ſeize heures, le mercure ayant remonté de trois lignes.

N'omettons pas la remarque que M. Veratti fait ici en faveur de ceux qui voudroient répéter ces expériences. C'eſt qu'il arrive ſouvent dans un même jour différentes viciſſitudes de chaleur & de froid qui raréfiant & condenſant l'air renfermé dans le récipient pourroient les induire en erreur : ce qui lui ſeroit arrivé fréquemment, s'il n'avoit eu un excellent thermometre. « Sur le témoignage de Boyle, dit-il, » qui aſſure avoir obſervé cela » quelquefois, j'attendois, par exemple, lorſque la grenouille fut morte, » qu'il ſortiroit de ſon corps un nouvel air qui feroit monter le mercure » dans le barometre; mais je fus ſurpris de le voir au contraire baiſſer » de deux lignes. Je crus cependant » devoir l'attribuer plutôt à un froid » ſubit qui étoit ſurvenu, qu'au corps » mort de l'animal; pour m'en éclaircir, je fis emporter de la chambre » le récipient; & l'ayant expoſé en

» plein

» plein air, je vis en effet à l'instant » le mercure descendre plus bas qu'il » n'étoit. Je me suis assuré encore » mieux de la vérité de ma conjec- » ture à la fin du mois d'octobre passé, » que je réitérai cette expérience; car » dans le tems que j'y étois occupé, » il survint un vent du Sud qui ré- » chauffa tellement l'air, que le mer- » cure d'un thermometre construit sur » les principes de M. de Réaumur, » monta cinq degrés au-dessus de ce- » lui où est marqué le tempéré : alors » la chaleur de l'air contenu dans le » récipient ayant aussi augmenté, le » mercure s'éleva aussi-tôt de plusieurs » lignes. »

XXII. M. Veratti fit ensuite deux autres expériences sur des grenouilles lorsque l'air étoit tranquille & moins chaud. Il se proposoit de comparer le tems de la vie d'une grenouille sous le récipient, avec celui de quatre autres grenouilles sous un second, & de deux sous un troisieme. Les deux & les quatre périrent également dans l'espace de huit jours : une de celles-là mourut le cinquieme jour, & l'autre le hui-

tieme; des quatre autres l'une vécut cinq jours, & les trois moururent au bout de huit : celle qui étoit seule vécut jusqu'au septieme jour. Quel que fût leur nombre, elles diminuoient presqu'également l'élasticité de l'air, soit qu'il y en eût une, deux ou quatre, l'abaissement du mercure allant à onze lignes plus ou moins.

Comme les expériences faites sur les animaux renfermés dans un air plus dense que celui qu'ils respirent ordinairement, ont beaucoup de rapport avec les précédentes & peuvent contribuer à nous faire découvrir la cause des phénomenes que nous venons de rapporter, nous avons cru devoir les ajouter ici.

M. Stair enferma un rat dans un air d'une densité double de celle de l'atmosphere; en ayant été retiré au bout de cinq heures, le rat mourut cinq heures après.

Un autre rat mourut subitement dans un air beaucoup plus dense.

Plusieurs mouches furent renfermées dans un air dont la densité faisoit monter le mercure soixante pouces plus

haut que dans son état ordinaire : elles moururent toutes hors une qui y vécut trois jours & s'envola.

M. Derham tint pendant trois heures un moineau dans un air extrêmement condensé; il lui rendit ensuite la liberté, & il ne parut point qu'il eût souffert.

Il enferma ensuite une mesange & un moineau dans un air d'une densité double : pendant la premiere heure ils ne parurent point du tout incommodés; une demi-heure après ils le furent & moururent au bout de trois heures.

M. Muschembroek enferma un canard dans un air d'une densité triple pendant une heure; le canard ne fut point incommodé.

Le même renferma dans une grande quantité d'eau trois perches, une truite & des vers de terre, il rendit la densité de l'air triple de celle de l'atmosphere, & observa pendant six heures d'expérience les phénomenes suivans.

A la premiere heure tous les poissons nageoient avec vivacité, venoient souvent à la surface de l'eau respirer un air nouveau & ne cherchoient point à dévorer les vers. Cette heure passée,

la truite parut moins vive & se reposoit plus souvent; au bout d'une heure & demie elle secouoit ses nageoires, mais sa situation étoit toujours naturelle. Les perches nageoient encore fort vivement. Au bout de cinq heures la truite se renversa & expira sans aller au fond. Une des perches parut plus tranquille; au bout de six heures elle sembla prête à expirer, & tomba au fond ayant toujours le dos tourné en-haut. Le vase étant ouvert & l'air raréfié, les deux autres perches parurent aussi vives; les deux poissons morts flottoient sur leur dos. Il ne périt aucun des vers pendant tout le tems qu'ils furent sous l'eau; mais ils parurent fort languissans dès qu'ils en furent retirés.

Corollaires.

Voilà les faits : en voici les conséquences.

1. Tous les animaux meurent dans un air qui n'est pas renouvellé.

2. Les quadrupedes & les oiseaux périssent plutôt que les insectes, & ceux-ci plutôt que les amphybies.

3. Les oiseaux périssent plutôt à pro-

portion que leur nombre eſt plus grand ſous le récipient, & le tems de leur vie eſt en raiſon réciproque de leur nombre.

4. Le tems de la vie ou la réſiſtance des grenouilles ne ſuit pas la même loi.

5. Tous les animaux par leur reſpiration abſorbent ou détruiſent en partie l'élaſticité de l'air pendant qu'ils vivent.

6. Les grenouilles en détruiſent moins que les autres animaux.

7. Dès qu'ils ceſſent de vivre & de reſpirer, l'air abſorbé reprend le degré d'élaſticité qu'il avoit perdu.

8. L'air perd davantage de ſon élaſticité dans les premiers momens où l'animal vient d'être renfermé, & toujours moins à meſure que l'animal approche de ſa fin.

9. La reſpiration des animaux abſorbe plus d'air dans les grands vaiſſeaux que dans les petis; mais plus, à proportion de la capacité, dans les petits que dans les grands.

Conjectures.

1. La mort des animaux dans un air

qui n'eſt pas renouvellé, doit être attribuée, ſuivant l'opinion de quelques perſonnes, à l'infection cauſée par les matieres qui s'exhalent & ſortent du corps de l'animal par la reſpiration, la tranſpiration ou autres voies.

2. Selon d'autres, l'air contenant une matiere ſubtile qui ſe trouve en trop petite quantité ſous un récipient pour nourrir long-tems l'animal, il périt faute de cet aliment, qui dans un air libre lui ſeroit fourni continuellement & ſans interruption. Ce ſentiment nous paroît tout-à-fait contraire à la nature de l'économie animale.

3. Il eſt certain que l'air agit ſur les poumons par ſon élaſticité, & n'agit que par cette élaſticité. Les expériences de M. Hales, dans ſa *Statique des Végétaux*, le prouvent évidemment. Si donc cette élaſticité vient à être détruite, que doit-il arriver à l'animal qui le reſpire? Les véſicules des poumons doivent s'applatir, malgré les efforts de la poitrine, qui agiſſent pour les dilater à l'ordinaire; les véſicules affaiſſées, le mouvement du ſang dans les poumons doit être arrêté; le mouvement du ſang arrêté, la mort doit

s'enſuivre dans l'inſtant. C'eſt ainſi que le ſoufre qu'on reſpire ôte la vie ſur le champ; c'eſt encore à cette cauſe qu'on doit attribuer les effets de la foudre ſur les corps humains qui en ont été frappés; la diſſection a montré leurs poumons applatis, les véſicules vuides & affaiſſées. D'un autre côté cette élaſticité eſt détruite par la reſpiration: cela eſt démontré par les expériences que nous avons rapportées & par celle que M. Hales a faite ſur lui-même, & à laquelle nous renvoyons le Lecteur; c'eſt la CVIII de la *Statique des Végétaux*. Si donc on reçoit & on regarde comme la cauſe principale & immédiate de la mort des animaux renfermés ſous un récipient la perte de l'élaſticité de l'air détruite par leur reſpiration, il ſera facile d'expliquer dans cette hypotheſe tous les phénomenes que nous avons rapportés. En effet la durée de la vie des animaux ſera en raiſon réciproque de leur nombre, parce que les degrés de l'élaſticité détruite ſont en raiſon de ce nombre. Le barometre doit deſcendre d'abord fort vîte, & enſuite plus lentement par degrés, parce que dans les commencemens l'ani-

mal ayant toute ſa force, reſpire & abſorbe par conſéquent plus d'air que vers le milieu ou ſur la fin de ſa vie. Les mouches qui ſont petites en abſorberont moins & vivront plus long-tems. Les grenouilles, à qui il ne faut pas à beaucoup près autant d'air pour vivre qu'aux autres animaux, comme le prouve la longueur de leur vie dans le vuide, reſpireront & abſorberont beaucoup moins d'air que les autres animaux, & vivront plus long-tems dans cet air qui n'eſt pas renouvellé. Enfin tous les animaux en général vivront plus long-tems dans un air plus condenſé que celui de l'athmoſphere, quoique non renouvellé, que dans un air de la même denſité qui ne ſera pas renouvellé; puiſqu'il leur faudra plus de tems pour détruire l'élaſticité d'une plus grande quantité d'air.



ARTICLE V.

OBSERVATION d'une aurore boréale, faite à Tyrnau en Baviere le 28 février dernier, & communiquée dans une Lettre à M. Deliſle, *par le R. P.* Veiſs, *Jéſuite.*

LE 28 février dernier, vers les huit heures du ſoir, le ciel étant ſerein & l'air tranquille, j'obſervai une aurore boréale qui préſenta les phénomenes ſuivans. A peu de diſtance du couchant vernal, du côté du Nord, s'élevoit perpendiculairement à l'horiſon une pyramide lumineuſe juſqu'à la hauteur de trente-un degrés. Elle étoit fort brillante & teinte de rouge en divers endroits. Son ſommet étoit terminé par des pointes rougeâtres. Du milieu de la même pyramide, ou à-peu-près, partoit du côté du Nord un arc d'un degré de largeur environ, & blanchâtre, qui traverſoit la conſtellation de Caſſiopé. On voyoit au-deſſous de cet arc des eſpeces de cannelures longues, brillantes & verticales, qui diſparoiſ-

ſoient & ſe formoient alternativement. Leur nombre varioit, & j'en ai compté au-delà de vingt. Le reſte du ciel entre le Couchant & le Septentrion étoit occupé par un nuage blanchâtre & ſi délié, qu'on appercevoit les étoiles fixes au-travers. L'horiſon étoit couvert d'une nuée noire, du bord ſupérieur de laquelle s'élevoit de tems à autre, aux environs du Nord, de courtes gerbes lumineuſes. Ce ſpectacle dura juſques vers les neuf heures : alors on vit partir du côté du Nord deux faiſceaux ou gerbes de rayons qui s'élevoient avec rapidité à une hauteur aſſez grande, où ils ſe terminerent en une ſorte de nuage rougeâtre. Il ne ſe paſſa enſuite rien de fort remarquable, & le phénomene ceſſa peu-à-peu.

Pendant ces obſervations un vent de Sud-Oueſt aſſez froid ſouffloit avec violence. Le mercure étoit au cinquante-quatrieme degré dans le thermometre de Fahrenheit, & la hauteur du vif-argent dans le barometre étoit de vingt-ſept pouces & demi de Paris.

Je ſuis, *&c.*

Nous apprenons par les Nouvelles publiques & par des Lettres particulieres, que le Pere Hell a obſervé la même aurore boréale à Vienne en Autriche. Sa deſcription, moins détaillée que celle du Pere Veiſs, en differe peu.



ARTICLE VI.

EMBRYOLOGIA ſacra, &c.

« EMBRYOLOGIE ſacrée, *ou* Traité » du devoir des Prêtres, des Médecins & d'autres, ſur le ſalut » éternel des enfans dans le ventre de » leur mere ; par M. *Cangiamila*, Ch. » Théologal de Palerme, *&c.* »

Quatrieme & dernier Extrait.

LE quatrieme Livre de l'Embryologie ſacrée ne contient que huit chapitres relatifs à la providence de Dieu ſur les enfans avant leur naiſſance & aux ſecours que leurs parens, les Curés, les Evêques & les Souverains doivent leur procurer. La controverſe des Théologiens ſur le ſalut ou la réprobation des enfans qui ſont morts ſans avoir été baptiſés, eſt l'objet du premier chapitre : on y traite de la providence divine qui a diſpoſé toutes choſes de la maniere la plus convenable, ſuivant la parole de l'Apôtre qui dit que *Dieu veut que tous les hommes*

soient sauvés. La privation du sacrement de Baptême est quelquefois la punition des crimes dont les peres ou les ayeux seroient coupables, puisque l'Ecriture-sainte apprend que Dieu punit jusqu'à la quatrieme génération, & qu'il a promis de récompenser jusqu'à la millieme. C'est sur-tout pour les fautes commises dans l'état conjugal même ou dans le choix de cet état, que la colere de Dieu porte sur les enfans : de-là l'Auteur prend occasion de rappeller les vues saintes de Tobie dans la recherche d'une épouse, & la conduite qu'il a tenue pendant les trois premiers jours de son mariage pour attirer la bénédiction du Ciel sur l'union qu'il avoit contractée. On dit que S. Louis Roi de France suivit ce précepte angelique, & que sainte Eduvige avoit obtenu de son mari de garder la continence les jours destinés au jeûne & à la priere. Les Curés sont invités, d'après ces exemples, à faire des instructions particulieres à ceux & celles qui se destinent prochainement à l'état du mariage, pour qu'ils connoissent les obligations qu'ils ont à remplir, & ce que l'Eglise leur prescrit.

L'Auteur desire que ces instructions soient faites en présence des parens, à portes ouvertes, mais qu'on exclue les enfans & autres dont l'assistance ne seroit point convenable. Il exige aussi qu'elles soient approuvées par l'Evêque, & qu'on en fasse simplement lecture, afin qu'il n'y ait aucun lieu de craindre qu'il échappe des paroles indécentes ou peu mesurées.

Dieu, suivant S. Thomas, n'a pas lié sa puissance à la loi des Sacremens; les saints Peres, tels que S. Augustin, S. Thomas, S. Bonaventure & Albert le Grand ont enseigné que Dieu pouvoit sanctifier les enfans dans le ventre de leur mere, lorsqu'ils ne pourront être sauvés par aucun autre moyen. C'est le début du second chapitre qui, dans les cas désespérés, indique aux parens des actes de foi, d'espérance, de charité, & de desir du Baptême : ces prieres peuvent être exaucées par la miséricorde divine; & puisque Dieu a accordé quelquefois par l'intercession de ses serviteurs la résurrection de divers animaux, pourquoi les peres & meres ne demanderoient-ils pas efficacement que l'enfant, avant que de périr dans le

ventre de sa mere, obtînt l'usage anticipé de la raison, afin d'être capable de croire, d'espérer en Dieu & de l'aimer, pour pouvoir par ce moyen, miraculeux à la vérité, mais qui est dans l'ordre des effets naturels, jouir du salut éternel. On cite l'erreur du Cardinal Cajetan qui croyoit que le Baptême de vœu pouvoit sauver un enfant dans le ventre de sa mere, comme le signe de la Croix & l'invocation de la très-sainte Trinité sur un enfant prêt à mourir, pourroient lui tenir lieu de Baptême dans le cas où, faute d'eau, il ne seroit pas possible de lui conférer ce Sacrement.

M. Cangiamila traite dans le troisieme chapitre du devoir particulier des parens pour le salut des enfans qui ne sont point nés. Il y prescrit l'obligation de la priere pour obtenir les faveurs de la miséricorde divine sur les enfans. Le chapitre quatrieme a pour objet l'exposition du devoir des Souverains à l'égard des enfans non nés, & du soin qu'on doit aux enfans trouvés. Les Princes étant les peres de la patrie, doivent à leurs sujets un amour paternel; il faut en conséquence que

leur sollicitude & leur bienveillance s'étendent sur les enfans mêmes qui ne sont pas nés, puisque ce sont les germes de la République. L'autorité du Souverain doit prévoir tout ce qui peut empêcher les avortemens, ordonner l'opération césarienne après la mort, pourvoir à ce que tous les secours convenables aux femmes & aux enfans soient procurés avec soin; permettre que l'opération césarienne soit pratiquée dans les hôpitaux sur les femmes vivantes à qui cette opération sera nécessaire, & faire les loix les plus exactes sur tous ces objets. A ce propos on cite l'Ordonnance du Roi de Prusse du premier octobre 1751, qui a établi un cours d'Anatomie dans l'amphithéâtre de Berlin pour l'instruction des Sages-femmes; & l'Edit de Henri II. Roi de France, pour la conservation des enfans. La police des enfans trouvés tient directement aux mêmes principes; elle prévient des meurtres sans nombre qui se commettroient par des meres barbares, pour cacher la honte d'une grossesse illégitime. L'Auteur fait ici un tableau du zele qui a animé en France S. Vincent de Paule, digne éleve

de S. François de Sales, & du bel établiſſement de l'Hôpital des enfans trouvés de Paris, auquel il a eu tant de part. M. Cangiamila expoſe en détail les réglemens qui lui paroiſſent convenables pour recevoir dans des hoſpices publics & avec les plus grandes facilités les enfans dont les meres veulent être ignorées, afin qu'ils ne ſoient point expoſés à périr, étant abandonnés. Il voudroit auſſi qu'on ne refusât point dans les hôpitaux les filles groſſes : c'eſt ce qu'on obſerve à l'Hôtel-Dieu de Paris. Le Droit des Romains eſt très-favorable aux enfans trouvés; ils ſont tous réputés légitimes; & ſuivant le Droit canon, ils n'ont pas beſoin de diſpenſe pour être promus aux Ordres ſacrés. A Madrid ils ont non-ſeulement les privileges des Citoyens, mais ils peuvent être élevés à tous degrés de Chevalerie, comme gens de qualité. L'Auteur ne déſapprouve pas ces diſtinctions; il voudroit même qu'on ne ſe ſervît jamais, pour les déſigner, du terme odieux de *bâtards*; qu'on leur donnât le nom plus honnête d'*enfans trouvés*, ou plutôt en-

core celui d'*orphelins du Saint-Eſprit* ou *de la Miſéricorde*. On n'oublie pas dans ce long chapitre de parler de Moyſe comme enfant trouvé.

L'exemple de S. François de Sales, dont la tendre ſollicitude a été ſi utile aux enfans, ſert dans le chapitre cinquieme à exciter le zele des Evêques, à qui l'on promet dans le Ciel la récompenſe de leurs travaux & de leur charité en la ſociété du Saint qu'on leur propoſe pour modele.

Le chapitre ſixieme eſt une inſtruction pour les Curés, relative à celles qu'ils doivent aux Sages-femmes. Ce chapitre eſt diviſé en huit paragraphes : le premier traite de la perſonne qui doit baptiſer; le ſecond, du tems de baptiſer; le troiſieme eſt très-court, il a pour titre : *De l'intention de celui qui baptiſe ;* c'eſt de faire ce que l'Egliſe fait & ce que Jeſus-Chriſt a inſtitué. Le paragraphe quatrieme a pour objet la perſonne à baptiſer; le cinquieme, la matiere du Baptême; le ſixieme, la forme du Sacrement; le ſeptieme, l'application de la forme à la matiere. Le huitieme enfin contient des avis ſur la

conduite morale & phyſique des Sages-femmes dans l'exercice de leur profeſſion.

Dans le chapitre ſuivant on fait connoître la néceſſité de diſcuter avec la plus grande attention la validité du Baptême donné dans les maiſons, ſurtout par les Sages-femmes. Le cinquieme Concile de Carthage & pluſieurs ſtatuts ſynodaux ont preſcrit tout ce qui a rapport à cette matiere. Saint Charles Borromée a fait auſſi des réglemens pleins de ſageſſe; mais comme on peut ſe tromper en pratique dans l'application des meilleures regles, M. Cangiamila deſcend dans le détail des cas particuliers, pour que rien ne ſoit obmis ni négligé pour la validité du Sacrement.

Les Evêques trouveront dans le huitieme & dernier chapitre les motifs qui doivent animer leur vigilance à l'égard des enfans; & cela ſe réduit à trois points principaux : connoître les maux qu'on doit éviter, preſcrire les remedes convenables à ces maux, & ſurveiller à ce que les choſes preſcrites ſoient exécutées fidélement. Sur le premier article il y a vingt ſujets de queſ-

tion à faire par l'Evêque dans la viſite de ſon dioceſe, aux Curés, aux Vicaires & aux Témoins ſynodaux. Ces queſtions ont rapport aux ſecours qu'on donne aux enfans, à la pratique de l'opération céſarienne, enfin à tous les objets traités dans l'Embryologie ſacrée. Le ſecond article concerne les ordonnances à faire ſur le Baptême de tous les enfans, ſur le ſoin des enfans trouvés, les inſtructions dont le peuple a beſoin ſur ces matieres, & les indulgences qu'il eſt à propos d'accorder à tous ceux qui contribueront au bien que ces réglemens ont pour but de procurer. Les Evêques doivent enfin, pour l'exécution de ces regles, prendre les meſures que leur prudence, leur charité & leur crédit auprès des Princes peuvent leur ſuggérer pour empêcher les avortemens, procurer les ſecours les plus éclairés aux femmes en travail, & pourvoir au ſalut éternel des enfans. L'Ouvrage finit par ce paſſage de S. Jean dans l'Apocalypſe :

Louez notre Dieu, vous tous qui êtes ſes ſerviteurs, & qui le craignez, petits & grands.

L'Auteur a mis en addition plu-

sieurs Pieces originales dont il a fait mention dans le cours de son Ouvrage. Les unes sont spirituelles : telle est l'oraison composée par S. François de Sales, pour être récitée par les femmes enceintes. Les autres sont un Edit du Roi des Deux-Siciles sur l'opération césarienne & les avortemens, l'Ordonnance du Protomédicat, celle du Vice-roi de Sicile, & quelques Mandemens d'Evêques. Une Table des matieres termine l'Ouvrage & montre, pour ainsi dire, sous un seul point de vue combien il en a coûté à l'Auteur de travail & de recherches; avec quelle sagacité il a su employer & ramener à un même objet un grand nombre de faits si disparates en apparence. On voit souvent dans le même chapitre les principes de la Théologie, de la Morale, de la Jurisprudence, méthodiquement réunis aux connoissances anatomiques & chirurgicales, aux vues civiles & politiques, pour ne faire qu'un tout dont l'objet est le salut éternel des enfans. On ne peut nier que cet Ouvrage n'ait été entrepris par zele pour la Religion & pour l'utilité publique. Quoiqu'il ait été composé pour

la Sicile, toutes les nations peuvent en recueillir le fruit. Nous devons y prendre part même en ne le regardant que du côté littéraire. Les travaux de nos compatriotes n'ont pas peu contribué à la composition d'un si bon Ouvrage. Le Traité du P. Reynaud, pour la partie du Théologien & du Casuiste; & pour la partie physique, les Mémoire de l'Académie royale de Chirurgie sur l'opération césarienne, & le Traité particulier de M. Louis, Membre de cette Académie, sur la certitude des signes de la mort, ont fourni des matériaux dont M. Cangiamila s'est servi pour élever un édifice qui conservera son nom à la postérité, à la reconnoissance de laquelle il a les droits les plus légitimes.



ARTICLE VI.

TRANSITUS Veneris per discum solis, anni 1761, die Astron. 5 junii, calculis definitus, ac methodis observandi illustratus. A Patre Maximiliano Hell, *é S. J. Astron. Cæsareo Regio Univers. Vindobonensis. Vindobonæ,* in-8°. *Typogr.* J. T. Trattner.

« CALCUL du passage de Venus sur » le soleil, qui doit arriver le 5 juin » prochain (*style astronomique*), accompagné de l'exposition des meilleures méthodes pour observer. Par » le Pere *Maximilien Hell*, Astronome de S. M. I. & R. *&c. &c.* »

A plain Method. &c. &c.

« MÉTHODE facile pour déterminer la » parallaxe de Venus, au moyen de » son passage sur le soleil, & par » analogie, la parallaxe & la distance » de cet astre à la Terre & aux autres » planetes. Par M. *Jacques Ferguson*, *in*-4°. Lond. *Millar*, 3 liv. »

DEPUIS que les Astronomes voyent approcher le moment du rare

phénomene qui doit arriver le 6 Juin prochain, ils s'empressent de toutes parts à communiquer leurs vûes, pour retirer de son observation les avantages que l'Astronomie peut en espérer. Ce motif a donné naissance aux deux Ecrits que nous annonçons ici, & dont nous allons rendre compte. Nous commençons par celui de l'Astronome Allemand.

Après une courte exposition des travaux de divers Astronomes sur ce fameux passage, le P. Hell (*a*) nous apprend ce qu'il a fait lui-même pour en déterminer l'instant avec précision. Il n'a rien négligé pour lever l'incertitude qui reste encore sur quelques élémens de la théorie de Venus, & pour reconnoître les tables qui représentent le mieux les mouvemens de cette planete. Il s'est principalement servi pour cet effet des diverses conjonctions de Venus avec des étoiles fixes, faites dans les environs du nœud

(*a*) Outre plusieurs observations astronomiques, nous devons au Pere Hell des *Ephémérides* qu'il publie chaque année en latin, & dont nous avons déja cinq ans, y compris 1761. Elles sont estimées des Astronomes.

qu'elle

qu'elle doit traverser au mois de Juin prochain. En comparant ces observations avec les calculs faits d'après les tables les plus récentes, il lui a paru qu'aucunes ne représentoient mieux les mouvemens de Venus que celles que M. Cassini publia en 1740; il leur donne même la préférence sur les secondes tables de M. Halley : jugement néanmoins qui ne sera peut-être pas adopté par tous les Astronomes. A l'égard des tables du soleil, le Pere Hell a fait usage de celles que M. l'Abbé de la Caille a publiées depuis quelques années : au moyen de ces tables, aux premieres desquelles il a fait quelques corrections, il trouve que l'entrée du centre de Venus sur le disque du soleil arrivera à Vienne le 6 juin à $3^h\ 0'\ 24''$ du matin, & que l'émersion centrale se fera à $9^h\ 40'\ 54''$; ensorte que la durée totale du passage sera de $6^h\ 40'\ 30''$, & que le milieu arrivera à $6^h\ 20'\ 39''$. Ces momens sont calculés pour un Observateur qui seroit placé au centre de la terre, c'est-à-dire, abstraction faite de l'effet de la parallaxe. Les tables de M. Halley donnent l'entrée de Venus plus tard d'environ

23', & la sortie plutôt d'environ 9. Cela vient de ce que selon ces dernieres tables, Venus parcourra sur le Soleil une moindre corde, ou passera plus loin du centre que suivant les premieres. L'observation prochaine servira à déterminer de quel côté est la plus grande exactitude.

Le Pere Hell expose ensuite les différentes manieres dont on pourra observer le passage de Venus sur le Soleil. Il les discute & il préfere celle qui consiste à prendre les différences d'ascension droite & de déclinaison de la planete, relativement au centre du Soleil par le moyen du micrometre. Nous n'ignorons pas que plusieurs Astronomes sont de cet avis. Néanmoins nous croyons qu'ils pourront en changer, s'ils lisent le dernier *Avertissement de M. Delisle aux Astronomes* & l'*Exposition du calcul* que M. Delalande doit publier incessamment.

L'Ecrit du Pere Hell n'est guere fait que pour les Astronomes. M. Ferguson paroît avoir eu un objet plus étendu & s'être proposé de mettre à la portée du Public Anglois la matiere dont il est ici question. Pour cet effet il entre,

au commencement de son Ecrit, dans quelque détail sur la nature de la parallaxe des astres & sur la maniere de l'observer. Cette introduction est suivie de la traduction du célebre Mémoire de M. Halley, inséré dans les Transactions Philosophiques, n° 348, concernant la maniere de déterminer la parallaxe du Soleil au moyen du passage de Venus sur son disque. M. Ferguson remarque ensuite l'erreur de M. Halley (*a*), & propose ses nouveaux calculs. Il trouve qu'en supposant la parallaxe horisontale du Soleil de 10'' & demie, la durée du passage seroit pour un spectateur placé au centre de la terre, de 5 h. 56' pour Londres, de 5 h. 48' 26'' pour l'embouchure du Gange, de 5 h. 49' 6'' pour Bencoule, de 5 h. 50' 45'', & pour

(*a*) Cette remarque, l'Angleterre la doit à la France, & en particulier à M. Delisle, qui en fit part à l'Académie Royale des Sciences & au Public dès les derniers mois de l'année 1759. On projettoit déja en Angleterre un voyage à la Baye de Hudson, qui, après l'Ecrit de l'Astronome François, fut changé en voyages à Sainte-Hélene & aux Indes Orientales.

l'Isle de Sainte-Hélene de 5 h. 57' 56''. Ainsi l'effet de la parallaxe, tant en longitude qu'en latitude, abrégeroit la durée du passage, pour un Observateur placé à Londres, de 7' 34''; pour l'embouchure du Gange de 6' 54'', pour Bencoule de 5' 15'' : & au contraire elle seroit prolongée pour un Spectateur posté à l'Isle de Sainte-Hélene, de 1' 56''; d'où il suit qu'il y auroit 9' 30'' de différence entre les durées de ce passage observées à Sainte-Hélene & à Londres, si on l'appercevoit tout entier dans ces deux endroits; mais quoique l'on ne doive en appercevoir que la fin dans l'un & dans l'autre, il ne laissera pas d'être avantageux, dit M. Ferguson, d'observer dans l'Isle de Sainte-Hélene; & si l'on compare les tems de la sortie observés à Londres, à Bencoule & à Sainte-Hélene, on aura fait un grand pas vers la solution du problême.

Ce premier calcul de M. Ferguson est suivi d'un autre qu'il a fait dans la supposition que la parallaxe horisontale du Soleil n'est que de 10''. Son Ouvrage est orné d'un planisphere terrestre, projetté sur le plan de l'Equa-

teur & qui montre les heures & les minutes du tems vrai compté au méridien de Londres, auxquelles le passage de Venus doit commencer & finir pour les différens lieux de la terre. On trouve enfin dans cet Ouvrage un précis de l'article concernant le passage de Venus, inséré par M. Delalande dans *la Connoissance des tems* pour l'année présente. Quant à la maniere dont M. Ferguson a exposé toutes ces choses, elle est claire, méthodique & précise. Cet Ecrivain possede fort bien l'art précieux de rendre intelligibles aux Lecteurs tant soit peu instruits les matieres les plus abstraites de l'Astronomie. Il en avoit déja donné des preuves dans un Ouvrage intitulé : *Principles of Astronomy explained* : « Les Principes de » l'Astronomie développés, » qu'il a mis au jour il y a quelques années.

Nous terminerons ce morceau par quelques traits généraux & historiques sur l'utilité de l'observation dont nous parlons, & sur les préparatifs que les Astronomes font de toute part à son occasion. La célébrité & la rareté du phénomene nous font penser que nos Lecteurs ne nous en sauront pas mauvais gré.

L'observation du passage de Venus sur le Soleil est importante à deux titres pour les Astronomes. Premierement, comme pendant ce passage l'orbite de Venus paroîtra projettée sur un plan, savoir le disque du Soleil, dont le mouvement est connu ; on en tirera avec une bien plus grande exactitude que par aucune autre méthode, la position de cette orbite à l'égard de l'écliptique, c'est-à-dire, l'intersection & l'inclinaison mutuelle de ces deux cercles : élémens nécessaires pour le calcul astronomique des lieux de cette planete.

Mais ce qui rend sur-tout cette observation importante, c'est qu'on espere déterminer par son moyen, avec une bien plus grande précision qu'on n'a fait jusqu'à présent, la parallaxe du Soleil & la distance de cet astre à la terre ; ce qui donneroit les dimensions absolues de notre systême planétaire. En effet la distance de Venus à la terre lors de ce passage étant fort raccourcie, sa parallaxe qui sera presque quadruple de celle du Soleil, affectera d'une maniere sensible le moment de son entrée sur le disque du Soleil, &

celui de sa sortie, suivant les différentes positions des Observateurs. Le célebre M. Halley publia en 1710 un Mémoire extrêmement ingénieux sur la maniere de déterminer cette parallaxe par la seule différence des durées du passage, observées de deux lieux de la terre. Un de ces lieux étoit le Port Nelson dans la Baye de Hudson, où, suivant ses calculs, on devoit appercevoir l'entrée de Venus sur le Soleil peu avant le coucher de cet astre & sa sortie peu après son lever. L'effet de la parallaxe de Venus pour cet Observateur étant d'accélérer l'entrée de la planete sur le disque du Soleil & sa sortie de dessus ce disque, la durée du passage entier devoit être moindre d'environ 6′ que pour un Observateur placé au centre de la terre, en supposant la parallaxe horisontale du Soleil de $12''\frac{1}{2}$. L'autre endroit d'où il falloit, selon M. Halley, observer le phénomene, étoit le voisinage de l'embouchure du Gange. Le milieu de la conjonction devant y arriver vers le midi, l'effet de la parallaxe se trouvoit retarder l'entrée de la planete sur le Soleil ainsi que sa sortie ; ensorte que la du-

rée du passage devoit être prolongée d'environ 11′ de plus que pour le centre de la terre. Il devoit donc y avoir une différence de 17′ entre les durées du phénomene observé au port Nelson & à l'embouchure du Gange ; & comme M. Halley comptoit qu'on pouvoit observer, à une seconde près, le contact interne de Venus avec le bord du Soleil à son entrée & à sa sortie, il concluoit qu'on pourroit observer, à une cinq centieme près, la parallaxe du Soleil, & par conséquent déterminer avec la même exactitude sa distance à la terre.

Il est vrai qu'on a reconnu dans la suite que M. Halley s'étoit trompé. Les tables qu'il avoit employées, l'incertitude où il étoit pour lors sur le mouvement des nœuds, lui avoient fait trouver la durée du passage plus longue qu'elle ne sera réellement. Les calculs faits depuis, d'après les tables de M. Halley lui-même, ont montré que la sortie de Venus de dessus le Soleil ne pourra pas être apperçue du Port Nelson ; il faudroit pénétrer dans des régions beaucoup plus septentrionales & tout-à-fait inconnues. D'ailleurs ce sa-

vant Astronome s'étoit mépris dans la position d'un angle, & cette méprise causoit une erreur considérable. M. Delisle a trouvé qu'au lieu de 17 minutes de différence dans la durée du phénomene observé au Port Nelson & aux bouches du Gange, il n'y auroit qu'environ 2 minutes; ensorte que la méthode de M. Halley ne pouvoit point être mise en pratique.

Ces motifs avoient déterminé depuis plusieurs années M. Delisle à employer une autre méthode pour déterminer la parallaxe de Venus au moyen de son passage sur le Soleil. Cette méthode ne suppose que l'observation de la sortie de Venus du disque solaire, faite de deux lieux de la terre fort éloignés, dans l'un desquels la parallaxe de Venus retarde, & dans l'autre elle accélere cette sortie le plus qu'il est possible. Cet Astronome célebre a trouvé que ces deux endroits étoient la ville d'Iakoustkoy en Sibérie & le Cap de Bonne-Espérance, & que la différence des momens de la sortie de Venus, observée de ces deux postes, seroit d'environ 13 minutes & demie. Il a aussi publié

au mois d'avril de l'année derniere un planisphere terrestre, dans lequel, au moyen de plusieurs couleurs & de plusieurs lignes, on voit d'une maniere fort distincte toutes les régions dans lesquelles on appercevra l'entrée & la sortie de Venus, celles où l'on ne verra que l'une des deux, & celles où le phénomene ne sera point du tout visible, ainsi que les heures différentes de son commencement & de sa fin pour tous les lieux de la terre. L'inspection de cette Carte montre qu'entre les observations de la sortie de Venus, faites au Cap de Bonne-Espérance & à Tobolskoy, Capitale de la Sibérie, il y aura une différence de 12 min. & demie, causée par la parallaxe. On pourra aussi faire dans toutes les villes situées au Nord de l'Europe, comme Wardhus, Archangel, Tornea, Pétersbourg, des observations qui, comparées à celles qui se feront dans les environs du Cap de Bonne-Espérance & dans quelques autres endroits des Indes Orientales, donneront des différences qui excéderont une dixaine de minutes. On peut voir toutes ces choses expliquées

plus au long dans le Mémoire présenté au Roi par M. Delisle, & destiné à servir d'explication à sa Carte.

Le passage prochain de Venus sur le Soleil peut devenir mémorable par une autre découverte des plus intéressantes; c'est celle du Satellite, dont divers Astronomes ont soupçonné que cette planete étoit accompagnée. En effet plusieurs observations appuyent fortement cette conjecture. 1°. M. Cassini observant Venus le 25 janvier 1672, vit près d'elle un petit corps lumineux qui offroit la même phase, comme cela doit être suivant les loix de l'Optique, si ce petit corps est un Satellite de Venus. Cette observation dura plus d'un demi-quart-d'heure, après quoi le crépuscule la fit cesser. Le 25 août 1686 M. Cassini revit le même phénomene pendant un quart-d'heure. Le diametre du petit corps lumineux lui parut égal au quart de celui de Venus. Depuis ce tems M. Cassini n'a pas pu le voir de nouveau, quelque soin qu'il eut pris pour saisir l'instant favorable.

2°. M. Short, célebre Opticien Anglois, faisant usage le 3 novembre 1740 d'un télescope à réflection de seize pou-

ces & demi pour contempler Venus, apperçut le même phénomene. Il adapta à son télescope les oculaires du foyer le plus court, & il eut enfin le plaisir de voir fort distinctement le Satellite de Venus, échancré comme elle & à une distance de 10′ 20″. Son diametre lui parut un peu moindre que celui de Venus. M. Short, plus heureux que M. Cassini, eut le tems de considérer ce phénomene pendant une heure. *Voyez Hist. de l'Acad. de* 1741.

Il est aisé d'appercevoir comment la conjonction prochaine de Venus avec le Soleil peut servir à découvrir le Satellite dont nous parlons; car il pourroit arriver que ce petit corps n'eût été si rarement apperçu, qu'à cause du peu de disposition d'une partie considérable de sa surface à réfléchir la lumiere. Mais s'il passe avec Venus sur le disque du Soleil, on l'y appercevra nécessairement comme une tache noire de la grandeur à-peu-près de Mercure qu'il paroît égaler en diametre apparent. Nous n'entrerons pas dans le détail des différentes positions de l'orbite du Satellite, suivant lesquelles son passage sur le Soleil peut être nécessaire ou seu-

lement accidentel. Nous dirons ſeulement qu'il ſeroit utile d'obſerver le Soleil pluſieurs heures avant le commencement & après la fin du paſſage prochain de Venus : il ſeroit même utile que cet aſtre ne fût point perdu de vue depuis le midi du 5 juin juſqu'à la fin du *6*, ce qu'on peut eſpérer de la multitude d'Obſervateurs répandus ſur la ſurface de la terre. Quelques Aſtronomes de cette Capitale ſe propoſent du moins d'obſerver le Soleil dès le 5 juin après midi juſqu'à ſon coucher, & de continuer à le conſidérer de tems à autre le *6* juſqu'au ſoir.

A l'égard des préparatifs qu'on fait de toute part pour l'obſervation du paſſage prochain de Venus ſur le Soleil, on peut dire que depuis la naiſſance de l'Aſtronomie, aucun phénomene n'en a occaſionné de plus grands. Trois Membres de l'Académie Royale des Sciences ont été choiſis par cette Compagnie & nommés par le Roi pour ſe tranſporter dans les lieux les plus propres à cette obſervation. M. Le Gentil partit vers le commencement de l'année derniere pour la Preſqu'iſle de l'Inde, où il doit être actuellement ar-

rivé, ſi les circonſtances de la guerre préſente ne l'en ont pas empêché. Son deſſein étoit d'aller à Batavia, ſi ces circonſtances ne lui permettoient pas d'arriver à Pondicheri. M. Pingré s'eſt embarqué quelques mois après pour l'Iſle Rodrigue, dont le peu d'éloignement du Cap de Bonne-Eſpérance la rend preſque auſſi propre à l'obſervation dont il s'agit que ce dernier endroit. Pendant le même tems l'Académie Royale des Sciences ayant ſollicité auprès de l'Impératrice de Ruſſie la permiſſion d'envoyer un de ſes Aſtronomes à Tobolskoy, cette Princeſſe, généreuſe protectrice des Sciences, l'a accordée, & M. l'Abbé Chappe eſt parti pour faire l'obſervation dans cette Capitale de la Sibérie. Nous apprenons qu'il eſt arrivé depuis quelque tems à Pétersbourg, d'où il devoit ſe rendre inceſſamment à ſon poſte.

L'Académie de Pétersbourg étoit trop à portée des lieux propres à l'obſervation du *6* juin pour n'y pas contribuer. M. Roumouſtch eſt parti par ordre de l'Impératrice pour Irkoutskoy, l'une des dernieres places de la Sibérie du côté de l'Orient. M. Kurganoff,

Profeſſeur de Mathématiques à l'Ecole de la Marine, s'eſt rendu à Nertzinskoy au Nord de la muraille de la Chine, près du fleuve Amur qui ſépare l'Empire Ruſſe de la Tartarie Chinoiſe.

Le zele de la Nation Angloiſe pour l'Aſtronomie ſe ſeroit démenti dans cette occaſion, ſi elle n'avoit pris aucune part à ces expéditions ſavantes. Mais on ne lui fera pas ce reproche ; la Société Royale de Londres arrêta vers le milieu de l'année derniere que deux de ſes Aſtronomes iroient à l'Iſle de Sainte-Hélene, & deux autres à Bencoule dans l'Iſle de Sumatra, pour obſerver le paſſage de Venus. Les deux Aſtronomes qui doivent obſerver à Sainte-Hélene ſont le Docteur Newil Maſcklyne & M. Robert Wadington, dont le premier doit faire dans cette Iſle de nouvelles obſervations propres à déterminer la parallaxe annuelle de Syrius, qu'il fixe à 15″, d'après celles de M l'Abbé de la Caille au Cap de Bonne-Eſpérance. Les deux autres Obſervateurs ſont M. Charles Maſon, Adjoint au célebre Docteur Bradley dans l'Ob-

ſervatoire de Greenwich, & M. Jean Dixon. Leur deſſein étoit de meſurer un degré du méridien dans l'Iſle de Sumatra, ſi la choſe étoit poſſible ; mais le voyage de Bencoule & ce dernier projet n'auront point lieu : car la Frégate Angloiſe qui tranſportoit ces Aſtronomes ayant été attaquée dans ſon trajet par une Frégate Françoiſe qui l'obligea, après un combat fort vif, de rentrer à Plymouth pour s'y rétablir, elle n'a pu remettre aſſez tôt à la voile pour arriver à tems dans l'Iſle de Sumatra. MM. Maſon & Dixon obſerveront le paſſage de Venus à Sainte-Hélene ou dans quelque lieu de la Côte d'Afrique ; peut-être au Cap de Bonne-Eſpérance, ſi la Frégate qui les conduit obtient la permiſſion de les y débarquer.

La Suede fait auſſi ſes préparatifs pour l'obſervation de ce phénomene. A la vérité aucun des Aſtronomes Suédois ne doit aller hors de l'Europe. Mais ils doivent ſe diſperſer dans divers endroits de la domination Suédoiſe. M. Planmann, Membre de l'Académie d'Upſal, a été chargé en par-

ticulier d'aller en Finlande, & de s'avancer le plus qu'il lui sera possible au Nord-Est de cette Province vers la mer Blanche. M. Helland observera ce même phénomene à Tornea. L'Academie d'Upsal a invité les autres Astronomes Suédois qui ne sont pas de ses Membres, d'observer de concert avec elle, & pour prévenir les inégalités que la différence des lunettes pourroit causer dans la détermination de l'entrée & de la sortie de Venus, elle a fait faire plusieurs excellentes lunettes de vingt-cinq pieds de foyer, & d'égale bonté, qui ont dû être distribuées à la plûpart de ces Observateurs.

Le P. Roger Joseph Boscovich, Jésuite, est encore un de ces Astronomes à qui l'amour d'Uranie a fait entreprendre un long voyage pour l'observation du passage prochain de Venus. Ce Savant, après un séjour de quelques mois en Angleterre, où ses talens lui ont mérité un accueil distingué, est parti pour Constantinople dans la vûe d'y faire cette observation. Il seroit superflu d'annoncer les préparatifs qu'on fait pour le même sujet dans toutes les

Villes de l'Europe, où les sciences sont cultivées. L'empressement avec lequel les Astronomes attendent depuis si long-tems ce phénomene, est un sûr garant qu'ils n'oublieront rien pour en tirer tout l'avantage qu'il promet à l'Astronomie.

Il n'est pas inutile d'annoncer ici qu'il y aura le 3 Juin de l'année 1769, un nouveau passage de Venus sur le Soleil, plus remarquable même à certains égards que celui qu'on attend le mois prochain. Il commencera vers les huit heures du soir pour le Meridien de Paris, & il finira le 4 vers les deux heures du matin. Ainsi l'on pourra à peine l'appercevoir à Paris, & il sera invisible pour la plus grande partie de l'Europe. On l'appercevra néanmoins tout entier à Tornea, où le commencement arrivera un peu avant le coucher du Soleil, & la fin peu après son lever. Au contraire dans les Isles de Salomon, qui sont situées dans la mer du Sud, près du continent austral, le commencement du phénomene arrivera peu après le lever du Soleil & la fin peu avant son coucher, ensorte

que la durée du passage observé de ces deux endroits sera assez grande pour employer avec succès la méthode de M. Halley. Après ce passage de Venus sur le Soleil, il n'y en aura point d'autre avant l'année 1874, où il arrivera dans les environs du nœud ascendant, au commencement de Décembre.



ARTICLE VIII.

DISSERTATION sur la peine prononcée contre les infracteurs de la Paix publique profane, en Allemagne.

NOUS n'avons jamais prétendu nous imposer l'obligation de rester toujours renfermés dans les bornes de l'analyse; nous avons imaginé au contraire faire une chose très-utile & acquérir un droit de plus à la reconnoissance du Public, en lui présentant quelquefois en entier des traités, des dissertations, en un mot différens morceaux qui sont du ressort de notre Journal & qui réunissent le double avantage de rouler sur des objets curieux & intéressans, & de renfermer en même tems la substance de plusieurs volumes, & souvent même des systêmes entiers dans un très-petit espace.

Nos Lecteurs sentiront aisément que la dissertation suivante ne peut être que l'ouvrage d'un homme qui a vu l'Histoire en Philosophe & qui cherche

dans la suite des événemens non les traits particuliers qui ne font connoître que les passions & les caracteres de quelques hommes, mais les révolutions générales qui ont changé les mœurs & les gouvernemens des Peuples. L'Auteur nous permettra de le nommer, c'est M. Gerard, l'un des Inspecteurs de l'Ecole Royale Militaire; nous lui devons déja deux dissertations: l'une *sur le Droit de défi*, que nous avons insérée dans le Journal de novembre 1760; & l'autre *sur la Paix publique profane*, insérée dans le Journal de mars 1761. Ces différens morceaux, qui sont entre nos mains depuis quelque tems, ont entre eux des rapports si sensibles, qu'on ne peut guere douter qu'ils ne tiennent à un grand Ouvrage que l'Auteur réserve sans doute au Public.

Si l'empire de la raison étoit aussi puissant que la plûpart des Moralistes le supposent, l'art de la législation ne seroit pas le plus difficile de tous les arts. Dans le calme des passions, on balance aisément les avantages de l'ordre & les inconvéniens d'un Etat sans loix & sans regles. Aussi n'est-ce point

au Législateur à prouver que l'ordre est avantageux aux Citoyens; les vues doivent se porter plus loin; il faut qu'aux raisons naturelles qui militent en faveur de l'ordre, il ajoute des motifs capables de contre-balancer la supériorité que l'intérêt particulier, les passions & les affections vives ne sont que trop en possession de prendre sur la froide raison. Ces motifs ne peuvent être tirés que de l'ordre même des choses qui excitent ces passions. L'empire du sentiment paroît entierement séparé de celui de la raison. Il faut donc opposer non pas la raison à l'intérêt & à la passion, mais l'intérêt à l'intérêt, la passion à la passion. Un homme puissant sera toujours tenté d'augmenter son pouvoir & d'en abuser, si la loi ne lui fait pas voir que le risque qu'il court est plus considérable que l'avantage qu'il cherche à se procurer. C'est donc avec raison qu'on soutient que la sécurité publique ne peut être maintenue que par des loix pénales, & que les loix pénales ne peuvent la maintenir qu'autant qu'elles sont calculées de maniere à l'emporter, dans l'opinion de chaque Citoyen, sur le penchant que

les passions, dans un degré ordinaire peuvent donner à violer la justice & la sécurité.

Les biens, l'honneur & la vie fournissent au Législateur les ressorts nécessaires pour produire cet effet. Le Législateur le plus habile est celui qui sait inspirer aux Citoyens sur ces trois objets les maximes ou les préjugés les plus conformes à ses vues. Le degré d'habileté le plus voisin de celui-là consiste à profiter avec intelligence des préjugés & des maximes reçues. C'est sur cela principalement que doit être fondée la proportion des peines criminelles, qui, selon M. de Montesquieu, constitue ce fondement essentiel de toute liberté politique, & par conséquent de toute société civile.

De tous les points de la législation & de la morale, il n'en est peut-être point sur lequel les hommes ayent été plus d'accord que sur la punition des crimes qui attaquent la sûreté publique, principe constitutif de toute société quelconque. Je doute qu'on puisse citer l'exemple d'un peuple policé, quel qu'ait été son gouvernement, qui

n'ait prononcé dans ce cas la peine de mort.

Comme la législation ne peut jamais être que le fruit de l'expérience, la même remarque n'a pas lieu à l'égard des peuples barbares. Le dépouillement de l'exercice de la liberté naturelle & la soumission aux peines ne peuvent être opérés que par l'épreuve d'une longue suite de calamités.

On juge bien que les anciens peuples Germains, divisés entre eux & errans dans une contrée à-peu-près semblable au Canada lorsque les François y aborderent, n'avoient pas poussé bien loin l'art de la législation. Leur barbarie ne fut point adoucie par le voisinage des Romains. Ils envoyoient des essains de Guerriers chercher sous les aigles Romaines des combats & une gloire qu'ils ne trouvoient point chez eux; mais on ne voit pas que ni ces petites émigrations, ni les grandes qui les suivirent ayent influé sur les mœurs ou sur l'état des peuples de la Germanie. Charlemagne les trouva idolâtres, barbares, divisés, sans loix, sans police, tels en un mot que les avoient

avoient trouvés César & Julien. L'empire des Francs n'eut pas assez de durée & fut trop rempli de troubles & de désordre pour chasser de ces cœurs enyvrés la fureur de la liberté. La force fit tout en politique ainsi qu'en religion; mais il n'appartient qu'à la persuasion de changer les mœurs. Lorsque les rênes de l'Allemagne furent ôtées aux descendans de ses anciens Conquérans, on ne vit nul établissement fixe, nul ordre certain dans les affaires publiques, nulle trace de police. Le bord occidental du Rhin & le bord méridional du Danube étoient les seules contrées où il y eût des villes, & par conséquent où les Arts fussent cultivés & les mœurs adoucies. Henri l'Oiseleur fut le premier qui fit bâtir des villes dans l'intérieur de la Germanie. Ce peuple estimoit qu'il y avoit de la honte à se laisser enfermer dans des murs comme de vils troupeaux; la crainte des Huns qui ravagerent la Germanie, força les Germains de se rassembler dans des villes, & fit par-là dans les mœurs une révolution que la ténacité des anciens préjugés devoit faire croire encore fort éloignée; mais cette révo-

lution fut lente, ainsi que toutes celles qui arrivent dans les mœurs quand elles attaquent à des préjugés sur lesquels l'Etat public paroît fondé. C'est à cette époque qu'on peut fixer l'établissement des loix en Allemagne, & qu'on doit le germe des progrès que la police, le Gouvernement & les Arts firent insensiblement, malgré les convulsions violentes que des événemens particuliers & l'ancien esprit d'indépendance firent éprouver encore longtems à cette vaste contrée. Délivrés du joug des Francs, les Germains transportés de recouvrer leur liberté, ne s'offenserent point du titre de *Roi*; ils y étoient accoutumés, ils en prirent parmi eux; la satisfaction seule de ne plus obéir à un étranger, eût pu contrebalancer dans leur ame les impressions fâcheuses du despotisme même. Les premiers Rois eurent de l'autorité sans avoir aucun pouvoir. Les Ottons joignirent le pouvoir personnel & la considération à l'autorité de leur couronne. L'esprit d'indépendance s'étonna bientôt des fers dont il se laissoit imperceptiblement charger; il éclata lorsque les rênes du Gouvernement tom-

berent en de plus foibles mains. Il n'existoit point de loix; la combinaison des pouvoirs s'étoit faite au hasard; on n'avoit fait que suivre cette espece d'instinct qui porte les hommes à la paix & à la société toutes les fois que le silence des passions permet à la raison de faire entendre sa voix. Bientôt la jalousie, l'injustice, l'ambition allumerent cent guerres particulieres; la contagion se répandit avec d'autant plus de promptitude, que les mœurs publiques ne firent que donner un nouveau degré d'extension aux mœurs privées qui non-seulement reconnoissoient, mais respectoient l'usage des combats particuliers. Enfin il fallut faire des loix : il ne s'agissoit pas de détruire ces désordres, mais d'en suspendre la fureur par des vues passageres d'intérêt commun. Ce fut-là l'époque & le motif des paix publiques temporaires; mais qu'on juge du respect qu'on est enclin à porter à une loi qui contraint un penchant lié à l'opinion de l'honneur, & qu'une rapide révolution de tems devoit anéantir. On fut bientôt obligé de recourir à l'expédient aussi usité qu'inutile, d'armer les

loix qu'on viole le plus aisément, de la sanction des peines les plus séveres. Déja sous les Empereurs Saxons, les perturbateurs du repos public étoient punis par la *Cynophorie*; c'étoit un chatiment plutôt qu'une peine; mais il étoit terrible; il confondoit pour un moment l'homme libre avec l'esclave. Cet usage prouve que la liberté & l'indépendance n'avoient point encore secoué le joug de l'honneur. Dans la suite lorsqu'il fallut fonder la sûreté publique sur des loix, les mêmes préjugés & les mêmes circonstances qui rendoient la loi nécessaire, ne permirent pas de se porter à une prononciation de peine dont l'inexécution n'auroit servi qu'à mettre encore plus à découvert l'impuissance de la loi. On fut restraint à ne dicter des peines que contre ceux qui n'observoient point les formalités prescrites, pour exercer le droit de défi; mais on n'osa point franchir ce pas sans préparation. On eut recours à ce mêlange heureux de préjugés & d'erreurs, qui fournit presque toujours à un Législateur habile contre les abus qu'il veut proscrire, des moyens puisés dans d'autres

abus ou dans d'autres préjugés. On arma l'honneur contre la liberté ; on eut recours à une fiction. La loi supposa que celui qui violeroit ces formalités devoit être regardé sur le même pied que celui qui au lieu de défier son adversaire & de l'appeller en champ clos ; l'attaquoit par derriere & tomboit sur lui à l'improviste ; le peuple se laissa persuader, & dès ce moment ces deux procédés prirent également le nom de trahison.

Ce réglement fait sous Frederic I. & renouvellé presque de regne en regne & souvent d'année en année, peut être regardé comme la source de la peine du ban, infligée aux infracteurs de la paix. Avant cette époque on ne punissoit du ban que les criminels de leze-Majesté & les traîtres envers la patrie. Alors on l'appliqua à ceux qui troubloient la tranquilité publique d'une maniere défendue, parce qu'on les compara aux traîtres.

Dans la suite lorsqu'on multiplia les limitations du droit de défi, la même peine fut étendue à toutes les additions qu'on fit à la loi primitive. Enfin lorsque Maximilien I. abolit

pour jamais ce droit, on prononça contre l'infraction même la peine du ban. Ainsi après avoir été pendant plusieurs siecles principalement appliquée à ce qui ne devroit pas en faire l'objet, elle se trouva rétablie à sa place naturelle.

Par l'Ordonnance même de la paix publique la peine des infracteurs n'étoit point précisément déterminée. Il avoit seulement été reglé d'une maniere vague, qu'ils seroient privés des graces, priviléges & droits qu'ils tenoient de l'Empereur & de l'Empire ou d'autrui. Mais on interpréta cette disposition par une Ordonnance particuliere qui fut encore publiée à la même diette. On déclara que les infracteurs de la paix seroient condamnés à une amende de deux mille marcs d'or pur, & en outre mis au ban de l'Empire.

Les maux auxquels il s'agissoit de remédier étoient trop enracinés pour permettre d'observer dans la dispensation des peines cette proportion qui constitue la justice des loix ordinaires. Par une sévérité peut-être nécessaire dans les premiers momens de l'établissement de la paix publique, elle

punit la moindre voie de fait aussi griévement que l'envahissement & l'oppression totale d'un Etat. Mais cette rigueur même dont l'exécution est impossible, peut être regardée comme une des principales sources des voies de fait touchant des objets peu considérables, dont on voit tant d'exemples dans l'Empire & qui sont si rarement réprimées, je ne dis pas punies. N'est-il point à craindre que les esprits s'accoutumant peu à peu à cette licence, ne se portent enfin à ne plus connoître de mesure ; & si par sa constitution naturelle, il en coûte moins à l'homme pour violer ses devoirs à mesure que l'intérêt qu'il se propose est plus considérable, l'ambition de quelques particuliers ne pourroit-elle pas rejetter l'Allemagne dans un état de trouble & de confusion plus funeste peut-être que toutes les révolutions qu'elle a essuyées ?

Toutes les loix faites depuis cette époque, & notamment la paix de Westphalie & la capitulation de l'Empereur régnant, ont confirmé la paix publique & réitéré la peine du ban contre les infracteurs.

Examinons à présent quels sont les effets que le ban entraîne, & pour cela consultons les formules mêmes usitées dans les déclarations de ban.

Anciennement ces Déclarations étoient conçues de la maniere la plus effrayante Depuis un siecle & demi on en a mitigé les expressions, mais la sévérité des peines reste toujours la même. Voci les termes de la Sentence prononcée en 1706 par l'Empereur contre l'Electeur de Baviere. Quoiqu'on ait prétendu qu'elle n'avoit pas été accompagnée des formalités convenables, personne cependant n'en a attaqué la substance.

Nous déclarons que Maximilien jusqu'à présent Electeur & Duc de Baviere.... a encouru de fait le ban & le reban de Nous & du Saint-Empire Romain, ainsi que toutes les peines qui sont attachées de droit & par l'usage à de semblables déclarations & publications, ou qui en sont la conséquence : Nous le déposons, le déclarons & dénonçons déposé, privé & déchu des graces, priviléges, droits régaliens, dinités, titres, scels, propriétés, expectati-

ves, états, possessions, vassaux & sujets, quels qu'ils soient, qu'il tient de Nous & de l'Empire; Nous abandonnons aussi le corps dudit Maximilien ci-devant Electeur de Baviere à tous & à un chacun de maniere qu'étant privé de notre part & de celle de l'Empire de toute paix & de toute protection, & ayant été mis, ou plutôt s'étant mis par son propre fait dans un état où il ne devoit avoir ni paix ni sûreté, un chacun pourra tout entreprendre contre lui impunément & sans forfaire... Défendons aussi à tous & à un chacun dans l'Empire d'avoir avec lui aucun commerce, de lui donner l'hospitalité, ni prêter secours ou protection, &c.

Je vais pour plus d'ordre ranger sous quelques chefs les peines indiquées par cette formule, conformément aux dispositions des divers réglemens qui concernent la paix publique.

Le premier effet du ban, c'est la proscription du coupable lequel doit sortir des limites de l'Empire où il ne lui est permis de rentrer qu'après avoir été absous.

2°. Il est défendu à tous les membres & sujets de l'Empire d'avoir aucune communication avec le banni, & même les offices d'humanité ont été jugés punissables, quand ils auroient pour objet un homme qui a violé la loi sacrée de la tranquillité publique. C'est la décision de la paix publique de 1495. Telle est la sévérité que la loi a cru devoir employer contre un citoyen armé, qui attaque à la fois la liberté civile & la liberté politique.

Cette sévérité se trouve néanmoins en contradiction avec un privilege ou plutôt un abus qui est fort répandu. Cet abus consiste dans les concessions que plusieurs Princes & un grand nombre de villes Impériales & de Couvents ont achetées à un prix modique de quelques Empereurs avares ou indigens, & en vertu desquelles il leur est permis de recevoir & de protéger les bannis. On dispute sur l'étendue de ces concessions, mais il semble que des privileges qui n'ont pour objet qu'un intérêt particulier destructif du principe fondamental de la sécurité publique, mériteroient d'être entierement abolis.

3°. Le proscrit perd tous les biens, les honneurs, les fiefs & les dignités qu'il possede en Allemagne, & c'est par cette raison qu'on a coutume de déchirer ses investitures & d'en jetter les morceaux au vent.

Une observation digne de remarque, c'est que le proscrit ne perd pas les biens patrimoniaux qu'il peut avoir. Les Etats que la Maison de Brunswich possede aujourd'hui en Allemagne, sont les débris des biens immenses qu'elle possédoit avant la proscription de Henri le Lion. On les respecta parce qu'ils étoient patrimoniaux, & qu'ils n'étoient ni à l'Empire ni à personne par le lien de la féodalité.

La capitulation veut qu'avant tout on prenne sur la dépouille du banni ce qui doit former l'indemnité de la partie lezée, & cette indemnité aux termes de l'Ordonnance d'exécution doit être fixée par la Diete ou par une députation des Etats qui doit prononcer en qualité d'Arbitre.

Quant aux fiefs relevans de l'Empire, sa Majesté Impériale promet par sa capitulation de ne se les point approprier ni à sa Maison, mais de les unir

au domaine de l'Empire. A l'égard des fiefs relevans de quelques Seigneurs particuliers, la proscription ne peut nuire au droit de directe, & les Seigneurs demeurent les maîtres d'en disposer selon la loi du fief.

Il faut bien remarquer néanmoins que l'Empereur & les Seigneurs particuliers ne sont pas toujours en droit de disposer des biens des proscrits. La punition de leur crime ne peut point s'étendre sur les personnes qui ne tiennent pas d'eux leurs droits; par conséquent leurs enfans doivent seuls être enveloppés dans leur disgrace, parce qu'ils sont censés avoir pris part à l'infraction de leur pere qui a toute autorité sur eux, & parce qu'un penchant naturel porte les enfans à venger leur pere. Mais les agnats, à qui les Ancêtres communs ont transmis des droits dont un possesseur momentané ne peut intervertir la progression, ne peuvent point être exclus de l'héritage de la famille. Relativement à eux l'infracteur de la paix & ses descendans sont seulement censés morts civilement. Il y a néanmoins une condition essentielle à cela, c'est qu'il faut que les

agnats n'aient point pris part à l'infraction ; car s'ils l'avoient soutenue de leurs forces ou de leurs conseils, ils seroient soumis à la peine de la loi & ils perdroient eux-mêmes tous leurs droits à l'égal de l'Auteur de l'infraction.

4°. Une autre peine que les constitutions & la formule de proscription prononcent contre les bannis, c'est d'abandonner leur corps & leur vie à quiconque voudra y attenter. A la permission générale contenue dans la formule qui a été rapportée, les anciennes formules ajoutoient ce qui suit : *Nous déclarons ta femme dès-à-présent & irrévocablement veuve, tes enfans orphelins ; Nous donnons ton corps & ta chair aux bêtes féroces dans les bois, aux oiseaux dans les airs & aux poissons dans les eaux.*

Malgré cette déclaration qui a toujours été en usage, l'on doute avec raison si la proscription emporte par elle-même la faculté de tuer un banni. On ne peut gueres citer qu'un seul exemple qu'un Prince proscrit ait été mis à mort. Il semble que si l'esprit de la loi eût été aussi étendu que ses expressions,

si elle eût voulu livrer le banni à une mort certaine, elle eût pourvu au cas, où l'on se rendroit maître de sa personne ; elle auroit ordonné qu'on apportât à l'instruction du procès & à l'exécution de cette peine les mêmes formalités & le même appareil judiciaire qu'elle prescrit dans toute la matiere du ban. Mais la loi paroît encore dans ce cas, ainsi que dans un nombre infini d'autres, avoir considéré dans la personne du coupable le Souverain plutôt que le citoyen. Son silence paroît un hommage tacite rendu au caractere d'inviolabilité attaché à la personne des Princes de l'Empire, en tant qu'ils possedent l'espece de souveraineté qu'on nomme supériorité territoriale. Comme il ne se trouve rien d'articulé à ce sujet ni dans la loi, ni dans l'usage, on peut dire que malgré les énonciations positives des loix, leur esprit ne tend qu'à retrancher les infracteurs de la paix, du corps de la société & de les traiter quant à leur personne comme des ennemis ordinaires. Cependant à bien des égards, leur condition est plus avantageuse que celle d'un ennemi étranger. Ce qui confirme cette remar-

que, c'est qu'il semble en lisant les anciennes loix que la permission de tuer les proscrits ne soit accordée que dans le cas où l'on les trouveroit les armes à la main & dans la résolution de se défendre. Mais alors chaque membre & chaque sujet de l'Empire est maître de leur faire tout le mal qu'il peut, en employant toutes les voies autorisées par le droit des gens, qui permet de tuer un ennemi qu'on trouve armé, & qui ne défend point de le tenir dans une prison perpétuelle, au cas qu'on parvienne à se rendre maître de sa personne. Le Duc Jean Frédéric de Saxe a subi cette destinée, & rien n'empêche d'affirmer qu'il sera toujours à la libre disposition de l'Empire d'en user dans ces sortes de cas, selon que la prudence & la nature des circonstances l'exigeront.

5°. Le Recès de 1546 ordonnoit que les Evêques excommuniassent ceux qui auroient demeuré pendant un an dans l'état de proscription. Cette peine ecclésiastique, qui d'ailleurs ne pouvoit proprement tomber que sur les Catholiques, étoit un surcroît de pré-

caution, dont il seroit difficile & peut-être même dangéreux d'user aujourd'hui.

Qu'il me soit permis de terminer ce morceau par quelques réflexions. L'immortel auteur de l'esprit des loix dit que *la nature a donné aux hommes la honte comme leur fleau, & que la plus grande partie de la peine est l'infamie de la souffrir.* En n'envisageant que la vie ordinaire des citoyens, on pourroit étendre cette maxime & dire que cette infamie se communique à l'action défendue & que l'on sent d'autant plus de répugnance à la commettre que le degré d'infamie attaché à la punition est plus grand. Tel est le procédé de l'esprit humain; il identifie ordinairement des choses réellement très-distinctes. Mais cette opération salutaire n'a malheureusement pas lieu dans la matiere qui fait l'objet de nos recherches. Pour enfraindre la paix publique dans l'Empire, il faut avoir de la puissance, & les hommes respectent toujours la puissance même dans ses excès ; il faut avoir le courage de fixer sans frémir tous les dangers où l'on s'expose, il faut courir le hazard de se voir anéan-

ti, se sentir des ressources pour arrêter l'impétuosité de la haine publique, se trouver assuré de pouvoir opposer des forces aux forces combinées de tous ses concitoyens ; les loix mêmes ne font envisager qu'un état de guerre après l'infraction la plus caractérisée. Tout cela suppose de l'audace, & l'audace a malheureusement le droit d'en imposer aux hommes. Elle semble ne pas pouvoir s'associer dans notre esprit à l'idée de la honte & au sentiment du mépris.

Voilà donc le ressort le plus puissant qui manque aux loix d'Allemagne. La rigueur ne supplée que très-imparfaitement à ce défaut. *L'atrocité des loix au contraire en empêche l'exécution. Lorsque la peine est sans mesure, on est souvent obligé de lui préférer l'impunité* (*a*).

(*a*) Esprit des Loix.



ARTICLE IX.

BRIEFE über die Empfindungen. &c.

« LETTRES sur les Sensations. A » Berlin, chez *Voss*, *in*-12. (*a*) »

LETTRE I.

Euphanor à Palémon.

IL y a quatre jours que je n'ai joui de l'entretien de mon cher Palémon ; il y a quatre jours que mon cœur soupire. Jusqu'à présent l'importunité m'a ravi presque tous mes momens. J'appelle importunité toute occupation qui n'est pas de mon choix. Je n'en excepte pas même ces plaisirs bruyans & tumultueux des Cours où m'exile mon état. Ce n'est pas que j'aie renoncé aux penchans & aux goûts de mon âge ; j'aime le plaisir, mais seulement ce plaisir doux & tranquille qu'on goûte dans un petit cercle d'amis. Ce bâti-

(*a*) Ces Lettres sont de M. Moses, Juif de Berlin, auteur des excellentes *Réflexions sur les sources & les rapports des Beaux-Arts*, insérées dans le volume de février 1761.

ment superbe, ce palais où se rendent en foule des Seigneurs tout brillans d'or me paroît plus désert que la demeure solitaire de mon cher Palémon. Enfin me voilà délivré du tumulte, je peux en toute liberté me livrer aux charmes du loisir & de la méditation. Que me resteroit-il à desirer si je pouvois également m'élancer dans les bras de mon ami ! Mais aussi quelle seroit ma douleur, si Palémon ne me dédommageoit du chagrin que son absence me cause, par des lettres fréquentes & pleines d'amitié !

Celle que tu viens de m'écrire, & que j'ai reçue hier me fournira aujourd'hui une ample matiere à réflexion. Combien de fois ne l'ai-je pas lue & relue, & comment n'y aurois-je pas donné toute mon attention ? elle a pour objet ta félicité. O Palémon, tu crois connoître la nature du plaisir, & tu te vantes d'avoir porté avec succès un regard perçant dans les mysteres des sensations. Mais ce n'est pas seulement à la gloire de cette découverte que tu es sensible, ce qui transporte ton ame c'est l'espérance d'en maîtriser un jour les mouvemens & de te rendre heureux

à ton gré. Tu me promets de me développer tes idées, lorsque je m'en serai rendu digne par mes propres réflexions. Ah, mon cher ami ! je t'aime trop pour adopter aveuglément toutes tes vûes. Il y a eu des Philosophes qui ont appellé la raison la perturbatrice de nos plaisirs. Je ne la regarde pas comme telle par elle-même ; mais certainement elle le devient lorsqu'elle rafine sur l'existence du plaisir. Notre félicité dépend de la jouissance ; & la jouissance n'est autre chose que le transpor subit où la beauté entraîne nos sens. Malheur à ceux que la raison préserve des traits de cette surprise. Dès que nous cherchons à éclairer de trop près le sentiment, le plaisir cesse.

Mille exemples confirment cette vérité ; une belle vient-elle s'offrir à ta vue, tout se réunit pour ta défaite. L'élégante proportion de ses membres, l'éclat de son teint, le feu de ses regards, la régularité de ses traits se prêtent mutuellement des forces pour subjuguer ton ame. Rends graces à la multiplicité de ces causes de ce qu'elle ne te laisse pas le tems de les étudier chacune séparément. Si en voyant ces

yeux pleins de vivacité, tu t'aviſois de penſer à la nature de l'humeur vitrée; ſi au moment que tu es frappé de cet air gracieux, tu réfléchiſſois ſur le méchaniſme des muſcles du viſage, tous tes plaiſirs expireroient ſur le champ, & tu n'aurois, au lieu d'une ivreſſe de volupté, que quelques petites vérités froides & triſtes.

Tels les Phyſiciens minutieux, pour étudier la nature, amaſſent des collections d'inſectes morts & deſſéchés; tels les Litterateurs Grammairiens n'analyſent les Ouvrages immortels des Anciens que pour en extraire des tropes, des figures, des puérilités, & nous enſeignent des formes, des procédés & des regles, ſans pouvoir nous communiquer le ſentiment des vraies beautés, parce qu'il leur manque.

Le dirai-je? L'amitié même, le plus pur de tous les plaiſirs, eſt en danger, ſi l'on en approfondit trop en détail les motifs & les cauſes. Je tremble lorſque j'y penſe. Quoi! mon ami, ſi malgré mes raiſons tu perſiſtes dans tes idées, ſi tu t'obſtines à ne pas ſentir ſans réfléchir, je ſerai donc menacé de n'embraſſer en toi qu'un ami tiède!

Non, Palémon! ſi tu aimes mon repos, (& certainement tu l'aimes) délivre-moi de cette affreuſe perplexité. Renonce à ta réſolution, & ſacrifie-moi ta découverte, je t'en prie, je t'en conjure.

LETTRE II.

Euphanor à Palémon.

POINT de réponſe à ma lettre précédente. Palémon m'abandonne à l'inquiétude où m'a jetté ſa derniere lettre. Que faut-il que j'en penſe? Mes triſtes preſſentimens ſe ſeroient-ils vérifiés? Non, avant d'adopter ou de rejetter mes idées, tu veux ſans doute les examiner. Voilà la ſeule raiſon qui te fait différer ta réponſe. En l'attendant, je vais te ſoumettre quelques nouvelles réflexions.

Il me ſemble que nous ſerions malheureux ſi toutes nos ſenſations devenoient tout-à-coup des repréſentations nettes & diſtinctes. *La beauté*, conſiderée philoſophiquement, *eſt l'image indiſtincte d'une perfection*; le plaiſir & la joie, le ſimple contentement même, qui eſt une affection plus paiſible,

n'agiſſent que foiblement ſur notre ame, quand ils ne ſont pas accompagnés d'une douce agitation du ſang & d'une agréable émotion des organes. Cette émotion eſt fille de la paſſion, & la paſſion eſt néceſſairement liée à une repréſentation confuſe, d'où naît un ſentiment également confus, & ce ſentiment produit un plaiſir dont la raiſon n'eſt point en état de rendre compte.

Examinons les paſſions qui nous affectent déſagréablement. Que fait la raiſon pour y remédier? Elle éclaire notre ame; & dès ce moment la paſſion perd de ſa force & de ſon empire. C'eſt de nuages ſombres que ſe forme l'orage des paſſions, leur fureur ſe calme dès qu'il commence à faire ſerein dans notre ame. Il en eſt de même des ſenſations agréables: la réflexion les détruit, la paſſion diſparoît ſitôt que les idées deviennent diſtinctes.

Vous donc qui étudiez les moyens d'être heureux, laiſſez à la raiſon le ſoin de vous choiſir l'objet de votre félicité; ſans elle vous choiſiriez mal. Les attraits qu'elle rejette ſont des attraits trompeurs; ne vous laiſſez charmer que par ceux qu'elle approuve.

Mais quand elle vous aura donné ſur une maîtreſſe chérie les droits d'un époux, il faut qu'elle ſe retire prudemment pour ne pas vous troubler dans la jouiſſance par une curioſité indiſcrete.

Ce n'eſt pas en vain que le Créateur a voulu attacher un charme à ce ſentiment obſcur, & qu'il a doué chaque beauté viſible de la faculté d'animer ce ſentiment. Nous ſommes faits pour ſentir, pour jouir & pour être heureux.

Cher Palémon! voilà mon ſyſtême, voilà la regle de ma conduite. Nourris, excite la délicateſſe & la ſenſibilité dont la nature t'a fait préſent. C'eſt là la ſource de ta félicité. Rends-toi, ſi tu peux, le ſentiment de la beauté plus vif, mais garde-toi bien de t'en faire des tableaux trop diſtincts. Quelle différence entre ces deux propoſitions: *cet objet eſt beau*, & *cet objet eſt vrai*.

LETTRE III.

Palémon à Euphanor.

RASSURES-TOI, mon cher Euphanor, ſi je t'ai fait attendre une réponſe

ponſe ſi long-tems ; c'étoit pour te punir des craintes injuſtes que tu m'avois montrées. C'eſt une petite ſatisfaction que j'ai voulu donner à mon amour-propre bleſſé ; je vais maintenant diſcuter ſérieuſement tes raiſons.

C'eſt une vérité inconteſtable que ni les idées totalement obſcures, ni les idées totalement diſtinctes ne peuvent produire en nous le ſentiment de la beauté. Les idées totalement diſtinctes : parce que l'eſprit obligé, pour appercevoir *diſtinctement* un objet, & en conſidérer ſéparément chaque partie, détourne néceſſairement ſon attention de l'enſemble, & perd l'effet de la variété ſans laquelle rien n'eſt beau. Les idées totalement obſcures au contraire : parce que l'obſcurité qui enveloppe les différentes parties de l'objet en dérobe à la vue la diverſité (*a*). La *clarté* remplit l'eſpace intermédiaire entre le *diſtinct* & l'*obſcur*, & c'eſt entre les limites de cet eſpace que ſe trouve la

(*a*) Ces préciſions métaphyſiques, obſcures par elles-mêmes, ſeront à peine intelligibles pour ceux qui ne ſeront pas familiariſés avec l'*Ontologie* Leibnitienne.

beauté. Plus la repréſentation d'un bel objet eſt claire, plus le ſentiment de la beauté eſt vif, plus le plaiſir qui en réſulte eſt ardent. Une perception plus claire nous fait découvrir dans l'objet une plus grande variété, & dans cette variété une plus grande multitude de rapports : autant de ſources de plaiſirs.

Écoute donc, aimable jeune homme ! apprens comment je me prépare à la jouiſſance d'un plaiſir. Je conſidere l'objet du plaiſir, je combine toutes ſes parties, & je tâche de les concevoir diſtinctement. Je dirige alors mon attention ſur leur rapport général ; & des parties je m'éleve juſqu'au tout. Les idées diſtinctes & particulieres s'éloignent & ſe retirent dans une ſorte d'obſcurité. Elles agiſſent toutes ſur moi, mais elles agiſſent enſemble ; l'action réunie de chacune ſe confond dans celle du tout, & mes ſpéculations ne m'ont rendu la variété que plus facile à concevoir.

Ariſtote attribue à chaque beauté des limites déterminées de grandeur, & il ſoutient que la beauté ne mérite plus ce nom, dès qu'elle excede ces limites, ou qu'elle ne les atteint pas.

Ses interpretes ont trouvé dans ce paſſage une infinité de difficultés. Ils ont prétendu que, d'après ce principe il falloit que l'univers ceſſât d'être beau : eh ! qui voudroit ſoutenir une ſemblable propoſition ?

Il eſt vrai que ce tout immenſe n'eſt point un bel objet viſible. Rien ne mérite ce nom que ce qui tombe tout-à-coup, & clairement ſous le ſens. Ainſi lorſqu'on dit que le ſyſtême de l'univers eſt beau, c'eſt en ce ſens que l'imagination en diſpoſe les parties principales dans la proportion qu'elles ont réellement, ou du moins que nous leur ſuppoſons hors de nous. Mais on n'obſerve alors que les rapports généraux des parties, & l'enſemble acquiert dans l'imagination le degré de grandeur qui lui manque dans la nature, d'où naît en nous le ſentiment de la beauté.

L'imagination peut réduire chaque beauté dans des limites convenables, en étendant ou en reſſerrant les parties de l'objet juſqu'à ce qu'elle puiſſe ſaiſir à la fois la variété des parties & l'unité du tout. Un animal de la grandeur de quelques ſtades, un ciron imperceptible à l'œil, peuvent devenir

dans l'imagination de beaux objets ; combien de fois leur ſtructure organiſée n'a-t-elle pas ravi le Naturaliſte. Ariſtote ne leur a refuſé le nom de beauté viſible, que parce que notre vûe étroite & foible ne ſauroit embraſſer à la fois le corps entier d'un animal énorme, & qu'elle ne peut ſaiſir aucune des parties du ciron. Cette vérité peut être d'une grande importance pour les Poëtes dramatiques. Ariſtote le donne clairement à entendre lui-même ; ſelon ce Philoſophe, les Poëtes dramatiques ne ſauroient jamais donner trop aux ſens, & doivent bien ſe garder de trop occuper l'imagination des ſpectateurs. De-là il faut que tout le drame avec toutes ſes parties diverſes, puiſſe être ſaiſi à la fois par les ſens ; c'eſt-à-dire, il faut que le tout ait ſa grandeur déterminée & que les parties ayent leurs rapports déterminés avec le tout.

La ſpéculation du tout eſt au contraire pour le Philoſophe une ſource intariſſable de plaiſir. Elle adoucit ſes heures ſolitaires, elle remplit ſon ame des ſentimens les plus ſublimes, elle écarte ſes penſées du tumulte de la terre & les éleve au trône de la Divinité. O noble

jeune homme ! accoutume ton ame à ces hautes idées ; fais l'application de ma doctrine sur la beauté de la nature universelle : ce grand objet est le plus bel exemple qui puisse confirmer mes principes.

Si tu n'étois pas instruit de l'arrangement merveilleux de tous les corps de l'univers ; si tu ignorois qu'une chaîne immense d'êtres divers peuple chaque planete & remplit tous les points de l'espace ; si tu ne savois pas que du centre de chaque systême, il se répand de toutes parts un doux torrent de lumiere & de vie ; si, dis-je, tu ignorois toutes ces vérités, si tu commençois à appercevoir seulement le rapport général des corps de l'univers, leurs situations, leurs grandeurs & leurs distances ; enfin si tu ne voyois que le squelette du systême de Copernic ; cette connoissance pourroit à la vérité satisfaire ton esprit, mais elle ne seroit pas capable de remplir ton ame. Le manque de variété laisseroit des vuides énormes dans la notion du tout, & cette harmonie qui ravit l'ame se borneroit à un petit nombre de loix dans la nature, suivant les-

quelles les grands corps lumineux font leur révolution dans leurs orbites. Mais rappelle à ta mémoire tout ce que tu connois des parties individuelles de l'univers. Contemple le vermisseau, pour qui une feuille est un monde, & l'homme qui semble être à l'étroit sur ce globe ; considere enfin tout ce que les yeux, les telescopes, la raison & les sens ont découvert de l'univers ; médite les raisons profondes qui rendent plus que probable la conjecture de Newton sur la propriété universelle de tous les corps, ces raisons qui nous montrent notre systême composé d'une myriade d'étoiles fixes, & d'une infinité de globes qui se meuvent au-tour de ces étoiles dans des tourbillons lumineux ; suis peu-à-peu la chaîne qui attache tous les êtres au trône de la Divinité ; de-là élance-toi d'un vol hardi jusqu'au rapport général de toutes ces parties avec un tout incommensurable. Quelle céleste volupté se répandra tout-à-coup dans ton ame ! A peine pourras-tu te reconnoître dans ce ravissement inexprimable. D'où vient donc cette différence infinie ? Qu'est-ce qui a annobli ton sentiment ? Qu'est-

ce qui a donné à ton plaisir ce nouveau degré de force & d'activité ? N'est-ce pas la perception distincte de toutes les parties, qui a précédé la perception du tout ? Cette perception distincte des parties, a-t-elle donc troublé le sentiment de la beauté ? Non ; elle l'a préparé au contraire, elle lui a donné toute la plénitude, toute la perfection dont il est susceptible, en dévoilant à tes yeux cet accord merveilleux qui enchaîne tant de corps divers & les fait tendre tous à un même but.

LETTRE IV.

Palémon à Euphanor.

Choisir, *sentir*, *réfléchir* & *jouir*, voilà ma devise. *Choisir* : parmi les objets qui t'environnent, il faut choisir ceux qui sont avantageux à ton bien-être. *Sentir* : pour cela il faut te procurer des idées suffisantes de leur propriété. *Réfléchir* : représente-toi clairement toutes les parties individuelles, & considere leurs rapports & leurs relations avec le tout. Ensuite pour *jouir*, dirige ton attention sur l'objet même. Garde-toi dans ce moment de penser

à la nature des parties individuelles ; laisse agir les facultés de ton ame. Dans la contemplation du tout, la couleur propre de chacune des parties s'effacera ; mais ces mêmes parties laisseront après elles des traces qui développeront l'idée du tout & donneront une plus grande vivacité au plaisir qui en résulte.

Il ne faut pas que dans l'instant de la jouissance les idées particulieres restent distinctes, & cela tant que nous tiendrons aux choses de la terre, tant que notre ame sera trop restreinte pour saisir distinctement tous les points d'un objet à la fois. Si les Poëtes en général avoient plus réfléchi sur ce principe, nous aurions moins d'épopées où les regles sont scrupuleusement observées & qui cependant remplissent si peu le premier but de tous les Arts, celui de plaire. Bien des gens se sont servis de cette observation pour attaquer l'autorité des regles ; elles ne sont en effet que des moyens qui servent au Poëte à combiner son sujet de maniere à donner aux beautés le plus grand effet possible : mais dans l'exécution, qu'il se garde bien de les avoir trop distinctement

devant les yeux. Toute son attention doit se fixer sur la beauté de l'objet; les regles ne devroient agir, pour ainsi dire, que de loin sur l'imagination. Alors elles peuvent fort bien réparer le manque de génie, & conduire le Poëte à inventer des choses pour lesquelles peut-être son talent seul eût été trop borné.

Les Musiciens pourroient aussi étendre les limites de leur Art, s'ils ne perdoient jamais de vue cette regle importante. On sait que quant à la partie de l'agrément, ils font plus de cas du jugement d'une oreille simplement exercée, que de celui d'un Artiste même. Les Artistes ne veulent & ne peuvent renoncer à l'expérience qu'ils ont acquise. Ils ne sont frappés que de la régularité des formes, de la justesse des proportions; l'adresse de sauver des dissonances bisarres les transporte; mais les beautés douces & touchantes glissent sans effet sur leurs oreilles.

Peut-on conclure de tout cela que tous les sentimens agréables ne sont dûs qu'à l'instinct? Non! s'il en étoit ainsi, la Providence auroit dispensé trop inégalement ses faveurs. Des êtres

d'une nature plus élevée seroient en droit d'adresser au Créateur ces justes plaintes. « Tu nous as chargé de ta » malédiction, en nous accordant des » esprits éclairés. Nous concevons tout » plus distinctement que les êtres qui » nous sont inférieurs; funeste préro- » gative qui nous ferme le chemin aux » plaisirs! »

En effet, mon cher Euphanor, renverserions-nous l'ordre des choses? Les êtres qui tiendroient le plus aux sens occuperoient-ils le premier rang dans la création? Les Anges seroient-ils placés au-dessous de l'homme, & l'homme au-dessous de la brute! L'échelle des êtres commenceroit-elle par les enfans du Ciel pour remonter jusqu'au vermisseau? Non! notre aveuglement seul rend le sentiment obscur inséparable du plaisir. Ce sentiment, entant qu'obscur, n'a rien d'agréable en soi; & les êtres qui ont la faculté de concevoir distinctement une plus grande variété dans les objets, sont plus heureux, parce que ces objets agissent sur eux avec un charme plus fort & plus puissant.

Ce seroit donc outrager la justice

de la Providence, que de chercher le principe du plaisir dans le sentiment obscur; & j'aurois pû démontrer plus généralement que le plaisir épuré, quand il est séparé de la volupté des sens, doit être fondé sur les facultés positives de notre ame, & non pas sur une imperfection de nos facultés primitives.

L'amour de la perfection doit être inné à tous les êtres pensans & doit appartenir à Dieu même au plus haut degré. Un Philosophe moderne, dont l'autorité mérite notre attention, s'est trompé là-dessus. Nous apprenons par l'expérience que l'ame aime mieux être affectée par la représentation d'une perfection, que de n'en être pas affectée. D'où vient cela? Sur quelle détermination essentielle de notre ame cette propriété est-elle fondée? Voici comment notre Auteur tâche de refondre cette difficulté. « Comme l'essence de » notre ame, dit-il, consiste dans une » faculté de se représenter l'Univers, » elle doit constamment s'efforcer de » produire des pensées: ainsi elle doit » desirer des objets qui lui offrent une » infinité d'idées; elle doit chercher à

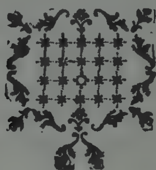
» s'y complaire. Il ne faut pas que ces » idées lui paroissent trop compliquées, » car elle désespéreroit de pouvoir en » embrasser toutes les parties; ainsi elle » doit aimer un objet dont il lui pa- » roît qu'elle pourra développer sans » beaucoup de peine la multitude de » faces dont il est composé.

» C'est ce que fait la perfection. On » trouve en elle une diversité qui se » rapporte à une unité. La diversité » promet de l'occupation à l'ame; elle lui » offre une infinité de représentations » qui pourront exercer pendant quel- » que tems son activité naturelle. Mais » l'unité dans la variété lui promet un » exercice facile; dans un seul point » de vue elle pourra, pour ainsi dire, » parcourir toutes les notions diverses » & les concevoir toutes sans de grands » efforts. C'est là ce qui porte l'ame » vers les objets parfaits, & ce qui lui » fait trouver du plaisir dans leur re- » présentation. »

Si cette définition étoit juste, il faudroit donc regarder comme une foiblesse le goût que nous avons pour l'unité dans la variété; car si la simple variété ne nous fatiguoit pas trop, si

nous n'avions pas besoin de rendre l'occupation de notre ame plus douce & plus facile, la variété par elle-même nous procureroit plus de plaisir que cette même variété soumise à l'unité. Mais pourquoi le Créateur, que la pensée de tous les mondes possibles à la fois ne sauroit fatiguer, a-t-il donc préféré l'unité dans la diversité à la simple diversité?

Nous donnerons successivement les quatorze Lettres qui composent l'Ouvrage de M. Moses, & nous ne hasarderons les réflexions que son système nous a fait naître, qu'après l'avoir exposé tout entier.



ARTICLE X.

DIALOGUE sur la Nature de l'Amour.

L'Auteur de ce Dialogue est M. l'Abbé Conti, un des esprits les plus cultivés, les plus profonds & les plus vastes qu'ait produits l'Italie. Nos prédécesseurs ont déja fait mention de ce savant homme; mais ils se sont contentés de faire connoître quelques-unes de ses productions lyriques: il nous a paru mériter un examen plus étendu. Nous nous proposons de donner incessamment l'histoire de sa vie & de ses Ouvrages; histoire d'autant plus intéressante qu'elle a été écrite par lui-même & qu'elle tient à celle de la vie & des Ouvrages des plus grands hommes en tout genre qui ayent paru dans le plus beau des siecles. Le morceau dont il s'agit ici est plein de philosophie; les idées les plus métaphysiques y sont maniées avec une grace infinie: l'Auteur y a fait passer la substance des plus ingénieux systêmes que les hom-

mes ayent jamais inventés; il y expose en peu de mots, mais d'une maniere très-sensible, l'opinion de Leibnitz sur la nature du sentiment qui, selon ce Philosophe, n'est autre chose qu'un amas d'infinies perceptions infiniment petites; & cette doctrine générale, notre Auteur l'applique très-ingénieusement au sentiment particulier de l'amour. Du reste nous n'avons pas besoin de prévenir nos Lecteurs sur les rapports qui se trouvent entre ce Dialogue & les Lettres sur les sensations dont nous avons formé le précédent article.

C'est avec plaisir, Madame, que je vous rends compte de la conversation que j'ai eue avec Mademoiselle de S... rien ne peut mieux vous marquer la délicatesse & la finesse de tout l'esprit que vous lui connoissez: elle m'a développé avec un ordre & une justesse admirables les secrets du cœur humain, elle m'a fait entendre le langage des passions les plus imperceptibles. Je ne saurois vous rendre toutes les graces de son discours, tout ce que je peux faire c'est de ne gâter ni l'ordre ni le fonds de sa doctrine.

Je ne sais comment nous vînmes à parler de l'origine & de la nature de l'amour. J'allois étaler ce que les Philosophes anciens ont dit de plus doux & de plus sublime sur ce sujet, lorsque Mademoiselle de S... se levant de son fauteuil & me conduisant à ce balcon qui donne sur le jardin, laissons-là, dit-elle, les passages, les exemples, les comparaisons, & parlons naturellement. L'amour n'est qu'un *sentiment agréable* ... vous excluez donc de l'amour, lui répondis-je, toute réflexion; cependant peut-on aimer sans connoître? Ne faut-il pas avoir un peu examiné pour ne se rendre qu'à bonnes enseignes?... Vous parlez, reprit-elle, d'un amour éclairé ou d'un amour de comparaison & de choix, & moi je ne parle que de l'amour immédiat, & je prétends que la réflexion ne le précede pas, mais qu'elle le suit. D'abord on sent qu'on est frappé sans savoir ni comment, ni pourquoi: voilà ce que j'appelle *sentiment*. On sent en même tems qu'on a du plaisir de ce qu'on a été frappé: voilà ce que j'appelle *sentiment agréable*. A proportion même qu'on sent qu'on a du plaisir on

aime à le redoubler ; & en effet on le redouble par les réflexions qu'on fait sur la beauté, sur l'esprit & sur les graces de l'objet aimé. Vous vous obstinerez peut-être à donner le nom d'amour à ce cercle d'idées & de sentimens agréables que je viens de tracer : je serois assez complaisante pour ne vous pas contester l'exactitude de la définition, pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez que ce qu'il y a de plus vif, de plus intéressant & de plus immédiat dans l'amour, c'est *le sentiment*...

N'êtes-vous pas tentée, Mademoiselle, interrompis-je, de donner ce sentiment d'amour aux bêtes ? je suis trop cartésienne, répondit-elle, pour faire ce tort à ma philosophie ; mais quand il seroit vrai que les bêtes auroient de la pensée dans d'autres occasions, les apparences de leurs amours marquent que dans celle-ci elles n'ont que du sentiment : soyez plus libérale, Mademoiselle, lui répondis-je, donnez ce même sentiment à toute la nature... aux arbres, aux pierres, aux métaux, reprit-elle d'un air moqueur, vous voulez

poétiser, quand il ne s'agit que de philosopher...

Appellez-vous, m'écriai-je avec étonnement, appellez-vous Poëtes les meilleurs Philosophes d'Angleterre ; l'attraction qui, selon eux, est le principe qui anime & qui regle la nature, n'a-t-elle pas du rapport au sentiment ? les Newtoniens romproient en visiere à tous les Cartésiens du monde, pour soutenir que l'amour n'est qu'une attraction qui se fait selon les loix des corps organiques, qui apparemment ont quelque rapport aux loix des corps brutes ; à ce que je vois, dit-elle, vous nous comparez à des aimans qui s'attirent les uns les autres. La jolie découverte !...

Si elle étoit parfaite, repliquai-je, je la préférerois à toutes les découvertes de notre siecle ; les loix qui conservent l'équilibre des cieux ont quelque chose de grand & d'admirable ; mais elles ne sont pas combinées avec tant d'art & de finesse que les loix qui font tantôt approcher & tantôt éloigner les amans : je dis tantôt approcher & tantôt éloigner ; car les mêmes phénomenes qui prouvent qu'il y a dans la na-

ture un principe d'attraction, prouvent aussi qu'il y a un principe de répulsion ; que sait-on si les chagrins, la jalousie, la tristesse d'un amant ne viennent pas du principe de répulsion : si ses espérances, ses plaisirs, sa joie & sa tendresse ne sont pas les conséquences d'un principe d'attraction ? Je n'aime, dit-elle, ni vos attractions, ni vos répulsions, elles ne sont que des noms.... Mais quand vos Cartésiens, lui répondis-je, disent que *l'amour* est ce penchant de l'ame qui l'entraîne vers tout bien agréable, qu'il est l'impression naturelle qui nous porte au plaisir, les mots de penchant & d'impression ne sont pas moins des noms que mon attraction & ma répulsion, ne suffit-il pas d'avoir démontré par les expériences & par les phénomenes que tous les corps s'attirent les uns les autres ; que les attractions ne sont pas des qualités ocultes qui émanent de termes Métaphysiques, mais que ce sont des forces réelles dont les causes nous sont encore inconnues : la pesanteur, l'électricité, le magnetisme, sont des attractions qui ont des loix & des phénomenes différens : qui nous empêche d'y ajouter

l'amour ? L'uniformité & la simplicité de la nature ne le demande-t-elle pas ? Notre liberté, reprit Mademoiselle de S..., gâte un peu votre thèse, & vous ne vous appercevez pas que vous confondez mal-à-propos les actions des substances libres avec les actions des substances nécessitées ? .. Il est vrai, Mademoiselle, repliquai-je, que la liberté est un principe qui a dérangé jusqu'à présent les systêmes de ces Physiciens modernes dont nous parlons ; cependant nous pouvons changer les loix de nécessité en loix de convenance, si vous croyez aux hypotheses chimériques des Leibnitiens, l'harmonie préétablie fera le reste, & donnera à nos automates spirituels toute la liberté que vous leur souhaitez : enfin l'harmonie préétablie & les loix de convenance peuvent aussi bien remplir la destination des attractions angloises que des monades allemandes...

Avez-vous jamais jetté les yeux, Mademoiselle, sur ces monades artistement travaillées, qui peuvent, à leur maniere, non seulement dire *je pense*, mais encore *j'aime* ?

Elles ont eu en partage la connois-

ſance & l'amour, dont les dégrés forment une progreſſion infinie; les termes qui montent tendent vers le *maximum* de l'intelligence, & les termes qui deſcendent tendent vers le *maximum* de la ſtupidité, ſans jamais parvenir ni à l'un ni à l'autre : toute monade contient tout l'univers en abregé.

Je n'entends point vos monades, s'écria-t-elle en colere, & n'en veux pas ſeulement entendre parler, ou je m'en vais, ou philoſophons à la Cartéſienne; optez des deux...

Je philoſopherai même en Mallebranchiſte, répondis-je, pour avoir le plaiſir de vous écouter & de vous admirer; vous n'avez qu'à préparer vos theſes, je vous ſuivrai. Accordez-moi, dit-elle, que ce n'eſt pas l'idée mais le ſentiment qui nous modifie & qui change, pour ainſi dire, les élémens & la contexture de notre ame : c'eſt le principe, repris-je, de l'auteur de la recherche de la vérité : je m'étois toujours bien douté que vous y viendriez, vous êtes trop familiere avec lui pour l'abandonner un moment... Ne vous y oppoſez pas, dit-elle, je vous en prie... vous le demandez de trop bonne grace

pour pouvoir vous le refuſer, repliquai-je; mais que voulez-vous en conclure? vous le verrez bientôt, dit-elle.

Souvenez-vous de la différence que mon Auteur a miſe entre l'idée & le ſentiment; c'eſt-à-dire, répondis-je, entre la perception & le ſentiment. L'idée, ſelon lui, eſt l'objet immédiat de notre eſprit, & elle eſt tout-à-fait hors de nous; mais là perception & le ſentiment ſont en nous & modifient également notre ame; la modification qui vient de la perception eſt fort legere, celle du ſentiment eſt très-profonde. Pour exprimer cette différence votre Auteur a comparé l'une à la figure extérieure des corps, & l'autre à la configuration des petites parties : on ne change pas, par exemple, la nature de la cire, lorſque de quarrée on la fait ronde; mais elle devient eau, feu, métail, lorſqu'on change ſes parties élémentaires : de même on ne change pas l'ame, ſi on la fait penſer à un triangle, à un arbre, à un Palais; mais on la change entierement ſi on lui donne des ſentimens différens : de ſorte que, ſelon votre Auteur, une ame qui eſt affectée de douleur n'eſt pas, pour ainſi

dire, de la même eſpece qu'une ame qui eſt affectée du plaiſir, à-peu-près comme une ame qui ne voit que du rouge & qui par conſéquent ſelon votre Auteur eſt rouge, eſt fort différente d'une ame qui ne voit que du jaune, & qui par conſéquent eſt jaune. En voilà plus qu'il n'en faut, interrompit-elle, écoutez-moi à mon tour...

Repréſentez-vous un homme qui n'aime point, tout l'occupe, tout le diſſipe également; les ſpectacles, les jeux, la table, les promenades le poſſedent tour à tour; il ne fait que changer de plaiſir, & tout plaiſir lui eſt égal : ſi on pouvoit voir ſon ame avec un microſcope, on verroit comme une petite lanterne magique, où ſe montrent à tout moment des figures qui diſparoiſſent auſſi-tôt qu'on les a vues : tout eſt dans cette ame ſuperficiel & extérieur; il n'y a que des idées...

Or, ſuppoſez que de beaux yeux frappent vivement notre homme, ſuppoſez-le amoureux, le voilà qui renonce aux compagnies & aux ſpectacles; il ne penſe qu'à voir, qu'à ſuivre, qu'à entendre quelque part ſa maîtreſſe : il eſt triſte, inquiet & rêveur

quand il ne la voit pas ou qu'il ne peut pas lui parler. Dites-moi, je vous prie, n'y a-t-il alors de changement que dans ſes idées? des idées légeres n'ont-elles excité que des ſentimens momentanés? Tout ce qui eſt en lui, *ame & ſentiment*, eſt entierement changé; c'eſt le même homme ſi vous voulez par rapport au viſage, mais ce n'eſt pas le même homme par rapport au cœur : il ne penſe, il n'agit, il ne ſent plus de la même maniere; tâchez de lui perſuader qu'il eſt fou de ſe tourmenter pour une coquette ou pour une précieuſe, repréſentez-lui le ridicule qu'il ſe donne en la ſuivant par-tout, il vous écoutera avec mépris, il vous tournera le dos, marque certaine que toutes les idées les plus ſolides & les raiſonnemens les plus juſtes ne font que gliſſer ſur la ſurface de ſon ame. Qu'un Philoſophe eſt donc heureux, m'écriai-je alors! meublez ſa tête d'idées autant que vous voudrez, ces idées ne changeront pas ſon ame de telle façon qu'il ne puiſſe s'appliquer dans un même jour à mille choſes différentes : après avoir réſolu un problême de *Géometrie* ou d'*Algebre*, il en pourra réſoudre un

autre

autre d'*Astronomie*, de *Méchanique* & d'*Optique* ; il pourra s'appliquer à l'*histoire*, aux *langues*, au *droit* comme faisoit M. Leibnitz : il suffit que ses idées soient bien arrangées & qu'il ait l'esprit assez vif & leger pour les développer avec ordre & pour passer sans peine de l'une à l'autre.

Mais si par hazard, interrompit-elle en riant, votre Philosophe aimoit tout de bon, toute son algebre & sa physique disparoîtroient, il ne chercheroit qu'à sentir, & il sentiroit plus vivement la moindre faveur de sa maîtresse que la découverte des longitudes : je ris comme une folle quand je pense que les esprits animaux qui couloient jadis si tranquillement par les traces que les *X* & les *Z* de l'algebre avoient formées dans son cerveau, ne coulent plus que dans ses yeux & dans tout son visage pour adoucir cet air sombre & farouche qui faisoit peur ; recherches affectées, froideurs apparentes, transports, dédains, badinage, voilà ses occupations & ses délices... Pauvre Philosophe, que je te plains ! son ame est devenue bien ignorante & bien stupide ; car enfin le sentiment ne nous

éclaire & ne nous tranquillise point, il n'est que trouble & ténebres.

Vous serez bien étonnée Mademoiselle, interrompis-je, si par des raisons fort Cartésiennes je voulois vous prouver que le sentiment n'est pas si ténebreux que vous le faites, il n'est qu'un assemblage de perceptions infiniment petites ; voilà, dit-elle, des infinimens petits bien délicats ; je ne me rendrai pas aisément à ces noms, un sentiment est un néant de perception : comment donc mille petites perceptions positives pourront-elles le produire ? Vous allez bien vîte, répondis-je, suspendez votre jugement pour un moment... Je le veux bien, reprit-elle, pourvu qu'on parle selon ma Philosophie.

Ne craignez, Mademoiselle, ni attractions ni monades, vous n'aurez ici que de l'étendue intelligible & des petits tourbillons. Avez-vous assez médité sur la nature du sentiment ?... Je m'en vais, dit-elle, vous débiter sur le champ tout ce que j'en sais : le sentiment est différent de l'idée, l'idée est hors de nous, le sentiment est en nous, l'idée nous représente l'essence d'une chose, le sentiment ne nous avertit que de son existence.

On ne connoît point le sentiment à moins qu'on ne l'éprouve, les mots suffisent pour nous présenter les idées : nous pouvons comparer & combiner les idées & les rappeller à notre gré, nous ne pouvons pas exciter nos sentimens avec la vivacité & l'ordre qui seroient convenables à nos plaisirs & à nos besoins... Vous êtes, Mademoiselle, la Mallebranchiste la plus éclairée que je connoisse ; mais je ne dois pas m'étonner qu'une Dame qui a si bien étudié l'Algebre & la Géometrie, parle de cette Philosophie avec tant de précision & de netteté ; cependant pour ne nous pas égarer, fixons bien notre dictionnaire & l'état de notre question : quand on dit que l'idée est différente du sentiment, l'idée ne signifie pas l'objet intelligible, mais la perception elle-même ; car on ne peut comparer que les choses qui sont dans le même genre, telles sont la perception & le sentiment qui sont également en nous & qui n'ont aucun rapport à l'idée qui est hors de nous ; selon votre Auteur, l'idée ou l'objet intelligible touche notre ame, & produit en elle la perception & le sentiment, car nous sen-

tons que nous appercevons, & sans cette conscience il n'y auroit pas de perception.

Il s'agit de savoir si la perception & le sentiment sont deux différentes modifications de l'ame, ou si elles ne sont qu'une même modification sous un nom différent... La question est fort de mon goût, reprit-elle, vous me ferez plaisir de la traiter.

Regardez, Mademoiselle, cette belle tulippe qui est dans ce pot de fleurs, n'est-il pas vrai que les petites parties de la lumiere qui tombent sur la tulippe & qui en sont réflechies, viennent ébranler les petits filets des nerfs qui tapissent le fond de votre œil ; imaginez-vous que ces filets sont comme des petites cordes tendues, lesquelles étant pincées par une main assez habile font leurs vibrations comme les cordes d'un instrument, ou comme des pendules fort délicats ; les vibrations les plus courtes de vos fibres vous font voir le *rouge* le plus foncé, & les vibrations les plus longues vous font voir le *violet* le plus pâle, les vibrations intermediaires vous font voir les autres couleurs, le *jaune*, le *verd*, le *pour-*

pre, &c... c'est-à-dire, reprit-elle avec impatience, qu'à l'occasion des vibrations de mes fibres, j'ai le sentiment des couleurs, comme à l'occasion des vibrations des fibres de ma langue, j'ai le sentiment du doux & de l'amer; il y a long-tems que je le sais... Mais vous savez aussi, continuai-je, que les mouvemens de vos fibres sont les causes occasionnelles de vos perceptions, & qu'il n'y a point de mouvement si petit dans vos fibres qui ne doive exciter en vous une perception proportionnée à sa qualité. Si l'on suppose qu'une fibre de votre retine soit composée d'un million de points physiques, & que tous ces points fassent leurs vibrations comme de petits poids ronds attachés à une verge de fer dont on a fait un pendule composé, il est évident qu'une oscillation est à une perception ce que plusieurs oscillations ensemble sont à plusieurs perceptions ensemble; de sorte que l'oscillation d'une fibre composée d'un million de points doit exciter en vous un million de perceptions, le nombre des perceptions augmentera à proportion du nombre des fibres, &

l'ame sera affectée d'une infinité de perceptions à la fois. Si les impressions que les organes du corps reçoivent sont infinies...il me semble, dit-elle, voir un morceau de cire pressé à la fois par un million de cachets dont les figures seroient infiniment plus petites que celles du cachet de *Michel-Ange*...Votre comparaison est très-juste, ces empreintes expriment à merveille les perceptions différentes qu'a l'ame à l'occasion du mouvement de ses organes, & leur confusion représente assez bien ce qu'on appelle *sentiment*, qui à le bien définir n'est qu'une perception composée d'une infinité de perceptions très-simples; chaque perception à part est infiniment petite ou infiniment legere, mais comme une infinité d'infiniment petits font une grandeur finie, ainsi une infinité de ces petites perceptions feront une perception totale dont le degré de vivacité sera toujours proportionné aux petits degrés de vivacité de chaque perception élementaire. Nous ne pouvons pas démêler les rapports de ces perceptions, car ils sont infinis & momentanés; & de-là vient que le sentiment

est quelque chose de ténébreux & d'étourdissant : supposez qu'on jette une pierre dans un étang, les cercles qu'elle formera seront très-sensibles, vous pourrez les compter & les suivre jusqu'au bord; mais si vous jettez plusieurs pierres à la fois les cercles s'entrelaceront de maniere que vous ne verrez que des ondes qui s'éleveront & s'abaisseront sans aucune regle, sans aucune figure déterminée...

On ne peut pas mieux; repliqua-t-elle, votre comparaison rend votre systême très-sensible, j'en ai fait sur le champ l'application, tenez-vous-en-là; j'avoue que la simplicité de votre hypothese est un préjugé en sa faveur, car enfin de la perception qui est connue vous ne faites que déduire la nature du sentiment qui est inconnue, & par-là vous ne multipliez pas les especes de modifications de l'ame... mais avant que je vous propose mes difficultés, dites-moi : si j'avois l'ame assez forte & assez pénetrante pour démêler les rapports des petites perceptions que je reçois; par exemple, quand je regarde le *jaune* ou le *rouge*, que ver-

rois-je? vous verriez, lui répondis-je, les parties de votre étendue intelligible : ces parties, dis-je, dont la substance est parfaitement uniforme quoiqu'elle ait des figures & des mouvemens intelligiblement différens : mais revenons à l'amour, & concluez de ce que je viens de dire, Mademoiselle, que si l'amour n'est qu'un sentiment, il n'est que l'assemblage d'une infinité de perceptions que l'ame reçoit tout d'un coup & de toutes parts; un amant est exposé aux torrens de la matiere éthérée qui sort du corps & de l'atmosphere qui environne l'objet aimé. Le bouillonnement des petits tourbillons, leurs secousses & la précipitation violente avec laquelle ils s'élancent sur un amant, font qu'ils pénetrent jusqu'à ses moindres fibres, & quand leurs vibrations sont commensurables, ils causent une espece d'harmonie musicale dans tous les organes qu'ils frappent.

J'aurois continué à tirer d'autres conséquences, & je me préparois à démontrer à Mademoiselle S... comment les vibrations commensurables des organes sont les causes occasionnelles qui nous font appercevoir de la beauté &

des charmes dans l'objet aimé, mais voyant qu'elle ne m'écoutoit plus & qu'elle étoit plongée dans une profonde rêverie, je cessai de parler, & nous fûmes quelque tems dans le silence; mais tout-à-coup revenant à elle, & frappant des mains sur le balcon: oui, je conçois, dit-elle, très-clairement dans mon systême que l'étendue intelligible est sans pesanteur, sans couleur, sans odeur & sans autres qualités sensibles; mais je conçois aussi que quand par son efficace elle me touche & me pique l'ame, le plaisir & la douleur qui accompagnent la perception, en sont bien les effets & les dépendances, mais qu'ils ne sont pas la perception elle-même; la perception porte notre ame comme hors d'elle pour regarder les objets ou les idées, mais le sentiment de plaisir ou de douleur n'a aucun rapport aux choses extérieures, il est tout en nous... Quand je vois le *jaune* & le *rouge*, j'apperçois bien que vos couleurs sont répandues sur les corps intelligibles que je vois, mais je sens que je ne peux pas appercevoir ce que le *jaune* & le *rouge* sont en eux-mêmes, la volonté n'est pas une perception;

donc tout ce qui est dans notre ame n'est pas perception, le sentiment n'est peut-être pas plus perception que la volonté; la *chaleur*, le *froid*, l'*odeur* & la *saveur* n'ont pas plus de rapport entr'elles qu'elles n'en ont à la *réflection*, à la *pensée*, au *jugement*: en un mot, à tout ce qu'on appelle *perception* ou simple ou composée. Ne vaut-il pas mieux augmenter le nombre de perfections de notre ame pour la rendre digne de son Auteur que de la diminuer par le vain intérêt d'un systême. Mon corps après la résurrection, quoique toujours organisé, aura la subtilité de l'air & la splendeur de la lumiere; les modifications de mon ame changeront sans doute dans la même proportion que les modifications de mon corps. Que cette idée est magnifique & consolante! Enfin l'Auteur de mon être s'est servi de la voie courte & vive des sentimens pour m'avertir de ce que j'ai à craindre ou à esperer des objets environnans. Si les sentimens n'étoient qu'une foule de perceptions, n'eût-il pas été plus simple de m'en donner une seule qui me fit connoître la proportion de l'objet avec mon corps?

Mademoiselle de S... auroit continué sur le même ton, mais vous arrivâtes, Madame, & le plaisir de vous voir interrompit nos discours; vous nous dédommageâtes par la lecture du petit roman de l'aventure de Malte que nous souhaitons de voir depuis si long-tems: si jamais vous en faites part au Public il ne sera pas inférieur à celle de la Comtesse de Tende; mais le goût & le talent que vous avez pour la Physique & pour la Géometrie, nous fait esperer que vous nous donnerez quelque chose de plus utile; il est certain que si vous étiez arrivée un moment plutôt, vos doutes & vos réflexions auroient fourni à notre dialogue des pensées aussi nobles & délicates que celle qu'on venoit de débiter.



ARTICLE XI.

RECUEIL d'Antiquités trouvées à Avenches, à Culm & en d'autres lieux de la Suisse par M. Schmidt, *Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, Membre de l'Académie de Baviere, de Lucques & de la Société des Antiquaires de Londres. A Berne, aux dépens de la Société Littéraire, chez* Abraham Wagner fils, 1760, *in-4°.* 118 *pag. & 35 planch. dont 25 pour Aventicum & 10 pour Culm.*

NOus avions déja annoncé ce recueil d'antiquités; mais nous n'aurions pas assez fait ni pour le mérite de l'Ouvrage, ni pour l'estime & la reconnoissance qui nous attachent à l'Auteur, si nous nous en tenions à une simple notice: nous croyons devoir au Public, à M. Smith & à nous-mêmes de faire connoître plus en détail l'objet & la nature de cette excellente production.

Le pavé d'Avenches & les antiquités de Culm, voilà les deux monumens sur lesquels roule la plus grande partie de cet Ouvrage. Avenches nous présente les tristes débris de l'ancienne splendeur de la Capitale des Helvétiens; ses places, ornées autrefois de palais, de temples, de bains, ne sont à présent que des champs couverts de graines. Cette ville a perdu jusqu'à son nom qui a été changé en celui de *Wiflingsburg* : changement sur l'origine duquel les Antiquaires s'épuisent en conjectures.

Avenches, si célebre dans l'antiquité & qui fit les délices de Vespasien, fut ruiné par les incursions des Barbares; ses beaux monumens furent brisés, dissipés, enfouis, & tomba tellement dans l'oubli, que le Pere Dunod osa même lui contester la gloire d'avoir été cet *Aventicum* célébré par Tacite, par Ptolemée, par Ammien Marcellin & par tous les Itinéraires. M. Wild, appuyé sur ces mêmes Auteurs & sur des monumens considérables, découverts assez nouvellement, osa venger cet outrage, & il eut la satisfaction de se voir soutenu par tous les Antiquaires.

Aventicum fut décoré du titre de Colonie Romaine : cela est prouvé par nombre d'inscriptions, où cette Colonie est appellée *Pia Flavia, constans, emerita*, & quelquefois *fœderata*. Elle fut aussi déifiée; ce que prouvent plusieurs inscriptions de la *Dea Aventia*. Les doutes que Dom Joseph Martin a formés à ce sujet prouvent seulement qu'il avoit peu de connoissance des antiquités Helvétiques.

L'ancien *Aventicum*, à en juger par les tours & les murailles qui subsistent en partie, étoit presque rond & avoit environ six mille pieds de diametre. Avenches n'occupe actuellement qu'une très-petite partie de cet espace.

Dans l'enceinte de cette ville on trouve tous les jours des médailles depuis Auguste jusqu'aux Constantins, des pierres gravées, des bas-reliefs, des vases & des ustensiles anciens.

Il y a des restes considérables d'un amphithéâtre, des corniches très-bien sculptées, des colonnes très-hautes, des belles étuves & des pavés en mosaïque, découverts en différens tems.

Celui que M. Schmidt a sur-tout

en vue dans son Ouvrage, se trouve à deux cens pas du château d'Avenches, dans la partie des champs qu'on appelle *la Tour*. Il fut découvert en 1708, & M. Wild en parla dans son Apologie de la ville d'Avenches. MM. de Berne ordonnerent en 1751 que ce monument fût déterré dans son entier, & 9 ans après M. Schmidt a entrepris de l'illustrer par une description étendue & par vingt-cinq planches, dont quelques-unes à la vérité nous paroissent moins nécessaires.

Tout le pavé a cinquante-cinq pieds de Roi en longueur, sur trente-six de largeur : il est divisé en trois grands compartimens; les deux qui sont aux extrémités contiennent chacun quinze octogones, huit quarrés & seize triangles; celui du milieu, beaucoup moins considérable en largeur, présente quatre quarrés oblongs. Les dez du pavé sont des morceaux de marbre & de terre cuite émaillée de différentes couleurs; leur grandeur ordinaire est d'un demi-pouce de face. Le bassin qui est au milieu, pavé de marbre blanc, a six pieds de diametre, sur un pied & demi de profondeur, & paroît avoir été destiné

pour y placer une cuve (*labrum*), dans laquelle on se tenoit debout quand on se faisoit frotter au sortir des bains. De chaque côté du bassin il y a deux dauphins placés autour d'un ancre. On trouve ensuite un quarré oblong, mais endommagé, où l'on voit d'un côté Ariadne, fille de Minos, endormie; & de l'autre, Bacchus avec des yeux remplis de tendresse : un des compagnons de ce Dieu exprime par ses gestes les sentimens d'admiration que lui inspire la beauté d'Ariadne; l'autre souleve doucement le voile qui la couvre : ils ne dansent ni ne jouent d'aucun instrument, de peur d'éveiller Ariadne. Le nimbe bleuâtre qui est autour de Bacchus détermine M. Schmidt à rapporter l'antiquité de ce pavé au tems qui s'est écoulé depuis Vespasien jusqu'aux Antonins. L'espece de *tutulus* dont une Bacchante est coëffée, & qui ressemble aux fontanges, décide l'Auteur pour ce sentiment. Le compagnon de Bacchus qui danse avec cette Bacchante, tient des cymbales attachées à des petits rubans, instrument consacré à Cybele & à Bacchus : un autre tient de la main droite une cym-

bale, & dans ſa gauche un fouet, dont il paroît vouloir frapper la cymbale, quoique cet inſtrument ne ſe jouât qu'avec la main. Une Bacchante vient enſuite qui releve de la main droite une partie de ſa robe flottante, & de la gauche tient une corne qui lui ſert de coupe. Une autre tient de ſa main droite le tyrſe; une autre un tympanum & un fouet. Un compagnon de Bacchus tient de la main droite une houlette ou un fouet recourbé par le bout. Tout ce morceau reſpire la joie pétulante & tumultueuſe d'une fête bacchique.

Aux environs de ce pavé on découvrit des freſques dont les couleurs ſont vives, mais deſtituées de fineſſe; le coup de pinceau en eſt hardi, on y voit des femmes aſſiſes ſur de légers rameaux de fleurs & des boucs qui s'appuyent ſur des troncs incapables de ſoutenir leur poids. On trouva auſſi une ſtatue d'Apollon ou de Bacchus; une main qui, à en juger par le vaſe qu'elle tient, paroît avoir été celle d'une Bacchante, ou qui peut-être eſt un fragment de quelque ſtatue ſépulchrale; un vaſe qui reſſemble à une eſpece de *labrum*;

des fragmens de jattes antiques, dans un deſquels étoit encore une matiere réſineuſe qui avoit une forte odeur de thériaque; des petites lampes de terre cuite, un *ſtrigilis* de fer, une *fibula* de métal composé, un étui de bronze, une épingle d'yvoire, la partie inférieure d'un chandelier de marbre blanc, des *ſtyli* d'argent fin, une ſonnette de bronze, un ornement de bronze. A cent pieds de la moſaïque que nous venons de décrire, on en trouva deux plus groſſieres, dont l'une offre des marqueteries où ſont repréſentées des perſpectives, & l'autre contient une partie du Zodiaque & quelques coquillages foſſiles de forme ronde, canelés, ſans oreilles, de la famille des Cœurs, qui peuvent avoir été incruſtés, comme dans les ouvrages de rocaille.

Voilà le raccourci des tableaux que M. Schmidt nous préſente dans la premiere Partie de ſon Ouvrage, à laquelle il ajoute deux Lettres, l'une de M. Hangenbuch ſur la médaille de Domitien, où on avoit lu mal-à-propos *Colonia Julia Avanticorum*; & l'autre de M. Breitinger, laquelle roule ſur

le différend que ce ſavant homme a eu avec M. Erneſti au ſujet des moſaïques anciennes, & dont M. Breitinger paroît être ſorti vainqueur.

La ſeconde Partie de cet Ouvrage contient les antiquités de Culm; nous en tracerons l'hiſtoire en peu de mots, avant que d'en donner la deſcription.

Dans la paroiſſe d'Ober-Culm, anciennement nommée *Cholumbare*, bailliage de Lentzbourg, du canton de Berne, ſe trouve une petite colline nommée *Mourhubel*, ou colline des murailles, les environs tiennent tous le nom de *Mour* avec différentes terminaiſons.

Le poſſeſſeur de cette colline y trouva en *1756* quelques peintures à freſque, du marbre & des vaſes en terre cuite; ces morceaux furent dépoſés chez M. Ris, Paſteur du lieu, qui en fit le rapport au Magiſtrat de Berne. M. de Haller, qui a parcouru avec un ſuccès égal le cercle entier des connoiſſances humaines, fut chargé de faire découvrir ce monument. Il ſe rendit ſur les lieux en 1758; mais ſes occupations & une nouvelle charge dont il fut revêtu, ne lui permirent pas de ſuivre

un travail qui demandoit ſa préſence & qui lui enlevoit preſque tous ſes momens.

M. Schmidt mérita à l'âge de vingt-deux ans que Meſſieurs de Berne jettaſſent les yeux ſur lui pour remplacer l'illuſtre M. de Haller. Il paſſa trois mois à s'occuper uniquement de cet objet, & l'Ouvrage dont nous parlons eſt le fruit de ſes recherches & de ſes obſervations. Les murailles de l'ancien bâtiment découvert à Culm ſont généralement à cinq pieds ſous terre; les parties qui s'étendent vers le Nord & le Midi ont été démolies pour en bâtir une bonne partie du village de Culm; il n'en ſubſiſte qu'une longue file de murailles & d'appartemens. Cet édifice a trois cens quatre-vingt pieds de Roi dans ſa longueur, ſur quatre-vingt-cinq dans ſa plus grande largeur. La hauteur de ſes murailles eſt depuis trois juſqu'à ſix pieds. Ce qui reſte de ce bâtiment eſt beau & doit être regardé comme une preuve du goût & des ſoins des Artiſtes de l'antiquité. On y voit un aqueduc ancien fait de grandes pierres quarrées; l'eau qui couloit par ſes canaux paſſe à préſent à côté:

on la nomme *Mourbrunnen*, ou Fontaine de murailles. Il y a divers appartemens très-curieux; dans l'un les parois sont induits de fresque, & le pavé qui est une mosaïque d'un goût singulier, mais agréable, est un composé de terre battue avec de la chaux, où l'on a incrusté des cubes de différentes couleurs, qui forment des cercles & des étoiles. Dans un autre appartement est un pavé fait avec de la chaux, dans laquelle on a enchâssé des petites pierres de formes & de couleurs différentes, après quoi le tout a été poli. Dans un autre les parois sont ornés à la hauteur de neuf pouces, d'un soubassement de marbre blanc; le pavé le long des parois est une mosaïque dont le milieu est couvert de marbre précieux. Tous les appartemens sont peints à fresque. Ceux marqués aux n° 4 & 19 méritent le plus d'attention; mais les bornes dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer, ne nous permettent pas d'en donner une description détaillée: & nous sommes obligés malgré nous de renvoyer nos Lecteurs à l'Ouvrage même. Il nous suffira de dire que dans le premier il y avoit des étuves, & que

dans le second on a trouvé une fresque bleue où sont enchâssés des coquillages de la classe des huîtres, des chaînes & des peignes; morceaux très-curieux sans doute, & dont les connoisseurs sentiront aisément tout le prix.

Parmi les choses singulieres qu'on a découvertes dans un de ces appartemens, nous citerons seulement plusieurs briques où sont inscrits les noms des légions *onzieme* & *vingt-unieme*; les premiers en relief, & les autres en creux (*a*); des jattes de terre avec des devises & les noms des Artistes, & des médailles depuis Auguste jusqu'à Magnus Maximus qui monta sur le trône l'an 383 de notre ere. La plus rare de ces médailles est un Hostilien en argent.

Voyons maintenant les sentimens de M. Schmidt sur l'ancienneté, la destination & le sort de ce bâtiment. Il croit d'abord que c'étoit la demeure du

(*a*) On a encore des monumens de la *Légion onzieme* à *Mœriken*, à *Windisch*, à *Cloten*, à *Zurich*, à *Gebisdorf*. La *vingt-unieme* se trouve aussi marquée sur des briques trouvées à *Cloten* & à *Gebisdorf*. Ces Légions servent merveilleusement à fixer l'antiquité de cet édifice.

Commandant des légions qui étoient dans ces quartiers. Les étuves qu'on y trouve n'étant pas d'usage avant Néron, il est clair que ce bâtiment ne peut être antérieur à cet Empereur; & il y a lieu de croire qu'il a péri sur la fin du quatrieme siecle par un embrasement.

L'état où on l'a trouvé, & sur-tout le nom que porte une prairie voisine, appellée *Brandaëgerten*, c'est-à-dire, Bruyere de l'incendie, rendent cette opinion très-vraisemblable. Ce bâtiment n'étoit pas isolé; il faisoit partie d'une ville considérable. Les monumens souterrains qui existent encore depuis Culm jusqu'à Gundischwyl & Zetzwyl, & la tradition constante des paysans, selon laquelle il y avoit autrefois en ce lieu une ville nommée *Hagenau* ou *Agenau*, paroissent appuyer ce sentiment; mais quelle ville étoit-ce? M. Schmidt croit que c'est le *Ganodurum* de Ptolémée qui le place à 28, 10 & 46, 30. Il parcourt à ce sujet tous les Auteurs qui ont placé différemment cette ville perdue; & après bien des recherches, il finit par trouver

beaucoup d'analogie entre *Ganoduvum* & *Gundischwyl*.

M. Schmidt nous permettroit-il de lui représenter à ce sujet qu'avant d'établir son opinion, il auroit dû répondre plus solidement à celle de Cluvier qui prétend que *Ganodurum* n'est autre chose que *Salodurum*. En effet les anciens Σ ressemblent assez aux Γ & les Λ aux Ν, pour qu'un Copiste mal-habile ait pu s'y méprendre aisément: & ne sait-on pas qu'il y a dans Ptolémée mille passages défectueux? On peut sans doute supposer hardiment qu'éloigné de l'Helvétie, ce Géographe a pu se tromper de nom, lorsqu'on voit que César les a défigurés, lui qui étoit sur les lieux. Par quel hasard Ptolemée auroit-il nommé une ville qu'aucun Auteur avant & après lui n'a connue, lorsqu'au contraire le nom de *Salodurum* se trouve dans les Itinéraires? M. Danville, un des plus grands Géographes qui ayent jamais été, convient dans sa *Notice des Gaules*, p. 339, que *Ganodurum* ne sauroit être placé, comme on le fait communément, à Constance; & il prouve, sans décider

décider cependant de la position de cette ville, que Culm étant environ au quarante-septieme degré & un quart, ne sauroit être *Gannodurum*.

Nous ne pousserons pas plus loin cette discussion. Après avoir fini ses travaux à Culm, M. Schmidt revint chez lui; mais son goût ou plutôt sa passion pour les antiquités & l'activité prodigieuse de son esprit ne lui permirent pas de rien négliger de ce qu'il pourroit y avoir de curieux & d'intéressant dans son chemin.

A Graënichen & dans tout le voisinage de Lentzbourg il trouva des urnes, des briques, des médailles, même des statues, & un amphithéâtre à Vindonissa.

Au village d'Attiswyl, à deux lieues au-dessous de Soleure, il observa dans un pré nommé *Scharlé* une mosaïque fort agréable, dont l'Auteur nous donne le plan & le dessin.

Il corrige ensuite très-heureusement une inscription qu'on qu'on trouve à Soleure dans la chapelle de sainte Catherine. M. Schmidt a su rendre très-aisée & très-lumineuse cette inscription jusqu'alors inexplicable. Il parle

ensuite d'une statue de Vénus trouvée à Bellach près de Soleure, haute d'un pied neuf pouces, ainsi que d'une colonne de marbre brut de l'ordre toscan. Il finit par une petite notice d'une mosaïque trouvée à Bumpliz près de Berne, où personne assurément n'auroit imaginé pouvoir trouver des antiquités.

Nous n'avons garde d'exhorter M. Schmidt à ne pas perdre de vue un objet auquel la gloire de sa patrie & la sienne propre sont également intéressées : il est jeune, savant & républicain; d'ailleurs nous ne connoissons que lui qui puisse nous dédommager de la perte que nous avons lieu de craindre des savans & immenses travaux de M. Hagenbuch (*a*).

(*a*) Cet Ouvrage se trouve à Paris chez Tilliard, quai des Augustins.



ARTICLE XII.

THE Natural History of the Rhinoceros.

« L'HISTOIRE Naturelle du Rhino-» ceros. »

Extrait du Magasin Britannique, *Mars* 1761.

LE Rhinoceros est regardé comme le plus grand des quadrupedes, après l'éléphant. Sa peau est dure, raboteuse, ridée, très-épaisse & presque impénétrable aux armes les plus tranchantes; elle a la couleur & l'apparence d'un vieil orme; elle est tachée à certains endroits de noir & de gris, & dans plusieurs autres elle se replie en sillons profonds qui forment des especes d'écailles. Il s'éleve du nez de cet animal une corne pyramidale qui monte en ligne courbe. Cette corne est très-solide & sans cavité; sa couleur est d'un brun plus ou moins clair, sa longueur & son poids plus ou moins con-

sidérables, suivant l'âge du Rhinocéros. Lorsqu'elle est dans toute sa force, elle a entre trois & quatre pieds de long depuis sa racine, & elle pese environ cinq cens livres. Cette corne ou trompe est un instrument dont l'animal se sert pour fouiller dans la terre & arracher les racines des plantes dont il se nourrit, aussi-bien que pour se défendre, car il peut la tourner en tout sens; & la substance en est si ferme & si dure, que sa pointe perce un corps dur, comme une épée. On dit que le Rhinoceros l'aiguise sur la pierre pour se préparer à l'attaque de ses ennemis.

Les yeux du Rhinoceros sont petits & saillans, les oreilles larges & ressemblantes à celles de l'âne; son dos n'est pas élevé comme celui de l'éléphant, il est creux & semble couvert d'une selle naturelle; les jambes sont courtes & grosses à proportion; les pieds sont arrondis par-derriere & ils ont par-devant des sabots qui sont divisés en trois parties; la queue, assez semblable à celle d'un bœuf, est garnie de poils noirs à l'extrémité.

On trouve de ces animaux dans l'Isle de Java, en divers endroits des Indes

Orientales & dans l'Afrique. Les Anciens en ont parlé très-peu; Pline se contente de dire que le Rhinoceros a une corne sur le nez, qu'il l'aiguise sur une pierre avant que de se battre avec l'éléphant, qu'il y a une antipathie naturelle entre ces deux grands quadrupedes, qu'ils sont à-peu-près de même grosseur, mais que le Rhinoceros a les jambes plus courtes, & que sa peau est de la couleur du bouis. Ælien, qui a donné la description de plusieurs animaux très-communs, n'a pas jugé à propos de parler du Rhinoceros, parce que tout le monde l'avoit vu dans les spectacles que l'Empereur avoit donnés pour amuser le peuple. Strabon dit qu'il a vu un Rhinoceros à Alexandrie; mais il est aussi superficiel que Pline. Dion Cassius dit seulement qu'on vit à Rome de ces animaux au triomphe d'Auguste.

Le Pere le Comte ajoute à plusieurs particularités que nous avons remarquées plus haut, que le Rhinoceros ressemble au sanglier, mais qu'il est infiniment plus gros, qu'il a la tête large & la bouche petite, & que sa corne le rend très-redoutable pour les

tigres, les bufles & les éléphans. M. d'Herbelot dit, sur l'autorité du célebre Sherif al Edrisi, qu'il y a beaucoup de Rhinoceros dans l'Isle de Rami, sur la mer des Indes, & que les Rois de l'Inde font grand cas de la corne de cet animal, de laquelle ils se servent pour faire des vases à boire, parce qu'on prétend qu'elle a la merveilleuse propriété de suer au contact de toute espece de poison.

La langue du Rhinoceros est couverte d'une membrane rude, semblable à une lime, & qui écorche en léchant. Comme nous connoissons des animaux qui aiment à se repaître de chardons, dont les pointes piquent agréablement les filamens nerveux de leur langue, le Rhinoceros aime aussi à dévorer des branches d'arbres, tout hérissées des plus grosses épines. Les Voyageurs rapportent qu'ils ont présenté à des Rhinoceros des épines dont les pointes étoient très-aigues & très-longues, & qu'il n'y a rien de plus curieux que de voir l'adresse & l'avidité avec lesquelles ces animaux les mâchoient & les avaloient, sans en paroître aucunement incommodés.

Quoique la plus grande partie du corps du Rhinoceros soit défendu par une armure naturelle & qu'on ne puisse l'attaquer sans s'exposer à un très-grand danger, cependant les Indiens font la chasse à cet animal comme à tous les autres, parce que son corps leur sert à beaucoup d'usages. Quelque dure que soit sa chair, les Mores en font des repas délicieux. Les habitans attribuent une grande quantité de vertus physiques à toutes les parties du corps de cet animal, depuis le bout de sa corne jusqu'aux os & aux sabots calcinés, dont les Portugais font grand cas. Il est permis de douter des contes qu'on fait à ce sujet; cependant *on convient généralement* que la corne du Rhinoceros sue lorsqu'on y verse du poison. Au Cap de Bonne-Espérance, les Européens mettent le sang du Rhinoceros dans les intestins & le font sécher au soleil; ils le prennent ensuite dans du vin, du thé ou du caffé, comme un remede pour les obstructions & pour les maux intérieurs. Les Hottentots mangent avec plaisir la chair du Rhinoceros; Kolben dit qu'il en a goûté

& qu'il l'a trouvée d'un goût très-agréable.

Le Pere Borri raconte que pendant qu'il étoit à Nuocmon, dans la Province de Pulucambi au Royaume de la Cochinchine, le Gouverneur alla chasser un Rhinoceros qui étoit dans un bois voisin de leurs habitations. Le Gouverneur avoit avec lui environ cent hommes, les uns à pied, les autres à cheval, & huit ou dix éléphans. L'animal sortit du bois, & loin d'être effrayé du grand nombre d'ennemis, il marcha fierement à leur rencontre; les Indiens s'ouvrirent pour faire un passage au Rhinoceros. Cet animal alla droit au Gouverneur, qui étoit monté sur un éléphant. L'éléphant tâchoit de le saisir avec sa trompe; mais le Rhinoceros l'esquivoit par sa légereté & son adresse : d'ailleurs l'éléphant étoit obligé de se tenir sur ses gardes, de crainte que ce dangereux ennemi ne lui enfonçât sa corne dans le ventre, comme il arrive souvent dans les combats que se livrent ces deux redoutables animaux. Le Gouverneur qui savoit bien qu'il étoit impossible de percer le Rhinoceros sur le dos, à cause

de la dureté excessive de sa peau, épioit le moment où il pourroit le frapper à quelque endroit qui ne fût pas impénétrable; c'est ce qu'il fit avec beaucoup d'adresse. Le Rhinoceros voulant éviter par un saut un coup que lui portoit l'éléphant, découvrit un côté de son ventre que le Gouverneur perça de part en part avec une fleche. L'animal tomba, les Spectateurs qui étoient nombreux & qui commençoient à craindre pour leur Gouverneur, firent retentir l'air d'acclamations. On fit un grand amas de bois auquel on mit le feu, & l'on y jetta le corps du Rhinoceros; ils se mirent à sauter & à danser au-tour du bucher, jusqu'à ce que la chair fut bien cuite: alors ils la couperent par morceaux & en firent un repas qu'ils trouvoient délicieux. Le cœur, les entrailles & la cervelle de l'animal furent destinés à faire un plat plus friand qu'on présenta au Gouverneur qui étoit assis sur un terrein élevé & se divertissoit de la joie de ce peuple.

Comme on ne voit que très-peu de Rhinoceros, on peut conclure qu'ils sont aussi rares que les éléphans sont

nombreux, ou qu'ils n'habitent que les déserts & les lieux peu fréquentés; ils peuvent trouver par-tout les alimens grossiers dont ils se nourrissent.

Quelques personnes ont cru que l'animal appellé *Licorne*, n'est autre chose que le Rhinoceros; cependant s'il en faut croire certains Voyageurs, on trouve en Afrique plusieurs animaux unicornes qui approchent bien plus de la forme qu'on donne communément à la licorne. D'autres Auteurs, & particulierement Dale, soutiennent que le Rhinoceros est le seul quadrupede unicorne, & que ce qu'on raconte des autres est absolument imaginaire.

On a apporté très-peu de Rhinoceros en Europe; il y a environ quinze ans qu'on en conduisit un en France. On en a vu un à Londres en 1752, mais c'étoit une femelle qui n'avoit pas encore acquis toute sa grosseur; elle n'avoit que cinq pieds & demi de haut, & sa corne étoit encore fort courte.

Un Hottentot qui a le bonheur de tuer un Rhinoceros, est regardé comme un héros, & reçoit les honneurs du triomphe. La singularité de cette cérémonie mérite que nous la rappel-

lions; nous ne doutons pas que ce récit n'amuse nos Lecteurs, quoiqu'il n'ait plus de rapport à l'histoire naturelle de l'animal.

« Lorsque le Rhinoceros a perdu la » vie, le Hottentot vainqueur court à » son village, instruit tous ses voisins » de sa bonne fortune, rentre chez lui » & s'accroupit au milieu de sa cabane. Alors arrive un ancien qui » vient le complimenter au nom du » village dont il est député, & lui annonce qu'on n'attend plus que sa présence pour lui décerner les honneurs » dûs à son exploit. Le vainqueur se » leve, lorsqu'il a reçu ce message, » & suit le député jusqu'au milieu du » village, & là s'accroupit gravement sur » une natte étendue pour cette solemnité, au centre d'une troupe de Hottentots accroupis aussi en formant un » cercle autour de lui. Le député s'avance encore, prononce certaines » paroles, & ensuite l'inonde d'urine » de la tête aux pieds. Ce même vieillard allume une pipe de tabac, & » après avoir fumé un moment, la fait » passer aux différentes personnes de » l'assemblée qui fument à leur tour,

» & les cendres sont jettées sur le vainqueur, qui se leve alors avec tous » les assistans, & reçoit de chacun en » particulier les remercimens & les » complimens que mérite l'honneur & » le service signalé que son pays doit à » sa bravoure. Le héros triomphant retourne à sa cabane, où il est régalé » & comblé de présens aux dépens de » son village trois jours entiers, pendant lesquels il n'est appellé à aucune » assemblée publique; sa femme même n'est admise en sa présence qu'au » troisieme jour, où il la reçoit avec » les témoignage de la tendresse la plus » sincere. On tue une brebis grasse, » & l'on régale les voisins qui viennent féliciter la dame de ce qu'elle va » partager les faveurs & la gloire d'un » mari si brave & si fortuné ».



ARTICLE XIII.

LA nuova Primavera ; Poëmetto dal Sign. Paolo Amelloni.

« LE Retour du Printems ; Poëme par » M. *Amelloni.* Manuſcrit. »

QU'ON n'imagine pas s'être rendu digne du nom de Poëte, pour avoir meſuré des ſyllabes, cadencé des mots, préſenté des figures hardies & même tracé des images brillantes ; ce ne ſont-là que les extrémités & la ſurface de la Poéſie, c'eſt nous avoir montré les moyens dont elle ſe ſert pour faire paſſer l'inſtruction : mais l'inſtruction où eſt-elle ? Les premiers Auteurs de la Science & de la Sageſſe furent des Poëtes ; & lorſque la Philoſophie eut rejetté le voile des fictions & qu'elle ſe fut débarraſſée des entraves du vers, les Poëtes ne ſe crurent pas diſpenſés de l'obligation d'éclairer & d'inſtruire : de ſorte qu'à la vérité quelques Philoſophes abandonnerent la Poéſie ; mais jamais la Poéſie

ne ſe ſépara de la Philoſophie. Détruiſez cette précieuſe alliance, la Poéſie ſera-t-elle autre choſe que l'art frivole de flatter l'oreille & d'amuſer l'imagination ? Nous invitons nos Lecteurs à comparer le Poëme de M. Amelloni ſur le retour du printems, dont nous leur préſentons la traduction, avec les deſcriptions qu'ont faites de cette ſaiſon riante la plûpart de nos Verſificateurs. Des vers heureux, une touche facile, quelques images agréables ; voilà preſque tout le mérite du plus grand nombre de ces derniers. Dans le Poëme de M. Amelloni, du ſein des plus douces images & des plus grands tableaux naiſſent des penſées ſublimes, les ſentimens les plus affectueux & la morale la plus vraie ; mais ce qui peut-être en fait le charme principal, c'eſt la douce melancholie qui s'y trouve répandue. O triſteſſe cent fois plus voluptueuſe pour les ames ſenſibles & tendres, que l'yvreſſe même de la joie ! Où prends-tu la ſource de ton énergie ?

L'HYVER a ceſſé d'attriſter la nature & les cœurs : l'aquilon dort,

& le ſombre orage ne ternit plus l'azur des cieux. Sortons de ces priſons où pour regner plus tyranniquement ſur des eſclaves l'ambition a renfermé les hommes avec des crimes, quittons ces cachots où enchaîné par la crainte & par la molleſſe l'homme renonce à la douceur de jouir de la nature, comme s'il ſavoit jouir de lui-même. Je ſens que mon ame rétrecie va s'agrandir à la vue de l'univers...

Je reſpire. J'ai laiſſé derriere moi les chefs-d'œuvres muets & fragiles de l'art, ces palais & ces murs qui cachoient à mes yeux le ſpectacle raviſſant de la nature. Ma vue s'élance de la terre aux cieux, & elle en a parcouru l'immenſité avant même que le ſoleil ait fait un pas dans ſa carriere. Mes pieds foulent la verdure & les fleurs : la terre aime à ſe revêtir de fleurs & de verdure : elle laiſſe l'or & la ſoye aux ſtupides mortels pour qui la ſimplicité n'a point de charmes.

Bois fleuris ! je vous ſalue ; retraites paiſibles ! recevez-moi ſous vos berceaux. Cent colonnes inégales & variées ſur leſquelles l'art ne porta point ſon ennuyeuſe uniformité, ſemblent

ſoutenir avec leurs têtes couronnées de feuillages la voûte immenſe où roule le globe étincelant du ſoleil ; des faiſceaux de rayons tombent ſur ces mobiles réſeaux, ſe briſent, ſe décompoſent comme à travers le priſme, & leur éclat s'adoucit en ſe colorant. Quel eſt cet aſtre dont je ne peux ſoutenir la majeſté ? C'eſt l'ombre de la divinité dont d'aveugles humains oſent ſonder la profondeur.

Oiſeaux, que chantez-vous ? vos amours, vos plaiſirs. C'eſt vous qui êtes les rois de la nature ; la plaine des airs vous appartient toute à tous. La terre ne vous demande pas de déchirer ſon ſein pour fournir à vos beſoins, elle vous offre les fruits de la ſueur de l'homme ; que vous êtes heureux ? vous n'avez ni maîtres ni ſujets. Vous vivez pour vous ſeuls ou pour vos petits. Vous ne craignez de partager ni vos biens ni vos plaiſirs. Si vous ſouffrez quelquefois, ce n'eſt jamais de la part de vos ſemblables. Votre vie eſt courte, eh ! qu'importe ? elle eſt heureuſe, & dans le ſommeil qui la terminera, vous n'aurez point à pleurer la perte de votre bonheur. Toute la félicité de l'hom-

me déchirée, éparſe dans une multitude d'années ne formeroit pas, ſi elle étoit réunie, la félicité d'un ſeul de vos printems. Vous aimez ſans trouble, & vous jouiſſez ſans inquiétude, vous ne formez point de deſirs qui ne puiſſent être remplis, l'inſtinct ne vous éleve jamais au-deſſus de vous-mêmes. Ah ! gardez-vous de devenir plus parfaits, vous en ſeriez plus miſérables. Oiſeaux, chantez vos amours & vos plaiſirs.

Zéphire s'éveille : ſon ſouffle agite les bouquets odorans de l'aubépine. L'inconſtant, il fuit : il va former un tourbillon autour du tronc immobile d'un hêtre auſſi âgé que le ſol où la nature l'a attaché par des racines errantes & profondes... Le ſilence défend au bruit les approches de ce boſquet touffu. Je ſens... (je ne ſuis point ſurpris que le Druïde ait perſuadé aux peuples que la majeſté des Dieux repoſoit dans l'épaiſſeur des bois)... Je ſens une ſainte horreur ſe répandre dans mes veines, mes yeux ſe ferment à ce qui m'environne. Ici l'homme retombe ſur lui-même. Ici à la faveur de l'ombre & du ſilence la pen-

ſée ſe plonge dans les profondeurs de la réflexion : c'eſt moi que je conſidere & que je juge... Je ne ſuis point heureux ! Eh qu'ai-je fait pour l'être ? que puis-je me dire à moi-même pour m'applaudir d'avoir vécu ? Mon cœur eſt né avec des penchans honnêtes, j'ai penſé que c'étoient des vertus. J'ai cru qu'il ne me manquoit que les occaſions de faire le bien ; elles ſe ſont préſentées, & je ne l'ai point fait. Je me cherche dans le vuide des jours que j'ai perdus ; & je ne trouve aucune trace de moi-même. La ſeule douceur dont je jouis, c'eſt de n'en avoir pas laiſſé de honteuſes. Mais qu'eſt-ce que l'homme dont le plus grand éloge eſt de n'avoir pas été méchant ?

Mais briſons la chaîne de ces réflexions accablantes : il faut que je m'éloigne de moi-même. Parcourons les bords mouſſeux de ce ruiſſeau qui bondit ſur des cailloux rougeâtres : comme ſes flots pouſſent ſes flots, ainſi nos jours précipitent nos jours ; pourquoi le printems ne décore-t-il point le frêne deshonoré par l'hyver ? cette fleur, la premiere écloſe de ſon haleine temperée, pourquoi n'a-t-elle pu porter le

poids de deux jours ? Comme ces plantes tendres & verdoyantes s'élevent à travers des tiges deſſechées & jaunies par la flétriſſante aridité ! Je vois dans ce frêne le ſymbole de la vieilleſſe, dans cette fleur l'emblême de la beauté. Ces plantes me rappellent les générations qui s'entrelaſſant les unes dans les autres, tombent à meſure que de nouvelles leur ſuccedent. O fragilité des choſes humaines ! Tant que la nature nous ſoutient, la fortune nous perſécute. Si la fortune nous rit, nous abuſons des dons de la nature... Jamais heureux, nous eſperons toujours le devenir ; nous errons de projets en projets, & nous voyons encore devant nous une longue vie, lors même que la plus grande partie de cette mort ſucceſſive s'eſt écoulée.

Auprès de ce lac où mes yeux abaiſſés ont admiré le globe reſplendiſſant qui roule ſur ma tête, & que réflechit le criſtal de l'onde, j'apperçois une famille d'arbriſſeaux naiſſans : leurs rameaux s'entrelaſſent & ſe marient les uns aux autres : réunis, ils braveront les aſſauts de la tempête & la fureur des hyvers. Que la ſociété des

hommes eſt différente ! elle n'a ſervi qu'à multiplier leurs beſoins & leurs maux. C'eſt preſque toujours l'homme qui fait le malheur de l'homme, & nous accuſons la nature & le ſort. Ingrats & aveugles que nous ſommes ! ſi en nous éloignant de la nature nous devenons la proye de la douleur, devons-nous nous plaindre de la nature ; & ce que nous appellons le ſort, eſt-il autre choſe que le cours des paſſions humaines ? Non, ce n'eſt point la fortune qui éleve & qui renverſe, c'eſt l'intrigue, c'eſt l'envie, c'eſt le caprice d'un maître plus jaloux de ſon deſpotiſme que de ſon intérêt. O mille fois heureux ceux qui lorſque la foudre les a frappés peuvent dire ſans être émus des rumeurs de la populace inconſtante, *j'ai fait des ingrats*.

J'ai fait des ingrats ! pere des hommes, être ſuprême & bienfaiſant ! Tel eſt le langage que tu dois t'adreſſer ſans ceſſe. Vainement tu ſemes les plaiſirs autour de nous, vainement tu nous offres le plus raviſſant des ſpectacles. L'homme aime à ſe circonſcrire dans ſes propres ouvrages : ſi ſa main les abandonne un moment, il en fait l'ob-

jet de ſes méditations : tout ce qu'il voit, tout ce qui ſe préſente à lui dans ſa route ne fait que gliſſer ſur ſes ſens. Il erre dans un bois ſans ſuſpendre ſa courſe pour entendre la voix du roſſignol de qui l'organe ſouple & délicat lance ces ſons flutés & ſoutenus que tout l'art humain n'imitera jamais. Les roucoulemens de la tendre colombe ne réveillent aucun ſentiment dans ſon ame : jamais il ne s'eſt arrêté pour voir bondir ſur l'herbe l'agneau bêlant à côté de la brebis qui broute. Les parfums des prairies embaument en vain l'air qu'il reſpire & qui remplace dans ſon ſein un ſouffle chargé de vapeurs corrompues. La joie & la reconnoiſſance n'entreront point dans ſon cœur, même à l'aſpect des mammelles d'une chévre féconde qui preſſées par une main ruſtique verſent à grands flots dans des vaſes de terre le lait, ce nectar ſalutaire dont la vertu rappelle la ſanté dans ſon corps languiſſant.

Sors de mon cœur, ambition déſolante, l'amour ſeul convient à ce ſéjour champêtre ! L'amour !..... Ah ! s'il convient à ce ſéjour, c'eſt parce que tout ce qui aime dans ces lieux

eſt aimé, & uni avec ce qu'il aime. Mais moi !.. triſtes penſées, pourquoi flétriſſez-vous mon cœur. Vous avez terni l'éclat de la nature.

Le diſque du ſoleil s'agrandit, ſa lumiere ſe précipite dans l'Océan, quelques rayons détachés de ſa maſſe retiennent encore le jour ſur des nuages colorés. Le regne de la nuit couvrira la nature de deuil, comme le regne d'un tyran le répand dans ſon empire. Si j'avois dans ce ſéjour une chaumiere indépendante du reſte de l'univers, ſi l'objet que j'adore rempliſſoit ce temple de ſa préſence, s'il trouvoit délicieux les légumes & les fruits dont la terre récompenſeroit mes travaux, que mon bonheur me feroit trouver la nature encore plus belle ! que bientôt j'aurois oublié cette eſpece inhumaine qui ſe corrompt & s'entredétruit elle-même ! Mais l'arrêt de mon malheur eſt porté, & ſans jouir de ce que j'aime, il faut que j'aille vivre avec des hommes.



ADDITION à l'Extrait des deux Pieces concernant le paſſage prochain de Venus ſur le Soleil.

L'IMPRESSION de cet Extrait étoit déja achevée lorſque nous avons appris que le Satellite de Venus, à la recherche duquel nous exhortions les Aſtronomes, a été revu au commencement de ce mois par M. Montagne, Membre de la Société établie à Limoges en 1759 par la protection & les ſoins de M. Pajot de Marcheval, Intendant de cette Généralité. Cet Aſtronome, plus heureux que M. Caſſini qui n'avoit pu appercevoir ce nouvel aſtre que deux fois, plus heureux que M. Short qui n'avoit pu le voir qu'une ſeule, l'a découvert & obſervé les 3, 4 & 7 de ce mois. Le promoteur de cette inſigne découverte eſt M. Baudouin, Conſeiller au grand Conſeil. Ce jeune Magiſtrat, qui ſait allier avec les fonctions importantes de ſon état l'étude des Sciences & un zele ardent pour leurs progrès, avoit communiqué vers la fin du mois dernier à M. de

l'Epine, Secretaire de la nouvelle Société, ſes vues & ſes eſpérances relativement au Satellite de Venus. M. de l'Epine en fit part à M. Montagne, Philoſophe ſans faſte, qui dans le ſilence de la province s'applique depuis long-tems à l'Aſtronomie, & il l'engagea à ſeconder les vues de M. Baudouin. Ce ne fut pas ſans quelque peine ; car quelle apparence que ce qui avoit échappé aux recherches de tant d'Aſtronomes munis des inſtrumens les plus parfaits, fût réſervé à un Obſervateur beaucoup moins pourvu de ces moyens de découverte ? C'eſt cependant ce qui arriva. Le 3 de ce mois à neuf heures & demi du ſoir, M. Montagne ayant tourné vers Venus un téleſcope de neuf pieds, qui groſſiſſoit quarante à cinquante fois, il apperçut à 20′ environ de diſtance de cette planete, un petit croiſſant foible & ſitué de la même maniere que celui de Venus, & ayant à-peu-près le quart de ſon diametre, comme MM. Caſſini & Short l'avoit vu. Sa poſition lui parut telle que la ligne tirée de Venus à ſon Satellite faiſoit avec le vertical de la planete un angle de 20°, en-bas & du côté

côté du Midi. Le lendemain à la même heure M. Montagne revit le Satellite, qui avoit changé de position. La ligne tirée à Venus étoit de l'autre côté du vertical, avec lequel elle faisoit en-dessous un angle d'environ 10°. Un brouillard léger qui couvroit le ciel, empêcha M. Montagne d'observer le 5 & le 6; mais son impatience fut satisfaite le 7. Il apperçut le Satellite plus élevé que Venus & du côté du Nord; la ligne tirée de l'une à l'autre faisant avec le vertical un angle de 45°, la distance du Satellite à Venus fut dans chacune de ces observations d'environ 20′ mesurées non avec un micrometre, mais par comparaison avec l'étendue du champ du télescope, qui étoit connue. La lumiere du Satellite parut toujours très-foible, & fut toujours celle d'un croissant semblable à celui de Venus & semblablement situé.

Ces trois observations ont permis à M. Baudouin de rechercher quelle étoit la durée de la révolution & la position de l'orbite de ce nouvel astre. Il a trouvé que la révolution étoit d'environ neuf jours & sept heures; que le plan de l'orbite étoit à-peu-près per-

pendiculaire à celui de l'Eclyptique; que ses nœuds étoient actuellement au vingt-cinquieme degré de la Vierge & des Poissons: ensorte que l'orbite du Satellite de Venus, vue de la terre, devoit avoir tantôt l'apparence d'un cercle, tantôt celle d'une ellipse, & enfin d'une ligne droite. Ceci sert à concilier avec les nouvelles observations celles qui avoient été faites par MM. Cassini & Short. M. Baudouin a enfin trouvé qu'en supposant les observations de M. Montagne d'une exactitude suffisante, le Satellite devra passer quelques heures après Venus sur le disque du Soleil dans sa partie supérieure. Toutes ces choses, & plusieurs autres que les bornes de cette addition ne nous permettent pas de développer, sont déduites plus au long dans le Mémoire qu'il a lu sur ce sujet le 20 de ce mois à l'Académie Royale des Sciences, & qu'il vient de faire imprimer.

Nous devons encore ajouter à ce que nous avons dit sur les préparatifs faits pour l'observation prochaine de Venus, que M. Cassini vient de partir pour faire à Vienne cette observation en présence de l'Impératrice Reine.

NOUVELLES

LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

ULM.

GAUM, Libraire, a imprimé ici *Burgerliche Geschichte von Neapel*, ou « Histoire Civile de Naples » de Pierre Giannone, traduite en Allemand d'après la derniere édition, très-augmentée en Italien, par Otton-Chrétien de Lohenschiod, avec la vie & le portrait de l'Auteur, & autres gravures, tom. I. grand *in*-4°. 1758. L'Auteur de cet excellent Ouvrage a décrit d'une maniere libre & impartiale les principaux événemens arrivés pendant l'intervalle de 1500 ans dans les affaires politiques & militaires; il a fixé l'origine, la durée, la variation & le destin des loix dans le Gouvernement tant politique qu'ecclésiastique, & principalement la disposition de la Police

& les variations dans les usages, mœurs, dans le goût & la maniere de penser des nations. La traduction, outre son mérite intérieur, a encore celui de l'exécution typographique.



HOLLANDE.

I.

MÉMOIRE sur M. Boullier & *ses Ouvrages.*

RENAUD BOULLIER son pere, issu d'une ancienne maison d'Auvergne, fut Pasteur de Mirabeau en Anjou l'an 1683; il fit quelques Ouvrages sur la Religion. Refugié en Hollande après la révocation de l'Edit de Nantes, il y épousa en 1695 Marguerite Melin, fille de François Melin, Ministre de Saint-Maixent en Poitou. Madame Boullier traduisit en vers le *Caton* d'Adisson & fit des *Essais de paraphrases sur les Pseaumes*. Ce dernier Ouvrage, imprimé à Rotterdam en 1716, fut réimprimé à Amsterdam en 1738.

David-Renaud Boullier, né à Utrecht le 24 mars 1699, montra dès ses premieres années d'heureuses dispositions; mais il pouvoit changer : ce malheur n'est que trop commun. Son

pere employa le seul moyen efficace de le prévenir, il fut son précepteur.

A l'âge d'onze ans le jeune Boullier expliquoit Homere : il auroit mieux valu pour sa santé & pour le développement de son esprit qu'il n'eût expliqué Homere qu'à seize ans.

Il en avoit à peine dix-sept, lorsqu'il fit une Dissertation sur l'existence de Dieu. Cette vérité si douce & si aisée à sentir ne se prouve pas facilement, sur-tout à des esprits qui veulent renfermer l'Univers & son Auteur même dans le cercle étroit de leurs lumieres.

Le *Discours* de M. Boullier *sur les Automates* est encore une de ses productions de la même année; il y prélude à l'*Essai philosohique sur l'Ame des bêtes*, qu'il donna en 1728.

Il étoit disciple zélé de Descartes, & ne le croyoit dans l'erreur que sur l'ame des bêtes & sur quelques autres opinions de Physique particuliere; mais son système général du monde lui paroissoit vraisemblable & lui plaisoit d'autant plus qu'il conduit nécessairement à la Religion.

Bien différent de ces misanthropes,

pour qui la Science est une furie qui les tourmente & les rend odieux à tout ce qui les environne, M. Boullier faisoit les délices de sa famille & de ses amis. Il évitoit par des entretiens & des lectures agréables la sécheresse que trop d'application auroit répandue dans son ame.

Les églises les plus considérables de Londres se glorifient de l'avoir eu successivement pour Pasteur. Treize ans de séjour dans cette ville l'ennuyerent; il retourna en Hollande, où il gouverna pendant quinze ans l'Eglise Wallonne d'Amsterdam. Il s'y ennuya encore & retourna à Londres en 1749 : une nouvelle église lui fut confiée dans cette ville. Le desir de ne vivre plus que pour lui-même le ramena en 1751 à Utrecht, où après huit ans il mourut en Philosophe & en Chrétien.

Mourir dans sa patrie est une douceur, quoi qu'en dise l'orgueilleux Cosmopolite : ne l'avoir jamais quittée en seroit encore une bien plus grande. Que produisent en effet tant d'émigrations? Les inquiétudes, les périls, l'embarras du changement & le malheur de se retrouver par-tout.

M. Boullier avoit épousé en 1730 Lucie de Brunet de Vesis-Combebrune; il vécut avec elle dans une paisible union : les fruits de leur mariage sont un fils & trois filles.

L'éloquence vive & touchante de M. Boullier le fait regretter de ceux qui ont entendu ses sermons : il prononçoit distinctement, quoiqu'il grasséiât un peu; son geste & sa voix étoient agréables; sa voix étoit un peu foible, parce que ses études, sur-tout celles de son enfance, avoient altéré sa santé; mais il ménageoit si bien ses tons, qu'après avoir prononcé doucement quelques phrases qui n'exprimoient ni passion ni enthousiasme, il se trouvoit assez de force pour prononcer avec éclat celles qui demandoient plus de véhémence.

La plûpart de ses Ouvrages sont connus & lui ont acquis de la réputation; nous donnerons seulement une notice abrégée de quelques-uns.

Exposition de la doctrine orthodoxe de la Trinité, avec un court examen du nouveau système de M. Maty. Amsterdam, 1734, *in*-12. On critique, on réfute, on condamne cette exposition en plusieurs endroits de la *Bibliotheque Françoise*.

Sermon ſur le zele. Amſterdam, 1736. Le Jubilé de la révocation de l'Edit de Nantes eſt le ſujet de ce Diſcours. Quel champ pour un Orateur !

Traité ſur les vrais principes de la certitude morale, dédié à M. de Fontenelle, qui en parle ainſi à l'Auteur en le remerciant : « On voit que cet Ou-
» vrage part d'une tête bien philoſo-
» phique, pleine de réflexions fines &
» profondes, & qui eſt bien plus ſur
» les bonnes voies du raiſonnement
» que n'y ſont la plûpart de ceux qui
» font profeſſion de raiſonner. » Ce Traité eſt joint à l'*Eſſai ſur l'ame des bêtes*, réimprimé en 1737.

Lettres ſur les vrais principes de la Religion, où l'on examine le livre de la Religion eſſentielle à l'homme, &c. Amſterdam, 1741, deux vol. *in*-12. avec une *Défenſe des penſées de Paſchal contre M. de Voltaire & trois Lettres relatives à la Philoſophie de ce Poëte*. Il n'eſt pas ordinaire que l'on traite ſans paſſion tous ces objets ; il l'eſt encore moins qu'on les traite avec évidence. M. Boullier défend Paſchal & attaque M. de Voltaire avec beaucoup de feu. M. de Voltaire lui répond par

quelques plaiſanteries (*a*) & termine la diſpute.

Recherches ſur les vertus de l'eau de goudron, où l'on a joint des réflexions philoſophiques ſur divers autres ſujets importans. Dédié à M. Berkeley, Evêque de Cloyne en Irlande. Amſterdam, 1745, *in*-12. Ces réflexions philoſophiques, ſi elles n'ont trait directement à la vertu & au bonheur, ſont d'une utilité bien moins réelle que des recherches ſur l'eau de goudron.

Lettre ſur le principe du mouvement dans les corps & ſur l'immatérialité de l'ame, & réflexions au ſujet du Livre intitulé Penſées philoſophiques. Amſterdam, 1748, *in*-12. M. Boullier ne s'eſt point flatté de démontrer le principe du mouvement dans les corps & l'immatérialité de l'ame, mais il le prouve au moins par les raiſons les plus puiſſantes & les plus lumineuſes.

Sermons, dédiés à la Princeſſe d'Orange, 1 vol. *in*-12. Amſterdam, 1748. C'eſt ſur-tout dans des ſermons où reſ-

(*a*) Lettre à M. S'Graveſande, tom. III. des Œuvres de M. de Voltaire, édition de Geneve 1756.

pirent la charité & la douceur évangéliques, que l'on reconnoît un bon Paſteur. Tels ſont ſans doute ceux-ci, puiſqu'une Princeſſe vertueuſe & éclairée les protege.

Dav. Renaldi Bullerii diſſertationum ſacrarum Sylloge. Amſterdam, 1750. Cet Ouvrage, dédié à M. l'Evêque de Cloyne, a fait beaucoup de réputation à l'Auteur.

Diſcours philoſophiques : le premier ſur les cauſes finales, le ſecond ſur l'inertie de la matiere, & le 3e ſur la liberté des actions humaines, dédiés à M. de Mairan. Paris, 1759, *in*-12. Rien n'eſt ſi philoſophique que cet Ouvrage ; M. Boullier y a répandu toute la clarté dont les idées abſtraites ſont ſuſceptibles.

II.

CONRARD RAHN *Diſſertatio de Aquis mineralibus Fabarienſibus S. Piperinis.*

« DISSERTATION ſur les Eaux mi-
» nérales qu'on appelle *eaux de Poi-*
» *vre*. Par *Conrad Rahn*. A Leyde. »

LES eaux de Poivre dans le pays des

Griſons ſont les plus légeres de toutes les eaux minérales connues. Le poids de cette eau eſt à celui de l'eau de ſource comme 1138 à 1142 ; à celui de l'eau de pluie diſtillée, comme 1138 à 1140. La chaleur du bain eſt tant ſoit peu plus forte que celle d'un homme en bonne ſanté. La quantité de l'eau eſt de 1392 $\frac{2}{3}$ meſures par minutes, & elle eſt la même d'année en année. Après bien des eſſais on ne trouve dans cette eau qu'un peu de ſel de cuiſine. Toutes les ſources & même les grandes rivieres portent un peu de ce ſel, & l'on en trouve très-rarement de grandes quantités. Ainſi l'on ne ſauroit dériver les effets de ce bain que des élémens purs, légers & fluides de l'eau. Elle amollit beaucoup extérieurement, porte les vieux ulceres à leur maturité & les nettoye, guérit des membres roidis, qui après des coups de feu ont perdu tout mouvement. Elle ſe conſerve pendant pluſieurs années dans des bouteilles bien bouchées.



ANGLETERRE.

I.

NOUS apprenons par des lettres de Londres, que M. Harrisson en est parti dans le mois de Mars dernier pour aller en mer, faire l'épreuve de sa Pendule pour les longitudes. Il emporte em même tems une Montre marine, qui lui servira apparemment, pour conserver l'heure dans les tems de grandes tempêtes. Selon ce qu'on nous marque, elles sont l'une & l'autre très-curieuses, & par leur construction & par leur exécution.

Ce M. Harrisson est le même dont il est parlé dans notre Journal de Mars de l'année passée, dans le précis historique des tentatives qu'on a faites pour découvrir les longitudes à la mer. Nous avons dit dans ce Journal, qu'il fit vers l'année 1736 un voyage à Lisbonne, pour éprouver sa Pendule: ainsi celui-ci est le second. Dans cette épreuve, elle ne donna pas l'heure avec la justesse nécessaire, pour avoir

par ce moyen la longitude avec la précision qu'exige l'acte du Parlement d'Angleterre. Cependant ce Parlement pour l'encourager, lui accorda il y a quelques années une gratification assez considérable. Cette récompense ayant donné à cet habile homme les moyens de continuer ses recherches sur cette découverte importante, il est parvenu après 25 ans de travaux à faire la Pendule dont il fait à présent l'épreuve. Si le succès couronne ses efforts, on aura les longitudes par la voie la plus courte, la plus simple & la plus facile de toutes; & l'horlogerie aura la gloire de sauver des milliers d'hommes, en fournissant à la navigation un secours si desiré & si important, la seule chose qui lui manquoit, peut-être, pour qu'elle fût portée à sa perfection. Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la persévérance de M. Harrisson, qui sans se décourager a passé plus de trente ans uniquement occupé de la découverte des longitudes. En effet la date de l'invention de sa premiere Pendule pour les découvrir est de 1729; il en fit l'épreuve en 1736: le succès imparfait de cette

épreuve, & la perte de huit ans de travail ne l'ont point arrêté. Il a persisté & il a travaillé pendant vingt-cinq ans à perfectionner sa Pendule; on nous mande qu'on en attend beaucoup, & qu'on croit que par son moyen on aura en effet les longitudes.

Un tems si considérable employé pour porter cette Pendule à sa perfection, montre bien que dans des matieres de cette nature, il ne peut pas résulter de grands avantages des prix ordinaires que les Académies de l'Europe proposent, parce qu'elles exigent des recherches trop nombreuses, & sur-tout des expériences trop multipliées, pour que dans l'espace d'un an, de deux ou même de trois, on puisse inventer des machines, les exécuter, & les éprouver suffisamment pour les donner ensuite comme capables de remplir l'objet du Prix proposé. Il faut des récompenses d'une autre espece, qui soient suffisantes pour échauffer l'émulation des habiles gens, & leur faire esperer que s'ils se livrent entierement à une recherche; s'ils y sacrifient la plus grande partie de leur vie, ils en seront récompensés, au moins un jour,

d'une maniere digne de leurs efforts & de leur génie. Tel est, on peut le dire, la récompense proposée par le Parlement d'Angleterre, & si jusqu'ici elle n'a pas encore procuré la découverte des longitudes; elle a valu aux Anglois les Tables de la Lune de l'illustre M. Halley, l'Octane de M. Halley & *la Chaise marine* de M. Irwin, par laquelle on observe à la mer presqu'aussi facilement que sur terre. De toutes les machines proposées jusqu'ici *pour la découverte des longitudes*, cette chaise & la Pendule de M. Harrison sont celles qui semblent le plus approcher du but. On attend avec impatience le retour de ce dernier pour savoir quel aura été le succès de sa Pendule, ce que le Parlement d'Angleterre décidera au sujet des machines de ces deux célebres contendans, & qui des deux remportera un Prix également glorieux par sa grande importance, & par l'extrême difficulté du sujet.

I I.

On vient de publier à Londres les dessins de deux Cartes, l'une géohydrographique de Belle-Isle, & des côtes

maritimes de la Bretagne, où l'on voit la presqu'isle de *Quiberon*, les isles de *Houat* & de *Hédic*, & le passage de la flotte Angloise dans ces environs: l'autre un plan géométral du Palais, de l'enceinte & de la citadelle de Belle-Isle, l'un & l'autre levé avec la plus grande exactitude par M. Robertson, Capitaine d'Escadre de l'Amiral *Lord Graham*, & Ingénieur de S. M. Britannique à Londres; chez Jeffries, 12 Mai 1761. M. Desnos, Ingénieur-Géographe pour les Globes & Sphere, rue S. Jacques à l'enseigne du Globe, a reçu ces deux Cartes qu'il se propose de graver sur une même planche, & qu'il mettra en vente. Le 5 Juin, tems de la publication de l'Atlas méthodique & élémentaire de géographie & d'histoire, dédié à M. le Président Hainault, par M. Buy de Mornas, Professeur, que l'on trouve chez lui, & autres Cartes des plus nouvelles.



ITALIE.

I.

DE BOLOGNE.

ENFIN nous jouirons du grand Ouvrage que le R. P. Martini, Académicien Philarmonique & de l'Institut de Bologne, médite depuis si longtems sur la Musique. Le premier tome qui vient de paroître renferme l'histoire de la Musique des Hébreux, des Egyptiens, des Chaldéens & des autres peuples orientaux. L'Auteur y a joint trois dissertations: la premiere a pour objet le chant naturel des hommes; il s'agit de savoir dans la seconde si les Anciens ont connu notre contrepoint, & s'ils en ont fait usage. Cette question, inutilement agitée depuis très-long-tems & par les plus savans hommes, est enfin résolue. La troisieme roule sur le chant des Hébreux & sur les instrumens dont ils se servoient dans le temple. Ce premier volume est encore enrichi de trois Index d'une grande utilité: dans le premier on a

mis sous les yeux du Lecteur non-seulement les Ouvrages des Auteurs cités, mais encore les différentes éditions de ces Ouvrages: dans le second, les matieres traitées dans le corps du vol. & dans le troisieme, les termes anciens de la Musique avec les termes modernes qui leur correspondent.

Ce tome imprimé en deux formats, c'est-à-dire, *in*-4°. & *in-fol.* est orné de vignettes, de culs-de-lampes & de plusieurs planches en taille douce qui toutes ont trait à la matiere. Le prix du volume *in*-4°. est de 20 paules, celui du volume *in-fol.* est de 36 paules.

Nous attendons avec impatience cet important Ouvrage que le savant Auteur nous a promis lui-même de nous faire parvenir.

II.

BARBOLOGIA. « La Barbologie *ou* » Dissertation sur la Barbe, par M. » Vanetti, Chevalier du S. E. R. » &c. chez Marchesan, à Roboretti » pag. 174. 8°. »

LA Barbe, qu'on a regardée tour-à-tour comme un ornement ou comme

une superfluité incommode, a éprouvé beaucoup de révolutions dans les tems différens & chez les Peuples divers. Il paroît que les premiers mentons rasés ne furent pas ceux des grands hommes. La Barbe a été chez la plûpart des Peuples une affaire d'état. Mais le luxe, avec lequel elle ne s'accorde pas, semble l'avoir entierement proscrite.

M. Vanetti disserte sérieusement & savamment sur les différentes révolutions qu'a éprouvées la Barbe chez les Hébreux, chez les Grecs & chez les Romains. Ses recherches l'ont conduit à des découvertes fort curieuses. L'endroit le plus clair & le mieux prouvé de son Ouvrage n'est pas celui où il soutient, contre Van-Helmont, qu'Adam fut créé avec de la Barbe. Il est bien difficile de porter la lumiere jusqu'à une Antiquité si reculée.

Fin du Journal de Mai.

TABLE DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues,

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

SUEDE.

SUISSE.

ERRATA de ce Volume.

Page 54, *Lettre de M. le Ch. de Loys*, lisez *de M. Charles de Loys.*
Page 118, ligne 17, *les vues*, lisez *ses vues.*
Page 119, ligne 17, *ce fondement*, lisez *le fondement.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 26 mai 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

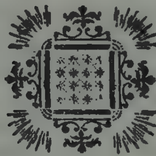
JOURNAL ÉTRANGER.

JUIN 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé Arnaud.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez Jacques-François Quillau, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

On souscrit A Paris *chez* Quillau, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

AN Inquiry into the beauties of Painting, aud. &c.

« RECHERCHES sur les beautés de » la Peinture & sur le mérite des » plus célebres Peintres anciens & » modernes; par *Daniel Webb.* A » Londres, chez *R. & J. Dodsley*, » 1760, *in*-12. 200 pages. »

Troisieme & dernier Extrait.

Dialogue VI. *Du Clair-obscur.*

Je suis bien persuadé, dit l'un des interlocuteurs de ce dialogue, que malgré toute la peine que vous avez prise pour vous former une juste idée du

clair-obscur, d'après les Ecrits de Vasari, de Félibien & des autres, un simple coup-d'œil sur un tableau du Correge vous en a plus appris que tout ce que vous avez jamais lu. Mais en traitant de la connoissance que les Anciens avoient du clair-obscur, nous n'avons pour nous guider ni les Ouvrages (*a*) ni les Ecrits de leurs Peintres. Heureusement cependant leurs Auteurs classiques étoient grands admirateurs de la Peinture : de-là leurs fréquentes allusions à cet Art, & les métaphores qu'ils en empruntent sans cesse ; ces Ecrivains nous ont laissé les descriptions de différens tableaux, ils se sont surtout attachés à en peindre les grands effets ; c'est de-là que nous devons tirer la lumiere dont nous avons besoin. Le retour des mêmes effets, dans la

(*a*) Il ne faudroit pas citer ici les tableaux qu'on a trouvés à Herculanum ; ils seroient peu propres à donner une grande idée du mérite des anciens Peintres : on y trouve quelques beautés éparses, mais ce sont des beautés de l'*Art expirant*, comme dit Pline en se plaignant amerement qu'il n'y avoit plus de grands tableaux de son tems : *Nulla nobilis Pictura.*

Peinture comme dans la nature, suppose l'action des mêmes causes ; & lorsque nous trouvons que ces effets correspondent exactement avec les observations que nous avons faites nous-mêmes sur les Ouvrages des Modernes, cette analogie doit nous faire conclure avec assurance qu'ils ont été produits par les mêmes moyens.

Telle est la méthode que notre Auteur a suivie dans tout son Ouvrage, en comparant la Peinture ancienne avec la moderne. Ces inductions en effet sont plus concluantes que des assertions positives ; nous sommes plus disposés à être trompés par l'autorité que par la raison des choses ; cependant il faut bien prendre garde de pousser trop loin cette méthode d'analogie & de prendre l'exagération de l'enthousiasme pour l'expression du sentiment & de la vérité. Nous développerons cette idée plus bas.

Longin observe (*a*) que *si l'on place sur le même plan d'un tableau deux objets, l'un éclairé, l'autre dans l'ombre ; le premier se détache & paroît plus voi-*

(*a*) *Traité du Sublime*, Ch. 15.

sin de l'œil : ainsi lorsqu'un Peintre veut donner du relief à quelque partie d'une figure, comme à la gorge d'une femme, il jette les extrémités dans l'ombre ; alors ces parties s'éloignent de l'œil, & les parties intermédiaires acquierent par-là une juste rondeur. De cette loi fort simple se déduit toute la magie du clair-obscur ; non-seulement les parties se distinguent les unes des autres, mais encore elles se détachent du fond, elles paroissent environnées d'air & présentent à l'imagination toute la vérité, toute l'énergie de la nature même. Philostrate dit en décrivant un tableau de Venus : *La Déesse n'a pas l'air d'être peinte ; elle sort du tableau, comme si elle vouloit être poursuivie.* Un autre Ecrivain (*a*) remarque que dans un tableau *le contour de la partie éclairée doit se fondre & se perdre, pour ainsi dire, dans l'ombre ; car c'est de cet artifice, joint à l'avantage du coloris, que dépendent la vie & la vérité des objets.* Ce passage exprime d'une maniere sensible la partie du clair-obscur la plus délicate &

(*a*) *Theagis Pythagoricus, ap. Stobæum.*

en même tems la plus savante, celle que les Italiens appellent *sfumatezza* (*a*) & dans laquelle excelloit sur-tout le Correge. Que ceux qui refusent aux Anciens la connoissance du clair-obscur réfléchissent sur ces endroits de Pline. *La ligne des contours*, dit cet ingénieux Observateur des Arts, *doit se terminer de maniere qu'elle semble annoncer encore quelque chose après elle, & qu'elle fasse deviner même ce qu'elle cache.* Il dit, en parlant de Nicias l'Athénien (*b*) : *Il observa la distribution des ombres & des jours, & s'attacha sur-tout à faire sortir les figures de la toile ;* & à propos de l'Alexandre peint par Apelle en Jupiter foudroyant (*c*) : *Il semble que les doigts s'élancent en avant & que le foudre soit hors du tableau.* Où donc ces Ecrivains auroient-ils pris l'idée des plus heureux & des plus frappans effets du clair-obscur, si ce n'étoit dans

(*a*) Pourquoi ne dirions-nous pas en françois *sfumatesse*, comme on a dit *morbidesse* de l'italien *morbidezza ?*
(*b*) Pl. hist. lib. 35-11.
(*c*) Lib. 35-10.

les Ouvrages des Peintres ? Que pourroit-on dire aujourd'hui de plus expressif du pinceau magique du Correge & du Titien ?

Lorsque différens objets se présentent ensemble à la vue, on peut observer qu'ils ne paroissent pas tous avec le même éclat ; chacun d'eux reçoit & réfléchit différemment les rayons de lumiere relativement à sa forme & à sa position. Cette variété qu'on remarque dans la nature étant conservée dans l'imitation, donne à un tableau l'air de vérité le plus frappant. L'œil rencontrant dans la copie les effets qu'il a observés dans l'original, oublie l'Art & reçoit cette nouvelle création comme si elle sortoit des mains de la Nature. C'est à cette propriété du clair-obscur, que Philostrate fait allusion sans doute, lorsqu'il propose aux Peintres d'imiter les montagnes, les forêts, les rivieres & l'*air* qui les environne. Or on ne peut représenter l'air que par ses effets, lesquels ne sont sensibles que par les apparences relatives des objets qui y sont contenus ; mais la différence qui naît des distances respectives des objets est la plus frappante & la plus

étendue. Cette différence s'exprime par la diminution des formes & par la dégradation des couleurs. La diminution des formes est réglée par les loix de la perspective; mais la dégradation des couleurs ne peut être déterminée que par l'œil & appartient au clair-obscur. Nous n'accumulerons pas ici les autorités pour prouver que les Anciens ont très-bien connu l'application de ces deux loix; nous citerons seulement un passage remarquable de Philostrate sur la dégradation des couleurs dans des objets vus au-travers de l'eau. « Le poisson le plus près de la surface, dit cet Ecrivain, paroissoit noir; le suivant l'étoit un peu moins; celui qui étoit un peu plus loin commençoit à échapper à la vue. Ceux-ci étoient dans l'ombre, ceux-là avoient la couleur de l'eau; d'autres n'avoient plus qu'une teinte vague & indéterminée : car à mesure que l'œil s'enfonce dans l'eau, la vue devient trouble & confuse. »

L'Auteur Anglois attaque ici l'opinion des Sculpteurs modernes qui ont essayé d'imiter dans les bas-reliefs les effets du clair-obscur. Il n'y a, dit-il,

que la premiere ligne de leurs figures qui repose sur un plan, les autres sont suspendues; &, contre toutes les loix de la nature, à mesure qu'elles s'éloignent de l'œil & qu'elles diminuent de proportion, elles s'élevent en hauteur; ensorte que les pieds de la seconde figure sont souvent paralleles aux genoux de la premiere. Les Anciens étoient trop sages pour tomber dans une semblable absurdité; le premier but qu'ils se proposoient dans tous leurs Ouvrages, étoit un bon effet; & rien ne pouvoit en produire un plus mauvais que cette pratique. Aussi voyons-nous qu'en Sculpture ils n'ont pas essayé d'exprimer les distances des objets autrement que par une simple diminution du relief, & ils ont laissé à la Peinture ce que la Sculpture ne pouvoit pas s'approprier, l'illusion du clair-obscur.

Ainsi ce que l'Auteur Anglois regarde comme une preuve du bon goût des Anciens (*a*), a été regardé par

(*a*) Cette accusation vient d'être renouvellée & fortifiée de nouvelles preuves dans les *Réflexions sur la Peinture* de M. Falcon-

d'autres comme une preuve de leur ignorance; & parce qu'ils n'ont pas introduit dans la Sculpture les loix du clair-obscur, qui sont étrangeres à cet Art, on les a soupçonnés de n'avoir pas connu les rapports de ces mêmes loix avec la Peinture, d'où elles dérivent naturellement.

Quelques Auteurs qui sentoient bien que le clair-obscur, porté jusqu'à un certain degré, tenoit à l'essence même de la Peinture, n'ont pas refusé aux Peintres anciens une connoissance au moins superficielle de cette partie de l'Art; mais ils ont cru que cette connoissance n'étoit que l'effet de l'imitation, & non le produit de la Science & des principes. Parmi les autorités qui confondent cette opinion, on cite celle de Ciceron qui, dans son traité de l'*Orateur*, parle des jours & des ombres de l'Eloquence, & propose aux Orateurs d'imiter l'Art des Peintres

net. Cet excellent Artiste prétend assujettir le bas-relief, comme la Peinture, aux loix du clair-obscur. Le Lecteur peut comparer ses principes avec ceux de M. Webb.

dans le clair-obscur. Voici le passage latin, qui perdroit à être traduit. *Sed habeat tamen illa in dicendo admiratio, ac summa laus* umbram *aliquam & recessum, quò magis id quod erit* illuminatum, *extare atque eminere videatur.* De Orat. *Lib.* 3.

Notre Auteur, zélé pour l'honneur de la Peinture ancienne, invoque les témoignages des meilleurs Ecrivains de l'antiquité; les Historiens, les Orateurs, les Poëtes, les Critiques déposent en faveur de son opinion; & cette foule de témoignages réunis forme un corps de lumiere qui met la question dans le plus beau jour & semble la décider à l'avantage des Peintres de l'antiquité.

Si les passages, sur-tout des Poëtes, dont s'autorise M. Webb, ne sont pas tous aussi concluans qu'ils le lui paroissent, ils sont du moins toujours choisis avec goût & appliqués ingénieusement. Nous citerons pour exemple ces beaux vers de Virgile, où Enée sortant du nuage dont Venus l'avoit enveloppé, se présente aux yeux de Didon.

Circumfusa repentè
Scindit se nubes, & in æthera purgat apertum;
Restitit Æneas, claraque in luce refulsit,
Os humerosque Deo similis: namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ
Purpureum, & lætos oculis afflarat honores.

Il y a, dit l'Auteur Anglois, un effet si pittoresque dans cette description, elle offre à l'imagination une énergie si frappante de clair-obscur, que le Poëte avoit sans doute conçu son idée sur la vue de quelque beau tableau de son tems. Il est aisé, ajoute-t-il, de reconnoître les idées que les Arts empruntent les uns des autres; les lumieres qu'ils se communiquent respectivement réfléchissent leurs beautés mutuelles avec plus de force & d'éclat. Cette heureuse harmonie des Arts agit sur nos ames comme l'accord de deux voix assorties; l'idée qu'elles expriment est la même, mais l'effet acquiert une double énergie par leur réunion. Lorsque notre imagination sera échauffée par la description du Laocoon de Vir-

gile, jettons les yeux sur celui du Vatican; ses douleurs nous paroîtront plus aiguës & ses cris plus perçans; notre ame, préparée par le charme de la Poésie, s'ouvrira plus aisément aux nouvelles impressions de l'Art du Statuaire.

Les Grecs, chez qui tous les Arts n'étoient que les branches d'un systême général, avoient bien connu toutes les ressources qu'on peut tirer de l'action réunie de plusieurs Arts combinés; Elien parle d'un Peintre qui avoit représenté un Soldat combattant. Il fit apporter son tableau dans la place publique, mais couvert d'un rideau; des instrumens qu'il avoit placés par-derriere firent entendre tout-à-coup des chants belliqueux; & lorsque l'Artiste vit que l'effet de la musique avoit enflammé l'ame du spectateur, il tira brusquement le voile & découvrit son tableau. Le mouvement que la Musique avoit imprimé à l'imagination des spectateurs, se répandit sur la figure qui s'offrit à leurs yeux; ils virent un Soldat vivant; ils le virent se mouvoir, marcher, fondre sur l'ennemi: & l'illusion dura aussi long-tems que l'é-

branlement qu'avoit communiqué la Musique.

M. Webb se plaint que les Artistes modernes n'ont pas l'esprit assez cultivé par l'étude, sur-tout par la lecture des Poëtes. Que de richesses un Peintre ne pourroit-il pas transporter dans un tableau, des Poésies de Milton & du Tasse! Voyez ces vers de l'Homere Italien:

Così dicendo, fiammegiò di zelo
Per gli occhi fuor del mortal uso accensi:
Poi nel profundo de' suoi rai si chiuse,
E Sparve.

« Quelle image à rendre pour un » grand Coloriste, que celle d'un Ange » qui s'enfonce & se perd dans le » tourbillon de lumiere qui l'environne! Il n'y a que quelques tableaux » du Correge qui approchent de ces » idées poétiques. Nous reconnoissons » dans ses Anges les habitans du Ciel, » tout rayonnans de gloire, tout brillans de lumiere: leurs teintes claires » & animées respirent la divinité; ils » voltigent dans les airs comme ces » nuages légers qui traversent l'horison; ils tombent du ciel comme la

» pluie par un soleil d'avril. » C'est ainsi que s'exprime le véritable enthousiasme des Arts qu'allume le sentiment profond du beau. M. Webb, en parlant de la Poésie & de la Peinture, devient Peintre & Poëte lui-même.

DIALOGUE VII. *De la Composition.*

Un tableau d'histoire est la représentation d'une scene dramatique. On peut donc, en traitant de la composition, la diviser en deux parties: l'une théâtrale, l'autre dramatique: c'est-à-dire, l'une d'optique & l'autre d'action. L'excellence de la premiere consiste dans la disposition agréable des figures qui composent l'action. Quelque frivole que puisse paroître à quelques personnes le plaisir qui résulte de cette disposition, il n'est pas moins fondé dans la nature; & quel qu'en soit le principe, nous ne pouvons pas douter de l'effet. Notre œil se fixe avec plaisir l'élégante distribution d'un tableau de Lanfranc, de Pierre de Cortone; mais il se promene froidement sur les compositions décousues d'un Dominiquin, & il desireroit quelque chose de plus

flatteur dans celles du grand Raphaël même. C'eſt une opinion aſſez généralement reçue que les Peintres anciens ne mettoient dans leurs tableaux qu'une compoſition auſſi ſimple que celles de leurs bas-reliefs; mais il eſt encore aiſé de démontrer juſqu'à quel point ils ont porté la perfection dans cette partie eſſentielle de l'Art. Nous ne nous arrêterons pas ſur les témoignages divers que l'Auteur Anglois a recueillis pour appuyer ſon opinion; nous aimons mieux préſenter à nos Lecteurs une digreſſion intéreſſante ſur les cauſes naturelles de la ſupériorité des Artiſtes Grecs.

Un tableau, comme un Poëme dramatique, comprend d'abord le ſujet ou la fable : 2°. le plan ou l'ordonnance : 3°. les caracteres ou les mœurs : 4°. les paſſions qui naiſſent de ces caracteres. Philoſtrate, en parlant de la compoſition d'un tableau, l'appelle expreſſément *le drame du Peintre*. (Τὸ δρᾶμα τοῦ ζωγράφου) Pline exprime la même idée, lorſqu'il dit de Nicophane : *Cothurnus ei & gravitas Artis*. Mais nous jugerons mieux de la juſteſſe de cette explication par des

exemples que par des autorités. Nicias, l'un des plus grands Peintres de la Grece, diſoit que le ſujet n'étoit pas moins important dans une peinture que la fable dans un poëme, & par conſéquent que les grandes actions étendoient & élevoient le génie du Peintre, comme les actions baſſes & communes l'abaiſſoient & le rétréciſſoient. Mais quel avantage les Anciens n'avoient-ils pas à cet égard ſur les Modernes? Combien d'événemens glorieux & intéreſſans ne leur fourniſſoit pas leur hiſtoire? Combien d'idées ſublimes & même pathétiques ne puiſoient-ils pas dans leur mythologie? Leurs Dieux ſoumis aux mêmes ſentimens, aux mêmes paſſions que les hommes, les ſurpaſſoient ſeulement en grace, en majeſté, en beauté. Le partage des Artiſtes modernes eſt bien différent : employés par des Prêtres & par des Princes pieux, leurs ſujets ſont pour la plûpart empruntés d'une Religion qui fait profeſſion de ſubjuguer & d'anéantir les paſſions dans l'homme; leurs perſonnages ſont pris dans les dernieres conditions de la ſociété : des hommes d'une baſſe naiſſance &

de mœurs auſteres ſont leurs héros; le Sauveur même n'eſt peint dans aucun tableau avec un grand caractere : ſes cheveux longs & plats, ſa barbe à la Juive, ſon appareil ſimple excluent la nobleſſe; & l'humilité & la réſignation qui le caractériſent ſont des qualités divines, mais nullement pittoreſques. Qu'on eſſaie de comparer un moment, comme ſujet de Peinture, Jeſus-Chriſt le fouet à la main *chaſſant les vendeurs du temple*, à un Alexandre armé du tonnerre & prêt à le lancer ſur les nations rebelles, & l'on verra combien les fables des Grecs étoient plus favorables à la Peinture qu'une Religion pure, chaſte & ſainte, telle que la nôtre.

Ce n'eſt pas ſeulement dans le ſublime, c'eſt auſſi dans le pathétique, que les Anciens avoient un avantage infini ſur les Modernes. Les ſouffrances des Martyrs ſont ordinairement de leur propre choix; ils obéiſſent aux volontés du Ciel & ils tiennent à la main le gage de leur victoire. Lorſque S. André baiſe la croix ſur laquelle il va être cloué, nous devons être édifiés par cet exemple courageux de piété

& de zele; mais nous ſentons foiblement les peines d'un homme qui les ſent ſi peu lui-même. Notre ame ſera bien autrement émue du ſacrifice d'Iphigénie. Belle, jeune, innocente & malheureuſe, nous la regardons comme la victime d'un Oracle injuſte; elle eût été en vivant l'objet de l'amour public, elle eſt en mourant l'objet de la pitié univerſelle.

Le génie de nos Peintres s'épuiſant ſur des crucifiemens, des ſaintes familles, des cenes, &c. manque de vigueur & d'habitude dans les ſujets qui appellent le pathétique ou le ſublime. Nous en avons un exemple dans le beau tableau de la transfiguration de Raphaël. Jeſus-Chriſt élevé par une force divine, environné de gloire & ſe revêtant de la divinité, eſt un ſujet vraiment ſublime; mais il eſt aiſé de voir que le Peintre n'étoit pas rempli de cette chaleur d'enthouſiaſme, de ces idées de majeſté qui convenoient au ſujet; ſon pinceau eſt timide & inégal : ce qu'on ne remarque pas lorſqu'il deſcend au pied de la montagne, pour exprimer les ſentimens divers des Apôtres. Il faut convenir que le génie de

Raphaël étoit particulierement propre à peindre ces mouvemens de l'ame simples & délicats, dans lesquels il entre plus de sentiment que de passion. C'est la sphere de ce grand Peintre, c'est-là que nous devons étudier & admirer Raphaël.

Une des propriétés les plus essentielles de la Peinture, & celle dont les Anciens ont le mieux senti l'importance, c'est l'expression des caracteres ou des mœurs. Les Grecs appelloient expressément la Peinture *un Art représentatif des mœurs.* (Ἠθοποιὸς τέχνη) Aristote, dans sa Poétique, appelle Polygnote *le Peintre des mœurs.* Nous avons cité ailleurs le trait du Philosophe Chrysippe qui d'après les tableaux de ce Peintre, dictoit des leçons de sagesse & de vertu aux Athéniens; mais cet art de représenter l'homme intérieur supposoit dans les Artistes un esprit enrichi par l'étude & fécondé par la méditation. Les Peintres Grecs s'approprioient les idées des Historiens & des Poëtes; ils transportoient sur la toile les mouvemens de l'éloquence; tout ce qui les environnoit tendoit à élever leur ame & à enflammer leur

imagination. S'il s'étoit trouvé parmi les Modernes un génie heureux qui, sans avoir les mêmes ressources & les mêmes moyens, eût produit les mêmes effets, quels éloges ne mériteroit-il pas? Tel est le divin Raphaël. Il traite de nouveaux sujets, il invente de nouveaux caracteres; l'action la moins pittoresque semble, lorsqu'il la traite, avoir été destinée à la Peinture. Jesus-Christ donne les clefs à Pierre: que cet incident est aride & stérile! Mais le pinceau de Raphaël, comme la verge de Moyse, fait jaillir une source du sein même du rocher.

Cette facilité qui est le don du génie & l'image de la vérité, ne consiste pas tant, comme on peut l'imaginer, dans la prompte exécution d'une idée qu'on a conçue, que dans la perception immédiate de la justesse de cette idée, dans une connoissance profonde du cœur humain, de ses affections diverses & de la juste mesure de leurs influences sur nos gestes & sur nos mouvemens. Cette qualité, que les Anciens regardoient comme le sceau du genie, que méconnoît & que rechercheroit en vain la foule des Peintres modernes, repose

sur le pinceau d'un Raphaël, d'un Correge, d'un Leonard de Vinci. Nos Artistes, contens d'avoir donné un air de beauté à leurs figures & une bonne disposition à leurs draperies, abandonnent l'expression à l'effet accidentel des traits. Leurs personnages ressemblent aux compagnons d'Enée, & n'ont qu'une même physionomie: *Fortemque Gyam, fortemque Cloanthum;* ce ne sont que des échos différens d'une idée pauvre & commune. La plûpart des caracteres paroissent étrangers au sujet: au lieu de placer le Bacchus & l'Ariane du Carrache dans un char de triomphe, on pourroit mettre la maîtresse dans le char, & le faire traîner par l'amant. Les meilleurs Peintres même manquent en général de goût & de vérité dans le choix des caracteres. Le Dominiquin, qui excelle à peindre les enfans, leur donne souvent des expressions qui ne conviennent point à leur âge: il n'avoit qu'une expression à leur donner, c'est celle de la crainte; justement ou non, on les voit toujours effrayés. Parrhasius auroit pû apprendre au Dominiquin qu'une innocente sécurité est en général le ca-

ractéristique le plus vrai de l'enfance. *Il peignit deux enfans*, dit Pline, *dont l'air exprimoit la sécurité & la simplicité de cet âge innocent.*

Les Artistes Grecs non-seulement surpassoient les Modernes dans la propriété des caracteres, ils étoient même quelquefois supérieurs à leurs propres Poëtes. Comparons le Vulcain d'Homere avec celui d'Alcamene. Le premier, au banquet des Dieux, marche en boîtant & *excite un rire immense dans la troupe céleste.* Ciceron loue Alcamene d'avoir peint un Vulcain debout & vêtu, dans lequel il avoit exprimé (*a*) un mouvement léger de *claudication* qui ne le défiguroit pas. Il faut convenir que le Statuaire avoit mieux connu la décence & la noblesse qu'Homere lui-même.

Après avoir envisagé le caractere dans l'expression tranquille des mœurs, M. Webb le considere dans ses plus violens effets, dans les passions. Cice-

---

(*a*) *Athenis laudamus Vulcanum eum quem fecit Alcamenes, in quo stante atque vestito, leniter apparet claudicatio non deformis.* Cic. de nat. Deor. *lib.* I.

ron

ton a observé que chaque mouvement de l'ame a une physionomie qui lui est propre : *Omnis enim motus animi suum quemdam à natura habet vultum.* De Orat. *lib.* 3. « N'avez-vous pas remar» qué, dit Seneque (*a*), combien le » courage imprime à l'œil de fier» té, combien la prudence lui donne » d'attention, le respect de modestie » & de tranquillité, & la joie de sé» rénité, &c. » Si les mouvemens intérieurs de l'ame vont se peindre ainsi dans les regards, combien leur expression sera-t-elle plus sensible par le caractere général de la physionomie & par son accord avec tous les mouvemens du corps! Saisir & fixer ces symptômes de nos sentimens intérieurs ; leur donner le juste degré d'expression qui leur convient ; rendre, pour ainsi dire, l'ame visible, voilà le grand but de la Peinture dramatique.

J'ai souvent pensé, dit l'Auteur, en

(*a*) *An non vides quantum oculis det vigorem fortitudo, quantam intentionem prudentia, quantam modestiam & quietem reverentia, quantam serenitatem lætitia, quantum rigorem severitas, quantam remissionem hilaritas?* Ep. 106.

examinant en détail le Laocoon, que si l'on avoit seulement découvert le pied de cette figure étonnante, le gonflement des veines, la tension des nerfs, le mouvement irrégulier des muscles auroient suffi pour donner une idée de cette violence de douleur qui est si admirablement exprimée sur le visage & par tout le corps. Les Statuaires n'avoient d'autre avantage sur les Peintres que celui d'employer des matériaux plus solides ; doués d'un génie égal, formés par la même éducation, animés par les mêmes ressorts, les deux Arts s'avancerent ensemble à la perfection. Si Praxitele est loué par Diodore de Sicile pour avoir fait passer sur le marbre toutes les passions de l'ame humaine, Pline donne les mêmes éloges au pinceau d'Aristide ; il n'est pas probable que des hommes de Lettres, des hommes de goût, qui sentoient, qui admiroient le caractere divin de l'Apollon, la beauté & la tendresse de la Venus, l'expression admirable du Laocoon, célébrassent dans les ouvrages de leurs Peintres ces mêmes beautés, si elles n'y eussent pas été sensibles au même degré.

Quel Peintre oseroit aujourd'hui exécuter ce tableau d'Aristide, où une femme expirante d'une blessure qu'elle avoit reçue dans le sein, sembloit repousser son enfant qui cherchoit ses mammelles? On appercevoit, dit Pline, sur le visage de cette mere la crainte que son lait n'étant tari, son enfant ne suçât du sang. Jusqu'où ce Peintre n'avoit-il pas porté l'étude du cœur humain pour pénétrer ainsi dans ses replis les plus profonds? Quel art ne falloit-il pas pour rendre ce tendre mouvement de l'amour maternel, sensible au milieu des horreurs de la mort !

Si les Artistes anciens sont admirables dans leurs productions, il faut convenir qu'ils ont été heureux d'avoir trouvé des critiques si éclairés, si dignes de sentir le mérite de leurs ouvrages & d'en faire passer le sentiment à la postérité.

En effet les descriptions de tableaux que les Anciens nous ont laissées, sont pour la plûpart si justes, si énergiques, qu'on peut les regarder comme des copies de ces originaux divins. Les Modernes n'ont pas le même avantage ; le souvenir de leurs ouvrages se perdra

avec leurs couleurs. Lorsque l'Arioste loue Michel-Ange dans ce vers si connu :

Michel, piu che mortal, Angel divino,

cet éloge n'est qu'une exagération qui ne laisse aucune idée, & c'est peut-être parce que l'Artiste n'en avoit fait naître aucune au Poëte.

On ne peut se dissimuler que ce trait de critique ne soit très-injuste : quel Peintre réveillera des idées & des sentimens, si le grand, le terrible Michel-Ange n'inspire rien à un Poëte? D'ailleurs quelles sont les peintures de l'antiquité qui ayent été présentées d'une maniere plus grande, plus animée, plus énergique que les ouvrages des Raphaël, des Titien, des Correge, des Poussin n'ont été décrits par Vasari, par Bellori, &c. ? Que M. Webb lise seulement dans Bellori la description de *la Communion de S. Jérôme* par le Dominiquin, & de *l'Extrême-Onction* par le Poussin ; il verra l'Historien devenir le rival de l'Artiste, prendre le pinceau lui-même & mettre l'action sous les yeux du Lecteur. « Les ta» bleaux de Raphaël sont des choses

» vivantes, dit Vasari ; les chairs y » palpitent; on en voit l'esprit & l'ame; » les sens y sont en mouvement, & la » vie n'a rien de plus animé. » C'est un grand Peintre qui s'exprime ainsi : Pline & Philostrate ont-ils jamais parlé des tableaux d'Apelle & d'Aristide avec plus de sentiment, de chaleur & d'énergie ? L'enthousiasme porté jusqu'à un certain degré, éclaire & féconde; poussé trop loin, il égare & détruit. Revenons à l'Auteur Anglois.

Il parcourt les différens ouvrages de Raphaël, il les analyse, les apprécie, leur oppose les peintures anciennes, d'après le plan & les principes que nous avons déja fait connoître. Voici le résultat de ses observations.

La différence la plus sensible qui se trouve entre les Peintres anciens & les modernes, c'est que ceux-là ont concentré dans un seul point toutes les forces de l'Art : au lieu que le génie de Raphaël, plus tranquille & plus abondant, répand sa lumiere sur une plus grande quantité d'objets. Mais le plus grand effet de la Peinture est de soulever, pour ainsi dire, les passions

par une impression soudaine & puissante; & c'est ce qu'elle ne produira jamais, si l'on s'attache à faire passer l'imagination par une chaîne d'idées successives. Dans les objets pathétiques, la Peinture tire peu de secours de la gradation des idées; différente en cela de la Poésie & de la Musique, qui acquierent de l'énergie par une succession de mouvemens rapide & toujours croissante. Les images de l'une & les vibrations de l'autre, douces au commencement, s'accumulent, s'élevent & agissent avec une force répétée qui s'empare de l'ame d'une maniere irrésistible. La Peinture suit un procédé tout opposé : le tableau est tout entier sous les yeux ; notre attention se fixe d'abord sur l'expression la plus frappante; & ce n'est qu'après en avoir épuisé tous les détails, que nous descendons à l'examen des mouvemens subordonnés : c'est-là une des raisons pour lesquelles la Peinture ne peut jamais transporter l'imagination & émouvoir les sens aussi puissamment que la Poésie & la Musique.

Peignez Venus apparoissant aux

yeux de son fils sur la côte d'Afrique; la beauté de la figure, la grace de l'action, la tendresse de l'expression, jointes à la richesse de la parure & à la magie du clair-obscur, frappent dans un même instant l'imagination du spectateur. En Poésie ces images sont successives, & plus elles se succedent rapidement, (ce qui prouve en cela la supériorité de la Peinture) plus la description est parfaite. On peut ajouter que la grace & la beauté affectent plus vivement le sens par l'image qu'en offre la Peinture, que par celles qu'en presente la combinaison des mots : d'où l'on voit qu'autant que la réalité est supérieure à la Peinture, autant la Peinture est, à cet egard, supérieure à la Poésie.

Mais le Poëte a des ressources qui compensent ces désavantages; il peut renouveller & varier ces mêmes impressions autant qu'il lui plaît; il peut étendre son action par un enchaînement de circonstances intéressantes; il peut faire plus : il appellera tous les sens à son secours, il relevera la peinture de la beauté par le charme d'une voix tendre & touchante, par le souffle

d'une odeur céleste (*a*), dont il embaumera les airs. Alors, suivant l'expression de Dryden, *le plaisir de l'oreille se joindra à celui des yeux, & le plaisir des sens doublera celui de l'ame.*

Je suis, dit M. Webb, un admirateur sincere de Raphaël, mais je suis plus touché d'une grande expression que de plusieurs petites. Il y a en général dans ces dernieres quelque chose d'équivoque & d'indécis ; elles sont plus souvent développées par l'imagination du spectateur que par le pinceau du Peintre; elles n'offrent aux uns que des idées imparfaites, & à d'autres elles en font naître de tout opposées. Je n'ai jamais trouvé deux personnes parfaitement d'accord sur les sentimens qu'elles attribuoient aux auditeurs de S. Paul. Lorsque l'intention d'un tableau a besoin d'être étudiée pour être sentie, l'effet doit nécessairement se diviser & s'affoiblir. Il n'en est pas ainsi dans le pathétique ou le

(*a*) *Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem Spiravere.* Æneid. *lib.* 1.

sublime. Le tableau de *la Mere mourante* d'Ariſtide, la *Médée* de Timomachus, l'*Alexandre* d'Apelle, offrent des idées évidentes & des expreſſions décidées; & il n'eſt pas plus poſſible de confondre que d'oublier les effets qu'ils produiſent.

Notre Auteur prévient enſuite les reproches qu'on peut lui faire ſur ſa partialité en faveur de l'antiquité. Si j'avois trouvé, dit-il, chez les Modernes des ouvrages comparables à ceux que j'ai cités des Anciens, je leur aurois donné la préférence; mais mon deſſein étoit bien plus de fixer les principes de l'Art que les prétentions des Artiſtes. Si l'on m'oppoſe que la prétendue ſupériorité des peintures anciennes exiſte plutôt dans les deſcriptions qu'on en a faites, que dans les ouvrages mêmes, je répondrai à l'objection quand on m'aura fait voir une production moderne, égale pour le ſublime à l'Apollon, pour l'expreſſion au Laocoon, pour la grace & la beauté à la fille de Niobé. L'Auteur Anglois termine ici ſon Ouvrage : terminons notre extrait par quelques réflexions.

Quelque puiſſantes que ſoient les

raiſons qu'apporte M. Webb pour prouver qu'à tous égards les Peintres de l'antiquité ſont infiniment ſupérieurs aux modernes; quelque propres qu'elles nous paroiſſent à juſtifier ſon enthouſiaſme, ne ſeroit-on pas fondé à regarder ſes éloges comme exagérés ? Il s'en faut beaucoup que l'on trouve dans les ſenſations qu'ont fait naître en différens tems les ouvrages des Arts, les nuances ou plutôt les degrés qu'on obſerve dans la marche de ces mêmes Arts. Dédale n'avoit fait que ſéparer les membres des ſtatues qui juſqu'alors n'avoient aucun mouvement, & cependant que n'a-t-on pas dit de Dédale ? Jamais les Phydias ont-ils été plus grandement, plus généralement loués ? Corelli, Pergoleſe ont-ils obtenu des éloges ſupérieurs à ceux qu'on a donnés à Orlando-Laſſo ? Enfin a-t-on jamais décerné aux divins ouvrages de Raphaël les honneurs que Florence décerna aux foibles productions de Cimabué ? Ce n'eſt point ſur la force & la vivacité des ſenſations que font naître les ouvrages de l'Art, qu'il faut meſurer leur beauté : le ſpectateur ne part jamais de ce qu'il eſt poſſible de faire

encore, mais bien de ce qu'on a fait juſqu'à lui; de ſorte que, quelque degré de perfection que l'Artiſte ajoute à l'Art, ſi le pas qu'il fait eſt moins conſidérable que celui qu'ont fait ſes prédéceſſeurs, il ne nous arrachera pas une admiration auſſi vive que celle que ſes prédéceſſeurs, quoique inférieurs en génie, ont inſpirée à leurs contemporains. Ce n'eſt pas que nous prétendions affoiblir les éloges que M. Webb donne aux ouvrages de l'antiquité; nous approuvons & nous partageons ſa juſte admiration : mais encore une fois, ſa façon de penſer ſur le compte des Modernes nous paroît injuſte à pluſieurs égards, & même dangereuſe. Il a voulu ſans doute faire un Ouvrage utile aux Artiſtes : ce n'étoit donc point à leur faire ſentir d'une maniere humiliante & dure, la diſtance qui les ſépare de la perfection, mais à leur fournir les moyens de la franchir, qu'il devoit s'attacher. Du reſte, quelque degré de confiance que le Lecteur accorde aux opinions de M. Webb, on ne peut méconnoître dans ſon Ouvrage un goût délicat & exercé, une imagination brillante, un eſprit éclairé,

facile, enrichi des tréſors de la belle antiquité, & qui ſait les répandre ſans ſéchereſſe & ſans profuſion. En un mot ſon ame eſt ſenſible, & *ſes yeux érudits;* il ſent vivement les beautés, & ſait remarquer les défauts : au lieu que la plûpart des prétendus connoiſſeurs paroiſſent ne ſentir que les défauts, & remarquent froidement les beautés (*a*).

(*a*) C'eſt une expreſſion de Philoſtrate que M. Webb connoît ſi bien & qu'il cite avec tant de complaiſance.



ARTICLE II.

LETTRE de M. Sulzer *à un de ses amis, où il expose le plan de son Dictionnaire sur les Arts & les Sciences, avec la différence qui se trouvera entre son Ouvrage & le Manuel-Lexique sur les Arts & les Sciences, de M. le Professeur* Gottsched.

S'IL ne s'agissoit dans cette Lettre que d'une querelle littéraire, nous n'aurions garde de la rapporter; mais non-seulement elle sert à faire connoître deux Ouvrages intéressans, elle renferme de plus des réflexions très-judicieuses & très-profondes sur la nature des Arts. Platon a dit (& qui ne l'a pas répété?) que les Arts se tenoient par la main, qu'ils se servoient & qu'ils s'éclairoient réciproquement. Le transport que les Grecs faisoient fréquemment des termes & des expressions d'un Art à un autre, prouve très-bien qu'ils avoient apperçu non-seulement les points par où les différens Arts se touchoient, mais encore les côtés par

lesquels ils se ressembloient; cependant nous n'avons encore à ce sujet aucun Ouvrage véritablement instructif. On nous parle beaucoup d'unité de principe & de différence de moyens, c'est-à-dire, que d'une part on nous fait envisager l'imitation comme le centre où doivent absolument aboutir tous les rayons qui partent du cercle des Arts; ce qui n'est pas vrai : & que de l'autre on nous fait remarquer que les sons ne sont pas des couleurs, ou, si l'on veut, que les yeux ne sont pas les oreilles; ce que très-certainement on n'a pas besoin d'apprendre. Ce n'est point à faire observer des différences palpables & qui ne sauroient échapper à personne, qu'il faut s'appliquer; c'est à surprendre, à faire appercevoir & à fixer par des exemples l'analogie fine & secrette qui regne entre les moyens sensiblement différens qui sont propres de chaque Art en particulier : & voilà l'objet que M. Sulzer se propose. Qu'il nous tarde de le voir rempli !

Je viens de parcourir le *Manuel-Lexique* de M. Gottsched : cet Ouvrage n'a ni dans le plan ni dans l'exécution aucune espece de ressem-

blance avec le mien; je continuerai donc mon Dictionnaire, comme si celui de M. Gottsched n'existoit pas.

J'avois d'abord imaginé que ce Professeur avoit vu mon *Prospectus* (*a*), & qu'emporté par son zele pour la gloire de sa patrie, il avoit voulu me prévenir, pour empêcher qu'un Ouvrage aussi important ne fût exécuté par un demi-Allemand, par un Suisse enfin; car M. Gottsched regarde les Suisses comme les corrupteurs du bon goût : de-là ces expressions qui lui sont si familieres, *cela est Suisse*, *cela sent les Alpes*, pour désigner des productions insipides, sauvages, ridicules. Une des choses dont ce célebre Professeur s'enorgueillit le plus, c'est de s'être opposé comme une forte digue à la propagation de ce goût que quelques Critiques Suisses ont eu la bonhomie d'adopter & qu'ils se sont empressés de répandre. Je croyois donc que le dessein de M. Gottsched avoit été de m'arracher la plume de la main; mais la seule lecture de sa préface m'a dé-

(*a*) M. Sulzer a fait paroître son *Prospectus* en 1757.

trompé. A proprement parler, son Libraire est l'auteur de son entreprise; quant à lui, s'il a su quelque chose de mon projet, ce n'a été que lorsque son Ouvrage étoit presque fini.

Vous trouverez étrange sans doute qu'un homme qui fait tous ses efforts pour répandre les Belles-Lettres en Allemagne, & qui se regarde comme le tuteur de ses compatriotes qu'il croit être sur ce point encore en minorité, ait ignoré l'annonce d'un Ouvrage aussi intéressant que celui dont je m'occupe; mais il est bien plus surprenant encore que nos meilleurs Poëtes, tels que Haller, Kleist, Klopstock, Bodmer, Lessing, Wieland, Gessner (*a*), &c. lui soient absolument inconnus; car s'il les connoissoit, les regarderoit-il comme les corrupteurs de la Poésie Allemande? D'ailleurs trois ou quatre ans s'étant écoulés sans voir paroître l'Ouvrage que j'avois annoncé; M.

(*a*) M. Gottsched s'est toujours déchaîné contre tous ces Poëtes. Flemming, Rachel, Amthor, Heraüs, Menante, Neukirch, Günther, &c. voilà les hommes qu'il estime, qu'il loue, qu'il admire.

Gottsched aura pu croire qu'épouvanté par les difficultés de mon entreprise, je l'avois abandonné, ou même que j'étois mort au milieu de mes travaux. En effet (*a*) comment pouvoit-il penser que quelqu'un employât plusieurs années à faire un Dictionnaire, lui qui dans l'espace d'une seule a composé le sien ?

Mais quand même cet homme célebre eût été instruit de mon projet ; plus j'y réfléchis, plus je me persuade que son dessein n'a pas été d'arrêter mon Ouvrage par la publication précipitée du sien. Ses vues n'ont rien de commun avec les miennes ; & très-certainement les principes d'après lesquels je travaille ne lui sont pas même venus dans l'esprit.

Laissons donc M. Gottsched cueillir ses lauriers & jouir tranquillement de sa gloire ; le chemin qu'il a pris ne mene point à celle que j'ambitionne.

Quoique vous connoissiez déja le plan de mon Ouvrage, vous ne serez pas fâché sans doute que je vous en

(*a*) Son *Prospectus* parut en 1758, & en 1759 le Livre fut imprimé.

donne une idée encore plus précise & plus nette.

Mon premier soin est d'abord de bien développer la nature & les propriété du *beau* dans les Arts, ou de creuser les sources du bon goût, d'en examiner la nature & de l'exposer aux yeux de mes Lecteurs sous tous ses aspects différens. Pour cet effet il m'a fallu en quelque sorte esquisser tous les Ouvrages de goût depuis l'Architecture jusqu'à la Poésie. Vous sentez parfaitement que je ne pouvois comparer les beautés telles qu'elles se montrent dans des productions dont l'objet & les procédés sont si différens, sans avoir appris auparavant à connoître la nature & les propriétés du *beau*, & que c'étoit-là le seul moyen de présenter distinctement à l'esprit ce que le goût ne saisit & ne sent que très-obscurément.

Quand une fois on a connu la nature du beau, on peut commencer à chercher les raisons du plaisir qu'il nous fait. Il faut qu'il y ait quelque chose dans la nature de l'ame humaine, & même dans la nature universelle de l'être pensant, par où l'effet

du *beau* ou du *bon* relatif au goût puisse être rendu clair & sensible : c'est un des objets que je me propose d'approfondir le plus.

Par-là non-seulement j'ouvrirai aux Philosophes un vaste champ à de nouvelles recherches psycho-logiques, mais encore je mettrai les Critiques en état de porter la théorie du goût à une certitude qui approchera de la certitude mathématique. Ce que Leibnitz avoit espéré de ses principes de Métaphysique relativement à la Morale, je compte l'obtenir de mes recherches relativement au goût.

M. Gottsched n'a pas jugé à propos de porter ses regards aussi loin ; il n'a pas même apperçu les diverses qualités générales & particulieres qui composent proprement le mérite des Ouvrages de l'Art. Parcourez son Livre d'un bout à l'autre, voyez les articles *Bâtiment*, *Tableau*, *Poëme*, *Discours*, *Chant*, &c. ils vous laissent dans une ignorance totale des choses propres à donner à ces différentes productions le degré de beauté, de perfection dont elles sont susceptibles. Les articles *Justesse*, *Pompe*, *Richesse*, *Elégance*, *Ré-*

gularité, & cent autres qui contiennent les propriétés générales des Ouvrages de l'Art, ne s'y trouvent pas seulement indiqués. Ces mêmes articles sont ceux que j'ai traités avec le plus de soin.

Je tâche ensuite de faire connoître le *beau* ; je l'expose dans tous les aspects sous lesquels il se présente. Je ne me contente pas, par exemple, de définir en général la beauté, je tâche de décrire clairement ce que c'est que la *beauté* dans les figures individuelles, ce qu'elle est dans la composition de plusieurs figures, en quoi consiste la *beauté* d'une pensée & d'un discours entier, ce qui compose un *beau* bâtiment, une *belle* musique, une *belle* danse, &c. J'observe cette méthode à l'égard de chaque qualité particuliere de tout ouvrage de goût ; par-là non-seulement l'Artiste est à portée de connoître clairement le *beau* que son Ouvrage exige, mais encore de puiser dans les productions des autres Arts des avantages infinis pour le sien. Tout Art a le privilege d'exposer par préférence certaines beautés. Tous les Artistes doivent apprendre de l'Architecte l'exactitude, la

régularité, la proportion des parties avec le tout. S'agit-il d'oppoſitions, de contraſtes, d'une bonne ordonnance ? le Peintre d'hiſtoire doit ſervir de modele : tandis que pour d'autres avantages, ce ſera tantôt le Poëte, tantôt le Muſicien tantôt l'Orateur, qui marchera à la tête des Artiſtes.

Je vais encore plus loin ; quand je vois, par exemple, combien le Muſicien répand de charmes & d'agrémens dans ſes compoſitions au moyen des diſſonances & de leur ſolution adroite, j'examine ſi le Poëte, ſi le Peintre, &c. peut introduire dans les ſiennes des procédés ſemblables ; & lorſque j'ai trouvé dans quel cas cela eſt poſſible, je lui donne le Muſicien pour modele. Cette comparaiſon conſtante des Arts ſert en même tems à faire concevoir certaines beautés fines qu'à peine on peut décrire, mais qui ſe font très-bien ſentir. Ainſi on les repréſente dans l'occaſion ſoit dans une chanſon, ſoit dans un tableau, en un mot dans ceux des Ouvrages de l'Art où elles ſont plus diſtinctes, plus palpables, & où on les montre pour ainſi dire avec le doigt.

Le Critique & l'Artiſte ſont néceſ-

ſairement privés d'une infinité d'avantages & de reſſources, lorſqu'ils n'ont pas la théorie & la pratique de tous les Arts en même tems devant les yeux. Ainſi vous trouverez dans mon Ouvrage que l'Architecture m'a donné ſouvent occaſion de preſcrire certaines regles à l'Orateur & au Poëte. Rien de tout cela n'eſt entré dans le plan de l'Auteur du *Manuel-Lexique*, quoiqu'il ſoit plus étendu que le mien. Il s'eſt principalement appliqué à remplir ſon Ouvrage de faits hiſtoriques ; c'eſt une partie que je ne négligerai pas non plus : mais comme on ne finiroit pas, ſi l'on vouloit rapporter la vie & les Ouvrages de tous les Artiſtes de toutes les nations & de tous les âges, je me ſuis preſcrit des bornes fort étroites à cet égard.

Ceux qui ont porté les Arts à un certain degré de perfection, ceux qui les premiers y ont introduit des beautés exactes, ou qui les ont enrichis de nouveaux avantages, ceux dont les productions ſont faites pour ſervir de modele, voilà les hommes que je m'attacherai particulierement à faire connoître. Viendront enſuite les Marini, les Lo-

henſtein (*a*), & tous ceux d'entre les corrupteurs du goût, dont les vices ſont d'autant plus dangereux qu'ils ſont plus aimables. Quant aux autres Artiſtes, j'en parlerai ſeulement à l'occaſion des bons Ouvrages qui ſeront ſortis de leurs mains. Ainſi à l'article *Tragédie* on verra tous les Poëtes qui ont travaillé avec ſuccès dans ce genre : je ne ſaurois me réſoudre à rapporter le nom de chaque rimeur ou de chaque barbouilleur, encore moins à lui donner un article particulier. Le tems que M. Gottſched a mis à ramaſſer & à étendre des faits hiſtoriques, je l'emploie à reſſerrer ceux que j'ai recueillis ; il n'a preſque rien dit de ce qui concerne les progrès & la communication des Sciences, & j'en fais mon objet principal.

Comme dès le commencement de mon entrepriſe j'ai conſidéré tous les

(*a*) Lohenſtein a été contemporain de Corneille, & il a couru la même carriere, mais avec un ſuccès bien différent. On connoît le faux brillant, la ſingularité & la bizarrerie des idées & des comparaiſons du Marini ; celles de Lohenſtein ſont encore plus extravagantes, ſans être auſſi ingénieuſes.

Arts ſous le même point de vue, ils me ſont tous également chers ; je leur ai donné le même degré d'attention ; j'ai examiné un morceau d'Architecture avec autant d'application que j'en ai mis à examiner une épopée. J'ai fait choix en même tems de coopérateurs qui excellent tous dans les Arts auxquels ils ſe ſont appliqués. C'eſt encore un avantage que M. Gottſched n'a pas eu. Il eſt aiſé de s'appercevoir que la Poéſie a abſorbé toutes ſes complaiſances.

Du reſte ne me demandez point quand mon Ouvrage ſera fini. Je ſais que quelques-uns de mes amis ſe plaignent de mon retard ; mais ſentent-ils toute l'étendue & la difficulté de l'Ouvrage que je médite ? Savent-ils que ſouvent pour compoſer un article de quelques pages, il faut que je faſſe une lecture immenſe & que je paſſe les ſemaines entieres à réfléchir ? Font-ils attention que lorſqu'il s'agit de diſcuter phiſophiquement les Arts, il s'éleve de tous côtés une infinité de queſtions qu'on ne ſauroit réſoudre qu'à force de réflexions également profondes & ſuivies ? Ajoutez à cela le peu de

de ſecours que je trouve dans mes prédéceſſeurs. La critique n'a eu juſqu'à préſent que la Poéſie devant les yeux ; il faut bien du tems & de la peine pour rendre univerſels les principes qui ont été établis à l'occaſion de la Poéſie, & ſur-tout pour réparer ce qu'il y a d'imparfait & ſouvent même de vicieux.

Je crois vous avoir déja dit que l'Ouvrage auquel je travaille étoit le ſeul par lequel je comptois aller à la poſtérité ; pourquoi donc me preſſer ? J'aime mieux qu'on me demande pourquoi j'ai donné mon Ouvrage ſi tard, que pourquoi je l'ai donné ſi-tôt ? J'aurai toujours une bonne réponſe à faire à la premiere queſtion, mais que répondrois-je à la ſeconde ? Voudriez-vous m'expoſer à perdre le prix de mes travaux ? Je ne me propoſe rien moins que de poſer les premiers fondemens ſolides d'une *Æſthetique* (*a*) parfaite. Si je manque ce but, je n'aurai fait autre choſe pendant ſix ans que rouler le rocher de Syſiphe.

(*a*) Théorie de ſenſations, du mot grec ΑΙΣΘΗΣΙΣ, *ſenſus*.

Permettez-moi de vous dire ici que vous avez tort de croire que j'aurois dû donner à mon Ouvrage la forme d'une Encyclopédie ſyſtématique, plutôt que celle d'un Dictionnaire : écoutez mes raiſons, & jugez-en vous-même. Un de mes principaux objets a été de procurer aux Sciences & aux Arts un plus grand nombre d'amateurs & de vrais connoiſſeurs. Un Ouvrage ſyſtématique m'auroit-il jamais conduit au but que je me ſuis propoſé ? Où ſont les amateurs aſſez patiens, aſſez *penſeurs* pour chercher la théorie des Arts dans les plis profonds d'un ſyſtême ?

La plûpart des hommes aiment mieux ne voir que foiblement & de loin la choſe qu'ils veulent connoître, que d'y être conduit tout auprès par des détours longs & pénibles. Si j'avois écrit un ſyſtême, il m'auroit fallu néceſſairement commencer par les recherches les plus abſtraites ſur les repréſentations ſenſibles, enſuite montrer comment les différentes ſortes d'idées ſenſibles produiſent les différentes ſortes de ſentimens agréables ; comment enfin on peut en général, par un Ouvrage de

l'Art, produire ces différentes repréſentations, & ainſi du reſte. Penſez-vous que j'aurois trouvé beaucoup d'amateurs qui m'euſſent ſuivi au travers de toutes ces recherches obſcures ?

Une étude auſſi méthodique ne peut convenir qu'à ceux qui ont réſolu de conſacrer toute leur vie à une ſcience ; quant aux autres, ils entendent d'abord parler diverſement, tantôt d'un objet, tantôt d'un autre ; ils y réfléchiſſent, ou ils cherchent des éclairciſſemens dans quelque Livre ; enſuite ils font eux-mêmes quelques queſtions, ils propoſent des doutes, &c. De-là ils entrent dans des recherches plus profondes, ils veulent avoir plus de certitude, des notions plus déterminées ; ils s'élevent enfin juſqu'aux premiers principes, & finiſſent où le ſyſtême commence. C'eſt ainſi que ſans être effrayés, ſans même ſe fatiguer, ils parviennent à s'inſtruire.

Au moyen de ce procédé analytique, un amateur pourra apprendre facilement & ſans dégoût la théorie des Arts dans mon Ouvrage. Dès qu'il aura commencé à goûter un Art quelconque, il ne tardera pas à deſirer d'ac-

quérir de plus grandes lumieres ſur les regles ou ſur les différentes beautés de cet Art.

Pour lors il n'aura qu'à ouvrir mon Dictionnaire, il trouvera ſans peine ce qu'il cherche ; bientôt il ſera plus inſtruit, ſes idées ſeront devenues plus nettes. Il verra dans les articles conſultés, qu'ils tiennent intimément à d'autres articles ; il conſultera encore ceux-ci ; ſes lumieres augmenteront, ſa curioſité s'enflammera ; il pourſuivra la regle, ou la définition, ou le jugement juſqu'aux premiers principes d'où on les a fait dériver ; il parviendra enfin à penſer auſſi ſolidement que celui qui ayant ſuivi la méthode ſynthetique, ſeroit parti d'une extrémité oppoſée.

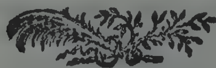
Il y a plus : tel qui ne s'eſt jamais beaucoup embarraſſé des Arts, ne laiſſe pas de placer un Dictionnaire ſur les Arts au nombre de ſes Livres. Il ſe trouve dans une compagnie où l'on parle de Poéſie, de Peinture, de Muſique, on s'énonce en termes qu'il ne comprend pas, on porte des jugemens dont il ne pénetre pas le motif. De retour chez lui, il lui prend envie de s'éclaircir : croyez-vous qu'il en vînt

jamais à bout, s'il ne pouvoit recourir qu'à un Ouvrage systématique? Non, sans doute; mais il a un Dictionnaire, il l'ouvre, il le consulte, il est entraîné d'un article à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il est tout étonné de se trouver sensible à des choses pour lesquelles il avoit été d'abord dans une indifférence totale.

J'avois voulu traiter systématiquement la théorie & la pratique des Arts; mais les raisons que je viens de vous exposer m'ont fait préférer l'ordre alphabétique. Vous savez que j'ai souvent desiré que les Allemands abandonnassent enfin, soit dans leurs leçons publiques, soit dans leurs écrits, la méthode synthétique. Si les vraies connoissances philosophiques sont aujourd'hui si peu répandues, c'est uniquement à ce procédé qu'il faut s'en prendre. Les trésors que les Leibnitz, les Wolf, les Baumgarten ont tirés avec tant de peine de l'obscurité, sont encore ensévelis, pour la plûpart des hommes, dans des ténebres impénétrables. L'analyse, l'analyse : voilà le seul moyen d'éclairer & d'instruire facilement, sans dégoût, infailliblement,

de donner enfin un cours sûr & rapide aux connoissances philosophiques. A propos de Philosophie, il seroit bien à desirer que quelque homme vertueux & profondément instruit de tous les systêmes, voulût prendre pour cette dominatrice des Sciences la même peine que je me donne pour le bien & pour l'avantage des Arts.

Voilà une couronne cent fois plus glorieuse que celle qui m'attend au bout de ma carriere. Heureux celui qui la remportera! Mais, ô mon ami, ce sont-là des souhaits qu'il ne faut pas faire tout haut; il seroit à craindre qu'un Libraire avide ne vînt à charger de l'exécution de cet Ouvrage quelque Ecrivain superficiel qui ne seroit sensible qu'à la gloire d'être le premier qui l'eût entrepris.



ARTICLE III.

SUITE des Mémoires de l'Académie de Haarlem.

LE procédé que nous avons tenu jusqu'à présent dans le compte que nous avons rendu de ces Mémoires, étoit exact, sans doute; mais il nous a paru fastidieux, sans être cependant plus utile. Désormais, pour sauver à nos Lecteurs & à nous-mêmes l'ennui qu'entraînent nécessairement les simples nomenclatures, nous ne ferons connoître de ce savant recueil que les portions qui nous paroîtront les plus intéressantes & qui seront susceptibles d'analyse.

I.

PROBLEME proposé par l'Académie de Haarlem : « Quelle est la quantité de sable qui s'est amassé dans » les rivieres des Provinces-Unies » depuis le commencement de ce » siecle? Quels sont les moyens, » 1°. d'ôter le sable & la vase dont » le lit de ces rivieres est embarrassé;

» 2°. de prévenir un pareil amas? » *Solution de ce problême, & Piece couronnée de M.* Melchior Bolstra, *Géometre-Arpenteur de Rhinland.*

1. M. Bolstra se sert du témoignage des personnes qui connoissent ces rivieres, & sur-tout de toutes celles qui en habitent les bords, pour prouver que leurs eaux se sont considérablement élevées depuis 1700. Il fait voir les inconvéniens de cette élévation qui ne peut se faire qu'en proportion de la quantité de sable qui s'y amasse. Non-seulement ces rivieres en deviennent moins navigables, mais elles ne reçoivent que difficilement les eaux des terres, qui s'y déchargeoient en une infinité d'endroits : d'où résulte d'une part une diminution considérable de la valeur des terres, & de l'autre l'augmentation des frais & des impôts, occasionnés par les travaux qu'exigent nécessairement & presque continuellement les digues, les moulins, les écluses, &c.

L'Auteur détermine ensuite la quantité respective de sable dont chaque riviere se trouve embarrassée. Il par-

court le Wahal, le bas Rhin, la Leck, l'Yſſel, la Meuſe, la Merwede, & fait voir que les lits & les eaux de ces rivieres ſe ſont élevés depuis 1700 au moins de deux pieds dans les unes, & dans les autres de trois, quatre pieds & davantage.

2. Pour ce qui concerne les moyens de nettoyer ces rivieres du ſable & de la vaſe qui les obſtruent, M. Bolſtra en rapporte deux qui ſont connus depuis long-tems. Le premier conſiſte à augmenter le frottement par une plus grande quantité d'eau, à mettre par-là le ſable en mouvement, pour le faire paſſer des rivieres dans la mer. Le ſecond eſt de recourir aux machines pour remuer le ſable & le détacher du fond des rivieres, de ſorte que le reflux puiſſe aiſément l'entraîner.

L'Auteur s'arrête ici pour rappeller avec force le danger imminent d'une ſubmerſion générale, dont l'élévation des eaux du bas Rhin & de la Leck a déja menacé trois fois la Gueldre, quatre fois la Hollande, deux fois le pays d'Utrecht & l'Overyſſel, & cela dans l'intervalle de treize années ſeulement, & hors le tems des glaces. Il

conclud de-là que la crainte de l'engloutiſſement prochain des Provinces de Hollande & d'Utrecht n'eſt ni vaine ni chimérique, & qu'il eſt tems de s'occuper ſérieuſement des moyens de prolonger l'exiſtence de ces pays floriſſans.

M. Bolſtra revient enſuite à l'augmentation du frottement, & il obſerve qu'on peut l'obtenir, 1°. en augmentant la pente des rivieres, 2°. en augmentant leur profondeur. Il applique cette théorie aux endroits reſpectifs de ces rivieres; après quoi paſſant aux machines qu'on a projettées juſqu'à préſent pour parvenir à cette fin, il en prouve l'inſuffiſance.

Il fait voir enſuite que les travaux qu'on a faits depuis peu pour conduire par le canal de Pannerden les eaux du Wahal dans le bas Rhin, quoique d'ailleurs fondés ſur la théorie de l'augmentation du frottement des eaux, ont fait plus de mal que de bien; & de-là vient que le danger, loin de diminuer, s'eſt augmenté conſidérablement depuis 1740.

3. Quant au dernier article qui regarde les moyens de prévenir un plus

grand amas de ſable dans les rivieres, M. Bolſtra répond que le plus ſûr eſt de reſſerrer le lit des rivieres & ſurtout de leur donner une figure réguliere, d'où dépendent uniquement leur profondeur & leur rapidité.

Il veut, pour plus grande ſûreté, qu'on ferme l'embouchure du canal de Pannerden, & qu'on en ouvre une autre qui renvoyeroit les ſables au Wahal, plus capable de s'en débarraſſer que le bas Rhin & la Leck. M. Bolſtra expoſe ſon idée d'une maniere ſenſible dans deux beaux plans du cours & des environs du Wahal, de la Merwede, du bas Rhin, du canal de Pannerden, &c.

Fin du Tom. I.

II.

NOUVEL Eſſai de rendre l'eau de la mer potable, par M. Hales, *& communiqué à l'Académie par M.* Allamand, *Profeſſeur à Leyde.*

Feu M. Hales, mort depuis peu, s'étoit appliqué avec un ſoin extrême à faire cette découverte ſi utile à la navigation. Il avoit publié à ce ſujet

un traité rempli d'un grand nombre d'expériences qui toutes tendoient au but important qu'il s'étoit propoſé. Peu content de ce qu'il avoit fait juſqu'alors, il ne ceſſa de renouveller ſes eſſais & ſes expériences pour parvenir à ſon objet par des moyens plus ſimples & moins diſpendieux. Il crut y être enfin parvenu, en diſtillant l'eau de la mer avec de la chaux & de la pierre infernale, & il en réſulta en effet une eau très-bonne à boire.

Mais il découvrit peu après une maniere encore plus ſûre dont il fit part à un de ſes amis à Londres. Il diſoit dans ſa Lettre, « qu'après un grand » nombre d'expériences, il étoit enfin » convaincu qu'en jettant une once de » craie dans quatre pintes d'eau de » mer, on pouvoit tirer de ce mêlange » par la diſtillation quatre cinquiemes » d'eau douce, très-bonne, & beaucoup plus ſalutaire que celle qu'on » tire de l'eau de mer mêlée avec de » la chaux. »

M. Hales s'empreſſa de communiquer ſa découverte aux Lords-Commiſſaires de l'Amirauté, ainſi qu'aux Directeurs de la Compagnie Angloiſe

des Indes Orientales; & l'ami à qui M. Hales en avoit fait part dans sa Lettre, en instruisit sur le champ M. Allamand qui s'est fait un devoir de la publier dans les Mémoires de cette Académie.

III.

NOUVELLE Méthode de dulcifier l'huile de vitriol, par M. H. Schutte, *Docteur en Médecine.*

L'Auteur, après avoir parlé de l'huile de vitriol, telle qu'elle étoit connue de Paracelse, de Basile Valentin, de Valerius Cordus & de Conrad Gesner, s'étend davantage sur la liqueur anodine minérale d'Hoffman, qu'il prétend n'être autre chose que l'huile de vitriol dulcifiée à sa façon. Il en rapporte la recette telle que M. Hoffman la donne lui-même; mais il accuse ce Savant d'avoir caché une circonstance qui est essentielle dans sa préparation, savoir : la maniere de bien unir l'huile de vitriol avec l'alcohol; ce qui a été ignoré jusqu'à présent.

M. Schutte donne ensuite son pro-

cédé, dont le nouveau mérite paroît consister uniquement dans l'union parfaite du vinaigre avec l'huile de vitriol, qui étant devenue par ce moyen en quelque façon volatile, s'unit ensuite plus intimément avec l'alcohol.

Il finit par indiquer l'usage de cette préparation dans la Médecine & dans la Chymie.

IV.

PREUVE de l'utilité de la Poésie, par H. Fr. Sybel, *Ministre Protestant à Cleves.*

Ce morceau, composé & écrit en Allemand, a été traduit en Hollandois par un des Membres de l'Académie.

L'Auteur définit d'abord le Poëte : *celui qui donne à un discours le plus haut degré de beauté dont il soit susceptible.* M. Sybel analyse sa définition, il combat ceux qui refusent de regarder la Poésie comme un art, & s'étonne plutôt qu'on ne l'ait pas encore érigée en science.

Il rend ensuite raison du mauvais accueil qu'on fait quelquefois à la Poésie tant à la Cour qu'à la ville. Il prouve

enfin son utilité : 1°. par les richesses qu'elle communique à la Langue du pays, & l'Auteur explique la maniere dont cela se fait : 2°. par la facilité avec laquelle les vers s'impriment dans la mémoire, & il en donne la raison : 3°. par le pouvoir singulier qu'elle a d'exciter nos passions, sur-tout quand elle s'unit avec la Musique.

V.

RELATION des effets surprenans d'un poisson d'Amérique sur ceux qui le touchent, par M. Allamand, *Professeur à Leyde.*

Ce Savant a reçu de M. s'Gravesande, Gouverneur général de la Colonie d'Issequebo en Amérique, un poisson que les habitans connoissent sous le nom d'*anguille de mer*. Il l'a montré à M. Gaubius qui l'a fait dessiner & graver, & y a joint une description pour servir à l'*Histoire Naturelle de Seba*, dont les volumes s'impriment à Amsterdam.

Cette anguille, lorsqu'on la touche, produit le même effet que l'électricité accumulée dans la fameuse expérience

de Leyde, à la réserve des étincelles ou aigrettes de feu. Du reste l'effet est en quelque façon plus fort; car si le poisson est grand & plein de vie, celui qui le touche est renversé par terre; tout son corps s'en ressent; toutes ses articulations craquent, sans cependant la moindre mauvaise suite : & tout cela s'opere dans un clin-d'œil. Il n'y a qu'un seul homme dans la Colonie d'Issequebo, nommé *Van-der-Heiden*, qui prenne ce poisson dans sa main sans éprouver aucun effet.

M. s'Gravesande marque à M. Allamand dans une de ses Lettres, que le sieur Charles Bolton, Négociant des Barbades, ayant emporté deux de ces poissons vivans, tout le monde à son retour s'étoit empressé de les toucher pour se convaincre de la propriété merveilleuse qu'on leur attribuoit; & que dans le nombre, ceux qui étoient affectés de douleurs de goutte, en avoient été guéris deux ou trois minutes après l'attouchement : il ajoute que ces mêmes expériences avoient été réitérées à différentes reprises, & toujours avec le même succès. M. Bolton a écrit depuis à son Correspondant à Issequebo,

pour le prier de lui envoyer de ces poissons par chaque vaisseau qui partiroit pour les Barbades; car rien n'est plus aisé que de transporter ce poisson vivant : il n'y a qu'à faire provision de petites crabes qui sont sa nourriture ordinaire.

Cette anguille, continue M. s'Gravesande dans sa Lettre, est fort rare dans la riviere : mais il y en a quantité dans tous les petits ruisseaux; & par-tout où il y en a, on peut être sûr de ne point trouver d'autre poisson à huit ou dix toises à la ronde. Elle est bonne à manger : les Indiens s'en régalent & en font leurs délices quand elle est morte; mais ils la craignent vivante; & toutes les fois qu'ils l'apperçoivent, ils s'enfuient, dit M. s'Gravesande, comme s'ils voyoient le diable.

M. Allamand observe que cette anguille ressemble, quant à l'effet, à la *Torpedo* qui est une espece de raie, dont M. de Réaumur a donné une description exacte dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'année* 1714, à cela près que l'action de l'anguille est beaucoup plus forte. Comme pour décider si l'effet de ces

deux poissons vient d'une même cause, on ne peut avoir recours qu'à la dissection, M. Allamand se propose de s'en assurer par la premiere anguille qu'on lui envoyera d'Issequebo; on n'a pu obtenir de lui qu'il disséquât celle qu'il a reçue, & il a cru devoir en orner le cabinet de l'Université de Leyde.

M. Allamand finit par exhorter ceux qui ont des possessions à Issequebo & aux Berbices, à envoyer de ces anguilles en Europe; il leur fait envisager qu'ils seront avantageusement dédommagés de leur peine, si ce poisson conserve en Europe la propriété singuliere qu'il a en Amérique de guérir les douleurs goutteuses.

Au reste cette même anguille paroît avoir été connue depuis long-tems en Europe & même en France. M. Richer en a vu à Caen & en a même senti l'effet. « Il y a un autre poisson, dit à ce sujet M. Duhamel dans son *Histoire de l'Académie de* 1677, « de trois ou » quatre pieds de long, qui ressemble » assez à l'anguille de mer; quand on » le touche avec un doigt ou avec le » bout d'un bâton, on sent des secous-

» ses & un étourdissement dans le » bras, comme M. Richer l'a éprouvé » lui-même. »

VI.

ESSAI sur la préparation, l'opération & les effets de certains médicamens qui sont encore peu usités dans ce pays; par M. Job Baster, *Médecin à Zierikzee.*

L'AUTEUR admire les soins particuliers que quelques-uns des Médecins modernes d'Angleterre, tels que MM. Méad, Cheyne, Huxham, Pringle, Langrish, & principalement la Société d'Edinbourg, se sont donnés pour perfectionner la pratique de la Médecine. Il a examiné & mis en pratique avec beaucoup de succès quelques-uns des médicamens dont ils sont les inventeurs, ou que du moins ils ont mis en vogue, & dont il communique ici la préparation & l'application à ses compatriotes.

1. *Spiritus Mindereri*, dont on trouve la préparation dans la *Chymie de Boërhaave.* C'est un des plus excellens sudorifiques & diurétiques.

2. *Vitrum ceratum antimonii*, ou Poudre anti-dysentérique *du Dr Young*, dont on trouve la préparation dans les *Medical Essays d'Edimbourg.* C'est un remede excellent dans la dyssenterie & dans l'hémorragie de l'uterus.

3. *Mercurius alcalisatus*, remede admirable dans les obstructions.

4. *Kermes minerale*, ou Poudre des Chartreux, remede désobstruant & secret, que le Roi de France acheta de M. de la Ligerie pour une grande somme d'argent, & qui fut ensuite publié dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'anné* 1720.

5. *Aqua calcis*, Eau de chaux. C'est le secret de Mademoiselle Steffens pour détruire la pierre, que le Parlement d'Angleterre acheta 5000 livres sterling, & sur lequel M. Baster fait des remarques très-intéressantes.



ARTICLE IV.

VARIE Pitture à fresco de' principali Maëstri Veneziani ora la prima volta con le stampe publicate in Venezia, 1760.

« PEINTURES à fresque des plus » grands Maîtres de l'Ecole Véni- » tienne, gravées & publiées pour » la premiere fois à Venise, 1760. »

LES trois premieres estampes sont d'après le Giorgion; l'habile homme à qui nous en sommes redevables, déplore l'impossibilité de faire passer dans la gravure ces teintes sanguines & flamboyantes qui donnent tant d'effet aux Ouvrages de ce grand Artiste, à qui la Peinture a dû sa plus forte magie, son charme principal, en un mot les moyens d'entraîner le cœur, en enchantant les yeux, elle qui jusqu'alors n'avoit en quelque sorte satisfait que l'esprit.

Les planches 5, 6 & 7 représentent des figures que le Titien a peintes à

côté de celles du Giorgion son maître; contre lequel il osa lutter & qu'il ne tarda pas à surpasser; les productions de ces deux Artistes ainsi rapprochées présentent une des plus brillantes époques de l'Art & le point le plus intéressant de l'histoire de l'école de Venise. Dans les Ouvrages du Georgion éclate un génie ardent & original, qui s'élançant hors des sentiers ordinaires, s'ouvre un chemin tout nouveau. Dans ceux du Titien on remarque un génie plus grand, plus tranquille, plus sage, qui au moment même qu'il est réveillé par celui de son maître, marche de pair avec lui, l'a déja devancé, & arrive à ce but sublime que n'ont plus atteint le talent & l'industrie d'aucun imitateur de la belle nature. Les estampes mêmes rendent sensible la justesse de cette observation. On voit clairement dans la cinquieme planche de ce recueil, que le Titien mettoit bien plus de grandeur dans les formes que le Giorgion, & qu'il savoit donner à ses figures beaucoup plus d'action & de vivacité. Un des plus beaux Ouvrages du Giorgion, le mieux conservé peut-être & sur-tout le plus propre à

donner une juste idée de sa maniere d'inventer & de peindre, c'est la figure que nous présente la planche quatrieme. Son attitude prompte & résolue ne sauroit être trop admirée; & sans parler du coloris qu'une estampe, quelque parfaite qu'elle soit, ne peut indiquer que très-foiblement, & où, pour nous servir de l'expression d'un Italien, ce grand Maître semble avoir fixé les rayons mêmes du soleil, les ombres y sont si heureusement maniées, disposées avec tant d'intelligence, dégradées & renforcées si fort à propos, qu'on diroit que la figure sort du tableau, qu'elle regarde, qu'elle parle, qu'elle respire. Le Giorgion, quoi qu'en dise le célebre Vasari, ne fut point redevable de cette *maniere* à des Peintres étrangers; il la dut uniquement à son génie. Du reste ce grand Peintre, peu soucieux du costume, ne cherchoit que les beautés de la nature; & quoique, selon Boschini, la figure dont il s'agit ici représente la *diligence*, & qu'on ait toujours été dans l'usage de peindre les vertus sous les traits de personnes belles, jeunes & fraîches, le Giorgion a peint tout simplement une

de ces femmes de Frioul qui viennent à Venise pour y servir, sans toucher à ses vêtemens, ni même sans rien diminuer de son âge qui paroît assez avancé. Ceux des Artistes & des amateurs qui verront les originaux dont cette collection précieuse renferme les estampes, se plairont sans doute & gagneront infiniment à comparer la figure que nous venons de décrire, avec la *Judith* du Titien. On ignore lequel de ces deux Ouvrages a paru le premier; mais il est vraisemblable que l'un a donné occasion ou plutôt naissance à l'autre. En effet, quoique la *Diligence* du Giorgion & la *Judith* du Titien different de mouvement & d'attitude, tout connoisseur s'appercevra facilement que dans ces deux figures la *pensée* est la même. Le docte Cavalier Banbini & le célebre Ricci faisoient le plus grand cas de l'Ouvrage du Georgion; mais lorsqu'il s'agissoit de la Judith du Titien, ils ne trouvoient point d'expressions qui répondissent aux sentimens d'admiration que ce tableau leur inspiroit. Ils ne comprenoient pas sur-tout comment un jeune homme tel qu'étoit alors le Titien, avoit employé d'une

d'une maniere si juste & si sûre les demi-teintes & les oppositions, pour donner aux chairs ce degré de morbidesse & de vérité qu'on admire dans les siennes; comment il avoit su éviter tous les excès & s'approprier toutes les forces du Giorgion; comment enfin en rendant ses ombres moins fortes & ses teintes moins enflammées que celles de son Maître, il étoit parvenu à créer un *style* dont rien n'égale le charme & la beauté.

Les estampes suivantes sont d'après le Tintoret: les deux premieres servent merveilleusement à l'histoire des études de ce grand Maître; les autres font connoître sa maniere & son génie. Il est étonnant que l'Hérodote de l'Histoire Pittoresque, le célebre Vasari, n'ait jamais fait mention dans son Ouvrage des longues & profondes études que, pour se former à la science du dessin, le Tintoret avoit faites d'après l'antique & principalement d'aprés Michel-Ange. Vraisemblablement Vasari s'en est tenu à cet égard à ce qu'il avoit appris des rivaux & des ennemis du Tintoret; car comment imaginer qu'il eût affecté de taire une circonstance

qui faisoit tant d'honneur à Michel-Ange son compatriote, son maître, l'objet constant de son admiration & de ses justes éloges? Pour se convaincre des études que fit le Tintoret, il n'est pas nécessaire de recourir au Cavalier Ridolfi (*a*); il existe encore de ses dessins, où l'on remarque toute la science & la beauté des originaux, tant il y a mis de liberté, de franchise & d'esprit. Mais ce qui ne laisse aucun doute sur ce point, ce sont les deux premieres figures dont nous venons de parler, & dont l'une est d'après le *Crépuscule* & l'autre d'après l'*Aurore*, statues fameuses de Michel-Ange; elles prouvent que le Tintoret avoit dans la tête & dans la main le souvenir de ses études & des grands modeles sur lesquels il s'étoit formé. La peinture du *Crépuscule* a considérablement souffert; mais l'homme habile qui l'a gravé y a ajouté les parties que le tems a dévorées, d'après un très-beau dessin original du Tintoret lui-même, dont il a fait acquisition il n'y a pas

(*a*) Dans la Vie du Tintoret.

long-tems, & qu'il conserve comme une chose infiniment précieuse.

Les planches 10, 11, 12 & 13 représentent quelques-unes des inventions capricieuses de ce grand Maître. Ses batailles ont entierement péri; il n'en est pas ainsi de la fameuse corniche dont la quatorzieme estampe nous présente une portion soutenue par des mains & des pieds de métal, entre lesquels flottent des gances & des nœuds qui lient merveilleusement les objets & remplissent les vuides avec une grace infinie. Cette idée singuliere vint au Tintoret à l'occasion d'un propos qu'avoient tenu ses ennemis qui, lorsqu'ils virent que cet Ouvrage leur étoit enlevé, disoient en raillant qu'il falloit pour le coup que le Tintoret, pour réussir dans son entreprise, y mît *les mains & les pieds*.

Viennent ensuite des estampes d'après Zelotti: quelques connoisseurs & même des Artistes très-éclairés ont confondu les Ouvrages de ce Peintre avec ceux de Paul Veronese. En effet la noblesse des idées & des physionomies, la richesse des draperies, le beau

choix des plis, les attitudes agréables & les mouvemens gracieux ont été des qualités communes à ces deux excellens Maîtres; mais dans le caractere du dessin & du pinceau, on remarque des différences sensibles. Paul Veronese, dont le génie étoit plus ardent & la main plus heureuse, tenoit aussi un pinceau plus agréable, plus riche & plus brillant; mais la maniere de Zelotti, Peintre très-réfléchissant & très-appliqué, étoit plus décidée, plus recherchée & plus correcte. Celui-ci l'emportoit de beaucoup sur le Veronese dans la science des contours & des belles formes dans les *nœuds*; il possédoit sur-tout une grandeur de style, à laquelle Paul Veronese s'est rarement élevé. Les seules estampes suffisent pour justifier cette derniere observation; ce Peintre a placé ses figures dans de très-petits espaces, mais avec tant d'art & d'habileté, que l'œil saisi de la noblesse & de la grandeur de leur caractere, n'a pas le tems de mesurer le site qui les renferme; elles ont je ne sais quoi d'enchanteur & de sublime qui s'empare de toute l'imagination & ne per-

met aucun exercice aux autres facultés de l'ame. Zelotti se plaisoit tantôt à faire sortir d'une porte, tantôt à placer à une fenêtre des figures qui au premier aspect semblent vivre & parler; de sorte qu'il n'étoit possible de décider si elles étoient réelles ou peintes, qu'après avoir long-tems réfléchi ou s'en être extrêmement approché. L'Auteur de ces gravures a presque fait passer cette magie dans la dix-neuvieme estampe, où l'on voit représentée la figure d'un beau jeune-homme assis à une fenêtre & jouant du luth. On sera surpris sans doute qu'un Peintre aussi habile soit si peu connu; mais malheureusement pour sa gloire, presque tous ses Ouvrages ne se trouvent que dans des maisons de campagne & dans des lieux peu fréquentés. Si jamais quelque Professeur Vénitien, sensible à l'honneur de sa patrie & de son Art, formoit le dessein de graver les morceaux admirables que Zelotti a peints dans le palais *Foscarini*, le Public ne tarderoit pas à accorder à la mémoire de cet excellent Artiste tous les honneurs qu'elle mérite.

Cette collection est terminée par quelques-uns des morceaux de Paul Veronese, génie fécond, enchanteur & sublime. Les Ouvrages dont on nous offre ici les estampes, ont été faits dans les circonstances les plus heureuses où puisse se trouver un Peintre pour travailler avec plaisir & conséquemment avec succès. Paul Veronese les a peints dans un palais que Camillo Trivizano avoit fait construire pour son plaisir dans un lieu où toute la jeune Noblesse s'empressoit de se rendre pour y jouir du repos & d'une honnête liberté.

Paul Veronese travailloit sous les yeux d'un protecteur généreux, intelligent, éclairé, & ne voyoit autour de lui que les objets les plus propres à lui inspirer des idées douces & riantes. C'est à cette heureuse position sans doute que nous devons sa belle *Venus* céleste, ainsi que quatre autres Divinités qui toutes ont les yeux tournés & attachés sur elle comme sur le principal objet de la composition. On se contente de nous offrir ici deux de ces Divinités, *Cybele* & *Junon*, comme

celles que les Professeurs estiment le plus & sur lesquelles ils exhortent leurs disciples à étudier les moyens de donner à la Peinture tout l'agrément, tout le charme dont elle est susceptible.

Les planches 20 & 21 représentent quatre petits Amours, dont deux se disputent une branche de palmier, & les deux autres éteignent deux flambeaux en y versant de l'eau dessus. L'Amour qui vit & qui triomphe, l'Amour qui languit & qui meurt, voilà sans doute ce que cet excellent Maître a voulu désigner.

La vingt-deuxieme estampe est formée du recueil de quelques petites figures peintes en clair-obscur blanc & qui imitent parfaitement les camées. Ces petits morceaux sont traités avec toute la facilité & toute la franchise imaginables; ils respirent les graces du Parmesan, dont on sait que Paul Veronese s'étoit long-tems appliqué à étudier les dessins.

Mais il est tems de faire connoître plus particulierement le mérite des estampes dont nous venons de parler; car jusqu'à présent nous ne nous som-

mes presque occupés que de celui des originaux d'après lesquels elles ont été faites. L'Auteur de cette collection curieuse & intéressante, ainsi que des notices qui l'accompagnent & dont nous venons de donner l'extrait, est M. Zanetti, Garde de la Bibliotheque de S. Marc. Nous ne voyons pas les raisons qui ont pu faire craindre à cet habile homme de se nommer; seroit-ce, comme il l'insinue, parce qu'il est simple amateur? Mais où sont les Professeurs qui dans cette entreprise auroient réussi mieux que lui? Intelligence, effet, précision, hardiesse, fidélité, voilà ce que nous trouvons dans les gravures de M. Zanetti. Quoiqu'il n'ait pû donner à cet Ouvrage que les momens dont les devoirs importans de sa place lui ont permis de disposer, il respectoit trop & le Public & les grands hommes dont il vouloit transmettre les Ouvrages, pour n'envisager son travail que comme un simple délassement; il y a mis tous les soins & toute l'attention dont il étoit capable; il y a fait servir en un mot tout ce qu'il a acquis de connoissances sur un Art

qu'il regarde comme le plus difficile de tous les Arts imitateurs, & qu'il a aimé, étudié & même cultivé dès sa plus tendre jeunesse.

Cette collection ne peut qu'être infiniment utile aux Artistes, aux amateurs de l'Art & de l'histoire de l'Art; d'ailleurs les originaux dont M. Zanetti nous offre les estampes, sont en partie détruits, & bientôt il n'en restera pas même des vestiges : quelle obligation ne lui aura pas la postérité de les avoir reproduits ? Car quelque haute que soit l'idée que nos neveux se formeront des originaux d'après les descriptions qu'on en a faites, ces gravures seules suffiront pour la justifier. M. Zanetti est persuadé avec raison qu'il est impossible qu'un Ouvrage où sont retracées les inventions des premiers Peintres de l'Ecole Vénitienne, ne plaise pas universellement; mais il doute que le procédé qu'il a tenu dans l'exécution, satisfasse également tout le monde. Les Artistes & ceux des connoisseurs qui passent pour les plus éclairés, ne goûtent guere que les estampes faites avec *prestesse*, avec

esprit & à grands traits; le commun des hommes au contraire préfere les gravures soignées, finies, & principalement celles où il y a beaucoup de force dans les ombres & une belle distribution dans les lumieres. Condamné à ne pouvoir contenter entierement des goûts si opposés, M. Zanetti a cherché le moyen de plaire aux uns, sans cependant déplaire aux autres. Il a cru d'abord devoir finir ses estampes jusqu'à un certain point, parce qu'autrement il lui eût été impossible de représenter fidelement toutes les beautés des originaux; & comment en effet faire passer dans la Gravure les ombres fortes & dégradées du Giorgion, les admirables demi-teintes du Titien & les touches légeres & enchanteresses de Paul Veronese, si ce n'est en mêlant le travail du burin à celui de l'eau-forte? Le premier mérite d'une copie consiste dans la fidélité de l'imitation, & il est bien difficile, sur-tout dans la Gravure, d'opérer avec esprit, avec prestesse, & d'imiter fidelement : cela n'est guere possible qu'aux Peintres qui gravent leurs propres ouvrages. Ces

réflexions sont très-justes & d'autant plus utiles qu'il est aujourd'hui une infinité de prétendus amateurs qui, pour acquérir ou pour se conserver la réputation de connoisseurs, s'extasient à l'aspect d'une estampe faite au premier trait, & qui croiroient se deshonorer s'ils paroissoient admirer une gravure terminée.



ARTICLE V.

OBSERVATIONS des hauteurs, faites avec le barometre au mois d'août 1751, sur une partie des Alpes, en présence & sous les auspices de Mylord Comte de Rochford, *Envoyé extraordinaire de S. M. B. à la Cour de Turin. Par M.* Needham, *de la Société Royale de Lond. A Berne, aux dépens de la Société Littéraire, 1760, in-4°. chez* Abr. Wagner *fils.*

CET Ecrit contient deux parties, dont la premiere parut en 1753 ou 1754. MM. les Editeurs du Journal Littéraire de Berne ayant jugé à propos de l'insérer dans leur Ouvrage périodique, M. Needham en a pris occasion de leur adresser une Lettre où il propose quelques vues sur la maniere de déduire les hauteurs des montagnes, des hauteurs du mercure observées dans le barometre. De cette Lettre & du premier Ecrit, MM. de la Société Littéraire de Berne ont formé un Ouvrage qu'ils ont fait imprimer à leurs frais,

comme pouvant servir au projet qu'ils méditent depuis long-tems de donner une Histoire Naturelle des Alpes. En voici le précis, accompagné de quelques observations & de quelques réflexions.

Nous commençons par deux tables. La premiere donne les hauteurs du barometre observées par M. Needham dans son voyage à-travers les Alpes, & les hauteurs des lieux où ont été faites ces observations, au-dessus du niveau de la mer. L'autre présente les hauteurs des principales montagnes du Pérou.

Lieux.	*Haut du merc.*	*Haut. en toises.*
A la mer,	336 *lig.*	0
Turin,	328	101
Yvrée,	320	204
Aoste,	312	311
Ammeville,	308	365
Saint-Remi,	276	888
Couvent du grand Saint Bernard,	250	1304
Mont-Cerné,	247	1346
Sommet de l'All. Blanche,	$249\frac{1}{2}$	1312
Mine de Pezey,	262 *lig.*	1107
Mont Tourné,	225	1746
Hop. de Mont-Cenis,	$264\frac{1}{2}$	1067
Sommet voisin,	238	1510

Les deux dernieres déterminations sont dûes à M. de la Condamine, qui trouva en 1756 à l'hôpital de Mont-Cenis la hauteur du barometre, de 22 pouces & une demi-ligne. Nous l'avons substituée à celle de 314 lignes que M. Needham, n'ayant pu la mesurer lui-même à cause d'un accident arrivé à son barometre, donne d'après le Supérieur de l'hôpital, comme observée par M. l'Abbé Nollet. L'erreur étoit aisée à reconnoître : autrement ce lieu, qui est le plus haut du grand chemin sur le Mont-Cenis, n'auroit que 284 toises d'élevation ; ce qui n'est aucunement probable, attendu la longueur & la roideur de ce chemin.

D'après cette table, M. Needham est porté à penser que le Mont Tourné est le plus haut de l'Europe, sur-tout si l'on a égard à quelques pointes laté-

rales beaucoup plus élevées, mais où aucun observateur n'a pu encore monter. Il est plus haut en effet que le Canigou qui passe pour la plus élevée des montagnes de la chaîne des Pyrénées, & qui n'a que 1440 toises de hauteur ; il surpasse aussi la montagne de Joch dans les Alpes, à une des pointes latérales de laquelle Scheuzer donne seulement la hauteur de 1660 toises. Nous ignorons, il est vrai, par quel moyen Scheuzer est parvenu à cette détermination.

TABLE des hauteurs des montagnes les plus remarquables du Pérou.

Noms.	*Hauteurs en toises.*
Quito sur la grande place, . . .	1470
Cota-Catché, ...	2570
Cayambe-Ourcou, . . .	3030
Pitchintcha, à son sommet oriental, ...	2434
Antisana, ...	3020
El-Coraçon, ...	2470
Sinchoulagoa, . . .	2570
Iliniça, ...	2717
Coto-Pacsi, volcan rallumé en 1744, ...	2950
Chimbo-raço, ...	3220
Cargavi-raço, ...	2450
Tongouragoa, . . .	2620
El-Altar, . . .	2730
Sangai, volcan allumé en 1728,	2680

Nous remarquerons d'abord au sujet de cette table que M. Needham attribue en général aux Académiciens envoyés par le Roi pour la mesure de la terre sous l'Equateur, ce qui est pour la plus grande partie l'ouvrage de M. de la Condamine. En effet, excepté quelques-unes de ces hauteurs, à la mesure desquelles M. Bouguer a eu part, toutes les autres ont été mesurées par le premier de ces Académiciens, qui les a calculées en faisant toutes les réductions convenables pour la rondeur de la terre, ainsi que pour la réfraction du rayon visuel, & en choisissant les élémens de calcul les plus avantageux & les plus sûrs. C'est enfin M. de la Condamine, qui a fourni à M. Verguin la plûpart des mesures sur lesquelles il a construit sa carte de cette partie du Pérou. Nous avons aussi corrigé dans la table donnée par M.

Needham pluſieurs fautes d'impreſſion qui ſe ſont gliſſées dans le précis que les Auteurs des *Annales typographiques* ont fait de cet Ecrit.

Quiconque comparera les deux tables ci-deſſus, ne pourra s'empêcher de remarquer avec ſurpriſe combien les montagnes du Pérou ſont plus hautes que celles de l'Europe. Le ſol de Quito & d'une partie du vallon des Cordilleres, dans lequel cette ville eſt ſituée, eſt de deux cens & quelques toiſes plus élevé que le couvent du grand Saint Bernard. C'eſt cette hauteur qui entretient dans ce vallon la douce température que nos Académiciens y ont obſervée dans toutes les ſaiſons, & qui en feroit le plus délicieux ſéjour de l'univers, ſans le trop grand voiſinage des volcans & les fréquens tremblemens de terre auxquels il eſt expoſé.

M. Needham fait dans la premiere partie de ſon Ecrit pluſieurs reflexions générales ſur les montagnes. Il obſerve que, comme la terre s'abaiſſe graduellement de l'Equateur vers les Poles, de même les chaînes de montagnes paroiſſent s'abaiſſer à meſure

qu'elles ſont plus éloignées de l'Equateur. Ainſi, dit-il, les montagnes d'Aſie ou d'Afrique ſurpaſſent celles de l'Europe, & les plus hautes de toutes ſont les Cordilleres : ce qui néanmoins doit être entendu avec quelques reſtrictions. Les chaînes principales, les maîtreſſes chaînes, ajoute-t-il, tendent les unes d'Occident en Orient, les autres du Nord au Sud : dans ces chaînes, les montagnes les plus élevées ſont au milieu de la chaîne qui va en s'abaiſſant par degrés des deux côtés, &c. Nous paſſons pluſieurs autres obſervations ſemblables, deſquelles M. Needham conclud que certaines cauſes très-générales *qui ne ſubſiſtent plus*, ont preſcrit, ſuivant des loix fixes & déterminées, une hauteur réguliere aux montagnes, à la mer une profondeur proportionnée, & à la terre cette courbe préciſe & ſphéroïdale qui ſe préſente aux yeux du Géometre. Ce ſont des points qu'il ſe propoſe de démontrer un jour phyſiquement dans un *Eſſai ſur la théorie de la terre.*

Dans la Lettre adreſſée aux Editeurs du Journal Littéraire de Berne, M. Needham examine les différentes ma-

nieres de meſurer les hauteurs des montagnes par le moyen du barometre. L'une de ces manieres, employée par MM. Caſſini, Maraldi, de Chazelles, conſiſte à compter dix toiſes de hauteur par ligne d'abaiſſement du mercure, avec cette reſtriction cependant, qu'il faut ajouter un pied à la premiere dixaine de toiſes, deux à la deuxieme, trois à la troiſieme, &c. Mais cette regle bien appréciée n'eſt qu'un empyriſme défectueux ; & l'on peut d'autant moins s'y fier, que MM. Caſſini, de la Hire, Picard, Valérius, &c. aſſignent à la ligne du mercure des hauteurs fort différentes. M. Needham obſerve que la regle dont nous parlons, appliquée à la meſure de petites hauteurs, les donne moindres qu'il ne faut, & que lorſqu'on s'en ſert pour de grandes hauteurs, elle a le défaut contraire. Elle donneroit par exemple au Mont-Tourné une hauteur de 2146 toiſes ; ce qui excede la véritable de 400 toiſes.

La ſeconde regle eſt fondée ſur le raiſonnement ſuivant. Si l'athmoſphere étoit par-tout homogene, ſes différentes couches auroient une denſité pro-

portionnelle aux poids dont elles ſeroient chargées. Or il eſt aiſé de démontrer que dans cette ſuppoſition les hauteurs croîtroient arithmétiquement, tandis que les poids de l'athmoſphere ou les hauteurs du mercure dans le barometre qui leur ſont proportionnelles, ſuivroient une progreſſion géométrique. Les premieres par conſéquent ſeroient proportionnelles aux logarithmes qui répondroient aux ſecondes ; car les logarithmes, dont les Géometres ont dreſſé des tables, ne ſont autre choſe que les termes d'une ſuite arithmétique, répondans à ceux d'une ſuite géométrique.

Rien ne ſeroit donc plus ſimple que la maniere de meſurer les hauteurs des montagnes par l'abaiſſement du mercure dans le barometre, ſi l'on pouvoit ſuppoſer que l'athmoſphere fût par-tout homogene ; mais c'eſt ce qui eſt évidemment contraire à la vérité. Cette homogénéité ne peut être ſuppoſée que dans les parties ſupérieures de l'athmoſphere ; ainſi la regle propoſée ci-deſſus ne pourra être employée avec ſûreté que lorſqu'il s'agira de meſurer des hauteurs conſidérables, en prenant

pour terme quelque point placé dans la région ſupérieure de l'athmoſphere, & dont on connoiſſe la hauteur. C'eſt ainſi que M. Bouguer, qui avoit d'abord propoſé cette regle comme générale; l'a enſuite modifiée; & il a pris pour terme de ſes dimenſions, le mont Pitchintcha, voiſin de Quito, qui eſt élevé au-deſſus du niveau de la mer de 2434 toiſes, & ſur lequel la hauteur du mercure eſt ſeulement de 191 lignes (*a*).

Cette regle a, comme l'on voit, l'inconvénient de n'être applicable qu'à des hauteurs qui excedent au moins ſix à ſept cens toiſes : ce qui la reſtreint aux cas les moins ordinaires. M. Needham a tenté de la généraliſer, & il

(*a*) Cette regle eſt celle-ci. Prenez les logarithmes de 191 & de la hauteur du mercure exprimée en lignes dans le poſte donné, en ne conſervant que la caractériſtique & les quatre premiers chiffres de ces logarithmes. Leur différence diminuée d'un trentieme, donnera en toiſes celle des hauteurs de Pitchintcha & de ce poſte. Ainſi ce nombre de toiſes étant ôté de celui de 2434, ou lui étant ajouté, on aura la hauteur du lieu de l'obſervation au-deſſus du niveau de la mer.

propoſe pour cela d'ôter ſoixante-trois toiſes de toutes les hauteurs données par la regle de M. Bouguer, lorſqu'elles ſeront au-deſſous de ſix cens toiſes. Que ſi l'on aimoit mieux prendre pour terme le niveau de la mer, il faudroit, ſuivant M. Needham, ajouter ſoixante-trois toiſes aux hauteurs trouvées qui ſurpaſſeront celle de ſix cens. Ceci eſt fondé ſur des raiſonnemens & des comparaiſons qu'il ſeroit trop long de développer. M. Needham invite les Phyſiciens qui ſont à portée de faire des expériences de ce genre, à vérifier ſes vues.

Nous propoſerons ici une conjecture dont nous eſpérons que M. Needham ne nous ſaura pas mauvais gré : la voici. Au lieu d'ôter de toutes les hauteurs au-deſſous de ſix cens toiſes, celle de ſoixante-trois, excès dont la regle de M. Bouguer paroît s'écarter de la vérité dans la partie la plus baſſe de l'athmoſphere, ne vaudroit-il pas mieux appliquer cette correction entiere aux moindres hauteurs ſeulement, & la diminuer par degrés juſqu'à la rendre nulle à la hauteur de ſix cens toiſes? En effet il y a grande apparence que

l'hétérogénéité de l'athmoſphere, qui cauſe l'erreur de la regle de M. Bouguer dans les parties inférieures, diminue par degrés juſqu'à ce qu'on ait atteint la hauteur à laquelle cette hétérogénéité eſt nulle, ou du moins inſenſible. Mais quelle eſt la loi ſuivant laquelle il faudroit diſtribuer cette correction ? C'eſt ce que nous n'entreprendrons pas de déterminer. Nous nous bornerons à indiquer un moyen par lequel on pourroit peut-être y parvenir. Il faudroit meſurer géométriquement, depuis la ſurface de la mer juſqu'à ſept à huit cens toiſes au-deſſus, les hauteurs de ſept à huit ſtations, dans chacune deſquelles on obſerveroit l'abaiſſement du mercure dans le barometre. On rechercheroit enſuite par la regle de M. Bouguer les hauteurs de ces ſtations. Les différences entre les hauteurs concluës de cette maniere, & celles qui auroient été meſurées, en y appliquant la méthode d'interpolation ſi connue des Géometres, ſerviroient à trouver la loi vraie ou approchante, qu'elles ſuivent dans les différentes hauteurs. Au reſte nous ne garantiſſons point la réuſſite de cette

idée que nous ſoumettons, à l'exemple de M. Needham, au jugement de l'expérience. Nous ſupprimons auſſi pluſieurs réflexions qui ſe préſentent à nous, notre deſſein n'étant pas de transformer cet extrait en une diſſertation.

Une choſe eſſentielle dans l'application du barometre à la dimenſion des hauteurs, & que M. Needham recommande fort, eſt de ne faire ces obſervations que dans des tems d'une égale ſérénité. Ceci regarde ſur-tout la partie inférieure de l'athmoſphere, qui eſt ſeule ſujette à des variations conſidérables. La néceſſité de cette attention ſe préſente d'elle-même; car il eſt évident qu'il faut comparer la plus grande hauteur du barometre obſervée dans un lieu, avec la plus grande obſervée dans l'autre, ou la moyenne avec la moyenne.

Il eſt encore important, du moins dans la meſure des hauteurs conſidérables, d'avoir un barometre plus ſenſible que les barometres ordinaires. M. Needham décrit à cette occaſion quelques inventions de ce genre, dûes à M. Paſſemant, un de nos Artiſtes les plus féconds & les plus ingénieux. L'une eſt un barometre dont le mouvement, au

au lieu de quelques pouces, eſt de pluſieurs pieds; enſorte que la moindre variation qu'éprouve l'athmoſphere, en cauſe une très-remarquable dans l'inſtrument: en voici le procédé. Qu'on ſe repréſente deux colonnes de mercure d'environ quatorze pouces de hauteur, qui communiquent entre elles par un tuyau de renvoi, rempli de deux liqueurs différemment colorées & également dilatables par la chaleur. Ajoutons à cela que la phiole qui ſert de réſervoir au mercure, & celle du ſommet du barometre, ont un diametre conſidérable relativement à celui du tuyau de renvoi. Par ce moyen le mercure ne pourra varier d'une ligne, ſans faire parcourir à la liqueur colorée un eſpace beaucoup plus conſidérable, lequel eſt marqué par la ſéparation des couleurs. On ſeroit d'abord tenté d'attribuer à ce barometre le défaut d'agir auſſi comme thermometre; mais avec un peu d'attention on appercevra que la dilatation de la liqueur du tuyau de renvoi, agiſſant également contre deux forces égales, le milieu où doit être la ſéparation des couleurs ne changera pas de place en vertu de cette ſeule

cauſe; ce qui eſt conforme à l'expérience.

Une autre invention de M. Paſſement eſt ſon barometre à l'uſage de la mer, c'eſt-à-dire, conſtruit de telle maniere qu'il ne ſoit point ſujet aux oſcillations que le mouvement du vaiſſeau communique ſans ceſſe aux barometres ordinaires. Celui que Hook avoit appellé *barometre marin*, n'en étoit pas un, mais plutôt un barometre qu'on démontoit, pour ainſi dire, dans un tems, & qu'on remontoit dans les occaſions favorables.

L'invention de M. Paſſement eſt fort différente; cet Artiſte a imaginé de faire faire au tuyau trois ou quatre tours de ſpirale, ou trois à quatre zigzagues au milieu de ſa hauteur. Par ce moyen preſque tout le mouvement que l'agitation pourroit communiquer au mercure, eſt détruit; & ſi l'on forme la partie ſupérieure du barometre en une phiole de deux à trois pouces de longueur & de cinq à ſix lignes de diametre, le mouvement du mercure diſparoîtra entierement.



ARTICLE VI.

POESIE di eccellenti Autori Toſcani, ora per la prima volta date alla luce per far rider le brigate. Raccolta prima, in Gelopoli.

« POÉSIES des bons Auteurs Toſcans, » publiées pour la premiere fois pour » égayer les aſſemblées. Premier re- » cueil, à Gelopolis, 1760. »

HOMMES graves & ſourcilleux, ne parcourez point ce recueil, dit l'Editeur dans ſa préface, il n'eſt pas fait pour vous, je le deſtine uniquement à ceux qui, parvenus à connoître toute la petiteſſe des choſes humaines, prennent le parti d'en rire, de s'en amuſer & de ſe moquer de la fortune: car voilà les vrais, voilà les ſeuls Philoſophes; quoi qu'en diſent ces perſonnages qui, ſous le maſque d'une éternelle gravité, cachent la médiocrité de leur génie. Eſt-il rien ſur la terre dont nous devions être occupés ou ſurpris? Tout n'eſt aujourd'hui que

petiteſſe ou ſottiſe, & il ne faut pas s'en plaindre: que gagnerions-nous, ſi la raiſon ſe mêloit de nos affaires? Ne vaut-il pas mieux s'en tenir aux apparences & s'en rapporter aux ſens? Ils nous trompent: eh bien tant mieux; il en coûte trop de penſer; l'ignorance eſt quelque choſe de ſi commode: d'ailleurs n'en eſt-on pas dédommagé par le prix que l'imagination ne manque jamais de mettre à tout ce que l'eſprit n'a pu ou comprendre ou conſidérer de près? Graces au Ciel, la race des Philoſophes eſt éteinte; on eſt aujourd'hui homme de Lettres, cela eſt bien plus agréable; & qu'on ne croye pas que je cherche ici à faire le plaiſant, ni que je prétende réformer les mœurs du ſiecle. Le monde étoit ridicule, lorſqu'il y avoit des Philoſophes à foiſon; il l'eſt depuis que le nom de *Philoſophe* eſt devenu un terme de mépris; il le ſera, quoi qu'il puiſſe arriver. Je veux dire ſeulement à nos profonds & graves Littérateurs que ce Livre, deſtiné à faire rire la bonne compagnie, eſt un Ouvrage important, & bien plus important que ces immenſes & barbares recueils de ſavantes balivernes,

dont ils assomment le genre humain. Graces immortelles soient rendues aux charitables teignes & aux petits marchands de poissons & de saumure, qui nous délivrent de ce malheureux papier.

Socrate étoit saisi de douleur & d'indignation à l'aspect de ces hommes qui passant leur vie à considérer les astres, négligeoient leurs mœurs & leurs affaires. Il s'écrioit au milieu des rues & dans les places publiques, que tout ce qui étoit au-dessus & loin de nous, ne servoit à nous rendre ni meilleurs ni plus heureux; que diroit-il aujourd'hui, s'il voyoit certains personnages faire consister la science suprême à recueillir des inscriptions sépulchrales, faites quelquefois pour des cuistres & des goujats, à dresser un catalogue de Livres, ou à déterrer dans des volumes poudreux quel étoit l'ayeul, le pere ou la femme d'un Littérateur inconnu, & le plus souvent digne de l'être à jamais (a)? Quels cris pousseroit ce bon Phi-

(a) Nous n'avons garde d'adopter ces plaisanteries : il se peut qu'elles soient encore utiles en Italie, où les Erudits peut-être s'estiment trop & sont trop estimés : mais en

losophe! Mais non : il en riroit. Laissons-là ces pédans, & revenons à mon recueil. Pour échapper, du moins en partie, aux chagrins dont notre malheureuse vie est toute parsemée, je me suis amusé à recueillir les Ouvrages plaisans & badins des esprits gais de notre nation. Si ce recueil fait rire seulement un demi-quart-d'heure quelque honnête homme, j'en aurai plus de joie que si j'avois découvert dans le ciel un nouveau corps qui feroit très-bien son chemin sans moi; j'aurai rempli le devoir d'un citoyen, celui de rendre mes semblables contens.

J'espere que les amateurs de la Poésie feront valoir mon recueil, & qu'ils ne manqueront pas d'en rire. Ce seroit peut-être ici lieu de donner la vie des Poëtes dont je publie les Ouvrages, mais à Dieu ne plaise que j'usurpe les droits de personne! Florence a ses Biographes de profession, qui respirent depuis trop long-tems la poussiere des

France, où ils ne le sont pas assez, & où, loin d'abuser de l'érudition, on la néglige beaucoup trop, elles ne peuvent être que dangereuses.

bibliotheques, pour leur enlever une aussi importante fonction.

Telle est en abrégé la préface de ce recueil : on y trouve à-peu-près le ton des Ouvrages qui le composent. Ces Ouvrages sont *la Celeide* (a) du fameux Gigli, Poëme ingénieux & rempli de plaisanteries très-fines sur les subtilités scholastiques; la *Svinatura* (b) de Paul-François Carli, parsemée de facéties, & où l'Auteur décrit les repas & les fêtes champêtres, comme les a peintes le Teniere, & quelques autres Poëmes de Ghivizzani & de Baldouini. Il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'analyser le plus grand nombre de ces pieces & de leur conserver quelque intérêt. La portion la plus fine & la plus piquante des plaisanteries qui y sont répandues, ne tient le plus souvent qu'aux formes du style & du vers; & elle y tient si intimément, qu'on feroit des efforts inutiles pour l'en séparer & la transporter, nous ne dirons pas d'un langage, mais d'un style à

(a) L'Editeur de ce recueil n'y a inséré que le premier chant de ce Poëme.
(b) Le tirage du vin.

l'autre. Nous nous bornons à traduire l'épitaphe d'un certain Lucardesi, Maître d'école à Buggiano, lequel dans un sonnet avoit appellé le Christ *Crocifisso è trino*.

« Cy gît le très-peu illustre & encore moins révérend Lucardesi : il » fut le huitieme sage, & il mourut » fol; il passa sa vie à rire, & la termina en pleurant; il eut un jugement prodigieux, & il n'en fit jamais le plus petit usage; sa manie » étoit d'ôter aux autres leur réputation, & il alloit toujours perdant de » la sienne; il eut l'estomac toujours » plein, & la tête toujours vuide; il » étoit maître d'école, & il fut fouetté » comme un écolier; il attaqua tout » le monde, & ne blessa personne; il » étoit Prêtre, & il est mort excommunié; il avoit fait plusieurs Christs, » & il n'en a pas eu un seul pour lui; » il eut trois rédempteurs, & il est » damné. »



ARTICLE VII.

DIE *Eisgebirge des Schweizerlandes*, &c.

« LES Montagnes glaciales de la » Suisse, décrites par *Théophile-* » *Sigismond Gruner. In-8°.* 3 vol. » avec fig. A Berne, 1760. »

TOUS les ouvrages de la nature suffisent pour exciter l'admiration; il y en a qui l'épuisent & la confondent. Que d'énergie, de grandeur & de majesté n'offre-t-elle pas aux sens, à l'imagination, à la raison même tranquille & exercée du Philosophe, dans les montagnes de glace dont elle a couvert une partie de la Suisse? Il y a long-tems qu'on desiroit que quelqu'un nous présentât le tableau de ces belles & majestueuses horreurs; mais on formoit ces vœux, sans s'attendre à les voir jamais remplis. En effet, fût-on animé par la curiosité la plus inquiette & la plus intrépide, comment oser entreprendre, au

travers de mille périls & dans des routes qui sont à peine praticables aux mois de juillet & d'août un voyage, qui seroit de plus de mille lieues en droiture? Ces considérations n'ont point arrêté le courage & l'activité de M. Gruner; excité par le noble desir de s'éclairer & d'instruire, frappé d'ailleurs de la grandeur & de la singularité de l'objet qu'il se proposoit, il y a consacré plusieurs années de travail & d'observations, il a visité lui-même une partie des montagnes qu'il décrit, il n'a rien oublié pour se procurer tous les éclaircissemens dont il avoit besoin pour faire connoître celles qu'il n'étoit pas à portée de parcourir. Enfin l'Ouvrage de M. Gruner n'est qu'un essai, mais c'est l'essai d'un Observateur exact, instruit, exercé; l'esquisse qu'il nous offre doit encourager les Naturalistes à embrasser & à remplir toutes les parties de ce vaste & singulier tableau.

Les deux premiers volumes de l'Ouvrage de M. Gruner contiennent la description historique & géographique des montagnes glaciales; le troisieme est un recueil d'observations physiques sur ces montagnes. Pour donner une

idée claire de ces monstrueuses productions, M. Gruner commence par en assigner les différentes especes sous des dénominations propres. Il faut fixer l'esprit par des traits caractéristiques, si l'on ne veut porter plus de confusion dans les idées, qu'il ne paroît y en avoir dans l'ouvrage de la nature. C'est dans cette vue que ce sage Auteur établit différentes classes de montagnes glaciales: 1°. Les *Eisberge* ou montagnes de roc, couvertes au moins à leur sommet, d'une glace éternelle. 2°. Les *Eisthæler* ou vallées glaciales: ce sont des enfoncemens ou interstices qui coupent la chaîne de montagnes & qui sont comblés en tout tems de glaces d'une seule piece. 3°. Les *Eisfelde* ou champs de glace, grandes plaines ou côtes plus ou moins pendantes sur les montagnes mêmes ou entre les montagnes, & toujours chargées de neige & de glace. 4°. Les *Gletscher*, especes de glacieres, dans lesquelles les glaces des trois premieres especes se déchargent: elles se terminent à l'ouverture des montagnes fermées par des monceaux de glace de différente con-

figuration. Cette derniere espece ne forme qu'accidentellement des montagnes glaciales; l'Auteur la subdivise: 1°. en *Gletscherberge* ou montagnes de glace qui n'ont point pour base des rochers, & dont toute la masse de glace pure égale souvent la hauteur des montagnes les plus élevées: 2°. en *Eisschründe*, formées de monceaux de glaces, jettés entre les ouvertures des montagnes, & composés de petites monticules plus ou moins pyramidales, jointes les unes aux autres: 3°. *Eiswande*, où finissent les vallées de glace en rochers escarpés & quelquefois coupés perpendiculairement: 4°. en *Eisslagen* ou amas de glaces entassées dans les interstices de montagnes qui souvent ne sont point glaciales, & composées des neiges de l'hyver & des glaces fondues ou écroulées des montagnes circonvoisines.

L'Auteur, après cette division préliminaire, entre dans le Canton de Berne, & décrit les vallées glaciales d'*Engestlen* & de *Trift*, ainsi que le *Gelmergletscher*: la premiere a une lieue de long, la deuxieme en a six; le *Gelmergletscher* est d'une lieue &

demie. Les vallées situées entre les sommets de montagnes fort élevées, sont elles-mêmes de hautes montagnes, dont les glaces énormes servent de voute à un réservoir d'eaux, & dont diverses fentes coupent la masse dans toute sa profondeur. Les deux dernieres aboutissent au *Grimsel.* Là s'éleve d'Orient en Occident une chaîne de montagnes d'environ vingt-six lieues de longueur, qui sépare toute la longueur méridionale du Canton de Berne d'avec le pays du Valais, & se termine vers la Savoie. Un manteau de neige enveloppe dans toutes les saisons cette chaîne ondoyante qui dans les intervalles de ses rocs nourrit des glaces éternelles. Près du *Grimsel* s'ouvrent vers l'Occident quatre grandes vallées qui s'étendent l'espace d'environ 22 lieues. Un rempart immuable de neige entoure & couronne ce lieu presqu'inaccessible. La troisieme de ces vallées, d'un accès moins difficile que les autres, & où l'*Aar* prend sa source, est ici décrite d'une maniere très-circonstanciée.

M. Gruner suit toute cette chaîne par la vallée Bernoise d'*Oberhasly* jus-

qu'à celle de *GrindelWald.* Dans cet espace, trois grandes glacieres formées dans les intervalles des montagnes, présentent le coup-d'œil curieux d'un amas de petites pyramides de glaces. Là M. Gruner vit avec une admiration mêlée d'effroi une avalange de neige qui, détachée du grand *Wetterhorn*, se précipita comme un torrent & se brisa sur les masses saillantes du roc. Il continue ensuite son voyage par le *GrindelWald*, où deux vallées entretiennent deux grandes glacieres dans la vallée de *Lauterbrunnen :* il y en a de plus étendues, mais moins belles, qui communiquent avec celles du *GrindelWald* par les vallées glaciales de l'*Increiger*, jusqu'au *Jungfrauenhorn* ou *Cime pucelle*, une des plus hautes montagnes de ce pays. C'est-là que la fameuse riviere du *Naubbach* tombe en cascade d'une hauteur prodigieuse, & semble se réduire dans sa chûte en une espece de poussiere.

La chaîne s'étend ensuite dans le *Kanderthal* & le *Simenshal*, où les grouppes prodigieux de montagnes portent sur leurs têtes des montagnes de neiges qui ne fondent jamais. Une des

plus belles glacieres de l'espece des *Eisschrand*, est la grande glaciere de *Simenthal*, composée de trois étages. Cette longue chaîne, après avoir traversé le pays de *Sanen*, se termine dans le pays d'Aigle, par plusieurs couches de glaces moins considérables.

La côte méridionale de cette grande chaîne ne présente pas des phénomenes aussi étonnans que le côté septentrional; elle aboutit au grand *Gotthard* & au pays d'Ury, par la fourche entre laquelle des vallées glaciales des Cantons de Berne & d'Ury se déchargent dans de très grandes glacieres qui forment la premiere & principale source du Rhône. Le côté méridional du Valais est également entouré de montagnes énormes, couronnées d'une neige permanente. Ce sont les Alpes Pennines qui séparent le Valais de la Savoie & du Milanois. Dans ces Alpes on remarque les glacieres de *Faucigny*, longues de quatre lieues, & une autre de quatorze lieues, qui se lie aux Alpes Lépontine, où des amas de glaces serpentent avec les interstices des montagnes sur lesquelles elles s'accumulent : un hyver éternel blanchit leurs têtes effrayantes.

Tels sont les lieux décrits par M. Gruner dans le premier volume de son Ouvrage.

Dans le second volume l'Auteur commence sa description par la partie neigée des grandes Alpes Lépontines, qui commencent près de la Fourche, & finissent près du *Lagomaggiore*, d'où il passe aux petites Alpes Lépontines ou montagnes glaciales du Canton d'Ury, qui partent du grand S. Gothard, le point le plus élevé & le plus grand réservoir des eaux de l'Europe. Cette montagne vomit le Rhône, le Tessin, une partie du Rhin & la Reuss. Le pays d'Ury, plein de glacieres & de curiosités naturelles, ouvre un vaste champ à l'Observateur; il remarque au sujet de ce Canton, que les montagnes y sont pour la plupart stériles à leur pied, & très-fertiles sur leur dos, n'ayant ordinairement que leurs têtes couvertes de neige. Les glacieres de ce pays, communément situées sur la cime des montagnes, forment au-dessus de grandes terrasses, dont pour l'ordinaire le contour est coupé perpendiculairement. M. Gruner en décrit deux de cette espece. Plusieurs en-

droits de ce Canton sont entierement stériles, & occupés ou défendus par des monceaux énormes de glaçons.

Le pays des Grisons, considérable par son étendue, contient au moins les trois quarts des montagnes glaciales de la Suisse. Jusqu'à présent personne n'avoit percé profondément dans ce cahos; il le débrouille autant que la chose est possible à celui qui fait le premier pas dans de pareilles horreurs. Au milieu des montagnes & des glacieres du *RheinWald*, il trouve une masse de glace pure, étendue sur deux lieues de pays, & haute comme les montagnes ordinaires. C'est la premiere source du bas Rhin. La vallée de *Schams* & les autres, d'où sort le Rhin par trois sources, semblent ne former qu'un océan de glaces. Ce pays stérile & inhabitable est appellé le *Paradis*.

La grande chaîne méridionale, qui commence par l'*Avicula*, continue sous la neige jusqu'au mont *Jule*, tas de montagnes jettées les unes sur les autres, & portant des glacieres énormes. L'effroi croît à mesure que l'on s'avance de-là aux montagnes de *Ber-*

nina, dont les glacieres bordées de pyramides glaciales en forme de remparts, serpentent, s'entrelacent les unes dans les autres, & s'élevent à la hauteur de près de mille toises. Le Groënland n'a peut-être pas de quartier aussi sauvage, aussi stérile, aussi inhabitable & aussi affreux, que les quatre lieues occupées par ce monceau de montagnes, dont la nature se sert pour nourrir le Danube & quelques autres grands fleuves qui y puisent leurs premieres eaux.

De-là au Midi la neige & la glace ne couvrent qu'une petite partie de la vallée de *Bergel.* En tirant vers la Walteline le climat change tout-à-coup d'une maniere surprenante. Dans une demi-journée on se croit transporté du fond du Nord au Sud. Les raisins y sont mûrs, tandis qu'à cinq lieues de là les cerises ne le sont pas encore. A l'Orient de *Bernina* s'étend l'*Engadine*, masquée du côté du Midi par d'énormes montagnes toujours voilées par la neige, tandis que le côté qui regarde le Septentrion est presque tout-à-fait nud & ouvert. La continuité de ces glaces n'est point interrompue jusqu'au

Tirol. Vers l'Occident, des montagnes entassées sont coupées par des vallées de glace & entourées de glacieres qui les doublent jusqu'à leur cime. Cette chaîne sépare l'*Egadine* & le *Bretigue* des Pays Autrichiens. Elle n'est praticable qu'en très-peu d'endroits, & nulle part sans péril.

L'Auteur se rend dans le Canton de Glarys, où l'on voit trois chaînes de montagnes glaciales. La chaîne Orientale sépare ce Canton du pays des Grisons; l'Occidentale marque ces limites avec le Canton d'Ury. La troisieme le coupe en deux grandes vallées. Le grand *Glarnitsch*, placé entte ce Canton & le Canton d'Ury, touche à un des bras de la glaciere du Gottard, & forme la pointe la plus septentrionale des montagnes glaciales de la Suisse, si l'on ne veut compter pour quelque chose des masses éparses çà & là dans le Canton d'Appenzel. L'Auteur revient au grand bras qui finit par le *Glarnitsch.* Il décrit la côte occidentale de la même chaîne qui borde une partie du Canton de Schweitz contre celui d'Ury. Au couchant de cette chaîne & du Bourg d'Altdorf, Capitale d'Ury,

court une autre chaîne qui coupe le Canton d'Ury, celui d'*Untervalden* & la Seigneurie d'*Engelberg*; elle se termine près du Grimsel. Ici finit la grande chaîne dont M. Gruner a entrepris la description. A la fin de ce second volume, il remarque que les glacieres de la Suisse ne peuvent être comparées à une mer glaciale, comme quelques Auteurs l'ont fait, encore moins à la mer du Nord. Il fait voir le grand rapport que ces montagnes ont avec celles de la Suede, de la Norwege & d'Islande; mais il ne les juge pas comparables à celles du Groenland, de la nouvelle Zemble, &c.

Le troisieme Volume est destiné aux observations physiques. La partie méridionale de la Suisse contient les montagnes glaciales & des minéraux. Sa partie septentrionale abonde en pétrifications, & ne produit d'autre minéral que du fer. Après quelques observations sur la composition, la forme & la beauté des montagnes de glace, M. Gruner fixe la hauteur des principales depuis 2500 jusqu'à 2750 toises au-dessus du niveau de la mer. Il marque ensuite le point de leur congelation. Celles qui surpassent la hau-

teur de 1500 toises au-dessus de la mer, restent ordinairement couvertes d'une neige éternelle. Ces hautes montagnes portées sur un terrein élevé percent jusqu'à la région froide de l'air, d'où les vapeurs tombent toujours en neige, que le froid qui regne sur les hauteurs où elle est arrêtée empêche de fondre. Telle est l'origine des montagnes glaciales. Ces montagnes se déchargent de leur superflu dans des creux ou vallées, tant par les avalanges que par la fonte d'une partie des neiges. De-là les glacieres augmentées par la neige qui y tombe directement & qui s'y glace. Ces masses de glace & de neige s'élevent couche sur couche du fond des vallées. Les plus basses couches sont fondues par les vapeurs qui sortent de la terre. Les montagnes formées d'une seule masse de glace ont été originairement des vallées; mais l'action du soleil se portant également de tous les côtés à cause de leur situation, leur contour supérieur s'est dégelé. Les eaux fondues en s'écoulant ont lavé & creusé leurs côtes de maniere qu'il a dû leur rester une forme conique & *montagneuse*.

Les manteaux de glace jèttés sur les interstices proviennent de l'écoulement des neiges fondues qui se gelent de nouveau après être sorties des vallées.

Les eaux se creusent des lits. A la longue les routes qu'elles se sont tracées deviennent profondes. Par ces diverses coupures, il se forme des pyramides à plusieurs faces qui deviennent plus hautes à mesure que la glaciere diminue, ou plus basse à mesure qu'elle augmente; parce que dans ce dernier cas les routes qui serpentent entre les pyramides se remplissent sans que les pyramides reçoivent aucun accroissement. Lorsque les vallées n'ont pas une certaine pente, sur laquelle roulent aisément les glaçons, les glaces s'arrêtent, s'amoncelent & s'élevent perpendiculairement. Le soleil n'a ni assez de force, ni un accès assez libre sur ces monceaux pour les dissoudre.

L'Auteur examine l'ancienneté des montagnes glaciales. Il croit que la Suisse a servi autrefois de lit à la mer, & il s'appuye sur deux raisons. La premiere, c'est que le sol du pays est couvert de couches de coquillages pétri-

fiés de l'espece de ceux qui ne quittent jamais le bord de la mer, telles que les cornes d'Ammon, les huitres, les terebratules, &c. Il faut que la mer ait séjourné long-tems sur ce sol pour y déposer cette quantité immense de coquillages qui s'y trouvent sans aucun mélange. La seconde, c'est que dans les lieux élevés de la Suisse il y a des couches énormes & même des montagnes entieres d'ardoise, qui ne peuvent avoir été formées que par le long séjour des eaux. Quant à l'époque où la mer a quitté la Suisse, M. Gruner croit que le centre de pesanteur du globe ayant été changé par le déluge, la mer s'est jettée d'un autre côté; de sorte que le sol de la Suisse étant resté à sec, ses montagnes ont élevé leur cime dans la région froide de l'air, où la neige a formé de nouvelles montagnes.

Notre Physicien passe ensuite à la différence qui se trouve entre ces glaces éternelles & la glace commune. Celles-là sont plus fines & plus légeres, & par conséquent leurs eaux sont plus saines. Il explique ensuite d'une maniere satisfaisante les phénomenes

qui arrivent souvent dans ces montagnes, tels que les bruits qu'on y entend souvent, les vents qui en sortent, leur accroissement & leur diminution.

Ces montagnes ne sont pas d'une petite utilité : un air pur, cinq grands fleuves & une infinité de rivieres & de torrens, un grand nombre de sources minérales échauffées jusques sous leurs glaçons, des eaux salubres, des fontaines périodiques, des minéraux, de beaux crystaux en abondance, de bons pâturages & quantité d'herbes médicinales qui couvrent leurs pieds & leurs côtés; voilà leurs avantages. La fonte subite des neiges, des inondations, des avalanges qui font les plus grands ravages, des fentes où se perdent les voyageurs, des tremblemens de terre, &c. en voilà les inconvéniens. Leurs avantages & leurs désavantages balancés, l'Auteur conclud que la Suisse doit regarder ces glaces comme un présent de la nature.

Cet Ouvrage curieux & intéressant est enrichi de cartes & de planches : les cartes représentent avec exactitude les montagnes glaciales; leur longueur d'Orient en Occident est de soixante-

six

six lieues; le centre est au grand Gothard, d'où sortent plusieurs autres chaînes, dont la plus longue s'étend, en coupant la premiere du Nord au Sud, à trente-six lieues. A ces deux belles cartes l'Auteur a joint une vingtaine d'estampes en taille-douce qui représentent les principales glacieres & leurs différentes especes, & qui ne sont pas la partie la moins curieuse de cet Ouvrage. L'exécution est de la plus grande beauté, & l'effet en est admirable. C'est un chef-d'œuvre de dessin & de gravure.



ARTICLE VIII.

LETTRE d'une Dame Angloise sur la supériorité prétendue de l'homme sur la femme.

NOUS nous plaignons tous les jours de la multitude des Journaux qui s'impriment en France; ce genre d'ouvrage est infiniment plus multiplié chez les Anglois, & ils ne s'en plaignent pas. Ils en ont pour tous les états & pour tous les Arts; ils ont des Journaux de Physique, de Commerce, de Jurisprudence, &c. ils ont, comme nous, un Journal Chrétien & même un Journal des Dames. C'est de ce dernier que nous avons tiré la Lettre suivante; elle est écrite par une jeune Dame qui réclame vivement contre la prééminence que notre sexe a usurpée sur le sien.

« DANS les premiers âges du monde, lorsque le genre humain commença à former des sociétés & des Etats, les hommes s'appercevant que la nature

leur avoit donné un corps plus robuste, se crurent aussi doués d'une ame plus forte & d'une raison plus saine; & en conséquence ils s'arrogerent insolemment la souveraineté sur notre sexe : mais d'après ce beau raisonnement, que n'accordoient-ils une intelligence supérieure au cheval, dont la force est encore bien supérieure à la leur ?

Afin de se conserver cette injuste & tyrannique prérogative & de la perpétuer parmi leurs descendans mâles, les hommes ont jugé à propos de resserrer & de captiver nos ames par une éducation domestique, frivole & absurde, qui pût faire avorter en nous les semences de la raison & de la philosophie, & nous accoutumer de bonne heure à reconnoître leur supériorité de bon sens & de philosophie.

« La gloire, qui est l'ame & le soutien de toutes les productions de l'esprit, est refusée aux femmes, dit une illustre Françoise (a); on ôte à leur esprit tout objet, toute espé-

(a) Madame la Marquise de Lambert, *Réflex. sur les femmes.*

» rance : on l'abaisse; &, si j'ose me » servir des termes de Platon, *on lui » coupe les aîles :* il est bien étonnant » qu'il leur en reste encore. »

Ainsi privées d'éducation & de culture, ou, ce qui est encore pis, condamnées à une mauvaise éducation, il est aussi injuste de nous reprocher la foiblesse de notre esprit, qu'il le seroit de blâmer une Chinoise pour la petitesse excessive de ses pieds. L'un & l'autre défauts ne sont point une imperfection de la nature, mais une tyrannie de l'usage.

Si une femme choisit souvent dans la foule des soupirans qui lui adressent leurs vœux, l'homme dont l'esprit est le plus médiocre, c'est seulement parce qu'il est naturel qu'elle préfere le degré d'esprit & d'intelligence qui est le plus à sa portée, & c'est ce que vous feriez vous-même; car j'ignore quel plaisir vous trouveriez à converser avec un Rabbin, uniquement parce qu'il sait l'hébreu, dont vous ne connoissez pas l'alphabet.

Je crois que les femmes préferent toujours les hommes les plus raisonnables, relativement au degré de lu-

miere & de raiſon qu'elles ont elles-mêmes; car ce ſeroit par enthouſiaſme, & non par un goût raiſonnable, qu'elles pourroient aimer ce qu'elles ne ſentent pas. Je conviens qu'il doit y avoir une entiere égalité entre les rivaux pour la fortune, la naiſſance, la figure, &c. avant que la ſupériorité d'eſprit & de raiſon ſoit miſe dans la balance : mais c'eſt un vice de l'éducation qu'on donne aux femmes, qui les attache à de faux moyens de bonheur; au lieu de nous blâmer de nos erreurs, on devroit donc nous plaindre de notre foibleſſe.

Je vous interdis donc déſormais, ô ſages fous, toute ſatyre contre notre ſexe, juſqu'à ce qu'une éducation plus cultivée ait donné à nos ames la liberté de prendre l'eſſor & de déployer toute leur énergie. Oſez, impérieux tyrans, oſez briſer les chaînes dont vous aſſerviſſez nos eſprits, rendez-nous ſeulement la liberté; car vous ſavez que les Arts & les Sciences n'oſent lever leur tête ſous le joug du deſpotiſme.

Je n'ai plus qu'une choſe à dire en faveur de mon ſexe; c'eſt que la nature ſemble avoir formé les femmes, bien

plus que les hommes, pour la contemplation & pour l'étude de la Philoſophie. La délicateſſe de notre conſtitution nous rend plus propres à la ſpéculation qu'à l'action, & nos occupations domeſtiques nous laiſſent plus de loiſir que n'en ont les hommes, qui par leur conſtitution plus robuſte & plus active, paroiſſent deſtinés pour les affaires, pour les travaux pénibles & pour les Arts méchaniques. Ah! que ne ſe forme-t-il une armée d'Amazones, pour ſecouer le joug tyrannique de ces uſurpateurs de nos libertés & de nos droits naturels! »

Les femmes ſont-elles auſſi propres que les hommes aux Gouvernemens, aux Sciences & à la Guerre? Voilà une queſtion très-ancienne & très-rebattue; mais quel eſt l'Auteur qui l'ait réduite à ſon vrai point de vue, & qui l'ait traitée par principes? On a recueilli un grand nombre d'hiſtoires d'hommes & de femmes, on a comparé les unes aux autres; mais on a parlé en Orateur ou en Critique. Le ſeul qui ait enviſagé phyſiquement cette queſtion eſt le Pere Mallebran-

che; mais il n'a fait que l'effleurer : ce n'eſt pas qu'on en doive compoſer un gros volume; toute queſtion a une ou deux raiſons fondamentales, & l'art du Philoſophe eſt de les propoſer avec netteté, & de les développer avec préciſion & avec ordre. C'eſt ce qu'on trouvera exécuté dans la Lettre de l'Abbé Conti que nous allons rapporter. La queſtion y eſt miſe dans un jour nouveau & vraiment philoſophique; & quoiqu'il la décide en faveur des hommes, les femmes n'appelleront pas ſans doute de ſon jugement : ce qu'il donne au beau ſexe vaut bien mieux que ce qu'il lui ôte; la force, pour l'eſprit comme pour le corps eſt preſque toujours aux dépens des graces; & s'il faut opter entre les contours ſouples & arrondis de la Vénus Médicis ou les membres quarrés & nerveux de l'Hercule Farneſe, quelle eſt la femme qui héſitera ſur le choix?

« Le Gouvernement, les Sciences & la Guerre ſont des travaux qui dépendent de la vigueur de l'eſprit & du corps. Que ne peut point entreprendre un corps robuſte, & de quel

art n'eſt pas capable un eſprit étendu, ſolide & pénétrant? Toute la queſtion ſe réduit donc à comparer la vigueur du corps & de l'eſprit de l'homme & de la femme. Si les femmes n'ont pas la même vigueur de corps que les hommes, les Légiſlateurs ont très-bien fait de les exclurre de la guerre & des autres métiers rudes & pénibles; c'eſt la premiere partie de la queſtion. Si les femmes n'ont pas la même vigueur d'eſprit que les hommes, elles ne ſont pas auſſi propres que nous aux Sciences & aux Gouvernemens des Etats; c'eſt la ſeconde partie.

Commençons par comparer la vigueur du corps; & pour rendre la comparaiſon plus juſte, repréſentons-nous des hommes & des femmes qui ont le même âge, la même éducation, & ſur-tout qui font les mêmes exercices: car c'eſt l'exercice qui met en jeu la machine du corps, qui attenue le liquide, le raffine, & par-là nourrit les fibres, les arrondit & les fortifie. Mais les fibres ne ſeront-elles pas d'autant plus fortifiées qu'elles y auront plus de diſpoſition par leurs contextures primordiales? C'eſt à ces contextures

que je m'attacherai d'abord.

La force du corps humain dépend de la conſiſtance & du reſſort de ſes fibres. La conſiſtance des fibres vient de leur cohéſion, de leur épaiſſeur & de leur ſolidité ; leur reſſort, quelle qu'en ſoit la cauſe, commence avec la vie de l'animal & dure juſqu'à la mort.

Il eſt évident que le mouvement des organes eſt plus grand à proportion que le reſſort de leurs fibres eſt plus fort, car les effets ſont proportionnés à la cauſe. Il eſt clair encore que le mouvement augmente à proportion de la ſolidité des fibres, car la force eſt compoſée de la maſſe auſſi-bien que de la vîteſſe.

Pour déterminer donc ſi les femmes ont la même vigueur de corps que les hommes, il faut examiner ſi les fibres des uns & des autres ſont également ſolides & élaſtiques ; je dis que les fibres des femmes le ſont beaucoup moins que celles des hommes, & voici ma preuve.

La femme n'eſt pas faite pour elle ſeule. Elle doit mettre un enfant au monde, & c'eſt pour le nourrir que

la nature lui a donné plus de fluide qu'à nous. Les purgations périodiques n'ôtent aux jeunes filles bien ſaines ni leur embonpoint, ni leur force ; l'abondance du lait & les hémorragies auxquelles elles ſont ſujettes prouvent cet excès de leur ſang, & en même tems la raiſon pour laquelle les Anciens donnoient l'humidité en partage au tempérament des femmes ; leurs fibres donc étant plus imbibées de ſuc que les nôtres, ſont moins élaſtiques & moins ſolides ; elles ſont moins élaſtiques, car l'humidité diminue toujours les reſſorts ; elles ſont moins ſolides, car ce qu'elles gagnent en humide elles le perdent en épaiſſeur, comme vous voyez dans deux boules de cryſtal qui ſeroient égales en diametre, mais dont l'une contiendroit plus de fluide que l'autre. Les boules de cryſtal vous repréſentent les petites veſſies dont les fibres des muſcles ſont compoſées ; je les ſuppoſe égales, à cauſe que leur extrême petiteſſe, qu'on peut à peine diſcerner au moyen du meilleur microſcope, fait évanouir à notre égard toutes leurs différences.

Une expérience des plus ſimples confirme ce que je viens de dire. Engraiſſez des oiſeaux mâles & femelles, & ſur-tout des coqs & des poulets d'Inde, vous trouverez la chair de la femelle plus tendre & plus ſpongieuſe que celle du mâle, preuve que les fibres de la femelle ſont plus minces & plus imbibées de ſuc, & par conſéquent moins élaſtiques. Cette expérience prouve d'autant plus notre propoſition, que les oiſeaux ont tous la même éducation & font le même exercice.

Ayant démontré en général que le corps de la femme a moins de vigueur que celui de l'homme, il faut le confirmer en particulier par la comparaiſon des organes. Si l'anatomie comparée étoit parfaite, comme nous connoîtrions les moindres différences des organes des hommes & des femmes, nous pourrions tirer des conſéquences immédiates des obſervations ; mais juſqu'à préſent on a remarqué ſeulement deux choſes. La premiere, que le diametre de l'aorte deſcendante eſt plus grand dans les femmes que

dans les hommes (a). La ſeconde, que la pulſation de leurs arteres eſt moins forte ; de ce que le diametre de l'aorte eſt plus grand, j'infere que leurs fibres n'ont point la même ſolidité & la même élaſticité pour ſoutenir l'extrême impétuoſité du ſang qui deſcend, & qui preſſant de tous côtés l'aorte la dilate extrêmement. De ce que les pulſations de l'aorte ſont moins fortes, j'infere que le cœur pouſſe le ſang avec moins d'impétuoſité dans les arteres ; il monte donc plus lentement au cerveau des femmes, dont le ſuc nerveux, qui s'en ſépare, ne coule pas avec tant de vîteſſe dans les nerfs ; mais ſi la force des muſcles dépend principalement de la force avec laquelle le ſuc nerveux & le ſang artériel coulent dans les fibres, ayant diminué la vîteſſe de l'un & de l'autre, on diminuera la tenſion du muſcle, & par conſéquent ſa force. Si on ouvroit un chien & une chienne, on ſentiroit ſans doute plus de preſſion dans le

(a) Cette aſſertion nous paroît très-douteuſe.

cœur de l'un que de l'autre : c'est une expérience aisée à faire.

Quant à la délicatesse des fibres du cerveau des femmes, on ne peut la démontrer qu'à *posteriori*, faute d'observations anatomiques. On sait les étranges effets qu'ont produit sur les femmes les histoires des Sorciers, des Loups-garoux, du Sabat; on sait que l'Astrologie judiciaire, la Géomancie, la Chiromancie, & tous ces prétendus Arts qui font tant de honte à l'esprit humain, auroient perdu depuis longtems tout leur crédit, si les femmes ne les avoient soutenus par leur crédulité & par leur argent (*a*). La forte impression des objets chimériques dépend absolument de la grande délicatesse des fibres ; les meres impriment souvent sur le corps de leurs enfans des marques de fleurs, de fruits & d'animaux. (*b*). Il y a eu des femmes

(*a*) Tant qu'on a cru à ces sottises, les hommes paroissent y avoir eu autant de part que les femmes.

(*b*) On conteste aujourd'hui, & avec beaucoup d'avantage, ce semble, l'effet de l'imagination des femmes enceintes sur les enfans.

qui ont accouché des enfans, rompus dans les mêmes endroits où elles avoient vû rompre des criminels ; il y en a eu d'autres qui ont accouché des enfans mîtrés comme des Evêques, & blessés comme des SS. Sébastiens. Je ne rapporte que des histoires très-connues ; & en quelque maniere qu'on les explique, il faut toujours commencer par supposer une grande délicatesse dans les fibres du cerveau des femmes. Un corps n'est-il pas d'autant plus souple & plus mou, qu'il cede plus aisément aux impressions étrangeres ?

Je ne parlerai point des incommodités des grossesses, quoiqu'elles troublent beaucoup les sécrétions animales, dont l'ordre & la facilité donnent la force & l'agilité au corps humain. Je n'examinerai pas non plus si c'est la délicatesse des fibres, qui rendant les femmes très-sensibles aux impressions de l'air & de tous les autres corps qui agissent sur elle, empêche les vieilles d'être aussi fraîches & aussi vigoureuses que les vieillards. Balzac rapporte les relations de ce voyageur qui n'avoit jamais vu une belle vieille. Les jeunes filles ne sont pas non plus aussi

fortes que les petits garçons : vous le voyez dans les batailles des enfans ; pendant que les petites filles s'amusent à se mordre & à s'arracher les cheveux, les petits garçons se poussent, se terrassent & s'accablent de coups : il ne leur manque qu'un poignard pour se tuer. Mais ne perdons point de vue les observations anatomiques qui sont la regle de notre question. Les plus petites comparaisons peuvent nous éclairer dans une matiere aussi obscure.

Nous avons comparé les organes intérieurs, le cœur & le cerveau; il nous reste à comparer les extérieurs, l'épiderme, la peau & la trachée-artere.

L'épiderme n'est pas un effet de la fixation des vapeurs qui sortent du corps, mais une production & un entrelacement de filamens nerveux qui sortent des petits mammelons dont est parsemé le corps réticulaire de Malpighi. Ces filamens composent un tissu transparent dans les femmes, qui laisse entrevoir les vaisseaux sanguins les plus imperceptibles de leur peau, & forme sur leur visage ce mêlange de blanc & d'incarnat qu'on peut com-

parer à celui des pommes, des cerises & des pêches qui commencent à mûrir. Par la transparence du tissu, jugez de la délicatesse des filets, & par conséquent de celle des nerfs dont ils sont les productions. Les cheveux ne sont pas moins une production des filets nerveux : on sent de la douleur lorsqu'on les arrache ; ils se crêpent, ils grossissent extraordinairement, ils s'entortillent & rendent même du sang, dans la maladie qu'on appelle *Plica-Polonica*. Combien donc les filets qui les composent doivent-ils être délicats dans les femmes, qui ont les cheveux presqu'aussi fins que ceux des enfans ! Il en est de même de leur peau ; les fibres tendineuses qui la composent n'ont pas assez de ressort pour se restituer avec la promptitude qui fait la dureté & la roideur de la chair. Cette flexibilité douce, que les Italiens appellent *Morbidezza*, dépend de la matiere huileuse qui remplit comme du coton les cellules de la membrane située au-dessus de la peau ; les femmes par leur humidité abondent en cette matiere plus que les hommes ; leurs

fibres donc sont plus flexibles & plus tendres. Que dirons-nous des organes de leur voix ?

L'étendue & la profondeur de la voix consiste dans la dilatation de la trachée-artere & dans les vibrations fortes que l'air acquiert par ses réflexions sur les anneaux cartilagineux (*a*) ; mais si la voix des femmes est toujours plus douce & plus aiguë que la nôtre, n'est-il pas évident que les fibres de leur trachée & des muscles qui servent à l'expiration, sont trop fines pour résister à cette grande quantité & impétuosité d'air qui doit dilater la trachée sans la rompre ? De-là vient que les femmes n'ont pas de basse parmi elles, & qu'elles n'atteignent jamais à ces hautes & longues modulations qu'on admire dans les Musiciens d'Italie. Quelle femme a jamais retenu & haussé la voix comme Cortona, Mathluci & Siphacé (*b*) ? Il est vrai que la finesse des fibres de l'épiglote peut

(*a*) Les expériences de l'illustre M. Ferrein détruisent ce systême, elles sont trop connues aujourd'hui pour avoir besoin d'être rappellées.

(*b*) Farinelli n'étoit pas encore connu.

lui donner des tremblemens très-prompts & très-légers ; & ce sont les proportions de ces sortes de tremblemens, qui forment la douceur & l'agrément des voix flutées des célebres Chanteuses.

La grace aussi avec laquelle les femmes parlent, rient, marchent & dansent, n'est fondée à mon avis que sur les proportions des mouvemens legers qui caractérisent les passions les plus douces. Les mouvemens legers demandent des instrumens, qui n'ayant presque aucune pesanteur se plient, s'étendent & se redressent avec facilité, & trouvent soudainement l'équilibre dans leur contraste ; nous voyons tous ces phénomenes dans les Danseuses. Y a-t-il rien de plus gracieux que la danse de Mademoiselle Prevôt ? mais y a-t-il rien en même-tems de plus leger que son corps ? quelle finesse & quelle souplesse de fibres n'ont pas les muscles qui font décrire aux os des arcs de cercle si délicats ? Je suis persuadé que les Danseurs ne sçauroient avoir la même grace que les Danseuses. Aussi voit-on qu'ils tâchent de suppléer au moëlleux & au passionné de la danse

par la fréquence des sauts & des pas difficiles, qui marquent plutôt la force que la grace. On peut donc dire que les femmes surpassent les hommes en mouvemens gracieux, comme les hommes les surpassent en mouvemens forts. Peut-on comparer ni en vigueur, ni même en dextérité les Tourneuses de la Foire de Saint Germain aux Athletes des Grecs & aux Gladiateurs Romains ? Les Danseuses de corde laissent aux Danseurs les sauts les plus difficiles & les plus périlleux ; & on n'a jamais vû en aucun tems, à Venise ou ailleurs, des femmes se précipiter du haut en bas d'une tour en se glissant sur une corde. Un baladin se fit autrefois des aîles & passa la Seine en volant, effort prodigieux ; car notre dos n'a aucun point d'appui pour soutenir la pesanteur du corps, lorsqu'on l'élance avec la rapidité d'un aigle. La tension des muscles fait leur âpreté & leur roideur ; d'où résulte ce qu'on appelle corps nerveux & musculeux, très-rare parmi les femmes & très-commun parmi les hommes.

Les anciens Sculpteurs ont représenté cette différence dans leurs statues,

& sur-tout dans l'Hercule de *Farnese* & dans la Venus de *Medicis*. Dans l'Hercule tout est roide, tout est, pour ainsi dire, irrégulier par le relief des gros vaisseaux serpentans. Dans la Venus tout est arrondi ou articulé doucement. Ces deux statues sont les modeles de l'homme le plus fort & de la femme la plus délicate : car le parfait en tout genre sert de regle pour mesurer ce qui ne l'est pas. Les Poëtes ont imité les Sculpteurs. La ceinture de Venus est tissue d'agrémens & de ris ; le baudrier d'Hercule est orné de batailles & de terreurs : Venus danse avec les graces, Hercule combat avec les Géans & les monstres.

— Ce sont des idées poétiques, dit-on ; il y a eu des Amazones ; Minos, Licurgue, Platon ont formé les femmes de leur République sur leur modele ; ils veulent que les femmes luttent & combattent ; & il n'est pas vraisemblable que ces grands hommes ayent ordonné une chose contraire à la raison, à la morale & à la politique. Voilà ce qu'on peut m'opposer.

J'ai un grand respect pour les grands Législateurs que je viens de nommer,

& sur-tout pour Licurgue ; mais j'ose leur opposer les Nations les plus guerrieres & les plus sages, qui ont en tout tems éloigné les femmes des combats & des autres métiers rudes & pénibles. Il n'est pas vraisemblable que les Romains, qui ont si sagement profité des exemples des Grecs, eussent laissé inutile la moitié de leur nation, s'ils n'eussent connu qu'elle l'étoit en effet, quand ce ne seroit que par les incommodités des grossesses.

Dans quelle Ville, ou dans quel siecle a-t-on jamais vû des femmes travailler dans le marbre, dans les métaux, creuser des mines, bâtir & fortifier des places ? Il y a des paysannes qui labourent la terre ; mais ce travail est-il comparable à celui du paysan ? Il y a des filles qui montent à cheval & courent des bêtes ; mais pourroient-elles attaquer un chemin couvert & monter une breche au milieu du feu ? les exercices ordinaires des femmes ont été la tapisserie & la broderie, exercices qui ne demandent que de l'adresse & de la patience.

Ce sont les hommes, ajoute-t-on, qui ont fait les loix & les usages des

pays : hé bien donc, dans l'Amérique où la nature n'est contrainte ni par les loix, ni par les usages que nous avons en Europe, les femmes des Sauvages vont-elles à la chasse des hommes comme leurs maris ? Elles ont soin de leur cabane & de leur ménage, & ne pensent qu'aux mariages & aux fêtes. Moyse ne nous les décrit pas autrement au commencement du monde, & tel est le portrait que Salomon a fait de la femme forte. Si par hasard on a vû quelquefois des femmes propres aux combats, ce sont des monstres aussi rares parmi elles, que les Géans le sont parmi nous. Les monstres, si l'on veut, sont une suite extraordinaire des loix générales de l'ordre ; mais les Législateurs sages, après avoir consulté le physique pour regler le civil & le moral, n'ont pas fait grand cas des miracles.

Quant aux Amazones, Strabon les regarde comme fabuleuses ; & j'aime mieux m'en rapporter à un critique aussi sensé, qu'à Hérodote, Diodore, Justin, Quinte-Curce, qui ont tiré les Amazones des histoires des siecles fabuleux, & qui peut-être n'ont fait que

copier les Poëtes. Tout ce qu'on peut dire de plus sensé des Amazones, c'est qu'elles suivoient leurs maris dans les combats, comme font aujourd'hui les femmes Tartares, dont le pays étoit celui des Amazones : les Poëtes ont embelli cette idée, mais ils n'ont pû parvenir à la rendre croyable.

On ne sait ni comment ni en quel tems leur empire commence & pourquoi il disparoît : vous les voyez mêlées avec les plus grands Héros de l'antiquité, Hercule, Sesostris, Thésée, Alexandre ; elles bâtissent & nomment presque toutes les Villes de la Grece ; les Scythes les respectent, & les Grecs ne peuvent jamais les dompter ; que dis-je ? Hercule peut à peine leur résister, & Sesostris est entierement défait par elles. Il est vrai que Diodore nous dit avoir vû dans la Phrygie le tombeau de Mirina & de ses compagnes ; mais il me semble que Diodore ne pouvoit pas plus s'assurer de l'existence des Amazones par leurs tombeaux, que nous pouvons nous assurer de l'existence d'Anténor par le tombeau de ce Troyen qu'on nous montre encore à Padoue.

Diodore a vû le tombeau de Mirina dans le premier siecle, & Mirina est aussi ancienne que la guerre de Troyes. M. Newton soupçonne que Mirina n'est autre chose que Minerve, qui, selon Platon dans le Timée, a bâti Saïs en Egypte & Athenes en Grece ; mais, selon les histoires les plus vraisemblables, Athenes a été bâtie à peu près comme Venise : différens peuples qui habitoient dans le même canton se sont réunis & ont bâti une Ville. Toutes les Villes de la Grece eurent peut-être la même origine, mais leurs Législateurs ont eu recours à la fable des Amazones pour les rendre plus illustres. Je ne fais pas grand cas des médailles que Pierre Petit rapporte pour prouver l'existence des Amazones. Ces médailles ont été frappées sous les Empereurs qui sont éloignés presque de quatre siecles d'Alexandre, sous lequel parut la derniere Amazone. Mais quand je serois d'humeur d'accorder les Amazones, deux choses sont assez claires, ce me semble : la premiere, que les hommes les ont bien-tôt soumises, marque qu'ils ont plus de force ; la seconde, que la nature n'avoit pas fait les

les Amazones pour combattre, puiſqu'elles étoient obligées de ſe défigurer pour combattre. Hypocrate dit qu'elles ſe coupoient la mamelle droite, afin de mieux manier l'arc & pour tirer le javelot; tant il eſt vrai que la conformation de la femme diminue beaucoup la dextérité. —

Paſſons à la ſeconde partie; comparons la vigueur de l'eſprit des hommes & des femmes.

Le Pere Mallebranche croyoit que les idées étoient attachées à certaines traces du cerveau, & que la profondeur & la netteté de ces traces occaſionnoient celles des idées. On ne peut pas comprendre ces traces ſans déplacer les parties ſolides du cerveau, ce qui cauſeroit des maux de tête effroyables. D'ailleurs ces traces ne s'accordent pas avec la conformation du cerveau, qui n'eſt pas un compoſé de glandes dont les membranes puiſſent être différemment pliées comme du papier ou du cuivre. La ſubſtance corticale du cerveau eſt formée par un labyrinthe d'arteres & de veines; de l'extrémité des branches imperceptibles des arteres ſortent des filamens qu'on appelle

nerveux, & qui, unis enſemble, compoſent la ſubſtance medullaire du cerveau : ces filamens s'entortillent entre eux & forment les paquets de nerfs qui ſe répandent par tout le corps comme les cordes d'un inſtrument de muſique. On n'a pû découvrir juſqu'à préſent la communication des nerfs avec les petites branches des arteres; mais on ſait aſſez que les petites branches par leur reſſort atténuent & raffinent extrêmement le ſang, & que par-là elles ſéparent le ſuc nerveux qui nourrit les nerfs & les fait oſciller comme une petite pendule; car le fluide agit ſur le ſolide qui lui réſiſte & le repouſſe par ſon reſſort : & ce ſont ces actions réciproques qui compoſent l'oſcillation de la fibre.

La quantité de ſon oſcillation dépend de la quantité & de la vîteſſe du fluide qui coule dans la cavité de la fibre; l'action étant égale à la réaction, plus le liquide agira ſur la fibre, plus la fibre réſiſtera & le repouſſera par ſon reſſort : or plus le liquide aura de maſſe & de vîteſſe, plus il agira ſur la fibre.

Si l'ame a un ſiege, il ne peut être

que dans le centre ovale du cerveau, ou dans le corps calleux, où eſt l'origine des nerfs. Le nombre des fibres du centre ovale eſt immenſe; & en quelque maniere que l'ame agiſſe ſur le corps, rien n'empêche de ſuppoſer qu'elle puiſſe ébranler toutes les fibres à la fois; il y a des oſcillations longue & fortes, il y en a de courtes & de legeres, & il eſt probable que pluſieurs oſcillations s'accordent enſemble en force & en longueur (*a*). Les oſcillations commenſurables, les plus fortes & les plus longues, ſont les cauſes occaſionnelles des imaginations gracieuſes & fleuries : & s'il eſt vrai que les idées les plus pures de l'eſprit ſont toujours accompagnées de quelque mouvement du cerveau, j'oſe dire que les cauſes occaſionnelles des différentes eſpeces d'imaginations,

(*a*) Cette hypotheſe des oſcillations a été tant de fois & ſi fortement combattue, qu'elle paroît aujourd'hui univerſellement abandonnée. On trouve dans le corps de cette Lettre d'autres traces d'anciens préjugés ou de ſyſtêmes décrédités, mais qui ne changent rien au fond de la queſtion.

le ſont encore de ce qu'on appelle étendue, ſolidité, netteté, préciſion & juſteſſe d'eſprit; car plus les vibrations commenſurables des fibres ſont en grand nombre & durent long-tems, plus l'eſprit a occaſion de ſe fixer dans la même idée, de l'approfondir, de la développer, d'en comparer & peſer les parties, & de les arranger dans leur claſſe, d'où réſulte l'attention qui eſt le fondement de toutes les qualités de l'eſprit.

Cela ſuppoſé, il eſt évident que les fibres des hommes étant très-ſolides, très-élaſtiques & imbibées d'un ſuc leger, elles ſont ſuſceptibles d'oſcillations longues & fortes, elles fourniſſent donc à l'imagination & à l'eſprit l'occaſion des plus grands phénomenes qu'on appelle des Sciences & des Arts. Il arrive le contraire aux fibres du cerveau des femmes : nous avons vû que les pulſations des arteres ne ſont pas ſi fortes; par conſéquent elles manquent d'inſtrumens qui ſoutiennent l'effort de l'eſprit, lorſqu'il forme les idées abſtraites, qui le ſuivent & l'accompagnent lorſqu'il les analyſe, les arrange dans leurs places & les rend d'une

maniere exacte, nette & préciſe. Tous ces procédés de l'eſprit ſont néceſſaires pour bâtir un ſyſtême ; & ſi un ſyſtême de Chronologie & de Critique eſt au-deſſus de la portée des fibres des femmes, que dirons-nous d'un ſyſtême de Métaphyſique ou de Mathématique ? Croirons-nous qu'elles auroient jamais inventé l'étendue intelligible, les monades, les préciſions objectives, & entrevu les principes du calcul des fluxions dans les démonſtrations d'Archimede ?

Il faut remarquer que, quoique les oſcillations des fibres des femmes ne ſoient pas fortes, elles ſont néanmoins plus fréquentes qu'en nous, ce qu'on voit même dans le pouls : la fréquence des oſcillations fait leur légereté ; & comme les proportions legeres du mouvement des fibres de leur trachée donne à leur voix tant de douceur ; comme les proportions des mouvemens legers des muſcles de leurs jambes & de leurs bras, donnent tant de grace à leur danſe ; ainſi les proportions des oſcillations legeres de leur cerveau leur donnent la vivacité & l'enjouement, & par-là l'imagination gracieuſe, les raille-

ries fines & tous les agrémens de leur converſation & de leur langage : les idées les plus naturelles qu'on attache à certain ſon, s'impriment aiſément dans leur eſprit, & elles les rendent avec ces liaiſons délicates & avec cette molleſſe de nombre, qui font le langage ſi doux & ſi inſinuant ; elles jugent de la langue & du ſtyle avec la même habileté & la même fineſſe qu'elles décident des modes, diſcernent le bon air & les belles manieres, & tout ce qui dépend du goût. Par la même raiſon elles découvrent les degrés les plus imperceptibles des paſſions, & démêlent dans une intrigue d'amour ce qui pique & charme davantage l'imagination & le cœur ; mais enfin ce ne ſont que des bons mots, des railleries, des contes, des Romans, des Odes, & de jolies Eglogues qu'elles peuvent faire. Le grand art de la Poéſie, de l'Eloquence & de l'Hiſtoire leur eſt inconnu ; auſſi n'ont-elles jamais eu dans aucune langue des Virgiles, des Cicerons & des Tite-Lives.

Je juge des talens des femmes par leurs peintures ; elles ont fait de jolis portraits & de beaux payſages ; rien

qui approche des grands tableaux de Michel-Ange, du Correge, du Titien & du Tintoret ; cependant elles ont été élevées dans les écoles des Peintres dès l'enfance, & ont travaillé ſans ceſſe comme eux ; mais les fibres de leur cerveau n'ont pas aſſez de reſſort pour contribuer à l'invention d'un grand aſſemblage de figures, pour les caractériſer & les colorier ; de même il n'eſt pas fait pour abréger dans un ſeul Ouvrage tout ce que la Politique, la Morale & l'Hiſtoire ont de plus utile & de plus majeſtueux.

Ces mêmes raiſons qui rendent les femmes incapables d'inventer & de perfectionner les Arts, les rendent auſſi incapables de gouverner des Etats. L'art de régler les finances, de faire la guerre & la paix à propos, de récompenſer la vertu & le mérite, de ne ſe laiſſer jamais tranſporter par ſes propres paſſions & corrompre par la flatterie des courtiſans, demande trop de fermeté & de prévoyance : qualités bien différentes de la légereté, de la vivacité & de l'enjouement propres des femmes. Si elles ont quelquefois régné avec beaucoup de gloire par leur nom

& avec grand profit pour leur peuple, vous ſavez le proverbe anglois qui dit : *le regne des femmes eſt toujours heureux, car ce ſont les hommes qui gouvernent.* Vous dites dans votre Lettre, Monſieur, que pour les exclure du Gouvernement, une ſeule obſervation ſuffit ; c'eſt qu'elles ont beaucoup plus d'imagination que les hommes, & que les moindres défauts extérieurs les frappent & les préviennent contre tout le reſte. Nous convenons dans le fond de la raiſon ; mais il en falloit chercher la cauſe phyſique, pour la détacher des objections qu'on peut tirer de l'éducation : c'eſt pourquoi je ne parlerai pas ni des vertus ni des vices des femmes ; il m'eſt impoſſible de les démêler non-ſeulement de l'éducation, mais encore de la morale, de la religion, des mœurs & des loix du pays ; & je ne veux dire ici rien que de phyſique.

Au reſte, Monſieur, ſi vous montrez cette Lettre à quelques femmes, je vous prie de leur perſuader que je ne leur fais aucun tort ; je laiſſe aux femmes toutes les graces & la beauté du corps, toute la douceur & l'agrément

de l'esprit : ces qualités dont elles sont si jalouses, jusqu'à mettre en œuvre tout leur tems & tous leurs soins pour les perfectionner. Notre force dégénere souvent en férocité, & n'est bonne que pour détruire le genre humain ; notre science ne va pas trop loin, & nous fait perdre le tems en des recherches inutiles & souvent dangereuses à la société & à l'Etat. Leurs foiblesses, au contraire, si vous y prenez garde, ne servent qu'à augmenter leurs graces & à leur donner les privileges dont elles jouissent parmi les nations même les plus barbares.



ARTICLE IX.

BRIEFE über dih Empfindungen, &c.

« LETTRES sur les Sensations. A » Berlin, chez *Voss*, *in*-12. »

LETTRE V.

Euphanor à Palémon.

JUSQU'A présent, mon cher Euphanor, nous avons considéré tous les objets de plaisir sous la forme de la beauté. Il est tems de tracer les limites qui séparent la *beauté* d'avec la *perfection*, & de montrer l'une & l'autre sous leur véritable forme ; car c'est-là l'écueil contre lequel a échoué le Philosophe que j'ai réfuté dans ma lettre précédente. Il a voulu rapporter à la *perfection* ce qui n'a lieu qu'à l'égard de la *beauté*.

O mon cher Euphanor, accorde-moi toute ton attention ; l'unité dans la variété est une propriété des beaux objets. Il faut que ces objets offrent des rapports, un ordre ou quelqu'autre qua-

lité qui tombe sous les sens & qu'ils puissent saisir sans effort & sans peine : toutes les fois qu'il s'agit de *beauté*, notre ame veut en jouir à son aise, à son loisir, sans se fatiguer...

Le plan d'un bâtiment est *beau* lorsque l'ordonnance & la symmétrie qui y regnent sont aisées à saisir ; le goût gothique n'est défectueux que parce qu'il expose des variétés dans un ordre trop embarrassé.

Une danse trop entrelacée nous déplaît parce que nous avons de la peine à développer les contours compliqués & les diverses lignes que les pieds des danseurs dessinent sur le plancher. Les sons même ne sont agréables que lorsqu'ils ont entr'eux des rapports faciles à percevoir (*a*).

(*a*) Descartes observe que la proportion arithmétique plaît infiniment plus à l'œil que la géométrique ; en effet toutes les différences se trouvant égales dans la premiere, le sens les apperçoit & les distingue sans effort & sans peine. Il ajoute que les objets les plus agréables au sens sont ceux qui ne sont ni trop aisés ni trop difficiles à saisir ; qui sont enfin de telle nature, que le desir naturel qui porte le sens à la contemplation

Delà je conclus, 1°. que le sentiment de la beauté sensible ne doit être attribué qu'à notre impuissance. Nous nous fatiguons lorsqu'il faut que nos sens décomposent un ordre trop embrouillé. 2°. Que des êtres doués de sens plus vifs & plus perçans, doivent trouver dans nos beautés une uniformité dégoûtante, & que ce qui nous fati-

des objets, ne soit pas si facilement satisfait que le sens en soit à peine exercé, ni si difficilement que le sens en soit fatigué. Il nous paroît que ces deux qualités se rencontrent dans la proportion harmonique, mêlée de l'arithmétique & de la géométrique. En tant qu'elle participe de l'arithmétique, elle se laisse aisément percevoir ; en tant qu'elle participe de la géométrique, il est un peu plus difficile de la saisir : de sorte que la facilité & la difficulté s'y trouvent tellement tempérées, qu'il en résulte ce je ne sais quoi qui satisfait l'ame en l'exerçant. La nature se sert de cette proportion pour rendre les sons agréables. M. Ovard prétend que tout ce qu'il y a d'agréable dans l'Architecture, dépend des consonances musicales ; & si les calculs de Léon Alberti étoient vrais, on seroit fondé à croire que la proportion harmonique entre pour beaucoup dans les parties du corps humain. Ces remarques nous paroissent très-propres à confirmer & sur-tout à éclaircir l'opinion de M. Moses.

gue peut leur procurer du plaisir. 3°. Enfin que celui qui embrasse à la fois tout ce qui est possible, doit absolument rejetter l'unité dans la variété... Et quoi, me diras-tu, le Créateur n'aura donc point de plaisir dans le *beau*! Non, mon ami; & la nature, l'ouvrage de ses mains, m'en fournira la preuve. L'Etre suprême n'a doué d'une beauté sensible que les formes extérieures qu'il a destinées à agir agréablement sur les sens. La beauté de notre conformation, les couleurs, les traits, les attitudes & les mouvemens gracieux de l'homme, ne sont, pour ainsi dire, qu'empreints sur son enveloppe extérieure. Sous ces dehors agréables sont cachées des formes hideuses. Tous les vaisseaux s'engloutissent les uns les autres sans aucun ordre apparent; les entrailles se tiennent en équilibre, mais on n'y remarque nulle proportion, nul rapport sensible; toujours de la variété, & point d'unité; toujours de l'occupation, & nulle facilité dans l'occupation. Combien le Créateur se seroit éloigné de son but, si son but n'eût été que la *beauté*!

C'est vers toi que je me tourne, ô

perfection divine, vrai but de la création! j'offenserois ta majesté si je ne te reconnoissois de l'énergie & des droits que sur des êtres modifiés. Non, ton excellence plaît même à l'Etre infini. Tu accordes de la variété, mais point d'unité dans la variété, nulle facilité dans l'exercice des sens, & tu abandonnes ces indignes avantages à la *beauté*. Cependant, quoique tu rejettes l'unité, tu ne laisses pas d'exiger des rapports, des enchaînemens, en un mot de l'accord; non-seulement tu admets des idées, mais encore des idées suivies & qui s'enchaînent les unes aux autres. Dans tes variétés il ne doit y avoir rien de superflu, de dissonant & de défectueux. C'est à ces marques que tu te distingues de tous les plaisirs inférieurs.

Le plaisir dans l'accord des choses variées est fondé sur une faculté positive de notre ame: s'il est naturel à des êtres doués d'une faculté représentative de desirer des représentations, il n'est pas moins naturel à des êtres raisonnables de desirer des représentations successives ou fondées l'une sur l'autre. Les idées confuses, les discordances,

les contradictions répugnent autant à la nature & au besoin originel de tous les êtres pensans, que la destruction totale de toutes les représentations. C'est en cela que consiste le puissant attrait par lequel la *perfection* entraîne tous les esprits; autant qu'une faculté positive est élevée au-dessus de sa modification, autant le plaisir qui résulte de la *perfection* est supérieur à celui de la *beauté*.

La différence qui se trouve entre l'une & l'autre est manifeste. Lorsque tu contemples les arbustes de ton jardin; lorsque tu considères les rameaux qui poussent par gradation dans un ordre circulaire, & que tu remarques la couronne qui, germant au milieu, les surpasse en hauteur, alors tu possedes entierement la beauté sensible des arbres; cet aspect te plaît & enchante tes sens. Je conviens qu'à cette beauté est attachée une sorte de perfection; car par le plan général de la beauté, on peut expliquer pourquoi les rameaux sont disposés & rangés précisément de cette maniere. Mais cette perfection n'est fondée que sur la *beauté* dont le but général est uni-

quement de charmer les sens par des rapports legers & faciles à saisir.

Or penses maintenant à la véritable *perfection* des arbres. L'art peut imiter parfaitement la *beauté*; mais quels moyens, quelles ressources pourra-t-il jamais te fournir pour imiter la perfection? Considere cette écorce & ce qu'elle cache, & ces rameaux & ces feuilles & ces fleurs & ces boutons, quelle fin commune peut unir toutes ces parties? Dans quelle liaison sont-elles avec l'arbre & par l'arbre avec le tout? Ici ton ame s'enyvre de volupté & tu parviens à la connoissance contemplative & délicieuse de la vraie *perfection*; plaisir qui n'est pas fondé sur ta foiblesse, mais sur les efforts raisonnés d'une suite de représentations.

Il est certain que Dieu ne sauroit rien permettre sans une cause efficiente; aussi Dieu se plaît-il aux représentations fondées l'une sur l'autre; aussi Dieu se plaît-il à la *perfection*. La nature ne cessera pas d'être mon témoignage. Les formes les plus hideuses couvertes par la peau, les parties les plus internes, les plus petites, où l'œil ne sauroit pénétrer, ne laissent point d'être par-

faites; elles ne cessent pas de contribuer dans une harmonie reciproque au but général de la création & d'en exclure soit le superflu, soit la disette. Tout dans la nature tend vers son but, tout à un fondement, tout est parfait.

LETTRE VI.

Palémon à Euphanor.

J'AVOUE que de tout tems il s'est trouvé des demi-philosophes qui ont regardé la raison comme la perturbatrice de nos plaisirs; cette opinion frivole qui s'est répandue de la France (*a*) dans toutes les nations polies & culti-

(*a*) Cette opinion existoit avant qu'il y eût des François, & les François ne l'ont pas plus renouvellée que les Italiens, que les Anglois, que les Allemands. Il y a sans doute beaucoup d'esprits frivoles en France; mais nos voisins se plaisent trop à le répéter. Ceux de leurs compatriotes qui ne connoissent pas la Littérature Françoise, pourroient croire qu'en effet la France ne produit que des têtes & des Ouvrages frivoles; le contraire est bien prouvé, ce nous semble. L'Italie est le pays où les mauvais Compositeurs abondent

vées, ne peut être adoptée que par ceux qui n'ont jamais connu la raison. Ils ont donné ce nom respectable & sacré à un phantome, à l'ouvrage de leur imagination déréglée. Ils ont adoré cette idole imaginaire, & s'appercevant qu'ils l'invoquoient en vain, & qu'ils n'en obtenoient ni les leçons ni les lumieres qu'ils sollicitoient, ils l'ont couverte d'ignominie.

Quiconque connoît la vraie raison & marche dans les sentiers qu'elle éclaire, ne sauroit douter ni des avantages, ni des plaisirs qu'elle procure. Quelques Philosophes présomptueux ont beau regarder les spéculations métaphysiques comme inutiles & même ridicules, ils ne parviendront pas à le persuader; & comment parleroient-ils jamais le langage de la conviction? leur cœur est aussi corrompu que leur façon de penser.

le plus; la meilleure Musique se fait cependant en Italie. Cela s'explique aisément: c'est qu'en Italie tout le monde veut faire de la Musique, comme en France tout le monde veut faire des Livres.

Je n'ai jamais pû lire sans surprise, ou plutôt sans pitié, la décision téméraire de certain François (*a*), qui éleve bien plus l'occupation d'un Reaumur, lorsqu'il cherche les moyens de délivrer les draps des teignes qui les rongent, que les travaux d'un Leibnitz qui médite sur le systême du meilleur des mondes, ou d'un Bernoulli qui s'enfonce dans les profondeurs de la Géométrie. N'est-ce donc rien que de mesurer les grandeurs les plus éloignées & les forces mêmes de la nature, d'améliorer notre ame, & de faire monter, pour ainsi dire, à un degré plus haut notre existence? Qu'importe le plus à l'homme que les vers rongent ses tapis & ses meubles, ou que la Divinité paroisse agir sans raison, lorsque des impies paroissent blâmer avec raison la Divinité?

Quand même les efforts de certains Chymistes ne seroient pas inutiles; quand même ils trouveroient en effet

(*a*) [M. Pluche.] Si nous avions à parler de quelqu'un de nos voisins qui fera aussi respectable par ses mœurs & par ses talens que M. l'Abbé Pluche nous le traiterions avec plus de ménagement & plus d'égards.

le secret de convertir tous les métaux en or; n'y auroit-il pas un orgueil insupportable & ridicule à regarder la découverte de ce secret comme le but de la sagesse, comme la plus digne occupation que pûssent se prescrire les Philosophes? Comment les Savans de nos jours ne rougissent-ils pas de donner le nom de vrai, de seul Philosophe à tout petit Observateur œconomique qui enseigne un secret pour conserver le froment? Est-ce par ménagement pour les enfans de la terre qu'ils agissent & qu'ils s'expriment de même? En ce cas-là jamais les Savans n'ont été de plus vils flateurs qu'à présent.

Tant que l'homme manquoit des choses dont il avoit besoin pour vivre commodément, les Philosophes qui enseignoient au peuple à préparer sa nourriture & son vêtement, méritoient toutes sortes d'éloges. Nous n'avons aujourd'hui que trop de moyens pour le bien-être de la vie. L'homme extérieur est pourvu. Nous pouvons profiter à cet égard des découvertes qui ont été faites dans tous les âges; mais l'homme intérieur est inculte. A chaque siecle

d'autres hommes paroissent sur la scene de la vie. Il faut qu'ils travaillent tous à connoître & à se procurer la véritable félicité ; il faut qu'ils s'occupent tous de hautes pensées & qu'ils bannissent de leur cœur les doutes désespérans. Ce besoin est bien plus pressant, bien plus noble, que celui de la cupidité. S'il est vrai que le bien être consiste dans le repos de l'ame, la spéculation de la vérité est un moyen de facilité bien plus vaste & bien plus sûr que toutes les découvertes que les hommes peuvent faire pour augmenter les aises de la vie.

Garde-toi bien de regarder ces réflexions comme des subtilités où mon cœur n'a point de part ; c'est au sentiment, c'est à la conviction la plus intime que je dois le langage que je tiens.

Eudoxe notre ami qui te remettra cette lettre pourra t'en dire davantage. Il sait combien j'ai été autrefois près de ma perte totale. Mon pied s'étoit écarté du sentier de la vertu. Des doutes affreux me tourmentoient au sujet de la providence ; je te l'avouerai même, je regardois la vertu comme un

vain nom, & je doutois de l'existence de Dieu. Je touchois au moment de lâcher la bride à toutes mes passions. Yvre d'orgueil & de volupté, j'allois tomber dans le précipice affreux où s'enfoncent toujours de plus en plus les esclaves du vice. Approchez, contempteurs de la vraie Philosophie, esprits frivoles, approchez, vous qui traitez d'extravagance toute méditation abstraite ; sauvez un malheureux qui s'égare & qui va se perdre. Consultez toutes les facultés de votre ame ; parlez, qu'avois-je à faire ? Etouffer mes doutes dans leur naissances ! Mais de quelle maniere ? Par la foi ! Malheureux que j'étois je le voulois ; mais le cœur peut-il croire, lorsque l'esprit a des doutes ?

Ceux dont l'ame est armée de nonchalance peuvent être à l'abri des attaques de la raison, & il leur en coûte peu pour forcer leur cœur à l'assujettissement. Mais dépendoit-il de moi de me rendre aussi heureux, ou plutôt aussi malheureux ? Car est-il un état plus cruel que celui où l'on se trouve, lorsque la raison & le cœur ne sont pas unis !

Vous vous taisez, vous qui décidez

de tout : vous ne m'éclairez sur rien ? Vos argumens captieux se dissipent comme une vapeur, & vous m'abandonnez aux horreurs de ma situation. Graces immortelles vous soient rendues, ô Leibnitz ! ô Wolf ! ô Locke ! j'étois perdu sans vous ; c'est à vous seuls que je dois les principes qui m'ont ramené à la vertu. J'implorai vos lumieres ; je parcourus vos écrits immortels, & ils me conduisirent à la vraie Philosophie, à la connoissance de moi-même & de mon origine : ils graverent dans mon cœur les saintes vérités sur lesquelles se fonde tout mon bonheur.

Que notre ami Eudoxe fut surpris, lorsqu'après une année d'absence il remarqua de si grands changemens dans mon cœur ! il me plaisanta sur le dessein que je formai dès-lors de quitter les contrées paternelles pour visiter les écoles de Philosophie allemandes. Il me regarda comme un enthousiaste ; mais enfin mon enthousiasme lui plut ; il étudia avec attention l'histoire de mon cœur, & il voulut même être pour quelque tems mon compagnon de voyage.

O mon cher Euphanor, rien n'est

plus capable, rien n'est plus digne de gouverner le cœur humain que la conviction des vérités suivantes ! Il y a dans mon ame un penchant vers la perfection que j'ai de commun avec tous les êtres pensans, & que je partage en quelque sorte avec Dieu même. Si nous connoissions bien tous les objets de notre satisfaction, notre choix seroit conforme à celui de Dieu ; le choix de tous les êtres raisonnables tomberoit sur le même objet, & je choisirois aveuglément ! & je m'attacherois par préférence à des objets qui n'ont que l'apparence de la perfection !

Je sens en moi un penchant irrésistible pour la perfection & un desir ardent pour les idées fondées l'une sur l'autre, & je ne satisferois pas ces dignes & nobles besoins de mon ame. Je quitterois la source de toute perfection, je quitterois Dieu pour bâtir sur mon imbécille présomption !

Quel est l'homme assez pervers pour n'être pas touché par d'aussi puissans motifs ! ô que l'intérieur du méchant doit être ému, lorsqu'il a assez de force sur lui-même pour peser ces considérations !

Voilà

Voilà, mon cher Euphanor, un avant-goût de la satisfaction & des avantages inestimables que peut nous procurer l'examen de nos sensations. Il est vrai que ces avantages & ces plaisirs ne sont permis qu'à ceux dont le cœur prend part à leurs observations. Ces petits esprits qui ne se livrent à la Philosophie que par de vils motifs, ne sauroient y trouver cette divine tranquillité.

Jusqu'à présent je n'ai considéré que la satisfaction pure qui excite dans notre ame la connoissance contemplative de la perfection. J'en ai entierement séparé la volupté des sens, l'agitation du sang, le mouvement des parties du corps qui accompagnent continuellement tous les plaisirs grossiers. Tel que je l'ai exposé le *plaisir*, il ne differe de la volonté que par la gradation. Car la volonté pose aussi pour principe un bien, un progrès dans la perfection, qui seule peut déterminer notre choix. Ce n'est que pat la vivacité des desirs que l'objet du plaisir est distingué de l'objet de la volonté.

Les points essentiels qui sont inséparables tant dans le plaisir que dans

la volonté, consistent dans la considération de l'objet, de ses parties diverses & de leur liaison. Cette considération est suivie de ce jugement : *cet objet est bon*. Ce jugement est suivi du desir, ou du second jugement : *j'aime mieux avoir cette représentation que de ne la pas avoir.*

Toutes ces notions se trouvent dans notre ame. Un peu d'attention te les rendra bien-tôt sensibles ; interroge tes pensées dans tes momens de retraite ; elles nous refusent rarement la réponse, pourvu que le tumulte des affaires du monde n'empêche point d'entendre leur voix.



ARTICLE X.

NOUVELLE Découverte.

IL y a long-tems qu'on s'occupe à chercher les moyens d'éteindre les incendies, sur-tout dans les pays du Nord, où ces accidens sont plus fréquens & plus redoutables. En 1734, les Etats de Suede proposerent une récompense de vingt mille couronnes pour celui qui auroit découvert le moyen le plus sûr & le plus prompt de suspendre & d'arrêter les progrès du feu. Un M. Fuches, Médecin Allemand, proposa aux Commissaires des Etats de faire l'épreuve d'une préparation chymique qu'il avoit imaginée pour cet objet. On fit construire exprès dans l'Isle Legard une petite maison de sapin bien sec que l'on remplit de pieces de goudron & de copeaux, & l'on y mit le feu. Lorsque le bâtiment fut entierement embrasé, M. Fuches jetta dans le feu un barril qui renfermoit sa préparation, & la flamme s'éteignit sur le champ; un second barril dissipa toute

la fumée. L'expérience satisfit tous les spectateurs, & M. Fuches retourna chez lui fort content du succès de sa découverte; mais quelques momens après le feu reprit à la petite maison, & l'on eut lieu de soupçonner que cet accident avoit été occasionné par la jalousie & la malice de certaines personnes intéressées à décréditer le secret du Médecin Allemand. La populace s'ameuta, & animée par des propos insidieux elle courut à la maison de M. Fuches & le battit sans miséricorde, au point qu'on eut toutes les peines du monde à l'arracher des mains de cette multitude féroce. Dégoûté d'un pays où l'on traitoit ainsi les hommes qui consacroient leurs talens & leurs veilles au bien public, il s'empressa de s'en éloigner. Des amis le presserent en vain de revenir en Suede, où l'on lui promettoit tout ce qui pourroit le dédommager de l'injustice qu'il avoit éprouvée ; mais il fut sourd à leurs instances, & il s'obstina à rester en Allemagne, où l'on ne dit pas qu'il eut fait aucun usage public de sa découverte.

Le même secret vient de se renouveller à Londres & sous la même for-

me. Un M. Godfrey a imaginé il y a quelques années une préparation chymique pour éteindre le feu dans les incendies, & les épreuves qu'il en avoit faites ont eu du ſuccès. Il eſt mort depuis, & ſon ſecret a paſſé entre les mains de M. Ambroiſe Godfrey, ſon petit-fils, lequel a propoſé d'en faire une épreuve publique. Avant de rapporter le ſuccès de cette épreuve, nous allons donner la traduction d'une Lettre que M. Ambroiſe Godfrey a inſérée dans le *London Chronicle*, & dans laquelle il expoſe à-peu-près la nature & la maniere d'opérer de la machine qu'il propoſe.

« On a beaucoup parlé dans les papiers » publics du ſecret que feu mon grand-» pere a imaginé pour éteindre ſur le » champ les incendies, & dont on va » faire un nouvel eſſai devant la *So-» ciété des Arts, du Commerce & de » la Navigation*. La méthode, ou plu-» tôt la machine dont on ſe ſert pour » cet effet, conſiſte en une petite por-» tion de poudre étroitement com-» primée, qui étant enflammée par le » feu, agit par ſa force élaſtique ſur

» un *milieu* convenable & le diviſe » non-ſeulement en parties très-peti-» tes, mais le diſperſe encore en toutes » ſortes de directions, de ſorte qu'il » en réſulte l'extinction immédiate » d'un incendie à une diſtance aſſez » conſidérable. Ce milieu, dont nous » parlons, eſt une liqueur fortement » impregnée d'une préparation de prin-» cipes antiphlogiſtiques laquelle, par » l'action de ces principes ſur les matie-» res allumées, éteint la flamme & les » réduit à-peu-près en un état de char-» bon noir; la nature de cette liqueur » étant oppoſée à celle du feu, elle em-» pèche auſſi les étincelles reſtantes de » rallumer les flammes malgré l'admiſ-» ſion de l'air. On obtient par-là un » point eſſentiel, en donnant un tems » ſuffiſant pour éteindre entierement » les reſtes du feu.

» Ceux qui préſument que l'eau » ſeule peut produire le même effet, ſe » trompent beaucoup; car le courant » de l'air rallumeroit certainement les » matieres voiſines qui ſont toutes prê-» tes à recevoir une nouvelle flamme, » le feu n'étant pas éteint par la quan-» tité de l'eau, mais plutôt par l'ex-

» panſion & la raréfaction artificielle » de ſes particules.

» Il y a des machines de différente » grandeur, depuis cinq juſqu'à cin-» quante livres de poids, mais d'un » volume médiocre. Quoique ces ma-» chines puiſſent éteindre de grands » incendies, ſi on les applique à tems, » je ſuis bien éloigné d'avancer qu'elles » puiſſent éteindre un feu qui ſeroit » parvenu à un degré de force & d'é-» tendue trop conſidérable & qui em-» braſeroit déja pluſieurs maiſons, & » peut-être une rue entiere. Les plan-» chers doivent être encore entiers, & » il faut qu'on puiſſe approcher en ſû-» reté du bâtiment, afin qu'une per-» ſonne ait la facilité de diriger les » machines de la maniere convenable.

» Un incendie commence ordinai-» rement dans une chambre; & auſſi-» tôt qu'on s'en apperçoit, les habi-» tans de la maiſon, au lieu de perdre » la tête, devroient y placer une ou plu-» ſieurs de ces machines, qui rempli-» roient alors infailliblement le but » qu'on ſe propoſe; mais pour les ap-» pliquer à propos, il faut les avoir » ſous la main: s'il falloit les faire ve-

» nir d'une diſtance conſidérable, le » feu auroit fait trop de progrès pour » qu'elles puſſent être d'une grande » utilité, excepté pour ſauver les mai-» ſons adjacentes de celle qui brûle, » en éteignant les flammes à meſure » qu'elles commencent à gagner, juſ-» qu'à ce que le bâtiment embraſé ſoit » entierement conſumé & laiſſe les » maiſons voiſines en ſûreté.

» Tels ſont les effets de ces machi-» nes; c'eſt avec grand plaiſir que j'ai » ſouſcrit au deſir de la Société des » Arts, en les ſoumettant à des épreu-» ves publiques. »

Une découverte telle que celle de M. Godfrey ne pouvoit manquer d'intéreſſer le Gouvernement d'Angleterre. Les incendies y ſont ſi fréquens, qu'il y a peu de jours que les nouvelles publiques n'annoncent quelques accidens occaſionnés par le feu; ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, ſur-tout à Londres, qu'on y a pris les précautions les plus propres à les prévenir, ou à y remédier promptemenr. Preſque toutes les maiſons y ſont aſſurées, & il y a pour cet effet trois bureaux d'aſſu-

rance ; on a disposé des pompes dans tous les quartiers, & l'on entretient des Compagnies, qu'on appelle *Compagnies d'eau*, destinées uniquement à porter tous les secours nécessaires aux édifices que le feu a gagnés. Mais la construction des maisons, qui sont presque toutes boisées, la négligence des Préposés pour le feu, & en général le peu de police intérieure qui regne dans cette grande Ville, détruisent les bons effets de ces établissemens, & rendent à-peu-près toutes ces précautions inutiles. La Société qui s'est formée à Londres *pour l'encouragement des Arts, du Commerce & des Manufactures* a été chargée de faire l'examen du secret de M. Godfrey ; elle a trouvé qu'il méritoit qu'on en fît publiquement l'épreuve ; & en conséquence elle a fait construire à ses propres frais dans une des places de Londres une petite maison de quinze pieds en quarré, avec trois étages ; c'est-à-dire trois chambres l'une sur l'autre, ayant des cheminées, des escaliers, des portes, des croisées & une espece de menuiserie sur les murs. Le 19 Mai fut le jour indiqué pour l'expérience ; on avoit

mis des fagots dans chacune des chambres ; à deux heures après midi on mit le feu au rez-de-chaussée : au bout de quinze minutes, lorsque le feu parut assez fort, on jetta dans la chambre trois des barrils de M. Godfrey, lesquels, par une explosion soudaine, éteignirent sur le champ les flammes, & la fumée même se dissipa au bout de quelques minutes. On alluma les fagots de la chambre supérieure, & la même opération produisit le même effet ; mais il s'éleva des murmures dans la foule des spectateurs, & l'on prétendit qu'on y avoit jetté les barrils avant que le feu fût assez considérable. M. Godfrey, pour ne laisser aucun doute sur l'efficacité de son secret, fit mettre le feu à la chambre supérieure qui étoit toute de bois, & on le laissa accroître jusqu'à ce que les croisées fussent entierement embrasées : alors on jetta les barrils, & cette troisieme épreuve eut le même succès que les précédentes ; ce qui excita de grands cris d'applaudissemens parmi la foule des spectateurs, qui étoient, à ce qu'on a jugé, au nombre de douze mille. Toute la Cour & le Roi d'Angleterre

lui-même a assisté à ce spectacle, digne en effet d'intéresser la curiosité publique. Cette découverte devroit encourager les Chymistes de tous les pays à tenter le même succès, & à mériter la reconnoissance de leurs concitoyens, celle même de tous les hommes, par des recherches utiles au bonheur & à la sûreté publics ; au lieu d'absorber leurs connoissances & leurs travaux dans des recherches de pure curiosité, ou d'une utilité incertaine ou éloignée, & dont la Société ne retire aucun fruit.



ARTICLE XI.

THE case of a paralytic Patient cured, by an Electrical application, inclosed in a Letter from Doctor Himsel *at Riga, to* Jacob de Castro Sarmento, *M. D. F. R. S.*

« DÉTAIL de la guérison d'un Paralytique par le moyen de l'Electricité, contenu dans une Lettre du » Docteur *Himsel* à Riga, à M. *Jacob de Castro Sarmento*, Docteur » en Médecine, & de la Société » Royale de Londres. »

Extrait de la premiere Partie des Transact. Philos. *de* 1759.

UN jeune homme nommé *Mauve*, âgé de vingt ans, entierement paralytique du bras droit depuis l'âge de cinq, fut amené le 10 mars 1752 à M. Jean-Godefroy Teske, qui entreprit de le guérir au moyen de l'Electricité. La paralysie de ce jeune homme venoit d'une chûte qu'il avoit

faite il y avoit quinze ans ; & il se trouvoit alors à-peu-près dans le même état que le paralytique Noguis, guéri par M. Jallabert, & devenu célebre par cette guérison électrique.

Les doigts de sa main n'avoient aucun mouvement ; & cette main étoit tellement pliée en-dedans vers le coude, qu'elle faisoit un angle droit avec l'avant-bras ; elle étoit rouge & bleue, comme si elle avoit été gelée ou frappée de la gelée ; les extenseurs du poignet & des doigts étoient dans une atrophie marquée, & tout l'avant-bras paroissoit fort émacié : de plus tout le côté droit étoit paralytique, ainsi que le bras droit, au commencement de la maladie, & le pied droit étoit fort affoibli.

Pour premiere tentative on lui fit approcher sa main malade du tube électrique (*a*), jusqu'à ce que les muscles du pouce, de l'index & du petit

(*a*) Les Allemands entendent par ce *tube électrique*, la même chose que nous entendons par *conducteur*. Ils lui ont donné ce nom, parce que les premiers corps qu'on suspendit pour recevoir l'Electricité du globe, étoient des canons du fusil.

doigt & les muscles interosseux, ainsi que les doigts de cette main, eussent été secoués par les étincelles électriques, les uns après les autres. Cette électrisation ne dura que quelques minutes ; cependant l'effet en fut si marqué, que tous les spectateurs demeurerent étonnés de lui voir successivement étendre le pouce, l'index, le doigt du milieu & enfin l'annulaire & le petit doigt. Le jour suivant les amis de ce jeune homme remarquerent que sa main n'étoit plus aussi roide qu'auparavant.

Encouragé par cet essai, on commença le 16 du même mois à l'électriser sérieusement. On augmenta la force électrique par le moyen de la bouteille de Leyde (*a*). On fit subir

(*a*) Il y a apparence qu'on faisoit communiquer le crochet de cette bouteille avec le conducteur, & que sa panse communiquoit avec le plancher. Par ce moyen, lorsqu'on approchoit le bras du malade du conducteur, il recevoit la commotion dans le muscle qui tiroit l'étincelle & dans toute la partie du corps de ce côté-là. Cependant cela n'est pas expliqué d'une maniere assez claire pour bien assûrer que c'est-là ce que l'Au-

successivement le choc de Leyde ou la commotion au cubital externe, au radial externe, au grand extenseur commun (*a*), aux interosseux, à l'extenseur du pouce & aux autres muscles de ce doigt. Comme il se plaignoit pendant cette électrisation que sa main & son bras étoient roidis & engourdis, on les fit bien frotter, celui-ci avec un torchon, & celle-là avec un morceau de drap ; au moyen de quoi ils devinrent plus flexibles. On répéta cette friction pendant tout le tems qu'on électrisa, le même effet ayant toujours lieu. Dès cette premiere fois on observa que cette main, qui étoit pliée en-dedans depuis quinze ans, avoit acquis la facilité de s'étendre ; quoiqu'au bout de quelques secondes elle reprît sa premiere position. Cet effet étoit d'autant plus remarquable, que plusieurs Médecins avoient en vain tenté de le produire.

Depuis cette électrisation jusqu'au

teur a entendu, quoique cela paroisse très-vraisemblable par ce qui suit.

(*a*) Ces muscles sont des extenseurs du poignet & des doigts.

5 d'avril, on électrisa treize fois ce jeune homme & à-peu-près de la même maniere, en tirant des étincelles de tous les extenseurs de l'avant-bras, du poignet & des doigts, & leur faisant subir la commotion. M. Teske nous avertit que la cure n'alloit que lentement, lorsque les secousses n'étoient que foibles. Voici quel fut le progrès de la cure. Dans la seconde électrisation Mauve étendit souvent la main & les doigts malades, sans le secours de l'autre main ; son bras paroissoit évidemment plus charnu.

Trois jours s'étant passés sans qu'on l'électrisât, le succès de l'exercice qu'on lui avoit conseillé de faire pendant ce tems-là fut tel, qu'il parvint à ramasser plusieurs fois son gant avec sa main malade, & même à ôter & remettre son chapeau.

Le 25 Mars, après sept électrisations, on remarqua que les enfoncemens que l'on avoit observés le 22, entre le deltoïde, le biceps & les extenseurs de l'avant-bras, paroissoient remplis. Mais lorsqu'on lui plioit le coude, on y remarqua toujours une roideur contre nature.

Le 27 le bras paralytique parut presque semblable à l'autre. Plusieurs muscles de l'avant-bras, la main & les doigts se montrerent plus charnus, le bleu & le rouge de cette main avoient disparu. Ce jeune homme ouvroit sa main droite, sans le secours de l'autre; il plioit le carpe ou le poignet & le métacarpe ou l'avant poignet; il levoit un poids de seize livres & demie à plus de trois pieds, le balançant en avant & en arriere. Cependant l'extension de l'avant-bras restoit toujours difficile, & les doigts n'étoient pas encore assez flexibles; de sorte qu'il avoit de la peine à saisir quelque chose avec sa main & à l'y tenir.

On répéta les mêmes choses le 28, en présence de plusieurs Docteurs & Professeurs de l'Université. Ils avoient vu sa main & son bras avant qu'il fût électrisé, & le changement survenu par l'électricité paroissoit évident.

Le 31, à la onzieme électrisation, il porta avec sûreté un verre à sa bouche. Il but à la santé de toutes les personnes présentes, l'une après l'autre, & depuis ce jour il ne se servit plus que de sa main droite à table.

Le premier Avril il leva de terre un poids de trente-trois livres qu'il avoit auparavant essayé inutilement de soulever. Enfin, le 5, jour de la quatorzieme électrisation, ce jeune homme étendit les doigts, & les plia à volonté; il en fit de même du carpe & du métacarpe, il ôta son chapeau & le remit. Enfin son bras, parvenu à un état sain, recouvra presqu'entierement le sentiment, & acquit une telle force, qu'il élevoit un poids de quarante livres à trois pieds de terre.

Depuis le 5 jusqu'au 27 on l'électrisa encore onze fois, & la force de son bras augmentant de jour en jour, il parvint non-seulement à élever & soutenir un poids de plus de quarante livres, mais à le balancer en avant & en arriere: il fit plus, il écrivit son nom *André Mauve*, avec cette même main, que depuis quinze ans il n'avoit pu mouvoir en aucune façon.

Telle est en peu de mots l'histoire de la cure de ce jeune homme. Il seroit bien à souhaiter que dans ce détail on eût expliqué d'une maniere plus particuliere l'effet de l'électricité, par rapport à l'extension des doigts,

du poignet & de l'avant-bras: car on voit par ce qui a été rapporté, qu'à la huitieme électrisation l'extension de l'avant-bras étoit encore difficile, & que les doigts n'étoient pas encore fort flexibles. Or si l'électricité avoit vaincu dans ce jeune homme les obstacles qu'opposoit cette roideur à la parfaite guérison de sa main & de son bras, ce qu'on ne peut absolument décider par les termes de la relation, cette cure électrique nous paroîtroit encore plus singuliere que celle du paralytique Naguis. En effet, si l'on en croit le rapport des personnes qui l'ont vû, ce dernier n'a récouvré qu'imparfaitement l'usage de son pouce & de ses autres doigts, l'électricité n'ayant pu remédier à la retraction que quinze ans d'inaction avoient causée dans cette partie. Cet effet paroît à la vérité difficile à produire; peut-être l'électricité a-t-elle la vertu de rétablir le cours du fluide nerveux dans les muscles paralysés; certaines guérisons électriques semblent du moins le prouver. Mais quoi qu'il en soit, ralonger leurs tendons, c'est toute autre chose, cette cure est trop favorable à l'électricité,

pour ne pas mériter d'être conservée dans ses fastes. Si l'on a pu douter avec raison des cures électriques & extraordinaires faites dans les pays étrangers, & dont tous les Journaux ont retenti il y a quelques années, il paroît qu'on ne peut se refuser à croire qu'elle a eu quelquefois les plus heureux succès. Il feroit donc bien à souhaiter que nos Médecins & nos Physiciens voulussent faire quelques tentatives pour voir si effectivement nous ne pourrions pas obtenir des succès pareils, & s'ils sont réservés uniquement aux étrangers.

Nous n'avons pas cru devoir donner plus d'étendue à cet Extrait, nous aimons mieux renvoyer nos Lecteurs à l'excellent Mémoire de M. le Roy, de l'Académie des Sciences, touchant les phénomenes qui arrivent à une personne qu'on électrise: outre qu'ils y sont présentés & appliqués d'une maniere beaucoup plus détaillée & plus précise, que dans le morceau que nous venons d'analyser, on y trouve de plus la raison pour laquelle l'électricité ne peut produire que certains effets sur le corps humain.

ARTICLE XII.

EXPERIMENTS on ſeveral Pieces of marble, ſtained by M. Robert Chambers. *In a Letter to the Rev.* Thomas Birch, *D. D. Secret. R. S. from M.* Emanuel Mendez de Coſta *F. R. S.*

« LETTRE de M. *Emanuel Mendez da Coſta* de la Soc. R. de Londres, » à M. *Birch*, Docteur en Théologie, & Secretaire de la même » Société, où il rend compte des » expériences qu'il a faites ſur » quelques morceaux de marbre, » peints par M. *Robert Chambers.* »

Extrait de la premiere Partie des Tranſact. Philoſ. *de* 1759.

La beauté du marbre, le poli dont il eſt ſuſceptible, & ſa dureté qui le rend capable de réſiſter aux injures des tems, ont toujours fait regarder l'art d'y imprimer des couleurs, comme un ſecret précieux. Sans nous arrêter

donc à prouver les avantages qui en réſulteroient, nous nous contenterons de rendre compte des expériences de M. da Coſta ſur les morceaux de marbre peints par M. Robert Chambers. Il eſt vrai que cet Artiſte n'a point communiqué ſon ſecret, & par-là ces expériences pourront paroître moins intéreſſantes; mais, comme le dit l'illuſtre Boyle, il eſt toujours important dans les Arts & les Sciences, de ſavoir qu'une choſe exiſte : car quoique les moyens n'en ſoient pas connus, la certitude que l'on a de ſon exiſtence eſt déja un grand pas de fait, & ſuffit ſouvent pour faire découvrir ces moyens, en engageant d'habiles gens à en faire la recherche.

Les expériences de M. da Coſta ſont précédées du précis hiſtorique des tentatives qu'on a faites ſur cet objet, & qui ſont venues à ſa connoiſſance.

Le Pere Kircher eſt, ſelon lui, le premier Auteur qui ait traité de l'art d'incorporer des couleurs dans le marbre : c'eſt dans ſon Monde ſouterrein, qu'il en parle, *lib.* 8, *ſect.* 1, *ch.* 9, *pag.* 45 & 46. « Il y avoit à Rome, dit ce ſavant Jéſuite, » un Artiſte qui

» avoit peint pour le Pape Urbain VIII. » pluſieurs morceaux de marbre avec » beaucoup de ſuccès. Comme cet Artiſte ne vouloit pas publier ſon ſecret, je me mis à faire un grand » nombre d'expériences, pour tâcher » de le découvrir. J'y parvins ſi heureuſement, que je fis des couleurs, » c'eſt-à-dire des teintures de métaux » & de minéraux, avec leſquelles je » réuſſis auſſi-bien que lui à peindre » le marbre. Ces couleurs le pénétroient ſi parfaitement, qu'un morceau coupé horiſontalement en pluſieurs tables, repréſentoit autant de » tableaux qu'il y avoit de tables. » Kircher donne enſuite tout au long le procédé dont il ſe ſervit pour faire ces couleurs; il obſerve qu'elles doivent être toutes du regne minéral : ce que M. da Coſta eſt fort porté à croire auſſi.

Le même Auteur donne encore une autre méthode fort ſinguliere de colorer le marbre avec le vitriol & le bitume, &c. en formant un deſſin quelconque ſur du papier, & le plaçant entre deux morceaux de marbre polis. On lutte enſuite, pour ainſi dire, les

interſtices des morceaux de marbre avec de la cire, & on enterre le tout dans un lieu humide pendant un mois ou deux. Si on le retire au bout de ce tems, on trouvera que le deſſin qu'on avoit peint ſur le papier, a pénétré les deux morceaux de marbre & formé exactement ſur l'un & ſur l'autre un deſſin ſemblable. Un Auteur moderne, Wallerius, recommande auſſi cette méthode dans ſa *Minéralogie*, vol. 2, pag. 128.

Dans les *Tranſact. Philoſoph.* il eſt parlé de l'art de peindre ſur le marbre dans deux endroits. Dans le premier, *n°.* 7, la méthode qu'on rapporte eſt celle de Kircher; mais on ajoute que M. Bird avoit depuis long-tems l'art d'incorporer des couleurs dans le marbre juſqu'à une aſſez grande profondeur; que pluſieurs morceaux de ce marbre furent préſentés à Charles II. après *ſa reſtauration*, & qu'ayant été rompus en ſa préſence, on remarqua que les couleurs y avoient pénétré fort avant; mais on ne rapporte point le ſecret de M. Bird. Le ſecond endroit où l'on parle de ce ſecret, eſt au *n°.* 268, ſous ce titre, *Maniere de colorer le*

le marbre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les couleurs que donne l'Auteur anonyme de cet Ecrit pour peindre le marbre, sont toutes tirées du regne végétal. Il rapporte qu'avec de l'huile de tartre par défaillance, en vingt-quatre ou vingt-six heures, il tira du marbre la couleur rouge qu'il y avoit fait entrer, & cela sans en altérer le poli; & qu'avec de l'eau-forte en un quart-d'heure il tira de même le brun, mais que le poli du marbre fut entierement détruit.

Après ce précis historique, M. da Costa passe à ses expériences. Elles sont en petit nombre, n'ayant pu, comme il le dit lui-même, en tenter beaucoup d'autres, parce que le secret de M. Chambers ne lui étoit pas connu.

Un morceau, avec plusieurs couleurs étendues dessus comme sur la palette d'un Peintre, ayant été pleinement saturé d'eau-forte à différentes fois pendant vingt-quatre heures, aucune de ces couleurs ne fut enlevée; elles ne s'affoiblirent même pas, quoique le poli du marbre fût entierement détruit.

M. da Costa fit tremper dans une

forte lessive de savon noir pendant vingt heures un morceau de marbre peint en rouge cramoisi foncé, & il n'y remarqua aucun changement. Il en fut de même après l'avoir fait bouillir pendant une demi-heure dans la même lessive. Il versa de l'eau-forte sur une partie de ce morceau de marbre mis en poudre, dont les parties parurent alors presqu'entierement détruites ou dissoutes. Cependant on remarqua encore plusieurs particules rouges, qui sans doute étoient celles de la couleur. Ce marbre calciné dans un feu de charbon ordinaire perdit entierement sa couleur en une demi-heure. Les mêmes expériences répetées sur des morceaux de marbre peints, avec quatre autres especes de rouge, donnerent en général les mêmes résultats.

Un morceau de marbre d'un verd de mer foncé, ayant trempé pendant vingt heures, comme les précédens, dans une forte lessive de savon noir, il n'y remarqua aucun changement; mais lorsqu'on l'eut fait bouillir dans cette lessive la couleur verte disparut entierement; il ne resta que légerement teint en jaune. Par la calcination,

toute la couleur fut enlevée. Les mêmes expériences tentées sur des morceaux de marbre peints avec d'autres verds eurent à-peu-près le même succès.

Enfin M. da Costa fit bouillir successivement dans une forte lessive du même savon plusieurs morceaux de marbre peints avec une couleur tirant sur celle de la glaise, & un autre morceau sur lequel on avoit mis une couleur d'un jaune fort brillant, sans que leur différente couleur en reçût aucun changement. Il les couvrit ensuite d'une couche de ce savon pendant quarante-huit heures, & la couleur des morceaux peints avec une couleur de glaise ne parut point alterée; mais celle du morceau peint avec le jaune perdit son éclat. Enfin la calcination leur enleva leurs couleurs, quoique cependant ils conservassent les uns & les autres une petite teinte de gris. D'autres nuances de jaune offrirent presque toujours les mêmes résultats.

De toutes ces expériences M. da Costa conclut que la maniere dont M. Chambers peint sur le marbre ou y incorpore des couleurs est très-bonne; en

effet il paroît par ces expériences qu'elles pénetrent librement le marbre, qu'elles n'alterent point sa substance, que les dissolvans ne les changent point, & qu'il n'y a que la calcination qui les fasse disparoître entierement. Or cet effet est d'autant moins étonnant qu'en détruisant l'assemblage des parties, les couleurs doivent ensuite être nécessairement enlevées par l'action du feu. On remarque la même chose dans les dendrites, au moins dans celles qui se trouvent sur des pierres alcalines. Car, quoique superficielles, elles résistent à l'action des acides, tandis que la calcination les détruit entierement.

Au reste, pour s'assurer de la maniere dont les couleurs de M. Chambers s'attachent au marbre & le pénetrent, M. da Costa auroit pû tenter encore plusieurs autres expériences; mais il est singulier sur-tout qu'il n'ait pas remarqué si ces couleurs pénetrent le marbre à une grande profondeur, & si elles représentent exactement, après avoir fait leur effet, les mêmes desseins qu'elles représentoient auparavant dans le moment qu'on venoit

de les y appliquer. Car on doit craindre que toute couleur qui pénetre dans l'intérieur d'un corps ne s'y extravaſe & n'altere le trait que l'on a d'abord formé. C'eſt là proprement en quoi conſiſte la grande difficulté de peindre le marbre, & c'eſt là ce que M. le Comte de Caylus a exécuté. L'art de peindre le marbre a été connu des Anciens, & a été renouvellé il y a long-tems par les Modernes. La grande poroſité du marbre rend cette opération très-facile, mais on n'avoit pas trouvé le moyen de former un trait pur & correct; la couleur, en pénétrant dans la ſubſtance du marbre, s'étendoit irrégulierement, & formoit des traits *babocheux* & ſans préciſion. M. le Comte de Caylus eſt parvenu à fixer la couleur, & à l'incorporer par le moyen du feu dans le marbre, ſans altérer la pureté du trait. Nous renvoyons nos Lecteurs à l'excellent Mémoire que cet illuſtre Amateur a lu à l'*Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres*, le 24 avril 1759. Il ſervira à rectifier les inexactitudes qui ſe trouvent dans celui dont nous venons de faire l'analyſe. M. da Coſta dit, que le

P. Kircher eſt le premier Auteur qui ait parlé de l'incorporation de la couleur dans le marbre. Cela n'eſt pas exact. On a trouvé dans Herculanum des morceaux de marbre très-bien peints: ce qui prouve que les Anciens connoiſſoient ce ſecret; Pline en parle dans le 39[e] livre, chap. 1 de ſon Hiſtoire, & l'Hiſtorien Zozime indique un procédé pour fixer la couleur ſur le marbre. M. da Coſta ne cite point le Mémoire que M. Dufay lut à l'Académie des Sciences en 1728, dans lequel ce ſavant Académicien rend compte de toutes les expériences qu'il avoit faites pour incorporer la couleur dans le marbre par le moyen du feu. Enfin, on peut voir les procédés qu'a ſuivis M. le Comte de Caylus dans le Mémoire que nous citons, & qui eſt plus précis, plus ſavant & plus détaillé que la Lettre de M. da Coſta



NOUVELLES

LITTÉRAIRES.

ITALIE.

I.

NOTIZIE iſtoriche delle Chieſe Fiorentine, diviſe nè ſuoi quartieri, opera di Giuſeppe Richa *della Comp. di Gieſu. Tom. IX. del quartiere di S. Spirito, Parte I. In Firenze, 1761, nella Stamperia di* Pietro-Gaëtano Viviani, *in via dè Servi, all'inſegna di Giano, in-4°. pag.* 351.

« RECHERCHES hiſtoriques ſur les » Egliſes de Florence, diviſées ſui- » vant leurs quartiers; ouvrage du » P. *Joſeph Richa* de la Compagnie » de Jeſus. Tom. IX. du quartier » du S. Eſprit, Part. I. A Florence, 1761, de l'Imprimerie de Viviani, » *in-4°*. pag. 351. »

LE R. P. Richa a travaillé aſſidument à cet Ouvrage tant que ſes forces & ſa ſanté le lui ont permis.

Ses infirmités l'empêchent aujourd'hui de fournir ſeul cette carriere; il s'eſt aſſocié M. le Chanoine Giulanelli, bien digne d'être ſon coopérateur. L'exemple du Pere Richa a été ſuivi de pluſieurs autres Savans. A ſon imitation, M. Flaminio dal Borgo a compoſé l'Hiſtoire des Egliſes de Volterre. Le Chanoine Pierre Cianfogni a travaillé à l'Hiſtoire particuliere de la Baſilique de S. Laurent, le Recteur Joſ. André Brogiani à celle du Séminaire Archiépiſcopal. M. Pelagalli, Prieur *di S. Polocolo*, & M. Mengoni, Prieur des SS. Apôtres Simon & Jude, ſe ſont appliqués à des recherches ſur l'Hiſtoire de leurs paroiſſes. En 1755 D. Galetti publia à Rome une Chronique du monaſtere *delle Campora*, &c. Quelques Savans ont fait part de leurs lumieres au Pere Richa. Le Pere Richa a profité de leurs critiques, & il ſe propoſe de donner à la fin de ſon Hiſtoire quelques corrections & de nouvelles découvertes. L'illuſtre M. Lami lui a communiqué ſans réſerve mille belles recherches. Telle eſt la conduite des vrais Savans; ils ſacrifient ſans peine à l'utilité publique les petits intérêts

de l'amour propre ; ils ne craignent ni d'avouer leurs erreurs, ni de ſe rendre réciproquement des ſervices, ni de les reconnoître.

II.

M. l'Abbé Ranieri Olivaſio a mis en vers l'Hiſtoire d'une fille ſauvage (Mlle. Leblanc), publiée il y a quelques années à Paris par une Dame anonyme. L'Ouvrage eſt diviſé en trois chants, auxquels on a joint un Eſſai de Poéſie lyrique. Il eſt dédié aux femmes d'eſprit. Le Poëme eſt agréable, & le Recueil entier fait honneur aux talens de l'Auteur ; le titre en eſt : *Memorie d'una Donzella Selvatica, eſpoſte in tre canti dall' Abate* Ranieri Olivaſio, *ed un Saggio di Poeſie liriche. Opera dicata alle femine di ſpirito. Livorno*, 1761.

III.

Riccomini, Imprimeur à Lucques, a adreſſé aux Juriſconſultes & aux amateurs de la Juriſprudence un Programme ſur une nouvelle édition des Ouvrages de *Donelli*, publiés d'abord en Hollande. L'Editeur donnera à cette

édition une forme plus commode que celle des éditions antérieures, & il ajoutera de nouvelles notes à celles que le Juriſconſulte Oſuald Hilliger avoit jettées dans ſon *Donelli Enucleatus*. C'eſt M. Pelligrini, Profeſſeur à l'Univerſité de Piſe, qui s'eſt chargé de ce ſoin. L'Ouvrage eſt propoſé par ſouſcription ; il faudra payer le prix du premier volume d'ici à la fin de l'année, le prix du ſecond après l'impreſſion du premier, & ainſi des autres. Ce prix ſera moindre d'un tiers pour les ſouſcripteurs.

IV.

DE *rectilineâ lucis propagatione Diſſertatio, dicata ill. D.* Cornelio Caprara, *à P.* Fr. Mar. Gaudio, *à S. Joachimo*, &c.

Ejuſdem *de altitudine athmoſpheræ Diſſertatio. Ibidem*, in-4°.

« DEUX Diſſertations, l'une ſur la » propagation de la lumiere en droite » ligne, & l'autre ſur la hauteur de » l'athmoſphere ; par le P. *Fr. Mar.* » *Gaudio*, de S. Joachim. A Rome, » 1760, *in*-4°. »

On nous mande que ces deux Diſ-

ſertations donnent une idée fort avantageuſe des connoiſſances phyſiques & mathématiques du Pere Gaudio.

V.

DE Magnete. Libri IV. auctore Patre J. B. Scarilla, *Cler. Reg. Brixiæ*, 1760, *in*-4°.

« DE l'Aimant. En quatre Liv par le » P. *J. B. Scarilla*. A Breſcia, 1760. »

Le P. Scarilla a raſſemblé dans cet Ouvrage tout ce qu'on a dit de mieux ſur l'aimant, avec quantité de nouvelles conſidérations ſur le même ſujet. Son Livre mérite l'accueil de tous ceux qui cultivent cette *branche particuliere de la Phyſique*.

VI.

CONFUTAZIONE *Theologico-Phyſica del ſyſtema di* Gulielmo Derham, *Ingleſe, che vuole tutti i pianeti dà creature ragionevoli, come la terra, abitati. Opera di D.* Giov. Cadonici, *Veneziano Canonico della Cathedrale di Cremona. Breſcia*, 1760, *in*-8°.

« RÉFUTATION Phyſico-théologi- » que du ſyſtême de *Derham*, qui

» prétend que toutes les planetes » ſont habitées, comme la terre, » par des créatures raiſonnables ; par » le D. *J. Cadonici*, de Veniſe, » Chanoine de Cremone. A Breſ- » cia, *in*-8°. 1760. A Rome, chez » *Venanzio Monaldini.* »

Assurer que les planetes ſont habitées par des créatures, ſeroit ſans doute une témérité, quoique l'on ſoit fondé à penſer que la Divinité n'a pas donné quatre Lunes à Jupiter, cinq à Saturne & une à Venus, pour les habitans de la terre qui ne les apperçoivent qu'aidés de ſecours extraordinaires. Mais c'eſt, à notre avis, une témérité encore plus grande que d'entreprendre de prouver que les planetes ne ſauroient être habitées par des êtres d'aucune eſpece ; la Phyſique ne ſauroit fournir aucune raiſon paſſable pour appuyer ce dernier ſentiment. Auſſi M. Cadonici emprunte-t-il de la Théologie ſes principales armes, & il entreprend de montrer par l'Ecriture & les SS. Peres que les habitans des planetes ne peuvent être ni des Anges, ni des hommes de la race d'Adam (c'eſt

un point que les Physiciens modernes lui accorderont aisément), ni des hommes d'une autre espece. Mais tout cet amas de passages & d'autorités est pour un Philosophe, même Chrétien & bon Catholique, de la même force que les raisons par lesquelles on prouvoit dans les siecles d'ignorance qu'il ne pouvoit y avoir d'Antipodes.

On trouve dans le même volume trois Dissertations particulieres : dans l'une l'Auteur examine si le Démon peut transporter d'un lieu à l'autre des corps humains & vivans ; la seconde est employée à établir l'impossibilité de la nature pure, c'est-à-dire, d'un être raisonnable, sujet, sans avoir péché, à la concupiscence & à la mort. L'Auteur traite dans une troisieme, de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame des bêtes, & attaque sérieusement l'opinion de ceux qui ont fait animer les bêtes par des Démons.

VII.

DIZZIONARIO Militare, Storico, Critico, nel quale oltrà i vocaboli antichi è moderni appartenenti all'arte della guerra, contiene une breve trat-

tato di essa in compendio : opera del Sig. Cav. Antonio Soliani Raschini, *Conte di Gotano, Cesala, Groppo & Nobile Modanese Reggiano.* In-4°. *Venezia*, 1760.

« DICTIONNAIRE Militaire, Historique & Critique, dans lequel, » outre les mots anciens & modernes qui appartiennent à l'art de la » guerre, on trouve un traité abrégé » de cet art. Par M. *A. Soliani Raschini*, &c. *In-4°. Venise*, 1760, » chez *Pavini. Rome*, chez les héritiers *Barbiellini.* »

VIII.

PRATICA di Esercizi militari per l'Infanteria, scritta da Raimondo di Sangro, *Principe di San-Severo*, &c. *Romæ*, Barbiellini, 1760.

« PRATIQUE des Exercices militaires » pour l'Infanterie, par M. *Raimond di Sangro*, Prince de San-» Severo, Colonel du régiment de » la Capitanate, dédiée à Son Excellence M. *Don Lorenzo Corsini*, » Grand-Prieur de Malte à Pise. A » Rome, 1760. »

IX.

BULLARUM, Privilegiorum ac Diplomatum Romanorum Pontificum amplissima collectio, cui accessere Pontificum omnium vitæ, notæ & indices opportuni. Tom. VI. Pars III. continens Pontificatum Innocentii XI. *scilicet ab anno* 1644 *ad annum* 1655. in-fol. *Rom.* Mainardi.

C'EST ici le vingt-cinquieme volume d'un Ouvrage important pour tous ceux qui font leur étude de la discipline ecclésiastique & du Droit canonique. En voici encore un du même genre.

X.

BIBLIOTHECA canonica, juridica, moralis, theologica necnon ascetica, polemica, rubricistica, historica, &c. *de principalioribus & fere omnibus ex utroque Jure pontificiis constitutionibus, conciliis, sacrarum Congregationum decretis, sacræ Rotæ decisionibus*, &c. *in octo tomos distributa à R. P.* Lucio Ferraris Soler, *Alexandrino, Ordinis Min. Reg.*

Obs. Lectore Jubilato, ac S. Off. Consultore. Rom. in-fol. *Tom. VI. complectens litteras* P, Q, R.

ON avoit déja fait à Venise deux éditions de cet Ouvrage, dans la seconde desquelles l'Auteur avoit ajouté à la fin du dernier volume un supplément considérable. Ce supplément est ici refondu, & les divers articles se retrouvent à leur place. L'Ouvrage est aussi augmenté d'un grand nombre d'articles tant de Théologie que de Droit canonique & civil, qui ne peuvent manquer d'intéresser ceux à qui importe la connoissance de ces matieres. A ces deux Ouvrages nous joindrons encore celui-ci.

XI.

INDEX decisionum sacræ Rotæ Romanæ, quæ anno 1757 *prodierunt alphabetico conclusionum ordine digestus ; opus tum Advocatis, tum Causarum Patronis, tum ipsis Judicibus utilissimam. Rom.* 1760, in-fol.

XII.

LUCQUES.

IL est étonnant, disoit le Marquis

Maffei, que, dans un tems où les Sciences, les Lettres & les Arts ſont ſi généralement cultivés, & font des progrès ſi conſidérables, l'étude de la Philoſophie morale ſoit preſque entierement abandonnée. Ce n'eſt pas qu'il ne paroiſſe beaucoup d'ouvrages dont le ſujet eſt moral, mais ils ſont preſque tous ou ſuperficiels, ou bornés, ou pleins d'extravagances, d'abſurdités & d'erreurs. On avoit autrefois trop de vénération pour Ariſtote, on n'en a pas aſſez aujourd'hui; c'eſt avoir rendu un très-mauvais ſervice à la république des Lettres que d'avoir décrédité ce Philoſophe au point que bien des perſonnes aujourd'hui rougiroient d'avoir ſes ouvrages au nombre de leurs livres. Sans parler ici de la force & de l'étendue du génie de ce grand homme, il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit pour l'avoir trop négligé, que la plûpart des Gens de Lettres ſont aujourd'hui ſi peu éclairés ſur la morale philoſophique; ce n'eſt pas que pour en acquérir une connoiſſance parfaite, il ſuffiſe d'étudier Ariſtote, il ſeroit difficile ſans doute de ſe former ſans lui

une idée juſte de cette ſcience; mais ſes ſeuls ouvrages ne ſçauroient nous conduire à la ſaiſir entierement. Les Anciens, en traitant des vertus, ont ſuivi des ſentiers & des principes ſi différens, qu'il ſemble au premier coup d'œil n'en avoir parlé qu'au haſard, on les voit dans leurs ouvrages rapporter les mêmes actions à des habitudes très différentes & même très-oppoſées. Ce procédé ceſſe de nous ſurprendre, & même s'explique facilement, ſi l'on fait attention que les anciens ont enviſagé les vertus ſous deux aſpects, & qu'ils les ont diviſées & nommées, les uns relativement au mode, les autres relativement au ſujet. Les premiers ayant obſervé que notre ame ſe porte vers l'honnête en employant ou le diſcernement, ou la rectitude, ou la fermeté, ou la modération, partirent de cette obſervation pour diviſer les vertus en prudence, juſtice, fermeté & tempérance, vertus auxquelles ils rapportent tout acte vertueux. Cette opinion fut celle du plus grand nombre des Philoſophes, ainſi que des Saints Peres. Ariſtote au contraire & ſes ſectateurs, s'apperçevant que les objets

ſur leſquels roule la vertu, ſont également multipliés & différens, diſtinguerent les habitudes vertueuſes par leur objet ou par leur ſujet; en un mot, ils conſidererent toute vertu comme particuliere & comme ayant un ſujet déterminé. De-là le langage différent & les dénominations contraires dont ſe ſont ſervis les Anciens, en parlant des habitudes & des actions morales. Pour pénétrer cette ſcience dans toute ſon étendue & ſa profondeur, il ne ſuffit pas d'étudier un ou deux Philoſophes, il faut avoir une connoiſſance générale de l'antiquité, des différentes ſectes, de leurs ſuppoſitions, & de leurs ſyſtêmes. On pourroit même avancer que la morale d'Ariſtote ſemble être faite bien plus pour l'école que pour la conduite de la vie; car enfin quelles ſont les raiſons, les motifs & les moyens qu'il nous propoſe pour nous engager à réprimer la violence des paſſions?

Ce qui fait en partie qu'on néglige l'étude de la Philoſophie morale, c'eſt que tout le monde s'imagine la ſçavoir, ſans qu'il ſoit néceſſaire de l'étudier. Ce préjugé vient de ce que les termes qu'employe la morale ne ſont

ni obſcurs, ni abſtraits, comme ceux de la plûpart des autres ſciences, de ſorte qu'il n'y a perſonne qui ne croye en comprendre parfaitement toute l'énergie. Pour faire ſentir combien grande eſt cette erreur, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'opinion qui malheureuſement ſubſiſte encore touchant le *point d'honneur*; opinion qui n'a d'autre principe que de n'avoir pas entendu ce que c'étoit que le vrai courage ou la *force*.

Une des raiſons encore pour laquelle on abandonne la Philoſophie morale, c'eſt qu'on penſe communément que la morale chrétienne & la théologie l'ont rendue entierement inutile, erreur groſſiere : la morale chrétienne ſuffit, ſans doute, pour bien vivre; mais ſuffit-elle également pour éclairer l'eſprit & pour l'inſtruire? Il ſera bien plus aiſé, au contraire, de comprendre la morale chrétienne, lorſqu'on ſe ſera fortifié par les principes de la morale philoſophique. Liſez avec attention les livres des *offices* ou des devoirs de Ciceron, & vous verrez ſi, même après avoir parcouru les ouvrages de pluſieurs Auteurs Chrétiens,

vous ne trouverez pas à profiter dans ceux des hommes vertueux qui ont précédé le Christianisme. Mais quand il ne seroit pas infiniment utile de rechercher les limites de l'une & de l'autre morale, & de faire sentir où & quand la chrétienne éleve & perfectionne la philosophique, quels avantages ne doit-on pas se promettre de l'étude d'une science qui présente les raisons les plus propres à nous faire chérir l'honnêteté & les motifs les plus puissans pour vaincre & dompter nos passions? Par quelle fatalité l'objet le plus noble, le plus important, le plus digne de nos recherches & de nos réflexions, est-il donc si négligé? Nous avouons qu'il est difficile de se distinguer dans ce genre. Il s'en faut bien que le nombre des Auteurs qui l'ont traité avec quelque succès égale celui des Ecrivains qui se sont distingués dans les Mathématiques, dans la Physique, &c. Il y a plus; c'est qu'à proprement parler, nous n'avons encore aucun traité de Philosophie morale qui soit complet & méthodique. Mais s'il faut s'en rapporter à *Justi*, Libraire à Lucques, nous n'avons plus

rien à desirer à ce sujet: voici l'annonce de ce Libraire, débarrassé de toutes les longueurs que la seule envie de montrer une latinité élégante, paroît avoir occasionnées. Les Savans se plaignoient de n'avoir encore aucun traité complet & méthodique de la Philosophie des mœurs. Leurs plaintes vont cesser & leurs vœux seront remplis. L'ouvrage posthume de morale de M. Bacci de Lucques, homme vertueux, profondément versé dans la connoissance de la Langue Grecque, de l'Histoire, de la Philosophie, de la Théologie, du Droit Divin, du Droit des Gens; cet ouvrage qui a coûté 30 ans d'application & de travail à ce savant homme, que la mort, hélas! vient d'enlever, j'ai achevé de l'imprimer & je me hâte d'en instruire la République des Lettres. Tout ce qu'il y a d'intéressant, de profond & de vrai dans les ouvrages des Philosophes modernes, tels que Grotius, Puffendorff, Wolf, Schwartz, Burlamaqui, Montesquieu, Muratori, &c. Tout ce qu'ont avancé d'utile les Anciens, tels que Platon, Aristote, Ciceron, Seneque, Plutarque, Cebes, Epictete, Confu-

cius, &c. M. Bacci l'a rassemblé & le présente sous le point de vûe le plus grand & le plus lumineux. Son ouvrage est écrit en latin, & sa latinité ne sauroit être ni plus pure, ni plus élégante: tel est, du moins, le sentiment de tous les Gens de Lettres auxquelles M. Bacci s'empressoit de communiquer son ouvrage à mesure qu'il y travailloit.

Cet ouvrage sera divisé en 3. vol. *in*-4°. Le premier traite du bonheur de l'homme & du souverain bien auquel toutes les actions & les pensées de l'homme doivent être rapportées; il s'y agit encore des actions humaines & de leurs regles: il est question dans le second des vertus & des vices, considérés d'abord en général, ensuite en particulier: le troisieme, enfin, roule sur les affections de l'ame & sur les devoirs de la vie. Le tout n'excedera point la somme de XVIII *jules*: on y a employé le plus beau papier & les plus beaux caracteres, &c.



ALLEMAGNE.

I.

LÉIPSICK.

NOUS apprenons de Leipsick que le *Manuel Lexique* de M. Gottsched a un grand succès & que le Libraire Fritsch en fait un débit considérable. Ce Dictionnaire passe pour être très-bien fait. M. Sulzer, comme on l'a vû dans un article de ce volume, ne pense pas de même; lorsque son Ouvrage paroîtra nous le comparerons avec celui de M. Gottsched, & nous tâcherons de mettre les Lecteurs à portée de prononcer.

II.

TORGAU.

M. Schwartz vient de faire imprimer chez Rüdela une Dissertation très-bien écrite, ayant pour titre: *De resurrectione Jobi exercitatio critica*: « Observations critiques sur la résur» rection de Job ».

On

On trouve à Berlin, à Stettin & à Leipsick les *Ouvrages plaisans & satyriques* de M. de Justi ; c'est le Libraire Rudiger qui imprime cet excellent Recueil : il en a déja publié deux tomes, & le troisieme ne tardera pas à paroître. Nous n'oublierons rien pour nous le procurer.

III.

HALL.

Le célebre M. Juncker, Docteur & Professeur de Médecine, est mort le 25 Octobre, âgé de près de quatre-vingt ans. Il avoit été disciple de Sthal, & jamais homme ne défendit le systême de son maître avec plus de chaleur.

IV.

ROSTOCK.

ANATOMICHE, chirurgiche, und medicinische Betrachtungen, &c.

« RECHERCHES & observations ana-
» tomiques, chirurgicales & médi-
» cinales de M. Zacharie Vogel,
» Docteur en Médecine & en Chi-

» rurgie à Lubeck, *in*-8°, p. 432,
» avec des figures. »

Les observations, les dissertations, les histoires & les cures des maladies & des playes extraordinaires que renferme cet ouvrage très-instructif sont au nombre de cinquante-huit. Les articles qui traitent des cancers, des hernies, des hydrocelles, des fistules lacrymales méritent sur-tout une attention particuliere, & donnent l'idée la plus haute des connoissances & de l'habileté de M. Vogel.

V.

MULLERS *grundliche Nachricht von einer begeisterten Weibsperson* Anna-Elizabetha Lohmannin *von Horsdorf in Anhalt - Dessau anseigner Erfahrung und Untersuchungmit getheilt. Wittenberg*, 1760, *in*-8°.

« EXPOSITION raisonnnée de la
» possession d'une fille nommée
» *Anne-Elisabeth Lohman* de Hors-
» dorf dans la Principauté d'An-
» halt ; par M. *Muller*. A Witten-
» berg, 1760, *in*-8°. »

Les histoires de possessions sont de-

venues fort rares, & plus rares encore chez les Protestans que chez les Catholiques ; c'est donc une chose assez extraordinaire que de voir de nos jours un Ministre de la Religion Prétendue Réformée fortement persuadé d'un fait de cette nature. Quelqu'étrange que cela paroisse, il n'est pas permis de douter de la bonne foi de M. Muller, après avoir lu l'ouvrage que nous annonçons, & dans lequel il rend compte au Public de ce qui s'est passé sous ses yeux. Voici le fait tel qu'il est exposé dans la Gazette de Gottingue.

Anne-Elisabeth Lohman, éprise d'une forte passion pour un Chasseur, avoit selon toutes les apparences des accès hystériques. Depuis deux ans elle s'imaginoit qu'elle étoit enchantée. Ses parens, qui la crurent possédée, l'envoyerent à Kemberg, près de Wittenberg, chez M. Muller. Ce Ministre sentit d'abord beaucoup de répugnance à croire qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans l'état d'Elisabeth Lohman; mais les discours de ses parens, le firent bientôt changer de pensée. Après diverses observations, tous ses doutes disparurent ; la possession lui parut in-

contestable, sur-tout après avoir éprouvé dans plusieurs accès le pouvoir que sa main avoit sur le Démon, particulierement quand il la posoit sur le sein de la fille. Cette position étoit efficace pour chasser le Diable d'une partie du corps, & pour le contraindre à se retrancher dans une autre. Ce Démon opiniâtre tâchoit de pousser à bout la patience de cette pauvre fille, & devenoit de jour en jour plus insolent. Quelquefois il s'écrioit : *elle n'ose pas dire où je l'ai le plus tourmentée, elle n'ose pas le dire, ah, ah, ah.* Il se plaisoit souvent à faire retentir en elle tous les cris de chasse, & contrefaisoit la voix du Chasseur qui l'avoit enchantée, disoit-elle, parce qu'il n'avoit pû obtenir ses faveurs.

Au reste ce Diable si terrible pour la Lohman est assez traitable pour tout autre qu'elle. Il ne fait de mal à personne. Il est même quelquefois amusant. Il craint & respecte les bons Pasteurs dont la main le fait fuir d'une partie du corps dans une autre, quand ils la posent où il faut. Aussi cette malheureuse fille desiroit que M. Muller eût toujours la main sur son sein, &

jamais ſur la tête : car dans ce dernier cas elle craignoit que le Diable ne prît ce tems pour lui écraſer le cœur.

Pour en impoſer à ce Diable, elle a trois Anges dans le corps qui parlent tour-à-tour, & chantent ſur trois tons différens. C'eſt preſque toujours en vers qu'ils s'expriment ; il eſt vrai qu'il eſt difficile d'imaginer quelque choſe de plus pitoyable que leur Poéſie, dont cependant M. Muller a la plus haute idée, puiſqu'il la compare à ce qu'il y a de plus élevé dans Klopſtock, & que dans leurs exhortations, il croit entendre un Mosheim.

Indépendamment de ces trois Anges qu'elle a dans le corps, il y en a d'autres qui ne quittent pas ſon lit, & qui tâchent de mettre le Diable à la raiſon. Tant de ſecours ſurnaturels ne ſuffiſent pas néanmoins à cette pauvre fille pour la tranquilliſer. Elle ne peut ſe paſſer de la conſolation de M. le Paſteur, dont elle deſire toujours la préſence avec beaucoup d'ardeur. Les Miniſtres qui regardent ſes accès comme l'effet naturel d'une maladie connue, ne peuvent rien ſur elle. Ils rendent in-

fructueux les exorciſmes qui ſe font en leur préſence. Deux Collegues de M. Muller ſe ſont trouvés dans cette fâcheuſe circonſtance ; mais il en a trouvé d'autres mieux diſpoſés, avec leſquels il a tenté deux exorciſmes. Il étoit ſur le point d'en faire un troiſieme, lorſqu'il publia cet écrit ſingulier. Mais peu de tems après, cette avanture commençant à faire du bruit, fut ſérieuſement examinée. On fit paroître cette fille devant des Théologiens & des Médecins, qui déclarerent tous qu'il n'y avoit rien que de naturel dans ſa maladie. M. Muller fut cité devant le Conſiſtoire. On ne trouva en lui qu'un homme peu inſtruit & fort crédule ; & la fille fut renvoyée chez ſes parens, avec menace de la faire enfermer, ſi elle faiſoit encore parler d'elle.

V I.

DAS verlohrne Paradies ans dem Engliſchen Johann Miltons, *in reimfreye verſe uberſetzt, und mit eigenen ſowohl als anderer anmerkungen begleitet, von* Friedrich Wil-

helm Zacharia. *Erſter Theil, mit kupfern. Altena, bey* David Yverſen, 1760. *in*-8°.

« LE Paradis perdu de *Milton*, traduit » de l'Anglois en vers blancs, avec » des remarques par *Frédéric-Guillaume Zacharie*. Premiere Partie, » ornée de gravures. Altena, chez » *David Yverſen*, 1760, *in*-8°.

M. Bodmer eſt le premier qui ait eſſayé de faire connoître à ſes compatriotes le Poëme de Milton ; mais ſa traduction eſt en proſe, conſéquemment peu propre à faire ſentir toutes les beautés de l'original. M. Bodmer l'a reconnu, & il a eu le courage de faire alors un ſouhait qui prouve qu'il ſentoit à cet égard l'inſuffiſance de ſon travail. Il deſiroit qu'un habile homme, exercé dans la Poéſie Allemande, entreprît de traduire Milton en vers hexametres, & c'eſt peut-être à ce ſouhait que nous devons la traduction de M. Zacharie. Heureux ſi ſa Poéſie remplit tous les vœux de M. Bodmer ! Cette premiere Partie renferme les ſix premiers Chants, qui paroiſſent ren-

dus fidelement. Mais on trouve de la dureté dans ſes vers, & la meſure n'en eſt pas toujours exacte. Un Critique rigoureux pourroit aujourd'hui lui faire le même reproche qu'a eſſuyé ſon *Poëme des quatre parties du jour*, où il ſe trouve pluſieurs vers qu'on peut ſcander de deux manieres. Les remarques dont il a enrichi ſa traduction ſont de Newton, de Richardſon & de Hume, auxquelles il en a ajouté pluſieurs, touchant la critique de quelques fictions de Milton. Le ſujet de la gravure qui ſe trouve au commencement de chaque Livre eſt tiré du principal événement qu'il renferme.



DANNEMARK.

I.

ALTONA.

NORDISCHE Beytræge, &c.

« RECUEIL du Nord, pour contri-
» buer aux progrès de la Physique,
» & en général des Sciences & des
» Arts ; *in*-8°. 2 vol. »

CE Recueil est composé de traductions & des petits ouvrages originaux : il nous suffira d'en indiquer les titres. La premiere partie contient 12 Opuscules, dont le premier est un Traité de la nutrition des Plantes ; le second, une relation historique du pays de Bresbsted ; le troisieme est intitulé Psyché, ou la grande Métamorphose ; le quatrieme est une Dissertation sur une Mine de fer ; le cinquieme roule sur trois Inscriptions Romaines ; le sixieme a pour objet la description d'un Oiseau rare ; le septieme a pour titre, Réflexions sur l'exil ; le huitieme est

un Essai sur la vie d'un Peintre ; le neuvieme traite des Arts, & particulierement de la Peinture ; le dixieme concerne l'Industrie & le Commerce ; le onzieme regarde les Lettres, les Spectacles & les Divertissemens ; le douzieme est sur l'instabilité. La seconde partie renferme les ouvrages suivans : 1°. une Lettre du Marquis Maffei à M. de la Condamine sur les limaçons & les poissons pétrifiés ; le deuxieme & le septieme opuscules sont adressés à l'Auteur de la Lettre sur les choses remarquables de Holstein ; le troisieme roule sur le même objet. 4°. Un essai sur l'épargne. 5°. Instruction pour transporter par mer toute sorte de semences & de plantes. 6°. Une apologie des mauvais Auteurs. 8°. Réflexions sur les effets de l'air & des vents, considérés comme causes des pleurésies & des péripneumonies. 9°. Pensées sur les lieux occupés par les buissons & les broussailles. 10°. De quelques Peintres célebres. 11°. D'une pierre sous la langue. 12°. Des bracelets & des colliers des anciennes femmes Cimbres. 13°. Les Romains avoient-ils des hôtelleries publiques ? 14°. *La Liberté*, premiere

partie d'un poëme. Les sujets traités dans la troisieme partie sont au nombre de huit. Le premier roule sur le fameux golfe de Norwege, appellé *Moskoe - Strom* ; le second a pour objet l'Eglogue ; le troisieme, les amusemens de l'automne ; le quatrieme, la description d'un veau marin ; le cinquieme, un essai sur les miracles ; le sixieme, la maladie des grains appellée *charbon* ; le septieme concerne le véritable usage de la retraite & de l'étude ; le huitieme a pour titre *la Grèce*, seconde partie du poëme sur la Liberté.

II.

STAATS - beschreibung, &c.

« DESCRIPTION du Duché de
» Slefwig, par M. *J. Frédéric Han-*
» *son*, Avocat à Sonderburg, &
» publiée par M. *Büsching*, Profes-
» seur de Théologie & de Philoso-
» phie à Gottingue ; *in*-4°. p. 113. »

III.

COPENHAGUE.

JE ne doute point, assuroit Synesius à Aurelien, que notre ame divine n'ait

descendu du ciel sur la terre pour être le bien commun des hommes. On peut, sans craindre de passer pour adulateur, en dire autant de notre Monarque ; il n'est point d'année, point de mois, qu'il ne signale son regne par quelque établissement utile, soit au bien de ses Sujets, soit à la gloire de sa Nation, soit au progrès des Sciences, des Lettres & des Arts. Sa Majesté vient de mettre une Société de gens de Lettres en état de former une entreprise dont on doit se promettre les plus grands avantages. L'objet de cette Société est d'étendre les Belles-Lettres & le bon goût ; pour cet effet elle distribuera tous les ans deux prix, l'un de cinquante écus, au meilleur Ouvrage de poësie Danoise ; l'autre de quarante, au meilleur discours Danois en prose, concernant les sujets qu'elle proposera. De plus, afin que les Gens de Lettres puissent jouir sans embarras & sans frais des fruits de leurs travaux & de la gloire qu'ils s'en promettent, la Société se propose de publier tous les ans un certain nombre d'opuscules Danois, relatifs aux Belles-Lettres & aux choses de goût ; Poësies, Prose, Lettres, Dialogues, Fables,

Observations sur la Littérature, Critiques modérées & décentes, Traduction d'Ouvrages, soit anciens soit modernes: tout sera admis, pourvu que les Auteurs respectent la Religion, le Gouvernement & les Mœurs, & qu'après l'examen rigoureux que la Société fera de leurs Ouvrages, elle les juge dignes de voir le jour. La même Société s'engage à faire tenir aux Auteurs tout le profit qui reviendra du débit de leurs Ouvrages: Sa Majesté fera les frais de l'impression. Ces opuscules seront tout au plus de deux au trois feuilles d'impression, à moins qu'ils ne soient de nature à pouvoir être divisés en plusieurs parties; les Auteurs sont priés de ne se faire connoître qu'après que leurs Ouvrages seront imprimés, afin que la Société puisse en juger sans partialité, & qu'elle puisse indiquer les corrections qui lui paroîtront nécessaires. Les noms des Auteurs qui se seront fait connoître seront placés dans le tome suivant du Recueil; quant aux productions que la Société ne croira pas mériter d'être publiées, on pourra les retirer à la fin de l'année; on s'adressera pour cela à Ackermann, Libraire.

M. Mallet, Auteur de l'excellente *Histoire du Dannemark*, en a fait un Abrégé lui-même; cette édition in-8°. est de la plus grande beauté; elle a été imprimée par les Freres Philibert.

IV.

Le savant Evêque Pontoppidan, si connu de toute l'Europe, par son *Histoire de Norwege*, vient de terminer un grand Ouvrage sur les Antiquités de Copenhague, dans lequel on trouvera des choses curieuses & interressantes: l'Ouvrage est écrit en Latin, en faveur des Etrangers.



ANGLETERRE.

I.

LONDRES.

A new estimate of manners and principles, &c.

» NOUVELLE estimation des mœurs » & des principes, contenant un parallele du siecle présent avec les tems » anciens, relativement à la science, » à la vertu, au bonheur, enfin à » toutes les nations en général & à » la Grande Bretagne en particulier. »

Ce plan est très-beau. Que ne pouvons-nons en dire autant de l'exécution! Cet Ouvrage se trouve chez *Miller*.

II.

THE Shrubs of Parnassus, &c.

» LES Arbrisseaux du Parnasse, où » Recueil de Poésies sérieuses & badines, *in*-12, chez *Newberry*. »

L'Auteur de cet excellent Recueil

s'est caché sous le nom de *Copez-well*. S'il est sensible à la gloire, il ne tardera pas à se faire connoître.

III.

AN Essay upon the present state of the Theatre in France, England and Italy, &c.

» ESSAI sur l'état présent du Théâtre » en France, en Angleterre & en Italie, » avec des Réflexions sur le caractere & le mérite des principaux » Auteurs Dramatiques, ainsi que » des Acteurs de ces trois nations, » *in*-8°, chez *Pottinger*. »

Nous nous proposons de faire connoître ce bon Ouvrage.

IV.

THE nature, properties, and laws of motion of fire, &c.

» DISSERTATION philosophique sur » le feu, où la nature, les propriétés de cet élément & les loix du » mouvement qu'il suit, sont développées & démontrées, par M.

» *Hilary*, Docteur en Médecine,
» *in*-8°. »

NOTRE Phyſicien prend ſon eſſor du point où le grand Boerrhave a terminé le ſien. Ce grand homme n'a point établi les loix du mouvement du feu. M. Hilary ſe flatte d'avoir fait à ce ſujet les découvertes les plus intéreſſantes ; il imagine entr'autres choſes avoir trouvé, au moyen de pluſieurs expériences répétées, que certaines propriétés du feu, ainſi que la maniere dont cet élément ſe meut & agit, ſont en tout contraires aux loix du mouvement, qui reglent les effets de tous les autres corps. Il s'en faut beaucoup que le ſtyle de ce Docteur ſoit ſéduiſant ; mais le ton dogmatique qu'il prend pourroit en impoſer au commun des Lecteurs. Quant aux vrais Philoſophes, il n'y a pas apparence qu'ils adoptent jamais un ſyſtême, qui à la vérité eſt ingénieux & préſenté avec adreſſe, mais qui n'eſt rien moins que démontré.

V.

INSTITUTES of experimental Chymiſtry, &c.

» INSTITUTIONS de la Chymie expérimentale, où l'on tâche de réduire en ſyſtême cette partie de la Phyſique, *in*-8°. 2 vol. chez *Nourſe*. »

LE fond & la forme de cet Ouvrage ſont également dignes d'éloge.

VI.

On trouve chez *Waugh* deux petits Ouvrages *in*-8° de M. *Taylor*, Docteur en Théologie, & actuellement Chef d'une Académie Presbyterienne en Angleterre. L'un a pour titre : *An examination of the ſcheme of morality advanced by Dr. Hutcheſon*, &c. c'eſt-à-dire, « Examen du principe que M. » Hutcheſon établit comme le fonde» ment de la morale. » L'autre eſt intitulé : *A ſketch of moral Philoſophy*, &c. « Eſſai de Philoſophie morale, où » l'on ſe propoſe de démontrer les prin» cipes de la Religion & de la Vertu » ſur un plan nouveau, ſimple & na» turel. » L'objet de ces deux productions eſt très-philoſophique ſans doute ; mais la maniere dont elles ſont traitées ne l'eſt nullement. Il ſeroit à deſi-

rer pour la gloire de l'Auteur qu'il ne fût jamais ſorti du genre d'études auquel il a employé la plus grande partie de ſa vie. Nous lui devons une *Concordance Hebraïque & Angloiſe*, en deux volumes *in-folio*, une ſavante *Paraphraſe ſur l'Epître aux Romains*, & deux Diſſertations très-profondes, l'une *ſur le péché originel*, & l'autre *ſur la ſatisfaction de Jeſus-Chriſt*. Cette derniere a été regardée comme hérétique.

VII.

M. Thomas Simpſon, Profeſſeur de Mathématiques à l'Académie du Roi à Wolwich, Membre de la Société Royale de Londres, & l'un des plus grands Mathématiciens de l'Europe, eſt mort à la fin du mois dernier d'une maladie de langueur. Cette perte & celle de M. Hales ſeront difficilement réparées.

VIII.

On trouve chez *Osborn* la troiſieme édition de l'*Hiſtoire de Londres depuis ſa fondation juſqu'au tems préſent*, en deux tomes *in-fol.* par M. *Maitland*.

Cette édition eſt conſidérablement augmentée. On a imprimé les additions dans un tome à part en faveur de ceux qui ont les éditions précédentes.

Fin du Journal de Juin.

TABLE
DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TABLE
DES MATIERES,
Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

HOLLANDE.

ITALIE.

SUISSE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 25 juin 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé Arnaud.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez Jacques-François Quillau, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. D C C. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

On souscrit a Paris *chez* Quillau, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboceau Grand'-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

TRADUCTION manuscrite d'un Livre sur l'ancienne Musique Chinoise, composé par Ly-koang-ty, *Docteur & Membre du premier Tribunal des Lettrés de l'Empire, Ministre*, &c.



Lus on étudie les mœurs, les usages, la philosophie & les arts des Chinois, plus on découvre des rapports entre ce peuple & les anciens Egyptiens. En parcourant l'ouvrage de *Ly-koang-ty*, nous avons cru lire le système de Pythagore, c'est-à-dire des Egyptiens sur la Musique; même origine, mêmes usages, mêmes procédés, même éten-

due, mêmes prodiges, mêmes éloges. Les Egyptiens avoient cherché & croyoient avoir trouvé l'harmonie universelle ou la juste proportion que toutes les choses ont entre elles; les Chinois prétendent que leurs ancêtres ont fait la même découverte, & que, conformément à cette idée, ils ont bâti tous leurs systêmes & de Musique & de Physique & de Morale & de Politique & d'éducation. Ce fut dans les nombres, qu'à l'exemple des Egyptiens, Pythagore puisa l'art de former les tons; c'est des nombres que les Chinois ont tiré la méthode & les regles de leur Musique. D'après les réflexions que les Egyptiens avoient faites sur l'harmonie universelle, & persuadés qu'ils en avoient surpris les loix, ils les avoient transportées à leur Musique, & croyoient par ce moyen évoquer, appaiser & réjouir les Divinités ou les Génies qui président aux différentes parties de l'univers. Ecoutons les anciens Historiens de la Chine : le pouvoir de la Musique, disent-ils, n'agit pas seulement sur les hommes vivans, les morts eux-mêmes le ressentent; les Esprits du ciel & ceux de

la terre se rendent au son des voix & des instrumens : nous ne les voyons pas des yeux du corps; mais la secrette horreur dont nous sommes pénétrés dans ces circonstances, suffit pour nous convaincre qu'ils sont présens & qu'ils nous écoutent. Si la Musique, ajoutent-ils, n'opere plus aujourd'hui les mêmes prodiges, c'est qu'elle n'est point composée selon les vrais principes de l'harmonie universelle qui regne dans la nature, & que ce qui devroit être le ton fixe n'étant plus qu'un ton arbitraire & non le ton que la nature elle-même a fixé pour servir de fondement & de regle à tous les autres, tous les accords qui en dérivent, toutes les progressions qui en résultent, ne pénetrent & n'ébranlent rien.

Les Grecs, d'après les Egyptiens, avoient affecté à chaque espece de cérémonie, de culte & d'exercice, différens modes, différens airs, différentes sortes de Musique. Il en étoit de même chez les Chinois : de plus chaque saison avoit sa Musique particuliere; ce qu'on jouoit en hyver n'eût été d'aucun effet dans le printems. Nos

anciens, disent-ils, avoient trouvé le véritable rapport qui se trouve entre les sons & les différentes températures de l'air; de sorte que leur Musique se trouvant à l'unisson des parties sonores qui sont hors de nous & qui nagent dans le fluide qui nous environne, étoit en même tems d'accord avec les principaux organes qui sont les instrumens de nos sensations. Pythagore & tous ses disciples se préparoient à la contemplation & à l'exercice par la Musique. C'est au son du *Kin* (*a*), dit un des Historiens de la

(*a*) C'est un des plus anciens instrumens de la Musique Chinoise. Les Chinois en attribuent l'invention au Fondateur de leur Empire, c'est-à-dire à *Fou-hi* lui-même. Avec du bois appellé *ou-toung*, dit un de leurs Historiens, *Fou-hi* fit un instrument de Musique que nous avons nommé *kin*, mais auquel son inventeur donna le nom de *ly-hoei* qui signifie dans un sens un peu étendu, instrument qui dissipe les ténebres de l'entendement, & par le moyen duquel on peut se mettre en état de pénétrer les choses les plus obscures. Le *kin* est composé de vingt sept cordes. C'est le plus difficile & le plus cher de tous les instrumens; aussi n'y a-t-il que les personnes au-dessus du commun qui en jouent. On ne le touche

Chine, que *Chun*, un de nos plus grands Empereurs se préparoit à traiter les affaires de l'Empire; c'est à la mélodie de cet instrument qu'il dut l'amour extrême qu'il eut pour ses peuples, & dont il lui donna tant de preuves : car un jour qu'il en jouoit, il se sentit comme transporté & composa les paroles suivantes qu'il chanta en s'accompagnant lui-même : *Le vent du Midi amene la chaleur & dissipe la tristesse, qu'il en soit de même de* Chun, *qu'il fasse la joie & la consolation de son peuple; le vent du Midi fait germer les grains qui sont l'espérance du Peuple; comme lui, ô* Chun, *sois l'espérance & la richesse de tes sujets*, &c.

Le principal objet de la Musique, ont dit tous les Pythagoriciens, est de calmer les passions, d'éclairer l'entendement & d'inspirer l'amour de la vertu. Les effets que doit produire la Musique sur ceux qui l'apprennent,

jamais que, par respect ou plutôt par superstition, on n'ait auparavant allumé plusieurs bâtons d'odeur qu'on fait brûler pendant tout le tems qu'on en joue. Le son de cet instrument est extrêmement doux.

disent les Chinois, ne regardent pas moins l'intérieur que l'extérieur; posséder son ame en paix, être modeste & sincere, avoir la droiture & la constance en partage, aimer tout le monde & sur-tout ceux de qui l'on tient la vie, voilà les vertus que la Musique doit inspirer & qu'il faut absolument acquérir, si l'on veut mériter le nom de Musicien.

O Grecs! s'écrie presqu'à chaque instant Platon, prenez garde à votre Musique; si vous la changez, c'est fait de vos mœurs. Confucius, les anciens Sages de la Chine, & avec eux presque tous les Historiens de l'Empire, ont attribué les changemens & les révolutions que l'Etat a soufferts tant dans la constitution de ses loix que dans ses mœurs, aux changemens & aux révolutions qu'a subis la Musique. Voilà des conformités qui ne sauroient être plus frappantes, sans doute; mais il est un rapport encore plus sensible, c'est que le système de la Musique Chinoise, tel qu'il existe aujourd'hui, est précisément le même que celui de Pythagore ou des Egyptiens. Nous n'entrerons point à ce sujet dans une discussion qui nous me-

neroit trop loin; il nous suffira de dire que les instrumens chinois, leur accord, l'ordre & l'arrangement de leurs tons, leur gamme, leurs airs, tout prouve, tout démontre l'analogie dont nous venons de parler. D'où il s'ensuit 1°. que, quoi qu'en disent les Chinois modernes, leur Musique a beaucoup moins changé que leurs idées sur la Musique; en second lieu, qu'on ne concevroit pas comment un système musical, composé d'intervalles rigoureusement mathématiques, formé pour ainsi dire uniquement avec le compas, où le sens de l'ouie semble n'avoir été consulté aucunement, où le plaisir de l'oreille est sacrifié à la sévérité des idées abstraites & à des rapports purement métaphysiques; qu'on ne concevroit pas, dis-je, comment un pareil système a pu être adopté & suivi, si l'usage de la Musique n'avoit été chez les Chinois, comme chez les Egyptiens, en grande partie hyéroglyphique, c'est-à-dire si l'on n'en avoit consacré les sons & les rapports par l'analogie qu'on leur persuadoit qu'ils avoient avec toutes les parties de la nature, & si en même tems le même système n'eût convenu

tout-à-la-fois à la Musique, à l'Astronomie, à la Physique & même à la Morale. Or, puisque le système de la Musique Chinoise est précisément le même que celui des Egyptiens, puisque ce système embrassoit autrefois tous les objets des connoissances humaines, & que, de l'aveu même de ceux des Missionnaires de la Chine qui savent la Musique, la Chinoise est encore aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois, quelles obligations n'aurions-nous pas à ceux qui, au lieu de s'obstiner à introduire notre Musique parmi les Chinois; étudieroient celle de ce peuple, pour tâcher de parvenir à la connoissance du système de la Musique & conséquemment de toute la Philosophie Egyptienne? Qui sait si un pareil travail ne les conduiroit pas à retrouver la clef des signes & des formules dont se servoient les anciens Egyptiens pour expliquer leur doctrine?

Nous n'insisterons pas davantage sur la Musique ancienne des Chinois, nous n'extrairons même de ce qui a rapport à la moderne, que les portions qui nous paroîtront propres à intéresser la

plus grande partie de nos Lecteurs.

L'Auteur de la traduction que nous avons sous les yeux, lequel va parler désormais, a cru trouver la raison du peu de goût que les Chinois ont pour la Musique Européenne dans la conformation de leurs organes auditifs, qu'il prétend être différente de la nôtre, & dans la maniere dont les Chinois sont élevés. Quoique nous soyons fort éloignés d'adopter ce sentiment à la rigueur & dans toute son étendue, les moyens dont il se sert pour l'appuyer, renferment des observations si curieuses & si piquantes, que nous le rapporterons en entier.

L'Empereur *Kang-hi* avoit entrepris de faire adopter les principes de la Musique Européenne, qu'il goûta très-fort dès qu'on lui en eut expliqué les premiers élémens; il employa pour cet effet le Pere Pereira, Jésuite Portugais, & ensuite M. Pedrini, Missionnaire de la Propagande, l'un & l'autre assez habiles, ou, si l'on veut, suffisamment initiés dans les principes de l'harmonie, pour pouvoir les réduire en préceptes, moyennant le secours de quel-

ques Livres dont ils avoient eu soin de se pourvoir.

Les deux Missionnaires mirent à s'acquitter de leur commission tout le soin & toute l'application dont ils étoient capables. Les peines qu'ils se donnerent eurent le succès le plus heureux ; l'Empereur non-seulement approuva tout ce qu'ils avoient fait, mais il ne dédaigna pas de se dire le compagnon de leurs travaux & de publier qu'il avoit eu grande part à leur ouvrage sur la Musique. Le Livre fut imprimé dans l'enceinte même de son palais ; tout en étoit beau, papier, caracteres, figures, impression. Sa Majesté en distribua des exemplaires aux *Regulos* & aux Grands de son Empire. Quelques-uns, pour faire leur cour, se donnerent la peine d'étudier les différentes combinaisons des notes *ut re mi fa sol la si ut*, & d'apprendre par cœur quelques airs qu'ils jouoient assez bien sur des instrumens à l'Européenne ; mais comme dès leur plus tendre enfance ils étoient accoutumés à entendre parler de *lu* (*a*) de

tiao (*a*), du son de la pierre, de celui de la peau, du son du bois & de

celui du métal, du son des instrumens à cordes & de celui des instrumens à vent ; comme ils avoient entendu faire des applications des tons de la Musique aux vertus morales & aux qualités physiques de presque toutes les choses de la nature ; que d'ailleurs les principes de la Musique Européenne ne leur présentoient pas des idées aussi magnifiques, ils n'hésiterent pas dans le fond de leur cœur sur la préférence. Le figuré l'emporta sur le réel, & les préjugés firent taire la conviction.

Kang-hi connoissoit parfaitement le génie de la nation qu'il gouvernoit. il vit bien qu'il lui seroit impossible de la forcer à adopter une Musique étrangere. Il savoit combien de ruisseaux de sang avoient fait couler ses ancêtres pour contraindre les Chinois à se faire raser les cheveux à la maniere des Tartares ; il ne voulut point renouveller ces tragédies, en exposant ses Sujets à la désobéissance, pour une chose qui au fond n'en valoit pas la peine. Cependant comme c'est un point essentiel dans le Gouvernement Chinois que chaque dynastie ait sa Mu-

sique particuliere, il voulut que celle des Tartares Mantchoux eût aussi la sienne. Il prit le parti de la faire composer suivant les principes adoptés dans l'Empire, c'est-à-dire conformément aux regles de l'ancienne Musique ; s'il y fit quelque changement, ce fut seulement dans la construction des nouveaux instrumens, auxquels il conserva leurs anciens noms, leur forme & leur usage. Je ne rapporterai rien que d'après les Livres authentiques.

La Musique qui est en usage sous la dynastie *Tay-tsing*, à présent régnante, est la Musique appellée *Chao-yo*, la même dont on attribue l'invention à *Chun* (*a*) ; on l'emploie principalement dans les sacrifices. Le chef de cette Musique, celui qui a inspection sur tous les Musiciens, porte le titre de *Tay-tschang*, c'est-à-dire, de Conservateur des cinq vertus capitales & absolument nécessaires à l'homme, comme membre de la société. Ces vertus sont un amour universel pour tous les hommes, la justice, la politesse ou

(*a*) Le mot ou la lettre *lu*, pris en lui-même & dans toute son étendue, signifie *principe*, *origine*, *loi*, *mesure*, *regle*, &c. Les Chinois attribuent l'invention des *lu* & de la Musique à *Hoang-ty* ou à celui qu'on appelloit alors *l'habile à connoître les différences* (*Lurg-lun*). Ces *lu* sont au nombre de douze. Le savant Musicien *Tchao-che-te* dit que le *lu* n'est autre chose qu'une industrie, un art, une maniere de modifier les sons. Les *lu* sont divisés en deux parties composées de six *lu* chacune. La premiere contient les *yang-lu* ou *lu* majeurs ; la seconde les six *yn-lu*, appellés autrement les six *toung* ou *lu* mineurs. Par *lu* majeurs ils entendent les *lu* graves ; & par *lu* mineurs, les *lu* aigus. Les anciens Chinois se servoient des douze *lu* pour désigner les douze lunes qui composent l'année. Tous les efforts que nous avons faits pour percer & dissiper l'obscurité dont cette partie de l'ancienne Musique Chinoise est enveloppée, ont été inutiles : la seule chose qu'on peut conclure du galimathias qui regne dans ce que les Chinois ont dit a ce sujet, c'est que l'ancienne Musique Chinoise avoit du rapport, comme nous l'avons déja remarqué, avec les saisons, les lunes, les élémens & toute la nature.

(*a*) Le mot *tiao* signifie proprement plusieurs choses rangées les unes auprès des autres, *échelle*, & plus communément encore, *tempérament*, *accord*, *union*, &c.

(*a*) *Chun* gouvernoit l'Empire 2277 ans avant Jesus-Christ.

les manieres, le ſage diſcernement & la droiture du cœur. Il y a un tribunal particulier & un nombre déterminé de Mandarins pour avoir ſoin de ce qui concerne la Muſique.

Lorſque des Rois étrangers ou leurs Ambaſſadeurs viennent rendre hommage à Sa Majeſté Impériale, lorſque l'Empereur tient ſon lit de Juſtice, ou qu'il eſt aſſis ſur ſon thrône pour juger les affaires de l'Empire, on emploie la Muſique *Chao-yo*. Il y a pour cela des Mandarins particuliers, & chaque cérémonie a ſes airs propres. Le *Tay-tſchang* ne préſide en perſonne que dans la Muſique qui ſe fait pour les ſacrifices.

La huitieme année de *Kang-hi*, on fit des réglemens ſur la Muſique & on détermina la méthode qu'on devroit ſuivre déſormais tant dans la théorie que dans l'exécution ou la pratique de cet Art. L'Empereur changea l'épithete de *tranquille* qu'on donnoit à la Muſique de *Chun*, en celle d'*amie de la concorde*; & c'eſt de ce beau nom qu'il décora la Muſique propre de ſa dynaſtie.

La cinquante-deuxieme année du

même regne, on changea les inſtrumens de Muſique & on en fit faire d'une nouvelle conſtruction; on s'attacha ſur-tout à déterminer le *hoang-tchoung* (*a*), ce qu'après bien des réflexions on fit de la maniere ſuivante. On conclut que le *hoang-tchoung* auroit 1 pied 7 pouces 2 lignes plus $\frac{9}{10}$ de lignes. On travailla deux ans de ſuite à la conſtruction des nouveaux inſtrumens; & la cinquante-quatrieme année de ſon regne, l'Empereur fut averti que tout étoit achevé. Le *Tay-tchang*, ou le Préſident du tribunal de la Muſique, ſupplia très-humblement Sa Majeſté de donner ſes ordres pour que tous les nouveaux réglemens qu'on venoit de faire par rapport à la Muſique, fuſſent inſérés dans ſon *Livre des grands uſages*, afin que tout l'Empire en fût juridiquement inſtruit. L'Em-

(*a*) *Cloche jaune.* Le mot *hoang* déſigne proprement la couleur de la terre jaune. La lettre *tchoung* veut dire *cloche*. Les Chinois regardent la couleur jaune comme la plus parfaite de leurs cinq couleurs primitives; voilà la raiſon pour laquelle ils ont donné le nom de jaune à la cloche, dont le *koung* ou le ton eſt le plus parfait des tons.

pereur y conſentit & porta un édit, dont voici la teneur :

« Le Chef de la Muſique de mon » Empire m'a repréſenté que les nou- » veaux inſtrumens, pour la conſtruc- » tion deſquels j'avois donné mes or- » dres, étant achevés, il étoit à-pro- » pos de les faire inſérer dans mon » *Livre des grands uſages*. Les inſtru- » mens dont on ſe ſervoit ſous mes » prédéceſſeurs, étoient à la vérité » d'une très-bonne conſtruction, mais » ils étoient vieux & ne rendoient plus » que des ſons ſourds & altérés. C'eſt ce » qui m'a engagé, après les avoir exa- » minés moi-même avec beaucoup » d'attention, à en faire conſtruire de » nouveaux ſur le modele de ceux » qu'on avoit déja : car je ne ſuis pas » en état de donner rien de mieux en » ce genre que ce qui avoit été fait » ſous la dynaſtie précédente; & tous » les éloges que me donne le *Tay-* » *tchang-ſee*, en me faiſant auteur d'un » nouveau ſyſtême & d'une nouvelle » invention pour la Muſique & pour » les inſtrumens, doivent être regar- » dés comme un effet de ſon zele pour

» mon ſervice & pour la gloire de » mon regne.

» Après avoir communiqué mon » projet à mon premier Miniſtre, aux » Chefs des neuf principaux tribunaux » de ma Cour & à d'autres Officiers » de mon Empire, je leur ordonnai » de me dire tout naturellement ce » qu'ils en penſoient; ils m'ont fait » d'une commune voix la réponſe ſui- » vante :

« Les inſtrumens de Muſique faits » ſous la dynaſtie précédente ſont fort » imparfaits, ils ne ſauroient expri- » mer ni les délicateſſes ni les agré- » mens ni même les véritables tons de » la Muſique, ſuivant les principes de » laquelle on voit bien qu'ils n'ont » pas été conſtruits; mais Votre Ma- » jeſté a trouvé par ſes profondes ré- » flexions le moyen de corriger ce » qu'ils avoient de défectueux, & » d'en faire qui puſſent rendre des » tons juſtes & véritablement harmo- » nieux. Nous croyons donc & nous » ſommes pleinement convaincus que » Votre Majeſté rendra un ſervice eſ-

» ſentiel à l'Empire, ſi elle veut bien
» donner ſes ordres pour qu'on grave
» tous ces inſtrumens & qu'on les in-
» ſere dans le Livre des grands uſages
» de l'Empire, avec la méthode de
» les conſtruire, leurs dimenſions &
» tous les moyens qu'on a employés
» pour les rendre tels qu'ils ſont. Il
» ſeroit à craindre, ſans cette précau-
» tion, qu'on en perdît peu-à-peu la
» mémoire, & que dans la ſuite des
» tems notre Muſique ne retombât
» dans l'état d'imperfection d'où Votre
» Majeſté l'a tirée. Nous croyons donc
» qu'il eſt à-propos qu'en les inſérant
» dans le Livre des grands uſages de
» l'Empire, on marque non-ſeulement
» la méthode & toute la théorie de
» leur conſtruction, mais encore l'an-
» née & la lune où par ordre de Votre
» Majeſté on commencera à s'en ſer-
» vir, *&c.* »

La cinquante-cinquieme année de ſon regne, l'Empereur *Kang-hi* ordonna au Gouverneur de la province de *Petchely* de faire jouer la nouvelle Muſique dans la ſalle de Confucius,

& de n'employer pour l'exécution de cette Muſique que les inſtrumens de la nouvelle conſtruction.

La deuxieme année d'*Young-tcheng*, l'Empereur ordonna que le Chef de la Muſique des deſcendans de Confucius viendroit prendre du *Tay-tchang-ſee* les ordres & les inſtructions néceſſaires pour l'exécution de la nouvelle Muſique dans la famille de Confucius. Sa Majeſté donna les mêmes ordres pour tous les autres Muſiciens de l'Empire qui avoient ſoin de la Muſique des temples, des ſalles & autres lieux où ſe font les cérémonies publiques. Le même Empereur aſſigna auſſi une Muſique particuliere pour la cérémonie du labourage de la terre qui ſe fait une fois chaque année, & une autre pour le feſtin qui la ſuit.

Au commencement & à la fin de chaque année, l'Empereur tient ſon lit de Juſtice; on fait alors la Muſique *Tchoung-ho-chao-yo*, c'eſt-à-dire, *qui inſpire la véritable concorde*; & on chante le cantique *Yven-ping*, comme qui diroit *la concorde éternelle*; les Regulos, les Grands & les Mandarins des différens ordres viennent ſe prof-

terner devant l'Empereur aſſis ſur ſon trône : on joue alors la grande Muſique ſur le veſtibule, & on chante le cantique *King-ping* (reſpect tranquille). La cérémonie finie, on joue encore une fois la grande Muſique *Tchoung-ho-chao-yo*, & on chante le cantique *ho-ping* (union tranquille).

Le jour qu'on lit en préſence de l'Empereur l'éloge qu'on a compoſé en ſon honneur, on joue la Muſique *Tao-yng-yo*, c'eſt-à-dire *Muſique excitatrice.* Il y a pour cette cérémonie deux Mandarins & douze Muſiciens. Une des plus grandes cérémonies & où il y a toujours grande Muſique, eſt celle du labourage; cette cérémonie ſe fait de la maniere ſuivante:

Dans un champ deſtiné uniquement pour cet uſage & tout environné de murs, on dreſſe deux tentes, une du côté de l'Eſt, & l'autre du côté de l'Oueſt.

Il y a quatre Mandarins du premier titre, qui introduiſent quatre vieillards choiſis parmi les Laboureurs, & qui les préſentent à l'Empereur; il y a de plus quatorze perſonnes, dont l'office eſt de lire l'éloge & le détail des avan-

tages de l'Agriculture. Il y a encore ſix perſonnes qui ſont chargées de battre ſur le tambour, ſur le *lo* & de ſe ſervir du *pan*: (le *lo* eſt un baſſin de cuivre; le *pan* eſt compoſé de deux planchettes qu'on frappe l'une contre l'autre).

En-dehors des tentes il y a des beches, des pioches, des rateaux, des faucilles & des charrues. Il y a auſſi deux habits ruſtiques, l'un pour garantir de la pluie, l'autre du froid.

Vingt Muſiciens n'ont d'autre office dans cette occaſion que de tenir en main quelqu'un des inſtrumens du labourage. Cinquante autres Muſiciens gardent les étendards des cinq couleurs.

L'Empereur prend une beche, donne un coup ou deux; il ſe met enſuite derriere la charrue & trace un ou deux ſillons : les quatre vieillards laboureurs l'accompagnent. Après que Sa Majeſté a donné l'exemple, les Regulos & les Grands des neuf ordres labourent à leur tour, & l'Empereur eſt attentif à regarder leur travail. Tout étant fini, Sa Majeſté monte en chaiſe pour ſe rendre à ſon appartement. C'eſt alors que commence la grande Muſique : il

y a quatre Mandarins & vingt Musiciens qui accompagnent l'Empereur jusqu'à la porte appellée *Tchai-koung-men*, c'est-à-dire *porte du jeûne* avant les sacrifices des solstices. La Musique cesse alors. Elle recommence après que Sa Majesté est arrivée près d'un grand autel qu'il y a dans l'intérieur de ce palais. Les Musiciens sont placés au côté gauche de l'autel; ils sont différens des premiers, mais en même nombre. La Musique cesse dès que l'Empereur se retire pour se rendre à la salle du trône.

Lorsque le Gouverneur des neuf portes introduit les Mandarins qui ont rapport au peuple, lorsqu'il introduit les quatre vieillards qui viennent rendre hommage à Sa Majesté, lorsque les Regulos, les Grands & les Mandarins des différens ordres félicitent l'Empereur de l'heureux succès de son labourage, on fait la grande Musique sur le perron de la salle du trône. La Musique cesse en même tems que la cérémonie finit. Pendant que l'Empereur se retire, la Musique recommence & dure jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la porte intérieure de son appartement. Elle re-

commence de nouveau pour ne finir que lorsque l'Empereur a envoyé des mets de sa table aux Regulos & aux Grands qui ont été de la cérémonie.

Voilà exactement ce qui s'observe dans la cérémonie du labourage de la terre. L'Empereur *Yong-tcheng* y a ajouté bien d'autres choses qui ne sont pas détaillées dans le manuscrit que nous avons sous les yeux, & dont pour cette raison nous ne disons rien ici.

Il y a des Musiciens particuliers pour toutes les cérémonies qui se font chez l'Impératrice mere & chez l'Impératrice femme.

Le premier Empereur de cette dynastie ordonna d'abord que la grande Musique se feroit chez les Impératrices; on décida que quatre femmes, épouses des Mandarins du titre de *Lyng-yo-Koan* tiendroient la place de leurs maris. Il y avoit vingt-quatre Musiciennes qui étoient sous la direction des Maîtres de la *cloche* & du *tambour*, par lesquels elles étoient conduites jusqu'à la porte intérieure du palais, où elles devoient faire la Musique. Huit ans après on cassa les Musiciennes & on leur substitua des eu-

nuques au nombre de quarante-huit. Ces eunuques furent cassés à leur tour & on leur substitua le même nombre de femmes après vingt ans; mais enfin soixante ans après il fut décidé que la Musique qui se feroit chez les Impératrices, ne seroit exécutée que par des eunuques. Le même usage s'observe encore aujourd'hui.

Il y a Musique lorsqu'on offre à l'Empereur un Livre nouvellement imprimé (cela s'entend des Livres faits par autorité publique). Le premier Mandarin de la Musique envoie des Musiciens dans l'endroit du palais appellé *Tche-Koan-tsion*. Dès que celui qui porte le Livre est à portée d'être vu, la Musique commence; elle continue jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la porte de la bibliotheque. Là on remet le Livre entre les mains des Mandarins qui viennent le chercher pour le présenter à l'Empereur, & la Musique cesse.

Il y a également Musique, lorsque les Docteurs tant d'armes que de Lettres s'assemblent pour les *examens*.

Lorsque le Chef des descendans de Confucius & le Général des Bonzes,

appellés *Ho-chang*, viennent à la Cour, il y a cérémonie & Musique.

Lorsqu'on fait quelque nouveau bâtiment, il y a Musique: 1°. quand on ouvre le terrein pour jetter les fondemens; 2°. lorsqu'on met la premiere pierre; 3°. lorsqu'on éleve la premiere colonne; 4°. lorsqu'on place la premiere poutre ou la poutre principale; 5°. lorsqu'on pose la premiere porte; 6°. lorsqu'on met l'avant-toît; 7°. lorsqu'on place les inscriptions; 8°. lorsque, le bâtiment achevé, on remercie les esprits, & en particulier l'esprit de la terre. Il y a pour chacune de ces cérémonies dix Musiciens.

L'Auteur passe à la Musique appellée du *Tam-pi-chang* ou du *vestibule*, à la Musique dite *Tchoung-ho* ou *amie de la concorde*, & décrit avec son exactitude ordinaire les formes & les dimensions des divers instrumens affectés à ces différens genres de Musique. Pour faire connoître ce que l'Auteur dit à ce sujet, il faudroit absolument le transcrire en entier; il nous suffira donc de rapporter les moyens dont il s'est servi pour fixer nos idées sur les dimensions qu'il donne. Cette partie

nous a paru très-curieuse & très-intéressante. Pour qu'on sache précisément à quoi s'en tenir à cet égard, notre Auteur a fait copier le pied chinois tant ancien que moderne, sur l'étalon même du *Koung-pon* qui est la mesure authentique & celle qui doit servir de regle à toutes les autres.

Le pied chinois, dit-il, n'a pas toujours été le même. Anciennement il étoit court : aujourd'hui peu s'en faut qu'il ne soit de la longueur de notre pied-de-Roi ; mais dans tous les tems il a été divisé en dix pouces, & chaque pouce en dix lignes.

La cinquieme année de *Chun-tché*, on fit des réglemens pour les balances & les mesures. Ces mêmes réglemens furent adoptés la dix-huitieme année de *Kang-hi*, & insérés dans le Livre des grands usages de l'Empire, comme on le voit dans le Livre intitulé *Tay-tsing-hoei-tien*, article 23.

Le poids & la balance, dit l'article que je viens de citer, ont servi de regle pour déterminer le pied & le pouce. On prit de l'or rouge, que les Chinois appellent *tche-Kin*, c'est-à-dire de l'*or pur*, 16 onces $+ \frac{8}{10}$ d'once ;

de l'argent fin, 9 onces ; de cuivre rouge, 7 onces $+ \frac{1}{10}$ d'once ; du *he-Kien* ou du plomb noir, 9 onces $+ \frac{9}{10} + \frac{3}{100}$ d'once.

On fondit tous ces métaux l'un après l'autre, on en fit un cube de chacun, & chaque face du cube avoit un pouce. C'est de ces pouces que le pied est composé.

Du reste après avoir comparé l'once chinoise avec l'once qui chez nous contient huit gros, il se trouve que notre once est plus petite que l'once chinoise de $\frac{1}{9}$; car neuf gros font exactement équilibre avec ce qu'ils appellent *leang* (once).

L'Auteur finit par quelques réflexions sur la méthode qu'observent les Chinois dans la composition & dans l'exécution de leur Musique.

En ce point, comme en une infinité d'autres, les Chinois semblent avoir pris le contrepied de ce qui se pratique en Europe. Il n'y a dans la Musique de ce peuple, ni basse, ni taille, ni dessus, tout y est à l'unisson ; mais cet unisson est varié suivant la nature & la partie de chaque instrument ; & c'est dans cette variation

que consistent l'habileté du Compositeur, la beauté d'une piece & tout l'Art musical.

Il seroit inutile de combattre là-dessus le préjugé national. En vain s'efforceroit-on de prouver aux Chinois qu'ils doivent trouver du plaisir dans une chose où ils n'en trouvent réellement point. Disciples de la belle nature, à ce qu'ils prétendent, ils croiroient s'écarter des regles qu'elle prescrit, si pour flatter l'oreille, ils lui faisoient entendre une multiplicité de sons qui n'est propre qu'à la fatiguer. Pourquoi, disent-ils, jouer en même tems plusieurs choses différentes ? Pourquoi les jouer si rapidement ? Est-ce pour montrer la légereté de votre esprit & l'agilité de vos doigts, ou est-ce simplement pour vous récréer & pour plaire en même tems à ceux qui vous écoutent ? Si c'est la premiere de ces vues qui vous anime, vous avez rempli votre objet, & nous avouons que vous nous surpassez ; mais si c'est pour vous récréer & pour nous plaire, nous ne voyons pas que vous en preniez le chemin. Vos concerts, sur-tout s'ils sont un peu longs, sont des exercices

violens pour ceux qui les exécutent, & de vrais supplices pour les personnes qui les écoutent. Il faut absolument que les Européens soient organisés tout autrement que nous ; vous aimez les choses compliquées, nous nous plaisons à celles qui sont simples : dans votre Musique vous courez souvent à perte d'haleine ; dans les nôtres nous marchons toujours d'un pas grave & mesuré. Rien ne fait mieux connoître quel est le génie d'une nation, que la Musique qu'elle goûte. D'un esprit vain, frivole & léger, il ne peut sortir que des productions qui lui ressemblent ; & ces sortes de productions ne peuvent plaire qu'à ceux qui sont marqués au coin de l'inconstance & de la légereté. Nos Anciens ne s'y méprenoient guere ; habiles dans la connoissance du cœur humain, ils étoient persuadés que rien n'étoit plus propre à déceler le fonds du caractere, que le goût qu'on fait paroître pour tel ou tel autre genre de Musique. Nous ne les valons pas à beaucoup près ; mais héritiers de leurs écrits, de leurs préceptes & de leurs méthodes, nous croirons toujours,

quoi qu'on nous dise, nous écarter des voies de la nature & des bonnes mœurs, lorsque nous adopterons une Musique compliquée, confuse, sautillante, & dont les mouvemens trop variés ne font que remuer un peu le sang, sans pénétrer jusqu'à l'ame. En cela, comme en bien d'autres choses, les êtres qui nous sont inférieurs doivent nous servir de modele; examinons-les de près, & voyons quels sont les procédés qu'ils tiennent. A-t-on jamais vu, par exemple, des oiseaux de la même espece faire entre eux des concerts, dans lesquels l'un chante la tierce, la quarte & la quinte de ce que l'autre entonne? Non, sans doute; mais lorsque l'un d'eux entonne son ramage naturel, l'autre l'écoute ou chante à l'unisson : cependant nous nous plaisons à les entendre, nous les admirons, nous en sommes enchantés. D'où vient cela? C'est que notre oreille déteste la confusion; elle aime à distinguer ce qu'elle entend, & à le goûter à loisir; elle veut enfin pouvoir porter jusqu'à l'ame la sensation dont elle est affectée, l'y faire passer sans travail, & lui en rendre pour ainsi dire raison.

Il en est de nos oreilles à-peu-près comme de nos yeux : ceux-ci veulent se reposer doucement sur les objets, pour pouvoir parcourir les beautés qu'ils renferment, les admirer & en être émus; celles-là, quoiqu'un peu plus promptes à la vérité, veulent néanmoins être entraînées comme malgré elles & sans aucun travail de leur part, par les charmes d'une bonne mélodie. Que diriez-vous de nous, si pour vous donner le plaisir de voir en peinture tout ce que les vingt-deux dynasties qui ont successivement gouverné notre Empire, ont fait de grand & de remarquable, nous vous montrions dans un seul tableau cet amas confus d'actions de tous les genres? Pourriez-vous bien les y distinguer? Ne nous diriez-vous pas que vous voyez à la vérité des couleurs, & des couleurs bien nuancées, des figures, & des figures bien exprimées; mais tout cela si confusément & d'une maniere si compliquée, que rien de net & de distinct ne s'imprimeroit dans votre cerveau? Ou bien encore que penseriez-vous d'une personne qui ayant toute l'histoire de notre Empire en plusieurs

centaines de tableaux, feroit passer sous vos yeux chacun de ces tableaux avec une rapidité extrême, & vous demanderoit ensuite froidement si vous n'avez pas reconnu avec plaisir la vérité de ce qu'ils représentent, & si vous n'en avez pas admiré toutes les beautés? Vous lui répondriez ce que vous nous mettez dans la nécessité de vous répondre, lorsque vous nous demandez si nous ne trouvons pas votre Musique admirable. Nous n'avons entendu, vous disons-nous, qu'un mêlange confus & desordonné de sons hauts & bas, sans avoir pu distinguer en aucune façon ce qu'ils vouloient exprimer.

Tels sont les raisonnemens des Chinois modernes, poursuit notre Auteur : raisonnemens pitoyables, si l'on veut, mais dont il n'est pas aisé de leur faire sentir le faux. Laissons-les donc dans leur ignorance, puisqu'il n'est pas possible de les en tirer. Victimes des préjugés d'une éducation qui leur enseigne que tout ce qui est bon se trouve chez eux, que la Musique inventée par leurs ancêtres est ce qu'il y a de plus parfait au monde, & ne reconnoissant d'ailleurs pour juges de leurs

sensations que des organes stupides ou émoussés, ils se moqueront toujours de nous, quand nous voudrons leur persuader que leur Musique, pour être bonne, devroit être composée suivant les regles que nous observons en Europe.

Je viens de le dire (c'est toujours l'Auteur qui parle), & j'en suis convaincu : leurs organes auditifs sont stupides ou émoussés. J'en juge par le peu d'impression que font sur eux nos plus beaux airs de Musique, nos airs les plus tendres mêmes & les plus pathétiques, comme certains *adagio* & quelques airs de mouvement de nos meilleurs Auteurs tant Italiens que François, joués par d'habiles Maîtres, tels que sont quelques Jésuites Allemands qui sont dans cette Cour, dont l'un en particulier joue du violon, & l'autre touche du clavecin, avec toute la précision, la légereté, l'agrément & la délicatesse imaginables. Je n'ai point fait l'anatomie des oreilles chinoises; mais à en juger par l'extérieur, elles ressemblent fort peu aux nôtres. Elles sont, dans presque tous les Chinois que j'ai vus, longues, larges, pendan-

tes, épaiſſes, ouvertes, molles, c'eſt-à-dire, d'une ſubſtance qui tient beaucoup plus de la chair que du cartilage, peu ou preſque point bordées. Tout cela joint au climat qu'ils habitent & au peu de précaution qu'ils prennent pour ſe garantir des impreſſions de l'air, ne contribueroit-il pas à cette inſenſibilité qu'ils témoignent & qu'ils ont en effet pour cette mélodie enchantereſſe, pour ces brillans accords qui affectent ſi délicieuſement une oreille européenne ?

Les changemens qui arrivent ici dans la température de l'air, ſont extrêmes (je parle de Peking & de ſes environs, qui ſont de toute la Chine les ſeuls lieux que je connoiſſe par moi-même); on y paſſe d'un très-grand froid à une chaleur exceſſive, d'une ſéchereſſe extrême à la plus grande humidité. En hyver le thermometre de M. Réaumur deſcend pour l'ordinaire depuis le huitieme juſqu'au douzieme degré au-deſſous de la congelation, & il monte en été depuis le vingtieme juſqu'au trente-deuxieme degré au-deſſus du terme de la glace. Il eſt des années où le froid & le chaud paſſent

les deux termes que je viens d'aſſigner, d'après pluſieurs années d'obſervations journalieres faites ſur un bon thermometre placé en plein air contre un mur qui regarde directement le Nord ; mais cela arrive pour ſi peu de tems, qu'il ne mérite pas d'être mis en ligne de compte pour les conſéquences que j'en veux tirer. Ainſi en prenant une moyenne proportionnelle tant pour le froid que pour le chaud, nous aurons pour le froid ordinaire de l'hyver de Peking dix degrés au-deſſous, & pour le chaud de l'été vingt-ſix degrés au-deſſus du terme de la congelation : ce qui fait trente-ſix degrés de différence, dont la moitié dix-huit peut être priſe pour la température des deux autres ſaiſons ; ce qui s'accorde en effet avec les obſervations faites dans les jours tempérés & ſereins.

Ce que je viens de dire ne ſuffiroit pas néanmoins pour donner l'idée d'une extrémité entre le froid & le chaud, telle que je l'ai aſſignée d'abord, s'il n'y avoit pas d'autres cauſes qui concouruſſent à produire le même effet ; mais il y en a de plus

d'une ſorte : la premiére c'eſt l'humidité, mais une humidité ſi grande, que tous les êtres ſenſibles & inſenſibles, en un mot que toute la nature paroît ici s'en reſſentir. Les hommes & les animaux ſont alors foibles, abattus, & reſpirent à peine ; leurs fibres ſont toutes relâchées ; une ſueur abondante & continuelle les rend incapables de tout exercice un peu fort, & les épuiſe preſqu'entierement. La terre ſemble dans ce tems-là redoubler d'énergie & de fécondité ; elle produit comme d'elle-même, tout croît, tout pouſſe à vue d'œil ; le bois, quelque vieux & de quelque eſpece qu'il ſoit, travaille, ſe renfle, ſe courbe & prend une forme toute différente de celle qu'il avoit ; les pierres mêmes & les métaux ſouffrent auſſi leurs changemens. C'eſt ſur la fin de l'été que tout cela arrive ; mais dès qu'une fois le vent de Nord commence à ſouffler, cette grande humidité diſparoît, la terre redevient aride, tout ſe deſſeche, tout fend ; des tourbillons de vent enlevent la pouſſiere & obſcurciſſent l'air ; les fibres qui étoient toutes relâchées ſe tendent précipitam-

ment & avec effort ; les pores qui étoient tout ouverts ſe reſſerrent tout-à-coup ; & les ſueurs interceptées occaſionnent quantité de maladies dont il n'eſt pas aiſé de ſe préſerver. Le vent qui vient de cette partie du monde qui eſt entre le Nord & l'Oueſt, eſt ici ſi aigu, qu'il pénetre juſqu'à la moëlle des os au-travers d'une double & triple fourrure, quoique le thermometre ne marque quelquefois que le quatrieme, cinquieme ou ſixieme degré au deſſous du terme de la congelation.

La deuxieme cauſe eſt la nature même de l'air, ou, pour m'exprimer plus exactement, la nature de l'athmoſphere dans laquelle on reſpire ici. Cette athmoſphere eſt ſujette à des viciſſitudes journalieres & preſque momentanées, comme je m'en ſuis convaincu par des expériences réitérées du barometre, du thermometre & de l'hygrometre. Elle eſt ſi fort chargée de parties nitreuſes, que dans certains tems de l'année le nitre tombe en aſſez grande quantité pour en couvrir la ſurface de la terre ; j'en ai vu & ramaſſé

moi-même dans les campagnes voisines de Peking.

C'est à ces parties nitreuses qui sont dans l'air, que j'attribue quantité de phénomenes que nous voyons tous les jours & qu'il feroit difficile d'expliquer, si l'on vouloit avoir recours à d'autres causes. Par exemple, dès qu'une fois l'eau des ruisseaux ou des rivieres a été congelée, ce qui arrive par un froid médiocre tel que celui qui est marqué sur le thermometre par cinq degrés au-dessous du zero ; dès qu'une fois, dis-je, cette eau est prise, elle ne dégele plus de tout l'hyver, quelque tems qu'il fasse & de quelque partie du monde que le vent souffle. En été même on conserve la glace assez long-tems sans user d'aucune précaution ; pour la transporter d'un lieu à un autre, on en attache les gros quartiers avec des cordes, & on les porte dans les rues comme on porteroit une piece de bois. Ceux qui la distribuent en détail ne la renferment pas dans des lieux particuliers, comme on fait chez nous, ils n'ont pas même des boutiques ; mais dans un coin de rue

ils l'exposent aux yeux du Public & aux ardeurs du soleil, comme ils feroient toute autre marchandise. Ce qui s'en est fondu ou évaporé au bout de la journée est si peu de chose qu'ils le comptent pour rien. Il y a plus : on fait ici par curiosité des lanternes ou des fanaux de glace, dont on peut se servir plusieurs jours comme d'une lanterne ou d'un fanal ordinaire.

On dit qu'à Madrid on ne sent aucune mauvaise odeur dans les rues, quoiqu'on y jette perpétuellement toutes les immondices & toutes les saletés des maisons. Il en est de même ici ; le nez seul ne sauroit nous indiquer ces sortes de lieux qui sont faits pour recevoir les excrémens humains, parce qu'ils n'exhalent point ces corpuscules infects qui pour l'ordinaire en font ailleurs si fort redouter le voisinage, ou plutôt parce que ces corpuscules sont à peine émanés qu'ils sont absorbés ou purifiés par cette quantité de corps nitreux ou salins qui nagent ici dans le fluide des airs.

Cette digression, poursuit notre Observateur, paroîtra peut-être trop longue, mais elle n'est ni étrangere, ni

inutile à mon sujet. Le climat influe nécessairement sur les passions & les goûts ; le moral & le physique se touchent de bien près ; la chaîne qui les lie l'un à l'autre est si forte, qu'il n'y a guere que des agens surnaturels qui puissent la rompre.

Je conclus de tout ce que je viens de dire, que les nerfs auditifs & les autres parties qui servent à recevoir & à transmettre les sons, doivent être, parmi ceux qui sont nés & élevés dans cette extrémité de l'Orient, dans un tout autre état qu'ils ne sont parmi ceux qui naissent & qui reçoivent leur éducation dans notre Occident. On pensera comme moi, sur-tout si aux raisons que j'ai déja apportées on ajoute le peu de précaution que mettent les Chinois dans leur maniere de vivre : car à les prendre dès leur naissance jusqu'à l'âge le plus avancé, on trouvera qu'ils font précisément tout ce qu'il faut pour vicier leurs organes. Je parle de leurs organes auditifs.

Ici dès qu'un enfant est né, on ne s'avise pas de lui couvrir la tête avec plusieurs sortes de bonnets, comme on le pratique chez nous ; mais on la

lui laisse telle qu'elle est sortie du ventre de la mere ; & lorsque la nature travaille elle-même à la garantir des impressions de l'air, en faisant croître les cheveux qui doivent la couvrir, les parens se hâtent de faire raser cette tête encore tendre, pour l'accoutumer, disent-ils, à une opération à laquelle elle sera sujette toute la vie : de sorte qu'aujourd'hui les Chinois ne sont pas moins amateurs d'une tête rasée, qu'ils l'étoient autrefois d'une tête ornée de tous ses cheveux ; & comme autrefois, c'est-à-dire dans les commencemens de cette dynastie, il s'en est trouvé parmi eux qui ont mieux aimé perdre la vie que leurs cheveux, il s'en trouve aujourd'hui qui ne craignent pas de s'exposer aux derniers supplices, en transgressant les loix qui défendent de se raser dans certaines circonstances.

Du moins s'ils usoient de quelques précautions, comme de porter certaines coëffures, de couvrir leur tête pendant la nuit, il n'y auroit pas grand inconvénient à ce qu'ils fussent tondus ; mais quelque froid qu'il fasse, leurs oreilles sont toujours à décou-

vert. Les bonnets dont ils se servent ne leur couvrent jamais que le dessus de la tête & un tant-soit-peu de la partie supérieure du front. Jamais ils ne dorment que la tête nue. Leurs appartemens sont humides, car ils sont tous au rez-de-chaussée, & pour la plûpart entre cour & jardin. Si l'on excepte les Princes & quelques grands Seigneurs qui ont des lits faits de bois, presque tous les autres en ont qui sont faits de briques, sur lesquels ils étendent un ou deux matelats, mais si minces qu'on ne conçoit pas comment des gens si mols peuvent s'en accommoder. Or des têtes ainsi rasées, si peu soignées & exposées sans cesse aux vicissitudes & aux intempéries d'un air tel que celui que j'ai tâché de faire connoître, à combien d'accidens fâcheux ne doivent-elles pas être sujettes ? Celui de tous qui a le plus de rapport au sujet dont il s'agit ici, est une espece de surdité ou de dureté d'oreille, dont il est rare qu'un Chinois soit exempt, quand une fois il a atteint la quarantieme ou la cinquantieme année de son âge. Faut-il être surpris que leur Musique leur plaise

infiniment plus que la nôtre, & qu'ils aiment mieux entendre le bruit du tambour, le son des cloches ou des bassins de cuivre, que les accords harmonieux & touchans de nos instrumens d'Europe ?

Comme leur goût pour la Musique est tout différent du nôtre, leur maniere de l'enseigner & de l'apprendre ne l'est pas moins. Un maître commence à la vérité, comme chez nous, par faire connoître à ses écoliers les caracteres & les différens signes qu'on emploie dans la Musique ; mais il ne s'amuse pas à leur faire entonner de suite ou par degrés conjoints une suite de mots qui ont chacun un ton déterminé, il s'en repose sur leur intelligence & sur la longueur du tems.

Les caracteres musicaux des Chinois ne different pas de leurs caracteres d'écriture, & leur maniere de noter est conforme à leur maniere d'écrire, c'est-à-dire que leurs notes vont de suite de haut en bas & de droite à gauche. Leurs notes n'ont proprement aucun ton déterminé ; car le même ton joué par un instrument, par exemple, aura

un tout autre nom, s'il est joué par un autre instrument.

Les Musiciens Chinois ne font usage que de la mesure à quatre tems, encore la battent-ils d'une maniere tout-à-fait singuliere. Chaque tems a un nom qui le désigne ; & c'est par la prononciation de ce nom, qu'on mesure la durée du tems auquel il est affecté : par exemple, le premier tems se bat de la main droite sur le côté gauche, en disant *tang-ga ;* on ramene ensuite la main droite sur l'estomac, en disant *toung*, & c'est le second tems : ainsi le premier tems de cette mesure est double du second. De l'estomac on revient frapper sur le même côté gauche, & l'on dit *tang ;* on laisse la main en prononçant *tang-hy* qui est une espece de repos & la mesure du troisieme tems ; du côté gauche on ramene de nouveau la main sur l'estomac en prononçant *toung* ; après quoi on fait usage de la main gauche de la même maniere que si ayant entre ses doigts deux planchettes, on vouloit les heurter l'une contre l'autre, en disant *tche ;* & c'est-là le quatrieme tems

la fin de la mesure. Cependant cette mesure n'est guere que pour ceux qui apprennent à jouer du tambour de quelque espece qu'il soit. Au tems *tang-ga* on doit frapper sur le bord du tambour, au tems *toung* on doit frapper sur le milieu, au tems *tang* on frappe encore sur le bord, au tems *tcha* on frappe sur le milieu, & le joueur de castagnette donne le signal que la mesure est finie.

La valeur des notes se connoît pour l'ordinaire par l'espace qu'elles occupent. Le Compositeur, le compas à la main ou simplement à vue d'œil, détermine d'abord tout l'espace que doit occuper une mesure entiere ; il assigne ensuite à chaque note la partie de cet espace qui lui convient, suivant qu'il veut qu'on le tienne ou qu'on le passe rapidement.

Mais nous ne nous appercevons pas que nous excédons les bornes convenables à un extrait ; nous réserverons ce qui regarde la Danse Chinoise pour le volume prochain.



ARTICLE II.

LETTRE de M. Louis Coltellini *de Cortone, à M.* Michelange Grima, *Profeſſeur de Médecine, de Chirurgie & d'Anatomie, ſur les os foſſiles d'éléphant qu'on trouve dans le Cortonois.*

MONSIEUR,

DANS la Lettre que je vous écrivis dernierement, je vous parlois d'un homme de Lettres qui compoſa une hymne à la Pareſſe, & qui ſe faiſoit gloire d'être le Prêtre de cette Divinité. Je voulois en ce moment excuſer par l'exemple d'autrui la négligence qui ſe gliſſe quelquefois de ma part dans notre commerce épiſtolaire. Au fond ma maniere de penſer eſt fort différente; & loin de briguer un emploi dans le temple de l'indolente Déeſſe, je reconnois qu'il ne ſauroit ſubſiſter que ſur les ruines de la ſociété. Je vous écris donc; & comme, à l'exemple de Pline, rien n'eſt moins de mon goût

que des Lettres de bagatelle, je prendrai pour mon texte un point d'Hiſtoire Naturelle. Votre goût pour les connoiſſances ſolides m'autoriſe à penſer que vous ne me déſapprouverez point.

On trouva, vers la fin de novembre de l'année 1759, dans un bien de campagne appartenant au Marquis *de Petrella*, & ſitué à Fuſigliano dans le territoire de Cortone, un morceau d'os d'éléphant, incruſté en grande partie d'une matiere pierreuſe. Je donnai auſſi-tôt avis de cette découverte au ſavant Docteur Lami, qui en fit part au Public dans ſes *Nouvelles littéraires Florentines*; enſorte que vous avez pu en avoir connoiſſance à Paris.

Il eſt bien vrai que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a trouvé de pareils os foſſiles dans nos environs; mais on n'avoit point encore, ce me ſemble, examiné ſi ces foſſiles étoient de véritables os d'éléphant: & cette opinion pouvoit avec raiſon n'être réputée qu'une opinion vulgaire & peu fondée. En effet, toutes les fois qu'on a déterré de grands oſſemens, auſſi-tôt le peuple les a qualifiés d'os d'éléphant, & cela ſans autre raiſon que leur gran-

deur. Mais de ce que ces oſſemens ſont d'une grandeur démeſurée, devoit-on en conclure qu'ils ne pouvoient être que les débris de ce grand quadrupede? Non, ſans doute. Les Mémoires de l'Inſtitut de Bologne apprennent qu'on trouva en 1751 dans le territoire de cette ville, de grands os recouverts d'une incruſtation ſaline; cependant on ne ſe hâta point de les regarder comme des os d'éléphant, & cette judicieuſe circonſpection étoit fort à-propos: car l'on reconnut enſuite que ces os étoient ceux de quelque grand poiſſon du genre cétacée. Cet exemple montre qu'on ne doit point ſe hâter de qualifier d'os d'éléphant les oſſemens pétrifiés ou à-demi calcinés, qui ſe trouvent aſſez fréquemment dans nos campagnes.

J'ai donc entrepris d'examiner ce qu'on doit en penſer, & je me ſuis aſſuré non-ſeulement par l'inſpection attentive, mais encore par diverſes comparaiſons anatomiques, que l'os dont je parle eſt un vrai os d'éléphant, & qu'il eſt un fragment d'une des défenſes de cet animal. Voici comment j'y ſuis parvenu.

Pendant qu'on parloit ici de cet os foſſile, j'appris de M. le Chevalier Sernini qu'il avoit autrefois vu chez un Apothicaire nommé M. *Galeazzi*, une grande quantité de pareils os qu'on ſuppoſoit être d'éléphant & qui avoient auſſi été trouvés auprès de Cortone. Nous allâmes enſemble chez cet Apothicaire; mais le bonhomme qui regardoit ces os pris en poudre comme un ſpécifique des plus précieux contre les diarrhées, en avoit déja vendu la plus grande partie: néanmoins nous trouvâmes encore chez lui un morceau beaucoup plus grand que celui qu'on avoit découvert à Fuſigliano. Ce morceau n'étoit pas pétrifié comme le dernier, mais réduit en une matiere friable, de ſorte qu'il paroiſſoit calciné.

Nous examinâmes auſſi dans le cabinet de M. Galeotto Corazzi un autre grand morceau de ces mêmes dents d'éléphant, pétrifié & trouvé ces dernieres années dans les environs de Cortone, au lieu appellé *la Selva*. Nous confrontâmes ces trois os foſſiles avec un morceau de dent d'éléphant, venu depuis peu d'Aſie, & nous trouvâmes

qu'il y avoit entre eux une parfaite ressemblance. Nous y remarquâmes la même structure & en particulier la même conformation des couches qui se recouvrent les unes les autres ; enfin la substance de chaque couche, qui est composée de petites fibres qui se croisent, nous parut parfaitement semblable à celle de l'yvoire. Ainsi l'on ne peut douter que ces os fossiles ne soient de véritables os d'éléphant, & l'on peut par analogie étendre la conséquence aux autres qu'on a trouvés en divers tems dans ce territoire. Mais voici quelque chose de plus décisif.

M. l'Abbé Mérarini, Prêtre de cette ville, homme savant & sur-tout habile dans les travaux d'Optique, m'apporta au mois d'avril dernier une mâchoire entiere d'éléphant qu'il avoit trouvée dans le district de Farneta, village de ce diocese. Cette mâchoire est pétrifiée en grande partie, & sur-tout de deux côtés, où l'incrustation pierreuse s'éleve à la hauteur d'un pouce, & a toute la dureté de la pierre; mais la partie supérieure & la cavité interne sont découvertes, ensorte qu'on apper-

çoit distinctement la substance osseuse, qui est telle qu'elle doit être dans les os maxillaires, suivant les descriptions des Anatomistes. On voit entr'autres la configuration interne de l'os, laquelle est spongieuse & friable, de maniere qu'elle cede à l'impression de l'ongle; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est une dent qui sort de son alvéole & qui, au lieu d'être spongieuse & friable comme la substance de la mâchoire, est d'une grande dureté & entierement ressemblante non-seulement au morceau d'os fossile trouvé à Fusigliano, mais encore à celui de dent d'éléphant, dont j'ai parlé plus haut.

Je dois enfin à M. Muzio Angelieri Alticozzi, Gentilhomme de cette ville, un des plus curieux morceaux de ce genre. C'est un fémur presque entier d'éléphant, qu'il a découvert lui-même dans un de ses biens de campagne appellé *la Rota*, situé dans le territoire de Cortone. Cet os, qui est long d'une brasse de Florence & qu'on ne sauroit méconnoître pour le fémur de quelque énorme quadrupede, est aussi pétrifié, sur-tout dans l'extrémité su-

périeure, qu'on appelle *la tête.* Le col qui la joint au corps de l'os, est oblique & un peu tourné en-dehors, conformément aux descriptions ostéologiques. On a encore remarqué que la substance intérieure du col du fémur étoit spongieuse, caverneuse & assez fragile. C'est aussi ce que j'observe dans l'os fossile dont je parle; car il s'est rompu en travers, pendant qu'on le tiroit de la terre, & il s'est même encore fendu, tandis que je le maniois pour le considérer. Cet accident m'a procuré la commodité d'examiner sa structure interne, que j'ai trouvée conforme à la description que M. de Gorter donne de celle du fémur. J'ai enfin remarqué dans la cavité du corps de l'os la substance réticulaire qui sert de soutien à la moëlle, & qui est aujourd'hui remplie d'une matiere terreuse, jaunâtre & grasse. Je ne dis rien des autres particularités que les Anatomistes observent, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, dans l'os fémur ; elles se trouvent aussi dans la portion qui subsiste de celui-ci : car je dois remarquer qu'il lui manque la partie inférieure.

Je n'ignore pas que les descriptions

dont je viens de parler, sont celles du fémur humain; mais vous savez qu'il y a entre l'homme & plusieurs quadrupedes, de grandes ressemblances en ce qui concerne la structure, la situation & l'action de diverses parties. Parmi ces quadrupedes je ne vois que l'éléphant, auquel puisse convenir un ossement tel que celui dont je parle. C'est pourquoi je crois pouvoir sans crainte conclure de cet examen, que cet os est, ainsi que les autres, un reste de ce grand animal.

Je passe présentement à une autre question, savoir, d'où viennent ces os d'éléphant qu'on trouve en si grande quantité dans ce pays. C'est ici le nœud de la difficulté. Quelques-uns recourront à Annibal qui conduisit en Italie plusieurs éléphans; mais ce Capitaine n'en avoit plus qu'un lorsqu'il passa à la vue de notre ancienne ville : car Polybe nous apprend que tous ses éléphans, à l'exception d'un seul, avoient péri à la journée de Trebbie. D'autres remonteront au tems de Sesostris; mais il est fort incertain que ce Monarque Egyptien soit venu en Italie & qu'il y ait conduit des éléphans, comme le

remarque le ſavant Chevalier Laurent Guazzeſi. On pourra encore attribuer la cauſe de ce phénomene d'Hiſtoire Naturelle aux déluges, aux bouleverſemens & aux révolutions qu'a éprouvés la ſurface de la terre : recours ordinaire pour expliquer ce dont on ne ſauroit trouver la raiſon, & ſource d'une multitude d'hypotheſes comparables aux fables des Poëtes. Ceci ſoit dit en paſſant. Pour moi je pourrois me borner à ce que j'ai démontré, ſans trop me ſoucier de l'expliquer : néanmoins je ne puis réſiſter à l'envie d'en rendre auſſi quelque raiſon; la voici, ſelon moi.

Il y a déja long-tems que d'habiles Naturaliſtes ont conjecturé que la Toſcane eſt une des plus anciennes protubérances de la ſuperficie de la terre, au-deſſus de la mer. Ceci vous étonnera, ſans doute; mais voici quelque choſe qui le fera encore davantage. Ces montagnes, dont le ſol de la Toſcane eſt compoſé, & qui ſemblent du premier abord être du nombre des montagnes primitives, ou de celles de la premiere formation, ne ſont rien moins que cela ; puiſqu'elles renferment des

végétaux, des animaux & des minéraux qui ont pris naiſſance ailleurs. Mais pour ne pas remonter trop haut, nous ſuppoſerons ces montagnes, de la premiere formation. Vous connoiſſez la ſituation de notre pays; vous ſavez qu'on peut le comparer à un quadrilatere, dont le côté ſeptentrional eſt formé par une chaîne de montagnes, ſavoir celles de Cortone ; & le méridional par celles de Sienne. Le lac Traſimene qui eſt au Levant, & le canal de la Chiana qui eſt au couchant, forment les deux autres côtés. Entre les montagnes de Cortone & celles de Sienne eſt une longue file de petites collines avec leurs terreins adjacens. Ce territoire, qu'on appelle *Chiuſo*, eſt un ſol ſtérile, formé de gros ſable, de glaiſe, de couches de terre de différentes eſpeces, & de diverſes concrétions minérales, mêlées avec des débris de teſtacées. C'eſt dans ce terrein que ſe trouvent ces os d'éléphant pétrifiés, ainſi que divers corps marins. Ainſi l'on ne peut douter qu'il ne doive ſon origine aux débris de divers matériaux, autres que ceux qui compoſent la plaine ou le ſol de Cortone : il faut

par conſéquent que ces collines ayent été formées ſous l'eau.

Ceci une fois établi, voici mon ſentiment, ou, ſi vous l'aimez mieux, mes conjectures. Je penſe qu'anciennement cette double chaîne de montagnes que j'ai décrite plus haut, étoit habitée par une race d'éléphans indigenes ; lorſque ces animaux étoient morts, leurs oſſemens étoient entraînés par les pluies dans les rivieres, & celles-ci les emportoient juſqu'à cette mer qui rempliſſoit l'intervalle entre les deux chaînes de montagnes. Ces matieres & quantité d'autres, pouſſées par des courans oppoſés, ſavoir les torrens qui deſcendoient des montagnes de Cortone & ceux qui ſortoient des montagnes de Sienne, ont dû s'amonceler vers le milieu : c'eſt ainſi qu'ont pu ſe former les petites collines dont j'ai parlé. La mer s'étant enſuite retirée par des cauſes que je n'entreprendrai pas de démêler, ces amas de terre & de ſable, dans leſquels les os dont il s'agit étoient enfouis, ſont peu-à-peu devenus des lieux ſecs & habitables. A l'égard du tems où ils ont commencé d'être habités, on peut har-

diment avancer qu'il eſt très-reculé, puiſqu'on trouve dans ces mêmes terres une grande quantité d'urnes, de tombeaux, de médailles, d'idoles & d'autres monumens tant Etruſques que Romains.

Mon ſentiment ſur l'ancien état de ce pays paroîtra encore plus vraiſemblable, lorſqu'on aura obſervé ſa ſituation entre la Chiana & les lacs de Traſimene, de Chiaro di Chiuſi & de Montepulciano, qui ont fait pendant long-tems de la plaine de Cortone un pays marécageux, & qu'on n'eſt venu à bout de deſſécher que depuis quelques générations. Enfin on ne pourra douter qu'il ait été long-tems ſous les eaux, lorſqu'on conſidérera que malgré ſes digues & ſes levées, il eſt encore fréquemment inondé. Nous en avons eu ces dernieres années un exemple frappant & propre à donner une idée de ce qu'étoit cette contrée, aux tems dont je parle.

Il n'eſt pas difficile d'expliquer pourquoi depuis bien des ſiecles il n'y a plus d'éléphans dans ce pays. Les hommes s'y étant fixés lorſqu'il fut devenu habitable, & s'y étant multi-

pliés, ils ont dû naturellement chercher à détruire ces voisins incommodes & dangereux. Plusieurs autres causes peuvent encore avoir contribué à leur destruction ; & l'on sent aisément comment la mémoire même de leur existence a pu se perdre dans une aussi longue suite de siecles que celle qui s'est écoulée depuis cet événement. Peut-être en trouveroit-on des traces dans les anciens Historiens du pays, dont Aulu-Gelle, Macrobe, Censorin & d'autres font mention ; mais aucun d'eux ne nous étant parvenu, on est obligé de renoncer à ce genre de preuve.

Néanmoins au défaut du témoignage de quelque ancien Auteur, je puis alléguer une autre preuve de l'existence de ces animaux dans la Toscane ; elle est tirée de certaines médailles Etrusques, qu'on trouve chez nous en grande quantité. On y voit d'un côté une tête de jeune homme sans ornement, & de l'autre la figure d'un éléphant avec diverses lettres. Cette empreinte me paroît devoir être regardée comme un monument de l'existence des éléphans dans notre pays.

Je finis en remarquant que le sentiment que je viens de développer n'est point aussi nouveau qu'on pourroit le penser. Le célebre Docteur Jean Targioni avoit déja parlé, dans les tomes 5 & 6 de ses *Voyages*, des os d'éléphant trouvés dans les deux Valdarno. Il observe encore qu'on avoit souvent découvert dans les collines de la Toscane de pareils os provenans d'éléphans de différens âges & de différentes tailles. Il dit ailleurs qu'il croit être fondé à penser qu'il y avoit autrefois dans ce pays des éléphans, & qu'ils habitoient la petite portion de terrein qui n'étoit pas couverte des eaux de la mer (*a*).

Il me reste à prévenir une difficulté. On pourroit avoir de la répugnance à admettre que ces animaux, qui paroissent affectés à l'Asie & à l'Afrique, pussent engendrer & se multiplier en Italie. Mais je remarquerai que leur propagation n'est point du tout limitée à ces deux grandes parties du monde ; nous en tirons la preuve de divers

(*a*) *Prodromo della Chorog. è topog. della Toscana.*

Historiens qui nous attestent que, dans des siecles encore plus reculés, on voyoit des éléphans naître en Italie, & même dans les villes. Columelle, entre autres, rapporte ce fait comme assez ordinaire : rien n'empêche par conséquent que dans les tems reculés dont nous parlons, il n'y ait eû dans notre pays des éléphans ; & leur existence me paroît suffisamment constatée par les débris de leurs corps, qu'on trouve dans nos campagnes.

Je suis, Monsieur, *&c.*



ARTICLE III.

DE solis ac lunæ defectibus. Libri V. P. Rogerii-Josephi Boscovich, *Soc. Jesu, ad Regiam Societatem Londinensem, ibidem autem & Astronomiæ Synopsis, & theoria luminis Newtoniana, & alia multa ad Physicam pertinentia versibus pertractantur ; cum ejusdem Auctoris adnotationibus. Londini, 1760, in-4°. pag. 250 ; apud* And. Millar, *in the Strand, &* R. & J. Dodsleyos, *in Pall-mall.*

« DES éclypses du soleil & de la lune.
» Poëme dédié à la Société Royale
» de Londres, par le Pere *R. J.*
» *Boscovich*, de la Compagnie de
» Jesus, *&c.* Londres, 1760, *in-4°.*
» chez *Millar* & *Dodsley*, »

CE fut la coutume de plusieurs anciens Philosophes, que d'emprunter le langage de la Poésie pour exposer leurs dogmes. Peut-être que, pénétrés d'admiration a la vue des phénomenes qu'ils découvroient chaque jour, ils

ne pensoient pas qu'un autre langage fût, pour ainsi dire, digne d'être employé à rendre de si sublimes objets. Quoi qu'il en soit, nous avons, sans remonter aussi haut, plusieurs exemples tant anciens que modernes de matieres philosophiques traitées en vers. Quel homme de Lettres, quel Philosophe n'a pas lu avec plaisir le Poëme immortel de Lucrece *de Natura rerum*, & celui de son ingénieux & savant adversaire le Cardinal de Polignac? Dans ces dernieres années, le P. Noceti s'est illustré par ses deux Poëmes latins, l'un *sur l'Arc-en-ciel*, l'autre *sur l'Aurore boréale;* ouvrages où l'on trouve à la fois & la justesse philosophique & les agrémens de la Poésie. M. Benoît Stay sort à peine d'une carriere semblable, qu'il a parcourue avec l'applaudissement général (*a*). Ses deux Poëmes sur la Philosophie Cartésienne & sur celle de Newton sont des monumens remarquables de la Poésie appliquée à la Philosophie.

(*a*) Il vient de publier la seconde partie de son Poëme intitulé : *Philosophia Newtoniana, versibus scripta.*

Parmi ces ingénieux ouvrages on rangera sans doute celui dont nous allons rendre compte. Il nous paroît propre à justifier ce que nous avons dit ailleurs des talens poétiques de son Auteur; c'est un hommage que le Pere Boscovich a voulu rendre à la Société Royale de Londres, pendant le séjour qu'il a fait en Angleterre, où il a été accueilli avec une distinction particuliere. Il est divisé en cinq Livres, dont voici le plan général. Dans le premier le P. Boscovich jette en quelque sorte les fondemens de la théorie des éclypses, en développant les premiers principes de l'Astronomie tant physique que sphérique. Le second expose la nature des éclypses du soleil & de la lune, les périodes de leurs retours, & leur utilité dans la Géographie. L'Auteur traite en particulier dans le troisieme, des éclypses de soleil, dont il examine différentes circonstances. Les éclypses de lune & quelques-uns des phénomenes dont elles sont accompagnées, font l'objet du quatrieme Livre. Une circonstance particuliere des éclypses de lune, sa-

voir, la rougeur dont la lune paroît teinte dans certaines occasions, fait seule la matiere du dernier Livre, un des plus agréables de l'ouvrage, par la théorie accessoire de la lumiere & des couleurs que le P. Boscovich y expose. Ces descriptions didactiques sont entremêlées d'épisodes & d'allusions à la fable, qui temperent la sécheresse du sujet, & qui font éclater l'imagination de l'Auteur. Les endroits les plus difficiles sont éclaircis par des notes qui contiennent des explications auxquelles la Poésie ne se prêtoit pas, ou qui auroient été trop prolixes. Voici maintenant une exposition détaillée de cette savante & agréable composition.

LIVRE I. Ce Livre est, comme nous l'avons dit, une introduction à l'ouvrage; il contient une exposition de la sphere céleste. Après une espece de dédicace au Président de la Société Royale de Londres (Mylord Maclesfield), dédicace dans laquelle l'Auteur fait mention de divers Membres illustres de cette Société, comme les Halley, les Bradley, les Short, les Graham, & sur-tout l'immortel Newton,

il entre en matiere. La distinction des étoiles fixes, des planetes & des cometes, la description de la voie lactée & du zodiaque, les deux mouvemens tant propre que commun des planetes, celui par lequel les étoiles paroissent lentement s'avancer d'Occident en Orient, & les conséquences qui résultent de ce mouvement, occupent d'abord le Poëte. Il passe ensuite à expliquer dans un plus grand détail le mouvement apparent du soleil dans l'Eclyptique, & les inégalités tant réelles qu'optiques de ce mouvement; l'ordre, les distances & la durée des révolutions des planetes qui composent notre systême; leurs stations & rétrogradations apparentes, & l'inclinaison de leurs orbites à l'Eclyptique. Toutes les circonstances de ces différens phénomenes sont rendues très-heureusement; nous en citerons seulement quelques morceaux qui pourront donner une idée des autres. Voici comment l'Auteur décrit notre systême planétaire & les distances & les révolutions des planetes autour du soleil; non en nombres exacts, (les entraves de la Poésie ne le lui permettoient pas,)

mais en nombres ronds & fort approchans des véritables.

Ima tenens ergo Maia ſatus omnibus unus
Et breviore viâ & curſu magè præpete, primus
Antevolat, nexiſque ſecans talaribus auras,
Undecies octo redit ad loca priſca diebus,
Mille quater ſpatiis Phœbi disjunctus ab igne,
Qualibus ampla tumet tranſverſo corpore Tellus (*a*).
Alma Venus ſeptem ſpatiorum in millia ſurgit,
Septeniſque orbem prope complet menſibus; illam
Millibus alta decem Tellus deſpectat, & aura
Innatat in tenui; at cœlum ter quinque per amplum
Millibus aſſurgit triſtique exæſtuat igne
Bellipotens, vultuque ferox, flammâque cruenta
Concitat incautas in mutua funera gentes.
Nos unum in pleno circà ſe inſumere gyro
Sol videt, at geminis Mars altior indiget annis.

(*a*) La diſtance de Mercure au Soleil eſt de près de 4000 parties, dont celle de la terre à cet aſtre en contient 10000; or chacune de ces dernieres revient à-peu-près à un diametre terreſtre.

Eminet uſque magis quatuorque minora per auras
Jupiter æthereas circumvehit altior aſtra (*a*);
Millia namque quater biſſenis millibus addit
Quatuor (*b*), *& placido ingreditur gravis ore, hyemeſque*
Biſſenas longo numerans complectitur orbe.
Longè ultrà gnatum, extremis lentiſſimus oris
Conſequitur, claudens agmen, decieſque novenis
Millibus adjiciens ſpatiorum millia quinque (*c*),
Alta tenet greſſuſque trahit Saturnus anhelos.
Ille quidem triſti ſenio jam fractus, & ampla
Quam retinet, capitis decus olim inſigne ſuperbi,
Nunc onus annoſæ frontis, premiturque corona (*d*).
Quinque ſenem famuli fruſtrà comitantur, & ipſum

(*a*) Les quatre Satellites de Jupiter.

(*b*) Cela fait 52000 diametres terreſtres, car $4 \times 12 + 4 = 52$. Or telle eſt, à bien peu de choſe près, la diſtance de Jupiter au Soleil; car elle eſt préciſément de 51990 dix milliemes de celle de la terre.

(*c*) Ce ſont 95000 diametres terreſtres. La diſtance plus exacte de Saturne au Soleil eſt de 95302.

(*d*) L'anneau de Saturne.

Ad ſe quiſque trahens levat intolerabile pondus (*a*);
Namque & terdenos curſum producit in annos.

Cette deſcription eſt ſuivie de celle des cometes, qui font auſſi partie de notre ſyſtême. Ces aſtres préſentent à nos yeux de grandes irrégularités, mais il n'en ſeroit pas ainſi pour un ſpectateur placé ſur le Soleil.

Ipſa etiam Phœbus nunquam conſiſtere, nunquam
Flectere cernit iter ſua per veſtigia retrò,
Nec revocare gradum aut cœptos abrumpere curſus.
Productis longè procul orbibus edita in oras
Scilicet immenſum æthereas tolluntur, & altis
Merſa diù tenebris ſeſe abdunt, æthere ab alto
Dum redeant, igneſque vagos, ſocia agmina rursùm
Phœbæumque jubar poſt ſæcula longa reviſant.
Legibus at parent iſdem, Phœboque citatos
Accelerant propiora gradus, procul edita tardant,
Quæque ſuo ſervant & tempora debita calli.

Le Pere Boſcovich explique bientôt

(*a*) Les cinq Satellites de Saturne.

après la cauſe des ſtations & des rétrogradations des planetes.

At nos qui Phœbo longè diſtamus ab ipſo,
Longè alium tuimur curſum, turbataque pulchri
Ordinis eſt ratio. . . . . .
Impare nam greſſu nobis errantia quinque
Sydera, Memnonias (*a*) *jam progrediuntur in oras,*
Jam longâ ceu feſſa viâ cohibere volatum,
Paulatim & dubiis veluti ſuſpendier alis,
Deinde viam ſinuare pedemque referre videntur.
- - - - *rursùm, parvo ſed tempore, turpis*
Seu pertæſa fugæ primùm conſiſtere, deinde
Flectere iter veteremque novo conamine curſum
Inſtaurare iterùm, celerique inſiſtere greſſu.

Les irrégularités des cometes, produites par leur mouvement propre, combiné avec celui de la terre, ſont encore heureuſement décrites dans les vers ſuivans.

Quid verò ardenti longos quæ pectore fumos

(*a*) Orientales.

Astra vomunt, caudamque gerunt, barbamve comamve?
Illa quidem superas sine lege errare per auras
Quò fortuna ferat vel mobilis incitet aura
Crediderís: tantis dubios ambagibus orbes
Consundunt, luduntque altâ è tellure tuentem;
Conceptum recto producere tramite cursum
Sæpe putes, gradibusque æquis se ferre per auras,
Cùm subitò sinuare viam, & procul avia calles
Ire per obliquos, diversaque tendere cursu
Aspicis, & flammâ magis ardere minaci. &c.

Nous ne citerons plus qu'un morceau de ce Livre; c'est celui dans lequel le Pere Boscovich décrit la plûpart des mouvemens de la lune d'après les principes de la gravitation universelle.

Si vis æqua foret, si tramite pelleret uno
Telluris Lunæque globum, deduceret ambas
Et paribus spatiis & easdem semper in oras,
Nec quidquam alternos positus turbaret, & orbem,
Quo circùm æthereas hinc cernitur ire per auras
Cynthia, & assiduo terras circumdare gyro.
At varii ductus & vis non æqua, recurvi

Et formam & positum callis, cursumque per auras
Alternis mutat vicibus; jam scilicet orbem
Distendit longè laxans, jam contrahit; alto
Jam pandit gremio, & formæ magis usque rotundæ
Assimilat, pressum jam contrà obliquat & ima
Adducit latera, ac frontem producit utramque.
Quin etiam, quà se Eoas rutilantia in oras
Signa ferunt, frontes ipsas mediumque revolvit
Convertens axem, ac trepidâ vertigine torquet.
Ipsum etiam divæ cursum jam concitat, & jam
Sistit equos, ipsum à medio jam abducit Olympo
Declinans inflexum orbem, jamque admovet, ipsos
Ire jubet retrò trepidâ vertigine nodos.

Nous ne doutons point que ceux à qui la théorie de la lune est un peu connue, n'entendent facilement ces vers, qui sont comme un précis de ce que Newton démontre sur le mouvement de cette planete dans la soixante-sixieme proposition du premier livre de ses *Principes de la Philosophie naturelle.* Nous les expliquerons, en faveur

de ceux a qui cette théorie est moins connue: « si la force, dit le Pere Boscovich, (*c'est-à-dire celle qui fait tendre la lune & la terre vers le soleil*) étoit la même; si elle agissoit » sur ces deux corps par des lignes paralleles, elle leur feroit décrire en » tems égaux des espaces égaux, & » dans le même sens; elle ne changeroit en rien leurs mouvemens respectifs, ni l'orbite que la lune décrit à » l'entour de la terre. Mais les directions différentes de cette force, & » l'inégalité avec laquelle elle agit sur » la terre & la lune, changent continuellement, & par des variations périodiques, la courbure de l'orbite lunaire. Tantôt cette orbite est étendue, & tantôt resserrée » (*cela désigne la dilatation & la contraction de l'orbite lunaire, qui sont causées par le changement de la distance de la terre au soleil*). » Tantôt sa forme devient plus approchante d'un cercle, » tantôt elle est plus comprimée sur les » côtés, & ses deux sommets sont plus » éloignés, (*ceci est relatif au changement d'excentricité.*). Il y a plus; cette » inégalité de force produit dans l'axe

» de l'orbite lunaire un mouvement de » trépidation, par lequel il s'avance dans » le même sens que les étoiles fixes » (*il est ici question du mouvement des apsides*). » Elle accelere & retarde alternativement le mouvement de la » lune; elle fait varier l'inclinaison de » son orbite, l'approchant ou l'éloignant » du milieu du ciel (*de l'écliptique*); » elle imprime enfin aux nœuds de cette » orbite un mouvement de trépidation, c'est-à-dire, par lequel tantôt » ils avancent, tantôt ils rétrogradent«.

Ce livre est terminé par une épisode ingénieuse. A l'occasion des phases de la lune, qui ont dû exciter si long-tems l'admiration des hommes, le Pere Boscovich feint que Promethée allant au ciel dérober le feu du soleil, fut le premier qui apprit la cause de ce phénomene, & qui en fit part aux hommes. C'étoit, dit le Poëte, le tems où la lune approchant de la conjonction, ne présentoit plus à la terre qu'un croissant delié de lumiere. Promethée monté sur le char de Minerve, vit d'abord avec étonnement les vastes campagnes, l'immense sein des mers se rétrécir, & prendre la forme d'un globe. Il vit avec ad-

miration la face du soleil couverte de taches, le mouvement de rotation de cet astre, les cometes qui l'environnent, &c. mais ce qui le frappa davantage fut la nouvelle forme sous laquelle la lune parut à ses yeux : la surprise lui arracha un cri d'admiration, auquel la Déesse répondit en lui expliquant le phénomene. De retour il enseigna aux hommes ce mystere. Jupiter, irrité contre lui, pour le double crime qu'il avoit commis en dérobant le feu céleste & en dévoilant à la race humaine un des secrets de la Divinité, le condamna à être attaché sur le Caucase, & à avoir sans cesse le cœur rongé par un vautour.

LIVRE II. Après avoir jetté dans le livre précédent les fondemens de la doctrine des éclipses, le Pere Boscovich traite dans celui-ci des causes générales de ces phénomenes, & des circonstances dans lesquelles ils peuvent avoir lieu; il commence par les éclipses du soleil. Trois à quatre cens vers sont employés à montrer par une induction, que de tous les corps célestes, aucun, si on en excepte la lune, n'est capable de produire l'obscurcissement de

cet astre. Cette induction est coupée par une digression intéressante sur le passage de Venus au-devant du soleil, observé le 6 du mois dernier; sur les avantages que les Astronomes esperent en retirer, & sur le dessein où l'Auteur étoit lorsqu'il écrivoit ces vers, d'aller observer ce phénomene dans l'Amérique septentrionale.

Le Pere Boscovich ayant montré que la lune peut couvrir le soleil & l'intercepter à nos yeux, passe ensuite à l'examen des phénomenes qui doivent suivre de cette supposition, & il montre qu'ils sont parfaitement conformes à ceux qu'on observe, ce qui acheve de démontrer que le passage de la lune sous le soleil est la cause des éclipses de cet astre.

Nous voici arrivés avec le Pere Boscovich aux éclipses de lune dont la cause est, comme tout le monde sait, le passage de la lune à-travers l'ombre de la terre. Le Pere Boscovich décrit ainsi le cône d'ombre projetté par la terre, & ses dimensions.

Scilicet ingentem nigranti corpore Tellus
Umbraï conum longè protendit : acuto
Ille apice oppositas Phœbo se vertit ad oras,

Atque quater tantùm procurrit in æthera, quantùm
Ardua se terris Latonia tollit ab imis (a),
Et quà Diva meat, ter crassior illius orbe
Tenditur, ac latè æthereas circùm inficit auras.
Ergo cùm medio Soli contraria mense
Invehitur Diva & nocturnas discutit umbras,
Si simul ad nodos accesserit, astriferumque
Solis iter motu obliquo transcurrere tentet,
Continuò tristem, bijugos currumque nitentem,
Cogitur in conum irrumpens demergere : frustrà
Illa quidem rapidos tentans avertere, frustrà
Retrahere adducto fræno, aut cohibere jugales;
Procurrunt rectique volant, fert ipse volantes
Impetus, ac densam indociles immittit in umbram.

Les vers qui suivent, au nombre d'environ deux cent cinquante, sont employés à confirmer ce qu'on vient de dire sur la cause des éclipses de lune. Le Pere Boscovich allegue en preuve la

(a) Le cone d'ombre projetté par la terre, s'étend à une distance quadruple de celle de la terre à lune; & dans l'endroit où il est traversé par la lune, il a un diametre triple de celui de cette planete.

position de l'ombre au moment du phénomene, la forme de cette ombre & sa grandeur dans l'endroit où la lune la traverse. Il décrit à cette occasion, avec le plus grand détail, le télescope & le micromette dont on se sert pour déterminer avec plus de justesse qu'on ne peut faire à la vue simple, les dimentions du cercle d'ombre qui se projette sur la lune. C'est ici un des endroits les plus propres à faire honneur à l'heureuse facilité de l'auteur; dans le reste du livre on traite des limites des éclipses, de leurs retours & de leurs usages pour déterminer les longitudes sur la terre. Mais la crainte d'être trop prolixes nous oblige de nous borner aux morceaux que nous avons déjà cités.

LIVRE III. L'objet de ce livre est de rendre raison de quelques circonstances qui accompagnent les éclipses de soleil. Quelle est la cause de l'anneau lumineux qui paroît environner cet astre dans les éclipses totales, même dans celles où le soleil est entierement couvert par la lune; pourquoi voit-on alors paroître les étoiles; d'où vient la lumiere comme crépusculaire, qu'on observe pendant le même tems; pourquoi en-

fin le ſoleil étant plus qu'à demi-caché par la lune, ne s'apperçoit-on pas d'une diminution ſenſible dans le jour? Telles ſont les queſtions que ſe propoſe le Pere Boſcovich, & qu'il réſoud.

Avant que d'expoſer ſon ſentiment ſur la premiere de ces queſtions, le Pere Boſcovich fait paſſer en revue & combat diverſes opinions. La premiere attribue l'anneau lumineux dont nous parlons à la diffraction des rayons ſolaires dans le voiſinage du globe de la lune; on propoſe contre cette explication de fortes difficultés. Le Pere Boſcovich ne fait pas plus d'accueil à l'opinion de ceux qui penſent que ce phénomene eſt cauſé par l'athmoſphere dont ils prétendent que la lune eſt environnée : il expoſe ainſi leur ſentiment.

- - - Ille tamen veri à ratione recedit,
Qui ſibi lunares confingit & advocat auras,
Auxilio, atque aliter ſic omnia ſolvere tentat.
Scilicet ut noſtrum latè circumfluit orbem
Qui ventos ciet & nubes qui ſuſtinet aër,
Quò propior terris, hòc denſior; idem ubi in axem
Erigitur, ſenſim æthercam tenuatus in auram,

Ipſam etiam Lunam ſimili ſic aëre cingi,
Ac ventos ſentire ſuos. . . . .
Eſt quoque qui tacitam multâ jam nocte per umbram
Alta tubo & vitreis ſpeculatus lentibus aſtra
In fuſcâ Lunæ facie, nimboſque ſonantes
Fulguraque & celſas ferientia fulmina turres,
Viſa ſibi narret, juret quoque: mentem animumque
Uſque adeo præcepta animo ſententia ludit.
Hanc verò radios partim reflectere, partim
Introrsùm torquere auram, rutilâque coronâ
Nigrantis triſtem Phœbes circumdare frontem, &c.

Le Pere Boſcovich combat cette exiſtence de l'athmoſphere de la lune par cinq raiſons, la plûpart déja connues des Aſtronomes, mais qui ont ici le mérite d'être exprimées en beaux vers. Cette diſcuſſion conduit l'Auteur juſqu'au trois cens ſoixante-quinzieme vers, après quoi il expoſe ſon ſentiment propre ſur la cauſe du phénomene en queſtion; il l'attribue à la lumiere zodiacale ou à cette athmoſphere lumineuſe dont le ſoleil eſt environné, & qui devient viſible auſſitôt qu'un corps opaque comme la lune vient à le cou-

vrir entierement. Cette explication eſt précédée de divers détails relatifs à cette athmoſphere; par exemple, par quel méchaniſme elle a pris & elle conſerve la forme lenticulaire, ou plutôt celle d'un ſpheroïde extrêmement applati, qu'elle nous préſente. A ce ſujet on parle avec éloge du Pere Noceti, Auteur du Poëme latin, *ſur l'Aurore Boréale*, & on nous apprend que ce Poëte ingénieux eſt mort l'année derniere dans un âge peu avancé. Nous remarquons encore dans le même livre une belle deſcription de l'Obſervatoire de Paris; mais nous ſommes obligés de l'omettre ainſi que divers autres endroits très-dignes d'être cités, pour nous arrêter à l'explication que le Pere Boſcovich donne du quatrieme phénomene.

Ce phénomene conſiſte en ce que, quoique la lune couvre une partie conſidérable du ſoleil, à peine on s'apperçoit de la diminution du jour. Le Pere Boſcovich en trouve la raiſon dans la nature des fibres dont notre machine eſt compoſée, & qui ſont deſtinées à tranſmettre à notre ame l'impreſſion des objets antérieurs. Ceci engage notre Poëte

Phyſicien à expoſer le méchaniſme de nos ſenſations: il le fait ainſi.

Principio Natura parens, dum corpore mentem
Clauderet humanam & craſſos circumdaret artus,
Indidit inſtrumenta quibus quæ fortè geruntur
Extrorsùm, ac varios poſſet cognoſcere rerum
Interituſque ortuſque; ac motus materiaï.
Illa quidem in medio latitat concluſa cerebro
Quâ coeunt nervi, &c.
Jam verò quæcumque animo ſe externa latenti
Corpora noſcenda objiciunt atque intima mentis
Pervadunt arcana, hæc ante, hæc retia (a) pulſant,
Concutiuntve agiles nervos, ſive ipſa propinquis
Ictibus, emiſſâve aſpergine particularum,
Aut circum affuſæ ſinuoſis fluctibus auræ.
Sic ea quæ digitis, ſic quæ contingimus ore
Se ſiſtunt coram & fibras præſentia tendunt.
At ſonus, undantem dum concutit aëra, ad aures

(a) Ces rets ſont les ramifications des nerfs répandus de toutes parts.

Advolat & tremulo percellit tympana motu :
Particulis procul emissis afflantur odores. &c.

Le Pere Boscovich emploie ici deux comparaisons, pour exprimer les deux sentimens des Physiologistes sur la maniere dont les nerfs transmettent au *sensorium commune* l'impression des objets externes, & dont ils servent à l'ame pour produire les mouvemens extérieurs du corps. Dans la premiere opinion l'ame est semblable à un habile conducteur de char; les renes qu'il tient en main l'avertissent de tous les mouvemens des chevaux qu'il conduit, & il se sert de ces mêmes renes pour leur commander les mouvemens qu'il juge à propos. Dans la seconde (celle des esprits animaux) c'est un Roi tranquille au milieu de sa Capitale, que des courriers informent sans cesse de tout ce qui se passe dans le pays de sa domination, pendant que d'autres portent de toutes parts ses commandemens.

Qualis ubi effusæ spatia arripuere quadrigæ
Arrectique jubas atque effera colla tumentes
Pulveream latè attollunt ad sydera nubem
Quadrupedes, glomerantque gradus. - - -

Incumbit pronus, distentaque lora Magister
Flectit agens, jamque hunc jamque illum verbere longo
Incitat, gratisque jubet parere lupatis.

Aut qualis mediâ quondam Regnator ab Aulâ,
- - - *seu placidâ populos ditione quietos*
Pacatus regat, aut durum procul impetat hostem,
Ille quidem intereà dominâ se continet urbe
Immotus, partes famulantum turba per omnes
Advolat, extremisque alius de margine regni
Nuncia fert, rerumque vices & prælia narrat;
It contrà, Dominique alius jussa alta reportat.

Quoiqu'il en soit, car le Pere Boscovich n'entreprend pas d'examiner laquelle des deux opinions est la plus probable; on convient que l'ame n'est avertie de ce qui se passe au-dehors, que par les oscillations communiquées à l'extrémité des filamens nerveux, lesquelles répondent à la tension produite dans l'autre extrémité par les objets extérieurs. Cela établi, l'explication du Pere Boscovich se réduit à ceci; les fibres de notre œil sont tendues par

l'action des particules de la lumiere; si la force ou la lumiere est médiocre, une force double ou une lumiere double produira une flexion qui sera presque dans le même rapport; mais lorsque la lumiere qui produit la tension sera considérable, comme p. ex. l'éclat d'une partie du soleil, cette tension sera à peine augmentée par une lumiere double & triple. C'est ainsi, dit le Pere Boscovich, que si l'on a une corde élastique, attachée par ses extrémités, les petits poids dont on la chargera d'abord la feront descendre de quantités presque proportionnelles à ces poids; mais lorsqu'ils seront considérables, alors à peine ceux qu'on y ajoutera la feront descendre davantage. Ajoutez à cela que la lumiere que l'œil admet n'est pas dans le même rapport que celle du soleil, lorsqu'il est entier ou à demi caché : l'admirable méchanisme de la prunelle, laquelle se dilate dans le dernier cas, fait qu'il entre alors dans l'œil une plus grande quantité de rayons que dans le rapport des lumieres elles-mêmes.

La suite dans le prochain Journal.



ARTICLE IV.

EN *Resa til Norra America*, &c.

« VOYAGE fait dans l'Amérique » Septentrionale, par ordre de l'A- » cadémie Royale des Sciences de » Suede, & aux dépens du Public, » par M. *Kalm*, Professeur d'Eco- » nomie à Abo, & Membre de l'A- » cadémie. A Stockholm, chez *Sal-* » *vius*. 2 vol. *in*-8°. »

LA nature semble avoir affecté des avantages particuliers à chaque climat, moins pour en priver les autres contrées, que pour unir les peuples par une correspondance de besoins & de secours réciproques. Mais cette communication mutuelle a-t-elle rendu jusqu'ici les peuples plus heureux ? Quels fruits l'Europe a-t-elle retiré de la découverte d'un nouveau monde ? L'or & le quinquina du Pérou nous dédommagent-ils du fléau redoutable que nous avons rapporté des Antilles ?

Quelles obligations ont à l'Europe les habitans de l'Amérique ? Nous avons égorgé leurs peuples; nous nous sommes emparés de leurs champs; qu'ont-ils reçu de nous en échange ? Des vices & des maladies. L'esprit de commerce a tout corrompu, parce qu'il rapporte tout au luxe & à l'intérêt particulier; c'est aux Arts & à la Philosophie, dont l'objet doit être le bien général de l'humanité, à réparer, s'il se peut, une partie des maux qu'a produits la cupidité. D'après ce plan de bienveillance universelle le célebre M. Linnæus a conçu le dessein de faire recueillir les plantes & les semences des divers pays situés à la même latitude que la Suede, & de les faire cultiver dans ce Royaume pour y former de nouvelles branches d'agriculture & d'économie. M. Kalm un de ses disciples lui a paru propre à exécuter son projet. La nation a concouru généreusement à l'entreprise, & M. Kalm s'est embarqué sur la fin de 1747 pour la Norwege & pour la nouvelle Angleterre. Nous ne nous arrêterons point avec lui dans ces pays déja connus. Nous nous borne-

rons à le suivre dans quelques cantons de l'Amérique Septentrionale, & à recueillir quelques-unes de ses observations.

Il entre d'abord dans la Pensylvanie, & il donne une description de Philadelphie, capitale de la province. Cette ville, située sur une riviere, est bâtie avec beaucoup de goût & de régularité. Les maisons y sont couvertes de cedre blanc. Elle contient douze Eglises pour les diverses sectes; l'Anglicane, la Luthérienne, la Presbyterienne, l'Anabaptiste, &c. Les Catholiques en ont une, & les Quakres ont deux Maisons d'assemblées publiques. La plus grande partie des habitans est de cette derniere secte. On sait que cette Colonie a été cédée par Charles II. au célebre Quakre Guillaume Penn, qui lui a donné le nom qu'elle porte, & les Loix par lesquelles elle se gouverne. Comme les Quakres ne baptisent pas leurs enfans, les registres des baptêmes ne donnent pas les lumieres suffisantes sur la population. Les registres des morts sont très-peu exacts. La Gazette comptoit sept cens seize enterremens en 1750. Dans

ce tems-là, le nombre des maisons montoit à deux mille soixante-seize; d'où l'on peut évaluer le nombre des habitans à vingt ou vingt-cinq mille. Lorsque les Anglois chasserent de cette Colonie les Hollandois qui l'avoient enlevée aux Suédois, la Pensylvanie entiere ne contenoit pas quinze cens ames. Elle peut aujourd'hui le disputer aux plus puissantes des nations qui l'ont peuplée à leurs dépens.

Le climat de Philadelphie est très-doux. Le fleuve Dellaware, quoiqu'il ait son embouchure à cent milles anglois au-dessous de la Ville, a toujours assez de profondeur pour porter jusqu'au Port les plus grands bâtimens chargés des marchandises que l'on y débarque. L'eau douce de ce fleuve tue les vers qui s'attachent au fond des navires & les détruisent à la longue. Le port est presque toujours glacé trois ou quatre mois de l'année, ce qui n'arrive point aux autres ports plus voisins de la mer, tels que ceux de Boston & de la Nouvelle-York. Le flux s'y fait sentir jusqu'à Trenton, à trente milles anglois au-delà de Philadelphie.

Les cataractes situées au-dessus de Trenton ne permettent pas de pousser plus avant la navigation.

Philadelphie fait un grand commerce, tant dans l'intérieur du pays qu'avec les isles de l'Amérique, l'Irlande, le Portugal, &c. Elle fournit aux isles de la farine, du beurre, des viandes, des bois, &c. & elle en retire en échange du sucre, des syrops, du rum, (espece d'eau-de-vie tirée des cannes de sucre) de l'indigo, du bois de Mohogony, &c. Elle vend à l'Irlande de la graine de lin, & diverses sortes de grains à l'Espagne & au Portugal. Ses Colons vont porter en Angleterre leurs productions naturelles, celles des isles, & l'argent qu'ils ont gagné par le commerce, & ils en retirent des étoffes & diverses sortes de marchandises en fer, en acier, &c.

La prospérité de cette Colonie doit être attribuée à la fertilité du pays & à la liberté dont jouissent les habitans. Les fruits y sont en si grande abondance que les propriétaires laissent entrer les passans dans leurs jardins & en manger à discrétion. Les Mannonites ou Quakres qui y exercent

diverses professions pourront fort bien, suivant la conjecture de M. Kalm, mettre bientôt ce pays en état de se passer tout-à-fait des denrées d'Angleterre.

Les Indiens du pays sont de très-bonnes gens pourvu qu'on les laisse en paix. Aucune nation n'est si scrupuleuse à tenir sa parole. Il y en a peu qui accueillent aussi bien les étrangers. Quand leurs Députés traitent avec le Gouverneur de la Pensylvanie, ils sont assis par terre avec un bâton à la main sur lequel ils font une entaille à chaque question du Gouverneur. Quelques jours après ils reviennent porter les réponses exactement dans l'ordre suivant lequel les propositions leur ont été faites. La tradition assure que cette Terre a porté des Géans; & l'on rencontre tous les jours dans des souterreins des ossemens humains dont la grandeur monstrueuse confirme cette opinion. M. Kalm parle de jambes de quatorze pieds de long. On diroit que les hommes n'y sont pas de la même nature que les Européens. Leur corps & leur raison sont bien plutôt formés, aussi vieillissent-ils de meilleure

heure. Il n'est pas rare d'y voir des enfans répondre avec tout le bon sens d'un âge mûr ; mais il ne l'est pas moins d'y trouver des vieillards octogénaires. Cette derniere observation ne porte que sur les Colons : car les anciens habitans parviennent à une extrême vieillesse, beaucoup moins pourtant depuis qu'ils boivent des liqueurs fortes. Les Européens y dégénerent sensiblement. Dans la derniere guerre, l'on observa que les enfans des Européens nés en Amérique n'étoient pas en état de supporter les fatigues de la guerre & le changement de climat comme ceux qui avoient été élevés en Europe. Dès l'âge de trente ans les femmes y cessent d'être fécondes.

Le bois de la Pensylvanie n'est pas d'une longue durée. Les vaisseaux de ce pays ne sont pas comparables pour la bonté à ceux d'Europe. C'est une une espe e de prodige qu'un navire Américain serve douze ans ; il y en a qui ne vont pas jusqu'à six, soit par le vice des matériaux, soit par la faute des Constructeurs qui employent

presque toujours du bois neuf. Un chêne de huit ans, de douze au plus, avec la plus belle apparence, est tout pourri au-dedans & friable comme une motte de terre légere. Quantité de plantes de l'Amérique Septentrionale fleurissent beaucoup plus tard qu'en Europe, quoique sous le même climat. Les Européens trouverent ces contrées toutes couvertes de forêts. Les naturels du pays qui se nourrissoient de poissons & de gibier, ne s'occupoient point à cultiver la terre. La nature livrée à elle-même entassoit sans cesse les uns sur les autres les fruits de sa fécondité. Les végétaux dominés par des hautes futayes étoient des plantes sauvages accoutumées à produire lentement sous l'ombre des grands arbres. Les feuilles dont l'Automne dépouille les bois couvrent la terre à la hauteur de plus de quatre doigts. Elles sont longtems à se corrompre, & arrêtent les plantes, qui ne sauroient percer l'épaisseur de leurs couches. Peut-être ces plantes, accoutumées à une végétation tardive, n'ont-elles pas

pu encore avec le secours de la culture vaincre une habitude de tant de siecles.

Il n'est peut-être aucun lieu de la terre où l'on ne trouve de ces monumens maritimes que les Philosophes modernes cessent de regarder comme des médailles du déluge, persuadés que la mer n'a pu faire que lentement & avec ordre un pareil dépôt. Dans le Nord de l'Amérique, on trouve de tous les côtés, jusques sur les montagnes, à trois cens milles de la mer, des huîtres & des moules, & sur la surface & dans les entrailles de la terre. Des amas de coquillages liés ensemble par un ciment pierreux composent la substance de plusieurs montagnes. Il n'est jamais arrivé à la Virginie, au Maryland, dans la Pensylvanie & à la Nouvelle-York de creuser à une certaine profondeur sans rencontrer de pareilles dépouilles. M. Kalm juge que certaines montagnes aujourd'hui fort éloignées de la mer lui ont autrefois servi de barriere, sur ce que jusqu'à une certaine hauteur elles sont coupées perpendiculairement d'une

maniere uniforme, tandis qu'au-dessus elles sont hérissées & escarpées irrégulierement. La tradition des Sauvages s'accorde avec cette conjecture. Les eaux courantes éprouvent aussi une diminution sensible ; des moulins construits depuis soixante ans sur les bords des fleuves, ne peuvent aller aujourd'hui qu'après des pluyes abondantes. La destruction des forêts qui laisse le pays à découvert en est peut-être la cause. Le sable que la mer dépose sur ses rives doit nécessairement les élever.

Burnet prétendoit que le plan de l'Ecliptique avoit été dérangé lors du déluge ; parmi les différentes raisons qu'il apportoit pour fonder cette conjecture, il citoit les os qu'on trouve sous terre en Sybérie, & que l'on prend pour des os d'éléphant. Un Naturaliste Américain soutint à M. Kalm la même opinion, fondé sur ce que les coquillages pétrifiés sur les montagnes du Nord ne se rencontrent pas dans les mers opposées à la même latitude ; & qu'en suivant les côtes vers le Sud, on en retrouve à la fin vers

la Caroline. M. Kalm attribue ces phénomenes à la révolution du déluge.

Une des plantes les plus remarquables de ces contrées ; c'est l'*Arbre empoisonné*, que M. Linnæus appelle *Rhus vernix.* Quand on y fait une incision entre l'écorce & le bois, il en coule une liqueur jaunâtre d'une odeur desagréable. Il y a des personnes qui peuvent sans le moindre danger, tailler, peler, broyer entre leurs doigts, & flairer le bois de cet arbre, & même en verser le suc sur leur peau. D'autres au contraire ne peuvent le toucher en aucune maniere, ni supporter l'odeur des mains qui l'ont manié, ni même la fumée du charbon de ce bois, sans que leur corps ne se couvre de taches, ne se gonfle d'une maniere horrible, n'éprouve des douleurs cruelles, & quelquefois même ne se hérisse de boutons pareils à ceux de la galle, ou ne se pele comme s'il avoit été brûlé. Le venin en est si puissant sur certaines personnes, qu'en s'approchant seulement de l'arbre les vapeurs empor-

tées par le vent, les gonflent sur le champ si elles viennent à les respirer. L'antidote de ce poison est du charbon de la même plante mêlé avec de la graisse. Comme cet arbre n'apporte aucun avantage connu, on commence en plusieurs endroits à le détruire.

Une des plantes qui pourroient être transplantées de l'Amérique en Europe, c'est le *sassafras*, dont l'usage est si fréquent dans la médecine. Il croît par-tout dans les champs & dans les bois. Il aime les terreins plutôt maîgres, que gras, & sur-tout sabloneux. On se sert de ses fleurs à la maniere de thé. Son écorce donne une très-belle couleur orangée que le soleil n'altere point.

Dans la Pensylvanie & dans la Nouvelle-York il ne se seme plus une aussi grande quantité de pois, depuis que des insectes qui ne sont connus que depuis quelques années sont venus y déposer leurs œufs, desquels sort un vers, qui après avoir rongé le pois sous l'enveloppe se change en papillon & s'envole. Quelque vaisseau pourroit bien apporter encore ce fléau en Europe.

L'Arbre à suif (*Myrica cerifera*) appellé en Amérique *Chandelberry-trée* ou *Bayberrybusch*, est une espece de buisson dont les bayes renferment une graisse très-bonne pour des chandelles. Il faut qu'il aime l'air de la mer, car on n'en voit point ailleurs que sur ses bords. A la fin de l'automne, on ramasse ses bayes, qui sont parvenues alors à leur maturité, & on les jette dans l'eau bouillante. La graisse se fond & surnage ; on l'écume, & on la met dans un vase à part. La couleur en est verdâtre ; lorsqu'elle est purifiée elle prend un beau vert ; ce suif est plus cher que le suif ordinaire, mais moins que la cire : en le mêlant avec le suif commun, on en forme une chandelle plus forte, qui ne coule jamais, qui jette une flamme plus belle, dure plus long-tems, & répand quand elle s'éteint une odeur plutôt agréable que rebutante. On en fait encore un savon odorant pour faire la barbe. Les Médecins le regardent comme un onguent très-bon pour les playes. Dans la Caroline, on en fait une espece de cire, qui sert com-

me la cire d'Espagne à cacheter les lettres. La racine de cet arbrisseau passe dans le pays pour un spécifique contre le mal de dents.

L'*Arbre de Castor*, ainsi appellé, parce que les castors se nourrissent de son écorce, a de merveilleuses propriétés. Il conserve sa verdure toute l'année, quand il est jeune. Ses fleurs répandent au loin une odeur très-suave. Il porte des bayes d'un beau roux dans leur maturité, & formant des grappes. Un verre de cette liqueur pris le matin est très-bon contre la toux, la phtisie, & toutes les maladies de la poitrine. Son écorce cuite dans une liqueur forte est employée très-utilement non-seulement dans les maux de poitrine, mais encore contre les douleurs intérieures, les points de côté, les inflammations. La décoction de cette écorce arrête la diarrhée ; ses boutons cuits dans l'eau guérissent les catarres ; avec du charbon de ce bois, on a fait des cures singulieres.

Les ours sont très-communs dans ce pays. Ils percent la peau au bétail,

soufflent ensuite dans la plaie, & gonflent l'animal jusqu'à ce qu'il meure. On y apprivoise divers animaux. Un habitant de la Nouvelle-Jersey avoit élevé un singe qui alloit tous les jours chercher sa nourriture dans les bois, & rentroit le soir chez son maître, quelquefois en ramenant à la maison plusieurs autres singes. Les castors & les loutres suivent leurs maîtres à la pêche, & leur remettent les poissons qu'ils prennent. On y éleve aussi des *Racoons*, espece de renards ; mais comme ils sont toujours malfaisans, peu de personnes se croyent dédommagées par leurs gentillesses, des ravages qu'ils font.

Un oiseau d'une espece singuliere est celui qu'on appelle l'*Imitateur*, parce qu'il imite parfaitement toute sorte de voix & de chants. Il est regardé comme celui des oiseaux qui chante le mieux. Il est d'une très-belle couleur ; aussi le prix en est-il fort cher.

Nous ne suivrons point M. Kalm dans les autres lieux qu'il parcourt, sur-tout dans la Nouvelle-York, la ville

la plus commerçante des Colonies Angloises. Ce voyage est très-curieux ; il est à souhaiter que l'Auteur le publie en Latin, comme il se l'est proposé, pour l'avantage commun de l'Europe. Il y a peu de nations qui ne puissent tirer de ses recherches des lumieres pour l'amélioration de leur sol.



ARTICLE V.

DES Herrn Christian-Ewald von Kleist, *sammtliche Werke. Zween theile. Berlin, bey* Christian-Friedrich Voss, 1760, *in*-8°.

« ŒUVRES divers de M. *de Kleist*, » en deux parties. A Berlin, chez » *Chrétien-Frédéric Voss*, 1760, » *in*-8°. »

CETTE édition élégante, ornée de vignettes composées, dessinées & gravées avec esprit & avec goût, est divisée en deux parties. La premiere partie contient des odes, des chansons, des idylles & des épigrammes. La seconde est composée du *Printems*, de la traduction de ce Poëme en vers italiens par M. Taglieracchi, d'un Poëme en trois chants, intitulé *Cicidés & Pachés* ; du *Mécontentement des hommes*, & de quelques morceaux de prose. Le Poëme de *Cicidés & Pachés*, ouvrage composé au milieu du tumulte des armes & de toutes les horreurs de la

guerre, a fixé particulierement notre attention, & nous avons cru devoir en présenter la traduction à nos Lecteurs.

M. de Kleist y a sans doute beaucoup trop prodigué les comparaisons, & n'y a pas mis autant d'action & de variété qu'un Poëme en exige. Mais ces taches & ces défauts se laissent à peine appercevoir; ils sont en quelque sorte absorbés par l'éclat des beautés dont tout l'ouvrage étincelle. Quelle ame que celle de M. de Kleist! quelle douceur! quelle force! quelle sensibilité! quelle élévation! mais sur-tout quel enthousiasme pour la gloire! Non; elle ne parut jamais plus grande ni plus belle aux plus ardens Républicains de la Grece & de Rome.

CICIDÉS ET PACHÉS,

Poëme en trois Chants.

CHANT PREMIER.

Je chante deux amis, qui pleins d'un noble courage se défendirent avec de petites forces contre une armée formidable d'Athéniens. O Muse

guerriere, sois favorable à mon dessein! Inspire-moi! Fais que mes vers rendent le bruit d'airain des armes, & que la grandeur de mes chants réponde à celle de l'action.

Alexandre, dont le courage avoit fait trembler l'Orient, n'étoit plus. Athenes, dominée par un vil intérêt, osa former le projet d'arracher la Thessalie à l'Empire Macédonien. Bientôt elle assembla une armée nombreuse dont Leosthene fut nommé Général. Tel qu'un torrent, enflé au retour du printems par les fontes des neiges, roule impétueusement ses flots, s'élance hors de ses rives, convertit les prairies en de vastes mers, entraîne les arbres, les pierres & les habitations; ainsi s'avançoient les légions farouches d'Athenes; elles inondoient & dévastoient la Thessalie.

Antipater (*a*) sortit de Lamia (*b*) pour combattre ses fiers ennemis en pleine campagne. Cicidés, Chef d'un petit nombre de soldats, resta dans une petite forteresse près de Lamia,

(*a*) Général d'Alexandre.
(*b*) Ville capitale de la Thessalie.

accompagné de Pachés son ami, qui lui étoit égal en vertu & en valeur.

« Macédoniens, dit Cicidés à ses cohortes, qui du haut des murs lançoient des regards furieux sur l'ennemi qui s'avançoit à grands pas, « Macédoniens, montrez désormais que » vous fûtes dignes de recevoir jadis » des ordres d'Alexandre. Du haut de » l'Olympe son esprit belliqueux contemple vos actions. Sa gloire attend » celui qui affronte la mort pour la » défense de sa patrie; l'infamie est le » partage du lâche. Ce n'est pas la » multitude, c'est le courage qui rend » les armées redoutables, c'est par la » valeur que vous avez conquis l'univers. Athenes n'est point l'univers. » Bientôt, bientôt Antipater & nous, » nous saurons la dompter. Affoibli » par nos efforts, Leosthene va succomber. Qu'il achete notre forteresse par la perte de la moitié de » son armée! O Macédoniens, songez qui vous fûtes & qui vous êtes; » combattez, & si vous tombez, combattez encore ». Il dit; un murmure semblable à celui de la mer quand la tempête commence à l'agiter parcou-

rut tous les rangs. Un guerrier dont le bras avoit jadis ensanglanté les eaux du Gange, & dont le visage couvert de cicatrices respiroit la fierté, éleva la voix & parla ainsi à Cicidés: « Les » troupes qui t'obéissent ont-elles mérité la défiance que tu leur témoignes? O Cicidés, cet esprit de valeur qui nous animoit en Asie, nous » anime encore! Le jour, la nuit nos » Guerriers ne songent qu'à la gloire; » il n'est aucun de nous qui ne se sacrifie avec transport pour le bien de » sa patrie. Ha! comme nous prêtons » une oreille attentative; comme notre indignation s'allume, lorsque le » mot de *Héros* échappe de la bouche » des Grecs! Ce nom, à ce qu'il nous » semble, n'est fait que pour les Macédoniens. Marque-nous plus de » confiance, ô Cicidés, & ne nous » parle pas d'infamie & de lâcheté: » ta troupe se défendra jusqu'au dernier homme; & si le destin m'a » choisi pour être le dernier, je combattrai jusqu'à ce que toutes mes » forces s'écoulent avec mon sang. » O mes freres, reprit Cicidés, les » Dieux savent si j'ai jamais douté de

» courage ; je m'enorgueillis plutôt » d'avoir à conduire des Guerriers tels » que vous. Je sais que le danger ne » sert qu'à vous enflammer davantage, » que la douleur rend votre vengeance encore plus terrible, & que » tous tant que nous sommes nous regardons la mort comme un garant » de l'immortalité ; bientôt, bientôt » sur ses aîles rapides la Renommée » portera d'un pôle à l'autre jusqu'à » la moindre de nos actions ; si nous » périssons en combattant, placés à » côté d'Alexandre notre Dieu, dans » les régions où brillent les fils de » Tindare, où resplendissent Persée & » Orion, nous jetterons du haut des » Cieux nos regards sur les enfans des » hommes ».

Quand les ondes de la mer, tourmentées par l'Aquilon, se confondent tantôt avec les nuées suspendues, tantôt se précipitent dans l'abîme, puis s'amoncelent & s'élancent en mugissant vers le Ciel, & que Neptune élevant sa tête du sein des flots souleve d'un bras puissant son trident redoutable, soudain la Tempête se retire dans ses grottes, & la Mer, la Terre & le

Ciel commencent à sourire : ainsi s'appaisa le noble ressentiment de la petite troupe, dès que le Général eut parlé ; son discours rendit la joie & la sérénité aux ames des combattans.

Cependant l'ennemi s'approchoit ; hommes & chevaux sortoient de la poussiere. Semblable à une campagne couronnée d'épis, une armée toute hérissée de lances, à moitié couverte par des boucliers éclatans & par des carquois qui renfermoient la mort, marchoit d'un pas égal, & vint former avec fracas un vaste cercle autour de la citadelle. D'innombrables pavillons sortirent soudain de la terre, semblables aux vagues qui roulent vers le rivage la mer soulevée par les vents, & formant une écume ondoyante.

L'ennemi ne pouvoit être atteint ni par les fleches, ni par les balistes (a) : Cicidés résolut de joindre les Atheniens pendant la nuit, & de les faire

passer des bras du sommeil dans ceux de la mort. Elle descendit du ciel, cette nuit ; Pachés prit avec lui deux cens Guerriers, & surprit à la hâte l'ennemi qu'accabloit alors un pesant sommeil.

Tel qu'un violent orage qui assaillit la forêt, renverse chêne sur chêne & se trace avec violence une route à travers la demeure touffue des Dryades ; de même la troupe de Pachés se fraye un passage à travers le camp ennemi ; elle égorge d'abord la garde endormie, puis courant de pavillon en pavillon, elle plonge l'épée & la lance dans la gorge & dans la poitrine des Athéniens, jusqu'à ce que réveillés par les cris des mourans les ennemis furieux & épouvantés courent aux armes. Cependant Pachés vole avec ses Guerriers dans le lieu où du haut de la forteresse il avoit apperçu les chariots qui avoient amené des flambeaux & des masses de soufre, de bitume, de poix & de résine, d'une main prompte il saisit un flambeau, sa troupe en fait autant ; puis l'ayant allumé au feu de la garde, ils courent tous porter la flamme

dans les tentes désertes, le feu se communique bientôt de l'une à l'autre. Dans ce tumulte effroyable chacun tâche de renverser sa maison légere. Pachés satisfait se retire dans le fort sans être poursuivi ; le matin il contemple lui-même avec un plaisir mêlé d'étonnement & d'horreur les terribles effets de son courage & de la violence de la flamme.

Leosthene ne respiroit que vengeance. A peine le poids menaçant des balistes, des catapultes (a), & des tours (b), & tout ce que la fureur a jamais inventé pour la destruction des hommes eut paru dans le camp, qu'il s'approcha de la forteresse dans des tranchées (c) & dans des couverts (d).

(a) Les catapultes étoient des machines avec lesquelles on lançoit des dards de fer, des javelots, &c.

(b) Des tours mobiles, dont les Anciens garnissoient le haut des troupes, & dont ils se servoient contre les tours des murs qui étoient défendus. *Voyez* Polybe.

(c) Les Anciens faisoient des tranchées qui ressembloient aux nôtres. *Voyez* Saint-Genié, *Art. Milit. prat.* tom. 1, pag. 82.

(d) Une sorte de cahutes mobiles, dont

Rien ne fut épargné de ce qui pouvoit y porter le danger & la mort. Le fer y tomboit comme la pluye ; des rochers énormes, lancés par les balistes se croisoient avec sifflement & ensevelissoient le malheureux qui en étoit atteint. La voûte des cieux retentissoit des cris des assaillans, comme elle retentit du mugissement confus des vents orageux, comme les forêts de la Lybie retentissent, lorsque dans la poursuite de leur proie le lion, le léopard, le lynx & le tygre confondent leurs affreux rugissemens. Cicidés calme comme un Dieu, & aussi terrible, lançoit la mort sous diverses formes sur l'ennemi. Un déluge de pierres tomba sur l'elite de tes troupes, ô Leosthene ! le redoutable catapulte avec ses javelots & ses traits semblables aux rayons de l'éclair, perçoit l'armure & l'homme.

Une moisson de morts & de mourans étoit dispersée dans les campagnes. En vain les passe-murs & les tours

les toits plats, mais forts, mettoient les Assiégeans à l'abri des pierres. *Voyez* Lipsii. Poliorc. *Lib.* 1, *Dial.* 9.

s'approchoient de la forteresse ; envain les béliers menaçoient de faire écrouler le mur dans ses fondemens ; en vain des phalanges furieuses formoient des tours en s'élevant sur des boucliers (*a*). L'orage qui partoit du fort exterminoit l'ennemi. C'est ainsi que Jupiter écrasa les Géans forcenés, lorsque déclarant au Ciel une guerre impie, ils entasserent montagne sur montagne ; sa foudre les en précipita ; la troupe furieuse ne fut plus qu'un tas de cadavres sanglans & brûlés qui mesuroient la hauteur des montagnes bouleversées ! . . . . .

Cependant Cicidés ne laissa pas de perdre bien des Guerriers : une fleche perça le vaillant Parmeon (*b*) ; ô toi qui fus si grand dans toutes les parties de l'art de la guerre, tu péris aussi, brave Simotes ! Un quartier de rocher

(*a*) C'est la *Testudo militaris* des Romains. Des colonnes fermées mettoient leurs boucliers sur leurs têtes. D'autres colonnes montoient sur ce toît de boucliers, & de-là sautoient sur les murs.

(*b*) Les Macédoniens ici nommés étoient de vieux Officiers d'Alexandre.

fracassa les deux jambes de l'indomptable Zelon, qui par son courage & sa présence d'esprit valoit lui seul une armée. Il vécut encore long-tems ; ô vie cruelle ! mais plein de courage il renfermoit en lui-même sa douleur. Son ami l'ayant trouvé luttant contre la mort, poussa un profond soupir, joignit ses mains, porta ses regards vers le ciel, puis les laissant tomber sur le malheureux Zelon, il voulut le soulager . . . . . « Ami, tes secours sont » superflus ! termine ma vie déplora- » ble. O toi pour qui seul je la regret- » te, dit Zelon ». Mais son ami versa des larmes & le quitta. « Quoi tu m'a- » bandonnes aussi ? s'écrie Zelon ; ô » toi qui fus le plus fidele de mes » amis ! tu veux donc que je succom- » be à ma douleur & à ma foiblesse, » que je me lamente, & qu'après » avoir vécu en héros, je meure com- » me une femme ? Vas cruel ! ne te » vante pas de m'avoir jamais aimé ».... L'ami revient sur ses pas, il se précipite sur le blessé, il colle ses levres sur les siennes, & reste long-tems immobile, tandis que Zelon souffre des douleurs infernales ; puis, en détour-

nant ses yeux, il pose son arc sur la poitrine de son malheureux ami ; la fleche passe au-travers du cœur de Zelon, & termine son supplice. Le généreux meurtrier, jette des cris perçans, & vole aux remparts pour sacrifier une vie qu'il ne peut plus supporter.

CHANT II.

LEOSTHENE voyant que la forteresse ne pouvoit être emportée d'assaut, ordonna qu'elle fût embrasée. Soudain les balistes, au lieu de pierres, y lancerent des masses de feu...... Tel que le Vésuve lorsqu'il vomit dans les airs ses entrailles brûlantes, & qu'il inonde les campagnes voisines de flots enflammés & dévorans ; tel un déluge de feux forme dans la citadelle une mer enflammée où surnagent l'épouvante & la mort. Tantôt la flamme tonne dans l'intérieur de la forteresse, comme dans les entrailles des enfers ; tantôt elle s'élance du haut du toît en gros tourbillons. Les édifices ne sont déja plus qu'un vaste brasier, ils s'écroulent comme un rocher frappé de la foudre. La terre tremble ; l'espace immense

des cieux retentit au loin. Cependant l'ennemi s'avançoit toujours, animé d'une nouvelle rage, & pensoit qu'il alloit enfin triompher du courage Macédonien. . . . . mais il n'en triompha pas. Cicidés & Pachés resterent toujours les mêmes. Ils répandent une nuée de traits sur les Athéniens; ils encouragent leurs soldats; ils volent où le danger est plus grand; ils se jettent des regards satisfaits toutes les fois qu'ils se rencontrent. Leur bouche se taisoit, mais leurs yeux parloient & sembloient se dire : l'immortalité est notre partage ! . . . . Cependant l'amitié se peignoit aussi dans leurs regards, & il paroissoit incertain si c'étoit la magnanimité ou la tendresse qui dominoit dans le cœur de ces deux amis. Ils se pressoient les mains, puis ils voloient où les appelloit la gloire.... La même intrépidité animoit toute leur petite armée. Voyoit-on tomber son ami : aussi-tôt couloit un torrent de larmes; mais le desir de le venger ne tardoit pas à donner encore plus de ressort au courage.

Enfin, Cicidés, épuisé de lassitude & échauffé par le combat & par l'em-

brasement, fut attaqué d'une soif dévorante; depuis long-tems il luttoit contre la défaillance. Toute boisson manquoit. Les eaux de la forteresse étoient ensevelies sous mille ruines. O Pachés, dit-il d'une voix foible, je me meurs; déja mes yeux s'obscurcissent; la soif me donne la mort, ce n'est point Leosthene.... Son ami, plus consterné que lui, pâlit & courut puiser dans son casque du sang des Soldats qui venoient d'être tués; il l'apporte à Cicidés, en lui disant: bois! Cicidés but, & s'écria en frissonnant: ô Dieux! à quelles affreuses extrémités réduisez-vous les misérables humains!..Cependant il reprit ses forces, & la sérénité se répandit encore sur son visage. C'est ainsi qu'après la rosée de la nuit les fleurs brûlées par les rayons enflammés du soleil, & prêtes à parsemer le verger, de la parure de leurs feuilles, élevent orgueilleusement leurs têtes, & brillent comme l'étoile du matin qui les contemple.... Le magnanime Cicidés reprit ses forces & vola aux remparts où tout ce qui lui restoit de Guerriers combattoit avec la plus grande vigueur. Il n'y arriva

pas! Une fleche vola par-dessus le mur éboulé & atteignit le héros..... Ah! souvenir affreux! Faut-il que ceux qui pour le bonheur de la terre mériteroient de vivre éternellement tombent victimes de la mort!.... Le trait atteignit Cicidés dans le dos & lui perça la poitrine. Il tomba sur le visage. Privé de sentiment il resta long-tems dans cette posture..... Enfin il revint à lui, il voulut se soulever, mais les forces lui manquerent..... Pachés survint & trouva son ami qui nageoit dans son sang. O qui pourroit décrire la douleur de cet ami généreux! Il se tint immobile auprès de lui..... C'est ainsi que l'onde s'engourdit dans l'hyver, lorsque l'âpre aquilon commence à mugir, & que son souffle glacé la touche. O mon ami, dit Cicidés, arrache-moi cette fleche, & tourne-moi de l'autre côté! La mort n'a rien d'affreux pour moi; mais au nom de ma gloire change ma situation, elle pourroit faire penser que je n'ai pas montré la poitrine à l'ennemi. Ne permets pas qu'après avoir consacré tous les momens de ma vie à l'honneur & à la vertu, je la termine

avec le soupçon de la honte & de l'ignominie. Pachés arrache la fleche (*a*); le sang coule après le fer comme l'eau jaillit d'une source. Les yeux inondés de larmes, il embrasse son ami, & il le retourne. Je te rends graces, dit Cicidés..... adieu pour jamais!..... & il expira. Le supplice de mille mourans n'est rien en comparaison de la douleur que ressentit Pachés. Il ne croit plus exister qu'à demi, il pousse des cris douloureux, il erre de tout côté en jetant des regards farouches; les Soldats consternés joignent leurs cris à ceux de Pachés. Leur fureur redouble, jamais ils ne lancerent plus de traits. Bientôt toute la campagne est couverte de sang & de cadavres.

CHANT III.

L'ENNEMI n'appercevant plus Cicidés qu'il étoit aisé de reconnoître à l'aigrette de son casque, se douta qu'il n'étoit plus, & pensa qu'en faisant sommer la citadelle il alloit y entrer en triom-

(*a*) Les Anciens avoient plusieurs sortes de fleches; entre autres ils en avoient qui n'étoient pas garnies de crampons, & que par conséquent il étoit aisé d'arracher. *V.* Lips.

phe. Un Hérault fut envoyé ; son coursier étoit fier comme lui ; il paroissoit dédaigner la terre ; à peine la touchoit-il de ses pieds légers ; il hennit au son de la trompette, & défioit au combat comme son maître.

O vous, dit le Hérault, en s'approchant du rempart, vous que les efforts de nos armes ont épargnés jusqu'à présent, Leosthene vous offre la vie, si vous vous rendez à lui ! Votre courage n'est que de la témérité... Jettez les yeux autour de vous ! Voyez quelle nombreuse armée vous tient encore enfermés ! Voyez ses piques qui s'élevent tout à l'entour comme les épis dans la campagne ! Votre valeur vous deviendra funeste, si vous combattez plus long-tems. Que votre fureur cede une fois à la raison, & rendez les murs de votre citadelle déserte à une armée puissante qui vous admire, mais qui ne vous craint pas. Acceptez la grace que Leosthene vous accorde, ou vous aurez choisi la mort.

Il y a long-tems que notre choix est fait, répondit Pachés, (la gravité & la majesté étoient empreintes sur son visage) la mort est pour nous le

bien suprême, si elle peut servir au bien de la patrie & elle y servira. La honte sera le fruit de l'orgueil & de la cupidité d'Athenes ! Pourquoi ne nous fîtes vous point la guerre autrefois lors qu'Alexandre régnoit encore sur nous ? Croyez-vous que notre courage soit enseveli dans sa tombe ? Et si vous le croyez, est-il généreux d'attaquer notre foiblesse ?.... Mais non ; l'esprit de ce héros anime encore tous ses Guerriers, & vos têtes vont l'éprouver.... La mort de Cicidés n'a point abattu nos ames ; la joie a disparu avec lui, mais tout notre courage reste. Ce n'est pas vous, ce n'est point la mort que nous craignons, ce n'est que l'ignominie.

A peine le Hérault eut-il apporté cette réponse à Leosthene, que tout se prépara pour l'attaque autour de la forteresse. Lorsque les vents déchaînés sortent de l'antre d'Eole, & qu'ils assaillissent la forêt, on voit les sommets des arbres s'incliner vers la terre ; le tumulte & le fracas regnent partout & redoublent à chaque instant ; un sourd mugissement sort de la bouche des cavernes ; un bruit confus

remplit la vaste circonférence des cieux : ainsi se réveille, frémit & s'agite l'armée d'Athenes. Les tours, les balistes, les catapultes & les beliers, tout s'émeut & s'approche de la forteresse.

De son côté Pachés n'épargne rien pour faire une défense vigoureuse. Les traits & les pierres abattoient l'Athénien comme la grêle abat les foibles épis. Les tygres sont moins terribles lorsqu'on les excite à la fureur, que ne l'étoit alors Pachés & ses Guerriers. Mais la garnison étoit foible, & l'assaut étoit général. Repoussé d'un côté, l'ennemi surmontoit le mur de l'autre. La citadelle fut inondée, & devint la proye de la mort. C'est ainsi que l'onde de la mer engloutit après le reflux le rivage & tout ce qui l'embellissoit : les fleurs venoient de s'y étaler, la destruction y regne au milieu des flots.

Tu péris, ô Pachés, ainsi que tes Guerriers qui n'avoient jamais connu la crainte ! Leosthene le trouva étendu percé de coups ; il le reconnut à son armure. Accompagné de ses Guerriers rangés autour de lui & appuyés sur leurs lances il regarda long-tems ce

héros, quelques larmes tomberent de ses yeux. Il apperçut encore l'héroïsme dans les traits de son visage terni. Puis il voulut voir Cicidés, mais il le chercha long-tems en vain. Enfin ayant remarqué un tapis étendu sur la terre, il le souleva ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit se lever un Macédonien qui étoit couché sous le tapis à côté de Cicidés. Que fais-tu près de ce héros, lui demanda Leosthene ? Il étoit mon maître, repartit-il, il étoit mon pere ; je lui restai fidele tant qu'il vécut, cesserai-je de l'être après sa mort ? Cruel ! vous me l'avez ravi, arrachez-moi donc aussi la vie... A ces mots un torrent de larmes inonda son visage. Leosthene n'ôta point la vie à ce fidele Ecuyer, mais il vanta sa rare fidélité ; il tâcha de le consoler & le combla de présens. Ensuite il contempla Cicidés ; il croyoit voir encore sa grande ame dans les traits de son visage ; il le pleura, il fit renfermer dans une urne les cendres de ces deux amis, & leur dressa un superbe monument, puis il se retira soudain à Athenes. Son armée se trouvoit tellement affoi-

blie, qu'il ne ſongea plus à combattre Antipater dans une bataille.

C'eſt ainſi que par le courage de deux amis, la ruine de la patrie fut détournée.

Couronnez de fleurs la tombe de mes héros, & plantez tout autour des boſquets de laurier, ô vous dont l'ame généreuſe brûle du deſir de la véritable gloire! Combattez, mourez pour votre patrie, & méritez à jamais la vénération de tous les hommes...Cette mort généreuſe eſt l'unique objet de mes vœux (*a*), *&c.*

(*a*) Hélas! ils ont été remplis. Nous renvoyons nos Lecteurs à la vie que nous avons donnée de ce Poëte célebre que nous appellerions volontiers *l'Alcée de l'Allemagne*.



ARTICLE VI.

Joannis-Mariæ Lampredi *S. Th. D. Florentinæ & Cortonenſis Academiæ Socii, de licentiâ in hoſtem Liber ſingularis, in quo* Samuelis Loccell *de infinitâ licentiâ in hoſtem exponitur & confutatur. Acceſſit de Majeſtate Principis ad Legem conſtituendam omninò neceſſariâ Oratio, quam habuit in ſacrâ Florentinâ Academiâ poſtridie Kal. Martias ann.* 1759. *Florentiæ, anno* 1761. *Excudebant imperiales Typographi.*

« *DES Droits de l'hoſtilité*, diſſertation dans laquelle on réfute l'opinion de *Cocceius*; avec un Diſcours ſur la Majeſté néceſſaire au Prince pour la légiſlation, prononcé à l'Académie de Florence, *&c.* Par M. *J. M. Lampredi*, des Académies de Florence & de Cortone. A Florence, de l'Imp. imp. »

CES deux opuſcules forment enſemble un volume *in*-4°. de 131 pages, ſans la dédicace, que M. Lam-

predi a adreſſée à Monſieur le Comte de Firmian, comme un hommage dû à ſa naiſſance, à ſes dignités, & plus encore à ſa profonde érudition & à ſon amour pour les gens de Lettres.

Le premier de ces deux ouvrages convient très-bien aux circonſtances où ſe trouve aujourd'hui l'Europe attentive aux malheurs que les armes répandent dans toute l'Allemagne. Peut être quelqu'une des Puiſſances belligerantes a-t-elle paru à M. Lampredi ſortir dans certaines occaſions des bornes que le droit de la guerre preſcrit aux armes; & ce motif l'aura déterminé à combattre une opinion dangereuſe, preſque généralement adoptée dans le fond du Nord, défendue dans les écrits politiques par les Savans, & malheureuſement ſuivie dans la pratique par les Généraux & les Monarques. Suivant Cocceius, *le droit naturel permet de faire à l'ennemi tout le mal poſſible, tant dans ſa perſonne que dans ſes biens.* Comment. ad Grot. lib. 3, pag. 546. Avant de réfuter ce ſentiment, l'Auteur expoſe en forme de prolégomenes les motifs de ſon travail. Les principes de droits de l'hoſtilité ne lui ont pas paru

nettement développés juſqu'aujourd'hui dans aucun ouvrage; & il faut avouer que ſon obſervation eſt aſſez juſte. Un grand nombre d'Ecrivains ont traité du droit de la guerre, mais il en eſt bien peu qui ayent ſu diſtinguer les droits divers qui naiſſent de l'honnête, de l'utile & du juſte. M. Lampredi penſe que les queſtions de droit public ne peuvent être réduites à une rigoureuſe démonſtration, ſi l'on ne ſépare exactement la morale, la politique & le pur droit de nature; ce que la plûpart des Maîtres de droit public n'ont point fait juſqu'à préſent. Entrons dans le fond de l'ouvrage.

La défenſe néceſſaire, preſcrite par la nature, eſt le fondement & l'origine des droits de l'*hoſtilité*. Lorſqu'une nation réduit une autre nation à ne pouvoir défendre ſes vrais droits qu'avec les armes, alors commence l'état de guerre juſte. Toute guerre juſte doit donc être défenſive, & l'on ne pourra tirer les armes que pour une injure reçue, pour repouſſer un péril imminent & juſtement redouté. Sur ce principe de la défenſe néceſſaire, il n'y aura dans la guerre d'actions licites & juſtes, que

les actions sans lesquelles une nation ne pourroit absolument se défendre. Cette regle, très-simple, déduite des loix de la nature, servira à marquer les limites au-delà desquelles il n'est pas permis à l'épée de nuire à l'ennemi; mais comme il est impossible de l'adapter à tous les cas qui se rencontrent dans la confusion des armes, il suffit de l'établir pour le cours général de la guerre; il faudra, dans les circonstances particulieres, en laisser l'application à la conscience des Belligerans, ausquels il sera aisé de fixer jusqu'où va le droit de l'offense, d'après le principe simple & unique qui doit la diriger.

De-là l'Auteur passe à l'examen des opinions des autres Jurispublicistes sur ce sujet, & il commence par la réfutation des raisons de Cocceïus. Ce Jurisconsulte, avant de parler du droit d'un ennemi contre son ennemi, établit comme un axiome, que *lorsque l'ennemi paroît* à notre société *avoir allumé injustement la guerre, toutes les violences, les ravages, &c. sont autant de délits dignes d'une peine illimitée.* Ce droit de pousser la punition à l'infini,

il l'étend à ceux qui se sont rendus, aux supplians, aux prisonniers, à ceux mêmes qui sont dans les fers, parce, dit-il, qu'ils sont soumis au jugement de *notre société*, qui peut punir en eux la coulpe permanente des délits passés. Le sage & humain M. Lampredi rejette la supposition, comme gratuite & nullement fondée en raison; les nations, dit-il, sont entr'elles dans l'état de nature, & par-là elles n'ont point de supérieur, c'est donc à elles seules ou à leurs représentans à juger du tems & des raisons de prendre les armes sans que d'autres ayent le droit de s'en mêler. Ainsi chacun doit suspendre son jugement sur la justice de la cause de la guerre, jusqu'à ce que le souverain arbitre des armes porte lui-même le sien, & y imprime le sceau de la derniere victoire. Tous les actes de chaque Puissance belligerante doivent être réputés justes, non pas qu'ils puissent l'être en effet, mais parce que chacune peut avoir un juste motif de prendre les armes: la bonne foi suffit pour déterminer la justice de ce motif. M. Lampredi répond ici fort au long à Cocceius, qui prétend qu'on ne peut

pas supposer que deux nations prennent les armes de bonne foi, dans une intime persuasion qu'elles en ont une cause légitime. La réponse est tranchante & décisive. M. Cocceius dit qu'une nation a le droit de punir par les armes les injustices d'un autre. Son adversaire démontre qu'entre nation & nation il ne sauroit y avoir de punition proprement dite. La peine ne peut être infligée que par un supérieur, & avec connoissance de cause, ce qui ne se rencontre point entre personnes égales: cette vérité est prouvée par les meilleures raisons, & appuyée sur les plus fortes autorités. Enfin, pour ne laisser aucune ressource au défenseur du droit de punir, M. Lampredi l'attaque & l'accable avec ses propres principes. Sa réponse se réduit à ces propositions:

La fin de la peine, c'est la réparation.

La réparation se fait par le talion.

Le Talion porte sur l'estimation du délit.

Cette estimation ne peut se faire que par un supérieur.

Il n'y a point de supérieur dans l'état de nature.

Les nations sont entr'elles dans l'état de nature.

Donc entre les nations il n'y a point lieu à la peine.

Cocceius tire une conséquence toute opposée, & il tombe dans une contradiction. Il reste donc qu'il n'y a pas de maxime plus saine qui puisse servir de fondement aux *droits de l'hostilité* que la *défense nécessaire.* Après avoir considéré les peuples en guerre comme des personnes morales, M. Lampredi sépare les Sujets d'avec les Princes, & il fait voir que les maximes de Cocceius ne peuvent avoir lieu, même relativement à ces derniers; parce qu'obligés par devoir à suivre le jugement de la Majesté à laquelle ils se sont soumis, ils ne doivent & ne peuvent savoir si les guerre qu'ils entreprennent sont justes, de sorte que ne commettant en action aucun mal délibéré, ils ne doivent point être soumis à la peine. L'Auteur marque les exceptions que souffre ce principe, & il applique la regle sur le *droit d'hostilité*, aux évenemens généraux de la guerre. Après avoir parcouru divers objets, il examine la fa-

meuse question, *si on peut se défaire d'un ennemi par le poison ou par le meurtre*: Quoiqu'il semble laisser la question indécise & se borner à rapporter les raisons des deux partis, on voit bien par l'exposition même de ses raisons & par son principe de la défense nécessaire, qu'il y a des cas où il inclineroit à permettre d'avoir recours à ces voies extraordinaires. En adaptant son principe au droit de l'ennemi sur les prisonniers, les otages, &c. il ne perd jamais de vue les sophismes de Cocceius: il termine son ouvrage par un court examen des droits du vainqueur.

Dans la seconde dissertation, M. Lampredi entreprend de prouver que des Loix proprement dites ne peuvent émaner que d'un supérieur. Il est difficile de résister à cette vérité; beaucoup d'Auteurs ne sont pas entrés dans l'examen de cette proposition: vrai axiome en droit public. M. Lampredi rappellant la matiere à ses principes, recherche à quels signes on reconnoît ce qui peut prendre le nom de Loi, & il établit à la fin que la Loi proprement dite n'est autre chose qu'une certaine regle de nos actions prescrite & promul-

gée par un supérieur; il releve ceux qui ont confondu le pacte avec la Loi. Cette erreur vient de certains Grecs, qui vivans dans des Démocraties, où ils voyoient les Loix s'établir par le consentement commun, écrivirent que les Loix étoient des *pactes publics*. On nomme parmi ces Auteurs Aristote, Démosthene, Socrate, Denys d'Halycarnasse, & tant d'autres qui ont suivi sans examen l'opinion des Grecs. Il est facile, dit M. Lampredi, de reconnoître même dans les Républiques démocratiques, le supérieur qui fait les Loix; chacun de ceux qui dans les assemblées publiques donne son consentement à l'institution de la Loi, est sujet, & le corps de Citoyens est souverain. Tous ces *vœux* ne sont autre chose que la maniere dont la majesté s'exerce & se déploye. Le principe, qu'il n'y a point de Loi sans supérieur, fait tomber le *droit volontaire* des nations, introduit par Grotius comme une vraie Loi, & soutenu par tant d'Ecrivains. Une partie de la dissertation roule sur ce prétendu droit, que M. Lampredi combat & pulvérise. Le dernier

paragraphe mérite d'être lu avec attention, pour qu'une bonne fois on puisse réduire la science du Droit public à de vraies démonstrations. Il paroît que l'on distingue fort bien aujourd'hui dans Grotius l'érudition d'avec la science. Graces à M. Lampredi, la vérité que M. Wolff avoit enseignée à l'Allemagne, & que M. Vatel a répandue avec tant de succès en Hollande, commence à s'introduire en Italie.



ARTICLE VII.

MISCELLANEOUS Pieces, in two volumes. London, for R. & J. Dodsley, 1761.

« MÊLANGES Littéraires, en deux » volumes. A Londres, chez *R. & J.* » *Dodsley*, 1761. »

L'Auteur de ces mêlanges est M. Jenyns. Ils contiennent des Poëmes, des Traductions, des Essais en prose. Ces différens morceaux sont peu susceptibles d'extraits; nous ferons mieux connoître le mérite & le caractere de l'Auteur par la traduction de quelques Pensées détachées qui terminent l'ouvrage.

Il n'y a point de sots qui ne soient assez sages pour s'ennuyer bientôt d'eux-mêmes; & comme ils ne peuvent supporter la solitude, ils fatiguent de leur société ceux qui ont le malheur de les connoître.

Les hommes qui sont extrêmement civils sont rarement sociables, parce

que la société leur donne plus d'embarras que de plaisir.

Si les hommes deviennent plus avares en devenant plus vieux, ce n'est pas que l'amour des richesses croisse avec l'âge, c'est que leurs autres passions s'affoiblissent; ils n'aiment pas davantage l'argent, mais ils ont moins de tentations pour le dépenser. Le goût des plaisirs s'est émoussé par la satiété; l'ambition, par les mauvais succès; la prodigalité, par l'expérience; & la générosité, par l'ingratitude.

A mesure que nous vieillissons, chaque année nous paroît plus courte que la précédente : en voici, je crois, la raison. Toutes les idées que nous avons du tems dérivent de la portion de l'espace dans laquelle nous avons existé; cette portion est donc la regle sur laquelle nous le mesurons : or, comme cette mesure s'étend à proportion que nous avons vécu, chaque période doit nous paroître plus court. Ainsi lorsque nous avons vécu dix ans, une année est la dixieme partie de la durée de notre existence; mais lorsque nous avons vécu dix-huit ans, une année n'en est plus que la dix-huitieme partie.

L'honneur n'est qu'une espece fictive d'honnêteté; supplément vil, mais nécessaire de la vertu, dans les sociétés où elle n'existe plus; c'est une sorte de papier de crédit, que l'on reçoit dans le commerce parce qu'il n'y a pas assez d'or.

Les femmes ne sont certainement point inférieures aux hommes en résolution, & le sont peut-être beaucoup moins en courage qu'on ne croit; si on en juge autrement, c'est que les femmes exagerent leur timidité, & que les hommes cachent la leur.

Les opinions des hommes procedent bien plus souvent de leurs actions que leurs actions ne procedent de leurs opinions. Ils commencent par agir, & ils n'ont pas de peine à concilier ensuite leurs principes avec leur conduite; aussi trouverions-nous un grand nombre de personnes qu'aucun avantage particulier ne pourroit engager à faire une chose qu'elles regarderoient comme injuste; mais dans ce grand nombre il en est peu qui se persuadent aisément qu'une chose soit injuste, qui leur procure du plaisir ou du profit.

Si tous les hommes étoient honnêtes,

le monde iroit bien mieux qu'il ne va; mais si tous les hommes étoient éclairés, il n'iroit point du tout : tant l'honnêteté est préferable à la science.

Beaucoup d'esprit & peu de jugement, c'est le plus mauvais présent que la nature puisse faire à une créature humaine; celui qui joint à beaucoup d'esprit beaucoup de sens, doit devenir un grand homme. Celui qui n'a qu'une médiocre portion d'esprit & de jugement, peut encore être un homme honnête, utile & heureux; mais celui qui avec beaucoup d'esprit n'aura que peu de raison, ne peut être que dangereux pour lui-même & pour les autres.

Le mépris parmi les hommes, semblable à l'action & à la réaction dans les corps solides, est toujours en raison réciproque. Méprisez une société, & vous en serez méprisé. Un homme d'esprit ne méprise pas plus les sots que les sots ne le méprisent : les filles publiques & les filoux rendent bien aux honnêtes gens tout le mépris que ceux-ci ont pour eux.

Nos ressentimens & nos affections sont ordinairement les principaux obstacles qui nous ferment la route des

richesses & de la grandeur. Celui qui sait se débarrasser du sentiment des injures & des bienfaits, ne peut guere manquer d'avancer dans les routes obliques de la fortune & de l'ambition, avec beaucoup de rapidité & de succès.

C'eux qu'une fortune héréditaire a mis en état de vivre dans l'oisiveté sont enclins à voir avec envie les richesses qui sont le fruit du travail, & à regarder avec indignation les moyens injustes par lesquels elles sont acquises dans la plûpart des professions. Ils ne pensent pas que c'est à ces moyens, tout injustes qu'ils sont, qu'ils doivent eux-mêmes l'aisance & la liberté dont ils jouissent. Car telle est la nature de l'homme, que dans ce mouvement général qu'excite la soif de l'or & du pouvoir, ceux qui ne peuvent réussir par adresse ont recours à la violence; c'est-à-dire que s'ils ne trouvent pas des moyens ingénieux & autorisés pour se dévorer mutuellement, ils y employent le fer & la flamme.

Celui qui ne veut pas être un peu dupé sera beaucoup censuré, & par-là n'exposera pas moins sa fortune que

sa réputation. Notre premiere leçon en économie devroit donc être d'apprendre jusqu'où nous devons permettre qu'on nous trompe, proportionnément à l'état & à la fortune dont nous jouissons.

Il n'y a point de qualités morales plus essentiellement différentes que l'orgueil & la vanité, que l'on confond cependant assez communément. L'homme orgueilleux a la plus haute idée de lui-même ; l'homme vain voudroit l'inspirer aux autres ; l'orgueilleux croit que l'admiration lui est dûe ; le vain aime mieux l'obtenir que la mériter ; l'orgueilleux veut forcer le respect par un air de dignité ; le vain sollicite les applaudissemens par de petits artifices. Ainsi l'orgueil rend les hommes desagréables, & la vanité les rend ridicules.

Tout homme qui a l'air d'avoir beaucoup de finesse doit réellement en avoir fort peu ; car s'il en avoit beaucoup, il en auroit assez pour le cacher.

Le vice de l'ingratitude n'est pas aussi fréquent qu'on le dit communément ; car les exemples de services réels & désintéressés sont fort rares.

Quiconque voudra tromper la mul-

titude ne doit pas désespérer de lui faire croire tout ce qu'il voudra, excepté la vérité.

La réputation de générosité s'acquiert plus fréquemment par la profusion que par la charité, c'est-à-dire en donnant son argent en dupe, qu'en l'employant à de bonnes actions.

Les Moralistes, comme les Peintres, sont sujets à deux défauts. Les uns font de beaux portraits qui ne ressemblent point ; les autres font des portraits ressemblans qui sont plus laids que les originaux.

Il est rare que les avis soient donnés avec bonne intention, soient reçus avec plaisir & produisent aucun fruit. Ils sont rarement bien reçus, parce qu'ils supposent une supériorité de raison dans celui qui les donne ; & celui-ci n'a guere d'autre intention en les donnant, que de montrer cette supériorité. Ils ne sont profitables ni à celui qui les donne, parce qu'ils font naître plus souvent la haine que l'amitié ; ni à celui qui les reçoit, parce qu'il est rare qu'un homme qui n'est pas assez éclairé pour voir le bien sans deman-

der conseil, le soit assez pour distinguer un bon conseil.

Celui qui ne change jamais de principes doit être souvent forcé de changer de parti (*a*).

La liberté est un mot bien imposant ; mais la plûpart de ceux qui l'employent n'entendent par-là que la liberté d'opprimer les autres & de se soustraire eux-mêmes à toute autorité.

Comme la propriété produit toujours le pouvoir, le pouvoir peut toujours se convertir en propriété : ainsi l'on peut démontrer que la corruption des Parlemens doit toujours s'accroître en même proportion que leur pouvoir, & ne peut s'affoiblir que par la diminution de leur importance. Quelle est donc l'absurdité de ceux qui travaillent en même tems à accroître la liberté & à détruire la corruption, c'est-à-dire à donner aux hommes plus de

(*a*) On entend ici les partis politiques, tels que les Whigs & les Torys, qui en conservant les mêmes dénominations, ont eu successivement des principes tout-à-fait opposés.

pouvoir

pouvoir à *porter au marché* & à les empêcher en même tems de le vendre.

Le soin principal d'un Gouvernement, comme celui d'une Nourrice (*a*), doit être d'empêcher ceux qui sont confiés à ses soins de se nuire à eux-mêmes. Les hommes sont des enfans toujours cherchant à se faire du mal & toujours irrités contre ceux qui les empêchent de s'en faire.

Nous n'avons pas besoin de parcourir le monde pour apprendre à connoître la nature humaine & les principes des Gouvernemens. Avec de la sagacité & de l'attention, on peut acquérir cette connoissance sans sortir des bornes étroites d'une paroisse. La plus chétive corporation est animée des mêmes intérêts, remuée par les mêmes ressorts que le plus auguste Sénat. La conduite du drame est la même ;

(*a*) L'Auteur a peut-être voulu dire une *Garde-malade* ; la comparaison d'une Nourrice m'a paru plus agréable & aussi juste : au reste le même mot anglois *Nurse* exprime également une Nourrice & une Garde-malade : est-ce que les Anglois regarderoient les enfans comme des malades, ou plutôt les malades comme des enfans ?

G

toute la différence conſiſte dans l'adreſſe & la dignité des Acteurs.

Il y a ſans doute une grande différence entre la ſageſſe & l'honnêteté de pluſieurs individus entr'eux ; mais il y en a très-peu dans la ſageſſe de pluſieurs multitudes placées dans les mêmes circonſtances. Chaque grain de bled peut différer des autres pour le poids & la groſſeur ; mais deux boiſſeaux pris dans le même tas ne paroîtront certainement point différer l'un de l'autre.

On regarde comme un principe fondamental de la Politique moderne, que tous les moyens qui ſont propres à augmenter la richeſſe d'une nation, augmenteront auſſi ſon bonheur, ſa puiſſance & ſa durée. J'aimerois autant que l'on ſoutînt que la ſanté, le bonheur & la force de chaque particulier ſont toujours proportionnés à ſa fortune.

Ce n'eſt pas une choſe peu ſurprenante que les hommes ayent de tout tems aimé la guerre, & que malgré les calamités ſans nombre qu'elle répand ſur eux, ils s'y portent toujours avec la même ardeur. En voici certai-

nement la raiſon cachée, mais véritable. Il y a dans la nature humaine un ſentiment ſi puiſſant de vertu, que quelque déterminés que ſoient les hommes à ſe livrer à toutes leurs mauvaiſes inclinations, ils ne pourroient goûter tranquillement le plaiſir de les ſatisfaire, s'ils ne trouvoient des expédiens pour dérober leurs difformités non-ſeulement aux yeux des autres, mais même à leurs propres yeux. Ils recherchent donc avec avidité les moyens de ſe tromper eux-mêmes & de ſe procurer la liberté d'être méchans avec une bonne réputation & une bonne conſcience ; ils trouvent cette liberté dans la guerre qui ouvre la carriere à toutes les paſſions vicieuſes de l'homme, en le mettant à l'abri du remords, de la punition & même de la cenſure ; elle couvre la fainéantiſe, la débauche, la malfaiſance, la cruauté, l'injuſtice, des dehors impoſans du zele pour le bien & la gloire de ſon pays ; & ce privilege paroît aux hommes d'un ſi grand prix, qu'ils le regardent comme un dédommagement ſuffiſant des maux qui ſuivent la guerre.

Dans les querelles de religion, les

propoſitions qui ſont l'objet de la diſpute ſont ordinairement telles que ceux qui les ſoutiennent ne les croyent pas, & que ceux qui les rejettent ne les entendent point. Ainſi un homme n'eſt jamais perſécuté pour ne pas croire, mais bien pour ne pas faire ſemblant de croire ce qu'il ne croit point ; c'eſt-à-dire pour avoir l'inſolence de ſe regarder comme plus ſage & plus éclairé que ſes perſécuteurs : inſolence que le parti le plus fort ne croit pas qu'on puiſſe jamais trop ſévérement punir.



ARTICLE VIII.

INSTRUCTION Militaire du Roi de Pruſſe pour ſes Généraux, traduite de l'allemand par M. Faeſels, *Lieutenant Colonel dans les Troupes Saxones. A Francfort & à Leipſik,* 1761.

LE plus ſage & le plus moral des peuples fut en même tems celui de tous qui poſſéda à un plus haut degré les connoiſſances militaires. L'Art de la Guerre eſt intimément lié à l'Art civil & politique ; laiſſons donc certains contemplateurs ſe conſumer en regrets, en plaintes & en déclamations inutiles ; & puiſque tant qu'il y aura des ſociétés différentes il y aura des intérêts différens & oppoſés, puiſque les hommes combattront tant qu'ils exiſteront ; & que quand même les Philoſophes régneroient, cette vérité, toute affreuſe qu'elle eſt, ne ſauroit être détruite, parce qu'il eſt impoſſible qu'ils regnent jamais ſur des Peuples Philoſophes : ne craignons pas d'invi-

ter nos compatriotes à se perfectionner dans celui de tous les Arts, qui demande peut-être le plus de génie, de connoissances & de réflexions. L'Auteur de l'analyse suivante & des notes qui l'accompagnent, destiné par sa naissance au métier des armes, y a fait servir non-seulement les talens distingués dont l'a doué la nature, mais les Sciences, les Arts, les Langues & l'Histoire; qu'il nous soit permis de le nommer : c'est M. le Chevalier de Chastelus, Colonel du régiment de la Marche-Province; nous lui devons déja les *Réflexions sur le méchanisme de la Versification Italienne, Espagnole, Angloise & Allemande*, vol. de Juin 1760; l'analyse de l'*Essai sur les qualités & les connoissances nécessaires à un Général d'armée*, vol. de Mai suivant; & la traduction d'un morceau de Poésie Allemande, intitulé : *Pensées sur la clôture de l'année* 1759, & inséré dans le vol. d'Août. Nous nous rendons peut-être coupables d'une indiscrétion; mais M. le Chevalier de Chastelus aime trop à remplir les devoirs de la bienfaisance & de la modestie, pour trouver mauvais que nous

nous acquittions de ceux que nous imposent l'estime & la reconnoissance.

SI l'Art de la Guerre étoit destiné, comme les autres Arts, à instruire ou à consoler les hommes, nous nous plaindrions avec justice du peu de soin qu'ont pris les Militaires les plus expérimentés & les plus profonds de nous communiquer leurs importantes & sublimes connoissances; nous accuserions également & la négligence de ces grands hommes & l'empressement ridicule avec lequel nombre d'Officiers subalternes par leur état & par leurs lumieres, donnent au Public les fruits imparfaits d'une courte expérience & d'une étude tardive. Des principes communs, des axiomes sans application & sans conséquence, de froides compilations & de longues citations suffisent à la vérité pour composer un Livre, mais non pas pour faire un Auteur (*a*). On reprocheroit encore avec fondement, & sur-tout à ceux des Militaires qui aiment bien mieux raisonner que travailler, que

(*a*) *Auctores ab augendo.*

chacun se mêle plus de juger ses chefs que de conduire ses inférieurs, & de donner des maximes générales que de pratiquer des devoirs de détail.

Mais devons-nous nous affliger ou nous féliciter de ce que l'Art de la Guerre n'a pas fait des progrès plus rapides? Si le scepticisme peut se montrer avec avantage, c'est sans doute dans une pareille question. Qu'importe en effet que les biens de la terre soient disputés avec des pierres ou avec des bâtons, que les hommes s'entretuent à coups de fleche ou à coups de fusil? La justice n'en pliera pas moins sous le nombre, sous l'adresse ou la perfidie; les querelles n'en seront ni plutôt éteintes ni plutôt décidées : & tandis qu'un Moliere aura su rassembler les hommes par l'attrait du plaisir & les amuser pour les rendre meilleurs, tandis que les Vanloo, les Vien, les Pigale & les Vassé illustreront leur patrie & l'humanité en perpétuant la mémoire des grandes actions qu'ils aggrandissent encore, qu'aura fait l'homme de génie dans l'Art de la Guerre? Il aura trouvé le secret de faire mourir le brave sous les coups du lâche, de

préparer de nouveaux moyens à la violence & de nouvelles tentations aux tyrans. Encore si la tranquillité, si la sûreté marchoit à la suite des violences & de l'usurpation! Mais les destructeurs de l'humanité ne manquent guere d'être à leur tour la victime de leurs inventions :

- - - - *Neque enim lex æquior ulla*
Quàm necis artifices arte perire suâ.

Nous ne finirions pas, si nous rapportions toutes les raisons qui pourroient nous engager non-seulement à mépriser mais à haïr ceux dont l'application est tournée vers les progrès d'un art si funeste à l'humanité. Mais le Scepticisme, si commode pour les ames paresseuses, gêne & inquiete celles qui à l'amour du bien joignent le desir de s'instruire, & qui n'ont pas de plus grand besoin que celui d'être éclairés. Si le mieux n'est pas toujours connu des hommes, il existe, & il faut faire tous ses efforts pour le chercher. D'ailleurs, passer condamnation sur cet objet, ce seroit tomber en contradiction avec un principe aussi vaste que solide & consolant; c'est que l'ins-

truction est ce qu'il y a de plus desirable pour les hommes, qu'ils doivent tendre vers ce but par tous les chemins qui y conduisent, & qu'il est toujours dangereux de leur en interdire les avenues. Considérons donc que l'Art de la Guerre ne doit pas seulement être regardé comme l'art de détruire, mais comme celui de conserver; que s'il enseigne à envahir des propriétés, il apprend aussi à les défendre; & qu'inutilement le fer seroit employé à féconder la terre, s'il n'étoit encore destiné à nous en assurer les productions. Nous nous appercevrons ensuite qu'il n'appartient à aucune nation en particulier de fixer l'étendue des moyens que la fureur & l'industrie des hommes peut mettre en œuvre pour les détruire les uns par les autres; que tant qu'on vivra parmi des êtres soumis à leurs passions (& peut-il en exister d'autres parmi les humains!) ce ne sera qu'en inspirant la crainte qu'on pourra goûter le repos; qu'enfin rien n'est plus propre à assurer la durée des Etats que cet équilibre de résistance qui naît d'une instruction & d'une expérience générales: car, qui est-ce qui cause les ré-

volutions? Ce n'est pas assez pour cela d'un grand homme, si ce grand homme n'agit pas parmi des nains; si la science étant d'un côté ne trouve pas l'imbécillité de l'autre. Qui doute que Charles XII. n'eût été un Alexandre, si les Russes de Pultova eussent été aussi semblables aux Perses que les Russes de Nerva? & jusqu'où le grand Guerrier dont nous annonçons l'ouvrage n'auroit-il pas pu porter ses vues, s'il n'avoit trouvé dans ses ennemis des imitateurs & des rivaux formidables?

Nous ne craignons donc pas en rendant compte de *l'Instruction Militaire du Roi de Prusse pour ses Généraux*, d'être soupçonnés de mal remplir l'objet d'un ouvrage dont l'esprit est de réunir, par les liens sacrés des Sciences & des Beaux-Arts, les nations les plus éloignées les unes des autres, par les distances ou par les intérêts qui les séparent.

L'Instruction Militaire dont nous allons rendre compte paroît avoir été composée pendant la derniere paix, & distribuée manuscrite aux Généraux Prussiens. L'Auteur de la Traduction

se contente de nous dire que l'ouvrage a été trouvé parmi les papiers d'un Officier-Général Prussien, fait prisonnier pendant cette guerre; qu'il a cru ne pouvoir se dispenser de le rendre public, & que pour rendre plus complet le présent qu'il fait aux Militaires, il en a fait une traduction en François, qui se vend séparément, & dans le même format que l'édition Allemande.

Nous avons dit plus haut que la plûpart des principes sur la conduite des armées ayant été donnés par des Officiers qui n'avoient souvent pas commandé 500 hommes en leur vie, ces principes étoient secs & décharnés, & ne portoient point l'empreinte du génie *(a)*. Aussi ne regardons nous comme

(*a*) Cette critique ne doit tomber ni sur l'Art de la Guerre de Machiavel, ouvrage bien plus estimable que connu, & dont le Roi de Prusse paroît avoir adopté beaucoup de principes; ni sur le Livre de M. Guichard, pour lequel ce même Monarque a témoigné bien clairement son estime, en appellant l'Auteur à son service & en lui donnant avec le titre de Colonel le commandement d'un corps appellé *Légion de Quintus-Icilius*.

ouvrages vraiment classiques que ceux des Xenophon, des César, des Turenne, des Montecuculli, des Maurice, &c. & ce seroit avec plaisir que nous dirions que cet ouvrage-ci peut tout au moins être mis en parallele avec les précédens, si après avoir nommé l'Auteur tout éloge de l'ouvrage ne devenoit superflu.

Le Roi de Prusse commence son Instruction par quelques considérations sur ses troupes; il ne se dissimule pas qu'elles sont composées à moitié d'étrangers, qui ne cherchent que les occasions de déserter; que rien n'est plus fâcheux que la désertion, parce que si un homme se remplace par un homme, un soldat bien exercé ne peut se remplacer que par un soldat également bien exercé. Or, la discipline & l'exercice sont la force d'une armée. Tant que ces deux parties seront en vigueur, un Général pourra tout entreprendre; & ce qui seroit ailleurs une témérité, n'est chez lui que le fruit d'une combinaison judicieuse. Le Roi de Prusse paroît ici avoir fait d'avance l'apologie de plusieurs partis audacieux

qu'il a pris dans le courant de cette guerre: nous rendrons mot pour mot les moyens qu'il donne pour prévenir la désertion. Vous y parviendrez :

1. *En évitant de camper trop près d'un bois ou d'une forêt, si la raison de guerre ne l'exige pas.*

2. *En faisant plusieurs appels par jour.*

3. *En envoyant des patrouilles fréquentes de Hussards, qui rodent autour du camp.*

4. *En plaçant pendant la nuit des Chasseurs dans les bleds, & en doublant les postes de Cavalerie à l'entrée de la nuit, pour renforcer la chaîne.*

5. *Si vous ne permettez pas que le Soldat se débande, & si l'Officier mene sa troupe en regle à l'eau & à la paille.*

6. *En punissant rigoureusement la maraude qui est la source de tous les desordres.*

7. *En ne faisant, les jours de marche, retirer les gardes des villages, que quand les troupes ont pris les armes.*

8. *En défendant, sous peine rigoureuse, que le Soldat ne quitte son rang ni sa division les jours de marche.*

9. *En évitant de faire des marches de nuit, si des raisons importantes ne l'exigent pas absolument.*

10. *En poussant des patrouilles de Hussards à droite & à gauche, lorsque l'Infanterie traversera un bois.*

11. *Si vous placez des Officiers à l'entrée de la sortie d'un défilé pour obliger les Soldats de prendre leur rang.*

12. *En cachant au Soldat les marches que vous êtes obligé de faire en arriere, en vous servant d'un prétexte spécieux qui puisse le flatter.*

13. *En ayant toujours attention que la subsistance nécessaire ne manque jamais, & qu'on fournisse aux troupes du pain, de la viande, du brandevin, de la bierre, &c.*

14. *Quand la désertion se glisse dans un Régiment ou dans une Compagnie, il faut d'abord examiner la raison de ce mal; s'informer si le Soldat a son prêt (a). Si on lui donne les autres douceurs accordées, & si le Capitaine n'est pas coupable de malversation. Il ne faut pas moins faire observer une*

(a) Autrement dit, sa paye en argent.

discipline exacte : on dira peut-être que le Colonel y prêtera son attention; mais cela ne suffit pas. Dans une armée tout doit tendre à la perfection, & faire voir que ce qui s'y fait est l'ouvrage d'un seul homme.

L'Auteur termine ce chapitre par ces mots :

Comme il ne suffit pas d'avoir de bonnes troupes, & qu'un Général par son ignorance perd tout son avantage; je parlerai des qualités d'un Général, & je donnerai des regles, dont en partie j'ai fait l'expérience à mes dépens, & d'autres que de grands Généraux m'ont fournies.

Mais avant que de passer aux grandes spéculations de la Tactique, l'illustre Auteur ne néglige pas les détails qui doivent servir de préalables aux plus brillantes opérations. Je veux parler des subsistances & des magasins.

Ces derniers doivent être disposés en échelon, & bien assurés, soit en les plaçant dans quelques villes à l'abri d'une insulte, soit en leur donnant une position au moyen de laquelle ils pourront toujours être couverts par l'ar-

mée. Mais une chose qui paroît particuliere aux Prussiens, ce sont des moulins à bras qu'on distribue à chaque Compagnie, & dont les Soldats se servent pour préparer de la farine qu'ils portent au dépôt pour recevoir du pain en échange. Cette précaution, jointe aux fours de fer qu'on transporte à la suite d'une armée, peuvent la faire subsister sans convoi & sans magasins : avantage inappréciable pour la guerre offensive. La bierre, l'eau-de-vie & les liqueurs fortes ne doivent pas manquer aux Soldats dans toutes les entreprises pénibles; il faut en ramasser le plus qu'il est possible, & en faire brasser ou distiller lorsqu'on n'en trouvera pas assez de toutes faites (a). Après la subsistance de l'hom-

(a) On pourroit peut-être reprocher aux François de trop négliger cette précaution. Le Soldat François boit beaucoup d'eau souvent très-mauvaise; ce qui joint à la nature du pain de munition, dans lequel il entre beaucoup de seigle & de son, aux fruits & aux légumes nouveaux, lâche le ventre du Soldat, l'affoiblit & l'envoye bientôt à l'hôpital. Un peu d'usage de liqueurs fortes préviendroit cet inconvénient, auquel on reme-

me vient celle du cheval, cet animal ſi noble, ſi fier, qui ſemble être né pour la guerre, & qui en partage les périls, comme s'il devoit en partager la gloire : il faut éviter de le nourrir avec des herbes quand elles ſont encore trop nouvelles ; pour cela on doit avoir attention de ne pas trop s'éloigner de ſes magaſins au commencement de la campagne ; les fourrages ſe font en verd ou en ſec, c'eſt-à-dire dans la campagne ou dans les villages. Dans l'un & l'autre cas, il faut que la chaîne qui les couvre ſoit compoſée d'Huſſards, de Cavalerie & d'Infanterie qui menera avec elle ſon canon. On proportionnera la quantité de chaque arme à la nature du terrein. Il ſera bon, lorſqu'on aura bien établi la chaîne, d'aller chercher l'ennemi & d'eſcarmoucher avec lui ; cette manœuvre lui donne à penſer, l'engage à des diſpoſitions & lui fait perdre l'idée ou le tems de vous attaquer.

La baſe de toute opération militaire doit être la connoiſſance du pays, le

die encore avec ſuccès par le moyen du vinaigre.

cours des rivieres, la hauteur des montagnes, la direction des forêts, la fertilité des plaines, les ſituations qui préſentent des camps avantageux pour l'offenſive & la défenſive ; les différentes routes connues & celles qu'on peut ouvrir : tels ſont les objets de cette vaſte étude. On doit obſerver comme une regle générale que tous les camps qu'on choiſit, ſoit pour l'offenſive ſoit pour la défenſive, doivent être à portée de l'eau & du bois, & que le front étant fermé & bien couvert, les derrieres en ſoient ouverts & libres.

L'application des regles de la Tactique à un terrein donné, forme ce qu'on appelle le coup-d'œil. C'eſt ici que la Science des fortifications trouve ſa place dans la guerre de campagne. Toute poſition doit être priſe ſuivant les principes qu'elle enſeigne : dans un camp, dans un champ de bataille, tout doit ſe flanquer, ſe voir & ſe proteger (*a*).

(*a*) Je ne ſais ſi l'on prend aſſez garde parmi nous à cette application des principes des Fortifications à ceux de la Tactique & de la Caſtramétation. Les premiers enſeignent que les lignes angulaires ſont les meilleures, parce qu'elles ſe flanquent ; & nous voyons

La diſtribution des troupes ne ſera donc plus qu'une conſéquence de ces principes ; tantôt vous mettrez votre cavalerie au centre & votre infanterie aux aîles ; tantôt vous ne formerez qu'une aîle de toute votre cavalerie ; une autrefois vous fortifierez chaque extrémité de vos aîles par quelques brigades d'infanterie ; mais ſur-tout vous aurez ſoin que votre champ de bataille ſoit libre, afin que tout puiſſe s'entreſecourir, ſe remuer, ſe déplacer. *Villeroy, qui ignoroit peut être cette regle, ſe priva lui-même, dans la plaine de Ramilly, de toute ſon aîle gauche, l'ayant placée derriere un marais où elle ne pouvoit ni manœuvrer ni porter du ſecours à l'aîle droite. Pour ſavoir ſi vous avez bien choiſi votre camp, il faut voir ſi par un petit mouvement que vous ferez, vous forcerez l'ennemi d'en faire un grand, ou ſi après il ſera contraint d'en faire*

preſque toujours nos camps ſur une ligne droite. On eſt ſi fort attaché à cet uſage, que quand les flancs d'un camp ſont bien appuyés & que l'eſpace eſt reſſerré, on aime mieux dédoubler les lignes qu'en former le rentrant, qui eſt, je crois, un des ordres les plus avantageux & les plus redoutables.

encore d'autres : ceux qui en feront le moins ſeront les mieux campés.

Les Camps ſont ou offenſifs ou défenſifs ; ces derniers méritent particuliérement notre attention. Quelquefois ce ne ſont que des camps de repos, où l'on attend que les herbes ſoient venues ; il faut que le front & les flancs en ſoient bien couverts, pour que les troupes étant peu fatiguées de ſervice puiſſent ſe livrer entiérement aux exercices qui rendent ces camps d'une grande utilité. C'eſt là qu'un Général a le loiſir d'inſtruire ſon armée, & ſi l'on peut parler ainſi, de faire connoiſſance avec elle. L'uſage du Roi Pruſſe eſt de ſe retrancher toujours, & de lier ſes redans & ſes redoutes par des tranchées ou des abattis. La ſureté n'eſt pas, de ſon aveu, ſon unique objet ; l'expérience lui prouve que quelqu'imparfaitement que ſon camp ſoit fermé, la déſertion eſt toujours moins grande que lorſqu'il eſt ouvert.

Les fourrages ſont un objet à conſidérer dans les camps où l'on ne vit plus du magaſin. Il faut que ces camps ſoient d'un difficile accès par leur front, afin que l'ennemi ne vienne pas vous atta-

quer lorsque vous aurez envoyé au fourrage; il est bon même d'ajouter à cette précaution celle de n'y envoyer que les mêmes jours que lui; mais il ne faut pas malgré cela se croire totalement en sureté; parce qu'il peut feindre d'envoyer au fourrage, & ensuite venir tomber sur vous avec toutes ses forces....

Dans tous les cas où l'on se retranche, il faut savoir profiter des marais, des rivieres, des inondations & des abattis; car de simples retranchemens peuvent presque toujours être emportés par quelque endroit (a). *Je n'au-*

(a) Le préjugé contre les retranchemens n'est-il pas souvent poussé trop loin? Je ne crois pas qu'il soit impossible, en ne faisant que remuer simplement de la terre, de mettre une armée très-foible en état de résister à une autre très-supérieure à elle en nombre & souvent en qualité de troupes. Si vous avez peu de Cavalerie, si votre Infanterie n'est pas très-bien exercée, ne pouvez-vous pas presque toujours y suppléer en vous retranchant? Le grand art des évolutions rapides & précises devient inutile vis-à-vis des forts retranchemens, & tout Soldat est bon pour les défendre. On a objecté contre les redoutes qu'il étoit facile de les attaquer par

rois garde, dit l'Auteur, *de faire des retranchemens que je ne pourrois pas*

les angles saillans; mais j'ai toujours pensé qu'on pouvoit parer à cet inconvénient, en faisant dans une ligne angulaire des redoutes saillantes & rentrantes; après quoi on acheve le retranchement, en élevant un parapet sur le prolongement des faces des redoutes. Cette idée se trouve assez justifiée par l'autorité du Roi de Prusse, qui indique dans son ouvrage la même méthode. J'y vois encore un avantage qui n'a pas été exprimé dans le plan qu'en a fait le Traducteur: c'est de laisser deux grands débouchés aux deux côtés de la redoute rentrante, par lesquels on peut faire attaquer à son tour les troupes qui attaquent; manœuvre qui ne manque presque jamais son effet. Par cette sorte de retranchement on évite l'inconvénient qu'on reproche ordinairement aux lignes; c'est que lorsqu'elles sont percées quelque part, les troupes qui les défendent sont prises à revers & mises par-tout en déroute. En effet les redoutes que nous avons aux angles font un appui sûr & flanquent également l'intérieur & l'extérieur des retranchemens. On peut perfectionner encore la construction des redoutes en pratiquant de petits flancs dans les faces extérieures aux lignes, & sur-tout en plaçant une batterie dans l'angle saillant, dont une piece tire sur le prolongement de la capitale. Ce systême appartient à M. le Comte de Maracuiste, Colonel à la suite des Carabiniers,

border d'une chaîne de bataillon, & garnir d'une réserve d'Infanterie pour la porter par-tout où il en seroit besoin. Les abbatis ne sont bons que tant qu'ils sont défendus par l'Infanterie. Il ajoute à cela plusieurs remarques très-curieuses, sur différentes positions qu'il a vues pour la plûpart lui-même. En général il préfere, en cas de siege, une armée d'observation à des retranchemens; il croit qu'alors il vaut mieux aller au-devant de l'ennemi que de l'attendre.

Le Monarque continuant d'instruire ses Généraux, les avertit qu'il est dangereux de partager ses forces dans l'offensive; qu'il ne faut faire de retranchemens que le moins qu'il est possible, qu'il est à craindre que pour trop acquérir ou conserver à la fois, on ne perde tous ses avantages....

Cherchez, suivez & attaquez l'armée ennemie lorsqu'elle sera battue &

& également connu parmi nous & parmi les Autrichiens, avec lesquels il a fait par ordre du Roi les dernieres campagnes de cette guerre. Il est à desirer qu'il ne differe pas de donner au Public cette méthode qui nous a paru excellente dans tous ses détails.

mise

mise en fuite, vous serez assez maître du pays. Je ne puis me dispenser de citer ici ces paroles remarquables dans la bouche d'un Monarque. *Dans les dernieres campagnes*, dit l'Auteur Roi, *que les Autrichiens ont faites en Hongrie, les détachemens leur furent très-funestes; le Prince d'Hildburghausen fut battu à Baugalulha, & le Général Weillis reçut un échec sur le bord de la Timoek; les Saxons furent battus à Kesselsdorff, parce qu'ils ne s'étoient pas fait joindre par le Prince Charles, comme ils auroient pu faire; j'aurois mérité d'être battu à Sohr, si l'habileté de mes Généraux & la valeur de mes troupes ne m'eussent préservé de ce malheur.*

La guerre défensive exige souvent qu'on fasse des détachemens; mais alors il faut les tenir en sûreté & à portée des places. *Un très-bon avis à donner à ceux qui les commandent, c'est qu'ils doivent, 1°. penser à leur sûreté, & s'ils y ont pourvu, faire des projets sur l'ennemi; s'ils veulent dormir tranquillement, il faut qu'ils ne le laissent point dormir; mais qu'ils forment toujours des entreprises sur lui, s'ils y réussissent*

H

en deux ou trois, ils obligeront l'ennemi à se tenir sur la défensive (*a*).

(*a*) Si le Roi de Prusse avoit écrit pour les nations étrangeres, il auroit sans doute attaqué ici un usage moderne qui a pris sa source dans le nombre prodigieux des troupes dont les armées sont composées ; je veux parler des réserves assemblées dès le commencement des campagnes, & qui sont à elles seules de petites armées qui ont leur Etat-Major, leur Artillerie, leur Cavalerie, leurs Troupes légeres à part. Je sais que lorsque les opérations de la campagne exigent qu'un corps agisse séparément de l'armée, il faut qu'il soit composé comme le sont ces réserves. Mais alors ce corps seroit ou une petite armée subordonnée à la grande, ou un simple détachement ; & dans l'un & l'autre cas on pourra changer les régimens, faire rentrer ces corps en ligne & en former de nouveaux, si on le juge convenable ; au lieu qu'il n'en est pas de même des réserves, qui ne sont pas des armées & qui ont la prétention d'en être, qu'on sépare & qu'on remue difficilement, & qui appréhendent sur-tout de se joindre aux grandes armées, parce qu'alors chacun perd de son pouvoir & de sa consistance ; d'ailleurs le plus souvent ces réserves campent à hauteur & sur les flancs de l'armée ; & comme elles campent & se conduisent comme de petites armées, leur position, qui devroit être liée à celle du

Nous allons passer maintenant à la partie la moins noble & la plus affligeante du métier des armes ; c'est l'art de se procurer des nouvelles de l'ennemi par le moyen de ces hommes méprisables, qui exposent leur vie dans un commerce de mensonges & de trahisons.

Il y a plusieurs sortes d'espions, 1°. des gens ordinaires, qui se mêlent de ce métier. 2°. Des doubles espions. 3°. Des espions de conséquence. 4°. Ceux qu'on force à ce malheureux métier. Les premiers, qui sont ordinairement des Paysans, des Bourgeois, des Prêtres, &c. ne sont pas de grande ressource. Faute d'avoir bien vu ou bien su voir, leurs rapports sont incertains ou confus ; les espions doubles ou ceux qui servent l'un & l'autre parti, peuvent être utiles ; si l'on sçait les tromper par de fausses confidences, & les mettre dans le cas de donner de mauvaises nouvelles à l'ennemi ; les *espions de consé-*

tout, fait toujours un contre-sens dans l'ordre général. Je suis donc persuadé que lorsqu'on veut agir par des corps séparés, il vaut mieux tirer tout uniment de la ligne, des régimens & des Officiers Généraux qu'on y fait rentrer quand on veut.

quence sont ceux qu'on a dans la secretairerie du Général ennemi, ou parmi les principaux Officiers de son armée. On n'indique qu'avec douleur la quatrieme espece d'espions qu'on peut employer, & dont on ne doit se servir que lorsqu'on n'a pas d'autres ressources ; on menace quelque particulier de brûler sa maison & de maltraiter sa famille, s'il ne veut emmener avec lui comme son domestique un espion qu'il conduira dans le camp ennemi, sous quelque prétexte ; mais la maniere la plus sûre & la plus douce d'être bien instruit, est de payer largement ses espions : *un homme qui pour votre service risque la corde mérite bien d'en tirer récompense.*

Il est aussi des moyens de deviner, sans le secours de personne, l'intention de l'ennemi ; on aura attention à ses préparatifs, à la disposition de ses magasins, à sa maniere ordinaire de se conduire à la guerre ; par exemple, on peut prévoir que les Autrichiens marcheront, parce qu'ils sont dans l'habitude de faire cuire beaucoup la veille de leur départ. Lors donc qu'on voit de la fumée dans leur camp, c'est signe

qu'ils ne tarderont pas à le quitter. D'un autre côté, leurs Troupes legeres ne sont pas accoutumées à se compromettre ; quand vous les voyez tenir ferme dans un poste, vous pouvez conjecturer que l'armée est à portée de les soutenir ; ces mêmes Autrichiens veulent-ils attaquer un détachement, ils envoyent les mêmes Troupes legeres se placer entre le corps & l'armée, c'est un avertissement de se tenir sur ses gardes ; de même quand ils rappellent & font rentrer leurs gros détachemens de Troupes legeres, c'est signe qu'ils veulent livrer bataille ; mais le plus sûr moyen d'être bien instruit en tout point, c'est d'avoir le pays pour soi. *Si je n'avois pour objet que ma gloire*, dit l'Auteur, *je ne ferois jamais la guerre que dans mon pays, à cause des avantages que j'y aurois, car chacun y sert d'espion, & l'ennemi n'y sçauroit faire un pas sans être trahi.* Mais il est encore bien des ressources dans les pays neutres, & même dans le pays ennemi ; dans les premiers, on rend l'ennemi suspect, on exagere les desordres qu'il commet ; on y observe une exacte discipline, on seme de fausses histoires de cruauté

& de pillage de la part de l'ennemi, tandis qu'on a soin de bien traiter les habitans & de payer en argent comptant. Dans le pays ennemi, on recherche & on aigrit les griefs que peut avoir le Peuple ou la Noblesse; dans l'un & l'autre cas, on se sert du prétexte de la Religion, tantôt en prêchant la tolérance, tantôt en excitant le fanatisme. *Voilà*, ajoute l'Auteur, *ce qu'on appelle remuer le ciel & l'enfer pour son intérêt.*

Après nous être occupés de ces moyens moraux, si nous retournons aux opérations ordinaires de la guerre, nous trouverons que la science des marches en est une partie très-essentielle.

Une armée se met en mouvement ou pour faire des progrès dans le pays ennemi, ou pour occuper un camp avantageux, ou pour aller joindre un secours, ou pour donner bataille, ou pour se retirer de devant l'ennemi.

La premiere regle est qu'après avoir assuré le camp on fasse reconnoître tous les chemins qui en sortent, & tous les environs, pour être en état de faire les différentes dispositions nécessaires selon les différens évenemens qui peuvent arriver.

Chez les Prussiens, ce sont les In-

génieurs & Quartier-Maîtres qui vont reconnoître le pays & les chemins; c'est parmi nous la fonction de ce qu'on appelle l'Etat-Major de l'armée; mais les Prussiens employent des Chasseurs à la place de nos *Soldats-guides*. Le choix des hommes destinés à cet usage n'est pas d'une petite conséquence : voici l'ordre de marche que l'Auteur employe en allant à l'ennemi. La veille du jour qu'on voudra marcher, on fera partir à l'entrée de la nuit une avant-garde, composée de six bataillons de Grenadiers, de deux régimens d'Infanterie, de deux régimens de Dragons de cinq escadrons chacun & de 2 régimens de Hussards. Les campemens suivront cette avant-garde, qui laissera tous ses équipages & ne portera que ses tentes. Il faut qu'elle se porte sur le terrein où vous voulez camper, & qu'elle garde les défilés par où l'on pourroit venir vous le disputer. Le lendemain l'armée marchera sur quatre colonnes; les deux de droite & de gauche composées des deux aîles de Cavalerie; les deux du centre, formées des deux aîles d'Infanterie. Les équipages marcheront à la suite des deux colonnes d'Infante-

rie, & seront escortées par deux régimens d'Infanterie & par les Hussards, qui feront l'arriere-garde du tout.

On sent que cet ordre de marche est soumis au terrein. Avez-vous de la plaine au centre, & des bois sur les flancs? vos deux colonnes de Cavalerie seront au centre, les deux d'Infanterie longeront les bois; le pays est-il entrecoupé? vous y remedierez en mettant quelques brigades d'Infanterie à la tête de vos colonnes de Cavalerie, que vous laisserez alors à leur place naturelle; est-il couvert & difficile? l'Infanterie à la tête de toutes les colonnes, & la Cavalerie suivra; cotoye-t-on l'ennemi? on marche par le flanc, chaque ligne faisant une colonne. Cette façon de marcher est préférable à toutes les autres, puisque par un à-gauche ou un à-droite (*a*) on peut se mettre

en bataille sur le champ. Quant aux marches de retraite, elles se feront sur les

(*a*) J'ai vu beaucoup de Militaires rejetter absolument cette façon de marcher. Leur raisonnement se fonde sur ce que les Soldats ayant plus de largeur que d'épaisseur & ayant besoin d'espace pour se mouvoir, il arrive deux inconvéniens, lorsqu'ils marchent par les flancs : le premier, c'est que si on les fait serrer les uns derriere les autres, la queue marche long-tems après que la tête est arrêtée, & qu'ensuite lorsqu'ils veulent faire feu, ils ne trouvent plus la place que doivent occuper leurs coudes & leurs épaules. Le second & le plus commun, c'est que le Soldat étant obligé de prendre de l'espace pour marcher & pour ne pas donner des coups de pied à celui qui est devant lui, les distances se doublent & les rangs s'alongent; mais on a trouvé un remede à tous ces inconvéniens, en ordonnant un pas redoublé & raccourci, par lequel le Soldat marche sous lui & le genou plié; on appelle cela en allemand *stampfen*. Je l'ai fait pratiquer avec succès, & j'ai vu un bataillon faire ainsi plus de six cens pas sans altérer ses distances; de façon que lorsque je commandois *halte front*, il se trouvoit en bataille sans être ni trop ouvert ni trop serré. Cette méthode est nécessaire pour le beau développement de colonnes du Roi de Prusse, qui consiste à faire serrer, je suppose, huit bataillons les uns contre les autres, & à les mettre en bataille par le commandement, *à droite & à gauche, déployez-vous*. A ce commandement les bataillons se déployent au pas redoublé & comme des tiroirs, chaque bataillon s'arrêtant & faisant face, lorsqu'il a gagné la droite ou la gauche de celui qui le précede. J'ai encore fait pratiquer cette manœuvre avec succès. Malgré cela, nombre

mêmes principes que les marches d'attaque; votre Infanterie ayant dans un pays couvert la queue de vos colonnes *& vice versâ*, vous destinerez à l'arriere-garde vos Troupes legeres, que vous ferez soutenir d'un gros corps d'Infanterie; mais si vous avez un défilé ou une riviere à passer, vous envoyerez d'avance occuper en force les portes qui peuvent servir à protéger votre retraite. Ce corps recevra votre armée; & lorsqu'elle sera passée, il se retirera lui-même par échelons, la premiere ligne passant par les intervalles de la seconde, & ainsi de suite. Il sera bon de chercher un terrein qui se rétrécisse, & si vous avez des ponts à passer, d'avoir derriere votre premier retranchement

d'Officiers prétendent que le développement par le pas oblique est beaucoup meilleur; mais ils ne font pas attention que pour le pratiquer, il faut que les colonnes soient toutes entieres dans la plaine, & que par cette manœuvre on ne peut pas se mettre en bataille à la tête de son débouché. D'ailleurs elle n'a pas, comme l'autre, l'avantage de masquer les mouvemens à l'ennemi qui ne distingue pas d'abord l'épaisseur de votre colonne & ignore de quel côté vous vous développerez.

de petites têtes de ponts, qui servent à vous couvrir encore lorsque vous l'abandonnerez.

L'Auteur, qui n'oublie aucune des parties intéressantes de l'Art de la Guerre, examine les moyens d'exécuter & de défendre le passage des rivieres. Pour remplir le premier de ces deux objets, on essayera de donner de la jalousie à l'ennemi sur plusieurs endroits, & de jetter ses ponts dans celui qu'on aura paru menacer le moins; on choisira pour cela un lieu dont le bord soit plus élevé du côté où l'on se trouve que du côté opposé, où la riviere fera un coude dont on occupera les deux angles saillans, & sur-tout où le rivage opposé sera couvert de quelques bois, ravins ou marais qui empêchent l'ennemi de marcher sur vous en bataille & de vous attaquer à votre passage: il n'est pas si facile de prévenir cette manœuvre que de l'exécuter. Toute défensive de cette espece qui aura un front de plus de huit lieues sera nécessairement rendue inutile; il vous sera même presque toujours impossible d'empêcher qu'on ne vous surprenne le passage d'une riviere. Le seul

parti qu'on ait à prendre est donc de choisir une position centrale; d'avoir des routes ouvertes sur tous les ponts, & de petits corps qui éclairent toute la rive que vous voulez garder: si vous êtes averti que l'ennemi passe quelque part, vous marcherez aussitôt à lui, & l'attaquerez avant qu'il ait eu le tems de se reconnoître.

Nous voici arrivés au moment de traiter de ces événemens terribles & sanglans, qui disposent du sort des Empires & de la liberté des Nations. Les batailles peuvent se livrer de mille manieres différentes. La plus sûre est de surprendre l'ennemi dans son camp. Pour cela il faut tâcher d'y arriver avant la pointe du jour, & que les colonnes marchant dans le plus grand silence soient précédées d'une avant-garde de Hussards & de Dragons qui se jettera d'abord sur le camp ennemi pour y mettre la confusion. L'Infanterie dès qu'elle sera arrivée s'attachera à tirer sur le camp de la Cavalerie pour l'empêcher de monter à cheval. Il sera essentiel de ne pas donner à l'ennemi le tems de se reconnoître & de l'attaquer

à mesure qu'il se ralliera. On ne doit rien négliger pour profiter d'une occasion qui peut décider du sort de la campagne, & même de celui de la guerre.

La fortune, dit l'illustre & modeste Auteur, *m'en avoit destiné une pareille avant la bataille de Molwitz: car nous nous approchâmes de l'armée du Maréchal de Neupertz sans rencontrer personne, ses troupes étant cantonnées dans trois villages. Mais je n'avois pas dans ce tems-là assez de connoissance pour sçavoir en profiter.*

Ce que j'aurois dû faire alors étoit d'embrasser le village de Molwitz par deux colonnes, & de l'attaquer après l'avoir enveloppé. En même tems j'aurois dû envoyer des Dragons aux deux autres Villages où étoit la Cavalerie Autrichienne pour la mettre en désordre. L'Infanterie qui les eût suivis auroit empêché cette Cavalerie de monter à cheval. Je suis très-persuadé que leur armée auroit été entierement défaite.

S'il arrivoit au contraire qu'on fût surpris la nuit, chacun devroit rester dans son champ de bataille jusqu'à

ce que le jour parût & qu'on pût voir quel ſuccès auroit eu l'affaire.

Il arrive ſouvent que les armées qu'on attaque ſont retranchées ; mais ſi les flancs de ces retranchemens ne ſont pas bien appuyés, ſoit par des marais, des villages, des abattis ou des redoutes, on ne doit pas déſeſpérer de s'en emparer. Les attaques des villages ſont la deſtruction de l'Infanterie. Le Roi de Pruſſe s'eſt fait une loi de n'en jamais attaquer que cela ne ſoit indiſpenſable ; de fortes batteries de canon ne ſont pas moins difficiles à enlever. Ce qui s'eſt paſſé à la bataille de Deſſenelſdorff a donné à l'Auteur l'idée d'une manœuvre qui peut ſouvent réuſſir à la vérité avec des troupes parfaitement diſciplinées. A cette bataille l'Infanterie Pruſſienne avoit tenté inutilement de s'emparer des retranchemens & des batteries des Saxons ; elle avoit beaucoup perdu, & commençoit à ſe dégoûter & à reculer, lorſque les Saxons fiers de leur victoire ſortirent de leurs retranchemens pour pourſuivre ces troupes qui ne cédoient que petit-à-petit. Le mo-

ment fut ſaiſi, les troupes Pruſſiennes firent demi-tour-à droite, marcherent aux Saxons, les battirent, & entrerent pêle-mêle avec eux dans les retranchemens. Le Roi de Pruſſe a donc imaginé qu'on pourroit faire attaquer les batteries & les retranchemens par des lignes de bataillons en échiquier, ſoutenues par des Dragons & qu'il faudroit donner l'ordre à la premiere ligne d'attaquer mollement & de ſe retirer petit-à-petit par les intervalles de la ſeconde ; les ennemis ne manqueront guere de ſortir de leurs retranchemens ; alors la premiere & la ſeconde ligne réunies remarcheront à eux, tandis que les Dragons ſe jetteront rapidement ſur leurs flancs & ſur leurs derrieres (*a*). Le grand principe de Tactique du Roi de Pruſſe eſt de ne laiſſer jamais déborder ſes aîles, &

(*a*) Il paroît que le Prince Ferdinand de Brunſwick a employé la même ruſe à *Bergen*, lorſqu'il a vu que l'attaque du village ne pouvoit réuſſir ; mais M. le Maréchal de Broglie ne prit pas le change, il défendit expreſſément aux troupes de ſortir de leur poſition, & ce ne fut pas ſans peine qu'il ſe fit obéir.

au contraire de chercher à gagner un flanc de l'ennemi. C'eſt pour remplir ces deux objets, qu'au moment où l'action s'engage, il a ſoin de prolonger ſes aîles par quelques bataillons & eſcadrons pris de l'avant-garde de la ſeconde ligne ou d'une réſerve, & qu'il place quelquefois trois bataillons en potence ſur le front de ſon Infanterie pour protéger cette Infanterie & repouſſer la Cavalerie ennemie, ſi la ſienne eſt battue : précaution qui ſauva ſon armée à Molwitz ; enfin c'eſt toujours dans cette vûe qu'il employe le fameux ordre oblique (*a*).

(*a*) L'ordre oblique du Roi de Pruſſe conſiſte à avoir la colonne de droite ſi on veut attaquer le flanc gauche, *& vice verſâ*, plus profonde que les autres, & compoſée de l'élite des troupes ; cette colonne en marchant doit s'avancer plus que celle qui la ſuit ; celle-ci plus que la troiſieme, & ainſi de ſuite : de façon que ces colonnes ſont comme des tuyaux d'orgues. Lorſqu'on a gagné ainſi le flanc de l'ennemi, on ſe développe rapidement ; quelques bataillons & eſcadrons de l'avant-garde viennent au galop & au pas redoublé renforcer encore l'aîle qui attaque bruſquement l'ennemi, tandis que par l'ordre dans lequel les colonnes ont marché, l'autre aîle lui eſt abſolument refuſée. C'eſt l'ordre de bataille de Leuctres, perfectionné & ajuſté à la guerre moderne. Le Roi de Pruſſe a encore coutume de montrer la premiere tête de ſes troupes du côté où il ne veut pas attaquer, tandis que profitant d'un rideau, il fait filer du côté oppoſé le reſte de ſes troupes, qu'il fait ſuivre à la fin par celles qui s'étoient miſes d'abord en bataille pour faire une démonſtration. La bataille de *Zorndorff* eſt un exemple de cette manœuvre.

Son ſyſtême pour la Cavalerie, c'eſt qu'à moins qu'elle ne ſoit diſpoſée pour une arriere-garde, & pour toute manœuvre, où elle doive ſe retirer par échelons, il faut qu'elle charge en muraille, ou autrement dit, en ligne pleine ; lorſqu'elle aura mis l'ennemi en déroute, ce ſera aux Huſſards, & à quelques détachemens d'achever la pourſuite ; le reſte ſe tiendra enſemble, ſoit pour tourner ſur l'Infanterie, ſoit pour aſſurer la victoire.

Pour l'Infanterie, lorſqu'elle attaque, elle doit marcher vivement ſans tirer ; ſi l'ennemi plie, elle le reconduira en lui faiſant des ſalves par bataillons. Ajoutons que lorſqu'on eſt à moins de cinq cens pas de l'ennemi le

canon ne doit tirer qu'à cartouches.

Quelque profond que soit le Roi de Prusse dans l'art de donner des batailles, il croit qu'il ne faut en venir à cette extrêmité que lorsqu'on en peut retirer un grand avantage.

Un homme sage, dit-il, *ne fera aucun mouvement sans avoir de bonnes raisons pour cela; & un Général d'Armée ne donnera jamais de bataille, s'il n'a pas quelque dessein important. Lorsqu'il y sera forcé, ce sera sûrement parce qu'il aura fait des fautes qui l'obligent de recevoir la loi de son ennemi. On verra que dans cette occasion je ne fais pas mon éloge : car de cinq batailles que mes troupes ont livrées à l'ennemi il n'y en a que trois que j'eusse préméditées; j'ai été forcé de donner les autres. A celle de Molwitz, les Autrichiens s'étoient mis entre mon armée & Vohlau, où j'avois mon artillerie & mes vivres; à celle de Sohr, les ennemis me coupoient le chemin de Trautenau, de sorte que sans courir risque de perdre entierement mon armée je ne pouvois éviter de combattre; mais qu'on examine la différence qu'il y a entre ces batailles forcées & celles qu'on a*

préméditées; quel succès n'ont pas eu celles de Hohen, Friedberg & Dessenelsdorff, & celle de Craslan qui nous procura le pays? En donnant des regles pour les batailles, je ne soutiendrai pas que je n'aie manqué souvent & par inadvertance. Mais il faut que mes Officiers profitent de mes fautes, & qu'ils sachent que je m'appliquerai à m'en corriger.

C'est ainsi que s'exprimoit le grand Turenne. Cet aveu naïf & modeste qui caractérise l'homme supérieur à ses fautes ainsi qu'à ses succès, est d'autant plus digne d'éloge dans le Roi de Prusse, que malgré les succès qu'il avoit eus avant d'avoir écrit son Ouvrage, sa réputation militaire n'étoit pas encore aussi bien établie alors qu'elle l'est depuis cette guerre-ci.

Les préceptes sur la guerre de campagne sont terminés par quelques réflexions sur les hazards & les accidens imprévus qui peuvent arriver à la guerre, tels qu'un ordre mal rendu ou mal exécuté, la trahison de quelques Officiers, les brouillards, les inondations, &c. Le résultat de ces réflexions, c'est que les Généraux sont souvent plus à plaindre qu'à blâmer,

& que le public juge presque toujours en aveugle. Je ne dois pas oublier ici un avis important, c'est qu'il ne faut assembler de Conseil de guerre que lorsqu'il est indispensable : on n'y prend jamais que des partis timides, & le secret y est rarement observé.

Après avoir fait voir au Lecteur les opérations les plus brillantes & les plus difficiles d'une campagne, nous ne le quitterons pas que nous ne l'ayons ramené dans les quartiers d'hyver, & que nous ne lui ayons fait jetter un coup-d'œil sur les dispositions nécessaires pour les établir. Lorsqu'on a décidé du lieu où les troupes passeront l'hyver, la premiere chose dont on doit s'occuper, c'est de la chaîne des troupes qui couvriront les quartiers. Les chaînes se forment de trois manieres; 1°. derriere une riviere; 2°. à la faveur des montagnes & des postes retranchés qu'on y occupera; 3°. sous la protection de quelques places fortifiées (a). De ces trois manieres la

(a) J'ajouterai ici qu'il ne faut presque jamais espérer de conserver tous ses quartiers & la chaîne qui les couvre, si l'ennemi les

premiere est celle à laquelle il faut le moins se fier, parce que presque toutes

attaque en force; que le plus important est de conserver les points principaux qui assurent la possession du pays, parce qu'en les soutenant, vous êtes sûr de forcer l'ennemi à abandonner avec perte tout le terrein qu'il aura gagné au commencement de son expédition; que par conséquent il n'est pas toujours nécessaire que le cordon ou la premiere ligne ne puisse pas être entamée; mais qu'il faut avoir quelque point de ralliement bien reconnu, un bon camp, soit sous une place, soit dans une position redoutable, où vous puissiez assembler sur le champ assez de troupes pour arrêter l'ennemi & vous donner le tems de faire revenir ce que vous avez en seconde & troisieme lignes. Si vous avez outre cela en premiere ligne quelques villes fermées & à couvert d'une insulte, dans lesquelles vous ayez pû jetter six ou sept cens hommes d'Infanterie & de cavalerie, que vos magasins soient à couvert & suffisans pour nourrir le corps que vous aurez rassemblé; vous pourrez être presque sûr que l'ennemi abandonnera bientôt son projet, car ces sortes d'entreprises dépendent ordinairement d'une gelée, de quelques intervalles de mauvais tems, &c. D'ailleurs elles sont ruineuses pour les troupes & très-dangereuses, si elles commencent à tourner mal; nous en avons des exemples récens, aussi instructifs que glorieux pour nous.

les rivieres gelent, & qu'alors elles ne servent plus à rien; pour ce qui regarde la troisieme, l'Auteur renvoie aux quartiers du Maréchal de Saxe : ils sont, dit-il, les meilleurs; *mais on n'a pas la liberté du choix, il faut faire la chaîne selon le terrein qu'on a.* Il recommande encore de distribuer les troupes dans leurs quartiers par brigades, & d'avoir en avant beaucoup de postes de Troupes légeres. Des dispositions militaires il passe à celles qui ont rapport au bien-être des troupes. En pays ennemi le Général en chef recevra de gratification 15000 florins, les Généraux de Cavalerie & d'Infanterie 10000, les Lieutenans-Généraux 7000, les Généraux Majors 5000, les Capitaines de Cavalerie 2000, ceux d'Infanterie 1800, & chaque Subalterne 4 ou 500. Le Soldat, qui sera tenu d'observer la plus exacte discipline, aura du pain, de la viande & de la biere gratis; mais point d'argent (*a*), parce qu'il favorise la déser-

(*a*) Apparemment parce que le Soldat qui a de l'argent se livre à la débauche; & il est d'expérience que le libertinage cause toujours une très-grande désertion.

tion; les recrues & les remontes doivent être de même fournies par le pays, & imposées de la façon qui lui sera le moins onéreuse.

Après les événemens dont nous avons été témoins, on sera sans doute surpris de voir ici le Roi de Prusse donner pour maxime qu'il faut autant qu'il est possible éviter de faire des campagnes d'hyver. Quoique cet ouvrage ait été fait avant la guerre présente; lorsqu'il l'a composé, il avoit déja donné des exemples qui paroissent opposés à ce principe. Il a donc prévu l'*argumentum ad Regem*. Il rend compte des raisons qui l'ont engagé à faire la guerre l'hyver, & on ne peut s'empêcher de les trouver plausibles. Par exemple, en 1740, lorsqu'il résolut d'entrer en Silésie, il ne s'y trouva dans l'hyver que deux Régimens Autrichiens. En d'autres occasions il a été décidé par d'autres raisons aussi fortes.

Si de pareilles circonstances, ajoute-t-il, *venoient se présenter, je n'hésiterois pas de prendre le même parti, & j'approuverois la conduite de mes Généraux qui suivroient mon exemple; mais*

sans cela je blâmerai toujours ceux qui inconsidérément entreprendront des guerres d'hyver. Au reste, lorsqu'on y sera forcé, on aura soin de distribuer ses troupes dans les cantonnemens, de maniere qu'elles soient toujours en force & à portée de se soutenir; on mêlera ensemble dans le même village la Cavalerie & l'Infanterie; enfin quand on approchera de l'ennemi on rassemblera toutes ses troupes comme à l'ordinaire, on les fera bivaquer & allumer pendant la nuit de grands feux tout le long de la ligne; mais on sent que les hommes ne pourroient pas soutenir cette fatigue long-tems. Il faut donc que les expéditions soient courtes & décisives.

Tels sont à peu près, dit le Monarque à ses Généraux, *les points principaux des grands mouvemens de guerre dont j'ai détaillé les maximes autant qu'il m'a été possible. Je me suis principalement appliqué à rendre les choses claires & intelligibles; mais si par hazard vous avez des doutes sur quelques articles, vous me ferez plaisir de me les communiquer, afin que je puisse vous déduire*

plus amplement mes raisons, ou me conformer à votre sentiment s'il est meilleur. Le peu d'expérience que j'ai acquise dans la guerre m'a appris qu'on ne peut pas approfondir cet art, & qu'en l'étudiant avec application on y découvrira toujours quelque chose de nouveau. Je ne croirai pas avoir employé mal mon tems si cet ouvrage peut exciter dans mes Officiers le desir de faire des méditations sur un métier qui leur ouvrira la plus brillante carriere pour acquérir de la gloire, pour tirer leurs noms de l'oubli, & pour se faire par leurs actions une réputation immortelle.

La grande célébrité, la vaste réputation, le rang de l'Auteur (*a*), & bien

(*a*) Nous dirons à l'honneur de la Milice & de la Langue Françoise, que l'Ouvrage Allemand, tel qu'il est sorti des mains du Roi de Prusse, est rempli de mots françois, les uns écrits dans toute leur intégrité, les autres accommodés à l'allemande par un simple changement dans la terminaison; ce qui prouve 1°. que les sources principales dans l'Art de la Guerre se trouvent parmi nous; 2°. que la Langue Allemande, comme

plus que tout cela, l'excellence de l'ouvrage nous a engagé à nous étendre dans cet Extrait au-delà des bornes ordinaires ; mais nous pouvons assurer, & le Lecteur en jugera aisément, que cet ouvrage est bien plus fait pour être commenté qu'abrégé, & que nous avons eu un regret infini de tout ce que nous avons été obligés d'en retrancher.

---

l'Angloise, commence à s'enrichir de tous les mots étrangers dont elle n'a pas les équivalens.



ARTICLE IX.

OBSERVATIONS du passage de Venus sur le disque du Soleil, faites à Stockholm, à Gottingue, à Rome & à Vienne.

LE passage de Venus sur le Soleil, annoncé depuis si long-tems pour le 6 du mois dernier, a été observé dans tous les lieux où il y a des Astronomes, avec une attention & un appareil proportionnés à la rareté du phénomene. Quelques-unes des observations faites dans les pays étrangers nous étant parvenues, nous allons en faire part à nos Lecteurs.

I. La premiere de ces observations nous vient de Stockholm, où l'on a apperçu l'entrée de Venus sur le Soleil. Elle a été faite en présence de la Reine, du Prince Royal & d'une partie de la Cour, par MM. Wargentin, Klingenstierna & Wilcke. Le premier de ces Astronomes observoit avec une lunette de vingt pieds ; le second se servoit d'une lunette de Dollond, lon-

gue de dix pieds, & qui égaloit en bonté une lunette ordinaire de trente à quarante pieds de longueur ; le dernier enfin faisoit usage d'un télescope Newtonien de deux pieds.

La satisfaction de ces Observateurs fut très-grande, lorsque le Soleil s'étant levé, ils n'apperçurent sur son disque aucune trace de Venus ; car la ville de Stockholm étant située presque sur la limite des lieux de l'Europe où le phénomene devoit être vu dans son entier, il étoit fort à craindre que quelques minutes d'anticipation n'enlevassent aux Astronomes Suédois le plaisir de faire une observation complette. Leur attente ne tarda pas à être remplie. Peu de tems après le lever du Soleil, on commença à appercevoir l'immersion de Venus ; mais comme cet astre étoit encore fort voisin de l'horison, les ondulations qu'y causent les vapeurs, ne permirent pas de déterminer avec la derniere exactitude l'instant du premier contact. M. Wargentin a estimé qu'il s'est fait à 3*h*. 21′ 37″. On peut néanmoins présumer, par les raisons qu'on vient de dire & d'après la durée de l'émersion, qu'il est

arrivé quelques secondes plutôt. Quant à l'entrée totale, elle a été vue par les trois Observateurs, à 3*h* 39′ 23″
ensorte que la durée de l'émersion a été de . . . 17 46

Le contact intérieur, qui a précédé la sortie de Venus, a été déterminé de la maniere suivante, savoir, par M. Wargentin, à . . 9 30 8
par M. Klingenstierna, à 9 30 11

Ce contact a paru à chacun de ces Observateurs se faire avec beaucoup de rapidité, & comme en un clin-d'œil.

Le moment de la sortie totale a été observé par M. Wilcke à 9*h* 47′ 59″
par M. Klingenstierna, à 9 48 6 *ou* 8
& par M. Wargentin, à . . 9 48 9
Ainsi la durée de la sortie a été pour le dernier de ces Astronomes, de . . . 18 1

Ces circonstances sont tirées d'une Lettre écrite par M. Wargentin à M. Baer, Chapelain de S. M. Suédoise, &

Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences. Nous communiquerons vers la fin de cet article quelques conſéquences qu'on peut déja tirer de cette obſervation, comparée avec celles qui ont été faites à Paris.

II. L'obſervation ſuivante eſt de M. Mayer, Aſtronome de Gottingue. Les circonſtances de la guerre actuelle avoient fait transformer depuis près d'un an ſon obſervatoire en un magaſin à poudre; mais quelques jours avant celui du phénomene, M. Mayer obtint que Bellone cédât la place à Uranie; il fit les préparatifs de ſon obſervation un peu à la hâte, & le 6 au matin, le ſoleil s'étant dégagé des nuages à cinq heures & quelques minutes, il détermina quatorze poſitions de Venus ſur le diſque du Soleil, avec une lunette de ſix pieds, montée ſur une machine parallactique & garnie d'un micrometre. Il ſeroit inutile de les donner ici, parce que les réſultats qu'on en peut tirer relativement à la théorie de Venus, dépendent de pluſieurs calculs laborieux dont tous les élemens ne nous ont pas été communiqués.

Il paroît que le tems fut peu favo-

rable à l'obſervation, depuis 7h. 56′ juſqu'au commencement de la ſortie. Ce moment approchant, M. Mayer tourna vers le Soleil une lunette excellente de douze pieds, & il obſerva le contact intérieur à 8h. 58′ 26″, & l'extérieur à 9h. 16′ 24″, de maniere que la durée totale de l'émerſion a été de 18′ 28″; ſuivant cet habile Obſervateur Venus a toujours paru bien terminée. Quelques ſpectateurs ont cru appercevoir le diſque de Venus d'une figure ovale, le petit axe étant dans la direction du parallele; mais M. Mayer n'ayant rien obſervé de ſemblable, conteſte la réalité de cette apparence.

III. On a obſervé en divers endroits de Rome le paſſage de Venus ſur le Soleil. L'obſervation dont les détails nous ſont parvenus, a été faite dans le Couvent des Dominicains de Sainte Marie de la Minerve, par un Aſtronome qui n'a pas voulu ſe nommer, mais que nous ſçavons être verſé depuis long-tems dans l'art d'obſerver. Selon ces détails, le 6 Juin à 4h. & 6′ du matin Venus paroiſſoit avoir déja parcouru 7 à 8′ ſur le diſque de cet

aſtre. Le commencement de l'émerſion fut vu à . . . 7h. 9′ 36″
la fin à . . . . . 9h. 28′ 7″
de maniere que la durée
totale de l'émerſion a
été de . . . . 18′ 31″

Pendant les quatre heures qu'a duré l'obſervation, on a déterminé trente-trois poſitions de Venus ſur le diſque du Soleil. Un examen peu approfondi de ces poſitions a ſuffi à l'Auteur pour annoncer que la moindre diſtance de Venus au centre du Soleil a été de 9′ 30″ environ.

Selon le calcul fait, d'après les tables de M. Caſſini pour Venus, & celles de M. l'Abbé de la Caille pour le Soleil, l'émerſion du centre auroit dû arriver environ 26′ plutôt, en faiſant abſtraction de la parallaxe qui altere un peu cette détermination.

Enfin le diametre apparent de la planete qu'on déduit de ces obſervations, & ſur-tout des deux contacts, eſt de 1′ & 1″, ce qui eſt beaucoup au-deſſous de la grandeur que lui ont aſſignée Halley & d'autres Aſtronomes. L'Auteur de ces obſervations promet

de les expoſer plus en détail, avec les réſultats aſtronomiques qu'ils fourniſſent, auſſi-tôt qu'il jouira de quelque loiſir.

Pluſieurs Obſervateurs établis au Séminaire Romain ont auſſi ſuivi ce phénomène. Nous apprenons ſeulement qu'en faiſant uſage d'un excellent téleſcope garni d'un micrometre objectif, ils ont trouvé le diametre apparent de Venus beaucoup moindre qu'on ne l'attendoit.

IV. L'obſervation faite à Vienne eſt dûe au Pere Hell, Aſtronome de Sa Majeſté Impériale & Royale, & Profeſſeur dans l'Univerſité de cette Ville. Nous extrairons les principaux articles de la lettre qu'il a écrite ſur ce ſujet à M. de la Lande, de l'Académie Royale des Sciences.

« Comme je prévoyois, dit le Pere » Hell, que l'Obſervatoire public de » l'Univerſité, qui eſt confié à mes » ſoins, ſeroit peu commode pour ob- » ſerver à cauſe de l'affluence de per- » ſonnes que la curioſité y attireroit, » j'avois réſolu dès long-tems de me » placer dans un autre endroit où je » puſſe jouir de la tranquillité néceſſai-

» re pour une si importante observa-
» tion. Je ne trouvai rien de mieux
» qu'une tour située à l'angle de la bi-
» bliotheque de notre maison, & dont
» la position, à l'égard de l'Observa-
» toire de l'Université, m'étoit con-
» nue. J'y fis transporter dès le 2 Juin
» les instrumens dont je fais ordinai-
» rement usage ; savoir, une pendule
» de Graham, un quart de cercle de
» deux pieds de rayon, augmenté d'un
» secteur de quatre pieds, & garni
» d'une lunette de cinq pieds avec son
» micrometre & un télescope de quatre
» pieds & demi, qui fait l'effet d'une
» bonne lunette de trente à quarante
» pieds.

» Ce nouvel observatoire n'étant pas
» commode pour prendre des hau-
» teurs correspondantes, & le tems
» ayant été, les 4, 5 & 6 de Juin, peu fa-
» vorable pour prendre ces hauteurs, je
» me fis faire des signaux de l'Observa-
» toire de l'Université & de celui du
» College, aux momens où les bords
» tant antérieur que postérieur du So-
» leil arrivoient au plan du méridien,
» de maniere que je déterminai, à
» deux secondes près, la différence du

» tems marqué par ma pendule, avec
» le tems vrai, & sa variation diurne.
» Je fis aussi quelque changement à ma
» lunette, dont je rétrecis l'ouver-
» ture, pour avoir une image du
» Soleil plus précise. Enfin je véri-
» fiai mon micrometre en observant
» le passage de l'étoile δ du baudrier
» d'Orion, & je trouvai qu'un arc de
» 30′ répondoit, à bien peu de chose
» près, à 25 révolutions de l'index,
» de telle sorte qu'une révolution fai-
» soit 1′ 12″ 5‴.

» Tout étant ainsi préparé, j'atten-
» dis le 6 Juin au matin le lever du
» Soleil avec une grande impatience.
» A la vérité, les nuages laisserent à
» peine appercevoir cet astre pendant
» trois minutes après son lever ; mais
» c'en fut assez pour me donner la sa-
» tisfaction de voir que Venus occu-
» poit sur son disque la même place
» sensiblement que je lui avois assignée
» pour ce moment, il y avoit plus d'une
» année. Après cet agréable & trop
» court spectacle, le Soleil ne parut
» que pendant quelques momens jus-
» qu'à cinq heures ; ensuite d'épaisses
» nuées le couvrirent jusqu'à *7h.* 23′

» environ, après quoi on l'apperçut
» par intervalles, à travers de legers
» nuages. Je pris alors à différentes re-
» prises des positions de Venus sur le
» disque du Soleil ; & quoique, à cause
» du tems peu favorable, elles n'ayent
» pas toute la précision que j'aurois
» desirée, je crois néanmoins qu'elles
» sont exactes, à une demie-seconde
» de tems près ; c'est-à-dire que leur
» erreur n'excede pas 7 à 8″ d'un
» grand cercle. A *9h.* 11′ les nuages
» couvrirent le Soleil ; ils ne se dissi-
» perent qu'après *9h.* & demie, &
» nous laisserent voir à notre grand
» regret Venus à demie-sortie du dis-
» que solaire ; je tournai aussi-tôt mon
» télescope de 4 pieds $\frac{1}{2}$ vers le Soleil,
» & j'observai la sortie totale de la
» maniere suivante.

» Emersion totale encore douteuse,
» à . . . . . *9h.* 43′ 10″

» Certaine, à . . . *9h.* 43′ 25″

» Dans l'Observatoi-
» re de l'Université, l'é-
» mersion fut observée
» par divers personnes.
» Elle fut vue par le Pere
» Ebenau avec une très-

» bonne lunete de onze
» pieds, à . . . *9h.* 42′ 34″

» Par le Pere Herbeth,
» Professeur de Physi-
» que, avec une lunette
» de douze pieds, à . *9h.* 42′ 44″

» Par le Pere Rein,
» avec une excellente lu-
» nette de dix pieds, à *9h.* 42′ 49″

» Et par M. l'Abbé
» Lysogorsky, qui faisoit
» usage d'un télescope de
» trois pieds, à » . . *9h.* 42′ 59″

Le Pere Hell nous communique en-
suite quelques observations faites hors
de Vienne : l'une d'un particulier qui
observoit dans un lieu éloigné de
Vienne d'environ une demi-heure de
chemin, mais peu exacte ; l'autre du
Pere Veiss, Jésuite, faite à Tyrnau.
Ce Pere, habile Observateur, a déter-
miné pour le méridien de Tyrnau l'ins-
tant du contact intérieur à *9h.* 29′ 9″,
& celui du contact extérieur, à *9h.*
47′ 36″, ce qui réduit au méridien de
Vienne donne pour ces deux ins-
tans, *9h.* 24′ 19″, & *9h.* 42′ 46″.
Ainsi la durée totale de l'émersion a
été de 18′ 27″.

« Suivant le calcul fait d'après les tables de M. Cassini, publiées en 1740, le contact intérieur devoit se faire pour Vienne à *9h.* 15′ 42″, & l'extérieur à *9h.* 38′ 48″. Les mêmes tables corrigées par mes observations donnoient l'instant du premier contact à *9h.* 29′, & celui du dernier à *9h.* 52′; d'où l'on voit que l'observation a tenu comme un milieu entre les calculs faits d'après les tables de M. Cassini corrigées & les mêmes sans correction; ce qui montre qu'elles approchent beaucoup de la vérité, & qu'elles l'emportent sur toutes les autres, du moins en ce qui concerne le mouvement de Venus, comme je l'avois déja annoncé dans l'écrit que j'ai publié dès l'année derniere. »

Nous savons que le même phénomene a été observé à Vienne, par M. Cassini, Membre de l'Académie Royale des Sciences en présence de l'Archiduc Joseph. Mais les détails de son observation ne nous sont pas parvenus. Au reste, on s'est trompé dans l'avant-dernier volume de ce Journal sur les motifs du voyage de M. Cassini.

V. Un avantage qu'on a déja retiré

de cette observation de Vénus est la connoissance de la grandeur de cette planete; car on n'avoit pu jusqu'ici mesurer son diametre qu'en observant Vénus sous la forme d'un corps éclairé qui se projette sur le fond obscur du Ciel. Or on sait qu'un corps lumineux ou fortement éclairé, étant vû sur un fond obscur, paroît plus grand qu'il n'est réellement. Aussi M. Halley, même ayant quelque égard à cette illusion optique, donnoit-il au diametre apparent de Vénus passant sur le Soleil 1′ & 15″. Plusieurs Astronomes l'estimoient de 1′ & 20 ou 25″; mais la derniere observation a rectifié leurs idées sur ce sujet, & a montré qu'il n'étoit gueres que d'une minute. L'Auteur de l'observation faite à Rome, & rapportée plus haut, n'assigne à ce diametre que *61*″, ce que confirment les Observateurs du Collége Romain. M. de la Lande, le déduisant de la durée de l'émersion, ne l'a trouvé que de 58″. M. Messier, dont l'adresse & l'assiduité à observer sont connues, l'ayant mesuré plusieurs fois sur le disque du Soleil avec un excellent micrometre, & avec un verre qui produisoit une

image blanche, ne lui donne que 56 à 57″. Il a dû effectivement le trouver un peu moindre que le véritable, à cause de l'anticipation de la lumiere du Soleil en forme d'anneau sur le disque de Vénus; laquelle, quoique détruite en grande partie par son verre, ne l'étoit pas entierement. Nous devons enfin à M. Ferguson la justice de remarquer que même avant l'observation il avoit réduit le diametre apparent de Vénus sous le Soleil à *62*″.

On voit par ce que nous venons de dire combien se sont trompés ceux qui ayant tenté de mesurer ce diametre, au moyen de la durée de son passage par le fil horaire, ont trouvé pour cette durée 7″, ainsi qu'on lit dans le premier volume du Journal de Trévoux de ce mois. Il faut que les Auteurs de cette observation ayent compté des demi-secondes au lieu de secondes, ou que le fil traversé par Vénus ne fût pas perpendiculaire au parallele qu'elle décrivoit. D'autres Observateurs plus exacts ont trouvé 4″ & $\frac{1}{4}$ ou 4″ $\frac{1}{2}$, ce qui donne *63* à *68*″. Mais leur observation peut encore être soupçonnée

d'inexactitude, à cause de la difficulté de bien apprécier une moitié ou un quart de seconde.

Le moyen le plus sûr pour déterminer le diametre apparent de Venus étoit de le déduire de la durée de l'émersion, comme ont fait M. de la Lande & l'Observateur Romain dont on a parlé plus haut. En effet, le mouvement de Vénus étant connu, on peut facilement déterminer la longueur de la ligne parcourue par son centre depuis le contact intérieur jusqu'à l'extérieur. Dans le cas du dernier passage, cette ligne se trouve d'une douzaine de secondes plus longue que le diametre de Vénus; d'où l'on conclut ce diametre de 58″. Cela est d'autant plus exact, qu'en prenant les observations qui prolongent davantage la durée de l'émersion, comme celle de Rome, suivant laquelle cette durée a été de 18′ 31″, on ne trouve encore pour Vénus qu'une minute de diametre apparent. Nous remarquons enfin que 15″ de plus ou de moins dans la durée de l'émersion, ne produisent dans la détermination du demi-diametre apparent qu'une seconde de différence.

Ainsi tous les Observateurs s'accordant à donner cette durée entre 18′ & 1″, comme les Astronomes de Stockholm, & 18′ 31″, comme l'Observateur de Rome, on peut assurer que le diametre apparent de Vénus vue sous le Soleil étoit à peine d'une minute.

On pourroit penser que les deux anneaux lumineux, l'un qui rétrécissoit le disque de Vénus, l'autre qui augmentoit le diametre apparent du Soleil, ont dû nuire à l'exactitude de cette méthode. Mais on seroit dans l'erreur. Il en résulte seulement un phénomene qui n'a pas échappé à la plûpart des Observateurs. Ils rapportent presque unanimement que quand les deux bords, celui du Soleil & celui de Vénus, furent fort voisins l'un de l'autre, quoiqu'il restât encore entr'eux un filet de lumiere assez sensible, il s'évanouit fort promptement, comme si Venus se fût portée tout-à-coup de ce côté : son diametre parut même à plusieurs un peu alongé dans ce sens. Cet effet ne peut être attribué qu'à la destruction rapide des deux anneaux lumineux, qui arriva au moment que le bord de Venus toucha celui du So-

leil : car ces deux anneaux n'ayant qu'un éclat emprunté de la lumiere directe & latérale de cet astre, ils ont dû s'évanouir du côté du contact aussitôt que cette derniere a disparu, ou a été considérablement affoiblie. Ainsi le moment apparent du contact intérieur a été le moment du vrai contact. A l'égard de l'attouchement extérieur, l'anneau lumineux qui environne le Soleil, a dû n'être entierement rétabli qu'au moment où Venus a été tout-à-fait dégagée du vrai disque de cet astre. Par conséquent l'instant de l'émersion totale a dû différer peu du véritable, & la durée de la sortie a été pour chaque Observateur, à peu de secondes près, la même que si ces deux lumieres étrangeres n'eussent point existé. M. de Barro, qui le premier a remarqué ces phénomenes en observant le passage de Mercure sous le Soleil, arrivé en 1753, a publié à cette occasion un Ecrit auquel nous renvoyons.

VI. On peut aussi, d'après cette observation, avancer avec vraisemblance que la parallaxe du Soleil est moindre que $10'' \frac{2}{10}$, quantité à laquelle les Astro-

nomes s'étoient arrêtés depuis quelque tems. Voici des calculs & des réflexions sur ce sujet, qui nous ont été communiqués par M. de la Lande.

En supposant la parallaxe du Soleil de $10'' \frac{2}{10}$, on trouve qu'il faut ôter 6′ 15″ du tems auquel le premier contact a été observé à Stockholm, & qu'il faut ajouter 2′ 42″ au tems auquel le second a été vu dans cette même ville, afin de les réduire au centre de la terre. Ainsi la demi-durée du passage se trouve de 2 *h.* 59′ 42″, & le mouvement de Venus qui lui répond est $11' \, 58'' \frac{4}{10}$.

Le demi-diametre apparent du Soleil étoit ce jour de $15' \, 46'' \frac{5}{10}$, & celui de Venus de 29″, ainsi que M. de la Lande les a déterminés avec soin ; de-là il suit que la plus courte distance des centres de Venus & du Soleil a été de $9' \, 30'' \frac{7}{10}$, la latitude au tems de la conjonction de 9′ 37″, la longitude du nœud de 2ˢ 14° 31′ 27″, la différence entre la conjonction & le milieu du passage de 21′ 3″, l'heure de la conjonction 6*h.* 54′ 6″ à Stockholm, ou 5*h.* 51′ 15″ à Paris.

La différence de longitude entre

Paris & Stockholm, déterminée par M. Vargentin, au moyen d'un grand nombre d'observations des Satellites, est de 1*h.* 2′ 51″. Or si cette différence des méridiens est sûre à quelques secondes près, la parallaxe du Soleil doit être sensiblement moindre que 10″ : car afin de réduire au centre de la terre l'observation du contact intérieur de Venus, faite à Paris par M. de la Lande, il faudroit y ajouter $1' \, 1'' \frac{1}{2}$ (*a*). On a donc 8*h.* 29′ 27″, ce qui differe de 1*h.* 3′ 25″ du moment observé à Stockholm ; & pour réduire ces deux observations à ne différer que de 1*h.* 2′ 51″, il faudroit diminuer de 3″ la parallaxe du Soleil : car une seconde de diminution dans la parallaxe ne les rapproche que de 10″. Il est vrai, ajoute M. de la Lande, que M. Maraldi a déterminé la différence des méridiens entre Paris & Stockholm de 1*h.* 3′ 10″ ; mais en adoptant cette différence, il y a encore $1'' \frac{2}{10}$ à ôter de la parallaxe du Soleil ; ce qui la réduiroit à 9″. Ainsi il paroît qu'en faisant usage des observations mêmes

(*a*) Ce moment est 8 *h.* 28′ 26″.

les moins favorables à cette diminution de la parallaxe, il faudroit encore la diminuer au moins d'une seconde. Au reste ces différences seront constatées avec plus de certitude au retour des Astronomes qui sont allés observer aux Indes & en Siberie.

Dans l'avant-dernier vol. du Journal Etranger, page 113, ligne 1, au lieu de la durée, *lisez* la différence de la durée.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

I.

L'OUVRAGE de M. Hirsch sur les monnoies & sur les médailles a eu le succès qu'il méritoit. Tout ce qu'ont dit les Anciens & les Modernes est fondu dans cette *Bibliotheque*, & exposé avec la plus profonde érudition. L'Auteur lui a donné la forme d'un catalogue. Son recueil, plein de vastes connoissances, n'a point la sécheresse de ce genre d'ouvrage; le catalogue est suivi d'une grande table très-instructive. L'ouvrage est imprimé à Anspach, sous ce titre : *Bibliotheca numismatica, exhibens catalogum Auctorum qui de re monetaria & numismatibus tàm antiquis quàm recentioribus scripsère, collecta & indice rerum instructa; à* Jo. Christ. Hirsch; *in*-4°.

II.

LES Allemands n'ont pas encore perdu, comme plusieurs peuples de l'Europe, l'habitude de se servir d'une Langue généralement répandue, en écrivant sur des matieres scientifiques & particulierement sur la Médecine. La plûpart des Auteurs n'écrivent plus que pour leur nation. Nous ne pouvons que louer ceux qui travaillent à communiquer tout-d'un-coup à l'Europe entiere leurs connoissances, quand elles peuvent être utiles à l'humanité. Nous avons fait cette réflexion à l'occasion de l'ouvrage d'un savant Profess. de l'Univ. de Léipsick, sur le tabac, sur l'usage immodéré du caffé & quelques autres *causes agréables de maladies*. Le titre de son ouvrage porte : *Anton. Guillel. Plazii, Botanices in Academia Lipsiensi P. P. O. de jucundis morborum causis dissertationes septem*; in-4°. pag. 207. Les titres des dissertations sont : I. *de tabaco sternutatorio*; II. *de potûs caffe abusu noxio*; III. *de morbis ex munditie intempestiva*; IV. *de munditiei affectatæ incommodis*; V. *de morbis ex oblectamentis*; VI. & VII. *de oblec-*

tamentorum incommodis. L'Auteur connoît très-bien les dangers qui sont dans l'abus de toutes ces choses, mais ne les exagere-t-il pas quelquefois ? Ces dissertations ont été imprimées à Léipsick, où l'on a aussi réimprimé la fameuse *Bibliotheque de Droit*, publiée originairement par Lipenius, & augmentée par Struvius Jænichens.

III.

LES dissertations que M. Buchner a fait imprimer à Altenbourg chez Richer, sur l'Arbre de la science du bien & du mal, & sur l'inspiration des Livres saints, n'ont point vérifié, si l'on en croit des Journalistes éclairés, l'épigraphe dont il s'est déja servi plusieurs fois : *non, si malè nunc, & olim sic erit*. La premiere, écrite en allemand, roule sur ces deux questions, dont le rapport n'est pas fort clair : *l'Arbre de la science du bien & du mal avoit-il des qualités nuisibles ? Le monde est-il le meilleur des mondes ?* L'Auteur répond négativement. Les moyens qu'il emploie pour battre en ruine le principe de Leibnitz, ne sont pas toujours faciles à détruire. Il ne dit pas grand

chose sur la premiere question; il y rappelle seulement une opinion qui lui appartient & qu'il a déja avancée ailleurs : c'est que la menace que Dieu fit à nos peres n'emportoit point la mort temporelle, comme on l'a toujours cru. Dans la seconde dissertation, écrite en latin, il examine si *tout ce qui se trouve dans l'Ecriture-sainte est révélé & inspiré* ? Il n'en excepte pas même les accens. Il ne dit rien de nouveau pour établir une opinion généralement abandonnée.



SUEDE.

I.

MONSIEUR Charles Lehnberg prononça l'année derniere, à sa réception à l'Académie de Stokholm un *discours sur l'Optique* qui contient des recherches sur la partie historique de cette Science, sur sa théorie & les instrumens qui l'ont perfectionnée. Les Anciens n'allerent pas loin dans cette carriere : Vitellion fut le premier qui expliqua le phénomene des miroirs ardens; Le Moine Bacon tira de l'Arabe Alhazen tout ce qu'il écrivit sur les lunettes d'approche; La Porte, dans sa *Magie naturelle*, décrit la maniere de représenter les objets extérieurs sur une muraille blanche. En 1600, Kepler expliqua comment les rayons se rompent en passant par les diverses humeurs de l'œil, pour peindre une image distincte sur la rétine; il exposa aussi les causes des vues longues & des vues courtes. Snellius & Huggens ont établi les loix de la réfraction. Borelli fixe à

l'an 1590 l'invention des télescopes : M. Lehnberg suit cette opinion. Galilée se servit d'un télescope long de cinq pieds. Newton imagina en 1668 les télescopes à réflection, dont le premier qui n'avoit que six pouces de long, fut construit en 1700. Halley perfectionna cet instrument en 1719. M. Short essaya des miroirs de verre : ceux de métal ont toujours été préférés; cependant il perfectionna les premiers au point qu'il découvrit le Satellite de Venus, que personne n'avoit revu depuis 1672 & 1686. L'invention des microscopes est environ de l'année 1621. Le célebre Smith y joignit un oculaire & deux miroirs de réflection, l'un convexe, l'autre concave, pour obvier à l'aberration des rayons. Le microscope solaire est le plus parfait de tous. M. Lehnberg a fait un essai pour prévenir l'aberration des rayons dans les télescopes, suivant l'idée de M. Klingenstierna, Professeur à Upsal, au moyen d'un objectif d'environ cinq pieds de foyer, avec lequel il prévient très-bien la fausse réfraction des rayons : ce Professeur est le premier Suédois qui se soit occupé à

repolir les verres; les Etats du Royaume ont généreusement favorisé sa manufacture.

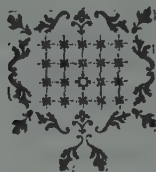
II.

M. Ekmark, dans sa dissertation latine sur les oiseaux de passage, a ajouté beaucoup d'observations à ce qu'en ont dit les célebres Auteurs Klein & Catesby; nous en rapporterons quelques-unes. Le défaut de nourriture oblige certains oiseaux de passer d'un pays à un autre. Dans le tems des glaces les oyes & les canards s'en vont du Nord au Sud; la même cause chasse les cigognes, les grues & les autres oiseaux qui se nourrissent d'insectes de rivieres; les moineaux qui vivent de vers & autres petits insectes, se cachent dans des trous; les oiseaux de proie ne quittent jamais le Nord, où ils trouvent toujours de la nourriture. En Suede, la nature ne leur permet pas, depuis la Chandeleur jusqu'à la S. Michel, de faire du mal aux oiseaux domestiques, qui pendant ce tems pondent & couvent leurs œufs sans crainte & sans péril. La poule-d'Inde, qui dépose ses œufs à terre,

ne laiſſe tranſpirer aucune odeur lorſqu'elle eſt à les couver, pour les ſouſtraire ainſi aux loups & aux autres animaux carnaciers. Le coucou ceſſe ſon chant de bonne heure; mais il va fort avant dans l'automne, & il ſe nourrit de chenilles qu'il va chercher dans les buiſſons : il chante encore dans cette ſaiſon quelquefois, & part à l'approche de l'hyver. Les oyes s'envolent vers le Sud; les cygnes reſtent dans la Scanie. Une eſpece de canard, dont la patrie doit être au voiſinage du Pole, vient en Suede dans les hyvers rigoureux. Une autre eſpece appellée *Plongeon*, que l'on croyoit privée de la faculté de voler & qui fait dans l'eau ſa réſidence ordinaire, ſuivant les obſervations les plus récentes, s'envole auſſi dans la froide ſaiſon. Les cigognes blanches vont vraiſemblablement en droiture vers le Midi; mais les noires paſſent à une grande hauteur dans l'air ſur la Suede au Nord, & elles regagnent enſuite le Sud. M. Ekmark croit que les alouettes vont dans la Scanie & même plus avant vers le Sud, & qu'elles s'y rendent en troupes par l'Allemagne, par la Suiſſe & par

la France. Il y a deux eſpeces d'hirondelles qui ſe blottiſſent dans l'eau entre des roſeaux, où elles paſſent l'hyver à-demi-mortes. En général les oiſeaux de paſſage obſervent le tems de leurs voyages avec la plus grande régularité. Les plus grandes eſpeces paſſent à-travers les plus grandes mers; les petites paſſent ſur les terres, les lacs, &c.

Cet ouvrage imprimé à Léipſick, forme un petit *in*-4°. ſous ce titre : *Caroli-Daniel Ekmark migrationes avium.*



DANNEMARK.

I.

NICOLAS MOLLER continue d'imprimer à Copenhague la traduction du *Philoſophe Anglois* ou *Cleveland, fils naturel de Crumwel.* Le premier volume parut l'année derniere. L'Auteur de cette traduction eſt Mme de Paſſow, femme dont les talens ont fait honneur au Dannemark; elle étoit née à Copenhague en 1731; elle fut pendant pluſieurs années la premiere Actrice du Théâtre Danois. Elle contribua infiniment à l'entrepriſe & à l'exécution du premier Opera Danois, que quelques particuliers donnerent en 1757 à leurs propres dépens, pour faire voir que la Langue danoiſe étoit propre à la Muſique. Elle épouſa en 1753 M. de Paſſow, alors Lieutenant au ſervice du Roi, & depuis Capitaine au ſervice de la Compagnie des Indes à Tranquebar. Depuis ce tems-là juſqu'à ſa mort, arrivée le 3 ſeptembre 1757, elle s'occupa à compoſer divers

ouvrages; ceux que l'on a publiés ſont : 1°. *les défauts de l'Amour*, Paſtorale en vers & en un acte, Piece dont le plan eſt bien conçu, l'intrigue bien conduite, & les caracteres bien ſoutenus : 2°. *l'Amour imprévu* ou *Cupidon Philoſophe*, en vers & en un acte; le ſujet en eſt tiré de la Mythologie du Nord, expoſée dans l'*Edda des Iſlandois*, traduit par M. Mallet : 3°. *Marianne* ou *le Choix libre*, en cinq actes & en proſe; elle a été repréſentée après la mort de l'Auteur, & reçue avec un applaudiſſement extraordinaire. On a trouvé parmi ſes manuſcrits une traduction de *Don Quichotte*, preſque finie. Ses poéſies formeroient un aſſez gros volume; on y voit que Madame de Paſſow excelloit ſur-tout à exprimer les paſſions mélancoliques & lugubres.

II.

L'OUVRAGE de M. Mélon ſur les finances eſt le premier Livre françois où les principes généraux du change, du commerce des monnoies, des finances, ayent été développés d'une ma-

niere claire & intelligible pour toutes sortes de personnes. Il doit faire époque dans cette partie. Il excita dans les esprits une fermentation qui a fait éclorre quantité ds bons ouvrages sur l'économie politique : cependant M. Mélon ne peut être classé que parmi les Auteurs élémentaires ; c'est peut-être par cette raison que M. Théiste a mieux aimé en donner la traduction, que celle de tant d'autres excellens ouvrages. Cette traduction a été imprimée à Copenhague chez Moller, avec une préface de M. Ancher, Conseiller de Justice, sur l'utilité du commerce pour les Etats.

III.

Le premier ouvrage qui ait été fait en Dannemark sur l'Architecture, a été publié l'année derniere par M. Anthon, Démonstrateur à l'Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture de Copenhague, sous le titre de *Grundig Ogtydelig, &c.* ou *Démonstration des principes de l'Architecture civile.* M. Anthon a joint au danois une traduction allemande. L'ouvrage

est orné de très-belles planches. Dans le même tems M. Morris enrichissoit l'Angleterre d'un chef-d'œuvre en ce genre, intitulé : *Lectures ou Architectures,* « Leçons d'Architecture, con-» sistant dans les regles fondées sur » l'harmonie & la proportion arithmé-» tique des édifices, éclaircie par des » exemples en dix-huit planches, avec » la proportion dans la pratique ; » *in* 8°. 2 vol. Cet ouvrage forme un cour complet d'Architecture.

IV.

M. Kall, Professeur des Langues orientales, a renfermé dans un petit *in*-4°. de 36 pages les principes de la Langue arabe : *Fundamenta Linguæ arabicæ* ; pour l'usage de l'Université de Copenhague.

V.

M. Diderich Turn, Commandant des Vaisseaux du Roi, a consacré une partie de son loisir à la lecture des Livres relatifs à la Religion, & il a entrepris de faire part à ses compatriotes du fruit de ce travail, en enrichissant

le Dannemark de la traduction des meilleurs ouvrages anglois sur cette matiere. Sa traduction des Sermons du célebre Jacques Blair, Ministre à la Virginie, doit être actuellement publique, suivant ce qu'il avoit annoncé en donnant les Discours du Docteur Scherlock *sur la Mort, sur la Providence, sur le Jugement.*



RUSSIE.

PETERSBOURG.

NOVI Commentarii Academiæ Scientiarum, &c.

« NOUVEAUX Commentaires de » l'Académie Impériale des Sciences » de Petersbourg. Tom. IV. pour » les années 1752 & 1753. De l'Im-» primerie de l'Académie des Scien-» ces, *in*-4°. »

IL nous suffira pour le présent d'indiquer les titres de ce quatrieme volume. Les cinq premieres Dissertations sont du célebre M. Euler ; elles ont pour objet 1°. *les nombres qui sont la somme de deux quarrés.* 2°. *La meilleure construction des aîles d'un moulin à vent.* 3°. & 4°. *Les élemens de la science des solides & des polyedres.* 5°. *Les perturbations des mouvemens célestes par une force quelconque.* Le 6e. Mémoire est de M. Krafft, qui y développe quelques *problêmes d'Architecture civile.* Dans le 7e.

on trouve des expériences sur *les pierres d'aiman artificielles de* M. Richmann. Le 8e. roule sur la *diminution & l'accroissement de la chaleur dans les métaux exposés à l'air.* Le 9e. sur *la célérité de la dissolution des mêmes sels dans les différentes temperatures d'air*, trouvée dans la même proportion qu'ont les degrés du thermometre de Farenheit. M. Richmann, Auteur des précédens Mémoires, cherche dans le 10e. *si l'accroissement du volume de mercure, occasionné par certain degré de chaleur, est proportionel à la masse du mercure.* Il donne dans le 11e. *la description & l'usage d'un électrometre.* Cet instrument fut fatal à son inventeur, qui ayant voulu mesurer par ce moyen la force de la vertu électrique dans un tems orageux, mourut frappé de la foudre le 6 Août 1753. Dans le 12e. M. Kaau Boerrhave nous offre des *réflexions sur la cohésion des parties solides dans le corps animal*, & principalement sur le changement des parties fluides en parties solides, sur la formation des os, sur la force & l'action des muscles & sur les premiers élémens de la composition du corps animal, des fossiles & des végétaux. Dans le 13e. est

une description d'un courant d'eau musquée, qui se trouve en Russie dans quelques fleuves, particulierement dans le volga, par M. Gmelin. Dans le 14e. le même Auteur décrit *un animal qui habite sur les montagnes de la Syberie & qu'on appelle dans le pays*, Rupicapra cornibus arietinis, *chevre de montagne aux cornes de bélier.* Dans le quinzieme, il donne la description de l'animal qui produit le musc. Le seizieme renferme *des observations sur les nids & les œufs des oiseaux*, par M. Steller. Le 17e. des observations meteorologiques pour les années 1744, 1745, 1746, & 1747, par M. Braun. 18e. *Méthode pour observer la parallaxe de la Lune, au moyen des éclipses des étoiles, occasionnées par la Lune elle-même*, par M. Grischo. Le 19e. *sur une lumiere australe extraordinaire, observée à Pétersbourg les 17 & 18 novembre* 1751, par le même Auteur. Le 20e. Recueil d'observations astronomiques faites à Léipsick, par M. Heins.



ANGLETERRE.

I.

EXTRAIT d'une Lettre de Jean Bell, *Capitaine du Navire* l'Elisabeth, *datée d'Oporto.*

IL y a quelques jours qu'un Hollandois tomba dans la riviere & ne fut retiré de l'eau qu'au bout de trois quarts d'heure. On le porta à bord de son vaisseau, & l'on se mit en devoir de l'ensevelir. M. Gabriel Hervey, vice-Consul Anglois, ayant entendu parler de cet accident, prit un bateau, vint au bâtiment Hollandois, étendit le noyé à côté d'un bon feu & le fit frotter avec du sel commun, jusqu'à ce qu'il eut repris connoissance. L'homme est aujourd'hui en très-bonne santé. M. Hervey m'a dit depuis avoir vu un chien qui étoit resté deux heures sous l'eau & qu'on avoit fait revenir en le couvrant de sel. Madame Hervey m'a assuré qu'elle avoit aussi ressuscité un chat noyé, par ce moyen-là.

I I.

LA Société établie pour l'encouragement des Arts, des Manufactures & du Commerce, a fait la distribution des prix de Peinture. Le premier prix, de cent guinées, pour le meilleur tableau d'Histoire sur un sujet tiré de l'*Histoire d'Angleterre*, a été adjugé au Chevalier Casali, Peintre habile, qui a déja remporté le premier prix l'année derniere. Le sujet est la mort d'Edouard martyr; voici le fait tel qu'il est rapporté dans l'*Histoire d'Angleterre* du Docteur Smolett. Le regne d'Edouard fut très-court & finit d'une maniere tragique. Le Roi revenant un jour de la chasse, alla, sans être accompagné, à la porte du château de Corf pour faire une visite à sa bellemere Elfride, qui l'invita affectueusement à mettre pied à terre; mais comme le Prince étoit pressé de retourner, il remonta promptement sur son cheval. Elfride alors l'engagea avec instance à boire une coupe de vin pour se rafraîchir: Edouard prit la coupe; & dans le tems qu'il la portoit à sa bouche, un Domestique d'Elfride lui donna un

coup de poignard dans le dos. Le Roi ſe ſentant bleſſé, piqua ſon cheval; mais affoibli bientôt par le ſang qu'il perdoit, il tomba; ſon pied s'embarraſſa dans l'étrier; le cheval continuant ſa courſe, le traîna à-travers les rochers & les buiſſons, & s'arrêta enfin à la porte d'une pauvre femme vieille & aveugle. Les Domeſtiques d'Elfride avoient ſuivi le cheval, ils arriverent & trouverent Edouard mort; ils jetterent ſon corps défiguré & en lambeaux dans un puits d'où on le retira au bout de quelques jours pour l'enterrer à Warchain; de-là il a été tranſporté au monaſtere de Shafterbury, où il a fait, dit la chronique, pluſieurs grands miracles qui lui ont mérité l'honneur d'être canoniſé comme ſaint & martyr.

III.

Un Botaniſte de Fulham a apporté d'Amérique une eſpece de melon qui peſe cinquante livres; il a quatre pieds de circonférence & trente-deux pouces de long; le corps eſt cannelé comme une colonne, & entre les cannelures il y a un nombre régulier de pointes

auſſi aiguës que des épines, & d'une forme ſemblable à celle des mollettes d'éperon. Ces pointes ont un pouce de longueur, & à l'extrémité de leur tête on voit quatre excroiſſances rondes, de ſubſtance ſolide, couvertes de filets rougeâtres, durs & épais comme une broſſe.

IV.

La Société fondée pour l'encouragement des Arts, des Manufactures & du Commerce, propoſe une récompenſe de vingt guinées à celui qui produira dans le courant du mois de juin le meilleur deſſin du profil du Roi, lequel ſervira à graver l'empreinte de la tête de Sa Majeſté ſur les nouvelles guinées qu'on doit frapper. C'eſt une coutume excellente, aſſez généralement obſervée en Angleterre, & qui devroit l'être par-tout, de propoſer au concours tous les ouvrages des Arts qui intéreſſent l'utilité ou l'ornement public.

V.

On a inſéré dans les Papiers publics un remede pour la goute, que nous

allons inſérer ici : Prenez une livre de farine de riz, 4 onces de levain de biere, & 2 onces de ſel; faites-en un cataplaſme épais, & appliquez-le à la plante du pied que vous envelopperez d'une flanelle chaude, & vous répéterez cela de douze en douze heures. Quatre ou cinq cataplaſmes emportent ordinairement le mal. Lavez enſuite votre pied avec du ſon, de l'eau-de-vie, de l'eau chaude & du ſavon de Caſtille. Il faut ſe tenir bien chaudement & éviter tout air froid, parce que ce remede dilate extrêmement les pores du pied. Dans quelque partie que la goute ſoit, à la tête, à l'eſtomach, aux mains, aux genoux, il faut toujours appliquer le cataplaſme au pied, parce que par ſa nature il attire l'humeur des parties ſupérieures en-bas. Il n'importe non plus à quel période ſoit la goute, dans ſon commencement ou à ſon déclin. Cet article eſt tiré du *Journal de Dublin de Faulkner.*

Fin du Journal de Juillet.

TABLE
DES ARTICLES.

FAUTES à corriger dans le volume de Juin.

La note (*a*) de la page 36 doit être transportée a ces mots, *ses yeux érudits.*
Pag. 76, be le forme dans les *nœuds*, *lisez* dans les *nuds.*
Pag. 94, excès *dont* la regle, *lisez* excès *où* la regle, *&c.*
Pag. 103, la *Celcide*, *lisez* la *Culeide.*
Dans la note de la page 163, *qui sera*, lisez *qui fût.*
Pag. 214, *débarrasse*, lisez *débarrassée.*
Pag. 215, *auxquelles*, lisez *auxquels*,

TABLE *DES MATIERES*,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

CHINE.

ITALIE.

SUEDE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Juillet. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 28 Juillet 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT rue Dauphine.

JOURNAL ÉTRANGER.

AOUT 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. D C C. L X I.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

ON *souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboceau Grand'-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

SOME acount of the rise, progress and continuance of Chivalry. By Ch. Jarvis, *Esq.*

« ESSAY sur la naissance, les progrès » & la durée de la Chevalerie. Par » *Charles Jarvis.* »



LES siecles de la Chevalerie sont les tems héroïques de l'Europe moderne. Un mêlange bisarre de religion & de libertinage, de férocité & de galanterie, de brigandage & de générosité, caractérise en général ce fanatisme de bravoure & de gloire, qui

enfanta tant d'extravagances & de grandes actions. La Chevalerie, institution barbare & irréguliere dans son principe, s'adoucit insensiblement comme les mœurs des peuples chez qui elle regna. Elle ne reconnut d'abord de loix que celles qu'elle s'imposa elle-même, & ces loix elle les fit recevoir dans la suite à toute l'Europe; plusieurs causes morales & politiques ont affoibli peu-à-peu l'esprit de Chevalerie. La destruction du Gouvernement féodal, l'invention de la poudre & Don Quichotte ont achevé de l'anéantir; mais on en retrouvera toujours les traces dans nos loix, dans nos mœurs, dans notre langage, dans nos manieres mêmes. Nous invitons nos Lecteurs à relire les Mémoires de M. de Sainte-Palaye *sur la Chevalerie ancienne*, ouvrage plein de sagesse & de précision, & qui réunit à l'élégance du style la profondeur des recherches. L'essai que nous annonçons est antérieur à ces Mémoires, mais il n'est ni aussi savant ni aussi méthodique; M. de Sainte-Palaye a considéré la Chevalerie comme une institution politique & militaire; M. Jarvis ne l'a envisagée que d'une

maniere vague & générale; il n'en a saisi que le côté moral, & il n'a proprement traité que de la *Chevalerie errante*. Son essai servoit de discours préliminaire à une fort bonne traduction de *Don Quichotte*, qu'il a donnée il y a bien des années; mais comme ce morceau vient d'être réimprimé à part, nous avons cru que le Public nous sauroit gré d'en enrichir notre Journal.

Les plus anciens monumens qui nous soient restés sur l'histoire & les mœurs des peuples du Nord, prouvent que ces peuples décidoient toutes leurs querelles par le sort des armes. Lucien dit que chez eux quiconque étoit vaincu en combat singulier, avoit la main droite coupée. César apprend, *comm. lib. 6*, que les Germains regardoient comme un trait de bravoure de piller leurs voisins; & Tacite observe que leurs disputes se terminoient rarement par des paroles, mais presque toujours par du sang. Rien ne prouve mieux combien l'usage des combats singuliers étoit commun parmi ces peuples, que l'histoire de Quintilius Va-

rus, telle qu'elle est rapportée par Velleius Paterculus. Varus commandoit sur le Rhin une armée composée de trois Légions Romaines & de Germains alliés. Ses ennemis, qui savoient que ce Général étoit plus occupé à décider par les formes judiciaires les querelles qui s'élevoient dans son armée, qu'à y entretenir l'ordre & la discipline, firent le projet de l'amuser & de l'affoiblir en semant la division dans son camp, & en faisant naître parmi les Soldats des sujets de dispute, dont la discussion l'occupoit tout entier. Les Germains, dit Paterculus, paroissoient étonnés de voir décider juridiquement toutes ces querelles qu'ils avoient coutume de terminer à la pointe de l'épée.

Dans tout le Nord, les combats singuliers étoient pratiqués pour différens motifs. Ils décidoient les procès, & Saxon le Grammairien nous apprend qu'ils étoient non-seulement en usage parmi les personnes de rangs égaux, mais qu'on avoit même vu des Rois accepter le défi de leurs sujets rébelles. Aldan, Roi de Suede, entra en lice avec Sivald, & Adding, Roi de Dannemark,

combattit avec Tosso son Sujet, qui avoit fait de vains efforts pour soulever la nation contre son Souverain. Schiold, neveu de ce Dane, qui, selon la tradition du pays, a donné son nom au Dannemark, avant le tems de Romulus, Schiold défia le Germain Scato, son rival, à un combat singulier, au sujet d'une jeune Dame. Le fameux Pirate Ebbon demanda à Unguinus, Roi des Goths, sa fille en mariage & la moitié de son Royaume pour douaire; il falloit accepter la proposition ou le combat: heureusement un autre brave avoit défié Ebbon & le tua. Sous le regne de Fronto III. Roi de Dannemark, un certain Greppa fut accusé par un certain Bendrick d'avoir attenté à l'honneur de la Reine; quoique le fait fût certain, & même assez public, Greppa, pour prouver son innocence, défia son accusateur, le tua en champ clos, & après lui son pere & ses freres qui s'étoient présentés pour venger sa mort.

Bientôt les Législateurs plus éclairés sentirent que les femmes, les vieillards, les infirmes n'étoient pas pro-

pres aux combats; on leur permit de nommer un champion qui se battroit à leur place. Gestiblind, Roi des Goths, reçut dans sa vieillesse un défi de la part du Roi de Suede, à qui il envoya son champion. Elgon de Norwege, ayant envie d'avoir la fille de Fridlevus, envoya le fameux Starcuter pour se battre contre ses rivaux. Ces champions étoient des hommes la plus vile espece(*a*), qui souvent se laissoient corrompre, & s'avouoient vaincus, sans l'être; alors le malheureux qu'ils s'étoient engagés à défendre, & qu'ils trahissoient, étoit livré à la discrétion du vainqueur, qui l'immoloit quelquefois à son ressentiment. Mais lorsque la perfidie étoit trop évidente, le champion & son suborneur étoient flétris d'une infamie éternelle.

Saxon le Grammairien, qui écrivoit vers l'an 1200, dit que Fronto, dont nous avons déja parlé, ordonna que « toutes les querelles seroient décidées » par le combat, parce qu'il étoit plus

(*a*) C'étoit pour prévenir cette trahison, que la loi condamna le Champion à perdre la main, s'il étoit vaincu dans le combat.

» honorable de ſe diſputer avec des » armes qu'avec des paroles ». Avant cette époque les Lombards, qui étoient d'extraction Germaine, mais qui s'étoient répandus en Italie depuis quelques ſiecles, avoient commencé à imiter les Italiens, en conſervant cependant toujours un mélange ſenſible de leur caractere primitif. L'Archevêque Sigonius dit que Rotharis fit à Pavie un réglement, confirmé par le conſentement de ſa nobleſſe & de ſon armée, & portant que « tout homme » qui ſe trouve en poſſeſſion depuis cinq » ans de quelques meubles on immeu- » bles; & qui eſt attaqué ſur la légi- » timité de cette poſſeſſion, peut juſti- » fier ſon titre par le duel. » Celui des combattans qui cédoit le terrein & mettoit ſeulement le pied hors de la ligne qui étoit marquée perdoit ſa cauſe comme vaincu. En quelques endroits la rigueur de la loi étoit extrême; les haches & les cordes, les gibets & les échafauds étoient préparés hors du champ de bataille pour le malheureux vaincu.

La férocité des mœurs & des eſprits s'adoucit cependant peu-à-peu; d'a-

bord les biens & les châteaux du vaincu appartinrent au vainqueur; mais cet uſage fut bientôt aboli, parce qu'il ne laiſſoit point de ſûreté aux Gentilshommes dont la fortune pouvoit tenter un brigand courageux. Le cheval & les armes furent enſuite le prix de la victoire; mais avec le tems il ne reſta au plus adroit que les armes défenſives dont ſon adverſaire s'étoit ſervi dans le combat, & que le vainqueur faiſoit ſuſpendre dans quelques égliſes au-deſſous des ſiennes; il prenoit même la deviſe de ſon ennemi, s'il la trouvoit à ſon gré. Un Viſconti défit autrefois un Sarraſin en champ-clos; cette famille porte encore aujourd'hui dans ſes armes une vipere tenant dans ſa gueule un enfant enſanglanté; c'étoit la deviſe du Sarraſin vaincu.

Dans le code Lombard, la loi avoit fixé un tarif de punitions pécuniaires pour les affronts & pour les coups. Je n'en citerai qu'un exemple. Si un homme en avoit battu un autre, & qu'il lui eût fait une contuſion ou une plaie, il étoit obligé de payer trois couronnes, ſix pour deux contuſions, &c. La ſageſſe de la loi veilloit avec

autant de ſévérité ſur l'honneur & la propriété des individus que ſur leurs perſonnes: car l'amende étoit de ſix couronnes pour celui qui auroit tiré la barbe à un autre; autant contre celui qui auroit enlevé un bâton de la vigne de ſon voiſin, ou qui auroit arraché les poils de la queue de ſon cheval; on payoit trois couronnes pour avoir battu une ſervante & l'avoir fait avorter, & l'on n'en payoit pas moins pour avoir fait avorter une jument ou une vache; mais ſi l'on frappoit un homme à la tête & qu'on lui fît une fracture, on payoit douze couronnes pour chaque coup. S'il y avoit pluſieurs fractures, il falloit donner au bleſſé la ſatisfaction qu'il demandoit. La loi y étoit expreſſe & diſoit en bon latin: *Sit contentus.* On avoit fait un catalogue tariffé de tous les membres du corps humain: on payoit tant pour une dent ſimple, tant pour une molaire, *&c.* Le nez étoit une partie très-délicate, & tout ce qui l'affectoit emportoit au moins vingt-quatre couronnes d'amende. La compoſition pour l'aſſaſſinat d'un Baron ou d'un Ecuyer étoit de neuf cens

couronnes; & par reſpect pour l'Egliſe, l'aſſaſſinat d'un Evêque étoit racheté par la même ſomme. Il ne faut pas oublier de dire que dans ce tarif des injures on encouroit une amende de douze couronnes en traitant un homme de *cocu*, & que le combat étoit accordé pour juſtifier l'imputation.

Non-ſeulement les particuliers, mais des villes entieres ſe défioient au combat; les familles principales ſe chargeoient de la querelle & y engageoient leurs amis & leurs vaſſaux; c'étoit de petites armées qui ſe mettoient en campagne & qui combattoient juſqu'à l'épuiſement de l'une ou de l'autre. Les conditions de la paix étoient ordinairement très-dures pour le parti des vaincus; ils étoient quelquefois obligés d'abaiſſer leurs tours, de murer une porte, de ne porter pendant un certain tems que des habits noirs doublés de noir, de ne point ſe raſer la barbe pendant dix ans, *&c.*

Lors même qu'on eut aboli la barbare coutume de pendre ou de mettre en pieces le vaincu, ce malheureux reſtoit toujours à la diſcrétion du vainqueur. Le Hérault le proclamoit

à l'entrée de la lice, *coupable*, *faux & parjure*. Il étoit désarmé, & obligé de sortir à reculons du champ de bataille; son armure étoit mise en pieces sur la barriere, & désormais il ne pouvoit plus avoir commerce avec aucun Gentilhomme; mais l'usage ordinaire des vainqueurs étoit d'envoyer le vaincu à leurs maîtresses qui en disposoient à leur gré. Un Chevalier, dans un accès de piété, fit présent de son prisonnier à l'église de S. Pierre; les Chanoines de cette cathédrale lui mirent un balai entre les mains au lieu d'une lance, & il balaya leur église pendant plusieurs années avec les plus grands applaudissemens.

Le tems & le raffinement italien firent succéder des usages plus doux & plus généreux à ces procédés barbares, qui favorisoient trop l'orgueil & l'insolence. Les vainqueurs devinrent des modeles de courtoisie; quelques-uns, par pure galanterie, exigeoient de leur adversaire non qu'il se déclarât vaincu, quoique la supériorité fût évidente, mais qu'il les confessât seulement *aussi gentilshommes que lui-même*. C'est alors qu'on réduisit en *science* la

pratique du combat singulier, & que les formes en furent adoptées dans toute l'Europe. Un Chevalier fut appellé au combat pour des paroles comme pour des actions injurieuses : on se querella non-seulement sur une expression, mais encore sur le ton dont elle avoit été prononcée. Les loix militaires accordoient à celui qui étoit appellé au combat le choix des armes, du lieu & du Juge; avantage qui étoit souvent funeste à l'appellant : aussi tout homme qui avoit une querelle, faisoit tous ses efforts pour se rendre le défendant, afin de jouir de ce privilege. Comme les cas étoient souvent douteux, les Avocats étoient chargés de démêler les distinctions de la loi; mais il y avoit autant d'opinions différentes que de Docteurs en Droit. Les exceptions étoient si fort multipliées, & les ouvrages écrits sur ce sujet étoient si peu d'accord, que la vie des contendans étoit souvent plutôt terminée que la querelle. Un *démenti* étoit devenu une chose si grave, qu'une personne prudente n'osoit plus se servir de particules négatives, de crainte que les Casuistes ne la transformassent en une

maniere indirecte de donner un démenti. On ne pouvoit pas dire à un homme : *vous êtes mal informé*, sans s'exposer à un duel. De-là ces formules détournées : *excusez-moi, Monsieur*, *pardonnez-moi*, &c. expressions qui sont encore en usage parmi le beau monde de France & d'Italie.

Quoique ces loix fussent communes à tout Gentilhomme, cependant ceux qui étoient armés Chevaliers étoient soumis à des obligations encore plus étroites. Ils faisoient serment de ne refuser aucun défi; un Trompette leur apportoit-il un cartel ou un gantelet, ils étoient toujours prêts à monter à cheval. Si un Chevalier avoit cherché quelques excuses, ou avoit paru refuser un combat, ses éperons étoient brisés, & il étoit dégradé comme un lâche & un parjure. Si la mémoire d'un Chevalier étoit insultée après sa mort, son plus proche parent devoit embrasser sa querelle; & si un Gentilhomme appellé en duel mouroit avant le combat, son plus proche parent étoit obligé de se présenter dans la lice & de soutenir que le Gentilhomme n'étoit pas mort de peur. Dans ces tems

si vantés, où les honnêtes gens étoient appellés au combat par ce droit divin de succession, un Spadassin vigoureux & adroit pouvoit détruire des familles entieres.

De toutes les obligations que l'honneur imposoit aux Chevaliers, celle de venger les querelles des Dames étoit la plus sacrée. On voyoit des essains de héros fourmiller dans les campagnes, comme des essains de guêpes dans les chaleurs de l'été, tout prêts à combattre pour maintenir la beauté & la chasteté de leurs Dames; & dans le moment même où un Chevalier alloit au-devant de la lance qui devoit peut-être dans un moment déchirer ses entrailles, il prononçoit dévotement une priere de recommandation à Dieu & à sa maîtresse. Comme cette pratique n'étoit pas tout-à-fait conforme aux principes de la Cour de Rome, sur l'absolution *in articulo mortis*, le Concile de Latran anathématisa tous ces braves, au grand détriment de la Chevalerie. Quelques Princes devinrent difficiles & ne permirent le combat à outrance, ou *à tutto transito*, comme disoient les Italiens, que dans des cas

extraordinaires; mais l'usage de combattre fut toujours en honneur. Il n'y avoit pas en Europe un seul petit Prince possédant seulement dix acres de terrein, qui, par ostentation & pour marque de sa souveraineté, n'eût son *campo franco*, ses Juges & tous les Officiers requis pour les formes; afin que la Justice ne fût pas retardée dans ses Etats, par le défaut de cette *Judicature. Le lit d'honneur étoit promptement préparé, & la mort ne tardoit pas à éteindre la lumiere & à tirer son noir rideau.* Des lettres-patentes étoient expédiées par le Secretaire qui rapportoit tous les détails du combat & ne manquoit pas d'y ajouter quelques circonstances favorables au vainqueur; & cet acte étoit signé par les Chevaliers & les Gentilshommes qui avoient assisté à la cérémonie. Les Ecclésiastiques mêmes étoient soumis à cette formalité; car Matthieu Paris nous apprend que le Légat du Pape obtint en 1176 un privilege qui dispensoit le Clergé d'assister aux combats singuliers.

Le Roi de France Philippe le Bel permit par ses constitutions en 1306, les décisions des procès par le combat;

& comme les Dames ne pouvoient pas décemment combattre en champ clos, par égard pour le beau sexe, on leur permit les épreuves par l'eau & par le feu. Des barres de fer toutes rouges & des baquets pleins de quelque liqueur bouillante étoient placés à des distances inégales sur un terrein; on couvroit les yeux de l'accusée, qui étoit obligée de traverser un certain espace; si elle avoit le bonheur d'échapper à ces pieges semés sur son passage, son innocence étoit évidente; le Ciel protégeoit ouvertement la justice de sa cause: mais malheur à elle, si elle mettoit le pied sur une barre de fer ou si elle renversoit un des baquets d'eau bouillante, elle n'en étoit pas quitte pour la brûlure. Emma, mere d'Edouard le Confesseur, subit cette épreuve, & marcha sans se brûler au-travers de neuf barres de fer rouges. Si c'étoit un cas de sorcellerie, crime dont on accusoit particulierement les vieilles femmes, on jettoit la prétendue sorciere dans une riviere ou dans un étang profond. On sait que si elle surnageoit, le crime étoit avéré, & que si elle alloit au fond de l'eau, elle

étoit déclarée innocente; de sorte que si on se retiroit de l'eau avant qu'elle fût tout-à-fait étouffée, tant mieux pour elle; si on la retiroit noyée, elle étoit du moins justifiée & elle avoit eu le bonheur de n'être pas condamnée au feu; ce qui étoit toujours un peu consolant pour sa famille & merveilleusement édifiant pour le peuple.

Le regne de ces usages étoit aussi celui de la superstition. Suivant ce que Saxon le Grammairien nous dit, *lib.* 1 *&* 4, c'étoit une croyance universelle que la Magie rendoit certaines personnes invulnérables; qu'il y avoit des armures impénétrables à toutes les forces humaines, à moins qu'un Magicien d'une puissance supérieure ne forgeât des armes auxquelles rien ne pût résister; qu'il y avoit des baumes souverains qui guérissoient sur le champ toutes sortes de blessures; & qu'en conséquence de ces opinions, les combattans en entrant dans la lice, étoient obligés de faire serment qu'ils n'employeroient rien de semblable.

La Cour de Rome, qui savoit faire servir les folies des hommes à la gloire de Dieu, profita du fanatisme de la

Chevalerie, pour exciter les Princes de la Chrétienté à entreprendre la conquête du saint Sépulcre sur les Sarrasins, aussi-bien que pour établir certains Ordres militaires. Les Membres de ces Ordres étoient des especes de Spadassins religieux & si zélés que, non contens de rester chez eux & de servir leur Roi & leur pays, ils montoient à cheval toujours armés, & s'en alloient courir le monde, accompagnés d'un fidele Ecuyer, pour chercher des aventures. Le serment qu'ils prêtoient à leur installation, les obligeoit *à redresser les torts, à soulager les veuves & les orphelins, à punir les oppresseurs, &c.* & tous ces engagemens étoient pris au pied de la lettre. Les Chevaliers qui étoient d'un caractere compâtissant, s'armoient principalement pour venger les foibles & les opprimés, & ils dirigeoient leur course vers les cours & les villes les plus renommées pour les preux Chevaliers. Ils faisoient annoncer que telle Demoiselle devoit être vengée de l'affront qu'elle avoit reçu d'un amant infidele; qu'on eût à réparer le tort qu'on avoit fait à telle veuve ou à tel orphelin, *&c.* Un Che-

valier d'un caractere amoureux s'offroit à soutenir que sa maîtresse surpassoit en beauté toutes les Dames de cette cour ou de cette ville. Si ces propositions trouvoient des contradicteurs, le défi étoit accepté, & le Chevalier étranger étoit traité jusqu'au jour du combat avec la plus grande distinction. D'autres Chevaliers d'une humeur plus gaie voyageoient avec une troupe de Demoiselles montées sur des palefroys, qu'ils joutoient contre les Dames de de leurs adversaires.

Les Lettres de défi étoient communément d'un style extraordinaire; je vais en transcrire quelques-unes très-authentiques, que je tirerai de l'Italien *Fausto*, Historien & Avocat de la Chevalerie.

Défi.

« Vous pouvez avoir entendu dire » que j'avois des prétentions sur toute » belle Demoiselle, & je suis bien informé que vous en possédez une, » nommée *Perrine*, qu'on dit être prodigieusement belle; or si vous ne me » l'envoyez promptement, ou si vous ne » me faites dire quand je pourrai l'en-

» voyer chercher, préparez-vous à » combattre contre moi ».

Réponse.

« Un homme de mon rang n'est pas » fait pour s'embarrasser des prétentions d'un homme tel que vous. Perrine est belle, elle est à moi; j'irai » vous combattre & je la conduirai » dans la lice; vous gagerez deux de » vos Demoiselles contre ma Perrine, » parce qu'elles ont moins de beauté » & de mérite; & lorsque je vous » aurai vaincu, elles la serviront aussi » long-tems qu'il lui plaira ».

Autre Défi.

« Non par jalousie de votre gloire, » mais par le desir de la partager, faites-moi l'honneur de combattre avec » moi, & vous obligerez votre très-humble serviteur ».

Réponse.

« Je vous prie de me faire l'honneur de venir dîner avec moi, & à » deux heures je vous suivrai au champ » de bataille ».

Autre Défi.

« Si vous ne mettez pas la Brunette » en liberté, nommez un jour, je vous » attends en champ clos, quoique cette » entreprise m'appartienne moins qu'à » quelque autre Chevalier plus voisin » de vous & qui peut être mieux informé de la violence ».

Autre Défi.

« Vous dites que votre chapeau est » rouge, je dis qu'il est bleu; & je » vous prouverai que l'épée qui est à » votre côté est de plomb & que votre » poignard est de bois ».

Les combattans menoient avec eux des seconds qui n'étoient pas faits pour se battre, mais seulement pour examiner les armes, pour écrire les protestations & pour être témoins du combat. Par un raffinement postérieur, ils se mirent de la querelle & combattirent aussi pour la cause de leur ami ou de leur maître.

Lorsque le combat singulier fut devenu une science qui avoit ses loix & ses formes, on vit naître bien des difficultés sur les motifs, les circonstan-

ces & les conditions du combat. Pour laisser le tems de concilier tous les points de contestation, on accorda dix jours pour accepter le défi, vingt autres pour répondre au manifeste de son adversaire, & quarante pour convenir du lieu, du juge, *&c.* de sorte que quelque diligence que fit un homme d'honneur, il avoit au moins soixante-dix jours de délai pour les formes préliminaires. Gagner du tems étoit une grande affaire, & l'on y employoit toutes sortes d'artifices. Il ne sera pas inutile d'en citer un exemple. Pierre, Roi d'Aragon, fut appellé en duel par Charles, Roi de Sicile; le champ de bataille fut fixé près de Bordeaux. Charles y arriva avec le Seigneur du champ & le Juge du combat; il attendit quelques heures, il balaya le champ, selon la coutume; & après avoir accusé son adversaire de contumace, il se retira avec le Juge. Lorsque Charles fut parti, Pierre parut, s'arrêta quelque tems, balaya à son tour le champ de bataille, & accusa son adversaire de contumace, pour n'avoir pas attendu tout le tems qui avoit été convenu. L'affaire fut

rapportée devant un Conseil de personnes instruites dans les loix de la Chevalerie; Charles fut déclaré n'être point coupable de contumace, parce qu'il s'étoit retiré du champ de bataille avec le Juge. On fixa un autre jour pour le combat, Pierre refusa de paroître au rendez-vous, & en conséquence le Pape Martin le priva du royaume qui faisoit l'objet de la contestation.

Les contendans étoient quelquefois d'accord sur le jour & sur l'heure, mais ne l'étoient pas sur le lieu du combat. L'un assignoit la *Piazza grande* à Milan; l'autre nommoit le *Carbonaro* à Naples. Chacun d'eux paroissoit dans le lieu qu'il avoit choisi, couvert d'une armure brillante, faisoit caracoller son coursier dans la lice, balayoit le champ de bataille & accusoit de contumace son ennemi qui jouoit exactement la même comédie à cent lieues de là avec non moins d'appareil & d'intrépidité.

Parmi les exemples extraordinaires de combats singuliers, j'en citerai un que rapporte Froissard, Historien véridique & témoin oculaire de l'aventure. Le Chevalier Jean Caronge, vas-

sal du Comte d'Alençon, avoit épousé une jeune & jolie personne; obligé de faire un voyage par mer pour des intérêts de fortune, il laissa sa femme dans son château, où elle se comporta avec beaucoup de sagesse. Or il arriva, dit Froissard, que le Diable entra dans le corps de Jacques le Gris, autre vassal du Comte d'Alençon, & lui inspira la tentation perverse de jouir de la femme du Chevalier. Des témoins déposerent au procès qu'à telle heure de tel jour & de tel mois il monta sur un cheval du Comte & vint trouver cette Dame à Argenteuil, où elle résidoit; elle le reçut comme le compagnon de son mari & au service du même maître; elle lui fit voir la maison: Jacques parut desirer de voir le dongeon; la Dame l'y mena sans se faire accompagner d'aucun Domestique. Dès qu'ils y furent arrivés, Jacques le Gris ferma la porte, prit la Dame dans ses bras, & comme c'étoit un homme vigoureux, il vint à bout de satisfaire ses desirs. *Jacques, Jacques*, lui dit la jeune Dame en pleurant, *vous n'avez pas bien fait; le blâme ne restera pas sur moi, mais il re-*

tombera sur vous, si mon mari revient jamais. Jacques tint peu de compte de la menace, il remonta sur son cheval & s'en retourna à toute bride. On l'avoit vu à quatre heures du matin dans le château, & à neuf heures de cette même matinée, il assista au lever du Comte, (cette particularité est essentielle à remarquer). Jean Caronge revint enfin de son voyage, & sa femme le reçut avec la plus vive tendresse. Le jour passa, la nuit vint, Jean se mit au lit; mais sa femme se mit à se promener dans la chambre, en faisant des signes de croix par intervalles, jusqu'à ce que toute la maison fût couchée. Alors elle s'approcha du bord du lit, se jetta à genoux, & conta, les larmes aux yeux, sa funeste aventure à son mari, qui ne pouvoit d'abord y ajouter foi; mais enfin persuadé par les larmes & les protestations de sa femme, il pensa aux moyens de tirer vengeance de l'insulte. Il assembla ses parens & ceux de sa femme, pour consulter sur ce qu'il avoit à faire: l'avis général fut qu'il en instruiroit le Comte d'Alençon & lui remettroit la décision de l'affaire. Le Comte fit venir

les Parties, entendit lui-même leurs raisons; & après de longs débats, il conclut que la Dame avoit rêvé l'histoire qu'elle contoit, parce qu'il étoit impossible qu'un homme eût couru vingt-trois lieues, eût fait ce dont on l'accusoit, avec toutes les circonstances que l'on rapportoit, dans l'espace de quatre heures & demie: ce qui étoit le seul intervalle de tems pendant lequel Jacques le Gris n'avoit point été apperçu dans le château. Le Comte d'Alençon défendit donc qu'on lui parlât davantage de cette affaire; mais le Chevalier, qui étoit un homme de courage & dont l'honneur étoit délicat, ne s'en tint pas à cette décision, & porta l'affaire au Parlement de Paris. Ce Tribunal ordonna le combat à outrance. Le Roi, qui étoit alors à Sluys en Flandre, envoya un courrier, pour qu'on différât le jour du combat jusqu'à son retour, parce qu'il vouloit en être témoin. Les Ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon se rendirent à Paris pour assister à cet intéressant spectacle: on avoit choisi pour la représentation la place de sainte Catherine, & l'on y avoit fait dresser

des échaffauds pour le Public. Les combattans parurent armés de pied-en-cap; la Dame étoit dans un char, vêtue de noir; ſon mari s'approcha d'elle & dit : *Madame, ſur votre récit & pour votre querelle, je viens expoſer ma vie & combattre Jacques le Gris; vous ſavez mieux que perſonne ſi ma cauſe eſt bonne & juſte. Monſieur*, répondit-elle, *vous pouvez y compter & combattre en toute aſſurance.* Alors le Chevalier la prit par la main, la baiſa, fit le ſigne de la Croix & entra dans la lice.

La Dame reſta en priere pendant le combat : ſa ſituation étoit critique; car ſi ſon Chevalier étoit vaincu, il étoit condamné à être pendu, & elle à être brûlée ſans miſéricorde. Le champ & le ſoleil furent partagés entre les deux combattans, ſuivant la regle; ils fournirent chacun leur carriere & s'attaquerent d'abord avec la lance; mais comme ils étoient fort adroits l'un & l'autre, ils ne ſe firent aucun mal. Ils mirent enſuite pied à terre & combattirent avec l'épée. Le Chevalier Jean fut bleſſé à la cuiſſe : ſes amis tremblerent pour lui, & ſa pauvre femme étoit plus morte que vive;

mais il tomba ſur ſon ennemi avec tant d'impétuoſité & d'adreſſe, qu'il le renverſa & lui plongea ſon épée dans le ſein. Alors il ſe tourna vers les ſpectateurs & demanda s'il avoit bien fait ſon devoir; on cria d'une voix unainme : *ouï*. Le corps de Jacques le Gris fut abandonné au Bourreau qui le pendit & le laiſſa expoſé ſur une montagne près de Paris. Le Chevalier alla ſe jetter aux pieds du Roi qui le complimenta ſur ſa bravoure, lui fit donner mille livres ſur le champ, lui aſſigna une penſion viagere de deux cens liv. & le fit Gentilhomme de ſa Chambre. Jean Caronge vint enſuite vers ſa femme, qu'il embraſſa & avec laquelle il ſe rendit à la Cathédrale, pour y offrir ſes actions de graces & des préſens. C'eſt ainſi qu'une accuſation auſſi grave fut regardée comme prouvée; & l'Hiſtorien qui rapporte le fait, ne fait là-deſſus aucune réflexion : car il n'étoit pas permis de douter que Jacques le Gris ne fût coupable, puiſqu'il avoit été vaincu.

Le combat judiciaire n'étoit nulle part plus à la mode qu'en Angleterre; on en trouve mille exemples dans notre

hiſtoire. Nos héros venoient combattre à Tothilfields, où les Juges des *plaids-communs* préſidoient & prononçoient les ſentences; mais quand la cauſe étoit débattue devant le Roi, le Lord grand-Connétable & le grand-Maréchal ſiégeoient comme Juges.

Ces fauſſes & abſurdes notions d'honneur engendroient des inconvéniens ſans nombre. L'inſtitution primitive, quoique barbare par elle-même, ſe corrompit encore par l'abus. Ces Chevaliers, non contens de protéger les veuves & les orphelins, protégeoient auſſi leurs ſerviteurs & leurs créatures contre la pourſuite & la punition des loix. Enfin cette phrénéſie ſubjugua toute l'Europe; elle devint *l'honneur & la loi des nations*, & elle eut pour elle non-ſeulement les Théologiens, mais même les Légiſlateurs.

On vit toutes les idées d'héroïſme ſe modeler ſur ce ſyſtême. Les Rois & les Evêques s'occuperent à écrire des Romans ſur les Paladins de France, les Palmerins d'Angletere & les Chevaliers de la Table ronde. Le ſujet ſeul d'Amadis de Gaule fut étendu à plus de vingt volumes. Enfin l'eſprit

de Chevalerie inonda la Littérature, corrompit tous les goûts & plia à ſes principes les manieres & le langage de tous les Nobles d'Italie, de France, d'Eſpagne & d'Angleterre.

C'eſt au milieu du regne de tous ces préjugés, que Cervantes entreprit de combattre ce *Géant du faux honneur*, tous ces *Monſtres de faux eſprit*; & ſon ouvrage en paroiſſant, les extermina pour jamais. L'illuſion des ſiecles ſe diſſipa, & tout l'enchantement s'évanouit comme une vapeur. Cette révolution fut ſi prompte & ſi univerſelle, que ſi on lit encore aujourd'hui des Livres de Chevalerie, il ſemble que ce ſoit pour mieux ſentir toute la fineſſe & toutes les beautés de l'incomparable *Don Quichotte*.

Nous ſommes bien éloignés d'adopter & d'approuver quelques expreſſions peu convenables qui ont échappé à l'Auteur, nommément à la page 29; ces ſortes de traits, familiers aux Ecrivains Proteſtans, n'ont rien de dangereux pour des eſprits ſages.



ARTICLE II.

LETTRES sur les Sensations.

C'EST un spectacle bien digne de l'attention d'un Philosophe, & tout-à-la fois bien humiliant pour la raison, que ce flux & reflux d'opinions, de préjugés & d'erreurs, dont l'esprit humain a toujours été le jouet, qui l'a poussé d'écueils en écueils, & qui, lors même qu'il sembloit le rapprocher du port, l'en a tout-à-coup éloigné plus que jamais. O vérité! vérité! pourquoi, destinés à te poursuivre sans cesse, sommes-nous condamnés à ne pouvoir jamais t'atteindre ? Mais s'il est dans notre nature de tendre sans cesse à la recherche du vrai, si c'est-là le besoin le plus vif & le plus profond de notre ame, quels moyens devrons-nous donc employer pour l'appaiser du moins, s'il n'est pas possible de le remplir? Faudra-t-il ne consulter que nos sens, ne nous attacher qu'à l'expérience & renoncer à la réflexion pure & proprement dite ?

Non, sans doute, & nous sommes fort éloignés d'adopter la façon de penser de certains Philosophes qui n'ont pour la Métaphysique que de l'indifférence & même du mépris. Le sentiment de notre propre ignorance ne doit être regardé comme la perfection même de la sagesse humaine, que lorsque nous le devons à la contemplation des principes; & comment les connoissances qui nous viennent du dehors nous mettroient-elles en état de discerner le vrai d'avec le faux & de porter sur les choses un jugement proportionné à leur essence? Pouvons-nous rien saisir des objets extérieurs, si ce n'est leur écorce, leurs dépouilles qu'alterent non-seulement les milieux au-travers desquels elles nous parviennent, mais encore nos sens & notre imagination? C'est donc au fond de nous-mêmes, qu'il faut chercher la source & le centre du savoir; il n'appartient qu'à la réflexion, à l'action de l'ame sur elle-même, sur sa nature, sur ses propres opérations, d'engendrer cette idée universelle qui seule est le principe & le germe de toutes les sciences. Mais par quelle fatalité la Métaphysique est-elle

si relevée, si importante, si nécessaire; & les Métaphysiciens, loin de nous être utiles, n'ont-ils fait que nous abuser ? Notre dessein n'est pas de discuter ici les différens traités des Philosophes qui ont travaillé dans ce genre; nous voulons dire seulement que quelqu'ingénieux que soit le systême que M. Moses a suivi dans sa *Théorie des sensations*, nous n'aurions jamais entrepris de traduire en entier son ouvrage, si toutes les Lettres qui la composent ressembloient à la premiere des trois que nous allons faire connoître. Lorsque nous réclamerons toute l'attention du Lecteur & que nous voudrons exercer fortement sa pensée, ce sera sur des objets profonds & non sur des idées creuses. Du reste il faut avouer qu'il est infiniment plus difficile de porter la lumiere dans les abîmes de l'*esprit*, que d'observer des pucerons & des feuilles; ici le fil d'une expérience toujours sûre semble s'étendre dans les mains de l'Observateur; mais dans le labyrinthe de la Métaphysique, il n'est point de fil qui nous guide; ou, s'il en est un, il se resserre à chaque pas que l'on fait; & après les

plus grands écarts, après avoir sauté de précipice en précipice, on est souvent bien étonné de se retrouver au même point d'où l'on étoit parti. D'ailleurs, si l'on accuse M. Moses d'être souvent obscur & de nous présenter en général un systême sans fondement & sans solidité (reproche à l'abri duquel aucun Métaphysicien ne se trouve), par combien de vues sublimes, profondes & lumineuses, ce vice n'est-il pas racheté ? Avec quel art, ou plutôt avec quel bonheur, aux réflexions les plus abstraites il sait unir les sentimens les plus affectueux ! que d'énergie & que de pompe dans les images dont il se sert pour donner à quelques-uns de ses principes plus d'évidence & d'intérêt ! C'est à-peu-près ainsi que philosophe Platon; c'est pour élever & pour agrandir l'ame, qu'il intéresse le cœur & qu'il enchante les sens.

LETTRE VII.

Palémon à Euphanor.

SI nous passons toute notre vie à *nous faire des représentations* & à *vou-*

loir, voici quel sera le syllogisme que les hommes se feront sans cesse tacitement :

> *Nous desirons ce qui est bon :*
> *Or cet objet est bon :*
> *Donc nous devons le desirer.*

La premiere proposition convient au sage, à l'insensé, au méchant, au vertueux, à tout homme enfin & à Dieu lui-même; elle est fondée sur la nature de tout être pensant, & personne ne sauroit la révoquer en doute.

Il n'en est pas ainsi de la mineure : autant que varient les modifications de la faculté représentative, autant il y a de différence dans les jugemens que l'on porte sur la bonté d'un objet.

Je viens d'avancer que Dieu même ne peut trouver du plaisir que dans ce qui est bon, dans ce qui est parfait : presque tous les hommes ont apperçu cette vérité; mais il en est bien peu qui l'ayent fixée & qui l'ayent saisie dans toute son étendue. Eh bien, Euphanor! je vais te la montrer dans tout son jour.

L'Etre infiniment parfait doit trouver

du plaisir dans les phénomenes fondés l'un sur l'autre, & dans lesquels éclate l'ordre le plus sage. Vérité importante qui justifie la Providence & qui couvre de honte les insensés qui osent censurer l'arrangement de cet univers! Après bien des combats opiniâtres, on a enfin remporté cet avantage sur ces hommes extravagans, qu'on les a forcé d'avouer qu'il étoit possible que cet univers fût le meilleur & le plus parfait, que peut-être on ne sauroit y entreprendre le moindre améliorissement, ni en arracher le moindre mal, sans occasionner dans le tout, suivant le cours de la nature, des maux infiniment plus grands. Mais la sagesse même de ce systême & de cet enchaînement ne sert qu'à scandaliser l'impie Créateur barbare! s'écrie-t-il, ne » pouvois-tu donc manifester ta sa» gesse qu'en faisant notre malheur? » Tu as entrelacé dans l'univers une » infinité de maux, & pourquoi? Uni» quement pour ne pas rompre ce bel » ordre, pour ne pas détruire l'ou» vrage de ta sagesse, l'enchaînement » des choses?...

Ecoutons cet insensé jusqu'au bout.

« J'avoue, dit-il, que les substances » n'ont jamais pu être créées absolu» ment parfaites, & j'accorde même » que s'il a fallu qu'il y eût un en» chaînement de choses, celui qui » existe est peut-être le meilleur de » tous; mais pourquoi cet enchaîne» ment? Si la chose n'a dépendu que » de Dieu (& l'on convient qu'elle » étoit en son pouvoir), pourquoi n'a» t-il pas ôté par un prodige tous les » maux de l'univers? *Il s'en seroit » suivi une infinité d'autres maux.* Il » auroit dû les prévenir par un pro» dige. *De plus grands biens auroient » été supprimés?* Un prodige auroit pû » les faire naître; est-il rien d'impos» sible à la Toute-Puissance! *L'univers » auroit cessé d'être un miroir de la » sagesse du Créateur?* Mauvaise dé» faite! & qu'importe? les créatures » en auroient été plus heureuses ».

Mais supposé, lui répondrois-je, que tu fusses en droit d'exiger tout ce qui est possible à la Toute-Puissance, imagines-tu comment tes demandes pourroient être effectuées? Tous les maux qui peuvent frapper des créatures raisonnables, consistent dans la re-

présentation d'une imperfection (*a*). Ainsi Dieu auroit dû retrancher par un miracle toutes les idées d'imperfection?

« Assûrément ».

Et s'il s'ensuit par l'état de mon corps dans l'univers (car toutes mes pensées se dirigent d'après mon corps), que dans l'instant je vienne à me représenter une imperfection, la Toute-Puissance doit donc me transporter tout-à-coup dans un état plus heureux?

« Je n'y vois rien de contraire ».

Cet état changé n'auroit donc que faire d'être fondé dans mon état actuel?

« Non, sans doute ».

Ne mets point de bornes à tes demandes; & pour ôter tout moyen de justification au Créateur, dis qu'il auroit dû changer à chaque instant la

(*a*) Quelque singuliere que paroisse cette proposition, elle n'en est pas moins vraie. Notre corps, considéré comme corps, n'est assujetti ni aux maux physiques ni aux moraux. Ce n'est qu'en tant qu'il est lié avec l'ame, qu'il peut ressentir certaines révolutions que l'ame se représente comme des imperfections; & de-là proviennent toutes les sensations désagréables.

constitution fragile de mon corps & l'état imparfait de mon ame. Si tu ne te restreins qu'à un certain nombre de prodiges, on pourra toujours t'opposer que, *suivant le cours de la nature, ils auroient occasionné des desordres étonnans.*

« Et pourquoi un cours de la nature ? Pas un seul état n'a que faire » d'être fondé dans celui qui l'a précédé ».

O ! dis plutôt qu'à chaque instant Dieu doit tuer l'ame & le corps & les créer autrement; car toutes tes demandes aboutissent à cette absurdité. Tant que les changemens d'une chose sont liés ensemble, la chose peut se montrer sous mille formes différentes, & cependant rester toujours la même. Jette les yeux sur l'insecte & sur l'arbre, & poursuis-en toutes les métamorphoses; tu verras les différens états qu'ils éprouvent, se tenir intimément & nécessairement. Or supprime l'enchaînement de ces formes variables, demande que le germe destiné à pousser un rejetton, soit tout-à-coup par un prodige métamorphosé en papillon, car cela est possible à la Toute-Puis-

sance: Dès-lors la plante ne cesse-t-elle pas ? ne devient-elle pas une nouvelle substance, & n'est-ce pas parce que l'état de la plante ne se trouve dans aucun rapport avec le papillon ?

Voici le résultat de ta demande : pour ne pas laisser représenter d'imperfections à l'ame, il faut qu'à chaque instant Dieu fasse naître de nouvelles substances & qu'il anéantisse les précédentes : car ce seroit les anéantir, que de les transporter dans un état qui ne seroit aucunement lié avec celui qui l'auroit précédé.

Mon adversaire, fût-il le plus subtil & le plus opiniâtre de tous les hommes, que peut-il me répondre ? Dira-t-il qu'il vaudroit mieux ne laisser vivre les êtres qu'un seul instant heureux, que de les laisser exister des siecles entiers dans la misere ? Mauvais subterfuge ! étoit-ce là le point de notre contestation ? Non; puisqu'il vouloit faire subsister les êtres tels qu'ils sont, & qu'en supprimant l'enchaînement dans l'univers, il vouloit les faire subsister heureux. Demandera-t-il leur anéantissement ? Mais cette extravagance mérite-t-elle qu'on s'y arrête ?

En détruisant l'enchaînement universel des choses, on anéantit en même tems les facultés de tous les êtres, on anéantit les êtres mêmes. Une faculté incidente, dont les modifications ne sont pas déterminées, ne peut rien opérer. Mais par où les facultés dans l'univers sont-elles déterminées, si ce n'est par la connexité des choses? Seroit-ce une volonté immédiate de Dieu qui les détermineroit ? Il faudroit alors que Dieu fît tout; les créatures ne pourroient rien opérer : & que deviendroient leurs facultés ? en quoi consisteroit leur substance ?

Que dis-je ! il faudroit que toutes les facultés de notre ame cessassent. Le souvenir, la pénétration & la faculté de conclure ne sont fondés, pour ainsi dire, que sur la liaison de nos idées, des idées passées avec les présentes, & de celles-ci avec les futures. Si on supprime cette liaison, comment les premieres peuvent-elles subsister ?

LETTRE VIII.

Euphanor à Palémon.

IL va enfin paroître ce jour que je

consacre depuis long-tems à célébrer l'amitié qui nous unit. Me voilà dans la solitude, assis à l'entrée de cette grotte que tu nommes ta favorite, où, pendant que toute la nature se tait, j'attends l'astre brillant qui doit lui rendre le mouvement & la vie. Avec quelle splendeur & quelle majesté il s'annonce ! que de beauté dans le contraste des objets qu'il commence à éclairer, avec ceux qui sont encore ensévelis dans les ombres de la nuit ! O si mes camarades savoient quelle volupté réjaillit ici de toutes parts sur un jeune cœur; que le plaisir qu'ils ont à la revue qui se fait aujourd'hui, & pour laquelle ils m'ont quitté, lui paroîtroit insipide !...Mais je rends grace à leur penchant pour la guerre; il me vaut la liberté de donner ce jour à mon cher Palémon, de le donner à moi-même.

Je n'ai pas trop des momens que leur absence me laisse, pour me recueillir & me mettre en état d'appercevoir & de sentir les pensées d'un Palémon dans toute leur étendue.

On croit communément que la solitude n'est convenable qu'à l'âge mûr & qu'elle n'est point faite pour l'ar-

dente jeunesse. On se trompe ; c'est sur-tout aux jeunes gens qu'il appartient de sentir la beauté ; & le calme de la retraite est aussi favorable au sentiment qu'à la méditation. Ceux qui répandent cette fausse opinion n'ont jamais éprouvé que des sensations grossieres & uniquement propres à deshonorer l'humanité. Ils ont leur raison sans doute pour se dérober à tout ce qui peut les conduire à la connoissance d'eux-mêmes ; ils fuyent la retraite, parce que la retraite appelle la réflexion ; ils ont besoin du bruit & du tumulte pour étouffer la voix qui les rappelle à des amusemens plus nobles. Mais quel est l'âge exempt de ces sortes de reproches ?

Je me trompois, Palémon, lorsque je regardois la spéculation sur la nature du plaisir comme la perturbatrice du plaisir même. Tes Lettres m'ont fait sentir mon erreur, & l'expérience est venue à l'appui de tes principes. Depuis que tes réflexions m'ont guidé sur les traces du vrai plaisir, ma sensibilité semble s'être augmentée, les beautés de cette magnifique campagne m'affectent infiniment davantage, tout se

peint à mes yeux avec des charmes que je n'avois pas encore apperçus.

Il est vrai que lorsque je m'étends sur le gazon pour m'abandonner à tout ce que les objets qui m'environnent peuvent verser en moi de volupté, l'état où je me trouve ne sauroit s'accorder avec aucune idée distincte ; la multitude des représentations enyvre mes sens, & toute mon ame n'est alors que sentiment ; mais le simple aspect de la nature n'est pas toujours capable de produire cet effet. Il faut alors que la méditation y supplée & qu'elle me procure ces instans voluptueux que je ne changerois point pour les plaisirs du thrône.

Mais si tu crois trouver le principe de tout plaisir soit dans la *perfection*, soit dans la *beauté*, tu me pardonneras, Palémon, de ne pouvoir penser à ce sujet comme toi.

Toutes les fois qu'il s'agit de sensations, c'est la jeunesse qu'il faut consulter. L'âge mûr peut avoir le goût altéré tant par le long exercice des sens que par les réflexions, par l'expérience & par la force qu'ont acquises les préjugés ; au lieu que chez nous le sentiment,

ment, ce don du Ciel, est pur. Je te prends pour juge toi-même, rappelle-toi les années de ta propre jeunesse.

Lorsque tu voyois étinceler le vin dans le verre, ou que le regard charmant d'une belle attiroit ton attention, n'en desirois-tu pas presque toujours la jouissance ? Tu regardois donc cette jouissance comme un bien. Mais pourquoi ? Il n'y a dans cette volupté ni diversité d'idées & de rapports, ni relation au but général, ni occupation, ni facilité dans l'occupation. Tu as plaisanté plus d'une fois toi-même sur certain Philosophe qui prétendoit trouver de la variété & de l'unité dans les idées jusques dans le plaisir des sens.

C'étoit donc l'idée du plaisir que procurent l'amour & le vin, qui t'en faisoit regarder la jouissance comme un bien, comme une perfection. Mais quoi ! ne viens-tu pas de nous dire que c'est à la perfection d'une chose que nous devons le plaisir que nous trouvons dans sa représentation ? Tu te trompes, Palémon, c'est au contraire parce que certains objets nous plaisent, que nous y trouvons de la perfection.

Il y a plus : l'homme est si capri-

cieux, si bisarre, que souvent il est agréablement affecté par ce qui ne semble fait que pour lui causer de la tristesse.

Ce rocher escarpé, qui semble prêt à couvrir à chaque instant de ses ruines le fleuve qui coule à ses pieds, fait frémir lorsqu'on le regarde. Sa cime élevée & qui serpente dans les airs, l'écroulement dont il nous menace, nous forcent à détourner souvent la vue, mais un moment après nos yeux s'attachent encore sur cet objet terrible. Cet aspect nous épouvante, & cependant il nous plaît ; quelle est la source de ce plaisir singulier ?

La nature est belle, répondent quelques-uns de ses adorateurs, & ses desordres mêmes, ses difformités apparentes augmentent ses attraits. Quelle étrange idée ! à peine pardonneroit-on cette cajolerie à un jeune amoureux qui la conteroit à sa maîtresse.

Pourquoi mes camarades m'ont-ils quitté aujourd'hui ? Pourquoi se plaisent-ils au milieu des armes & des Guerriers ? D'où vient que l'image affreuse des combats, les dispositions à des batailles sanglantes, le bruit & le

tumulte, & tout ce qui devroit ne leur inſpirer que l'épouvante & l'horreur, n'excite en eux que des transports de joie ?

Toi-même, Palémon, combien de fois n'as-tu pas contemplé, & toujours avec un nouveau plaiſir, le tableau qui ſe trouve à l'entrée du cabinet de mon pere ? C'eſt un vaiſſeau prêt à faire naufrage; les vagues écumantes ſe précipitent avec fureur ſur le bâtiment fragile, & s'efforcent de l'enſévelir dans les ondes; le travail, les mouvemens des Matelots tremblans & tout couverts de ſueur, ſont inutiles. Le navire chancele, il va ſe renverſer & s'abîmer pour jamais. Avec quelle déſolation tous ces malheureux, qui voyent devant les yeux une mort inévitable, élevent les mains vers le ciel ! avec quelle douleur cette mere infortunée embraſſe pour la derniere fois ſon cher nourriſſon ! Et cependant cette vue te plaiſoit, Palémon, tu la trouvois belle.....Tu admirois, il eſt vrai, la main habile qui avoit ſu ſi bien imiter la nature; mais étoit-ce là tout ? Avoue, Palémon, que ſi le Peintre

t'avoit préſenté un danger moins évident & accompagné de moins d'horreurs, ſon tableau t'eût fait moins de plaiſir. Eſt-ce donc là la belle nature? Non; c'eſt la nature effrayante & terrible; & cette nature t'enchantoit; le ſentiment des malheurs auxquels les hommes ſont aſſujettis n'auroit-il pas dû plutôt te faire frémir ? Comment tout cela s'accorde-t-il avec ta théorie ?

Fais bien réflexion là-deſſus, Palémon; car même en ſuppoſant que nous euſſions ſans ceſſe préſent à l'eſprit que notre crainte eſt purement artificielle, cette idée pourroit bien adoucir notre douleur, mais elle ne ſauroit nous procurer du plaiſir. Quelque conſolante qu'on ſuppoſe cette idée, lorſque nous aſſiſtons à une tragédie, nous ſommes conſtamment triſtes; & cette triſteſſe, cette douleur a pour nous des charmes inexprimables. Le jeune homme le plus enjoué ſe dépouille de ſa gaieté naturelle & couronne le Poëte qui poſſede l'art & le talent de lui arracher des larmes.



LETTRE IX.

Euphanor à Palémon.

EST-IL bien vrai, Palémon, qu'il y ait des hommes qui oſent cenſurer l'ordre & l'arrangement de l'univers, & des Philoſophes qui ne craignent pas d'adopter, de ſoutenir & de répandre une pareille extravagance ? Non; le reproche inſolent qu'ils font à la Divinité n'eſt que dans leur bouche, jamais le cœur ne le leur a dicté. En effet, en ſuppoſant même qu'ils fuſſent en proie à tous les maux dont l'ame & le corps peuvent être affligés, pourquoi voudroient-ils redoubler les horreurs de leur ſituation, en ajoutant les plaintes ameres à la triſteſſe, le déſeſpoir à l'inquiétude, & les chagrins dévorans à la douleur ?

Mais ſi, lorſque la douleur les accable, ils trouvent une eſpece de ſoulagement à ſe plaindre, ſi en murmurant ainſi contre leur Créateur, ils ont détourné pour un ſeul inſtant leur ame des maux préſens & qu'ils lui ayent fait prendre des idées moins affligean-

tes, n'envions point à ces infortunés cette foible conſolation ? Leurs plaintes ſont des preuves de l'extrême bonté du Créateur, dont la droite nous guérit, pendant que ſa gauche nous bleſſe.....Mais maintenant que l'orage eſt paſſé, vous voulez publier vos blaſphêmes & vos imprécations; vous voulez autoriſer, répandre & perpétuer la frénéſie que vous avez exhalée dans un moment de fievre ! Nous trouvons du plaiſir, me direz-vous, à faire penſer tous les hommes comme nous. Du plaiſir ! convenez donc que les hommes ſont nés pour le plaiſir; il n'y a que vous, malheureux que vous êtes, qui en trouviez dans les plaintes & dans les imprécations.

Il y a eu des hommes, il eſt vrai, qui ſe ſont arraché la vie par déſeſpoir; il en eſt même qui ſemblent s'y être déterminés bien plus par réflexion que par fureur. Je te l'avoue, Palémon, je n'ai jamais pu comprendre la poſſibilité de ce déſeſpoir effréné. J'ai conſidéré la mort ſous mille aſpects différens; jamais elle ne s'eſt préſentée à moi comme le but de nos vœux. Peut-être dois-je cet amour pour

la vie à mon tempérament. Un ſang de jeuneſſe qui circule dans mes veines m'excite ſans ceſſe à la gaieté & me rend précieux tous les momens que mon Créateur me diſpenſe. La jeuneſſe reſſemble à une belle matinée du printems. Tout eſt plein de mouvement, d'ame & de vie; & une perſonne éveillée ne ſe jette pas de propos délibéré dans les bras du ſommeil. L'action de la nature excite les hommes à l'action; mais dès que la nuit étend ſon voile ſombre ſur notre horiſon & qu'elle cache à nos yeux la main agiſſante de la nature, on voit alors que la plûpart des hommes aſpirent au repos du ſommeil; la perception leur devient un fardeau inſupportable; ils aiment mieux pendant quelque tems ne pas ſentir qu'ils exiſtent, que de ſentir le vuide qui ſe communique de la nature ſur l'ame, & que d'éprouver, ce qui eſt encore plus malheureux, les peines & les ſoucis qui ſe réveillent dans leur ame à l'approche de la nuit.

O Palémon! ſi ma vieilleſſe alloit reſſembler au ſoir de ces infortunés,

ſi ma gaieté naturelle diſparoiſſoit avec ma jeuneſſe, s'il étoit poſſible qu'avec l'âge, les ſoucis, l'ennui & le chagrin vinſſent à s'entrelacer dans mes jours, faudroit-il en ce cas que j'aſpiraſſe après le ſommeil? Quel conſeil me donnera la raiſon, ſi le tempérament m'abandonne?

Et il m'abandonnera, ſans doute, moi qui certainement n'aurois pas aujourd'hui penſé ſi fort en Anglois, ſi tout-à-coup le ciel ne s'étoit couvert de nuages. Mais voilà la ſérénité qui ſe répand de nouveau ſur la contrée; les pâturages & les prairies reprennent leur face riante, & maintenant je ris moi-même de ma mélancolie.

Qu'Eudoxe aura de joie, quand tu lui communiqueras cette partie de ma Lettre! lui qui félicite tous les jeunes gens, dès qu'il apperçoit en eux un germe de mélancolie. Mais occupons-nous de penſées moins effrayantes.

Quelques Philoſophes ont accuſé la Religion de fournir des motifs propres à juſtifier le ſuicide. Il eſt aiſé, diſent-ils, de combattre & de vaincre l'amour de notre propre conſervation, lorſque

nous jettons les yeux ſur un avenir éternellement heureux. Cette accuſation n'eſt-elle pas abſurde?

Il n'y a que la conviction la plus vive des vérités de la Religion & de notre propre innocence, qui puiſſe nous répondre d'une félicité pure, inaltérable, éternelle. Mais comment cette conviction peut-elle ſubſiſter avec le déſeſpoir le plus effréné? Suivant les maximes de la Religion, rien ne peut nous frayer le chemin à cette félicité, ſi ce n'eſt la patience & la confiance en Dieu. Ceux à qui la Religion inſpire la paix & la douceur, ſeroient-ils donc plus ébranlés par les maux terreſtres que les enfans du monde?

Ariſte ſe trouvant dernierement dans une compagnie de gens d'eſprit, voulut juſtifier le Philoſophe Anglois *Blount* qui s'étoit donné la mort, & prétendoit que rien n'étoit plus innocent que cet affreux attentat. Ses penſées que j'ai retenues, m'ont paru ſi ſingulieres, qu'il faut abſolument que je te les communique.

« Lorſqu'on n'a plus le ſentiment » de ſon exiſtence que par la douleur, » lorſque l'ame fermée au plaiſir, n'eſt

» plus ouverte qu'à la peine, la deſtruction de ſoi-même ne doit être » regardée ni comme un crime envers » la nature, ni comme une uſurpation » des droits de la divinité. La conſervation de nous-mêmes n'eſt pas une » loi auſſi univerſelle que quelques » Philoſophes puſillanimes ont voulu » nous le faire acroire; elle eſt plutôt » une ſuite d'une loi bien plus ancienne, que le Créateur a attachée » à notre individu : cette loi eſt la *recherche du bien*. Tant que nous pouvons nous accommoder avec le monde, tant que nous pouvons nous en » promettre du contentement & de la » tranquillité, ces deux beſoins n'ont » qu'un ſeul & même objet. La conſervation de nous-mêmes acquiert » alors ſon activité, & peut être regardée comme le mobile unique de » toutes les actions humaines; mais » lorſque nous ne pouvons jetter ſans » épouvante nos regards ſur notre exiſtence actuelle & future, lorſque chaque inſtant nous menace de chagrins, » de révoltes inteſtines & de la haine de » nous mêmes, l'inſtinct qui nous porte » à chérir notre conſervation diſparoît.

» La loi primitive, *la recherche du » bien*, & sa compagne inséparable, *la » fuite d'un plus grand mal*, conservent » seules tous leurs droits. Elles nous » pressent d'abréger notre supplice, de » nous délivrer d'une misérable prison » & de quitter ce monde fâcheux.

» *La mort*, diront quelques prétendus Philosophes, *est une destruction » totale; c'est le plus grand de tous les » maux possibles, & doit nécessairement » perdre à la comparaison.* Oh non! le » mal le plus grand que nous ne sentons pas peut être desiré par notre » individu pensant beaucoup plus » qu'un état de perception, où le mal » l'emporte infiniment sur le bien. Un » Géometre comparera le bien dans sa » vie aux grandeurs *positives*, le mal » aux grandeurs *négatives*, & la mort » à *zero*. Si dans le mêlange du bien » & du mal, après le calcul respectif, » il reste une grandeur positive, pour » lors l'état d'existence est préférable à » la mort. S'ils s'anéantissent l'un & » l'autre, l'état est égal à zero. Reste-t-il une grandeur négative, pourquoi feroit-on difficulté de lui préférer le zero?

» *La voix de l'amitié, de la patrie » & de toute la société le rappellent à » la vie.* Eh! l'amitié, la patrie, la société peuvent-elles rien attendre d'un » malheureux que rien n'affecte & qui » est enséveli dans le chagrin pour le » reste de ses jours? Il a fini de jouer » son rôle; c'est un membre mort qu'il » faut retrancher du tout. O vous, ses » amis, plaignez cet infortuné! mais » remerciez-le en même tems de ce » qu'il vous épargne le chagrin d'embrasser un ami qui n'a plus de sentiment que pour la douleur.

» *Mais il anticipe sur les droits de » la Divinité. Etant sujet de son Créateur, il ne peut pas se soustraire à » l'obéissance qu'il lui doit.* Par où Dieu » s'est-il acquis ce droit despotique? » Est-ce parce qu'il lui a donné l'existence? Et c'est justement de ce présent importun qu'il cherche à se débarrasser. Et où est la preuve que » cette action soit contraire à la volonté de Dieu?

» Nous croyons tous qu'il est permis » de nous faire couper un membre, » lorsqu'il doit être tout le tems de » notre vie une source de douleurs

» infinies. Appellez-vous ce sacrifice » une anticipation sur les droits de la » Divinité? Certainement non; car » Dieu nous a accordé la liberté de » détourner de nous tous les maux & » & de préférer la privation d'un membre au sentiment constant de la douleur. Mais ce membre n'est-il pas » une partie de l'homme, comme » l'homme est une partie du tout »?

Il alloit continuer, mais il étoit tems que la compagnie se séparât. Nous nous regardâmes avec un grand sérieux & nous quittâmes presque sans rien dire.

Je t'en prie, Palémon, réfléchis sur les principes de ce Philosophe, & examine-les suivant ta théorie. O que tu m'obligeras, en me découvrant tes pensées sur cette matiere intéressante! je t'avouerai que les raisonnemens d'Ariste m'embarrassent; d'un côté ils me paroissent manquer de justesse; de l'autre, au contraire, le suicide ne me paroît pas si opposé à la nature de l'homme qu'on le croit; car enfin si dans toutes les circonstances imaginables le suicide étoit criminel, si dans tous les cas possibles il étoit atroce, comment

pourroit-il sur le théâtre faire verser tant de larmes, & des larmes si délicieuses? Un forfait ne peut exciter que l'horreur & l'indignation. La commisération (cette émotion douce, ce sentiment douloureux, mais agréable) ne nous est arrachée que par la vertu malheureuse & souffrante.

Zaïre & *Sara* obtiendroient seules notre pitié, *Orosmane* & *Mellefont* n'y auroient aucune part. Ils se sont attiré en quelque sorte notre indignation; ils ont causé le malheur que nous pleurons dans leurs maîtresses. Mais tout-à-coup leur cœur brisé ressent mille fois les tourmens qui ne nous coûtent qu'une douleur superficielle; ils passent au repentir, & désespérés ils se percent le sein; ils ne sont plus: à l'instant disparoît toute l'indignation que leurs excès nous avoient inspirée, la compassion s'empare de nos ames & nous fondons en larmes. Sont-ce là les effets & les produits d'une action criminelle?

La suite pour le volume prochain.



ARTICLE III.

OPERE inedite di Niccolo Machiavelli. *Londra*, 1760.

« ŒUVRES de *Machiavel*, publiées » pour la premiere fois. A Londres, » 1760, *in*-4°. pag. 151, sans la » préface ».

QUE des hommes qui esperent ajouter à leur puissance ce qu'un peuple perdra de sa liberté, ayent le despotisme dans l'esprit & dans le cœur, & qu'ils en professent ouvertement les maximes, c'est un excès naturel aux ames ambitieuses, qui semblent ne sentir le prix que des objets qui leur manquent; mais qu'un Citoyen libre, qu'une ame républicaine, qu'un génie éclairé fasse de lui-même & sans aucun intérêt personnel l'office d'Instituteur des Tyrans & qu'il instruise les ennemis de la patrie, ses propres ennemis, à forger des fers dont il sera lui-même accablé; c'est-là une de ces contradictions que le Philosophe

ne doit point admettre légerement.

Quelques Ecrivains qui sans doute n'avoient lu de Machiavel que son plus foible ouvrage & n'en avoient pas même pénétré l'esprit, ont, d'après cette seule piece, regardé comme un ennemi du patriotisme & de toutes les loix, le Secretaire zélé d'une République dont il ne cessa de défendre la liberté contre les usurpateurs. Ces Ecrivains parloient au nom & en faveur de l'humanité; il en falloit moins pour gagner la voix du peuple. Ils accusoient Machiavel d'être le partisan d'une doctrine qu'en effet il a exposée; c'en étoit assez pour entraîner les suffrages même d'une partie des Juges en état de prononcer. La mémoire de Machiavel a été condamnée d'une voix presqu'unanime, quoique du vivant de ce grand homme ses Concitoyens n'ayent cessé d'honorer sa personne, même après la publication de l'ouvrage qui fait le titre de sa condamnation.

Nous devons au Public la vérité, & la justice aux morts. Comme ils ne peuvent se défendre eux-mêmes, il faut applaudir au Philosophe qui entreprend de venger leur mémoire, en dissipant

les préjugés injustes qu'on a conçus à leur égard. Plusieurs Auteurs ont travaillé à l'apologie de Machiavel, & il nous semble que l'opinion commune doit céder au poids de leurs raisons. Nous en avons présenté sommairement une partie, en rendant compte du discours de M. Romolini sur la Satyre (*a*). L'Editeur du recueil que nous annonçons les fait valoir dans la préface avec beaucoup de chaleur. Comment, s'écrie-t-il, un Citoyen qui avoit toujours sur les levres les noms de Brutus & de Cassius, & qui toujours entouré d'une jeunesse fiere & courageuse, n'enseignoit qu'à vivre & à mourir en vrai Républicain, &c. comment un tel homme auroit-il voulu concourir à l'oppression de sa patrie qui le combloit de biens & d'honneurs? comment eût-il prêté des armes à Laurent de Medicis, lui qui dans la conjuration de *Capponi* & de *Boscoli*, n'avoit rien oublié pour rappeller & fixer la liberté dans Florence? Où a-t-il pris les couleurs dont il a peint la tyrannie dans ses réflexions sur la pre-

(*a*) *Voyez* le Journal d'Octobre 1760.

miere Décade de Tite-Live (*a*), si ce n'est dans une ame fiere & républicaine? Machiavel n'a point eu dessein de former un Tyran, disent Alberic-Gentil (*b*) & Scioppius (*c*); il a voulu allarmer & soulever les peuples par le spectacle des produits affreux de la tyrannie. Auroit-il jamais pris pour son héros un homme aussi généralement abhorré que le Duc de Valentinois, si son intention n'eût été d'exciter la même horreur contre ceux qui auroient choisi ce monstre pour modele?

Ces nouvelles œuvres offrent encore pour sa défense de puissantes armes; elles respirent la liberté, le patriotisme, la justice & toutes les vertus sociales. La premiere piece est un discours composé par ordre de Léon X. pour la réforme du Gouvernement de Florence. En paroissant vouloir assurer la puissance des Medicis, le Secretaire y trace le plan d'une République parfaite; il y décrit en passant le caractere & les principes des divers Gou-

(*a*) *Voyez* le chap. 10.
(*b*) *De Legationib.* lib. 3, c. 9.
(*c*) *Politices.*

vernemens, & tout y porte le caractere d'une ame indépendante & fortement attachée au bien de sa patrie. Les autres pieces de ce recueil sont quarante Lettres écrites par Machiavel, au nom de la République de Florence; elles sont toutes dictées par la douceur, par l'équité naturelle, qui dans le cœur de cet illustre Citoyen l'emporte sur la justice rigoureuse de la loi. Telles sont les vertus que l'Auteur recommande constamment aux Commissaires de la République. Son penchant à composer amicalement les différends particuliers & les dissentions civiles, son attachement pour le peuple dans l'exaction des deniers publics, son respect pour l'honnêteté, son zele pour ce qui concerne le culte divin, & sa retenue envers la Jurisdiction ecclésiastique, sont bien capables de désabuser ceux qui sur la foi d'autrui ont regardé Machiavel comme un homme impie & violent, sans caractere & sans mœurs. Ses maximes sur l'inviolabilité de la foi publique, la justice, la prudence & la politique qui regnent dans les réglemens qu'il prescrit, & sur-tout son style & son langage qui est celui

de la majesté même, ne sauroient être trop admirés. Ces Lettres ne sont pas susceptibles d'analyse; nous nous arrêterons au discours.

Nerli dans ses commentaires, Nardi dans le huitieme livre de ses Histoires, & Gaddi, *de Script. non ecclesiast.* &c. avoient fait mention de ce discours. Un savant Anglois, en passant par la Toscane, en acheta le manuscrit, ainsi que celui des Lettres que l'on vient de publier. Ces morceaux précieux faisoient partie de la célebre Bibliotheque de Gaddi; & ce n'est qu'après deux siecles & demi qu'on les a rendus publics.

Ce discours fut composé après la mort de Laurent de Medicis, qui termina sa carriere le 4 mai 1519, ne laissant d'autre postérité que Catherine, depuis Reine de France. Florence se vit alors divisée en différens partis: les uns, attachés à la liberté, vouloient qu'on relâchât les rênes du Gouvernement, pour s'éloigner davantage de la Monarchie; les autres, amis des Medicis, tentoient de porter toute la puissance de l'Etat dans cette maison. Le Cardinal Jules, fils naturel de Ju-

lien & cousin du Pape, vint à Florence deux jours avant la mort de Laurent, & chercha à calmer les esprits, en faisant espérer que le Pape inclinant à la réforme de l'Etat, rétabliroit la liberté. Il est vraisemblable que ce fut dans ce tems-là que Léon informé des troubles qui s'étoient élevés à Florence, ordonna à Machiavel de dresser un projet de réforme. En voici la substance.

Florence a toujours varié dans son Gouvernement; cette ville n'a jamais formé ni une parfaite République ni une Principauté pure.

La réforme de *Maso degli Albizi* ne subsista que quarante ans, encore futelle soutenue long-tems par les guerres des Visconti qui forcerent les Florentins à demeurer unis. Elle donnoit trop aux Grands; ils n'étoient arrêtés par aucun frein; la *Seigneurie*, qui étoit mal composée & qui avoit toute l'autorité, devenoit entre les mains d'un Citoyen hardi un instrument pour opprimer l'Etat sans ressource.

Cosme pencha l'Etat vers la Principauté. Sa prudence & celle de Laurent son neveu maintinrent plus long-tems

son ouvrage qui avoit été appuyé de la faveur du peuple; mais il n'est pas possible de fixer un Gouvernement où plusieurs déliberent sur ce que l'on doit faire, & où un seul fait sa volonté.

Florence voulut ensuite prendre la forme de République, mais on ne pourvut point à tout; & d'ailleurs un Gonfanonier à vie pouvoit aisément devenir maître, s'il eût été politique & ambitieux, ou être renversé avec tout l'Etat, s'il eût été bon & foible.

Tous ces Gouvernemens étoient défectueux, parce que le bien commun n'avoit pas été le but des Réformateurs. Ils n'avoient eu en vue que la puissance & la sûreté d'un parti; sûreté qu'il étoit impossible d'établir, parce que le parti mécontent étoit un instrument toujours prêt à servir les esprits inquiets & entreprenans.

Dans l'état présent de la République, quelques-uns voudroient rétablir le Gouvernement de Cosme. Ce Gouvernement ne put subsister, quoiqu'il fût approuvé par le Peuple; que seroit-ce donc aujourd'hui, que le plus grand nombre des Citoyens y est op-

posé ? Alors les Medicis élevés avec leurs Concitoyens, les gouvernoient avec affabilité, & s'attachoient à se concilier leur amitié. Ils sont aujourd'hui trop grands pour être aussi familiers & aussi agréables à la multitude. Il faut un Chef à Florence; de Chef privé à Chef privé, la maison de Medicis doit sans doute l'emporter sur toutes les autres : il n'en sera pas de même, lorsqu'il s'agira d'un Chef public.

Il faut donner au Gouvernement la forme d'une vraie Principauté ou d'une vraie République ; les Etats mixtes sont moins solides. La Principauté ne peut se dissoudre qu'en descendant à la constitution républicaine; la République n'a qu'un moyen de destruction, c'est de s'élever à la Principauté. Les autres Etats peuvent aisément devenir & républicains & monarchiques; ils sont exposés à toutes les sortes d'altérations.

Par-tout où il y aura une grande égalité entre les Citoyens, il sera très-difficile d'introduire la Principauté; il faudroit donc qu'à Florence on commençât par créer des Nobles qui, sous

le Prince, eussent le commandement des armées, des châteaux, &c. Un Prince ne sauroit régner par lui seul; il faut qu'il y ait entre lui & le Peuple des bras qui l'aident à porter le poids de l'Empire. Mais pourquoi entreprendre de former, malgré les plus grands obstacles, une Principauté à Florence, lorsqu'il seroit si aisé d'y établir une République ? Rejettons tout projet dont le succès exige des moyens violens & odieux.

Après ces préliminaires, Machiavel propose une forme de Gouvernement où la puissance du Pape se trouveroit d'accord avec la tranquillité & le bonheur du Peuple. Il divise Florence en trois ordres, parce qu'entre des Citoyens politiquement égaux, il regne toujours une inégalité de mérite, & qu'il faut de toute nécessité satisfaire à ceux qui, capables de faire plus & mieux que les autres, ambitionnent nécessairement une distinction quelconque. La Majesté de l'Etat doit résider dans la premiere classe, un Gonfanonier de Justice pour deux ou trois ans, & un Corps de Conseillers à vie seront les dépositaires de la *Seigneurie*

ou

ou des honneurs & des principales rênes du Gouvernement. Ainsi les Citoyens de la plus grande réputation auront le plus de part aux affaires.

On formera dans la deuxieme classe un Conseil de deux cens, qui partagera l'autorité du premier Conseil. Pour la troisieme, qui ne sera jamais satisfaite si l'on ne lui rend pas une portion de l'autorité & qu'on ne lui fasse pas espérer de ravoir le reste, il faudra rouvrir la salle du Conseil des mille ou du moins des six cens qui distribueront les Magistratures, à l'exception de quelques-unes qui seront réservées au Souverain Pontife durant sa vie.

D'après ce plan politique, le Pape devoit nommer les Membres des deux premiers Conseils, & présider par ses Députés aux élections & aux distributions du 3e. Les troupes devoient être réglées par deux de ses Commissaires. Ainsi il auroit eu dans ses mains les Armes, la Justice criminelle & les principaux Chefs de l'Etat. Après sa mort, son autorité devoit tomber presque toute entiere dans le lot du Peuple.

Machiavel subdivise ces divers Conseils, & il propose divers autres établissemens, tels que celui de Censeurs qui eussent inspection sur la gestion des Magistrats & sur les mœurs du Citoyen. Il exige encore que le Peuple puisse se pourvoir par voie d'appel contre les Grands, devant un Tribunal composé d'Officiers tirés des derniers ordres.

On ne pouvoit presque rien entreprendre que sous le bon plaisir du Pape : ainsi durant la vie de Léon X. l'Etat auroit formé une vraie Monarchie; après sa mort, c'eût été une Démocratie parfaite.

« Je regarde, dit Machiavel en terminant son discours, » je regarde » comme le plus grand honneur auquel les hommes puissent arriver, » l'honneur qui leur est volontairement accordé par la patrie. Je crois » que le bien le plus grand, le plus » agréable à la Divinité, est le bien » que l'on fait à la patrie. Ceux qui » par leurs loix & leurs institutions » ont concouru au bonheur des Républiques & des Royaumes, voilà les » mortels qui, après les Dieux, ont

» mérité & reçu l'encens du monde.
» Peu de Citoyens ont eu occaſion de réformer les Empires ; très-peu ont connu l'art de réuſſir dans cette entrepriſe : ainſi le nombre des utiles Réformateurs des Etats eſt très-petit. Mais cette gloire a paru ſi belle aux Philoſophes, que n'ayant pu former en effet des Républiques, ils en ont tracé des plans dans leurs écrits, tels qu'Ariſtote, Platon & pluſieurs autres, qui ont voulu montrer au monde que ſi, comme Solon & Lycurgue, ils n'avoient pas fondé des Gouvernemens, il leur avoit manqué des Peuples, & non l'art de les gouverner.

» Le Ciel n'a donc pas de plus beau présent à faire à l'homme que de le placer dans les circonſtances où Votre Sainteté ſe trouve. Il vous fournit aujourd'hui, ô Saint Pere, le moyen d'arriver à l'immortalité, & de ſurpaſſer de beaucoup la gloire de votre illuſtre pere & de tous vos ayeux. Si vous abandonnez Florence à ſa ſituation actuelle, ſi Votre Sainteté ne donne une autre forme à ſa conſtitution politique, j'oſe le prédire,

» il arrivera de deux choſes l'une ; peut-être même arriveront-elles toutes les deux : il s'élevera tout-à-coup un Chef ſéditieux qui s'appuyera ſur ſes armes, ou bien un parti ſe formera, qui ouvrira la Salle du Conſeil & écraſera l'autre parti ; dans l'un ou l'autre de ces accidens, que de malheurs ! que d'exils ! que de violences qui porteroient la douleur & la mort, je ne dis pas dans le ſein tendre & compâtiſſant de Votre Sainteté, mais dans celui du plus barbare des hommes ! L'unique moyen d'éviter ces horreurs, c'eſt de mettre les Ordres de la ville en état de ſe ſoutenir par eux-mêmes ; ils ne ſe ſoutiendront que quand chacun aura les mains au Gouvernement, quand chacun connoîtra & les devoirs qu'il aura à remplir & les appuis ſur leſquels il pourra ſe repoſer avec confiance, quand enfin nulle claſſe de Citoyens n'aura ni par ambition ni par crainte aucune eſpece de changement à deſirer ».



ARTICLE IV.

DESCRIPTION d'une petite eſpece de Guêpe d'Amérique, par M. Jean Harriſon *de Cambridge dans la Nouvelle-Angleterre.*

J'APPERÇUS environ le 8 de mai un corps ſuſpendu au plafond de ma maiſon de campagne bâtie en bois ; il avoit la forme d'un bouton de roſe de Provence ; à ſon extrémité il étoit percé d'un trou rond, aſſez large pour donner paſſage à des inſectes que je reconnus pour une eſpece de guêpes plus petites que les communes, & dont ce corps étoit le nid.

Leurs jambes, au nombre de ſix, ſont noires à l'origine, jaunes dans le milieu, rougeâtres à l'extrémité. Quelques-unes ont autour du corps ſix ou ſept anneaux d'un jaune vif, avec quelques petits enfoncemens ſur la partie ſupérieure ; l'entre-deux des anneaux eſt de couleur de jai brillant ; la tête jaune & garnie de deux cornes.

La conſtruction du nid de ces in-

ſectes étoit aſſez ſinguliere : la partie ſupérieure, attachée au plafond, conſiſtoit en pluſieurs enveloppes rondes qui laiſſoient entre elles un intervalle d'environ un huitieme de pouce. Ce vuide avoit été ſans doute ménagé pour les cellules où ils dépoſent leurs œufs.

La maniere dont ils travaillent mérite auſſi d'être remarquée : j'ai été à portée d'en obſerver les plus petites circonſtances, leur ouvrage étant preſque tout extérieur ; à beaucoup d'aſſiduité ils joignent plus d'induſtrie & d'habileté que n'en font paroître les abeilles.

Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu découvrir la nature de la matiere qu'ils mettent en œuvre ; je ſais ſeulement que ces inſectes portent entre leurs jambes de devant des petites boules de couleur cendrée, à-peu-près de la groſſeur de la graine de rave.

Quand ils ont travaillé environ une demi-minute à l'intérieur d'une enveloppe, ils s'occupent à l'élargir extérieurement : & cela en prenant avec la bouche qui s'ouvre tranſverſalement au corps, la pâte qu'ils tiennent entre

les jambes; & s'attachant au bord de l'enveloppe, ils continuent leur ouvrage en reculant & avec beaucoup d'adresse. Lorsqu'il y a un pouce d'ouvrage de fait en longueur, ils l'étendent & le polissent avec leurs cornes. C'est ainsi que se passent deux minutes; il est rare qu'ils employent plus de cinq jours à finir une enveloppe.

Ces guêpes peuvent être au nombre de vingt à trente; elles ne sont point malfaisantes, & sont si fort attachées à leur ouvrage, que la présence de plusieurs personnes ne les en détourne point. Leur nid a actuellement cinq pouces de diametre, & environ quatre de haut.

Le 16 août elles cesserent leur travail ordinaire, après avoir achevé quinze enveloppes & en avoir commencé trois autres. Une ou deux cependant persévérerent jusqu'au 26, qu'elles discontinuerent aussi. Depuis lors, pendant une quinzaine de jours, je n'en vis qu'une ou deux allant & venant chaque jour.

Je vis aussi dans le même tems sortir de ce nid deux insectes dont la grosseur me frappa, ayant au moins

un tiers de plus que les autres; c'étoient sans doute les Reines destinées à perpétuer leur race. Oisives, comme celles des abeilles, car elles ne s'occupoient qu'à se faire voir à l'entrée du nid & à rentrer dans leur demeure, elles en ont sans doute les fonctions. Passé le 6 ou le 7 de septembre, je n'en vis plus.

Comme cette espece de guêpes est nouvelle pour moi & pour plus de 500 personnes éclairées de notre Université à qui je les ai fait voir, je ne puis rien dire de certain sur leurs progrès à venir. Comme elles ont un grand rapport avec les frelons dans la construction de leurs nids & l'art de les suspendre, il se peut qu'elles périront de même qu'eux cet hyver, à l'exception de leurs Reines, & que chacune de celles-ci fondera au printems une nouvelle colonie. Les guêpes ordinaires subissent la même loi: leurs mâles meurent aux approches de l'hyver, & il ne leur survit qu'un petit nombre de femelles. Cette différence entre le sort de ces insectes dangereux & celui des abeilles si utiles, est assûrément bien digne d'admiration.

ARTICLE V.

DE Solis ac Lunæ defectibus, Libri V. P. Rogeri-Josephi Boscovich, *&c.*

« DES Eclypses du Soleil & de la » Lune, Poëme par le R. P. *Roger-* » *Joseph Boscovich*, de la Comp. » de Jesus. Lond. 1760, *in-4°.* »

Second Extrait.

LE Pere Boscovich commence dans le quatrieme Livre de son Poëme, l'exposition & l'examen des différentes circonstances qui accompagnent les éclypses de Lune: telles sont la pâleur qui précede l'ombre proprement dite; la lumiere obscure dont la Lune paroît souvent éclairée, quoique tout-à-fait plongée dans l'ombre de la terre; enfin la couleur rougeâtre de cette lumiere.

Le premier de ces phénomenes est, comme tout le monde sait, l'effet de la pénombre; c'est pourquoi nous ne suivrons pas le Pere Boscovich dans les détails où il entre à cette occasion, & qui sont contenus dans les trois cens

D v

premiers vers de ce Livre: nous nous réserverons par-là plus d'étendue pour le suivre dans l'explication des autres phénomenes, ce que nous faisons avec d'autant plus de plaisir qu'il ne nous paroît pas qu'aucun Physicien les ait examinés avec l'attention qu'ils méritoient.

Si la Terre n'étoit pas environnée d'une athmosphere qui réfracte la lumiere, le cone d'ombre qu'elle projette s'étendroit à cent onze diametres terrestres, & cette ombre ne seroit éclairée d'aucun rayon, ensorte que les corps qui y seroient plongés échapperoient absolument à notre vue; mais l'athmosphere de la Terre change beaucoup les dimensions de ce cone d'ombre proprement dite. On trouve, par un calcul facile, que le rayon solaire qui a effleuré la superficie de la Terre & qui a éprouvé deux réfractions, l'une en entrant dans l'athmosphere, l'autre en sortant, va rencontrer la ligne tirée par les centres de la Terre & du Soleil, à la distance seulement de vingt-deux diametres terrestres. Ainsi le cone qui renferme l'ombre exempte de toute lumiere, ne s'étend

qu'à vingt-deux diametres de la Terre. Or la Lune n'eſt éloignée de notre globe que d'environ trente de ces diametres : par conſéquent l'ombre qu'elle traverſe dans ſes éclipſes n'eſt jamais une ombre parfaite, une omb e parfaitement exempte de tout mèlange de lumiere. Cette ombre eſt néanmoins aſſez forte pour nous faire perdre la Lune preſqu'entierement de vue ; car le P. Boſcovich démontre qu'aux environs du lieu traverſé par la Lune dans ſes éclipſes, les rayons ſolaires, indépendamment de ce qui s'en perd en traverſant l'athmoſphere, ſont répandus dans un eſpace cent fois plus grand qu'ils ne le feroient, s'ils étoient arrivés ſans réfraction.

Afin d'expliquer tous les phénomenes des éclipſes de Lune, il faut ſe repréſenter deux cones appuyés ſur un grand cercle de la Terre, qui eſt la limite de l'illumination du Soleil. Le premier eſt formé par les rayons ſolaires, qui paſſent aſſez loin de la Terre pour n'éprouver aucune réfraction ſenſible ; il a ſon ſommet éloigné du centre de la Terre d'environ cent onze diametres. L'autre eſt formé par les

rayons rompus qui ont effleuré la ſurface de la Terre & qui ont éprouvé une double réfraction, l'une en entrant, l'autre en ſortant de l'athmoſphere, & il renferme l'ombre parfaite. Tout l'eſpace contenu entre les deux cones reçoit quelque peu de lumiere rompue, laquelle y eſt diſtribuée fort inégalement. En effet, ſi l'on conçoit la ſurface du cone intérieur prolongée juſqu'à celle de l'extérieur, on verra facilement qu'il aura, du côté du ſommet de ce dernier, un eſpace en forme de double cone, dont chaque point ſera éclairé de deux côtés ; mais l'eſpace contenu entre les deux cones & la prolongation de l'intérieur, ne recevra des rayons que d'un côté, & par conſéquent renfermera une ombre deux fois auſſi forte. Or la ligne que la Lune décrit dans une éclipſe centrale, traverſe le cone extérieur au-deſſus du ſommet de l'intérieur & au-deſſous de l'endroit où le premier eſt rencontré par la ſurface prolongée du dernier : ainſi au commencement d'une éclipſe totale, la Lune traverſe d'abord une ombre aſſez épaiſſe ; enſuite lorſqu'elle entre dans l'eſpace ſupé-

rieur, l'ombre, au lieu d'augmenter, eſt beaucoup moins noire ; enfin lorſque la fin de l'éclipſe approche, cette ombre s'épaiſſit de nouveau.

Il étoit ſans doute bien difficile de rendre tous ces détails en vers, & d'une maniere intelligible. C'eſt cependant ce que fait le Pere Boſcovich avec le plus grand ſuccès ; ſes vers peignent à l'imagination la figure qui repréſente toutes ces choſes. Voici le commencement de ce long morceau.

In primis teretes & acutâ cuſpide conos
Contemplare Duos : gremio concluditur alter
Alterius, geminoſque apices atque intima terræ
Viſcera pervadens idem ſecat axis utrumque.
Telluris circum convadit flexile dorſum
interior, denſâ & penitùs nigreſcit ab umbrâ
Luce carens : ſummi exterior legit aëris oras
Et non inflexos Phœbeæ lampadis ignes
Diſtinet. At ſpatium teretes quod clauditur inter
Conorum facies, jubar excipit aëre flexum,
Temperat & triſtes tenui ſplendore tenebras.
Non tamen & partes æquè ſe lumen in omnes
Diffundit, &c.

Après cette diſcuſſion phyſique, l'Auteur ſe livre à quelques digreſſions relatives à ſon entrepriſe de la meſure d'un degré du méridien. A cette occaſion il fait l'éloge du feu Pape Benoît XIV. ſous les auſpices duquel il a exécuté cette opération, celui du Cardinal Valenti qui en fut le promoteur, & il paye au Pere Maire, ſon compagnon de travaux, le juſte tribut de louanges dûes à ſes talens. L'éloge du Card. Valenti amene celui de Raguſe, dont la famille de ce Prélat eſt originaire, & qui eſt la patrie de l'Auteur & de M. l'Abbé Stay. On trouve ici une note curieuſe, dans laquelle le Pere Boſcovich nous informe du mérite littéraire de cette ville, laquelle a produit pluſieurs hommes illuſtres en divers genres. C'eſt une anecdote très-digne d'être remarquée ici, ſavoir, que la ville de Raguſe poſſede deux Poëmes épiques en eſclavon, l'un intitulé *la Chriſtiade*, & l'autre *l'Oſmaniade*. Nous remarquerons encore que ce goût pour la Poéſie, que les études les plus abſtraites n'ont pu éteindre dans le Pere Boſcovich, eſt comme naturel dans ſa

famille. Il parle d'un frere mort à l'âge de vingt-deux ans, qui avoit traduit en vers esclavons plusieurs morceaux d'Ovide & diverses Comédies de Moliere. On a imprimé il y a quelques années des Poésies esclavones d'une sœur de l'Auteur, qui ont eu l'approbation des gens de Lettres du pays. Enfin un autre frere du P. Boscovich, aussi Jésuite, a fait imprimer des Elégies latines, dont le mérite leur a valu plusieurs fois l'honneur de la presse.

La description de l'inondation du Tibre, qui faillit à faire périr le Pere Boscovich & le Pere Maire pendant qu'ils étoient occupés à des opérations astronomiques & géographiques, termine agréablement ce Livre. L'Auteur feint que la nature indignée de se voir arracher un de ses secrets, mit tout en œuvre pour s'en venger. Le Tibre lui-même entra dans la conspiration; & pendant que les deux Astronomes travailloient vers son embouchure, il lâcha tout-à-coup toutes ses eaux qui, secondées de celles de la mer que poussoit un vent impétueux du Midi, couvrirent bientôt toute la plaine & assié-

gerent nos deux Savans dans une maison dont ils furent obligés de gagner l'étage supérieur. La peinture pathétique de l'état d'une foule de malheureux livrés pendant plusieurs jours aux horreurs de la faim & de la crainte d'être submergés, figure ici très-bien & nous rappelle deux morceaux célebres, celui de la peste d'Athenes, par lequel Lucrece finit son Poëme, & celui du tremblement de terre de Raguse, qui termine aussi un des Livres de la *Philosophie moderne* de M. l'Abbé Stay.

LIVRE V. Il est question dans ce Livre d'expliquer quelle est la cause de la couleur rouge dont la Lune paroît quelquefois teinte dans ses éclipses? Ce phénomene dépend d'une propriété de la lumiere découverte par Newton; ce qui engage le Pere Boscovich à traiter la théorie des couleurs. Il en prend occasion d'adresser au Philosophe Anglois une magnifique invocation, dans laquelle il décrit la plûpart des découvertes dûes à cet immortel génie. Après avoir dit qu'il n'implorera ni Apollon ni le chœur des

Muses, il continue en ces termes:

- - - - grande
Tu decus angligenum atque humanæ gloria gentis,
Tu majus mihi numen eris, &c.
Tu vacuas nosti primus quâ lege per auras
Attracta arcano se fœdere sydera ducant
Inflectantque viam, mediumque immobile circum
Æternos renovent gyros (*a*) *: per inane cometæ*
Quò fugiant longo donec post tempore tristem
Restituant terris vultum crinesque cruentos (*b*).
Nosti etiam cæli cùm parte feruntur eâdem,
Jupiter & multo genitor jam tardus ab ævo
Cur turbent motusque suos (*c*) *comitumque catervas.*
Non illi irarum memores; sed amore novato
Quò rursùm amplexus, rursùm oscula mutua poscant (*d*),

(*a*) L'attraction &

(*b*) La théorie des cometes.

(*c*) Les perturbations que Jupiter & Saturne se causent mutuellement dans leurs conjonctions: effets de leur attraction mutuelle.

(*d*) Ceci fait allusion à l'inimitié fabuleuse

Fata vetant conferre globos, jubet ire per auras
Impetus, & rursùm oppositas discedere ad oras,
Dum se iterùm juncti quatuor post lustra revisant,
Nequidquam incertos dubiis erroribus orbes
Implicuit, curasque diù delusit inanes
Cynthia (*a*)*; tu retegis, tu certis legibus arctas*
Quid memorem alternos motus, quibus alta tumenti
Objicibus ruptis consurgunt æquora fluctu,
Tum redeunt retrò rursùmque in se ipsa residunt (*b*),
Quid pressam terræ formam, circùm undique dorso

de Jupiter & de Saturne; mais suivant la Physique moderne, ce n'est point la haine ou la répulsion qui cause les perturbations de ces planetes, c'est une attraction mutuelle que l'Auteur compare ingénieusement à l'amour ou à une réconciliation des deux Divinités.

(*a*) Les irrégularités de la Lune, expliquées & assujetties au calcul.

(*b*) La cause du flux & du reflux de la mer.

Quæ tumet in medio atque polo subsidit utroque (a),
Diversis diversa locis quid pondera (b), vel quid
Vim cuncta Eoas urgentem sydera in oras
Annuaque imbriferi celerantem exordia veris (c).

Le Pere Boscovich présente de la même maniere le tableau des principales découvertes que l'Optique doit à Newton : ce qui prépare à l'exposition détaillée dans laquelle il va entrer, & dont nous présenterons l'ensemble & quelques morceaux détachés.

Personne n'ignore aujourd'hui qu'un trait de lumiere blanche, quelque délié qu'il soit, est composé d'une infinité de filets qui ont tous la même direction, tant qu'ils sont dans le même milieu; mais sitôt que ce trait tombe obliquement sur un milieu de différente densité, tous ces filets éprouvent des réfractions différentes : de paralleles qu'ils

(a) La forme applatie de la Terre.
(b) L'inégalité de pesanteur dans les différentes latitudes.
(c) La précession des équinoxes.

étoient, ils deviennent inclinés les uns aux autres; ensorte qu'à une distance suffisante ils sont séparés, & chacun excite la sensation d'une couleur différente : de-là les couleurs de l'image formée par le Prisme. Le Pere Boscovich les décrit ainsi :

Quæ minùs à recto discedunt tramite fila,
His rubeus color est (a), quali cùm prima sereno
Urget equos Aurora die, Solemque sequentem
Nunciat, aut quali se celsa papavera jactant,
Sanguineusque ardet venis turgentibus humor.
Proximus huic fulvo nomen qui duxit ab auro (b);
Immitis color; heu quantis mortalia corda
Exagitat curis amens, quæ dira per orbem
Bella movet, turpesque dolos atque impia furta.
Ponè subit (c) fessis solamen dulce colonis,
Qui falcem vocat & maturas Flavus aristas
Ostentat latè campis, finemque laborum.
Infert se medium Viridis (d), quo vere novato

(a) Le rouge, qui est le moins réfrangible.
(b) L'orangé.
(c) Le jaune.
(d) Le verd.

Luxuriat Natura & frondes montibus altis
Et teneras pratis herbas convertit apricis.
Insequitur viridem vasti per cærula ponti
Qui placido regnat fluctu (a), &c.
Vel quem cùm nullæ texerunt aëra nubes
Suscipiens cœlo saturum miraris in alto.
Cæruleo vultum assimilis subit ilicet alter
Ponè sequens, olli Tellus dedit Indica nomen (b).
Postremus violæ qui tristia lumina nigræ
Lumina sordentesque artus confundit, & inde
Nomen habet. Fusco sordescit turbidus ore
Ille quidem noctemque refert tenebrasque nigrantes,
Ac demum in cæcam paulatim desinit umbram.
Atque hos adveniunt, cùm dissociata colores
Fila ferunt, quæ si rursùm simul omnia in unum
Conveniant, rursùm candens tibi nascitur albor, &c.

Ne croyez pas, continue le P. Boscovich, que ce soient-là les vaines fictions d'une imagination ingénieuse; il fut un tems où chacun, dans la nuit

(a) Le bleu.
(b) L'indigo.

profonde où l'on étoit plongé, pensoit pouvoir par la seule force de son esprit, dévoiler les secrets de la nature; mais il en est autrement aujourd'hui. De toutes parts les hypotheses sont exilées, quelque ingénieuses qu'elles soient. C'est la nature même que nous suivons. Attentifs aux phénomenes qu'elle offre chaque jour, nous les examinons, nous les combinons; nous faisons plus, à l'aide de mille instrumens nous la consultons, & par le fer & le feu nous la forçons à nous révéler ses mysteres.

Notre Philosophe Poëte décrit ensuite fort heureusement l'expérience du Prisme avec tous ses détails, les précautions qu'il faut prendre pour réussir, & la nécessité du procédé indiqué par Newton, pour que chaque couleur soit exempte de mêlange avec les autres. Le résultat de l'expérience est énoncé dans ces vers :

Hic age jam, tenuique acie pertunde papyrum,
Ut liceat quoscumque velis, transmittere fucos,
Sive rubescentes malis, viridesve, vel atram
Languentes tristi violam qui lumine tingunt.

Hos iterùm atque iterùm triquatris intercipe vitris,
Mille viis agitans versà, partesque per omnes
Contorque inflectens, numquam se distrahet unus
In plures color aut læso mutabitur ore.
Attactu viridis fuci viridantia cernes
Cana ligustra, rosas ac purpureos hyacinthos;
Igne novas frondes rubeo, violasque nigrantes
Liliaque aspicies ardescere, &c. &c.
Quòd si plura simul diversæ stamina formæ
Trajicias tenuis per plura foramina chartæ,
Lentè alià rursùm conjungere, compositosque
Quotlibet è puris dabitur spectare colores.

Ces principes sur la différente réfrangibilité des couleurs étant établis, on peut déja assigner l'une des causes de la rougeur de la Lune dans ses éclipses. Il est bien vrai que dans l'endroit où la Lune traverse le cone terrestre, il y a de toutes les couleurs mêlées ensemble; mais les rayons rouges étant ceux qui éprouvent la moindre réfraction, ce sont aussi ceux qui sont le moins dispersés: ainsi la couleur rouge

doit dominer dans la lumiere qui éclaire alors la Lune.

On doit au reste remarquer que ce n'est pas là la cause principale du phénomene dont il s'agit ici; il dépend sur-tout d'une autre propriété de la lumiere démontrée par Newton. Ce Philosophe a trouvé par ses expériences qu'une particule quelconque de lumiere dans toute l'étendue de sa course à-travers un milieu uniforme, est douée d'une disposition qui fait qu'elle est alternativement plus propre à pénétrer dans un milieu de différente densité, ou à en être réfléchie; ensorte que si cette particule de lumiere arrive à la surface qui sépare les deux milieux, pendant qu'elle a la premiere de ces dispositions, elle y pénétrera plus facilement; & au contraire, si elle est douée dans ce moment de la seconde, elle se réfléchira plus facilement. Les mêmes expériences qui ont appris au Philosophe Anglois cette étonnante propriété de la lumiere, montrent aussi que ces dispositions reviennent alternativement après des tems égaux ou des intervalles égaux de chemin; que ces tems ou ces intervalles

intervalles sont plus grands pour les rayons moins réfrangibles, comme les rouges, que pour les autres; que ces mêmes tems ou ces intervalles sont plus grands pour le même rayon, dans les milieux les plus denses ou les plus réfringens; enfin qu'ils sont plus grands lorsque le rayon tombe sous une plus grande inclinaison.

L'exposition de cette belle théorie occupe le Pere Boscovich dans la plus grande partie de ce Livre. Malgré la contrainte de la versification, il entre dans tous les détails des expériences qui ont dévoilé à Newton ce secret de la nature, & il en déduit les conséquences nombreuses qui en découlent, relativement à l'explication des couleurs tant réelles que permanentes, &c. Ce morceau est enfin un précis de l'Optique de Newton, lequel ne peut manquer de faire beaucoup de plaisir à ceux qui réunissent à quelque goût pour la Poésie latine, des connoissances suffisantes de Physique. Revenons maintenant à l'explication du phénomene de la rougeur de la Lune dans ses éclipses.

Pour rendre une raison complette

E

de ce phénomene, il faut encore considérer la nature de l'athmosphere que traversent les rayons qui parviennent à la Lune. Cette athmosphere est un fluide toujours chargé de vapeurs plus ou moins atténuées. Lorsqu'elles le sont le moins, ces vapeurs réfléchissent toutes les especes de couleurs, comme font les lames d'une certaine épaisseur, suivant les expériences de Newton; alors l'athmosphere perd sa transparence; & les rayons de toutes les couleurs, réfléchis dans tous les sens, produisent cette lumiere blanchâtre qui éclaire tous les objets dans un tems chargé de nuages. Lorsqu'ensuite les molécules de vapeurs sont devenues assez petites pour permettre le passage à la lumiere, les premiers qui traversent ces molécules sont les rayons rouges, les autres étant encore réfléchis pour la plûpart. Ces molécules continuant à s'atténuer, les rayons orangés passent librement, & après eux les jaunes, les verds, les bleux, &c. successivement, jusqu'à ce que les vapeurs ayant acquis le dernier degré de ténuité, l'athmosphere ait repris toute sa transparence.

Mais il n'arrive jamais que les va-

peurs qui nagent sans cesse dans l'air, parviennent à ce degré de ténuité nécessaire pour donner un libre passage à tous les rayons de la lumiere. Le plus souvent elles ont une grosseur moyenne entre celle qui intercepte entierement ces rayons, & celle qui les transmet tous. Par conséquent entre les rayons qui parviendront à nos yeux après avoir traversé un grand nombre de molécules de vapeurs, ce seront les rouges qui se trouveront en plus grand nombre, & la lumiere directe sera rougeâtre. Au contraire, parmi les rayons réfléchis par les petites molécules de vapeur, les bleus domineront; & la couleur du ciel, laquelle résulte de la réflection de la lumiere par ces petites molécules de vapeur, sera bleue.

On reconnoîtra d'une maniere sensible la vérité de ce qu'on vient de dire, si l'on considere ce qui arrive à un seul globule de vapeurs; car si ce globule est d'un diametre égal à un des intervalles de facile réflection qui conviennent aux rayons rouges, il réfléchira, comme il résulte des expériences de Newton, la plûpart des rayons rouges qui passeront près de son

centre, & il transmettra au-delà les rayons violets, dont les intervalles de facile réflection sont presque de moitié moindres que ceux des rayons rouges; mais les rayons violets qui auront passé à une distance du centre, où l'épaisseur du globule est presque de moitié moindre, seront réfléchis, pendant que les rouges seront transmis; & il est aisé de voir qu'en total le nombre des rayons rouges transmis surpassera celui des rayons violets. Qu'on suppose actuellement un globule égal à un des intervalles qui réfléchissent le violet, il ne pourra réfléchir aucun des rayons rouges : ainsi l'on voit que dans la lumiere transmise à travers une multitude de globules de vapeurs d'une grandeur quelconque & disposés au hasard, les rayons rouges doivent dominer; & que dans la lumiere réfléchie par ces mêmes globules, le violet & les couleurs les plus réfrangibles doivent prévaloir. Il pourra même arriver que, lorsqu'un trait de lumiere aura traversé une longue file de ces globules, tous les rayons violets, indigo & bleus ayent été réfléchis & dispersés; ensorte

que dans les rayons ultérieurement réfléchis, le verd dominera & la couleur rouge sera encore plus pure dans ceux qui seront transmis.

Ceci rend raison de ce qu'on apperçoit journellement, le Soleil étant plongé fort bas sous l'horison; car alors l'horison paroît d'un rouge très-vif, parce que les rayons qui parviennent à nos yeux, n'y arrivent qu'après avoir fait un long trajet à travers les vapeurs. Ceci rend aussi raison de la belle expérience faite par Halley, lorsqu'il descendit dans la cloche du plongeur. Il rapporte qu'ayant reçu par une des fenêtres de la machine un rayon solaire sur sa main, elle lui parut teinte d'un rouge tout-à-fait semblable à du sang, pendant que l'eau qu'il voyoit par des rayons réfléchis, lui paroissoit d'un beau vert.

Il est aisé présentement de reconnoître la cause qui teint en rouge la Lune dans ses éclipses; car la lumiere foible dont elle est éclairée, fait un long trajet dans l'athmosphere terrestre : par conséquent il y aura une grande quantité de lumiere violette & bleue qui sera absorbée; c'est pourquoi le

rouge dominera dans celle qui est transmise. Le P. Boscovich s'exprime ainsi :

His animadversis, longi jam meta laboris
Arripienda venit; rubei jam prima (a) *coloris*
Causa patet, Phœben quæ densâ inflammat in umbrâ,
Et turpi fœdat squalentes sanguine vultus:
Scilicet ad mediam quæ lux demittitur umbram
Aëris deflexa auris trans aëra longo
Tendit iter cursu : violæ proin plura nigrantis
Dispersa intereunt, rubei quàm fila coloris,
Transmissumque rubet lumen, rubet ipsa rubenti
Squalentes perfusa genas Dea lumine; fuso
Credideris fœdos sordescere sanguine vultus.

Le P. Boscovich termine son Poëme par l'épisode suivante : aux environs de l'opposition, Diane portée sur son char, toute brillante de lumiere, est escortée d'une troupe de Nymphes qui chantent ses louanges. Voyant Vesta, (ou la Terre) couverte alors d'épaisses ténebres, un mouvement de vanité la

(a) *Principalis.*

porte à insulter à cette Déesse. Celle-ci irritée de la présomption de Diane, lui reproche ses vains efforts pour ôter à la Terre la lumiere dont Phœbus l'éclairoit; efforts qui n'ont abouti qu'à la couvrir d'une ombre légere. Vesta, non contente d'avoir réprimé par ces reproches l'orgueil de sa rivale, étend sur sa route son cone ténébreux. Bientôt une livide pâleur couvre le visage des compagnes de Diane: étonnée elle veut arrêter ses chevaux; mais leur impétuosité l'entraîne dans l'ombre. En vain elle implore le secours de son frere; ses cris interceptés par sa cruelle ennemie, ne lui parviennent pas. Au désespoir, elle se déchire le visage; le sang coule & ternit cette lumiere vive & éclatante dont la Déesse brilloit un peu auparavant.



ARTICLE VI.

LETTRE aux Auteurs du Journal Etranger.

A - - - ce 17 Juin 1761.

JE m'apperçois, Messieurs, par la lecture de votre Journal, que vous avez pour l'Italie cette sorte d'admiration & d'idolatrie, si je puis le dire sans vous blesser, que le génie & l'enthousiasme de la plus fiere nation prodiguoient jadis à la Grece, autant par goût que par reconnoissance. Il vint un tems où les Arts & les conquêtes parurent avoir changé de climat. A mesure que les Muses & les Graces fuyant le despotisme de l'Asie à-travers la Mer Adriatique, se réfugioient dans le pays le plus délicieux de l'Europe, la Victoire transportoit ses drapeaux entre les Alpes & les Pyrénées. Les Romains alors sembloient être devenus Grecs, & les François Romains. Aujourd'hui le goût des Arts domine en France, & le génie de la Guerre repasse dans le Nord son foyer

& son théâtre éternel. L'Italie communique sans cesse la contagion de son luxe à ses modernes vainqueurs; & ne pouvant briser ses chaînes, elle s'efforce de les amollir & de les fondre insensiblement dans les mains de ses voisins impérieux. Les marbres de Gênes & de Carrare sortent des flancs de l'Apennin, & vont sur les sapins de la Norwege, franchissant la Méditerranée & l'Océan, décorer les bords de la Seine. Telles sont les merveilles de l'Art créateur, qui changeant l'ordre de la nature, transporte les montagnes dans les plaines, les villes dans les forêts, les monstres dans les palais, & le faste des Cours d'Europe dans les déserts de l'Amérique. J'aime à considérer cette fermentation de l'esprit humain, qui tourmenté par le feu des passions allumé dans la société, bouleverse perpétuellement les entrailles & la surface de la terre. Mais permettez-moi de chercher avec vous dans ce levain ce qui pourroit en adoucir la masse & corriger ou tempérer les passions, puisqu'on ne peut les guérir. Oui, Messieurs, occupons-nous des Arts qui suspendent les peines de la

vie, tandis qu'on s'acharne de toutes parts à l'Art qui détruit & dépeuple. Que l'Italie écarte un moment de vos oreilles, par les sons de sa lyre, le bruit des tambours & des foudres d'airain. Puisse-t-elle inspirer aux nations guerrieres qui l'environnent, l'amour & le desir de la paix dont elle jouit, & moi faire passer dans vos ames sensibles les plaisirs que je goûte quelquefois dans ce séjour également chéri de la Nature & de l'Art!

J'étois hier à Reggio, où j'ai vu représenter cette nuit *Démophoon*, tragédie favorite du célebre Métastase. Qui ne connoît pas ce chef-d'œuvre de la Lyre Italienne, où se réunissent les beautés du Théâtre François? Vous savez que Timante est uni à Dircé par un hymen caché, que les loix de la Thrace condamnent à mort une sujette qui s'allie l'Héritier du thrône. Mais l'amour a bravé cette loi. Ces deux époux qui l'ont violée, élevent en secret dans le palais de Démophoon un tendre fruit de leur hymen. Timante, rappellé des armées par son pere, retrouve Dircé, l'embrasse aprés une longue absence, & lui dit: « Que

» fait Olinte, ce gage chéri de notre » tendreſſe, que fait-il? Sa beauté » croît-elle avec ſes jours? A qui de » nous deux reſſemble-t-il »?

Dircé répond: « Déja d'un pied dé» licat & chancelant il commence à » tracer des pas incertains; dans ſes » traits brille cette douce fierté que » j'adore dans les vôtres; lorſqu'il ſou» rit, il eſt vous-même. O combien » de fois m'abandonnant à la douce » erreur de mes ſens, j'ai cru embraſ» ſer le pere, en preſſant le fils ſur » mon ſein »!

Rappellez-vous enſuite, Meſſieurs, cette épouſe ſi tendre, expoſée au péril de mourir comme vierge, pour accomplir un oracle ſanguinaire qui demandoit chaque année une vierge pour victime. En déclarant ſon mariage, elle irrite le Roi Démophoon, & ſe livre au ſupplice; en taiſant ſon hymen, elle offenſe le Ciel, ſans échapper au couteau du ſacrifice. Entre l'autel & le bûcher, quelle eſt ſa conſolation?

Purchè a me, nel morir mio,
Il piacer non ſia negato
Di vantar che tua ſon io,
E morir mi piacerà.

Démophoon apprend à ſon fils qu'il lui deſtine une épouſe. Timante croit que c'eſt Dircé; mais il s'agit de Creüſe, fille du Roi de Phrygie. Quelle ſurpriſe pour Timante! il ne peut accepter cet hymen, & n'oſe dire les raiſons de ſon refus. Son pere le preſſe de s'expliquer; il héſite, il élude. On lui parle d'un ſacrifice. Démophoon veut aller au temple préſider; Timante l'arrête. Parle, que veux-tu? lui dit ſon pere. Il répond:

Confeſſarti...(che fo?) chiederti...(Oh Dio! Che anguſtia e queſta!) il ſagrificio, o Padre,
La legge.... la conſorte...
(Oh legge! oh ſpoſa! oh ſagrificio! oh ſorte!)

Et tous ces mots entrecoupés, qui diſent tant de choſes dans le deſordre, le trouble & le choc des intérêts & des ſentimens; enfin ces *à parte* que les Italiens n'entendent pas moins bien que leur *all'arte.* Mais Dircé qu'a-t-elle fait au Ciel qui la pourſuit ainſi, s'écrie Timante? O vous, dont la faveur allume dans nos ames des feux ſi purs, ſi légitimes, Dieux témoins & garans du nœud ſacré qui nous

lie, défendez ſon innocence! Hélas! dit-il en continuant ſes tendres plaintes,

Sperai vicino il lido;
Credei calmato il vento:
Ma transportar mi ſento
Frà le tempeſte ancor.

Ces ſentimens vous paroiſſent peut-être trop figurés; mais ſi vous euſſiez entendu, comme moi, M. Manzoli les répeter, je ſens bien que vous auriez dit avec tous les ſpectateurs: *c'eſt un Dieu qui nous parle par la voix de ſon Ange.* Oui; la Muſique d'un Piccini, la voix d'un Manzoli n'ont rien que de céleſte. Ne vous imaginez pas ſeulement le calme des vents & des ondes, mais l'enchantement de l'eſpérance qui répand la ſérénité dans une ame agitée; figurez-vous enſuite un cœur qui des délices d'une ſécurité naiſſante, retombe tout-à-coup dans un abîme profond de malheurs & de contrariétés, palpitant tour-à-tour & de joie & de crainte. Je paraphraſe, je verbiage. Que c'eſt mal vous rendre ce que j'ai ſenti! Les charmes de cette mélodie ne s'expriment pas;

il faut les écouter & ſe taire. Je crois maintenant aux prodiges d'Orphée, moi qui ſourd & preſqu'inſenſible à l'harmonie, comme les chênes de la Thrace, me ſuis ſenti une oreille, un cœur pour Manzoli. Pardonnez-moi ce langage preſqu'enthouſiaſte. Je ne ſens point à-demi. Mon ame de glace ou de marbre pour les objets vulgaires, eſt ravie, emportée par les talens ſublimes. Comment vous peindre l'art & la maniere de Mademoiſelle Mingoti? Je ſais que cette Actrice eſt renommée depuis long-tems. On m'a dit que ſa voix étoit uſée. Je ne me ſuis guere apperçu qu'elle fût de nature à vieillir. Un ſon pathétique, un jeu facile & plein d'expreſſion, d'ailleurs la ſituation touchante où je l'ai vue, m'ont fait illuſion ſur tout ce qui lui manque ou qu'elle a perdu. Rappellez-vous, je vous prie, la douzieme ſcene du premier acte, où le Roi fait arrêter Dircé devant ſon pere & ſon époux, pour être immolée à Apollon. Matuſius & Timante veulent l'arracher des mains d'Adraſte, Capitaine des Gardes. Celui-ci s'arme d'un poignard & menace de le plonger au ſein de Dir-

cé, si l'on ose approcher. Dircé sous le glaive s'écrie, en s'adressant tour-à-tour à son pere & à son époux :

Padre, perdona.... oh pene!
Prence, rammenta... oh Dio!

Que de tendresse & de séduction ne prodigua pas Mademoiselle Mingoti dans ces deux mots! Mais qui pouvoit refuser des larmes aux deux vers *à parte* qu'elle ajouta d'une voix comme étouffée par les sanglots & les soupirs ?

(Giacchè morir deggio,
Potessi almen parlar!)

Elle s'adressoit au ciel, à la nature, au monde entier, & tout soupiroit ou sanglotoit avec elle. Ces mêmes larmes ont encore coulé dans le 2[e] acte, scene 7[e], où Dircé paroissant en habit de victime, couronnée de fleurs, au milieu des Gardes & des Ministres du sacrifice, elle demande à Creüse sa pitié, son secours, non pour elle, puisqu'elle va mourir innocente, mais pour Timante. Si près du tombeau, que vous importe son sort, dit Creüse ? Et Dircé répond à sa rivale :

Oh Dio! più non cercar; sarà tuo sposo.
Se potesse il core oppresso
Palesarti il suo tormento,
De' miei mali al grave eccesso
Vorrei moverti a pietà.

Je crois, Messieurs, qu'il ne faut que lire ces vers, pour se sentir attendri. Qu'est-ce de les entendre chanter par une Actrice qui joint au son de voix le plus touchant, ce coup-d'œil qui pénetre jusqu'au fond du cœur ? Mais insensiblement j'analyserois une piece qu'il faut voir représenter ; permettez-moi de vous renvoyer à l'original, en vous donnant encore une foible copie d'une belle scene : c'est la quatrieme du troisieme acte, où Timante apprenant que Dircé est la fille de Démophoon, répand sa douleur, sa surprise, ses remords & tous les mouvemens d'une ame déchirée, dans le monologue suivant :

Dieux! quel torrent de maux! quel voile ténébreux
Me cache mon destin sous des replis affreux!
Je sens couler des pleurs que l'effroi seche & glace,
A l'aspect des forfaits qui s'entassent sur moi.

Quel mêlange de noms vient confondre ma race !
L'inceste dans mon lit souille le sang d'un Roi!
Mon pere dans son fils voit l'époux de sa fille !
L'épouse que j'embrasse est encore ma sœur !
Mon fils doit prononcer mon nom avec horreur !
Pere, fils, frere, époux ! honte de ta famille !
Vas, Timante, vas, crains, fuis l'aspect des humains.
N'entends-tu pas leurs cris ? ne vois-tu pas leurs mains
Qui montrent sur ton front les traces de l'inceste ?
Le voilà, disent-ils, cet époux criminel,
Qui brûlant pour son sang d'une flamme funeste,
Fit rougir sa maison d'un opprobre éternel....
Mon pere déja vieux mourra dans l'infamie !
Dircé...ma sœur...ma femme....odieux souvenir !
A deux titres si chers elle est mon ennemie.
O mon fils, qu'il nous reste un horrible avenir !...
Je suis à mes regards un objet exécrable.
La nuit me fait trembler ; la lumiere m'accable.
La terre sous mes pieds semble se dérober ;

La foudre sur ma tête éclate & va tomber.
Je vois briller l'éclair ; à sa lueur obscure,
Je lis mon crime, hélas! dans toute la nature.

Ces sortes de monologues ne sont pas rares sur notre Théâtre; mais ce qu'on n'y voit point, ce sont de ces dialogues vifs & coupés, comme celui de la scene suivante. Il faut la lire toute entiere, pour sentir avec quel art M. l'Abbé Métastase fait suspendre l'intérêt pour en graduer les mouvemens, & conduire l'horreur & la pitié jusqu'à son comble. Placez-vous dans ce moment où Dircé présente à son époux son fils tendant les bras vers lui avec un sourire caressant. Timante cachant à son pere & à sa femme le funeste secret qui pese sur son cœur, adresse à cet enfant ces paroles si touchantes :

Ah! se sapessi,
Infelice Bambin, quel che saprai
Per tua vergogna un giorno,
Lieto così non mi verresti intorno.

Imaginez-vous ensuite entendre un Manzoli qui chante d'une voix à percer tous les cœurs :

Misero Pargoletto,
Il tuo destin non sai.

Puis se tournant vers sa famille qui l'environne, il dit avec des gémissemens & des cris de douleur :

Ah! non gli dite mai
Qual'era il genitor.

Ces cris me déchirent encore les entrailles. Je n'oublierai jamais ces mots ni ces sons pénétrans jusqu'au fond de l'ame; ils m'ont coûté trop de larmes.

Vous avez au sein de Paris trois Théâtres qui ne se ressemblent point. En Italie chaque ville a le sien ; tous représentent les mêmes pieces à-peu-près, & cependant ils sont assez variés pour rivaliser entr'eux. Ce pays des rimes & des notes avoit jadis vingt Poëtes pour un Musicien. Le génie a changé de goût ; la lyre a pris la place du crayon & de la plume, & vous trouveriez en Italie vingt Linus pour un Anacréon. Parme, cette ville fameuse par des champs de bataille, par la domination des Farnèse, par la salubrité de son climat, placée dans le bassin qui s'étend entre les Alpes & l'Apennin, à l'abri des foudres & des torrens de celles-là, sous les cascades de celui-ci; non loin du Pô, au mi-

lieu d'une plaine grasse & féconde où le soleil & les eaux font croître dans un même champ la vigne sur l'ormeau, les fruits parmi les bleds, les enfans & les agneaux pêle-mêle au pied des buissons fleuris; Parme avoit tous ces avantages de la nature, quand les Bourbons y ont apporté ceux de l'art. Depuis dix ans cette ville a changé de face. L'enceinte en est la même ; mais les rues n'y sont plus désertes, les places s'embellissent, les maisons ont un prix, les denrées ont du débit; l'argent commence à vivifier l'Agriculture, celle-ci donne entrée au Commerce, & l'industrie augmente avec la population. On ne se contente plus à Parme de vivre & de respirer, on y travaille; l'Etranger, qui ne faisoit qu'y passer, s'arrête; on fait plus, on l'attire, & c'est sur-tout par les spectacles.

Figurez-vous, Messieurs, tous les ornemens de l'Opéra François réunis aux charmes de la Musique Italienne, & vous aurez une juste idée du spectacle que je vis au sortir de Reggio. Le sujet de la piece étoit l'Opéra d'*Enée & Lavinie* de M. de Fontenelle, Poëme qu'un Seigneur de la Cour de

Parme avoit traduit en vers Italiens, & mis en trois actes. Mais vous sçavez que Fontenelle eut trop d'esprit & trop peu de génie pour le Théâtre, qui demande une ame prodigieusement sensible, capable d'enthousiasme & de grandes passions. Ainsi ce n'est pas la faute du Traducteur, si l'on desire plus d'action, d'intérêt & de feu dans l'original. On a su remplacer ce qui manque de force & de beautés à la Poésie par tous les accessoires qui pouvoient y suppléer. D'ailleurs, en Italie, un mauvais Poëme est le moindre défaut d'un Opéra. C'est le Musicien qu'on vient admirer au Théâtre; c'est le *Soprano*, la *Cantatrice* qu'on y veut applaudir. A Parme, c'est un ensemble merveilleux qui m'a frappé. Mais j'ai sur-tout été touché des airs pathétiques que chantoit M. Guadagni; vous avez pu l'entendre à Paris. On s'apperçoit qu'il y a vu jouer les grands Acteurs. Avec une taille, une figure, un air de noblesse qu'aucun d'eux n'a reçu de la nature, il s'est embelli des graces de leur geste & de leur talent pour la déclamation. On diroit qu'il sent, tant il sçait exprimer,

C'est un Acteur rare parmi ceux de son espece, & je crois qu'à la longue il n'aura point d'égal en Italie pour animer la scene par le geste ainsi que par la voix. J'ai vu tout cela, Messieurs, & cependant M. Guadagni chantoit avec Mademoiselle Gabrielli, la Reine des Cantatrices du jour. Est-ce une voix, un instrument, un ramage? C'est un composé de tout ce qu'il y a de singulier & d'agréable dans le genre harmonique. Point de luth à cordes plus sonores, ni d'un son plus argentin; point de flûte qui soupire avec plus de mollesse & de douceur ; ses cadences sont plus variées, aussi souples, aussi longues que celles du rossignol. Toujours au niveau des instrumens qui l'accompagnent, quelquefois même plus éclatante, je suis persuadé qu'elle les peut tous imiter & même surpasser par les efforts de sa voix. Quant à l'effet, je crois, malgré l'extase des *Virtuoses*, qu'elle n'a point d'empire sur les ames. C'est une voix surprenante, unique, mais une voix de tête; comment iroit-elle au cœur, elle n'en vient pas? Cependant comme on n'a encore rien

entendu de pareil, Mademoiſelle Gabrielli attire de toutes parts; on l'appelle de loin; tous les Théâtres ſe la diſputent & ſe l'enlevent tour-à-tour; elle étonne, elle ſuſpend les facultés de l'ame, on demeure immobile de ſurpriſe autant que de plaiſir. D'ailleurs elle poſſede toutes les fineſſes, tous les caprices, toutes les figures de l'art du chant. Si j'étois Muſicien, j'établirois un parallele entre MM. Piccini (*a*) & Traëtta, tous deux Napolitains. Tout ce que je puis dire en homme qui a ſouvent entendu de la muſique, ſoit françoiſe, ſoit italienne, c'eſt que le premier de ces Maîtres me paroît ne point adopter un genre excluſif, mais exprimer & compoſer de génie & d'après le Poëte; au lieu que

(*a*) On a de ce Maître un Opera bouffon, intitulé : *la Scaltra Letterata;* c'eſt le *Pourceaugnac* de Moliere, mis en lambeaux par Goldoni; mais la muſique en eſt délicieuſe. Elle a eu les plus grands ſuccès à Rome & à Parme. Les amateurs ne ſauroient trop ſe hâter de la faire venir à Paris. Elle peut y être très-utile à la Comédie Italienne, où l'on fait adapter ces ſortes de drames au goût françois.

le ſecond, qui excelle dans le goût muſical de ſa patrie, a ſuppléé, dans l'Opera d'*Enée & Lavinie*, au vice radical de ce Poëme, par les beautés de ſon Art. J'ai ſur-tout été ravi d'un *Sommeil*, par lequel commençoit le ſecond acte de la Tragédie; le ſommeil lui-même n'a rien de plus délicieux. L'exécution de l'Orcheſtre de Parme a ajouté encore aux charmes de ce morceau, qui par lui-même eſt un chef-d'œuvre. Cet Orcheſtre eſt compoſé de jeunes Muſiciens d'Eſpagne, d'Italie & de France, tous ſujets bien choiſis par un connoiſſeur habile; jugez ce que l'émulation nationale doit ajouter chez eux aux talens naturels. A côté du *ſommeil* je placerois un *duo* raviſſant, par où finit le ſecond acte. Il faudroit vous l'envoyer; mais le rendroit-on à Paris comme l'ont fait à Parme M. Guadagni & Mademoiſelle Gabrielli? L'un & l'autre y mettoient une expreſſion bien capable d'intéreſſer les cœurs pour un amant qui va diſputer Lavinie à Turnus dans le ſort d'un combat. Le geſte, les regards, les embraſſemens délicieux & déchirans, les adieux répétés, les cris, le ſilence, tout

tout étoit paſſionné de part & d'autre. J'ai ſenti dans ce moment combien la Muſique ajoutoit de force à la ſituation; je craignois la ſéparation cruelle qui devoit mettre fin à ces adieux, je voudrois qu'ils duraſſent encore, il me ſemble les entendre; tous ces ſons langoureux & ces éclats de voix ſe mêlent & retentiſſent au fond de mon cœur avec le *miſero Pargoletto* de Métaſtaſe, chanté par M. Manzoli.

Je ſuis à Parme, à Reggio tout-à-la-fois, ou plutôt je ne ſuis plus ſur la terre, & je partage avec les Dieux le bonheur de m'attendrir ſur les infortunes des hommes; que ne puis-je, à leur exemple, y remédier & les prévenir! Mais c'eſt trop de plaiſir pour un mortel; je redeſcends au parterre, & je vais me repoſer de cette agitation violente, par le ſpectacle d'une danſe agréable. C'eſt un éloge mince des ballets de Parme, car ils rappellent ceux de Paris. Mademoiſelle Favier, premiere Danſeuſe de cette Cour d'Italie, approche de la préciſion, de l'élégance & de la nobleſſe de Mademoiſelle Lani; c'eſt le *Regolatò errore* dont parle Zappi. La cadence de ſes

mouvemens me repréſentoit l'ondulation d'une mer tranquille; peu de ſauts, point de bonds, de la majeſté, de la grace, ſans quoi les talens ne ſont rien; mais il faut avouer qu'en général on ne ſent pas aſſez en Italie le mérite de ce genre voluptueux. Chez ſes Danſeurs, la jambe fait grimacer le viſage; & la plûpart, de peur d'être hideux, ſe rendent ridicules.

Je pourrois, ſi je voulois embellir ma deſcription, vous parler des habits de théâtre. A cet égard aucune ville d'Italie n'eſt comparable à celle de Parme; élégance, propreté, richeſſe, tout y eſt aſſorti pour l'enſemble qui produit le plaiſir. C'eſt une adreſſe ſans doute de celui qui dirige les ſpectacles de cette Cour, de préſenter ſur le théâtre des modeles de parure aux Dames du pays, à qui rien ne manque peut-être des avantages de la beauté, ſi ce n'eſt l'art de la faire valoir.

Je ne quitterai point l'Opera de Parme, ſans dire un mot de ſes décorations; c'eſt en quoi les Italiens, vous l'avouerez, ſurpaſſent les François, autant que ceux-ci l'emportent ſur leurs rivaux par les ballets & les ajuſ-

temens de théâtre. Un temple de Janus avoit des beautés remarquables ; les jardins de Latinus ſe reſſentoient encore de la magie de Circé qui les avoit conſtruits ; un des morceaux les plus pittoreſques étoit une gallerie qui ne ſe préſentoit que par un angle, mais dont la perſpective faiſoit imaginer un vaſte édifice : on le voyoit à la fin du troiſieme acte, & c'étoit un lieu conſacré à Junon ; les voûtes, les colonnes, l'architecture, la couleur antique & ſombre, tout reſpiroit la majeſté de la Déeſſe & le génie de M. Bibiena, premier Architecte de la Cour de Vienne. Mais ce qui contribuoit beaucoup à l'effet de l'illuſion, étoit la diſtribution des lumieres qui éclairoient ces décorations. Celles-ci ont mérité le ſuffrage des connoiſſeurs. Il m'a paru que le Public goûtoit auſſi les vols & les deſcentes des Divinités, qu'on a ſi fort critiqués à Paris, peut-être parce qu'on y eſt raſſaſié de ces ſortes de machines, ou qu'elles n'y ſont pas toujours aſſez habilement dirigées. Je crois cependant qu'en France, où le ſpectacle ne dure que deux heures, où du

moins on déclame bien au défaut d'un beau chant, on pourroit ſe paſſer de cet acceſſoire ; & qu'en Italie, où les plus habiles Chanteurs ſont de mauvais acteurs, où l'on reſte quelquefois cinq heures au théâtre, les machines & les ballets ſeroient d'une heureuſe reſſource. D'ailleurs, comme rien ne s'uſe ſi vîte que l'art du plaiſir, les nations, ſans ſe conteſter avec aigreur la fauſſe gloire d'être chacune la plus heureuſe de toutes, devroient changer mutuellement de goût théâtral, & pourroient commercer de muſique & de danſe, comme elles trafiquent de tant d'autres poiſons, ſous le nom de richeſſe, de luxe & de volupté.

Je crois encore que le récitatif Italien eſt très-ennuyeux, puiſque perſonne ne l'écoute, ou plutôt parce qu'il eſt mal déclamé par des Acteurs qui ne ſentant jamais l'enſemble d'une piece, gardent leur voix & toute leur force pour le chant ; qu'en général les arietes ſont plus brillantes que paſſionnées & expreſſives, les points d'orgue plus difficiles qu'agréables ; & qu'enfin les répétitions faites pour le Chanteur

qui s'épuiſe en efforts d'haleine, manquent ſouvent de grace & d'effet. Mais je ſens auſſi que la Muſique françoiſe devient inſipide, à meſure que l'on s'accoutume à l'italienne. J'en parle d'après l'expérience des François expatriés, & ceux-là ne ſont pas les moins imbus de l'eſprit national. J'ai entendu vanter M. Rameau par des Muſiciens d'Allemagne & d'Italie ; mais aucun d'eux ne pouvoit retenir un air françois.

Pardon, Meſſieurs ; c'eſt déja trop s'étendre ſur un ſeul objet de curioſité, ſur-tout dans un pays où tout eſt merveille pour un étranger. J'écris en voyageur, d'un ſtyle errant, & ſans autre prétention que le deſir d'amuſer un inſtant des Lecteurs que vous ſavez inſtruire. Un autre vous parlera ſavamment de cabinets, de galleries & d'édifices, où ſe trouve raſſemblé ce que les Beaux-Arts ont produit de plus rare dans l'eſpace de vingt ſiecles ; mais il me faudroit, pour voir ces chef-d'œuvres, l'œil d'un Caylus, & pour les décrire, la plume d'un Winkelman.

Vous ſerez inſtruits ſans doute de la nouvelle découverte de Velléia, qu'on vient de faire à Macineſſo, lieu ſitué à dix-huit milles de Plaiſance dans les Etats du Duc de Parme. Vous apprendrez dans la ſuite ſi les monumens qu'on y a déterrés ſont les reſtes d'un temple ou d'un palais ; s'ils annoncent une ville ; en quel tems cette ville ou cet édifice, quel qu'il ſoit & qu'il ait été, doit avoir diſparu ſous les ravages d'un tremblement de terre dont on ne voit aucune trace dans l'Hiſtoire ; ſi les médailles & les ſtatues qu'on y trouve chaque jour donnent quelque lumiere ſur des tems ignorés ou peu connus ; enfin ſi l'on doit mettre cette découverte à côté de celle d'Herculanum : mais ce ſera du moins une époque glorieuſe pour les Bourbons, que l'Italie ait recouvré ſous leurs loix un fond de richeſſes également précieux à l'hiſtoire des tems, des Lettres & des Arts. Il eſt même remarquable que ces tréſors inattendus de lumiere & d'érudition ſe ſoient comme partagés entre deux freres qui ont hérité de Louis XIV. leur biſayeul, le ſoin de proté-

ger les Sciences, comme son meilleur droit à l'immortalité (*a*).

J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble, *&c.*

(*a*) *Hâc arte Pollux & vagus Hercules Innixus, arces attigit igneas.* Horat. *Od. lib.* 3.



ARTICLE VII.

LETTRE de M. l'Abbé Conti *au Marquis* Maffei.

NOUS oserions avancer qu'à certains égards, les grands hommes sont funestes aux progrès de l'esprit humain; en effet l'impression qu'ils font sur leur siecle est si universelle & si profonde; nos maîtres qui, loin de nous indiquer les moyens d'égaler les modeles qu'ils nous présentent, ne nous prescrivent que l'obligation de les imiter, portent si avant dans notre ame le sentiment stupide du respect & de l'admiration, que nous nous oublions nous-mêmes, nous perdons jusqu'à l'idée de nos propres forces, & que tel homme qui, si rien n'eût suspendu l'activité de son génie, se seroit élevé à la hauteur même des originaux, intimidé par la foule & par l'austérité des regles dont il est enveloppé, accoutumé à ne voir la gloire qu'au bout des sentiers par lesquels on y est déja parvenu, n'est le plus souvent qu'un

Ecrivain, qu'un Artiste ordinaire dont les traces se confondent avec celles de tous ses prédécesseurs. A quoi servent les aîles que la nature a données à son génie, quand le plomb de l'exemple & de l'autorité le courbe vers la terre & le force de se traîner sur des vestiges mille & mille fois imprimés? Heureux encore lorsque ceux qui par l'éclat de leurs talens, fixent l'attention du Public, ne la détournent pas du véritable objet des Sciences, des Lettres & des Arts! car telle est l'inquiétude de l'esprit humain, que souvent il préfere les nouvelles erreurs aux anciennes vérités; telle est sa paresse, que presque toujours la vérité même a sur lui moins de pouvoir que la simple vraisemblance; une attention superficielle, des vues générales & passageres suffisent pour appercevoir, pour saisir les apparences; mais la conquête du vrai n'est le prix que des examens profonds, des comparaisons multipliées, en un mot d'un détail infini d'opérations intellectuelles dont on est rarement capable; telle est enfin sa vanité, que lorsqu'il désespere de rien ajouter à un genre qui a déja été porté à un certain degré de

perfection, il s'égare, il se jette dans les singularités & dans les extravagances, il veut être senti à quel prix que ce soit; & ne pouvant forcer l'estime, il cherche à la surprendre. Il n'est pas douteux que M. de Fontenelle n'ait infiniment contribué à gâter le goût en France, mais ce n'a été ni par inquiétude, ni par paresse, ni par vanité; il n'a corrompu le goût que parce qu'il en manquoit & qu'il avoit d'ailleurs de grandes qualités & sur-tout très séduisantes. Né avec un esprit pénétrant, étendu, lumineux, philosophique, il apperçut & embellit tout ce qui est du ressort de l'intelligence; mais comment eût-il parlé le langage de l'imagination & du transport? comment eût-il apprécié les ouvrages de l'Art? Son ame tranquille, froide, incapable de mouvemens forts & de grandes passions, ne les avoit jamais sentis. Il semoit de fleurs le champ de la Philosophie, & il dépouilloit la Poésie de tout ce qu'elle a de charmes, ou plutôt il étoit insensible aux charmes les plus puissans de la Poésie. Le jugement que nous portons ici de M. de Fontenelle ne prend rien sur la vénération que nous

avons pour ſa mémoire; il en eſt du plus grand nombre des Auteurs, même de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués, comme des ouvrages de Peinture qui ne préſentent qu'un ſeul aſpect; & nous comparerions volontiers M. de Fontenelle à une ſtatue dont tous les côtés, pour n'être pas également avantageux, ne laiſſent pas d'être plus ou moins intéreſſans. Il faut que nos Lecteurs pardonnent à M. l'Abbé Conti de l'avoir beaucoup trop déprimé dans ſa Lettre au Marquis Maffei. M. l'Abbé Conti idolâtroit les Anciens, & il vivoit alors à Paris avec les partiſans de l'antiquité les plus déterminés & les plus enthouſiaſtes. Du reſte l'objet de cette Lettre ne ſauroit renfermer plus d'intérêt: ſur-tout elle eſt pleine d'idées ingénieuſes, approfondies, heureuſement préſentées & très-propres à éclairer & à enrichir la théorie des Arts.

« Je répondrai exactement à vos Lettres, Monſieur, & je réparerai ma négligence par un détail bien ſuivi de tout ce qui a rapport à la Critique, à l'Eloquence & à la Poéſie françoiſes.

L'exécution de cette promeſſe eſt préférable aux excuſes que mes études & ma mauvaiſe ſanté pourroient me fournir; & j'eſpere qu'elle appaiſera la colere ou la jalouſie dont vous me menacez dans votre Lettre. Je regarde vos tranſports comme des marques de votre amitié. Mais croyez-vous de bonne foi qu'on aime moins parce qu'on écrit rarement? Le haſard peut ſéparer deux amis, l'éloignement du pays & la diverſité de leurs occupations peuvent interrompre leur commerce; mais quand l'amitié eſt fondée ſur la vertu, elle ne perd rien de ſa tendreſſe; & ſi elle ceſſe de marquer ſes empreſſemens, elle y ſupplée par des effets.

Je n'ai rien à me reprocher de ce côté-là; il y a plus de quatre ans que j'ai employé tout le crédit que j'avois ſur l'eſprit de feu M. Boucher pour l'empêcher d'inſérer dans ſon Mercure une critique de la Mérope: votre Tragédie n'auroit pas été moins bonne; mais peut-être auroit-il fallu répondre à l'anonyme François: ces ſortes de réponſes ſont toujours fâ-

cheuſes; elles coûtent beaucoup de tems, & n'intéreſſent jamais le Lecteur comme les pieces originales.

La matiere que vous avez entre les mains eſt nouvelle, & contribuera beaucoup à éclaircir l'Hiſtoire Romaine, qui eſt l'objet le plus beau & le plus utile de la critique moderne. Il y a eu dans cette Académie des Belles-Lettres une grande diſpute ſur l'hiſtoire des quatre premiers ſiecles de Rome. M. de Pouilly, diſciple de M. l'Abbé de Longuerue, a prétendu que cette hiſtoire étoit trop fabuleuſe pour y compter. Les Gaulois qui brûlerent la ville de Rome, & par conſéquent les archives, pluſieurs monumens de la groſſiereté & de la ſuperſtition du peuple Romain, certains fragmens des Hiſtoriens Grecs, qui contiennent les mêmes fables débitées par les Romains ſous des noms différens, la chronologie Romaine fixée par le vieux Caton après la premiere guerre Punique; enfin, les doutes & les incertitudes des Hiſtoriens Romains les plus célebres: voilà les ſources où M. de Pouilly a puiſé ſes objections. Ces

ſources ſont fécondes, à la vérité, en preuves éloquentes; mais ce n'eſt plus le ſiecle de l'éloquence impoſante, c'eſt celui de la critique la plus judicieuſe.

Les reſtrictions du Pyrrhoniſme hiſtorique ſont très-néceſſaires, mais ſi on en abuſe, on tombe dans le ſyſtême du P. Hardouin, auſſi oppoſé au bon ſens & à la raiſon que les légendes des Moines du dixieme & onzieme ſiecle. Dans la diſpute propoſée, il s'agit principalement de ſavoir ſi les Gaulois ont brûlé tout dans les archives de Rome, ſi les fragmens des Hiſtoriens Grecs ont plus d'autorité que les Hiſtoires Romaines, & ſi l'on a puiſé l'Hiſtoire Romaine dans des monumens authentiques.

Tite-Live ne dit pas que les Gaulois brûlerent abſolument toute la ville; les archives ſe gardoient dans les Temples, ſelon la coutume des Egyptiens; & ſelon Tacite le Temple que Servius Tullius bâtit à la Lune, les grands Autels, & la Chapelle qu'Evandre conſacra à Hercule, le bâtiment érigé à Jupiter Stateur par

Romulus & le Palais de Numa, subsistoient encore quand Néron brûla Rome.

Les fragmens des Historiens Grecs n'ont pas plus de crédit que les paralleles de Plutarque, d'où ils sont tirés, & qui, selon toutes les apparences, ne sont pas de Plutarque. Denys d'Halicarnasse qui avoit consulté tous les Historiens Grecs, ne fait aucune mention des Auteurs cités dans les paralleles; & il est vraisemblable qu'on a forgé leurs autorités par la jalousie des nations. Il est à remarquer que dans les paralleles on défigure également l'Histoire Greque & la Romaine, pour accommoder l'une à l'autre. Ces paralleles étoient à la mode au tems de Tite-Live, qui s'écarte de son histoire pour comparer Alexandre aux Romains; on les a augmentés sous les Empereurs; & l'Auteur a emprunté le nom de Plutarque pour autoriser son ouvrage.

Il est vrai que l'histoire des quatre premiers siecles n'est pas écrite par des contemporains. Mais ne suffit-il pas qu'elle ait été tirée des contemporains? Que deviendroient sans cel-

tant d'histoires modernes que nous tirons tous les jours des manuscrits authentiques qu'on conserve dans les archives? Or les Annales des Pontifes qu'on écrivoit avec exactitude sur du bois blanchi, & qu'on laissoit exposées à la vûe du peuple, les livres de toile où l'on enregistroit la suite des Magistrats; les tables d'airain où l'on gravoit les traités de paix; les tables des loix, &c. composoient les monumens authentiques des Romains. C'est-là que Tite-Live, Polybe & Denys d'Halicarnasse ont pris la matiere de leurs histoires; mais quand même ces Historiens n'eussent point écrit, n'avions-nous pas le détail de l'Histoire Romaine répandu en différens endroits de Cicéron? C'étoit l'homme le plus savant & le moins superstitieux de l'antiquité, & qui écrivoit dans un siecle aussi profond dans la critique que le nôtre. L'autorité de cet Auteur est d'un si grand poids qu'en toute rigueur de critique on peut prendre pour démontré dans l'Histoire tout ce qu'il rapporte des quatre premiers siecles de Rome. M. l'Abbé Sal-

lier, très-versé dans la Langue grecque, & qui travaille à l'édition d'Hésichius, en soutenant cette derniere opinion, a remporté tous les suffrages des Savans.

Vous travaillez donc sur une matiere qui est dans le goût du siecle, & qui sera fort applaudie, si vous mettez vos principes dans un beau jour, & que vous en formiez un systême embelli d'épisodes convenables, & soutenu par un style précis, net & élégant: toutes ces qualités brillent dans la *Scienza Cavalleresca.* Quel sera donc le Livre à qui vous donnez d'avance la préférence sur l'autre?

Le Pere Catrou travaille à une Histoire Romaine qui va jusqu'à Augustule: c'est un Auteur assez connu par ses Traductions & par les Commentaires de l'Enéide & des autres Poésies de Virgile. Vous aurez lu sans doute l'Histoire des révolutions Romaines de l'Abbé de Vertot; il a mis en systême les remarques détachées que le Secretaire de Florence a faites sur Tite-Live; mais quelquefois il ne les a pas assez approfondies: son style est élé-

gant, cependant on l'accuse d'être trop fleuri, & quelquefois trop précieux.

En général, le style des François dégénere de cette pureté & de cette élégance qui a fait comparer le siecle de Louis XIV. à ceux de Philippe & d'Auguste. Deux célebres Académiciens, je veux dire l'Abbé Massieux & l'Abbé Gédoin, en font retentir leurs plaintes dans les préfaces de deux fameux ouvrages, l'édition de Démosthene de M. de Toureil, & la traduction de Quintilien. On ne se plaint pas moins en France qu'en Italie de la corruption du goût; le sort des Lettres est le même dans tous les pays, les Sophistes succedent aux grands hommes, & n'ayant ni leur esprit, ni leur savoir, ni leur goût, ils cherchent à les surpasser par des raffinemens, par des hardiesses, par des caprices qui charment le peuple comme les modes. M. l'Abbé Gédoin, dans la préface de son Quintilien, peint la décadence de l'éloquence Françoise sous l'image de celle de Rome. Il décrit avec art les degrés par lesquels l'affectation, l'obscurité, l'enflure se sont glissées dans

le ſtyle des Romains : il appuye principalement ſur le caractere d'Ovide & de Séneque.

Il faut vous dire que l'Abbé Maſſieux & l'Abbé Gedoin en veulent à M. de Fontenelle & à M. de la Motte qui ſont à la tête des Modernes, & ont érigé une nouvelle Ecole de Poéſie & d'Eloquence. Comme j'ai diſputé ſouvent avec leurs partiſans, & que j'ai été obligé d'analyſer leurs ouvrages & de réduire leurs principes, je vais vous communiquer mes remarques.

M. de Fontenelle a voulu porter le bel eſprit dans la Philoſophie, & les idées philoſophiques dans les Belles-Lettres; il a confondu par là les Sciences & les Arts, le badinage & l'enjouement de Rabelais & de Montagne, avec les idées & la méthode de M. Deſcartes : car ce ſont-là les trois Auteurs qu'il a le plus étudiés; & ſi on vouloit s'en donner la peine, on y trouveroit les ſources de ſes penſées les plus ingénieuſes. Le mélange de ridicule & de métaphyſique compoſe un caractere original, & M. Fontenelle ſe pique d'en avoir un. Mais l'on dit ici qu'il a plus d'eſ-

prit que de goût, & plus d'érudition que de génie. On le compare à Seneque & à Ovide; mais il me ſemble que cette comparaiſon lui fait bien de l'honneur, & que la différence des Auteurs eſt bien plus grande que la différence des deux Langues, la latine & la françoiſe. Ovide excelle dans le merveilleux, quelquefois dans le beau, & dans le grand; le ſtyle de ſes faſtes eſt auſſi correct que celui de l'art d'aimer eſt délicat. Les préceptes & la morale de Seneque ſont dignes quelquefois de Socrate.

L'idée du Livre de la pluralité des mondes n'eſt pas original. Le Cardinal de Couſa, & l'Evêque Anglois, Auteur de l'Eſſai de la Langue univerſelle, ont parlé avec magnificence de l'habitation des planetes. Kirker a donné le Voyage imaginaire des globes céleſtes : Cyrano de Bergerac, le Voyage de la Lune & du Soleil. Tout ce que M. de Fontenelle a ajouté à cette idée, c'eſt d'inſtruire une femme. Mais il n'y a pas d'art dans ſon Dialogue, & le caractere de la Marquiſe eſt outré. Elle ne veut pas qu'on donne un air ſavant à ſon parc. Cependant

ſans voir un globe, & même une de de ces ſpheres où la Terre & la Lune tournent, comment pouvoir comprendre ce que la Marquiſe entend aux premiers mots, juſqu'à faire des objections très-aſtronomiques ? Un Miniſtre Anglois introduit dans un dialogue certaine Myladi qui veut apprendre le ſyſtême de Copernic : il trouve la Dame au milieu de deux globes immenſes, le Livre de la pluralité des mondes à la main; & il eſt fort étonné d'entendre que la vue de ces globes & quatre heures d'étude n'ont point encore ſuffi pour l'initier dans le myſtere du petit Livre. Il faut dire à la fin que quand la pluralité des mondes vit le jour, les gens de la Cour diſoient, le livre eſt bon pour l'Obſervatoire, & les gens de l'Obſervatoire répondoient, il eſt bon pour les Gens de la Cour.

La matiere du Livre des Oracles eſt de M. Vandale. M. de Fontenelle l'a traduit, *afin*, dit-il, *que les femmes, & même ceux d'entre les hommes qui ne liſent pas volontiers du Latin ne fuſſent pas privés d'une lecture ſi agréable & ſi utile.* Cependant M. Vandale

s'eſt plaint que l'imitateur n'a pas choiſi ce qu'il y avoit de plus intéreſſant.

Les antitheſes des Dialogues des morts ſont choiſies avec eſprit; mais c'eſt toujours M. de Fontenelle qui parle. Les éloges des Académiciens ſont écrits dans le même goût : tout y eſt hériſſé d'épigrammes; nulle peinture naïve, nul de ces traits de morale ſolide que Plutarque a donnés dans ſes vies. Les Peres de l'Oratoire ſe ſont plaints de l'éloge du Pere Mallebranche, & M. Caſſini de celui de ſon pere.

Les extraits des diſſertations académiques ſont le plus eſtimé & les plus utile de ſes ouvrages; il ſaiſit ce qu'il y a de plus eſſentiel dans une idée philoſophique ou mathématique; il en développe toutes les parties avec ordre, & il les arrange d'une maniere ſi ſyſtématique qu'il rend ſenſible le progrès de l'eſprit humain dont la connoiſſance eſt bien plus utile que celle du progrès hiſtorique. On l'accuſe néanmoins de ne pas rapporter fidelement les idées de l'Auteur, ce qui eſt le but de l'ouvrage. On l'accuſe auſſi

de changer leurs systêmes, à force de leur donner des entorses.

Il travaille présentement à la Métaphysique des infiniment petits; il les réalise, & il place des infinis d'une espece nouvelle dans le passage du fini à l'infini. Feu M. Varignon lui a fait refondre trois fois cet ouvrage; & on prétend que les Métaphysiciens l'attaqueront, & que les Géometres n'en seront pas contens; en effet son Livre ne peut contenir que des problêmes de Mathématique; chaque problême peut être résolu en différentes manieres; donc si on peut résoudre les problêmes de M. de Fontenelle, indépendamment d'une théorie métaphysique, elle devient inutile.

Vous avez sans doute examiné la digression insérée dans le Traité de l'Eglogue; ne vous semble-t-il pas que M. de Fontenelle décide par de simples possibilités ce qui dépend des faits? Il ne s'agit pas de savoir si la nature peut faire des Cicerons & des Virgiles dans tous les siecles, mais si elle en a faits; ce qui se rapporte à l'Histoire littéraire, & non pas à la Philosophie. Le principe fondamental

du Traité de l'Eglogue roule sur le choix de l'objet; il ne faut choisir, selon M. de Fontenelle, que ce qui est beau, grand, nouveau, ce qui intéresse, touche, surprend; en un mot il faut peindre la belle nature. Le principe est vrai, & M. Muratori l'a démontré fort au long dans sa Poétique. Voici une démonstration courte que je tire de la Poésie: la Poésie n'est qu'une imitation, & les impressions qui nous viennent de l'imitation sont toujours proportionnées aux impressions qui viennent des objets qu'on a imités: or il n'y a que le grand & le nouveau qui nous frappe, il faut donc l'imiter dans la Poésie.

Mais dans l'imitation, outre l'objet qu'on imite, il y a la maniere dont on l'imite; le beau, le grand, le nouveau n'est pas moins dans l'un que dans l'autre: je crois même que la beauté du tour en Poésie l'emporte sur le beau de l'objet; car le tour est entierement au Poëte, & marque la délicatesse de son goût & la vivacité de son esprit, qualités au moins aussi rares dans un Poëte & aussi essentielles à la Poésie, que la fécondité de l'imagination

nation & l'étendue des connoissances. Corneille & Racine ont inventé ce que la Poésie françoise a de plus grand & de plus beau; cependant il y a bien des François qui prétendent que ces Auteurs excellent moins dans leur genre que La Fontaine dans le sien, quoique celui-ci n'ait fait que revêtir les anciennes fables à sa maniere. Boileau a pris presque toutes les idées de ses Satyres & le fond de sa Poétique d'Horace & des autres Poëtes Latins; cependant n'a-t-il pas su rendre ses Poésies originales par sa maniere de peindre? Otez la maniere de peindre à Rabelais, lui reste-t-il que des obscénités & des impiétés dignes de mépris & d'horreur? Les grands Peintres & les grands Poëtes se sont toujours distingués par la maniere; & ce n'est que par elle que nous avons nos Michel-Ange, nos Raphaël, nos Correge, nos Titien, en Poésie aussi-bien qu'en Peinture.

On peut défendre par-là tout ce que M. de Fontenelle trouve de trop bas & de trop pastoral dans les Eglogues de Théocrite & de Virgile; la douceur de leurs vers & la délicatesse du tour

donnent du relief aux objets les plus simples & les plus méprisables. La même raison qui nous fait aimer l'image d'un serpent ou d'un corps mort, nous fait encore aimer les images des moutons & des cabanes, quand elles sont peintes avec de la finesse d'art. M. de Fontenelle n'a pas remarqué que le mot d'*Eglogue* ne signifie qu'une piece choisie, & que par conséquent le Pollion & le Silene de Virgile & l'Enchanteresse de Théocrite, quoiqu'Eglogues, ne sont pas dans le genre pastoral. Le dessin général du Silene lui est échappé, car il ne s'est pas apperçu qu'on y débite la Morale d'Epicure, & qu'un Philosophe Epicurien, sous la forme de Silene, choisit les exemples des passions les plus outrées pour déplorer leur malheur. Les Epicuriens aimoient l'indolence & cherchoient à ménager les plaisirs par les passions douces & modérées. M. de Fontenelle condamne la digression de Gallus; mais la passion trop forte qu'il avoit pour Licoris, comme il paroît par la derniere Eglogue, autorise le Poëte à l'associer à Pasiphaé, à Atalante, aux sœurs de Phaëton, *&c.* Cependant Virgile ne

parle que de ſon mérite dans la Poéſie, & déguiſe par un artifice poli la leçon morale. Ma remarque eſt aſſez juſte, ce me ſemble; au reſte les Bergers des Eglogues de M. de Fontenelle ſont pis que les Bergers de l'Aſtrée : ce ſont des courtiſans doucereux, aſſis ſur des fauteuils à crépines d'or, qui, ſelon M. l'Abbé Fraguier, débitent les myſteres du cœur, les ſentimens & les maximes les plus délicats. On peut bien appliquer à M. de Fontenelle ce que ces mêmes Auteurs lui appliquent ſans le nommer; il n'a non plus fait d'Eglogues paſtorales, qu'un Peintre qui ayant promis un payſage ruſtique, nous offriroit un tableau où il auroit peint le jardin de Marly ou de Verſailles.

Cependant ce ſont ſes Poéſies qui ont ſervi de modele à M. de la Motte qui a voulu exceller dans tous les genres de Poéſie, comme M. de Fontenelle a excellé dans tous les genres de Littérature : Odes, Poëmes, Fables, Tragédies, Opera, en un mot toutes eſpeces de compoſition poétique lui ont été également faciles. Il a une foule de partiſans qui le ſuivent par-tout & l'écoutent avec plus d'attention que les Satyres

& les Faunes n'écoutoient le Silene de Virgile.

Tum verò in numerum Faunoſque feraſque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus,
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnaſſia rupes,
Nec tantùm Rhodope mirantur & Iſmarus Orphea.

Les Caffés & le Luxembourg retentiſſent des louanges de M. de la Motte; c'eſt-là qu'il donne ſes leçons philoſophiques & poétiques; c'eſt-là qu'il a décidé pluſieurs fois qu'il n'y a pas d'harmonie dans les vers, que la contrainte du vers défigure les idées, qu'on peut faire des Sonnets & des Odes en proſe, que les Modernes l'emportent ſur les Anciens, & que ce n'eſt que par préjugé ou par caprice, que Deſpreaux, Racine & La Fontaine ont reconnu les Anciens pour leurs maîtres.

Savez-vous pourquoi M. de la Motte exclud toute harmonie des vers? C'eſt que ſes vers ne ſont que de la proſe cadencée. Demander s'il y a harmonie dans les vers, n'eſt-ce pas demander

s'il y a du ſon dans les mots? Si vous en admettez, il eſt facile de démontrer que les ſons des mots de chaque Langue ont des rapports fixes & invariables, & que ce n'eſt que dans ces rapports que conſiſte l'harmonie.

M. de la Motte a fait des Odes en proſe & les a lues en pleine Académie. On peut ſans doute faire des Odes en proſe, comme on peut faire des Poëmes épiques & des Tragédies; mais ces Poëmes ſont-ils auſſi agréables qu'en vers? Les vers par leur harmonie enlevent l'ame, & l'enlevant, la détournent de penſer aux illuſions où le Poëte veut l'engager : d'ailleurs les vers repréſentent à l'ame les vérités avec plus de grace & de force que la proſe; & l'eſprit a un plaiſir infini, en découvrant l'art dont le Poëte ramaſſe tant d'idées en peu de mots, & les rend par un langage ſi figuré, ſi paſſionné, ſi harmonieux, qu'on l'a appellé *le langage des Dieux.*

La différence du langage poétique & de la proſe eſt ſenſible dans la Langue italienne qui, à l'exemple de la grecque & de la latine, a conſacré certains mots & certaines phraſes unique-

ment à la Poéſie. M. Racine & M. Deſpreaux choiſiſſoient les mots avec grand ſoin pour leur Poéſie; & s'ils n'ont pas fait un langage à part, la tournure de leurs vers eſt ſi belle, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir le Lecteur que ce n'eſt pas de la proſe. Il y a quelques ſtrophes dans les Odes de Rouſſeau, où le ſon caractériſe l'idée. M. de la Motte ſe moque de l'art de peindre par le ſon, & il traite de viſionnaires ceux qui le cherchent dans les vers des Anciens. Ses diſciples ne s'arrêtent pas là; ils diſputent à perte d'haleine ſur la différence de la proſe & des vers, & ne pouvant pas la trouver dans la céſure & dans la rime des vers de leur maître, ils ont recours aux expreſſions impropres & inuſitées que la contrainte des vers exige du Poëte. M. l'Abbé de Pons, diſciple zélé de M. de la Motte, compare le Poëte à un Danſeur de corde qui eſt enfermé, dit-il, dans les bornes étroites de la ligne, qui court en avant & en arriere ſans pouvoir préſenter le front ni à ſa droite ni à ſa gauche, & faire voir les graces enjouées des bras & du viſage. Sa comparaiſon n'eſt pas juſte : un Poëte

ne reſſemble pas à un Danſeur de corde qui fait des ſauts périlleux, mais à un Danſeur ſimplement qui regle ſes pas par une meſure conſtante. Il eſt vrai qu'il eſt plus facile d'écrire en proſe qu'en vers, comme il eſt plus facile de marcher que de danſer; car l'art détermine ce qui eſt vague & indéfini par lui-même, & l'aſſujettit à une regle dont on ne peut pas s'écarter, ſi on veut montrer de l'art. Mais l'obſervation de la regle n'a rien d'affecté ni de contraint, quand on a du génie. L'art, dit-on, ne perfectionne que la nature, & tous ceux qui ont donné des regles de Poétique commencent par ſuppoſer que le Poëte a du génie ou des diſpoſitions naturelles à exceller dans l'exécution des regles que l'Art lui preſcrit. On peut appliquer ce principe aux autres Arts; & ſi on pouſſe le raiſonnement de l'Abbé de Pons, on ira juſqu'à les bannir tous: or veut-il que nous renoncions aux plus beaux agrémens de la vie humaine, parce que ſon maître n'a pas du génie pour la Poéſie?

La Poéſie n'eſt pas moins Peinture que Muſique. Imiter eſt repréſenter ſi

vivement les objets, qu'ils faſſent ſur nous les mêmes impreſſions qu'ils feroient ſi nous les voyions en eux-mêmes. C'eſt le grand principe de la perſpective, & par conſéquent de la Peinture. L'application que j'en ai faite à la Poéſie m'a fait entrer d'une maniere très-facile & très-courte dans ſon caractere général & dans la plûpart de ſes regles eſſentielles. Si les Commentateurs d'Ariſtote & Gravina lui-même avoient poſé d'abord & développé cette définition, ils auroient fort abrégé leurs traités; & je le ferai ſentir, ſi jamais j'ai le tems de finir mes eſſais de Poétique. La Poéſie donc n'étant qu'une eſpece de Peinture, il faut que le Peintre mette tout en images. Pour y réuſſir, il faut renoncer aux termes abſtraits, aux réflexions, au bel eſprit, en un mot à tout ce qui fait voir l'Auteur, & non pas les choſes qu'il imite. Homere excelle dans l'art de peindre; & ſans parler de la gradation de ſes figures, de la vivacité de ſes couleurs & de l'accord de ſes caracteres, n'eſt-il pas vrai que ſes mots ſont, pour ainſi dire, des miroirs à facettes qui multiplient l'objet avec un plaiſir

infini pour le Spectateur? M. de la Motte eſt bien loin d'imiter Homere; ſes œuvres ſont un tiſſu de termes métaphyſiques, de réflexions alambiquées, d'épigrammes pointues. Un Traité ſcholaſtique n'eſt pas plus décharné, & ſans doute les Méditations de Deſcartes & du P. Mallebranche ont plus d'images ſenſibles que ſes Odes & ſes Fables.

M. Varignon généraliſoit tous les problêmes de Mathématique; M. de la Motte a trouvé le ſecret de généraliſer les idées ſingulieres d'Homere, d'Anacréon, de Pindare & d'Horace; il les a même diſpoſées méthodiquement par articles, comme dit Rouſſeau. N'a-t-il pas raiſon de s'écrier: « Je n'ai pas imité les Anciens, je les » ai corrigés, je les ai embellis »? En effet il a ſuppléé à leurs mots compoſés par des définitions d'un goût ſingulier; il appelle un cadran *un greffier ſolaire*, un vendeur d'oiſeaux *un marchand de ramage*, un fruit d'une groſſeur extraordinaire *un phénomene potager*, un renard qui moraliſe *un Pythagore à longue queue*, une ruche d'abeilles *un Louvre emmiellé*, les goûts du

mariage *les béatilles de l'hyménée*.

Notre ſiecle, dit l'Abbé Maſſieu dans ſa préface, s'eſt ſoulevé avec raiſon contre des expreſſions ſi étranges; il les a regardées comme un reſte de ces jargons infortunés, dont une Comédie avoit corrigé la France, & il a cru qu'on vouloit nous remettre au tems où les Héroïnes de Moliere appelloient les ſieges *les commodités de la converſation*, & un miroir *le conſeiller des graces*.

Deſpreaux & Racine voulurent autrefois traduire Homere; mais le premier, dit Mad. Dacier, ne fit qu'une page, & y renonça; & le ſecond fit deux cens vers, & les jetta au feu. M. de la Motte ne s'attachant qu'à la préciſion, à la clarté & à l'agrément, comme un Philoſophe qui écriroit un Traité de Phyſique, eut le talent de réduire les ſeize mille vers de l'Iliade à quatre mille cinq ou ſix cens, dont la moitié eſt tout de ſon cru. Jamais Deiphobus, dit Madame Dacier, ne fut plus mutilé par Ménélas & par Ulyſſe.

Quis tam crudeles optavit ſumere pœnas?
Cui tantùm de te licuit?

Que n'a pas dit M. de la Motte contre le dessein & la morale du Poëme d'Homere, contre les caracteres des Dieux & des hommes, contre les descriptions, les discours, les comparaisons, l'expression & même la versification? Il a enchéri infiniment sur Saint-Sorlin, auteur des Visionnaires, & même sur les sophismes de Perault: vous pouvez voir ce que Madame Dacier en dit dans *la Corruption du goût*, & M. Boivin le cadet dans *le Bouclier d'Achille*. L'imitation d'Homere a donné à l'Italie le Triffin, l'Arioste & le Tasse; la Poétique d'Aristote a formé Robortelli, Victorius, Castelvetro: la Critique précipitée de ce grand Poëte & de ce grand Philosophe a donné M. de la Motte & ses partisans à la France.

Quand je suis venu à Paris pour la premiere fois, on disputoit avec la même ardeur sur l'Iliade d'Homere que sur la Constitution de Clément XI. Les partisans des Anciens & des Modernes étoient aux mains, & je comparois volontiers leurs disputes aux combats des Troyens & des Grecs, qui à la prise de Troye se battoient dans

les ténebres, sans se connoître & sans savoir où ils alloient ni ce qu'ils cherchoient. En effet n'ont-ils pas disputé sans la connoissance du grec, sans regle fixe de Poésie & sans avoir aucun égard aux mœurs des siecles & à l'histoire littéraire? Après plusieurs disputes, M. l'Abbé de Saint-Pierre, auteur du Projet de la paix perpétuelle en Europe, déclara au Public par une feuille volante qu'on ne prétendoit pas attaquer Homere lui-même, mais l'Homere de Madame Dacier. Que ne dit-il pas par-là? Il seroit trop long d'examiner les principes de leurs raisonnemens, je ne choisirai que ce qui regarde le caractere & les maximes de l'Ecole moderne.

Le goût est différent de l'esprit, & on ne le sauroit définir non plus que le sentiment, dont il est une modification. Tout ce qu'on peut dire, c'est que comme les ouvrages d'esprit surprennent par la nouveauté de leurs idées, ainsi les ouvrages de goût touchent par la délicatesse de leurs agrémens; mais comment réduire les agrémens à des idées primitives? Le Pere Gamache, disciple de M. de Fonte-

nelle, a voulu analyser les agrémens de la Langue françoise, mais il n'y a non plus réussi que dans son systême du cœur, où il cherche des raisons métaphysiques de l'amour. Il y a des gens sans goût, comme il y en a sans la faculté d'ouir & de voir; les Philosophes & les Mathématiciens n'en ont pas ordinairement & sont presqu'insensibles aux agrémens de la Poésie & de la Musique. M. Newton m'a dit plusieurs fois qu'il n'a jamais pu entendre un Opera; & dans mes voyages je n'ai trouvé que M. de Moivre, célebre Mathématicien François, qui goûtât infiniment Rabelais & qui convînt avec moi qu'il est au moins aussi rare d'être un Virgile en Poésie qu'un Newton en Mathématiques. L'usage des idées abstraites donne une certaine tension aux fibres, qui les rend incapables de ces mouvemens prompts & légers qui sont peut-être les causes occasionnelles du goût.

Soit donc par défaut de nature, ou par l'usage de la Philosophie, il est certain que M. de la Motte & M. de Fontenelle & leurs partisans n'ont point de goût: de-là vient qu'ils ont intro-

duit dans les Belles-Lettres l'esprit & la méthode de M. Descartes, & qu'ils jugent de la Poésie & de l'Eloquence indépendamment des oreilles & des passions, comme on juge des corps indépendamment des qualités sensibles: de-là vient aussi qu'ils confondent le progrès de la Philosophie avec celui des Arts. Les Modernes, dit l'Abbé Terrasson, sont plus grands Géometres que les Anciens: donc ils sont plus grands Orateurs & plus grands Poëtes. Voilà le principe dominant de la préface de sa Dissertation critique d'Homere, où il a développé avec esprit le systême de M. de Fontenelle à l'égard du progrès de l'esprit humain. Quel systême! les grands Peintres & les grands Poëtes ont fleuri en Italie dans le seizieme siecle, les grands Mathématiciens & les grands Philosophes dans le dix-septieme, comment donc inférer le progrès des uns du progrès des autres? Il est même à remarquer que Galilée, Torricelli, Borelli jettoient les fondemens de la Philosophie expérimentale, & Marini & son Ecole gâtoient le bon goût de la Poésie, introduit avec tant d'éclat sous Léon X.

Dans le Livre de l'Abbé Terrasson il y a quelques traits de lumiere & d'érudition poétique, & sa regle du premier aspect peut avoir quelque usage dans la critique des Poëtes modernes. Quand on n'a pas l'esprit prévenu, & que d'ailleurs on l'a assez pénétrant, on peut voir tout-d'un-coup si un Poëte a bien imité son objet; car comme on connoît l'original, c'est-à-dire les hommes & les mœurs du siecle, on peut aisément lui confronter la copie, c'est-à-dire la Poésie qui les imite. Raffiner à force de réflexions sur le jugement que le premier aspect fournit, c'est quelquefois le gâter. Il y a des gens, disoit M. Leibnitz, qui se crevent les yeux pour voir clair; mais cette regle du premier aspect n'est presque d'aucun usage dans l'examen de l'ancienne Poésie, dont on ne peut juger qu'après avoir long-tems réfléchi sur la Religion des Anciens, sur leurs loix, sur leurs mœurs, sur leur maniere de combattre & de haranguer, *&c.* Les beautés d'un Poëme, indépendantes de toutes ces circonstances individuelles, sont très-rares, & les grands Peintres les ont toujours évitées avec

soin, car ils vouloient peindre la nature, & non pas leurs idées.

Homere sur-tout peint toujours les choses singulieres; pour voir donc s'il les a bien peintes, il faut connoître exactement l'histoire de son tems. Il ne suffit pas de dire en Philosophe : ses Dieux sont absurdes, ses hommes grossiers, sa morale confuse; il faut démontrer qu'Homere, comme Poëte, n'a pas peint les Dieux comme il les a trouvés, les hommes tels qu'ils étoient, & que sa morale n'a pas assez de justesse par rapport au but qu'il se propose. Homere, dit M. de Cambrai, a dû sans doute peindre ses Dieux comme la Religion les offroit au monde idolâtre en son tems; il devoit représenter les hommes selon les mœurs qui régnoient alors dans la Grece & dans l'Asie mineure. Blâmer Homere d'avoir peint fidelement après nature, c'est reprocher à Mignard, à Rigaut, d'avoir fait des portraits ressemblans. Voudroit-on qu'on peignît Momus comme Jupiter, Silene comme Apollon, Alecton comme Venus, Thersite comme Achille? Voudroit-on qu'on peignît la Cour de notre tems avec les fraises

& les barbes du siecle passé? Ainsi Homere ayant dû peindre avec vérité, ne faut-il pas admirer l'ordre, la proportion, la grace, la force, la vie, l'action & le sentiment qu'il a donné à toutes ses peintures? Plus la Religion étoit monstrueuse & ridicule, plus il faut l'admirer de l'avoir relevée par tant de magnifiques images; plus les mœurs étoient grossieres, plus il faut être touché de voir qu'il ait donné tant de force à ce qui est en soi si irrégulier, si absurde & si choquant. Que n'auroit-il pas fait, si on lui eût donné à peindre un Socrate, un Aristide, un Timoléon, un Agis, un Cléomene, un Numa, un Camille, un Brutus, un Marc-Aurele?

Voilà comme on juge d'Homere; mais comment M. de la Motte en peut-il juger, ne l'ayant lu que dans la traduction, qui défigure toujours les images & leur ôte la couleur & les agrémens? Se fieroit-on à un homme qui jugeroit du plus beau tableau de Raphaël par la plus mauvaise estampe du monde? Cependant on peut démontrer que l'expression dans la Poésie a bien plus de force & d'étendue que

le coloris dans la Peinture. En effet le coloris ne peut faire sentir qu'un seul moment & un seul degré de passion, lorsque l'expression en représente toute la suite jusqu'aux degrés les plus imperceptibles, qu'elle allie les causes avec les effets, & par une multitude d'images toujours variées, excite dans l'ame plusieurs idées & plusieurs sentimens à chaque mot.

M. de la Motte ne pouvant pas répondre directement à l'objection, pour sauver un paradoxe, en débite deux autres : le premier, que nous ne pouvons pas juger des Langues mortes; le second, que la Langue françoise ne cede point à la grecque. Il n'est point difficile de répondre.

Quand Gaza, Grisolore & les autres Grecs vinrent en Italie y enseigner leur Langue, elle vivoit encore à Constantinople parmi les Savans, & s'est conservée depuis par des Grammaires & des Dictionnaires. Il n'y a pas de célebre Université en Europe où l'on ne professe le grec : témoins les belles éditions des Auteurs grecs qu'on fait tous les jours en France, en Angleterre, en Italie, *&c.* Ce n'est pas le peuple

qui conſerve une Langue dans ſa pureté, ce ſont les Hiſtoriens, les Orateurs, les Poëtes. En manque-t-on depuis l'établiſſement des Lettres ? Le Maréchal Strozzi, ſelon Brantome, a fait une excellente traduction des Commentaires de Céſar en grec. Gaza a traduit dans la même Langue le traité de Ciceron, intitulé : *de la Vieilleſſe ;* le Pere Petau a traduit le traité *de l'Amitié* & les Pſeaumes de David en vers ſi beaux, que les plus grands connoiſſeurs le comparent aux plus grands Poëtes grecs. Leur jugement n'eſt pas téméraire : ils ont des regles fixes pour juger des Langues ; ils ont des modeles parfaits pour comparer les ouvrages ; &, ſelon le témoignage des Auteurs contemporains & l'approbation de tous les ſiecles, Homere eſt dans la Langue grecque la regle & le modele de la comparaiſon.

Il eſt vrai que l'Abbé Terraſſon n'eſt pas de cet avis ; il prétend que la verſification de Callimaque eſt plus parfaite que celle d'Homere, il décide même du degré de la perfection. La verſification d'Homere, dit-il, differe de celle de Callimaque, comme la verſification de Lucrece differe de

celle d'Ovide. Ne faut-il pas parfaitement connoître les deux Langues pour juger ſi délicatement ? Et comment l'Abbé Terraſſon, partiſan & même adorateur de M. de la Motte, oſe-t-il ſe déclarer contre la propoſition de ſon maître, qu'on ne peut pas juger des Langues mortes ?

Le même Auteur fait un grand procès à Homere ſur les éliſions arbitraires, ſur les breves employées pour des longues, ſur le manque de céſures, ſur les mots & les épithetes de quatre ſyllabes qui ne ſont miſes que pour finir les vers. On n'a qu'à lui répondre avec M. de Cambrai : « Certains traits » négligés des grands Peintres ſont fort » au-deſſus des ouvrages les plus léchés » des Peintres médiocres. Le cenſeur » médiocre ne goûte pas le ſublime ; » il n'en eſt pas ſaiſi ; il s'occupe bien » plutôt d'un mot détaché ou d'une » expreſſion négligée ; il ne voit qu'à-» demi la beauté du plan général, l'or-» dre & la force qui regnent par-tout : » j'aimerois autant le voir occupé de » l'ortographe, des points interrogans » & des virgules. Je plains l'Auteur » qui eſt entre ſes mains & à ſa merci : » *barbarus has ſegetes* » ?

Mais pourquoi l'Abbé Terraſſon veut-il borner les regles de la Poéſie Grecque ? Ne ſeroit-il pas mieux qu'il penſât mettre plus au large les regles de la Poéſie Françoiſe ? Voci comme M. de Cambrai en parle : » Me ſera-t'il permis de repréſenter ici ma peine ſur ce que la perfection de la verſification Françoiſe, me paroît preſqu'impoſſible ? Ce qui me confirme dans cette penſée, eſt de voir que nos plus grands Poëtes ont fait beaucoup de vers foibles. Perſonne n'en a fait de plus beaux que Malherbe : combien en a-t'il fait qui ne ſont guere dignes de lui ! ceux-mêmes d'entre nos Poëtes les plus eſtimables, qui ont eu le moins d'inégalité, en ont fait aſſez ſouvent de raboteux, d'obſcurs, & de languiſſans : ils ont voulu donner à leurs penſées un tour délicat, & il le faut chercher : ils ſont pleins d'épithetes forcées pour attraper la rime : en retranchant certains vers, on ne retrancheroit aucune beauté. C'eſt ce qu'on remarqueroit ſans peine, ſi on examinoit chacun de leurs vers en toute rigueur. Notre verſification perd plus, ſi je ne me trompe, qu'elle ne gagne par la rime,

Elle perd beaucoup de variété, de facilité, & d'harmonie. Souvent la rime qu'on va chercher bien loin, réduit le Poëte à alonger & à faire languir ſon diſcours ; il lui faut deux ou trois vers poſtiches pour en amener un dont il a beſoin. On eſt ſcrupuleux pour n'employer que des rimes riches, & l'on ne l'eſt, ni ſur le fond des penſées & des ſentimens, ni ſur le tour naturel, ni ſur la nobleſſe des expreſſions. La rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui eſt ennuyeuſe, & qu'on évite dans la Proſe, tant elle eſt loin de flatter l'oreille. Cette répétition des ſyllabes finales laſſe, même dans les grands vers héroïques, où deux maſculins ſont toujours ſuivis de deux feminins...... Je n'ai garde néanmoins de vouloir abolir les rimes ; ſans elles nos verſifications tomberoient ...... Mais je crois qu'il ſeroit à propos de mettre nos Poëtes un peu plus au large ſur les rimes, pour leur donner le moyen d'être plus exacts ſur le ſens & ſur l'harmonie. On viſeroit avec plus de facilité au beau, au grand, au ſimple, au facile : on épargneroit plus aux grands Poëtes des tours forcés, des

épithetes couſues, des penſées qui ne ſe préſentent pas d'abord aſſez clairement à l'eſprit. L'exemple des Grecs & des Romains peut nous encourager à prendre cette liberté ».

Au lieu donc de blâmer Homere à cauſe des licences, il le faut prendre pour modele, pour les introduire dans les Poéſies modernes; & nos langues ſeroient bien heureuſes ſi elles étoient capables de ces hardieſſes, dont Homere a orné ſon Poëme. Ariſtote dans ſa Poétique, dit qu'il y a un moyen très-ſûr de rendre l'expreſſion en même-tems, & noble & claire; c'eſt de ſe ſervir des mots alongés, racourcis, ou changés; car, dit-il, ce qu'il y a d'extraordinaire dans ces termes, & qui les fait paroître éloignés des mots propres, produit la nobleſſe, & ce qui retient encore de l'uſage commun, donne de la netteté. C'eſt pourquoi ceux qui condamnent ces ſortes d'expreſſions, & qui blâment Homere de s'en être ſervi, le font ſans raiſon, comme l'ancien Euclide, qui ſoutenoit qu'il n'y a rien de ſi aiſé que d'être Poëte, ſi on a la liberté d'alonger les mots à ſa fantaiſie, & qui ſe mo-

quoit de ce Poëte, en ſuivant cette même méthode dans les vers. Ne faut-il pas plutôt croire Ariſtote dans ce qui regarde la beauté de ſa langue, que l'Abbé Terraſſon?

M. de Fontenelle avoit comparé les différens dialectes d'Homere à un aſſemblage caſuel de Picards, de Normands, & de Bas-Bretons. L'Abbé Terraſſon le compare au langage des Troubadours; & il conclud par-là que ce n'étoit pas le langage de la floriſſante Athenes, où les Poëtes, Sophocle & Euripide, ont uſé ſobrement du prétendu privilége des différens dialectes.

Poſons d'abord ce fait. Le dialecte dont Homere a fait le plus d'uſage fut l'Ionique, qui a une grace particuliere en ce qu'il n'uſe jamais de contractions, & qu'il réduit les diphtongues en ſyllabes, ce qui rend les mots plus ſonores: il y a joint l'Attique avec ſes contractions; le Dorique plus fort, l'Eolique plus foible, dont il rejetta ſouvent les aſpirations, & adopta les accens. Il rendit enfin cette variété complette en ſupprimant quelques lettres par une licence poétique. Or, comme

comme un Peintre peut choiſir ce qu'il y a de plus parfait en différens viſages pour former une image où brille ce beau idéal, ſi eſtimé dans la Peinture; de même Homere a pu choiſir ce qu'il y avoit de plus harmonieux dans les différens dialectes de la Grece, & en former un tout, qui ſurpaſſe en harmonie tout ce qu'on a fait depuis. Car il ne faut pas croire que ces différens dialectes fuſſent barbares, comme ceux des Provinces de la France & de l'Italie. Chaque dialecte avoit ſes regles, comme on voit par les Orateurs Grecs qui l'ont ſuivi; & Homere n'a pas pris indifféremment les mots du peuple, mais ceux qui étoient le plus en uſage de ſon tems dans les aſſemblées publiques, dans les Poëtes & les Auteurs que nous avons perdus, & qui ne ſont pas en petit nombre, ſelon les remarques de M. le Fevre. Dante, ſans lire Homere, avoit ſuivi la même méthode, employant la langue illuſtre d'Italie, je veux dire celle qu'on parloit dans les Académies, dans la Cour, dans le Sénat, dans l'aſſemblée du Peuple, non-ſeulement de Florence, mais de Rome, de Naples,

de Sicile, de la Lombardie, &c. On peut voir ce qu'en dit Gravina dans ſon Livre de la Raiſon Poétique.

Il nous reſte à examiner la derniere propoſition de M. de la Motte, & que M. l'Abbé Terraſſon a prétendu fortifier par un long article. De ce que la langue Françoiſe ne manque pas de clarté dans les Traités Dogmatiques & dans les Hiſtoires, de ſublime dans les Panégyriques, de ſel dans les Satyres, de dignité dans les Tragédies de Corneille & de Racine, de jeu & de badinage dans les Comédies de Moliere, de tendreſſe dans Quinault, & de naïveté dans la Fontaine; M. de la Motte conclud que la langue Françoiſe ne le céde en rien à la Grecque. Cette concluſion eſt défectueuſe, car elle n'eſt tirée que d'un terme de la comparaiſon. Ne faut-il pas comparer les ſels, par exemple, d'Ariſtophane avec ceux de Moliere, le ſublime de Corneille avec celui de Sophocle, le naïf de la Fontaine avec celui d'Anacréon, pour déterminer au juſte les avantages d'une langue ſur l'autre? Mais toutes ces comparaiſons ſont hors d'œuvre. La clarté, le ſublime, le

pathétique, le badin, le naïf, &c. ſont les propriétés du génie & du ſtyle, & non pas des mots. Pour juger de la beauté des langues, il ne faut pas les conſidérer comme des expreſſions des idées, mais ſimplement comme des ſons. Dans cette hypotheſe on n'a qu'à peſer leur force & leur douceur : leur force dépend du nombre de leurs conſonnes, leur douceur dépend du nombre de leurs voyelles, & l'harmonie réſulte du mélange des unes & des autres. On n'a qu'à avoir de l'oreille pour ſentir la différence qui ſe trouve entre le François & le Grec. Mais, comment convaincre M. de la Motte, qui ne conſidere dans les mots que l'expreſſion de l'idée, & croit que tous les ſons frappent également les membranes du timpan, & les nerfs du labyrinthe ? Quintilien avoue ſincerement dans le dixieme Livre de ſes Inſtitutions, que la langue Latine n'avoit pas de mots ſi gracieux que la Grecque, & par conſéquent lui cédoit en harmonie. Or, ſelon M. de Cambrai, la langue Françoiſe n'eſt qu'un mélange de Grec, de Latin & de Tudeſque, avec quelque reſte confus du Gaulois.

La queſtion donc ſe réduit à ſavoir ſi la langue Françoiſe peut ſe comparer en harmonie à la Greeque, lui ôtant ce qu'il y a du Latin & du Grec, & la réduiſant au Tudeſque & au Gaulois. N'eſt-ce pas le haſard qui a produit ces deux langues ? Ont-elles jamais eu des regles fixes ; & les Philoſophes ſe ſont-ils mêlés de ſéparer ſes mots, d'en choiſir les plus doux, pour compoſer ces Langues poétiques dont il eſt ici principalement queſtion ? en vain, l'Abbé Terraſſon prétend que la Phyſique & la Géométrie ont donné à la langue Françoiſe une infinité de termes que les Grecs n'ont jamais eus. Les mots des ſciences & des arts ſont la plûpart inutiles pour la Poéſie, auſſi-bien que les mots de religion, de politique, de juriſprudence, de guerre, de commerce, & toutes les eſpeces de coutume, de pratique, & d'exercice, qui regardent l'eſprit & les affaires, tant publiques que particulieres.

Il eſt tems de finir ma lettre. Je ne vous ai expoſé que les maximes & les idées générales de l'école moderne ; pour applanir le chemin à un ſyſtême qu'on en pourroit faire, il faudroit les détacher

par ordre des Livres de M. de Fontenelle & de M. de la Motte, on en feroit un monſtre des plus biſarres, & auquel on pourroit appliquer ce qu'Horace dit au commencement de ſa Poétique : *humano capiti*, &c.

Mais il ne faudroit rien conclure contre le goût, le génie & le ſavoir de la nation, comme ont fait le Pere Bouhours & le Pere Rapin & d'autres, en critiquant les Auteurs Italiens. Par les paſſages que j'ai rapportés tout au long exprès, vous voyez que dans tous les pays il y a des gens qui s'oppoſent au mauvais goût & veulent introduire & conſerver le bon. Si les Critiques dont nous avons parlé avoient mis en œuvre cette méthode, leurs ouvrages auroient été applaudis & n'auroient pas allumé cette guerre littéraire qui dure encore avec tant d'animoſité de part & d'autre ; mais on peut dire que le défaut principal des Critiques réciproques eſt le défaut que M. Boivin reproche à M. de la Motte : « Des exemples particuliers on tire des concluſions générales, & voilà une ſource de ſophiſmes perpétuels ».

Je me ſuis arrêté dans ma Lettre ſur

les idées primitives de la Poéſie, pour démontrer aux Cartéſiens que, ſelon le précepte de leur maître, il faut tirer toutes les regles & les raiſonnemens des idées hypothétiques ou réelles qu'on ſe forme. L'idée fondamentale de la Poétique eſt l'imitation ; il faut s'arrêter-là & en développer l'idée. Je ne vous ai pas parlé des Tragédies de M. de la Motte ; je me réſerve à vous en parler, lorſque je vous expoſerai au long ce qui regarde le Théâtre françois.

Je ſuis, Monſieur, *&c.*



ARTICLE VIII.

ESSAI sur l'étude de la Littérature. A Londres, chez T. Becket & P. A. de Hondt, 1761.

Nous l'avons déja dit : l'amour de la patrie, qui est une passion dans le peuple, doit être une vertu dans le Philosophe. Ce zele ardent & farouche, qui anime une nation contre une nation, qui rend le nom même de l'une odieux à l'autre, qui est toujours prêt à embraser le monde des feux de la guerre pour des intérêts frivoles & équivoques, ce fanatisme, dis-je, qu'on appelle *amour de la patrie*, n'est que l'orgueil national porté à l'excès; c'est le patriotisme des sauvages. Cette disposition dans un peuple peut être quelquefois bonne en politique, mais elle est toujours mauvaise en morale; & si elle sert dans certains momens à rendre ce peuple plus redoutable à ses ennemis, elle doit le rendre en même tems un objet de crainte & de défiance pour tous les autres. Les

liens qui attachent plus étroitement un homme à sa famille, à ses amis, à sa patrie, ne détruisent point ceux qui l'attachent à l'espece humaine. C'est à la Philosophie à adoucir les mœurs des peuples en éclairant les esprits, à éteindre peu-à-peu ces haines nationales toujours aveugles & cruelles, à rapprocher les hommes par les besoins de la raison & des Arts, lorsqu'ils sont divisés par les besoins de l'avarice & du luxe.

S'il étoit permis d'espérer que la Paix descendît un jour sur la terre & réunît toutes les nations, ce bonheur inestimable seroit un bienfait de cet esprit philosophique qui s'éleve au-dessus des passions & des préjugés du moment, & qui embrassant dans ses vues le bonheur du genre humain entier, ramene tout aux principes de la raison universelle, & soumet les intérêts particuliers au bien général. Cet esprit philosophique est souvent méconnu, souvent persécuté; mais il fait faire entendre sa voix au-travers des clameurs & des murmures de l'ignorance, de l'hypocrisie & de la méchanceté. C'est ce même esprit qui conserve entre les

hommes les plus éclairés des nations en guerre, une correspondance utile aux progrès de la raison & des Arts; les intérêts passagers & momentanés de la politique ne doivent point briser les liens que l'amour de la vérité a tissus; les fureurs de la guerre ont un terme; les nations qui s'entr'égorgeoient hier, seront liées demain par un traité; cette union est le but & la fin de toute guerre; mais les haines de peuple à peuple éloignent ce but, rendent les combats plus cruels, & couvent dans la paix des semences de nouvelles querelles & de nouveaux malheurs : & ces haines tiennent ordinairement à des objets frivoles, souvent chimériques. La Philosophie, en répandant peu-à-peu sa lumiere sur la masse des esprits, ne tarira pas sans doute les sources des guerres; l'ambition, l'orgueil & la cupidité y mettront toujours bon ordre; mais les hommes apprendroient à combattre leurs ennemis sans les mépriser, sans les haïr; un François ne seroit plus insulté dans les rues de Londres parce qu'il auroit une épée à son côté & ses cheveux dans une bourse; un Anglois ne se

croiroit pas un meilleur patriote, parce qu'il s'est interdit l'usage de toute denrée & mode françoise (*a*), & parce qu'il aime mieux s'enyvrer avec de la bierre forte qu'avec du vin de Bourgogne; Corneille & Moliere n'en seroient pas moins regardés comme de grands Poëtes, parce que les deux nations se disputent la possession de quelques déserts au-delà du Tropique; on ne s'aviseroit pas de traiter de mauvais Citoyen un homme de Lettres qui préféreroit la Langue de son ennemi pour écrire un ouvrage de Littérature, parce qu'il la trouveroit plus propre que la sienne à exprimer ou à répandre ses pensées. C'est ce qui vient d'arriver à l'Auteur de l'*Essai* que nous annonçons *sur l'étude de la Littérature*.

Un jeune Anglois, né, élevé, vivant en Angleterre, qui fait imprimer aujourd'hui au milieu de Londres un Livre françois, devoit s'attendre à sou-

(*a*) Il s'est formé à Londres une société qui a pris le nom d'*Antigallicane*, parce que ses Membres font vœu de ne se servir d'aucune production & d'aucune marchandise venant de France.

lever contre lui tous ces zélés Bretons, aussi jaloux de la supériorité littéraire que de celle du commerce; mais les cris du préjugé feront place aux applaudissemens du goût & de la raison. L'Auteur jouira de la reconnoissance de ses compatriotes qui lui devront un des meilleurs ouvrages de Littérature que l'Angleterre ait produits. Quant à nous, l'hommage que cet Ecrivain rend à notre Langue, par la préférence qu'il lui donne sur la sienne propre; semble exiger de notre part, non de l'indulgence (il n'en a pas besoin) mais une attention particuliere que mériteroit seul l'intérêt qu'il a su répandre sur des objets depuis long-tems envisagés sous bien des faces, & traités par des mains habiles. Mais nous ne préviendrons point nos Lecteurs sur le mérite de cet ouvrage, & nous tâcherons d'en faire connoître le caractere & les détails, avant que de rendre compte de l'impression qu'il a faite sur nous.

L'Auteur est M. Gibbon le cadet; il adresse son ouvrage à son pere, & l'épître dédicatoire porte le caractere d'une ame honnête & reconnoissante.

Il expose ensuite dans un avis préliminaire l'objet qu'il s'est proposé dans son travail; il n'a voulu donner qu'un essai, qu'une suite de réflexions générales sur la Littérature en général & sur quelques points intéressans. L'amour de l'antiquité, & le mépris où semble être tombé aujourd'hui l'étude des Anciens, ont animé son zele & conduit sa plume; mais il présente toujours ses idées avec modestie, il s'exprime avec décence, il discute avec sagesse, & soumet ses opinions au jugement des hommes éclairés.

» Je tâcherai, dit-il, d'entendre » l'arrêt du Public & même son silen- » ce, & je ne l'entendrai que pour » m'y soumettre. Point de philippiques » contre mon siecle, point d'appels à » la postérité.

» L'envie de justifier une étude fa- » vorite, c'est-à-dire l'amour propre » un peu déguisé, fit naître les réfle- » xions suivantes. Je voulois affran- » chir une science estimable du mé- » pris où elle languit aujourd'hui. Il » est vrai qu'on lit encore les Anciens; » mais on ne les étudie plus; on n'y » apporte plus cette attention, cet ap-

» pareil de connoissances que Ciceron » & que Bossuet exigent de leurs Lec- » teurs. Il est encore des gens de goût, » mais il est peu de Littérateurs; & » ceux qui savent que les gens de Let- » tres peuvent se passer des récom- » penses plus aisément que de l'estime » du Public, ne s'en étonneront point.

» J'ai envisagé la Littérature sous » quelques points de vue qui m'ont » frappé: plusieurs sans doute me sont » échappés, j'en ai négligé quelques » autres; je ne suis point entré dans » la carriere immense des Beaux-Arts, » des beautés qu'ils empruntent de la » Littérature, & de celles qu'ils lui » rendent. Que ne suis-je un Caylus » ou un Spence (*a*)! j'éleverois un mo- » nument éternel à leur alliance; on y » verroit l'image de Jupiter éclore dans » le cerveau d'Homere & venir se pla- » cer sous le ciseau de Phydias ».

Ce trait seul suffiroit pour faire ju-

(*a*) Auteur d'un ouvrage anglois, intitulé *Polvmetis*. La mithologie des Poëtes y est combinée avec celle des Sculpteurs. Cet ouvrage, plein de goût & de savoir, mériteroit d'être plus connu en France.

ger avantageusement du jeune Ecrivain qui montre une imagination si sensible aux impressions des Arts, & qui s'exprime avec tant d'intérêt dans une Langue qui lui est étrangere.

Cet *avis* est suivi d'une Lettre de M. Mathy à l'Auteur. Nous voudrions pouvoir transcrire toute cette Lettre, pleine de raison, d'esprit & de bonne philosophie, digne en un mot de ce savant Médecin, dont les lumieres & les talens sont connus de toute l'Europe; le peu d'espace qui nous reste nous force d'abréger ce morceau intéressant, & de renvoyer au volume suivant l'extrait du corps de l'ouvrage que nous annonçons.

« AVEZ-vous pu croire qu'on par- » donneroit à un homme né pour as- » sister aux assemblées tumultueuses » du Sénat & à la destruction des re- » nards de sa province, des discussions » sur ce qu'on pensa il y a deux mille » ans sur les Divinités de la Grece & » sur les premiers siecles de Rome? » Quoi! pas la moindre allusion à ce » qui se passe de nos jours! une bro- » chure où il n'est question ni de la

» guerre ni du commerce, où l'on ne » prescrit point de limites ni ne pro- » pose aucune réduction, où l'on ne » fait point de complimens au Prince » ni de leçons à ses Ministres ! en vé- » rité je vous admire : & qu'en dira- » t-on, je vous le demande, en » Hampshire » ?

» Le Grec doit être laissé au Colle- » ge & à la roture ; ainsi l'a-t-on peut- » être décidé chez nos voisins, & cette » mode menace de devenir conta- » gieuse. Je sais que Paris ne se croit » pas encore deshonnoré d'un Caylus » & d'un Nivernois, & que votre » isle compte avec plaisir ses Littel- » ton, ses Marchmont, ses Orrery, » ses Bath, ses Grandville. Mais vous » êtes jeune, & l'on soupçonne ceux » que je viens de vous nommer d'être » un peu du siecle passé. Vos notes sont » savantes, mais qui, à Newmarket ou » dans le caffé d'Arthur, peut les » lire » ?

M. Mathy prévient ensuite l'Auteur sur les critiques différentes qu'il aura à essuyer ; le Géometre, lui dit-il, vous attaquera du côté de la méthode ; le Littérateur vous accusera de frivolité ;

en effet, quel passage d'Aristophane avez-vous restitué, quelle date avez-vous éclaircie ? &c.

« Mais, ajoute-t-il, j'ai gardé pour » le dernier le plus grand de vos crimes. » Vous êtes Anglois & vous choisissez » la langue de vos ennemis. Le vieux » Caton fremit, & dans son *Club* anti- » Gallican vous dénonce le *punch* à la » main, un ennemi de la patrie. *Mes* » *chers amis, dit-il, la liberté est prête* » *d'expirer. Ce peuple dont nous avons* » *toujours triomphé regagne par ses ar-* » *tifices plus que ne lui enlevent nos* » *armes. N'est-ce pas assez que nous* » *ayons des Baladins, des Friseurs,* » *des Cuisiniers de Paris, qu'on boive* » *dans notre isle des vins françois,* » *qu'on y lise des Livres françois ?* » *Faut-il encore, (grand Dieu ! est-ce* » *dans le plus haut période de notre* » *gloire qu'un Anglois en devoit don-* » *ner ce premier exemple ?) Faut-il* » *encore qu'on en écrive ?*

» Contre une attaque aussi grave, » quel rempart vous ferez-vous ? Trou- » verez-vous des défenseurs où vous » n'avez point de complices ? Oserai- » je élever ma voix, moi qui Anglois

» simplement par choix, sans l'être de » naissance, n'ai pu après vingt ans de » séjour dans votre isle naturaliser ma » langue aussi-bien que mon cœur ?

» Dirai-je que Plutarque, à-peu- » près dans le même cas que moi, au- » roit dit que rien ne fut plus vain » que la prophétie de l'âcre Censeur, » que le Grec perdroit Rome, puis- » qu'au contraire elle s'éleva au com- » ble de la gloire & du pouvoir dans le » tems que les Lettres grecques & l'éru- » dition étrangere y fleurirent le plus (a) ; » que ce peuple qui tant qu'il fut libre » plaça sa grandeur dans ce qui seul » fait la grandeur d'un peuple, fit » venir ses Grammairiens, mais non ses » Généraux de la Grece, au lieu que » Carthage y prit ses Soldats & ses Gé- » néraux, & en défendit la Langue » (b) ; que Flaminius, Scipion, Caton » même.... Mais comme eux je parle » Grec à votre homme. Il ignore éga- » lement que Cicéron fut initié à » Athenes, & que le nom de Chester- » field se trouve dans les registres

(a) Plutarch. *in Cat. Maj.*
(b) Justin. *XX.* 5.

» d'une célebre Académie (a) de Paris, » il jureroit que les Edouards & les » Henris ne parlerent ou du moins ne » lurent jamais le françois, & si je le » pressois il me soutiendroit peut-être » que le Roi de Prusse seroit déja maî- » tre de Vienne, s'il n'eût pas écrit » en style de Voltaire les Mémoires » de Brandebourg.

» Mépriser sa propre Langue, rien » sans doute de plus honteux ; mais » la méprise-t-on à moins qu'on ne » donne l'exclusion à toute autre ? Ci- » céron, qui écrivit l'histoire de son » Consulat en grec, préféra donc cette » Langue, lui qui n'eut jamais de ri- » val dans la sienne, qui la croyoit, » peut-être par préjugé, plus riche » que la grecque (b), & qui, s'il ne » la rendit pas telle, étendit les bornes » de sa jurisdiction plus que César » celles de l'Empire.

» S'il étoit vrai que le Génie inso- » ciable de diverses Langues empê- » chât celui qui veut les concilier

(a) L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.
(b) *De finib. l.* 3.

» d'exceller dans aucune, on auroit
» tort sans doute de s'exposer au risque de corrompre la pureté de celle qui nous est naturelle, sans pouvoir se flatter de réussir dans celle qui ne l'est pas. Mais tant s'en faut que l'expérience ait confirmé cette prétendue crainte des mélanges. Jamais les Romains n'écrivirent mieux en Latin qu'au sortir des écoles grecques. Le morceau de Cicéron dont j'ai parlé nous a probablement valu les chef-d'œuvres latins de Salluste ; & sans l'histoire de Polybe, revue par le héros qui avoit été son disciple, nous n'aurions peut-être jamais eu ni Tite-Live ni Tacite.

» Que si dans vos climats si heureusement isolés quelques personnes, jalouses de l'universalité que le françois s'est acquise sur le continent, se plaignoient que vous rompez la derniere digue qui s'oppose à l'inondation, qu'elles me permettent de ne pas regarder comme un grand malheur qu'une Langue commune lie de plus en plus les Etats de l'Europe, facilite les conférences des Ministres, prévienne les longueurs

» des négociations & les équivoques des traités, fasse souhaiter la paix & la rende plus durable & plus chere. Le premier pas qu'on doive faire pour s'accorder, c'est de travailler à s'entendre.

» Vous venez, Monsieur, de donner un grand exemple. Au milieu des succès de vos armes, vous avez honoré les Lettres de vos ennemis. Ce dernier triomphe est le plus noble. Puisse-t-il devenir général & réciproque, & le tems venir où les divers peuples, membres épars de la même famille, s'élevant au-dessus des distinctions partiales d'Anglois, de François, d'Allemand & de Russe, mériteront le titre d'hommes.

» J'ai l'honneur d'être avec des sentimens qui ne dépendent d'aucun climat, ni d'aucun siecle, Monsieur, votre, &c. M. MATHY.

Du Musée Britannique le 16 Juin 1761.



ARTICLE X.

LETTRE de M. Marion de Mersan, *au sujet d'une traduction chinoise de l'Abrégé chronologique de l'histoire de France.*

UNE des choses qui nous flatte le plus dans le genre de travail que nous avons embrassé, c'est lorsqu'en portant nos regards sur les monumens de la Littérature étrangere, nous y appercevons les traces de ceux de nos compatriotes qui par leurs actions ou par leurs ouvrages se sont rendus utiles & célebres. Ce sont là pour nous comme autant de découvertes que notre amour-propre s'empresse de mettre à profit : car telle est l'énergie & l'étendue de sentiment qui porte en général tous les hommes à aimer leur patrie, qu'il leur arrive souvent d'être fiers de la réputation de leurs concitoyens, comme si réellement ils partageoient leur mérite.

Nous venons d'apprendre que l'Abrégé chronologique de l'Histoire de

France étant parvenu à la Chine, un Savant de cet Empire, frappé des avantages attachés à cette maniere d'exposer les événemens, les faits & les mœurs, s'occupoit non-seulement des moyens de s'en procurer une traduction, mais encore de l'idée de donner l'Histoire de la Chine sur le même plan. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Marion de Mersan, ci-devant Commissaire Général des Troupes Françoises dans le Decan, & Envoyé du Roi de Golconde auprès du Généralissime des Marattes.

Pendant les six mois que j'ai passés à Kan-ton, & que j'ai employés à observer, à interroger, à m'instruire en un mot sur tout ce qui concerne un peuple que je regarde comme le plus sage & le plus heureux de tous (*a*). Je fis connoissance avec un Chinois, homme de beaucoup d'esprit, qui possédoit parfaitement l'histoire de son pays, & qui ne fut pas médiocre-

(*a*) J'avois pour truchement un jeune Chinois, élevé par des Missionnaires, qui parloit portugais & latin avec autant d'élégance que de facilité.

ment étonné de m'en trouver inſtruit moi-même. Il me demanda comment il étoit poſſible, que ſa Langue m'étant inconnue, j'euſſe appris des choſes qui ne ſe trouvoient que dans les Livres Chinois. Après lui avoir expliqué ce myſtere, qui n'auroit pas dû en être un pour un homme ſi éclairé, je lui reprochai le préjugé ridicule de ſes compatriotes, qui, comme ſi la Chine compoſoit l'Univers entier, dédaignent de porter leurs regards ſur tout ce qui excede les limites de leur Empire; je lui appris que nous avions en notre Langue d'aſſez bonnes Hiſtoires de la Chine, tandis qu'ils ne croyent pas que nous en ayons une de notre propre nation, & qu'ils nous regardent comme un peuple trop peu conſidérable pour y fournir matiere. J'avois alors avec moi un exemplaire de l'Abrégé chronologique; croiriez-vous, lui dis-je en le lui préſentant, que ce petit volume contient l'hiſtoire d'une Monarchie puiſſante, ſans qu'on ait rien omis de tout ce qui s'y eſt paſſé de véritablement intéreſſant pendant treize ſiecles? Il ſourit d'abord d'un air moqueur, puis retournant & ſoupe-

ſant le Livre à diverſes repriſes: je te croirai, me dit-il, quand on aura mis Pekin dans un *leitchy* (*a*).

Pour lui prouver que l'un étoit plus poſſible que l'autre, je lui fis la lecture des trois premiers regnes, de ceux de Louis le Jeune, de Philippe Auguſte, de Philippe le Bel, de Henri IV. & de Louis XIV. Cette maniere de traiter l'Hiſtoire lui parut admirable, ſur-tout lorſqu'il s'agit des tems anciens & reculés dont les détails ne ſauroient conſerver le même degré d'intérêt, & ne ſervent enfin qu'à multiplier inutilement les volumes & à charger gratuitement la mémoire. Il ajouta avec vivacité qu'il engageroit un Mandarin lettré de ſes amis à traiter l'Hiſtoire de la Chine conformément à cette méthode, & pour cet effet il me pria inſtamment de lui procurer une traduction chinoiſe de l'Abrégé chronologique.

Obligé de partir dans l'eſpace de deux mois, je n'eus que le tems de lui fournir la traduction des quatre

(*a*) Fruit délicieux de la groſſeur d'une noix.

premiers

premiers regnes, que je crus devoir ſuffire pour guider ſon ami dans l'entrepriſe qu'il vouloit lui propoſer.

M. du Merſan ajoute que depuis ſon départ il n'a pu entretenir aucune correſpondance avec ſon Chinois; qu'une pénible campagne dans le Decan à l'Armée du Marquis de Buſſy, & que la guerre préſente, qui a ſuivi de ſi près ſon retour en Europe, y ont mis trop d'obſtacles. Mais il ſe flatte que bientôt la paix lui permettra de rétablir ſon commerce littéraire; & d'après l'intelligence & l'activité de ſon Chinois, d'après tous les moyens qu'il lui a procurés, il ne doute pas que la traduction chinoiſe de l'Abrégé de l'Hiſtoire de France ne ſoit terminée, & que l'exécution de l'Abrégé de l'Hiſtoire de la Chine ne ſoit fort avancée.

Qu'il nous ſoit permis de faire ici quelques réflexions à l'occaſion de l'excellent ouvrage de M. le Préſident Hénault. L'Annaliſte, le Chronologiſte, l'Hiſtorien, tous ceux en un mot qui ſe propoſent de nous inſtruire des événemens qui ſe ſont paſſés ſur le théâtre de l'Univers, cherchent à nous of-

frir diſtinctement & ſéparément ce que la variété prodigieuſe des matieres & les bornes de notre eſprit ne ſauroient nous permettre de ſaiſir à la fois & d'un coup-d'œil. Mais l'Annaliſte & le Chronologiſte different de l'Hiſtorien, en ce que ceux-là ſe contentent de nous préſenter des parties iſolées ſans les enchaîner les unes aux autres, ſans les faire concourir à former un enſemble, au lieu que l'Hiſtorien s'attache à montrer chaque partie comme intimement liée à ſon tout. Il en eſt des premiers comme d'un Muſicien qui recherche & qui nous fait ſentir un à un les divers ſons d'un inſtrument; il en eſt de l'Hiſtorien comme d'un Compoſiteur, qui par l'art avec lequel il enchaine les ſons, en forme des modulations & des chants agréables. Il eſt impoſſible qu'un ſimple tiſſu de dates & de faits, qui n'ont entr'eux aucun rapport, faſſe ſur nous autant d'impreſſion que lorſqu'on a donné à ces faits de la ſuite & de l'ordre, c'eſt-à-dire l'intérêt & la vie. En un mot, ſi la Chronologie éclaire l'Hiſtoire, il n'appartient qu'à l'Hiſtoire d'animer la Chronologie; auſſi eſt-il très-difficile

d'exposer en peu de mots, & cependant d'une maniere intéressante, le systême entier des événemens, nous ne disons pas de l'Univers, mais d'une seule Monarchie, & c'est en quoi il nous paroît que M. le Président Hénault l'a emporté de beaucoup sur tous ses prédécesseurs. Semblable à un Peintre habile, il a eu l'art de faire de grands tableaux dans de petits cadres; jamais son œil pénétrant & judicieux ne s'est mépris aux traits qui étoient les plus propres à caractériser les tems & les mœurs; que de choses n'a-t-il pas fallu étudier & approfondir pour se mettre en état de ne présenter que celles qu'il importoit le plus de faire connoître?



ARTICLE X.

DESCRIPTION du Lion marin de Dampier, nommé Siwutscha *par les peuples de* Kamtschatka, *par ceux des Isles* Kouvilles *& par les Russes; par M.* Steller.

Extrait des Commentaires de Petersbourg.

QUOIQUE cet animal, dont l'aspect est terrible & pareil à celui du Lion terrestre, semble devoir être plein d'un grand courage, que ses forces & sa taille surpassent de beaucoup celles des ours, qu'il soit difficile à réduire & qu'il se défende avec une extrême fureur quand il est pressé, il craint cependant l'homme à un tel point, qu'il ne l'a pas plutôt apperçu, même de loin, qu'il prend sa course avec beaucoup de précipitation du côté de la mer, pour y chercher un asyle. Si, plongé dans un profond sommeil, il en est tiré par quelque coup ou quelque cri, il s'éveille avec frayeur, jette de profonds soupirs & fuit avec tant d'é-

pouvante, qu'il peut à peine se soutenir; mais quand il se voit serré & sans espoir d'éviter son ennemi, il se jette sur lui avec furie & en secouant horriblement sa tête & sa criniere, grinçant les dents & poussant des hurlemens si terribles, qu'il force les plus hardis à chercher leur salut dans la fuite: aussi les peuples du Kamtschatka ne l'attaquent jamais sur l'eau, où il renverse les barques & met en pieces les chasseurs. Ils n'osent même aller à lui ouvertement & de front sur terre, mais ils ont recours à la ruse & tâchent de le surprendre pendant qu'il dort. Celui qui se fie le plus à ses forces & à sa vîtesse, saisit ce moment pour se couler vers l'animal avec beaucoup de précaution & de silence, en prenant le dessous du vent; & dès qu'il est à portée, il le frappe entre les jambes de devant avec une lance appellée *Nostok*, dont nous ferons la description en parlant des Ours marins. Tandis que l'animal blessé fait des efforts pour prendre la fuite, d'autres le percent avec des fleches ou des lances, & l'assomment enfin, lorsqu'il est épuisé, avec des massues. S'ils le trouvent en-

dormi sur quelques rocs le long des bords de la mer, ils le blessent de loin avec des fleches empoisonnées & l'abandonnent ensuite à l'effet du poison; la salure de l'eau de la mer augmente la douleur de ses plaies & l'oblige à revenir sur le continent, où les chasseurs achevent de le tuer; ou, s'ils ne peuvent, ils attendent vingt-quatre heures, au bout desquelles l'animal expire par la force du venin.

Tous ceux qui ont l'assurance & l'adresse de l'attaquer & de le frapper, & ceux qui en ont tué plusieurs, sont en grande réputation chez leurs compatriotes, & regardés comme les héros de leur nation; cette espece de gloire n'est pas un moindre aiguillon que l'excellence de la chair de l'animal, pour les exciter à cette chasse & à s'exposer aux plus grands périls. Ils chargent quelquefois leurs barques, en y mettant jusqu'à deux ou trois de ces animaux, au point d'en être souvent submergés: ce qui n'arrive point cependant, si la mer est tranquille, tant ils ont d'adresse & de dextérité, pourvu que le bord de la barque excede tant soit peu la superficie de l'eau; c'est

même chez eux un si grand point d'honneur de ne pas rejetter leur proie par la crainte du péril, que s'ils ne peuvent suffire à vuider leur barque, ils s'exposent plutôt à périr. Ils vont quelquefois avec de légers & fragiles bateaux chercher l'isle d'Alait, éloignée de quatre ou cinq milles en mer, & souvent même ils sont emportés par le vent pendant sept à huit jours, sans boussole, sans provisions, hors de la vue du continent, qu'ils ne retrouvent qu'à la faveur du lever & du coucher du soleil ou de la lune.

La chair & le pannicule graisseux de cet animal sont d'une grande bonté, savoureux & très-recherchés; les ailerons des pieds, d'une consistance de gelée, sont mis au rang des mêts les plus délicieux. Leur graisse n'est point huileuse, comme celle des veaux marins & des baleines, mais semblable à celle des ours en couleur, en odeur & en saveur.

De leurs peaux les habitans font des courroies, des semelles de souliers, & même des bottes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles, qui mettent bas au commencement

de juin, sur le continent, toujours un seul petit à la fois, & le nourrissent de leur lait. Ces animaux s'accouplent dans le mois d'août & de septembre, à la façon des ours marins. Les mâles ne maltraitent pas leurs femelles, comme ces derniers; ils ont de grandes attentions pour elles, & recherchent avec empressement leurs caresses. Les uns & les autres négligent leurs petits au point de les étouffer assez souvent sous le poids de leurs corps en dormant, & de ne pas se donner le moindre mouvement pour les défendre, lorsqu'on les égorge à leurs yeux. Les petits ne sont point aussi vifs & aussi actifs que ceux des ours; ils dorment presque toujours, ou s'ils jouent entre eux & semblent imiter les peres & meres dans leurs accouplemens, c'est toujours avec un air de langueur & de paresse; sur le soir ils vont à la mer avec leurs meres, nageant d'abord tranquillement le long du rivage, & montant ensuite sur leur dos pour se reposer; elle oblige alors, en se roulant & en plongeant, les plus paresseux à nager. J'en ai jetté quelquefois dans l'eau qui ne faisoient

que de naître; mais bien loin de se servir de leurs pieds ou de leurs nageoires, ils se débattoient avec agitation & se hâtoient de gagner le bord.

Quoique ces animaux craignent extrêmement l'homme, j'ai remarqué qu'ils sont capables d'être apprivoisés & qu'ils s'accoutument insensiblement à sa présence, lorsqu'on ne leur fait aucun mal, particulierement dans la saison où leurs petits n'ont pas encore appris à nager. Il m'est arrivé de séjourner une fois pendant une semaine entiere au milieu d'eux sur un endroit élevé, dans une tente d'où j'observois leurs façons & leurs manieres de vivre. Quelquefois ils étoient couchés autour de moi de tous côtés, occupés à regarder le feu que j'avois allumé & à observer, pour ainsi dire, mes mouvemens. Ils ne s'éloignoient point, quoiqu'en passant au milieu d'eux j'enlevasse leurs petits & que je les égorgeasse à leurs yeux; ils se mêloient même entre eux mâles & femelles; ceux-là se battoient à outrance, soit pour celles-ci, soit pour les places qu'ils occupoient, avec la même cha-

leur & les mêmes mouvemens que les ours. L'un d'eux, entr'autres, auquel on avoit enlevé sa femelle, reçut plus de cent blessures dans un combat qu'il soutint trois jours entiers avec tous les autres. Les ours malins ne se mêloient jamais dans leurs différends; il fuyoient au contraire, dès qu'ils voyoient naître des querelles entre eux; ils cédoient la place & abandonnoient leurs propres femelles & leurs petits: ils évitent d'ailleurs leur société autant qu'ils peuvent. Les Lions au contraire se mêlent souvent parmi les ours malgré eux, sans y être portés par aucune raison, mais par pure fantaisie.

Le poil des plus vieux blanchit autour de la tête & du col. Selon toute apparence, leur vie est assez longue. Ils se grattent la tête & les oreilles avec les pieds de devant, à la maniere des ours, & nagent, marchent & se couchent comme eux. Ils mugissent comme les taureaux; mais les plus jeunes imitent le bêlement des brebis, de façon qu'il me sembloit quelquefois être au milieu d'un troupeau de moutons. Les vieux répandent beau-

coup d'odeur, moins forte à la vérité & moins desagréable que celle des ours. Au printems, l'été & en hyver ils habitent l'isle d'Alait dans des lieux particuliers, entre les précipices & les rochers; les jeunes y vivent toutes les années dans cette premiere saison avec les ours. J'en ai vu en fort grand nombre sur les bords de l'Amérique, dans les terres des Kamtschadales; il y en a presque toujours, mais ils ne vont point au-delà du cinquante-sixieme degré de latitude. On en prend beaucoup autour du promontoire de Kronozky, aux environs de l'isle d'Ostrownaz, de la baye Awatschi, & depuis là jusqu'au promontoire de Lapatka dans les isles des Kourilles, & jusqu'à l'isle Matmey. Le Capitaine Spangberg a donné dans sa Carte le nom de *Palais de Siwutschi* à une certaine isle, à cause de ces animaux qui s'y rendent en foule, & de la ressemblance qu'ont ces rochers avec les murs d'une ville. On n'en voit jamais dans la mer Penschiniene. Ces animaux passent dans ces lieux au mois de juillet & août pour s'y reposer, peupler, mettre bas leurs petits & les élever.

Dans les autres saisons ils se retirent sur les bords des terres des Kamtschadales; les poissons, les veaux, les loutres & autres animaux leur servent de nourriture. Les plus vieux ne mangent point ou fort peu dans les mois de juin & de juillet, tems auquel ils deviennent fort maigres, quoiqu'ils l'employent à se reposer & à dormir.

Nous aurions pû donner ici la figure du Lion marin, telle qu'elle se trouve d'après nature dans le *Voyage de Georges Anson* & dans l'*Histoire générale des voyages*, tome 11, pag. 134, édit. *in*-4°. mais comme ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, nous y renvoyons le Lecteur; nous ajouterons seulement ce que le célebre Voyageur que nous venons de nommer rapporte de ces animaux : morceau court & intéressant, servant à confirmer ce qu'on vient de lire & à compléter l'histoire.

Les Lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a qu'un pouce

d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cent vingt-six galons d'huile; il ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir, avec beaucoup de force autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coup de fusil, & lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortoit, il s'en trouva deux barriques pleines, outre celui qui restoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue & leurs nageoires, qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, & joints ensemble par une membrane qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur qui les distingue des veaux marins, ils en different encore, sur-tout les mâles, par une espece de grosse trompe qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la lon-

gueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles, ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil, outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de *bacha* au plus gros mâle, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux serrail. Ces animaux sont de vrais amphibies. Ils passent tout l'été dans les flots, & l'hyver à terre. C'est dans la seconde de ces deux saisons qu'ils s'accouplent & que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux petits, qui naissent de la grandeur d'un veau marin, & qui sucent les mammelles de leur mere.

Les Lions marins, pendant tout le tems qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes; & le tems qu'ils ne paissent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort pesant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la nature leur apprend à placer en sentinelle autour d'eux des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorsqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris sont

si bruyans & d'un ton si varié, qu'ils sont fort propres à donner l'alarme.

Tantôt on les entend grogner comme des pourceaux, & d'autres fois hennir comme des chevaux vigoureux; ils se battent souvent entr'eux, sur-tout les mâles, & le sujet ordinaire de leurs divisions est quelque femelle. Les Anglois furent un jour surpris à la vûe de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une espece toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étoit deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le sang dont ils étoient couverts. Celui qu'ils nommoient le bacha sembloit n'avoir acquis son nombreux serail & la supérioté sur les autres mâles, que par ses victoires; les blessures dont il portoit les cicatrices rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces animaux sont le cœur, & sur-tout la langue que les Anglois trouvoient préférable à celle du bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presqu'également incapables de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit

flotter sous leur peau un amas de graisse mollasse, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents; tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la mere se jetta sur lui lorsqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crâne fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie.



NOUVELLES
LITTÉRAIRES.
ALLEMAGNE.
I.

HISTORIA medica trium morborum qui anno 1760 frequentissimè in Nosocomio mihi occurrebant; cui adjecta est notabilium observationum anatomicarum decas. Auctore Jo. Georg. Hasenohrl, *Nosocomii Hispanici Medico ordinario. Vindobonæ, typ.* J. Th. Trattner, 1761.

« HISTOIRE médicale de trois maladies qui ont regné dans un Hôpital de Vienne pendant l'année 1760; suivie de quelques observations anatomiques très-remarquables. Par *J. Georg. Hazenohrl*, Médecin ordinaire de l'Hôpital Espagnol. A Vienne, chez *J. Th. Trattner*, 1761. 110 pag. *in*-12. »

Les trois maladies dont l'Auteur donne la description & le traitement dans ce petit ouvrage, sont: une

fievre inflammatoire en général, une inflamation du bas-ventre, & une fievre catharreuse, bénigne ou maligne; ce n'est pas que ces maladies fussent les seules qui ayent regné à Vienne dans le même tems; mais il s'est attaché à celles-là, parce qu'elles ont été plus fréquentes, plus dangereuses, & qu'elles demandoient une attention particuliere de la part du Médecin.

L'ouvrage que nous annonçons nous a paru fait avec méthode, & conforme aux bons principes de la Médecine qui, comme la Physique, ne s'enrichira & ne s'éclairera que par les expériences. M. Hasenohrl ne s'attache à aucun systême; il n'offre aux Médecins ni de nouvelles méthodes ni de nouvelles théories; on retrouve dans sa pratique les principes de la Médecine ancienne, c'est-à-dire de celle d'Hypocrate. Les observations anatomiques qui terminent cette brochure nous ont paru utiles par leur objet, faites avec soin & présentées avec exactitude.



I I.

Maximiliani Hell, *è Soc. Jesu Astronomi regii-cæsarei, in Universitate Vindobonensi, Observationes astronomicæ anni* 1760, *&c.* 1761, *Viennæ* in-8°. *pag.* 96. Trattner.

Ce recueil d'observations annuelles est le quatrieme que le P. Hell publie depuis qu'il professe les Mathématiques dans l'Université de Vienne. Il contient les observations choisies de cet Astronome, c'est-à-dire celles dont la publication intéresse particulierement la Géographie & la Navigation. L'Auteur se réserve de publier dans un autre tems celles qu'il fait journellement pour rectifier la théorie des planetes. On trouvera donc ici les observations de l'éclipse de soleil du 12 Juin, & celle de lune du 22 Novembre de l'année derniere, plusieurs observations des Satellites de Jupiter, moins nombreuses cependant que celles qui avoient été publiées les années précédentes à cause du ciel peu favorable dont les Astronomes de Vienne ont joui pendant l'année derniere, des

conjonctions de la lune avec des étoiles fixes & quelques occultations d'étoile par cette planete; enfin un grand nombre de conjonctions de planetes avec des étoiles fixes ou avec d'autres planetes. Plusieurs de ces observations ont été faites en même tems par le P. Mako & Kain, Jésuite, par M. l'Abbé Lysogorsky, & par M. Sambach, Peintre habile de cette ville, dont on trouve aussi dans ce Recueil quelques observations faites dans le fauxbourg de Spittelberg où il demeure.

A ces observations est jointe la description de la méthode que le P. Hell employe pour observer fréquemment la position des planetes. Il recherche d'abord dans ses éphémérides quelle est l'étoile fixe dans le parallele de laquelle se trouve (à 20 ou 30 minutes près) la planete qu'il veut observer, il examine aussi leurs différences d'ascension droite; cela fait, si la planete est plus occidentale que l'étoile, il dirige une lunete garnie de son micrometre, vers cette planete, ensorte qu'elle parcoure le fil immobile du milieu. Il laisse ensuite l'instrument dans sa position, & il attend l'ar-

rivée de l'étoile dans le champ de la lunette. Enfin, au moyen du micrometre, il détermine la distance de l'étoile au fil parcouru par la planete, & il prend les momens de l'arrivée de la même étoile au fil incliné de 45° & au fil perpendiculaire. Ces choses donnent, ainsi que l'on sait, moyennant quelques corrections que la différence de réfraction peut rendre nécessaires, les différences d'ascension droite & de déclinaison entre la planete & l'étoile fixe. Si celle-ci étoit la plus occidentale, ce seroit elle qui devroit parcourir le fil immobile du milieu dans le micromettre.

Le P. Hell a voulu, ajoute-t-il, décrire cette maniere simple d'observer, afin de relever le courage de ceux pour qui l'Astronomie a des charmes, & dont les facultés n'égalent pas le zele. Il remarque, à l'occasion du grand nombre d'instrumens dont feu M. *Marinoni* avoit autrefois muni son observatoire, & dont Leurs Majestés Impériales ont depuis enrichi celui de l'Université, qu'il n'en a pas retiré un avantage proportionné à ce qu'ils ont coûté. Il y a, dit-il, dans ce magni-

fique appareil d'instrumens plus de luxe que d'utilité, & il exhorte les Amateurs d'Uranie à se persuader que cette Déesse, quoique née & élevée dans des maisons royales, ne dédaigne point d'humbles toits, lorsqu'elle y trouve du zele & de l'assiduité : *Ut sciant regalibus quamvis natam enutritamque Ædibus, Uraniam humiles etiam non spernere Pastorum casas, modò in his cupidum reperiat Endymionem.*

I I I.

M. *Storck* vient de publier la seconde partie de son ouvrage sur les usages de la ciguë dans la médecine. (*Voyez le Journal de* 1760.) Il y prouve par de nouvelles observations l'utilité de cette plante, non-seulement dans les cas dont il a déja fait mention, mais encore dans un grand nombre d'autres maladies. Cette seconde Partie se débite, ainsi que la premiere, chez *J. T. Trattner*, qui annonce qu'on doit incessamment la traduire en François.

I V.

HISTORIA medica morbi evidemici, seu febris petechialis quæ ab anno

1757 ferè finiente ad annum 1759, Viennæ grassata est, cui adjecta notabilium observationum academicarum decas, auth. Joann. Georg. Hazenohrl, *Nosocomii Hispanici Medico. 1760. in-8°.* Trattner.

Voici encore deux ouvrages de Médecine, l'un & l'autre de M. de Haen; le premier,

V.

Antonii de Haen, *G. A. ac Med. pract. in Univ. Viennensi, Professoris primarii, theses sistentes febrium divisiones, natamque ea de causa, de miliaribus ac petechiis cœterisque febrilibus exanthematibus dissertationem, &c. Viennæ, in-8°. 1760.* Trattner.

L'Auteur pense que les fievres pourprées & autres semblables, lesquelles regnent si fréquemment en Autriche & en Hongrie, sont principalement occasionnées par la maniere de traiter les malades, & ne doivent leur naissance qu'à une mauvaise méthode. Il appuie ce sentiment sur des expériences & des faits qui méritent l'at-

tention des gens de l'art. Le second ouvrage de cet Auteur porte pour titre :

V I.

Ant. de Haen, *S. C. R. A. M. Consiliarii & Archiatri, &c. pars quinta, rationis medendi in Nosocomio practico quod in gratiam & emolumentum Medicinæ studiosorum condidit MARIA THERESIA Aug. Rom. Imp. Viennæ. in-8°. 1760. apud. Herm. Jos. Krachten.*

Cet ouvrage contient des observations intéressantes, c'est pourquoi on le fera connoître incessamment.

V I I.

Le P. *Scherfer*, Jésuite, a publié une traduction Latine des *Leçons élémentaires de méchanique de M. l'Abbé de la Caille, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, &c. & Professeur de Mathematiques au College Mazarin ; sur l'édition de 1757, & avec les corrections communiquées par l'Auteur même.* Cet ouvrage qui est *in-8°.* imprimé

chez *Trattner*, se trouve à Vienne, à Prague & à Trieste. Il paroît par une courte préface que l'Auteur de cette traduction a déja fort avancé celle des autres ouvrages de M. l'Abbé de la Caille.



SUISSE.

I.

ZURICH.

CLEMENTINA von Porretta ; ein Trauerspiel von dem verfasser der Lady Johanna Gray. *Bey* Orell *und Compagnie, 1760.*

« CLEMENTINE de Porette, Tragédie, par l'Auteur de *Jeanne Gray.* » Chez *Orell* & Compagnie. 1760 ».

C'Est au génie fécond & vigoureux de M. Wieland que l'Allemagne doit cette piece vraiment dramatique. Le sujet est tiré de l'histoire de Grandisson. Clementine, au retour du Chevalier dont elle est éperdument amoureuse, recouvre sa santé & ses sens ; elle obtient de ses parens la permission d'épouser Grandisson ; mais tout-a-coup allarmée par un scrupule trop delicat qui lui fait craindre pour le salut de son ame, elle congédie son amant, & se retire dans un Cloître.

M. Wieland observe dans sa préface que ce caractere est tout neuf; rien n'égale le pathétique & l'intérêt qui regnent dans les combats que Clementine se livre à elle-même pour détruire l'amour dont elle brûle pour le Chevalier qui est Protestant. Toute cette Tragédie est écrite admirablement.

I I.

ELECTRA, oder die gerechte ubelthat, ein Traverspiel. Bey Orell *und Compagnie.* 1760.

« ELECTRE, ou le Juste forfait, Tra» gédie de M. *Bodmer.* Chez *Orell* » & Compagnie. 1760 ».

Le plan de M. Bodmer a beaucoup de ressemblance avec celui qu'ont suivi Sophocle & de Crebillon en traitant le même sujet. Oreste y est présenté comme le meurtrier du fils d'Agamemnon, & par ce moyen il trouve accès auprès de Clytemnestre & d'Egiste. Notre Auteur diminue en quelque sorte l'atrocité du crime d'Oreste, en donnant à Clytemnestre le ca-

ractere le plus méchant & le plus détestable ; d'ailleurs l'Oracle a parlé ; c'est Apollon lui-même qui conduit la main du malheureux Oreste, & qui lui fait enfoncer le poignard dans le sein de sa coupable mere : l'Auteur a adouci le caractere d'Electre.

I I I.

ULYSSES Telemachs sohn, ein Traverspiel, bey Gessnern. 1760.

« ULYSSE, fils de Telemaque, Tra» gédie, chez *Gessner.* 1760 ».

Cette Tragédie, qui est encore de M. Bodmer, n'est proprement qu'une imitation de l'*Œdipe* de Sophocle.

I V.

VIERTER und sechster gesang der Ilias, in hexametern ubersetzt, bey Orell *und Compagnie.* 1760.

« QUATRIEME & sixieme chants de » l'Iliade, traduits en vers hexame» tres, chez *Orell* & Compagnie. » 1760 ».

On s'est appliqué dans cette traduction à transporter dans la Langue

allemande toutes les hardiesses, tous les procédés, en un mot toute la maniere d'Homere. Le Traducteur a employé le vers hexametre non-seulement parce qu'il est le plus majestueux & le plus sonore, mais parce qu'il admet des libertés & quantité d'épithetes qui ne sauroient entrer dans les vers iambes. On se propose de traduire toute l'Iliade.



ANGLETERRE.

I.

OBSERVATIONS upon the best nursery of the infants. London Johnston.

« OBSERVATIONS sur la maniere » d'élever les petits enfans. »

Ce petit ouvrage, qui ne contient que 23 pages *in*-8°. renferme des préceptes utiles, qui paroissent le résultat d'une longue suite d'expériences. L'importance de l'objet mérite qu'on en fasse connoître les plus essentielles.

Un enfant qui vient au monde est une masse informe & presque toute ronde. La nourrice doit aider la nature à donner au corps la forme qui lui convient.

Pendant le premier mois l'enfant doit être couché sur un matelat mince que la nourrice tiendra sur ses genoux, en observant de ne le lever que rarement. Tenir un enfant debout avant

le second mois, gâte la vue, en faisant découvrir le blanc de l'œil dans la partie supérieure.

Il faut frotter tous les jours les jambes de l'enfant, sur-tout en-dedans, la poitrine, les genoux, la cheville du pied, avec la main échauffée ou avec de la flanelle; ces frictions facilitent la circulation & la transpiration, aident au développement des parties & entretiennent la propreté, très-nécessaire à la santé.

Il faut tenir les jambes de l'enfant écartées & lui faire changer de posture aussi souvent qu'on pourra. On peut commencer à le faire marcher sur un tapis ou une couverture dès l'âge de trois mois, & la nourrice doit le soutenir par les hanches, afin que le mouvement en marchant vienne de cette partie.

Il est essentiel d'exercer un enfant en plein air; dans les villes il est dangereux de les tenir dans des lieux trop chauds; on ne sauroit leur laisser prendre trop d'air.

Le défaut d'exercice produit les têtes trop grosses, les articulations foibles & nouées, les poitrines étroites &

beaucoup d'autres inconvéniens dangereux.

Il faut laver continuellement le corps d'un enfant, sur-tout au col & aux oreilles: on doit se servir d'abord d'eau chaude, jusqu'à ce qu'il puisse non-seulement supporter, mais qu'il préfere d'être baigné dans l'eau froide.

Il est bon de lever les enfans de bon matin, pourvu qu'ils s'éveillent d'eux-mêmes, mais il ne faut jamais interrompre leur sommeil, & il est essentiel de s'assujettir à des heures réglées dès le commencement.

Après les six premiers mois on peut donner aux enfans le lait, des bouillons légers & d'autres alimens sains & faciles à digérer.

Il faut avoir grand soin de faire faire aux enfans un exercice constant, & de les tenir toujours dans des postures convenables au développement du corps.

Il est nécessaire de mettre deux bonnets sur la tête de l'enfant, jusqu'à ce qu'il ait la plus grande partie de ses dents. On ne devroit jamais se servir de lisieres, jusqu'à ce qu'il marche seul & se tienne bien droit.

II.

L'ANGLETERRE n'a pas été plus heureuse qu'une grande partie de l'Europe, où le tems peu favorable n'a permis de voir Venus que long-tems après le lever du Soleil. Cet astre fut ici couvert d'épais nuages jusqu'à sept heures du matin. Le tems s'étant enfin éclairci, on fit les observations suivantes. Le tems de chacune est réduit à celui de l'observatoire de Greenwich. Nous commençons par ce dernier.

A l'observatoire de Greenwich.

Le Docteur Bradley étant malade, l'observation fut faite à Greenwich par M. Bliss, Professeur de Géométrie à Oxford; par M. Birch, Secretaire de la Société Royale, & par M. Green, adjoint de M. Bradley.

Le moment du contact interne de Venus avec le Soleil a été déterminé unanimement par les trois Observateurs à . . . *8h.* 19′ 00″ *t. app.* & le contact externe à . . . 8 37 9

Un des Observateurs s'est écarté des autres d'une ou deux secondes.

Les instrumens employés par ces trois Astronomes étoient, une lunette de quinze pieds de longueur, qui grossissoit cinquante-cinq fois; un télescope de quinze pouces de foyer, grossissant à-peu-près autant, & un autre télescope de vingt-quatre pouces de foyer, qui augmentoit cent vingt fois les objets.

Comme l'air étoit un peu troublé par les vapeurs, on voyoit sur les bords de Venus & du Soleil des ondulations. Le diametre apparent de cet astre, mesuré avec le nouveau micrometre objectif adapté au télescope de deux pieds, parut de 57″, & le diametre du Soleil de 31′ 36″.

A Londres, à l'hôtel de Saville.

Le Docteur Bevis & M. Short, qui avoient été invités par le Duc d'York à faire l'observation en sa présence, déterminerent avec un télescope de deux pieds de foyer, qui grossissoit cent quarante fois, le contact interne à . . . *8h.* 18′ 52″ & l'externe à . . 8 37 5

M. Short détermina aussi plusieurs moindres distances du bord de Venus à celui du Soleil, par le moyen du nouveau micrometre objectif. Il trouva avec ce même micrometre le diametre apparent de Venus, de 59″, & le diametre vertical du Soleil de 31′ 31″. Le diametre apparent de Venus avoit été mesuré avant le passage, & l'a été depuis comme il suit :

Le premier mai il étoit de . . .	$37'' \frac{6}{10}$
le 8, ...	$42 \frac{7}{10}$
le 20 juin, . . .	$51 \frac{5}{10}$
le 5 juillet, . . .	$41 \frac{5}{10}$

La différence de longitude entre l'hôtel de Saville & Greenwich qui est plus oriental, est de 30″.

Au château de Sherburn, demeure de Mylord Maclesfield.

Le Docteur Hornsby a observé avec une lunette de douze pieds de foyer, qui augmentoit environ cinquante-cinq fois les objets, & il a vu le contact interne à . . . 8*h*. 19′ 11″
& le contact externe à . 8 37 18

Le diametre apparent de Venus, mesuré avec un micrometre ordinaire, adapté à la même lunette, a été trouvé

de 56″, & celui du Soleil, dans le sens perpendiculaire à l'Equateur, de 31′ 35″.

A Londres, dans la place de Spithal.

M. Canton, auteur de cette observation, s'est servi d'un télescope de dix-huit pouces de foyer, grossissant cinquante-cinq fois, & a vu le contact interne à . . . 8*h*. 18′ 58″
& la sortie totale à . . . 8 37 21

La différence de longitude avec Greenwich qui est plus oriental, est de $16'' \frac{1}{2}$.

A Londres, dans la rue de Cecile.

Le Docteur Heberden, au moyen d'un télescope grossissant environ quatre-vingt-dix fois, a observé le contact interne à . . . 8*h*. 18′ 56′

A Hackney.

Le moment du contact interne observé par M. Ellicot, est arrivé à 8*h*. 18′ 55″.

M. Dollond, qui a observé dans le même quartier, a trouvé la durée du passage de 18′ 16″.

Dans le Comté de Cornouailles.

Un Observateur établi à Leskeard, & que le Docteur Bevis dit très-versé dans l'art d'observer, & fourni de bons instrumens, a vu le contact intérieur à . . . . . 8*h*. 00′ 20″ *t. app.*
& la sortie totale à 8 19 23.

La latitude de ce lieu est de 50° 26′ 40″, & la longitude occidentale à l'égard de S. Paul de Londres, de 0°. 17′ 5″.

Cet Observateur a trouvé, avec un micrometre de la nouvelle construction, dont étoit garni son télescope qui avoit dix-huit pouces de foyer, le diametre apparent du Soleil de 31′ 31″, & celui de Venus de 59″.

Les différences qu'on trouve entre ces observations ne doivent point étonner : c'est pour en rendre raison, qu'on a eu soin de faire mention des instrumens dont se sont servis les différens Observateurs ; car les différences des lunettes & des télescopes, celles des yeux des Observateurs, l'état de l'air, l'habitude même d'observer, ont dû nécessairement occasionner dans la détermination des momens du contact,

des différences qu'il n'est pas encore possible de soumettre à des équations; on remarquera seulement que des deux contacts, celui qui a pu être observé avec le plus d'exactitude, est l'intérieur, & que par cette raison il est avantageux de faire usage de celui-là préférablement à l'autre, pour les déterminations auxquelles le passage de Venus doit servir.

On attend avec impatience les observations qui ont dû être faites par les Astronomes envoyés à l'isle de Sainte-Hélene. Ces savans Observateurs y feront encore un séjour de quelque durée, tant pour les observations projettées par M. Masklyne pour déterminer la parallaxe de Syrius, que pour la détermination de la longitude précise de l'isle de Sainte-Hélene, détermination sans laquelle on ne tirera de cette observation de Venus aucun avantage. C'est pourquoi tous les Astronomes sont invités à observer avec le plus d'assiduité qu'il leur sera possible, les phénomenes que présentent les Satellites de Jupiter.



III.

Un Astronome établi à Saint-Neot dans le Huntingdonshire, a écrit, au sujet du dernier passage de Venus, une Lettre en date du 6 juin dernier, dont voici un extrait qui a été inséré dans le *London Evening-post* des 16-18 juin de cette année.

« Le ciel ayant été nébuleux ce matin jusqu'à près de cinq heures & » demie, je ne pus satisfaire plutôt ma » curiosité sur le passage de Venus, » attendu depuis si long-tems. Pen» dant que j'observois ce passage & » que je considérois avec attention le » disque du Soleil, j'apperçus un *phé-* » *nomene* qui par son mouvement dé» crivoit une courbe fort différente de » celle que parcourent les taches du » Soleil. Cette observation me fit naî» tre une idée, savoir, que ce pouvoit » être un Satellite de Venus; car il » me parut que son mouvement avoit » Venus pour centre, & au moyen de » mon télescope je reconnus qu'il dé» crivoit la même ligne que la pla-

» nete Venus, mais seulement plus » voisine de l'Ecliptique (*to make near* » *the same transit as the planet Venus,* » *but nearer to the Ecliptick*). Sans » doute que les Philosophes s'étonne» ront que cette planete secondaire » n'ait pas été découverte jusqu'ici, à » l'aide de tant de bons instrumens » dont les Astronomes sont pourvus. » Mais la raison m'enseigne que si la » Terre étoit à la place de Venus, son » Satellite (la Lune) ne seroit pas » plus aisé à voir que celui de Venus. » Je ne doute point que l'Auteur tout » puissant & infiniment sage de l'uni» vers n'ait fait ce Satellite moins » dense que ceux de la Terre, de Ju» piter & de Saturne, & moins propre » à réfléchir la lumiere, à cause de » son voisinage du Soleil. Il pourroit » aussi se faire que ce Satellite, à l'ins» tar de la Lune, tournât toujours la » même face du côté de Venus, & » qu'une partie de sa surface fût obs» cure & peu propre à réfléchir la lu» miere assez vivement pour frapper » nos organes.

» La fin du passage est arrivée à 8*h.*

» 31′, & la sortie du Satellite à 9′ 9″, » tems apparent ».

Cette observation singuliere & assez bien détaillée de l'Habitant de Saint-Neot, est d'autant plus remarquable que par l'exposition ci-dessus on voit qu'il n'a eu aucune connoissance de celles de MM. Cassini, de M. Short en 1740, & des dernieres faites tout récemment à Limoges, suivant les deux Mémoires intéressans qui nous sont parvenus; ensorte qu'on ne sauroit dire que l'envie de voir lui ait fait illusion.

IV.

M. Miller, connu par son *Dictionnaire du Jardinier*, a publié depuis peu un ouvrage intéressant de Botanique, dont le titre est : *Figures of the mort beautifull, usefull, and uncommon Plants, described in the* Gardener's Dictionary, *in three hundred copper-plates, &c.* c'est-à-dire : « Les figures » des Plantes les plus belles, les plus » utiles & les plus rares qui sont dé» crites dans le *Dictionnaire du Jardi-* » *nier*, représentées en trois cens plan-

» ches en taille-douce, sur des des» sins d'après nature, & enluminées; » avec les caracteres de leurs fleurs & » de leurs pystilles, lorsqu'elles sont » parvenues à leur derniere perfec» tion. On y a ajouté leurs descrip» tions & les classes auxquelles elles » appartiennent, suivant les méthodes » de Ray, de Tournefort & de Lin» næus. Par M. *Philippe Miller*, Mem» bre de la Société Royale, de l'Aca» démie Botanique de Florence, Di» recteur du jardin de la Compagnie » des Apothicaires de Londres à Chel» sea. Londres, 1760. 2 vol. *in-fol.* » chez *Rivington*, *Millar*, &c. 60 liv. »

Cet ouvrage mérite, à ce qu'on nous dit, de décorer les cabinets des curieux en Botanique, & sur-tout de ceux qui aiment à cultiver des plantes rares.

V.

VENUS on the Sun, &c.

« VENUS sur le Soleil, traité où l'on » trouve une explication de la cause » de ce phénomene, des différentes » méthodes employées par les Astro-

» nomes pour en calculer la durée » & les phases, ainsi que de la maniere de déduire de ce passage la » parallaxe du Soleil, avec la théo- » rie du mouvement de cette pla- » nete & les dimensions du systême » solaire. Par M. *Benjamin Martin.* » Lond. 1761, *in*-4°. fig. *Owen.* »

L'exposition de ce titre suffit pour donner une idée de cet Ecrit, duquel les Astronomes de profession, à ce qu'on nous assure, tireront peu d'utilité. L'Auteur ne paroît pas s'être proposé un objet plus étendu que dans sa *Grammaire des Sciences philosophiques*, ouvrage plutôt consacré à l'instruction des gens du monde qu'à celle des Savans.

VI.

LECTURES on select subjects in Mecanics, Hydrostatics, Pneumatics and Optics, With the uses of the globes; the art of Dialing, and the Calculation of mean-times of new-Moons and Eclipses. By James Ferguson. *Lond. in*-8°. Millar.

» LEÇONS sur différens sujets choisis

» de Méchanique, d'Hydrostatique, » de Pneumatique & d'Optique, » avec l'usage des globes; un traité » de Gnomonique & la maniere de » calculer les tems moyens des nou- » velles & pleines Lunes & des » Eclipses. Par M. *Jacques Fergu- » son.* 1760, Lond. *in*-8°. avec 33 » planches. *Millar* ».

M. Ferguson a mis dans cet ouvrage la même clarté & la même méthode qui font le mérite de ses autres productions.

Fin du Journal d'Août.

TABLE DES ARTICLES.

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

CHINE.

ITALIE.

RUSSIE.

FAUTES à corriger dans le volume de Juillet.

Pag. 187, lig. 2, lisez *hohen-friedberg*; lig. 3, lisez *czaslau*.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois d'Août. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 19 Août 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT rue Dauphine.

// JOURNAL
ÉTRANGER.

SEPTEMBRE 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,

Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. D C C. L X I.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

ON *souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de vingt-*quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le* port de l'argent.

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosç.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboceau Grand'-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

LA MORT D'ADAM,

Tragédie Allemande, en trois Actes.



VOICI une Tragédie d'un genre nouveau & qui n'est faite pour être jouée sur aucun Théâtre, mais qui doit être lue par tous les amateurs du vrai, du simple & du pathétique. Elle est de l'illustre M. Klopstock, si souvent célébré dans notre Journal. La mort du pere de tous les hommes, l'exécution de l'arrêt terrible porté contre lui & contre toute sa postérité; quel sujet! Le Théâtre ancien & moderne en a-t-

il jamais fourni qui réunît à tant de simplicité tant d'importance, de grandeur & d'intérêt ? Car enfin il ne s'agit pas seulement ici du sort d'un particulier, d'une famille, d'une nation même ; il s'agit de la destinée de tout le genre humain.

La catastrophe est tout-à-la-fois terrible & touchante : c'est un pere coupable frappé de mort, mais un pere tendre, bien moins touché de son propre malheur, que du malheur de sa postérité ; mais un pere qui par ses larmes, par son repentir & ses remords, auroit mérité le pardon de sa foiblesse, si ce pardon fût entré dans les desseins irrévocables de l'Être suprême ; enfin c'est un pere qui meurt au milieu de ses enfans, à côté de son épouse, après avoir creusé lui-même son tombeau, & le jour même où l'on célebre l'union conjugale de deux de ses enfans : circonstances précieuses que le Poëte a su rassembler pour exciter plus vivement les passions propres de la Tragédie.

Nous ne nous bornerons pas à donner un simple extrait de ce Drame original, ce seroit en dissoudre tout

l'intérêt ; nous en traduirons toutes les scenes de mouvement & de force ; nous abrégerons les autres. Nous renvoyons à la fin de cet article les réflexions que la Tragédie de M. Klopstock nous a fait naître.

Les personnages de la Piece sont : *Adam*, *Caïn*, *Seth*, *Eman*, un des plus jeunes enfans d'Adam ; *Sunime*, le plus jeune de tous ; *Eve*, *Selime*, petite-fille d'Adam ; trois meres qui menent pour la premiere fois leurs enfans à Adam ; *l'Ange de la mort*.

La scene est dans une cabane, au fond de laquelle est la demeure d'Adam & l'autel d'Abel. C'est devant cet autel qu'Adam offre ses vœux & ses prieres à son Créateur.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Selim & Seth.

(SEL.) O jour heureux ! jour consacré à l'amour conjugal, que ta lumiere est pure & vive : ô combien le plaisir que

je goûte en ce jour surpasse tous les plaisirs que j'ai ressentis les autres jours de ma vie ! Eve a voulu voir elle-même de quelle maniere les jeunes filles embellissent ma cabane nuptiale ; aux branches dont elle est formée, elle veut de ses mains maternelles entrelacer quelques rameaux. Je viens de cueillir des fruits exquis, je les ai posés sur l'herbe tendre, afin que mes freres & mes sœurs puissent se rafraîchir au sortir de la cabane. Autour de ces fruits j'ai arrangé des grappes de raisin ; la plus belle sera pour Eman, je l'ai cachée sous des feuilles encore couvertes de gouttes de rosée. O joie ! ô bonheur ! le sage, le vertueux Eman a fait choix de Selime ! Eman aime Selime !...Mais, mon frere, pourquoi ce regard sérieux ? d'où vient que le sourire expire sur vos levres ?

(SETH) Chere Selime, le sentiment de ton bonheur pénetre mon ame & l'occupe toute entiere.

(SEL.) Mais votre voix a je ne sais quoi de triste & de sombre, qui décele un chagrin profond.

(SETH) Ma sœur..j'avois bien résolu de me taire ; mais ma sincérité, tes craintes,

ton trouble, tes inquiétudes, tout me force de t'ouvrir mon cœur.....J'ai vu notre pere, ô ciel ! qu'il étoit différent de lui-même ! Triste, rêveur, abattu, il s'appuyoit sur l'autel d'Abel....

(SEL.) Ah mon frere ! faut-il que j'aille le trouver, que je prenne ses mains, que je les serre dans les miennes, que je le prie, que je le conjure, au nom de son amour & de mon bonheur de dissiper sa tristesse ? Mon frere, quel torrent de larmes coule tout-à-coup de vos yeux ! Ah ! vous me cachez de plus grands malheurs.

(SETH) O Selime ! quel spectacle affreux & touchant vient de m'offrir mon pere ! Une horrible pâleur couvroit son visage, il chanceloit sur ses pieds, il traînoit avec effort ses membres tremblans & son corps affoibli ; ses yeux immobiles étoient fixés sur moi, & cependant il ne s'est pas apperçu que j'étois devant lui ; il entre, il porte ses pas vers l'autel ; je le vois frémir & trembler ; je l'entends prier à haute voix, mais je n'ai pu comprendre le sens de ses paroles entrecoupées par ses soupirs.....Selime, en-

entends-tu ses pas? C'est lui, il s'approche.

Dans la deuxieme scene Adam ordonne à Selime d'aller joindre sa mere & de cueillir avec elle des fleurs pour en parer sa cabane. Selime obéit; & en se séparant de son pere, elle exprime sa tendresse & ses regrets par ses regards & par ses gestes. Adam, resté seul avec Seth, loue la sensibilité de Selime. Hélas! *ajoute-t-il*, dans peu je ne la verrai plus; elle est maintenant ce que fut Eve dans ce tems heureux où la malédiction n'étoit pas encore descendue sur la terre. Dieu puissant! répands sur elle tes bénédictions...Mon fils, approche & écoute-moi; tu connois l'Être suprême créateur de tous les êtres; tu respectes, tu adores ses desseins; ta force & ta vertu me sont connues, je ne veux ni ne dois rien te cacher. Mon fils! ce jour est le jour de ma mort.

(SETH) O mon pere! ô Adam! ô mon pere!

(AD.) Je sens au fond de mon ame que la tienne se brise de douleur;

mais, ô Seth! tu n'en dois pas être moins attentif à mes discours. Une parole bien plus terrible retentit à mes oreilles, lorsque j'entendis pour la premiere fois le nom, l'horrible nom de la *Mort*. Je t'ai choisi parmi tous mes enfans, pour être le seul qui soit témoin de l'instant fatal où mes yeux se fermeront pour jamais à la lumiere. Je suis aussi sûr que ma mort doit arriver aujourd'hui, que je fus certain de ma vie le jour que je sortis de la terre, que j'ouvris les yeux & que je contemplai le ciel...J'étois assis devant ma cabane, je n'étois occupé que de ma joie & du bonheur de Selime & d'Eman, lorsqu'une secousse imprévue & rapide, plus prompte que la pensée, a ébranlé tous mes sens.... c'étoit la mort qui, semblable à un torrent, s'est répandue & a circulé dans toutes mes veines; à la violence de cette secousse a succédé un engourdissement universel....Ah! me suis-je écrié, ce jour est le dernier jour de ma vie. Cette triste pensée me poursuit en tous lieux.... Mais il est un autre secret que je vais te confier. Lorsque l'arrêt suprême eut été lancé contre moi, & que je fus un

peu revenu de ma premiere frayeur, l'Ange de la mort parut debout devant moi: « Adam, me dit-il, tu me verras encore, je reviendrai le jour que » le sens de ta sentence sera découvert » à ton esprit. » O mon fils! j'attends avec effroi cette apparition terrible, & qui seroit mille fois plus redoutable pour moi, si elle ne m'avoit été annoncée. Leve les yeux, ô mon fils! leve les yeux au ciel. L'Être suprême veut bien mêler quelque douceur au fiel amer dont il m'abreuve. Je sens que l'horrible prédiction n'est pas encore tout-à-fait accomplie; je ne comprends pas encore le sens profond & caché de ces paroles: *Tu mourras de la mort*. Hélas! je m'attends à mourir; des siecles entiers se sont écoulés depuis que je m'y prépare, & l'approche de ce moment fatal me remplit d'épouvante & d'effroi.

(SETH) O mon pere! vous voulez donc mourir?

(AD.) O mes fils, ô ma chair & mon sang! avec quel plaisir je resterois avec vous!... Voilà l'autel d'Abel, il est teint de son sang; tourne tes pas de ce côté, éleve tes mains au ciel....

Si le Seigneur ajoute un seul jour à mes années, ce jour sera le fruit de tes prieres.

(SETH) O mon pere! j'y cours......

SCENE IV.

(AD.) Il est parti....Mais quel sentiment d'horreur se réveille encore au fond de mon ame!...Je traîne mes pas tremblans sur la poussiere, & bientôt la poussiere couvrira mes membres desséchés & tombés en corruption. Mais si Eve ma bien-aimée, si mes enfans sont témoins de ma mort! ô pensée effroyable & mille fois plus cruelle que l'image de mon corps livide & corrompu! Eve, ma chere compagne, Eve, la plus tendre & la plus chérie de toutes les épouses qui existeront jamais sur la terre, ma chere Eve fut créée avec moi; hélas! mourra-t-elle avec moi! Toi seul tu le sais, ô toi qui lanças contre nous l'irrévocable arrêt dont je vais subir la rigueur.

Dans la scene V. Adam qui craint d'avoir Eve & ses fillles pour témoins de sa mort, ordonne à Seth de leur

aller dire qu'il veut offrir seul un sacrifice, & qu'il les prie de ne revenir à la cabane qu'après le coucher du soleil. Seth répond à son pere qu'il ne peut pas l'abandonner dans l'état où il est, & qu'il a confié à Selime ses craintes & sa douleur. Selime revient, ramenée par ses inquiétudes. Adam la rassure & la renvoie à la cabane nuptiale.

SCENE VII.

Adam, Seth & l'Ange de la mort.

(AD.) Encore un moment, & je ne pouvois plus lever mes tristes yeux sur elle. Ah! mon fils, tu ne saurois comprendre à quel point je sens l'excès de mon malheur! Selime, la jeune & tendre Selime se fanera bientôt comme une fleur & tombera en poussiere. Toutes les filles de ses filles retourneront en poudre comme elle.... Je mourrai donc, & tous mes enfans mourront après moi.... Vas, mon fils, vas consoler Selime; pour moi, je vais creuser mon tombeau près de l'autel d'Abel.

(SETH) Non, mon pere, je ne vous abandonnerai point; vous ne creuserez point votre tombeau.

(AD.) Abel repose ici, & j'y reposerai avec lui. Voulez-vous que mon corps, en proie à la corruption, tombe en lambeaux sous vos yeux?

(SETH) Dieu terrible! à quoi nous as-tu destinés!

(AD.) La terreur & l'effroi m'environnent; je ne puis plus jetter les yeux sur toi, je suis forcé de détourner mes regards. Oh ciel! quelle secousse violente ébranle mes os & mes nerfs! Jour ténébreux! jour épouvantable! entends-tu, mon fils, entends-tu le tremblement des rochers!... Il marche, il s'avance, as-tu bien entendu? La colline qui touche à la cabane s'agite avec violence. L'Ange terrible s'arrête déja sur cette colline, le vois-tu, mon fils?

(SETH) Entouré des ombres & des horreurs de la nuit, je ne vois que ténebres; mais je prête l'oreille.

(AD.) Je sens ton approche, Ministre de douleur, Ange de la mort, Ange destructeur, me voici!

(L'ANGE *de la mort*) Homme formé de terre, écoute ce que dit ton Créateur: *Avant que le soleil ait franchi la forêt des Cedres, tu mourras de la mort...*

A ce dernier moment je reviendrai & je porterai mes pas au-travers de ces rochers, je les ébranlerai jusques dans leurs fondemens. Ton œil sera couvert de ténebres, tu ne verras rien; mais le tremblement du rocher, un bruit semblable à l'éclat du tonnerre, frappera ton oreille, avant que le soleil ait franchi la forêt des Cedres.

(AD.) Ange redoutable, dis à mon Créateur & à mon Juge que je l'adore & que je m'apprête à subir mon arrêt; mais daigne le conjurer d'adoucir mon agonie.

(SETH) O Adam! ô mon pere! je veux mourir avec vous. Pourquoi vous séparez-vous de moi? où allez-vous?

(AD.) Adorer l'Eternel.

SCENE VIII.

Seth seul.

O douleur inexprimable! tu me feras descendre dans la tombe de mon pere. O le premier & le meilleur de tous les peres qui seront jamais, pere de tous les enfans qui reposent sur le sein de leurs meres & de ceux qui

naîtront dans la suite des siecles! hélas! les miens ne verront plus tes cheveux blancs. Jour de mort! jour de la mort de mon pere, tu n'es arrivé si-tôt que pour éprouver si je crains, si j'adore l'Eternel!.... J'irai avec Adam, j'irai me prosterner avec lui au pied de l'autel; ce bras tremblant l'aidera, s'il en a la force, à creuser son tombeau: son tombeau! le tombeau de mon pere! ô pensée pleine de terreur & d'épouvante!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Adam & Seth.

(ADAM, *appuyé sur l'autel devant sa tombe*) L'aspect de cette terre est effroyable, ô mon fils; ce n'est point cette terre fertile, où les roses odoriférantes éclosent de toutes parts, où les cedres jettent leurs racines profondes. C'est ici que je dois retourner en poudre, moi qui fus créé par la main toute-puissante de l'Eternel, moi qui

ne suis pas né d'une femme mortelle! Je sens, je sens que le moment fatal n'est pas loin. La clarté se dérobe à mes yeux; mon bras est tremblant, mon pied se meut à peine, je respire avec effort. Je porte le sceau profond de la mort dans toutes les parties, dans les replis les plus secrets de mon corps; au froid qui se glisse dans mes veines, à la tristesse qui me serre le cœur, je sens que *je meurs de la mort*. Ce n'est plus le sommeil qui s'empare de mes sens. A chaque instant les ténebres s'épaississent sur mes yeux.... Mon fils...... ouvre la cabane du côté qui regarde le jardin d'Eden. Je veux tourner mes yeux encore une fois vers ce séjour délicieux, je veux respirer encore une fois l'air de la vie.

(SETH). Voilà les montagnes d'Eden.

(AD.) Je ne les vois pas : peut-être le soleil est-il couvert & enveloppé de nuages.

(SETH) Les nuages sont épais, mais ils ne cachent pas tout l'éclat du soleil.

(AD.) Est-il encore loin de la forêt des Cedres?.... Mais non, ne me le

dis pas, je te le demanderai bientôt.

(SETH) Le voilà qui se cache sous un voile de nuées.

(AD.) Quand même il se montreroit encore dans tout son éclat, je ne le reverrai plus. Retournons à mon tombeau, je ne veux plus en détourner mes yeux. Viens, mon fils, que je m'appuye sur toi.

(SETH) Hélas!....

(AD.) Beaux lieux, champs fortunés, montagnes remplies de sources & de fontaines, vallons couverts d'un ombrage frais & agréable, & vous enfans des monts & des vallées, qui courbez votre tête sous le pied du voyageur, ou qui l'élevez dans les airs! heureuses & fertiles campagnes qui me fûtes si cheres, où j'ai vécu, où j'ai goûté tant de fois le bonheur, où j'ai vu tous mes enfans & tant d'êtres vivans rassemblés autour de moi! Jardin d'Eden, agréable séjour de toutes les délices!... ah! je ne puis me rappeller le souvenir de tes charmes, sans répandre des pleurs. Lieux sacrés! je ne veux plus vous profaner par mes larmes. Dans ce jour, le dernier de mes jours, je vous dis adieu, je vous dis

un éternel adieu. Hélas! vous conserverez à jamais la trace des malheurs que la malédiction céleste a fait descendre sur vous & sur moi. Mon fils, éloignons-nous de ces lieux....je tremble que Selime n'arrive; je ne pourrois soutenir le spectacle de sa douleur....Crois-tu que je puisse lui cacher l'état cruel où je me trouve? Les signes de la mort paroissent-ils sur mon front?... Tu détournes les yeux!

(SETH) Chaque mot qui sort de votre bouche me perce le cœur. O mon pere! une horrible pâleur couvre votre visage. Je n'ai point vu mourir Abel; mais j'ai vu expirer, à la fleur de ses ans, un tendre enfant dont on vous a caché la mort.

(AD.) Je trouverai donc auprès d'Abel un autre de mes fils.

Dans la scene II. Selime vient avertir Adam qu'un homme extraordinaire demande à lui porler.

(AD.) Selime, quel est son air, quelles sont ses manieres?

(SEL.) Sa taille est grande, son air est menaçant, il a les yeux creux & le regard terrible; il est couvert d'une

peau luisante & tachetée; il porte dans sa main une lourde massue toute hérissée de nœuds; son visage est pâle & brûlé du soleil....

(AD.) Son front étoit-il découvert?

(SEL.) A peine ai-je osé lever sur lui mes timides regards; mais j'ai entrevu sur son front un signe....que je ne puis décrire....je ne sais quoi de terrible & de foudroyant....

(AD.) C'est Caïn, ô Seth, c'est Caïn! Le Seigneur l'envoie pour me rendre la mort plus amere...Vas, Seth, dis-lui qu'il porte ailleurs ses pas, qu'il fuye ma présence : s'il s'obstine à vouloir paroître devant moi, qu'il vienne, je l'ai mérité, c'est Dieu qui l'envoie. Mon fils, couvre cet autel, afin que le sang de son frere massacré ne blesse point ses yeux.

Dans la scene III. Selime conjure Adam par sa tendresse paternelle, par son amour pour ses petits-enfans qui doivent bientôt recevoir sa bénédiction, de ne pas mourir.



SCENE IV.

Adam, Caïn, Seth, Selime.

(CAÏN) Est-ce Adam que je vois? Adam, tu ne pâlissois pas autrefois à l'aspect des hommes que ton crime a rendus malheureux.

(AD.) Respecte la douleur de cette jeune fille dont tu vois les larmes, & ne souille point son innocence par tes blasphêmes.

(CAÏN) Son innocence! en est-il resté sur la terre, depuis qu'Adam a eu des enfans?

Adam ordonne à Selime de se retirer.

SCENE V.

Adam, Caïn & Seth.

(AD.) Caïn, pourquoi m'as-tu désobéi? pourquoi portes-tu tes pas dans ce séjour de paix?

(CAÏN) Dis-moi d'abord quel est celui qui m'a mené devant toi?

(AD.) C'est Seth, c'est mon second fils.

(CAÏN) Traite-moi sans pitié, je

n'en demande point. C'est ton troisieme fils; eh bien, Adam, je suis venu pour me venger de toi.

(SETH.) Cruel! tu veux donc égorger ton pere de tes propres mains!

(CAÏN *à Seth*) Avant que tu fusses né, j'étois déja malheureux; laisse-nous parler.

(AD.) Et dequoi prétends-tu me punir?

(CAÏN) De m'avoir donné la vie.

(AD.) O le premier né de mes enfans, est-ce là ce qui excite ta vengeance?

(CAÏN) Oui, je veux me venger du meurtre que j'ai commis, du meurtre d'Abel, dont le sang s'éleve vers le ciel & crie vengeance contre moi; je veux me venger de ce que je suis le plus malheureux de tous les enfans qui sont nés & de tous ceux qui naîtront à l'avenir. Accablé de misere, errant & vagabond, je porte mes pas de tous côtés, sans trouver de repos sur la terre & sans espoir d'en trouver dans le ciel. Voilà, voilà de quoi je veux me venger.

(AD.) Jamais tes paroles n'avoient frappé mon cœur aussi vivement que

dans ce jour, le plus cruel, le plus horrible de mes jours.

(CAÏN) Juste compensatrice des maux que j'endure, ô vengeance, dont le feu me dévore! je l'ai juré depuis plusieurs siecles, je veux t'assouvir, & voici le jour que j'ai choisi.

(SETH) Malheureux! si la fureur ne trouble point tes sombres regards, jette les yeux sur ces cheveux que le tems a blanchis.

(CAÏN) Je ne vois, je ne sens que mon malheur & mon désespoir, je veux me venger.

(AD.) Et comment?

(CAÏN) En te maudissant.

(AD.) O mon fils, c'en est trop! ne maudis point ton pere; je t'en conjure par la miséricorde & le pardon que tu peux encore espérer, ne maudis point Adam.

(CAÏN) Je veux te maudire.

(AD.) Eh bien approche, je vais te montrer la place où tu dois me maudire: vois-tu cette fosse? C'est la tombe de ton pere; c'est-là que tu dois me maudire. C'est aujourd'hui que je meurs; l'Ange de la mort est venu m'annoncer cette fatale nouvelle.

(CAÏN)

(CAÏN) Et qu'est-ce que cet autel?

(SETH) O Caïn, ô le plus scélérat & le plus infortuné de tous les hommes! cet autel est l'autel de ton frere; le sang dont il est teint, est le sang d'Abel.

(CAÏN) Je vois le courroux & la fureur s'élever contre moi du fond de l'abîme. Cet autel, ce fatal autel, m'écrase de son poids comme un énorme rocher.... Où suis-je? où est Adam? Prête l'oreille, ô Adam! ma malédiction commence à tomber sur toi dans ce jour de ta mort, dans ce jour le dernier de tes jours; que l'agonie dont tu seras accablé, puisse rassembler les horreurs de toutes les agonies; que l'image de la corruption présente à ton esprit!...

(AD.) O le premier né de mes fils! ô sentence de mort prononcée contre moi! voici le moment où je comprens tout le sens que tu renfermes. Cesse, mon fils, cesse d'irriter ma douleur & mes maux.

(CAÏN) Malheureux que je suis! j'ai versé le sang de mon pere. Où suis-je? Qui m'entraînera loin de ce lieu funeste où j'entrevois encore un

rayon de lumiere ? Qui me précipitera dans la nuit de l'abîme? Mais voilà mon pere ! Eſt-ce lui ? eſt-ce une ombre ? un fantôme ? Mon pere, détourne tes regards. O qui m'arrachera de ces lieux !

Dans la ſcene VI. Adam ordonne à Seth de ſuivre ſon frere, de le raſſurer & de calmer ſes eſprits agités.

SCENE VII.

Adam ſeul.

Qu'eſt-ce donc que je ſens ! ma miſere eſt à ſon comble, & je ſuis plus tranquille....O froid ſépulcre qu'habitent le ſilence & la mort !...bientôt tu me recevras dans ton ſein, comme un voyageur las & fatigué de ſa courſe. Et toi, belle ame, ame céleſte de mon fils Abel, peut-être en ce moment tu te meus autour du tombeau de ton pere ! O le plus aimable & le plus cher de mes enfans ! ſi tu fus préſent lorſque l'Ange redoutable fut chargé de m'annoncer l'heure de ma mort, viens au-devant de mon ame, lorſqu'elle s'échappera de mes levres glacées & de mes yeux éteints. Hélas ! ta mort

ne fut pas ſemblable à la mienne ; baigné dans ton ſang, tu ne pouſſas que trois gémiſſemens, & ta mort parut un ſommeil.

SCENE VIII.

Seth rejoint Adam qui eſt ſurpris de le voir ſi tranquille. Adam veut éprouver ſi ce calme eſt bien réel & ſi rien ne pourra le troubler ; il demande à ſon fils s'il a vu le ſoleil.

(SETH) Il étoit à-demi couvert de nuages, & il a déja fait la plus grande partie de ſon cours.

(AD.) Déja ! Mon fils, leve les yeux, regarde ſi les nuages s'éclairciſſent & ſe diſſipent .... vois ſi ta mere arrive....Hélas ! je me ſens encore accablé d'une triſteſſe mortelle. Malheureux, ſi je la revois ! plus malheureux encore, ſi je ne la revois plus ! Doisje l'appeller ? dois-je fermer la cabane afin qu'elle n'y puiſſe plus rentrer ?

(SETH) Les nuées ſont toujours épaiſſes, & je ne vois point paroître ma mere.

(AD.) Que faire ? Il faut s'abandonner à la volonté de celui qui régla le cours du ſoleil & qui a donné ſes or-

dres à l'Ange de la mort. Que ſa volonté s'accompliſſe, ô mon fils le premier-né de mes fils ! puiſque Caïn m'a maudit & qu'Abel ne vit plus. Quand la peſante vieilleſſe courbera ton corps & que ton front ſera couvert de cheveux blancs, les enfans de mes enfans & mes arriere-neveux ſe raſſembleront autour de toi & t'adreſſeront ces diſcours : « O vous qui avez vu mourir » notre pere Adam, dites-nous quelles » furent ſes dernieres paroles, le jour » de ſa mort » ? Tu leur répondras (hélas ! mon cœur ſe déchire), tu leur répondras : « Peu de momens avant ſa » mort il s'appuya ſur moi & s'écria ; » ô mes enfans ! la même malédiction, » cette malédiction terrible qui me » pourſuit, vous pourſuit également ; » c'eſt moi qui l'ai attirée ſur vos têtes. » L'Être tout-puiſſant qui m'avoit » créé immortel, plaça devant moi la » vie & la mort à mon choix ; inſenſé » que j'étois ! je voulus être plus qu'im» mortel, & je choiſis la mort....Mais » quoi ! les montagnes retentiſſent de » hurlemens affreux & de cris lamen» tables ; une triſteſſe muette & pro» fonde habite les vallées ; le pere en-

» ſévelit ſa fille, la mere ſon fils, les » enfans leur mere, la veuve ſon époux, » & la ſœur ſon frere : l'ami couvre » de terre ſon ami, & l'épouſe future » creuſe une tombe à ſon futur époux. » O mes enfans ! ſi mon tombeau ſe » préſente à vos yeux, n'en détournez » point vos regards, ne maudiſſez point » ma cendre & ma mémoire. J'implore » votre pitié....me la refuſeriez-vous, » lorſqu'un Dieu qui ſe fera homme, » un Dieu qui ſera un jour l'eſpérance, la joie & le ſalut du genre hu» main, a eu lui-même pitié de moi » ? Dis-leur, mon fils, que ſans ce Redempteur, j'euſſe été écraſé ſous le poids horrible de ma mort, & anéanti devant Dieu.

(*Il s'aſſied ſur l'autel, auprès de la foſſe.*)

(SETH) Sa tête ſe penche, ſes yeux ſe ferment ; hélas il meurt ! O Adam ! ô mon pere ! vivez-vous encore ?

(AD.) Laiſſe-moi : je goûte je ne ſais quel doux repos au milieu des atteintes de la mort. Voici mon dernier ſommeil.

(Seth) Comme il s'endort tout-d'un-coup ! quel doux ſommeil lui ferme les yeux ! je veux couvrir cette tête ſacrée. O le meilleur des peres ! non, je ne maudirai point vos cendres.... Hélas ! le ſoleil deſcend, il s'eſt déja beaucoup abaiſſé.... Mais qui vois-je de ce côté ? qui vois-je venir de loin ? Notre mere ne vient jamais ſeule ; elle eſt toujours accompagnée de ſes enfans.... C'eſt elle.... c'eſt elle-même... mon cœur ſe briſe de toutes parts. Accablé de triſteſſe & de douleur, je ſentirai bientôt de plus vives atteintes. Je me retire pour ranimer mon courage abattu & pour me préparer à ce dernier & terrible coup.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Eve d'un côté, *Selime* de l'autre.

(Sel.) Voilà ma mere infortunée qui s'approche ; non, mes yeux ne pourroient jamais ſoutenir ſon aſpect.

(Eve) Quelle ſolitude ! quel ſilence ! où eſt Adam ? que fait Seth ? qu'eſt

devenue Selime ? où ſont-ils, que je leur faſſe part de toute ma joie, de tout le bonheur que j'éprouve en ce jour ? O la plus heureuſe de toutes les meres !

SCENE II.

Seth & Eve.

(Seth, *ſans être vu de ſa mere*) O douleur funeſte ! douleur de ſang ! ne te manifeſte point ſur mon viſage. Anges ſaints, donnez-moi la force de ſoutenir ſa vue.

(Eve) Voilà mon fils Seth. O mon fils ! je ſuis la plus fortunée de toutes les meres. Où eſt Adam ?

(Seth) Il repoſe.

(Eve) Où repoſe-t-il, que je l'éveille, que je lui faſſe part de mon bonheur ?

(Seth) A peine a-t-il fermé les yeux. Ma mere, je vous en conjure, accordez-lui encore un moment de repos.

(Eve) Je cours à lui, il faut que je l'éveille.... O bonheur !... Ah Seth ! ah mon fils ! j'ai retrouvé le plus jeune de tes freres, j'ai retrouvé Sunime. Il

s'étoit égaré dans un déſert.... un miracle lui a conſervé la vie, un miracle l'a ſauvé !... Mais je veux qu'il raconte lui-même ſon aventure à ſon pere. O Sunime, comme ton cœur doit palpiter dans ton ſein, dans l'impatience où tu es de voir & d'embraſſer ton pere ! C'eſt moi qui l'ai retenu : il vient avec les trois meres qui conduiſent trois petits enfans, tendres fleurs qui font notre eſpérance. A tant de plaiſirs j'ajouterai celui de conduire Selime à la cabane nuptiale. O mes enfans ! nul de vous ne penſoit que Sunime dût porter devant vous la torche nuptiale.

(Seth) O la plus tendre & la plus aimée de toutes les meres !

(Eve) D'où vient cet air triſte & ſombre ? Pourquoi ne mêles-tu pas ta joie à la mienne ? ... Mais j'apperçois les meres qui s'approchent, il faut que je réveille Adam.

(Seth *à part*) O mere malheureuſe ! (*A Eve*) Adam n'eſt pas où vous le cherchez.

(Eve) Où eſt-il donc ?

(Seth) Près de l'autel !

(Eve) Il repoſe près de l'autel ?

(Seth) Il s'eſt préparé là un lieu

de repos ; il veut que ce ſoit-là déſormais le lieu de ſon ſommeil.

SCENE III.

Eve, Adam, Seth.

(Eve) Cet autel nourrit la douleur profonde qu'il reſſent de la mort d'Abel.... D'où vient, mon fils, qu'il s'eſt couvert le viſage ? Pourquoi avez-vous creuſé la terre en cet endroit ? Adam a cherché les triſtes reſtes de ſon fils ! Hélas ! ce ſpectacle affreux lui donnera la mort. Mais ô Seth, ô mon fils, tu ne réponds rien !

(Seth) Ma mere, ce que vous regardez.... eſt un tombeau.

(Eve) Couvre ces oſſemens, ne me montre point les oſſemens de mon fils, mon cœur ſe briſeroit en les voyant.

(Seth) Ils ne ſont point ici.

(Eve) Hélas ! ils ſont donc réduits en poudre ? Seth, mon fils, ton pere dort d'un ſommeil pénible, il ſouffre.... O Dieu ! ſes mains ſont teintes d'une couleur livide.

(Seth *à part, en regardant le ſoleil*) Déja ſi près de la forêt des Ce-

dres !... (*à Eve*) O ma mere ! ô mere ſi chere à mon cœur ! non, je ne peus plus me taire. [*Il ſe couvre le viſage.*] Voilà la tombe d'Adam, voilà la tombe de mon pere ! Il mourra avant que le ſoleil ait parcouru la forêt des Cedres. L'Ange de la mort lui a apparu, il lui a parlé, je l'ai entendu moi-même ; il reviendra, il reviendra dans peu. Alors le rocher voiſin de notre cabane s'ébranlera, alors...

Eve tombe évanouie.

(AD. *en s'éveillant & ſe découvrant*) Mon ſommeil a été bien douloureux ! O ſommeil ! tu ſeras plus doux, lorſque je fermerai pour jamais les yeux dans cet aſyle. Mon fils, tu as conduit ici ma fille Selime : Conſole-toi, Selime, ta mere vit encore....

(EVE) C'eſt moi....Ah ! ſi ma voix éteinte & tremblante t'eſt connue encore, ô Adam ! je ne ſuis point Selime, comme tu le crois.

(AD.) O mort, mort terrible dont je dois être frappé, je ſens maintenant toutes tes horreurs !

(SETH, *en lui embraſſant les genoux*) Vous mourrez donc, ô mon pere ?

(AD.) Le rocher a-t-il tremblé ?

(SETH) Pas encore.

(EVE) Mon fils, ſoutiens-moi pour me conduire auprès de lui. Adam, me connois-tu ?

(AD.) Je te reconnois au ſon de ta voix; mais à peine puis-je démêler tes traits.

(EVE) L'Ange de la mort n'a-t-il pas joint mon nom avec le tien ? Je ne mourrois point avec toi ! hélas ! tu le ſais; cette eſpérance fut dans mes jours de triſteſſe, ma plus douce conſolation. Eh quoi ! n'ai - je pas été créée avec Adam ? Se pourroit-il que ſeule, abandonnée ?....

(AD.) O la plus aimée de toutes les épouſes ! ô femme plus chere à mon cœur dans ce jour affreux & terrible ! Eve ma bien-aimée, toi qui fus jadis créée avec moi ! mes yeux n'ont plus la force de te voir ; mais hélas ! ils s'ouvrent encore pour verſer des larmes. Laiſſe-moi ; tes regrets & tes plaintes ſont pour moi plus inſupportables que la mort même.

(SETH *à part*) O ciel ! voici les trois meres qui arrivent.

(AD.) Quel bruit entends-je ? Qui porte ici ſes pas ?

(SETH) Ce ſont les trois meres ; Eman eſt avec elles.

SCENE IV.

Adam, Eve, Seth, les trois meres avec leurs enfans, Sunime d'un côté, Selim & Eman de l'autre.

(AD.) Mon fils, va-t-en au-devant d'elles.

(SETH *aux trois meres*) Ne me regardez point en face ; vous m'ôtez la force de vous parler. Il y a déja longtems que mon cœur reſſent la douleur mortelle que je vous annonce maintenant. Adam meurt en ce jour ; il mourra avant que le ſoleil ſoit deſcendu juſqu'aux cedres. Il a vu l'Ange de la mort; cet Ange retournera une ſeconde fois. Quand le rocher qui touche à la cabane tremblera, Adam mourra : voilà ſa tombe. O meres, détournez les yeux & ne regardez pas ſa tombe.

(AD.) Quelle eſt cette voix que je diſtingue au milieu des gémiſſemens

& des ſanglots ? Elle ne m'eſt pas connue ; ce n'eſt point la voix d'Eman, ni de Selime, ni d'aucune des meres.

(SETH) O mon pere, goûtez encore quelque douceur dans les derniers inſtans de votre vie : c'eſt la voix de Sunime; votre fils Sunime a été retrouvé.

(AD.) Je ſais que mon fils Seth ne m'a jamais trompé durant ma vie, il veut peut-être me tromper à l'heure de ma mort, afin que j'éprouve encore un ſentiment de joie. Apprends, mon fils, qu'il n'y a plus de plaiſir pour moi dans ce monde.

(SETH) Mon pere !...

(AD.) Mais pourquoi Sunime garde-t-il le ſilence ? Qu'il me faſſe entendre ſa voix.

(SETH) L'excès de ſa douleur lui ôte l'uſage de la parole.

(AD.) Qu'il approche, afin que je touche ſon viſage & ſes cheveux.

(SETH) Le voilà.

(AD. *à Sunime qui embraſſe ſes genoux)* Oui, tu es Sunime, tu es mon fils Sunime.

(SUN.) Je ſuis Sunime.

(AD.) O mon fils, approche - toi de ta mere.

(EVE *à Sunime*) Va-t-en auprès de ton frere Seth. Hélas, ô mon cher Sunime, tu n'as plus de mere !

(SETH) O sentence de mort prononcée contre eux !...[*à Sunime*] Laisse-moi, Sunime, je serai bientôt avec toi... O mon pere ! il faut vous l'annoncer, puisqu'il ne nous reste plus d'espoir en ce jour & que notre douleur est à son comble : mon pere, le soleil s'abaisse, les cedres commencent à le dérober à nos yeux ; mon pere, bénissez-nous.

(AD.) Déja le soleil est si bas ! viens donc, ô mort, approche, je t'attends ! O mes enfans ! comment vous bénirois-je, moi par qui la malédiction est descendue sur la terre ! Que votre Créateur vous bénisse.

(Tous ensemble) Nous vous en conjurons, bénissez-nous.

(AD.) La bénédiction est loin de moi ; je ne puis vous la donner. J'éprouve encore je ne sais quelle tristesse; elle s'accroît par mille pensées affligeantes ; le souvenir de mes premiers jours se réveille dans mon esprit, il m'offre un contraste désespérant. Oui, c'est le sentiment de ma premiere immortalité qui s'éleve dans mon sein &

qui me fait frémir. Où me sens-je entraîné ! les ténebres tombent de mes yeux ; hélas ! elles ne se dissipent que pour me découvrir de vastes champs couverts de cadavres....Objets terribles, détournez-vous de moi. O sang d'un homme livide & massacré, j'entends tes cris ! Sang horrible, sang épouvantable, change ton cours & fuis loin de moi ; que les montagnes renversées te couvrent de leurs vastes débris.... Quelle est cette mere qui frappe son sein & qui jette des cris perçans vers le ciel ? Quel est ce tendre enfant ? La mort habite sur ses levres....Hélas ! c'étoit son fils, c'étoit son fils unique..... Des membres déchirés, une tête sanglante !...Objets terribles, fuyez loin d'ici....Mes enfans, ayez pitié de moi, emportez-moi loin de ces champs malheureux.

(SETH) O ciel ! si ces mains que j'éleve vers toi, si ce cœur qui se déchire avec celui de mon pere...

(AD.) Mon fils Seth est si près de moi. J'ai entendu ta voix, ô mon fils !.. quel calme ! quelle douceur !...

(SETH) Eternelles Puissances ! il sourit ; venez tous auprès de lui. Venez,

Eve, Eman, Selime, Sunime, venez tous ; & vous, ô meres, approchez pour contempler son dernier sourire. Mon pere, nous sommes tous autour de vous, donnez-nous votre bénédiction.

(AD.) Je vous bénis, mes enfans, & je bénis avec vous les enfans de vos enfans & toute la race des hommes. Que le Dieu de votre pere, qui forma l'homme de terre & qui souffla dans cette argille une ame immortelle, que ce Dieu qui m'apparut plusieurs fois, qui me bénit & me jugea, que ce Dieu souverain, tout-puissant, éternel, adorable tempere par mille douceurs l'amertume de votre vie ; qu'il ne vous rappelle le souvenir de votre mort, que pour retracer à votre esprit votre future immortalité...Aimez-vous, mes enfans, car vous êtes freres ; & lorsque le Dieu de votre pere & le vôtre enverra parmi vous ce Redempteur qui doit ouvrir la route qui conduira de la terre au ciel....levez vos têtes, adorez & rendez graces à Dieu d'avoir été créés....Cependant vous n'êtes que poudre & vous retournerez en poudre.

[*On entend un bruit sourd.*]

(SETH, *en se levant tout effrayé*) Entendez-vous le rocher qui s'ébranle ?

(Eve) O Adam !

(SETH) Les secousses sont plus rapides, le rocher va se briser.

(AD.) Grand Dieu, Juge de l'univers, me voici, ô mort ! ô mort ! je te sens....je me meurs.

[*Le rocher se brise.*]

Il n'y a dans ce drame ni reconnoissance, ni péripétie, ni intrigue, ni nœuds, ni dénouement extraordinaire, ni incidens romanesques & merveilleux, ni événemens imprévus, ni catastrophes précipitées, ni échange, ni méprise, ni sentences philosophiques, ni descriptions pompeuses, ni tous ces échaffaudages, sans lesquels il semble qu'on ne sauroit aujourd'hui construire une Tragédie ; & cependant il suffit de la lire, pour éprouver je ne sais quelle force secrete qui s'emparant d'abord de nos sens, ensuite de notre imagination, puis de toute notre ame, en éloigne toute idée de fiction & d'artifice, & réveille dans nos cœurs les mouvemens & les passions qu'y feroient naître la présence & la réalité même

de l'action que le Poëte imite. Le plan de M. Klopſtock paroîtra ſans doute trop uni, trop ſimple, trop nud à la plûpart des Critiques; mais s'il eſt vrai que les drames, dont la fable eſt implexe ou compliquée, méritent la préférence, quand le développement en eſt facile, naturel & vraiſemblable; parce qu'en effet le ſeul paſſage alternatif & rapide de l'infortune ſuffit pour ſurprendre, pour paſſionner, en un mot pour intéreſſer le ſpectateur: quel mérite n'y aura-t-il pas à faire naître, indépendamment de ce puiſſant moyen, le même degré d'attention & d'intérêt?

Jeunes Poëtes, qui oſez vous élever au genre dramatique, par quel aveuglement ne faites-vous ſervir vos talens qu'à forger des labyrinthes où vous vous perdez toujours, qu'à créer des intrigues qui, ſemblables au nœud gordien, vous mettent dans l'impoſſibilité de les dénouer, & vous forcent de recourir à la violence pour les rompre? penſez-vous que pour bien ourdir votre trame, il faille abſolument en brouiller tous les fils?

Rien n'eſt plus aiſé que d'imaginer

des incidens; ce qui eſt difficile, c'eſt de les préſenter conformes au cours ordinaire des choſes, c'eſt d'en aſſigner les raiſons, c'eſt ſur-tout de les faire naître du fonds même du ſujet, ou de les tirer du caractere dominant de la piece; c'eſt en un mot de conſerver, tant dans les ſituations que dans les ſentimens & le langage, la vraiſemblance qui ſeule eſt la vérité poétique. Au lieu de promener votre imagination & de tranſporter la nôtre dans un monde idéal & phantaſtique, regardez la nature, regardez-vous, obſervez les paſſions humaines, examinez-en les cauſes & les reſſorts, pourſuivez-en les développemens; en un mot imitez les Peintres, poſez le modele & travaillez d'après nature.

Tel fut le procédé des Anciens, tel a été celui de M. Klopſtock. Voilà par quels moyens il eſt parvenu à répandre l'intérêt le plus vif ſur l'action la plus ſimple.

Ceux de nos Lecteurs qui ſont familiers avec les chef-d'œuvres de l'antiquité, trouveront beaucoup d'analogie entre cette Tragédie & celle d'Œdipe à Colone. Sans nous attacher

à indiquer les points par leſquels ces deux drames ſe touchent, nous rappellerons ſeulement les beautés qui nous ont le plus frappés dans celui qui vient de faire l'objet de nos réflexions.

Que de graces & de ſimplicité dans la premiere ſcene du premier acte! que de chaleur & de force dans la troiſieme! La fin de la quatrieme eſt terrible; rien n'eſt plus attendriſſant que le monologue de Seth dans la 8e, ni que l'apoſtrophe au jardin d'Eden, dans la premiere du ſecond acte. Dans la onzieme du même acte le portrait de Caïn fait par Selime eſt effrayant. La quatrieme & la cinquieme ſont de la plus grande force; elles excitent les plus grands mouvemens de la terreur & de la pitié; on tremble qu'Adam ne ſoit maſſacré par Caïn, comme le fut Abel. Rien de ſi frappant & de ſi pathétique que le contraſte de la douleur, de la bonté, de la patience d'Adam, & de la fureur, du déſeſpoir, de la vengeance de Caïn; qui ne ſeroit effrayé & attendri, lorſqu'après lui avoir entendu prononcer ces terribles paroles: *Je veux te maudire*? Après

avoir vu un pere ſuppliant conjurer en vain ſon fils de lui épargner ſa malédiction, il entend cette réponſe foudroyante: *Et bien, mon fils, je vais te montrer la place où tu dois me maudire. Vois-tu cette foſſe? C'eſt la tombe de ton pere; c'eſt-là que tu dois me maudire: c'eſt en ce jour que je meurs*, &c.

Il eſt vrai que Caïn déclare trop tôt à ſon pere que ſon deſſein n'eſt pas de le tuer; ſans ces paroles qu'on a cru pouvoir ſupprimer dans la traduction, le ſentiment de terreur toujours croiſſant, fût parvenu à ſon comble lorſque Caïn fait cette apoſtrophe terrible à la vengeance; *O vengeance dont le feu me dévore!...je veux t'aſſouvir, & voici le jour que j'ai choiſi.*

Quel effroi n'excitent pas ces paroles affreuſes: *Je veux te maudire*, & tous les mouvemens de fureur, de déſeſpoir & de terreur, dont Caïn eſt violemment agité! Quelle force, quelle vigueur dans le coloris du Poëte!

La ſeptieme ſcene, où Adam appelle l'ame de ſon fils Abel, cauſe une émotion douce & tranquille; il ſemble

qu'on éprouve le calme d'Adam & qu'on partage ſa ſituation.

Pendant la derniere ſcene du ſecond acte, on ſe ſent touché de compaſſion pour ce pere malheureux; le diſcours qu'il adreſſe à Seth eſt plein de force & d'onction.

Quelle vivacité dans la onzieme ſcene du troiſieme acte! Que la joie & les transports d'Eve contraſtent heureuſement avec la douleur muette de Seth!

Rien de plus théâtral que la troiſieme ſcene où Eve s'approche de l'autel d'Abel, & apperçoit Adam pâle & livide, étendu près de cet autel, & touchant à ſa derniere heure. Combien de mouvemens oppoſés ſe ſuccedent rapidement dans le cœur de cette épouſe infortunée! Toute cette ſcene eſt du plus grand pathétique. Dans la derniere, le retour de Sunime, la préſence de tous les enfans d'Adam, ſon effrayante viſion, les paroles dont il ſe ſert pour bénir ſa famille, *&c.* offrent des beautés de tous les genres.

Le ſenſible Fenelon, après avoir cité ces deux vers de Virgile:

Fortunate ſenex! hìc inter flumina nota
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

s'eſt écrié: *Malheur à quiconque ne ſentira pas le charme de ces vers!* Ah, mille fois plus malheureuſes encore les ames ſtupides ou gâtées par le *bel-eſprit*, qui liront la Tragédie de M. Klopſtock ſans émotion, ſans attendriſſement, ſans verſer des larmes!



ARTICLE II.

ESSAI hiſtorique ſur l'origine & les progrès du Théâtre Anglois.

L'ART dramatique eſt le plus ancien de tous les Arts qui appartiennent à l'eſprit & à l'imagination; ſon origine va ſe perdre dans celle même des ſociétés. Le goût des ſpectacles a été la paſſion de tous les peuples; cet attrait ſi univerſel & ſi puiſſant a ſa ſource dans ce beſoin inquiet qui nous entraîne ſans ceſſe vers tous les objets qui peuvent exercer nos ſens & attacher notre ame, & dans cet inſtinct de ſociabilité qui porte les hommes, quoi qu'on en diſe, à ſe chercher, à ſe rapprocher, à ſe réunir.

Le but des premieres repréſentations dramatiques n'a pu être que l'amuſement. Celui qui s'aviſa d'imiter ſur un théâtre quelque événement tiré de l'hiſtoire ou de la vie commune, ſongea bien moins à inſtruire le peuple qu'à lui plaire, à purger les paſſions qu'à les exciter. Mais quels objets pouvoient attirer des hommes ignorans,

qui avoient plus de ſenſations que d'idées, & dont l'imagination étoit d'autant plus forte, que leur eſprit étoit moins exercé? La Religion ſeule, dont l'intérêt eſt le plus important, le plus univerſel & le plus familier, étoit un reſſort aſſez puiſſant pour agir fortement ſur une multitude ſuperſtitieuſe & groſſiere. Elle fournit les ſujets des premieres pieces qui commencerent à prendre une forme dramatique; ce fut l'enfance de la Tragédie. Mais la Comédie devoit avoir déja pris l'eſſor; ces Hiſtrions, qui couroient de ville en ville en divertiſſant la populace par des chanſons, des pantomimes, des bouffonneries obſcenes, s'aviſerent bientôt de jouer dans leurs farces différens particuliers, ſoit qu'ils fuſſent payés pour le faire, ſoit qu'ils n'euſſent en vue que de flatter la malignité publique. Tels ont été dans tous les pays les procédés de l'Art dramatique. Chez les Anciens, comme chez les Modernes, la Religion a donné naiſſance à la Tragédie, comme la Satyre perſonnelle l'a donnée à la Comédie.

Les premiers drames n'eurent donc

d'autre but que de flatter les paſſions les plus communes du peuple; bientôt l'eſprit de parti leur donna un caractere plus réfléchi, un objet plus important. Les Athéniens déteſtoient la mémoire de Minos, à cauſe du tribut inhumain qu'il leur avoit impoſé, & dont Théſée les avoit affranchis. Les Poëtes, pour flatter la paſſion du peuple, remplirent leurs Tragédies d'invectives contre la royauté. Les Auteurs comiques vendus aux partis différens, expoſerent ſur la ſcene les Philoſophes, les Magiſtrats, les Chefs de la République qu'ils avoient intérêt de rendre odieux; mais le Gouvernement ſentit combien il étoit important de fixer les principes de ces amuſemens qui commençoient, comme l'avoit prédit Solon, à parler plus haut que les loix. Les ſpectacles prirent alors un caractere politique & moral, & ce reſſort étoit d'autant plus puiſſant dans un Etat démocratique, que la ſouveraineté réſidant dans le peuple, les mœurs & les principes du peuple y décident du ſort de la conſtitution. Les Athéniens & les Chinois ſont les ſeuls qui ayent mis en œuvre cet inſtrument

politique. La Tragédie paroît avoir été inſtituée à Athenes pour exciter la haine de la Monarchie, & à Pekin pour en inſpirer l'amour & le reſpect. Les Romains reçurent des Grecs la Tragédie & la Comédie comme des Arts agréables, & ne firent ſervir les ſpectacles qu'à diſtraire le peuple des affaires publiques. Dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, les Peres de l'Egliſe qui voyoient l'empire des ſpectacles ſur le peuple, oppoſerent aux jeux des Payens des pieces de Théâtre dont les ſujets étoient tirés de l'Ecriture-ſainte. A la renaiſſance des ſpectacles, lorſque les novateurs commencerent à répandre leurs doctrines, on ſe ſervit de ce moyen pour accréditer ou pour attaquer les nouvelles opinions; au reſte les Gouvernemens modernes, formés au haſard & ſans principes, plus appliqués à punir les fautes en multipliant les loix, qu'à les prévenir en formant les mœurs, ont été fort indifférens ſur l'utilité qu'on pourroit retirer de l'attrait des ſpectacles, s'ils étoient dirigés; & ils ne ſe ſont attachés qu'à en corriger les abus. Les premiers pas de l'Art dramatique ſe reſſemblent

chez les différentes nations modernes, parce que ces établiſſemens ont eu leurs ſources dans des paſſions & des diſpoſitions communes à tous les peuples. On verra par l'*Eſſai* ſuivant *ſur le Théâtre Anglois*, que l'hiſtoire de ce Théâtre & celle du nôtre eſt à-peu-près la même, & que l'un & l'autre ont éprouvé les mêmes révolutions & ont ſuivi les mêmes procédés. De toutes les parties de l'Hiſtoire littéraire, celle qui concerne la naiſſance & les progrès de l'Art dramatique nous paroît la plus intéreſſante pour les Philoſophes, parce que c'eſt celle qui tient de plus près au caractere & aux mœurs des peuples. Mais écoutons l'Auteur Anglois.

Avant que d'entrer dans mon ſujet, il ne ſera pas hors de propos de faire obſerver la conformité frappante qui ſe trouve dans la naiſſance & les progrès de l'Art dramatique chez les principales nations de l'Europe. Le Théâtre Italien eſt vraiſemblablement le plus ancien de tous; car quelques Auteurs ont prétendu que les repréſentations dramatiques n'avoient jamais abſolument ceſſé depuis les tems de l'Empire Romain. Mais

quoiqu'il pût y avoir d'inſipides bouffonneries exécutées par des vagabonds qui erroient de ville en ville & raſſembloient la multitude dans des places publiques, on peut aſſûrer qu'il n'y a eu ni véritable Poéſie en Italie avant les Provençaux (*a*), ni théâtre avant que ces mêmes Provençaux euſſent imaginé de repréſenter les myſteres de

(*a*) Bouché, dans ſon *Hiſtoire de Provence*, dit que les Poëtes Provençaux commencerent à être eſtimés dans l'Europe au douzieme ſiecle, & qu'ils étoient parvenus au plus haut degré de leur réputation vers le milieu du quatorzieme. Leur Poéſie conſiſtoit en Paſtorales, Chanſons, Sonnets, *Syrventes* & *Tenſons*, c'eſt à-dire Satyres & diſputes d'amour. Dans la liſte de leurs Poëtes on trouve des Souverains même, tels que l'Empereur Frédéric premier & le Roi d'Angleterre Richard *Cœur-de-lion*. La Poéſie provençale reçut un coup mortel par la mort de Jeanne premiere, Reine de Naples & Comteſſe de Provence; car ni Louis premier, ſon fils adoptif, ni Louis II. ſon ſucceſſeur, ne ſongerent à l'encourager. « La fin de cette Poéſie, dit Paſquier, (*Rech. de la Fr.*) fut le » commencement de celle des Italiens. Le » Dante & Pétrarque furent les deux vraies » fontaines de la Poéſie Italienne, mais fontaines qui prirent leurs ſources dans la » Poéſie Provençale. »

la Religion ; & ces représentations, suivant Ottavio Pancirolli, dans son *Tesoro nascosto di Roma*, commencerent avec l'établissement de la confrairie *del Gonfalone* en 1264. Il cite le passage suivant des statuts de cette confrairie : « Le principal objet de notre » fraternité étant de représenter la pas» sion de Jesus-Christ, nous ordon» nons que quand les mysteres de la» dite passion seront exécutés, nos an» ciens réglemens soient toujours ob» servés, *&c.* » Mais Crescembeni, dans son *Histoire de la Poésie*, dit que la premiere piece de ce genre fut écrite par François Beliari, sur l'histoire d'Abraham & d'Isaac, & représentée à Florence en 1449. Il ajoute que vers le même tems l'histoire de la passion du Christ fut exécutée au Collisée à Rome. Je laisse aux Critiques à concilier ces deux autorités contradictoires.

Les Espagnols donnent à leur Théâtre une grande antiquité. Leurs premieres pieces de Théâtre étoient de petites farces en un acte, appellées *Intermedes* ou *Jordanas*, qu'on représentoit dans les places publiques. L'action de la piece rouloit sur quelque sujet

de ridicule ou de bouffonnerie. Cette représentation étant égayée par la satyre & accompagnée de pantomime, formoit une espece de spectacle assez semblable aux *Mimes* Latins. Ces pieces firent place à ce qu'ils appellent Actes sacramentaux, *Autos sacramentales* ; c'étoit aussi des *mysteres*, mais d'une composition plus recherchée que ceux qu'on représentoit dans le reste de l'Europe. Ceux-ci n'étoient que des représentations simples & grossieres ; ceux des Espagnols étoient toujours des compositions allégoriques. Il y a en Espagne un nombre prodigieux de ces pieces ; & celles de Calderon sont les plus estimées.

Les François datent le commencement de leurs représentations dramatiques du treizieme siecle. L'histoire du Théâtre François est trop connue, pour en rappeller ici les diverses époques.

Le Théâtre Hollandois doit sa naissance à des sociétés qu'on appelle dans le pays *Reden Rychkers Kameran*, c'est-à-dire *Compagnies de Rhétoriciens & de Poëtes*, & qui ressembloient assez aux Académies d'Italie. Les membres de ces sociétés étoient les beaux esprits

du lieu. Lorsqu'un homme un peu considérable se marioit, ou mouroit, ou étoit élevé à quelque place, ils étoient chargés de composer des épithalames, des élégies, des panégyriques. Ils composerent aussi des pieces de Théâtre qu'ils exécutoient dans la salle d'assemblée de la société ; c'est pour cela que ces anciennes pieces sont appellées *Comédies de société*, comme celles d'Italie étoient nommées *Comédies d'Académie*. Quelquefois les *Reden Richkers* ou les Poëtes d'un village alloient représenter leurs pieces dans un autre pendant les foires. En certains endroits les Poëtes d'un village disputoient le prix de l'esprit avec les Poëtes d'un autre village, par des pieces de vers *impromptu*. Ces sortes de divertissemens, auxquels on veut bien donner le nom de *dramatiques*, passent pour être aussi anciens que les provinces de Hollande. La piece la plus célebre du Théâtre Hollandois un peu réformé, c'est *le Miroir de l'amour*, composé par Colin van Rissele, & imprimé à Haarlem en 1561. Le Théâtre Hollandois, comme les autres Théâtres dans les tems d'ignorance, étoit alors

plein de merveilleux & d'absurdités. Dans une ancienne Tragédie, une Princesse a devant elle la tête de son amant sur un plat ; elle tient des discours touchans à cette tête qui répond avec la même tendresse & le même sérieux. Ces extravagances ne sont plus représentées en Hollande que dans certaines fêtes publiques, pour l'amusement de la populace.

Les Allemands font remonter la premiere époque de leur Théâtre au tems des anciens Bardes qui chantoient les éloges de leurs héros. Ils font succéder à ces Bardes leurs *Master Sanger* ou Maîtres Chanteurs, qui se formerent en sociétés dans les principales villes de l'Allemagne. Une de ces sociétés subsiste encore aujourd'hui à Strasbourg ; elle est composée de Cordonniers, de Tailleurs, de Tisserands, de Meûniers, *&c.* qui jouissent de certains privileges accordés, selon eux, par Othon le Grand & Maximilien premier. Vers le milieu du seizieme siecle, un Cordonnier de Nuremberg, nommé *Haans-sacks*, composa plusieurs pieces dramatiques, sacrées & profanes ; & ce Cordonnier est aussi célebre

par ses *mysteres* en Poésie, que Jacob Behman, autre Auteur de la même profession, l'est par ses *mysteres* en Théologie. Le Théâtre Allemand n'acquit cependant une certaine perfection qu'après l'année *1626*, lorsqu'une troupe de Comédiens Hollandois vinrent à Hambourg & y représenterent quelques pieces de Théâtre moins ridicules, qui rafinerent un peu le goût, & donnerent l'idée d'un genre plus supportable; mais les progrès de cette nation dans l'Art dramatique ont été fort lents. Il n'y a pas encore quarante ans qu'on a joué le mystere de la Passion à Vienne; c'étoit une piece en cinq actes, où l'on voyoit représentés successivement le Paradis terrestre, la création d'Adam & Eve & leur chûte, la mort d'Abel, Moyse au désert, la fuite en Egypte, *&c.* L'enfant Jesus étoit représenté par un grand garçon; mais pour faire voir que c'étoit un enfant, on lui donnoit de la bouillie sur le théâtre. On voyoit ensuite sa dispute contre les Docteurs dans le temple, sa priere au jardin des Oliviers, sa passion, son crucifiement & son enterrement qui terminoit la piece.

Je vais maintenant suivre avec plus de détail la naissance & les progrès du Théâtre Anglois. On croit assez généralement que l'Angleterre n'a eu de Théâtre qu'après tous ses voisins; ceux qui sont dans cette opinion seront peut-être surpris quand on leur dira que les spectacles dramatiques y sont presqu'aussi anciens que la conquête: rien n'est cependant plus certain, si l'on veut s'en rapporter à un bon Moine, nommé *Guillaume Fitz Stephen*, en latin *Guillelmus Stephanides.* Voici ce qu'il dit dans l'ouvrage intitulé: *Descriptio nobilissimæ civitatis Londoniæ*: « Londres, au lieu de spectacles & de » jeux scéniques, a des jeux plus saints, » des représentations des miracles que » les saints Confesseurs ont opérés, & » des souffrances qui ont fait éclater » la constance des Martyrs ». Cet Auteur étoit un Moine de Cantorbery, qui écrivoit sous le regne de Henri II. & mourut sous celui de Richard premier, en 1191. Il ne cite pas même ces représentations comme des nouveautés pour le peuple, car il décrit tous les divertissemens populaires en usage dans ce tems-là; on ne peut

donc guere placer l'époque des spectacles plus bas que celle de la conquête; & c'est, je crois, la plus ancienne date qu'aucune autre nation puisse assigner à ses représentations théâtrales.

Environ cent quarante ans après, sous le regne d'Edouard III. un acte du Parlement condamna une troupe de vagabonds qui faisoient des mascarades dans les différens quartiers de la cité, à être fouettés hors des portes de Londres, pour avoir représenté des choses scandaleuses dans des maisons de jeu & en d'autres lieux où la populace s'assembloit; mais on ne nous dit pas de quelle nature étoient ces choses scandaleuses. Peu de tems après ce période, les mysteres de la Religion furent joués dans toute l'Europe, & ils étoient représentés d'une maniere si stupide & si indécente, que les histoires du nouveau-Testament en particulier parurent encourager l'impiété & l'irréligion. Probablement les Acteurs dont nous venons de parler, étoient de ceux qu'on appelloit *Mummers* (*a*);

(*a*) Mot qui signifie celui qui se masque & se déguise pour faire le fou sans parler.

ceux-ci couroient les campagnes, habillés d'une maniere extraordinaire, dansant, chantant, jouant des pantomimes. Cette coutume s'est conservée dans quelques endroits de l'Angleterre; mais elle étoit autrefois si générale, qu'elle détournoit le peuple de ses travaux & qu'on la regarda comme très-pernicieuse au bon ordre & à la tranquillité publique. D'ailleurs ces *Mummers* étoient toujours masqués & déguisés, ce qui leur donnoit la dangereuse facilité de commettre beaucoup de violences & d'attentats (*a*) contre les bonnes mœurs; cependant il paroît que ces vagabonds débauchés furent les premiers Comédiens de l'Angleterre; tout leur talent consistoit, comme celui de quelques-uns de leurs suc-

De-là est peut-être venu le mot anglois *mum*, dont on se sert pour recommander le silence, comme nous disons *chut.*

(*a*) Ces desordres se multiplierent au point qu'on publia un acte contre les *Mummers*, dans la troisieme année de Henri VIII. On y défendoit de vendre des masques & d'en garder dans les maisons: & l'amende étoit de vingt chellins pour chaque masque qu'on trouveroit.

cesseurs, en bouffonneries & en grimaces.

Dans un acte du Parlement de la quatrieme année de Henri IV. on parle de certains *Maîtres-rimeurs*, *Menestrels*, & autres vagabonds qui infestoient le pays de Galles. On y déclaroit qu'*aucun* Maître-rimeur, Menestrel *ou autre vagabond ne seroit plus souffert dans le pays de Galles pour y amasser le peuple*. Qu'est-ce que c'étoit que ces *Maîtres-rimeurs* ? C'est ce qu'on ignore ; peut-être étoient-ils les descendans dégénérés des anciens Bardes. Ils élevoient une espece de théâtre en pleine campagne, où ils exécutoient leurs farces ; *le peuple des lieux voisins accouroit pour les voir & les entendre*, dit un Auteur contemporain, *car il y avoit des diables & des devis qui plaisoient aux oreilles aussi-bien qu'aux yeux.*

L'année 1378 est la plus ancienne date que j'ai trouvée, où l'on fasse une mention expresse de la représentation des mysteres en Angleterre. Les Etudians de l'école de S. Paul présenterent dans cette année une requête à Richard II. pour supplier Sa Majesté

de défendre à certaines personnes ignorantes de représenter l'histoire de l'ancien-Testament, au grand préjudice dudit Clergé qui avoit fait de grands frais pour en donner une représentation publique à Noël. Environ douze ans après, c'est-à-dire en 1390, les Clercs de paroisse de Londres jouerent des Intermedes à Skinnerswell ; & en 1409 ils représenterent à Clerkenwell, pendant huit jours successivement, une piece sur la création du monde, à laquelle assista la plus grande partie de la Noblesse & de la Bourgeoisie du Royaume. Ces exemples suffisent pour prouver que nous avons eu des représentations des mysteres de très-bonne heure, quoiqu'un peu plus tard que nos voisins ; mais il est difficile de fixer le tems de la durée de ces spectacles. On peut appeller ce période *le sommeil des Muses*. Elles ne s'éveillerent pas d'abord entierement ; mais dans une sorte de demi-veille du matin, elles produisirent les *moralités* qui succéderent aux *mysteres*. Les idées confuses & bisarres qui composoient ces moralités, avoient cependant quelque objet ; les mysteres n'étoient que des re-

présentations grossieres & sans dessein de quelque histoire miraculeuse de l'ancien ou du nouveau-Testament ; mais les moralités avoient une espece de plan, une fable, une morale ; il y entroit même un peu de poésie, en ce que les vertus, les vices & les autres affections de l'ame étoient personnifiées (a) ; mais très-souvent elles ne rouloient que sur des matieres de Religion qui étoit alors l'intérêt commun de chacun. Si les mêmes spectacles existoient aujourd'hui, il n'est pas douteux que la politique n'en fût l'objet. Ainsi la Comédie intitulée *la nouvelle Mode*, fut certainement composée dans la vue d'encourager la réformation au moment de sa renaissance sous le regne d'Elisabeth ; & dans les premiers tems de la réformation, il étoit si ordinaire aux partisans de l'ancienne Doctrine & peut-être aussi à ceux de la nouvelle

(a) Dans une ancienne *Moralité*, intitulée *Tout pour argent*, les personnages sont : *Théologie*, *Science*, *Art*, *Argent*, *Adulation*, *Admonition divine*, *Péché*, *Prompt au péché*, *Damnation*, *Tout pour argent*, *Science avec argent*, *Argent sans science*, &c.

d'employer cette voie pour soutenir & pour répandre leurs opinions, qu'on publia dans la vingt-quatrieme année du regne de Henri VIII. un acte du Parlement pour le soutien de la véritable Religion, par lequel il étoit défendu à tout Rimeur ou Comédien de chanter dans les chansons, ou de jouer dans les intermedes rien de contraire à la Doctrine établie.

Il étoit d'usage alors d'exécuter ces drames moraux ou religieux dans les maisons particulieres, pour l'édification & l'instruction, aussi-bien que pour le divertissement des familles bien intentionnées ; & pour cela les entrées des personnages différens des drames étoient disposées de maniere que cinq ou six Acteurs pussent jouer vingt rôles.

Ce que nous avons dit suffit pour faire connoître la nature & le caractere des mysteres & des moralités. Le défaut de monumens ne nous permet pas d'entrer dans de plus grands détails ; & pour dire la vérité, un examen plus particulier de ces premiers essais de l'Art ne peut être utile qu'autant qu'il nous fait connoître le tour d'esprit de nos ancêtres & les progrès

du goût & du langage : à cela près, la perte de tous ces monumens de barbarie ne mérite pas d'être regrettée.

La naissance des pieces qu'on nomma *Interludes*, peut être regardée comme le réveil des Muses; on vit briller dans ces compositions encore informes, quelques traits d'esprit & de plaisanterie. Celles de Jean Heywood l'Epigrammatiste, sont les premieres, sinon les meilleures, qui nous soient restées. Il étoit bouffon de Henri VIII. & il vécut jusqu'au regne d'Elisabeth. *L'Eguille de Dame Gurton*, qui est regardée comme la premiere Comédie Angloise, parut peu de tems après les Interludes; cette piece est en effet d'un caractere assez comique, quoique bas & indécent. C'est alors que les Ecrivains commencerent à travailler pour le Théâtre. Henri Parker avoit, dit-on, composé plusieurs Tragédies & Comédies sous le regne de Henri VIII. & un Jean Hoker écrivit en 1535 une Comédie intitulée *Piscator* ou *le Pêcheur attrapé*. Richard Edwards, né en 1523, bon Poëte & excellent Musicien, fit deux Comédies : l'une intitulée *Palæmon & Arcite*, dans laquelle,

entre autres choses, les cris d'une meute de chiens en chasse étoient si bien imités, que *la Reine & toute sa Cour en furent entierement satisfaites*; l'autre étoit intitulée : *Damon & Pithias, les deux plus fideles amis qu'il y ait dans le monde*. Après cet Ecrivain parurent Thomas Sackville, Lord Buckhurst & Thomas Norton, les auteurs de *Gorboduc*, la premiere piece du Théâtre Anglois qui mérite quelque considération. Ecoutons le jugement qu'a porté de ces Poëtes & de quelques autres Puttenham qui a écrit un Livre intitulé *l'Art de la Poësie*, sous le regne d'Elisabeth. « Je crois, dit-il, que » dans la Tragédie le Lord Buckhurst » & Edouard Ferrys méritent le premier rang, & que le Comte d'Oxford & Maître Edwards sont supérieurs pour la Comédie & les Interludes ». Et ailleurs il dit : « Le Poëte » le plus considérable de ce tems (sous » Edouard VI.) étoit Maître Edouard » Ferrys; il n'avoit pas moins de gaieté » & de plaisanterie que Jean Heywood, mais il mettoit plus d'art & » de magnificence dans le métre : aussi » s'attacha-t-il particulierement à la

» Tragédie; il fit cependant quelques » Comédies & Interludes qui plurent » tant au Roi, qu'il en reçut de bonnes récompenses ». Je n'ai pu retrouver aucun ouvrage de cet Edouard Ferrys, si célebre dans son tems, pas même le titre d'une seule de ses pieces.

A ces Ecrivains succéda Jean Lillie, bel-esprit fameux dans son siecle, & qui eut la réputation d'avoir perfectionné considérablement la Langue Angloise par une Romance intitulée : *Euphues & son Angleterre*, ou *l'Anatomie de l'esprit*. Voici ce qu'écrit un Editeur de ses Comédies en 1632 : « Notre nation lui est redevable d'un » nouvel Anglois qu'il enseigna, & » dont son *Euphues* fut le premier modele. Toutes nos Dames devinrent » ses écolieres; & une beauté de Cour » qui n'auroit pas parlé *Euphuisme*, » auroit eû aussi mauvaise grace qu'auroit celle qui ne sauroit pas aujourd'hui parler François. J'ai voulu » voir cette Romance si extraordinaire, » si renommée par l'esprit qui y brille, » si fort à la mode à la Cour d'Elisabeth, & qui avoit, dit-on, introduit une révolution dans le langage;

» je l'ai lue & je n'y ai trouvé qu'un » jargon affecté & hors de la nature (a), » un style enflé & tendu, & un emploi

(a) Quelques traits des ouvrages de cet Auteur donneront une idée de sa maniere d'écrire : « Il doit y avoir, dit-il, trois » lignes dans chaque triangle; la premiere » commence la figure, la seconde l'augmente, la troisieme la termine. Ainsi il y » a trois vertus dans l'amour : l'affection qui » attire le cœur, la discrétion qui augmente » l'espérance, & la constance qui termine » l'ouvrage. Sans une de ces lignes il n'y a » point de triangle; sans une de ces vertus, » point d'amour ».

Dans un autre endroit il dit, en faisant l'éloge d'une jolie femme : « Le feu » ne peut être caché dans l'étoupe sans » fumée, ni le musc dans le sein sans odeur, » ni l'amour dans le cœur, sans soupçon ». Encore un autre passage : « Elle » est la fleur de la courtoisie, la peinture de » la beauté. Elle fait honte à Venus, parce » qu'elle est un peu plus belle & beaucoup » plus vertueuse; elle efface Diane, parce » qu'elle est aussi chaste & beaucoup plus aimable; mais plus elle a de beauté, plus » elle a d'orgueil; plus elle a de vertu, plus » elle a de sévérité. Le paon est un oiseau » qui ne convient qu'à Junon; la colombe » ne convient qu'à Vesta. Car comme il n'y a » qu'un phœnix dans le monde, ainsi il n'y » a qu'un arbre en Arabie où il bâtisse son

continuel de métaphores, d'allusions & d'allégories, qu'on prenoit pour du bel esprit. Cet absurde jargon se répandit à la Cour d'Elisabeth, quoiqu'il y eût déja alors de bien meilleurs modeles pour le style & pour la composition, & ne contribua pas peu à introduire le grossier pédantisme qui infecta le langage dans le regne suivant; tant il peut résulter de mal de la cause la plus ridicule, lorsqu'elle tend à raffiner sur la simplicité de la nature.

La Tragédie & la Comédie commencerent alors à prendre l'essor; mais l'Art étoit dans son enfance: les Auteurs ne faisoient que bégayer, ils mettoient l'en-

» nid; & comme il n'y a qu'une Camille » dont on puisse entendre parler, il n'y a » qu'un César dont elle puisse se soucier ».

Les Comédies de Jean Lillie sont toutes écrites dans le même goût; & cette affectation puérile & fatigante a été le partage des meilleurs Ecrivains, dans l'enfance de la Littérature. En sortant des ténebres de l'ignorance, on s'est jetté dans le faux bel-esprit, & l'on n'est arrivé que lentement à un goût plus sage & plus voisin de la nature & de la raison. L'esprit humain a parcouru les deux extrêmes du vice, avant que d'atteindre au juste milieu de la nature & de la raison.

flure à la place de la noblesse, les pointes & les jeux de mots à la place de la plaisanterie. On peut juger de l'état d'imperfection où se trouvoit encore le Théâtre, par la critique qu'en fait le Chevalier Sidney, dans sa *Défense de la Poésie*. « Nos Tragédies & nos Comédies, dit cet Ecrivain, violent » également les regles de l'honnêteté » & celles de l'Art. Tantôt vous voyez » l'Asie d'un côté & l'Afrique de l'autre, avec une foule de royaumes divers; de sorte que l'Acteur en entrant, » est obligé de dire dans quel pays il est, » pour qu'on entende le sujet. Tantôt » vous voyez trois Dames qui viennent » cueillir des fleurs, & vous êtes » obligé de prendre le théâtre pour un » jardin. Vous entendez parler d'un » naufrage fait dans ce même lieu, » vous ne pouvez vous dispenser de » le prendre pour un rocher. Vous » voyez paroître tout-à-coup un monstre hideux, vomissant du feu & de » la fumée; la scene se change donc » en une caverne, jusqu'à ce que deux » armées, représentées par quatre épées » & quatre boucliers en viennent aux » mains sur le théâtre qui devient alors

» un champ de bataille. Dans la plûpart des pieces on voit toujours un » jeune Prince & une jeune Princesse » amoureux l'un de l'autre; la Princesse devient grosse, elle accouche » d'un beau garçon qui se perd, qui » grandit & devient amoureux aussi: » & tout cela dans l'espace de deux » heures, *&c.* » Ces premiers Ecrivains dramatiques paroissent cependant avoir eu des dispositions pour faire mieux, s'ils en avoient connu les moyens; on le conjecture par les efforts qu'ils faisoient pour donner une forme à ce genre de composition. Quelques-uns ornerent leurs pieces de spectacles; d'autres tenterent d'y introduire des chœurs. Enfin tout imparfait que fût encore notre Théâtre, il avoit fait plus de progrès que celui de nos voisins les François. Il est vrai que les Italiens, qui ont devancé dans tous les Arts tous les Modernes, étoient parvenus, par la traduction des drames antiques, à donner à leur Théâtre un peu plus de perfection; mais nous étions pour le moins égaux aux autres peuples de l'Europe.

Il arriva enfin en Angleterre ce qui

est arrivé un peu plus tard en France. Le véritable Art dramatique reçut, pour ainsi dire, tout d'un coup l'existence & la perfection du génie créateur de Shakespear, de Fletcher & de Johnson, dont le mérite & les ouvrages sont trop connus, pour avoir besoin qu'on s'y arrête.

Après avoir suivi l'Art dramatique dans tous ses procédés & dans ses transformations diverses, jusqu'au moment où il prit une forme raisonnable, nous allons revenir sur nos pas & jetter un coup-d'œil plus détaillé sur le Théâtre & les Acteurs. La premiere troupe de Comédiens dont il soit fait mention dans l'histoire, est celle des Etudians de l'école de S. Paul, en 1578. Environ douze ans après, les Clercs de paroisse de Londres représenterent, comme nous avons déja dit, les mysteres à Skinnerswell. Il est certain que les mysteres & les moralités furent représentés par ces deux sociétés avant qu'aucune autre troupe réguliere se présentât; les Ecoliers de S. Paul jouerent même jusqu'en 1618, long-tems après que les Tragédies & les Comédies furent à la mode. Je crois que la pre-

D

miere ſociété réguliere qui s'etablit enſuite, fut celle des enfans de la Chapelle Royale, au commencement du regne d'Eliſabeth. Quelques années après, comme les ſujets des pieces devenoient plus gais & plus bouffons, il ſe forma une autre troupe, ſous le nom des *Enfans de la Joie* (a); les Enfans *de la Chapelle* & ceux *de la Joie* devinrent très-célebres & repréſenterent pluſieurs des pieces de Shakeſpear, de Johnſon & d'autres. Leur réputation s'accrut même à tel point, que les Comédiens ordinaires en devinrent jaloux, comme on peut le voir par une ſcene d'*Hamlet*.

C'eſt une choſe extraordinaire, que la quantité de ſpectacles qui étoient alors entretenus à Londres. Depuis 1570 juſqu'en 1629, on conſtruiſit dix-ſept ſalles de ſpectacles; & le nombre des troupes de Comédiens étoit proportionné ſans doute au nombre des théâtres. Outre les *Enfans de la Joie* & ceux *de la Chapelle*, on dit que la Reine Eliſabeth, à la ſollicitation du Chevalier Walſingham, tint à ſes

(a) *The Children of the Revels.*

gages douze des principaux Comédiens du tems, leſquels prirent le nom de *Comédiens & Serviteurs de Sa Majeſté*. Pluſieurs grands Seigneurs avoient en même tems à leur ſervice des troupes de Comédiens qui repréſentoient non-ſeulement en particulier dans les maiſons de ces Nobles, mais encore en public, ſous la protection de ces mêmes Seigneurs.

Nous rapporterons un paſſage aſſez curieux, tiré de la *Deſcription de Londres* de Stow. « Les Comédiens, dit-il, étoient autrefois au ſervice des Nobles, & il n'y avoit que ceux-là qui euſſent le privilege de repréſenter des pieces.....Ce qui n'étoit d'abord qu'un amuſement, devint par l'abus une occupation & un métier. Dans ces premiers tems, des gens d'eſprit, commerçans ou domeſtiques de Seigneurs, s'aſſembloient & compoſoient des intermedes pour fronder le vice & rappeller les grandes actions de nos ancêtres. Ces pieces étoient jouées dans des maiſons particulieres pour un mariage ou pour quelque autre fête; mais dans la ſuite ces divertiſſemens devin-

rent plus fréquens & plus réguliers; comme ils étoient exécutés (a) les dimanches & les fêtes, bientôt les égliſes furent abandonnées pour les ſalles de ſpectacles. Ces ſalles étoient de grands cabarets où les jeunes gens des deux ſexes venoient contracter des engagemens illicites & dangereux, où l'on tenoit publiquement des diſcours indécens & ſéditieux, où l'on donnoit une libre carriere au libertinage & à la licence. Ces abus occaſionnerent un acte du Conſeil commun, qui infligeoit des peines ſéveres contre ceux qui ſeroient convaincus de quelques actions ou de quelques diſcours contraires à l'honnêteté ou au bon ordre public, & qui défendoit de jouer aucune piece qui n'eût été lue & approuvée par le Lord Maire & la Cour des Echevins. Cependant il fut ſpécifié que cet acte ne s'étendroit pas aux pieces jouées dans les maiſons par-

(a) L'uſage de jouer la Comédie le dimanche prit vraiſemblablement naiſſance de la repréſentation des myſteres, qui étoit regardée comme un acte de Religion.

ticulieres pour la célébration d'un mariage ou de quelque fête, & où l'on ne recevoit point d'argent des ſpectateurs. Mais ces ordres ne furent pas rigoureuſement obſervés : les pieces n'en devinrent pas moins licentieuſes, & l'on ſupprima pendant quelque tems tous ces ſpectacles, comme pernicieux à la Religion, à l'Etat, aux bonnes mœurs & même à la ſalubrité dans les tems d'épidémie; mais la Reine & le Conſeil les rétablirent avec les reſtrictions ſuivantes : qu'aucune piece ne ſeroit jouée un jour de dimanche ou de fête qu'après la priere du ſoir; que toutes les repréſentations finiroient aſſez tôt pour que chacun des auditeurs pût s'en retourner chez lui avant le ſoleil couché ou du moins avant la nuit; que les Comédiens de la Reine ſeroient ſeuls tolérés, que leurs noms ſeroient exactement notifiés au Grand-Tréſorier, & qu'ils ne ſe partageroient point en différentes troupes. Mais ces précautions ne furent pas ſuffiſantes pour contenir les Comédiens dans de juſtes bornes; ils continuerent d'inſulter

» dans leurs pieces l'honnèteté ou les » particuliers, & leurs excès engagerent le Gouvernement à les supprimer tout-à-fait ».

Cette longue citation sert à faire connoître quel étoit alors l'état du Théâtre, & combien il étoit corrompu dès sa naissance. Même long-tems avant le tems dont parle Stow, la satyre personnelle avoit été mise sur le théâtre. J'ai vu une Lettre de Sir Jean Hallies au célebre Chancelier d'Elisabeth, Lord Burleigh, dans laquelle le Chevalier accuse celui-ci d'avoir tenu des propos injurieux de lui & de sa famille, & d'avoir dit entr'autres choses, que son grand-pere, qui étoit mort il y avoit soixante-dix ans, étoit d'une avarice si extraordinaire, que les Comédiens de la Reine l'avoient joué devant la Cour avec les plus grands applaudissemens.

Ainsi nous voyons que la licence est aussi ancienne sur le théâtre que l'institution même des théâtres; & que les premiers essais de l'esprit y furent souillés par la satyre & l'obscénité. Ces abus ne pouvoient manquer d'exciter beaucoup de troubles; le zele de la

Chaire & la gravité de la Magistrature se réunirent pour les réprimer. On écrivit plusieurs ouvrages pour & contre.

Etienne Gosson publia en 1579 un Livre dédié au Chevalier Philippe Sidney, & intitulé : *l'Ecole de la Satyre, ou invective plaisante contre les Poëtes, Musiciens, Comédiens, Bouffons & autres vermines de la République.* Le même Auteur soutint dans un autre ouvrage, que les spectacles ne devoient point être soufferts dans aucun Etat Chrétien. Les partisans du Théâtre répondirent par des Comédies où ils jouoient leurs adversaires.

Le Théâtre reprit bientôt après tout son crédit, & acquit même plus de considération qu'il n'en avoit encore eu. En 1603, la premiere année du regne de Jacques I. Shakespear, Fletcher & d'autres obtinrent un privilege sous sceau privé, qui les autorisoit à représenter des Comédies, non-seulement dans leur salle ordinaire, mais encore dans quelque partie du Royaume que ce fût. Le Théâtre alors fournit un grand nombre d'excellens Acteurs & de bons Ecrivains. Il paroissoit

soit chaque année plusieurs pieces nouvelles. La passion des spectacles étoit alors au plus haut degré; les Nobles & les gens riches célébroient ordinairement leurs mariages, les jours de naissance, *&c.* par des fêtes & des spectacles exécutés à grands frais. Le célebre Architecte Inigo John employa souvent ses talens à imaginer des décorations pour ces fêtes. Le Roi & ses Seigneurs, la Reine & ses Dames jouoient euxmêmes dans les pieces; enfin aucun divertissement public n'étoit regardé comme complet s'il y manquoit la Comédie.

Le goût pour les spectacles dramatiques dura pendant tout le regne de Jacques I. & une grande partie de celui de Charles I. jusqu'à ce qu'enfin le Puritanisme devenu puissant, les attaqua ouvertement comme infâmes & diaboliques. Si l'on peut en juger par le célebre ouvrage, intitulé *Histrio-Mastix*, le zele des Puritains étoit aussi furieux qu'absurde. Cette satyre grossiere & atroce, qui tomboit sur les Comédies, les Comédiens & tous ceux qui les favorisoient, fut publié en 1633 par Guillaume Prynne, Avo-

cat de Lincoln's-Inn. Le meilleur moyen que les parties intéressées imaginerent pour répondre à cet Ouvrage, fut de faire imprimer les meilleures pieces de Théâtre que l'on pût trouver; de sorte que plusieurs pieces qui n'avoient jamais vu le jour furent publiées alors; j'en ai recueilli moi-même plus de cinquante, imprimées dans cette même année. Enfin les partisans du Théâtre triompherent pendant quelque tems; le Livre de Prynne fut regardé comme un libelle infâme contre l'Eglise & contre l'Etat, contre les Pairs, les Prélats & les Magistrats, & particulierement contre le Roi & la Reine, parce qu'il dit que *la coutume des Princes de danser en personne est la cause de leur fin prématurée; que nos Ladys Angloises, devenues des* Madames *frisées & bouclées, avoient perdu leur modestie; que les spectacles étoient le principal amusement du Démon, & que tous ceux qui les fréquentoient étoient damnés.* Comme le Roi & la Reine les fréquentoient on regarda cet anathême comme un outrage fait à Leurs Majestés. Guillaume Prynne avoit aussi une antipa-

thie invincible pour toute espece de musique, mais plus particulierement pour la musique d'Eglise, qu'il appelle *un bêlement de bêtes brutes.* Il dit que *les Chantres beuglent la tenore comme des bœufs, aboyent le contrepoint comme une meute de chiens, mugissent le dessus comme des taureaux, & grognent la basse comme des pourceaux.*

On traita sérieusement ces platitudes grossieres; le Livre fut condamné à être brûlé par la main du Bourreau, & l'Auteur, qui méritoit seulement qu'on se moquât de lui, fut jugé avec une sévérité sans exemple. Il fut rayé du Barreau, exclu de la Société de Lincoln's-Inn, dégradé par l'Université d'Oxford, condamné à être mis au pilori à Westminster & à Cheapside, & à perdre une oreille à chacun de ces deux endroits; on lui attacha sur la tête un écriteau qui le déclaroit coupable d'avoir publié un libelle infâme contre Leurs Majestés & contre le Gouvernement, enfin il fut obligé de payer encore une amende de cinq mille livres sterlings, & fut jetté dans une prison pour le reste de sa vie. Cette Sentence fut exécutée dans toute

sa rigueur. Mais le Puritanisme reprenant chaque jour de nouvelles forces, bouleversa bientôt la constitution, & parmi les changemens qui se firent dans les mœurs & dans le gouvernement, la proscription absolue de tous les spectacles ne fut pas un des moins considérables. Les Théâtres resterent fermés pendant la tyrannie de Cromwel & du Puritanisme; ils se r'ouvrirent à la Restauration: mais je m'arrêterai à cette époque, parce que l'histoire du Théâtre Anglois depuis sa renaissance est connue de tout le monde.

Le morceau que nous venons de traduire sert d'introduction à une collection d'anciennes pieces de Théâtre, recueillies par M. Dodsley, célebre Libraire de Londres, imprimée en 1744, en douze vol. *in*-8°. & nouvellement réimprimée. En voici le titre : *A select Collection of old Plays.*



ARTICLE III.

DE utriusque analyseos usu in re physica, volumina duo. Parmæ. Hæredes Monti, 1760, *in*-4°. *Volumen primum, pag.* 336.

« DE l'usage des deux analyses dans la » Physique, en 2 vol. Chez les Libr. » *Monti*, à Parme, 1760. *Vol. I.* »

CET ouvrage est du P. Belgrade, de la Compagnie de Jesus, membre de l'Institut de Bologne, Confesseur de S. A. R. l'Infant Dom Philippe, Duc de Parme, &c. L'Auteur est déja connu par des Dissertations ingénieuses & profondes, & par d'autres ouvrages. On avoit écrit jusqu'à présent sur l'application de l'analyse à la Géométrie; mais personne n'avoit enseigné la méthode d'appliquer l'analyse à la Physique. Le P. Belgrade, Mathématicien de la Cour de Parme, a cru devoir remplir cet espace vuide dans les sciences, & rendre utile, agréable même à la jeunesse, une méthode qu'on abandonnoit ou qu'on rejettoit comme stérile & pleine de ronces.

L'Auteur démontre par la Théorie, & confirme par une infinité d'exemples que l'analyse est non-seulement nécessaire au Géometre qui mesure, calcule & réduit, & au Philosophe qui contemple & suppute les opérations & les combinaisons de la nature; mais encore d'un grand secours à l'Architecte qui trace & exécute; à l'Ingénieur qui construit des vaisseaux, comme au Pilote qui les conduit; enfin à tous les ouvrages de Mécanique où préside la Géométrie. Ainsi, non contente de mesurer les cieux, de décomposer la lumiere, de peser les forces, & de calculer le mouvement; l'analyse doit se prêter aux besoins de la vie civile, aux Arts usuels de la société, féconder les sciences en les rendant pratiques, & faciliter l'étude des Mathématiques dont l'intelligence devient aujourd'hui presque nécessaire à tout le monde. Tel est du moins le but de l'Auteur dans le livre que nous annonçons.

Les Géometres reconnoissent deux sortes d'analyse; l'une embrasse les quantités finies, on l'appelle l'analyse vulgaire ou de Descartes; l'autre s'é-

tend aux infinis, & jusqu'aux infiniment petits. Le P. Belgrade voyant que l'une & l'autre est également applicable à une infinité de questions Physiques, a divisé son ouvrage en deux volumes, afin de suivre les deux analyses dans le champ assez vaste qu'il vient de leur découvrir. Chaque volume contient la Théorie & la pratique de chaque analyse appliquée à la Physique. Une Dissertation sçavante, raisonnée & très-bien écrite, contient la Théorie de sa Doctrine. La pratique en est démontrée par des Problêmes, au nombre de cent seize, soit d'Optique, d'Hydraulique, d'Astronomie, d'Architecture & de Mécanique; soit de cette partie de la Physique qui se refuse le moins à l'analyse.

Dans le choix & l'explication de ces Problêmes, on voit un Mathématicien qui tend à son objet, avec l'ordre, la justesse & l'économie de son art. Entrons dans quelque détail.

On démontre dans la Dissertation que, si l'analyse est applicable à la Géométrie, elle ne l'est pas moins à cette partie de la Physique, qui s'approche le plus près de la Géométrie. On

prouve que ces deux sciences se tiennent par une infinité de relations.
» Tous les corps sont circonscrits de » lignes & de figures Géométriques; » tout ce qui tombe sous les sens, est » sujet aux loix Mathématiques que » l'Auteur de la nature a prescrites à son » ouvrage. La Géométrie, comme la » mesure de la forme du monde, est » une idée de l'esprit humain abstraite » de la matiere; mais cette forme n'en » est pas moins adhérente aux corps » qui ne peuvent exister sans forme. » Le tems est composé d'élémens, com» me la ligne de points. La vélocité » qui naît de la continuité d'action ou » d'application des forces, a quelque » espece d'analogie avec la ligne, & les » Mathématiciens l'expriment ou la » mesurent par un rectangle. Les Géo» metres décrivent & tracent des cour» bes sur des plans, comme la nature » sur les corps. La composition & la » réduction des forces s'expriment sou» vent par une suite de rectangles, qui » d'un côté n'offrent qu'une figure de » Géométrie, & de l'autre présentent » l'application, la valeur & la direc» tion des forces. La direction, la ré-

» flexion, & la réfraction de la lumie» re, parcourent les mêmes sentiers » que la Géométrie, & les lignes de » celle-ci sont analogues aux rayons » de l'optique. En un mot, la Géomé» trie n'est qu'une Physique abstraite, » & la Physique n'est que la Géométrie » appliquée à la matiere.

L'Auteur en conclud que ces deux sciences sont également soumises à l'analyse; non pas cependant que celle-ci convienne à toutes les parties de la Physique, puisqu'il y a même, ajoute-t'il, des problêmes de Géométrie qui ne sont pas susceptibles d'analyse; mais on peut l'appliquer seulement à cette partie de la Physique, qui a le plus de rapport avec la Géométrie. Il faut donc déterminer les limites de l'analyse, & c'est ce que l'Auteur prend soin de régler avant d'introduire son lecteur ou son éleve dans sa nouvelle Méthode. Ensuite il montre les avantages qu'en peut retirer la Physique. Quoique le Philosophe soit dirigé par les expériences, les observations & les phénomenes dans l'étude de la Physique, & que ce soient ses guides les plus sûrs pour découvrir la vérité; il

faut encore que l'analyse l'accompagne dans les sentiers les plus cachés de la nature; qu'elle en parcoure, pour ainsi dire, les moindres fibres, qu'elle mesure les monumens, recherche les loix, pese les forces, trouve les directions; l'analyse enfin donne à la Physique le caractere, l'esprit, le nom & le véritable objet de la science. S'il est vrai, comme le dit Aristote, que sans la connoissance du mouvement, on ne connoît pas la nature, *ignorato motû ignoratur natura*, on peut ajouter que sans la méthode de l'analyse, on ne possédera jamais bien la Philosophie naturelle. C'est par l'application de l'analyse à la Physique, qu'on est venu à bout de résoudre une infinité de problêmes utiles à l'Astronomie & à la Mécanique. Combien de vérités seroient encore inconnues, combien d'arts imparfaits, si l'on n'eût trouvé la solution de ces problêmes?

L'usage de l'analyse dans la Physique est le même que dans la Géométrie; si ce n'est que, comme le Géometre tire du fond de celle-ci les principes qui lui servent à former les équations, le Physicien prend les loix de la

Dynamique, les observations & les expériences de la Physique pour se régler dans les équations, & pour introduire au moyen de celles-ci les problêmes au milieu de son analyse. Mais ce n'est pas un travail commun & facile que celui de former ces sortes d'équations. Pour completter les proportions dont vous avez le germe & la base dans le problême qu'on vous propose, souvent il faut y ajouter de nouvelles lignes, former des triangles semblables, tracer des courbes, des perpendiculaires, des paralleles qui se lient avec les premieres lignes du problême, & lui donnent tous les dehors & l'appareil de la Géométrie, quoiqu'au fond il soit vraiment Physique. De ces lignes, de ces figures qui forment une espece de labyrinthe d'où il faut sortir par le même chemin que vous y serez entré, vous déduirez une suite de proportions qui composent un raisonnement démonstratif, & c'est par-là que vous parviendrez peu à peu à former vos équations. Ce travail suppose la connoissance de la Géométrie & de plusieurs théoremes de dynamique, l'usage du calcul & beaucoup d'autres

élémens qui vous guident par des routes cachées, & des sentiers épineux & profonds dans des pays inconnus & nouveaux. Mais ce n'est-là que la premiere épreuve des forces qu'exige l'analyse. A peine a-t'on fini ses équations, qu'on ne distingue plus la Physique de la Géométrie & de la Métaphysique, & l'on se trouve comme en haute mer où les limites du ciel & de l'eau se confondent.

Telle est en substance la Dissertation du P. Belgrade, pour préparer les esprits à sa méthode. Il faut en voir l'usage ou l'application, dans les problêmes qu'il résout ou donne à résoudre par l'analyse Cartésienne. Tous ces problêmes ne sont pas du même degré, & ne devoient pas l'être. Il y en a de plus & de moins aisés. Quelques-uns exigent de la science & de la pénétration. Il falloit pour exciter la curiosité de la jeunesse qu'il se proposât d'instruire, & pour aiguiser les forces de l'esprit sans fatiguer l'attention, que l'Auteur jettât de la variété dans ses matieres, & qu'il combinât la longueur de ses problêmes avec la difficulté de les résoudre. Il en propose

quelques-uns de déterminés, & d'autres qui sont indéterminés. « Un » pendule étant composé d'une corde » élastique qui soit parfaitement tendue par l'application d'un poids, déterminer la courbe que d'écrira ce » poids. Qu'une liqueur contenue dans » deux tuyaux communiquans, vienne en perdant l'équilibre & le niveau, à s'élever dans l'un & s'abaisser dans l'autre; on demande » quelle courbe décrira le centre de » gravité commun aux deux masses de » la liqueur.

» Un corps se trouve en équilibre » entre la terre & le soleil, par l'attraction égale de ces deux planetes; quelle courbe doit-il décrire » pour rester dans cet équilibre?

Voilà des problêmes indéterminés. En voici qu'on appelle déterminés.

» Un cylindre est suspendu d'un » côté par un fil, & de l'autre abandonné sur un fluide; la pesanteur » du fluide & celle du cylindre étant » données, de combien celui-ci doit-il s'enfoncer dans celui-là?

» Le rayon d'une roue & sa pesanteur donnés, ainsi que la hauteur de

» l'obstacle qu'elle rencontre; trouver » la force qu'il faut pour surmonter » cet obstacle, en supposant qu'on dirige cette force parallelement à l'horizon.

» Cent corps étant donnés parfaitement élastiques, mais qui décroissent » en proportion géométrique continue; » quel est le degré de vélocité que le » dernier recevra des autres?

» La force de l'eau qui tombe sur » une aîle de la roue d'un moulin » étant donnée, on demande avec » quelle vélocité se doit faire un tour » de roue!

» Trouver la base d'un pilier ou » d'un appui, afin qu'il résiste par son » poids à la force d'un arc, dont le » poids tend à le renverser.

L'Auteur mesure quelquefois la difficulté de ses problêmes à la foiblesse du jeune Géométre, dont il est obligé de diriger tous les pas. Quelquefois il le livre à ses propres forces, en lui laissant tirer les corollaires qui sont à sa portée, en omettant quelque opération de calcul, ou quelque réduction ou solution d'équations, afin d'exercer son esprit.

Cet ouvrage (*a*) destiné à la jeunesse, est dédié au Prince Ferdinand de Parme, qui n'a pas encore onze ans. Le P. Belgrade appuye tous les éloges qu'il donne à ce jeune Prince, sur des faits dont il a été témoin. Accepter une telle Epître Dédicatoire, & souffrir qu'on l'imprime, c'est contracter de-bonne heure de grands engagemens. Les Princes doivent beaucoup au Public, même sans lui rien promettre ; que sera-ce donc après de si belles annonces?

(*a*) Le second volume, plus intéressant & plus considérable, doit paroître en peu de mois.



ARTICLE IV.

ESSAI sur la Poésie Allemande.

RIEN de plus plaisant que d'entendre certains Littérateurs François parler de la Poésie Allemande. Le vice est moins éloigné de la vertu que ne le sont entre eux les Ecrivains Allemands que ces Juges mal instruits confondent tous les jours & font marcher sur la même ligne ; aux *Gellert* ils associent les *Gottsched*, & les *Schœnaik* aux *Klopstock*. Quelle injustice! grand Dieu, quelle barbarie!...C'est attacher les vivans aux cadavres, c'est enchaîner sur un rocher affreux le généreux Prométhée qui ravit le feu de l'olympe.

Aussi la plûpart de nos Auteurs commencent-ils à faire très-peu de cas du suffrage des François ; quant à moi, je suis si fortement attaché à cette nation respectable, sa gloire m'est si chere, que je rougis pour elle de l'affront qu'elle nous fait, & que je consacre

uniquement cet essai à lui faire sentir l'injustice du préjugé qui la domine à notre égard. Je me sens assez juste pour ne point dissimuler nos défauts, & assez capable d'attention pour n'omettre aucun des Poëtes Allemands qui se sont rendus célebres. Si l'Auteur de la traduction de *la Mort d'Abel* continuoit à rendre le même service à nos autres bons Poëmes, ses travaux seroient le meilleur commentaire de ces remarques.

Mon dessein n'est pas de commencer par le siecle brillant des Minesænger (*a*), pour finir par la chronique scandaleuse sous le regne de Gottsched ; il nous suffira d'exposer notre Poésie telle qu'elle est aujourd'hui. Je dirai cependant deux mots de l'histoire du

(*a*) Les Minesænger étoient en Allemagne ce que les Troubadours étoient en France. Ils ont fleuri dans le treizieme siecle, sous les Empereurs de la Maison de Souabe. On en connoît jusqu'à cent quarante, presque tous grands Seigneurs, parmi lesquels il se trouve même des Souverains. On admire dans ces Poëtes l'élégance & la naïveté.

genre

genre Allemand, & cela pour faire mieux connoître les limites que nous avons passées & celles où nous sommes encore renfermés.

La route que le grand Opitz avoit tracée, & que suivirent les Logau, les Canitz & les Wernick, fut bientôt abandonnée par les Lohenstein, les Hofmannswaldau & les Neukirch. Le mal alla toujours croissant & fit encore des progrès au commencement de ce siecle ; l'Allemagne se vit inondée d'une multitude d'ouvrages où brilloient quelques étincelles de génie, mais où regnoit d'ailleurs un desordre affreux & un goût détestable. C'étoit une nuit profonde que perçoient de tems en tems quelques éclairs ; ou, si l'on veut, une ligne d'Apelles, tracée au milieu d'une infinité de traits manqués, bisarres & ridicules. D'une part l'affectation dans les pensées & dans l'expression ; de l'autre, des idées ou folles ou rampantes : telle étoit notre Poésie. On diroit que ces Poëtes étoient chargés de représenter l'extravagance elle-même, pour nous en préserver à jamais ; à l'exemple des esclaves Lacédémoniens qui, pour faire abhorrer

l'yvrognerie, étoient obligés de s'enyvrer. Cotin étoit un homme divin, en comparaison de ces hommes-là.

Un coup-d'œil jetté sur les ouvrages de Boileau, de Saint-Evremont, du P. Rapin, *&c.* suffit pour s'appercevoir qu'en effet Hofmannswaldau n'est qu'un sot. Il n'est donc pas étonnant que quelques-uns de nos compatriotes qui connoissoient & lisoient ces Auteurs, fissent cette remarque; il l'est encore moins qu'ils se liguassent pour donner à la Poésie une forme toute nouvelle. Mais malheureusement ces hommes présomptueux étoient entierement dépourvus des talens dont ils déploroient l'abus; cependant, par la singularité du ton qu'ils prirent, & plus encore par la nouveauté des objets qu'ils présenterent, ils exciterent l'attention du Public & faillirent entraîner la destruction totale du goût & du génie Allemand: lorsque tout-à-coup s'éleverent deux vrais Savans (*a*) qui, nourris de la lecture des meilleurs Poëtes tant anciens que modernes, indiquerent

(*a*) MM. Breitinger & Bodmer, auxquels s'est joint à la fin M. Pyra.

dans des ouvrages très-ingénieux la route par laquelle les Grecs, les Romains & les François étoient parvenus à l'immortalité. Mais on connoît les procédés de la critique; elle convertit les observations particulieres en regles, des regles elle compose un systême; & par-là on circonscrit les Arts & l'on s'écarte de la nature & de la vérité. Breetinger & Bodmer s'égarerent eux-mêmes & firent, peut-être sans y penser, d'une branche de la Poésie, c'est-à-dire de la Poésie pittoresque, tout l'objet de l'Art poétique; aussi leurs disciples ne s'attacherent-ils qu'à étonner l'imagination; jamais ils ne passionnerent le cœur: ils peignirent, ils accumulerent les images; mais ils ne rendirent ni les graces, ni le sentiment. Pendant que les réformateurs dont nous venons de parler, se traînoient au pied de l'Hélicon, ces derniers, plus courageux & plus hardis, vouloient s'élancer aux sommets de la montagne, & n'aspiroient à rien moins qu'à égaler le vol des Pindare, des Horace & des Rousseau; mais leur audace ne fut point heureuse, ils resterent enveloppés dans un nuage épais

de poussiere. Leur enthousiasme n'étoit qu'un enthousiasme factice; il ne prenoit pas sa source dans le cœur, mais uniquement dans une imagination exaltée & délirante. Des mots sonores & pompeux, des tableaux singuliers & hardis, c'est tout ce qu'enfanterent leurs efforts. Peut-être manquoient-ils de génie & furent-ils réduits à ne pouvoir imiter leurs modeles qu'en copiant quelques-uns de leurs gestes; peut-être aussi faut-il rejetter leurs défauts sur le systême qu'ils avoient embrassé. Tels étoient alors les personnages qui réglerent le destin de la Poésie. Au milieu du combat que se livrerent ces deux especes de Critiques, parurent des hommes (*a*) qui aux plus grands talens réunissoient une étude profonde de la nature & de l'antiquité. Ils nous donnerent, dans tous les genres de Poésie, des ouvrages admirables & qui peut-être pourroient disputer le rang aux chef-d'œuvres François. Nous avions peu d'originaux à la vérité,

(*a*) Les Cramer, les Gærtner, les Gellert, les Giesecke, les Rabener, les Schlegel, les Schmidt, les Zacharie, &c.

mais aussi en possédions-nous quelques-uns qui s'étoient élevés au-dessus de la perfection à laquelle les François sont parvenus. Et voilà les bornes que nous n'avons pas encore passées. La plûpart de nos Poëtes peuvent être comparés avec les Poëtes François, mais ils sont encore fort au-dessous de la haute perfection des Anciens & des Anglois. Ce que j'avance deviendra plus évident & plus sensible dans le catalogue que je donnerai bientôt ici de nos meilleures productions & de leurs Auteurs.

Il n'est aucun genre de Poésie où nous ayons tant à desirer que dans le genre dramatique. Nous avons très-peu d'Auteurs qui approchent de Racine; à peine en avons-nous un seul que nous devions regarder comme original.

Si les François se contentent de leurs Tragédies qui nous paroissent si froides, c'est au caractere de cette nation qu'il faut l'attribuer, & je n'ai garde de les en blâmer; mais qu'un Allemand, dont le caractere est tout différent, ne loue, n'admire & ne veuille imiter que la régularité Françoise, c'est, à mon sens, le comble du ridicule.

D'ailleurs eſt-ce de l'ordre & de la méthode que le drame tire ſa plus haute perfection ? Eh que deviendront les grands traits de la nature, le trouble & le deſordre des paſſions, & cette ſavante économie qui ne ſe regle pas ſimplement ſur l'ordre des événemens, mais ſur les ſentimens du cœur humain ?

En général je ne ſais que penſer des Tragédies Françoiſes, & je ne comprends rien aux éloges & aux applaudiſſemens qu'on leur accorde. J'y cherche du mouvement, des ſentimens & des paſſions, & je n'y trouve que de la galanterie, des récits & des ſentences. Il y regne à la vérité, non-ſeulement entre les parties & le tout, mais entre les parties mêmes dont le tout eſt compoſé, une proportion admirable ; mais qu'eſt-ce que la fable la mieux ourdie & la plus heureuſement organiſée, ſi vous ne l'animez en y répandant le pathétique juſques dans la moindre de ſes parties ? Jettez les yeux ſur une tête de Raphaël, n'eſt-il pas vrai que vous y admirez bien moins la juſteſſe & la pureté des formes, que vous n'êtes touché des ſentimens, des

mœurs, des paſſions qu'il a ſçu faire paſſer dans tous les traits ? Fidele aux loix auſteres qu'il s'eſt impoſées, le François choiſit un ſujet & s'attache ſur-tout à le conſtruire de maniere que les trois unités de lieu, de tems & d'action y ſoient obſervées le plus rigoureuſement qu'il lui ſera poſſible ; on diroit que, plus attentif à la voix de l'autorité qu'au cri de la nature, il cherche moins à remuer l'ame du ſpectateur qu'à juſtifier les froides & ridicules obſervations des commentateurs & des pédans. Vous croyez donc avoir rempli le grand objet de votre Art, parce que vous avez été bien régulier, bien méthodique, parce que dans la conduite de votre drame vous avez ſcrupuleuſement obſervé celle de toutes les vraiſemblances qui peut-être eſt la moins néceſſaire. Reprenez votre Tragédie & examinez-la une ſeconde fois : ce caractere eſt trop vague, il faut le décider ; cet incident eſt froid, il falloit le préparer ; cette reconnoiſſance n'a point d'effet, il fallcit ne pas la forcer ; cette ſituation n'a rien de touchant, elle n'a rien de terrible, il faut en varier les aſpects & ſur-tout

la graduer. C'eſt ainſi que vous parviendrez à renfermer dans un même plan non-ſeulement l'action, mais le pathétique ; & s'il arrivoit que vous ne puſſiez les faire marcher enſemble, laiſſez languir l'action plutôt que le pathétique. Vous ne voulez pas lire les Tragédies Angloiſes, mais vous liſez *Clarice* ; dites-nous par quel art, par quelle magie, au moyen du ſimple empriſonnement de ſon héroïne, l'Auteur nous inſpire plus de terreur & nous arrache plus de larmes que lorſque vous faites mourir mille héros ? Convenez-en, il connoît mieux que vous le cœur humain ; parcourez les Lettres qui précedent cette action, & admirez le maître des paſſions humaines. Comme tout eſt préparé ! comme tout eſt à ſa place ! comme il fait toujours jouer un reſſort après l'autre ! comme les nuances & les gradations ſont obſervées ! avec quel art enfin, au moyen d'une petite action, il accumule ſur nous tout le fardeau de l'épouvante & de la terreur ! Jamais Tragédie françoiſe n'a fait ſur moi de ſemblables effets, quoiqu'une Tragédie exige bien plus de perfection qu'un Roman.

Il s'y trouve à la vérité des beautés de détail ; mais ſont-ce-là des compenſations ? D'ailleurs les Anglois ſont encore ſupérieurs aux François en ce point.

Il ſemble qu'à tous égards il n'appartient qu'aux Anglois de ſurprendre les grands ſecrets de la nature. On demande s'il y a de l'économie dans leurs ouvrages ? Il n'y a pour cela qu'à retrancher quelqu'une des meilleures ſcenes de leurs Tragédies & à examiner enſuite ſi le drame ne perd pas une grande partie de ſon effet ; ce qui ne manque jamais d'arriver : preuve que l'économie en eſt excellente & bien préférable aux petites diſtributions que l'on fait tant valoir.

Ce langage paroîtra préſomptueux, ſans doute, peut-être même barbare ; mais qu'importe, s'il eſt celui de la vérité ?

Dans la Comédie, nous n'avons rien que nous puiſſions oppoſer aux pieces de Moliere. Aucun des ſucceſſeurs de ce grand homme n'a atteint cette *force comique* qui ſuppoſe tant de talens acquis & naturels. Nous avons dans ce genre quelques pieces où il y

a de l'esprit, de la finesse & de la correction, mais voilà tout.

Nous avons pour le lyrique un Anacréon dans Gleine, dans Weisse & dans Hagedorn, un Chaulieu & un Rousseau & même un Horace dans Utz.

Il est peu de Fabulistes comparables aux Lessing, aux Gellert, aux Hagedorn, aux Lichtwehr, *&c.* Dans la Poésie bucolique & pastorale, les Gessners, les Rosts, les Gartner & les Gellert nous ont donné des chef-d'œuvres.

Les François n'ont pas de Satyriques préférables à notre Rabener, à Kanitz & à Haller.

Zacharie nous a donné dans la Poésie épi-comique des pieces excellentes; le même Auteur & Schlegel ont composé des Méthamorphoses où l'on remarque beaucoup de génie.

Dans la Poésie pittoresque, M. de Kleist a infiniment surpassé les François & a égalé Thomson.

La critique a été portée très-loin parmi nous. Outre les systêmes dont nous avons parlé plus haut, nous pos-

sédons quelques ouvrages périodiques (*a*) qui, malgré les clameurs de quelques-uns de nos Poëtes, ne laissent pas d'augmenter de jour en jour le goût que les Allemands ont aujourd'hui pour les ouvrages originaux. Quelques amateurs ont craint que ce goût ne devînt funeste & ne nous inondât d'un déluge de mauvaises productions; mais on peut laisser les esprits médiocres écrire & se couvrir de ridicule, sans avoir à craindre que leurs folies deviennent jamais séduisantes, si ce n'est pour d'autres esprits médiocres, incapables de faire jamais d'impressions dangereuses

Nos Critiques sont :

Baumgarten. Son *Æsthetique*, ou Traité des sensations (*b*) n'est proprement que l'ouvrage d'un Philosophe contemplateur qui cherche à renfermer le sentiment dans une méthode ma-

(*a*) Au nombre de ces excellens ouvrages sont particulierement : la *Bibliotheque des Belles-Lettres & des Beaux-Arts*, les *Lettres sur ce qu'il y a de plus nouveau dans la Littérature* & la *Bibliotheque des Théâtres*.

(*b*) Cet ouvrage est écrit en latin.

thématique. Comme inventeur de ce procédé, il est très-remarquable.

Bodmer. Son Traité du merveilleux, ses Lettres critiques & quantité d'autres ouvrages de cette nature l'ont rendu célebre parmi nos Critiques.

Breitinger. Il est auteur d'un Art poétique-critique en deux volumes, & d'un Traité sur les comparaisons.

Krause. On a de lui un ouvrage sur la Poésie musicale, qui est écrit sur de très-bons principes.

Mayer. Il a composé une *Æsthetique* en allemand, d'après les principes de Baumgarten.

Moses, Juif de Berlin, & un des plus grands génies de l'Allemagne. Outre ses Dialogues philosophiques, nous avons de lui des Réflexions sur le principe des Beaux-Arts (*a*), des Lettres sur les sensations, ouvrage profond & noblement écrit (*b*). Il est en même tems un des Auteurs de la Bibliotheque des Belles-Lettres & des Beaux-Arts.

Nicolaï, un des coopérateurs de

(*a*) Nous les avons fait connoître : voyez notre vol. de février 1761.

(*b*) Nous en avons déja présenté une partie.

l'ouvrage périodique dont on vient de parler. Il a donné sur l'état de la Littérature en Allemagne, des Lettres dont on attend une nouvelle édition avec impatience. Ses jugemens sont libres & solides. Il est Libraire, ainsi que Gessner.

Lessing, auteur des Contributions pour le Théâtre, de la Bibliotheque de Théâtre, & de diverses Dissertations critiques. On dit qu'il a part aux Lettres sur ce qu'il y a de plus nouveau dans la Littérature, ouvrage périodique qui paroît à Berlin.

Rammler. A la traduction qu'il a donnée du Cours des Belles-Lettres de M. l'Abbé le Batteux, il a ajouté d'excellentes remarques pour rendre l'ouvrage plus utile à ses compatriotes. L'article où il traite de la versification Allemande est très-curieux.

Schlegel. Il a traduit les Beaux-Arts réduits à un même principe, & a enrichi le texte de neuf dissertations critiques & de plusieurs observations excellentes.

Sulzer, Critique profond & Philosophe, dont on attend un Diction-

naire sur les Arts & les Sciences (*a*).

Weisse, un des Auteurs de la Bibliotheque des Beaux-Arts & des Belles-Lettres.

Un Anonime vient de nous donner sur la Comédie burlesque une dissertation critique, intitulée : *Arlequin*, ou *Défense du burlesque comique*. Je ne sais ce qu'on doit le plus admirer dans cet écrit, ou les graces originales du style, ou la solidité des jugemens & des pensées.

Mais il est tems de remplir ma promesse & de donner une liste de nos plus célebres Poëtes. Je commence par dire que dans le choix que j'en ferai, je ne me réglerai point sur leur mérite réel, mais sur la célébrité qu'ils ont acquise.

Je voudrois qu'à l'exemple de Roger de Piles qui nous a donné la balance des Peintres, quelqu'un nous fît présent de celle des Poëtes. Il seroit agréable de peser & de calculer la valeur de nos Poëtes & de dire, par exemple : Kleist dans l'art de peindre

(*a*) Voyez notre volume de juin.

a atteint le dix-huitieme degré ; dans l'harmonie de l'hexametre, le dix-septieme ; dans le vers iambique, le septieme ; le quinzieme dans le vers lyrique ; dans la simplicité héroïque, le dix-septieme ; dans l'art tragique, le huitieme ; le dix-septieme dans l'épigramme, *&c.* Mais pour cet effet dans quelles classes diviserions-nous la Poésie ? Les caracteres, les fictions, l'expression des passions, la poésie du style, toutes ces parties auroient-elles leurs classes particulieres ? D'ailleurs comment s'y prendre pour les genres de Poésie qui n'entrent point du tout dans ces classes ? Une plus grande difficulté encore, c'est que le même objet peut exiger une exécution différente. Le même caractere se trouve souvent représenté non-seulement sous des aspects, mais encore avec des traits tout différens ; & comment rapporter alors aux mêmes nombres la peinture des caracteres historique, épique, tragique & comique ? De plus, faudroit-il comparer un Poëte avec lui-même, ou tous les Poëtes ensemble, ou bien les Poëtes qui ont travaillé dans le même genre de Poésie ? Le premier procédé

me paroît impossible ; en effet comment comparer Horace, Poëte lyrique, avec Horace, Poëte satyrique & didactique, à moins que ce ne fût dans quelques nuances de son caractere personnel ? J'en dis autant du second. Quant au troisieme il y a de grands inconvéniens ; car comment décider qui de Corneille ou de Racine étoit le plus grand ? Ils étoient tous deux grands dans leur genre : mais ce n'est pas là une comparaison. Lessing est notre Esope !... Quelle différence dans leur tour d'esprit ! mais quelle ressemblance dans leur simplicité ! Ils sont tous deux excellens.

Si nous examinons la chose de plus près, nous nous appercevrons que cette mesure pourroit même devenir dangereuse. Aurions-nous une fois adopté & fixé certain degré supérieur, par exemple, dans le coloris ? L'heureuse imitation de ce coloris deviendroit le plus grand mérite, lorsqu'elle devroit être regardée comme le plus petit. Nous verrions paroître, comme il y a environ douze ans, une infinité d'ouvrages aussi ressemblans entre eux que s'ils étoient tous partis de la même tête. Ainsi dans la division de cette mesure

il ne faudroit avoir égard qu'aux qualités les plus générales dans chaque genre de Poésie. A ce sujet je reviens à la remarque que j'ai déja faite, savoir : que la critique doit se borner à recueillir les principes les plus généraux, d'après lesquels le génie puisse régler son vol & se garder des écarts de ses prédécesseurs. Un vrai génie n'a besoin de rien de plus ; & une instruction plus étendue & plus détaillée reste inutile pour les demi-génies. L'Art ne sauroit donner ce qu'a refusé la nature.

Je me suis écarté de mon sujet ; je voulois dire deux mots de la balance ou plutôt de la mesure des Poëtes, & j'écris une dissertation : il est tems sans doute de commencer mon catalogue.

Bar (Baron von). Je ne m'étendrai pas beaucoup à son sujet ; comme il a écrit en françois, c'est aux François à juger du rang qu'il mérite : ils doivent le connoître par ses *Epîtres diverses* & par son Poëme intitulé : *Consolation dans l'infortune*, &c. Pour nous autres Allemands, nous ne concevons pas comment on a la fureur d'écrire dans

une Langue étrangere ; il nous ſemble que c'eſt-là faire bien peu de cas de la gloire de ſa nation & de la ſienne propre.

Bodmer. Nous avons de lui des Poéſies rimées & non-rimées. Il y a de beaux traits dans les premieres ; mais elles ſont fort inférieures à celles de Haller. Il eſt encore auteur de pluſieurs Poëmes en vers hexametres ſans rimes, où l'on remarque beaucoup d'art & d'invention, mais qui ſont abſolument dépourvus de graces. Jamais la nature n'a parlé à ſon cœur ; auſſi ne parle-t-il lui-même qu'à l'eſprit & à l'imagination. On pourroit rejetter ce défaut ſur le ſyſtême qu'il avoit adopté ; pour moi je crois qu'il faut en accuſer ſon génie, bien plus philoſophique que poétique. C'eſt uniquement pour plaire davantage & plus univerſellement, qu'il a emprunté quelques qualités extérieures de la Poéſie. Ses principaux Poëmes ſont : *Noé*, en ſept chants ; *la Collombiade*, en trois chants ; *Joſeph & Zulica*, en deux chants.

Brave (*de*). Nous l'avons perdu à la fleur de ſon âge. Nous avons de lui *le Déiſte*, Tragédie bourgeoiſe qui,

malgré ſon incorrection & tous ſes défauts, ne laiſſe pas de renfermer des beautés qui nous donnoient les plus grandes eſpérances pour l'avenir.

Cramer, Poëte lyrique qui, dans la traduction qu'il a faite des Pſeaumes, a fait paſſer tout l'enthouſiaſme qui regne dans l'original. Il eſt encore connu par pluſieurs Odes ſacrées (*a*), dont rien n'égale le pathétique & le ſublime. On l'a accuſé d'être uniforme & monotone ; mais pour faire tomber ce préjugé, il ſuffiroit d'indiquer les écrits anonymes de ce Poëte, qui ſont diſperſés dans divers ouvrages périodiques. La plus grande partie du Public Allemand ne connoît, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, que le profil de Cramer. En un mot le Critique le plus profond, le plus ingénieux & en même tems le plus grand Poëte que je connoiſſe, Klopſtock, eſtime, admire Cramer & le met au nombre des plus grands Poëtes lyriques ; qui oſera lui diſputer ce rang ?

(*a*) L'Ode intitulée *la Réſurrection*, a été traduite en françois & inſérée dans le *Choix Littéraire.*

Cronegk (Baron de). Il a eté enlevé trop tôt à la Muſe tragique (*a*). Ce n'eſt pas qu'à mon ſens on voye briller dans ſon *Codrus* les traces du génie ; mais il auroit pu devenir un jour notre Racine. Son ſtyle reſpire l'élégance & la tendreſſe. Ces qualités, que la teinte voluptueuſe d'une douce mélancolie rend encore plus intéreſſantes, brillent ſur-tout dans ſon beau Poëme intitulé : *La ſolitude*, & que l'Auteur de la Mort d'Abel a imprimé il y a deux ans.

Duſch. C'eſt un Ecrivain laborieux au point de faire deſirer à ſes amis qu'il ſacrifiât un peu plus à la pareſſe. La plûpart de ſes ouvrages, ſi l'on excepte ſes Poëmes didactiques, ſont ou des imitations ou des traductions des ouvrages Anglois. Cependant on ne peut diſconvenir qu'il n'ait des talens diſtingués & qu'il ne ſoit en état de produire. Tout le monde s'accorde à admirer ſes Poéſies didactiques, & ſur-tout ſon Poëme ſur les Sciences en ſept chants. Son Temple de l'Amour ſeroit un de nos plus beaux Poëmes,

(*a*) Voyez notre volume de janvier 1761.

s'il étoit fait avec plus de ſoin & ſur un meilleur plan. Malgré ces défauts on le lit avec plaiſir.

Drolinger. M. de Haller l'appelle un Poëte agréable & plein de force.

Ebert. Quoique nous ayons de lui quelques pieces de Poéſie qui ſont pleines de délicateſſe & d'eſprit, cependant c'eſt aux traductions qu'il a faites des meilleurs Poëtes Anglois qu'il doit ſa plus grande gloire. Nous le mettons à la tête de nos Traducteurs : quand nous voulons louer l'Auteur d'une traduction excellente, nous diſons de lui, qu'il eſt un ſecond Ebert.

EWald. Bon Poëte qui a réuſſi particulierement dans l'Epigramme.

Gardner. Le ſeul reproche qu'on peut faire à ce Poëte, c'eſt d'écrire trop peu. Nous n'avons de lui qu'une Paſtorale intitulée : *La fidélité éprouvée*, & quelques petites pieces de Poéſie très-agréables. Sa Paſtorale eſt l'ouvrage le plus parfait que nous ayons en ce genre.

Gellert. Ce Poëte célebre a fait auſſi une Paſtorale intitulée *Sylvie*, qui

respire la délicatesse, le naturel & la simplicité. Les Fables & les Contes de ce Poëte font nos délices. Que les François n'en jugent pas par la traduction qui en a été faite ! Ce n'est point là Gellert : il n'y est pas reconnoissable.... Ses Comédies lui ont acquis à juste titre le beau nom du Terence Allemand ; pour moi j'aimerois mieux être appellé le Plaute Allemand. Nous avons encore un Roman de lui intitulé : *La Comtesse Suédoise*, dont je n'ai rien à dire Quand on a lu *Clarisse*, *Grandisson* !... Ses Cantiques spirituels & ses Poésies morales sont l'expression même du cœur & du sentiment. C'est là le genre où M. Gellert a toujours excellé.

Gerstemberg (de). Jeune Poëte, dont le génie naissant donne la plus grande espérance pour l'avenir. Il est Auteur d'un petit Recueil de Contes anacréontiques mêlés de prose & de vers, où regnent la gaieté, l'enjouement, la finesse & la volupté du Poëte charmant qu'il a pris pour modele. Nous lui devons encore quelques Poëmes écrits en prose, où brillent les traits de la plus grande & de la plus

haute Poésie, mais qui se ressentent encore un peu de la jeunesse de leur Auteur (*a*).

Gessner. Tous les Poëtes que j'ai nommés, excepté Cramer, ont imité les modernes. Quant à Gessner, il a pris Theocrite pour modele, & l'a peut-être surpassé. Ses Idylles & son Daphnis nous offrent les graces simples, naïves & touchantes de l'antiquité. On avoit beaucoup parlé avant lui de notre goût pour les anciens & de la connoissance que nous en avions ; cependant lorsque Gessner parut, on crut voir un original d'une espece singuliere & toute nouvelle. Que les préjugés sont funestes au progrès des Arts ! Si l'on n'avoit pas regardé la délicatesse de notre monde poli comme incompatible avec cette naïve simplicité qui caractérise les écrits des anciens, peut-être aurions-nous eu longtems avant Gessner des originaux, tels que lui. Eh ! qui sait s'il n'existe pas actuellement quelque génie qui, en imitant de plus grands originaux encore, nous offriroit une nature, qui

(*a*) Voyez notre volume de décemb. 1760.

nous est entierement inconnue, s'il n'étoit enchaîné par la crainte de blesser les préjugés qui nous dominent ? Un ouvrage original vient-il à paroître, aussi-tôt l'envieux s'arme de son fouet, l'imbécille Critique de sa férule ; & insensibles aux beautés qui sont répandues dans l'ouvrage, ils en châtient l'Auteur généreux, qu'ils devroient respecter jusques dans ses défauts.

Outre les *Idylles* & le *Daphnis*, Gessner est encore connu par sa *Mort d'Abel.* Les François, si nous en croyons leurs Journaux, font un cas infini de ce beau Poëme.

Gieseke. On trouve dans les *Contributions de Breme*, & dans le *Recueil d'ouvrages mêlés* quelques Odes très-belles & quelques pieces de Poésie du même Auteur, qui sont remplies de sentiment & de graces.

Gleim. Il a réuni dans ses ouvrages l'élégante simplicité d'Anacréon & la tendresse voluptueuse & naïve de Catulle. Ses petites chansons sont ravissantes. Pour posséder cette naïveté & même pour la sentir, dit notre Ramler, il faut nécessairement l'avoir re-

çue de la nature. Souvent la pensée la plus sublime n'a pas des charmes & des effets supérieurs.

Ses Fables & ses Romances portent le même caractere.

Ses Chansons de guerre sont l'ouvrage d'un génie véritablement original. Jamais on n'a réuni dans la chanson tant de noblesse & d'héroïsme avec tant de simplicité.

Hagedorn (de). C'est le Poëte favori du beau sexe & de la bonne compagnie. La lyre de Chaulieu n'a rien de plus brillant & de plus voluptueux. La seule lecture de ses Chansons verse le calme & la joie dans notre ame ; mais le charme est à son comble lorsqu'elles sont chantées par les belles.

Ses Fables ont tantôt l'agréable précision de celles de Phedre, tantôt la parure vive & légere de celles de La Fontaine. Ce coloris enchanteur qui lui est propre, il l'a répandu jusques dans ses Poëmes moraux. C'est toujours parmi les fleurs qu'il présente les vérités les plus graves.

Il y a autant de sel & d'esprit dans ses Epigrammes que dans celles de

Martial ; & cependant elles ne présentent rien qui puisse alarmer la délicatesse & la modestie.

Haller (*A. de*) C'est le plus grand de nos Poëtes philosophes. Son génie poétique éclate principalement dans ses *Pensées du matin*, dans son *Fragment sur l'éternité*, en partie dans ses *Alpes*, & en général dans beaucoup de traits nobles & sublimes qui sont répandus dans ses Poëmes dogmatiques.

Je ne dirai rien de plus de ce grand homme, les François le connoissent, & qui ne le connoît pas ?

Kastner. Il n'a composé que des Epigrammes ; mais il y a lieu de croire qu'il auroit merveilleusement réussi dans la satyre, si ses occupations lui avoient permis de se livrer à ce genre de Poésie.

Kleist (*de*). J'ai déja parlé de lui. Son Printems est le chef-d'œuvre de notre Poésie pittoresque. Toutes les scenes en sont nobles & présentées sous de nouveaux aspects. Ce Poëme doit une partie de ses agrémens à l'harmonie du metre que l'Auteur y a employé. Il est inutile d'en parler plus

au long ; il a été traduit dans presque toutes les Langues (*a*).

Il y a dans le reste de ses petites Poésies un tour original qu'on ne trouve chez aucun autre Poëte.

Son *Cicidés & Pachés*, Poëme en vers blancs de dix syllabes, que l'Auteur appelloit son Roman héroïque, est plein de tableaux, dont la composition & la couleur sont également frappantes & sublimes. Kleist étoit lui-même un des plus braves Guerriers de sa nation. Il mourut, comme Pachés, en desirant la mort des héros-citoyens (*b*).

Klopstock. Par où commencerai-je à décrire cet homme extraordinaire ? Non, je ne connois que le Chantre divin de la colere d'Achille à qui je puisse le comparer. Quel Poëte a jamais été si fécond en inventions sublimes, nous a présenté tant de grands tableaux, a mis tant d'art & de finesse dans l'exécution, a creusé plus avant

(*a*) Voyez la traduction que nous en avons donnée & le jugement que nous en avons porté dans le volume d'avril 1760.

(*b*) Voyez le volume de juillet 1761.

les sources des sentimens & des passions ! Quel Poëte enfin a jamais su réunir une nature si neuve & si merveilleuse avec tant de vraisemblances & d'agrémens ! Milton & le Tasse disparoissent ici ; Raphaël est moins grand entre les Peintres, que ne l'est Klopstock parmi les Poëtes héroïques.

Si je voulois exposer le caractere original de la *Messiade*, je ferois un Livre ; & les François bâilleroient. Cependant la matiere est trop importante pour ne la traiter qu'en passant. Il me seroit plus aisé sans doute de m'étendre sur les autres ouvrages de ce Poëte ; mais je veux ignorer qu'un aussi grand génie puisse écrire quelque chose au-dessous de la Messiade.

Klopstock (Madame), digne épouse du Poëte dont nous venons de parler & qui vient de la perdre. Ses Odes, & sa *Mort d'Abel*, petit Poëme dramatique, suffisent pour prouver qu'elle a été quelque chose de plus qu'une femme d'esprit. Dans ses Lettres des morts aux vivans, elle est tout-à-fait une *Rowe* Allemande. Je terminerai son éloge par les paroles de son cher Klopstock. « Son goût étoit sûr, &

» elle avoit le sentiment aussi vif que » délicat. Elle remarquoit sur le champ » toutes les sortes de beautés, & celles de la pensée, & celles de l'expression. Je n'avois qu'à la regarder » & je pouvois lire sur son visage » chaque syllabe qui lui plaisoit ou qui » lui déplaisoit ».

Kreutz (Baron *de*). Poëte très-abstrait, très-pompeux, très-empoulé, mais qui mérite cependant d'être nommé pour quelques beautés de détail qui se trouvent dans ses Poésies. Son Poëme intitulé *Les Tombeaux* est le plus considérable & le meilleur de ses ouvrages.

Lange. Ce Poëte est connu par un Recueil d'Odes, dans lesquelles il cherche à imiter Horace. On a encore de lui quelques autres Poésies qui ne sont pas sans mérite.

Lessing. Génie original dont nos derniers neveux seront encore fiers. Les Muses l'ont paré de tous leurs attraits ; & lors même qu'il cherche à se cacher & à se confondre dans la foule des Ecrivains, tout le monde le reconnoît, & s'écrie : *c'est Lessing !* Tous les genres de Poésie acquierent un nou-

vel éclat entre ſes mains, depuis la plus petite chanſon juſqu'au chef-d'œuvre de l'eſprit humain, la Tragédie. Je ne prétends pas dire pour cela qu'il eſt ſans défaut. Sa *Miſs Sara Sampſon* n'eſt au fonds & à la rigueur qu'une copie de la Tragédie bourgeoiſe des Anglois qui ſont les inventeurs de ce genre. Son *Philotas* eſt une piece entierement originale, c'eſt un tableau de Michel-Ange; ce drame ſurprend, étonne, inſpire pour le génie de l'Auteur l'admiration la plus profonde; mais le cœur y prend peu de part. Ses Comédies ſont pleines d'eſprit, de ſituations & de bonnes plaiſanteries....mais nos voiſins en ont de beaucoup meilleures. Tout cela ne doit pas nous empêcher de le mettre au rang de nos plus grands Poëtes. Il regne dans ſes ouvrages un air de nouveauté, un ton original qui attache & qui enchante; quelquefois c'eſt une ſimple tournure, tantôt c'eſt un ſeul trait d'imagination; que ſais-je? Ce ſont mille graces qu'on ne trouve nulle part ailleurs, qui n'appartiennent qu'à lui. Enfin c'eſt un génie naturel, dans la plus belle ſignification du mot: auſſi

eſt-il le Poëte favori de notre nation. Ses Fables ſont écrites dans un goût tout nouveau; le Poëte s'impoſe volontairement l'obligation de marcher dans un ſentier étroit au milieu des épines, & cependant ſa marche eſt la plus gaie & la plus élégante du monde. Rien de plus adroit ni de plus enchanteur que ſa maniere de procéder en ce genre; il s'annonce d'abord comme un ſimple imitateur d'Eſope; il n'aſpire point à plaire, il ne veut être que vrai; ſes Fables ne contiendront que des leçons & des préceptes; il ſera trop heureux, s'il eſt de quelque utilité pour les mœurs....Mais voilà tout-à-coup notre imitateur qui devient le Poëte le plus aimable, & qui trace en effet des leçons au genre humain, mais qui l'inſtruit d'un air auſſi enjoué que s'il débitoit les maximes d'Anacréon. Que de graces! quelle naïveté! quelle fineſſe!

Lichlwehr (de). Ce Poëte a compoſé des Fables, parmi leſquelles il y en a d'excellentes; le reſte de ſes Poéſies eſt médiocre.

Rabener. Il n'a écrit qu'en proſe; mais le genre de ſes Satyres appartient

à la Poéſie. J'ai fait mention de lui plus haut; pour achever ſon portrait, je vais emprunter les crayons d'un célebre Critique. Voici comme il s'exprime à ſon ſujet: « Cet Auteur raſſemble dans ſes ouvrages toutes les » graces, tout l'eſprit, tous les ſels de » Lucien & de Swift. Un génie ſaty- » rique, mais riant; ſans férocité, » ſans humeur, vigoureux dans le ſtyle, » juſte dans ſa cenſure, inſtructif dans » ſes leçons, inépuiſable dans ſes in- » ventions, voilà Rabener. Quelle im- » menſe galerie de tableaux! quelle » variété de caracteres dans ſon Teſta- » ment de Swift, dans les Contes du » premier d'avril, dans le Dictionnaire » Allemand, dans la Chronique & la » liſte des morts, dans le Traité des » proverbes de Panſa, & particuliere- » ment dans les Lettres qu'il fait écrire » à des perſonnes de tout état & de » tout caractere. Nous le préſentons à » nos Concitoyens comme un Auteur » qui ſait, à l'exemple de Moliere, » contenter plus d'une claſſe d'hom- » mes, amuſer plus d'une faculté de » l'eſprit & reprendre plus d'un genre » de folie ».

Rammler. C'eſt le Critique que je viens de tranſcrire. Il a compoſé quelques petites pieces de Poéſie fort agréables, & ſur-tout des Cantates ſpirituelles qui décelent un génie original. Quel dommage qu'il écrive ſi peu!

Roſt. Il y a beaucoup d'eſprit dans ſes Poéſies paſtorales, mais elles ſont licentieuſes & funeſtes aux mœurs. Il eſt encore auteur d'une Epopée ſatyrique contre M. Gottſched, intitulée *le Prologue.* Cette piece eſt très-fameuſe dans l'hiſtoire de notre guerre poétique.

Schlegel (J. E.). Je ne crois pas que nos bonnes Tragédies plaiſent jamais aux François; mais s'il en étoit qui puſſent leur faire au moins quelque plaiſir, ce ſeroient inconteſtablement les pieces de ce Poëte célebre; ils trouveroient preſqu'en lui leur Racine. C'eſt le premier de nos Poëtes qui ait fait paroître ſur notre Théâtre la belle nature ſous un vêtement noble, & dont les pieces ayent mérité l'attention & les éloges des gens de goût. Ses Tragédies ſont régulieres, & ſa verſification eſt ſingulierement correcte & harmonieuſe.

Schlegel (*J. A.*), ſecond frere du précédent. Il a autant de génie que ſon aîné ; mais il a travaillé dans un tout autre genre de Poéſie. Le plus remarquable de ſes Poëmes eſt ſans contredit ſon *Mécontent*, Epopée ſatyrique en huit chants, écrite dans le goût des Métamorphôſes, où ſe trouvent en effet les plus grandes beautés. Je n'eſtimerois pas plus le Poëme d'Ovide même que ce Poëme Allemand, ſi l'état actuel de l'Auteur lui permettoit d'y mettre la derniere main. Je ſuis ſûr que les François nous envieroient ce Poëme, & que les Anglois eux-mêmes le jugeroient digne de leurs éloges. Il ſeroit à deſirer que nous euſſions un recueil complet de ſes œuvres ; je pourrois rapporter encore ici beaucoup de choſes intéreſſantes ſur le compte de cet Auteur que j'ai déja nommé parmi les Critiques de notre nation.

Schlegel (*J. H.*), troiſieme frere. Nous n'avons encore de lui que des traductions en vers des Tragédies de Thomſon ; mais ce choix ſeul nous annonce un Poëte à qui nous devrons bientôt des productions originales.

Schmidt (*J. C.*). Il n'a fait qu'un

très-petit nombre d'Odes & de Chanſons ; mais il y regne tant de fineſſe, d'enjouement & d'eſprit, qu'en vérité on ne ſauroit trop déplorer ſa pareſſe.

Schmidt (*C. A.*). On a le même reproche à lui faire qu'au précédent. Le peu qu'il a écrit, le Public le connoît & le loue, & cependant il ne veut plus écrire.

Schmidt (*J. F.*). C'eſt un génie naiſſant, ſouverainement digne de l'attention du Public. Ses *Tableaux & ſentimens poétiques*, tirés de l'Hiſtoire ſainte, ſont écrits avec un caractere d'enthouſiaſme qui n'étoit pas encore connu. Son vol eſt encore inégal & incertain, mais il eſt rapide & ſublime. En général les négligences & les défauts méritent peu d'attention, quand ils ſont rachetés par des beautés grandes & neuves. Tout le monde peut devenir correct ; mais l'homme de génie, malgré tous les défauts qu'il peut avoir, eſt un des plus rares phénomenes de la nature.

Utz, Poëte lyrique. Il n'eſt point de Poëtes parmi les Modernes, qui dans leur genre ayent atteint une auſſi haute perfection que celle à laquelle Utz eſt

parvenu dans le ſien. Je défie hardiment tous nos voiſins de nommer un ſeul de leurs Poëtes lyriques qui ait ſurpaſſé ce puiſſant génie. Quel feu ! quel ſublime enthouſiaſme, lorſqu'il s'élance dans les plus hautes régions du ciel, comme s'il vouloit y chercher ſa patrie, ou bien quand avec l'Amour & le Dieu du vin (*a*) il joue ſous des feuillages de pampres !

Utz eſt tellement né pour la Poéſie lyrique, qu'il s'y fût montré grand, quand même il n'auroit point eu de modele. Horace n'a pas de rival plus redoutable.

On lui a fait un crime d'avoir peint l'Amour avec trop de charmes. Senſible à ce reproche, ce Poëte a ſuſpendu ſa lyre, pour entonner ſur la harpe un Poëme moral ; c'eſt un eſſai didactique ſur *l'Art d'être toujours heureux*, dans

(*a*) Ce ſecond genre de la Poéſie lyrique, qu'on peut appeller *l'Ode moyenne*, pour la diſtinguer de l'Ode ſublime & de la Chanſon, eſt proprement la ſphere de notre Poëte, comme il a été celle d'Horace. C'eſt particulierement Cramer qui a excellé dans le premier genre, dans l'Ode ſublime.

lequel à la vérité on reconnoît toujours le Poëte aimable.....mais pourquoi ces accens ſérieux ?

--- Quæ te cumque domat Venus,
Non erubeſcendis adurit
Ignibus ; ingenuoque ſemper
Amore peccas. Quicquid habes, age,
Depone tutis auribus !

L'amour dégraderoit-il l'ame humaine ? Les perſonnages les plus vertueux & les plus graves ne banniſſent point de leur ſociété un badinage honnête & enjoué, pourquoi voudroit-on l'interdire aux Poëtes qui en ont toujours été en poſſeſſion ?

Nous avons encore du même Auteur un Poëme héroï-comique, intitulé : *le Triomphe de l'Amour*, où ſe trouvent de grandes beautés. Mais il ne faut pas qu'il embouche la trompette ; qu'il monte, qu'il touche ſa lyre.

Weiſſe. Les Chanſons de ce Poëte n'ont rien de commun avec celles du Poëte précédent ; Weiſſe ſeroit plutôt notre Chaulieu, notre Lainez. Ses badinages naïfs n'ont pour objet que de réveiller dans le cœur de tendres inquiétudes & de plaire à l'eſprit.

Quand ce Poëte charmant composa ses Chansons, il étoit trop jeune & trop vif pour être correct.

On sera peut-être surpris de voir que je le présente ici comme un de nos meilleurs Poëtes tragiques. Nous avons des Tragédies de lui qui renferment des situations terribles; il a essayé le premier de réunir la régularité des François avec le haut tragique des Anglois.

Nous avons déja cité cet Auteur parmi les Critiques.

Werlhof. On peut lui appliquer ce qu'on a dit de Drolinger.

Wernike. Ce Poëte est mort au commencement de ce siecle; mais ses excellentes Epigrammes méritent qu'on lui donne ici une place. Par la même raison j'aurois peut-être dû parler de notre vieux Logau, sur-tout depuis qu'il a été comme ressuscité (*a*) par les soins de deux célebres Critiques. Et

(*a*) MM. Lessing & Remmler ont donné une édition des Epigrammes de ce Poëte Allemand, contemporain d'Opitz. Logau a été long-tems ignoré, sans qu'on sache trop pourquoi.

quels éloges ne mériteroit pas Opitz, le pere de notre Poésie Allemande! Mais je ne traite point ici de notre Poésie en général; c'est uniquement son état actuel que j'expose.

Wieland. Ce Poëte célebre s'est exercé dans presque tous les genres de Poésie. Je ne détaillerai point ici ses ouvrages; il me suffira de faire quelques observations sur le tour d'esprit ou plutôt sur le génie de cet homme remarquable. Ce seroit une entreprise vraiment philosophique, d'examiner premierement quelles sont les facultés qui dans certaines opérations de l'esprit agissent le plus, secondement s'il n'est pas une sorte d'imitation qui souvent exige plus de génie que n'en demandent certains ouvrages prétendus originaux. Young (*a*) n'a point du tout touché cette matiere, & en général il n'y a rien de bien neuf dans ses remarques. Quelquefois ce qui n'est au fonds qu'une imitation, nous paroît être original, parce que les sources où l'Auteur a puisé, nous sont inconnues.

(*a*) Dans une Lettre à M. Richardson, sur les ouvrages originaux.

Quelquefois aussi nous regardons comme de simples imitations, des ouvrages qui n'ont de commun avec les originaux que certain coloris de style, qui même n'est souvent qu'une partie très-subordonnée & très-accessoire. Selon nous, Gessner est un génie original, & cependant presque tout le fonds de ses beautés est puisé dans Théocrite; & nous appellons imitateur de Gessner, tel Auteur dont l'ame étoit occupée de tout autres objets & en étoit affectée d'un maniere toute différente. Pourquoi cela? Parce que nous avons apperçu dans l'un & l'autre quelque ressemblance de coloris. Les Fables de Lessing sont-elles des originaux? . . . Non: il convient lui-même qu'il a pris Esope pour modele & qu'il l'a imité. Le Paradis perdu est-il un Poëme original? . . . Oui; car tout en est neuf, & le sujet & la maniere dont il est exécuté. Voilà comment nous jugeons. Eh bien j'ose avancer que Milton est en beaucoup d'endroits imitateur des Anciens, & que Lessing ne doit presque rien du tout à Esope, quoiqu'il fasse tous ses efforts pour que nous le regardions comme son imitateur.

L'imitation de la nature, mais une imitation pure & dégagée de toute ressource étrangere au génie de l'Auteur, telle est la signification rigoureuse du mot *original*. Figurez-vous un Poëte qui n'ait jamais lu ni les Anciens ni les Modernes, qui ne connoisse la nature que par les idées qu'il s'en est formées lui-même, & qui produise un ouvrage parfait dans ses parties & dans son ensemble, voilà proprement un original; mais en est-il de cette sorte? Pas un seul. Shakespear lui-même, en supposant qu'il n'avoit nulle connoissance des Anciens, a très-certainement puisé dans les ouvrages de son tems une certaine idée de perfection qui lui manquoit naturellement, & qu'il se proposa de donner aux siens. Si l'on ajoute à cela la critique de ses amis, les applaudissemens ou la censure du Public de son tems, on verra qu'à le prendre à la rigueur, Milton n'étoit point original; cependant c'étoit un génie, & un génie sublime. La lecture des autres Poëtes & l'étude de la critique ne sont donc pas aussi pernicieuses que le prétend Young; ce

n'est donc pas, comme il le pense, au mépris de ces ressources qu'on reconnoîtra un génie mâle & qu'on le distinguera d'un génie ordinaire & rampant. Si c'étoit-là la regle de nos jugemens, j'ignore si l'on devroit accorder un génie mâle au Docteur Young lui-même.

Or puisque nous ne pouvons pas admettre un original dans la signification rigoureuse du mot, que faudra-t-il entendre par *original ?* Sera-ce un de ces beaux termes auxquels on n'attache point d'idée ? Non, sans doute ; le sentiment seul nous apprendroit bientôt le contraire.

Pour savoir ce que c'est qu'un original, je vais d'abord examiner ce que c'est que l'imitation ; j'ai déja remarqué combien on abuse de cette expression.

On dit tous les jours : cet Auteur pille....il emprunte ses pensées, ses inventions d'un autre.... il en prend les tournures, les expressions....il pense à la vérité de lui-même & il pense bien ; mais son vers ressemble beaucoup à celui d'Horace....il est l'inventeur de ses Fables....il a un tour d'esprit qui lui

est propre....seulement on remarque ici la précision d'Esope, là l'air riant & le ton naïf de La Fontaine....Ces procédés si variés, si différens, on les désigne par le seul mot d'*imitation ;* Young les confond presque toujours : on voit cependant par combien de nuances, ou plutôt par combien de degrés ils sont séparés. Le premier est toujours condamnable. *Si vous voulez dérober*, dit Young quelque part aux sots, *dérobez le feu céleste.* Le second n'est pas fort estimable : il suppose cependant de la sensibilité & de l'adresse, celles du moins qui sont nécessaires pour faire un bon Comédien ; & certainement beaucoup d'Ecrivains se rendent célebres, qui n'ont pas d'autres talens que ceux-là. Le troisieme & le quatrieme ne sont imitations que dans une certaine partie de l'Art ; dans toutes les autres parties l'ame de l'Auteur agit seule, & par conséquent l'Auteur est original. Ainsi me voilà arrivé à mon but : celui-là est plus ou moins original, qui ressemble plus ou moins aux autres ; & celui qui ne ressemble dans aucun point aux autres, est entierement original : enfin c'est être ori-

ginal au plus haut degré de perfection, lorsqu'au mérite de la nouveauté on réunit les idées sublimes, immuables & éternelles de la véritable beauté. C'est ici tout autre chose que ce que j'ai désigné plus haut par le mot *original :* on voit que dans ce dernier sens on peut profiter des beautés des Anciens & des Modernes, & cependant être un génie très-mâle. Ainsi un original parfait est ce qui en général n'a point de ressemblance avec d'autres ; & un original Allemand est ce qui ne ressemble à aucun autre ouvrage Allemand. Il faut avouer que nos originaux sont pour la plûpart du dernier genre : je me flatte de l'avoir fait sentir dans ma table des Poëtes.

Quel galimathias, me dira-t-on ! & à propos de quoi cette longue digression ? Peut-être n'est-elle pas aussi inutile qu'on pourroit bien l'imaginer. On a regardé Wieland comme un génie original ; qu'on juge maintenant à quel point on a eu raison.

Sa Tragédie de *Jeanne Gray* n'est, comme il est prouvé, qu'une imitation de celle de Nicolas Rowe.

Ses Contes sont en quelque sorte

des originaux ; du moins le ton de ces Contes est-il original.

Ses Epîtres des morts aux vivans n'ont rien de particulier, si ce n'est un certain air de pompe & d'enthousiasme ; on n'y trouve point cet esprit créateur qui seul pouvoit en former le vrai caractere ; à l'exception de deux ou trois tableaux qui sont d'ailleurs défectueux, vous n'y observez pas un seul trait qui dévoile la nature. Tous ses mondes, tous ses Anges ne sont que de foibles ébauches. Quand il prend le ton didactique, il parle le langage d'Young ; mais il est au-dessous de son modele. On peut dire de lui, dans un sens tout opposé, ce qu'on a dit de Shakespear, qu'on ne trouve rien de grand dans aucun autre Poëte, que Shakespear ne l'ait pensé & qu'il ne l'ait mieux exprimé. Enfin sa derniere Epître est évidemment une copie de Milton ; l'expression en est la seule chose qu'il ait créée. Il en est à-peu-près de sa *Clémentine de Porretta*, piece dramatique, comme de sa *Jeanne Gray ;* la seule différence qu'il y ait, c'est qu'ici l'imitation est nécessaire-

ment une circonstance essentielle au sujet.

Ses Sentimens chrétiens, ses Hymnes sont, comme l'a observé un habile Critique, des ouvrages tout brillans d'imagination, mais le cœur n'y a pas la moindre part; ce qu'il y a de particulier & d'infiniment estimable dans tous ses ouvrages (*a*), c'est la morale vraie, noble & sublime qu'il y a répandue. Cet Auteur aime la vertu & la vérité avec transport; je suis convaincu qu'il me pardonneroit cette critique, s'il venoit à la lire.

Withoff. C'est un Poëte qui a quelquefois des idées plus grandes, plus philosophiques que Haller, mais qui est beaucoup moins exact dans son style; sa tête pensante & speculative lui fournit sans cesse des pensées également neuves, profondes & justes sur le monde moral & physique.

Zacharie. C'est un Poëte admirable dans le genre héroï-comique. Rien de

(*a*) On attend une édition complette de ce Poëte, dont nous rendrons compte dans son tems.

plus ingénieux, de plus satyrique & en même tems de plus original que son *Renommiste* (*a*), son *Mouchoir*, ses *Métamorphoses*, &c. Son *Renommiste* sur-tout est un ouvrage unique, tant pour les images plaisantes & neuves dont il est rempli, que pour l'invention même du Poëme. On sait quels talens extraordinaires il faut avoir pour caractériser des êtres qui n'agissent point sur les sens, & qui ne doivent leur création & leur existence qu'à l'imagination du Poëte. C'est-là l'écueil de Wieland & le triomphe de Zacharie.

Je voudrois pouvoir en dire autant des fictions sérieuses de ce Poëte aimable. Sa Création de l'enfer, si c'en est une, n'a rien de remarquable; Milton, dont il a emprunté les plus grandes images, en offre de bien plus

(*a*) C'est le héros du Poëme, c'est-à-dire un Ecolier tapageur qui, après avoir été obligé de quitter Jena, vient à Leipsik, où il est dompté par un petit-maître. L'Auteur, à l'exemple de Pope, fait agir divers Génies qui sont proprement les machines de ses Poëmes.

grandes & de bien plus terribles encore.

Je voudrois faire à ce sujet une remarque qu'on a faite souvent avant moi, mais qu'on me paroît n'avoir jamais ni bien entendue ni bien appliquée. Parce qu'en général on a de l'invention, il ne s'ensuit pas qu'on ait de l'invention dans certain genre de Poésie fixe & déterminé. Un Poëte né pour le comique, doit être fort embarrassé lorsqu'il entreprend de travailler dans un autre genre de Poésie. Son génie lui fournira une infinité d'idées & d'images neuves & plaisantes; il créera un *Dieu de la poudre*, un *Temple de l'ennui*; mais où prendra-t-il les traits d'un Archange? Tout chez lui se revêtira de la forme comique; & s'il veut absolument enfanter du sublime, il sera tout au plus singulier, si même il ne devient ridicule. On voit aisément que je parle ici du vrai génie, & non pas du génie à plusieurs faces, qui, par cela même qu'il est capable de tout, n'est capable de rien, à moins que ce ne soit un génie tout-à-fait extraordinaire.

Les

Les parties du jour de notre Poëte ne plaisent que dans les endroits où le Poëte a recours à son génie comique: nouvelle preuve de ma remarque précédente.

Ses Odes sont plutôt pompeuses que sublimes; mais ses Chansons sont ravissantes.

Comme c'est particulierement notre nation que l'Auteur de cet essai s'est proposé d'instruire, il est juste que nous lui en témoignions notre reconnoissance, au nom de tous nos concitoyens. Nous avons déja fait connoître une partie des Poëtes dont il nous offre le catalogue, & nous ne croyons pas qu'il ait à se plaindre des jugemens que nous en avons portés: les autres ne nous sont pas encore connus; mais la maniere dont notre Auteur en a tracé l'esquisse, ne nous permet pas de douter qu'elle ne soit très-fidelle. C'est ainsi qu'à l'aspect de certains portraits où nous remarquons des formes décidées & caractéristiques, nous prononçons hardiment qu'ils ressemblent, quoique nous n'ayons jamais vu les originaux. Nous pourrions nous plain-

dre peut-être de l'affectation avec laquelle on donne ici, dans presque tous les genres, la préférence à l'Anglois sur le François; mais, selon nous, cela ne prouve qu'une chose : c'est que le génie Allemand a plus d'analogie avec le génie Anglois qu'avec le nôtre. Nous avons des reproches plus fondés & plus légitimes à faire à notre Auteur : le premier, c'est d'avoir avancé que c'eût été nous ennuyer à coup sûr, que de développer au long les beautés qui caractérisent le Poëme épique de M. Klopstock; l'Auteur n'avoit qu'à nous parler de la *Messiade*, comme ont parlé de l'*Iliade* Pope & Gravina, comme Addisson a parlé du *Paradis perdu*; en un mot, comme d'après la sagacité, l'intelligence & la chaleur qu'il a répandues dans son essai, nous sommes très-convaincus qu'il étoit en état d'en parler lui-même; & nous pouvons l'assurer que nous l'eussions écouté non-seulement sans ennui, mais avec plaisir & même avec transport. Le second, c'est de paroître intimément persuadé qu'il est impossible que les bonnes Tragédies Allemandes plaisent jamais aux François. Et depuis quand les François

seroient-ils devenus insensibles aux bonnes choses? Nos mœurs & nos loix sont assurément beaucoup plus éloignées des mœurs & des loix de l'ancienne Athenes, qu'elles ne le sont de celles de l'Allemagne; nous ne laissons pas cependant de sentir & d'admirer Euripide & Sophocle. Notre Racine a même observé que les endroits de son *Iphigénie* qui faisoient le plus d'effet sur le Peuple de sa nation, étoient précisément les mêmes qui avoient le plus excité le plaisir & l'admiration du Peuple Athénien. Les hommes ne different entr'eux que par les préjugés; ils se ressemblent tous par les passions. Or les moyens de les exciter ces passions, nous ont été transmis, nous les avons employés; il en est même que nous pouvons nous vanter d'avoir portés à un degré de perfection que les nations voisines n'ont pas encore atteint; il en est aussi, nous en convenons, que nous n'avons pas adoptés, soit par timidité, soit parce qu'en effet ils répugnent à nos mœurs, soit enfin parce qu'il nous a paru que les défauts qu'ils entraîneroient nécessairement, ne seroient pas suffisamment rachetés par

les beautés mêmes qu'ils produiroient; mais ces moyens nous sont connus, nous en sentons toute l'énergie; & notre juste admiration pour Corneille & pour Racine ne nous aveugle nullement sur les beautés fortes & sublimes de Shakespear.



ARTICLE V.

GEDANKEN von dem ursprunge, wachsthume und verfalle der verzierungen in den Schœnen Kunsten, d. i. der Bau-Schnitz-Mahler und Kupferstecherkunst, entworfen und mit einem Anhange von herkuliani schen verzierungen begleitet, von einem Liebhaber derselben. Léipsick, bey Bernhart-Christoph Breitkopf, 1760, *in*-8°.

« RÉFLEXIONS sur l'origine, les » progrès & la décadence des décorations dans les Beaux-Arts, c'est-» à-dire, dans l'Architecture, la » Sculpture, la Peinture & la Gra» vure, *&c.* Par un Amateur des » Arts. A Léipsick, chez *Bernard-» Christoph Breitkopf*, 1759, *in*-8°.»

L'Auteur de ce petit ouvrage remarque d'abord que le droit de ramener les Arts à leurs principes lorsqu'ils s'en écartent, a toujours appartenu aux Architectes, & que c'est particulierement à eux que nous devons

le rétabliſſement du bon goût dans l'art de décorer. M. Meiſſonnier, Orfevre de Paris, fut un des premiers qui introduiſit dans la décoration des vaiſſelles l'inégalité des aſpects. Cet Artiſte avoit l'imagination brillante & féconde, ſes deſſins étoient ingénieux & agréables ; rien n'égaloit la délicateſſe & le fini de ſon exécution ; il en falloit beaucoup moins pour donner la plus grande vogue à toutes ſes productions.

Auſſi le François, toujours idolâtre de la nouveauté, les rechercha-t-il avec empreſſement ; la régularité parut triſte & monotone ; l'on ne vit que des ouvrages à faces inégales ; les vrais principes une fois abandonnés, on ne tarda pas à devenir tout-à-fait abſurde ; la ſeule Architecture s'éleva contre ce mauvais goût, elle appella à ſon ſecours & les proportions & le ſentiment des plus grands hommes & l'origine même des décorations, elle fit ſentir tout le ridicule de ces productions monſtrueuſes ; on rougit de l'eſpece de fureur avec laquelle on les avoit recherchées ;

le délire ceſſa, à peine en reſte-t-il aujourd'hui des traces, encore ne les apperçoit-on que dans quelques bâtimens confiés à des Maçons ou à des Entrepreneurs ignorans. Les Gabriel, les Beaufranc, les Souflot en ont conſtamment préſervé les édifices royaux & publics.

Les Allemands, dit ici l'Auteur, imitent en tout les François : il faut donc eſpérer qu'ils ne tarderont pas de rejetter un genre que les François, qui en ont été les auteurs, ont proſcrit eux-mêmes. Il examine enſuite les raiſons qui ont déterminé les gens de goût & de bon ſens à rejetter les décorations à faces inégales.

Lors, dit-il, que nous prenons le corps humain pour modele de toute proportion, nous remarquons que l'on peut, au moyen de certaine attitude, prêter un nouvel éclat à ſa beauté naturelle, & même lui donner de la grace s'il eſt mal conformé. Cette attitude conſiſte dans une contenance libre, dégagée, conforme aux loix du mouvement & de la gravité. Ainſi qu'on preſcrive à quelqu'un des poſi-

tions uniformes ; qu'il ait, par exemple, le viſage en avant, le col égal, le corps droit, les bras pendans, les cuiſſes, les jambes & les pieds roides & ſerrés ; cette attitude, parfaitement ſemblable à celle que les Sculpteurs Egyptiens donnoient à leurs figures, déplaira certainement, quand même on y auroit obſervé les proportions les plus parfaites. Les Grecs, plus hardis que les Egyptiens, donnerent les premiers du mouvement aux ſtatues ; ils repréſenterent leurs perſonnages debout, aſſis, couchés ; en un mot, ils leur donnerent des attitudes libres, dégagées & toujours naturelles.

Or ces attitudes ſi agréables préſentent par-tout des inégalités dans les faces ; il en eſt de même dans les fleurs, on y voit regner tout-à-la-fois les proportions les plus parfaites & un contraſte continuel. Voilà les principes d'où ſont partis les Décorateurs modernes, mais ils ſont allés beaucoup trop avant : à force d'être libres & hardis, ils ont bleſſé toutes les loix de la vraiſemblance, ils ont mis du contraſte dans des choſes qui n'en ſont

aucunement ſuſceptibles ; de ſorte qu'ils ont corrompu l'art des décorations au lieu de le perfectionner.

Les décorations ſont nées avec l'Architecture. Des arbres, des branches & des rameaux : tels ont été les matériaux dont on s'eſt ſervi pour conſtruire les premieres habitations. On entoura de fleurs ou de fruits le tronc des arbres qui portoient l'édifice, ou bien l'on ſema au pied quelques graines dont on ſuſpendoit les tiges & les feuillages en diverſes formes par-deſſus les portes & les fenêtres ; à cela ſe joignoient les uſtenſiles les plus indiſpenſables ; une houlette, une cruche, une poche & un chalumeau orné de fleurs, ce qui pouvoit former des décorations agréables. Il eſt vraiſemblable que lorſque dans la ſuite les hommes conſtruiſirent des maiſons plus ſolides, ils conſerverent cette premiere maniere de les décorer.

Après avoir jetté un coup-d'œil ſur l'Architecture des Grecs & des Romains, l'Auteur nous préſente le ſpectacle à jamais déplorable de la fureur des Goths qui, aux monumens ſuper-

bes qu'ils démolirent ou qu'ils mutilerent, ſubſtituerent les édifices les plus groſſiers & les plus barbares, d'où il prend occaſion de diſtinguer l'Architecture gothique en ancienne & en nouvelle.

Lorſque les Turcs eurent envahi l'Empire Grec, ils introduiſirent également une nouvelle Architecture ſans goût, ſans regles, chargée d'une infinité de tours pointues & de coupoles grandes & petites, mais d'ailleurs auſſi riche & auſſi délicate que celle des Goths étoit lourde & groſſiere; ce goût paſſa en Eſpagne, où les Arabes firent des invaſions, & ſe répandit bientôt en France & en Allemagne.

Enfin toutes les ſortes d'Architecture ſe confondirent: de-là naquit la nouvelle Architecture gothique qui ſe partagea en une infinité de branches; de ſorte que dans le nombre prodigieux des bâtimens communément appellés gothiques, on en trouve à peine deux qu'on puiſſe réduire à une même regle: de-là vient encore que nous donnons indifféremment le nom de *gothiques* tant aux édifices délicats, ſvel-

tes & accablés d'ornemens, qu'à ceux qui ſont lourds, groſſiers, peſans & ſauvages.

Tels furent les fruits des efforts que diverſes nations firent pendant l'eſpace de mille ans pour inventer une forme nouvelle d'Architecture & de décoration. Les Grecs ſeuls avoient ſaiſi le véritable objet de cet Art; auſſi, lorſque dans le quinzieme ſiecle les Sciences & les Arts ſortirent de la longue & profonde nuit où ils avoient été enſevelis, eut-on recours aux principes de l'ancienne Architecture grecque.

Les Allemands prirent goût pour les colonnes; ils les employerent dans la conſtruction non-ſeulement des maiſons, mais des meubles; les lits, les fauteuils, les chandeliers même & les cuillers furent façonnés en colonne; on ne les diſtinguoit que par le nom de leur ordre: on diſoit un chandelier dorique, corinthien, *&c.* Ce goût tomba, & fit place à un genre de décorations dont on ſe ſervit juſqu'au commencement de ce ſiecle, & qui conſiſtoit en feuillages & en rubans, & quelquefois auſſi en têtes d'hommes & d'animaux biſarrement drapées. En

Italie, au contraire, on ſuivit dans toutes les façons de décorer le bon goût qui regnoit dans les monumens antiques qu'ils avoient devant les yeux; & en France le ſiecle de Louis le Grand produiſit des Artiſtes qui égalerent & ſurpaſſerent même les Italiens. Les ouvrages des Le Pautre, des Leclerc, des Berrins ſeront à jamais les plus parfaits modeles qu'on puiſſe ſe propoſer pour la décoration dans tous les genres.

Notre Auteur, après avoir décrit la maniere de ces Artiſtes célebres, obſerve que les décorations ne ſont nullement eſſentielles dans les bâtimens, qu'ils n'en ſeroient peut-être que plus nobles s'ils n'étoient point décorés; que la ſorte de beauté qui caractériſe l'Architecture n'a beſoin d'aucun ſecours étranger, & que les ornemens ne doivent ſervir qu'à indiquer l'objet de l'édifice, l'état & la dignité du poſſeſſeur, pour engager par-là les paſſans à en examiner les beautés avec plus d'attention. Puis, s'adreſſant aux Décorateurs: croyez-vous, leur dit-il, ne pouvoir donner du prix à ces inventions qu'en recourant aux chimeres?

Les richeſſes de la nature ſont-elles donc épuiſées? Nous vous demandons ce que ſignifient les ouvrages que vous nous préſentez; c'eſt du groteſque, nous dites-vous, de l'arabeſque, du chinois, du barroque: quelle réponſe! quelles raiſons!

L'Auteur finit par quelques obſervations générales & très-judicieuſes, mais trop connues ſur-tout parmi nous pour mériter qu'on s'y arrête.

Si la perfection de l'art conſiſtoit uniquemant à bien voir la nature, nous n'aurions à ſouhaiter aux Artiſtes Allemands que les yeux de leurs Poëtes.



ARTICLE VI.

PHILOSOPHICAL Transactions, giving some account of the present undertakings, studies and labours of the Ingenious in many considerable parts of the World. Vol. 51, *Part.I. for the year* 1759. *London*, L. Davis *and* C. Reymers, *Printers to the R. S. In Holbourn.* 1760, *pag.* 457.

« TRANSACTIONS Philosophiques, » dans lesquelles on rend compte » des entreprises actuelles, des études & des travaux des Savans des » différentes parties du monde. Vol. » 51, Part. I. pour l'année 1759. » Lond. chez *L. Davis* & *C. Reymers*, Imprimeurs de la Soc. R. » 1760, *in*-4°. pag. 457 ».

CE cinquante-unieme volume des Transactions Philosophiques contient trente-neuf articles. Nous en avons déja fait connoître quelques-uns dans les volumes précédens de ce Journal : il nous reste à parcourir les autres &

à donner une idée sommaire de leur objet.

I. *Sur les plus grands effets des machines, en considérant le mouvement uniformément accéléré.*

Tous les Auteurs qui ont travaillé à déterminer le poids dont devoit être chargée une machine, afin que son effet fût le plus grand qu'il est possible dans un tems déterminé, ont supposé que le mouvement de cette machine étoit uniforme. En considérant le problême sous cet aspect, on a trouvé que ce poids devoit être le $\frac{4}{9}$ de celui qui obligeroit la machine à rester en équilibre. M. Blake résoud dans cette piece le problême plus généralement, & en considérant le mouvement uniformément accéléré & retardé par des vibrations alternatives; ce qui est le cas de plusieurs machines, entr'autres de celles à feu, & il tire de sa solution quelques formules que nous ne pouvons qu'indiquer aux Géometres.

II. *Observations sur l'accroissement des arbres., par M. Robert Marsham de Strattom dans le Comté de Norfolk.*

M. Marsham ayant pris en 1743 la mesure de divers arbres, comme des

sapins, des chênes, des bouleaux, des pins, des ormes, *&c.* les a mesurés de nouveau en 1758. Il en déduit quelques conséquences relatives à l'économie & au grand avantage que la nation peut retirer de la plantation des bois.

L'article III. contient *la description de quelques antiquités* trouvées dans la province de Cornouailles, par M. William Borlase; mais comme ces antiquités n'ont rien de remarquable, nous passons au quatrieme, dans lequel M. Pullein propose une *nouvelle machine à dévuider la soie.*

Dévuider la soie de dessus les cocons & la mettre en masses, n'est pas une opération aussi aisée que pourroient l'imaginer ceux qui n'ont jamais vu ce travail.

La soie, au sortir de dessus le cocon, est empreinte d'un suc glutineux que la chaleur de l'eau où trempent les cocons, a amolli, & qui lieroit tous les filamens les uns aux autres, si l'on n'avoit soin de faire ensorte que le filet de soie ne retombe sur le même endroit qu'après un tems suffisant pour dessécher ce gluten. Les Piémontois

ont une machine qui remplit assez bien cet objet, & dont l'usage est ordonné par les loix du pays. M. Pullein, qui fait tous ses efforts pour introduire le travail de la soie dans les Colonies Angloises de l'Amérique, décrit d'abord cette machine, à laquelle il trouve quelques inconvéniens; il propose ensuite la sienne. Les changemens par lesquels elle differe de celle des Piémontois, consistent en ce qu'il supprime deux roues de cette derniere; ce qui rend la sienne moins exposée à être dérangée par les accidens auxquels les roues dentées sont sujettes. Il prétend aussi que le mouvement par lequel le fil est porté de côté étant plus lent, il ne peut retomber sur le même endroit qu'après qu'environ six cens toises de fil ont été couchées sur le devuidoir; & cela rend l'effet de sa machine beaucoup plus sûr que dans celle de Piémont. Il fait aussi faire aux deux filets de soie qu'on devuide à la fois de deux masses de cocons, deux croisemens au lieu d'un, dans la vue de rendre le filet plus serré & plus rond.

L'article V. contient *quelques expé-*

riences ſur des pieces de marbre, teintes par M. Robert Chambers. Nous avons donné ce morceau en entier dans le volume de juin de cette année. Cet article eſt ſuivi d'un autre de M. Peyſſonel, qui donne la deſcription d'une eſpece de ſcolopendre marine qu'il a obſervée en Amérique, & de la *relation* circonſtanciée *des effets d'un tonnerre tombé à Norwich le 13 juillet 1758.*

Les articles VIII. & IX. regardent quelques *expériences concernant la Peinture encauſtique des Anciens.* M. Joſiah Colebrooke, auteur de cette piece, a ſuivi le procédé indiqué par M. le Comte de Caylus qui a le premier fait connoître & revivre parmi nous ce genre de Peinture; mais il nous aſſure que les divers eſſais qu'il en a faits lui ont toujours mal réuſſi (*a*). Ce mauvais ſuccès l'a engagé à conjecturer que l'*en-*

(*a*) Nous ſommes étonnés du mauvais ſuccès de M. Colebrooke; en effet tout Paris a vu, lors de l'avant-derniere expoſition des tableaux de l'Académie royale de Peinture au Louvre, quelques peintures exécutées ſuivant le procédé de M. de Caylus; & nous ſavons qu'on en a exécuté pluſieurs autres dans cette Capitale, ſuivant le même procédé.

cauſtum des Anciens n'étoit qu'une eſpece de vernis de cire, dont ils couvroient leurs peintures, afin d'empêcher qu'elles ne fuſſent dégradées par les injures de l'air. Cette conjecture eſt fondée d'ailleurs ſur un paſſage du ſeptieme Livre de l'Architecture de Vitruve qui décrit fort diſtinctement la maniere d'appliquer cette ſorte de vernis. M. Colebrooke en a fait l'eſſai ſur quelques morceaux de peinture en détrempe ſur toile & ſur papier, & il a eu tout le ſuccès qu'il pouvoit deſirer.

Nous nous bornons à indiquer l'article X. dans lequel on lit la *deſcription d'une eſpece de cocon de ſoie, trouvé en Amérique*, par M. Samuel Pullein, parce que nous avons donné ce morceau en entier dans le volume de ce Journal du mois de ſept. 1760. Nous en uſerons de même pour les articles XI. & XII. qui contiennent une *ſuite d'obſervations météorologiques faites dans le Maryland pendant les années* 1753, 1754, 1755, 1756 & 1757.

Ces obſervations auront probablement quelque jour leur utilité; mais elles ne préſentent juſqu'ici aucun réſultat digne d'être communiqué à nos Lecteurs.

L'article XIII. eſt une *Lettre de M. Delaval à M. Benjamin Wilſon, ſur quelques nouvelles expériences électriques.* Elles nous paroiſſent mériter l'attention des Phyſiciens; c'eſt pourquoi nous entrerons dans un certain détail ſur leur ſujet.

M. Delaval a eu l'idée d'expérimenter ſi les métaux qui ſont des conducteurs de l'électricité, jouiſſoient auſſi de cette propriété, lorſqu'ils étoient réduits en chaux. Il eſt inutile de décrire la maniere dont il a fait cette expérience, elle eſt aiſée à imaginer. Le réſultat a été que ces chaux ne tranſmettoient point l'électricité; il a éprouvé de la même maniere divers corps tant du regne végétal qu'animal, & il a trouvé qu'étant réduits en cendres, ils ceſſoient de jouir de la propriété de donner paſſage à la matiere électrique.

Cette expérience conduit M. Delaval à reconnoître une vertu électrique

dans la chaux ou terre des Chymiſtes, après qu'elle a été privée de ſon phlogiſtique; ainſi tous les corps, du moins ceux qui par la calcination deviennent incapables de conduire le fluide électrique, ſeroient compoſés de deux parties l'une & l'autre électriques; car on ſait que le phlogiſtique poſſede la vertu électrique dans le plus haut degré, & que c'eſt lui qui la communique à tous les corps dans la compoſition deſquels il entre en abondance, comme les cires, les réſines, *&c.*

Mais comment peut-il arriver qu'un corps compoſé de deux principes, chacun doué de la vertu électrique, ne la poſſede cependant pas? C'eſt un paradoxe auquel M. Delaval tente de répondre ainſi: Il obſerve que la vertu électrique des chaux ou cendres eſt de la nature de l'électricité vitrée; & celle du ſoufre principe ou phlogiſtique, de celle de l'électricité ſulfureuſe. Or on ſait que ces deux électricités ſont oppoſées l'une à l'autre, & produiſent des effets contraires. N'eſt-il pas naturel de penſer, dit M. Delaval, que dans un corps compoſé de ces deux principes, les forces oppoſées ſe détrui-

ſent, & que ce corps reſte dans un état neutre ou non-électrique ? On pourroit, en pouſſant plus loin l'idée de M. Delaval, dire qu'il eſt probable que les corps électriques, à la maniere des réſines, ſont ceux dans leſquels le principe ſulfureux domine, & que ceux qui ſont capables de prendre l'électricité vitrée, ſont ceux où la terre ou la chaux eſt la plus abondante; ce qui eſt aſſez bien confirmé par l'analyſe de la plûpart de ces corps.

M. Delaval ne s'en tenant pas là, a examiné de la même maniere la rouille ordinaire & le blanc de plomb, & il les a trouvés incapables de tranſmettre l'électricité : ce qui confirme ſon ſentiment; car on ſait que ces matieres ne ſont autre choſe que les particules métalliques du fer ou du plomb, privées de leur phlogiſtique par l'action de l'air ou par une chaleur douce & continuée pendant long-tems.

On pourroit peut-être ſoupçonner que cette propriété des chaux métalliques vient uniquement de ce que le métal eſt atténué en particules très-petites; mais M. Delaval détruit cette

conjecture, en remarquant que ces chaux réunies en maſſes au moyen de l'eau, & enſuite bien deſſéchées, interceptent l'électricité comme auparavant. Il a auſſi ſoumis à ſes expériences de la poudre d'étain fort menue, & elle tranſmettoit le fluide électrique, de même que l'auroit pu faire un fil de métal.

Il eſt cependant remarquable que ce qui ne peut être produit dans les métaux par la ſimple pulvériſation, ne laiſſe pas d'avoir lieu dans d'autres corps ſolides, lorſqu'ils ont éprouvé cette préparation. C'eſt ce qui arrive, par exemple, à la pierre de Portland; elle devient un obſtacle à la tranſmiſſion du fluide électrique étant réduite en poudre, tandis qu'elle le tranſmet avant cette opération. L'alun, la gomme arabique ont offert un ſemblable phénomene.

Le même Phyſicien parle vers la fin de ſon Mémoire, d'un autre moyen fort extraordinaire de produire ce changement dans des corps non-électriques, mais néanmoins abondans en parties terreuſes ou calcaires. Ce moyen conſiſte à les échauffer modérément. M. D.

réduiſit pluſieurs morceaux de pierre de Portland à une épaiſſeur preſqu'égale à celle des glaces de verre; & après les avoir fait chauffer, il les arma comme pour faire l'expérience de Leyde. Pendant que la pierre étoit chaude au point de rouſſir le papier, elle étoit un conducteur de l'électricité; mais lorſqu'elle ſe fut un peu refroidie, elle commença à donner de petites commotions qui allerent toujours augmentant en force pendant une dixaine de minutes, après quoi elles diminuerent à meſure que la chaleur diminuoit; & le corps devint un ſimple conducteur, lorſqu'il fut entierement refroidi. Un tuyau de pipe de tabac, échauffé par ſon milieu & appliqué par un bout à la barre électrique, arrêta l'électricité & la laiſſa paſſer lorſqu'il fut parfaitement refroidi.

Les articles XIV. & XV. contiennent la relation d'un fait extraordinaire arrivé en Irlande. Le nommé William Carey, Laboureur, âgé de 19 ans, reſſentit au mois de Mars 1757 une douleur dans ſon poignet droit, lequel commença au mois d'Août ſuivant à s'enfler; de ſorte que

ce Laboureur fut contraint de ceſſer ſon travail. Dans l'eſpace d'un mois cette enflure ſe changea en une dureté ſemblable à celle d'un corps oſſeux; une ſemaine après qu'il eût reſſenti de la douleur dans le poignet droit, une pareille douleur ſe fit ſentir dans le gauche, qui s'enfla de la même maniere. Enfin ces deux duretés s'étendant continuellement avoient gagné les deux coudes & les doigts dès le mois de Novembre 1756, de maniere que le malade ne pouvoit plus plier les doigts, ni les avant-bras.

Au mois de Mars 1758, William Carey ſentit une douleur ſemblable à la cheville droite, & depuis ce tems juſqu'à la date de la lettre, l'oſſification avoit déja gagné huit pouces en montant le long de la jambe.

Ce malade ayant été conduit à l'Hôpital de Dublin, on jugea que l'adminiſtration des remedes mercuriaux lui pourroit être avantageuſe; on l'eſſaya, mais elle n'a opéré aucun effet, ſi ce n'eſt la fonte de quelques calloſités, ce qui lui a ſeulement procuré un peu de facilité à remuer les doigts & l'a-

vant-bras. On l'a renvoyé en lui conseillant de continuer l'usage des emplâtres mercuriels, de se baigner dans la mer, & d'oindre les parties malades du suc savoneux du *quercus marina*. On promet d'informer le Public de l'issue de cette singuliere maladie.

On trouve dans les XVI. & XVII. articles quelques *Observations de la Comete qui a paru au mois de Mai de 1759, par MM. Bevis & Munckley.* On sait que cette Comete est la même que celle de 1607 & de 1682. Mais il ne paroît pas par les deux papiers dont nous parlons qu'on l'ait revue en Angleterre dès la fin de 1758 & le commencement de 1759, comme on a fait en France & en divers autres lieux du continent.

Cet article est suivi du catalogue annuel de cinquante plantes du jardin de Chelsea, sorte d'hommage que la Compagnie des Apothicaires de Londres rend depuis plusieurs années à la Société Royale. Ceci n'est pas susceptible d'une indication plus étendue. Vient ensuite un long Mémoire de M. Smeaton, intitulé : *Recherche ex-*

périmentale sur l'action naturelle de l'eau & du vent dans les moulins & les autres machines dont le mouvement est circulaire

Dans cette piece M. Smeaton ne consulte que l'expérience, & il se sert tout-au-plus de quelques théorêmes fort simples d'Hydrostatique. Les machines qu'il a imaginées pour cet effet sont tout-à-la-fois fort simples & fort ingénieuses. Il examine d'abord les roues de moulin qui reçoivent l'eau par dessous, & ensuite celles qu'on appelle *à bacquets*, ou qui reçoivent l'eau par-dessus. La troisieme partie de son Mémoire est employée à examiner les moulins à vent; & il recherche la position, la forme, la grandeur, la vîtesse les plus avantageuses à donner aux aîles pour produire le plus grand effet possible. Sur tous ces points M. Smeaton a déduit en forme de corollaires un grand nombre de vérités qui ne peuvent manquer d'être fort utiles pour la perfection de ces machines. Nous voudrions bien pouvoir entrer ici dans quelques détails sur cet objet; mais outre

que l'abondance de la matiere exigeroit un extrait particulier de ce Mémoire, nous savons qu'un Méchanicien habile est dans le dessein de le faire traduire & de le publier. C'est un présent dont les Mathématiciens lui sauront beaucoup de gré. On pourroit ajouter à cette traduction celle d'un Mémoire Hollandois sur les moulins à vent, que M. Jean Lulofs a inséré dans le second tome des Mémoires de la Société de Harlem, & quelques pieces françoises sur le même sujet données par M. Euler dans les Mémoires de Berlin. Cette collection renfermeroit tout ce qui s'est fait jusqu'ici de mieux sur ces machines si dignes par leur utilité d'intéresser les Méchaniciens à leur donner la derniere perfection.

Nous avons inséré tout au long dans un des Journaux précédens l'article XIX. où l'on lit la relation du changement de la couleur noire d'une Négresse en couleur blanche. Le suivant est le récit de la guérison d'un paralytique opérée à Riga par le Docteur Teske, & communiqué au Docteur

Jacob de Castro-Sarmento. Le XXI. contient les observations de M. Hubner sur la formation du tripoli, qu'il annonce n'être autre chose qu'un bois enfoui sous la terre, pétrifié & calciné par un feu souterrein. Ce sentiment, auquel l'inspection de la mine de tripoli ouverte à Poligné en Bretagne a donné lieu; est absolument le même que celui de M. Gardeil, qui a donné depuis plusieurs années à l'Académie Royale des Sciences un Mémoire sur le tripoli, qu'on peut lire dans le second tome de ceux des Savans étrangers. M. Emmanuel Mendez da Costa combat le sentiment de M. Hubner, dans quelques remarques jointes à cette piece. On peut aussi lire sur ce sujet un Mémoire inséré dans le volume de l'Académie Royale des Sciences de Paris de 1755.

La *Relation des circonstances particulieres d'un Empieme*, par M. Warner, forme l'article XXII. qui est suivi de quelques extraits de Lettres de M. l'Abbé Venuti, à M. J. Nixon *sur diverses antiquités nouvellement découvertes en Italie*; on lit ensuite *la*

description des accidens singuliers d'une longue suppression d'urine, & le détail de quelques expériences faites par M. Jean Ellis, pour conserver en bon état les semences qu'on veut envoyer dans les pays lointains. Le résultat de ces expériences n'est pas encore bien satisfaisant. Il paroît seulement que les semences qui se sont le mieux conservées sont celles qui avoient été plongées dans de la cire pure, ou dans un mélange de parties égales de cire & de graisse de mouton. Ces semences, qui avoient été ainsi gardées près d'un an entier, & qu'on avoit à dessein exposées pendant l'été à la plus grande chaleur, ayant été plantées au mois de Novembre 1758, ont germé & promettoient à M. Ellis des plantes saines & vigoureuses.

Dans le XXVI. article M. Pringle a rassemblé toutes les relations qu'il a pu se procurer, concernant un météore effrayant qui fut vu dans la plus grande partie de l'Angleterre, de l'Ecosse & de l'Irlande, le 26 Novembre 1758, entre huit & neuf heures du soir. D'après ces différentes relations compa-

rées entr'elles & discutées, M. Pringle conclut que ce météore s'enflamma à peu près au-dessus de Cambridge; il avoit alors la forme d'un globe avec une queue terminée en pointe. De-là il passa d'un mouvement direct au-dessus de diverses Provinces de l'Angleterre, & il traversa les Comtés de Dunsfries & de Lanerck en Ecosse. En arrivant au-dessus de ce dernier endroit la partie postérieure de sa queue se détacha du corps & se dispersa en étincelles. Le reste se rassembla en un corps à peu près rond, & continua de se mouvoir dans la même direction jusqu'au-dessus du Fort Williams, dans le Comté d'Invernesf, où après une course d'environ 330 milles il disparut en s'éteignant. M. Pringle conjecture néanmoins que ce météore continua sa route vers le Nord & qu'il se ralluma. Car il paroît qu'on l'apperçut encore dans un état lumineux & en forme de globe, au 58e degré de latitude sur la côte occidentale du Comté de Ross, d'où ayant changé de direction il se porta vers le Sud-Est; le surplus de sa course n'a pas été ob-

servé. Le trajet du météore depuis Cambridge jusqu'au Fort Williams, paroît avoir été fait dans environ un quart de minute, de maniere que la vîtesse de ce corps enflammé auroit été de 20 à 25 milles par seconde. Quant à sa hauteur, M. Pringle l'a déduit d'environ 100 milles au commencement de l'apparition, & de 25 à 30 vers le tems où on cessa de l'appercevoir. Plusieurs Observateurs s'accordent à lui donner un diametre apparent à-peu-près égal à celui de la pleine lune; d'où il paroît que sa grandeur réelle fût d'un mille ou d'un mille & demi.

M. Pringle entre ensuite dans une discussion physique sur la production de ces météores. Il examine quelques conjectures du célebre Docteur Halley sur ce point, & il les combat. Il propose enfin lui-même ses conjectures sur le même sujet; mais elles nous paroissent encore si éloignées de la vraisemblance que nous les passons sous silence.

Nous joignons ici à cause de l'affinité de la matiere l'indication de

trois autres articles, savoir les XXXI. XXXII. XXXIII. qui concernent un météore, quoique bien moins remarquable, qui fut apperçu le 20 Octobre 1759, dans le Berckshire, dans le Comté d'Essex & à Bath. Suivant l'Observateur du Comté d'Essex, ce météore ne parut pas plus grand que la planete de Vénus, lorsqu'elle est stationnaire; il prit naissance à une hauteur considérable au-dessus de l'horison; il tomba en ligne courbe, se dirigeant à-peu-près du Nord au Sud & s'évanouit à quatre ou cinq degrés de l'horison, en répandant plusieurs étincelles fort brillantes. Toute cette apparence ne dura que quatre à cinq secondes.

Nous revenons présentement au XXVIII. article, qui est de M. le Docteur Rutty, & qui est intitulé: *Pensées sur les différentes imprégnations des eaux minérales, particulierement sur l'existence du souffre dans quelques-unes.*

La critique qu'a essuyé le Livre de M. Rutty, *sur l'analyse des eaux minérales*, paroît avoir donné naissance à

ce Mémoire, dans lequel il entreprend d'établir l'existence du souffre dans quelques sources minérales vulgairement appellées sulphureuses. Il se fonde 1°. sur l'odeur de ces eaux, odeur très-différente de celle que des eaux stagnantes acquierent par la putréfaction; mais qui ressemble au contraire à celle des œufs couvés; or tout le monde sait, dit M. Rutty, que cette odeur est particuliere à la solution du souffre connue par les Chymistes sous le nom de foie de souffre. 2°. Sur les effets de ces eaux dont la vapeur altere la couleur des métaux. 3°. Sur l'alcali fixe qu'elles contiennent, & qui est, comme l'on sait, la propre menstrue du souffre. 4°. Sur leur propriété de se troubler & de former une précipitation semblable au *Lac Sulphuris*, lorsqu'on y verse un acide. 5°. Sur la couleur mêlée de verd, de jaune & de rouge que présente le marc ou l'écume de plusieurs de ces eaux, & sa propriété de donner une flamme bleue accompagnée d'une odeur sulphureuse, lorsqu'on y applique le feu. Le reste du Mémoire de M. Rutty

est employé à faire le parallele des effets des eaux d'Aix-la-Chapelle qu'on reconnoît pour sulphureuses, avec ceux des eaux froides qu'il a qualifiées de ce nom, & à proposer quelques recherches nouvelles & utiles sur ces eaux.

Les articles XXIX. & XXX. contiennent deux relations circonstanciées des effets de la foudre, qui tomba le même jour 16 Juillet 1758, vers les huit heures du matin, à Richmansdorff, lieu du Comté d'Herford, & à Londres, où elle fit beaucoup de dégât dans plusieurs maisons. La derniere de ces pieces est accompagnée de quelques réflexions de M. Gowin Knight; ce Physicien combat l'opinion vulgaire qui parmi les effets du tonnerre admet une sorte de fusion froide, & il examine les faits qui peuvent avoir donné lieu à cette opinion. Il montre que la plûpart de ces faits n'obligent point à adopter une aussi étrange opération de la nature; & qu'ils peuvent la plûpart se concilier avec la maniere ordinaire dont les métaux se mettent en fusion. Les au-

tres ne lui paroissent pas pouvoir soutenir la discussion à laquelle il les soumet.

On lit dans l'article XXXIV. la description de deux pierres d'une grosseur & d'une forme remarquable, que M. Warner, Chirurgien de l'Hôpital de Guy, a extraites du passage de l'urethre d'un jeune homme dans laquelle elles étoient fermement engagées depuis six ans: elles pesoient ensemble 350 grains.

Les expériences de M. Benjamin Wilson sur la tourmaline composent le XXXV. article. M. Wilson commence par quelques considérations sur les électricités appellées vitrée & résineuse. Il entreprend sur-tout de déterminer laquelle de ces deux électricités est la positive, ou se fait par une accumulation de matiere électrique; l'expérience par laquelle il tente de résoudre cette question est fort curieuse: le résultat est que ce sont les matieres vitreuses, qui par le frottement prennent une électricité positive, pendant que les résineuses prennent une électricité négative ou par privation. Nous

ne savons au reste si l'expérience de M. Wilson paroîtra à tous les Physiciens aussi décisive qu'à lui. Mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnoître, c'est que la contrariété des effets de deux électricités vitreuse & résineuse, s'y soutient d'une maniere très-remarquable. Quant aux expériences sur la tourmaline, nous n'entrerons à leur sujet dans aucun détail; parce que nous en avons exposé le résultat général dans le volume de ce Journal pour le mois d'avril de cette année.

Nous avons rendu compte dans le même Journal des curieuses *Expériences de M. Swymer sur l'électricité de la soie & de la laine*. Ce motif nous dispense de nous étendre ici sur ce point, d'autant plus que la traduction de la piece de M. Svymer nous a été promise par M. l'Abbé Nollet dans le Mémoire qu'il lut à la derniere assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences. Nous avons aussi donné dans le même volume de ce Journal une idée suffisante des observations de M. Canton sur la variation diurne & périodique de l'éguille aimantée, & de

ses conjuctures sur la cause de cette variation.

L'article qui termine ce volume est du Docteur Brakenridge, & traite des courbes qui naissent de la section d'une surface que les Géometres n'ont point encore considérée. Cette surface est ainsi formée. Qu'on imagine une ligne droite tirée dans un plan, & que sur ce plan, & d'un point qui soit hors de cette ligne on mene une droite faisant un angle au-dessus du plan. Qu'on fasse enfin parcourir ces deux lignes, celle qui est dans le plan & celle qui fait un angle avec lui, par une troisieme qui leur soit continuellement appliquée, de sorte qu'elle soit toujours dans un plan parallele à lui-même : il en résultera une surface connue par les Architectes sous le nom de *biaise*. C'est cette surface dont M. Brakenridge examine les différentes sections avec un plan quelconque. Au reste ces considérations n'ont rien de bien difficile pour les Géometres un peu versés dans l'analyse. M. Mauduit, Géometre habile de notre connoissance, s'est proposé des recherches d'une nature plus épineuse, en exa-

minant la grandeur de la surface que nous venons de décrire, & la solidité des corps terminés par une pareille surface. Ce qui a fait le sujet d'un Ecrit qui doit être inséré dans le volume prochain du Recueil des Mémoires présentés à l'Académie par des Savans étrangers.



ARTICLE VI.

***OBSERVATIO** transitûs Veneris per discum solarem, 6 junii 1761, ex observatorio Collegii Societatis Jesu Ingolstadii, unà cum conclusionibus astronomicis, quantùm licuit, inde deductis; à Patre G. Kraz Soc. Jes. ibidem in catholicâ & electorali Universitate Matheseos Professore : in-4°. pag. 16, cum fig.*

« OBSERVATION du passage de Venus sur le disque solaire, arrivé » le *6* juin 1761, faite à l'observatoire du College des Jésuites d'Ingolstadt, avec les conséquences » astronomiques qu'on peut en déduire; par le P. *G. Kraz*, Jésuite, » Professeur de Mathématiques dans » l'Université catholique & électorale : *in-4°.* pag. 16, avec figures. » *Sans nom de lieu ni d'Imprimeur* ».

CET Ecrit, apparemment imprimé à Ingolstadt, est le plus étendu & le plus détaillé que nous

ayons encore vu sur l'observation du passage de Venus au-devant du Soleil, faite le 6 juin dernier. Il est composé de douze articles, dans les quatre premiers desquels le Pere Kraz décrit la maniere dont il a fait l'observation, & les précautions qu'il a prises pour lui donner toute la justesse & l'exactitude dont elle étoit susceptible. Le cinquieme contient les détails de l'observation, c'est-à-dire les différences apparentes d'ascension droite & de déclinaison des bords du Soleil avec le bord précédent & le bord inférieur de Venus. Dans les articles VI. & VII. l'Auteur explique la maniere dont il a tracé le type du passage & la route tant apparente que corrigée de Venus sur le disque du Soleil; d'où il conclud l'entrée du centre de Venus sur le disque du Soleil, vue du centre de la Terre, suivant le méridien d'Ingolstadt, à

. . .	2*h.*	53′	57″
Le moment du milieu du passage, à . . .	6	5	0
Celui de la conjonction, à	6	26	6
La sortie du centre, à . .	9	16	3
La moindre distance des centres, de . . .		9	22

La même, augmentée par la parallaxe, de . . .	9′	43″½	
La longitude géocentrique dans la conjonction de . 2ˢ 15°	36′	9″	
La latitude géocentrique, ou vue du centre de la Terre, au moment de l'entrée, de	7	24	
La même, à la sortie, de	11	9	
La moyenne, ou au moment de la jonction, de	9	29	
La latitude vue du Soleil, à l'entrée, . . .	2	56	34‴
La même, à la sortie,	4	26	2
La même, au moment de la conjonction,	3	46	17

La sortie de Venus hors du disque du Soleil a été observée par 3 personnes & avec trois instrumens différens. Le premier de ces instrumens étoit un télescope Newtonien de sept pieds, avec lequel le Pere Kraz a vu le premier contact à . . . 9h. 4′ 59″
Le dernier, à . . 9 23 4

Durée de la sortie, . .		18′	5″
L'Observateur qui se servoit du second instrument, lequel étoit une lunette de 3 pieds de longueur, a vu le premier contact à . . .	9h.	4	56
Et le second à . . .	9	22	22
Avec le troisieme instrument qui étoit une lunette de onze pieds, on a observé le premier contract à . . .	9	4	57
Et le dernier à . . .	9	22	29

L'accord de ces trois Observateurs à déterminer le moment du premier contact, est frappant. A l'égard du sécond contact, le P. Kraz observe judicieusement que plusieurs raisons concourent à rendre moins certain le moment auquel il arrive, & à accélérer ce moment pour un Observateur qui se sert d'une lunette plus courte.

Le diametre apparent de Venus a été déterminé de deux manieres par le Pere Kraz, savoir, avec le micrometre & au moyen de la durée du tems employé par Venus pour sortir de dessus le disque. La premiere de ces manieres

lui a donné ce diametre apparent de 59″, & la derniere de 57″ 20‴. Il juge que la premiere de ces déterminations peut pécher d'une seconde par excès, à cause de l'épaisseur des fils du micrometre, & qu'on peut augmenter la derniere d'une pareille quantité, à cause du petit anneau lumineux qui a un peu diminué le diametre apparent de Venus, vue sur le Soleil; ensorte qu'à cette distance de la Terre, le diametre apparent de Venus s'écarte peu de 58″.

La latitude d'Ingolstadt est de . . .	48°	45′	45′
La différence des longitudes entre la même ville & Paris, est en tems, de		36	10
Ingolstadt étant à l'Orient.			

Le Pere Kraz est déja connu par le Livre qu'il donna en 1759, sous le titre : *De genuino Principio equilibrii corporum solidorum, aliorumque effectuum cum eodem connexorum.* Ingolst. *in*-12. On y trouve les réflexions de l'Auteur sur le lévier & sur la cause

de l'équilibre entre les poids placés à ses extrémités.

QUOIQUE nous ayons déja communiqué à nos Lecteurs plusieurs observations du dernier phénomene du passage de Venus sur le Soleil, nous croyons que les Astronomes verront avec plaisir les suivantes. Nous en devons une partie au P. Hell, dont nous avons déja parlé plusieurs fois dans ce Journal; & l'autre à M. Rizzi Zannoni, Professeur de Géographie de la Société cosmographique de Nuremberg, lequel les rassemble avec soin, ainsi qu'une foule d'autres observations nécessaires pour la construction de diverses Cartes qu'il projette, surtout pour la nouvelle Carte d'Allemagne qu'il donnera dans peu, & qui effacera certainement tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce genre.

A Bologne.

M. Eustache Zannoti, avec une lunette de deux pieds & demi, a observé le contact intérieur à	9h.	4	34″
Et l'extérieur à . . .	9	22	30

M. le Docteur Matheuci, avec une lunette de vingt pieds,
contact intérieur, . 9h. 4′ 58″
extérieur, . 9 23 7

M. le Docteur Marini, avec une lunette de dix pieds,
contact intérieur, . 9 4 58
extérieur, . 9 23 0

Un Observateur anonyme, avec une lunette de six pieds,
contact intérieur, . 9 4 54
extérieur, . 9 22 52

Un autre, avec une lunette de huit pieds,
contact intérieur, . 9 5 0
extérieur, . 9 22 50

Un troisieme anonyme, avec une lunette de onze pieds,
contact intérieur, . 9 4 56
extérieur, . 9 22 59

Le diametre apparent de Venus a paru de 56 à 58″.

A Dillingen en Souabe.

L'observation a été faite par le P. Hauser, Jésuite, avec une lunette de dix-huit pieds, & il a vu le
contact intérieur à . 9h. 0′ 20″
l'extérieur, . 9 18 20

A Dresde.

On n'a pu faire que l'observation du contact intérieur, qui a été vu par M. Haubold, à 9 17 37
Cet Observateur a jugé que le rapport du diametre apparent de Venus à celui du Soleil étoit le même que de 1 à 26, ce qui donneroit le diametre de cette planette de 1′ 13″.

A Florence.

Le Pere Ximenés a observé le phénomene avec un télescope Newtonien de cinquante-deux pouces de foyer, & a vu le
contact intérieur à 9h. 4 28″
& l'extérieur à 9 22 56

A Wurtzbourg (*a*).

Un Observateur dont on ne nous dit pas le nom, avec un télescope Grégorien de dix-huit pouces de foyer, a observé le
contact intérieur à . 9 1 12
& l'extérieur à . 9 18 49

A Laubach en Carinthie.

Le P. Schott, Jésuite, ayant fait l'observation avec une lunette de 16

(*a*) Cette observation paroît mériter peu d'attention, à cause de la quantité dont elle s'éloigne de toutes les autres; car elle donnoit seulement 17 minutes 37 secondes pour la durée de la sortie, que les Observateurs les plus exacts ont trouvée de 18 à 18 minutes & demie.

pieds, le contact intérieur lui a paru se faire à . . . . . 9h. 18′ 15″
& l'extérieur à . . . 9 36 20

A Madrid.

Plusieurs personnes ont fait l'observation du passage de Venus; le P. Rieger, Jés. s'étant servi d'une lunette de 8 pieds, a vu le commencement de la sortie à . 8 6 56
& la sortie totale à . . 8 24 53
Un autre Observateur, qui se servoit d'une lunette de deux pieds neuf pouces, a déterminé le premier de ces instans à . . 8 6 53
& le dernier à . . 8 24 32
Un troisieme, qui se servit d'une lunette plus longue, a observé le
contact intérieur à . 8 6 54
& l'extérieur à . . 8 24 32

NB. Cette observation nous paroît difficile à concilier avec une autre également faite à Madrid, & qui a été

envoyée directement à Paris. En voici les détails :

Ce dernier Observateur nous apprend qu'il a vérifié son horloge le 5 & le 6, & qu'il a pris avec un quart de cercle de deux pieds & demi de rayon, les positions de Venus sur le disque du Soleil, en observant l'arrivée des bords antérieur & supérieur du Soleil & de Venus aux fils vertical & horisontal. Suivant cet Astronome, le contact intérieur s'est fait à . . . . 8*h*. 1′ 44″
& l'extérieur à . . 8 19 23

On ajoute que le contact s'est fait sans une incertitude de plus de deux secondes; quant à l'extérieur, il a été plus long-tems douteux. Cet Observateur s'est aussi servi de verres différemment colorés; mais on ne nous dit pas quel a été le résultat.

La discordance entre cette observation & celle du Pere Rieger est frappante; il est néanmoins probable que la derniere que nous venons de communiquer, mérite la préférence : car nous avons vu par les détails dans lesquels entre son Auteur, qu'il est versé dans l'art d'observer, & qu'il a pris

pour régler sa pendule & connoître l'heure vraie, tous les soins qu'exige cette opération.

A Munich.

M. Clausing qui se servoit d'une lunette de trois pieds & demi, a vu le contact intérieur à . . 9*h*. 5′ 46″
& la sortie totale à . . 9 23 48

A Schwetzingen près d'Heildelberg.

Le P. Mayer s'étoit apprêté à faire l'observation avec une lunette de Dollond de dix pieds de longueur; mais il n'a pu voir que le commencement de la sortie, à . . 8*h*. 53′ 35″

A Inspruck.

M. de Krobben, avec un télescope Newtonien de cinq pieds, a vu le contact intérieur à . . 9*h*. 4′ 33″
& l'extérieur à . . 9 23 0

Cet Observateur a publié un traité sur ce passage, en Allemand; ce que ce traité renferme de plus remarquable, c'est que son Auteur a apperçu sur

le disque du Soleil un corps qu'il a pris pour le Satellite de Venus, & qu'il a vû sortir de dessus cet astre six minutes avant le premier contact; d'autres ont fixé cet instant à 8*h*. 59′ 20″ ce qui s'éloigne peu de la détermination de M. de Krobben.

A Konigs-saal.

Le P. Szama, Bénédictin, & trois autres Observateurs, ont fixé les momens des deux contacts comme il suit;

I.	contact intérieur,	9*h*.	17′	53″
	contact extérieur,	9	36	8
II.	cont. int. . .	9	17	48
	ext. . .	9	36	16
III.	cont. int, . .	9	17	59
	ext. . .	9	36	10
IV.	cont. int. . . .	9	17	56
	ext. . . .	9	36	18

Les instrumens dont se sont servis ces quatre Observateurs étoient un bon télescope à réflection & trois lunettes de vingt-huit, de seize & de quatre pieds & demi, La pendule a été soi-

gneusement réglée sur le moyen mouvement du Soleil; mais les observations sont réduites en tems vrai. On en peut tirer avec beaucoup de précision la longitude de cette place, que nous ne croyons pas avoir été jusqu'ici déterminée fort exactement.

A Francfort sur l'Oder.

Suivant M. Polack qui se servoit d'un télescope de dix-huit pouces, le contact int. . . 9*h*. 17′ 25″
& l'ext. . . . 9 36 48

A Bareuth.

L'observation a été faite dans une maison de campagne du Margrave, par MM. Graffenhahn & Polmann, avec des lunettes de dix-huit & de douze pieds. Suivant la détermination du premier, le contact intérieur est arrivé à . . . 9*h*. 5′ 22″
& la sortie totale à . 9 23 40

A Grypswald dans la Poméranie Suédoise.

L'Observateur étoit M. A. Mayer;

l'instrument dont il se servoit, un télescope de trois pieds & demi. Le commencement de la sortie est arrivé à . . . . . 9*h.* 13′ 8″
& la sortie totale à . 9 31 28

A Cracovie.

Le P. Weszky, Jésuite, se servant d'une lunette de seize pieds & demi, a vu le commencement de la sortie à . . . . . 9*h.* 38′ 33″
& la fin à . . 9 56 54

A Dantzick:

Suivant M. Rieckel, qui s'est servi d'une lunette de vingt-huit pieds, le contact intérieur s'est fait à . . . . . . 9*h.* 32′ 47″
& l'extérieur à . . 9 51 8,

Cet Observateur raconte avoir vu cinquante-trois secondes avant le premier contact de Venus, un corps sortir de dessus le Soleil; & il a jugé que ce corps pouvoit être le Satellite de cette planete.

A Rawa.

Le P. Dobinsky s'est servi d'un té-

lescope de six pieds & demi, & il a vu le commencement de la sortie à . . . 9*h.* 37′ 15″
& la sortie totale à . 9 55 30

Il étoit assisté dans son observation par M. Stanislas Boreyko, lequel, avec une lunette de six pieds, a déterminé les mêmes instans comme il suit :
cont. int. 9 37 19
ext. 9 55 11

Ces Observateurs ont relevé cinquante-quatre positions de Venus sur le Soleil, & ont trouvé le diametre apparent de cette planete de 56 ou 57 secondes. Ils ont aussi apperçu un corps qu'ils ont réputé pouvoir être le Satellite de Venus, & ils l'ont vu sortir du Soleil quelque tems après elle.

A Breslau.

M. Gutz, auquel est due l'observation faite en cette ville, s'est servi d'une lunette de quinze pieds; le contact intérieur a été vu à 9*h.* 27′ 59″
& l'extérieur à . . 9 46 22

A Geneve.

M. Jallabert & un autre Astronome ont observé le passage de Venus sur le Soleil comme il suit. Selon le premier, qui observoit avec un télescope de dix-huit pouces, la sortie a commencé à . . . . . 8*h.* 44′ 31″
& elle a fini à . . 9 2 15

Suivant l'autre Observateur, ces deux momens ont été, . . . 8 44 38
& 9 2 33

A Closter-Bergen près de Magdebourg.

M. Silberschlag a fait l'observation de Venus avec une lunette de six pieds & demi, & a fixé le commencement de la sortie à . . 9*h.* 5′ 34″
& la fin à . . 9 23 59

Au reste toutes ces observations sont réduites en tems vrai : ce qu'on doit toujours entendre, lorsqu'on n'avertit pas du contraire.



ARTICLE VIII.

ESSAI sur l'étude de la Littérature.

Second Extrait.

NOUS n'avons fait qu'annoncer dans notre précédent Journal cet ouvrage intéressant dont nous allons rendre compte avec quelque détail. Nous tâcherons d'en détacher les traits les plus frappans ; mais nous les présenterons sans ordre & sans liaison, comme ils sont dans le Livre même. L'Auteur n'a point voulu faire un traité méthodique ; c'est un homme d'esprit & de goût qui a promené son imagination sur plusieurs objets de Littérature, & qui nous donne ici le résultat de ses lectures & de ses méditations.

Le début de l'ouvrage est heureux ; le point de vue sous lequel on nous présente l'Empire littéraire est noble & philosophique. « L'histoire des Empires est celle de la misere des hommes. L'histoire des Sciences est celle de leur grandeur & de leur bon-

» heur. Si mille conſidérations doivent » rendre ce dernier genre d'étude pré- » cieux aux yeux du Philoſophe, cette » réflexion doit le rendre bien plus cher » à tout amateur de l'humanité. »

On a remarqué ſouvent que les différentes parties des connoiſſances humaines on été tour-à-tour l'objet de l'admiration des hommes. La Métaphyſique & la Dialectique regnoient ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre; la Politique & l'Eloquence ſous la République Romaine; l'Hiſtoire & la Poéſie dans le ſiecle d'Auguſte; la Grammaire & la Juriſprudence ſous le bas Empire; la Philoſophie ſcholaſtique dans le treizieme ſiecle; & les Belles-Lettres juſqu'aux jours de nos peres; la Phyſique & les Mathématiques ſont à préſent ſur le trône, dit l'Auteur; mais peut-être leur chûte n'eſt-elle pas éloignée.

Il ſeroit digne d'un habile homme, ajoute M. Gibbon, de ſuivre cette révolution dans les gouvernemens, dans les mœurs qui ont ſucceſſivement égaré, déſolé & corrompu les hommes. « Qu'il » ſe gardât bien de chercher un ſyſtê- » me; mais qu'il ſe gardât bien da-

» vantage de l'éviter ». Cette réflexion eſt très-ſage & peut s'appliquer à toutes les recherches de la Philoſophie. Au reſte les cauſes qui ont occaſionné cette contrariété d'opinions dans les différens ſiecles, & cette préférence qu'on donnoit à une Science ſur toutes les autres; ces cauſes, dis-je, tiennent à des circonſtances générales & ſenſibles, qu'il ne ſeroit peut-être pas difficile de ſaiſir & de fixer, & dont les principales ont déja été obſervées par quelques Ecrivains. Mille cauſes phyſiques & morales concouroient à accélerer chez les Grecs le progrès & la perfection des Arts & des Sciences; Alexandre, en détruiſant la liberté & le gouvernement de la Grece, anéantit tous les reſſorts d'émulation & de gloire, il deſſécha dans les ames le germe des grandes actions & des grandes penſées. Sa magnificence & ſon goût pour les Arts ſuſpendit un moment leur ruine, mais ils périrent enfin avec lui; il ne reſta plus que le fantôme de l'Eloquence & le babil de la Philoſophie: ce fut le regne des Sophiſtes & des Dialecticiens. Les Romains cultiverent la Politique &

l'Eloquence avant la Poéſie & la Philoſophie; c'étoit l'ouvrage du Gouvernement. Les Arts néceſſaires ont dû devancer les Arts d'agrément & de curioſité. Le bouleverſement de l'Empire Romain & le mélange des nations qui envahirent l'Italie confondirent & les mœurs & les loix. La Juriſprudence ne fut plus qu'un cahos monſtrueux, & dut néceſſairement fixer la premiere attention des hommes, comme l'objet le plus intimément lié à la conſtitution même de la Société. A la renaiſſance des Lettres le goût de l'Antiquité ſubjugua tous les hommes inſtruits; on ne s'occupa qu'à expliquer, à commenter, à traduire les ouvrages anciens, parce qu'il étoit plus aiſé de les admirer que de les imiter, & d'exercer ſa mémoire que ſon eſprit. C'étoit des mines fécondes & tout ouvertes; on voulut les épuiſer avant que d'en fouiller de nouvelles. Le commerce que les Arabes eurent avec l'Europe, y répandit le goût de la Philoſophie ſcholaſtique. Lorſque des hommes de génie eurent perfectionné les Langues modernes, & entreprirent d'égaler dans leur propre idiome les chefs-

d'œuvres de la Grece & de Rome, l'étude devint plus populaire, les Arts étendirent leur empire, ce fut le regne de la belle Littérature; mais ce regne doit avoir un terme. Les aſpects les plus frappans de la nature ſe ſont offerts d'abord; on a ſaiſi ſes beautés les plus vraies, les plus ſimples, les plus touchantes. L'imagination, bornée par la nature, & bien plus encore par les Langues, par les mœurs, par les convenances extérieures, ſe ralentit ou s'égara; les reſſources de l'Art parurent épuiſées: pour créer du nouveau on tomba dans le rafinement. L'eſprit, au contraire, ſe meut dans une ſphere plus libre & plus vaſte; ſon activité moins contrainte ſe répand ſur tout; mais ſouvent il jette ſur les objets une fauſſe lumiere qui les dénature au lieu de les éclairer; ainſi à meſure que les limites de la Philoſophie s'étendent, ceux des Arts ſe retréciſſent, parce qu'on deſſeche le principe des Arts en ſoumettant à la ſévérité de la Logique, ce qui n'appartient qu'à l'imagination & au ſentiment. Ainſi le ſiecle des Beaux-Arts précede ordinairement le ſiecle du rai-

ſonnement. Ce ſont-là vraiſemblablement les cauſes générales des révolutions qu'ont éprouvé les différens genre de connoiſſance; mais nous ne donnons ici qu'une eſquiſſe imparfaite & tronquée, dont les traits auroient beſoin ſans doute d'être plus développés & plus approfondis.

L'Auteur ajoute que les Mathématiques ſont aujourd'hui ſur le trône; il nous ſemble cependant que leur regne eſt paſſé. Le nombre des grands Mathématiciens diminue tous les jours en Europe, quoique l'étude des Mathématiques ſoit peut-être en effet plus répandue. La Géométrie n'eſt plus que ce qu'elle doit être, un inſtrument utile & même néceſſaire pour accélérer & aſſurer la marche de la Phyſique. En général, tous les eſprits ſe ſont tournés vers les objets utiles, & ont banni, des Sciences mêmes exactes, ce qui a paru hypothétique ou purement curieux, pour s'attacher uniquement à ce qui préſente une utilité actuelle & ſenſible.

M. Gibbon n'a pas jetté les yeux ſur l'état préſent des Mathématiques en Angleterre, lorſqu'il a avancé cette

propoſition. Le meilleur Géometre de la Société Royale de Londres, M. Simpſon, vient de mourir; & les Clairaut, les Dalembert, les Fontaine, les Euler & les Bernouilli n'ont plus de rivaux dans la patrie de Newton.

« Si les Grecs n'avoient point été » eſclaves, dit notre Auteur, les Ro» mains ſeroient encore barbares. »

Cette aſſertion eſt un peu haſardée; les Grecs polirent, étendirent même le goût des Romains, & leur donnerent ce ſentiment fin & délicat des Beaux-Arts, dont l'auſtérité des mœurs & les troubles du Gouvernement avoient ralenti les progrès à Rome; mais les Romains avoient ceſſé d'être barbares long-tems avant qu'ils vainquiſſent les Grecs. Les Etruſques leur avoient donné les Arts; la Poéſie, l'Eloquence, les ſpectacles dramatiques avoient précédé chez eux la premiere expédition dans la Grece. Il ne faut donc pas prendre la propoſition de M. Gibbon à la rigueur; il tombe quelquefois dans le défaut de donner à ſes penſées un air de généralité qui les rend frappantes, quoiqu'elles deviennent communes lorſqu'on les ré-

duit à la portion de vérité qu'elles renferment. C'eſt un défaut qu'il a pris vraiſemblablement dans la lecture de quelques-uns de nos meilleurs Ecrivains; mais ces légeres taches ſont effacées par une foule de traits heureux & brillans.

En recherchant les cauſes de la décadence des Belles-Lettres, notre jeune Auteur l'attribue particulierement à la diſpute qui s'éleva vers la fin du dernier ſiecle ſur la prééminence des Anciens & des Modernes. « Il n'y eut » jamais, dit-il, un combat plus iné» gal: la Logique exacte de Terraſ» ſon, la Philoſophie déliée de Fon» tenelle, le ſtyle élégant & heureux » de Lamothe, le badinage léger de » Saint-Hyacinthe, travailloient de con» cert à mettre Homere au niveau de » Chapelain. Leurs adverſaires ne leur » oppoſoient qu'un attachement aux » minuties, je ne ſais quelles préten» tions à une ſupériorité naturelle des » Anciens, des préjugés, des injures » & des citations. Tout le ridicule » leur demeura, & il en rejaillit une » partie ſur les Anciens ». On pourroit peut-être accuſer l'Auteur d'avoir

confondu l'effet avec la cauſe; cette diſpute étoit un des ſymptômes de la décadence des Lettres; mais nous n'entrerons point dans la diſcuſſion de cette interminable querelle.

« Il eſt certain que les mœurs des Anciens étoient plus favorables à la Poéſie que les nôtres, c'eſt une forte préſomption qu'ils nous y ont ſurpaſſés. A meſure que les Arts ſe ſont perfectionnés les reſſorts ſe ſont ſimplifiés. Quel avantage n'ont pas, pour la Poéſie comme pour la Peinture, les combats des Anciens ſur les batailles des Modernes. Comparez, par exemple, l'Illiade avec la Henriade ſur cet objets: tous ces combats ſinguliers, tous ces longs diſcours aux mourans, toutes ces rencontres inattendues prouvent l'enfance de l'Art, mais donnent au Poëte le moyen de faire connoître ſes héros, & de nous intereſſer à leurs deſtins. Aujourd'hui les armées ſont de vaſtes machines animées par le ſouffle du Général. La Muſe ſe refuſe à la deſcription de ces manœuvres. Elle n'oſe percer ce tourbillon de pouſſiere qui cache à ſes yeux le brave & le lâche, le Chef & le Soldat ».

« Les anciennes Républiques de la Grece ignoroient les premiers principes d'un bon gouvernement. Le peuple s'assembloit en tumulte pour décider plutôt que pour délibérer. Leurs factions étoient furieuses & immortelles ; leurs séditions fréquentes & terribles ; leurs plus beaux jours remplis de méfiance, d'envie & de confusion ; leurs Citoyens étoient malheureux ; mais leurs Ecrivains, dont l'imagination étoit échauffée par ces affreux objets, le peignoient comme ils le sentoient.

» La Mythologie ancienne, qui animoit toute la nature, étendoit son influence à la plume du Poëte. Nos idées philosophiques de la divinité nuisent à la Poésie. Le *fiat* de Moyse nous frappe ; mais la raison ne sauroit suivre les travaux de la divinité qui ébranle sans efforts & sans instrumens des millions de monde ; & l'imagination ne peut voir avec plaisir les Diables de Milton combattre pendant deux jours contre les armées du Tout-puissant. Le compas d'or dont le Créateur mesure l'univers chez Milton, peut-être chez lui est-il puérile, chez Homere il

eût été sublime. Les mêmes ornemens qui auroient relevé le Jupiter d'Homere défigurent notre Dieu. Le beau génie de Milton lutte contre le systême de sa Religion, & ne paroît jamais si grand que lorsqu'il en est un peu affranchi ».

Cette longue digression est toute entiere de l'Auteur Anglois ; nous invitons nos Lecteurs à la comparer avec un morceau de M. Diderot, qu'on trouvera dans les réflexions qui suivent le *Pere de famille*. C'est un tableau plein de chaleur, de force & de vérité des mœurs anciennes, considérées relativement à la Poésie & aux Astres. Mais revenons à notre Auteur.

Il n'y a rien de si commun que d'entendre louer les Anciens par des gens qui ne les lisent & ne les entendent guere ; & tel admirateur de l'antiquité pourroit bien n'être qu'un sot. Défiez-vous de ces petits Critiques qui élevent sans cesse les noms de ceux qui ne sont plus, pour flétrir, s'ils le pouvoient, les noms dont l'éclat les importune ; ils citent Homere & Virgile à tout propos ; ils accumulent les épithetes & les exclamations : mais s'ils

n'y voyent que ce qu'on leur y a fait voir, s'ils n'y puisent aucune idée nouvelle, aucun sentiment nouveau, soyez sûr qu'ils ne sont dignes ni de les louer ni de les sentir.

L'admiration de M. Gibbon pour les Anciens n'est point un enthousiasme aveugle ou simulé, c'est le fruit de l'étude réfléchie qu'il a faite de leurs ouvrages, c'est le résultat d'un esprit juste & d'un sentiment délicat. Les observations qu'il fait sur l'Eneïde sont fines & ingénieusement présentées. L'art de ce Poëme, dit-il, est infini. Par une illusion trop fine pour ne pas se dérober au commun des Lecteurs, & trop heureuse pour déplaire aux Juges, il embellit les mœurs des tems héroïques sans les déguiser. La remarque suivante est d'une très-bonne critique : rien de plus difficile pour un Ecrivain élevé dans le luxe que de peindre sans bassesse des mœurs simples. Lisez l'Epître de Pénélope dans Ovide, vous vous sentirez révolté de cette même rusticité qui vous enchante chez Homere. Lisez Mademoiselle Scudery, vous serez désagréablement surpris de retrouver à la Cour de Tho-

miris la pompe de celle de Louis XIV, Il faut être fait à ces mœurs pour en saisir le ton. La réflexion a tenu lieu d'expérience à Virgile, & peut-être à Fenelon. Ils ont connu qu'il les falloit orner un peu pour ménager la délicatesse de leurs Concitoyens ; mais qu'on choqueroit cette même délicatesse si on les fardoit beaucoup.

Il faut suivre l'Auteur dans l'objet politique qu'il suppose aux Georgiques. Sylla voulant récompenser les troupes qui avoient servi ses desseins, les dispersa dans l'Italie & leur donna des terres. Auguste pressé par les mêmes circonstances, employa les mêmes expédiens ; mais ces Guerriers accoutumés aux combats s'ennuyoient du repos, & attendoient avec impatience que la guerre les rappellât aux dangers qu'ils aimoient.

Qu'y avoit-il de plus assorti à la douce politique d'Auguste, dit M. Gibbon, que d'employer les chants harmonieux de son ami pour les réconcilier à leur nouvel état?.... De-là toutes ces descriptions touchantes des plaisirs innocens de la campagne, de ces jeux, de ces retraites délicieuses, oppo-

ſées aux amuſemens frivoles des hommes & à leurs affaires plus frivoles que leurs amuſemens.... Ainſi Virgile n'eſt plus un ſimple Ecrivain qui décrit les travaux ruſtiques, c'eſt un nouvel Orphée qui ne touche ſa lyre que pour faire dépoſer aux ſauvages leur férocité & pour les réunir par les liens des mœurs & des loix. Si cette vue eſt un peu chimérique, il faut avouer du moins qu'elle eſt ingénieuſe, noble, digne du grand Poëte à qui on l'attribue, & qu'elle n'a pu entrer que dans la tête d'un homme de beaucoup d'eſprit & de goût.

M. Gibbon traite enſuite de la critique, de ſon objet & de ſes loix. « Ariſtote, dit-il, qui portoit les lumieres dans les ténebres de la nature & de l'art, eſt le pere de la Critique. Le tems, dont la juſtice lente, mais ſûre, met enfin la vérité à la place de l'erreur, a briſé les ſtatues des Philoſophes, mais a confirmé les déciſions du Critique ». Nous aurions beaucoup à dire ſur cette aſſertion. L'*Ariſtotéliſme* littéraire a peut-être été plus nuiſible aux progrès des Arts que le *Péripatétiſme* ne l'a été aux progrès de la Philoſo-

phie, parce que l'autorité eſt bien plus dangereuſe dans les matieres de goût que dans celles de raiſonnement. Ariſtote étoit un génie vaſte, profond & vigoureux, trop reſpecté comme Légiſlateur, trop négligé aujourd'hui comme Philoſophe. Il avoit voulu ſoumettre toutes les facultés de l'eſprit humain à ſon autorité & réduire tout en claſſes, juſqu'aux formes infiniment variées du raiſonnement. Comme toutes les Sciences, ſuivant la remarque de Baçon, perdent leur fécondité lorſqu'on les réduit en art, parce que l'art les circonſcrit, de même l'art poétique, dit Gravina, a deſſéché la Poéſie. Il ſeroit donc bien utile de délivrer le génie des entraves dont Ariſtote & bien plus encore ſes froids & peſans Commentateurs ont travaillé par leurs regles étroites & pédanteſques à embarraſſer ſa marche. Le génie n'a pas beſoin d'autre guide que de l'obſervation de la nature & du vrai.

Notre Auteur, en traitant des droits de la Poéſie, laiſſe au Poëte la liberté de s'écarter de l'hiſtoire, pourvu qu'il ne bouleverſe pas les annales d'un ſiecle pour faire une antitheſe. « Le ſen-

» timent apppartient à tous les hommes, les connoiſſances ne ſont le » partage que du petit nombre; le beau » agit plus puiſſamment ſur l'ame que » le vrai ſur l'eſprit. Quiconque oſe » condamner l'Epiſode de Didon, » ajoute-t-il, eſt plus philoſophe ou » moins homme de goût que moi ». Ce n'eſt pas que M. Gibbon convienne de l'anacroniſme qu'on a cru trouver dans cet Epiſode. Suivant la Chronologie de Newton, Enée & Didon ſe trouvent contemporains, & notre Auteur développe très-bien les preuves de cette hypotheſe.

M. Gibbon jette enſuite un coup-d'œil ſur les Sciences naturelles, dont la ſource eſt dans le beſoin mutuel des hommes en ſociété; il examine leur rapport & fait très-bien ſentir les liens qui uniſſent toutes les connoiſſances humaines. « Plus on a approfondi les » Sciences, dit-il, plus on a vu qu'elles » étoient toutes liées. On a cru voir » une forêt immenſe; au premier coup-» d'œil, tous les arbres qui la for-» moient paroiſſoient iſolés : mais a-» t-on percé la ſuperficie, on a vu que » toutes les racines étoient entremê-lées ».

» lées ». Cette image eſt auſſi grande que vraie; mais elle auroit pû être exprimée d'une maniere plus heureuſe.

Nous finirons ici notre extrait; l'abondance des matieres & le peu d'eſpace qui nous reſte nous forcent à en renvoyer la ſuite au volume prochain.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

I.

Rome.

MONSIEUR l'Abbé Pistolesi vient de publier sur les verbes toscans tantréguliers qu'irréguliers, un traité qui manquoit encore à la Langue Italienne. Il est intitulé; *Prospetto di verbi toscani tanto regolari quanto irregolari; in*-4°. Cet excellent ouvrage est composé de 368 pages, sans y comprendre ni l'épître dédicatoire, adressée à M. Brogiani, Recteur du séminaire de Florence, ni la préface où l'Auteur expose d'une maniere très-lumineuse l'objet & l'importance de son travail.

II.

DELLA Grammatica Latina Libri quattro, scritti da G. D. Bassignani,

C. R. delle Scuole Pie à instruzione della gioventù, che frequenta le Medisime Scuole. Genova, nelle stamperia Gesiniana, in-8°. *pag.* 560.

« GRAMMAIRE Latine, divisée en » quatre Livres, & composée par » le R. P. *Bassignani*, Religieux des » Ecoles Pies pour l'instruction de » la jeunesse. A Gênes, *&c.* »

Au moyen de cette Grammaire judicieuse, instructive, aisée, claire & savante, les jeunes gens qui jusqu'à présent ne marchoient qu'en tâtonnant & uniquement à l'aide des exemples, pourront non-seulement apprendre le latin en peu de tems & presque sans peine, mais se mettre en état de rendre raison des expressions, des tournures & de tous les procédés de cette belle Langue. Le P. Bassignani a suivi le systême du célebre Sanctius ou Sanchez; mais pour le rendre plus sensible aux Commençans, il l'a présenté sous un différent point de vue.

III.

LE savant ouvrage de M. Goguet

sur l'origine & les progrès des Loix, des Arts & des Sciences, a été traduit en Italien, & l'on vient de publier les deux premiers tomes de cette traduction; le troisieme & le quatrieme ne tarderont pas de paroître. L'édition en est belle & faite avec soin; on la trouve chez *Riccomini*, Libraire à Lucques.

IV.

PIANO de' lavori da farsi per liberare e assicurare dalle aque le provincie di Bologna, di Ferrara e di Ravenna, &c.

« PLAN des travaux nécessaires pour » mettre à l'abri des inondations » les provinces de Bologne, de Ferrare & de Ravenne; par le R. P. » *Frisi*, Clerc régulier de la Congrégation de S. Paul, Professeur » en l'Université de Pise, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Impériale de Petersbourg, » de l'Institut de Bologne, & Corresp. de l'Ac. R. des Sc. de Paris. A » Lucques, 1761, chez *Riccomini* ».

CE plan, que l'Auteur avoit déja

proposé, est aujourd'hui acccompagné de remarques & de réflexions qui rehaussent infiniment le prix de cet important ouvrage.

V.

TRACTATUS de Scorbuto, Joannis à Bona, *Veronensis*, &c.

« TRAITÉ du Scorbut, par M. *da* » *Bona.* A Verone, chez *Pierre-* » *Antoine Berno*, 1760, *in*-4°. » pag. 259 ».

L'AUTEUR a eu en vue de détromper les Médecins Italiens qui regardent le scorbut comme une maladie releguée dans les pays septentrionaux, & qui ne s'est pas encore répandue en Italie. Une femme de qualité qui vient d'en être attaquée & que M. da Bona a traitée lui-même, a prouvé le contraire à ce Médecin qui d'abord n'avoit voulu parler que du scorbut des Italiens & qui a fini par donner sur cette maladie un traité complet qui ne peut être que d'une très-grande utilité, sur-tout pour les Etrangers; car il faut

avouer que le scorbut est encore presqu'inconnu en Italie.

V I.

MECHANICÆ rationalis & practicæ Elementa, *auctore* D. Octaviano Cametti, *Abbate Vallumbrosano*, *Regiæ Lugdunensis Academiæ Socio*, *& in Pisano Licæo Matheseos publico Professore. Florentiæ*, *anno* 1761, *ex Typographiâ Imperiali*, in-4°. *pag.* 228.

« ELEMENS de Méchanique rationelle & pratique, par D. *Cametti*, » Abbé de Vallonbreuse, & Professeur de Mathématiques à Pise. A » Florence, 1761 ».

LA premiere partie de cet ouvrage roule sur les loix du mouvement; la seconde a pour objet les machines simples & composées; l'une regarde l'économie de l'univers, & l'autre les commodités de la vie.

L'Auteur, après avoir exposé & démontré les loix connues du mouvement simple & uniforme, prouve que celles du mouvement composé ont lieu dans la

nature, soit que les forces latérales accompagnent toujours le corps mis en action, soit qu'elles agissent sur lui tout-d'un-coup seulement, & qu'ensuite elles l'abandonnent; ce qui est devenu un objet de dispute parmi quelques Auteurs de nos jours.

La théorie du mouvement accéléré & retardé est ici traitée en général; & pour la rendre plus claire, plus évidente & plus sensible, l'Auteur a jugé à propos de la faire précéder par quelques lemmes qui tiennent au calcul différentiel, mais cependant démontrés par la seule syntaxe rigoureuse. De la descente & de l'ascension verticale des corps graves, D. Cametti passe à leur chûte sur un plan incliné à l'horison; & au moyen d'une nouvelle démonstration, il donne clairement à connoître en quels cas un corps posé sur ce plan doit tomber en bondissant, & dans quels cas il prend en tombant un mouvement de rotation. L'Auteur examine ensuite la chûte des corps sur plusieurs plans contigus, inclinés & par une courbe. La chûte des corps graves par une courbe lui donne occasion de parler des pendules qui exé-

cutent des vibrations réciproques dans un arc de cercle ou de cycloïde. Cette théorie est traitée fort au long, comme étant en effet la plus intéressante. L'Auteur en conclud que la gravité accélératrice qui anime la matiere n'est point la même en tout lieu, mais qu'elle va croissant de l'Equateur au Pole; & il assigne en même tems la différence considérable qui se trouve entre la gravité d'un corps placé sous la ligne équinoxiale, & la gravité qu'auroit ce même corps, s'il étoit placé sous le cercle polaire de notre globe.

La méthode que D. Cametti a employée pour traiter de la *Balistique*, est très-simple; le peu qu'il en dit renferme tout ce qui peut contribuer à la connoissance exacte de cette Science. Enfin l'Auteur termine la premiere partie de son Livre par un traité fort court sur les forces centrales, dans lequel il a placé divers corollaires, propres à conduire à la connoissance de la figure de la Terre, & en même tems à rendre raison de certains effets qu'on observe tous les jours dans la nature.

La seconde partie de l'ouvrage de D. Cametti a pour objet les puissances

méchaniques ou les machines. L'Auteur examine d'abord la puissance absolue d'un homme selon les différentes positions qu'il prend; ensuite, pour prouver le principe universel de l'équilibre dans le levier courbe & dans le levier droit, il ne suppose point un mouvement de rotation, comme le faisoient les Anciens; mais il se sert de la méthode de M. Dalembert. Il est vrai que la démonstration que ce grand Géometre a imaginée ayant paru à l'Auteur trop au-dessus de la portée des Commençans, il a cru devoir en donner une qui fût plus claire & plus aisée.

Après avoir établi le principe de l'équilibre, il l'applique aux trois especes de levier, aux instrumens méchaniques usuels, & calcule enfin la pression que subit un appui, lorsque le levier se trouve en équilibre entre deux puissances qui agissent dans une direction assignable quelconque. Ensuite, pour trouver la quantité absolue de la force qu'il faut employer pour que dans une machine assignée elle soit en équilibre avec le poids, l'Auteur se sert d'un théorême général qu'il dé-

montre, & d'où en effet il déduit très-aisément la force des machines simples & composées.

Notre savant Auteur expose enfin les motifs pour lesquels les différentes machines ont été imaginées; il enseigne ensuite la maniere de s'en servir dans l'occasion, & il ne manque pas de tenir compte des frottemens auxquels chaque machine est sujette.



SUISSE.

ETABLISSEMENT d'une Société économique à Soleure.

IL vient de se former à Soleure une nouvelle Société d'Agriculture, correspondante de celle de Berne, & composée d'une vingtaine de personnes des plus considérables de la ville. Elle tiendra ses assemblées une fois par semaine; chaque Membre aura un objet de travail particulier, & lira à son tour des mémoires sur la partie dont il est chargé. On a lieu d'espérer de grands avantages de cet établissement, & la Société de Berne fonde les plus grandes espérances sur cette associée qui s'est formée sur son modele. Les Membres de la nouvelle Société ont déja ramassé d'excellentes observations sur les pâturages d'automne, sur les chevaux, sur la police des grains & celle des bois. Leurs mémoires seront insérés dans le Journal Economique de Berne.

Cette institution doit sa naissance & ses progrès aux grandes vues de M.

l'Ambassadeur de France, qui réside à Soleure, aux intentions patriotiques de M. l'Advoier de Roll, Chef de cette République, & au zele de M. Schmidt, jeune Savant de Berne, à qui notre Journal a beaucoup d'obligation, & qui a mis tous ses soins pour former cette Société & pour cimenter son union avec celle de Berne, union qui ne peut que favoriser l'harmonie des Cantons & tendre au bonheur général de la Suisse.

Tous ceux qui aiment l'humanité, doivent considérer avec plaisir cette fermentation universelle qui semble animer tous les esprits en faveur de l'Agriculture, & qui produira vraisemblablement dans peu une révolution heureuse dans la constitution des Gouvernemens & peut-être dans le systême politique de l'Europe. Notre Gouvernement a adopté les vues excellentes que plusieurs Philosophes citoyens se sont attachés à répandre dans leurs écrits; & nous voyons naître tous les jours de nouveaux etablissemens utiles, & relatifs à cet important objet. C'est la Société d'Agriculture établie en Bretagne, qui a servi de modele à la Société de Ber-

ne, & il vient de s'en former de nouvelles dans la Capitale & dans quelques provinces, dont les travaux réunis & concertés accélereront les progrès & la perfection d'un Art auquel les Etats doivent leurs forces & leurs richesses & dont les fruits sont indépendans de tout événement étranger. Ces Sociétés nouvelles doivent en partie leur institution au zele ardent de M. le Marquis de Turbilly qui a si bien mérité de la patrie par son excellent Traité *sur les défrichemens*. C'est conformément à ses principes, que le Conseil d'Etat du Roi vient de rendre un Arrêt (16 août 1761), pour encourager le défrichement des terres incultes qui se trouvent dans le royaume, en accordant des encouragemens & des exemptions à ceux qui voudront entreprendre de les défricher.



ANGLETERRE.

I.

A short account of the ancient History, present Goverment and Laws of the Republic of Geneva. By G. Keate, *Esq.* in-12. *Dodsley*, 1761.

« PRÉCIS de l'Histoire ancienne, du » Gouvernement présent & des Loix » de la République de Geneve. Par » *G. Keate*. Chez Dodsley, *in*-12. »

CE tableau du Gouvernement de Geneve est court, serré, exact & bien écrit; on y desireroit plus d'ordre dans la distribution des objets. En tout c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit qui a bien vu, bien observé & qui a dépouillé son objet de toutes les circonstances inutiles, sans négliger les détails nécessaires. Nous pourrons le faire connoître plus particulierement. Nous ne devons omettre de dire que ce Livre est dédié à M. de Voltaire. Cet hommage de la part d'un Anglois à un Ecrivain François, & à celui de

tous les Ecrivains François que les Anglois sont le moins disposés à flatter, fait honneur à M. de Voltaire & à M. Keate.

II.

A Method of breaking horses, and teaching Soldiers to ride; designed for the use of the army. By Henry, *Earl of* Pembroke. *Dodsley*, 1761, in-12.

« METHODE pour dresser les che- » vaux & pour enseigner aux Sol- » dats à les monter, destinée à l'usage » des armées. Par *Henri*, Comte de » *Pembroke*. A Londres, chez *Dod-* » *sley*, 1761, *in*-12. »

IL feroit superflu de s'étendre sur l'importance d'une Cavalerie bien disciplinée. Les défauts que l'illustre Auteur de cet ouvrage a observés dans le systême d'équitation des Anglois, & qui ont rendu la Cavalerie Angloise, quoique très-brave, inférieure à la Cavalerie des autres nations, ont engagé M. le Comte de Pembroke à mettre au jour ses idées sur cette matiere.

Les préceptes que donne ce Seigneur sont le résultat de sa propre expérience; ils paroissent judicieux & fondés sur des principes clairs & solides; & quoiqu'ils soient particulierement destinés pour l'usage des troupes, ils peuvent être utiles à quiconque veut apprendre à monter à cheval avec grace & avec sûreté.

III.

ORIGINAL Poëms and Translations. By James Beattie. Millar, 1761, *in*-8°.

« POEMES originaux & Traductions. » Par *Jacques Beattie*. A Londres, » chez *Millar*, 1761, *in*-8°. »

LES pieces qui composent ce recueil sont des Odes ou des Elégies. La Poésie en est harmonieuse & facile; l'Auteur a du goût, une imagination agréable & du feu dans l'expression; il paroît bien propre à soutenir la Poésie qui en Angleterre, comme chez nous, tend sensiblement à sa décadence.



IV.

AN ac ount of the War in India, between the English and French on the coast of Coromandel, from the year 1750 to the year 1760; together with a relation of the late remarkable events on the Malabar coast, and the expeditions to Golconda and Surat; with the operations of the Fleet. Illustrated with Maps, Plans, &c. The whole compiled from original papers, by Richard Owen Cambridge, *Esq.* in-4°. Jefferys, 1761 ».

« RELATION de la guerre de l'Inde » entre les Anglois & les François » sur la côte de Coromandel, depuis » 1750 jusqu'en 1760; avec un dé- » tail des événemens remarquables » qui se sont passés sur la côte Ma- » labare, des expéditions de Gol- » conde & de Surate, & des opéra- » tions de la Flotte. Enrichie de » Cartes, de Plans, *&c.* Le tout com- » pilé sur des papiers originaux, par

» *Richard Owen Cambridge.* Chez
» *Jefferys*, 1761, *in*-4°. »

Les deux objets que l'Auteur s'est proposés dans cet ouvrage, sont, 1°. de donner au commun des Lecteurs une connoissance de la géographie du pays, dont on n'a que des notions confuses & imparfaites; & en second lieu de présenter aux personnes plus instruites un état des choses clair, exact, impartial & fondé sur des mémoires authentiques. Quoiqu'on ne trouve dans cette compilation rien qui n'ait été inséré dans les papiers publics, il peut être regardé comme un monument historique qui sera bon à consulter pour ceux qui voudront connoître la suite des événemens de la guerre présente dans l'Inde. Les Cartes & les Plans sont exécutés avec soin. L'Auteur de l'ouvrage, M. Cambridge, est un homme de Lettres très-connu par d'autres ouvrages plus intéressans & plus dignes de ses talens.



V.

A Proposal of a new method for finding the longitude at sea or land, &c.

« PROPOSITION d'une nouvelle
» méthode pour trouver la longitude
» tant sur mer que sur terre, avec
» la description d'un nouvel instru-
» ment inventé pour cet objet. Par
M. *William Jones*, Docteur en Mé-
» decine. Londres, 1760, *in*-4°.
» pag. 36, chez *Hawrius* ».

L'invention proposée par M. Jones consiste à mesurer le tems écoulé entre le passage de la Lune & celui d'une étoile qui est à-peu-près dans le même parallele & peu éloignée, par le méridien du navire. On propose pour cela un instrument composé de deux miroirs qui doivent se tenir dans la situation convenable, au moyen d'un contrepoids & d'un méchanisme à-peu-près semblable à celui d'une boussole. L'Auteur qui l'a imaginé il y a une dixaine d'années, l'avoit présenté à Mylord Sandwich, premier Commissaire de l'Amirauté, qui con-

sulta MM. Folkes & Bradley. Ces deux Savans n'en ont pas porté un jugement favorable, & ont déclaré qu'ils ne trouvoient pas que cette invention contînt rien de neuf, ni qu'elle fût praticable en mer. M. Jones a cru devoir en appeller au Public; après une description de sa machine, il s'attache à répondre à ces deux imputations. C'est à l'expérience à prononcer sur ce point.

Fin du Journal de Septembre.

TABLE DES ARTICLES.

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

ERRATA pour ce volume.

Pag. 41, *le passage alternatif & rapide de l'infortune suffit*, &c. lisez : *le passage alternatif & rapide de l'infortune au bonheur & du bonheur à l'infortune suffit*, &c.
Pag. 184, *ART. VI.* lisez *ART. VII*,

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Sept. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 19 Septembre 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

JOURNAL ÉTRANGER.

OCTOBRE 1761.

DEDIÉ A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU; Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboçeau Grand'-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.

CONDITIONS.

On ſouſcrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Chriſtine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Auguſtins.*

Chaque Volume du Journal ſera compoſé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souſcription *des douze Volumes pour l'année ſera de* vingt-quatre livres. *Les Souſcripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le ſoin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume ſe vendra ſéparément quarante-cinq ſols.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

DES DANSES CHINOISES.

Tiré d'une traduction manuſcrite des Ouvrages de Confucius.

Il s'en faut beaucoup que les Arts ayent aujourd'hui l'étendue, l'importance & l'énergie qu'ils avoient autrefois. La partie morale & politique en a entierement diſparu. La Poéſie chez les Grecs tenoit intimément aux loix, aux mœurs & à la religion; aujourd'hui, pour nous ſervir de l'expreſſion de Malherbe, un bon Poëte n'eſt pas plus néceſſaire à l'Etat qu'un bon joueur de quilles. La deſcription que nous allons

donner des Danſes Chinoiſes nous a rappellé les Danſes de l'ancienne Grece, & nous avons cru devoir faire connoître le caractere de celles-ci, avant de préſenter le tableau des premieres. Les raiſons qui nous y ont engagés n'ont pas beſoin d'être énoncées, nos Lecteurs les ſentiront aiſément; d'ailleurs nous ne penſons pas que ce ſoit-là ſortir de notre objet; on peut, au tems où nous ſommes, regarder, du moins à beaucoup d'égards, la Littérature ancienne comme étrangere.

Nous ne rapporterons point ici tout ce qu'il a plû aux Anciens d'avancer touchant l'origine de la Danſe. Cet exercice eſt vraiſemblablement auſſi ancien que le genre humain même; il eſt le produit néceſſaire du penchant invincible qu'ont tous les hommes pour le mouvement & pour l'imitation. Les Hébreux, à l'exemple des Egyptiens, accompagnerent toutes les cérémonies religieuſes de chants & de Danſes. Les Ethiopiens ne marchoient au combat qu'en danſant; & avant de lancer les fleches qu'ils portoient autour de leur tête, rangées en forme de rayons, ils

prenoient un air menaçant & danſoient d'une maniere qu'ils regardoient comme très-propre à répandre la terreur & l'épouvante dans l'ame de leurs ennemis. Les Indiens adoroient le Soleil non pas par des baiſemens de mains, comme le pratiquoient les Grecs dans le culte qu'ils rendoient à leurs Divinités, mais en ſe tournant du côté de l'Orient & en danſant dans un profond ſilence, comme s'ils avoient voulu par leurs mouvemens imiter la marche apparente de cet aſtre. Ce fut de ces nations que la Danſe figurée ſe répandit dans la Grece.

La Danſe ne dut être dans ſes commencemens qu'un aſſemblage irrégulier & confus de pas, de ſauts & d'attitudes qui n'exprimoient que d'une maniere groſſiere la paſſion du Danſeur. Cette maniere de danſer ou plutôt de ſauter & de bondir fut enfin ſoumiſe aux loix d'une cadence & d'une meſure déterminée; & comme à la chaſſe, dans les jeux & dans les combats ce ſont les pieds qui ſont principalement exercés, il n'eſt pas douteux que la Danſe ne fut d'abord bornée aux mouvemens de ces parties

inférieures du corps & qu'on ne s'occupa que long-tems après à régler les figures des bras & des mains.

La description que fait Homere de la Danse inventée par Dédale pour la belle Arianne, & que ce Poëte suppose que Vulcain avoit représentée sur le bouclier d'Achille, nous fait croire qu'au tems de ce Poëte l'art de la Danse avoit déja fait de grands progrès dans la Grece. On voyoit sur ce bouclier de jeunes garçons & de jeunes filles qui dansoient en se tenant par la main. Les filles portant des vêtemens légers & des couronnes de fleurs, les garçons vêtus de tuniques resplendissantes & ayant à leurs côtés des épées d'or suspendues à des écharpes d'argent, dansoient en rond d'un pied savant & léger, & imitoient les mouvemens que le Potier donne à sa roue quand il veut l'essayer; puis ils se partageoient en plusieurs files qui bientôt après se mêloient & se confondoient les unes avec les autres. Au milieu du cercle étoient deux Danseurs qui chantoient & faisoient des sauts prodigieux. Ces divers mouvemens, si propres en effet à représenter les détours multipliés du

labyrinthe, ne supposent-ils pas que la Danse étoit déja figurée, imitative, artificielle? Le même Poëte, après avoir dit, au sujet de l'arrivée d'Ulysse à la Cour d'Alcinoüs, que les Juges publics chargés des fêtes que le Roi destinoit au fils de Laërte, s'étoient levés au nombre de neuf & qu'ils avoient préparé une place immense dont ils avoient fait applanir le terrein, ajoute qu'un Hérault présenta une lyre à Demodocus, & que celui-ci se plaça au milieu d'une troupe de jeunes gens qui se mirent à danser avec tant d'agilité, qu'Ulysse ne pouvoit regarder sans étonnement la célérité brillante & presqu'éblouissante de leurs pieds. Quoi qu'il en soit, il est incontestable qu'au tems de Platon la Danse eut un caractere de noblesse, de perfection & même d'utilité qu'elle est fort éloignée d'avoir aujourd'hui; elle ne fut plus regardée comme un simple amusement, elle devint une partie considérable des cérémonies religieuses & des exercices militaires; en un mot elle intéressa le Gouvernement.

La Danse moderne est en quelque sorte bornée à une certaine maniere

de se mouvoir; il n'en étoit pas de même de la saltation des Anciens, elle formoit un troisieme genre de musique, lequel, au moyen de positions, d'attitudes, de mouvemens & de gestes réglés & cadencés, exprimoit tous les objets, les passions mêmes & les mœurs. Aussi Simonide définit-il la Danse *une Poësie muette*.

Les Anciens, qui vouloient faire servir à l'utilité publique les délassemens ainsi que les travaux, s'apperçurent que la Danse embellissoit le corps, qu'elle lui donnoit tout-à-la-fois de la force & de la grace, qu'elle le rendoit prompt, léger & propre aux exercices de la guerre; ils virent qu'en même tems elle perfectionnoit l'ame, en mettant de la proportion, de la mesure & de l'accord dans ses mouvemens. En conséquence ils établirent non-seulement des gymnases destinés à cet exercice, mais encore des jeux où l'on se disputoit à qui brilleroit le plus dans cet art; & pour donner plus d'attrait & plus d'éclat à la récompense, ils voulurent que le vainqueur la reçût des mains du Public.

La saltation, selon Plutarque, étoit

composée de trois parties: la premiere étoit *le mouvement*, soit au moyen du pas, soit au moyen du saut; la seconde étoit *la figure*; la troisieme étoit *la démonstration* ou la représentation des objets. La Danse fut distinguée en simple & en composée: on appelloit *Danse simple* celle qui n'étoit composée que des seuls mouvemens des membres, comme du saut, du changement, du croisement & du frappement des pieds, de la course en avant & en arriere, du tournoyement, du fléchissement & de la tension des jarrets, du battement des mains, de l'abaissement & de l'élevation des bras & de différentes figures qui comprenoient non-seulement les mouvemens, mais encore les repos, comme lorsqu'on vouloit imiter quelqu'un qui dort, qui pense, qui admire, qui craint, qui observe, qui pleure, qui rit, *&c.* On appelloit *Danse composée* celle où l'Acteur ajoutoit aux mouvemens des membres, différens tours d'adresse qu'il faisoit en maniant des corbeilles, des palets, des roues, des thyrses, des lances, des épées, *&c.* Les Maîtres de la vraie Danse c'étoient les Poëtes; ils

apprenoient eux-mêmes aux Acteurs les mouvemens figurés qu'ils devoient ſe donner; & nous liſons que Theſpis, Pratinas, Cratinus & Phrynichus danſoient dans la repréſentation de leurs propres drames.

Quoique la précipitation à laquelle nous ſommes condamnés par la nature de notre travail, ne nous permette guere de ſuivre une méthode rigoureuſe, cependant pour mettre quelque ordre dans la courte expoſition que nous allons tracer des différentes Danſes des Anciens, nous ſuivrons la diviſion que Platon en a faite dans ſes Livres *de la République;* ce Philoſophe les réduit à trois claſſes : les Danſes militaires, qui tendoient à rendre le corps robuſte, agile & propre à tous les exercices de la guerre; les Danſes domeſtiques, qui avoient pour objet un délaſſement agréable & honnête; les Danſes moyennes, qui avoient lieu dans les expiations & dans les ſacrifices.

Il y avoit deux ſortes de Danſes militaires : la Danſe Gymnopédique ou la Danſe des enfans, & la Danſe Enoplienne ou la Danſe armée. Les Spartiates avoient imaginé la premiere

pour réveiller le courage de leurs enfans & pour les conduire inſenſiblement à l'exercice de la Danſe armée. Cette Danſe s'exécutoit dans la place publique; elle étoit compoſée de deux chœurs, l'un d'hommes faits, & l'autre d'enfans; ils étoient nuds les uns & les autres; le chœur des enfans régloit ſes mouvemens ſur ceux des hommes & danſoient tous enſemble en chantant les Poéſies de Thalès & d'Alcman ou les Poëmes de Dionyſodote.

La Danſe Enoplienne ou Pyrrique étoit danſée par de jeunes gens armés de pied en cap & qui faiſoient au ſon de la flûte tous les mouvemens néceſſaires ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe; elle étoit compoſée de quatre parties : la premiere étoit *le podiſme,* lequel conſiſtoit dans un exercice des pieds extrêmement fréquent & rapide, tel qu'il étoit néceſſaire pour atteindre l'ennemi lorſqu'il fuyoit, ou pour échapper à ſa pourſuite lorſqu'il étoit vainqueur. La ſeconde partie étoit *le xiphiſme;* c'étoit une eſpece de combat ſimulé où les Danſeurs imitoient tous

les mouvemens du Soldat qui tantôt porte des coups, lance des traits, & tantôt cherche adroitement à les éviter. La 3e partie conſiſtoit en des ſauts fort élevés (*a*) que les Danſeurs répétoient fréquemment pour ſe mettre en état de franchir au beſoin les foſſés & les murs. La *tetracome* formoit la quatrieme & derniere partie; c'étoit une figure quarrée qu'on exécutoit par des mouvemens tranquilles & majeſtueux : quelques Auteurs prétendent qu'elle étoit particuliere aux Athéniens. Pollux aſſure qu'elle étoit en uſage chez les autres nations; mais il ſeroit difficile de ſavoir ſi par-tout on l'exécutoit de même.

De tous les Grecs, les Spartiates furent ceux qui cultiverent le plus la Danſe Pyrrique. Athénée rapporte qu'ils avoient une loi par laquelle ils étoient obligés d'y exercer les enfans dès l'âge de cinq ans. Ce peuple belliqueux retint conſtamment l'uſage d'accompagner les Danſes d'hymnes & de cantiques. Tout le monde connoît celui qu'ils chantoient dans la Danſe qu'ils

(*a*) Les Grecs appelloient Κωμος.

appelloient *Trichorie* (*a*), parce qu'elle étoit compoſée de trois chœurs, l'un d'enfans, l'autre de jeunes gens, & le troiſieme de vieillards. Ceux-ci commençoient & diſoient : *Nous fumes vaillans autrefois. Nous le ſommes aujourd'hui,* répondoit le chœur des jeunes gens, *l'éprouve qui voudra. Un jour,* répliquoit le chœur des enfans, *un jour nous le ſerons encore davantage.*

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de toutes les ſortes de Danſes militaires qui furent en uſage chez les divers peuples de l'antiquité; il nous ſuffira d'obſerver que Saumaiſe a prétendu mal-à-propos que ces Danſes avoient toujours été exécutées avec des armes de bois, & non de fer ou d'acier. Les Lacédémoniens ne danſerent jamais qu'avec des armes véritables; il eſt vrai que les autres peuples ayant regardé cette Danſe comme trop dangereuſe, ils y ſubſtituerent dans la ſuite

(*a*) Cette Danſe, ſelon Plutarque, fut inſtituée par Lycurgue lui-même; du reſte elle n'étoit preſque pas différente de la Danſe Gymnopédique, dont nous avons déja parlé.

des armes feintes; il y a plus : non-seulement au tems d'Athénée les Danseurs de la Pyrrique ne portoient, au lieu d'armes offensives, que des flacons, des thyrses ou des roseaux, mais au tems même d'Aristote on commençoit à se servir de thyrses au lieu de lances, & de torches allumées au lieu de dards & d'épées. C'étoit avec ces torches qu'ils exécutoient la Danse qu'ils appelloient *l'Embrasement du monde*. C'est ainsi que long-tems après le barbare Néron dansa *l'incendie de Rome*.

Nous ne dirons qu'un mot des Danses d'amusement & de recréation. Les unes étoient de simples jeux, des exercices plaisans qui n'avoient aucun caractere d'imitation, & dont la plûpart existent encore aujourd'hui. Les autres étoient plus composées, plus agréables, plus figurées & étoient toujours accompagnées de chant. Au nombre des premieres étoient l'*Ascoliasme* qui consistoit à sauter d'un pied seul sur des outres pleines d'air ou de vin, & frottées d'huile; la *Dipodie* ou le saut à pieds joints; la *Cybestese* ou le soubresaut, *&c*. Nous ne citerons des se-

condes que la Danse du Pressoir, dont on peut voir la description dans les Pastorales de Longus; & les Danses Ioniennes qui dans leur établissement n'avoient rien que de décent & d'honnête, mais dont les mouvemens ne furent ensuite employés qu'à figurer la volupté, la mollesse & la débauche même. Passons aux Danses religieuses.

Point de culte chez les Anciens, point de fêtes, point de solemnités, qui ne fussent accompagnés de chants & de Danses. On ne croyoit pas qu'il fût possible de célébrer aucun mystere ni d'y être initiés sans le secours de ces deux arts; en un mot on les regardoit comme si essentiels dans ces sortes de cérémonies, que pour désigner le crime de ceux qui révéloient les mysteres sacrés, on se servoit du mot ἐξορχεῖσται, *être sorti de Danse*.

La plus ancienne des Danses religieuses est la Danse *Bacchique* qui ne fut pas seulement affectée à Bacchus, mais encore à toutes les Divinités dont on célébroit la fête avec une sorte d'enthousiasme & de fureur.

La Danse la plus grave & la plus majestueuse fut la Danse *Hyporchématique*; elle s'exécutoit au son de la lyre, & étoit accompagnée de chant.

La Danse que Thésée institua à son retour de Crete & qu'il dansa lui-même à la tête d'une nombreuse & brillante jeunesse, autour de l'autel d'Apollon, étoit composée de trois parties : de la *strophe*, de l'*antistrophe* & de la *station*. Dans la premiere on se mouvoit de droite à gauche; dans la seconde, de gauche à droite; & dans la troisieme on dansoit devant l'autel : de sorte que la *station* ne désignoit point un repos absolu, mais seulement un mouvement plus tranquille, plus grave & plus religieux. Plutarque, dans la Vie de Thésée, trouve dans cette Danse un mystere profond; il est persuadé que dans la *strophe* on désignoit le mouvement du monde d'Orient en Occident (a); dans l'*antistrophe*, le mouvement des planetes du couchant au levant; & dans la *station*, la stabilité de la terre. Quoi qu'il en soit, Thésée donne à cette Danse le nom de γέρανος (grue), parce que les figures qui la

(a) En effet Homere appelle l'Orient la partie droite, & l'Occident la partie gauche.

caractérisoient, ressembloient à celles que prennent les grues lorsqu'elles volent.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'histoire de la Danse des Anciens; l'idée que nous venons d'en donner suffira sans doute pour faire sentir à nos Lecteurs combien les signes &, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, les hiéroglyphes de cet art ont perdu de la noblesse & de l'importance qu'ils avoient autrefois. La Danse, bornée aujourd'hui à imiter les mouvemens d'une musique qui le plus souvent n'imite rien elle-même, exprimoit alors non-seulement les actions, mais les penchans, les habitudes, les mœurs; elle figuroit les plus grands événemens; elle formoit le corps à la force, à l'adresse, à la grace; elle réveilloit & nourrissoit dans l'ame le sentiment de la proportion & de l'harmonie; en un mot elle embrassoit & régloit tout l'art du geste, cet art aujourd'hui si arbitraire, si incertain, si borné. M. Dacier n'avoit garde de croire que la musique & la Danse s'étendissent à tout le corps

du drame ancien ; il avoue même qu'il ne comprenoit pas comment on avoit pu les aſſocier aux actions tragiques. Cet homme, d'ailleurs très-érudit, ne faiſoit pas attention que la proportion des ſons & des mouvemens qui à la rigueur conſtitue & la muſique & la Danſe, régnoit même dans le ſimple langage du peuple qu'il cherchoit ſottement à juſtifier, lors même qu'il auroit dû l'admirer davantage ; peuple ſingulier, peuple unique, qui mit du nombre & de la cadence dans toutes les ſortes d'exercices & d'expreſſions.

Avant de paſſer à la Danſe Chinoiſe, qu'il nous ſoit permis de rapporter un paſſage de Platon, qui ſervira ſans doute à confirmer ce que nous avons déja dit des rapports qui ſe trouvent entre les Chinois & les Egyptiens. « Chez les Egyptiens, dit » ce Philoſophe (*a*), toutes les ſortes » de chants & de Danſes ſont conſa- » crées aux Divinités. Ils ont inſtitué

(*a*) Livre 3 des Loix.

» dans certains tems de l'année des » fêtes & des ſolemnités en l'honneur » des Dieux, des enfans des Dieux, » & des Génies ; ils ont réglé & preſ- » crit les différens ſacrifices qui con- » viennent aux différentes Divinités ; » ils ont caractériſé les chants & les » Danſes qui devoient être employés » dans chaque ſacrifice, & ils défen- » dent de confondre jamais ces Dan- » ſes & ces chants, ſous peine d'être » éloigné pour toujours des myſteres » ſacrés ».

Il ſeroit difficile de pouvoir dire au juſte en quoi conſiſtoient les Danſes des ſix premieres familles qui ont occupé le thrône depuis *Hoang-ty*. Sans le dialogue entre Confucius & *Pin-mou-kia*, qui nous a été conſervé, nous ne ſaurions rien de ce qui concerne la Danſe de *Ou-ouang*, cette Danſe fameuſe qui produiſit en ſon tems un ſi grand effet. Cependant on pourra ſe former une idée des anciennes Danſes par celles dont il nous reſte quelque détail, & juger par-là de la nature & du caractere des autres.

Les Danſeurs ſortoient par le côté du Nord.... ils repréſentoient en cela *Ou-ouang* qui, natif d'une des provinces ſeptentrionales de l'Empire, s'avança dans les provinces du Midi, où il fit quelque tems ſon ſéjour.

A peine ils avoient fait quelques pas, que changeant tout-à-coup l'ordre dans lequel ils étoient venus, ils figuroient par leurs attitudes, leurs geſtes & toutes leurs évolutions, un ordre de bataille, & combattoient en vainqueurs & en vaincus. Par-là ils repréſentoient *Ou-ouang* qui livra le combat à *Tcheou-ouang*, le défit & demeura maître de l'Empire, en éteignant pour toujours la dynaſtie des *Chang*.

Dans la troiſieme partie de cette Danſe, les Danſeurs s'avançoient encore plus vers le Midi, pour repréſenter la marche de *Ou-ouang* qui, après la mort de *Tchou ouang*, s'avança toujours vers le Midi de l'Empire, pour ſoumettre les provinces qui ne le reconnoiſſoient pas encore pour légitime Souverain.

Dans la quatrieme partie, les Dan-

ſeurs formoient une eſpece de ligne qui étoit une repréſentation des bornes qui furent aſſignées à l'Empire par le vainqueur.

Dans la cinquieme partie ils repréſentoient *Tcheou-koung-tom* & *Chao-koung-che*, l'un à la droite & l'autre à la gauche du vainqueur, leſquels l'aiderent par leurs conſeils, leur activité & leur ſage adminiſtration, à porter le peſant fardeau du Gouvernement de l'Empire.

Dans la ſixieme partie, les Danſeurs immobiles comme des montagnes, repréſentoient le reſpect, l'hommage & la ſoumiſſion que toutes les provinces de l'Empire rendirent enfin à *Ou-ouang*, en le reconnoiſſant pour leur maître & leur Empereur. Voilà en abrégé ce que c'étoit que la Danſe de *Ou-ouang*.

Il y auroit encore quelques remarques à faire à cette occaſion. Il eſt dit auſſi que dans le tems que les Danſeurs étoient immobiles comme des montagnes, ils tenoient en main le *Kan*. Cette attitude repréſentoit le repos dont le vainqueur jouit après avoir mis

ordre à tout. Les gestes & les évolutions qui se faisoient après la représentation de l'action guerriere, figuroient les soins & les attentions, la vigilance & l'activité des sages Ministres sur lesquels le vainqueur se déchargea du soin des affaires. Le repos que les Danseurs prenoient dans le lieu même où ils avoient dansé, représentoit la continuelle attention & les soins que prirent *Tcheou-koung-tan* & *Chao-koung-ché* pour trouver des moyens propres à procurer la tranquillité & le repos des sujets de l'Empire.

Les Danseurs se partageoient aussi en deux rangs; & sans quitter leurs places, ils faisoient quantité d'évolutions. Ils représentoient par-là la force & l'habileté de *Ou-ouang;* ils figuroient les peines qu'il eut & les travaux qu'il essuya pour se rendre maître de l'Empire.

Sur la fin de la Danse ils se séparoient précipitamment; & s'arrêtant tout-à-coup, ils restoient quelque tems oisifs. Ils représentoient par-là la promptitude avec laquelle toutes les

provinces de l'Empire furent soumises à *Ou ouang*, & le court espace de tems pendant lequel ce vainqueur attendit leurs hommages. Enfin les Danseurs se tenant debout sans faire aucun geste, représentoient *Ou-ouang* attendant que les Rois voisins ou tributaires de l'Empire vinssent à leur tour le reconnoître pour légitime Empereur.

Tel est à-peu-près le sens de cette Danse: Danse merveilleuse qu'on ne sauroit s'empêcher d'admirer, Danse instructive qui retrace à ceux qui savent l'histoire un des plus fameux événemens qui soient dans les fastes de notre Empire. Celui qui la composa ne pensa pas moins à instruire la postérité qu'à faire connoître à ses contemporains quelles étoient la vertu, la sagesse & la valeur du plus grand Empereur de la dynastie des *Tcheou*.

Il y a dans le *Che-king* un cantique qui a pour titre: *Ta-ming-che;* dans ce cantique sont les paroles suivantes: *Le Ciel vous regarde, gardez-vous bien d'avoir un cœur pervers.* Ces paroles étoient chantées dans le tems que les Danseurs étoient immobiles. Il y a

encore dans le même cantique: *Prenez pour votre maître le sage* Tay-koung-ouang. *La réputation qu'il s'est acquise dans* Yng-yang *sera immortelle comme lui.* Ces paroles étoient chantées immédiatement avant que les Danseurs reprissent leurs évolutions.

Les anciens usages se perdirent peu-à-peu. L'Empereur *Kao-ty* voulut en faire revivre quelques-uns; il composa le Poëme *Ta-foung-che*, qu'il fit mettre en musique pour être chanté pendant les Danses. *Tay-isoung* voulut aussi marcher sur les traces des Anciens; à l'exemple de *Oe-ouang*, il fit composer une musique, pour être exécutée pendant le tems qu'on rangeoit l'armée en bataille. Le même *Tay-isoung* fit composer aussi une Danse guerriere, laquelle jointe à la musique devoit inspirer aux Soldats la vertu qui fait les héros. Les Livres qui traitoient des Danses ont été conservés assez long-tems; mais enfin ils ont été perdus sans espérance de pouvoir jamais les recouvrer.

Comme on trouve dans les cinq tons de la musique l'image des cinq élémens, de même doit-on trouver dans

les Danses une représentation des actions naturelles de l'homme: telles étoient celles des Anciens. Les Danseurs baissoient la tête, ils la levoient vers le ciel, ils alloient à droite & à gauche, ils avançoient, ils reculoient, ils s'arrêtoient, ils tournoient; en un mot leurs gestes & leurs attitudes, leurs évolutions, leurs regards, tout tendoit à exprimer ce qu'ils vouloient représenter. Les Danses d'aujourd'hui sont bien différentes; on se contente de suivre le mouvement de l'air que les Musiciens jouent, & on appelle cela *danser*. On a oublié la vertu des Anciens, il n'est pas surprenant qu'on ait également oublié leur musique & leurs Danses. La musique moderne est mauvaise, elle s'accorde avec nos Danses: celles-ci ne valent pas mieux que celle-là. Dans la suite des tems on composa une musique qu'on disoit ressembler à l'ancienne *Ya-yo:* elles eurent l'une & l'autre un même nom, mais il y avoit bien de la différence entre elles. La musique & les Danses qui vinrent après furent encore plus mauvaises & allerent toujours en dégénérant.

Chao eſt une Danſe, ainſi appellée d'un inſtrument que le Danſeur tenoit en main. Cet inſtrument avoit la figure d'un 2 de chiffre ou d'une *S* renverſée.

Les Rois de *Lou* eurent à perpétuité le privilege de ſacrifier au Ciel & à la Terre avec les mêmes cérémonies qui ſe pratiquent dans l'Empire par le Fils du Ciel lui-même dans l'enceinte du palais, de même que chez l'Empereur. Les Muſiciens qui étoient au bas de la ſalle, jouoient les airs de la Danſe *Siang*, des Danſes *Kan* & *Tſi* & de toutes les grandes Danſes. Les Danſeurs étoient au nombre de huit fois huit, & la muſique étoit la même. Un ſi grand privilege ne fut accordé aux Rois de *Lou* que pour honorer dans leurs perſonnes celle du grand *Tcheou-koung tan*. Le privilege ſubſiſte encore aujourd'hui.

Lorſqu'un Roi étoit doué d'une grande vertu, qu'il étoit plein de reſpect & de vénération pour la Religion de l'Empereur; quand le tems de la maturité des fruits étoit arrivé, l'Empereur faiſoit faire une muſique en ſon honneur, pour faire connoître à

tout le monde qu'un tel Roi gouvernoit bien les peuples qui étoient confiés à ſes ſoins. Les Danſes qu'on faiſoit à ce ſujet étoient en grande quantité & duroient long-tems; elles étoient au contraire en petite quantité & fort courtes pour les Princes qui ne gouvernoient pas les peuples avec ſageſſe. De cette ſorte on jugeoit du mérite d'un Roi par les fêtes & les Danſes qu'on faiſoit pour lui lorſqu'il venoit à la Cour, auſſi-bien que par les noms honorables qu'on lui donnoit après ſa mort.

Le Ciel en faiſant naître l'homme, a jetté dans ſon cœur les fondemens de toutes les vertus. La muſique met au grand jour ces mêmes vertus; le métal, la pierre, les cordes, le bois ſont la matiere qu'on emploie pour faire les inſtrumens de muſique; ce qui ſe paſſe dans le cœur eſt le ſujet ſur lequel la muſique s'exerce: la voix ſera pour le chant, les Danſes pour exercer le corps; mais ces trois choſes doivent partir du cœur, ne doivent exprimer que ce qui ſe paſſe dans l'ame, & l'exprimer de la maniere la

plus claire & la plus exacte, afin qu'elles puiſſent avoir promptement leurs effets. Si l'on veut que la muſique inſpire la concorde & l'union, il faut qu'elle ſoit harmonieuſe, que les Danſes ſoient belles, & que ceux qui les exécutent, montrent à l'extérieur la vertu dont ils ſont animés au-dedans.

Avant que la Danſe commence, ceux qui doivent la former font trois pas en avant & ſe mettent dans l'attitude convenable pour ſe concilier également l'attention des ſpectateurs. Dans le tems que les Danſeurs font leurs évolutions, la muſique exprime le caractere de la Danſe qui dans ſes commencemens doit toujours être lente; mais la Danſe finie, tous les Muſiciens jouent enſemble d'un mouvement précipité, & les Danſeurs ſe retirent en ſe hâtant. Cette ſorte de muſique & cette eſpece de Danſe renferment plus de myſteres qu'on n'en peut découvrir, lorſqu'on ne fait attention que ce qu'elles ont d'extérieur.

En général il eſt dit que l'ancienne muſique & les anciennes Danſes étoient néceſſaires aux hommes pour les ren-

dre vertueux & contens, & pour leur faire pratiquer toutes leurs obligations.

Long-tems avant la Danſe, & pour préparer les ſpectateurs à la muſique de *Ou-ouang*, on battoit le tambour, parce qu'on craignoit qu'ils ne fuſſent occupés dans le fond du cœur de quelque ſentiment contraire à ce qu'on ſe propoſoit, & on les diſpoſoit inſenſiblement par le bruit du tambour à prendre les impreſſions qu'on vouloit leur donner.

Au commencement de la Danſe on faiſoit des geſtes paſſionnés avec les mains & les pieds. Cela ſe faiſoit particulierement pour ôter aux ſpectateurs la compaſſion qu'ils pouvoient avoir pour le triſte ſort de *Tcheou-ouang*.

Ou-ouang avoit coutume de raſſembler tous les ans dans un certain lieu marqué trois ſortes de vieillards, ſavoir les vieillards vertueux, les vieillards ſavans, & ceux qui, ſans avoir le degré de vertu & de ſcience qu'avoient les premiers, avoient toujours mené une vie irréprochable; & là, en préſence des Rois ſes tributaires & pour leur donner l'exemple de ce qu'ils de-

voient faire eux-mêmes à l'égard de leurs sujets, il troussoit ses manches pour se disposer à servir les vieillards; il dépeçoit les viandes, les excitoit à manger, leur versoit à boire. Enfin revêtu de la dignité impériale, il ne dédaignoit pas de commencer une espece de Danse, tenant en main le *Kan*.

Les Anciens sages n'employoient dans leur musique que des instrumens dont le son portoit à la vertu. Les instrumens pour les Danses étoient le *Kan*, le *Tsi* & le *Mao*.

Le Maître à danser doit enseigner en particulier les Danses où l'on emploie les instrumens guerriers : on fait ces Danses lorsqu'on sacrifie aux Esprits des Montagnes & des Rivieres. Il doit enseigner aussi ces especes de Danses où l'on emploie des banderoles de différentes couleurs; on ne fait ces Danses que pendant les sacrifices qu'on fait aux Esprits de la Terre & des Moissons. Il enseignera encore toutes les Danses où l'on emploie les plumes blanches; ces Danses ont lieu dans le culte qu'on rend aux Esprits des 4 parties du Monde. Enfin il enseignera la Danse

du Phœnix, pour être dansée pendant les sacrifices qu'on fait aux Esprits de la Sécheresse.

Les Danseurs étoient les fils de l'Empire eux-mêmes; c'est pourquoi les Mandarins qui étoient chargés de veiller sur eux, leur mettoient en main les instrumens dont ils devoient user.

Avant les sacrifices il y avoit les six Danses appellées *Ouan-ou*. Ces Danses furent substituées à la *Tchao-ia*; elles étoient pour l'invitation qu'on faisoit aux Esprits de vouloir bien assister au sacrifice. Mais si le sacrifice étoit en général pour l'Être supérieur, pour les Esprits qui président aux quatre parties du Monde, pour le Soleil & la Lune, alors le *Hoang-tchoung* moduloit en *koung*. On dansoit trois fois les Danses *Ouan-ou* pour l'invitation des Esprits; ce qui se pratiquoit aussi dans les autres sacrifices.

Du temps de la dynastie de *Tcheou* on exerçoit les Danses au printems, on offroit des sacrifices & on faisoit les cérémonies des ancêtres, & on dansoit dans ces sortes d'occasions; en automne on examinoit tous les Musiciens; au printems & en automne on

faisoit apprendre la musique & les cérémonies : tel étoit le grand usage chez l'Empereur. A la cinquieme Lune on examinoit tous les instrumens, parce qu'alors on offroit au Ciel, & il falloit que la musique fût bonne.

Les fils des Princes & des Grands se rendoient dans la salle qui est du côté de l'Est. Ils n'étudioient pas continuellement une même chose; l'objet de leur application changeoit à chaque saison.

Au printems & en été ils s'exerçoient aux Danses *Kan-ko* & *Ouan-ou*. Cette derniere exprimoit la plûpart des actions des gens de guerre & les différentes évolutions militaires.

La Danse *Yu* & la Danse *Yo* imitoient toutes les cérémonies ordinaires aux gens de Lettres; la jeune Noblesse s'exerçoit aux unes & aux autres.

L'automne étoit la saison où l'on exerçoit tout ce qui a rapport aux Danses & à la Musique d'une maniere plus générale & plus suivie que dans les autres saisons. Il y avoit des airs particuliers pour les Danses *Yu* & *Yo*; c'est pourquoi on s'exerçoit à ces Danses pendant l'hiver & pendant l'au-

tomne, parce qu'il falloit en savoir les airs & les évolutions.

Sous les *Tcheou*, le Maître de musique enseignoit lui-même les six Danses aux Fils de l'Empire. Outre les six Danses il y avoit encore les Danses *Yu* & *Yo*; mais le Maître de musique ne les enseignoit pas : c'étoit le Maître du *Yo*, lequel montroit en même tems à jouer de l'instrument appellé *Yo*.

Le Maître de la petite musique étoit chargé en particulier d'assigner à chaque Danseur la place qu'il devoit occuper.

Sous la dynastie *Tcheou*, la Danse *Kan* étoit la principale; c'est pourquoi par cette Danse il faut aussi entendre toutes les autres.

Le petit Mandarin qui montroit à battre le tambour, enseignoit en particulier comment il falloit le battre pendant les Danses.

La Danse *Hia* est ainsi appellée parce qu'elle étoit particulierement en usage sous la dynastie *Hia*. La *Siang* est la Danse de la dynastie *Tcheou*; c'est en particulier la Danse de *Ou-ouang*. La musique *Hia* étoit pour inspirer l'union & la concorde.

Dès que le printems étoit arrivé, les Fils de l'Empire offroient aux anciens Maîtres, & dansoient en leur honneur. En automne on exerçoit toute la musique; & l'Empereur honoroit de sa présence tout ce qui se faisoit en cette occasion.

L'ancienne musique étoit grave, sérieuse, exécutée avec méthode tant par les Musiciens que par les Danseurs; elle inspiroit l'amour de la justice, de la droiture & des autres vertus. Dans la nouvelle musique au contraire, la contenance des Musiciens & des Danseurs étoit non-seulement immodeste, mais encore voluptueuse, ainsi que tout le reste de la musique.

La plus grande partie du morceau que nous venons de donner étoit déja imprimée, lorsqu'on nous a communiqué un manuscrit qui roule sur le même sujet, & dont nous avons cru devoir faire part à nos Lecteurs, d'autant qu'il nous a paru très-propre à confirmer & quelquefois même à éclaircir ce que nous avons déja dit de la Danse des Chinois.

DES ANCIENNES DANSES CHINOISES,

Extrait de la traduction du Livre de Ly-koang-ty.

LES Fils de l'Empire devoient apprendre les Danses & s'y exercer. Les noms de ces Danses sont, 1°. la Porte des nues (*Yun-men*); 2°. la grande Tournante (*Ta-kuen*); 3°. la Tout-ensemble (*Ta-hien*); 4°. la Cadencée (*Ta-tao*); 5°. la Vertueuse, ou autrement la grande *Hia*, par allusion à la dynastie *Hia*, sous laquelle on la dansoit particulierement, & dont elle exprimoit la vertu (*Ta-hia*); 6°. la Bienfaisante (*Ta-hon*); & enfin la grande Guerriere (*Ta-ou*), parce que dans ses évolutions elle exprimoit les actions guerrieres en général, ou quelque victoire en particulier.

Dans la musique qui se faisoit pour honorer les Esprits du Ciel, on dansoit la *Yun-men*.

Dans celle qu'on employoit pour les sacrifices qu'on offroit à l'Esprit de la Terre, on dansoit la *Ou-hien-tche*.

Lorsqu'on offroit des sacrifices aux quatre sortes d'astres, on dansoit la *Ta-tao*.

Dans la musique pour les sacrifices qu'on offroit aux Esprits des Montagnes & des Rivieres, on dansoit la *Ta-hia*.

Dans la musique pour les cérémonies qu'on faisoit en l'honneur des ancêtres femmes, on dansoit la *Ta-hon*.

Dans celle pour les cérémonies qu'on faisoit en l'honneur des ancêtres mâles, on dansoit la *Ta ou*.

Dans la musique pour les sacrifices que l'Empereur offroit sur l'autel rond, on dansoit la *Yun-men*.

Dans celle pour les sacrifices que l'Empereur offroit sur l'autel quarré, on dansoit la *Hien-tche* (la Tout-ensemble).

Dans la musique pour les cérémonies que l'Empereur faisoit en l'honneur de ses ancêtres, si l'on chantoit l'éloge des neuf vertus principales; si l'on dansoit la *Kirou-tao* (la Cadencée) en neuf façons différentes, & si la musique étoit composée de neuf parties, les ombres des morts venoient assister aux cérémonies.

Les Danses qui étoient en usage sous les six premieres dynasties, étoient pour les sacrifices qu'on offroit au Ciel, aux Esprits qui y font leur séjour, & aux astres qui l'embellissent au-dehors; elles étoient aussi pour les sacrifices qu'on offroit à l'Esprit de la Terre & à tous les autres Esprits inférieurs; elles servoient encore pour les cérémonies qu'on faisoit en l'honneur des ancêtres, & pour les sacrifices par lesquels on vouloit honorer les mânes des Empereurs des autres races; mais pour conserver une uniformité dans les Danses, on employoit quelquefois, pour quelque sacrifice que ce fût, la Danse *Ta-tao* préférablement à la Danse propre du sacrifice dont il s'agissoit.

Dans la musique pour un grand sacrifice, lorsque l'animal qu'on devoit immoler entroit ou sortoit, les Fils de l'Empire formoient la Danse.

Les Maîtres de musique étoient chargés de veiller sur le lieu des études & d'enseigner les petites Danses aux Fils de l'Empire. Ces petites Danses étoient au nombre de six : 1°. la Danse du Drapeau, 2°. la Danse des

Plumes, 3°. la Danſe du Phœnix, 4°. la Danſe de la Queue de bœuf, 5°. la Danſe du Dard & la Danſe de l'Homme.

On les appelloit petites Danſes, parce qu'on les apprenoit dans la premiere jeuneſſe. Voici ce qu'on lit dans le Livre qui traite des anciens uſages. « A l'âge de treize ans il faut apprendre la Danſe *Ou-tchao*; à l'âge de » quinze ans, la Danſe *Ou-ſiang*; mais » quand on a atteint l'âge de vingt » ans, il faut apprendre la Danſe *Ta-hia* & les autres ». Par où l'on voit qu'on ne commençoit à apprendre les grandes Danſes qu'à l'âge de vingt ans, que de treize à quinze on apprenoit les petites Danſes, que de quinze à vingt on ne faiſoit que s'exercer dans celles qu'on ſavoit déja.

Dans la Danſe du Drapeau, celui qui danſoit tenoit en main un petit étendard chamarré de jaune, blanc, bleu, noir, &c. C'eſt ce qui a fait donner à cette Danſe le nom de *Fou-ou* qui ſignifie toile de différentes couleurs.

La Danſe des Plumes a été ainſi

appellée des plumes qui étoient au bout d'une baguette que tenoit en main le Danſeur.

Dans la Danſe du Phœnix on avoit également un petit bâton ſurmonté de plumes des cinq couleurs qu'on ſuppoſe dans celle du Phœnix ou Roi des oiſeaux; c'eſt pour cette raiſon qu'on appella cette Danſe la Danſe du Phœnix, *Hoang-ou*.

On appelloit la quatrieme la Danſe de la Queue de bœuf, *Mao-ou*, parce que le Danſeur tenoit en ſa main une façon de queue de bœuf, avec laquelle il faiſoit ſes évolutions.

La Danſe du Dard eſt ainſi appellée à cauſe de l'inſtrument que le Danſeur tenoit en main; cet inſtrument s'appelle *Kan*, c'eſt une eſpece de dard fait en forme de flamme.

Enfin la ſixieme eſt appellée ſimplement la Danſe de l'homme, parce que les Danſeurs avoient la main libre & ne portoient rien avec quoi ils puſſent faire leurs évolutions.

Il eſt dit dans l'Hiſtoire que dans la ſalle des ancêtres la Danſe ſe faiſoit au ſon de la flûte, & il n'eſt pas parlé du tambour; mais il eſt plus vraiſem-

blable que la muſique finie, on danſoit au ſon de tous les inſtrumens; c'eſt pourquoi il eſt dit ſeulement dans le texte qu'on appelloit les Danſeurs.

« Après la cérémonie, dans le tems » qu'on ramaſſoit les vaſes & les au- » tres uſtenſiles qui avoient ſervi au » ſacrifice, le grand-Maître ordonnoit » aux Docteurs & aux Bacheliers de » muſique de chanter l'air qui étoit » déterminé pour cela ».

Autrefois les Docteurs de muſique étoient les maîtres des Danſes, & les aveugles étoient les maîtres du chant; mais dans le tems qu'on fit ce Livre, les Docteurs de muſique étoient auſſi les maîtres du chant; & cet honneur n'étoit pas réſervé aux ſeuls aveugles, quoiqu'un Auteur fort eſtimé & très-recommandable d'ailleurs diſe expreſſément que les aveugles étoient les ſeuls maîtres du chant, & les Docteurs de muſique les ſeuls maîtres de Danſe.

« Les jours ordinaires, lorſqu'on » faiſoit l'exercice de la fleche, le » grand-Maître ordonnoit à tous les » Athletes de danſer l'arc & la fleche » en main ».

On entend par *jours ordinaires* ceux qui ne ſont pas jours de cérémonie ou de ſolemnité.

Les Athletes étoient rangés par ordre de dix en dix ou de cinq en cinq, ſuivant leur nombre grand ou petit. S'il y avoit alors à la Cour un Roi ou un Ambaſſadeur étranger, le grand-Maître les invitoit à aſſiſter à l'exercice; & s'ils s'y rendoient, il ordonnoit aux Maîtres ſubalternes de faire venir les éleves Muſiciens qui faiſoient eux-mêmes l'exercice de la fleche, après lequel ils danſoient en préſence des Rois ou des Ambaſſadeurs étrangers.

Au printems on faiſoit faire aux éleves les cérémonies en l'honneur des grands-Maîtres morts. Les ſurnuméraires étoient chargés de ce ſoin; ils faiſoient ranger par les diſciples les plats d'herbes cuites qu'on devoit offrir aux anciens grands-Maîtres qui n'étoient plus, de la même maniere qu'ils l'auroient fait ſi ç'avoit été pour leurs ancêtres morts. Ils leur faiſoient de plus former une Danſe pendant le tems du ſacrifice.

En automne on aſſignoit aux diſciples

ce qu'ils devoient apprendre dans le courant de l'année. C'est-à-dire qu'on tâchoit de connoître le goût, les inclinations & la facilité de chacun des éleves, pour leur assigner ensuite le genre de musique, d'instrument ou de Danse dans lequel ils pouvoient le mieux réussir. On éprouvoit aussi leurs voix, pour mettre ensemble celles qui s'accordoient le mieux. On les faisoit danser, pour connoître leurs dispositions & saisir à quel genre de Danses ils étoient le plus propres. Les surnuméraires étoient encore chargés d'accoutumer les disciples à distinguer les différentes mesures, les différentes parties de la musique, les Danses & tout ce qui les caractérise; c'étoit encore à ces mêmes surnuméraires de placer les Musiciens & les Danseurs dans les lieux qu'ils devoient occuper.

A la seconde lune on exerçoit les Danses & on faisoit faire les oblations. A la troisieme lune on exerçoit la musique. Il y a un habile Auteur qui prétend qu'on n'exerçoit que la musique. Je crois qu'il se trompe; car la plûpart de ceux qui ont parlé sur cette matiere conviennent qu'on exer-

çoit tout ce qui a rapport à la musique & aux Danses. On exerçoit d'abord chaque chose en particulier; & quand les Fils de l'Empire étoient prêts, on faisoit une répétition générale de tous en présence du grand-Maître lequel faisoit corriger, retrancher ou ajouter tout ce qu'il jugeoit à propos.

« Les surnuméraires du second ordre » exerçoient chaque jours les Musi- » ciens & les Danseurs. Ils les appel- » loient au son du tambour; s'ils se » rendoient tard, ils les punissoient » de leur paresse; (la punition qu'on » avoit coutume de leur imposer étoit » de leur faire boire une tasse de vin » debout & en présence de tout le » monde) s'ils chantoient ou jouoient » des instrumens avec dégoût, il leur » étoit libre de les frapper ».

Pour la Danse *Mao* (Queue de bœuf) il y avoit 1°. quatre Maîtres du titre de Docteurs de l'ordre inférieur; le nombre des Danseurs n'étoit pas déterminé : 2°. deux Gardes *Mao* : 3°. deux Musicographes qui étoient aussi chargés d'écrire tout ce qui concernoit les différens usages de cette Danse :

4°. deux surnuméraires & vingt disciples.

Les Maîtres de cette Danse étoient encore chargés d'enseigner la musique qu'employoient les autres Royaumes dans leurs Danses, mais en particulier celle des habitans de l'Est.

Par les *habitans de l'Est* il faut entendre aussi ceux qui leur sont opposés, je veux dire les habitans de l'Ouest.

« Lorsque de quelqu'une des quatre » parties du monde il venoit des gens » instruits dans la Danse de leur pays, » l'Empereur leur donnoit de l'emploi » & chargeoit les Maîtres de la Danse » *Mao* d'avoir soin de tout ce qui les » concernoit. Dans les sacrifices, dans » les repas de cérémonie que l'Empe- » reur donnoit aux Ambassadeurs étran- » gers, & toutes les fois qu'on faisoit » la musique *Yen-yo*, on appelloit » tous ces Danseurs étrangers, pour » leur faire mettre en œuvre leur art ».

Ce qui est dit ici ne doit pas être pris dans un sens fort étendu; car il est certain par d'autres textes que ces Danseurs étrangers n'étoient appellés que dans quelques repas qu'on don-

noit aux Ambassadeurs & dans quelques petits sacrifices : ce n'étoit que dans ces sortes d'occasions qu'on faisoit la musique *Yen yo*.

« Les Maîtres de l'instrument ap- » pellé *yo* enseignoient aux Fils de » l'Empire la Danse *Yu* (des Plumes) » & à jouer du *yo* ».

Le *yo* étoit un instrument doux qui inspiroit la paix & la tranquillité. On en jouoit dans les Danses *Yu* & *Tche*. Le fils de *Ou-ouang* apprit dans sa jeunesse la Danse *Ou-kan*. Lorsqu'il dansoit, un de ceux que nous avons appellés surnuméraires du premier ordre lui servoit de Maître des cérémonies. Le premier Maître du *yo* lui enseignoit à faire toutes les évolutions propres de cette Danse, & l'art de se servir en dansant d'une espece de lance appellée *ko*. Le second Maître du *yo* lui servoit alors de Maîtres de cérémonies & l'avertissoit en chantant de tout ce qu'il falloit faire.

Les Maîtres du *yo* n'enseignoient pas seulement à jouer du *yo*, ils enseignoient aussi aux Fils de l'Empire les Danses ou *Ko*, ou *Kan*, ou *Yu*;

& quoique dans le texte il ne soit fait mention que de la Danse *Yu*, il faut sous-entendre les autres dont celle-là étoit la principale, qu'on n'enseignoit qu'à ceux qui étoient déja instruits des premieres.

Il est dit au commencement que les Maîtres de musique enseignoient aussi les six sortes de Danses; & dans le texte précédent il n'est parlé que de la Danse *Yu*, enseignée par le Maître du *yo*; les Danses *Yu* & du Phœnix sont à--peu-près les mêmes. Les Danses *Ko*, *Kan*, *Fou* & *Mao* étoient enseignées aussi par des Maîtres de musique. La Danse *Mao* avoit un Maître particulier, ainsi que les Danses *Yen* (de l'Homme) qui avoient un Maître particulier qui étoit toujours un étranger du pays oriental. C'est pour cette raison que les quatre Danses qui portent le nom de *Yen* n'étoient pas du ressort du tribunal du grand-Maître, non plus que la Danse *Mao*.

« Lorsqu'on offroit un sacrifice, on » commençoit à frapper sur le tambour; » les Danseurs de la Danse *Yu* » & les Joueurs du *Yo* venoient à ce

» signal, & on formoit la Danse. La » même chose s'observoit pour les repas » de cérémonie qu'on donnoit aux » Ambassadeurs ».

Il n'y avoit que les Fils de l'Empire qui formassent la Danse *Yu*; les Maîtres du *yo* battoient alors sur le tambour. Il est dit dans le *Chou-king* & dans le *Tchoun-trieou*, qu'on employoit dans les sacrifices le *Kan* & le *Tsi*; c'est-à-dire qu'on dansoit les Danses ou *Kan* ou *Tsi*, entre lesquelles ils mettent de la différence. Cependant dans le texte que nous venons d'exposer, il n'est parlé que de la Danse *Yu* pour les sacrifices : cela ne semble pas s'accorder. Je réponds que les textes, différens en apparence, s'accordent entre eux, & voici comment. Lorsqu'on dansoit la Danse *Kan*, l'instrument appellé *kan*, qu'on tenoit à la main, étoit de couleur rouge; le *yu* au contraire étoit blanc & tenoit souvent lieu de tout autre instrument, de même que la Danse *Yu* tenoit aussi lieu de toute autre Danse. Du reste on ne dansoit la *Yu* que lorsqu'on jouoit la musique de *Ou-ouang*, pendant laquelle il y avoit à la tête des

Danseurs un homme qui restoit toujours immobile, tenant en sa main un *kan*. Les Danseurs faisoient leurs évolutions, après lesquelles celui qui n'avoit pas plus branlé qu'une montagne, dansoit à son tour, & les autres demeuroient immobiles, tenant chacun un *kan* à la main.

Confucius exhortoit souvent Pin-mon-kia, célebre Musicien de son tems, à faire un traité des Danses qui étoient pour lors en usage, & d'entrer en particulier dans tout le détail de ce qui concernoit la Danse *Yu*; *parce que*, disoit-il, *quand on saura bien celle-ci, on sera instruit de la Danse* Kan *qui lui ressemble*. La raison pour laquelle Confucius insistoit pour la Danse *Yu* & sembloit dans certaines circonstances ne pas approuver la Danse *Kan*, est que la Danse *Kan* étoit trop guerriere; d'ailleurs elle avoit dans l'air qui l'exprimoit le ton *chang*, ton barbare qui inspiroit la cruauté. *Mais comment faire*, répondit Pin-mon-kia, un jour que Confucius le pressoit plus qu'à l'ordinaire, *comment faire pour parler clairement de ce qui regarde les Danses? Vous en viendrez à bout*, ré-

pliqua Confucius, *si vous suivez la méthode qu'ont gardée les Maîtres de musique des* Tcheou.

« Parmi ceux qui avoient soin de » la Danse du *Kan*, il y avoit, 1°. deux » Maîtres du titre de Docteurs de » l'ordre inférieur, 2°. deux Gardes » des instrumens, 3°. deux Musicographes, » 4°. vingt Disciples. Le soin » des instrumens qui concernoient la » Danse étoit confié aux Mandarins » qui présidoient à ces mêmes Danses ».

Par les instrumens qui concernoient les Danses, il faut entendre le *yu*, les plumes; le *yao*, petite flûte à trois trous; le *kan*, espece de bouclier, & le *tsi*, espece de hache. Le Maître du *yao* enseignoit à faire usage du *yu*. Il avoit soin aussi de composer ou, pour mieux dire, de faire de tems en tems quelques nouvelles combinaisons pour la maniere de se servir de ces plumes. La Danse *Yu* étoit une Danse douce & qui n'avoit rien de farouche. Il n'en étoit pas de même de la Danse *Kan* qui est une Danse guerriere; c'est pourquoi ceux qui y prési-

doient avoient ſoin de tous les inſtrumens guerriers des autres Danſes. C'eſt ſous *Tcheou - koung* ſeulement qu'on commença à diſtinguer les Mandarins des Danſes d'avec ceux de la muſique.

Les Danſes avoient leurs Officiers particuliers; il y avoit le Maître des Danſes étrangeres, les Maîtres de la Danſe *Mao*, & les Maîtres de celles qui ſe danſoient au ſon du *yo*. Ils étoient inférieurs aux Officiers de muſique; mais ils étoient au-deſſus des Maîtres du *yo*, des Maîtres des Danſeurs en brodequins, des Maîtres de ceux qui jouoient une muſique dont l'uſage étoit preſqu'aboli, & de ceux qui préſidoient à la muſique des pays très-éloignés.

Ta - ou (grande Guerriere). Cette Danſe étoit particulierement en uſage dans les cérémonies qu'on faiſoit en l'honneur des ancêtres, & ſur-tout du Fondateur de la dynaſtie, pour ſe rappeller le ſouvenir de leurs belles actions & pour ne pas oublier que c'étoit par les armes que leur Chef avoit obtenu l'Empire.

Ou-hien-tche veut dire Danſe qui

imite le mouvement des eaux lorſqu'elles ſont légerement agitées par un vent doux.

Ta-tao. Cette Danſe étoit une des plus gracieuſes de l'antiquité. Les mots *ta-tao* dans un ſens plus étendu ſignifient ou, pour mieux dire, expriment la douceur, l'harmonie & la cadence.

Ta-hia, la grande *Hia*, ou *la Vertueuſe*, en ce qu'elle exprimoit la vertu de la dynaſtie *Hia*. C'étoit une Danſe lente, grave & majeſtueuſe.

J'AI donné aux Danſes dont il eſt parlé dans le texte, des noms françois qui expriment leurs caracteres & qui rendent à-peu-près le véritable ſens des lettres chinoiſes qui les déſignent. Je penſe néanmoins, quoi qu'en diſent les Lettrés Chinois qui veulent trouver des myſteres dans tout ce qui regarde leurs anciens tems, que les noms de leurs Danſes étoient purement arbitraires, qu'ils ne ſignifient pas plus chez eux, que chez nous les noms de *Follette*, d'*Inattendue*, de *Belle de nuit* ou tous autres noms de Danſe, donnés dans telle circonſtance, qu'on fait

le jour & qu'on oublie le lendemain. On riroit ſans doute ſi quelque grave Docteur employoit toute ſa ſcience pour nous prouver que quelques-unes de ces Danſes & même toutes ont été faites pour exprimer le nom qu'elles portent.

Il eſt vraiſemblable que quelques-unes des Danſes Chinoiſes portoient le nom de la dynaſtie ſous laquelle elles étoient le plus en uſage, ou ſous laquelle elles avoient été compoſées.



ARTICLE II.

SATIRE di Settano, *tradotte in terza rima dallo ſteſſo autore, ricavate dal mſſ. autographo.*

« SATYRES de *Sectanus*, traduites » en rime tierce par l'Auteur lui- » même, & publiées d'après le ma- » nuſcrit original. A Zurich, aux dé- » pens de la Comp. 1760 ».

LA Satyre eſt le fléau philoſophique du vice & de la corruption des mœurs; c'eſt ſous ce point de vue que l'ont enviſagée les plus célebres Auteurs de l'antiquité. Quoique la Satyre ne fût pas inconnue aux Grecs, & qu'elle fît au contraire l'eſſence même de leur ancienne Comédie, cependant comme ils n'en avoient pas fait un genre à part, tous les Savans ſe ſont accordés à en attribuer l'invention aux Romains; elle dut ſes progrès & même une grande partie de ſa perfection à Lucilius que Deſpréaux prétend en avoir été l'inventeur; mais il ſe trompe:

Lucilius n'eut d'autre mérite que d'avoir adouci le ton grossier & sauvage d'Ennius & de Pacuvius. Perse, qui vécut dans des tems plus polis, mit aussi plus de goût dans ses Satyres; mais il y répandit une obscurité souvent impénétrable. Horace, le plus bel esprit & le Critique le plus judicieux de son siecle, fut en même tems le plus grand des Poëtes Latins dans les genres lyrique & satyrique; il surpassa de beaucoup & Perse qui vécut après lui, & Lucilius qui l'avoit précédé de plus d'un siecle. Juvenal, qui vit le regne affreux de Néron & qui vécut jusqu'à la fin de celui d'Adrien, fut le dernier des Poëtes satyriques Latins; il y a beaucoup d'esprit & de force, mais peu de naturel & d'égalité dans ses ouvrages; quelque vigoureuses que soient ses expressions, elles ne sont au fond que des efforts déclamatoires, peu propres à disposer l'ame à la recherche de la vérité & à la pratique des vertus; il n'attaque que les vices extrêmes, qu'il ne cherche point à corriger, mais uniquement à découvrir. On diroit qu'il déteste moins le crime qu'il n'est jaloux du plaisir &

des avantages qu'on en retire. En un mot il y a entre Horace & Juvenal la différence qui se trouve entre un grave Philosophe & un accusateur emporté. On pourroit mettre Petrone au nombre des meilleurs Satyriques; mais la plus grande partie de son ouvrage est écrite en prose, & nous ne parlons ici que de la Satyre proprement dite.

Telles ont été les sources où Sectanus a puisé la pureté du langage, l'élégance du style & l'énergie d'expression qui caractérise ses Satyres. Un des plus grands mérites de cet Auteur, c'est d'avoir sçu faire servir les formes de la latinité la plus pure à l'explication des usages modernes; ses descriptions ou plutôt ses peintures sont tout-à-la-fois brillantes & naturelles; elles réunissent la vérité des traits & la beauté du coloris. Autant que sa censure est amere & piquante, autant ses louanges sont douces & flatteuses. Il faut avouer aussi qu'il en est des éloges répandus dans un ouvrage satyrique, comme des lumieres au milieu des ombres; le contraste leur donne bien plus de saillie & d'effet.

Les Satyres de Sectanus sont connues

depuis long-tems; elles ont été imprimées plusieurs fois & en divers endroits; l'édition la plus recherchée & la plus digne de l'être, est celle qu'on en donna à Rome en 1700, accompagnée des remarques savantes de Paul Maffei, qui s'étoit caché sous le nom de *Paulus Antonianus*; mais, dit l'Editeur de la traduction que nous faisons connoître, ce qu'on ignoroit encore, c'est que ces Satyres ont été traduites en vers Italiens par Sectanus lui-même, c'est-à-dire par M. Sorgardi, dont le manuscrit original m'est heureusement tombé entre les mains. Le mérite de cette traduction correspond parfaitement au mérite de l'original; aussi me suis-je empressé de la publier, persuadé qu'un modele aussi parfait ne peut qu'être infiniment utile à ceux de mes compatriotes qui se destinent à traiter la Satyre; en effet (c'est toujours l'Editeur qui parle) je ne vois pas que dans ce genre de Poésie nous puissions nous comparer aux autres nations de l'Europe. Les Satyres d'Alamanni sont estimables, sans doute, mais elles sont fort rares, & d'ailleurs ce Poëte a peu écrit dans ce

genre; celles de l'Arioste sont éclypsées par son Poëme célébre auquel elles sont de beaucoup inférieures; il y a de l'esprit & du feu dans celles de Salvator Rosa, mais en général elles sont ou grossieres ou puériles; les notes savantes dont sont enrichies les Satyres de Soldani, dans l'édition qu'on vient d'en donner récemment, n'ajoutent rien au mérite du texte; le style en est médiocre & les pensées très-communes; celles du célebre Menzini sont pleines de chaleur & d'enthousiasme, mais il faut avouer aussi que ce Poëte n'est pas égal, qu'il se traîne souvent, & que plus souvent encore il s'enveloppe dans des ténebres impénétrables. Je ne parle point ici de la foule de nos autres Satyriques, ce sont tous ou des mauvais plaisans ou des déclamateurs impudens & obscenes, qu'on ne sauroit même citer sans deshonorer ou son esprit ou son cœur. Convenons-en; ce ridicule philosophique qui constitue l'essence de la Satyre fine, décente & délicate, est en général peu connu parmi nous; soit en vers, soit en prose, dans nos écrits comme dans nos conversa-

tions, nos railleries & nos ſatyres ne ſont que des injures groſſieres. Ici notre Editeur témoigne ſa ſurpriſe ſur ce que les Italiens réuſſiſſant ſi mal dans la Satyre, ſont cependant ſi portés à s'exercer en ce genre; il en cherche la raiſon, & croit l'avoir trouvée dans la vivacité de cette nation & ſur-tout dans le loiſir profond dont elle jouit, ou plutôt dans lequel elle eſt enſévelie.

Il nous paroît que notre Editeur traite beaucoup trop durement ſa nation; nous prendrons la liberté d'oppoſer à ſes jugemens ceux du célebre Gravina. Ce grand homme, après avoir préſenté l'Arioſte comme un génie puiſſant & étendu, qui avoit ſçu animer & perfectionner tout-à-la-fois trois genres différens de Poéſie, jette en particulier les yeux ſur ſes Satyres, & les regarde comme autant de chef-d'œuvres, tant pour la bonne philoſophie qu'il y a répandue, pour la maniere dont les vices y ſont préſentés & dont le ridicule y eſt mis en action, pour les contes plaiſans & en même tems inſtructifs dont elles ſont aſſaiſonnées, que pour le naturel & les graces ini-

mitables avec leſquelles elles ſont écrites. Quoi de plus déplorable, ajoute-t-il, que de voir aujourd'hui la plus grande partie des Italiens oublier ou mépriſer les productions de leur propre patrie & n'eſtimer, n'admirer que celles de l'étranger! Le même Critique dit du *Berni* que s'il n'avoit été prévenu par le *Pulci*, il devroit être regardé comme créateur d'un nouveau ſtyle; que ce Poëte ſatyrique a fait paſſer dans ſa Langue les naïvetés ingénieuſes & piquantes de Plaute & de Catulle; qu'il n'a point de rivaux, & que, ſemblable au cercle, il eſt le commencement & la fin de lui-même.

Après avoir ſuivi notre Editeur dans la diſgreſſion où un peu trop d'humeur ſemble l'avoir entraîné, revenons avec lui ſur nos pas, & faiſons connoître l'obſervation judicieuſe & très-animée par laquelle il termine ſon diſcours. Pour avoir propoſé, dit-il, les Satyres de Sectanus comme un modele d'élévation, de vigueur & de ſtyle, je n'ai garde de penſer que cet Auteur ſoit exempt de toute eſpece de défauts & de taches, ni qu'on doive l'imiter en tout point. Non, ſans doute; les traits

cruels dont ce Satyrique accable le célebre Gravina, méritent l'indignation de toute ame juſte & honnête; ſes efforts à la vérité ne diminuent rien de la haute idée que les ſages s'étoient formée du mérite ſupérieur de Gravina, qui d'ailleurs put aiſément ſe conſoler, d'après l'exemple de Socrate & de tant d'autres grands hommes ſoit anciens ſoit modernes, contre leſquels ſe ſont élevés de tems en tems de nouveaux Ariſtophanes, plus emportés, plus féroces & plus méchans encore que l'Athénien; mais tout Auteur ſatyrique devient coupable & mérite la haine publique, lorſqu'il excede les bornes que lui preſcrivent l'honnêteté, la juſtice, l'humanité. Son premier, ſon unique objet doit être d'attaquer les vices de ſon ſiecle &, ſi l'on veut, de ſon pays, mais ſans jamais déſigner les perſonnages. Je ſais que l'Auteur du diſcours qui précede la nouvelle édition des Satyres de Menzini (*a*), eſt fort éloigné de penſer à ce ſujet comme moi; je ſais qu'il a prétendu juſtifier

(*a*) Voyez le Journal d'Octobre 1760, article 2.

les fureurs de la Satyre; que même il a oſé les faire enviſager comme utiles & néceſſaires à la ſociété; qu'il a voulu que non-ſeulement on pourſuivît le vice, mais qu'on déſignât, qu'on flétrît, qu'on déchirât les perſonnes & qu'on révélât juſqu'à leurs défauts les plus cachés. Mais quand même cette opinion ſcandaleuſe ne feroit pas combattue par toutes les loix divines & humaines, les ſeules lumieres de la raiſon & du bon ſens ſuffiroient pour en faire ſentir le danger & l'abſurdité.

Cornutus, à qui Perſe en mourant légua ſes écrits & ſa bibliotheque, crut avec raiſon ne pouvoir donner de plus fortes preuves de ſa reconnoiſſance envers ſon bienfaiteur & ſon ami, qu'en effaçant de ſes ouvrages tous les traits que ce Satyrique avoit lancés contre Arria, illuſtre Matrone Romaine. Si Juvenal, avant de répandre ſes Satyres, eût conſulté un pareil ami, que de chagrins & de malheurs il ſe feroit épargnés!

Ce morceau plein de chaleur & de vérité nous donne une idée bien avantageuſe du tour d'eſprit & du caractere de l'Editeur. En effet quelque fortes

que soient les raisons que met en avant l'Auteur de la préface des Satyres de Menzini, quoiqu'elles partent d'une ame fiere, courageuse & qui déteste autant le vice qu'elle chérit la vertu, si les Satyriques jouissoient de toute la liberté que voudroit leur donner cet Auteur, les hommes n'en deviendroient pas meilleurs, & une grande partie des méchans en deviendroit plus dangereuse & plus redoutable; ce seroit armer l'injustice & l'envie; & pour vouloir rendre la société plus vertueuse, on en détruiroit en effet tous les liens.

Du reste cette traduction doit être favorablement accueillie par tous les amateurs de la Poésie Italienne; nous l'avons parcourue avec attention, & nous osons avancer que si elle avoit paru conjointement avec l'original, on auroit pu douter si l'ouvrage a été traduit du latin en italien, ou de l'italien en latin.



ARTICLE III.

ESSAI sur l'étude de la Littérature.

Dernier Extrait.

NOUS revenons pour la derniere fois sur cet ouvrage, dont nous avons été forcés d'interrompre l'analyse pour faire place à d'autres objets. Nous nous arrêterons avec l'Auteur sur le caractere & les procédés de l'esprit philosophique, dont la nature est encore si peu connue dans le siecle où il a fait cependant les plus grands progrès. Cet esprit philosophique, si fort exalté, quelquefois dénaturé & poussé hors de ses limites par les gens de Lettres, ignoré, calomnié, persécuté même souvent par ceux qui devroient le protéger, mérite sans doute d'être considéré avec attention & avec impartialité. En quoi consiste-t-il, demande M. Gibbon?

« Quiconque s'est familiarisé avec les écrits de Ciceron, de Tacite, de Ba-

con, de Léibnitz, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu, se sera fait une idée aussi juste & bien plus parfaite que celle que j'essayerai d'en tracer ».

« L'esprit philosophique consiste à pouvoir remonter aux idées simples, à saisir & à combiner les premiers principes. Celui qui en est doué a le coup-d'œil juste, étendu. Placé sur une hauteur, il embrasse une grande étendue de pays, dont il se forme une image nette & unique, pendant que des esprits aussi justes, mais plus bornés, n'en découvrent qu'une partie. Il peut être géometre, antiquaire, musicien, mais il est toujours philosophe; & à force de pénétrer les premiers principes de son art, il lui devient supérieur. Il a place parmi ce petit nombre de génies qui travaillent de loin en loin à former cette premiere Science, à laquelle, si elle étoit perfectionnée, toutes les autres seroient soumises. En ce sens cet esprit est bien peu commun. Il est assez de génies capables de recevoir avec justesse des idées particulieres; il en est peu qui puissent renfer-

mer dans une seule idée abstraite un assemblage nombreux d'autres idées moins générales ».

Il nous semble que l'Auteur envisage l'esprit philosophique sous un point de vue trop étendu & qu'il le confond avec l'esprit de systême, avec le génie de la Philosophie. L'esprit philosophique ne crée point, il observe, il découvre les rapports des objets divers de nos connoissances; il réduit les Sciences & les Arts à leurs véritables principes, les dépouille des préjugés, des conventions arbitraires, des notions étrangeres, que la mode, l'autorité & d'autres circonstances particulieres & locales y ont introduites. Enfin c'est une faculté de l'ame purement critique & non créatrice; c'étoit proprement l'esprit de Ciceron, de Bayle, de Fontenelle dans les choses de raisonnement; dans Bacon, Léibnitz, Montesquieu, l'esprit philosophique étoit joint à une portion de génie créateur, dont il ne faut pas confondre les limites.

« Quel spectacle, s'écrie M. Gibbon, pour un esprit vraiment phi-

» losophique, de voir les opinions les
» plus absurdes reçues chez les nations
» les plus éclairées ; des barbares par-
» venus à la connoissance des plus su-
» blimes vérités ; des conséquences
» vraies, mais peu justes, tirées des prin-
» cipes les plus erronés ; des principes
» admirables qui approchoient toujours
» de la vérité, sans jamais y conduire ;
» le langage formé sur les idées, &
» les idées justifiées par le langage ;
» les sources de la morale par-tout les
» mêmes ; les opinions de la conten-
» tieuse Métaphysique par-tout variées,
» d'ordinaire extravagantes, nettes
» seulement pendant qu'elles furent
» superficielles, subtiles, obscures, in-
» certaines toutes les fois qu'elles préten-
» dirent à la profondeur ! Un ouvrage
» iroquois, fût-il rempli d'absurdités,
» feroit d'un prix inestimable ; il offri-
» roit une expérience unique de la
» nature de l'esprit humain, placé dans
» des circonstances que nous n'avons
» jamais éprouvées, & dominé par des
» mœurs & des opinions religieuses,
» totalement contraires aux nôtres.
» Quelquefois nous serions frappés &

» instruits par la contrariété des idées
» qui en naîtroient ; nous en cherche-
» rions les raisons, nous suivrions l'ame
» d'erreurs en erreurs. Quelquefois aussi
» nous reconnoîtrions avec plaisir nos
» principes, mais découverts par d'au-
» tres routes, & presque toujours mo-
» difiés & altérés. Nous y apprendrions
» non-seulement à avouer, mais à sen-
» tir la force des préjugés, à ne nous
» étonner jamais de ce qui nous paroît
» le plus absurde, & à nous défier
» souvent de ce qui nous paroît le
» mieux établi ».

Tout ce morceau est plein d'esprit, de raison, de bonne philosophie. L'Auteur fait très-bien sentir la nécessité d'introduire ces principes dans l'étude de l'antiquité, parce que sans cela nous n'en aurons jamais que des notions absurdes & imparfaites ; l'influence réciproque des mœurs, des loix & des arts nous échappera à tout moment, nous confondrons l'incroyable & l'absurde.

Les Romains étoient éclairés ; cependant ces mêmes Romains ne furent pas choqués de voir réunir dans

la personne de César un Dieu, un Prêtre & un Athée (*a*). Il vit élever des temples à sa clémence. Collegue de Romulus, il recevoit les vœux de la nation. Sa statue étoit couchée dans les fêtes sacrées, auprès de ce Jupiter qu'un instant après il alloit lui-même invoquer. Fatigué de cette vaine pompe, il cherchoit Pansa & Trebatius, pour se moquer avec eux de la crédulité du peuple & de ces Dieux, l'effet & l'objet de sa terreur.

Nous ne pouvons nous refuser de transcrire ici le caractere que l'Auteur trace de Lucrece & de son beau Poëme. « Lucrece, dit-il, né avec cet en-
» thousiasme d'imagination qui fait les
» grands Poëtes & les Missionnaires,
» voulut être l'un & l'autre. Je plain-
» drois le Théologien qui ne feroit pas

(*a*) Athée en niant, sinon l'existence, au moins la providence de la Divinité ; car César étoit Epicurien. Ceux qui ont envie de voir comment un homme d'esprit peut rendre obscure une idée claire, liront avec plaisir les doutes que M. Bayle a sçu répandre sur les sentimens de César. *Voyez* Dictionn. de Bayle, à l'art. *César*.

» grace au dernier en faveur du pre-
» mier. Lucrece, après avoir prouvé
» la divinité malgré lui-même, en
» rapportant les phénomenes de la na-
» ture à des causes générales, cherche
» comment l'erreur qu'il combat a pu
» s'emparer de tous les esprits ; il en
» trouve trois raisons : I. Nos songes.
» Nous y voyons des êtres & des effets
» que nous ne rencontrons point dans
» ce monde ; nous leur accordons aussi-
» tôt une existence réelle & une puis-
» sance immense. II. Notre ignorance
» de la nature, qui nous fait recourir
» par-tout à l'action de la Divinité. III.
» Notre crainte, l'effet de cette igno-
» rance ; elle nous engage à fléchir
» devant les calamités qui ravagent la
» terre, & nous fait essayer d'appaiser
» par nos prieres quelque Être invisible
» qui nous afflige. Lucrece exprime
» cette derniere raison avec une éner-
» gie & une rapidité qui nous enleve :

Præterea cui non animus formidine Divum
Contrahitur. . . . . . .

Lucret. *de rer. nat.* Lib. 5, vers. 1216, &c.

L'Auteur parle ensuite de l'Histoire, de la maniere de la considérer & de

l'étudier. C'est la science des causes & des effets. Il donne des regles pour apprendre à choisir les faits qui doivent entrer dans la composition, & cet article est très-essentiel. On a condamné trop généralement depuis quelque tems l'usage de ce qu'on appelle *les petits faits* dans l'histoire ; supprimez-en ces petits faits, vous en détruirez nécessairement la partie la plus philosophique & la plus morale. L'Histoire doit surtout s'attacher à distinguer les faits qui sont le résultat des caracteres, des passions, des caprices de quelques hommes, d'avec ceux qui sont le produit des mœurs, du gouvernement, des causes générales : les premiers tenans à une combinaison de circonstances particulieres qui ne reviendra peut-être jamais, sont peu utiles à observer ; les autres dépendans de principes généraux & constans, sont ceux qui produisent les révolutions & forment le systême moral de l'Histoire. Les faits les plus éclatans par leur nature ne sont pas les plus importans par leurs effets. Le plus grand nombre ne prouve rien au-delà de leur propre existence. Il y en a qui peuvent bien être cités dans

une conclusion particuliere, & par lesquels le Philosophe peut juger des motifs d'une action ou d'un trait dans un caractere. Les faits qui dominent dans le systême général, qui y sont liés intimément & qui en ont fait mouvoir les ressorts, sont fort rares.

Préférez souvent, dit l'Auteur, les petits traits aux faits brillans. Il en est d'un siecle ou d'une nation comme d'un homme. Alexandre se dévoile mieux dans la tente de Darius que dans les champs de Guagmela. Je reconnois tout autant la férocité des Romains à les voir condamner un malheureux dans l'amphithéâtre, qu'à les considérer qui étranglent un Roi captif au pied du Capitole. Il n'y a point d'apparat dans les bagatelles. On se déshabille lorsqu'on s'imagine ne pas être vu ; mais le curieux cherche à pénétrer les retraites les plus secretes. Pour décider si la vertu triomphoit chez un peuple, dans un certain siecle, j'observe plutôt ses actions que ses discours. Pour le condamner comme vicieux, je fais plus attention à ses discours qu'à ses actions. On loue la vertu sans la connoître, on la connoît sans la sentir,

on la sent sans la pratiquer ; mais il en est bien différemment du vice : on s'y porte par passion, on le justifie par raffinement.

Cette réflexion très-fine & très-philosophique prend encore plus de lumiere & d'intérêt dans les développemens que lui donne notre Auteur.

« Ne suivons point le conseil de cet Ecrivain qui unit, comme Fontenelle, le savoir & le goût, & qui veut qu'à la fin d'un siecle on rassemble tous les faits, qu'on en choisisse quelques-uns & qu'on livre le reste aux flammes (*a*) ; conservons-les tous précieusement. Un Montesquieu démêlera dans les plus chétifs des rapports inconnus au vulgaire. Imitons les Botanistes. Toutes les plantes ne sont pas utiles dans la Médecine, cependant ils ne cessent d'en découvrir de nouvelles ; ils esperent que le génie & les travaux heureux y verront des propriétés qui ont été jusqu'alors inconnues ».

Après avoir fait voir l'homme de goût dans les discussions littéraires,

(*a*) Dalembert, *Mêlange de Philosophie & de Littérature.*

nous allons faire connoître le Philosophe dans des discussions plus graves & plus élevées. M. Gibbon entreprend de développer le systême des Religions anciennes ; il remonte à leur origine, à leurs progrès, à leurs altérations successives, & il fait sentir les difficultés d'en bien approfondir la nature & d'en saisir tous les rapports. « Les ennemis d'une Religion, dit-il, ne la connoissent jamais, parce qu'ils la haïssent, & souvent la haïssent parce qu'ils ne la connoissent pas ».

Les Payens n'accusoient-ils pas les Juifs & les Chrétiens d'être idolâtres ?

« Jamais Musulman n'a hésité sur la vérité de Dieu ; cependant combien de fois nos bons ayeux ne les ont-ils pas accusés d'adorer les astres ? *&c.* »

La Religion Grecque étoit d'origine Egyptienne ; l'obscurité mystérieuse, les emblêmes, les allégories dont les Egyptiens avoient enveloppé leurs dogmes, en déroberent une grande partie & déguiserent le reste aux yeux des Grecs qui méconnurent l'esprit & le systême de cette Religion à bien des égards, & ils l'altérerent par des mê-

langes étrangers ; mais le fond demeura, & ce fond étoit entierement allégorique.

M. Gibbon examine enſuite ſi les Dieux de la Grece étoient en effet des héros diviniſés, comme l'avoit ſoutenu d'Evhémere qui, en conſéquence de cette opinion, fut regardé & perſécuté comme un Athée.

Nous ne pouvons nous refuſer de tranſcrire ici un morceau très-ſage & très-ingénieux ſur l'origine & les progrès du Politheiſme.

« Tâchons de ſuivre l'enchaînement non des faits, mais des idées ; de ſonder le cœur humain & de démêler ce fil d'erreurs qui du ſentiment vrai, ſimple & univerſel qu'il y a une Puiſſance au-deſſus de l'homme, le conduiſit par degrés à ſe faire des Dieux auxquels il eût rougi de reſſembler ».

« Le ſentiment n'eſt qu'un retour ſur nous-mêmes. Les idées ſe rapportent aux objets hors de nous ; leur nombre, en occupant l'eſprit, affoiblit le ſentiment. C'eſt donc parmi les ſauvages, dont les idées ſont bornées aux beſoins ſimplement de la nature, que le ſentiment doit être le plus vif,

quoiqu'en même tems le plus confus. Le ſauvage ſent à tout moment des agitations qu'il ne peut ni expliquer ni réprimer ; ignorant & foible, il craint tout, parce-qu'il ne peut ſe défendre de rien ; il admire tout, parce qu'il ne connoît rien. Le mépris bien fondé de lui-même (car la vanité eſt un ouvrage de la ſociété) lui fait ſentir l'exiſtence d'une Puiſſance ſupérieure. C'eſt cette Puiſſance, dont il ignore les attributs, qu'il invoque & à qui il demande des graces, ſans ſavoir à quel titre il en peut eſpérer. Ce ſentiment peu diſtinct produiſit les Dieux bienfaiſans des premiers Grecs & les Divinités de la plûpart des ſauvages ; mais ni les uns ni les autres n'en ſurent régler ni le nombre, ni le caractere, ni le culte ».

« Bientôt le ſentiment devint idée ; le ſauvage rendit ſon hommage à tout ce qui l'entouroit ; tout devoit lui paroître plus excellent que lui-même. Ce chêne majeſtueux qui le couvroit de ſon feuillage épais, avoit ombragé ſes ayeux depuis l'origine de ſa race ; il élevoit ſa tête juſqu'aux nues ; le fier Aquilon ſe perdoit à travers ſes bran-

ches ; auprès de cet arbre majeſtueux, qu'étoit ſa propre durée, ſa taille, ſa force ? La reconnoiſſance ſe joignit à l'admiration ; cet arbre qui lui prodiguoit ſes glands, cette onde claire où il ſe déſaltéroit, étoient des bienfaiteurs qui rendoient ſa vie heureuſe : ſans eux il ne pouvoit ſubſiſter ; mais quel beſoin avoient-ils de lui ? »

Ce développement eſt très-favorable à l'hypotheſe qu'un Ecrivain moderne a expoſée dans un ouvrage ingénieux & ſavant ſur *le culte des Dieux Fetiches* ; l'Auteur s'eſt ſervi avec ſuccès de la diſſertation hardie de M. Hume ſur *l'hiſtoire naturelle de la Religion*, laquelle n'a pas été non plus inutile à M. Gibbon, dont nous allons reprendre les idées.

« Les idées du ſauvage ſont iſolées, parce qu'elles ſont ſimples. Remarquer les qualités différentes des objets, obſerver celles qui leur ſont communes, & de cette reſſemblance former une idée abſtraite qui repréſente le genre ſans être l'image d'aucun objet particulier, c'eſt l'ouvrage de l'eſprit qui agit, qui ſe replie ſur lui-même & qui déja ſurchargé d'idées, cherche à

ſe ſoulager par la méthode. Dans le premier état, l'ame paſſive & ignorant ſes forces, ne ſait que recevoir les impreſſions étrangeres : ces impreſſions ne lui rendent les objets qu'iſolés & comme ils ſont en eux-mêmes. Le ſauvage rencontroit ſes Dieux partout ; chaque forêt, chaque prairie en fourmilloit ».

« L'expérience développa ſes idées ; car les nations, comme les hommes, doivent tout à l'expérience. Son eſprit familiariſé avec un grand nombre d'objets étrangers, s'apperçut de leur nature commune, & cette nature devint pour lui une nouvelle Divinité, ſupérieure à tous ſes Dieux particuliers ». Cette obſervation eſt très-fine, très-profonde même, & les conſéquences qui en réſultent n'échapperont pas aux eſprits accoutumés à réfléchir ſur ces objets. Cet ingénieux Ecrivain réduit le paſſage naturel du Polythéiſme au Monothéiſme, à une ſimple méthode d'abſtraction, c'eſt-à-dire au procédé ordinaire de l'eſprit qui de la conſidération des individus, s'éleve à l'idée d'une nature univerſelle. Cette

idée mériteroit sans doute d'être développée & rendue plus sensible. L'Auteur explique par-là la formation des différentes Divinités du Paganisme. Il développe ensuite les progrès naturels du Polythéisme & l'hiérarchie des Divinités Grecques.

A mesure que les nations se sont éclairées, leurs idées religieuses ont dû se raffiner ; les hommes ont mieux senti que l'univers est gouverné par des loix générales, ils se sont plus rapprochés de l'unité d'une cause efficiente. Jamais les Grecs, dit M. Gibbon, n'ont su simplifier leurs idées au-delà de l'Eau, de la Terre & du Ciel, qui sous les noms de Jupiter, de Neptune & de Pluton, contenoient & régissoient toutes choses. Mais les Egyptiens, dont le génie étoit plus propre aux spéculations abstraites, formerent à la fin leur Osiris, le premier des Dieux, le principe intelligent qui agissoit sans cesse sur le principe matériel, connu sous le nom d'Isis, sa femme & sa sœur. Des gens qui croyoient à l'éternité de la matiere, ne pouvoient guere aller plus loin.

Nous citerons ici une observation sur le culte du Soleil, qui nous a paru neuve & d'une bonne métaphysique.

« Le culte du Soleil a été connu à tous les peuples ; je dirai ce qui m'en paroît la raison. C'est peut-être le seul objet de l'univers à la fois sensible & unique ; sensible à tous les peuples de la maniere la plus brillante & la plus bienfaisante, il enlevoit leurs hommages ; unique & indivisible, les raisonneurs qui n'étoient pas trop difficiles trouvoient en lui tous les grands traits de la Divinité ».

Le systême mythologique des Grecs, tout mal construit qu'il étoit, rendoit raison de tous les effets de la nature ; mais le monde moral, l'homme, son sort & ses actions étoient sans Divinités. L'Æther ou la Terre y eût été peu propre. Du besoin de nouveaux Dieux naquit une nouvelle chaîne d'erreurs, qui s'unissant avec la premiere, ne forma qu'un même roman théologique. Je suppose que ce systême naquit plus tard ; l'homme ne songe guere à rentrer en lui-même qu'après

avoir épuisé les objets étrangers.

Cette réflexion conduit notre Auteur à la génération des *Divinités morales.* Les vices & les vertus furent personnifiés & consacrés à quelques Dieux particuliers. Ce mêlange des Divinités physiques & morales produisit un grand changement dans le systême religieux qui s'étendit & s'embellit encore sous la main des Poëtes. Nous sommes fâchés de ne pouvoir pas nous arrêter davantage sur cette partie de l'ouvrage que nous analysons ; il faut lire de suite cet enchaînement ingénieux de conjectures & de preuves : nous n'en détacherons plus qu'un trait en faveur des Arts, qui mérite bien d'être recueilli.

Notre Auteur s'arrête un moment sur l'enchaînement des causes morales & historiques.

« Les Sciences, dit-on, naissant du luxe, un peuple éclairé sera toujours vicieux. Je ne le crois pas. Les Sciences ne sont point les filles du luxe, mais l'une & l'autre naissent de l'industrie. Les Arts ébauchés satisfont aux premiers besoins de l'homme : perfection-

nés, ils lui en trouvent de nouveaux, depuis le bouclier de Minerve de (*a*) Vitellius, jusqu'aux entretiens philosophiques de Ciceron ; mais à mesure que le luxe corrompt les mœurs, les Sciences les adoucissent, semblables aux Prieres dans Homere, qui parcourent sans cesse la terre à la suite de l'Injustice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle Divinité ». Cette comparaison est charmante : l'idée sans doute n'est pas absolument neuve, mais elle ne pouvoit pas être présentée d'une maniere plus ingénieuse & plus aimable. Terminons notre extrait par la réflexion qui termine l'ouvrage même.

« Voilà quelques réflexions qui m'ont paru solides sur l'usage des Belles-Lettres : heureux, si je pouvois en inspirer le goût !... On pourra dire que ces réflexions sont vraies, mais usées ; ou qu'elles sont nouvelles, mais para-

(*a*) Vitellius envoya des galeres jusqu'aux colonnes d'Hercule, pour chercher les poissons les plus rares dont il remplit ce plat monstrueux. Selon Arbuthnot, il coûta 765, 625 liv. sterl.

doxes. Quel Auteur aime les critiques ? Cependant la premiere me déplairoit moins. L'avantage de l'Art m'eſt plus cher que la gloire de l'Artiſte ».

Il nous reſte à dire un mot de cet ouvrage. Il peint par-tout un Ecrivain ingénieux & ſenſible, dont le goût eſt délicat, l'imagination brillante, l'eſprit juſte & délié, également propre aux ſpéculations métaphyſiques & aux diſcuſſions littéraires ; il a bien étudié les Anciens, il en parle avec ſentiment, il les admire ſans fanatiſme ; il a lu nos Auteurs avec ſoin, & il les juge ſans partialité. On voit ſurtout que les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions* lui ſont très-familiers. Son ſtyle eſt vif, précis, agréable, ingénieux, quelquefois trop tranchant & trop ſententieux, ſouvent auſſi incorrect, ce qui n'eſt pas étonnant dans un étranger. Mais nous avons beaucoup d'Ecrivains François qui n'écrivent pas plus correctement notre Langue, & il y en a très-peu qui l'écrivent avec autant de graces & d'intérêt. Les différens paſſages que nous avons cités de cet ouvrage, ſuffiſent pour

juſtifier ces éloges. Nous regardons enfin cet *Eſſai* comme un des meilleurs ouvrages de Littérature qui ayent paru dans ce ſiecle, & nous croyons qu'on feroit plaiſir au Public de le réimprimer en France.



ARTICLE IV.

DER Meſſias.

« LE Meſſie, Poëme héroïque ».

NOUS avons annoncé ce Poëme du célebre M. Klopſtock, & nous en avons fait connoître le premier chant dans notre Journal du mois d'août 1760 ; l'extrait du ſecond chant a paru dans le Journal ſuivant. Des raiſons particulieres nous avoient fait négliger de rendre compte du reſte ; mais pluſieurs perſonnes ont deſiré de connoître la ſuite de ce Poëme ſingulier, plein d'enthouſiaſme & d'imagination, & qui, malgré les déſavantages du ſujet, brille de tant de beautés neuves, fortes & touchantes : nous avons repris le travail que nous avions commencé ; il nous reſte encore huit chants à analyſer : nous allons donner l'extrait du troiſieme, du quatrieme, du cinquieme & du ſixieme chant ; les autres occuperont un article dans le Journal prochain.

CHANT III.

LE troiſieme Chant commence par cette apoſtrophe à la Terre. « Je te » ſalue, ô Terre, je te revois enfin, ô » mon pays maternel, ô toi qui m'en- » ſeveliras un jour dans ton ſein *ra-* » *fraîchiſſant*, & qui couvriras légé- » rement ma cendre ; mais ce ne ſe- » ra, je l'attends de mon Sauveur ; » ce ne ſera que lorſque j'aurai ache- » vé de chanter les œuvres de ſa mi- » ſéricorde, lorſque ces levres qui ont » célébré l'ami des hommes, lorſque » ces yeux dont il a fait couler des » larmes de joie, ſe fermeront pour » jamais ; ce ne ſera que lorſque mes » amis & les Génies celeſtes feront » croître des lauriers & des palmes » autour de ma tombe, afin qu'un » jour quand je me réveillerai du » ſommeil de la mort, revêtu d'une » forme immortelle, mon être régé- » néré s'avance du milieu des boca- » ges paiſibles »

Cependant Jeſus étoit reſté avec Jean, ſon diſciple, au milieu des tombeaux. Là il médite le ſublime projet

de mourir pour la race humaine. Il voit se présenter devant lui tous les péchés que depuis la création les enfans d'Adam ont commis, & que leur perverse postérité commettra encore; il voit la malice de Satan; il tourne les yeux vers Dieu son Pere qui, de la hauteur des spheres éternelles laisse tomber sur lui un regard de compassion & de tendresse. Alors les souffrances de la Redemption commencent à déployer leurs horreurs dans son ame, & le Dieu permet qu'elles se fassent sentir à l'homme. Le Seraphin Eltha porté sur des nuages légers descend vers la terre. Il voit, il contemple le Messie, il compte les larmes bienfaisantes qui coulent des yeux de Jesus, & remonte au Ciel. Les onze autres disciples pleins de tristesse cherchent le Sauveur dans l'obscurité de la nuit au pied de la montagne des Oliviers. Excepté un seul dont le cœur avoit perdu sa pureté, c'étoient tous des hommes vertueux, & qui respiroient l'innocence. Leurs protecteurs, douze Anges de la Terre sous la direction de Gabriel, invisibles à tous les yeux, se placent sur la cime de la montagne. De-là ils con-

templent l'affliction des Disciples qui cherchoient le divin Redempteur; ce spectacle intéressant les attache. Alors paroît tout-à-coup au milieu d'eux un Seraphin du Soleil, c'étoit un des quatre qui regnent après Uriel. Selia étoit son nom, il étoit député par les ames des Patriarches pour observer le Messie pendant la nuit qui le déroboit à leur vûe attentive; il demande aux Anges où il pourroit le trouver. Le Seraphin Orion, protecteur de Pierre, le lui montre au pied de la montage à l'entrée des tombeaux. Selia le contemple avec ravissement; Jesus se prépare à goûter le dernier sommeil. Selia voyant des hommes succombant sous la tristesse, errer dans l'obscurité, demande qui ils sont; Orion lui apprend que ce sont les disciples, les confidens chéris de Jesus; en qualité de protecteur de Pierre il le dépeint à Selia; chaque Ange successivement l'instruit du caractere du Disciple confié à ses soins, *Ithuriel* employé à veiller sur Judas Iscariote voudroit se dérober à la douleur de le faire connoître, il sait qu'il doit trahir le Messie, il en est consterné. Le cœur de cet ingrat

livré entierement à Satan est insensible aux inspirations de l'Ange tutelaire. Le caractere de Jean forme un beau contraste avec celui de Judas; Jean étoit endormi: les Seraphins attendris restent autour de ce Disciple bien aimé. « C'est ainsi que trois freres se » tiennent tendrement autour d'une » sœur chérie, qui dort le cœur libre » de soucis sur un lit jonché de fleurs, » & dont la jeunesse brillante respire » les graces & la vie de l'immortali- » té: hélas, elle dort, elle ignore » que son pere vertueux est sur le » point d'expirer! ses freres étoient » venus pour lui annoncer cette funes- » te nouvelle, mais ils craignent de » troubler un sommeil si pur, si inno- » cent; ils la regardent & se taisent ».

Les autres Disciples dispersés sur la montagne des Oliviers s'abandonnoient également à ce repos, le fils de la Peine & la Tristesse, & non l'enfant leger & consolant d'un travail modéré. Satan caché dans un antre écarté avoit entendu les discours des Anges, il vient comme un oiseau de proie mal-faisant, s'abattre sur Iscariote; il trouve son cœur tout ouvert à

la séduction, il le tente par un songe.

« Ithuriel conduit par un pressenti- » ment secret étoit revenu trouver son » Disciple, il voit Satan attaché com- » me un vautour sur Iscariote, il fré- » mit, il leve ses regards vers Dieu, » il voudroit arracher Judas à son » sommeil; trois fois porté sur les » aîles de la tempête orageuse, il agi- » ta les cedres sur sa tête; trois fois » devant le Disciple ses pas approfon- » dis firent trembler la cime de la » montagne. Iscariote les joues pâles » & livides demeure comme enseveli » dans un sommeil de mort. Le Sera- » phin voila sa face: soudain le pere » du Disciple lui apparoît en songe, » il regarde son fils d'un œil conster- » né, & lui dit d'une voix tremblan- » te, es-tu donc Iscariote? Tu dors » ici tranquillement, & tu t'éloignes » de Jesus, comme si tu ne savois pas » qu'il te hait, qu'il te préfere les au- » tres Disciples? Pourquoi n'est-tu » pas toujours à ses côtés? Pourquoi » ne fais tu point de nouveaux efforts » pour gagner son cœur? Ah! Isca- » riote, mon fils, dans quelles mains » t'ai-je laissé en mourant! Dieu! par

» quel crime ma race a-t'elle mérité » que je fois obligé de m'élever de » l'empire des ombres, pour déployer » ton destin ? ô Iscariote, crois-tu » jouir d'un fort plus heureux dans le » royaume que le Sauveur va établir. » Tu te trompes, malheureux ? ne con-» nois-tu plus Pierre ? Ne connois-tu » plus les Zébédées, ces Disciples » chéris ? Ce font eux qui feront grands » & puissans ; ce font eux qui s'en-» graisseront de l'abondance du nou-» vel empire, pour qui s'accumuleront » des trésors immenses ! Ils auront » tout de Jesus, & toi, qu'obtiendras-» tu, ô fils abandonné, fils déshérité ? » Viens, je veux te montrer leur » royaume dans sa magnificence, viens, » éleve-toi avec moi ».

Il lui montre une chaîne immense de montagnes où l'on creuse sans cesse de l'or, des vallons regorgeant d'abondance, & couverts de la plus riche fertilité, des plaines chargées d'épics ondoyans, des jardins brillans semblables au riant Eden, des cités superbes qui semblent dominer le reste de l'univers, des empires immenses, c'est-là le fortuné partage divisé entre les

Disciples ; « mais Iscariote, ajoute-» t'il, apperçois-tu aussi dans le loin-» tain ce pays resserré & montagneux, » terrein ingrat où tout est sauvage, » aride, hérissé de cailloux, & entre-» coupé de bruyeres stériles & mau-» dites de la nature ? des nuages en-» tassés & sombres font amoncelés sur » cette contrée, la triste neige, & les glaces » affreuses, engendrées dans les flancs » du Nord, s'épaississent & se durcissent » à jamais dans ces effroyables profon-» deurs où les lugubres oiseaux de la » nuit, condamnés à une éternelle so-» litude, errent & gémissent sur des » chênes qui ont vu rouler dix siecles » sur leurs têtes antiques ; ils te cou-» vriront de leurs aîles funebres, ils » mêleront à ta voix plaintive leurs » accens lamentables ; ô Iscariote, voi-» là ton partage ! Disciple dédaigné, » méprisé, attens-toi à voir passer de-» vant tes yeux tes onze rivaux, mar-» chant dans une pompe royale ; tu les » verras, ce spectacle déchirera ton » cœur, & à peine t'appercevront-ils » dans la poussiere, dans la poussiere » où tu te perdras ! Judas, tu pleures ! » un courroux généreux, la douleur

» t'arrachent des larmes ! ô mon fils, » c'est en vain que tu pleures, larmes » inutiles, larmes perdues, si tu ne » t'aides pas toi-même ! .... écoute, » je te vais ouvrir tout mon cœur pa-» ternel ».

Il lui fait voir le Messie differant sa Rédemption, & retardant l'instant qui doit établir, selon ses promesses, son royaume glorieux. Les grands, selon le pere de Judas, ont en horreur de servir sous le Roi de Nazareth ; il conseille à son fils de dissimuler, & d'agir, comme s'il vouloit le livrer entre les mains des Prêtres, non par vengeance, parce que Jesus le hait ; mais pour engager le Messie, par l'excès des persécutions, à déployer son pouvoir, & alors il créera son empire, depuis si long-tems attendu ; alors Judas sera le Disciple d'un maître redouté, il l'exhorte enfin à livrer le Sauveur dans les mains des Prêtres, & il lui promet par ce moyen des richesses sans nombre. « Voilà, finit-il, le » conseil que te donne un pere affligé. » Regarde-moi, ne reconnois-tu pas » mon visage pâle & livide ? oui, » touché de ton infortune j'ai sçu per-

» cer les voûtes infernales pour te mon-» trer ton bonheur & ta gloire dans un » songe salutaire ; mais tu te réveilles, » ô mon fils, ne dédaigne pas la voix » de ton pere, & ne me laisse pas ren-» trer, accablé de tristesse, dans ma » sombre demeure, parmi les ames des » morts ».

Judas se réveille, agité de sa noire vision. Satan s'applaudit & se retire ; le jour commence à paroître. Jesus avec Jean son Disciple sort du sommeil ; ils montent ensemble la colline où ils trouvent les autres Disciples endormis, Jesus les réveille, & les entretient de leur prochaine séparation ; Judas caché derriere un buisson avoit entendu ses discours ; il ressent déja les transports de sa propre méchanceté, & les inspirations de l'esprit des ténébres.

CHANT IV.

SATAN avoit envoyé aussi un songe à Caïphe ; le Poëte le représente agité, tourmenté dans son lit d'où le repos s'étoit enfui. « Il s'endormoit quelques » instans, bien-tôt il se réveilloit en » sursaut, la tête remplie de réflexions

» tumultueuſes : c'eſt ainſi que roule &
» ſe débat ſur le champ de bataille
» l'Athée expirant ; le vainqueur me-
» naçant qui s'avance, le courſier fou-
» gueux qui ſe cabre, l'affeux cliquetis
» des armes, les cris de fureur des
» mourans, le Ciel armé de foudres &
» d'éclairs, toutes ces morts à la fois
» viennent fondre ſur la tête de ce mal-
» heureux, tombé ſous un coup terri-
» ble, comme ſtupide & privé de ſen-
» timent, ſur des corps pâles & défigu-
» rés, il croit toucher au néant ; ce-
» pendant il ſe releve, il exiſte encore,
» il penſe encore, & il maudit encore
» ſon exiſtence ; de ſes mains froides
» & défaillantes il jette ſon ſang vers
» le Ciel. Dieu ! s'écrie-t'il en blaſ-
» phémant, & il voudroit encore le
» nier ». Caïphe aſſemble la Synago-
gue.

Il fait un diſcours aux Prêtres & aux
anciens du peuple, pour les engager à
condamner Jeſus à la mort ; il raconte
ſon ſonge qu'il donne pour une inſpi-
ration divine. Joſeph d'Arimathie
veut prendre la défenſe du Meſſie ; mais
Philon, Prêtre Phariſien l'interrompt.
Celui ci contredit Caïphe au ſujet du

ſonge ». Dieu, dit-il, n'inſpire point
» des Saducéens efféminés qui ſe ſont
» introduits à force d'argent dans le
» Sacerdoce ; mais le coupable Naza-
» réen n'en mérite pas moins la mort ;
» comparé à lui tu n'es qu'un crimi-
» nel dans le ſecond rang, tu desho-
» nores le Sacerdoce, & lui, il veut
» l'anéantir ! »

Il condamne Jeſus avec plus de vio-
lence encore que Caïphe ; Gamaliel
déplore le malheur que produiſent les
diviſions des Saducéens & des Phari-
ſiens, il conſeille de remettre le juge-
ment à Dieu. Nicodême ſe leve enſui-
te, & rend grace publiquement à Ga-
maliel d'avoir embraſſé la défenſe de
l'innocent. Philon prononce un diſ-
cours emporté contre le Meſſie, Ga-
maliel & Nicodême. Satan qui s'étoit
rendu inviſible, & qui aſſiſtoit à l'aſ-
ſemblée, établit Philon, Orateur des
enfers. Ithuriel inviſible, de même que
l'eſprit infernal, étoit venu auſſi au
conſeil, parce que Judas s'approchoit
pour trahir Jeſus. Cependant Nicodê-
me répond à Philon, il lui reproche
ſon emportement, ſes réſolutions ſan-
guinaires, ſi indignes d'un miniſtre de

la Paix & de la Religion. « Tu m'as
» maudit Philon, lui dit-il, à la fin de
» ſon diſcours, & moi je te bénis, ainſi
» me l'a enſeigné celui que j'adore
» comme Dieu ; Philon écoute-moi,
» & apprens à le connoître. Quand ton
» heure ſera venue ; quand le ſang de
» l'innocent t'épouvantera, & qu'il
» viendra fondre ſur toi comme un
» Océan ; quand les cris de la ven-
» geance, tels que les tempêtes du Sei-
» gneur, retentiront à tes oreilles ;
» quand alors tu verras approcher les
» pas de ton Juge dans un appareil
» terrible, que tu entendras les coups
» du glaive étincelant, le bruit des
» dards abreuvés du ſang des hommes
» cruels ; quand la peur de la mort s'é-
» lançant de la face de Dieu te fera
» treſſaillir, & qu'alors des penſées
» bien différentes de celles qui t'occu-
» pent aujourd'hui, rempliront ton
» ame ; quand ton œil fixe & mou-
» rant ne verra, ne contemplera que
» le jugement, & qu'enfin tu te traî-
» neras humilié aux piés de ton Juge,
» que tu imploreras en frémiſſant de
» crainte la miſéricorde de Dieu : que
» Dieu alors t'exauce, & qu'il ait pi-

» tié de toi » ! Nicodême ſuivi de
Joſephe quitte l'aſſemblée ; auſſi-tôt
entre Iſcariote qui fait part en ſecret à
Caïphe de ſon déteſtable projet, il eſt
découvert au conſeil, & le traître eſt
récompenſé. Le Meſſie s'approche de
Jéruſalem ; il envoye Pierre & Jean
dans la ville pour préparer la derniere
cêne. Pierre du haut de la maiſon voit
venir la mere de Jeſus, Lazare qui
venoit d'être reſſuſcité, Marie ſa ſœur,
Semida, le jeune homme de Naïr, &
Cidli, fille de Jaïr. Ils cherchoient tous
Jeſus, ils apperçoivent Pierre, & mon-
tent.

Marie ne voyant pas Jeſus avec ſes
Diſciples chéris, eſt accablée de triſteſſe ;
elle s'adreſſe à Jean ; « où eſt-il s'écrie-
» t'elle, ô fidele Jean ? où eſt-il celui
» que mon bras a porté, celui qui ſou-
» vent s'eſt panché ſur mon cœur avec
» un regard filial : je tremble, je l'a-
» vouerai, de le nommer mon fils.
» Il eſt trop auguſte pour une mere
» mortelle, trop fécond en miracles,
» trop grand pour être né, pour être
» aimé de Marie ! où eſt-il le fils de
» l'Eternel ? je le cherche depuis long-
» tems avec inquiétude, avec tendreſ-

» se, je voudrois empêcher qu'il n'en-
» trât dans Jerusalem, dans la ville
» profane & sanguinaire!.. ils veu-
» lent le faire mourir, hélas! ils veu-
» lent le faire mourir, celui que mes
» mains ont porté, celui que mon
» lait a nourri, celui que mes yeux en
» pleurs ont regardé avec des senti-
» mens, avec des sentimens de mere,
» lorsqu'il étoit encore dans la tendre
» fleur de l'enfance ». Jean lui annon-
ce que Jesus alloit revenir de Bétha-
nie. L'amour pur de Semida & de Ci-
dli, tous deux résuscités par le Messie
forme une fiction très-belle & très-
intéressante. Le Poëte compare Cidli à
Sulamith du Cantique des Cantiques.
« Telle étoit, dit-il, la premiere entre
» les beautés Israélites, Sulamith, lors-
» que sa mere la réveilla sous le pom-
» mier où elle avoit donné le jour à
» sa fille, & où ensuite Salomon l'a
» aussi réveillée. D'une voix douce elle
» appella sa fille endormie, Sulamith!
» Sulamith soudain suivit sa mere sous
» les myrthes & sous les ombrages
» séduisans; là, au milieu des doux
» parfums respiroit invisiblement l'a-
» mour céleste qui insinuoit dans le

» cœur de la jeune vierge les premiers
» sentimens, & qui lui faisoit éprou-
» ver ce frémissement passionné pour
» trouver le jeune homme, qui créé
» pour elle ressentoit de même ce fré-
» missement sacré ».

Cidli étoit instruite de l'amour de
Semida, quoiqu'il ne lui en eût jamais
fait l'aveu; elle est touchée de com-
passion de ne pouvoir être la source
de son bonheur, & elle se parle ainsi
dans son cœur: « Noble jeune hom-
» me!...ah! il passe ses jours dans l'a-
» mertume & dans la tristesse....Hélas!
» Cidli méritoit-elle que tu l'aimasse
» d'un amour si pur? En étois-je digne?
» Depuis long-tems je desire de t'appar-
» tenir, d'apprendre de toi à connoître
» les attraits de la céleste vertu, de t'ai-
» mer de l'amour le plus tendre, comme
» les filles de Jerusalem aimerent du
» tems de nos peres; d'accourir, com-
» me un agneau docile & caressant, au
» moindre de tes signes; telle que la
» rose dans le vallon, que le vent
» frais d'Orient semble former, de me
» former dans ton sein sous tes chastes
» baisers, d'être à toi & de t'aimer à
» jamais. Ah, ma mere! pourquoi

» m'avez-vous fait ce commandement
» sévere?... Je me tais & j'obéis à la
» sagesse d'une mere qui m'aime, à la
» voix d'un Dieu qui me parla en elle;
» je lui suis consacrée; il m'a rendu
» la vie; j'appartiens trop peu à la
» terre, pour lui donner des fils mor-
» tels.... Mais toi aussi, noble jeune
» homme, tu dois modérer ton afflic-
» tion, adoucir tes plaintes touchan-
» tes....ah, puissent mes jours s'éclairer
» encore du rayon de ton doux sou-
» rire! Lorsque tu ne connoissois point
» d'autres larmes que celles de la joie,
» lorsque tu marchois encore dans la
» simplicité de l'enfance, je m'échap-
» pois souvent des bras constans de ma
» mere, pour me précipiter dans les
» tiens ». A ces derniers mots elle verse
» des larmes; Semida s'en apperçoit,
ils déplorent leur sort mutuel. Cepen-
dant Marie impatiente court trouver
son fils sur la route de Béthanie. Jesus
a pris un autre chemin, il s'arrête près
de Golgotha; là il voit le tombeau de
Joseph, qui doit être le sien: il réflé-
chit sur sa mort & sur sa résurrection.
Le soir Jesus s'approche de Jerusalem,
Judas vient le joindre aux pieds des

remparts de la ville. Ithuriel invisible
se rend auprès du Messie, il lui repré-
sente que puisque Judas l'a trahi, il
ne peut plus être l'Ange protecteur
d'un mortel aussi coupable. Jesus lui
donne l'emploi du second Esprit cé-
leste, surveillant auprès de Simon-
Pierre. Jesus arrivé à Jerusalem, se met
à table avec ses Disciples; il parle de
sa fin prochaine, prend congé d'eux,
prophétise sur celui qui le trahira, &
établit cet auguste mystere, la commé-
moration de sa mort. Jean, à l'aspect
du calice, se jette aux pieds du Mes-
sie qui lui dessille les yeux; il voit alors
l'assemblée des Anges présens à cette
auguste cérémonie. Judas veut imiter
Jean; Jesus lui ordonne de se lever,
& il prophétise encore sur le traître.
Judas sort transporté de jalousie & de
fureur, il traverse l'horreur des téne-
bres & va trouver Caïphe. Le départ
de Judas rend à l'assemblée des Dis-
ciples toute sa pureté. Le Sauveur les
entretient de sa sanctification. Pierre
se montre plein de résolution; son
Maître lui annonce l'infidélité dont il
doit se souiller. Jesus à genoux au mi-
lieu de ses Disciples, fait une priere

à ſon Pere. Suivi de cette troupe ſainte, il ſe leve & va à la montagne des Oliviers ſe livrer au jugement de ſon Pere pour le ſalut des hommes. Il paſſe le torrent de Cédron, s'arrête au pied d'une colline & ordonne à Gabriel de raſſembler les Anges. « Il s'avançoit vers des actions plus auguſtes que celles qui ſont arrivées depuis la naiſſance des Anges, depuis la création du ciel & de la terre. Le faſte extérieur, cette renommée ſi mélodieuſe pour l'homme vain qui eſt aſſez foible, aſſez petit pour s'attacher aux actions de prétendus héros qui ne ſont que pouſſiere, tous ces fantômes de grandeur & de gloire, dont l'humanité eſt amoureuſe, n'environneront pas l'auguſte myſtere ».

CHANT V.

Le cinquieme Chant commence par un diſcours d'Eloha qui demande à Dieu pourquoi il ſe montre ſi terrible & ſi courroucé. Depuis les ſiecles innombrables qu'il exiſte, il n'a point vu la colere de l'Eternel auſſi enflammée; il craint lui-même d'en être conſumé,

pour s'être enhardi juſqu'à l'interroger. « Seraphin, lui répond l'Être ſuprême, je deſcends vers la terre pour y juger mon Fils qui s'eſt placé entre moi & le genre humain. Le voilà qui m'attend & qui ſe ſoumet à toute la rigueur de ma juſtice. Suis-moi de loin ».

Dieu ſe leve de ſon thrône. Un Seraphin conduiſant ſix ames qui venoient de ſe ſéparer des corps qu'elles avoient animés, ſe trouve à peu de diſtance de la terre en préſence de Dieu. Ces ames heureuſes ſont celles des ſix Sages d'Orient, qui, guidés par l'Etoile, vinrent adorer Jeſus & lui rendirent après les Anges les premiers hommages. La tradition n'en reconnoît que trois; mais leur nombre & leur condition étant indéterminés dans l'Ecriture-ſainte, & d'ailleurs la queſtion paroiſſant peu importante aux Proteſtans, M. Klopſtock, d'après l'opinion commune parmi eux, en fait des Philoſophes. Quant au nombre de ſix, il eſt du choix de l'Auteur qui leur aſſigne à chacun un nom & les caractériſe par quelques circonſtances de leur vie : ce ſont comme ſix portraits

en miniature, délicatement touchés, & dont l'enſemble embellit infiniment la narration.

Un de ces Sages, nommé Selima, s'adreſſe à Dieu & lui dit d'une voix telle que peut la former le corps glorifié dont il eſt revêtu :

« O toi qui te préſentes à ma vue, toi que mes yeux contemplent pour la premiere fois, quel nom, ah quel digne nom te donnerai-je, Etre des êtres! t'appellerai-je Dieu, Jehova, Juge du monde, mon Créateur, mon Pere? ou bien veux-tu plutôt que je te nomme l'Ineffable, ou le Pere du Fils éternel qui s'eſt fait homme, lui que nous avons vu & que nous avons adoré avec la multitude des Seraphins? O Créateur ineffable! parmi les mortels je ne t'ai entendu appeller que l'amour & la charité même, comment es-tu donc ſi terrible, & d'où vient que tes regards n'annoncent que la mort? Ton Seraphin me conſoloit au moment de mon trépas, en m'aſſurant qu'il ne me conduiſoit pas en jugement, à ce jugement ſévere où nul être fini ne peut ſubſiſter; cependant tu parois redoutable, bien redoutable,

ô mon Sauveur! Mais non, tu n'entreras pas en jugement avec moi; mon ame en a un ſentiment intérieur, elle que tu t'es formée & à qui tu as fait don de l'éternité & de ton Redempteur. Veux-tu exterminer la race de tes ennemis? Veux-tu faire diſparoître de devant toi juſqu'au lieu qu'occupent les pécheurs, & détruiras-tu ceux qui méconnoiſſent encore ton Fils? Ah! n'eſt-ce pas auſſi pour eux que tu as envoyé l'Homme-Dieu? Non, ce n'eſt pas ainſi que s'exercera ton jugement. Sois éternellement béni, ô Pere éternel du Fils éternel, & permets que nous contemplions de loin les traces de ta majeſté ».

Après ce diſcours de Selima, vient une deſcription de l'appareil majeſtueux avec lequel Eloha marche à la ſuite de Dieu. Il eſt porté ſur un char reſplendiſſant, le même ſur lequel il enleva Elie & ſe fit voir à Eliſée ſur la montagne de Dothan, conduiſant une armée céleſte pour le défendre des Syriens. Il fait retentir le tonnerre du ſein de l'orage. Dieu s'avance & paſſe par ce chemin ſemé d'étoiles que nous nommons *voie lactée*, & qui parmi les

Immortels s'appelle *le repos de Dieu*. La raison qu'en allegue l'Auteur, c'est que Dieu vit de cet endroit la solemnité du premier sabbat ou du *jour du repos* dans le ciel, après qu'il eut cessé de créer. Entre autres étoiles qui se trouvent sur le chemin de Dieu, il en est une habitée par des hommes de figure semblable à la nôtre, mais qui conservent leur premiere innocence & qui ne sont point sujets à la mort. M. Klopstock fait une peinture agréable de l'état de ces heureux habitans. Leur premier pere effrayé de l'extérieur redoutable sous lequel Dieu se fait voir à ses yeux, dit à la multitude de ses enfans rassemblés autour de lui :

« Apprenez enfin ce que je vous ai long-tems caché, pour ne pas troubler par un si triste récit le profond & délicieux repos dont vous jouissez. Sur une des terres éloignées de la nôtre sont des hommes tels que nous quant à la forme extérieure; mais déchus de leur innocence originelle & ayant effacé en eux l'image de Dieu, ils ne sont pas immortels. Vous êtes étonnés qu'un être, le chef-d'œuvre de Dieu, & créé pour l'immortalité, puisse devenir sujet à

la mort; mais ce n'est pas leur ame qui est détruite en eux, ce n'est que leur corps formé de terre, qui retourne en la terre : c'est ce qu'ils appellent *mourir*. Privé de cette innocence avec laquelle il avoit été créé, l'esprit au sortir du corps paroît devant le tribunal de Dieu & y entend prononcer son arrêt épouvantable. Mais, ô pensée accablante, éloigne-toi ! Dieu seul, Créateur & Juge des êtres, peut te concevoir & te *soutenir*. C'est déja une chose assez horrible pour un être immortel, que de mourir. Les yeux d'un mourant deviennent troubles, se fixent & perdent leur lumiere; une nuit profonde fait disparoître à sa vue le ciel & la terre; il n'entend plus la voix de ses semblables, & il est sourd aux tendres gémissemens de l'amitié. Lui-même il ne peut plus parler; à peine sa langue peut-elle former quelques sons confus & entrecoupés pour bégayer un triste adieu. Il ne respire qu'avec effort; une sueur froide se répand sur son visage, le cœur lui bat tantôt lentement, tantôt sans interruption ; il meurt enfin. Ici une fille chérie expire dans les bras d'une tendre mere qui a

la douleur de lui survivre : là un jeune homme à la fleur de son âge, meurt entre les bras de son pere qui le tient serré contre son sein & qui perd en lui un fils unique. Ce sont des enfans en pleurs qui voyent expirer un pere & une mere, leur consolation & l'appui de leurs foibles ans. L'amour céleste & ce qu'il inspire de doux est encore demeuré en partage à quelques hommes distingués des autres par leur vertu; mais ils n'en goûtent les douceurs que peu de tems, que bien peu de tems, & puis ils meurent. Dieu de son côté n'est point ému de compassion envers eux; il ne se laisse fléchir ni par ce sourire avec lequel cette tendre épouse embrasse son époux expirant, ni par ces yeux éteints d'où couleroient encore des larmes, s'ils avoient encore la force d'en répandre, ni par ce serrement de cœur avec lequel elle prie & demande un seul moment de délai, ni par le désespoir du jeune époux qui, tremblant & sans pouvoir proférer une parole, tient son épouse étroitement embrassée. Il n'est pas même attendri en faveur de la vertu, à laquelle l'amour & les sen-

timens qu'il inspire ont élevé l'ame de ces deux infortunés mortels ».

Ici le discours est interrompu par les pleurs des assistans, & chacun d'eux s'empresse à se donner des témoignages d'une tendresse mutuelle. Cependant l'Eternel arrive sur la montagne du Tabor; les péchés de tous les hommes sans exception, depuis le commencement du monde jusqu'au jugement universel, les péchés les plus ignorés, déguisés ou qui sont demeurés impunis, viennent en la présence de Dieu, cités par la conscience & accusés par le cri de l'innocence opprimée. Dieu irrité donne ses ordres à Eloha qui entonnant la trompette, publie que s'il est quelqu'un sous l'étendue des cieux qui veuille comparoître en faveur du genre humain, il s'approche du souverain Juge. L'Homme-Dieu à l'instant se hâte vers Gethsemané; trois de ses Disciples le suivent encore dans l'horreur de cette nuit; il les quitte pour se retirer plus loin à l'écart. C'est alors que le jugement de Dieu commence. L'Auteur sent ici plus que jamais la grandeur & la difficulté de son sujet; il fait cette invocation à l'Es-

prit-Saint : « O toi qui exauças la priere la plus hardie, celle du premier Prophete de l'ancienne alliance, lorſqu'ayant demandé de voir l'Eternel face à face, tu le cachas en deçà dans le creux d'un rocher, pendant que la gloire de Dieu paſſoit devant lui, enſorte qu'il pût voir de loin la beauté de l'Etre éternel & entendre la voix de Dieu lui parler de Dieu. Eſprit du Pere & du Fils, je ne ſuis, comme Moyſe, que pouſſiere & qu'une créature aſſujettie à la mort ; ah ! permets qu'à l'ombre de tes aîles, je puiſſe en ſûreté & de loin porter mes regards ſur le Fils du Très-Haut, ſouffrant & livré pour le genre humain à toutes les horreurs de la mort ».

Après avoir employé des images également fortes & neuves pour exprimer la douleur que le Meſſie éprouve en ce moment, notre Poëte introduit Adramelech, un des chefs de l'Enfer, qui s'apprête à inſulter le Meſſie. Celui-ci le regarde de l'œil du Juge du monde ; ſaiſi d'un tel regard, Adramelech recule en tremblant & ne conſervant de force que pour ſentir ſon néant. Au milieu d'une penſée auda-

cieuſe & prodigieuſement altiere, il reſte privé de la faculté de penſer, & n'a d'autre ſentiment que celui de cette privation elle-même ; il n'apperçoit plus ni le ciel ni la terre ni le Meſſie ; il ne voit que lui-même...à peine peut-il s'enfuir.

Le Meſſie retourne ſur ſes pas & vient vers ſes Diſciples qu'il trouve endormis. Dans le même tems le ciel retentit d'acclamations ; les Intelligences céleſtes y célebrent le ſecond ſabbath, plus ſolemnel que celui qui ſuivit la création : après le grand jour du jugement commencera le troiſieme ſabbath. L'éternité eſt ſa durée, & le Meſſie tiendra la premiere place dans cette ſolemnité.

Jeſus-Chriſt après avoir reproché à ſes Diſciples qu'ils ne pouvoient veiller ſeulement une heure avec lui, ſe retire une ſeconde fois à l'écart pour ſe préſenter devant ſon Juge. Abbadona, un des Anges rebelles, mais qui s'étoit oppoſé au deſſein de Satan de faire mourir Jeſus, forme ici une longue épiſode. Il cherche le Meſſie, & le cherche long-tems en vain.

« Je ſuis indigne de voir ta face, s'é-

crie-t-il, ô immortelle image de la Divinité ! ce n'eſt pas moi que tu es venu racheter. Tu n'entends pas la voix de mes plaintes éternelles ; hélas ! tu ne rachetes que les hommes ». Et plus bas voyant le Meſſie dans une douleur trop grande pour qu'il puiſſe y donner un nom, quoiqu'il n'y ait aucun genre de peine & de déſeſpoir qu'il n'ait éprouvé, il lui dit : « Ah ! ſi tu euſſes daigné prendre la nature d'un Seraphin pour nous ſauver & que tu fuſſes étendu dans les cieux comme tu l'es ici dans la pouſſiere, ſi tu élevois tes mains vers ton Pere, ſi tu lui offrois ton ſang pour obtenir la fin de nos peines, ô comme je m'empreſſerois autour de toi ! de combien d'actions de graces, de chants & de bénédictions ferois-je retentir les airs ! Mais enfin puiſque c'eſt en faveur des ſeuls enfans d'Adam que Dieu permet que ſa colere ſoit déſarmée, que les flammes éternelles ſoient le partage de quiconque méconnoîtra le Fils divin. Générations futures de tant de rachetés, ſi vous ne reſpectez pas ce ſang qui coule de ſon viſage, qu'il devienne pour vous une ſource de mort éter-

nelle. Ah ! lorſque vous partagerez mes peines, & qu'à la perſpective affreuſe d'une éternité douloureuſe ſe joindra cette penſée, qu'ainſi que nous vous êtes réprouvés par le premier & le meilleur de tous les Etres, & que vous en êtes réprouvés à jamais, alors, alors du ſéjour des ténebres & de la miſere contemplant les plaies toujours ſaignantes de vos ames immortelles, je dirai à la mort éternelle : *bien te ſoit* ; & aux tourmens ſans fin : *ſoyez bénis*. Je franchirai les portes d'airain de l'Enfer, je me tranſporterai juſqu'au thrône du Juge, & je dirai d'une voix de tonnerre, enſorte que toutes les terres l'entendront, & que le ſon en retentira dans toute l'étendue des cieux : Je ſuis immortel comme l'homme pécheur ; qu'ai-je fait, que tu ne faſſes grace qu'à lui ſeul ? L'Enfer à la vérité n'a pour toi que de la haine, mais il eſt encore un malheureux incapable de te haïr, ô Eternel ! & qui répand en ta préſence des larmes de ſang, des larmes arrachées par une douleur qui n'eſt point écoutée ; un malheureux fatigué d'exiſter & qui ne voit de-

vant soi qu'une immortalité qu'il abhorre ».

Abbadona s'enfuit, & par-là se termine la seconde heure des souffrances du Messie qui, après avoir vu un moment ses Disciples, se dévoue pour la troisieme fois à la justice divine. Son Pere lui en fait sentir tout le poids, & donne ordre à Eloha, le premier des êtres créés, de se rendre auprès de Jesus, pour célébrer en sa présence par un cantique de triomphe, la gloire qui doit suivre ses souffrances. Jesus y trouve quelque soulagement; mais bientôt le jugement de Dieu sur lui s'aggrave au point que les Seraphins ne peuvent plus soutenir le spectacle de sa douleur; ils regardent l'Homme-Dieu dans son agonie avec un étonnement mêlé de frayeur, & le visage à moitié détourné. Enfin ils sont forcés de détourner tout-à fait leurs regards, & ils se retirent. Gabriel reste seul & couvre sa face. Eloha demeure aussi, mais comme pâmé & appuyant sa tête sur un nuage ténébreux. C'est par de semblables traits, que M. Klopstock s'efforce de donner une idée de

ce que souffre l'Homme-Dieu pour le genre humain. Cependant Judas & sa troupe s'avancent pour saisir Jesus. Il leur demande qui ils cherchent; ils répondent : Jesus de Nazareth. Alors avec une tranquillité d'ame, la même avec laquelle il eût pu ordonner à un vermisseau de mourir ou à la mer inondant le rivage de s'arrêter en sa présence, le Fils de Dieu leur dit : *c'est moi.* A ce mot la toute-puissance divine agit sur eux; ils tombent troublés & renversés par l'éclat de sa voix. Judas tombe avec eux; mais revenu de son étourdissement.... Le moment le plus affreux de son existence est enfin arrivé. L'Ange de la mort étend déja ses sombres aîles sur ce perfide Disciple qui, plein d'une fureur secrete & avec un visage composé, s'avance vers son Maître & le baise...Sa trahison est consommée, & le plus noir des forfaits se dérobe comme une ombre, pour s'ensévelir dans les Enfers.

Les Chefs de la Synagogue s'assemblent, condamnent Jesus & prononcent l'arrêt de sa mort. Le Pontife animé par l'exemple des Chefs, se porte contre le Messie à de si sanglans

outrages, que l'Auteur ne pouvant en soutenir la vue, invoque la Muse de Sion, pour qu'elle lui prête le voile dont elle se couvre quand elle prie en présence de l'Eternel, afin qu'il ne voye pas ce que les Anges, ce qu'Eloha & Gabriel eux-mêmes redoutent en ce moment de voir. Ils s'en entretiennent, la face couverte de leurs aîles, en avouant qu'ils n'ont encore rien vu d'aussi incompréhensible que l'humiliation du Verbe, dont ils se rappellent la majesté & la puissance, lorsqu'à sa voix les mondes sortoient du néant. Portia, épouse de Pilate, entre dans le palais du souverain Sacrificateur, conduite par le desir de voir & de connoître Jesus; elle admire sa douceur & sa profonde tranquillité, & indignée de la fureur avec laquelle il est persécuté, elle se retire, & dans sa douleur elle s'écrie : « O toi, le plus grand des Dieux, toi qui as tiré le monde de la nuit du *Chaos* & qui as doué l'homme d'un cœur sensible, de quelque nom qu'on doive t'appeller, Dieu, Jupiter, Jehova, Dieu d'Abraham ou des Romains, Pere & Juge, non de quelques hommes en particu-

lier, mais de tous sans exception, puis-je répandre en ta présence les larmes que m'arrache ma trop juste douleur! Qu'a-t-il fait, cet homme pacifique, pour que ces barbares ayent résolu sa mort? La vertu persécutée est-elle donc un spectacle sur lequel tes regards se fixent avec complaisance du haut de l'Olympe? Ah! les hommes, les hommes seuls peuvent le contempler avec plaisir. Toute admiration qui flatte leur orgueil est satisfaisante pour eux, quoiqu'accompagnée d'une inquiétude secrete. Mais celui qui a formé les astres, peut-il rien admirer? Non, le Dieu des Dieux ne permettroit pas que l'innocent fût persécuté, s'il ne lui destinoit des dédommagemens; mais quelle est donc la récompense que tu réserves à celui qui te montre l'humanité sous des traits aussi brillans? Pour moi je ne peux retenir les larmes que ma sensibilité me force de répandre; au lieu que tu ne les connois, ces larmes qu'un sentiment douloureux excite, que par celles que tu vois verser à tant de vertueux infortunés. Dieux, récompense &, s'il est possible, admire celui dont le sort

m'arrache les ſoupirs & les vœux que je t'adreſſe ».

Une autre voix de douleur & de déſeſpoir ſe fait entendre : c'eſt celle de Pierre. Il s'étoit introduit dans la maiſon du ſouverain Sacrificateur, tandis que Jean n'avoit eu la force que de s'avancer juſqu'à la porte. Celui-ci l'entend gémir, il le reconnoît & lui crie : « Vit-il encore, ô Pierre ? Tu pleures, tu te tais, parle....Laiſſe-moi, mon ami, ah ! laiſſe-moi mourir : oui, je veux mourir ! c'eſt fait de lui, c'eſt fait de moi. Judas, Diſciple perfide, tu l'as trahi ; malheureux que je ſuis ! je l'ai trahi moi-même ».

Nous n'inſiſterons pas davantage ſur les regrets & les remords de Pierre ; les beautés qui caractériſent ce morceau par lequel le ſixieme Chant eſt terminé, tiennent beaucoup plus au charme de la verſification qu'à la profondeur & à la nouveauté des penſées.



ARTICLE V.

IL Medico Olandeſe, *Comedia di carattere del Sigr. Dottore* Carlo Goldoni.

« *LE Médecin Hollandois*, Comédie » de caractere du Docteur *Goldoni*. » Manuſcr. »

FAISONS précéder l'analyſe de cette Comédie par une obſervation que la maniere dont quelques perſonnes enviſagent les Arts imitateurs, nous paroît rendre néceſſaire. Pour avoir mis en action un jaloux, un prodigue, un avare, &c. on n'a pas toujours fait une Comédie de caractere, ſi l'on ſe contente de transporter ſur la ſcene les actions, les mœurs & les perſonnages tels que nous les appercevons tous les jours dans les aſſemblées, au milieu des rues & des places publiques, on n'aura pas même fait une Comédie ; il s'agit d'enlever les ſens, l'imagination & la penſée du Spectateur à la multitude des objets qui dans le cours

ordinaire des choſes l'attachent & le diſtraiſent, & de fixer ſur un ſeul point toute ſon ame. Pour cet effet il faut non-ſeulement que le Poëte choiſiſſe dans les actions & dans les mœurs les aſpects les plus ſaillans & les plus propres à faire impreſſion, mais qu'à force de coloris, il iſole en quelque ſorte ſon objet, c'eſt-à-dire qu'il l'arrache à la foule des circonſtances & des images avec leſquelles il eſt enchaîné & qui prennent toujours une partie de notre attention.

Nous ne pouſſerons pas plus loin cette remarque ; elle ſuffira pour faire ſentir juſqu'à quel point la Piece de M. de Goldoni mérite le titre de Comédie de caractere.

M. Guden, jeune Polonois, attaqué de vapeurs, vient à Leyde, pour conſulter M. Bainer, célebre Médecin.

(M. GUDEN.) Il y a à peu près dix mois que j'éprouvai un accablement affreux ; un feu dévorant me monta à la tête, je tombai en défaillance, je me crus mort ; je porte la main à mon pouls, je le trouve ſans mouvement,

je cours ſans ſavoir où, demandant du ſecours & de l'eau, on m'en apporte & je reſpire ; telle eſt l'époque fatale des maux cruels que j'éprouve dans le cours de la journée ; mais la nuit, la nuit, ah ! Monſieur, comment vous décrire ce que je ſouffre ! Il me ſemble que mes entrailles ſe ſéparent de moi, je ſuis contraint au moins ſix ou ſept fois de ſauter avec précipitation du lit, & ſi le ſommeil me gagne, quel funeſte ſommeil ! je vois des monſtres, des démons ; je me réveille en ſurſaut avec frayeur, ne ſachant que devenir. Suis-je à table, au ſpectacle, en un feſtin, au jeu ? je ne ſais quelle terreur s'empare de moi peu à peu, je crois voir ceux qui m'environnent prêts à me donner la mort, je me leve, je fuis, rien ne me conſole, tout plaiſir m'eſt odieux, je ſuis devenu inſupportable aux autres & à moi-même.

M. Bainer écoute froidement M. Guden ; celui-ci déſeſpéré demande des remedes à ſon Médecin qui ne lui en ordonne aucun.

(M. BAINER) La cauſe de votre mal

eſt uniquement dans votre eſprit ; mais examinons.

(M. GUD.) Vous me conſolez, Monſieur ; interrogez-moi donc.

(M. BAIN.) Dites-moi comment vont vos amours ?

(M. GUD.) Quelle queſtion ! eh, demandez-moi plutôt ſi j'ai ſoif, ſi j'ai appétit.

(M. BAIN.) Je ne me ſuis pas ſeulement occupé d'Hippocrate & de Galien, j'ai étudié la Philoſophie au moins autant que la Médecine ; & de cent malades qui ont eu recours à mon art, j'en ai guéri quatre-vingt avec le ſeul ſecours de la Philoſophie.....Convenez-en, c'eſt l'amour qui vous tourmente.

(M. GUD.) Hélas ! la mort m'a enlevé la perſonne que j'aimois.

(M. BAIN.) Et combien y a-t-il qu'elle eſt morte ?

(M. GUD.) Elle mourut peu de tems avant que je fuſſe attaqué du mal dont je me plains.

(M. BAIN.) Et c'eſt à moi que vous venez demander du ſecours ? Voulez-vous que pour vous guérir je rappelle votre maîtreſſe à la vie ? Ecoutez-moi,

jeune homme, ou plutôt écoutez la raiſon....

(M. GUD.) Mais, Monſieur, le principe de mon mal peut être métaphyſique....mais le mal même eſt phyſique, & très-phyſique ; l'habitude l'a même rendu ſi violent, qu'à chaque inſtant je ſuis menacé de la mort.

(M. BAIN.) Ne craignez rien, traitez votre mal comme un enfant armé, trop foible pour vous porter des coups dangereux & mortels.

M. Bainer engage M. Guden à ſe procurer des amuſemens ; il l'exhorte à oublier ſa premiere paſſion & à tâcher d'en former une nouvelle, & laiſſe M. Guden très-peu content de l'ordonnance. Cependant une niece du Médecin, qui par haſard reſſemble parfaitement à la beauté regrettée par Guden, lui inſpire tout-à-coup les ſentimens les plus tendres. Guden en devient amoureux ; & cette niece, appellée Marianne, *ne le laiſſe pas ſans eſpérance.*

Quatre Philoſophes, ou plutôt quatre foux, que rencontre Guden dans la maiſon du Docteur Bainer, attirent

l'attention du malade qui, ſuivant l'ordonnance du Médecin, cherche les occaſions de ſe diſtraire : l'un d'eux eſt occupé de la recherche de la quadrature du cercle ; l'autre, de la cauſe du flux & du reflux ; le troiſieme, de la diviſion du point indiviſible, & le quatrieme a compoſé un traité ſur l'hypocondrie. Guden, plus empreſſé de s'inſtruire ſur cet article que ſur aucun autre, entre en converſation avec ce Philoſophe qui, malheureuſement pour le malade, prononce que l'hypocondrie eſt une vraie folie. Guden tombe dans le déſeſpoir, il perd l'eſpérance d'être guéri. L'arrivée de Bainer qui le raſſure à cet égard, augmente encore ſon agitation par un autre incident : le Médecin qui ignore la nouvelle paſſion de Guden, lui apprend que ſon projet eſt de ne jamais marier ſa niece. Cette ſcene eſt interrompue par l'arrivée du Marquis de Crocant qui vient conſulter Bainer.

(Le Marq.) Bainer, me connoiſſez-vous ?

(M. BAIN.) Monſieur, je crois que non.

(Le Marq.) Vous ſaurez qui je ſuis ; aſſéions-nous... Je ſuis le Marquis de Crocant, Colonel....c'eſt moi qui vous ai fait écrire de venir en Flandres pour me guérir ; & comme vous n'en avez voulu rien faire, j'ai été obligé de me tranſporter ici, au riſque de m'incommoder ; il me ſemble que vous deviez plus de reſpect à un Gentilhomme.

(M. BAIN.) Leyde eſt ma patrie, j'y exerce ma profeſſion ; j'ai beaucoup de reſpect pour les gens de qualité, mais Bainer n'eſt pas un Médecin vendu.

(Le Marq.) Connoiſſez-vous mon mal ?

(M. BAIN.) Je n'ai pas l'honneur d'être devin.

(Le Marq.) La couleur de mon viſage vous paroît-elle bonne ou mauvaiſe ?

(M. BAIN.) Elle me paroît exceſſivement rouge.

(Le Marq.) Savez-vous d'où cela vient ?

(M. BAIN.) Avant d'en venir à la cauſe, examinons un peu les effets. Dormez-vous la nuit ?

(Le Marq.) Peu.

(M. BAIN.) Vous sentez-vous appétit ?

(Le Marq.) Très-peu.

(M. BAIN.) Etes-vous sujet à la soif ?

(Le Marq.) J'ai toujours le gosier sec.

(M. BAIN.) Il faut boire.

(Le Marq.) Je bois raisonnablement ; je bois par jour quatre bouteilles de vin de Bourgogne ; j'y ajoute, pour me fortifier la poitrine, une demi-bouteille de vin de Canarie & une petite bouteille du meilleur Rosogli.

(BAIN.) Et vous venez me demander la cause de votre mal !

(Le Marq.) J'ai dans les entrailles un feu insupportable.

(M. BAIN.) Etes-vous à jeun ?

(Le Marq.) J'ai mis pied à terre à la poste, & pour faire tomber ce feu qui me portoit à la tête, je me suis rafraîchi avec du vin du Rhin.

M. Bainer conseille au Marquis, pour tout remede, de boire de l'eau ; & après bien des contestations, il obtient de lui qu'il s'abstiendra de vin

au moins pendant un jour. Cependant l'impression que Guden a faite sur le cœur de Marianne augmente à chaque instant ; Guden doit à sa situation d'être admis à une assemblée de jeunes personnes de l'âge de Marianne, que le desir de s'amuser réunit, notre vaporeux cherche l'occasion de connoître les intentions de la niece du Médecin, & il apprend d'elle-même qu'elle est destinée à servir pour toujours de compagne à son oncle, à qui elle a en effet les plus grandes obligations. Le Marquis survient, & sans égard pour ce petit comité, il s'y mêle sans façon. Il n'a pas trouvé le Médecin ; & quoi qu'on fasse pour l'éloigner, il veut l'attendre là.

(MARIANNE) Que voulez-vous, Monsieur ?

(Le Marq.) Madame, je cherchois le Médecin & j'ai trouvé la Médecine.

(MAR.) Mon oncle ne demeure point ici, son appartement est plus loin.

(Le Marq.) Eh bien, je resterai avec sa niece & avec son agréable compagnie. Parbleu voilà une terrible jour-

née pour moi ! Bainer ne veut pas que je boive, & sa niece ne veut pas que je me divertisse ; il faut donc que je creve.

(MAR.) Eh qui êtes-vous, Monsieur ?

(Le Marq.) Je suis le Marquis de Crocant, grand ami du vin & des femmes.

Marianne ennuyée des mauvais propos du Marquis, après avoir inutilement essayé de le renvoyer, prend le parti de se retirer elle-même. Le Marquis resté seul avec un Domestique, s'informe de la dot que doit avoir Marianne. Cent mille florins qu'on lui dit qu'elle aura, paroissent fort le toucher ; il prend la résolution de la demander en mariage au Médecin. Celui-ci arrive, & le Marquis n'ayant pas le tems de s'expliquer avec lui, se détermine à faire sa demande par un billet. Dès que le Médecin a reçu ce billet, il vient trouver sa niece.

(M. BAIN.) Je veux vous dire un mot.

(MAR.) Je suis prêt à vous écouter.

(M. BAIN.) Je crains qu'on ne

m'entende. Avant que je vous parle, lisez ce billet.

(MAR.) D'où vient-il ?

(M. BAIN.) Je l'ignore ; je l'ai reçu d'un étranger ; il est sans signature ; je soupçonne M. Guden d'en être l'auteur. Je veux savoir la vérité de votre bouche. Il n'y a pas d'homme assez fou pour écrire sans raison un billet de cette espece.

(MAR.) Je tremble....il me semble que cela n'est pas équivoque. [*Elle lit le bas de la Lettre :*] « Le plus fidele » & le plus docile de vos malades ».

(M. BAIN.) Il se fait un mérite de son obéissance, je vois parfaitement à quoi l'on doit sa docilité.

(MAR. *lit :*) « La lecture de ce » billet vous surprendra sans doute, » mon cher ami ; je vais vous découvrir un secret que je n'ai pas osé » vous confier de vive voix ».

(M. BAIN.) Il devroit rougir de ses procédés indignes ; couvrir ses desseins du prétexte feint d'une maladie !

(MAR. *continue de lire :*) « Mon » mal n'a point sa source dans les vapeurs, c'est l'amour seul qui le cause ; » & il est aisé de reconnoître à mon

» viſage la flamme qui conſume mon » cœur »

(M. BAIN.) Signes trop équivoques, faut-il que vous trompiez les Médecins mêmes !

(MAR. *continue de lire :*) « J'aime, » j'adore votre niece.... »

(M. BAIN.) Et cette ardeur audacieuſe eſt ſans doute connue de la niece.

(MAR.) Je ne ſais de qui peut venir ce billet.

(M. BAIN.) Continuez de lire.

(MAR. *toujours en continuant de lire :*) « Le deſtin m'a fait quitter tout » exprès le pays lointain que j'habi- » tois, pour me conduire à Leyde ».

(M. BAIN.) Eh bien, y êtes-vous? commencez-vous à reconnoître le langage d'un homme venu de Pologne en Hollande ?

(MAR.) Seroit-il poſſible que Guden !...

(M. BAIN.) Pourſuivez.

(MAR.) « L'obtenir pour épouſe » eſt ma ſeule eſpérance. Je ne vous » dis rien de moi, vous ſavez qui je » ſuis; j'attends votre réponſe, j'eſ- » pere qu'elle me ſera favorable, &

» que je vous devrai ma guériſon. Je » ſuis le plus fidele & le plus docile » de vos malades ».

Bainer toujours perſuadé que ce billet ne peut venir que de Guden, exige que ſa niece lui diſe ſi Guden eſt aimé. Marianne ne peut déſavouer ſon penchant. Le Médecin reproche à Guden ſa conduite ; il ne voit en lui qu'un homme avide d'une dot conſidérable, qui, pour ſéduire une jeune perſonne, a abuſé des droits de l'hoſpitalité. Guden lui proteſte que le haſard ſeul a produit ſon attachement ; que venu à Leyde uniquement pour y conſulter le plus habile Médecin de l'Europe, il avoit été frappé de la reſſemblance parfaite de Marianne avec celle dont la perte eſt l'unique ſujet de ſes maux, & qu'il avoit ſenti ſur le champ renaître ſa premiere tendreſſe. A l'égard de l'avidité, il s'en juſtifie, en faiſant connoître à Bainer combien ſa fortune eſt conſidérable. La ſeule choſe qui ſurprend & confond le Polonois, eſt de voir que le Médecin ſoit ſi bien inſtruit d'un attachement qu'il n'a pas encore fait connoître à

celle-même qui en eſt l'objet. Bainer lui montre la Lettre.

(M. GUD.) Les maux que je ſouffre ont pu me rendre fou juſqu'à un certain point, mais non pas juſqu'à écrire cet indigne billet; je vous jure ſur mon honneur que cette Lettre n'eſt pas de moi...Vous me connoiſſez mal, & un tel ſoupçon m'offenſe.

Le Médecin confus cherche à imaginer de qui peut venir ce billet ; ſes ſoupçons tombent ſur le Marquis. Bainer demande pardon à Guden.

(M. GUD.) C'en eſt aſſez.

(M. BAIN.) Non, mon ami, ſi vous vous contentez d'une ſi légere excuſe, cela ne doit pas me ſuffire ; ma niece vous plaît, ſouffrez que je vous parle en pere.

Cet entretien eſt troublé par l'arrivée des quatre Philoſophes dont nous avons déja parlé.

Le Médecin ne tarde pas à rejoindre Guden ; il lui annonce qu'il eſt décidé à lui donner ſa niece, & que ſon

ſeul regret en la lui accordant, eſt de la voir partir pour un pays éloigné. Guden leve cet obſtacle, en promettant au Docteur de tranſporter ſa fortune à Leyde. Cependant celui des Philoſophes qui cherche la quadrature du cercle, M. Laſs, vient trouver Bainer pour lui demander ſa niece en mariage. Bainer qui démêle aiſément la cauſe de la paſſion de Laſs, feint d'agréer ſa propoſition.

(M. LASS) J'ai penſé que je ne pouvois trouver un parti plus convenable pour nous deux; nous ſommes Philoſophes, nous ſommes amis; & en faveur de l'oncle, je veux épouſer la niece.

(M. BAIN.) Vous êtes bien généreux.

(M. LASS) Combien aura-t-elle de dot ?

(M. BAIN. *à part*) [Voilà la premiere idée qui ſe préſente à la Philoſophie.] Le bien que je poſſede eſt le fruit de mon art & de mes travaux, je ne veux pas m'en priver. Marianne eſt ma parente ; mais elle eſt pauvre, & je ne prétends nullement lui faire

une dot. Voyez si vous êtes assez amoureux d'elle pour la vouloir à cette condition

(M. Lass) N'allons pas si vîte : je ne suis pas encore trop décidé.

(M. Bain.) Et quand vous déciderez-vous ?

(M. Lass) Quand j'aurai achevé ma découverte de la quadrature du cercle.

Cette scene, qui ressemble un peu à celle de Trissotin *dans* les Femmes savantes, *se termine de même par l'expulsion du Philosophe. Le Docteur annonce à sa niece qu'il est résolu de lui donner Guden. Le Marquis, qui arrive à propos pour être témoin de cette scene, au désespoir de se voir refusé, promet, pour punir le Médecin, de boire & de se moquer de ses ordonnances.*

(M. Bain. *au Marquis*) On ne craint point les foux dans notre pays. *A Guden & à sa niece :* Pensons à vivre joyeux, puisque le sort nous favorise; que le Ciel, qui a uni vos deux cœurs, vous bénisse. Je donne à ma niece en

mariage cent mille florins; je vous reçois dans ma maison comme mon fils. Je suis ravi de vous voir rétabli. Voilà ce que je vous avois dit : un clou chasse l'autre. J'ai persuadé votre esprit docile; mais je ne croyois pas que ce fût dans ma maison que vous trouvassiez l'occasion de mettre en usage les conseils que je vous donnois. Le Ciel par des voies inconnues, rend l'oncle aussi heureux que la niece, & votre cœur a appris à se guérir lui-même, en prenant pour guides la raison & le Médecin Hollandois.



ARTICLE VI.

DISSERTATION (a) *sur le Baiser.*

Extrait de l'Allemand.

La frivolité des mœurs d'aujourd'hui n'empêche pas que nous ne soyons pénétrés de respect & d'admiration pour les mœurs graves & austeres des anciens peuples.

Les Grecs & les Athéniens en particulier, avec lesquels nous aimons tant à nous comparer nous ont laissé des exemples frappans qui font voir à quel point nos manieres & nos usages different de ceux de cette nation. Les Romains étoient plus séveres encore que les Grecs dans les premiers siecles de la République. Chez eux la corruption des mœurs particulieres n'influa point sur les mœurs publiques ni sur la décence extérieure. Faisons voir par l'exemple du baiser, la différence qui se trouve à

(a) Plusieurs Savans se sont déja exercés sur ce sujet. L'ouvrage le plus célebre est une dissertation de Kempius, intitulée : *de Osculis.*

cet égard entre les Romains & les nations civilisées de l'Europe.

Dans les premiers siecles de la République, lorsque Rome n'avoit point encore de loix contre l'adultere, le baiser public étoit inconnu; il n'étoit encore qu'au rang des caresses secretes d'un amour légitime; il étoit sous l'empire de la fidélité conjugale. On cite l'exemple d'un jeune citoyen condamné à mort pour avoir ravi en public un baiser à une matrone.

Le premier relâchement de l'ancienne discipline, consista en ce que les maris ne crurent plus blesser la pudeur en donnant à leurs femmes des baisers en présence de leurs amis. Cet usage parut pendant long-tems si singulier que plusieurs Ecrivains en ont sérieusement cherché l'origine. Pline la trouve dans l'amour que les femmes Romaines avoient pour le vin, & il suppose que les maris, en rentrant chez eux, cherchoient par-là à reconnoître si leurs femmes en avoient bû. Si cette origine est vraie, Caton l'Ancien, en fut l'auteur, car c'est lui qui donna aux maris le conseil d'employer ce moyen pour juger de la conduite de leurs

épouses. Cependant l'antique sévérité ne laissa pas de se conserver ; & Caton, ce Censeur, raya un Sénateur du tableau pour avoir donné, en présence de sa fille, quelques baisers passionnés à sa femme.

Le baiser étoit regardé par ce peuple vraiment moral, comme une action sérieuse & solemnelle. Le baiser sur la bouche n'étoit permis qu'entre maris & femmes, entre des fiancés ou les parens les plus proches. Les Empereurs prirent la coutume de baiser ainsi les Sénateurs lorsqu'ils sortoient de Rome & qu'ils y rentroient. C'étoit sans doute dans la vûe de leur témoigner cette intimité & cette confiance qui devoit regner entre les personnes à qui seuls il étoit d'ailleurs permis de se baiser de cette sorte. Suetone blâme fortement Néron de ne s'être pas conformé à cet usage.

Les Romains baisoient quelquefois la main. Mais c'étoit chez eux une marque extraordinaire de déférence & de respect. Tous les Empereurs ne furent pas ainsi honorés. L'adulation la plus servile ne put vaincre la répugnance que leur inspiroit l'idée attachée à ce baiser. Les méchans Empereurs, en

l'honneur desquels on brûla quelquefois de l'encens, firent taire la religion & le respect dû aux Dieux, mais ils ne purent faire taire les préjugés & les mœurs. Plutarque remarque que lorsque Caton partoit des provinces qu'il gouvernoit, les femmes s'empressoient de lui baiser la main. C'est peut-être l'hommage le plus vrai & le plus éclatant qui ait été rendu à la vertu de ce grand homme. Qu'il étoit beau de faire de cette action une démonstration d'estime & de respect, & de ne pas la regarder comme une vaine cérémonie, comme l'effet d'une politesse équivoque.

Il étoit aussi d'usage sous les Empereurs de baiser les genoux & les pieds. Les Romains se prêterent plus aisément à cette marque de soumission plus grande certainement que le baisement de main, mais à laquelle leurs mœurs n'attachoient pas les mêmes idées. Tous les Empereurs ne reçurent cependant pas cette salutation. On remarque que Caligula, Domitien & le vieux Maximin s'y refuserent par une modération affectée. Le jeune Maximin au contraire prenoit plaisir

à se faire rendre de pareils hommages; son orgueuil en étoit extrêmement flatté. Les nouveaux Souverains de Rome ont conservé dans leur étiquette les honneurs rendus aux Anciens.

Non-seulement les Romains regardoient le baiser comme un témoignage singulier & caractérisé d'attachement, de respect & de tendresse conjugale, mais ils lui attribuoient dans le droit des effets qui prouvent bien sensiblement l'idée sérieuse & sacrée qu'ils s'en faisoient. Nous trouvons dans le Code une loi qui lui attribue une prérogative que les Jurisconsultes appellerent dans la suite le *Droit du baiser.* La loi parle des présens que les deux parties se faisoient aux fiançailles, & de la restitution qui s'en faisoit en cas que l'un des deux vînt à mourir avant la célébration du mariage.

La loi veut que lorsque les présens ont été accompagnés d'un baiser, la moitié en appartienne à l'épousée ou à ses héritiers. Les Jurisconsultes toujours portés à supposer des vûes subtiles & proportionnées aux idées de rafinement dans lesquelles les jette la

ridicule ambition de rendre raison de tout, ont cru que cette disposition avoit pour objet de compenser l'atteinte que la pudicité virginale avoit soufferte du baiser.

Mais cette explication est susceptible de deux objections péremptoires : 1°. quelle perte pourroit souffrir la pudeur de l'épousée, si elle mouroit la premiere, & comment supposera-t-on que le dédommagement en ait été dû à ses héritiers ? 2°. Il est certain que les loix Romaines, toute défavorables qu'elles étoient aux seconds mariages, étendoient cette disposition aux veuves qui célébroient des fiançailles. Ces deux cas où la raison de la loi porte entierement à faux, prouvent évidemment qu'elle doit avoir eu un motif tout différent.

Je crois le trouver dans les mœurs mêmes & dans l'opinion que j'ai dit que les Romains s'étoient formée du baiser. Ils le regardoient comme l'apanage & l'exercice de la foi conjugale. Ils devoient en conclure que la fiancée, en accordant un baiser à l'époux, remplissoit autant que l'honnêteté & les loix le permettoient, les

conditions de la donation qui étoient relatives aux devoirs de la foi conjugale. Constantin, auteur de cette loi, eut donc raison d'attribuer à la fiancée ou à ses héritiers, la moitié de ces mêmes présens, lorsque sa mort ou celle de l'époux prévenoit l'accomplissent total de ces mêmes conditions.

Qu'on ne cherche point à renverser ce raisonnement en prétendant que la loi devoit être égale pour les époux. Les institutions de tous les peuples & peut-être la raison naturelle, ont fait de la pudeur une loi bien plus rigoureuse pour les femmes que pour les hommes. A Rome sur-tout le respect qu'on portoit à la chasteté & à la pudeur, soit des matrones soit des vierges, étoit infini, & formoit une partie considérable des mœurs. Il étoit donc tout simple que la présomption de complaisance dans ces baisers mutuels fût en faveur de celle des deux parties à qui il étoit censé coûter le plus.

Le célébre Azon soutient une opinion contraire à celle-là; il se fonde sur ce qu'il prétend que le Législateur suppose que c'est toujours l'épousée qui donne le baiser à l'époux, & que par cette

cette marque (*a*) de tendresse qui doit coûter à sa pudeur, elle acquiert un droit à cette récompense. Je ne sais si l'autorité de ce Docteur persuadera aux jeunes amans & aux gens du monde que les choses se passoient ainsi chez les Romains, & que par-tout elles devroient se passer de même. Mais je suis bien persuadé qu'Ovide, ce grand Docteur en fait d'amour, n'eût pas jugé de même.

D'autres Jurisconsultes prétendent expliquer la différence que la loi met entre les deux sexes, par ces mots échappés au Législateur, en parlant des présens que l'épousée fait à l'époux: *Quod rarò fit*, (ce qui arrive rarement). La glose enchérit encore & ajoute sur le mot *sponsa: Est enim* (*sponsa*) *animal avarissimum*, car l'épousée est un animal très-avare. On conclud de-là que le cas étant si rare, ce Législateur n'a pas daigné établir une regle sur cet objet.

Cette glose insulte encore plus le sens commun que le beau sexe qui doit

(*a*) *Ex osculo*, dit Kempius, *vir capit gaudium, & sponsa verecundiam.*

pardonner l'impertinence de la remarque en faveur de son absurdité.

Cette loi de Constantin a été faite pour les Espagnols, ainsi que le prouvent la subscription & l'inscription. Les Espagnols ont conservé cette loi au milieu de toutes leurs révolutions; la domination des Vandales, des Alains, des Sueves, des Goths, des Maures & des Sarrazins n'a pu la détruire: ces peuples ont toujours aimé les loix Romaines. Alphonse le Sage a fait insérer celle-ci dans son code, qui n'est proprement qu'un extrait du droit Romain & du droit canonique traduit en Espagnol. On trouve aussi en France quelques traces de ce droit. Ruste, dans son hist. de Marseille, rapporte qu'outre l'anneau que le fiancé donnoit à la fiancée, *il lui faisoit encore quelque présent considérable en reconnoissance du baiser qu'elle lui donnoit.* Foulques, *Vicomte de Marseille, fit donation à Odile sa fiancée, pour le premier baiser, de tout le domaine qu'il avoit aux terres de Six-fours, de Cereste, de Soliers, de Cuges & d'Olieres.*

Il est assez incertain s'il reste quelques traces de la loi de Constantin en

Allemagne. Ce ne pourroit être que dans les provinces où les Statuts ne disposent pas autrement, & où la Coutume n'a rien introduit de contraire. Cette loi ne peut subsister dans un pays où le baiser est devenu une action indifférente & ordinaire, où il ne conserve plus sa signification primitive & où il n'est plus le gage & l'avant-coureur de l'amour conjugal. Bignon, dans ses loix abrogées, applique cette observation à la France. Il dit que les baisers ne s'y vendent pas si cher. *In Galliâ oscula non tam carò venduntur* (*a*). Ne

(*a*) Qu'on nous permette de citer ici un passage de Montagne. « La cherté, dit-il, » donne du goût à la viande. Voyez comme bien la forme des salutations qui est particuliere à notre nation, abâtardit par sa facilité la grace des baisers, lesquels Socrate dit être si puissans & dangereux à voler nos cœurs. C'est une déplaisante coutume & injurieuse aux Dames, d'avoir à prêter leurs levres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal-plaisant qu'il soit: & nous mêmes n'y gagnons guere; car comme le monde se voit party, pour trois belles il en faut baiser cinquante laides: & à un estomach tendre, comme sont

pourroit-on pas en dire autant de l'Allemagne? En Angleterre, le baiser est un acte indispensable de civilité; ce seroit offenser le beau sexe que d'y manquer. On prétend qu'en Suede une femme ne peut recevoir la visite d'un homme qu'après lui avoir permis de lui donner un baiser.

Les Romains ont fait quelquefois du baiser un acte religieux. Leurs Philosophes & leurs Naturalistes prétendoient que les yeux, le col, les bras & généralement toutes les parties du corps étoient consacrées à des Divinités particulieres. On croyoit honorer ces Divinités en baisant les membres qui étoient sous leur protection. Ils baisoient l'oreille, le front, & la main droite, dans la pensée de rendre hommage à la mémoire, à l'intelligence & à la fidélité qu'ils étoient accoutumés à respecter comme des divinités.

L'histoire de tous les peuples prouve combien les coutumes consacrées par le culte religieux acquierent de force &

» ceux de mon âge, un mauvais baiser en » surpaye un bon ».

de dignité. C'est à cette circonstance sans doute qu'il faut rapporter les mœurs des Romains qui regardoient le baiser comme une action importante. On sait qu'aucun peuple ne sçut jamais mieux honorer les dieux. Il n'est donc point étonnant qu'ils ayent conservé dans la vie civile du respect pour une pratique qu'ils regardoient comme faisant partie de leur culte. Le baiser ne devoit par conséquent être permis qu'à ceux que leur mérite & leurs vertus rapprochoient en quelque sorte de la divinité.

L'usage réservé du baiser sur la bouche tenoit également au culte. Les Romains vertueux regardoient la divinité qui présidoit à l'amour comme le modele de la chasteté. C'est ce que désignoient les colombes blanches qu'ils atteloient à son char. Ils auroient cru profaner le culte de cette Déesse, en prodiguant le baiser amoureux qui, dans leurs mœurs, étoit regardé comme le symbole de la foi conjugale. Les violateurs de cette loi étoient sévérement punis. Valere-Maxime nous en a conservé plusieurs exemples. Ils sentoient que des baisers permis trop lé-

gérement conduisent souvent (*a*) à de plus grands désordres. Ils cherchoient à inspirer à la jeunesse une idée élevée & agréable de l'amour conjugal, qui devoit toujours faire leur propre bonheur, ainsi que la felicité de l'Etat.

Je ne prétends pas cependant pousser la stupide admiration pour ces mœurs & pour ces principes jusqu'au point de penser avec quelques Jurisconsultes, que le baiser sur la bouche doit être regardé & puni comme un adultere.

Alciat nous apprend qu'il s'est trouvé plusieurs Jurisconsultes Italiens qui ont soutenu cette opinion. Il n'eût point été étonnant que la jalousie qui fait partie du caractere national, eût fait donner à cette imputation la force de loi. C'est encore de cette source sans doute qu'est sortie l'opinion de quelques personnes qui soutenoient, que tout baiser étoit un péché mortel. Quelques Feudistes prétendent

(*a*) *Oscula qui sumpsit, si non & cætera sumpsit,*
Hæc quoque quæ data sunt, perdere dignus erat.
Ovid.

que le vassal commet une félonie en donnant un baiser à la femme de son Seigneur; c'est l'interprétation que donnent les Italiens à des loix écrites par des Italiens. Le texte porte: *Si turpiter cum eâ luserit*, ce qui peut être pris dans un tout autre sens.

Quoi qu'il en soit, les mœurs de l'Europe policée ont depuis plusieurs siecles aboli une jurisprudence incompatible avec la galanterie qui fait le caractere de notre âge, & qui est bien opposée à la sévérité des mœurs des Anciens, sur-tout des Grecs & des Romains.

Je ne sais si ma conjecture peut être vraie; mais il se pourroit que comme l'importance du baiser étoit fondée sur une idée de culte religieux, ces préjugés disparurent lorsque le Christianisme éclaira les esprits. Les mœurs & la décence ne purent balancer dans l'esprit des hommes un penchant qui n'étoit plus combattu par le respect qu'on a toujours pour tout ce qui porte un caractere de religion.



ARTICLE VII.

LES Noces de Venus & de Bacchus, Dithyrambe.

CE morceau fait partie des Poésies prosaïques de M. Gerstenberg, Poésies que nous avons fait connoître dans le volume de décembre 1760, & à l'occasion desquelles nous avons donné sur le Dithyrambe une dissertation àlaquelle nous renvoyons nos Lecteurs.

MA Muse ne foule pas toujours les simples gazons; elle n'erre pas toujours près de l'humble toît du laboureur obscur; toujours elle ne s'endort pas dans le luxe & l'oisiveté des villes, parmi des Sybarites fatigués du plaisir; toujours elle ne monte pas les marches orgueilleuses des superbes palais des Dieux de la Terre; plus ambitieuse, plus sublime encore, elle s'éleve au-dessus de ces scenes bornées qui bientôt se perdent à ses yeux. Ces vulgaires objets ne sont pas dignes de l'enthousiasme de cette fille du Ciel qui en est descendue pour m'enseigner ses divins accords. Souvent embrasée d'une flamme immortelle, elle s'éleve vers

son berceau céleste, son luth à la main; elle assiste aux brillantes fêtes des habitans de l'Olympe, puis elle revient sur la terre me raconter ses aventures sacrées qui n'ont encore été jamais révélées à aucune oreille humaine; elle me prête son luth harmonieux, & les mortels étonnés écoutent.

L'immortelle Venus enflamma le Dieu du vin, dont la main bienfaisante avoit entrelacé les myrthes de Chypre, de cet arbre riant où brillent la pourpre & l'émeraude; c'étoit Bacchus qui avoit couronné de pampre ces beaux lieux consacrés à l'Amour; le nectar le plus pur, le plus délicieux grossissoit la grappe destinée à former le breuvage de la Déesse; déja le Dieu amoureux l'avoit souvent conduite sur ces côteaux chargés du doux fardeau de la vigne; il avoit découvert à Venus tous les charmes inexprimables du vin, charmes que je goûte dans tes bras, ô ma Chloë! c'est toi qui m'enivres, qui remplis mon cœur tendre du nectar le plus exquis.... Le cœur de la Déesse battoit encore avec plus d'émotion; sa bouche enflammée respiroit la volupté...sa beauté en-

chanteresse, tous ses attraits; les attraits de Venus sans voile...... Est-il quelque beauté parmi les filles des humains qui s'applaudissent de pareils appas? Ce sein où les regards des Dieux se fixeroient à jamais brûloit du feu de tous les amours, de ceux même qui devoient naître & faire le plaisir de la terre! ô Bacchus!.. Bacchus interdit, enchanté, tourne ses yeux, les attache sur ce sein palpitant, sur ces joues de rose dont les trous amoureux paroissoient lui sourire; ses vœux, son ame entiere vont s'élancer & se perdre dans ces beaux yeux, le charme même du jour. Bacchus.... Bacchus ne se contraint plus, emporté par tant de desirs, ravi de tant de beautés, il se panche avec une douce yvresse... Ma Divinité, s'écrie-t-il, je suis le Dieu du vin; j'en ai goûté toutes les délices, mais ce que je ressens est au-dessus des douceurs du vin & du nectar!.... Regarde dans ce cœur que tu as blessé profondément... Mon ame... mon ame m'abandonne .... me quitte; elle est dans tes yeux, dans ces yeux ravissans qui me font mourir.... & tu gardes le silence...quoi, tu t'offenserois!..

ô Bacchus, reprend la Déesse, que mes sentimens sont foibles, s'ils ne surpassent les tiens! .... Non Bacchus n'a pas un cœur aussi sensible, aussi tendre que Venus.... Bacchus l'interrompt avec vivacité: Reine de la beauté, ma Souveraine, venge-toi, si je ne nourris pas dans mes veines tous les feux de l'amour... si une seule étincelle manque à ma flamme... Je serois privé de tous ces charmes!.... Je ne tiendrois point Venus dans mes bras!.... Je ne la presserois point sur mon cœur.... ô Venus... ô Déesse des Amours.... Ciel! Je ne veux pas... les heures ont arrêté le moment fortuné où l'immortel doit être heureux pour jamais.

Une rougeur charmante; la rougeur du plaisir se répand sur les joues brillantes de la Déesse...Muse, arrête, accable-moi de ta haine, rejette-moi, mais n'exige pas que mon pinceau, que le pinceau d'un mortel trace une telle image.

Il est venu le jour solemnel, le jour de Bacchus! il a brillé, orné de toute sa serenité; il a ravi aux rayons qui consumeroient les têtes du treffle languissant au milieu de l'herbe; il leur a ravi leur influence nuisible; il ne leur

a permis que d'éclairer, que d'échauffer d'une chaleur douce & bienfaisante ; de verser un émail coloré sur les fleurs. Des parfums qui exhalent la vigueur & la santé ont épuré les campagnes de l'air ; ils deployent les plus douces odeurs, ma poitrine respire avec plus de facilité. Une vapeur céleste s'étend sur toute la contrée ; déja sur le côté gauche éclatent des foudres précedés d'éclairs rougeâtres. Déja les Heures riantes s'avancent en cadence ; elles ont, de leurs mains impatientes, ouvert les portes d'argent de l'Olympe. Je vois, je vois. Mes foibles regards pénetrent jusqu'au sanctuaire des Dieux ; je contemple leur auguste assemblée. Ils se préparent à célébrer les nôces, à célébrer la fête des Plaisirs. L'Hymen, Comus & les Jeux sont à la tête de la marche divine ; ils descendent vers les rivages de Chypre ; Cupidon, le front ceint d'une branche de myrthe, les reçoit avec une gravité que trahit un souris malin ; il les conduit au palais de l'Amour.

Jupiter, porté sur des nuages enflammés qui tournent autour de lui, & semblent le couronner d'un diadème

de feu, ouvre la cérémonie ; le charmant fils de Tros est assis à ses pieds ; sur les aîles déployées de l'aigle menaçant, le Maître des Dieux jette avec une espece de curiosité la vue sur les Nymphes de Venus qui forment des jeux innocens aux bords de la mer.

Junon marche en Souveraine à côté de Jupiter ; des paons orgueilleux emportent son char couronné des couleurs variées de l'arc rayonnant d'Iris ; elle regarde, avec méfiance, son céleste époux, & ses yeux jaloux sont attachés sur lui.

A la droite du Dieu qui lance la foudre, est la Reine de l'Olympe ; la respectable Cybele traînée par des lions qui reculent, effarouchés du bruit qu'excitent les Corybantes en frappant sur des boucliers d'airain ; la réflexion & la dignité sont imprimées sur le front de la Déesse.

Plus loin paroît Pallas armée, qui porte un sphinx ; elle instruit le farouche Mercure qui vole à ses côtés ; il l'écoute d'un air attentif, comme s'il vouloit se pénetrer de ses préceptes, tandis qu'il s'occupe seulement des larcins qu'il compte faire aux belles de Chypre.

Vulcain, d'un pied boiteux, suit la pompe éloignée : il crie aux Dieux de s'arrêter ; l'espace retentit des éclats de rire des immortels, & de ceux même du Dieu des Forgerons ; les Habitans de l'Olympe détournent la tête, & le regardent long-tems avec ce plaisir que donne un spectacle amusant.

Latone vient ensuite ; elle est suivie de ses jeunes enfans, la Déesse de la Chasse & le Dieu de la Lumiere & des Arts.

L'Aurore, Mars & Bellone ferment cette marche majestueuse.

Cependant s'avance sous l'horison la bienfaisante Cerès couronnée d'épis dorés ; une noble pudeur mêlée à une tendre mélancolie, respire dans tous ses traits ; l'aventure d'Arcadie, où Neptune, sous la forme d'un superbe coursier, avoit su toucher le cœur de la Déesse, est la cause de cette tristesse secrette qu'elle voudroit cacher.

Pan, dont le front est orné de cornes ; la grande Pales & le Dieu de Lampsaque l'accompagnent.

De l'autre côté du rivage de Chypre sont suspendues & amoncelées les vagues ; elles forment de puissans

remparts ; des chevaux que les ondes ont vu naître traînent, en soufflant de leurs naseaux belliqueux les flots & la flamme, le char du Souverain des Mers ; une barbe majestueuse descend sur sa poitrine ; de son trident redoutable, il commande aux eaux ; il leur ordonne de rester calmes, & elles obéissent. Un chœur de Néréïdes folâtres dansent autour du char ; les eaux fremissent de plaisir ; sous leurs pas legers, ces Filles de la Mer s'entrelacent de leurs bras caressans. Cependant des Tritons joyeux sonnent de leur trompe, & ils se mêlent en riant parmi les Néréïdes.

Mais quoi ! la terre ouvre-t-elle ses gouffres effroyables pour engloutir les Prophanes qui, en ce jour solemnel, fouleront ce terrein sacré ? Quelle est cette Tête environnée de nuages sombres qui s'élevent du milieu de la Terre ; elle se fait voir davantage ; elle répand au loin sur la plaine une flamme rougissante : c'est Pluton, c'est Pluton avec Proserpine, offensé des rayons du jour, spectacle nouveau pour sa vûe ; il ouvre & ferme les yeux ; il les ouvre encore ; les ombres

qui l'entourent paroiſſent s'éclaircir; il court à Jupiter; il frappe de ſa main peſante dans la main droite de ſon frere; il s'écrie : ô mon frere, quelle révolution de ſiecles depuis que mes yeux ne t'ont vu! Le Tartare eſt ſitué au-delà des bornes du Temps, le jour eſt étranger pour mes regards.... Allons, je me flatte que Bacchus n'épargnera pas ſa liqueur enchantereſſe : car j'en jure par le fleuve redoutable; ſi aujourd'hui je ne partage pas les plaiſirs de cette fête, j'irai m'enſevelir pour jamais dans mon ténébreux Empire. Mais pourquoi Cérès me lance-t elle un regard de colere? Ne m'auroit-elle pas pardonné ma témérité? Je ſuis prêt à remettre ſa fille entre ſes bras; car les Déeſſes ne ſont jamais pour les Dieux que des ſujets éternels de peines; les plaiſirs qu'elles nous font goûter ont leurs tourmens..... Toi, mon frere, ſuprême Roi des Dieux, tu ſais bien.... Pluton n'acheva pas; Jupiter rougit & regarda Junon avec des yeux qui demanderent grace pour les plaiſanteries indiſcretes de ſon frere.

Le ſon aigu de la trompette ſe ma-

rie aux doux accords des autres inſtrumens, & appelle les Dieux à table; le couple celeſte eſt aſſis à la place la plus diſtinguée; la nature les a embellis de tous ſes attraits, les a ornés de tous ſes dons. Le deſir lui-même étincelle dans leurs yeux; il vit, il parle, s'exprime en cent façons différentes dans tous leurs traits; les tranſports des auguſtes Epoux ſe communiquent à la brillante aſſemblée, l'enflamment, Pluton & Vulcain même ſentent leurs cœurs s'ouvrir aux rayons de la tendreſſe; les demi-Dieux confondus avec les plus beaux garçons & les plus belles filles de l'iſle de Chypre, chargent la table de la céleſte ambroiſie.

Ganymede & Hébé préſentent aux convives des coupes couronnées de roſes & écumantes des flots pétillans du doux nectar; la joie coule avec le vin & ſe répand dans la troupe immortelle; la ſevere Majeſté, la décence tyrannique s'adouciſſent, s'enfuient; il ne reſte que le badinage & l'allégreſſe dont les cris joyeux font retentir la ſalle du feſtin. Apollon prend la lyre ſacrée, & chante en pinçant les cordes frémiſſantes; un ſilence attentif vient

fermer les levres bruyantes de l'aſſemblée. Le Dieu des vers chante :

« Eclate en tranſports d'allégreſſe, ô nature, que toutes les ſources de la joie s'ouvrent & jailliſſent! que tout ce qui exiſte forme un accord harmonieux; Monde, achevez votre courſe meſurée, & toi, Nymphe indiſcrete, fille de la Voix, ceſſe ton murmure.

Cieux, Terres, Mers, Vents, ſombres profondeurs de l'Erebe, celébrez, celébrez la fête de Bacchus & de Venus

Chantez le Pere du vin qui (*a*) dompte les fleuves & les flots ſanglans & rebelles de la Mer Indienne.

Lorſque l'armée des Titans revoltés entaſſa Pelion (*b*) ſur Oſſa, & que dans ſon audace impie elle tenta d'eſcalader l'immenſité de l'Olympe, cachée ſous la figure rugiſſante d'un lion; tu as, ô Dieu du vin, précipité avec fureur le coupable Rhœtus, & armé de

(*a*) *Tu flectis amnes, tu mare barbarum.* Hor.

(*b*) *Tu, quum Parentis regna per arduum*
Cohors Gigantum ſcanderet impia,
Rhœtum retorſiſti leonis
Unguibus horribilique mala. Id.

griffes redoutables tu l'as étendu dans les abîmes enflammés du bouillant Phlegeton.

Le terrible Cerbere (*a*) t'approcha d'un air doux avec ſa queue flatteuſe, lorſque tu revins au ſéjour de la lumiere; ſoumis & docile, il effleura ton genou celeſte de ſa triple langue careſſante.

Danſez, danſez, jeunes garçons & jeunes filles; de vos pieds auſſi blancs que les lys; frappez trois fois la Terre ébranlée; imitez la cadence des Prêtres de Mars. (*b*).

La Déeſſe des Amours a vaincu le Heros; elle a enchaîné le Vainqueur de l'Inde avec des liens qu'il ne pourra briſer.

(*a*) *Te vidit inſons Cerberus aureo*
Cornu decorum, leniter atterens
Caudam & recedentis, trilingui
Ore pedes, tetigitque crura. Id.

(*b*) *Illic bis pueri die*
Numen cum teneris virginibus tuum
Laudantes, pede candido
In morem Saliûm ter quatient humum.

Un éclat (*a*) plus pur que celui du marbre de Paros l'a enflammé; l'immortelle a quitté Chypre, & s'est précipitée dans les bras, dans le sein du Dieu du vin (*b*).

Chantez la victoire de Venus, chantez la défaite de Bacchus; elle est au-dessus de tous les triomphes; le Vaincu mérite d'être couronné de tous les lauriers; chantez la victoire de Venus, chantez la défaite de Bacchus ».

Le blond Fils de Latone se tait; les Dieux restent encore long-tems en silence, & retenant leurs haleines .... Soudain Venus fait signe à neuf jeunes filles de sa suite de s'avancer; elles se rangent en ordre autour de la table des Dieux, & chantent en chœur, en s'accompagnant de leur luth couronné de fleurs.

Elles chantent comment les Héliades domptées par les prieres de leur frere ambitieux, attelerent en secret les coursiers du Soleil à son char étincelant; comment ces coursiers fou-

a) *Urit me Glyceræ nitor*
Splendentis Parrio marmore puriùs.
(*b*) *In me tota ruens Venus*
Cyprum deseruit. Hor.

gueux s'écarterent de leur route accoutumée; elles peignent dans leurs chants le malheureux Phaëton interdit, égaré, laissant les rênes échapper à ses mains tremblantes, remplissant l'air de ses cris; se débattant sous l'image affreuse qui le menace; ses clameurs se perdent dans la voûte des cieux; le char qui ne connoît plus de guide, traverse avec effroi les champs de l'espace; il dévore de ses feux les régions de la Mauritanie; il imprime une marque éternelle sur le front des enfans barbares de l'Afrique; la Terre gémit, Jupiter s'arme de ses foudres vengeurs, & le jeune audacieux n'est plus.

Cependant les Héliades donnent des pleurs au sort de leur frere infortuné, le Dieu en courroux les change en peupliers, & leurs larmes forment l'ambre précieux.

Ces neuf Beautés célebrent encore les exploits de Silene qui instruisit Bacchus. Lorsque les fils de la Terre s'armerent contre le Ciel, Silene vint monté sur son âne rustique; il chantoit avec une gaieté brillante; il tenoit une vaste coupe, & s'enivroit à longs traits. Plein de cette ivresse agréa-

ble, il parut dans l'Olympe; il vit les Géans orgueilleux s'élever sur les montagnes, assaillir le Ciel; long-tems il regarda avec une froide tranquillité l'insolence des audacieux; il pince enfin les larges oreilles de son âne guerrier; l'animal s'écrie; les rebelles effrayés se precipitent, tombent les uns sur les autres, & roulent avec un bruit affreux au bas de la montagne écroulée.

La ruse de Jupiter métamorphosé en oiseau, pour attendrir la fiere Junon, ne fut pas oubliée dans ces chants solemnels. Tout couvert de plume, expirant de froid, le feint oiseau étoit venu voler à ses pieds; il s'étoit serré près d'elle, comme s'il eût voulu implorer sa pitié. Junon est en effet touchée de compassion, elle le releve, le réchauffe dans son sein, le caresse de ses mains délicates; il chante, il chante un air tendre; la Déesse charmée lui donne un doux baiser: quel fut l'effroi de l'Immortelle trompée, lorsque ses levres s'imprimerent sur la bouche de Jupiter; il avoit repris tout-à-coup sa premiere forme; il envioit à l'oiseau un baiser si délicieux; il vouloit que le Dieu jouît de ces faveurs cé-

lestes, enfin Jupiter appaise la Déesse irritée; elle cede, elle aime, & elle est la maîtresse de l'Olympe, la Reine des Dieux.

Ainsi chanterent ces aimables filles. Junon se rappelle avec plaisir le stratagême; elle jette sur Jupiter un souris qui avoit toutes les graces, tous les charmes de la nouvelle épouse; un nouvel amour vient enflammer le cœur de la Déesse; elle attend que le jour se précipite dans le sein de Thétis pour se baigner dans le Canathus, dans ce fleuve dont les flots roulent avec eux le don brillant de la jeunesse. Junon se prépare encore à faire goûter de nouveaux plaisirs au Maître de l'Olympe.

Ces Beautés innocentes, dont les voix tenoient les Dieux enchantés, sont récompensées de leurs accords harmonieux; elles reçoivent le présent de l'immortalité, & elles sont consacrées à chanter l'Amour & le Dieu du vin, sur le mont Helicon aux bords de la fontaine pure du Parnasse.

C'EST uniquement pour donner à notre nation l'idée d'un genre de Poésie

qui nous est encore étranger, que nous avons traduit ce morceau; quant à ces personnes facilement séveres, qui cherchent à couvrir leur ignorance de l'ombre des mœurs & du prétexte de l'honnêteté, nous leur dirons ce que le célebre Gravina prononçoit en public dans le sein même de Rome. « Pourquoi priver la jeunesse des plus grands » avantages, en arrachant de leurs » mains les ouvrages des meilleurs Poëtes de l'antiquité? Ignorez-vous que » S. Chrysostôme & S. Jérôme firent » leurs délices, l'un des Comédies d'Aristophane, l'autre de celles de Plaute; que c'est-là qu'ils puiserent non-seulement l'élégance & les graces » qu'ils firent passer dans leurs propres » écrits, mais encore ces traits de chaleur & d'éloquence dont ils percerent » les ennemis de la Religion? Avez-vous oublié que ces mêmes Auteurs » que vous voudriez proscrire, S. Jérôme les expliquoit aux jeunes gens » qui se destinoient au plus saint de » tous les états; apprenez que ce n'est » point par l'ignorance des vices, mais » bien par la connoissance des vertus, » que les hommes deviennent meilleurs, *&c* ».

ART.

ARTICLE VIII.

WIER Briefe durch die Herrn Gellert *und* Rabener. *Léipsick und Dresd.* 1761, *in*-8°.

« QUATRE Lettres de MM. *Gellert* » & *Rabener*. A Léipsick & Dresde, » 1761, *in*-8°. »

LETTRE I.

VOTRE Médecin vient de m'assurer, Mademoiselle, que vous étiez en état de lire une Lettre; c'est un moment trop précieux, pour ne pas me hâter d'en profiter. Mais de quoi vous entretenir? de mes classes? de la maladie que vous venez d'essuyer? Non, Mademoiselle, je ne veux ni m'attrister, ni vous ennuyer: ma Lettre contiendra un petit Journal militaire de ce qui m'est arrivé personnellement; car je sais que vous prenez l'intérêt le plus vif à tout ce qui me regarde.

Le 18 novembre un Lieutenant

d'Houssards de la suite du Général Malachowski se fit annoncer chez moi d'une maniere assez brusque. On ne résiste point à la force, me dis-je à moi-même, prenons courage & recevons la visite.

Aussi-tôt un homme noir & hagard, avec des yeux menaçans, des bottes crotées & des éperons ensanglantés, s'avance avec précipitation vers moi; ses cheveux jaunes étoient attachés par un gros nœud, & ses moustaches par une infinité de petits. Dans sa main gauche il tenoit son terrible sabre, & dans sa droite (le bras y compris) il tenoit sa canne, une paire de pistolets, son bonnet & son fouet. Qu'y a-t-il pour votre service, M. le Lieutenant? lui demandai-je en tremblant, avez-vous ordre de m'arrêter? Non, Monsieur; n'êtes-vous pas le Professeur Gellert, ce fameux faiseur de Livres. Oui, je suis Gellert. Eh bien je suis ravi de vous voir, & il faut que je vous embrasse. Je suis grand admirateur de vos ouvrages; vous m'avez rendu de vrais services dans mes campagnes, & je viens vous en remercier & vous offrir mon amitié.

Vous me faites trop d'honneur, M. le Lieutenant (c'est tout ce que la frayeur me permettoit de dire), prenez la peine de vous asseoir. Je le veux bien; mais dites-moi un peu, comment vous y prenez-vous pour écrire tant de beaux Livres? J'ignore, M. le Lieutenant, si mes Livres sont beaux en effet; mais je peux bien vous dire comment je m'y suis pris pour les faire. Quand j'avois le tems & l'envie d'écrire, je réfléchissois un moment sur le sujet que je traiterois; ensuite oubliant tout l'univers & ne songeant qu'à ma besogne, je pensois & j'écrivois le mieux que je pouvois, tout ce que ma tête & ma matiere me fournissoient; quand j'avois fini, je consultois mes amis; s'ils trouvoient mon ouvrage bon & qu'ils jugeassent qu'il y avoit seulement quelques corrections à faire par-ci par-là & qu'il falloit ensuite le faire imprimer, je le corrigeois & je le faisois imprimer. Voilà tout mon secret, M. le Lieutenant. Eh bien je m'en souviendrai, reprit-il; si jamais ces diables de Russes nous laissent tranquilles, je veux faire un petit essai, d'après votre maniere: en attendant,

permettez que je vous offre une petite marque de mon ſouvenir. Je parie, M. le Profeſſeur, que vous n'avez point de roubles dans votre bourſe : tenez & prenez ; ceux-ci viennent d'un Colonel de Coſaques, que j'ai fendu en deux d'un coup de ſabre à la bataille de Zorndorf ; & ceux-là viennent de la femme d'un Officier Ruſſe qui dans la fuite étoit tombée de cheval.

Ces récits & ces préſens me faiſoient friſſonner. A Dieu ne plaiſe que je vous enleve une partie de votre butin ! mon cher Monſieur, gardez vos roubles ; votre bienveillance me ſuffit. Il faut bien cependant que vous ayez quelque choſe pour vous ſouvenir de moi, M. le Profeſſeur : comment trouvez-vous ces piſtolets ? ils ſont de Sybérie ; & ce fouet ? c'eſt un *knut :* tout cela eſt à votre ſervice. J'ai encore quelques armes Turques & Tartares qui ſont admirables : elles ſont à Eulenbourg ; mais vous n'avez qu'à dire, je vous les enverrai ſur le champ.

A ces mots je le pris par la main & je le conduiſis à ma bibliotheque : voilà mes armes, M. le Lieutenant, ce ſont les ſeules que je ſais un peu

manier : cependant il en eſt une partie que je ne connois point ; je me ſers rarement de l'autre ; & à la rigueur, je pourrois me paſſer de la troiſieme. Du reſte voyez s'il y a dans cet arſenal quelque choſe qui puiſſe vous convenir. Oui ; donnez-moi vos *Conſolations dans une vie infirme :* elles pourront m'être utiles, ſi je viens encore à être bleſſé par les Ruſſes ; car morbleu ce ſont de terribles gens que ces Ruſſes ; ils demeurent fermes comme des montagnes, & on a bien de la peine à les remuer & à les mettre en fuite. Alors il voulut me faire le récit de la derniere bataille ; mais, heureuſement pour moi l'heure vint à ſonner, & mes auditeurs arriverent en foule : je dis à mon Lieutenant que j'avois une claſſe à faire. Il m'offrit encore une fois ſes armes, m'embraſſa affectueuſement, & me parut très-fâché que je n'euſſe voulu rien accepter. Après m'avoir ſouhaité toutes ſortes de proſpérités & jetté un coup-d'œil ſur ma chaire, il s'en alla avec ſes piſtolets & ſon *knut* qu'il remit à un Houſſard qui gardoit l'eſcalier. Pierre, lui cria le Lieutenant,

voilà l'Auteur de *la Comteſſe Suédoiſe.* Pierre me regarda fixement, ôta reſpectueuſement ſon bonnet & m'honora d'un ſourire. Les autres Houſſards me firent pareillement leur révérence ; pendant ce tems-là je conduiſis le Lieutenant au bas de l'eſcalier. Puis-je vous être bon en quelque choſe auprès du Général Malachowski, me dit-il ? Point du tout. Auprès du Général Dohna, ou même auprès du Roi ? Non, M. le Lieutenant ; recommandez-lui très-humblement la paix en mon nom : & ſoudain je quittai mon Houſſard.

Le 29 de novembre le jeune Comte de Dohna, Aide-de-camp du Général ſon pere, ſe fit annoncer chez moi ; j'eus encore peur, mais ſans ſujet. Non, Mademoiſelle, c'étoit un jeune homme de dix-neuf ans, dont la phyſionomie eſt auſſi douce, auſſi pleine de candeur que la vôtre ; il avoit lu tous mes ouvrages, il ſavoit Grandiſſon par cœur, il me dit que le véritable héroïſme dans le combat étoit une bonne conſcience & la confiance en Dieu, que les eſprits forts étoient les créatures les plus lâches dans une affaire,

& qu'il m'aimoit ſur-tout à cauſe de mes Cantiques ; mais, continua-t-il, j'ai une grace à vous demander, me la refuſerez-vous ? Que voulez-vous de moi ? Que vous me permettiez de vous écrire de tems en tems. Très-volontiers, M. le Comte : un jeune Officier auſſi aimable que vous peut me demander tout ce qu'il voudra. Eh bien, dit-il, je voudrois bien vous demander une perſonne comme *la Comteſſe Suédoiſe*, ou comme *Léonore* dans votre Comédie des *Sœurs tendres.* Il faut abſolument que vous connoiſſiez ces femmes-là, puiſque vous les dépeignez ſi bien. Oui, M. le Comte, je connois une Demoiſelle des plus aimables ; elle eſt malade à préſent, & tant que la paix ne ſera pas faite, je ne vous dirai pas ſon nom. Nous en étions-là, lorſqu'un Caporal entra : tous les Officiers du régiment de Bevern, dit-il, ſont devant la porte & veulent entendre M. le Profeſſeur. Qui, m'écriois-je ? & auſſi-tôt je vis entrer une douzaine d'Officiers, accompagnés d'un Aumônier ; enſorte que je fus obligé de lire devant la moitié de l'armée.

Vous voyez, Mademoiſelle, que

ma classe a l'air bien militaire ; aussi ne peux-je y tenir plus long-tems, je me retire ou à Wœlke ou à Bonau, comme je l'ai déja promis. Que de choses j'aurois encore à vous raconter ! mais mon épître n'est déja que trop longue. Portez-vous bien, Mademoiselle, & souvenez-vous de tems en tems de Gellert.

GELLERT.

LETTRE II.

Vous croirez sans doute que mon cœur a été brûlé avec mes meubles, mes papiers & mes livres : en effet, j'avoue que j'aurois dû moins tarder à vous compter mes malheurs ; ce n'est pas que je vous aie oublié : non, sans doute. Il y a plus : lorsque j'appris que j'avois tout perdu : je me consolai sur le champ quand je me rappellai que l'amitié de mon cher Fœrber me restoit encore. Mes lettres ont été jusqu'à présent gaies & badines : vous trouverez bon que celle-ci soit triste ; pas trop triste cependant, car je vous donne ma parole, que ma perte, quelque fâcheuse qu'elle soit, ne m'a pas encore coûté

une larme, & qu'elle ne m'a pas même donné un instant de mauvaise humeur. C'estce que je ne conçois pas moi-même, car ce n'est ni par insensibilité, ni par philosophie que j'ai vu brûler ma maison avec la plus grande tranquillité, & que j'ai appris ensuite avec la même tranquillité que tout étoit perdu.

Ce jour effroyable fut le 19 Juillet, le quatorze nos malheurs commencerent, & ma maison étoit une de celles qui se trouvoit le plus exposée au danger. Dès le 18 à cinq heures du matin, une grenade creva dans la chambre de mon domestique, & y mit le feu ; nous vînmes à bout de l'éteindre, mais dès ce moment, je fis transporter tous mes effets en partie sous une voûte, en partie dans une cave où je les crus en sûreté, parce que l'une & l'autre étoient très-solidement bâties. Comme le danger augmentoit, & que les boulets & les carcasses pleuvoient dans le quartier que j'occupois, je délogeai une seconde fois le même jour, & je me rendis seul vers les sept heures du soir dans la Ville neuve chez Dolingue. Mon domestique m'avoit demandé à rester.

Les ennemis canonnoient la Ville

neuve depuis le 15, & deux boulets de douze livres de balles avoient percé la maison de Dolingue, mais on n'y tiroit point à boulets rouges.

Quelque dangereux & quelque inquiétant que fût notre sejour, il ne laissa pas de nous offrir plusieurs scenes très-comiques. Madame Zortheim, son monde & moi, nous nous rassemblâmes dans le cabinet de M. Hamolon ; vous connoissez ce cabinet, nous y passions la nuit à dormir, c'étoit ce que nous avions de mieux à faire. Toute la famille de Dolingue avec quarante autres personnes, étoient entassées dans un petit cabinet sur le derriere.

Dans un coin de la cour qu'on avoit couverte de fumier, & qui étoit remplie de monde, étoient quelques Nouvellistes qui s'occupoient à faire pour le General Daun un plan d'opération ; mais ils ne pouvoient s'accorder sur une petite circonstance ; il s'agissoit de savoir s'il falloit faire le Roi de Prusse prisonnier de guerre avec toute son armée, ou bien le passer au fil de l'épée. J'étois pour le dernier sentiment, mais l'opinion contraire prévalut. La veuve d'un Ministre m'ayant tiré à part, re-

merciez Dieu, me dit-elle, à l'oreille, c'est en faveur de la religion que le Roi de Prusse brûle nos maisons, & qu'il cherche à nous exterminer ; & de par tous les Diables, Madame, qu'ont de commun mes perruques avec la religion (car je venois d'apprendre qu'une grenade de trente livres avoit mis en pieces tout ce que j'avois de provisions en perruques). Laissez faire, me répondit-elle, tout cela se raccommodera ; rendez toujours graces à Dieu. La maudite dévote ! qu'elle m'a fait enrager ! Nous pensions au solide, deux de mes amis & moi, nous passions le tems dans le cabinet de Hamolon à boire & à manger : au milieu de ces troubles & de ces vicissitudes, le jour le plus malheureux de ma vie, le 19 arriva. A deux heures après midi l'Eglise de Ste Croix, la maison du Bailli & la mienne étoient embrasées. Je courus d'abord au Gouvernement : & là je fus spectateur de cette épouvantable destruction ; j'y restai pendant quelque tems, quand sur les cinq heures, mon honnête domestique vint m'apprendre que ma maison étoit réduite en cendres, que les bombes avoient écrasé la voûte, & y avoient

tout brûlé ; que la cave à la vérité n'avoit point été endommagée par le feu; mais que les soldats commandés pour l'éteindre, avoient pillé tout ce qu'ils y avoient trouvé. Cela me fit de la peine, mon cher Fœrber ! Mais beaucoup de peine : mes meubles, mes habits, mon linge, mes provisions, mes livres ; mes manuscrits, toutes les lettres que j'avois reçues de vous & de mes autres amis : lettres que je conservois si soigneusement ; tout étoit perdu. Parmi mes effets qui montoient à plus de trois mille rixdales, je n'en sauvai pas la valeur de dix écus. Ces beaux manuscrits qui devoient être imprimés après ma mort, ont péri dans les flammes avec le reste, à la grande consolation des fous à venir. Maintenant ce n'est presque plus la peine que je meure, puisqu'après ma mort on n'aura rien d'imprimé de moi. Cette idée me tranquillisoit autrefois, quand je pensois à la mort, mais à présent il ne me reste plus que le parti de vivre toujours, & de m'accommoder du monde le mieux que je pourrai. Je regrette infiniment mes beaux livres ; mais quelquefois je regrette encore plus

mes chemises, mes habits & mes meubles : pour le coup, mon ami, me voilà gueux comme un Poëte. Heureusement j'ai sauvé mes lettres de change, & la perte que j'ai faite, en argent comptant, n'excede pas quarante rixdales ; mais on sait bien qu'un Secretaire des Aides qui a passé une année au depôt Prussien, & deux ans sous la tutele des Députés de la Province, ne sauroit avoir beaucoup d'argent comptant. Ce que je regrette le plus, c'est ce que j'ai perdu par le pillage ; nos amis, nos alliés, nos sauveurs, des gens qui se feroient conscience de manger du porc-frais le Vendredi-Saint, enfonçoient les caves pour piller ce qui pouvoit échapper aux flammes & à l'ennemi, & l'on voudroit nous empêcher d'en parler & de nous en plaindre. Oh! c'est un peu trop exiger, vous pouvez dire à Warsovie que les ennemis nous ont brulé les deux tiers de nos biens, & que l'autre tiers nous a été volé par nos amis ; mais ajoutez, pour la gloire de notre Commandant, qu'il a établi l'ordre le plus severe pour empêcher & pour prévenir ce brigandage, quoiqu'à la vérité cela n'ait servi de rien, car la

potence ne rend pas un fripon plus honnête homme.

Le Dimanche matin on publia dans la Ville neuve que ceux qui vouloient se retirer, n'avoient qu'à le faire au plus vîte : nouvel embarras ! A huit heures du matin, je sortis avec mon domestique par la porte noire. Toutes mes richesses étoient enfermées dans une tête d'oreiller. Nous traversâmes les sables, Dolingue, sa famille & moi, pendant la plus cruelle chaleur, & nous nous rendîmes aux vignes de Saavere. Midi sonna, je commençois à sentir les atteintes de la faim & de la soif ; & comme il n'y avoit point de manne à espérer dans ce désert, je pris congé de la compagnie qui me parut compter un peu trop sur la Providence. J'arrivai à Loschnitz chez un ami qui me reçut, & me traita assez bien : je restai chez lui jusqu'au Mercredi, il me procura un cheval, & je partis pour Hohenstein. Depuis la celebre matinée où le Chevalier de la triste figure quitta son Château pour chercher la divine Dulcinée, jamais Chevalier n'eut l'air plus errant & plus avanturier que votre ami Rabener.

Représentez-vous une grande haquenée qui depuis quinze ans étoit en possession de traîner une charrette; sur cette haquenée, le Secretaire Rabener qui n'a pas tout-à-fait trois aunes de haut, & qui malgré la dureté du tems, ne laisse pas d'avoir une aune & demie de diametre; ce Secrétaire, en souliers déchirés, en bas de soie noirs, en culottes tricottées, en habit blanc, sale & usé, en perruque à bourse qui n'avoit point été peignée depuis le siege, & qui depuis l'invasion des Prussiens, n'avoit pas été poudrée deux fois ; derriere lui un sac à bled où étoient renfermés les débris de sa fortune ; sur ce sac, une robe-de-chambre rayée qui, en cas de pluie, devoit servir de redingote ; son domestique marchant à droite, & portant une boëte remplie de pain & de saucissons de Brunswick ; le Maître du cheval marchant à gauche, encourageant la haquenée de tems en temps, & quand elle faisoit un faux pas, la relevant avec bonté. Voilà en quel état j'arrivai enfin chez le Receveur des subsides à Hohenstein, où je fus très-bien accueilli, car il faut que vous sachiez que, nous autres Se-

cretaires des Aides, nous faisons un métier d'or ; dans toutes les Villes, nous trouvons un Receveur. J'eus mon logis dans la petite Ville. Quant à M. le Receveur, il habitoit une petite maison de campagne, presqu'à une demi-lieue de la Ville, de sorte que toutes les fois que je voulois manger, il me falloit faire tout ce chemin. Mais je passai la plus grande partie du tems au Château où je trouvai si bonne compagnie, qu'il m'arrivoit souvent d'oublier que j'étois brûlé.

Le 2 Août, je m'en retournai à Dresde avec Mademoiselle votre sœur, & en vérité je regrettois que notre exil n'eût pas été plus long.

Voilà, mon cher Fœrber la description de mes avantures ; je voudrois bien pouvoir vous dire le reste de bouche. Soyez toujours mon ami, pour moi, je vous aime à jamais. Adieu.

RABENER.

LETTRE III.

Je cherche ma gaieté, & je sens que pour la retrouver, il faut que je

m'entretienne un moment avec vous. Que faites-vous, mon bon ami Gellert? Des Elégies ? Hem ! il ne seroit pas trop édifiant qu'un Philosophe tel que vous se laissât abattre par les malheurs du tems. Je me flatte du moins que votre santé est bonne ; pour moi, je me porte bien, & je voudrois de tout mon cœur que mes amis ne fussent pas plus malades que je ne le suis.

Je viens d'apprendre que le Roi a donné ordre que votre pension vous fût exactement payée. Que notre ennemi, que le Roi de Prusse m'a paru grand au moment où j'ai reçu cette nouvelle ! La joie que j'en ai ressentie m'a fait oublier qu'il me retenoit mes propres appointemens.

A propos de Sa Majesté Prussienne, n'avez-vous pas entendu dire que j'étois entré à son service ? La Cour & & la Ville le disent ici ; mais la Cour & la Ville disent un conte Je ferois moins aujourd'hui que jamais une démarche qui dans les circonstances actuelles auroit tout-à-fait l'air d'une désertion.

Je vais vous donner la clef de cette énigme. Je suis ici extrêmement lié

avec plusieurs Officiers Prussiens, en qui j'ai trouvé du goût, de l'érudition, un cœur droit & les procédés du monde les plus honnêtes.

J'ai vu le Prince Henri, il m'a fait l'honneur de m'entretenir pendant plus de demi-heure. Il me paroît faire assez peu de cas de la Langue & de la Littérature Allemandes : j'ai disputé à ce sujet vivement avec lui, c'est-à-dire autant que la décence me le permettoit ; mais il fait grand cas de vous, mon cher Gellert, & cela me lui feroit pardonner des torts & des erreurs bien plus considérables.

Il connoissoit le Poëte Gellert, je lui ai appris à connoître Gellert, l'ami des hommes ; & pour ma récompense, je lui ai dit fierement que ce même Gellert étoit le plus ancien de mes amis ; car même auprès des Princes, je fais vanité de l'amitié que vous avez pour moi.

Vous vous imaginez bien que j'ai parlé en patriote à ce Prince aimable, & que je lui ai fait des objections auxquelles il ne s'attendoit pas ; j'en ai de bien plus fortes encore, mais je les réserve pour le Roi. Depuis quinze

jours je suis en traité avec Sa Majesté ; il s'agit de savoir par qui je lui serai présenté. Le Marquis d'Argens m'a témoigné qu'il s'en chargeroit avec plaisir ; mais pourquoi faut-il que ce soit un François qui dans le sein de l'Allemagne, fasse connoître un Auteur Allemand à un Roi Allemand ? En vérité, mon cher Gellert, cela me donne de l'humeur. J'ai écrit à ce sujet à M. le Baron de Coccejus, que j'étois bien fâché de ne pouvoir pas accepter la proposition que M. le Marquis d'Argens avoit la bonté de me faire ; qu'il étoit trop François & moi trop Allemand ; que je craignois cependant que mon refus ne me privât de l'honneur d'être présenté au Roi ; que je le conjurois de ménager les choses de façon que M. le Marquis ne crût pas que j'étois tout-à-fait barbare ; que j'avois pour ce Savant d'autant plus d'estime, qu'il étoit peut-être le seul de sa nation qui nous permît à nous autres, pauvres Allemands, d'avoir de l'esprit ; mais que je craignois de l'incommoder, & que c'étoit-là la seule raison qui m'empêchoit de m'adresser à lui. Enfin, mon cher Gellert, le Roi a été

informé de mon procédé, & il a eu la bonté de l'approuver. Le grand Frédéric veut me parler; il veut même (la postérité le croira-t-elle?) il veut me parler Allemand. Auguste parla-t-il jamais à Horace dans sa Langue traînante & dure? Oh non, jamais; car le Grec étoit la Langue générale de la Cour & de la Ville: il n'y avoit que la populace & les sombres pédans de Rome qui parlassent Latin.

Ah, que j'aurai de plaisir à m'entretenir en Allemand avec Sa Majesté! Que de savans & spirituels Brandebourgeois je lui ferai connoître, qui valent bien les François qu'il connoît tant!

Je sens mon courage renaître & s'enflammer, toutes les fois que je pense que je vais plaider la cause de ma Langue & de ma nation en présence d'un des plus grands Rois qui ayent jamais été. Ah que ce Roi n'est-il notre ami!

Mais je sais bien que c'est-là prêcher un scandale aux Brandebourgeois & & une folie aux François.

Voilà, mon cher Gellert, ce qui a donné lieu de croire que j'étois entré au service de Sa Majesté Prussienne.

Il faut que je vous dise encore qu'il y a un an que le Roi étant à Potsdam, dit qu'il avoit envie de m'attirer à son service; de sorte qu'il se peut fort bien que quelques-uns de ses Officiers s'imaginent que Sa Majesté me fera encore les mêmes offres.

Je ne le crois pas, & je suis fort éloigné de le souhaiter; car plus ce Monarque mettroit de bonté dans ses invitations, plus je serois embarrassé pour lui annoncer ma résolution sans l'offenser.

Je l'avoue, le Roi de Prusse est de tous les Rois, excepté le mien & un autre que je n'ai pas besoin de vous nommer, celui auquel je desirerois le plus de parler. Mais quand je pense à l'impression désavantageuse que cela peut faire un jour contre moi, j'oublie ou je rétracte mes vœux.

Embrassez-moi, mon bon ami, embrassez mille fois votre babillard. Je me flatte que pendant tout le tems que vous avez mis à lire cette longue Lettre, vous n'avez pensé ni à la guerre ni à vos vapeurs.

J'oubliois de vous instruire d'un trait assez plaisant: vous seriez-vous

jamais imaginé que notre Gleim auroit un jour envie d'écrire l'histoire de la présente guerre? Gleim, cet ami des hommes, de la joie & du vin, entreprend de propos délibéré de tracer le tableau d'une guerre sanglante & de la destruction de tant de milliers d'hommes qui aimoient, comme lui, à boire, à badiner, à jouir. Je lui ai fait dire par M. E***, un de ses amis & des miens, que je ne lui pardonnerois ce projet qu'à condition qu'il mettroit toute cette guerre en vers anacréontiques, & qu'il diviseroit son histoire en couplets de chansons à boire, au lieu de la diviser en chapitres.

Dites-moi, mon ami, d'où vient que les Rois aiment tant à avoir des Poëtes pour célébrer leurs actions? Pourquoi ne me prennent-ils pas pour leur Hérault? Mais peut-être craignent-ils que l'éloge historique de leurs faits immortels ne devînt la cinquieme partie de mes Satyres. Adieu, mon tranquille, mon pacifique, mon bon ami, &c.

RABENER.



LETTRE IV.

MON MEILLEUR AMI,

MA pension, Rabener! Non, on ne me la paye point. J'ai serré sans la moindre émotion, mes quittances qui m'ont été renvoyées de Meissen. Cela ne me chagrine point, quoiqu'à la vérité je n'en sois pas plus content.

Si je pouvois acheter à ma patrie la paix & des tems plus heureux par la perte de cent rixdales par an, moi qui n'ai plus rien dès que je ne peux plus travailler, oh je les sacrifierois de grand cœur.

M. B*** m'a fait proposer par M. C*** si je voulois être employé à l'éducation du Prince Royal; mais, mon ami, tant que je ne serai pas forcé par le manque de subsistance de quitter ma patrie, je croirai toujours que c'est un devoir pour moi d'y vivre, quelque malheureuse qu'elle soit. Vous pensez de même, & je vous en félicite: la Saxe perdroit trop en vous perdant; un homme propre aux affaires, utile à

l'Etat, un Auteur! oh il faut qu'il reste avec nous.

Quant à moi, je suis bon tout au plus pour quelques jeunes gens. Accoutumé à une vie sédentaire, accablé d'infirmités & me voyant sur le bord de ma fosse, je n'ai rien de mieux à faire qu'à rester où je suis. Je ne desire plus que la retraite & de laisser un bon Livre de Morale après ma mort.

Vous m'avez honoré comme je le mérite, en disant au Prince Henri que j'étois votre plus ancien & votre meilleur ami; pour ma considération, je lui aurois dit la même chose. Oui, je regarde comme le bonheur de ma vie, d'avoir mérité que Rabener, Gertner, Schlegel, Cramer, Giesecke m'ayent accordé leur amitié. Cela me fera autant d'honneur chez la postérité, qu'il a été glorieux pour Racine d'avoir eu Moliere & Boileau pour amis. La présente époque, n'en doutons pas, ne sera pas moins remarquable dans la Littérature des Allemands, que ne l'a été l'époque de Boileau dans la Littérature Françoise.

Allez toujours voir le Roi, il faut

qu'il vous connoisse & qu'il vous admire, je le veux.

Je ne demande pas ma pension, mais il devroit du moins vous donner ce qui vous appartient; il faut qu'il prenne une meilleure opinion des Allemands: & parmi ceux-là, des Saxons. Personne n'est plus propre que vous à la lui faire naître; mais sur-tout inspirez-lui l'esprit de paix. Cependant ne vous laissez engager par rien.

Je suis scandalisé de l'entreprise de Gleim. Adieu, portez-vous toujours bien. Je suis à jamais votre bon ami

GELLERT.

SI la culture des Lettres & des Arts ne détruit pas le germe des vices dans les ames corrompues, elle inspire du moins, développe & raffermit le goût des vertus dans les ames honnêtes. Quelques gens de Lettres semblent aujourd'hui ne faire servir leur esprit & leurs talens qu'à se deshonorer eux &, s'il étoit possible, la Littérature elle-même. De quel intérêt, de quel

prix sera donc aux yeux des Sages le spectacle que leur offrent deux hommes réunis par le lien des Arts & de l'amitié, & dont les talens honorent l'Allemagne & la république entiere des Lettres? L'un voit presque sans émotion, non-seulement sa fortune devenir la proie de l'avidité du Soldat; mais ses Livres, ses productions, ses manuscrits, l'ouvrage de ses travaux & de ses veilles, périr par les flammes; l'autre, au milieu du tumulte des armes & des fureurs de la guerre, ose faire entendre la voix de la sagesse; il rassemble ses jeunes Concitoyens & les forme publiquement aux sciences & aux vertus. Tous deux fideles à leur patrie désolée, ils en déplorent les malheurs, sans cesser de respecter les grandes qualités du Souverain par qui ces malheurs sont produits. Voilà des traits qu'il faut recueillir & conserver pour la gloire de la Littérature. MM. Gellert & Rabener ont appris, dit-on, avec douleur que les Lettres dont nous venons de présenter la traduction, étoient devenues publiques. Nous les invitons à se tranquilliser; la haute & juste

idée qu'on s'étoit formée de leur esprit & de leurs talens, n'y perdra pas; & celle qu'on avoit conçue des excellentes qualités de leur ame, ne peut qu'y gagner infiniment.



ARTICLE IX.

THE World. By Adam Fitz-Adam.

« LE Monde. Par *Adam Fitz-Adam* ».

LE succès prodigieux du *Spectateur* Anglois encouragea un grand nombre d'Ecrivains à entrer dans la même carriere; mais la plûpart des imitateurs resterent bien au-dessous de leur modele. Ceux-mêmes qui l'ont peut-être égalé en mérite, ne l'ont pas égalé en réputation : c'est l'avantage de tous les ouvrages originaux qui ont un certain degré de perfection. Parmi cette foule innombrable d'essais périodiques de Morale, dont le goût ne s'est jamais rallenti en Angleterre, il n'en est point sans doute qui ait effacé les discours des Addisson & des Steele, pour la beauté & l'élégance du style, pour le bon goût de Littérature & pour ce genre de plaisanterie qu'ils appellent *humour*; mais il y en a sans doute qui ont sur ceux-là l'avantage d'une philosophie plus forte, d'une morale

plus approfondie, d'un goût plus étendu; & c'est l'effet naturel, non d'une supériorité de talens dans les Auteurs, mais seulement des progrès de la raison. D'ailleurs, sans vouloir attaquer la réputation si justement méritée du Spectateur, il faut convenir qu'on le réduiroit au moins à la moitié, si l'on retranchoit les froides allégories, les caracteres insipides ou chargés & les lieux communs de morale qui en rendent la lecture languissante.

Dans la multitude des copies de cet excellent original, les feuilles qui ont paru à Londres il y a quelques années sous le titre du *Monde*, méritent un des premiers rangs. On y trouve de l'esprit & de la philosophie, de la morale & de la satyre, la connoissance générale des hommes & la peinture ingénieuse des mœurs particulieres de l'Angleterre; ce qui rend ces feuilles plus intéressantes encore, c'est une grande variété dans le ton, produite par la diversité d'esprit & de maniere des Auteurs différens qui ont travaillé à cet ouvrage.

Nous l'avons déja dit : les Anglois regardent ce genre d'ouvrage comme

très-utile aux mœurs. C'est un cours continuel de morale qui rend les bons principes plus populaires, qui répand l'instruction sous le voile de l'amusement : c'est une espece de censure publique, qui frappe les vices & les ridicules à leur naissance, & qui arme la sagesse contre la folie de tous les traits du ridicule & de la raison. Aussi les meilleurs esprits n'ont-ils pas dédaigné de coopérer à la composition de ces feuilles.

Il est bon d'observer que dans la liste des Auteurs du *Monde*, on trouve les noms d'un Comte de Chesterfield, d'un Comte de Bath, d'un Comte de Cork, de M. Horace Walpole, fils du célebre Ministre Robert Walpole, de M. Boyle & d'autres noms illustres associés aux noms peu connus de quelques gens de Lettres. Ceux de nos gens de qualité qui, sans être utiles à l'Etat, ni dans les armées ni dans l'administration, passent leur vie dans une anti-chambre ou dans une petite maison, donnent l'exemple de la corruption publique & du scandale domestique, & n'ont conservé de notre brave & ancienne Noblesse que l'or-

gueil & le mépris des Lettres, trouveront sans doute ridicule que des hommes attachés par leur rang & leur état aux fonctions les plus grandes & les plus importantes, s'abaissent à faire de *petites feuilles*. Mais qu'ils sachent que dans un pays où la nature du gouvernement fait de l'amour du bien public une passion populaire, rien n'est petit de ce qui porte le caractere d'utilité. Le plus bel apanage de la haute Noblesse en Angleterre est le droit de sieger au Sénat de la nation, & ce droit est une portion de la souveraineté; comment des hommes, nés pour gouverner leurs Concitoyens, rougiroient-ils de les éclairer & de les instruire? Comment les Lettres aviliroient-elles ceux qui les cultivent, chez une nation où les lumieres & les talens conduisent si souvent des hommes privés aux premiers emplois du gouvernement?

Mais si les Lettres sont plus estimées en Angleterre, il faut convenir en même tems que les gens de Lettres n'y sont pas également considérés. C'est tout le contraire en France, où les gens de Lettres sont caressés, recherchés &

récompensés, tandis que la Littérature en elle-même y est fort peu respectée. Le gouvernement Anglois ne s'intéresse guere au sort d'un homme de Lettres, s'il n'est qu'homme de Lettres; mais s'il a du génie pour les affaires, son talent ne sera pas une raison pour l'en exclurre; trois grands Poëtes, Ben Johnson, Butler, Dryden sont morts de faim, presqu'à la lettre; mais Prior, qui de garçon Cabaretier s'étoit fait Poëte, de Poëte devint Plénipotentiaire, & Addisson fut Ministre d'Etat. En France, la profession des Lettres mene à quelque pension, & semble fermer la route à tous les emplois considérables. Par quelle fatalité, des hommes qui s'occupent uniquement à perfectionner leur esprit & à cultiver leur raison, seroient-ils donc regardés comme incapables des grandes affaires? Nous laissons à d'autres la solution de ces paradoxes, & nous revenons au *Monde* de M. Fitz-Adam, dont nous allons traduire deux discours, sur lesquels nous ne préviendrons pas nos Lecteurs.

A M. Fitz-Adam.

LA premiere idée du plan que je vais proposer pour perfectionner, en dépit de nos ennemis, l'éducation de notre jeunesse, me vint par hasard en causant il y a quelque tems avec un ami, chez qui je me trouvois à la campagne.

Nous nous promenions dans un parc décoré de toute cette variété d'ornemens asiatiques qui sont depuis quelque tems si fort à la mode chez les connoisseurs qui se piquent du meilleur goût. Mon ami qui est un homme de goût du premier ordre & qui d'ailleurs est un zélé partisan du système moderne d'éducation, me consulta sur ce qu'il devoit faire de son fils aîné qui étudie dans une de nos Universités & qui doit hériter d'une fortune considérable. Ce pere tendre me parut avoir une grande frayeur que son fils ne contractât la rouille du college, & il déploroit pathétiquement le malheur de la guerre qui fermoit les portes de la France à un jeune homme que la nature avoit formé pour toutes les per-

fections qui distinguent particulierement cette élégante nation.

En réfléchissant sur l'embarras du bon-homme, j'admirois les temples, les ponts & les autres édifices d'Architecture Chinoise dont j'étois environné; ces objets me firent imaginer que si l'on envoyoit les jeunes gens à Pekin, au lieu de les envoyer à Paris, on rempliroit bien mieux le but qu'on se propose dans les voyages. Quoique cette idée pût vous paroître aussi bisarre au premier coup-d'œil qu'elle le parut à mon ami, je ne doute pas, M. Fitz-Adam, qu'après une mûre réflexion, vous ne conveniez avec moi de plusieurs circonstances qui doivent rendre ce voyage plus agréable aux jeunes gens, plus conforme aux vues des parens & des tuteurs, & plus avantageux à la République.

Parmi les différentes considérations qui se présenterent à moi, j'observai sur-tout que les ouvrages de manufacture Chinoise qui jusqu'à présent sont arrivés jusqu'à nous, sont bien supérieurs, malgré tout l'orgueil Européen, à nos ouvrages de même genre; & je suis persuadé que ces Arts polis, qui

sont les principaux objets des voyages, ont été portés par ce peuple ingénieux à un degré d'excellence bien digne de notre attention, quoique les productions n'en soient parvenues jusqu'à nous que fort lentement & fort imparfaitement, faute de bons voyageurs. Les Marchands & les Missionnaires, presque les seuls hommes qui visitent ces contrées éloignées, bornent leurs observations à ce qui intéresse le Commerce & la Religion de leur pays. Les vues des uns sont trop bornées, celles des autres ne sont pas toujours assez dépouillées de fanatisme, pour produire les bons effets qui naîtroient des recherches de gens qui auroient des idées plus étendues & l'esprit plus impartial. La conjoncture présente semble marquée par le bon génie de cette nation, pour être l'époque de découvertes plus importantes. Combien ne trouveroit-on pas de jeunes gens à la mode, qu'on ne peut soupçonner de prévention ni en faveur de la Religion, ni en faveur du Commerce ! & certainement un jeune homme de courage n'hésiteroit pas sur le choix entre cette route & le chemin si battu de France & d'Italie,

où, depuis l'Aubergiſte de Calais juſqu'à la Princeſſe Napolitaine, les aventures ſe reſſemblent ſi fort, qu'elles deviennent ennuyeuſes à raconter dans un cercle. Un voyageur ſe tromperoit lourdement, s'il imaginoit que le tour de l'Europe le mettroit en état d'exciter la curioſité & de fixer l'attention des perſonnes du beau monde au caffé d'Arthur ou dans une aſſemblée. Hélas ! après quatre ans de dépenſes, de dangers & de fatigues, s'il veut avoir des auditeurs, il faut qu'il s'adreſſe à ſes Fermiers à la campagne, ou qu'il les cherche ſur un banc du parc Saint James vers les quatre heures.

Suppoſons au contraire un Gentilhomme nouvellement arrivé avec un habit & un équipage à la Chinoiſe, quelle curioſité n'excitera-t-il pas dans toute la ville ? quel triomphe ne goûtera-t-il pas, lorſqu'en entrant dans un cercle, il verra l'amant ſe débarraſſer de deſſous le panier de ſa maîtreſſe & ſe lever du ſopha, la douairiere quitter ſes cartes, & tout le monde s'approcher de lui pour entendre le récit de ſes voyages ? Ce ſeroit un coup bien funeſte aux François,

M. Fitz-Adam, ſi les Chinois leur ſuccédoient dans l'empire du goût ; & l'on a obſervé qu'ils y font tous les jours de rapides progrès. Depuis les maiſons de nos Ducs juſqu'aux boutiques de nos Merciers, tout eſt Chinois ; & dans pluſieurs endroits Raphaël & le Titien commencent à céder la place aux plus agréables Maîtres de Suratte & du Japon. Si la cuiſine & l'habillement des Chinois devenoient auſſi à la mode que leur Peinture & leur Architecture, c'en ſeroit fait du commerce le plus floriſſant des François ; & je ne vois pas de raiſon pourquoi cela n'arriveroit pas, ſi ce goût étoit introduit par de certaines perſonnes. La nouveauté eſt l'ame des modes, & la promptitude de l'invention eſt la plus ſûre recommandation du Tailleur comme du Cuiſinier. Pour ma part j'ai chargé mes deux neveux, qui ſe préparent à partir pour la Chine le printems prochain, de ramener avec eux le plus habile homme qu'ils pourront trouver dans chacune de ces profeſſions ; & je me flatte bien qu'à leur retour leur habillement & ma table donneront le ton à toute la ville. J'ai

engagé auſſi ces deux jeunes Gentilshommes à faire marché avec les meilleurs Danſeurs de l'Aſie, Moines ou autres, leſquels exécuteront ſur nos deux théâtres un ballet Chinois qui leur méritera, j'eſpere, la protection de toute la ſociété des Antigallicans.

Si quelque jeune Seigneur avoit beſoin d'autres motifs d'encouragement pour cette entrepriſe, qu'il conſidere combien il ſeroit plus à portée de déployer ſon génie dans la conſtruction d'un vaiſſeau que dans celle d'une chaiſe de poſte ; ſans parler de pluſieurs commodités qu'il trouveroit autour de lui, & qu'il ne pourroit pas ſe procurer dans une voiture de terre : telles qu'un Cuiſinier, &, s'il veut, une maîtreſſe ; car des parens ne ſeroient pas aſſez inhumains pour refuſer à un fils qui s'embarque pour un projet ſi utile, toutes ces reſſources & ces douceurs, qu'on regarde ordinairement comme très-innocentes dans les autres voyages, & que le Gouverneur le plus ſcrupuleux ne défend preſque jamais, à ce qu'on m'a dit, ni en France ni en Italie.

Il ſeroit poſſible que le déſagrément

des maux de cœur allarmât la tendreſſe de quelques meres ; mais qu'ont-ils de plus dangereux que ceux qu'occaſionne le vin de Bordeaux ? & puis un jeune homme qui a fait voir quelque courage au college, ne peut être arrêté par ce petit inconvénient.

Je ne dois pas oublier ici de faire obſerver à nos Patriotes combien ce ſyſtême d'éducation deviendroit avantageux à notre Marine, ce grand boulevard de la nation. Je ſuis perſuadé, M. Fitz-Adam, qu'il formeroit une pépiniere de Matelots auſſi abondante que la pêche du hareng. Quelle reſſource ne ſeroit-ce pas, ſi dans un cas d'extrémité cette foule nombreuſe qui forme la ſuite de nos *élégans* & de nos jeunes Seigneurs, étoit en état de grimper ſur les cordages & d'arborer le perroquet ! Ces hommes, qui ne ſervent qu'à exciter le mépris & l'indignation de leurs compatriotes laborieux, deviendroient des membres utiles & ſeroient regardés comme la force cachée de l'État. Eh ! qui ſait ſi quelques-uns de nos jeunes Gentilshommes ne prendroient pas du goût pour un uniforme bleu, de préférence à l'uniforme rou-

ge ? L'un ne leur donneroit pas moins de droit que l'autre à l'estime de leurs concitoyens, & ne les rendroit pas moins aimables aux yeux des Dames.

Mais je n'ai pas encore touché le point le plus important de ce projet. On a remarqué depuis quelque tems, & malheureusement avec justice, que la plus grande partie de nos jeunes voyageurs revenoient chez eux après s'être défait de la Religion de leur pays, sans en avoir pris une nouvelle à la place. Or comme nos esprits forts sont reconnus universellement pour des Moralistes séveres, j'imagine que la doctrine de Confucius feroit un très-bon effet sur eux, & peut-être leur fourniroit un plan, ce dont ils ont eu besoin jusqu'à présent. Peut-être même pourroient-ils instituer une forme de culte public, & écarter par-là l'imputation d'athéisme, dont nos ennemis sont si disposés à nous charger, fondés sans doute sur la conduite de nos voyageurs. C'est mon opinion particuliere, que si l'on proposoit par souscription de construire un temple Chinois dans un bon quartier de la ville pour le culte des personnes du beau monde,

cet établissement ne pourroit manquer de réussir.

Je vous laisse maintenant, M. Fitz-Adam, le soin de réfléchir sur mon projet. Si vous daignez le recommander dans votre *Monde*, je ne doute pas de son succès. Nous verrons alors la vieille & la nouvelle route, distinguées par la dénomination de *grand tour* & de *petit tour*. On laissera l'Enseigne d'Infanterie & l'Etudiant en Droit passer le quartier d'hiver & les vacances à Paris; les génies laborieux, admirateurs des arts & des travaux de l'antiquité, iront à Rome; tandis que la noble jeunesse, pourvue d'une fortune plus considérable & de principes plus élevés, née pour donner le ton & pour servir de modele, entrera dans une carriere plus digne de son génie & du siecle éclairé dans lequel nous avons le bonheur de vivre.

La Métempsycose.

Les disciples de Pythagore prétendoient que les ames des hommes & des animaux existoient dans un état de transmigration perpétuelle, & que lorsqu'elles étoient délogées par la mort,

d'une habitation corporelle, elles étoient renfermées dans une autre plus heureuse ou plus misérable, selon la conduite qu'elles avoient tenue dans la premiere. Ainsi un homme qui sortoit du théâtre de la vie, étoit censé passer seulement derriere la scene, pour y prendre de nouveaux habits, & un nouveau rôle plus ou moins agréable, selon qu'il avoit bien ou mal rempli le précédent.

J'avoue que cette doctrine de la transmigration m'a toujours beaucoup plu, & m'a toujours paru une des plus heureuses conjectures que la raison humaine, abandonnée à ses propres forces, ait pu former sur un état futur. Je vais donc essayer de prouver la grande probabilité de cette hypothese par les considérations suivantes, 1°. par sa justice; 2°. par son utilité; 3°. par l'embarras où nous sommes d'expliquer sans elle les souffrances de tant de créatures innocentes.

D'abord ce systême est évidemment plus juste qu'aucun autre, parce que la grande loi du talion, peut y être observée à la rigueur. Car par cette métamorphose un homme peut souffrir

dans une vie les mêmes injures qu'il a fait souffrir dans une autre; on n'a qu'à seulement lui faire changer de situation. Ainsi par exemple, le Tyran cruel qui, dans une vie, s'est joué des tourmens de ses esclaves, peut dans une autre, éprouver toutes les miseres de la servitude, sous un maître aussi barbare qu'il l'étoit lui-même. Le Juge impitoyable & injuste peut être emprisonné, condamné & ruiné à son tour. Le fanatique peut être forcé par le fer & par le feu à croire les articles de foi qu'il avoit composés pour l'édification des autres. Les soldats peuvent être pillés & outragés sous la forme de paysans sans défense & de vierges innocentes. Le Jurisconsulte renaissant sous le caractere de client peut être tourmenté par les délais, les dépenses, l'incertitude & la perte de la cause la plus juste. Le Médecin qui, dans une vie, prenoit des honoraires exhorbitans, sera condamné à prendre médecine dans une autre. Tous ceux qui, sous la dénomination honorable de Chasseurs, se sont fait un amusement des douleurs & du massacre de tant d'animaux innocens, seront effrayés & assassinés sous la forme

de lievres, de perdrix & de bécasses; & tous ceux qui, sous le titre plus respectable de Héros, ont mis leur gloire à détruire leur propre espece, changés en coqs invincibles & en dogues acharnés, se déchireront & s'égorgeront mutuellement. Quant aux hommes d'Etat, aux Ministres & à tous les grands personnages dévoués aux grandes affaires, quelque coupables qu'ils soient, ils ne pourront être plus severement punis, qu'en étant condamnés à reprendre leur premier état, & à mener la même vie.

L'utilité de la métempsycose est aussi évidente que sa justice, & l'une & l'autre coincident au même point. Car par le plan de cette transmigration, les maux nécessaires & les charges onéreuses de la vie, ne tombant que sur ceux qui les ont mérités par leur conduite dans un état antérieur, le coupable se trouve puni & la société vengée. Tout homme qui aura nui au public dans une vie par ses vices, en fera la réparation dans une autre par ses souffrances. Ce même Tyran qui a écrasé du poids de sa puissance le pays qu'il gouvernoit, lui deviendra utile par ses travaux en

qualité d'esclave. Le voleur qui retardoit & dépouilloit les voyageurs, leur servira de cheval de poste pour les porter & hâter leur course. Les puissans Conquerans qui ont devasté le monde par leur épée, peuvent contribuer, moyennant quelque petit changement dans le sexe & dans la situation, à le repeupler en souffrant les anxietés de la grossesse & les douleurs de l'enfantement.

Pour moi je ne doute pas que Fernand Cortez ne soit occupé à tirer l'or des mines du Mexique & du Perou; que le voleur Turpin [*c'est le Mandrin de l'Angleterre*,] ne soit fouetté & éperonné plusieurs fois par jour sur la route de Londres à Epping, & que Milord ***, & Sire Henri *** ne soient actuellement à la broche pour quelque festin de Ville. Je suis bien persuadé qu'Alexandre & César sont morts plusieurs fois en couche, depuis qu'ils ont paru dans le monde en Heros & en Destructeurs. Charles XII est vraisemblablement une femme de Curé dans quelque village éloigné, chargée d'une nombreuse famille, & Kouli-Kan est peut-être fouetté de pa-

roisse en paroisse dans la personne d'une pauvre femme grosse, demandant l'aumône avec deux enfans dans ses bras, & trois sur son dos.

Enfin la probabilité de cette hypothese se prouve par la difficulté qu'on trouve à expliquer autrement les souffrances de plusieurs créatures innocentes; car si nous regardons autour de nous, nous verrons un grand nombre d'animaux soumis à beaucoup de maux par leur nature & à beaucoup plus encore par notre cruauté. Incapables de crimes, & par consequent ne meritant pas d'être punis, ils semblent ne recevoir l'existence qu'afin d'être miserables pour l'amusement d'autres êtres plus méchans qu'eux; & ils sont dans l'impossibilité de mériter & de prévenir ce destin malheureux, si toute leur existence est comprise dans le cercle étroit de leur vie actuelle. Mais la métempsycose resout toutes ces difficultés, & concilie cette distribution injuste en apparence avec l'équité la plus rigoureuse. Elle nous montre que ce renard qu'on poursuit & qu'on tue étoit vraisemblablement quelque Ministre rusé & avide, qui avoit ache-

té par des richesses mal acquises, la sûreté qu'il ne peut maintenant se procurer par la fuite. Ce taureau livré à la fureur des chiens, & tourmenté avec toute la barbarie que l'industrie & la malfaisance humaine peuvent inventer, fut sans-doute un Tyran cruel qui fit souffrir à des malheureux les même tourmens qu'il endure. Ce pauvre oiseau à qui on creve les yeux, qu'on emprisonne, & qu'on fait mourir de faim dans une cage, aura été quelque Créancier impitoyable; & cette tourterelle désolée qui soupire la perte de son mâle, étoit sans doute une jolie femme qui se sera réjouie de la perte d'un mari dont elle aura, par sa mauvaise conduite, abrégé elle-même les jours.

Le plat le plus délicieux d'écrevisses roties ne peut exciter mon appetit tant que l'idée des tourmens dans lesquels ces malheureuses bêtes ont expiré, sera présente à mon imagination; mais quand je considere que c'étoit peut-être jadis des Espagnols du Mexique ou des Hollandois d'Amboine; cette idée tranquillise mon estomac & ma conscience, & j'imagine même

offrir un ſacrifice agréable aux mânes de pluſieurs millions d'Indiens inhumainement égorgés. Je ne me repoſerois pas avec ſatisfaction dans ma chaiſe de poſte, en voyant les animaux affamés, eſtropiés, écorchés qui la tirent, condamnés à des tourmens ſi cruels pour ma commodité ; mais quand je conſidere qu'ils étoient peut-être autrefois des Geoliers de Newgate ou des Peres de la Sainte Inquiſition, je galope ſans remords & ſans pitié, & je me dis à moi-même, qu'en faiſant ma route, je ne ſuis que l'Executeur d'une juſtice néceſſaire.

Je ſais très-bien que ces ſentimens ſeront traités de plaiſanterie par un grand nombre de mes Lecteurs, & ſeront regardés comme les rêveries d'une imagination extravagante ; mais je ſais auſſi que cette opinion ne ſera que l'effet d'un orgueil mal fondé, & des fauſſes notions qu'on ſe fait de la dignité de la nature humaine ; car mes ſentimens ſont auſſi ſérieux qu'ils ſont raiſonnables, & ils portent avec eux les marques les plus frappantes de leur ſolidité. Ces preuves ſont ſi fortes que

je ne doute pas qu'elles ne faſſent quelque impreſſion ſur ces perſonnes bien élevées, qui ont trop de lumieres, de ſagacité & de courage pour ſe laiſſer effrayer par les menaces de l'enfer. J'exhorte toutes les jolies femmes à refléchir ſur le malheur de leur ſituation, ſi après avoir paſſé vingt ou trente ans autour d'une table de jeu, dans des appartemens magnifiques, à côté d'un grand feu, & ſur de bons tapis, elles étoient enſuite obligées de changer de place avec leurs chevaux de carroſſe. Combien plus miſérable encore ſeroit un Gentilhomme agréable qui, après avoir perdu ſa fortune, ſa ſanté & ſa vie dans l'indolence & dans les plaiſirs, ſe verroit renaître dans la ſituation d'un de ſes Créanciers.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

IDYLLES de M. Geſſner.

DAMON & DAPHNÉ.

LA traduction entiere des Idylles de M. Geſſner eſt enfin ſur le point de paroître, & nous oſons avancer que l'empreſſement du Public pour cet ouvrage ſera pleinement juſtifié. Quelques Critiques reprocheront peut-être à cet aimable & vrai Poëte de s'être un peu trop livré aux détails, d'avoir prodigué les deſcriptions & les images, & de n'avoir pas aſſez obſervé ce *repos*, ſi néceſſaire dans tous les Arts, & ſans lequel l'œil & l'eſprit ne ſauroient s'arrêter ſur un enſemble ; mais nous avons déja obſervé que les détails ſont le principal inſtrument de l'imitation poétique, qu'ils ſont la ſource de l'é-

nergie & de l'*évidence*, & qu'enfin c'eſt uniquement par eux que les deſcriptions ſont transformées en tableaux. La plûpart de nos Poëtes ne peignent que d'après leurs Maîtres ou d'après leurs idées, ce qui rend toutes leurs images ou foibles ou fauſſes. M. Geſſner prend les ſiennes dans la nature ; & peu content de la peindre, il l'anime, il la paſſionne ; ſon imagination tendre & vive épure tous les objets qui s'y tracent, & les renvoye accompagnés de toute la ſenſibilité de ſon ame.

IL eſt paſſé, Daphné, ce noir orage ; le bruit effrayant du tonnerre ne ſe fait plus entendre. Ne crains rien, Daphné, je ne vois plus les éclairs ſerpenter en longs ſillons de feu ſur le fond obſcur des nuages. Quittons cette grotte. Les brebis que la frayeur avoit raſſemblées ſous ce toît de feuillage, ſecouent les gouttes d'eau dont leur toiſon eſt humectée, & ſe diſperſent de nouveau ſur les pâturages qu'une pluie douce a rafraîchis. Avançons & contemplons l'eclat que le retour du ſoleil répand ſur la campagne.

Ils ſortirent alors de la grotte qui leur avoit ſervi d'aſyle, ſe tenant tous deux par la main. Quelle magnificence! s'écria Daphné en ſerrant la main du Berger; que la campagne eſt riante! comme l'azur du ciel paroît vif entre ces nuages qui s'écartent! comme ils fuyent ces nuages! comme leurs ombres ſe diſperſent çà & là ſur la plaine éclairée par le ſoleil! Jette les yeux, Damon, jette les yeux ſur la colline, regarde ces cabannes & ces troupeaux dans l'ombre; mais voilà déja l'ombre qui fuit, & le ſoleil qui le remplace. Vois-tu comme elle court à-travers le vallon ſur la prairie émaillée?

Ah Daphné! s'écria Damon, regarde là-bas l'arc d'Iris; comme il eſt brillant! vois! vois comme il s'appuye ſur cette colline éclatante, d'où il s'étend juſques ſur la colline oppoſée! La Déeſſe favorable par les vives couleurs qu'elle imprime ſur la nue obſcure, annonce le calme à la contrée & ſemble ſourire au vallon que l'orage a épargné.

Daphné répondit, en lui paſſant tendrement un de ſes bras autour du col; Vois comme les zéphirs de retour

badinent avec les fleurs; vois comme les gouttes de pluie étincellent ſur ces fleurs ranimées; regarde ces papillons bigarrés & ces vermiſſeaux aîlés qui folâtrent dans l'air aux rayons du ſoleil. Et cet étang voiſin.... oh comme ces buiſſons mouillés & ces ſaules tremblans brillent autour de ſes bords! vois-tu comme ſes eaux tranquilles répetent de nouveau l'image du ciel ſerein & des arbres d'alentour?

Damon. Embraſſe-moi, Daphné, embraſſe-moi; ô quel torrent de joie me pénetre! que tout ce qui nous environne eſt beau! quelle ſource intariſſable de raviſſement! Depuis le ſoleil vivifiant juſqu'à la plus petite des plantes, tout eſt prodige. Quel tranſport me ſaiſit & m'entraîne! lorſque du ſommet d'une colline élevée, je promene mes regards ſur la vaſte plaine, lorſqu'étendu ſur le gazon, j'obſerve l'immenſe variété des fleurs, des plantes & de leurs petits habitans, ou que pendant les heures de la nuit je conſidere le ciel ſemé d'étoiles, lorſque je réfléchis ſur la révolution des ſaiſons ou ſur la production des innombrables végétaux!...Quand je con-

temple toutes ces merveilles, ma poitrine s'enfle, mes penſées ſe preſſent au-dedans de moi, je ne puis les développer; alors je pleure, je tombe abattu & je balbutie mon étonnement à celui qui a créé la terre. O Daphné, rien n'eſt comparable à ce raviſſement, ſi ce n'eſt le charme d'être aimé de toi.

Daphné. Ah Damon! mon ame n'eſt pas moins tranſportée à la vue de ces merveilles. Tous deux unis dans les plus doux embraſſemens, admirons enſemble les rayons naiſſans de l'aurore, la ſplendeur du ſoleil couchant & l'éclat paiſible de la lune; que nos poitrines palpitent ſerrées l'une contre l'autre; que nos paroles inarticulées ſe confondent & balbutient notre étonnement. Quelles délices inexprimables, quand un pareil tranſport ſe mêle aux tranſports de l'amour le plus tendre!



ANGLETERRE.

I.

EXTRAIT d'une Lettre de M. Strange (*a*) *à un de ſes amis à Londres.*

De Rome, le 28 juillet 1761.

JE ſuis très-flatté de la bonté que vous avez eu de me communiquer votre ſentiment ſur l'entrepriſe que j'ai formée. Je penſois depuis long-tems à graver *le Parnaſſe* de Raphaël, & j'avois obtenu après beaucoup de ſollicitations la permiſſion de faire élever un échafaut dans le Vatican, ce qui étoit abſolument défendu depuis bien des années.

J'ai commencé par deux figures, l'une repréſente *la Juſtice* & l'autre *la Douceur*; elles ſont dans *la Salle de Conſtantin*, & ce ſont les deux der-

(*a*) Habile Graveur Anglois, dont les ouvrages ſont connus en France; nous en avons annoncé quelques-uns dans notre Journal de juillet 1760.

nieres choses qu'ait peintes Raphaël avant de mourir. Ces figures renferment tout ce que la peinture a de plus admirable ; soit que nous considérions la beauté de la composition, la noblesse gracieuse des caracteres, la grande maniere des draperies, ou la force merveilleuse du coloris ou du clair-obscur. J'ai eu plusieurs occasions pendant ce tems là d'examiner de près *le Parnasse.* J'avoue que plusieurs circonstances décourageantes se sont présentées à moi, & m'ont fait abandonner l'entreprise, quoiqu'avec beaucoup de regret. La figure principale de ce grand ouvrage est, je crois, de l'aveu de tout le monde, très-médiocre. Plusieurs des principales figures de Femmes ont été si fort retouchées, qu'à peine conservent-elles encore quelque chose de l'original. La forme du tout est très-désagréable ; enfin la situation de ce morceau est telle que je ne pouvois y travailler que quelques heures dans la matinée, & seulement à la réflexion du soleil. Ce dernier inconvénient est si décourageant, que je suis persuadé que je passerois une année entiere à faire le dessein complet de cette peinture qui ne contient pas

moins de vingt-huit figures. Quant aux autres peintures dont vous me parlez, je n'ai rien à vous objecter.

L'*Ecole d'Athenes* est en effet un ouvrage admirable & digne de la main d'une divinité. Si j'avois fait ce voyage dans un âge où quelques années de plus ou de moins ne font pas une différence considérable dans la vie, j'aurois été bien flatté de pouvoir faire passer mon nom avec celui de Raphaël en gravant ce morceau merveilleux. Je n'ai qu'un très-petit nombre d'années à passer en Italie, & je ne peux pas employer tout ce tems-là sur un ouvrage qui ne peut être executé qu'aux frais du Public & sous la protection d'un Prince.

Il faut que je laisse ces laborieuses entreprises à quelque génie futur. Mon plan aujourd'hui est de varier autant qu'il est possible les sujets & leurs originaux, & de choisir ceux qui sont du genre le plus agréable, de faire enfin des choses qui plaisent au public, & qui conviennent sur-tout au génie d'un peuple libre. En conséquence, j'ai déja enrichi ma collection des noms de Raphaël, du Titien, du Guide, du Dominiquin, du Guerchin, &c. J'ai

six des plus agréables sujets de Raphaël, le plus beau Titien que nous puissions voir, & la *mort de Didon*, fameux tableau du Guerchin de douze ou quinze figures. Je me propose de faire l'Automne prochain une incursion à Naples, où l'on me dit qu'il y a un beau Parmezan. Je trouverai dans les autres villes d'Italie des choses admirables. Quant aux statues, aux bustes, &c. je n'ai rien à en dire ; je me contente de les admirer, & s'il est possible de retenir une partie de leurs beautés inimitables, &c.

ROBERT STRANGE.

I I.

DI Tito Lucrecio caro della natura delle cose. Libri VI. tradotti de Alessandro Marchetti. *In Londra*, &c.

« POEME de Lucrece sur la nature » des choses, traduit par *Alexandre* » *Marchetti.* A Londres, 1761 ».

LUCRECE fut sans contredit le plus grand des Poëtes qui vécurent au tems de Ciceron. Le succès de son entreprise en égala la grandeur. Il sut faire

passer dans une matiere neuve, épineuse, abstraite, les charmes & les traits de la plus belle & de la plus grande poésie. Virgile lui a enlevé non-seulement beaucoup d'expressions, mais des vers & des passages entiers ; de sorte que, selon les meilleurs Critiques, il faut regarder Ennius comme l'ayeul de Virgile & Lucrece comme son pere.

Nous ne disons rien ici de la traduction de Marchetti, elle est aujourd'hui aussi connue & presque aussi célebre que l'original même : quant à l'édition qui vient d'en paroître, & que nous annonçons, elle joint à l'élégance de l'exécution, l'avantage d'être infiniment plus exacte & plus correcte que toutes celles qui l'ont précédée : M. Conti à qui le Public en est redevable, l'a dédié à M. de Floncel, Avocat au Parlement, Censeur Royal, &c. Jamais hommage ne fut plus légitime ; il étoit juste qu'un Italien donnât cette marque d'estime & de reconnoissance à un François qui, dans le sein de sa patrie, non-seulement sacrifie à la littérature italienne, mais en recueille & en rassemble tous les trésors qu'il s'em-

preſſe de répandre & de communiquer. Son nom inſcrit dans preſque toutes les Académies de l'Italie, devroit l'être dans le cœur de tous les Gens de lettres : rien de plus heureux que la deviſe qu'on lit au bas de ſon portrait gravé à la tête de l'édition : *Ne ſceglie il fiore & ne comparte il frutto ;* il en choiſit la fleur, il en répand les fruits. L'Editeur a fait précéder la traduction de Marchetti par l'abrégé de ſa vie, & par le ſeul morceau qui nous ſoit reſté de ſon poëme philoſophique. M. Conti nous accuſe d'une erreur bien groſſiere, & dont nous aurions ſans doute beaucoup à rougir, ſi nous l'avions commiſe ; il prétend que nous avons inſéré dans notre Journal que l'eſſai dont nous venons de parler devoit être mis à la tête de la traduction de Lucrece que Marchetti ſe propoſoit de dédier à Louis XIV. Voici ce que nous avons dit dans le volume de Février 1760. « Marchetti laiſſa en manuſcrits un eſſai de poéſie philoſophique. Il ſe propoſoit de dédier ce poëme à Louis XIV, & ſon deſſein étoit d'y expliquer les choſes de la nature, à l'imitation d'Empedocle & de Lucrece ».

III.

A compleat Collection of all the articles and clauſes which relates to the Marine, in the ſeveral treaties now ſubſiſting between Great Britain and others Kingdoms & States. To which is prefixed a preface, or introductory diſcourſe shew in the true force, extent, deſign, and meaning of the principal articles in each treaty. For Whitridge, *in*-8°.

« COLLECTION complette de tous » les art. & des clauſes des différens » traités entre la Grande-Bretagne » & les autres Puiſſances, qui ont » rapport à la Marine : à la tête eſt » une préface ou diſcours prélimi- » naire, qui explique clairement la » force, le deſſein & le ſens des » principaux articles de chaque trai- » té. Chez *Whitridge*, in-8°. »

LE titre de l'ouvrage ſuffit pour en faire connoître l'utilité pour l'Angleterre ; peut-être même ſeroit-il important qu'on le traduiſît ou qu'on fît une ſemblable collection dans tous les pays

qui ont une Marine & ſur-tout qui ont des intérêts à démêler avec celle de la Grande-Bretagne.

IV.

THE philological Miſcellany, conſiſting of ſelect eſſays from the Memoirs of the Academy of Belles-Lettres at Paris, and other foreign Academies; tranſlated in English. With original Pieces, by the moſt eminent Writers of our own country. Becket *and* De Hondt. 1760, *in*-8°.

« MÊLANGES philologiques, com- » poſés d'eſſais choiſis, tirés des » Mémoires de l'Académie des Inſ- » criptions & Belles-Lettres & de » quelques autres Académies étran- » geres, & traduits en Anglois ; » avec des Pieces originales des plus « célebres Ecrivains de notre nation. » A Londres, chez *Becket & De* » *Hondt*. 1760, *in*-8°. »

NOUS n'inſiſterons pas ſur le mérite de cette compilation ; l'Auteur ne pouvoit pas puiſer dans une ſource plus féconde que dans les ſavans Mé-

moires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. C'eſt un dépôt précieux, où l'érudition la plus profonde & la plus variée eſt ordinairement dépouillée de cet appareil auſtere & ſauvage qui la défigure trop ſouvent dans les écrits des Savans. Tous les morceaux qui compoſent le volume que nous annonçons, & qui ſont au nombre de dix-neuf, ſont tirés des Mémoires de cette Académie, excepté la *Lettre* de M. de Maupertuis au Roi de Pruſſe *ſur le progrès des Sciences*, & des *Conſidérations ſur la premiere formation des Langues & ſur le différent génie des Langues originales & compoſées*. Ce morceau, qui voit le jour pour la premiere fois, eſt de M. Adam Smith, Profeſſeur de Philoſophie morale à Glaſcow, dont nous avons déja eu occaſion de parler dans ce Journal. L'objet eſt philoſophique, & les talens de l'Auteur ſont garans du mérite de l'exécution.

L'Editeur de ces *Mêlanges* annonce une ſuite à ce premier volume, & ſe propoſe d'en donner un tous les ſix mois. Outre les Mémoirès académiques, il promet une grande quantité

d'articles tirés de l'Encyclopédie Franç. « ouvrage précieux, dit cet Ecrivain, dont les gens de Lettres de tous les pays déplorent la suspension »; & des dissertations curieuses sur différens sujets, composées par des Savans étrangers, & peu connues par le commun des Lecteurs Anglois. Il espere aussi insérer dans sa collection quelques morceaux originaux de nos meilleurs Ecrivains. Ce recueil intéressant sera également utile & agréable pour le Public, si les morceaux en sont choisis avec goût.

V.

CRITICAL Reflections on the old Dramatic Writers, intended as a preface to the Works of Massinger. *Adressed to* David Garrick, *Esq. in*-8°. Davies, 1761.

« REFLEXIONS critiques sur les anciens Ecrivains dramatiques, pour servir de préface aux ouvrages de *Massinger*. Adressées à *David Garrick*, Ecuyer. Chez *Davies*, 1761, *in*-8°. »

L'AUTEUR de ces réflexions se pro-

pose de donner une nouvelle édition des ouvrages de Massinger, Poëte Dramatique, contemporain de Shakespear; mais avant que de la faire paroître, il veut prévenir le Public sur le mérite de ce Poëte presqu'oublié aujourd'hui, & qui ne mérite pas de l'être. Son langage n'est pas encore vielli, & ne le sera pas, tant que Shakespear sera lu & goûté; car aucun Poëte Dramatique Anglois n'a approché plus près du génie de ce Poëte immortel que Massinger. Nous ne savons pas si les Anglois souscriront à ce que dit notre Auteur, que Massinger est rarement au-dessous de Shakespear. « Massinger, dit-il, est » peut-être le moins connu, mais non » le moins estimable de nos Ecrivains » anciens. Il réunit les beautés & les » défauts communs aux Auteurs de » son tems; il se prêta, comme eux, » au goût de ses contemporains, & » défigura ses Pieces par des scenes » basses & grossieres, mais qui peuvent » se retrancher sans nuire à la texture » de la fable. En général ses sujets » sont intéressans, ses caracteres bien » conçus & vigoureusement soutenus;

» sa diction a de l'abondance, de la » variété, de l'élégance & de la force». Nous n'avons rien à opposer ni à ajouter à ce portrait : nous ne sommes pas en état de juger jusqu'à quel point il est ressemblant.



ITALIE.

VENISE.

ELOGIO storico alle geste del beato Odorico dell'Ordine de' Minori conventuali, con la storia da lui dettata de' suoi viaggi Asiatici, illustrata da Religioso dell'Ordine stesso e presentata agli amatori delle antiquità. In Venezia, 1761, *in-fol. di pag.* 152.

« ELOGE historique de la vie du » bienheureux Odoric, de l'Ordre » des Mineurs conventuels, avec » l'histoire de ses voyages en Asie, » dictée par lui-même, commentée » par un Religieux du même Ordre, » & présentée aux Amateurs de » l'antiquité : à Venise 1761.

CETTE édition est dédiée au Cardinal Ganganelli par le P. Venni, Editeur & Commentateur de l'Ouvrage. La dédicace est suivie de l'éloge historique du bienheureux Odoric; vient ensuite une Préface à l'histoire de ses

voyages qu'il écrivit lui-même en Italien & qu'il dicta au P. Guillaume de Tolegue qui le mit en mauvais latin. Les éclaircissemens, les remarques & les recherches dont cette édition est enrichie font un honneur infini à l'érudition & à la sagacité du P. Venni.

Fin du Journal d'Octobre.

TABLE DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.



TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

CHINE.

ITALIE.

ERRATA pour le volume de Septembre.

Pag. 97, *genre allemand*, lisez *génie allemand.*

Pag. 107, *d'impressions dangereuses*, lisez: *des impressions*, &c.

Pag. 211, *& aux astres*, lisez : *& aux arts.*

Pag. 223, *par la seule sintaxe*, lisez : *par la seule syntese.*

Pag. 168, lig. 3 du Journal d'Octobre, *facilement*, lisez : *faussement.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois d'Octobre. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 19 Octobre 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

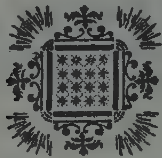
JOURNAL ÉTRANGER.

NOVEMBRE 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,

Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CONDITIONS.

ON souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens,	François.
Amsterdam,	Rey.
Bayonne,	Trebosc.
Bruxelles,	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve,	Detournes le jeune.
La Rochelle,	Chaboceau Grand'-Maison.
Lyon,	Deville.
Montpellier,	Rigaud.
Nantes,	la veuve Vatar.
Nismes,	Gaudes.
Orléans,	Tournay.
Provins,	la veuve Michelin.
Rouen,	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons,	la veuve Varoquier.
Strasbourg,	Dulcesker.
Turin,	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

Dernier Extrait du Messie.

CHANT VII.

LE septieme Chant commence par un cantique d'Eloha qui célebre le jour de la mort de Jesus. Les cieux répetent l'hymne du Seraphin; mais il est sur la terre une troupe de mortels aveuglés par le péché & déja chargés du poids de leur condamnation, que des pensées bien différentes occupent. La Providence éternelle les laisse combler la mesure de leurs crimes. Ces hommes sont les chefs

de la Synagogue, qui s'assemblent & qui condamnent Jesus à la mort.

Les détails suivans sont presque purement historiques ; nous les passerons sous silence, & nous ferons connoître comment M. Klopstock nous présente Judas livré à son désespoir. Après avoir jetté les trente pieces d'argent dans le Jourdain, il sort les yeux égarés, il se hâte, il fuit loin de la vue des hommes, il s'arrête tout-à-coup, continue de marcher, s'arrête encore & fuit de nouveau. Il regarde autour de lui ; & se voyant seul, il se résout à mourir. « Il ne se peut, non il ne se peut, qu'après ma mort je ressente un tourment plus affreux que celui que j'endure. O tourment, fais-moi sentir ce que tu as de plus douloureux, pendant tout le tems que je te laisse encore. Mais bientôt, quand ces yeux se fermeront & que mon oreille sera sourde à tout, alors je ne verrai plus son sang, je n'entendrai plus sa voix mourante....Cependant celui qui se fit entendre sur Horeb, a dit : *Tu ne tueras point*.... Je ne le reconnois pas pour mon Dieu, je n'ai plus de Dieu :

Tourment, tu es mon Dieu : c'est toi qui veux que je meure. J'obéis. Meurs donc, meurs, malheureux !...Tu trembles.... De quel trouble suis-je saisi ! tout en moi se révolte & combat pour la vie. Perfide, tu veux vivre !... tu veux....Mais je vois comme un grand & vaste sépulcre s'ouvrir devant moi ; hâtons-nous d'y descendre.... Meurs. Quant à l'ame malheureuse qui doit encore subsister après ma mort, fais-la périr aussi. O toi qui te souleve audedans de moi, portion immortelle de moi-même, que ne puis-je t'anéantir » ! A ces mots il porte de tout côté ses farouches regards, & il comble son désespoir par des blasphêmes contre l'Eternel. Ithuriel, Ange tutélaire de Judas, & Obaddon, un Ange de la mort, le suivoient. « J'ai voulu le voir encore une fois, dit Ithuriel à l'Ange de la mort ; mais à présent je te l'abandonne. Alors Obaddon prononça sur Judas les paroles terribles que les Anges de la mort ont coutume de proférer quand un homme a comblé la mesure de ses crimes & qu'il s'arrache lui-même la vie.

Judas entendit la voix de l'Ange.

C'est ainsi qu'un voyageur égaré en pleine nuit dans une forêt solitaire, croit entendre des voix effrayantes, quand à la distance de plusieurs lieues les vents impétueux heurtent & font gémir les cedres. Dans la fureur de son désespoir, Judas s'écrie : « Je connois le son de ta voix ; tu es le Messie : tu me poursuis, tu redemandes ton sang, le voilà ». Il dit, & s'arrache la vie.

Dissipons l'horreur de ce tableau par des images plus douces. Marie, dont notre Poëte peint vivement la douleur, implore la sensible & généreuse Portia, & l'engage à fléchir Pilate son époux. Dans ce moment même Portia sortoit de son appartement pour rendre compte à Pilate d'un songe qui l'avoit inquiétée toute la nuit. Après s'être entretenue quelque tems avec Marie, elle lui fait part de sa vision.

« Socrate.... tu ne le connois pas ; mais pour moi je tressaille de joie, toutes les fois que je prononce son nom. Il termina la plus belle vie par une mort qui en rehaussa encore la gloire. Socrate, dont je ne me lasse pas de contempler la statue, m'a ap-

paru cette nuit. Cesse de m'admirer, m'a-t-il dit ; la Divinité n'est pas ce que nous en avons pensé, moi d'après les ombres de la Philosophie, & toi au pied des autels. Je n'ai pas ordre de te la dévoiler entierement ; je ne te fais faire qu'un premier pas dans le parvis de son temple. Peut-être dans ce tems de merveille où se consomme l'action la plus grande qui se soit faite sur la terre, un meilleur & plus grand génie viendra pour te conduire jusques dans l'intérieur du sanctuaire. Voici ce que je peux te dire, & c'est une récompense accordée aux vertueux sentimens de ton ame : Socrate n'a plus rien à souffrir de la part des méchans ; les champs Elisées n'existent pas ; Minos, Eaque & Radamanthe ne jugent point les Ombres ; il est un autre Juge qui calcule, mesure & pese les actions des hommes. O que les vertus humaines sont frivoles ! comme elles s'évanouissent ! Quelques-unes à la vérité sont récompensées ; la droiture de mon cœur m'a mérité ma grace. Mais, ô Portia, au-delà des régions du tombeau les choses sont bien différentes de ce que nous les imaginions....Apprends ce qui

fait aujourd'hui le sujet des fêtes que solemnise la sainte assemblée des Esprits, ce qui ne m'a pas été clairement révélé à moi-même, & ce que je n'ai entrevu que de loin. Le plus grand des hommes, si toutefois il n'est qu'un homme, souffre & rend à la Divinité l'obéissance la plus profonde & la plus étonnante; il souffre en faveur des hommes, & dans ce moment même il s'est présenté à tes yeux. Pilate juge l'Auteur de toutes ces grandes actions; ah! s'il faut que son sang coule, jamais la voix du sang innocent ne se sera fait entendre plus haut.... Ici Socrate s'est tû; mais au moment même qu'il disparoissoit, il s'est écrié de loin : *regarde....* J'ai regardé, & j'ai apperçu autour de moi des tombeaux qui se soulevoient; sur ces tombeaux reposoient d'épaisses nuées qui voiloient toute l'étendue des cieux & qui venant à se fendre depuis le bas jusqu'à la plus grande hauteur, ont donné passage à un homme couvert de sang, qui s'est élevé au-dessus d'elles. Une multitude innombrable d'hommes s'est dispersée sur ces tombeaux, ils fixoient, les bras étendus, cet homme ensanglanté qu'ils

auroient voulu suivre à-travers les nues. Plusieurs d'entre eux étoient aussi couverts de sang. Les vastes campagnes en étoient arrosées, & elles trembloient. J'ai vu ces hommes souffrir avec joie des tourmens inouis. Au même instant un vent orageux s'est élevé, il a soufflé de toute part d'une maniere effroyable, & tous les environs ont été couverts des ombres de la nuit. Alors je me suis éveillée ».

D'après ce songe, Portia envoye dire à Pilate que celui qu'il va juger est un grand homme, un homme juste, un homme divin; elle lui fait part de sa vision, & l'exhorte à ne pas le condamner.

Mais Pilate avoit déja envoyé Jesus à Hérode. Ce Prince ordonne au Messie de justifier sa mission par des prodiges opérés en sa présence. « Tu vois, lui dit-il, le faîte de ce superbe bâtiment, dis à ce faîte si élevé : *incline-toi* ; ranime les cendres de David, détourne le cours du Jourdain; ou, si tu l'aimes mieux, ordonne à Sion de s'élever plus près du ciel & de se placer sur la cime de la montagne des Oliviers; là, les peuples sur lesquels

il jettera son ombre au loin, le verront avec admiration ».

Ce Prince, dit M. Klopstock, ne savoit pas qu'il n'étoit devant celui qu'il interrogeoit qu'un grain de poussiere placé pour un tems dans un lieu plus élevé. L'Homme-Dieu ne daigne pas lui répondre. Hérode qui prend ce silence pour un profond mépris, se leve en courroux de son thrône. Caïphe saisit ce moment pour animer la fureur de ce Prince, il lui peint le dernier triomphe de Jesus comme une injure faite à David, à la mémoire des Rois d'Israël & en particulier d'Hérode le Grand, son pere, à qui Jesus a prétendu s'égaler. Alors Hérode ordonne que Jesus soit revêtu de la robe blanche. « Pilate, dit-il d'un ton ironique, est un Juge éclairé, il sait connoître le mérite; vous verrez qu'aux palmes de ce Prophete il joindra la pourpre & la couronne.

On ramene Jesus chez Pilate; la foule & le tumulte augmentent de plus en plus; & comme le peuple est encore partagé, l'ardent Philon, à la tête des Pharisiens, s'écrie : « Se pourroit-il que quelqu'un d'entre vous ne mau-

dit pas celui qui a blasphêmé contre Abraham? Hommes Israélites, vous êtes la nation sainte; la gloire du Très-Haut fait la vôtre; ce n'est que pour vous que la flamme qui consume les victimes sur le grand autel, s'éleve vers les cieux. Ecoutez donc la voix des Prophetes qui du sein des tombeaux où reposent leurs cendres, vous demandent vengeance; écoutez Abraham, vengez le plus grand de nos Peres».

La multitude est entraînée, quelques-uns hésitent encore; mais le plus petit nombre est de ceux qui restent fideles au Messie. C'est ainsi que sur le penchant d'une montagne qui s'étend à plusieurs lieues, on voit une forêt ravagée par un furieux ouragan, à peine y subsiste-t-il de loin en loin quelques cedres que la violence de l'orage n'a point renversés.

De son côté Pilate, pour disposer les Juifs à demander Jesus, fait paroître devant eux un fameux brigand, & remet l'un & l'autre à leur choix. En ce même moment l'esclave que Portia avoit envoyé à Pilate, s'acquitte de sa commission; quand tout-à-coup s'éleve de loin & sourdement la voix plain-

tive des muets, des aveugles & des morts que Jesus avoit ressuscités ou guéris; mais cette voix est étouffée par les clameurs du peuple furieux qui environne le Prétoire. Ainsi la voix d'un enfant abandonné dans le fond d'un bois est trop foible pour se faire entendre, lorsque le vent souffle avec violence; ainsi les actions d'un Sage modeste ne sont pas remarquées de la multitude étourdie par les actions bruyantes des hommes à qui elle donne le nom de *grands*.

Ce Chant est terminé par les diverses tentatives que fait Pilate en faveur de Jesus, jusqu'à ce qu'enfin il cede lâchement à la fureur des Juifs. Ceux-ci se saisissent à l'instant du Messie & le conduisent en triomphe à la mort, tandis que le timide Romain se retire furtivement dans son palais.

CHANT VIII.

« LE Seraphin Eloha s'éloignant de la présence du Juge suprême, traverse les Cieux d'un vol rapide; à peine peut-il être suivi par l'œil des immortels. Il tenoit dans sa main gauche la couronne céleste, de l'autre main il

étendoit la trompette; elle retentit: les cantiques des spheres retentissent à la fois, le premier après l'Incréé, s'écrie ainsi dans l'immensité des Cieux:

Célébrez le grand sabbat de l'alliance; faites éclater l'adoration des Soleils vers le thrône du Juge: l'heure est venue, chantez; l'heure de la nuit est venue, déja ils conduisent la victime.... » tous les cieux d'alentour entendirent la voix du Seraphin; déja il avoit parcouru l'espace, il étoit au-dessus de Golgotha.

Les Anges de la terre se réunissent autour d'Eloha qui les range dans un cercle brillant sur Golgotha. Il consacre cette colline où doit mourir le Sauveur; il adore le Messie qui s'avançoit d'un pas lent, vers la colline, plus accablé encore du jugement de l'Univers que du fardeau de sa croix. Gabriel conduit les ames des Peres, du Soleil, où l'on a vu que le Poëte les avoit placés, vers la montagne des Oliviers. Adam descendu le premier, salue la Terre son pays maternel. Eloha leve les yeux & apperçoit Satan & Adramelech planant au-dessus de la croix. Il s'avance vers eux dans toute sa magnificence; & environné de la terreur

de Dieu, il leur commande de fuir. « O vous! leur dit-il, dont l'abîme seul prononce le nom, quittez ce cercle rayonnant de lumiere, le partage des Immortels; quittez-le, obéissez; & ne profanez point ce lieu saint par votre présence. Tels furent les ordres du Seraphin. Ainsi que deux orages qui descendent dans une obscurité effrayante des hautes montagnes réveillent le tonnerre dans leur sein, l'irritent pour faire entendre ses mugissemens dans les vallées tortueuses, lorsqu'un orage plus puissant s'avance à leur rencontre, & les dissipe; ainsi les reprouvés se préparent à une réponse: tout ce que la fureur a d'horrible, tout ce que la vengeance a d'audace & de feux, se peint, se grave sur leur front, & roule dans leurs yeux enflammés; Eloha attache sur eux un regard imposant. Fuyez, leur dit-il, point de réplique. Si je venois ceint de la force victorieuse dont Jehova m'a armé, vous seriez déja exterminés par les carreaux brûlans de la foudre; mais je viens au nom du fils d'Adam qui s'avance vers ces lieux chargé de sa croix. Au nom du Vain-

queur des Enfers, fuyez.... » Ils fuyent, la terreur s'attache à leurs pieds, & les emporte sur les ruines de Gomorre, dans les eaux sulphureuses de la mer Morte. Les Anges, les Peres voyent leur fuite; ils s'applaudissent, & Eloha, dans toute sa magnificence, descend sur les lambris du temple.

Cependant Jesus étoit arrivé sur la hauteur de Golgotha.... La croix fut dressée, & la terre trembla. « L'Homme-Dieu se tenoit près de sa croix; Adam l'apperçoit, il ne peut plus retenir ses transports, le visage enflammé, les cheveux épars, les bras ouverts & tremblans, il s'avance d'un pas rapide vers l'extrémité de la montagne, & se prosterne à terre ». Il adore le Messie, & lui adresse une priere fervente; il demande aux Cieux qu'ils lui prêtent leur voix pour manifester Dieu dans toute la création; il présente Jesus aux bords du tombeau. Cette priere finie, celui dont les voûtes célestes répetent le nom éternel, s'approche plus près de la croix; il éleve sa main, il la tient devant son visage; & s'inclinant profondement, il dit ce que nul être créé ne peut comprendre. Du haut

de son thrône entouré d'une nuée mystérieuse, Jehova lui répondit ; sa réponse fit retentir les profondeurs du lieu très-saint, & le thrône sacré même s'en ébranla.

Tandis que les bourreaux portoient leurs pas vers Jesus, toute la création resta ensevelie dans le silence ; tout frémit, il est attaché à la croix ; il subit les horreurs du supplice . . . son sang coule . . . . Eloha l'annonce dans les Cieux : du haut de l'arbre de mort, le Sauveur jette les yeux sur les Juifs, il s'écrie : mon Pere, ils ne savent pas ce qu'ils font ! On nous rapporte ici la conversion du bon larron ; séduit dans sa jeunesse, sans avoir eu un cœur pervers, il s'étoit laissé entraîner dans le crime. Uriel porte devant le soleil l'étoile sur laquelle les ames des humains se trouvent avant leur naissance, la terre est obscurcie & tremble « Jesus-Christ attaché sur la croix panche sa tête dans la nuit ; la sueur de la mort coule avec son sang sur le corps de l'Homme-Dieu, toute la nature est dans la consternation.

Uriel, selon l'ordre reçu, conduit les ames, revêtues d'un corps aé-

rien près de la croix ; il leur montre le Sauveur, les Patriarches voyent arriver cette foule innombrable, Jesus souffre toujours. « Sa tête chargée du jugement de l'Univers, étoit penchée sur son cœur, il fait un effort, il l'éleve vers le Ciel, elle retombe sur son sein, les nuages horribles couvrent Golgotha, tout annonce la destruction ».

Bientôt une tempête menaçante interrompt ce morne silence ; la terre chancele, elle se rouvre encore, le tonnerre gronde & éclate ; Eloha forme le dessein de voir Jehova face à face dans sa majesté terrible, jugeant l'Univers : trois fois l'Ange adore Jesus crucifié, & prend son vol vers l'Empire céleste. Le silence étoit revenu sur la terre. Deux Anges exterminateurs descendent du Ciel ; ils s'abaissent d'un vol lent & mesuré ; la flamme étoit dans leurs yeux ; la destruction étoit assise sur leur front, & la nuit formoit leur vêtement. Ils volent sept fois autour de la croix. Les souffrances du Sauveur s'irritent ; Eve, dans une priere touchante, exhale ses regrets, Jesus lui jette un regard, & sa consolation répand l'adoucissement dans son ame.

CHANT IX.

ELOHA quitte une seconde fois les lambris célestes ; il se rend dans l'assemblée des Patriarches ; il leur apprend que la terreur qui environne le thrône du Juge l'a empêché de voir Jehova face à face. Les Disciples égarés, errans, cherchoient à s'éviter ; ils craignoient que leurs regards mutuels n'aigrîssent leur juste douleur. Jean & Marie resterent seuls au pied de la croix. Pierre, que son Ange titulaire Ithuriel a ranimé, cherche ses amis ; ils s'entretiennent ensemble des miracles & de la passion de Jesus ; on reproche à Pierre d'avoir renié son maître. Description de ceux qui sont au pied de la croix ; leur douleur. Un Cherubin conduit devant la croix les ames des payens qui venoient de mourir ; il leur fait voir leur Médiateur & leur Sauveur qu'ils adorent. Jesus console Marie & Jean en disant : « Ma » mere, tu vois ton fils, ensuite au » Disciple, voilà ta mere » On revoit ici, amené d'une façon naturelle, le pénitent Abadona, un des Anges pu-

nis ; la terre trembla une seconde fois. Abadona est frappé de ces secousses extraordinaires ; il conçoit que ce pouvoit être un effet des souffrances dont il avoit été spectateur sur la montagne des Oliviers ; après un combat intérieur, il prend la forme d'un Ange de lumiere, & se transporte à Golgotha. Les ténebres palpables, épaissies sur la terre, l'assemblée éclatante des Saints, tout lui annonce que cette montagne est le théâtre de quelque grande action. Les Anges le reconnoissent ; ils le laissent par compassion approcher de plus près ; le spectacle de ces victimes attachées à des croix l'épouvante. Il s'accuse lui-même comme une des causes de la mort des hommes ; il voudroit être plongé dans le néant. Il cherche l'homme qu'il a vu souffrir dans le jardin des Olives, & présume que c'est celui qui luttant sur la croix, avec la mort, fixoit les yeux de toute la multitude. Il veut s'en informer à Abdies qui avoit été autrefois son ami. Celui-ci ne fait que prononcer le nom d'Abadona, & il s'enfuit consterné de frayeur. Pendant ce tems l'Ange exterminateur Obaddon ramene l'ame

de Judas, & lui montre Jesus sur la croix; il lui fait voir d'un coup d'œil la magnificence céleste & la demeure des Bienheureux, mais ce n'est que d'une distance bien éloignée que son ame perfide découvre ce spectacle. « Ces douze sieges, lui dit l'Ange, que tu apperçois au-dessus de Sion semblables à des soleils, sont destinés par le grand Médiateur pour les Disciples dignes de ce nom. Traître, c'est sur ces mêmes sieges que les Disciples jugeront un jour l'Univers, tu étois de ce nombre prédestiné .... Pour être anéanti, ne te désoles pas; c'est envain que tu te livres au désespoir. Regarde autant que ton œil peut percer & appercevoir de majesté dans le Ciel, autant Dieu t'a reservé ici de tourmens. En vain tu t'efforces de ne point tourner tes regards vers ce Ciel, tes yeux malgré toi sont ramenés vers cet objet. Apprens à connoître la Toute-Puissance de tou Juge. Semblable au rocher enchaîné dans la mer, dans ses plus creux abîmes, que la tempête ne sauroit ébranler, tu resteras ici; tu le contempleras ce Juge souverain. C'est pour élever dans ce séjour sacré, dans

ce repos éternel ceux qui l'aiment, que Jesus-Christ meurt sur la Croix ».

Ensuite Iscarioth est entraîné aux Enfers. Description de ces lieux de douleur & de rage. « Il n'y a point » de routes qui conduisent aux profon- » deurs éternelles de l'enfer. Des rochers » immenses entr'ouverts par des tor- » rens de feux, s'entassent à perte de » vûe près de la porte. On ne sauroit y » jetter les yeux que la terreur ne glace » tous les sens ». Le Seraphin, en détournant ses regards, mais de son glaive baissé montrant l'abîme, dit à Judas: « C'est là le cachot de ceux qui sont condamnés, & c'est aussi le tien. Pour que les hommes, les pécheurs ne souffrent pas tous ici la mort, la mort éternelle, Jesus-Christ meurt sur la croix ». Il dit: Judas est précipité dans le gouffre infernal, & il dirige son vol vers Golgotha,

CHANT. X.

Le Poëte entre ainsi en matiere:

« J'avance toujours dans ma route terrible, je m'approche toujours de la mort du fils. Hélas! si ce n'étoit pas la

mort de l'Amour éternel, je succomberois sous le faix de la méditation: des deux côtés sont ouverts des précipices; si je ne dois pas écrire avec trop de hardiesse de la Divinité; je dois cependant la chanter avec toute la dignité permise à une voix mortelle, & je ne suis que poussiere ».

Jehova, du haut de son thrône enflammé, jette un regard sur le Conciliateur; Jesus sentit que son pere n'étoit pas encore reconcilié; l'image de son trepas prochain le saisit d'un frémissement mortel! Il regarde son tombeau opposé à Golgotha, & prie en secret pour la race humaine qui devoit comme lui être soumise à la mort. Il porte ensuite la vue sur Adramelech & Satan qui sont ensevelis dans les ondes noires & fangeuses de la mer Morte, il les y plonge jusqu'au dernier degré de châtiment & de misere.

Description de leur situation pleine de grandeur & de force. Le Messie détournant les yeux de la mer Morte, voit les légions célestes qui, de tous côtés, l'entouroient & l'adoroient en silence. Il s'arrête long-tems à considerer les ames qui n'avoient pas en-

core habité de corps. Il y en a une qui forme & développe ses pensées au sujet du Sauveur; le moment étoit venu où plusieurs ames généreuses & témoins de Jesus-Christ, de son grand sacrifice, devoient paroître à la lumiere. Leurs Anges protecteurs les conduisent à leurs corps. Le caractere de ces ames est peint avec des couleurs gracieuses qui contrastent avec les couleurs sombres & fortes de ce vaste tableau. Le chœur des Patriarches benit ces ames fortunées en les voyant partir. Siméon & Jean-baptiste ont à ce sujet un entretien particulier. Mirjam, sœur de Moyse, & la Prophétesse Débora expriment leurs sentimens par un cantique; « car la voix des Immortels *s'écoule d'elle-même en chant;* quand elle est l'interprete de transports aussi purs, aussi vifs que ceux de Débora & de Mirjam ».

Ce cantique est rempli de traits sublimes, & dans le vrai goût de l'ancienne poésie hébraïque; c'est un chef-d'œuvre pour la simplicité & l'élévation, & l'on observera que ces deux qualités réunies forment ce qu'on ap-

pelle le Génie, présent céleste, si rare aujourd'hui. Il est inutile d'avertir nos Lecteurs que le morceau perdra infiniment dans la traduction : quiconque seroit jaloux d'en goûter les beautés, doit nécessairement le lire dans l'original.

« O le plus beau parmi les hommes, tu surpassois en beauté tous les mortels; le trépas livide & funebre a défiguré tes traits.

Mais tu es encore le plus beau de tous les êtres créés; tu conserves sous la pourpre de ton sang, sous les ombres de la mort, plus de beauté, plus de grandeur que tous les enfans de lumiere, lorsque brûlant de ferveur, ils adorent l'Infini.

Faites éclater votre tristesse, Cedres du Liban. Ce cedre protégeoit de son ombrage les voyageurs fatigués ... il a été séparé de sa tendre mere qui le nourrissoit de ses sucs bienfaisans; il a été coupé pour servir de croix! il en a gémi.

Désolez-vous, filles des riantes vallées, fleurs innocentes; l'épine qui croît au bord du ruisseau argenté, a entouré

la tête divine du Messie; elle a été entrelacée en couronne; le sang du Fils de Dieu l'a rougie.

Bienfaiteur infatigable, il leve ses mains vers son Pere, vers le Très-Saint pour les pécheurs. Bienfaiteur infatigable, ses pieds visiterent sans cesse les humbles toîts des malheureux. Hélas! ils sont percés ces pieds que la nature humaine devroit couvrir de baisers! Ses mains & ses pieds sont percés de profondes blessures!

Son front sur lequel coule déja la sueur mortelle teinte de son sang, s'abaisse sur cette montagne : comme les épines cruelles l'ont meurtri!

Un glaive pénetre l'ame de sa mere. Ah! Fils céleste, ayez pitié des douleurs maternelles; arrêtez cette mere tendre sur les bords du tombeau, rendez-lui la vie.

Quand je serois sa mere, & dans le séjour de delices, j'y porterois mon ame déchirée, j'y porterois le glaive de douleur qui m'auroit percée.

Déja ... déja ses yeux s'éteignent... Il respire avec plus de difficulté ..... bientôt! ah, bientôt! ... Ses derniers

regards sont tournés vers le ciel!... Il le voit pour la derniere fois!

Une pâleur mortelle se répand sur ses joues livides.... bientôt, ah! bientôt sa tête se baissera pour la derniere fois.

O toi, qui éclaires les habitans d'enhaut, célestes Jérusalem, verse des larmes de délices; bientôt l'heure du sacrifice sera expirée.

Et toi qui sur la terre te courbes dans le péché, Jérusalem, pleure ta misere; car bientôt le Juge suprême demandera son sang de tes mains.

Tous les astres se sont arrêtés dans leur cours! Dieu souffre, toute la création est dans le silence! Jesus, l'éternel grand-Prêtre, est dans le lieu saint pour réconcilier.

Le globe même de la terre est immobile d'étonnement; & vous, habitans de cette terre souillée, qui êtes formés de limon, qui rampez sur la poussiere, qui y traînez vos crimes & votre orgueil, le soleil s'est éteint pour vous! Jesus-Christ, le grand-Prêtre est dans le lieu très-saint. Que tout s'incline & l'adore.

Le Sauveur s'approche de la mort, les Justes confondus se dispersent. Uriel annonce aux Patriarches que le premier des Anges exterminateurs descendoit sur la terre, les flammes du Seigneur précedent le Messager de ses jugemens terribles, il étend ses vastes aîles. On entend soudain s'élever un bruit comme celui de plusieurs orages réunis; l'impression que cette nouvelle produit sur les Peres est décrite avec ce pinceau sublime qui n'échappe jamais des mains de M. Klopstock.

Adam & Eve accablés de douleur, s'avancent vers la croix; ils s'accusent de leur chûte; Jesus les console, les fortifie par de célestes regards : il prie pour les hommes, pour ces hommes qui l'ont conduit à la mort.

Eloha avertit que l'Ange exterminateur approche; ce dernier monte sur le Sinaï, adore le Médiateur, s'éleve & s'arrête. « Son aspect est terrible. Il étend son glaive sur Golgotha, son glaive flamboyant; derriere lui naît & gronde un orage; du sein bruyant de l'orage retentit la voix de l'Immortel. Les forêts de palmiers, le Jourdain,

Genezareth s'écrient sous la puissante tempête....L'Eternel dit :

« Jehova à qui tu t'es offert, a reçu ton divin sacrifice. Le courroux de sa justice est infini ! O Fils ! tu t'es soumis à son courroux infini, toi seul, & avec toi aucun des êtres créés ! Les cris de ton sang, de ce sang qui demande grace, une grace éternelle, ont monté jusqu'à lui!... mais il t'a abandonné, il t'abandonnera jusqu'à l'instant ou tu mourras; ta mort, ta mort seule peut réconcilier la nature humaine avec Dieu. Encore quelques momens, & tu mourras, ô Homme-Dieu »!

Jesus s'écrie à haute voix : *Mon Dieu....mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » ?* Les cieux voilent leur face à l'aspect de ces prodigieux mysteres....Tout-à-coup le Messie est saisi de tout le sentiment de l'humanité; il s'écrie à-travers l'aridité d'une langue brûlante : *J'ai soif.* Il dit, but, devint plus pâle, & s'écria encore : *Mon Pere, entre tes mains je recommande mon ame*.....Ensuite : *Dieu sauveur, ayez pitié de nous.... Tout est accompli.* Il pancha sa tête & mourut »....

L'AUTEUR est resté à ce dixieme Chant; on attend les autres avec la même impatience que ceux-ci. Il seroit injuste de juger ce Poëme sur un foible extrait; d'ailleurs on doit attendre qu'il soit donné tout entier. Nous ne craignons pas cependant dès ce moment d'assurer que cet ouvrage si estimable est muni de la Poésie la plus vigoureuse, la plus sublime; c'est la Poésie d'Homere, asservie à celle des Prophetes, qui sans doute est la premiere de toutes. Les ames sensibles au vrai *beau* doivent céder d'abord aux sentimens d'admiration & d'applaudissement, avant que d'écouter les avis *pensés* de la critique.



ARTICLE II.

LETTRE aux Auteurs du Journal Etranger.

ON ne sauroit trop applaudir à la liberté courageuse & vraiment philosophique que vous avez montrée dans les articles de votre Journal qui concernent la Poésie & les Arts. Toutes les ombres de l'Aristotélisme ne sont pas dissipées; l'expérience & la raison ont triomphé de celles dont il avoit couvert l'aspect de la nature; mais le voile qu'il a répandu sur la théorie des Arts & particulierement de la Poésie, subsiste malheureusement encore, & nous n'avons même fait des efforts que pour le rendre plus embarrassant & plus impénétrable. En déplorant le culte que l'on rend encore à certains égards à l'Aristotélisme; ce n'est point Aristote que j'accuse; jamais homme ne vit plus profondément les Arts; & si, avant de dicter du haut de son génie des loix à la nature, ce Philosophe l'avoit interrogée, comme

il a interrogé le cœur & l'esprit humains avant d'exposer les moyens de plaire, d'émouvoir & d'instruire, la postérité n'auroit que des actions de graces à rendre à ce grand homme. Je me plains uniquement de ses disciples, de ses interpretes, de ses superstitieux admirateurs, de tous ces critiques enfin qui, contre l'intention d'Aristote lui-même, ont transformé ses observations en préceptes, & qui, à force de multiplier les loix, les regles, les entraves & les chaînes, ont étouffé la voix de la raison & opprimé la liberté du génie.

La premiere & la meilleure théorie poétique que nous ayons depuis la renaissance des Lettres, est sans contredit celle de Fracastor. Il est vrai que son dialogue ne fut publié qu'en 1555, & que Robortello avoit fait imprimer son commentaire à Florence en 1549; mais long-tems auparavant, Navagero & Fracastor s'étoient exercés à Padoue sur le même objet. D'ailleurs qu'ont de commun les observations diffuses de Robortello avec les idées pleines, profondes & philosophiques de ces deux célebres Poëtes? Vittorio, le plus fidele des

interpretes d'Aristote, écrivit quelque tems après Fracastor; vinrent ensuite Piccolomini, l'ingénieux Castelvetro Mazzoni, & enfin l'immortel Torquato Tasso lui-même. Je ne parle point ici des critiques de notre nation; il me semble que le Pere le Bossu n'a fait que particulariser le traité du Poëme héroïque de Torquato Tasso; les commentaires de Monsieur Dacier sur la Poétique d'Aristote ne sont pas d'une grande utilité pour ceux qui connoissent les Critiques Italiens du quinzieme siecle. Ils ont discuté d'une maniere bien plus intéressante & bien plus lumineuse une infinité d'objets que M. Dacier a passés sous silence, & que souvent même il n'a pas entendus. Quant au Pere Rapin, il a mis de l'esprit & du goût dans son traité général de la Poésie; mais son ouvrage est très-superficiel. L'Art poétique, ainsi que vous l'avez remarqué, languit dans les mains des pédans & des Rhéteurs, jusqu'à ce que le célebre Gravina entreprit courageusement de le leur enlever pour le restituer à la Philosophie, à qui seule appartient le droit de gouverner tous les Arts.

Mais quelque vraie, quelque sublime que soit la théorie de ce profond observateur, elle est trop enveloppée, trop abstraite, trop obscure; à force de donner à ses idées des couleurs trop poétiques, il fait disparoître la trace du précepte; il ne montre pas d'une maniere assez sensible comment de la seule idée de l'imitation convenable naissent toutes les parties de l'Art poétique; ses conséquences ne sont ni immédiates, ni enchaînées les unes aux autres; il se resserre & se concentre, lorsqu'il devroit s'étendre le plus; dans la critique des Auteurs, il introduit des principes qu'il n'a pas même indiqués dans sa théorie, & il lui arrive souvent de confondre les choses avec la maniere de les rendre, ou, si vous voulez, les idées avec les expressions.

M. l'Abbé Conti, grand admirateur de ce systême, se proposa d'en faciliter l'intelligence; il commença par le débarrasser des expressions fastueuses dont son Auteur l'avoit revêtu; à la marche tumultueuse de Gravina il substitua un nouvel ordre, propre à rendre ses préceptes plus sen-

sibles & plus lumineux; en un mot il développa les idées de son Maître, il en indiqua les sources & en fit sentir l'usage & la fécondité.

Je ne vous ferai point connoître aujourd'hui, Messieurs, tout ce que M. l'Abbé Conti se proposoit de faire à ce sujet; cet Auteur n'a laissé que les matériaux de sa dissertation, & mes occupations ne me permettent pas encore de les construire & de les ordonner. Je me bornerai, quant à présent, à vous donner l'extrait d'une Lettre que ce Littérateur Philosophe écrivit à Madame la Présidente Ferrant. Cette Lettre, qui renferme les premieres idées de M. l'Abbé Conti sur la Poésie, m'a paru mériter que l'on en rendît compte.

Elle est divisée en deux parties: la premiere traite de la nature de la Poésie, de sa versification, de ses tableaux, de ses caracteres, de ses Dieux, de son utilité, & de la comparaison des Poëtes modernes.

La seconde contient des remarques sur les regles des Arts & des Sciences, sur leurs objets, sur leurs limites, sur leurs systêmes.

Je me renfermerai dans les bornes que vous vous êtes prescrites, Messieurs; pour cet effet j'abrégerai cette Lettre, & je n'en extrairai que les parties qui m'ont paru les plus propres à fixer la théorie poétique.

Le Chevalier Temple, dit M. l'Abbé Conti, a considéré la Poésie comme un mêlange de Peinture, de Musique & d'Eloquence. Les images appartiennent à la Peinture, les vers à la Musique, les passions & tout ce qui est dramatique, à l'Eloquence.

La Prose a aussi ses images, ses *actions* & ses nombres, mais dans une autre proportion que la Poésie.

Tout doit être en image dans un Poëme; presque chaque mot doit être comme un miroir à facettes. Regardez cet Apollon dans l'Iliade, qui descend du sommet de l'Olympe; cette terre qui s'ouvre jusqu'aux enfers; & calculez, si vous le pouvez, les images de ces grands tableaux. Trois ou quatre vers d'Homere ont donné à Phidias l'idée de ce Jupiter qui a fait l'admiration de la Grece. Les tableaux d'un Orateur ou d'un Historien ont

bien moins de coloris & de perspective. Homere & Virgile ont répandu dans leurs combats plus d'horreur & de confusion que Polybe & Tite-Live. La description de la peste dans Lucrece est plus circonstanciée que dans Thucidide & dans Bocace. Autant les termes abstraits donnent de force & d'agrémens à la Prose, autant ils décharnent la Poésie. Quant au style tragique, je crois qu'il faut le placer entre le style lyrique & le style épique, c'est-à-dire, qu'il est entre le sublime varié de l'un & la magnificence égale de l'autre; ce sont les deux caracteres du style de M. Racine. Ils brillent sur-tout dans l'*Athalie* & dans la *Phedre*, dans l'*Iphigénie* & dans l'*Andromaque*.

Comparons le dramatique de la Poésie avec celui de la Prose : c'est presque toujours l'Orateur ou l'Historien qui parle; & lorsqu'il met les personnages en action, c'est avec beaucoup de circonspection & de brieveté. Moins le Poëte parle lui-même, plus il charme, plus il surprend. Homere n'a pas besoin de décrire la beauté d'Hélene, après que les vieillards l'ont louée.

Tout est action comme tout est image dans ce grand Poëte; & l'Iliade ne l'emporte sur l'Odissée que par les actions véhémentes & toujours variées dont elle est remplie.

Ce qu'Euripide a mis en sentences, Sophocle l'a mis en action; & le plus grand défaut de la plûpart de vos Tragédies, c'est qu'il y a plus de narration que d'action. Le Poëte n'emploie jamais les transitions & les liaisons grammaticales; non-seulement elles ne tracent point d'images, mais elles retardent & refroidissent l'action. Sans ces particules au contraire le style de l'Orateur & de l'Historien deviendroit *arena sine calce*, comme on le disoit du style de Seneque.

Si nous comparons la musique de la Poésie avec celle de la Prose, nous verrons les périodes & les membres dont la Prose est composée, la monter à un certain ton de musique; mais ce ton n'a point de regle fixe & déterminée. La Prose seroit insupportable, si on y compassoit le nombre des syllabes, leurs quantités, leurs cadences, &c.

Il y a des gens qui n'aiment ni Bal-

zac ni Fléchier, parce qu'ils trouvent trop d'affectation dans le nombre de leur Prose. Il n'en est pas ainsi de la Poésie; on a des regles constantes pour le rithme, pour le métre, pour les accens, pour les césures, pour les rimes des vers; l'accord des voyelles & des consonnes doit être toujours le plus harmonieux, & cependant les formules harmoniques doivent changer à chaque vers. Claudien & Stace n'ont que trois ou quatre formules qui reviennent après un certain tour. Virgile au contraire en a une infinité, & c'est pour cette raison que les nations qui prononcent différemment le latin, trouvent les vers de Virgile également harmonieux.

Voilà quelles sont la musique, l'éloquence & la peinture qui conviennent à la Poésie & qui la distinguent de la Prose. On a dit que le langage poétique étoit le langage des Dieux, on a eu raison; les images, les actions & les tons y sont consacrés.

Il est vrai que la Prose des Orientaux l'emporte souvent sur notre Poésie; mais il ne faut pas comparer leur Prose avec notre Poésie, il faut la

comparer avec la leur, & les termes de la proportion seront justes. Le même esprit qui a inventé la Poésie dans le Nord & dans l'Occident, lui a donné naissance dans le Midi & dans l'Orient. Tous les habitans de ce petit globe que nous appellons *Terre* aiment également le merveilleux & l'extraordinaire, ce qui les flatte & ce qui les trompe.

D'après ces principes, l'Auteur conclud, 1°. que les discours poétiques sont les discours les plus figurés, les plus passionnés & les plus harmonieux dont une langue soit capable; 2°. que le caractere qui distingue la Poésie de la Prose en toutes les langues, c'est la mesure fixe & constante des vers : & passe ensuite aux caracteres.

Dans les tableaux poétiques, dit-il, on ne cherche que l'imitation de la nature.

Par le mot de *nature* j'entends non-seulement ce qui existe réellement hors de nous, mais aussi tout ce à quoi les hommes d'un certain siecle & d'un certain pays ont donné l'existence, soit par la force de leurs préjugés, soit par la certitude de leur croyance. De la

premiere maniere exiſtent les hommes dont les vertus & les vices ne vont pas juſqu'à l'excès. De la ſeconde exiſtent les Anges & les Démons chez nous, & exiſtoient les Divinités anciennes chez les Payens. J'appellerai les premiers des perſonnages abſolument réels, & j'appellerai les ſeconds des perſonnages à caracteres réels par hypotheſe.

Par le mot de *belle nature* je déſigne ce qui nous charme dans le choix & l'arrangement des objets. Le grand art du choix conſiſte à préſenter l'objet par le côté & dans la ſituation qui plaît, qui touche & qui ſurprend davantage; & c'eſt ainſi qu'on a choiſi la ſcene, les perſonnages, les actions, les diſcours & les vers dans la Poéſie paſtorale, héroïque, tragique, &c.

Le grand art des arrangemens conſiſte à expoſer l'intrigue ſans multiplier les hypotheſes, à les réſoudre par les combinaiſons les moins forcées, & à paſſer d'un incident à l'autre par des degrés & des nuances imperceptibles, en augmentant toujours la paſſion & la tenant toujours en ſuſpens. C'eſt ainſi que Sophocle a conduit ſon *Œdi-*

pe, le Taſſe ſa *Jéruſalem*, & Racine ſa *Phedre* & ſon *Athalie.* Il y a des choix & des arrangemens abſolument réels; il en eſt qui ne le ſont que par hypotheſe.

Ici M. l'Abbé Conti remarque & prouve que dans la compoſition des caracteres il faut, pour les rendre vraiſemblables & intéreſſans, donner des bornes aux vices & aux vertus. Qu'Achille ſoit implacable, Hercule furieux, Œdipe déſeſpéré, Néoptoleme trompeur; mais ſi ces caracteres ne ſont point adoucis, mêlés & embellis, ils ne ſeront plus naturels. Jettez les yeux ſur Homere & ſur Sophocle : Achille eſt implacable avec Agamemnon & Hector; mais il eſt touché de la mort de ſon ami, & il a pitié du vieux Priam qui eſt à ſes pieds. Hercule devient furieux contre Dejanire & contre lui-même; mais il parle avec humanité à ſon fils, & il n'oublie pas Iole. Œdipe écume de rage en voyant Créon & Polinice; mais il eſt très-ſenſible à la tendreſſe d'Antigone & à la généroſité de Théſée. Néoptoleme, malgré ſon ambition, ſa jeuneſſe, les menaces & les promeſſes d'Ulyſſe, ſe

repent d'avoir trompé Philoctete, & lui rend ſon arc. Les Modernes ont imité les Anciens; & dans vos Tragédies il n'y a pas un caractere plus touchant, à mon gré, que celui de *Phedre*, où l'amour, la rage, la jalouſie, le déſeſpoir, les remords & la vertu ſont ſi adroitement nuancés. Le caractere de *Merope* dans la Piece de M. le Marquis Maffei n'eſt peut-être pas moins beau dans ſon eſpece : on ſent la néceſſité où eſt cette mere de changer de ſentiment à chaque inſtant, & on eſt très-charmé de ces changemens.

Le Soudan qui pleure ſur le corps de Lesbire, Tancrede qui laiſſe tomber ſon épée aux pieds de la Nymphe du bois enchanté, Armide qui ſe repent d'avoir tiré ſa fleche contre Renaud, ſont les portraits fideles & naturels des paſſions humaines; & voilà pourquoi ils nous font tant de plaiſir. Angelique elle-même qui, après avoir mépriſé tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans l'armée de Charles & d'Agramante, ſe jette à corps perdu dans les bras d'un Page; le bon Hermite, Doratice, la Demoiſelle du ca-

baret, & tant d'autres perſonnages de l'Arioſte ne nous enchantent que parce qu'ils reſſemblent aux hommes & aux femmes de ce globe, où les vertus & les vices, les paſſions & le bon ſens, la folie & la ſageſſe ſont perpétuellement mêlangés.

Il ſemble que Godefroy dans le Taſſe ait trop de vertu; mais c'eſt un homme inſpiré & dirigé par la grace. Cependant le Taſſe n'a pas laiſſé de faire entrevoir quelques mouvemens d'ambition dans l'ame de ce héros, & on a raiſon de douter ſi le zele de la gloire de Dieu ou l'amour-propre parle en lui, quand il dit :

Scettro impotente, e vergognoſo Impero,
Se con tal legge è dato, io più nol chero.

J'ajouterai que l'excès dans les caracteres s'oppoſe à leur variété, & que s'il ne faut pas pouſſer juſqu'à l'excès la vertu ni le vice dans les mêmes perſonnages, à plus forte raiſon on ne doit pas mêler enſemble pluſieurs excès ou pluſieurs héroïſmes : les héroïſmes ſont incompatibles & ſe détruiſent l'un l'autre.

Céſar, qui écrit des billets doux à

Cléopatre la veille de la journée de Pharsale, est le Céladon de M. d'Urfé, mais non pas le César de Plutarque, de Suetone & de Lucain. Donnez-lui de la tendresse, mais pour Brutus, mais à la vue du carnage de Pharsale, mais à l'aspect de la tête de Pompée.

M. l'Abbé Conti passe aux arrangemens; & après avoir observé qu'autant il est aisé de former le nœud d'une Piece, autant il est difficile de le bien développer; que les lettres, les cachets, les bagues, les équivoques, les actions & les caracteres extraordinaires que les Espagnols mettent en œuvre, ne produisent que des surprises stériles; que rien n'est plus ridicule que de voir l'Auteur du *Pastor fido* supposer, pour amener sa reconnoissance, quatorze loix & quinze appendices, introduire parmi les Bergers les plus innocens une Courtisane des plus rafinées, & faire d'un Satyre un Philosophe; qu'en un mot les arrangemens trop composés, ainsi que les caracteres trop outrés, blessent la vraisemblance, la raison, la nature, & ne peuvent par conséquent produire

un véritable intérêt: j'admire infiniment, dit-il, le Dante, Boccace & Pétrarque. Le Dante a de la force & de la sublimité dans ses idées & dans ses expressions. Pétrarque respire les graces dans ses pensées & dans ses vers. Boccace a mieux conté que personne. Mais n'est-il pas vrai que le Dante nous révolte, lorsqu'il outre le comique dans le paradis & dans l'enfer; que les plus belles chansons de Pétrarque ne sont pas les plus Platoniciennes, & que les plus jolis contes de Boccace ne sont pas ceux qui sont les plus chargés de détails frivoles? La raison en est évidente: lorsque ces Auteurs ont mis trop d'esprit dans leurs ouvrages, ils se sont fait admirer aux dépens de notre plaisir. Pourquoi aimez-vous si fort Rabelais, Marot & la Fontaine? N'est-ce pas à cause de leur naturel & de leur simplicité?

Des personnages & des arrangemens réels par nature, l'Auteur passe à ceux qui sont réels par hypothese. Si dans un Poëme, dit M. l'Abbé Conti, il est aussi nécessaire de surprendre que de toucher, & que les sources du merveilleux ne se rencontrent point dans

les hommes foibles ni dans leurs événemens ordinaires, où faudra-t-il les puiser, si ce n'est dans les caracteres & les actions de ces substances invisibles, dont néanmoins l'existence est très-certaine par les traditions & par la foi des peuples.

Il ne faut pas badiner avec la Religion, j'en conviens: Raphaël ne devoit donc pas peindre le Pere Eternel, ni Michel-Ange le Jugement universel. La Poésie a ses images, comme la Peinture; & si j'ai le talent de représenter Dieu, les Anges & les Démons d'une maniere grande & convenable, comme ont fait le Tasse & Milton, toutes les observations & les critiques des Iconoclastes les plus déterminés ne doivent nullement m'arrêter.

Du reste les impressions qui viennent de ces personnages sont différentes en des siecles & en des pays différens: l'invocation de la Muse, par exemple, & les idées des Divinités ne font pas sur nous les impressions qu'elles faisoient sur les Anciens, parce qu'elles n'ont pas aujourd'hui le même degré d'existence imaginaire qu'elles

avoient autrefois. Par la même raison les idées des Chevaliers errans, des Magiciens & des Fées jettoient plus de merveilleux dans la Poésie du tems de l'Arioste & du Tasse, qu'elles n'en produiroient à présent que les nations sont plus éclairées. Tout est relatif; & le grand art du Poëte, de l'Orateur & même du Législateur, c'est de présenter les rapports qui nous touchent le plus immédiatement.

C'est aux personnages invisibles qu'on peut donner la vertu & le vice au suprême degré; c'est dans les arrangemens de leur caractere & de leurs actions, qu'on peut mettre en œuvre tout ce qu'il y a de plus beau & de plus magnifique dans la pyramide de Leibnitz.

Mais les Divinités anciennes l'emportent-elles sur nos Anges, sur nos Démons? Les graces que M. l'Abbé Conti met dans la réponse qu'il fait à cette question, ne prennent rien sur la force de ses raisonnemens. « Selon vous, Madame, les Divinités fournissent plus de tableaux, plus de situations, plus de sentimens; & rien n'est plus amusant que de vous voir prome-

ner dans ces jardins où vous trouvez un Berger dans chaque fleur ; avec une imagination ſi tendre & ſi vive, vous ne ſeriez pas mal placée dans le Paradis de Milton, où les fleurs qui naiſſent ſous les pas d'Eve, & le nouveau ſoleil qui répand des couleurs ſi belles & ſi variées ſur le lit de nos premiers parens, ne vous donneroient pas moins de plaiſir que leurs tendreſſes réciproques. Vous ſeriez charmée du premier coup-d'œil qu'Adam donna à Eve & au monde, & vous ſeriez touchée en même tems de la triſteſſe qui l'accabla, lorſqu'il reconnut ſon péché & les miſeres de ſes deſcendans. Nous ſentons que nous ſerions affectés du même ſentiment, ſi nous étions à la place de ces premiers hommes ; & comme nous ſouhaiterions leur bonheur & leur innocence, nous ſommes pénétrés de leur crime & de leur infortune qui a entraîné la nôtre. L'image d'Adam qui craint de rentrer dans le néant, la premiere fois qu'il ſe livre au ſommeil, & la deſcription que l'Ange lui fait des mouvemens & de la ſituation des corps céleſtes, ſont des morceaux de la

plus haute Poéſie. Milton a mis une très-grande variété dans ſon *Ciel* & dans ſon *Enfer*. Raphaël n'a pas le caractere de Michel, Satan n'a pas le caractere de Belzebut ; chaque Ange a ſa douceur & ſa force ; chaque Démon a ſa férocité, ſon orgueil & ſon déſeſpoir ; chacun agit ſelon ſes qualités, & ces qualités différentes forment un contraſte admirable.

Le combat des Géans eſt une peinture bien foible du combat des Anges, & les Démons foudroyés par le *Verbe* valent bien vos Géans foudroyés par Jupiter. Eſt-il rien de ſi grand que le *Verbe* de Milton ſur ſon char ?

Le Chaos, le Péché, la Mort, quoique des perſonnages allégoriques, inſpirent des idées auſſi triſtes & auſſi lugubres que Caron, les Furies & Cerbere. Satan, qui ſoutient ſur ſes épaules un bouclier auſſi grand que la lune vue par le téleſcope, qui briſe les portes de l'enfer, qui menace le chaos & le ſoleil, ne me ſemble pas moins effroyable que Pluton ; l'Enfer de Dante m'épouvante bien plus que celui de Virgile. Le Pandemonium de Milton, les Châteaux, les Palais & les Jardins

de l'Arioſte & du Taſſe ne cedent point en magnificence & en délices aux Jardins & au Palais du Soleil & de Vulcain. J'aime à voyager avec Aſtolphe dans la Lune, & avec Ubalde dans les Iſles fortunées & rien n'eſt au-deſſus du plaiſir que j'éprouve, lorſque je l'accompagne preſque juſqu'au centre de la terre, où je vois l'origine des rivieres & toutes les voûtes ſouterreines, éclairées par l'éclat des diamans, des ſaphirs & des émeraudes.

Que le Taſſe eût été heureux, s'il avoit ſçu que notre terre renferme au-dedans un autre globe, & que ce globe intérieur a ſon ſoleil, ſes étoiles & ſes habitans ! Voyez ce que M. Halley en a dit dans la théorie de l'aimant. Si l'Arioſte avoit connu l'anneau de Saturne, il y auroit envoyé ſon Ipogrife ; il n'avoit qu'à doubler ſes aîles, & il n'auroit pas mal fait de le faire perdre dans le pays des cometes. Mais revenons....

Les tableaux, les tapiſſeries, les Opera qu'on a faits d'après les images du Taſſe & de l'Arioſte, font ſur les ſens du peuple une impreſſion très-

vive. On chante chez nous les Stances de ces Poëtes, comme on chantoit les Poéſies d'Homere dans la Grece. Je pourrois m'étendre ſur cet article & vous faire voir que Racine a mis autant de poéſie dans ſon *Athalie* que dans ſa *Phedre*, & que le *Polieucte* de Corneille renferme des beautés auſſi ſublimes que ſon *Pompée* : tant il eſt vrai que le Dieu des Juifs & des Chrétiens peut fournir de plus belles & plus grandes images que les idoles du Paganiſme, & que la Poéſie orientale eſt infiniment plus noble que la latine & la grecque.

M. l'Abbé Conti ne s'étend pas beaucoup ſur l'utilité de la Poéſie, il ſe contente preſque d'obſerver que c'eſt bien peu ſentir l'excellence & la dignité de ſon être, que de s'attacher uniquement à plaire.

Du reſte la partie philoſophique & morale de la Poéſie, cette partie ſi intéreſſante & ſans laquelle la Poéſie & tous les Arts ne ſont que de vains amuſemens, vous eſt bien connue, Meſſieurs ; & la chaleur avec laquelle vous la préſentez, les efforts que vous

faites pour la rappeller, doivent vous mériter l'estime & la reconnoissance de nos Poëtes & de nos Artistes.

Je passerai sous silence ce que notre Auteur dit de la rareté des Poëtes, pour vous présenter en entier une des portions les plus intéressantes de sa Lettre. Il s'agit du plan de la *Jérusalem délivrée ;* M. l'Abbé Conti prétend que ce plan ne sauroit être comparé avec celui du Poëme de l'Arioste. Ces Poëtes, dit il, ont eu des vues trop différentes. Le Tasse a voulu faire un Poëme héroïque, c'est-à-dire, représenter une grande action, conduite par un Capitaine très-célebre, & accompagnée de circonstances merveilleuses : il a réussi ; ce Poëte a mérité d'être comparé à Virgile. Beni, célebre Professeur de Padoue, a fait sur Homere, Virgile & le Tasse un traité que M. Despreaux n'auroit pas mal fait de lire avant de faire le procès au Tasse.

L'Arioste n'a jamais prétendu faire un Poëme héroïque ; il a voulu représenter dans un seul tableau les différens états & les situations différentes de la vie humaine. Son ouvrage pré-

sente des Héros & des Bouffons, des Matrones & des Courtisanes, des Paladins & des Cabaretiers, en un mot des personnes de tout âge, de tout sexe & de toute condition. Imaginez-vous le grand tableau du Jugement de Michel-Ange, ou celui du Paradis de Tintoret.

Quelle imagination vaste & lumineuse pour accorder des caracteres si différens, pour faire parler convenablement chaque personnage, pour varier les intrigues, pour les nouer, pour les développer ! On croiroit d'abord que la machine est très-composée ; cependant elle n'est fondée que sur trois ou quatre hypotheses qui sont des plus simples dans le systême de la Chevalerie errante & des enchantemens espagnols.

L'ordre des métamorphoses dépend uniquement du caprice d'Ovide. Le Poëme de l'Arioste est réglé par la folie de Rolland. Représentez-vous un Prince très-célebre & tout-puissant à la Cour de l'Empereur Charlemagne. Pour rendre amoureux un personnage d'un tel mérite, il faut employer une

femme d'une grande beauté. La beauté d'Angelique, comme celle d'Hélene, se fait connoître d'abord bien plus par les effets que par les descriptions. L'Arioste, pour peindre toutes ses perfections, la représente dans tous les états : elle fuit, elle craint, elle haït, elle pleure, elle se désespere ; enfin elle est amoureuse, & son amour fait la folie de Roland. Nous voilà au milieu du Poëme.

Cependant Roland est le Chevalier fatal, on ne peut pas vaincre les Maures sans lui ; il faut donc le guérir : & pouvoit-on le guérir plus poétiquement ?

Roland, devenu sage, délivre son pays & tue Agramante de sa main. Le Poëme est fini ; mais l'Arioste a voulu s'étendre sur les noces de Bradamante & de Roger, pour imiter en quelque sorte les funérailles de Patrocle & pour flatter la Maison d'Est qu'il fait descendre de Roger.

Quoiqu'on ne puisse pas comparer l'*ensemble* de l'Arioste avec l'*ensemble* du Tasse, on peut en comparer les parties qui se ressemblent, par exemple les

duels, les combats, les amours, les fuites, les sieges, &c.

Notre bon vieillard Galilée disoit qu'il en étoit du Poëme de l'Arioste comme d'une campagne de melons, & de celui du Tasse comme d'une orangerie. Il faut se promener longtems dans une campagne de melons, pour en trouver d'exquis ; mais lorsqu'on en trouve, on est bien dédommagé de sa peine. Dans une orangerie, tous les fruits sont à-peu-près égaux, de la même couleur & du même goût ; vous n'avez qu'à vous arrêter au premier arbre & cueillir l'orange qu'il vous offre. Lisez la premiere Stance du Tasse, & vous les avez toutes goûtées : même ton, même cadence, même tour par-tout. Quelle variété au contraire dans les formules harmoniques de l'Arioste ! quelle fécondité ! quel feu ! quelle hardiesse ! quelle facilité ! quelle douceur ! quel charme, quel enchantement !

Comme la seconde partie de cette Lettre roule sur des objets purement philosophiques & qui n'ont avec la Poésie qu'un rapport très-éloigné,

j'aime mieux croire qu'il sera plus agréable & plus utile de développer & exposer plus au long ce que M. l'Abbé Conti pensoit des deux plus célebres Poëmes de l'Italie.

Quelques-uns de nos Critiques, dit-il, ont comparé l'Arioste à Homere : j'avoue qu'on peut trouver entre ces deux Poëtes quelques points de ressemblance du côté de la force, de l'abondance & de la variété; mais quant au plan & à la régularité du dessin, il n'est entre eux aucun rapport. L'Arioste se propose de chanter la fureur de Roland : tel est du moins le titre de son Poëme. Il expose d'abord la cause de cette fureur ; ce fut Angelique, dont les services que lui avoit rendus Roland, n'avoient pu désarmer la rigueur. Pour faire sentir toute la puissance de la beauté d'Angelique, le Poëte n'emploie pas la ressource froide des descriptions, il a recours aux effets ; les Chefs de l'armée chrétienne & de celle des Sarrasins ont été également frappés de ses appas ; Sacripant & Ferraù l'aiment aussi éperduement que Roland & Renaud. Il la présente dans toutes les situations, fugi-

tive, caressante, désespérée, fondant en larmes, ses charmes ébranlent la constance des amans les plus fideles, & passionnent le cœur des plus austeres personnages : Angelique les méprise tous ; & après avoir rejetté les vœux des Princes & des Héros, elle se jette ou plutôt elle se précipite dans les bras d'un Page. Instruit de la fuite de son amante, Roland la poursuit; il rencontre diverses aventures, & en passant de l'une à l'autre, il découvre enfin l'infidélité d'Angelique, & devient furieux : l'égarement de sa raison attendrit ses amis ; sa folie continue jusqu'à ce qu'enfin guéri par Astolfe, il consacre sa valeur au service de son Roi qu'il avoit abandonné, & tue celui qui avoit porté la guerre en France. Voilà une action entiere, qui a son commencement, son milieu & sa fin. L'Arioste l'établit, cette action, dans le tems de la guerre entre les Sarrasins & l'Empereur Charlemagne. De cette guerre sortent plusieurs incidens qui devroient tous se rapporter à Roland ; mais, n'en déplaise à l'Arioste & à ses admirateurs, ces rap-

ports sont très-éloignés, manquent de vraisemblance, & il n'en est aucun qui puisse être regardé comme absolument nécessaire, puisque le même effet peut avoir également lieu en cent autres manieres différentes; car supposons que la guerre entre Charles & les Sarrasins soit la matiere déterminée par l'action de Roland, peut-on disconvenir qu'elle ne le soit aussi par toute l'action de Roger, action qu'il n'est pas possible d'envisager comme une épisode, puisqu'elle occupe la plus grande partie du Poëme ? Pourquoi le dissimuler ? on trouve dans l'Arioste le principal défaut des Romans : toutes ces rencontres de Héros, d'Héroïnes dans un tel tems, dans une telle occasion, par tels moyens inattendus, tous ces grouppes d'actions & de circonstances, ces reconnoissances produites par des lettres, par des anneaux enchantés, n'ont aucune sorte d'analogie avec le cours des choses humaines ; tout cela ne peut former qu'une intrigue phantastique & propre des seuls mondes possibles. Mêler ces incidens ou plutôt ces chimeres avec d'autres

actions vraisemblables, sans jamais rendre raison de leurs rapports, c'est outrer la liberté poétique & blesser ouvertement le sens commun. En un mot, quelque agrément que l'on trouve dans les parties du Poëme de l'Arioste, elles sont toutes hétérogenes, & ne sauroient former un ensemble : le Tasse au contraire, né avec une imagination moins brillante & moins féconde, moins heureux dans l'harmonie du vers & dans le coloris des images, a fait de son Poëme un tout admirable qui, pour la proportion & la régularité, l'emporte infiniment sur les ouvrages de ses rivaux & même de ses modeles. Si l'on compare la fuite d'Angelique à celle d'Herminie, les funérailles de Brandimart à celles d'Hugon, les trois châteaux d'Atlas au jardin, au château, à la forêt d'Armide, le voyage d'Astolfe à la Lune, à celui de Charles & d'Ubalde aux Isles fortunées, je conviens que l'Arioste paroîtra de beaucoup supérieur au Tasse; mais si on regarde la convenance comme la regle unique & universelle de la Poésie, si l'on cherche la pro-

portion des parties entre elles & des parties avec le tout, on verra dans le Tasse jusqu'où peut aller la force *architectonique* d'un génie qui ne perd jamais de vue les vrais principes de l'Art.



ARTICLE III.

A continuation of the complete History of England, *by* T. Smolett, *M. D. For* R. Baldwin.

« CONTINUATION de l'Histoire » complette d'Angleterre, par *Th.* » *Smolett*, Docteur en Médecine. » Chez *Baldwin* ».

COMME nous n'avons pas rendu compte de cette Histoire d'Angleterre, nous ne ferons point un extrait de la continuation; nous nous contenterons d'en détacher un chapitre sur l'état du Commerce, des Sciences & des Arts sous le regne du feu Roi Georges II. Ce morceau ne présente, il est vrai, qu'une esquisse légere & imparfaite, mais il remplit particulierement l'objet de notre Journal, & laisse toujours des idées générales, quoique superficielles, de la Littérature actuelle de l'Angleterre.

Le Commerce de la Grande-Bretagne a fait des progrès considérables sous le regne de Georges II. mais ces progrès ne sont pas dûs à des encouragemens extraordinaires. Au contraire, les besoins du Gouvernement, les dépenses toujours croissantes de la nation & l'augmentation continuelle de la dette nationale ont chargé le Commerce d'un grand nombre d'impositions onéreuses: ses accroissemens ne doivent donc être attribués qu'aux progrès naturels de l'émulation & de l'industrie, qui se portent d'elles-mêmes jusqu'aux dernieres limites qui bornent & arrêtent leur activité. Lorsque le Commerce, ainsi que la marée, est monté au plus haut point de son élevation, il commence à décroître & à s'abaisser par degrés jusqu'à ce qu'il se renferme dans les bornes étroites de son ancien canal. La guerre, qui embarrasse & interrompt naturellement le négoce des autres nations, ouvre de nouvelles sources à celui de la Grande-Bretagne. La supériorité de sa puissance navale a ruiné la navigation des François & a délivré les Marchands Anglois de la concurrence de ces dangereux rivaux dans les marchés étrangers. Aussi le Commerce de l'Angleterre est augmenté à un point incroyable, & il n'y a que cette grande augmentation qui ait pu mettre la nation en état de soutenir une guerre dont les dépenses sont aussi énormes. Comme cet avantage cessera lorsque les François pourront relever leur commerce & le continuer sans obstacles, ce seroit l'intérêt de la Grande-Bretagne (*a*) de faire une guerre perpétuelle à ces voisins inquiets, pourvu que la guerre fût bornée aux opéra-

(*a*) Est-ce un homme de Lettres, un Philosophe, qui prête sa voix à l'ambition féroce, à l'aveugle cupidité? Quel patriotisme farouche, de desirer à sa nation une guerre éternelle pour de légers intérêts de commerce! Quand il seroit vrai qu'il fût utile pour l'Angleterre que son commerce s'accrût au-delà d'un certain point, les avantages qu'elle en retireroit peuvent-ils balancer la perte de ses plus braves Citoyens, l'ébranlement qu'éprouve sa constitution, l'épuisement où tombe le crédit national? Insulaire barbare! si vous aviez vu vos moissons ravagées, votre maison brûlée, votre femme & vos filles immolées à la brutalité du Soldat, vous n'outrageriez pas ainsi la raison & l'humanité.

tions maritimes, dans lesquelles l'Angleterre sera toujours victorieuse & invincible. Les étrangers seront sans doute surpris d'apprendre que plus de huit mille vaisseaux sont mis en mer par les Commerçans Anglois, & que le produit du fond d'amortissement, qui n'est que le surplus des fonds différens affectés à l'acquittement de l'intérêt de la dette nationale, excede annuellement trois millions sterlings.

Toutes les facultés de l'esprit humain ont eu un libre essor sous ce regne. Les Mathématiques ont été perfectionnées par les travaux de plusieurs Savans, parmi lesquels on doit compter Saunderson (a), Bradley (b), Maclaurin, Smith & les deux Simpson.

L'étude de la Physique s'est répandue généralement, & la nouvelle doctrine de l'électricité est devenue à la mode. On a découvert différentes méthodes pour rendre l'eau de la mer

(a) Célebre Mathématicien aveugle, qui donnoit des leçons d'Optique.

(b) Auteur d'une découverte importante en Astronomie sur la progression de la lumiere & sur l'aberration des étoiles fixes.

potable, & le Public a dû plusieurs inventions ingénieuses & utiles au savant Etienne Hales (a), dont les recherches & les expériences n'ont jamais eu pour objet que le bien immédiat de la société. Le goût de l'Alchymie s'est perdu tout-à-fait & a fait place à la Science de la Chymie, qui a été cultivée avec succès & employée à perfectionner les Arts utiles, la Médecine & la Physique.

On a vu paroître dans ce période plusieurs ouvrages ingénieux sur la Métaphysique & la Morale; un esprit de recherche philosophique s'est répandu dans toutes les parties du royaume. Quoiqu'on ait fait peu de découvertes importantes dans la Médecine, cependant cette Science a été cultivée avec succès dans ses différentes branches, & plusieurs des habiles gens qui la professent se sont distingués dans d'autres parties de la Littérature. Outre les *Essais médicinaux* de Londres &

(a) On lui doit plusieurs inventions ingénieuses & utiles : celle des ventilateurs est la plus importante. Voyez son éloge dans notre Journal de mars, page 212.

d'Edimbourg, la bibliotheque de Médecine s'est enrichie de plusieurs productions estimables, à la tête desquelles il faut mettre les ouvrages du savant Freind (a), de l'élégant Mead, de l'exact Huxham & du philosophe Pringle. L'art des accouchemens s'est perfectionné par la Science; il a été réduit à des principes fixes, & la pratique en est presqu'entierement confiée aux mains des hommes. Les recherches anatomiques ont conduit à quelques découvertes curieuses que l'on doit à l'adresse & à la sagacité d'un Hunter & d'un Monro. Le grand nombre des hôpitaux qu'on a établis à Londres a contribué aux progrès de la Chirurgie qui a été portée à sa perfection par un Chefelden & un Sharpe. Les avantages de l'Agriculture qui a toujours fleuri en Angleterre, se sont étendus par degrés jusqu'aux cantons les plus éloignés & les plus stériles du royaume.

La Mécanique a été étudiée avec succès, & appliquée heureusement à plusieurs machines de nécessité ou de

(a) Aut. d'une savante Hist. de la Médecine.

convenance. Les arts mécaniques ont atteint toute la perfection dont ils sont susceptibles; mais l'avarice & la tyrannie des consommateurs ont engagé l'Ouvrier à employer toute son habileté, non à bien finir son ouvrage, mais à le donner à bon marché, en achetant de mauvais matériaux, en précipitant son travail, en masquant les défauts, en substituant l'apparence à la solidité & en sacrifiant la réputation à l'avidité du gain. Aussi plusieurs manufactures angloises ont perdu tout crédit au-dehors & se détruiront peut-être tout-à-fait, par le peu de solidité qu'elles donnent à leurs ouvrages. Les draps qu'on fait aujourd'hui en Angleterre sont bien inférieurs, pour le tissu & la fabrique, à ceux qu'on manufacturoit au commencement de ce siecle, & l'on en peut dire autant de presque tous les ouvrages de fer, d'acier, &c. Les rasoirs, couteaux, haches, épées & autres instrumens tranchans sont en général mal trempés, mal finis, cassans & défectueux; & les mousquets qu'on achete sept ou huit chelins la piece pour les exporter, sont exécutés avec si peu de soin & de fidélité, qu'on ne peut s'en servir

ſans s'expoſer au danger le plus imminent : auſſi trouve-t-on peu de Negres dans le voiſinage des établiſſemens anglois ſur la côte de Guinée, qui ne ſoient bleſſés ou eſtropiés par les éclats de quelques armes à feu que leur ont vendues les Anglois. Les avantages de ce commerce, ainſi ſoutenu aux dépens de l'humanité & de la probité, ceſſeront naturellement, dès que ces Africains trouveront chez quelqu'autre nation des Négocians qui les ſervent plus religieuſement.

Le génie de la Littérature s'éleva de lui-même ; & quoique négligé par les Grands, il fleurit ſous la culture d'un Public qui avoit des prétentions au goût & qui ſe piquoit d'encourager le mérite littéraire. Swift & Pope ont illuſtré le commencement de ce regne ; Young (*a*) qui leur a ſurvécu, eſt un monument reſpectable du talent poétique ; le Poëte des ſaiſons, Thomp-

(*a*) Il a fait quelques Tragédies ; mais il eſt plus connu par ſes *Penſées nocturnes*, ouvrage écrit dans un genre qui eſt propre aux Anglois. On trouve dans ſes Poéſies beaucoup de chaleur, de ſentiment & d'imagination, ſans naturel, ſans harmonie & ſans clarté.

ſon, a prodigué les richeſſes du génie dans la deſcription des beautés de la nature. Akenſide (*a*) & Armſtrong ont excellé dans la Poéſie didactique. L'Epopée même n'a pas dédaigné de prendre la parure angloiſe, & elle s'eſt montrée avec ſuccès dans le *Léonidas* (*b*) de Glover & dans l'*Epigoniade* (*c*) de Wilkie. Le Public a reconnu un degré conſidérable de mérite dramatique dans les Tragédies de Young, de Mallet, de Home & de quelques Auteurs moins diſtingués. Quoique très-peu de Comédies régulieres ayent enrichi pendant ce période le Théâtre anglois, nous avons vu cependant pluſieurs Pieces qui ne manquent ni d'eſprit, ni

(*a*) Auteur des *Plaiſirs de l'imagination*, Poëme rempli de deſordre & d'enthouſiaſme, dont on nous a donné il y a deux ans une très-bonne traduction. *Ce Livre eſt le plus beau*, dit Mylord Cheſterfield, *de ceux que je n'entends pas.*

(*b*) Poëme médiocre, auquel l'eſprit de parti donna un ſuccès momentané. Il eſt traduit en françois.

(*c*) Nous ne ſavons pas pourquoi M. Smolett cite ce Poëme mépriſé dès ſa naiſſance, & oublié aujourd'hui.

de ſel, ni de plaiſanterie ; mais *le Mari négligent* de Cibber & *le Mari ſoupçonneux* de Hoadley ſont les ſeules Comédies modernes qui paſſeront à la poſtérité. Les repréſentations théâtrales ont été embellies & perfectionnées dans l'appareil & l'exécution, par les talens & ſous la direction du célebre Garrick qui a laiſſé bien loin derriere lui tous ſes prédéceſſeurs dans l'art du Comédien. Perſonne ne l'a jamais égalé pour la douceur & la variété des tons, pour le charme irréſiſtible des regards, pour le feu & la vivacité de l'action & pour le pathétique de l'expreſſion.

La Poéſie angloiſe, quoique dégénérée dans ce période, s'eſt cependant ſoutenue avec éclat dans les ouvrages détachés (*a*) de Johnſon, de Maſon,

(*a*) M. Smolett dans ſes jugemens a moins conſulté ſans doute ſon propre goût & celui des bons Critiques de ſa nation, que la crainte de déſobliger des Auteurs vivans. De ceux qu'il cite en cet endroit, M. Gray eſt le ſeul qui ait de la réputation, comme Poëte. M. Maſon a donné des Odes médiocres, & eſt plus connu par quelques Tragédies qu'il a faites ſur le modele des Tragédies grecques,

de Gray, des deux Whiteheads & des deux Wartons, outre pluſieurs autres Poëtes qui ſe ſont eſſayés avec ſuccès dans la Poéſie lyrique. On vit dans les premiers rangs de la ſociété des hommes illuſtres aſpirer à la réputation littéraire, & les Lettres s'honorerent du ſens profond, de la grande érudition & du ſtyle nerveux d'un Comte de Corke, du goût délicat, de la muſe polie & de la tendreſſe ingénieuſe d'un Littelton (*a*). King n'eut point de rivaux pour l'Eloquence latine. Des femmes mêmes ſe diſtinguerent par leur eſprit & leur goût. Miſs Carter égala Madame Dacier pour l'érudition & la critique, & Miſtriſs Lennox ſe ſignala par d'heureux eſſais en proſe & en vers. Le génie de Cervantes a paſſé dans les Romans de Fielding qui a peint les caracteres & ridiculiſé les travers & la folie avec des

dont il a tenté ſans ſuccès d'introduire le goût ſur le Théâtre de ſa nation.

(*a*) Mylord Littelton, connu par de *nouvelles Lettres Perſanes*, à l'imitation de celles de M. de Monteſquieu, & par ſes *Dialogues des morts*, qui ont paru avec ſuccès l'année derniere.

traits également vigoureux, vrais & originaux.

Le champ de l'Histoire & de la Biographie a été cultivé par plusieurs Ecrivains d'un grand talent, parmi lesquels on distingue l'abondant Guthrie, l'exact Ralph, le laborieux Carte, le savant & élégant Robertson (*a*), & au-dessus d'eux tous le célebre David Hume, dont le génie délié, étendu, pénétrant, le place parmi les premiers Ecrivains du siecle, soit comme Historien (*b*), soit comme Philosophe.

Nous rendrons justice au mérite de

(*a*) L'Auteur d'une belle *Histoire d'Ecosse*, dont nous avons rendu compte dans les Journaux de juin, août & septembre 1760.

(*b*) Parmi les bons Historiens qui ont paru en Angleterre depuis quelques années, il faut compter M. Smolett lui-même, dont l'*Histoire complette d'Angleterre* a eu un succès distingué. Le style en est vif & facile, quoiqu'un peu diffus; il y a quelques inexactitudes dans les faits, mais on y trouve assez d'impartialité & de philosophie. On a commencé à traduire cette Histoire; & la traduction en auroit eu plus de succès, si elle n'avoit pas été prévenue par l'Histoire de M. Hume.

Campbell, dont les ouvrages sont justement estimés pour la candeur, l'esprit & la précision. Johnson (*a*) n'est inférieur à personne pour l'esprit philosophique, pour les connoissances de Philologie & pour la littérature classique; il est supérieur à tous dans ses *Essais*, où l'on admire également la noblesse, la force, la variété du style & la maniere agréable dont il développe les secrets du cœur humain, en peignant les passions & en ouvrant toutes les sources de la Morale.

M. Richardson (*b*) s'étoit proposé

(*a*) Samuel Johnson, auteur d'un savant Dictionnaire de la Langue angloise, de quelques Romans & de plusieurs essais périodiques dans le goût du Spectateur.

(*b*) Samuel Richardson étoit Imprimeur, & distingué dans cette profession. Il est mort le 4 juillet de cette année, âgé de soixante-douze ans, & c'est une perte que la Littérature angloise aura de la peine à réparer. Voici l'éloge qu'on a fait de lui, en annonçant sa mort dans les Papiers anglois. « Si les ouvrages de M. Richardson prouvent l'originalité, la vivacité & l'étendue de son génie, les regrets d'un grand nombre d'amis respectables prouvent l'honnêteté de son caractere & les bonnes qualités de son cœur.

d'intéresser les passions en faveur de la vertu, & il a rempli cet objet estimable dans *Pamela*, *Clarisse* & *Grandisson*, genre d'ouvrage extraordinaire & nouveau, dans lequel à-travers beaucoup de minuties & de superfluités, on découvre un systême sublime de Morale, avec une profonde connoissance de la nature humaine.

Plusieurs traductions angloises des meilleurs Auteurs de la Grece & de Rome ont prouvé par leur succès que le goût de la belle Littérature n'étoit

Son intelligence dans les affaires & son assiduité au travail lui avoient acquis une fortune honnête : obligé de pourvoir à l'entretien d'une famille nombreuse, il trouva cependant les moyens de suivre les mouvemens bienfaisans de son ame & de donner à beaucoup de malheureux des preuves d'une générosité bien rare. M. Richardson étoit attaqué depuis long-tems d'une maladie de nerfs, qui le condamnoit à un régime austere, mais qui n'avoit point éteint en lui le feu & les agrémens de l'imagination, ni le goût du travail. *Pamela*, *Clarisse* & *Grandisson*, traduits avec tant de succès dans les principales Langues de l'Europe, lui assurent une place parmi le petit nombre des hommes de génie & des Ecrivains vraiment originaux ».

pas éteint parmi nous. Parmi ces traductions on distingue celles de Virgile par Pitt & par Warton, celle d'Horace par Francis, celle de Polybe par Hampton, & celle de Sophocle par Francklyn.

La guerre a fait éclore un grand nombre de traités militaires, traduits pour la plûpart du françois. Une nation libre, comme la Grande-Bretagne, ne peut manquer de produire beaucoup d'ouvrages & de discussions politiques.

Tous les bons ouvrages, soit d'instruction, soit d'agrément, qui ont été mis au jour dans les pays étrangers, ont été sur le champ transportés & naturalisés dans notre idiome. Jamais le goût des connoissances n'a été plus généralement répandu, & jamais le mérite littéraire n'a été plus considéré par le corps de la Nation Angloise, que dans ce période; mais la Littérature n'a reçu aucun encouragement ni des bontés du Souverain, ni de la libéralité des Protecteurs particuliers. Le regne d'Anne fut favorable à Swift & à Pope, qui jouirent de toutes les douceurs de la fortune & de l'indé-

pendance. Young, éloigné de la Cour & des emplois, dessert un bénéfice médiocre à la campagne, & passe son tems à remplir scrupuleusement les fonctions de son ministere. Thomson, avec l'ame la plus bienfaisante, lutta toute sa vie contre les difficultés de l'indigence (*a*). Il avoit obtenu, par la bonté du Lord Talbot, un emploi à la Chancellerie, dont il fut dépouillé

(*a*) On vient d'établir une souscription, à laquelle la Cour & la Ville se sont empressées de concourir, pour une nouvelle édition des œuvres de Thomson. Une partie du produit sera employée à lui élever un beau monument à l'Abbaye de Westminster, à côté de Guillaume & de Newton; le reste sera distribué à de pauvres parens qu'il a laissés. Corneille vécut pauvre comme Thomson; mais on ne lui a pas érigé de mausolée : qui sait même où repose sa cendre? Et sans les bienfaits du plus beau génie de l'Europe, du rival même de Corneille, les descendans de ce grand homme gémiroient aujourd'hui dans la misere & l'humiliation. Nous aimons à citer un trait qui fait tant d'honneur aux Lettres, & nous ne voyons qu'avec indignation les efforts que des hommes vils, & étrangers à tout sentiment honnête & généreux, ont faits pour en calomnier le principe.

par le Chancelier suivant. Le Prince de Galles lui accorda quelque tems après une petite pension qui fut ensuite supprimée. Enfin deux ans avant sa mort, son ami le Lord Littelton lui procura une place assez avantageuse; mais il ne vécut pas assez pour goûter les douceurs d'une situation plus commode, & il mourut obéré de dettes.

Aucun des Ecrivains que nous avons nommés n'eut part aux bienfaits du Souverain, excepté Guillaume Whitehead, qui fut nommé *Poëte lauréat* à la mort de Cibber. Quelques hommes de Lettres, dont le mérite étoit le plus universellement reconnu, resterent exposés à tous les dégoûts de l'indigence & de l'obscurité.

Tant que la Reine a vécu, les Lettres ont eu de la considération & des encouragemens. Elle conversoit avec Newton & entretenoit une correspondance avec Leibnitz. Elle cherchoit à se rendre populaire; la famille royale dînoit en public, & cela plaisoit au peuple qui aime à approcher de ses Maîtres. La Cour étoit animée d'un esprit de liberté & de gayeté, qui la

rendoit à la fois brillante & agréable. A la mort de la Reine, cet esprit commença à s'éteindre, & l'on y vit succéder un engourdissement total de gayeté & de bonne humeur; on ne vit à la place qu'une froideur sombre, une morgue désagréable & une circulation éternelle de formalités insipides.

Les arts qui servent au plaisir & à l'ornement ne furent pas négligés en Angleterre : l'étude de la Musique devint à la mode, & ceux qui la cultivoient furent caressés du Public. On établit à grands frais un Opera italien, pour lequel on appelloit à Londres les meilleurs Acteurs de l'Europe. On vit se former des concerts dans tous les coins de la Capitale. Les compositions de Handel (*a*) furent universellement goûtées & admirées, & il vécut dans l'opulence. Il faut cependant avouer qu'en même tems on négligeoit le savant Geminiani, dont le rare génie méritoit plus d'estime & de succès. Parmi le petit nombre d'Anglois qui

(*a*) Voyez la vie de ce grand Musicien dans notre Journal de mai 1760.

se sont distingués par leurs talens dans la Musique, Green, Howard, Arne & Boyce sont les plus célebres.

Le sol Britannique, qui jusques-là avoit été stérile en Peintres, a produit depuis quelques Artistes d'un mérite peu commun. Hogarth (*a*) a surpassé tous les Peintres dans l'art de représenter les scenes de la vie ordinaire. Hudson, Reynolds & Ramsay se sont distingués dans le portrait, la branche de la Peinture qui a été cultivée avec le plus de succès par les Peintres Anglois. Wooton avoit un talent supérieur pour peindre les animaux vivans. Seymour a très-bien peint les courses de chevaux. Lambert & les Smith ont réussi dans le paysage, & Scot dans

(*a*) Hogarth a peint les mœurs de sa nation; il a fait la Comédie en peinture, mais il a trop approché de la farce : on voit par la gravure de ses tableaux qu'il a de l'invention, de la force, de la vérité & de l'originalité, mais qu'il manque de goût & de grace, quoiqu'il ait prétendu déterminer, dans un ouvrage intitulé : *Analyse de la beauté*, la nature des courbes & l'inflexion des lignes, qui constituent la grace & la beauté : idée bisarre qui ne devroit pas entrer dans la tête d'un Artiste.

les marines. Quelques Peintres ont essayé l'histoire, mais on a fait peu de progrès dans les grandes parties de l'art; & les essais de ce genre ont été découragés par le mauvais goût.

L'art de la Gravure a été porté à la perfection par Strange (*a*), & heureusement pratiqué par d'autres Maîtres. Plusieurs beaux monumens de Sculpture ont été exécutés par Rysbach, Roubilliac & Wilton. L'Architecture, qui avoit été encouragée par le goût élégant d'un Burlington, devint une étude à la mode, & l'on vit de magnifiques édifices s'élever en plusieurs endroits du royaume. Des ornemens furent ciselés en bois & moulés en stuc avec beaucoup d'art; mais l'amour de la nouveauté introduisit dans les jardins, dans les bâtimens & dans les ameublemens un goût absurde, également contraire à la beauté & à la commodité. La perfection des arts libéraux & utiles sera sans doute le fruit des encouragemens présentés aux

(*a*) Nous avons déja fait connoître cet habile Artiste; voyez nos Journaux de juillet 1760, & octobre 1761.

talens par la Société qui s'est formée pour cet objet. Quant à la Société royale, elle paroît avoir beaucoup dégénéré, & depuis un demi-siecle elle n'a eu que très-peu de part aux progrès des arts & de la vraie Philosophie.

Le Clergé de la Grande-Bretagne s'est montré en général savant, pieux & réglé dans ses mœurs. Sherlock, Hoadley, Seeker & Conybeare furent élevés aux premieres dignités de l'Eglise. Warburton(*a*), qui s'est long-tems signalé par la force & la hardiesse de son génie, par sa grande capacité & sa profonde érudition, a obtenu enfin la mitre; mais ces récompenses ont été accordées pour des raisons de convenance & d'intérêt personnel, non comme des récompenses d'un mérite

(*a*) Auteur de *la divine Légation de Moyse*, ouvrage plein d'érudition, de philosophie & de subtilité, mais dont le plan est un peu extraordinaire. L'Auteur qui l'a destiné à la conversion des Déistes, a prétendu prouver la divinité de la loi judaïque, par cela même que les Juifs ne croyoient point à l'immortalité de l'ame. Les Déistes n'ont point du tout été effrayés de ce genre de démonstration.

extraordinaire. Plusieurs autres Ecclésiastiques distingués par leur vertu & leur science, ont été absolument négligés. Le mérite ecclésiastique n'a pas été entierement renfermé dans les limites de l'Eglise établie; il s'est trouvé parmi les Ministres *Non-conformistes* de l'Angleterre & de l'Irlande plusieurs personnages d'un génie peu commun, d'une piété sincere & d'une modération exemplaire, à la tête desquels il faut placer l'élégant Foster & le savant & judicieux Leland.

Les progrès de la raison & la libre culture de l'esprit humain n'avoient pas encore cependant banni les sectes ridicules dont ce royaume a toujours été inondé. L'imposture & le fanatisme ont toujours été attachés aux traces de la Religion. Les esprits foibles ont été séduits par une espece de superstition appellée *méthodisme*, fondée sur l'affectation d'une sainteté supérieure & soutenue par des prétentions aux illuminations divines. Plusieurs milliers d'hommes, parmi le peuple, ont été infectés de cette doctrine fanatique, par les efforts infatigables d'un petit nombre de prêcheurs obscurs,

tels que Whitefield & les deux Wesleys, qui ont propagé leurs opinions jusqu'aux dernieres extrémités des Dominations Britanniques, & ont trouvé les moyens de mettre tout le royaume à contribution.

Le fanatisme a aussi formé une ligue avec la philosophie. Un visionnaire, nommé Hutchinson, enyvré des fumées de la science rabbinique, prétendit déduire toute espece de démonstration des racines hébraïques, & borner toutes les connoissances humaines aux cinq livres de Moyse. Ses disciples sont devenus fort nombreux après sa mort : ils nient, ainsi que les Méthodistes, le mérite des bonnes œuvres, & se sont fortement élevés contre Newton qu'ils regardent comme un ignorant ambitieux qui avoit tenté d'établir ses ridicules chimeres en opposition à la philosophie sacrée du Pentateuque. Mais la secte la plus extraordinaire qui ait distingué ce regne, fut celle des Moraviens ou des Hernzuthes, & nous vint d'Allemagne, où elle avoit été introduite par un Comte de Zinzendorf qui peut bien être appellé le Melchisedec de son parti,

puisqu'il s'arrogea le triple caractere de Roi, de Prêtre & de Prophete. On devoit cependant moins regarder les Moraviens comme formant une secte, que comme les disciples d'un homme original qui avoit inventé un nouveau systême de religion. L'objet principal de leur adoration étoit la seconde Personne de la Trinité, & ils traitoient la premiere avec assez d'indifférence. Leurs opinions étoient des blasphêmes, des indécences ou des absurdités. Leur discipline étoit un mêlange bisarre de dévotion & d'impureté. Leur culte extérieur consistoit en hymnes, en prieres & en sermons. Les hymnes sont burlesques & souven indécentes, par des allusions à la blessure que Jesus-Christ reçut au côté lorsqu'il étoit sur la croix. Les sermons contenoient des exhortations très-grossieres à l'œuvre de la propagation. Leurs exercices particuliers abondoient, à ce qu'on dit, de rites & de mysteres qu'on ne sauroit expliquer avec honnêteté. Ils soutenoient la communauté des biens, & ils étoient gouvernés comme une seule famille, tant pour le spirituel que pour le tempo-

rel, par un Conseil auquel présidoit le Comte de Zinzendorf.

Dans les cas douteux ou d'une grande importance ils consultoient le Sauveur, & se décidoient par une inspiration immédiate; de sorte qu'ils se vantoient d'être sous la direction immédiate d'une Théocratie, quoiqu'ils ne fussent en effet que les esclaves de la plus dangereuse espece de despotisme; car dès qu'un individu de la communauté prétendoit par lui-même de s'écarter de l'opinion de ses associés, l'Oracle ordonnoit sur le champ qu'il seroit envoyé à la Mission que les Moraviens ont établie dans le Groënland, ou à la Colonie qu'ils ont dans la Pensilvanie. Comme cette secte est particulierement composée de Manufacturiers qui paroissoient sobres, industrieux & sages, & que leur Chef avoit déclaré que son intention étoit de s'attacher aux travaux d'une utilité publique, ils obtinrent un établissement sous la protection du Parlement en Angleterre, où ils firent bientôt un grand nombre de Proselytes, avant que leur doctrine fût bien connue.

ARTICLE IV.

ANKUNDIGUNG einer deutschen Gesellschaft in Wien, in der ersten feyerlichen versammlung den 2 jänner 1761. Abgelesen von Joseph, *Edeln von Sonnenfels, einem Mitgliede der Gelchrten Gesellschaft zu Rovoredo. Wien, bey* Joseph Kurzböcken, 1761.

« DISCOURS prononcé dans une » Société littéraire Allemande à » Vienne, pour la premiere assemblée le 2 janvier 1761, par *Joseph*, » Noble de Sonnenfels, Membre » de la Société littéraire de Rovoredo. A Vienne, chez *Kurzbocken*, 1761 ».

C'EST en quelque sorte outrager sa nation, c'est au moins avoir bien peu à cœur l'avantage de ses concitoyens & la gloire de sa patrie, que d'abandonner au vulgaire sa langue maternelle & de la juger indigne de servir à la composition de ses ouvra-

ges. Tous les peuples cultivés, tant anciens que modernes, se sont attachés à enrichir & à perfectionner leur propre langage. Les Grecs non-seulement n'emprunterent jamais les sons d'une langue étrangere, mais, soit envie, soit orgueil, ils ne permirent même pas à leurs enfans d'apprendre le latin : les Romains au contraire cultiverent la langue grecque, mais ce fut pour en faire passer les beautés & les richesses dans la leur, & non pas pour l'employer dans leurs écrits; ils porterent même une loi par laquelle il étoit ordonné de ne répondre aux Grecs qu'en latin, tant ils étoient jaloux de répandre & de faire respecter leur langage. Cette maxime étoit si profondément gravée dans l'ame de ce peuple, que lors même qu'il cessa d'être libre, les Empereurs y furent rigoureusement assujettis, & qu'il ne leur arrivoit jamais de se servir d'un mot étranger, sans en avoir demandé la permission ou sans en faire leurs excuses. En un mot les Grecs reçurent leurs connoissances des Egyptiens, & n'écrivirent point en langue égyptienne; les Latins les dûrent aux Grecs,

& ils écrivirent en latin; les Italiens les ont puisées dans les ouvrages de ces deux nations célebres; & après avoir passé trop long-tems à ne faire servir leur langue qu'à l'expression des petits objets, ils l'ont appliquée aux mysteres profonds de la Philosophie; les François & les Anglois, les premiers sur-tout, en transportant dans leur idiome les meilleures productions tant de l'antiquité que des nations étrangeres modernes, l'ont étendu, enrichi, perfectionné; & par les excellens ouvrages qu'ils ont produits eux-mêmes dans tous les genres, ils l'ont rendu familier & en quelque sorte nécessaire à tout l'univers. Les seuls Allemands avoient semblé, presque jusqu'à présent, être insensibles à la gloire qu'une nation retire des soins qu'elle met à cultiver sa propre langue : ils ont enfin ouvert les yeux; & pour réparer la honte de la longue léthargie dans laquelle ils avoient resté ensevelis, ils ont marqué le moment de leur reveil par des traits d'imagination & de génie dont on ne trouve la trace nulle part; ils ont paru tout-à-coup brillans d'un éclat extraordinaire &

nouveau; ils se sont montrés forts de leurs propres forces, & nous ont obligés de leur rendre l'hommage qu'ils nous faisoient depuis si long-tems; nous apprenons leur langue & nous traduisons leurs ouvrages. Du reste ce n'est pas sur le mérite du discours que nous allons traduire, que tombent nos réflexions, c'est sur l'objet de ce discours, ainsi que sur le grand nombre d'ouvrages allemands dont nous avons déja rendu compte.

Les efforts heureux que toutes les provinces d'Allemagne ont faits pour inspirer le goût de la Littérature & l'étude de la Langue allemande, doivent faire naître en nous la même émulation : voilà l'objet que nous nous proposons aujourd'hui; puisse le succès couronner nos desseins! Ce souhait est conforme aux soins glorieux de notre auguste Souveraine, qui avoit autrefois consacré dans cette capitale une chaire publique à l'Eloquence allemande.

Notre entreprise, Messieurs, va soulever contre nous une foule de petits esprits esclaves du préjugé commun,

que toutes les Sociétés littéraires ne sont que des assemblées de gens ligués pour usurper l'empire de la Littérature, pour en appesantir le sceptre sur leurs compatriotes, pour assujettir à leur façon de penser celle de leurs concitoyens, & pour leur prescrire en tyrans des loix dictées par leur caprice. Nous verrons s'élever contre nous les ignorans & les sots, qui ont tant d'intérêt à maintenir l'empire du mauvais goût; mais leurs cris ne doivent point étouffer la voix de la raison que nous allons faire parler, ni retarder les progrès du bon goût.

Le mérite de notre langue est fixé par les génies heureux qui l'ont enrichie. Nous devons nous faire gloire de nous soumettre à leur autorité; nous respecterons les jugemens des Grammairiens célebres, sans entrer dans leurs querelles. Nous attendrons que le tems ait prononcé sur ces disputes littéraires : son arrêt sera notre regle, & l'usage bien établi sera notre unique loi.

Déployer les richesses de notre langue, en inspirer l'étude aux jeunes gens, leur montrer les avantages qu'ils peuvent en retirer, voilà les motifs

qui nous animent. Ajoutons-y, Messieurs, le louable desir d'égaler, s'il se peut, les excellens modeles que l'Allemagne a produits dans la connoissance de leur langue : noble émulation, sans laquelle on n'est jamais que médiocre.

J'entends déja les murmures que notre zele excite; j'entends l'envie & la prévention s'écrier que nous sommes bien présomptueux de prétendre instruire nos compatriotes. Mais ne nous décourageons pas, examinons de plus près ceux qui s'élevent contre nous : ce sont des étrangers qui, trop intéressés à entretenir nos erreurs, craignent que nos connoissances ne fassent tomber le bandeau des préjugés; qui, vains de la stupide admiration que notre ignorance a pour tout ce qui sort de leurs mains, craindroient que leurs ouvrages ne perdissent à nos yeux éclairés, de leurs graces & de leurs beautés : ce sont des Erudits qui ont passé leur vie, avec Pacuvius & Ennius, à étudier une langue inutile au commerce de la vie, & qui auroient presque besoin d'interpretes pour parler à leurs femmes & à leurs

enfans. Ils ne ſauroient pardonner encore à Arminius ſon opiniâtreté, qui les a privés du bonheur ineſtimable pour eux d'être citoyens de Rome & compatriotes de Ciceron : ce ſont encore des hommes qui condamnent tout ce qui a l'air d'innovation, parce qu'ils le regardent comme un reproche fait à leur ſiecle. Vous ſentez, Meſſieurs, la foibleſſe de pareils adverſaires; ne négligeons cependant pas de les combattre, &, pour les déſarmer, prouvons-leur l'influence de notre langue dans toutes les affaires, & la néceſſité de la connoître à fond.

La langue que nous parlons eſt la même langue dans laquelle le Prince dicte ces loix ſi juſtes qui effrayent les coupables, ces ordonnances ſi ſages qui aſſurent la grandeur & la proſpérité des Etats, en faiſant fleurir les ſciences, les manufactures & le commerce, cette partie ſi précieuſe de l'adminiſtration; cette même langue dans laquelle on écrit les traités de paix & d'alliance, qui font la ſûreté extérieure des Empires; cette langue qui prête à l'Orateur chrétien des foudres pour tonner contre les vices, &

des couleurs pour peindre les charmes de la vertu; cette langue qui donne des armes à Thémis pour ſoutenir le foible contre le fort, l'innocent contre le coupable, & pour dérober les biens du timide orphelin à la cupidité d'un injuſte tuteur; cette langue enfin dans laquelle le pere éleve à ſa patrie un citoyen fidele, la mere à l'époux futur une compagne aimable : voilà la langue que nous parlons dans cette partie de l'Allemagne la plus floriſſante, dans le ſéjour brillant de nos auguſtes Souverains. Je vous demande donc, Meſſieurs : ſi la langue du Prince eſt groſſiere, baſſe, ſans énergie, ſans élégance & ſans pureté, donnera-t-elle de lui cette haute idée qu'il faut que le vulgaire attache à la ſouveraineté ? Inſpirera-t-elle la vénération aux étrangers & l'obéiſſance aux ſujets ?

Suppoſons, Meſſieurs, que deux Princes ayent à juſtifier leurs droits ou leur conduite aux yeux de toutes les nations : la vérité aura dicté le manifeſte de l'un; mais que cette vérité, pure & lumineuſe par elle-même, ſoit placée dans un faux jour, qu'on

ne la faſſe point parler avec cette nobleſſe & cette ſimplicité qui lui conviennent; que la négligence du coloris affoibliſſe la vérité de l'image; que la raiſon ne ſoit pas accompagnée de graces; que l'homme paſſionné éclipſe l'homme vrai; que l'autre au contraire, ſache donner à un droit douteux les couleurs les plus ſpécieuſes; qu'il couvre adroitement le côté foible de ſon tableau, pour n'en préſenter que le côté favorable; qu'il parle avec cet air de confiance que le menſonge emprunte quelquefois & qui porte un caractere de vérité propre à faire illuſion; qu'il ſoit noble, facile, varié, brillant dans l'élocution, lequel des deux Princes vous paroîtra avoir le droit le mieux fondé ? Celui dont le manifeſte aura ſu vous intéreſſer par les graces de la diction, qui vous aura ſubjugué par le preſtige de la vraiſemblance. Le véritable ſecret de perſuader conſiſte dans l'art de plaire. Liſons les écrits de la France ſur la derniere guerre, pourquoi nous font-ils illuſion ſur les raiſons ſpécieuſes qu'on donne à cette guerre ?

guerre ? Fontenelle (*a*) les a compoſés : preuve certaine que les grands Ecrivains, qui ſont la gloire des Etats, ſont encore des hommes néceſſaires pour le cabinet des Princes.

Eſtimateurs outrés de vos propres richeſſes, préſomptueux étrangers, ne me demandez pas ſi notre langue eſt ſuſceptible de tous ces tours heureux, de cette nobleſſe, de cette pompe, de cette vivacité, de cette délicateſſe, de cette élégance, de ces tournures vives & naturelles, ſi recherchées dans les ouvrages d'eſprit; vous m'oppoſez en vain, pour prouver le contraire, l'uſage établi depuis long-tems parmi nous de compoſer en françois tous les ouvrages d'agrémens : uſage honteux pour la gloire de notre nation, qui a été adopté dans des tems d'ignorance & de barbarie. Ne vous y trompez pas, notre langue n'eſt plus cette langue dure & groſſiere qu'on parloit ſous les

(*a*) On ne ſait pas où l'Auteur Allemand a trouvé cette anecdote. M. de Fontenelle n'a jamais compoſé de manifeſte ni de mémoires militaires.

Conrads, comme la langue françoise n'est plus la langue inflexible des Valois. Nous avons eu notre âge d'or, comme vous avez eu votre siecle de Louis XIV. Il s'est élevé parmi nous des hommes de génie, dont le goût a épuré, enrichi & perfectionné notre langue. Quelle foule de noms célebres se présente à mon esprit ! un Opits, un Canits, un Mosheim, un Klopstock, un Zacharie, un Hagedorn, un Schlegel, un Cramer, un Gottsched, un Rabener, un Gellert, un Kleist, un Lichtwehr, un Uz, un Bodmer, un Zimmerman, un Gessner, un Wieland. Combien n'avons-nous pas de traductions qu'on peut mettre à côté des originaux ! Que d'excellens ouvrages de politique prouvent la richesse de notre langue & la nécessité de la connoître !

Non-seulement la perfection d'une langue importe à la gloire d'une nation, mais elle influe même sur le bonheur & la vertu des particuliers. Strephon & Théophane montent en chaire ; tous deux vont nous annoncer les mêmes vérités, le sujet du dis-

cours est le même, tous deux joignent l'exemple au précepte d'une vie sainte, c'est l'amour des mêmes vertus, c'est l'horreur des mêmes vices qu'ils veulent nous inspirer ; mais Striphon les peint sous des couleurs si fortes, ses traits sont si animés, ses images si touchantes, ses tableaux si pleins d'expressions, qu'il m'étonne, m'échauffe, m'entraîne. Mon cœur dévore sa doctrine, & mon ame aggrandie s'éleve jusqu'aux vérités divines que sa bouche éloquente m'annonce.

Théophane au contraire ne me touche point ; mon ame en l'écoutant demeure dans une assiette tranquille ; Théophane ne parle point à mon cœur ; ni le feu de son action, ni la sueur dont il est couvert, ni la vivacité de son zele, rien ne peut me tirer de cet état d'indolence. Je suis indifférent aux vertus que Strephon me fait aimer.

La même différence se fait remarquer dans les tribunaux. Le bonheur ou le malheur des familles dépend souvent d'une élocution plus ou moins facile, d'un discours plus ou moins

rapide. Neran perd tous les procès qu'il défend, & il ne se charge que de causes justes : Rechtlieb n'obtient que des arrêts favorables aux malheureux dont il prend les intérêts ; son éloquence donne encore de la force à son bon droit, & sa droiture rend l'un & l'autre respectables.

Ce n'est pas seulement dans les affaires importantes que la nécessité de savoir sa langue se fait sentir ; elle s'étend sur tous les états & dans toutes les situations. L'ami, l'époux, l'amante dont je demande la main, seront-ils touchés de la vivacité de mes sentimens, si je ne sais pas les leur peindre avec force ?

Je ne parle ici, Messieurs, que de cette classe d'hommes honnêtes qui veulent répandre sur leurs affaires, sur leurs mœurs, sur leur commerce un certain goût, un certain charme qui les distinguent du peuple insensible aux attraits de la gloire, passion des ames délicates.

Nos discours sont les images de notre façon de penser ; le caractere s'y déploie, les sentimens s'y dévelop-

pent, l'ame s'y montre toute entiere. Célie parle, elle s'exprime d'une maniere douce, modeste & naturelle ; on juge de la douceur de ses mœurs par ses discours ; elle enchante.

Fadel entre en conversation ; une bigarrure de mots qui n'expriment rien parce qu'il ne pense rien, annonce son ignorance & sa fatuité ; le ton de suffisance qu'il prend fait juger de l'impertinence de son caractere : on le méprise.

Suivons, Messieurs, le projet que nous avons formé d'étendre la connoissance de notre langue, & dans cette vue parcourons avec attention, dévorons même nos ouvrages d'Eloquence, de Poésie & de Morale ; nous verrons notre goût s'épurer & se perfectionner. Ce goût gagnera tous les états, il adoucira nos mœurs, il deviendra le charme des sociétés, l'ame de nos amusemens, & peut-être l'instrument de notre fortune.

Ne nous laissons décourager ni par les froides railleries des sots, ni par les critiques injustes des envieux ; nous sommes soutenus par l'exemple des

autres provinces d'Allemagne. Encouragés par l'applaudissement des sages, excités par la gloire de l'entreprise, animés par l'espérance du succès, ne mettons d'autres bornes à nos efforts que celles qui renferment l'empire des Lettres.



ARTICLE V.

CHANTS de Guerre Prussiens pour les campagnes 1756 & 1757, par un Grenadier du Roi.

L'ARTICLE intéressant qu'on va lire nous a été communiqué par des gens de Lettres dont nous nous empresserions de publier les noms, si nous n'avions à consulter que les mouvemens de notre cœur & l'intérêt de notre Journal. Le genre de Poésie dont il s'agit ici, n'a de modele nulle part, si ce n'est dans les Cantiques des Hébreux. Nous avons déja eu plus d'une fois occasion de remarquer dans les ouvrages des Poëtes du Nord tout l'enthousiasme qui caractérise la Poésie des Orientaux; mais ce qui doit sur tout paroître étonnant, c'est de voir des esclaves du despotisme militaire invoquer la patrie, comme l'eût fait un Spartiate ou un Romain. Quel est donc l'ascendant des ames fortes, si, en détruisant la chose même, elles peuvent conserver au fantôme tout l'empire qu'auroit la réalité?

Il est inutile de prévenir nos Lecteurs que nous n'avons envisagé ce morceau que par le côté purement littéraire, & que nous som- mes bien éloignés de partager l'enthousiasme du Poëte pour son héros. Ce héros est son Souverain, & nous sommes François : nous admirons les grands talens du Roi de Prusse, mais il ne nous est pas permis d'aimer ses succès, & nous devons même aux sentimens qui nous attachent à notre patrie, de faire des vœux contre lui.

L'Auteur de ces couplets est M. Gleim, dont les Poésies ont une grande réputation en Allemagne. On ne peut rien lire de plus agréable que ses Odes Anacréontiques; elles sont remplies de grace & de verve. On a pu voir dans les Lettres de MM. Gellert & Rabener, insérées dans le Journal Etranger du mois d'octobre, que M. Gleim s'occupe à écrire l'histoire de cette guerre mémorable, que son Roi soutient depuis 1756. Quant aux chants de guerre, dont on a essayé de traduire quelques-uns, il faut se souvenir d'abord qu'il est impossible de transporter un Poëte de sa Langue dans une autre.

Ceux qui ont été contens de la traduction du Poëme des Alpes, ne le seroient plus, s'ils pouvoient lire l'original. Ici la difficulté est plus grande encore. Le mérite des chants de guerre consiste dans une extrême simplicité, unie à beaucoup de verve, d'harmonie & de force. Ce n'est point un Poëte qui chante, c'est un Grenadier : l'Auteur n'a pas oublié son rôle un moment. Le Traducteur a tâché d'être littéral, souvent au risque de n'être pas François; il est convaincu d'avoir défiguré son original, il en demande pardon à l'Auteur, & il saura gré aux Lecteurs qui à-travers sa froide périphrase, sentiront l'enthousiasme & l'énergie de ces Poésies, & voudront bien rendre à M. Gleim la justice qui lui est dûe.

CHANT DE GUERRE, *à l'ouverture de la campagne de 1756.*

LA guerre est ma chanson. Puisque tout le monde veut la guerre, qu'il y ait guerre. Que Berlin devienne Sparte; que le Héros de la Prusse soit cou-

ronné par la Renommée & par la Victoire.

Je chanterai volontiers ses exploits, la lyre à la main, tandis que mes armes sanglantes reposeront attachées à la muraille.

Et ma voix entonnera avec ses Guerriers le chant sublime des batailles, au son des trompettes & des timbales, au milieu du tumulte des hommes & des chevaux.

Et en brave Grenadier je combattrai, rempli de l'esprit de Frederic. Que m'importe que le tonnerre du canon gronde sur ma tête?

Je tomberai en héros; & en mourant, mon sabre sera encore menaçant dans ma main. La mort du héros rend immortel, mais sur-tout la mort pour la patrie.

Mais si je ne dois point mourir ainsi en héros, ô Mars! si je ne parviens point à l'immortalité, c'est pour Apollon que je vivrai.

Qu'alors le Grenadier de Frederic, de l'appui qu'il étoit de l'Etat, en devienne la gloire; qu'il apprenne les graces du langage d'Allemagne; qu'il en devienne l'Horace.

Alors, chant superbe, tu ne chanteras rien moins que Dieu & Frederic. Eleve-toi, comme l'aigle qui fixe le soleil.

CHANT DE VICTOIRE, *après la bataille de Lowositz, donnée le premier octobre 1756.*

. . . Mares animos in martia bella
Versibus exacuo.

Dieu tonna, & l'ennemi s'enfuit. Chantez, freres, chantez: car Frederic, l'ami des hommes, a vaincu avec Dieu.

C'est près d'Aussig que nous vîmes le Héros. De quel feu nous fûmes embrasés avec lui en marchant au champ de la Victoire! & nous y voilà.

Accompagné d'une petite troupe, il nous précéda dans le chemin de la gloire; il vainquit par-tout où il y avoit à vaincre, & nous nettoya la route.

Nous eûmes la nuit, mais il ne l'eut pas. Toi, ô sublime Paschkopoll, tu le vis avec son air de héros, où les traits de Mars & d'Apollon se confondent.

Le Héros, assis sur un tambour, méditoit sa bataille, ayant le firmament pour tente, & la nuit autour de lui.

Et méditant, il dit: « Ils sont en grand nombre: il est vrai, leur confiance est presque fondée; mais, fussent-ils encore plus nombreux, je les battrai ».

Ainsi pensoit-il, & il vit l'aurore, le visage enflammé de desirs. Ah, combien le bon jour qu'il nous donna étoit ravissant!

Et sautant de dessus son siege de héros, il dit: « Avant que le soleil se leve, venez, héros, venez derriere

Lowositz, pour voir mon ennemi ».

A ces mots vinrent Guillaume, Bevern, Keith & Ferdinand de Brunswick, quatre héros connus dans tout l'univers par leurs talens & leur courage.

Et d'autres Guerriers s'empresserent après ces grands hommes, pour être à côté de Frederic, pour entendre ce qu'il disoit.

Libre, comme un Dieu, de crainte & de terreur, plein de sensibilité, il est là & distribue les rôles de la grande tragédie.

« Là, dit-il, qu'il y ait de la Cavalerie, ici de l'Infanterie ». Tout se tient en grand ordre, exempt de frayeur, pendant que le soleil se leve.

C'est ainsi que, lors de la création l'armée des étoiles étoit autour de Dieu: docile à sa voix, elle attendoit en ordre.

Et le soleil se montra tout-à-coup

ſur la carriere du firmament, & tout-à-coup nous pûmes voir devant nous.

Et nous vîmes une armée innombrable qui couvroit les montagnes & les vallées, des Pandoures auſſi nombreux que le ſable de la mer, & des canons ſans nombre.

Et (ce qui eſt bien permis à des héros) nous fûmes étonnés pendant un clin-d'œil, & nous reculâmes la tête de l'épaiſſeur d'un cheveu, mais pas un ſeul pied ne recula.

Car auſſi-tôt nous penſâmes à Dieu & à la patrie : & ſoudain Soldat & Officier furent remplis du courage des lions & tinrent.

Et nous nous approchâmes de l'ennemi à grands pas égaux. « Halte, cria Frederic, halte », & ce ne fut qu'un même pas.

Il s'arrête : il conſidere l'ennemi, & ordonne ce qu'il faut faire. Auſſitôt, comme le tonnerre du Très-Haut, on vit la Cavalerie s'élancer.

Huy ! (c'étoit le cri de l'homme & du cheval) & ils volerent avec fracas, & laiſſerent le terrein derriere eux, juſqu'à ce qu'ils ſe trouverent coup contre coup, cuiraſſe contre cuiraſſe.

Et l'ennemi deux fois fuyant, fut pourſuivi avec trop d'ardeur & trop loin : alors il compta nous vaincre par la ruſe, ne le pouvant par la valeur.

Car, trop tôt pour l'ardeur des nôtres, la force de leurs ſabres eſt arrêtée par le feu à cartouche qu'on leur lance d'une embuſcade.

Quelle fut la joie maligne du Hongrois, à qui la ruſe, & non le courage, réuſſit ! Notre Cavalerie fuit en arriere, & Frederic en fait la revue.

« Ah, Pere Bevern, nous écriâmes-nous alors, à nous, à nous des cartouches ! car déja ton pauvre Grenadier a vuidé ſa giberne ».

Et ſi tu ne lui rends pas la poudre, il aura ici ſon tombeau; car ils font

pleuvoir une grêle de balles du haut de leur tour.

« Allez, dit-il, précipitez-les de leur tour à coups de bayonnettes » : nous montâmes à l'aſſaut, nous les précipitâmes.

Nous abattîmes des murailles, nous eſcaladâmes ton aſyle, ô Pandoure farouche, & nous te bravâmes en face.

Et tu te mis à fuir de toutes tes forces, & tu te cachas dans la ville. Alors nous nous écriâmes : « Que tout ce qui a du cœur nous ſuive ».

Mais le vaillant Guillaume te ſaiſit & te conduiſit par la main, toi Muller, & auſſi-tôt la ville fut embraſée avec les Pandoures.

Alors le prudent Braun fit retraite, le cœur rempli d'une jalouſie héroïque ; il prit la fuite, & laiſſa le champ de bataille à nous & à Frederic.

Mais, ô Braun, & toi Pandoure ;

dis qui eſt celui dont la force t'a réduit à cette extrémité ? qui eſt celui qui t'a mis en fuite ? C'eſt Dieu, porté ſur les nuées.

Son tonnerre punit ta guerre juſques bien en avant dans la nuit noire ; mais nous, nous chantons notre victoire, & nous louons ſa puiſſance.

CHANT DE BATAILLE, *avant la bataille de Prague, le 6 mai* 1757.

QUE peux-tu, Talpatſch, Pandoure ? Soldat & Officier, que pouvez-vous ? Vous ne ſavez que fuir, & nous, nous ſavons vaincre.

Nous avançons. Tremblez. Homme & cheval annoncent votre trépas. Nous avançons, & notre guerrier Frederic, le héros, eſt à notre tête.

Et le vaillant Schwerin, avec ſa troupe héroïque, n'eſt point éloigné. Nous le voyons ; ſa chevelure blanche brille comme une étoile.

Que te ſert, ô ennemi, cette artil-

lerie dont tu t'es environné ? Que te ſert d'avoir retranché ton camp à force d'art & de ſcience ?

Dociles au génie impétueux & à la ſageſſe âgee, nous voilà les armes à la main, prêts à faire des exploits.

Et nous allons braver ſur ces rochers eſcarpés tes forces & tes coups que tu nous deſtinois, & ta ſcience militaire.

Et ta fierté & tes inſultes : car c'eſt toi qui as enfanté cette guerre maudite ; & voilà pourquoi Dieu eſt avec nous & nous donne la victoire.

Et il nous fait entonner des chants ſublimes après la bataille. Lyre, tais-toi. Ecoutez le ſon de la trompette. Silence, freres, écoutez.

CHANT DE VICTOIRE. *Après la bataille de Prague, le 6 mai 1757.*

VICTOIRE ! Dieu eſt avec nous. Le fier ennemi eſt couché là. Il eſt couché là. Notre Dieu eſt juſte. Il eſt couché là. Victoire !

Notre pere, il eſt vrai, n'eſt plus ; mais il eſt mort en héros, & maintenant il contemple notre armée victorieuſe du haut du firmament.

Il marcha devant nous, ce généreux vieillard, plein de Dieu & de la patrie. Sa tête étoit encore moins blanche que ſa main n'étoit vaillante.

Avec la vigueur d'un jeune Guerrier, elle ſaiſit un drapeau & le tint élevé ſur ſon bâton, afin que nous puſſions tous le voir.

Et il dit : « Enfans, montez, eſcaladez les retranchemens & les batteries » : & nous le ſuivîmes tous homme par homme, plus prompts que l'éclair.

Mais hélas ! notre pere tomba, & le drapeau s'inclina ſur lui. Ah, quelle fin glorieuſe ! ö Schwerin fortuné !

Ton Frederic te pleura en nous commandant ; mais nous nous précipitâmes ſur l'ennemi pour venger ta mort.

Toi, Henri, tu devins Soldat, tu combattis comme un lion. Nous eûmes tous les yeux ſur toi, ô jeune héros, & nous comptâmes tes exploits.

Le Poméranien, le Brandebourgeois combattit avec un courage héroïque ; ſon glaive étoit rouge ; le ſang du Pandoure coula à chaque pas.

Les bonnets d'ours furent chaſſés de ſept retranchemens. Là marcha ton Grenadier, Frederic, ſur des monceaux de cadavres.

Là, au milieu du carnage meurtrier, il penſa à Dieu, à la patrie & à toi : il vit ſon Roi au milieu de la pouſſiere & de la fumée noire.

Avec un viſage guerrier, étincelant de courage, il trembla ; il trembla pour tes jours, mais non pas pour les ſiens.

Et mépriſant la pluie des balles & le tonnerre du canon, il combattit avec plus de fureur & fit des actions héroïques, juſqu'à ce que tes ennemis priſſent la fuite.

Maintenant il chante ſa victoire & rend grace à Dieu de ſa puiſſance, & envoie couler tout le ſang de cette bataille ſur l'ennemi (*a*).

CHANT DE GUERRE, *avant le combat de Collin, le 18 juin 1757.*

VOYEZ comme les vaincus ſont encore dévorés de vengeance & de fureur ; voyez comme ils ſont là ſans trembler, & nous crient : « Va, Pruſſien, va donc à Vienne ».

Ils ſont là ſur des rochers élevés, comme dans des nids d'aigles. Ils oſent nous inſulter. Oui, freres, ils rêvent des fêtes de victoire.

Cent mille hommes ! ils comptent nous vaincre. Allons, Frederic, allons, attaquons-les, la victoire eſt à nous.

(*a*) Nous ſupprimons le dernier couplet qui nous a paru indécent, même dans la bouche d'un Poëte, à qui l'on ſait que tout eſt permis. Les Pruſſiens ſavent ſi les Autrichiens ſont courageux, braves, & diſciplinés.

CHANT DE BATAILLE, *après la bataille de Collin, le 18 juin 1757.*

« RETIREZ-vous, cria le Pere Frederic, retirez-vous, cria-t-il, retirez-vous »; car il vit que Dieu donnoit fortune à l'ennemi.

Mais nous attaquâmes encore leur nid, nous voulûmes encore l'escalader. Nous grimpâmes & nous nous tînmes fortement attachés les uns aux autres.

Et nous dîmes à celui qui y étoit parvenu : « Comment faire pour y monter » ? Nous nous mîmes bravement mains dans mains, & nous nous aidâmes à monter.

Et soudain une troupe de héros qui avoit déja gagné la hauteur à moitié, fut renversée par une décharge à cartouches, sans avoir pu faire d'action glorieuse.

Frederic le vit. O ! comme son cœur en saigna ! comme il éleva vers le ciel son œil rempli de compassion!

Que les regards du Héros étoient pleins de douceur ! « Cessez, enfans, cessez, dit-il ; Dieu n'est point aujourd'hui avec nous ».

Alors nous laissâmes l'ennemi dans son nid de rocher. Maintenant il triomphe & célebre sa victoire.

Mais comment peut-il la chanter ? Non, freres, il ne le peut : car ne l'avons-nous pas chassé aussi loin qu'il pouvoit l'être?

Nous n'avons pas combattu contre des hommes & des chevaux, nous avons combattu contre des rochers. Qu'il s'attaque ici à nous, freres, qu'il triomphe ici.

Descends, ennemi, dans la verte plaine, montre ta poitrine à découvert, combats, triomphe & meurs en héros ; c'est ici qu'il y a plaisir à mourir.

Mais il n'ose s'exposer, nous l'attendrions en vain. Allez, enfans, dit Frederic. Allons.

CHANT DE DÉFI, *avant la bataille de Rosbach, le 4 novembre 1757.*

SORS de ta taniere, armée redoutable, sors, viens au combat en rase campagne, avec courage & avec tes armes de bataille.

Nous, petit troupeau, nous sommes déja debout, nous chantons déja le chant de bataille. Nous t'éveillons par notre bruit guerrier & par le cliquetis de nos armes.

Pourquoi sommeilles-tu ? Ce repos convient-il à des héros? Si ta cause est juste, pourquoi n'oses-tu te montrer ?



ARTICLE VI.

Gotthold-Ephraïm Lessing *Fabeln, drey bücher, nebst abhandlungen mit dieser dichtungsart verwantem Juhalts. Berlin, bey* Christian-Friedrich Voss, 1759, *in*-8°.

« FABLES de *Gotthold Ephraïm*
» *Lessing*, en trois livres, avec
» des dissertations relatives à ce
» genre de Poésie. A Berlin, chez
» *Chrétien-Frederic Voss*, 1759,
» *in*-8°. »

LES enfans de Saturne, dit Platon, vivoient & conversoient non seulement entre eux, mais encore avec les animaux ; ils pouvoient parler à tous les êtres, & tous les êtres pouvoient leur répondre & leur apprendre à devenir plus sages & plus heureux. Nous croyons que par cette allégorie Platon a voulu donner à connoître que le premier moyen dont on s'est servi pour insinuer les principes de la morale & de la vertu, a été l'apolo-

gue ; & notre opinion eſt juſtifiée tant par les procédés des hommes encore groſſiers & barbares, qui prêtent à tout du ſentiment & de la vie, que par le caractere même de la Fable, dont l'effet n'eſt ſi prompt, ſi ſûr, ſi univerſel, que parce qu'elle nous épargne le dégoût & l'ennui attachés à la ſéchereſſe, à la crudité de la ſentence & du précepte. Eſope & Phedre ſon traducteur ont donné dans leurs Fables un traité de morale infiniment plus utile que tout ce que Seneque & Epictete nous ont laiſſé dans leurs ouvrages auſteres & dogmatiques. Nous ne nous étendrons point ici ſur le caractere de l'apologue ; la Fontaine, la Mothe, Richer, M. l'Abbé le Batteux & ſur-tout M. Marmontel nous paroiſſent avoir épuiſé toutes les réflexions qu'il eſt poſſible de faire ſur ce genre de Poéſie. M. Leſſing l'enviſage à la vérité ſous un tout autre point de vue ; il le regarde comme purement philoſophique, & ſoutient qu'il ne demande aucune ſorte d'ornemens. « J'ai lu, dit-il, les meilleurs Fabuliſtes tant anciens que modernes ; & après avoir réfléchi ſur la théorie de la Fable, je

n'ai pu voir ſans étonnement que les Modernes ayent abandonné le ſentier qu'Eſope a tracé & qui conduit tout droit à la vérité, pour s'égarer dans les détours qu'occaſionne la fureur de conter ». Mais, n'en déplaiſe à M. Leſſing, toutes ſes obſervations ſont plus ingénieuſes que vraies ; la préciſion qu'il affecte & qu'il voudroit mal-à-propos confondre avec la ſimplicité, ne s'accorde nullement avec le caractere de la Fable. Le principal objet de cette ſorte de Poëme eſt de couvrir le précepte, & les Fables de M. Leſſing ont, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la ſentence gravée ſur le front ; s'il ne s'agiſſoit que de nous conduire tout droit à la vérité, on ſe paſſeroit de la Fable elle-même.

Conſéquemment à ſes principes, notre Auteur a écrit toutes ſes Fables en proſe, & il a deſtiné la premiere à juſtifier ſa théorie. Parer la Fable des graces de la verſification, c'eſt, à ſon avis, une peine inutile, c'eſt aſſaiſonner les aſſaiſonnemens. Ce n'eſt pas ainſi qu'en jugerent les premiers auteurs de la ſageſſe ou plutôt de l'humanité ; peu contens de donner du

corps aux vertus & de préſenter la vérité ſous des images ſenſibles, ils les revêtirent de tous les charmes de l'harmonie. Faut-il rien rejetter de tout ce qui peut rendre l'inſtruction plus prompte & plus aiſée ? Du reſte il y a beaucoup d'eſprit, de fineſſe, de profondeur & de philoſophie dans les Fables de M. Leſſing ; cet Auteur eſt un des plus beaux génies de l'Allemagne ; il s'eſt exercé avec un ſuccès preſqu'égal dans tous les genres de Littérature. Nous avons entre les mains quelques-uns de ſes ouvrages que nous ne tarderons pas de faire connoître & qui répondent parfaitement à la haute opinion qu'on nous a donnée de ſes talens dans l'*Eſſai ſur la Littérature allemande* (a).

L'Apparition.

Assis au fond d'un bois où j'avois coutume d'obſerver les animaux, je voulus donner à une de mes Fables cette parure vive & légere de la Poé-

(a) Voyez le volume de ſeptembre 1761.

ſie, ſous laquelle la Fontaine a fait paroître l'Apologue. Je méditois, je choiſiſſois, je rejettois, mon front brûloit, & tous mes efforts étoient inutiles. Plein de dépit, je me levai avec précipitation, lorſque tout-à-coup la Muſe de la Fable m'apparut.

A quoi bon, me dit-elle, la peine que tu prends ? La vérité a beſoin des graces de la Fable ; mais pourquoi la fable auroit-elle beſoin des graces de l'harmonie ? Tu veux donc aſſaiſonner les épices. C'eſt par l'invention que tu dois te montrer Poëte ; quant à ton ſtyle, il doit être celui du ſimple Hiſtorien.

Je voulus répondre ; mais la Muſe diſparut. « Elle diſparut, entends-je » dire à un de mes Lecteurs. Si tu » veux nous faire illuſion, tâche d'ob- » ſerver un peu mieux la vraiſem- » blance. Eſt-ce dans la bouche d'une » Muſe que tu devois mettre ces mau- » vais raiſonnemens que ton impuiſ- » ſance te ſuggere ? Cette adreſſe à la » vérité eſt aſſez ordinaire ».

Fort bien, mon Lecteur ; il ne m'eſt point apparu de Muſe : je racontois une ſimple fable, dont tu as tiré toi-

même la morale. Je ne ſuis pas le premier, ni ne ſerai le dernier qui aura cherché à faire paſſer ſes rêveries pour des oracles.

Jupiter & le Cheval.

Pere des animaux & des hommes, (ainſi s'exprima le Cheval en haranguant Jupiter) je paſſe pour une des plus belles créatures dont tu ayes décoré la terre, & mon amour propre m'ordonne de le croire; il me ſemble cependant qu'il y auroit encore bien des choſes à perfectionner en moi.

Parle, dit Jupiter en ſouriant, quelles perfections deſirerois-tu de plus?

Mais, reprit le Cheval, ſi mes jambes étoient plus hautes & plus ſouples, je ſerois ſans doute plus agile; un col de cigne me donneroit de la grace; avec un poitrail plus large, je ſerois bien plus vigoureux; & puiſque tu m'as deſtiné à porter l'homme ton favori, la ſelle que le Cavalier me met ſur le dos pourroit bien m'être naturelle.

Un moment, répondit Jupiter. Alors il prononça d'un air grave les paroles

de la création. Auſſi-tôt la pouſſiere ſe réunit, s'organiſa, fut animée, & ſoudain parut devant le thrône de Jupiter le hideux chameau.

A cet aſpect, le Cheval fut ſaiſi d'une ſecrete horreur.

Voilà des jambes plus hautes & plus ſouples, un long col de cigne, une poitrine plus large, une ſelle naturelle: veux-tu que je te donne les mêmes formes.

Le cheval frémit encore davantage.

Vas, reprit Jupiter, pour cette fois ſois inſtruit ſans être puni. Cependant, pour le faire ſouvenir de tems en tems de ta témérité, nouvelle créature, continue d'exiſter, dit Jupiter en jettant un regard conſervateur ſur le chameau, & que le Cheval ne t'apperçoive jamais ſans frémir.

Le Roſſignol & le Paon.

Un Roſſignol trouva parmi les chantres des bois beaucoup d'animaux & point d'amis. Peut-être ſerai-je plus heureux parmi les oiſeaux d'une autre eſpece; il dit, & vole vers le Paon.

Beau Paon, je t'admire. Je t'admire auſſi, charmant Roſſignol. Eh bien, ſoyons amis, reprit le Roſſignol: nous n'aurons pas ſujet de nous porter envie; tu es auſſi agréable à l'œil que je le ſuis à l'oreille.

Le Roſſignol & le Paon devinrent amis.

Kneller & Pope étoient meilleurs amis que Pope & Addiſſon.

Le Loup & le Berger.

La contagion enleva à un Berger tout ſon troupeau; le Loup l'apprit & ſe hâta de venir en faire au Berger ſon compliment de condoléance.

Eſt-il poſſible que tu ayes perdu tout ton troupeau! ce troupeau ſi joli, ſi bon, ſi gras! Ah! je ſuis ſi touché de ton malheur, que je ne ſaurois retenir mes larmes.

Je te remercie, reprit le Berger; je vois que tu as un cœur bien compâtiſſant.

Oui, ajouta le chien du Berger, toutes les fois qu'il ſouffre du malheur d'autrui.

Le Loup belliqueux.

Mon pere, de glorieuſe mémoire, diſoit un jeune Loup au Renard, mon pere ſe rendit formidable dans toute la contrée; il triompha ſucceſſivement de plus de deux cens ennemis dont il précipita les ames dans le ſombre empire de la mort. Faut-il être ſurpris qu'à la fin il eut ſuccombé?

C'eſt ainſi que s'exprimeroit un Orateur empoulé dans ſon oraiſon funebre; l'Hiſtorien diroit tout ſimplement: les deux cens ennemis dont il triompha ſucceſſivement, furent des brebis & des ânes; & l'ennemi qui le fit ſuccomber, fut le premier taureau qu'il oſa attaquer.

Les Chiens.

O que notre race a dégénéré dans ce pays-ci, dit un Caniche qui avoit voyagé! Dans la partie du monde que les hommes appellent *les Indes*, c'eſt là qu'on trouve encore de vrais Chiens, des Chiens, (le croirez-vous, mes freres?) qui n'ont pas peur d'un lion, & qui l'attaquent hardiment.

Mais viennent-ils à bout de le vaincre, demanda au Caniche un vieux Chien de chasse ?

C'est ce que je n'ai pas vu, & je n'oserois l'assurer. Mais, penses-y donc, attaquer un lion !

Oh ! continua le Chien de chasse, s'ils ne peuvent pas le vaincre, les Chiens que tu nous vantes tant ne valent pas mieux que nous; ils sont seulement beaucoup plus stupides.

Le Hibou & le Thésauriseur.

C'ETOIT un homme bien injuste, qu'un certain Thésauriseur; pendant qu'il fouilloit dans les ruines d'un vieux château, il apperçut un Hibou qui prit une souris maigre & la mangea. Quelle action abominable pour l'oiseau philosophe, pour le favori de Minerve, s'écria l'homme !

Eh quoi, reprit le Hibou, parce que j'aime la solitude & la méditation, tu veux que je vive de l'air ? Je sais bien que vous autres hommes, vous voudriez exiger cela de vos Savans.

Esope & l'Ane.

L'ANE dit à Esope : La premiere fois que tu parleras de moi, fais-moi dire quelque chose de bien sensé & de bien spirituel.

Te faire dire quelque chose de bien spirituel ! Mais alors tu serois le Moraliste, & moi l'Ane.

Le petit Garçon & le Serpent.

UN petit Garçon jouoit avec un Serpent apprivoisé. Ma bonne petite bête, disoit le Garçon, je n'en agirois pas si familierement avec toi, si l'on ne t'avoit pas ôté ton venin. Vous autres Serpens, vous êtes bien les créatures les plus méchantes, les plus ingrates; oh ! je n'ai pas oublié ce qui arriva à un pauvre Campagnard qui, ayant ramassé un Serpent, peut-être de tes aïeux, qu'il trouva transi de froid, le mit dans son sein pour le réchauffer. A peine le méchant eut-il repris ses forces, qu'il mordit son bienfaiteur.

Tu me surprens, dit le Serpent; il

faut que vos Historiens soient bien partiaux : les nôtres racontent la chose tout différemment : ton homme, prétendu charitable, croyoit que le Serpent étoit réellement gelé; & comme il lui vit une très-belle peau, il ne le ramassa & ne le mit dans son sein que pour l'écorcher. Cela étoit-il bien ?

Ah, tais-toi ! quel est l'ingrat qui ne sait pas s'excuser !

Fort bien, mon fils, interrompit le pere qui avoit écouté cette conversation. Cependant si jamais tu entendois parler d'un trait d'ingratitude extraordinaire, commence, avant de rien croire, par examiner toutes les circonstances : les vrais bienfaiteurs ont rarement obligé des ingrats; mais l'univers est plein de protecteurs à vues petites & intéressées, qui méritent bien, mon fils, de ne trouver, au lieu de reconnoissance, que du mépris & de l'ingratitude.

Jupiter & la Brebis.

LA Brebis avoit beaucoup à souffrir de la part de tous les autres animaux; elle s'en plaignit à Jupiter qui l'écouta

favorablement & lui dit : Je vois bien, ma bonne créature, que je t'ai créée avec trop peu de défense; c'est une injustice qu'il faut que je répare. Veux-tu que j'arme tes pieds de griffes & ta bouche de dents terribles ?

Oh non, dit la Brebis, je ne veux rien avoir de commun avec les animaux féroces.

Aimes-tu mieux que je mette du venin sous tes dents ?

Ah ! reprit la Brebis, les bêtes venimeuses sont si détestées !

Eh bien, que veux-tu donc ? Je vais attacher des cornes à ton front & donner de la force à ton col.

Point du tout, Pere bienfaisant; je pourrois devenir aussi querelleuse que le bouc.

Cependant si tu veux que les autres n'osent te nuire, il faut que tu puisses nuire toi-même.

Il faut cela, dit la Brebis en gémissant ! oh, en ce cas, Pere bienfaisant, laisse-moi telle que je suis; car le pouvoir de nuire en excite, à ce que je crois, le desir; & il vaut mieux souffrir le tort que de le faire.

Jupiter bénit la bonne Brebis, &

dès ce moment elle oublia de se plaindre.

Les Furies.

Mes Furies commencent à vieillir, dit Pluton au Messager des Dieux, il m'en faut qui soient plus fraiches & plus jeunes; va-t'en faire un tour là-haut sur la terre, & choisis-moi trois personnes propres à remplir l'emploi que je leur destine. Mercure obéit & partit.

Peu de tems après, Junon dit à Iris: Ne pourrois-tu pas me trouver parmi les mortelles deux ou trois filles sages, mais parfaitement sages ? Tu m'entends bien; j'aurois grande envie de confondre Venus qui se vante d'avoir assujetti tout le sexe. Vas, & tâche de me faire cette découverte. Iris part & parcourt tous les coins de la terre, mais inutilement. Elle prend le parti de revenir. Ah ! s'écria Junon en la voyant arriver toute seule, est-il possible ! O vertu ! ô chasteté !

Déesse, dit Iris, j'aurois bien pu t'amener trois filles qui toutes trois étoient parfaitement sages, qui toutes trois n'avoient de leur vie souri à un

homme, qui toutes trois avoient étouffé dans leur cœur jusqu'au germe de l'amour; mais hélas ! je suis arrivée trop tard. Comment trop tard, dit Junon ? Oui, trop tard; Mercure venoit de les enlever pour Pluton.

Pour Pluton! Et que veut faire Pluton de ces filles vertueuses ?... Des Furies.

L'Ombre de Salomon.

Un Vieillard supportoit le poids & la chaleur du midi pour cultiver son champ de ses propres mains, quand tout-à-coup il apperçut sous le vaste ombrage d'un tilleul un fantôme céleste. Je suis Salomon, dit l'Esprit; que fais-tu là, bonhomme ? Mais, si tu es Salomon, comment peux-tu me le demander? Ne m'as-tu pas conseillé de suivre dans ma jeunesse l'exemple de la fourmi ? Eh bien, je l'ai suivi, je l'ai observé & j'ai appris d'elle à amasser. Tu n'as appris ta leçon qu'à demi, répliqua l'Ombre; retourne une seconde fois auprès de la fourmi, & apprends aussi d'elle à te reposer dans l'hiver de tes ans & à jouir de ce que tu as amassé.

Le Présent des Fées.

Deux Fées bienfaisantes se rendirent près du berceau d'un jeune Prince qui devint un des plus grands Monarques de son tems.

Je lui fais présent, dit l'une des Fées, du regard perçant de l'aigle, à qui rien n'échappe, pas même le plus petit insecte.

Ce présent est beau, ajouta la seconde Fée; le Prince deviendra un Monarque pénétrant. Mais l'aigle ne possede pas seulement l'avantage d'appercevoir les plus petits insectes; il a de plus le mérite de ne point les poursuivre & de les mépriser : & c'est là le présent que je veux faire au Prince.

Je te remercie, ma sœur, de cette restriction, repartit la premiere Fée; j'avoue que beaucoup de grands Princes eussent été encore plus grands, si, doués d'un esprit transcendant, ils ne s'étoient point abaissés jusqu'aux plus petits détails.

Le jeune & le vieux Cerf.

Un Cerf à qui la nature bienfaisante avoit prolongé la vie pendant plusieurs siecles, dit un jour à un de ses petits fils : Je me souviens encore très-bien du tems où l'homme n'avoit pas encore inventé l'arme à feu.

Que ce tems dut être heureux pour notre espece, dit le jeune Cerf en gémissant !

Tu concluds trop vîte, dit le vieux Cerf; le tems étoit différent, mais il n'étoit pas meilleur. L'homme à la vérité n'avoit point alors d'armes à feu, mais il avoit des arcs & des fleches, & nous étions tout aussi mal dans nos affaires qu'à présent.

Le Berger & le Rossignol.

Favori des Muses, la foule importune des insectes du Parnasse te chagrine & t'irrite? Ecoute & apprends de moi ce qui fut dit un jour au Rossignol.

Chante, dit un Berger au Rossignol qui se taisoit pendant une des plus agréables soirées du printems.

Hélas ! dit le Rossignol, les grenouilles font tant de bruit, qu'elles m'ôtent l'envie de chanter. Ne les entends-tu pas?

Oui, sans doute, reprit le Berger; mais ce n'est que parce que tu ne chantes pas, que je les entends.



ARTICLE VII.

LETTRE contenant une observation singuliere des effets du suif sur l'aiguille aimantée ; extrait du London Chronicle *du 1-3 septembre.*

LE 22 juillet 1761, ayant eu occasion de tirer une Méridienne dans une croisée du Château de Powderbam, près d'Exeter, je voulus connoître quelle étoit alors dans ce lieu la variation de la boussole que j'avois observée huit ans auparavant être d'environ vingt degrés. Pour y proceder, j'employai la même méthode que j'avois suivie la premiere fois ; je fixai un pivot sur la pointe dans la ligne méridienne; laquelle pointe fut prise pour centre d'un cercle gradué, & sur laquelle je mis en équilibre l'aiguille ; de sorte que je pus voir aisément vers quel degré du quart de cercle entre le Nord & l'Ouest, elle se dirigeoit ; mais cette observation fut retardée par un accident imprévu.

Comme il étoit presque nuit avant que j'eusse bien établi l'aiguille pour

faire mon observation, je ne pus pas voir la position exacte sans lumiere ; j'allumai une chandelle, l'aiguille étoit alors bien en repos ; j'en approchai avec la chandelle pour observer sa position ; mais avant que je pusse m'en assurer, l'aiguille se troubla si fort qu'elle s'écartoit de quatre à cinq degrés de chaque côté, & elle ne se fixa qu'après que j'eus éloigné la chandelle. Lorsque l'aiguille fut mise en repos, je répétai le même essai, & je retrouvai le même phénomene, de sorte que je ne pus jamais connoître la variation exacte; je remarquai seulement que le point moyen entre les variations de l'aiguille, étoit à peu-près à 21 degrés.

J'attribuai d'abord la perturbation de l'aiguille à une barre de fer qui se trouvoit dans le chassis de la croisée (*Sash-frame*). J'avois auparavant écarté à une distance suffisante tout autre morceau de fer ; mais cette barre étant directement au-dessus de l'aiguille, ne pouvoit pas l'attirer de maniere à l'incliner vers l'Est ni l'Ouest ; elle étoit d'ailleurs trop éloignée pour produire un effet sensible, ce qui étoit confirmé par le repos de l'aiguille lorsqu'on éloi-

gnoit la chandelle. Je commençai alors à soupçonner que l'aiguille étoit troublée par l'action de la pierre calaminaire qui se trouvoit dans le laiton du chandelier, & qui produit, comme on l'a reconnu, un effet considerable sur l'aiguille aimantée. En conséquence, j'éloignai le chandelier, & j'observai avec la chandelle seule, mais avec aussi peu de succès ; l'aiguille ne voulut point se fixer, & vibroit toujours vers la chandelle. Nous prîmes alors deux chandelles que nous tînmes aux deux côtés opposés de l'aiguille & à une égale distance ; alors elle devint plus tranquille, sans cependant rester absolument en repos ; mais nous pûmes observer que la variation étoit à-peu-près à 21 degrés.

Après nous être amusés une heure ou deux de ces essais différens, sans pouvoir nous assurer si c'étoit le suif, ou la flamme, ou la chaleur de la chandelle, qui agitoit ainsi l'aiguille, je differai de faire de nouvelles expériences au lendemain matin, où je trouvai l'aiguille arrêtée à environ $20\frac{7}{8}$ ou plus près de 21 degrés, du Nord à l'Ouest. Je pris alors une

chandelle sans être allumée, que j'approchai de la boussole, & je trouvai qu'elle attiroit l'aiguille de quatre à cinq degrés de chaque côté de son point de repos; & la même chose arrivoit, si la chandelle étoit placée près de l'un ou l'autre pole de l'aiguille. Je couchai alors la chandelle à côté de la boussole, presque parallelement à l'aiguille qui continua de se mouvoir vers elle, jusqu'à ce qu'elle s'y attacha. Je répétai cette expérience, & elle me réussit dans différentes positions de la chandelle, qui me convainquirent que cette adhésion ne pouvoit provenir que de l'attraction. Delà je conclus que le suif attire l'aiguille aimantée, ce que je n'aurois pas connu sans cet accident; & je ne sais si ce phénomene a été observé avant moi, car je n'ai jamais rien lu ni entendu sur ce fait-là.

Je pris ensuite le chandelier de laiton seul & je le plaçai près de l'aiguille qui en fut repoussée en même proportion qu'elle étoit attirée par le suif; mais je crois que cet effet peut dépendre en partie de la quantité ou peut-être du mêlange inégal de pierre

calaminaire dans la composition du laiton, car je trouvai que d'autres pieces de laiton attiroient plus l'aiguille qu'elles ne la repoussoient.

J'instruisis le lendemain de mon expérience un Capitaine de Vaisseau, qui m'a dit qu'il n'avoit jamais rien connu de semblable; qu'à la mer le suif découloit fréquemment de la chandelle qui est ordinairement placée dans l'*habitacle* entre les deux boussoles, & qu'il n'avoit jamais observé que les aiguilles en fussent affectées. Mais un autre Marin, à qui j'ai raconté aussi le fait, s'est rappellé qu'un jour l'habitacle étant couvert du suif qui avoit degoutté de la chandelle, les boussoles se dérangerent si fort, qu'elles différoient l'une de l'autre au moins de dix degrés ou de près d'un point entier; & lorsqu'on eut nettoyé l'habitacle, les deux boussoles revinrent au point moyen entre ceux auxquels les aiguilles s'étoient fixées auparavant; de sorte que le suif qui étoit entre elles sembloit avoir attiré une des aiguilles à environ 5 degrés vers l'Est, & l'autre à la même distance vers l'Ouest. Quoique le Capitaine eût fait

peu d'attention au phénomene & qu'il ne s'en fût ressouvenu qu'à propos de mon expérience, cependant son observation, jointe à la mienne, me paroît confirmer suffisamment la qualité attractive du suif & son influence sur l'aiguille aimantée. Si c'est réellement une nouvelle découverte, ce détail peut servir d'avertissement aux Marins & les engager à ne pas laisser couler dans l'habitacle cette quantité de suif qui peut déranger leurs boussoles, & par-là les tromper dans leur route, augmenter les erreurs des calculs & détruire la certitude d'où dépend leur sûreté.

Je suis, &c.

GUILLAUME CHAPPEL.



ARTICLE VIII.

DESCRIPTION de la partie de l'Amérique qui est la plus proche de la terre de Kamskatka.

LE morceau suivant est tiré de la *Description de Kamtchatca*, imprimée à Petersbourg en 1759, par le Professeur Krasbennikoff. L'extrait que nous en donnons est traduit de l'anglois; nous prions le Lecteur de ne pas mettre sur notre compte les obscurités & peut-être les inexactitudes qu'il trouvera dans la partie géographique de cette description; il ne nous a pas été possible de bien saisir en quelques endroits le sens du Traducteur Anglois, qui vraisemblablement n'a pas bien entendu ou a mal rendu l'original.

LE continent de l'Amérique, connu depuis cinquante-deux jusqu'à soixante degrés de latitude septentrionale, s'étend du Sud-Ouest jusqu'au Nord-Ouest, par-tout presqu'à une distance égale de la côte de Kams-

chatka, c'est-à-dire sur trente-sept degrés de longitude; car le rivage de Kamskatka, depuis le Lopatka Kurilien jusqu'au cap Tchukolki, s'étend dans toute sa direction en ligne droite, excepté dans les lieux qui forment des caps & des bayes; ensorte qu'on a raison de conclure que ces deux terres étoient autrefois jointes ensemble, surtout dans la partie où est situé le cap Tchukotski : car entre ce cap & le rivage opposé précisément à l'Ouest, la distance n'excede pas deux degrés & demi.

Steller fonde cette opinion sur quatre observations.

1. L'état des rivages qui à Kamskatka & dans l'Amérique sont escarpés.

2. Le grand nombre des caps qui s'avancent dans la mer, depuis trente jusqu'à soixante verstes (*a*).

3. Le grand nombre des isles qui se trouvent dans la mer qui sépare Kamskatka de l'Amérique.

(*a*) La verste, mesure de Russie, est de 104 à 105 au degré, c'est-à-dire d'un peu moins d'un quart de nos lieues communes.

4. La situation de ces isles & le peu de largeur de cette mer.

La mer qui sépare Kamskatka de l'Amérique, est pleine d'isles qui étant situées au Sud-Ouest de l'Amérique, s'étendent vers le détroit d'Anian, & forment une chaîne non interrompue, comme les isles Kuriles vers le Japon. Cette chaîne d'isles se trouve entre cinquante-un & cinquante-quatre degrés de latitude, & se tourne vers l'Orient; elle ne commence qu'à cinq degrés du rivage de Kamskatka.

Steller s'imagine que la terre de la Compagnie doit se trouver entre les isles Kuriles & celles de l'Amérique, en supposant un homme qui en partant du Sud-Ouest de l'Amérique, s'avance toujours vers le Sud-Ouest; car, selon lui, l'isle de la Compagnie doit être la base d'un triangle qu'elle forme avec les isles Américaines & Kuriles. Ceci ne paroît pas destitué de toute vraisemblance, si l'isle de la Compagnie est bien placée sur les Cartes.

La terre de l'Amérique est mieux située, par rapport au climat, que les pays de l'Asie plus reculés vers l'Orient, quoiqu'elle soit située vers

la mer & qu'elle offre par-tout des montagnes fort élevées, dont quelques-unes sont en tout tems couvertes de neige. Les montagnes de cette partie de l'Asie sont par-tout escarpées & brisées; ce qui les a privées de leur chaleur interne : de-là vient qu'on n'y trouve jamais que des métaux imparfaits, & qu'il n'y croît ni bois ni plantes, si ce n'est dans les vallées, où l'on en trouve de différentes especes.

Au contraire, dans l'Amérique les montagnes sont solides, & leurs surfaces sont couvertes d'une bonne terre; aussi depuis le pied jusqu'au sommet, elles sont couvertes d'arbres. A leur pied croissent des plantes propres aux lieux secs, & qui ne viennent point dans les marécages; d'ailleurs elles ont la même forme sur les terreins bas que sur le haut des montagnes, parce qu'elles éprouvent par-tout un égal degré de chaleur & d'humidité; mais en Asie cela est si différent, qu'on seroit tenté de croire que ce ne sont pas les mêmes especes, si l'on ne suivoit une regle qui est générale par rapport à ces lieux, savoir, que les plantes qui croissent dans les vallées, sont deux

fois plus grandes que celles qui croissent sur les hauteurs.

Dans l'Amérique même les rivages de la mer à soixante degrés de latitude sont pleins de bois; mais dans le Kamskatka, à cinquante-un degrés de latitude, on ne trouve des saules qu'à vingt verstes au moins de la mer. Les bouleaux qui croissent près de la riviere de Kamskatka, sont pour la plus grande partie à 30 verstes de l'embouchure; les sapins à 50; à 61 il n'y a point du tout de bois.

Steller croit que de la latitude ci-dessus mentionnée de l'Amérique, la terre s'étend jusqu'à soixante-dix degrés & au-delà. L'abri & le couvert qui garantit ce pays du côté de l'Ouest, est la principale cause de cette grande abondance de bois. Au contraire, le manque de bois sur les rivages de Kamskatka & sur-tout vers la mer Penshinienne, vient du vent du Nord auxquels ils sont exposés. Si ces lieux qui sont tournés vers Lopatka, sont pleins de bois & plus fertiles, c'est qu'ils sont défendus du vent du Nord par le cap Tchukotski & les terres qui sont vis-à-vis.

Par la même raison, les poissons remontent dans les fleuves de l'Amérique plutôt que dans ceux de Kamskatka. Le 20 juillet on a trouvé une grande abondance de poissons dans ces rivieres, tandis qu'à Kamskatka ce n'est que le commencement d'une pêche abondante. Quant aux diverses productions, on y voit des framboises d'un genre inconnu tant pour le goût que pour la grandeur ; il croît aussi dans ce pays des mûres sauvages, appellées dans la langue russienne *Jimolost*, *Golubitsa*, *Brusnitsa* & *Shiksha*, en aussi grande quantité qu'à Kamskatka. Il y a dans ce pays une quantité suffisante d'animaux, propres à la subsistance des habitans; on y trouve des veaux marins, des chiens marins, des castors marins & des baleines, *canis charcharias*, des marmottes (*Marmotta minor*), des renards roux & noirs qui ne sont point si sauvages ici qu'ailleurs, parce que peut-être ils ne sont pas tant chassés.

Les oiseaux connus qu'on y voit, sont des pies, des corbeaux, des mouettes, des corbeaux marins, des cignes, des

canards sauvages, des bécasses, des pigeons de Groënland & des *Milchagatki*, autrement appellés *des canards septentrionaux*.

Les oiseaux inconnus qu'on y remarque se réduisent à dix especes qu'il n'étoit point difficile de distinguer des oiseaux Européens par la vivacité de leurs couleurs. Les habitans de ces pays sont aussi sauvages que les Koriaki & les Tchuktchi ; leur stature est avantageuse, ils ont les épaules larges & rondes, les cheveux longs & noirs qu'ils portent détachés, les yeux aussi noirs que le jais, les levres grosses, la barbe foible & le col court. Ils portent des chemises qui ont des manches qui tombent jusqu'à leurs genoux; ils les attachent avec des cordons de cuir plus bas que le ventre; leurs culottes & leurs bottes, qu'ils font de peaux de veaux marins, teintes avec le jus de l'aune, ressemblent beaucoup à celles des Kamschadales. Ils portent attachés à leurs ceinturons des couteaux de fer, comme les Russes, avec des chapeaux faits de plantes pliées en forme de parassol, comme font les Kamschadales. On les colore en verd

& en noir, avec des plumes de faucon par-devant, à la maniere des Américains du Bresil. Ils vivent de poissons, d'animaux marins & d'herbes douces qu'ils préparent de même qu'à Kamskatka. On a remarqué qu'ils font sécher l'écorce du peuplier ou du pin, qui leur sert de nourriture dans les cas de nécessité. Cet usage est commun non-seulement à Kamskatka, mais aussi dans toute la Sybérie & la Russie jusqu'à Viatka.

Les liqueurs spiritueuses & le tabac n'y sont point connus, preuve certaine qu'ils n'ont point encore eu de communication avec les Européens.

Le feu Major Polutskoi, après une bataille qu'il donna contre les Tchutchi, trouva parmi les cadavres deux hommes de cette nation qui avoient deux dents d'un cheval marin, mises dans des trous qu'ils s'étoient ouverts sous le nez : c'est pourquoi les habitans de ce pays les appellent *Zubatui*. Les prisonniers disoient qu'ils ne venoient point pour aider les Tchutchi, mais pour voir seulement leur maniere de se battre avec les Russes : d'où l'on peut conclure que si

les Tchutchi ne leur parlent point dans la même langue, du moins le font-ils dans une langue qui y a tant de rapport, qu'ils peuvent s'entendre les uns les autres sans interpretes. Par conséquent leur langue ressemble beaucoup à celle des Koriaki ; car la langue Tchukotchienne se dérive de la Koriakienne, & n'en differe que dans la dialecte : aussi les interpretes peuvent leur parler sans la moindre difficulté. Quant à ce que dit Steller, que les interpretes Russes ne comprennent point la langue américaine, cela vient peut-être de la grande différence de la dialecte ou de la différence de prononciation, qu'on observe non-seulement parmi les habitans sauvages de Kamskatka, mais aussi dans différentes provinces de l'Europe.

On remarque parmi les nations Américaines & Kamschadales les ressemblances suivantes :

1. Les Américains ressemblent aux Kamschadales par la figure.

2. Ils mangent l'herbe douce de la même maniere que les Kamschadales : chose qu'on n'a point remarquée ailleurs.

3. Ils se servent de la même machine de bois pour allumer le feu.

4. On a plusieurs motifs pour imaginer qu'ils se servent de haches faites de pierre ou d'os ; & ce n'est pas sans fondement que Steller imagine qu'ils avoient autrefois une communication avec le peuple de Kamskatka.

5. Leurs habits & leurs chapeaux ne different aucunement de ceux des Kamschadales.

6. Ils teignent les peaux avec le jus de l'aune, ainsi que cela est d'usage à Kamskatka.

Ils portent pour armes un arc & des fleches ; on ne peut pas dire comment l'arc est fait, car on n'en a jamais vu ; mais les fleches sont longues & bien polies : ce qui nous fait croire qu'ils se servent d'outils de fer (*a*).

Les Américains se servent de canots faits de peaux, comme les Koriaki & Tchutchi, qui ont quatorze pieds de long sur deux de haut. La partie

(*a*) Cet article est en contradiction avec le quatrieme, où l'on dit que leurs haches sont d'os ou de pierre, ce qui n'auroit pas lieu, si le fer leur étoit connu.

qui est en avant est pointue & a le fond plat ; les peaux sont de chiens marins, teintes d'une couleur rouge ; l'endroit où ils s'asseyent a quatre pieds de long, en comptant de la poupe. Ils se servent d'une seule rame, avec laquelle ils vont avec tant de vîtesse, que les vents contraires ne les arrêtent guere, même quand la mer est le plus agitée. Au contraire, ils sont surpris de voir comment les grands vaisseaux résistent à l'impétuosité des vagues ; & quand ils sont bien battus par une tempête, ils conseillent à ceux qui y sont de prendre garde que leur vaisseau ne fasse capot. Cela arriva à la barque *Gabriel*, qui alla au cap Tchukotski il y a quelque tems. Au reste leurs canots sont si légers, qu'ils les portent d'une seule main.

Quand les Américains voyent sur leurs côtes des gens qu'ils ne connoissent point, ils rament vers eux & font un grand discours ; mais on ignore si c'est quelque charme ou une cérémonie particuliere usitée parmi eux à la réception des étrangers, car l'un & l'autre usages se trouvent aussi chez les Kuriles. Avant de s'approcher, ils se

peignent le visage avec du crayon noir, & se bouchent les narines avec quelque herbe. Quand ils ont quelque étranger parmi eux, ils paroissent affables & veulent converser avec lui, sans détourner les yeux de dessus les siens. Ils le traitent avec beaucoup de soumission & lui présentent le gras de baleine & du plomb noir, avec lequel ils se barbouillent le visage, comme j'ai remarqué ci-devant, sans doute parce qu'ils croyent que ces choses sont aussi agréables aux étrangers qu'à eux-mêmes.

Pour ce qui regarde la navigation dans ces parages, on n'y court que peu de risque pendant le printems & l'été ; mais dans l'automne elle y est si dangereuse, qu'à peine se passe-t-il un jour sans qu'on n'ait raison de craindre le naufrage. Les Russes envoyés sur l'*expédition maritime* éprouverent une telle violence des vents & des courans, que, quoiqu'expérimentés & accoutumés, depuis plus de quarante ans à la mer, cependant ils déclarerent n'avoir jamais rien vu de semblable.

Le signe le plus certain que l'on est près de terre, c'est lorsqu'on apperçoit

des castors de Kamskatka, qui ne vivent que d'écrevisses qui sont toujours près du rivage.

Il reste à parler de quelques isles près de Kamskatka, & qu'on ne trouve point dans une ligne droite, comme les autres isles ci-dessus mentionnées, mais plus au Nord. Telle est l'isle de Berrings, qui est si bien connue aux habitans de Kamskatka, qu'ils y vont pour attraper des castors marins & d'autres animaux semblables. Cette isle s'étend du Sud-Est jusqu'au Nord-Ouest, entre cinquante-cinq & soixante degrés. La partie qui est au Nord-Est & qui est précisément à l'embouchure de la riviere de Kamskatka, est à deux degrés de distance du rivage oriental de Kamskatka, & son Sud-Est à-peu-près à trois degrés du cap Kronotski. Cette isle a cent soixante-cinq verstes de long, mais sa largeur est inégale. En général on peut dire que la longueur de cette isle est si peu proportionnée à sa largeur, que notre Auteur doute s'il peut y avoir dans d'autres endroits du monde une isle de cette figure. Sa plus grande largeur, qui est de vingt-cinq verstes, est contre le cap du Nord, qui est à

cent quinze verstes de distance du bord ci-dessus mentionné.

Cette isle est composée d'une chaîne de rochers qui est divisée par plusieurs vallées qui s'étendent du Nord jusqu'au Sud. Ses montagnes sont si hautes, que dans un jour serein on peut les voir de la moitié de la distance qui est entre l'isle & Kamskatka.

Des rochers les plus hauts on voit les terres suivantes : à leur pied deux isles, dont l'une a sept verstes de circonference, comme on a déja remarqué ; mais l'autre est située contre l'extrémité de l'isle de Berrings, au Sud-Est. Elle consiste en deux rochers fort escarpés, qui ont trois verstes de circonférence ; elle est à quatorze verstes de l'isle de Berrings. Du Nord-Ouest de l'isle de Berrings, dans un tems serein, on peut voir des montagnes fort élevées & couvertes de neige. On peut supposer leur distance à cent ou cent quarante verstes.

Notre Auteur imagine avec beaucoup de raison que ces montagnes sont plutôt un cap du continent de l'Amérique, que des isles, pour plusieurs raisons, entr'autres, parce qu'à une distance

égale vers l'orient on voit clairement de l'isle de pareilles montagnes blanches, par la hauteur & la direction desquelles on juge qu'elles ont été un continent,

Au Nord de l'isle de Berrings il y a encore une autre isle de quatre-vingt ou cent verstes de long & qui lui est parallele ; elle s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest. Le détroit entre ces deux isles au Nord-Ouest n'a que vingt verstes de largeur, & au Sud-Est environ quarante.

Pour le climat, il ne differe aucunement de celui de Kamekatka, si ce n'est qu'il y fait plus froid ; car cette isle n'a point du tout d'abri ni de couvert.



ARTICLE IX.

FABLES tirées du Poëte Sadi.

SADI est le premier des Auteurs Persans. Une partie de ses ouvrages a été traduite par Gentius, & M. Galland a donné en françois le livre *des mœurs des Rois*, sous le titre de *Gulistan ou l'Empire des Roses*, qui avoit déja été traduit par du Ryer. Nous préparions un extrait de ce Poëte célebre, lorsque nous avons appris que quelques-unes de ses Fables avoient été mises en vers par M. Bret. Cet homme de Lettres, plus estimable encore par la douceur de ses mœurs & l'honnêteté de son caractere, que par l'esprit & les talens dont il a donné des preuves dans plusieurs ouvrages agréables, a bien voulu nous les communiquer & nous permettre de les insérer dans notre Journal. Ces morceaux donneront une idée du génie & du caractere de Sadi, que nous ferons connoître plus au long dans un de nos volumes suivans.

Le Pere & son Fils.

Sous l'œil d'un Pere un jeune homme Persan
A la famille réunie
Lisoit le divin Alcoran ;
Bientôt la lecture chérie
Endormit tout, esclave, frere & sœur,
Tout, excepté le Pere & le Lecteur.
O Mahomet ! quelle conduite impie !
Dit ce dernier à son Pere attentif,
Pour moi je ne dors point, & mon esprit actif
N'insulte pas aux sources de la vie.
Mon Fils, j'excuse leur sommeil,
Lui répond aussi-tôt le Pere ;
Depuis long-tems le coucher du soleil
Dans l'assoupissement plonge la Perse entiere :
D'ailleurs j'aimerois mieux te voir
Dormir comme eux à la priere
Que tirer vanité de remplir ton devoir.

Le Rêve.

RUSTAN vit un jour dans un rêve
Plonger aux enfers un Dervis,
Tandis qu'aux célestes lambris

Un Roi de la terre s'éleve :
Il s'éveille, il ne conçoit rien
A ce renverſement biſarre.
Alors vivoit un vieil homme de bien,
Sage, prudent, d'une piété rare.
Ruſtan va le trouver, lui conte ingénument
Sa viſion & ſa ſurpriſe.
Enfant, dit l'homme à barbe griſe,
Reviens de ton étonnement.
L'arrêt eſt juſte : en vivant ſur la terre,
Le Monarque aima quelquefois
A vivre en ſimple ſolitaire,
Et le Dervis n'aima qu'à vivre avec les Rois.

Le Naufrage.

TRISTE vaiſſeau qui portiez deux amans,
Ni de Venus le ſigne favorable,
Ni les deux aſtres éclatans
Des tendres freres de la Fable,
N'ont pu vous garantir de la fureur des vents.
Victime du cruel Eole,
Votre ſein s'entr'ouvre déja.
C'eſt pour Timur que Mirza ſe déſole,
Timur ne pleure que Mirza.
Les flots les ont couverts, leur péril eſt extrême.
Un Matelot veut ſecourir l'amant ;

Cours à Mirza, dit Timur expirant,
Vas, laiſſe-moi, mais ſauve ce que j'aime.

Je me croyois le ſeul qu'Amour ſût enflammer,
Et j'y mettois toute ma gloire :
C'eſt à Timur qu'appartient la victoire,
C'eſt Timur ſeul qui ſait aimer.

Le Solitaire.

LE fils de Joſeph apperçut
L'antre caché d'un Solitaire,
Et ſans ſavoir ce qu'il alloit y faire,
Le fils de Joſeph y courut.
Le ſaint Fakir alors, le front ſur la pouſſiere,
Adreſſoit des vœux au Très-Haut.
Parle pour moi dans ta priere,
Lui dit le Prince, & le Moine auſſi-tôt
De prononcer ces mots au Maître du tonnerre :
Dieu que j'invoque & qui m'entends,
Que le fils de Joſeph du nombre des vivans
Soit effacé par ta colere ;
Viens le plonger à mes yeux ſatisfaits
Dans les abîmes de la terre....
Quels vœux ! quels horribles ſouhaits !..
J'ai fait ce que j'ai dû, Répond le Solitaire,

Crains de n'obtenir pas ce qui t'eſt ſalutaire ;
Ce qu'il te faut, ainſi qu'à tes ſujets ;
N'aimerois-tu pas mieux, ſi la raiſon t'éclaire,
Te voir plongé dans le néant,
Que d'être déteſté de la nature entiere,
Dont tu veux être le tyran ?

Le Tréſor.

BRILLANT métal que les ſels de la terre
Enfantent parmi les poiſons (*a*),
De nos forfaits tu fus toujours le pere ;
Tu produis ſeul les maux que nous ſentons.
Infortunés, inſenſés que nous ſommes !
Faut-il nous le redire encor !
Mille fois on l'a dit aux hommes :
Rien n'eſt ſi funeſte que l'or.

Dans l'Indouſtan faiſoient voyage
Zehir, Amar & Mouſthadi,
Tous trois à-peu-près du même âge,
S'aimant tous trois & s'eſtimant auſſi,
Honnêtes gens, ou du moins croyant l'être,
Car on ne ſait ſouvent ce que l'on eſt ;

(*a*) La découverte d'une mine d'or eſt auſſi celle des poiſons dont ce métal eſt enveloppé, & dont il faut le dégager par les ſecours de la Chymie.

C'eſt à l'épreuve à nous faire connoître
Si notre cœur eſt tel qu'il le paroît.
Un tréſor vient frapper leur vue ;
Voici l'épreuve des amis.
A cet aſpect leur ame émue
Croit ſentir un plaiſir permis.
Le diviſer, c'eſt faire outrage
A leur délicate amitié.
En uſant ſans aucun partage
De ce bienfait commun par le Ciel envoyé,
Ils s'aimeront, diſent-ils, davantage.
On eſt plus riche, il faut jouir,
Travailler moins, ſe donner du plaiſir ;
On a de l'or, il faut en faire uſage.
Dans la ville prochaine Amar eſt député,
A ſon goût, à ſon zele, à ſon activité
La nourriture eſt auſſi-tôt commiſe.
A peine il eſt parti, que le couple reſté
S'entretient du tréſor & puis de la ſottiſe
Du pourvoyeur qui court à la cité.
Si nous partions, dit Zehir, ſans l'attendre,
Qu'à ſon retour il ſeroit ſot
De ne plus retrouver compagnons ni magot !
Vraiment c'eſt aſſez bien l'entendre,
Dit Mouſthadi, nous ſerions plus heureux,
Nous aurions tout l'or à nous deux :

Amar est un assez plat homme ;
Mais il pourroit nous joindre quelque part,
Et du trésor revendiquer sa part :
Dès qu'il reparoîtra, veux-tu que je l'assomme ?
C'est le plus court, le plus sûr..... Je le crois,
Répond Zehir; qu'il meure, & qu'avec toi
Je sois le seul à partager la somme.
Amar revient sur le soir, & bientôt
Ses deux amis l'attaquant par derriere,
Sans lui dire le moindre mot,
Vous l'étendent sur la poussiere ;
Et puis sans remords aussi-tôt
De s'attabler, de manger & de boire,
De dévorer certain pâté
Que le mort avoit apporté.
Mais tout-à-coup (qui l'eût pu croire ?)
Nos deux assassins déchirés,
Criant en vrais désespérés,
Au même instant descendent au Cocite.
Est-ce le Ciel vengeur qui les y précipite ?
Sans doute ils l'avoient mérité.
Non : c'est Amar, à qui de son côté
Le magot avoit fait envie,
Et qui, pour leur ôter la vie,

Avoit empoisonné lui-même le pâté.
Voilà donc le trésor sans maître :
A quel humain va-t-il être remis ?
Hélas ! il le rendra peut-être
Plus méchant que nos trois amis.

Fable.

La Fable suivante, dont l'idée est prise de Sadi, n'est pas écrite par M. Bret; elle nous a été communiquée par un homme de Lettres infiniment supérieur à cette bagatelle.

Le fils d'Osmin dit un jour à son pere.
Un insolent parle mal de ma mere,
Et j'ai juré que j'en aurois raison
Par le fer ou par le poison.
Ce mal qu'on dit, reprit Osmin, écoute,
Tu l'ignores ; moi, je m'en doute.
Cependant ton ressentiment
Ne me déplaît aucunement :
Il est d'un fils ; mais considere
Que si, foulant au pied la loi
De ton pays, de ton Dieu, de ton Roi,
Pour un mot indiscret, tu vas dans ta colere
Oublier en tout point la bonne instruction

Que tu reçus de moi ; mon fils, ton action
Déposera bien plus contre ton pere.
Ce discours à Bagdad passa pour inspiré
Par la douceur, par la sagesse.
Beaucoup de gens ici le croiront suggéré
Par la crainte & par la bassesse.



ARTICLE X.

OBSEVATIONS générales sur les animaux marins, par M. Steller, *tirées des Mémoires de l'Académie Impériale de Petersbourg.*

IL n'est pas possible de douter que l'Océan ne soit peuplé d'une multitude d'animaux qui nous sont encore inconnus, lorsque l'on considere l'étendue prodigieuse de ses côtes & le grand nombre de ses plages où l'industrieuse curiosité des hommes n'a point encore pénétré, & dont elle n'a pu rechercher les habitans. Il en est à-peu-près des animaux de la mer comme des animaux terrestres, dont la plûpart, après un long séjour dans un climat étranger, changent de taille, de couleur & même de poil, & qui, s'ils sont transportés dans d'autres régions, perdent ces différences spécifiques & rentrent dans leur espece primitive.

Les chevaux transportés de l'Europe en Sybérie deviennent plus petits & plus robustes. Dans les Indes & dans

la Chine leur taille diminue ſi fort & ils deviennent ſi maigres, qu'ils ſemblent conſtituer une eſpece particuliere.

Les jumens du pays des Jakuhti deviennent beaucoup plus grandes & plus fertiles dans le pays de Kamskatka : ce qui s'obſerve particulierement dans celles que l'on tranſporte à Arcangel. Les moutons d'Angleterre, ſi recherchés en Suede pour la beauté de leur laine, y dégénerent en peu de tems & perdent beaucoup de leur groſſeur.

La Sybérie ſeule fournit pluſieurs animaux qui doivent faire ſentir à tout Naturaliſte combien il eſt important d'obſerver, pour ne pas s'expoſer à créer gratuitement de nouvelles eſpeces.

Les grands écureuils, par exemple, le long du fleuve Ob, ont le poil fort long, blanc tirant ſur le cendré. Ceux d'Obdorie, trois fois plus petits, l'ont plus court & plus épais. Ceux de Barguſel ſont tout-à-fait noirs. Ceux de Werchoia ſont noirs, tirant ſur le gris. Cependant toutes ces différences dans la taille & l'épaiſſeur de leur fourrure naiſſent uniquement de la

diverſité du climat, & leur couleur varie ſelon leur nourriture. Ceux qui ſe nourriſſent du pin vulgairement nommé *cedre*, dont la feuille ne tombe point, ou du pin ordinaire, ont le poil blanc, mêlé de gris ; & ceux qui vivent de cette eſpece de meleſe qui perd ſes feuilles, ou du ſapin, l'ont entierement noir.

Entre les animaux marins, le veau ou *phoca* eſt le ſeul qui ſoit en toute ſaiſon répandu dans toutes les mers, dans l'Océan, la mer Baltique, la mer Caſpienne, & même dans les lacs qui n'ont aucune communication avec les mers, tels que les lacs Baikal & Oron. Il y a cependant de grandes différences entr'eux, ſuivant les différens lieux qu'ils fréquentent. Ceux de l'Océan ſe diſtinguent de tous les autres par la couleur de leur poil qui tire ſur le jaune, & par une grande tache couleur de marron, placée ſur la partie poſtérieure de leur corps, dont elle occupe une grande partie.

Je diſtingue les veaux marins en trois eſpeces, par rapport à leur grandeur : la premiere excede la taille des plus grands taureaux ; elle eſt appellée

lactak par les habitans de Kamskatka, & ne paroît dans l'Océan qu'entre le cinquante-ſixieme & cinquante-neuvieme degré de latitude. La ſeconde eſpece eſt de la groſſeur du tigre & a, comme lui, la peau marquée de pluſieurs taches. La troiſieme enfin eſt la plus petite ; elle ſe prend dans la mer Baltique, dans le voiſinage du port d'Archangel, en Suede, en Norwege, en Amérique, dans le pays de Kamskatka & dans les grands lacs d'eau douces, comme celui de Baikal : ils ſont d'une couleur argentée.

Si l'on demande pourquoi le veau marin eſt le ſeul qui ſoit répandu dans l'Océan & les lacs, c'eſt qu'il trouve également dans tous ces lieux la nourriture qui lui convient.

Il n'en eſt pas de même du lamentin qui ſe nourrit ſeulement de quelques eſpeces de *fucus* qu'il ne peut trouver par-tout, & à qui la ſtructure de ſon corps ne permet de vivre que dans les fonds bas.

La loutre marine qui ſe nourrit de cancres & de coquillages, ayant le trou ovale fermé, ne ſauroit paître partout, ni dans toutes les profondeurs ;

c'eſt ce qui l'oblige à chercher les fonds bas & les bords pierreux de l'Amérique, des iſles dans le canal & des terres de Kamskatka.

L'ours & le lion marins qui changent de climat par le même inſtinct que les oyes & les cignes, fréquentent les lieux reculés, les iſles déſertes & incultes, où ils puiſſent ſe décharger d'une graiſſe incommode, travailler à la propagation de leur eſpece & mettre bas leur portée ; après quoi ils retournent à leur retraite, comme les oiſeaux.

Le bieluga, animal amphybie & très-vorace, cherche les ances les plus étroites, où les poiſſons étant plus reſſerrés, deviennent plus facilement ſa proie : telles ſont les embouchures des fleuves Uda & Ochota & les golfes de l'Océan, près du fleuve Olutor.

Le morſil, d'un naturel pareſſeux, ſe retire vers les lieux inhabités, tels que l'embouchure des fleuves Ob, Jeniſei, Lena, &c. Il ſe plaît auſſi dans les environs du promontoire des Tchutſchis, qui ſont preſque toujours glacés, à cauſe de la chaleur incommode de ſa graiſſe.

La baleine, animal tranquille, ſe retire dans les mers peu fréquentées par les vaiſſeaux, telles que les mers ſeptentrionales, où elles peuvent dormir en ſûreté, s'accoupler & ſe délivrer de leurs faons. La raiſon pour laquelle le reſte des animaux amphybies n'habite pas indifféremment tous les lieux de l'Océan, mais ſeulement quelques endroits particuliers, ſe tire de leur naturel, de l'eſpece de nourriture qui leur convient, de leur amour pour le repos & de pluſieurs autres inſtincts qui les déterminent pour un lieu plutôt que pour un autre.

Tous les animaux marins ont par leur figure, leur inſtinct & leurs mœurs, ſi on peut ſe ſervir de ce terme, quelques rapports avec les animaux terreſtres, ce ſont ces rapports qui leur ont fait donner des noms tirés des reſſemblances qu'on leur a trouvées avec ces derniers; & c'eſt une choſe remarquable, que les Matelots Anglois & ceux de Ruſſie ſe ſoient accordés à donner aux mêmes animaux marins les noms de vache, de lion & d'ours. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas été d'accord ſur la dénomination de la

loutre marine; c'eſt que le rapport qu'elle a avec la loutre de terre, ſe tire beaucoup moins de ſa conformation que de ſon naturel que les Ruſſes n'ont pas aſſez obſervé.

Tous ces animaux ne ſont connus que depuis un demi-ſiecle, ſur-tout la loutre marine, dont Marc-Graef fait mention, mais en peu de mots & d'une maniere fort obſcure. Dampierre eſt le premier qui ait parlé du lion marin & de l'ours. Quelques-autres avant lui avoient fait mention du lamentin ou de la vache marine; mais leurs deſcriptions ſont fort imparfaites, il en eſt même de purement fabuleuſes.

Du reſte il n'eſt pas ſurprenant que des faits dont la recherche nous eſt interdite par les mers qui nous ſéparent, ſoient encore inconnus, tandis que nombre d'autres qui ſont à notre portée & que nous pourrions découvrir dans les terres que nous habitons, ſont encore enſévelis dans les ténebres & mis au rang des fables.

Je ſais que dans les extrémités de l'Aſie & de la Ruſſie il exiſte un ani-

mal nommé *Suhac* par les Scythes, traité juſqu'à préſent de fabuleux, & que dans les déſerts d'Aſow il eſt une eſpece de chevre qui n'a qu'une corne, & dont les Coſaques de Saporow font leur nourriture ordinaire.

On connoît dans la Scythie un loup noir, plus grand que les loups ordinaires, ayant les pieds plus courts, extrêmement avide de proie, hardi & cruel.

Les environs de Woroneſch & d'Aſtracan ſont infectés d'une eſpece de chiens extrêmement ruſés, qui ſe jettent ſur ceux qu'ils trouvent endormis, & ſe gliſſent furtivement dans les maiſons, d'où ils emportent tout ce qu'ils peuvent ſaiſir. Je crois que cette eſpece de chien eſt l'*Hyene* des Anciens.

La ſuite pour le volume prochain.



ARTICLE XI.

SUITE des Lettres ſur les ſenſations.

LETTRE X.

Palémon à Euphanor.

TU m'as prévenu, mon ami; j'allois porter mes penſées ſur les plaiſirs des ſens, pour tâcher de dénouer ce nœud embrouillé auquel ceux des Philoſophes qui ne l'ont pas coupé, n'ont jamais oſé toucher.

Ceux qui prétendent que notre ame eſt l'unique ſiege de tout plaiſir, ont fait conſiſter le plaiſir des ſens dans l'idée obſcure d'une perfection quelconque: cependant les plaiſirs des ſens ont la plûpart plus d'empire ſur notre ame que les plaiſirs intellectuels: d'où vient cela? Comment des idées obſcures ſont-elles plus actives que les idées diſtinctes? Et qui ne croiroit pas plutôt le contraire? Mais, ſans nous écarter de notre objet, n'y a-t-il pas des plaiſirs des ſens qui ne comportent

aucune idée de perfection ? C'eſt une queſtion à laquelle tu as répondu avec tant de force (*a*), qu'il ſeroit inutile d'en dire là-deſſus davantage.

Quant à ceux qui prétendent que le principe de tout plaiſir conſiſte dans l'yvreſſe des ſens, dans une certaine commotion des nerfs, laquelle exerce leur activité ſans les fatiguer, je leur demanderai s'il n'y a point de plaiſir dans l'idée intellectuelle d'une perfection : dans la connoiſſance de Dieu, par exemple, dans celle de toute vérité & dans l'accompliſſement de ſes devoirs : l'eſprit ne ſeroit-il ſuſceptible par lui-même d'aucun plaiſir ? Mais ſi cela étoit, toute volonté, tout deſir pour le bien, nos *déterminations propres* & même les facultés primitives de notre être penſant diſparoîtroient. Et que reſteroit-il donc de nous-mêmes ?

Quelques Philoſophes ont voulu réunir ces opinions oppoſées & chercher le principe de notre plaiſir tant dans l'ame que dans le corps. Mais ſi des cauſes diverſes doivent produire des effets ſemblables, il faut néceſſai-

(*a*) Voyez la Lettre VIII.

rement qu'elles ſe rapportent dans les choſes d'où réſultent ces mêmes effets. Or, qu'ont de commun l'ame & le corps, pour que l'un & l'autre puiſſent être des cauſes du plaiſir ?

L'obſervation ſuivante, Euphanor, te placera ſur la trace de la vérité.

Les Anatomiſtes t'ont conduit dans ces labyrinthes merveilleux que forment les vaiſſeaux à force de ſe croiſer ; dans toute la ſtructure du corps humain, tout ſe tient, tout s'enchaîne. Les degrés de tenſion ſe communiquent dans un parfait accord de nerfs en nerfs, & jamais il n'arrive une altération dans une des parties, qu'elle n'influe ſur le tout. Les gens de l'art nomment cette tenſion harmonique le *ton*.

Or, ſi une partie du corps humain eſt ſollicitée par un objet ſenſible, l'effet s'en perpétue juſqu'aux membres les plus éloignés. Tous les vaiſſeaux prennent ce degré de tenſion, ce ton harmonique qui produit l'activité du corps & qui eſt avantageux à ſa durée. Après la jouiſſance d'un plaiſir, les reſſorts de la vie jouent d'une maniere plus dégagée & plus

vive ; la tranſpiration, cette roſée du corps humain, agit ſans obſtacle, &, comme l'a obſervé Sanctorius, elle opere dans ce moment les plus grands miracles. Il eſt d'expérience qu'après la jouiſſance d'un plaiſir des ſens, le corps ſe trouve dans un état plus agréable, & que le ton harmonique ſe rétablit en lui.

Tous ces effets prenant leur ſource dans un inſtinct merveilleux & mécanique, ils ont lieu avant même que la partie penſante de l'homme s'en mêle.

On ne ſauroit nier que la jouiſſance de l'amour & du vin, qu'une chaleur douce, lorſque les membres ſont engourdis, n'opere immédiatement ſur les nerfs. La penſée eſt-elle néceſſaire pour provoquer la tranſpiration, pour mettre les eſprits vitaux en mouvement & pour conſerver les membres dans leur activité ?

Conſidere maintenant la ſpectatrice de tes actions corporelles, conſidere ton ame : comment ſe comportera-t-elle ? Elle appercevra un état plus agréable dans le corps, ſon fidele com pagnon, un état qui paroît lui promettre une plus longue durée, une

réalité plus pleine & plus agiſſante ; mais elle ne découvrira jamais d'une maniere claire & diſtincte ni les mêlanges ſurprenans de vaiſſeaux, ni leurs différens degrés de tenſion. Elle ſentira une amélioration, un paſſage à une perfection ; mais elle ne concevra que d'une maniere obſcure comment cette amélioration s'eſt faite. Tout cela joint enſemble, l'ame *aura une idée obſcure de la perfection de ſon corps ;* & cela nous ſuffit pour expliquer, ſuivant notre théorie, l'origine d'un plaiſir.

Mais quoi ! ſi tout plaiſir des ſens eſt lié avec l'idée d'une perfection, tous les plaiſirs ſeront donc louables ? Celui qui s'y livrera ſans choix & ſans diſtinction, agira donc conformément à la vertu ?

Nullement ; les plaiſirs des ſens n'ont de rapport entr'eux qu'en ce que l'inſtant où l'on en jouit, eſt lié avec le ſentiment de l'amélioration de la conſtitution animale ; mais les ſuites en peuvent être funeſtes. La volupté peut conſumer la moëlle & les eſprits de celui qui s'y livre. C'eſt ainſi que certains poiſons

peuvent flatter le goût & cependant donner la mort (*a*).

Telle eſt l'illuſion du voluptueux, qu'il n'entend pas la voix grave de l'avenir. Le préſent eſt une Syrene qui l'enchante par des charmes perfides ; elle cache pour un moment derriere le rideau ſon cortege cruel, mais tôt ou tard ce cortege viendra paroître ſur la ſcene & jouer ſon rôle terrible. L'homme agit ſagement, qui ſe revêt des armes de la raiſon contre cette ſéductrice, & qui ne ſe fie à elle que lorſque l'avenir ne la contredit pas.

Le bourreau de notre vie, le mal phyſique, la douleur ſenſible n'a rien de plus affreux que l'image préſente d'une imperfection dans le corps. Quand les parties nerveuſes, qui doivent naturellement être unies, ſont arrachées de leur état de réunion, les triſtes effets s'en étendent ſur toute la ſtructure organique. Le ton une fois dérangé, toutes les parties ſont diſ-

(*a*) Nous ne trouvons aucun rapport entre cette ſolution & la difficulté que l'Auteur s'eſt propoſée.

cordantes, les mouvemens vitaux ou languiſſent ou ſont trop forts & trop pleins. Les nerfs annoncent inceſſamment ce deſordre au cerveau. L'ame dans ce moment peut-elle appercevoir autre choſe que le ſentiment obſcur d'une imperfection qui menace ſon corps ?

LETTRE XI.

Palémon à Euphanor.

Nous ſommes enfin parvenus à découvrir une triple ſource de plaiſir & à ſéparer ſes limites confuſes : l'*unité dans la variété* ou la beauté ſenſible (*a*), l'*accord dans la variété* ou la perfection (*b*), & enfin l'*état amélioré de la conſtitution de notre corps* ou le plaiſir des ſens (*c*). Voilà le ſanctuaire d'où tous les Beaux-Arts tirent les rafraîchiſſemens qu'ils préſentent à l'ame altérée de plaiſir. De quelle joie doit nous combler la Muſe qui puiſe à pleine meſure dans

(*a*) Voyez la Lettre V.
(*b*) La même.
(*c*) Lettre X.

ces ſources diverſes, & qui préſente à notre ame l'enſemble de ce qu'elles ont de plus exquis ! O divine Muſique ! toi ſeule renfermes dans ton ſein des plaiſirs de toute eſpece ! quel doux mêlange tu nous offres de perfection, de plaiſir & de beauté ſenſible ! l'imitation des paſſions humaines, la liaiſon entre les tons les plus contraires, ſource de perfection ; les rapports légers & faciles dans les ſons, ſource de beauté ; l'accord de la tenſion harmonique des vaiſſeaux nerveux avec toutes tes cordes, ſource du plaiſir des ſens. Toutes les *délectations* ſont ton ouvrage, tu les engendres à la fois pour en inonder nos ſens & notre ame, faut-il être ſurpris de la puiſſance & des effets prodigieux de l'harmonie ?

Mortels que rien ne ſatisfait, tels ſont les plaiſirs que le Ciel vous a deſtinés : il ne dépend que de vous de faire de votre ſéjour ſur la terre un ſéjour de délices, & de chaque ſentiment non-nuiſible, un plaiſir.

N'en doute pas, Euphanor, la nature a deſtiné pour chaque ſens une

eſpece d'harmonie peut-être auſſi raviſſante, auſſi merveilleuſe que l'harmonie des tons.

Je n'ai encore que le ſentiment de ce que j'avance ; un génie plus heureux parviendra peut-être un jour à en acquérir la connoiſſance & à nous découvrir de nouveaux moyens de félicité.

L'odorat & ce qu'on nomme vulgairement le *goût* ne ſont pour nous & pour nos contemporains que les ſources d'un plaiſir purement ſenſible. Il n'y a que le ſentiment obſcur d'une amélioration de l'état du corps, qui en faſſe des objets de plaiſir. Nous n'appercevons dans leurs mêlanges variés ni beauté, ni attrait ni perfection. Cependant affirmera-t-on qu'il n'eſt pas probable que ces idées s'y trouvent & qu'il ſoit impoſſible que notre poſtérité les y découvre ?

De tous les organes ſenſibles, l'œil eſt ſans contredit le plus précieux. Les privations d'un aveugle né ſont bien plus grandes que celles d'un homme né ſourd. Les yeux perçoivent plus diſtinctement, plus ſubtilement & à une bien plus grande diſtance que les

oreilles : cependant à peine a-t-on commencé dans le dernier siecle à découvrir des traces d'harmonie dans les couleurs. C'est à toi, grand Newton, que le genre humain est redevable de cette découverte : une éternité te réservoit cette gloire.

Mais on n'est pas encore parvenu à faire de cette harmonie des couleurs la source d'autant de plaisirs que l'harmonie des sons. Les clavecins à couleurs promettent plus qu'ils ne tiennent ; on y trouve la variété & le mêlange harmonieux des couleurs, source de la beauté ; on ne peut guere non plus leur disputer la volupté sensible, c'est-à-dire l'amélioration de l'état de notre corps. Il est très-probable que les parties nerveuses de l'œil & leurs tensions harmoniques sont modifiées par les couleurs, comme les vaisseaux de l'ouïe le sont par les sons. Mais une mélodie de couleurs peut-elle nous offrir la source de perfection, je veux dire l'imitation des actions & des passions humaines ? Les passions sont naturellement exprimées par certains sons ; de sorte qu'elles peuvent être représentées à la mémoire par

l'imitation des sons. Mais quelle passion a le moindre rapport avec une couleur ?

Il y a plus, les couleurs ne sauroient être représentées sans grandeur, ou il faut les faire jouer toutes sur une seule figure, ou il faut que diverses figures varient en même tems avec diverses couleurs ; mais a-t-on trouvé une harmonie de grandeurs, & est-il possible de procurer une unité dans la variété aux diverses figures par lesquelles différentes couleurs sont représentées ? ..... Non, sans doute ; mais ce qu'il faudroit essayer, ce seroit de joindre à l'harmonie des couleurs la ligne de la beauté ou de la grace, d'où résultent en peinture tant d'agréables effets.

On connoît maintenant en Allemagne la ligne ondoyante & la ligne flamboyante ou serpentante, que Hogard a présentées aux Peintres dans son analyse de la beauté, comme les vraies lignes de la beauté & de la grace. Ne pourroit-on pas pratiquer un mêlange de couleurs harmonieuses dans une de ces lignes, &, pour mieux flatter l'œil, joindre diverses sortes de

lignes ondoyantes & flamboyantes ?

C'est ici une idée que je hasarde, & dont l'exécution est peut-être impossible. Dans ce cas, elle fera pendant avec les projets économiques & politiques qui ne sont pas plus pratiquables & qu'on ne laisse pas de presenter & de renouveller tous les jours.

LETTRE XII.

Palémon à Euphanor.

DANS la structure merveilleuse du corps humain les effets & les causes sont tellement confondus, que souvent les effets semblent précéder les causes, & les causes être produites par les effets. Une longue suite d'expériences a convaincu les Médecins de cette maxime de la nature, & leur a appris à être plus circonspects, lorsqu'il s'agit de maladies compliquées. Deux malheureux peuvent éprouver les mêmes douleurs, quoique la source d'où le mal s'est répandu, soit souvent très-différente. Ce qui est dans l'un une suite de la douleur, peut dans l'autre en avoir été la cause ; car d'après

certaines loix générales, les maladies mêmes, les desordres dans la nature organisée sont la suite d'un enchaînement alternatif des effets & des causes qui tendent de concert au grand but de la création.

Si la nature s'est servie en général de cette loi pour regle, elle paroît encore moins s'en être écartée dans la liaison du cerveau, ce réservoir de la vie & du sentiment, avec les autres organes.

Des expériences sans nombre viennent à l'appui de cette vérité.

Tout dérangement dans les fibres nerveux provient d'un desordre dans le cerveau, de même que la moindre foiblesse dans le cerveau se manifeste dans toute la contexture nerveuse.

Quand un mouvement dans les membres produit une représentation dans le cerveau, cette représentation, lorsqu'elle précede, s'efforce de reproduire à son tour ce même mouvement.

La contemplation attentive des supplices qu'on fait souffrir à un criminel peut produire dans les membres des spectateurs certaines convulsions, cer-

taines atteintes de pareilles douleurs; qui ne céderoient pas sans contredit aux douleurs du patient, si la représentation en étoit assez forte.

En songe, lorsque les sensations dorment & que l'imagination regne despotiquement, nous nous efforçons de produire tous les mouvemens qui, suivant le cours organique des sensations, eussent été les auteurs de ces représentations.

Tous ces exemples t'apprennent, cher Euphanor, *que chacun des phénomenes de la nature organique peut être également & la cause & l'effet d'un autre.*

D'ailleurs s'il est vrai que chaque plaisir sensible, chaque amélioration de l'état de notre corps remplit l'ame de l'idée obscure d'une perfection (*a*), il faut aussi que d'un autre côté chaque représentation obscure d'une perfection fasse naître un bien-être du corps, une espece de plaisir sensible.

Et c'est ainsi qu'est produit le sentiment agréable : il se manifeste par les mêmes effets que les plaisirs sensibles;

(*a*) Voyez la Lettre X.

ces effets ne different que dans les causes. Le plaisir prend sa source dans les organes par l'effet des objets extérieurs, & s'étend de-là sur le cerveau. Le sentiment agréable au contraire se produit dans le cerveau même. La représentation d'une perfection intellectuelle, le souvenir de la jouissance d'un plaisir sensible & l'imagination qui nous rappelle à ce sujet, mille autres sentimens donnent un ton convenable aux fibres du cerveau & les exercent sans les fatiguer; le cerveau communique cette tension harmonique à tout le systême des nerfs; le corps se trouve dans un état de bien-être (*a*) : l'homme éprouve un sentiment agréable.

De-là cette agitation du sang, de-là ces émotions variées que tu as observées (*b*) dans l'état des passions. Admire la bienfaisance de notre Pere universel : l'ame éprouveroit sans doute un plus grand ravissement, si ses idées de perfection étoient entierement distinctes.

(*a*) Voyez la Lettre X.
(*b*) Lettre II.

Mais elles ne pouvoient pas l'être. C'est la sagesse & la nécessité, dit Platon, qui ont créé l'univers. Il falloit que l'ame se trouvât réunie à une essence terrestre qui obscurcit ses vues & qui la prive par-là d'une partie du plaisir. Mais cette essence terrestre, ce corps vil & foible ne laisse pas d'être une source de plaisir; à chaque représentation d'une perfection, il nous comble de l'idée de son propre bien-être, & il repare en quelque sorte le dérangement qu'il a causé dans le systême de nos plaisirs.

Le Mathématicien qui approfondit les vérités les plus abstraites, perfectionne son ame; mais les sens ne prennent point de part à sa joie, tant qu'il marche péniblement de vérité en vérité. Dans cette suite de ses réflexions, une idée distincte fait place à l'autre : ce ne sont-là que des travaux, & des travaux pénibles.

Mais lorsqu'il médite à la fois la chaîne des raisonnemens, qu'il a franchie, lorsqu'il réfléchit sur l'ordre merveilleux avec lequel toutes les vérités sont enchaînées, quelle plénitude de plaisir sensible doit alors se répandre

de son cerveau sur tout lui-même ! Sa représentation, il est vrai, cessera alors d'être distincte; il ne lui sera pas possible de parcourir à la fois la chaîne entiere dans toute sa pureté. Mais la vérité admirable qu'il découvre & où regne le plus bel ordre, émeut toutes les fibres de son cerveau d'une maniere douce & harmonieuse, elle met en mouvement tous ses nerfs : le Mathématicien nage dans la volupté.



ARTICLE XII.

HISTOIRE des Loutres marines, tirée des Commentaires de Petersbourg.

CET animal est d'un grand prix, parce qu'il est très-beau; sa peau est garnie de poils souples, longs d'un pouce & demi, très-serrés & très-noirs. Il fournit à la vérité quelquefois des fourrures qui sont toutes d'un blanc argenté, mais cela est fort rare. Quoique ses poils changent de couleur, ils la conservent cependant plus long-tems que ceux des martres zibelines, dont le noir n'est jamais si naturel ni si brillant que celui de la loutre. Il seroit à desirer que les peaux en fussent moins épaisses & moins pesantes; celle d'une jeune loutre pese ordinairement trois livres & demie. On prend rarement de loutres entierement noires; les plus estimées sont celles qui ont la tête blanche argentée; celles qui l'ont tirant sur le fauve, leur sont inférieures. Quelques-uns de

ces animaux, & ce sont les moins recherchés, ont les poils courts, de couleur fauve & clair semés; ils sont paresseux & tristes; on les voit toujours couchés sur la glace ou sur les pierres; ils marchent avec lenteur & ne se méfient de rien, comme s'ils connoissoient qu'ils ne valent pas la peine d'être recherchés; d'où j'ai conclu deux choses : la premiere, que si les loutres paresseuses n'ont que des poils courts, c'est parce que les plus longs se gâtent par le frottement qu'ils essuient, lorsque ces animaux se roulent sur le sable, & qu'en hiver ces mêmes poils restent attachés à la glace sur laquelle ils sont toujours couchés, comme je l'ai vu de mes propres yeux : la seconde, que le noir de leurs poils s'affoiblit à l'air & au soleil, à l'exception de ceux de leur queue qui y est beaucoup moins exposée, parce qu'ils ont soin de la couvrir de leur corps.

Plus ces animaux sont vifs, agiles & rusés, & plus leurs fourrures sont belles; & réciproquement. On ne les prend que difficilement & par adresse; ils sont si attentifs à leur sûreté, que

quand ils viennent sur terre pour y dormir, ils regardent de tous côtés; & comme ils n'ont pas les yeux fort perçans hors de l'eau, avant que de se livrer au sommeil, ils flairent à tous les vents les naseaux ouverts, pour découvrir par l'odorat s'il n'y a personne aux environs; & quoiqu'ils ne soupçonnent aucun danger, ils ne s'éloignent cependant pas de la mer. Dès qu'ils ont la moindre alarme, ils s'éveillent sur le champ & regardent attentivement autour d'eux; ils dorment peu & d'un sommeil léger; si quelquefois des troupeaux entiers se couchent sur le terrein, ils ont toujours des sentinelles qui sont les plus beaux du troupeau, & qui réveillent les autres au moindre danger.

On distingue au premier coup-d'œil les peaux des femelles, en ce qu'elles ont le poil du dos plus court, plus fin & plus beau, & ceux du ventre plus longs; leur chair est plus tendre, en même tems plus délicate & a plus de goût, contre le naturel des quadrupedes & des oiseaux, dont les mâles sont plus succulens, ont les poils plus beaux ou

les plumes ornées de couleurs plus vives.

Les loutres changent de poil, comme les animaux de terre, avec cette différence, que celles-là les perdent au mois de juillet & d'août, mais en petite quantité; le reste ne fait que changer de couleur & devenir plus fauve. Les plus belles fourrures sont celles des loutres que l'on prend aux mois de mars, d'avril & de mai.

On en porte peu en Russie; le plus grand nombre va à la Chine, où les belles se vendent soixante-dix ou quatre-vingt roubles.

Les Chinois estiment & payent ces peaux plus que celles des renards & des martres, parce qu'étant plus pesantes, elles augmentent le poids de leurs habits de soie trop légers, & qu'elles ont, outre la beauté, l'avantage de joindre mieux au corps & de résister au vent. C'est par cette raison qu'ils donnent une palme de largeur aux bordures qu'ils en font pour leurs habits, & qu'ils les garnissent entierement de ces peaux. Cette mode s'est répandue chez les Kalmoucs, les Sybé-

riens Gentils & les Ruſſes de l'un & de l'autre ſexe. Chez les Kamſchadales il n'eſt point de plus grand ornement qu'un habit fait à-peu-près comme un ſac, appellé *parka*, de peaux blanches de rennes, qu'ils bordent tout autour de fourrures de loutres, dont ils font auſſi des gands & des bonnets. Les peaux de rennes ont outre leur poids cet inconvénient, qu'elles ne réchauffent point & deviennent humides, quoique par leur épaiſſeur elles garantiſſent parfaitement du vent. Il y a peu d'années que les Gentils en fabriquoient leurs habits, comme autrefois de peaux de renards & de martres de Sybérie; mais la mode en a paſſé, depuis que le prix en eſt ſi fort augmenté : à quoi ils n'ont aucun regret, parce qu'ils trouvent celles de loutres plus belles, plus chaudes & d'un plus long uſage.

Les peaux des jeunes ont cela de particulier, qu'elles échauffent moins que celles des renards.

L'on prend ces animaux dans la ſeule partie des terres des Kamſchadales qui ſont baignées par l'Océan depuis le quarante-ſixieme au ſoixan-

tieme degré. On n'en voit jamais dans les mers de Pentchin, ni au-delà de la troiſieme iſle des Kuriles. Il y a long-tems que les Ruſſes & les Gentils ont cru que cet animal n'étoit point originaire d'Aſie, mais qu'il venoit d'autres continens très-voiſins des Kamſchadales, où l'on en prend toutes les années. Si le vent d'Orient ſouffle dans l'hiver pendant deux jours, ils viennent ſur les glaces; ceux qui échappent à la rigueur de l'hiver, fréquentent pendant l'été les bords eſcarpés & pierreux des terres des Kamſchadales & des iſles des Kuriles; ils y peuplent & y ſéjournent, parce qu'ils ne ſont pas aſſez forts pour nager long-tems, & qu'ayant le trou ovale fermé, ils ne peuvent, en traverſant ces mers à la nage, chercher leur nourriture dans le fond de l'eau, ni ſupporter la faim pendant plus de quatre jours.

Il y a vingt ans qu'on en prenoit beaucoup depuis l'embouchure du Kamskatka juſqu'à Tſchaſchma; à préſent il y en a fort peu. Les endroits les plus fréquentés aujourd'hui par ces animaux, ſont les environs d'Oſtrow-

naia, du promontoire de Lapatna & des trois iſles Kuriles. Les loutres n'entrent point dans la mer de Pentchin, quoiqu'il n'y ait pas moins d'écreviſſes & de poiſſons que ſur les bords des terres des Kamſchadales; & ſi elles ne vont point au-delà des trois premieres iſles des Kuriles, quoiqu'elles puiſſent paſſer facilement de l'une à l'autre juſqu'au Japon, je crois qu'on en peut donner trois raiſons : la premiere, c'eſt le grand nombre de lions & d'ours marins qui fréquentent ces iſles déſertes, & qui pourſuivent les loutres & en font leur proie : la ſeconde, c'eſt que les glaces ne venant pas juſques-là, elles n'y amenent point ces animaux; enfin la diſtance entre l'Amérique & les dernieres iſles des Kuriles étant fort grande, & les mers qui les ſéparent n'ayant point d'iſles, les loutres ne peuvent faire un ſi long trajet. De plus, ces animaux de leur nature ne ſont point errans, mais ſédentaires; s'ils trouvent des lieux qui leur conviennent, ils s'y arrêtent : c'eſt ce qui rend les habitans de ces iſles ſi paſſionnés pour cette chaſſe, que

les loutres qu'ils ont manquées pendant l'hiver, ne leur échappent pas en été.

Ils leur donnent la chaſſe en tout tems mais de différentes manieres, ſuivant la différence des ſaiſons. En hiver, & particulierement aux mois de février, de mars & d'avril, ils en prennent beaucoup, mais avec des peines incroyables, & au péril de leur vie qu'ils y perdent très-ſouvent. Pendant ces mois, le vent d'Orient qui ſouffle amene pendant deux ou trois jours une quantité prodigieuſe de glaces du continent de l'Amérique; elles y arrivent même plutôt, ſi pendant l'automne elles ont été retenues dans le canal entre ces iſles. Pendant que le vent ſouffle, les Chaſſeurs ſe font des couverts de chaume dans ces iſles & ſur les bords, pour être à portée de ſaiſir les occaſions favorables. Dans ce tems il paroît une ſi grande abondance de glaces, que la ſurface de la mer en eſt couverte depuis ſes bords juſqu'à quelques milles; ce qui fait aux environs des iſles Kuriles une communication du promontoire de la Patka à la premiere

de ces isles. Alors les Chasseurs, armés de massues de bois, d'un couteau, & chaussés de souliers de bois appellés *capki*, longs de cinq ou six pieds, larges de deux pouces, qu'ils attachent avec des courroies, passent des bords sur la glace, & assomment tout autant de loutres qu'ils en rencontrent, les écorchent sur le champ, remuant sans cesse les pieds, crainte d'être submergés; & s'ils sont trop loin de terre, ils en abandonnent la chair. Pendant ce tems-là leurs chiens quêtent; la loutre, dès qu'elle apperçoit un chien arrêté, s'arrête aussi & cherche à se cacher, jusqu'à ce que le Chasseur suivant la piste de son chien, atteint l'animal & le tire. J'ai vu des gens si fort attachés à cette chasse & aller si loin, qu'il perdoient la terre de vue. Si la glace est accompagnée de quelque tourbillon, d'une tempête ou de beaucoup de neige, comme cela arrive souvent, la chasse est beaucoup plus abondante, mais aussi plus périlleuse; car les Chasseurs ne pouvant voir les trous qui se font dans la glace devant leurs pieds, sont obligés de suivre leurs chiens & de se conduire au hasard. Il

est impossible de considérer depuis le continent, sans un étonnement mêlé de frayeur, la témérité de ces Chasseurs qui, portés sur des glaces toujours mises en mouvement par les ondes, sont tantôt élevés & tantôt abaissés avec elles. Cette agitation de la mer & ces orages rendent souvent la chasse aussi facile qu'abondante, sur-tout si les glaces n'abandonnent pas les bords, parce que les loutres pendant ce tems-là ne pouvant connoître si elles sont sur les glaces ou sur terre, passent quelquefois & s'éloignent des bords de 10 ou 15 stades, elles croyent avancer vers la mer, trompées par le bruit des branches d'arbre, causé par le vent, qu'elles prennent pour le bruit des ondes; ce qui fournit souvent à un seul Chasseur le moyen d'en prendre jusqu'à trente ou quarante, & de retenir leur chair avec leur peau. Ceux qui vont à cette chasse font beaucoup d'attention au vent, crainte d'être emportés sur les glaces en pleine mer; car il leur arrive souvent d'y errer pendant trois, quatre, cinq ou six jours, jusqu'à ce que favorisés du vent & du hasard, ils soient rapportés sur le ri-

vage. Quand le vent souffle de terre, il détache la glace des bords; si elle ne s'en éloigne pas beaucoup, les Chasseurs se laissent emporter avec elle, parce que tant qu'elle s'en détache pendant le jour & la nuit, les loutres s'y transportent en grand nombre; de maniere que souvent la chasse est alors plus abondante que jamais. Les Chasseurs chaussent alors leurs souliers de bois, pour se soutenir sur les glaces qui sont quelquefois si minces, que sans ce secours ils périroient infailliblement.

Le succès de la chasse varie suivant la nature des hivers; plus il est froid & venteux, & plus elle est abondante. Quoique dans les années 1740, 1741 & 1742 la quantité des glaces eût amené un grand nombre de ces animaux, elle ne laissa pas de rendre fort peu, parce que les glaces ne furent pas assez fortes pour porter les Chasseurs. L'on prend pendant l'été les loutres de quatre manieres : lorsqu'on les trouve endormies sur l'eau & renversées, on les tue de dessus des bateaux avec des lances, ou l'on les poursuit avec deux barques, jusqu'à ce que

leurs forces soient épuisées; car elles peuvent vivre deux minutes sous l'eau sans respirer l'air. Lorsqu'elles ont été poursuivies pendant quelque tems, elles sont si fatiguées, qu'elles sont obligées de s'arrêter, ne pouvant plus nager; & dans cet état elles sont facilement prises par les Chasseurs. Si la mer est tranquille, elles se couchent pour dormir sur les rocs qui s'élevent au-dessus de sa surface, où on les assomme. On les prend aussi avec des filets que l'on étend sur l'eau & que l'on arrête à des pierres ou des rocs dans les lieux les moins profonds, qui produisent une grande abondance de *fucus*; là, pendant qu'elles sont occupées à chercher des coquillages & des écrevisses entre ces plantes, elles s'embarrassent dans les filets, où les Chasseurs les tuent facilement. Quelquefois ils placent au milieu de ces filets des loutres en bois, peintes en noir; ces animaux les prenant pour de véritables loutres, nagent tout autour, jusqu'à ce qu'ils soient pris. Dès que la loutre se sent embarrassée dans les filets, elle s'agite & devient si furieuse, qu'elle se mord les pieds; quand par ha-

ſard un mâle & une femelle s'y prennent, elles ſe déchirent l'une l'autre & s'arrachent les yeux. Dans l'iſle de Barrings nous pouvions les tuer facilement ou endormies, ou occupées de leurs amours, avec des lances ou des maſſues, & même avec des filets.

Il y en avoit une ſi grande quantité, que nous ne ſuffiſions pas pour les tuer; les bords étoient couverts de troupeaux entiers; j'ai déja dit que ces animaux ne ſont pas errans, mais attachés aux lieux où ils ſont nés, auſſi ne craignoient-ils point notre préſence; ils accouroient même à la clarté de nos feux, juſqu'à ce qu'à force de les inquiéter, nous les euſſions obligés de fuir. Cela ne nous empêcha pas cependant d'en prendre plus de huit cens; & ſi nos barques avoient été plus grandes, nous en aurions pris trois fois davantage. Aucun des animaux amphybies qui peuplent l'Océan ne peut entrer en comparaiſon avec celui-ci pour la beauté & la ſoupleſſe de ſes poils. Il ſe plaît également dans l'eau & ſous terre; il fréquente par troupeaux les iſles incultes où il trouve

de la tranquillité & de la nourriture. Quand la mer eſt calme, il cherche les fonds bas & pierreux qui produiſent en abondance des *fucus*, & où il trouve des écreviſſes, des poiſſons, des coquillages, des moules, des polypes & des ſeches, qui lui ſervent d'aliment; il mange même de la chair; j'ai vu une loutre en dévorer une autre que je lui avois jettée. Quant aux *fucus*, ces animaux ne s'en nourriſſent que dans l'extrême beſoin.

Pendant l'hiver, ces animaux ſont couchés tantôt ſur les glaces, tantôt ſur les bords; en été ils remontent les rivieres juſqu'aux lacs, car ils ſe plaiſent beaucoup dans l'eau douce. Durant les grandes chaleurs ils ſe retirent à l'ombre entre les côteaux, où ils font mille & mille geſtes, comme les ſinges. De tous les animaux amphybies, il n'en eſt point qui ſoient plus vifs, plus gais & qui ayent autant d'agilité & de vîteſſe que la loutre.

Sur terre la loutre ſe couche comme les chiens, le corps replié en arc; avant que de dormir, au ſortir de l'eau elle ſe ſecoue, ſe frotte le nez & la tête avec les pieds, arrange ſes poils,

tourne la tête de côté & d'autre & ſe regarde avec plaiſir. J'en ai vu pluſieurs faire mille ſingeries, & ſi attentifs à s'arranger, que l'on pouvoit les tuer facilement dans ce tems-là.

On a beaucoup de peine à ſuivre ces animaux à la courſe, parce qu'ils biaiſent & qu'ils font pluſieurs détours à droite & à gauche. Quand la loutre voit qu'on lui coupe ſon chemin vers la mer, épuiſée de force, elle eſt obligée de s'arrêter, elle éleve ſon dos en arc, grince des dents & jette des cris comme un chat en furie, faiſant mine de s'élancer ſur celui qui la pourſuit. Lorſque ſans craindre ſa fureur, nous lui donnions un ſeul coup ſur la tête, elle tomboit ſur le champ, ſe couvroit les yeux des pieds de devant & quoique nous redoublaſſions juſqu'à vingt fois nos coups ſur ſon dos, elle les ſupportoit avec conſtance. S'il nous arrivoit de lui frapper la queue dans ſa courſe, elle ſe retournoit d'abord de la maniere la plus plaiſante, comme pour nous faire tête. Il eſt arrivé ſouvent qu'elle tomboit d'un ſeul coup & faiſoit la morte; mais dès qu'elle

nous voyoit occupés ou diſtraits, elle partoit comme un éclair. Nous nous plaiſions quelquefois à la réduire dans un enfoncement où elle ne pouvoit nous échapper, & ſans lui faire aucun mal, nous tenions ſeulement nos maſſues en l'air, comme pour l'aſſommer; alors elle ſe couchoit comme un chien, avec un air careſſant & une contenance humiliée, regardant de tous côtés autour d'elle; & dans le moment qu'elle ſe croyoit hors de danger, elle partoit avec une promptitude incroyable, pour ſe rendre à grands ſauts vers la mer.

Lorſque les loutres ſont ſur leurs pieds, elles tiennent toujours le col étendu dans la ligne de leur corps, & ſont plus élevées ſur le derriere que ſur le devant.

Elles nagent également ſur le ventre, ſur le dos, ſur le côté, quelquefois dans une ſituation perpendiculaire; elles badinent enſemble, s'embraſſent des pieds de devant & ſe baiſent. Quand elles évitent le coup de maſſue, elles ſemblent ſe moquer du Chaſſeur, tant leurs poſtures ſont plaiſantes; elles fixent ſur lui les

yeux qu'elles couvrent d'un de leurs pieds, comme pour se garantir de la lumiere incommode du soleil. Couchées sur le dos, elles se frottent & se grattent sans cesse, regardant ceux qui sont présens; & quand elles se jettent à l'eau, elles le font en plongeant la tête la premiere, comme les ours marins & les baleines.

Ces animaux sont en toute saison occupés à la propagation de leur espece, & pendant toute l'année l'on voit les meres accompagnées de leurs petits : j'ignore si elles en font plus d'un à la fois; j'ai vu & j'ai même tué quelquefois des meres ayant deux petits avec elles, dont l'un étoit d'une année, l'autre de trois ou quatre mois; ce qui est de certain, c'est qu'elles en font rarement plus d'un. Elles portent pendant huit ou neuf mois leurs petits qui naissent tout formés avec toutes leurs dents & les yeux ouverts; elles ne les alaitent que douze mois, & sont fideles à leur mâle qui n'a jamais plus d'une femelle. L'un & l'autre sont toujours ensemble tant dans l'eau que sur terre; ceux qui n'ont qu'une année sont toujours avec le pere & la mere,

& rarement cette derniere est-elle sans ses petits de six mois. Elles les font toujours sur terre, où elles les portent de même qu'en nageant, avec la gueule; quand elle dort dans l'eau, elle les garde continuellement entre ses pieds de devant, comme les femmes tiennent leurs enfans entre leurs bras. Elles les jettent quelquefois à l'eau, pour les accoutumer à nager, & les reprennent dès qu'ils sont fatigués. Elles les baisent, les caressent, les jettent quelquefois en l'air & les reçoivent sur leurs pieds de devant; enfin elles font tout ce que la mere la plus tendre peut faire pour ses enfans. Si elles dorment sur terre, leurs petits attachés à leurs mammelles ou couchés entre leurs pieds, veillent comme pour les garder. Quelque pressées que les meres soient par les Chasseurs soit sur mer, soit sur terre, elles n'abandonnent jamais leurs petits qu'elles emportent avec la gueule, si ce n'est dans une extrême nécessité. Si quelquefois j'enlevois les petits sans faire de mal aux meres, elles se plaignoient & donnoient des marques d'affliction & de regret; si je les emportois vivans, elles

me suivoient de loin, comme des chiens, appelloient leurs petits avec un cri touchant, semblable à celui d'un enfant; si je m'arrêtois sur la neige, elles accouroient près de moi, prêtes à les reprendre quand je les leur rendois. Je retournai une fois au bout de huit jours dans le même lieu où j'avois enlevé des petits à leur mere, je la trouvai couchée, paroissant accablée de douleur, & je la tuai sans qu'elle fît aucun mouvement pour fuir. Il m'arriva dans un autre moment de rencontrer une femelle dormant avec son petit; dès qu'elle m'eut apperçu, elle courut à lui, fit des efforts pour l'éveiller & l'obliger à prendre la fuite; mais n'ayant pu en venir à bout, elle le prit avec les dents par les pieds de derriere, & le traîna ou roula comme elle auroit fait une pierre du côté de la mer. Le mâle & la femelle s'accouplent comme l'espece humaine.

Les loutres ne voyent pas bien distinctement sur terre, mais leur odorat est très-fin, de même que leur ouie : aussi a-t-on soin dans la chasse de ces animaux de se placer de façon que le vent souffle toujours d'eux à vous. Leur cri

ressemble beaucoup à celui d'un enfant. Il est hors de doute que les loutres vivent fort long-tems dans une grande paix les unes avec les autres; elles craignent extrêmement les ours & les lions; elles n'aiment point le voisinage des veaux marins, & évitent avec soin les bords que ces animaux fréquentent.

La chair des jeunes loutres est beaucoup plus tendre & plus succulente que celle des veaux marins; celle des femelles est encore meilleure, plus ferme & plus grasse, en quoi elles different des animaux de terre; celle de leurs petits est très-délicate & sans aucune différence de la chair des agneaux de lait; elle donne un jus d'excellent goût : c'étoit notre principal aliment dans l'isle de Berrings, & même un remede universel qui nous garantit du scorbut sans nous causer aucune nausée, quoique nous la mangeassions assez souvent crue & sans pain. Le foie, le cœur & la rate de la loutre ont le même goût que ceux du veau. Les Gentils dans les isles des Kuriles & dans les terres des Kamschadales, donnent le premier rang à la chair d'aigle, & le second à

celle des loutres; ils en mangent le foie & les reins cruds & les trouvent délicieux; ils se servent, de même que les Russes, de la rapure des os de la verge, comme d'un remede la fievre tierce.

On donne aux peaux des loutres les apprêts suivans, avant que d'en faire usage. 1°. On détache le pannicule musculeux avec un couteau; 2°. on les étend ensuite autant qu'il est possible : ce qui augmente à la vérité leur prix, parce qu'elles en deviennent plus légeres, mais elles en ont aussi moins d'apparence. Quant à leurs poils, on les arrange avec des barbes de plumes d'hirondelles de mer, & l'on couche à nud sur les peaux pendant quelques semaines, pour les rendre plus brillantes, plus belles & plus nettes. Enfin les Cosaques, quand ils les achetent des Gentils, les battent souvent sur la neige avec des bâtons; si le poil en est fauve, ils les frottent avec de l'alun & des *bayes d'empetrum*, bouillies jusqu'à consistence avec de la graisse de poisson, ce qui les rend noires & brillantes. Mais l'on reconnoît cette tromperie, quand le poil s'arta-

che un à un, ou bien à la différence qui se trouve entre le noir de l'extrémité du poil & celui de sa racine où sa couleur est naturelle.

Quand les peaux ont été préparées de cette maniere, on frotte le dedans ou l'envers avec des œufs de poissons desséchés & réduits en poudre. Les Russes se servent du levain de pain bien amolli; ils roulent ensuite les peaux qu'ils laisset dans cet état pendant quelques jours, après lesquels ils les ratissent avec des coquillages & des cailloux, & achevent de les polir avec des pierres ponces; enfin ils broyent l'envers de la peau avec les mains & des instrumens de bois, jusqu'à ce que par le moyen de cette masse d'œufs fermentée, elle devienne molle & souple. Toutes les autres peaux de loutre qui se vendent aux Marchands sont sans apprêt & grossieres, parce qu'elles en conservent mieux leur couleur naturelle.



ARTICLE XIII.

LETTRE à M. l'Abbé Arnaud.

Le dernier passage de Venus sur le disque du Soleil étoit une époque trop intéressante pour l'histoire de l'Astronomie, pour ne pas nous attacher à recueillir avec soin les travaux des différens Astronomes de l'Europe sur cet objet, aussi croyons-nous avoir donné sur ce phénomene dans nos Journaux précédens, une suite d'observations aussi complette & aussi exacte qu'il étoit possible de le faire; mais comme nous avons été obligés de nous conformer aux avis divers qui nous ont été communiqués par des personnes dont nous connoissons l'exactitude & l'habileté, nous ne sommes pas responsables des erreurs qui ont pu se glisser dans quelques-unes des observations que nous avons rapportées. Nous publions avec reconnoissance une Lettre par laquelle un habile Astronome corrige l'inexactitude avec laquelle on avoit présenté l'observation qu'il a faite lui-même à Geneve

Geneve du passage de Venus. Il seroit bien à souhaiter, pour le progrès des lumieres & pour la perfection de notre Journal, que les gens de Lettres de tous les pays imitassent l'exemple de ce Savant & prissent la peine de nous avertir des fautes qui pourront nous échapper; nous n'aurions pas plus de plaisir à publier des vérités nouvelles qu'à corriger nos erreurs.

MONSIEUR,

Vous vous êtes proposé de rendre service aux Astronomes, en rassemblant dans votre Journal les observations faites en divers lieux sur le passage de Venus : si ce plan dépendoit de vous dans toute son étendue, vous l'auriez rempli; car votre Journal étant fort répandu, il rend commun à tous le travail de chacun. Mais malheureusement cet avantage dépend aussi des avis qu'on vous donne; vous êtes obligé de les suivre quand il s'agit de faits : & il est possible qu'on vous rapporte mal.

J'en vois une preuve dans les observations faites à Geneve du passage de Venus sur le Soleil; j'ignore par-

faitement, Monſieur, la ſource d'où vous les tenez; ſi elles vous avoient été tranſmiſes correctement, j'aurois été ſurpris de les voir dans votre Journal, quoique cela m'eût fait plaiſir; mais vous avez été mal informé à divers égards, & je me crois obligé de vous en inſtruire.

J'ai fait la premiere des obſervations que vous rapportez, & la ſeconde a été faite par mon frere. J'obſervois immédiatement au-travers du *téleſcope de dix-huit pouces* dont vous parlez, & mon frere obſervoit dans une chambre obſcure, où l'image du Soleil étoit reçue ſur un carton. Nous joignîmes cette derniere méthode à la premiere, pour ſatisfaire le deſir qu'avoient bien des gens d'être ſpectateurs de ce phénomene : M. Jallabert fut du nombre. Chacun prit note des obſervations; ces notes paſſerent ſans doute de main en main, puiſque vous en avez connoiſſance; car ceux qui furent témoins de l'obſervation, ſachant qu'il reſtoit quelque choſe à faire pour déterminer le vrai tems de la ſortie de Venus, ſe feroient informés du réſultat, avant que de vous

écrire. On a donc eu tort de vous communiquer une choſe qu'on ſavoit très-imparfaitement; & ſi la même précipitation a eu lieu pour quelque autre cas ſemblable, il arrivera de deux choſes l'une : ou que ces obſervations ſeront rejettées, ou qu'elles conduiront à des erreurs. J'eſpere cependant que ſi le même cas eſt arrivé à d'autres, on prendra, comme nous, le parti de vous informer plus correctement : c'eſt ce que nous allons faire.

Les obſervations qu'on vous a communiquées, Monſieur, ſont à-peu-près telles que les indiqua la pendule dont nous nous ſervions; mais cette pendule avoit été miſe à l'heure du Soleil deux jours auparavant, elle ne put être vérifiée le jour qui précéda le paſſage de Venus, parce que le ciel fut couvert, & il falloit attendre le midi du même jour, pour ſavoir ſi elle n'avoit point varié. Outre cela nous avions lieu de croire que la méridienne dont nous nous étions ſervis pour régler la pendule, avoit reçu quelque altération, & nous nous propoſions de la vérifier au ſolſtice. Notre ſoupçon s'eſt trouvé juſte; & voici,

Monſieur, nos obſervations exactement corrigées, telles que nous les avons communiquées à M. de la Lande.

Par le téleſcope de dix-huit pouces, attouchement intérieur, 8*h.* 43′ 50″
extérieur, 9 1 31
Par un autre téleſcope à-peu-près de même grandeur, qui donnoit l'image du Soleil dans la chambre obſcure, attouchement intérieur, 8*h.* 43′ 54″
extérieur, 9 1 49

Nous devons encore ajouter ici quelques éclairciſſemens ſur la différence que vous remarquez entre ces obſervations, & dont vous auriez été inſtruit, ſi vous les aviez tenues de la vraie ſource. Mon frere fixa bien l'attouchement intérieur 4″ plus tard que moi, mais il reconnut d'abord qu'il avoit un peu tardé à faire arrêter une montre à ſecondes qu'il tenoit dans ſa main & qui étoit d'accord avec la pendule; de ſorte qu'il approuva mon obſervation. D'un autre côté, à l'approche du contact extérieur, le bord de Venus ſe confondit pour moi, qui obſervois par le téleſcope, avec une

ſorte de frange mobile ou d'ondulation qui ſe faiſoit au bord du Soleil; je crus qu'elle étoit entierement ſortie à 9*h.* 1′ 31″, pendant que mon freré, qui s'apperçut qu'on ceſſoit de compter les ſecondes pour moi, voyoit encore le bord de l'image de Venus ſur celle du Soleil, & la vit pendant dix-huit ſecondes, de même que toutes les perſonnes qui étoient avec lui. Nous conclumes donc de concert que l'obſervation devoit être réduite à ceci :

Attouchement intérieur, 8*h.* 43′ 50″
extérieur, 9 1 49
Durée de la ſortie, . . . 17 59

Ainſi la connoiſſance des cauſes qui ont produit les différences qui ſe ſont trouvées entre nos obſervations, peut être utile pour en concilier beaucoup d'autres, en même tems qu'elle ſert à démontrer la juſteſſe de la combinaiſon que nous en avons faite.

Les éclairciſſemens que nous prenons la liberté de vous donner, ſerviront auſſi à faire connoître combien notre obſervation a été défigurée dans le Journal de Trevoux; & par ce

double motif, nous vous prions, Monsieur, de vouloir bien la redresser dans le vôtre, en donnant un extrait de cette Lettre.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

J. A. DE LUC.

Geneve, le 23 octobre 1761.



NOUVELLES

LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

I.

SOME Thoughts upon Déism, with respect to happiness both public and private. Lond. Owen, 1761, *in*-8°.

« QUELQUES Pensées sur le Déisme, » considéré par rapport au bonheur » public & particulier. A Londres, » chez *Owen*, 1761 ».

RIEN ne fait plus de tort à une bonne cause que les mauvaises raisons qu'on emploie pour la défendre; & rien n'est plus propre à attacher les incrédules à leurs erreurs, que les fausses imputations dont les chargent les défenseurs mal-adroits de la Religion. Nous respectons la doctrine sacrée du Christianisme, autant que l'Auteur de l'ouvrage que nous an-

nonçons, & nous déplorons comme lui les effets malheureux de l'impiété; mais nous croyons qu'il a confondu des opinions très-différentes l'une de l'autre, & qu'il a compris indistinctement dans ses déclamations le Déisme & l'Athéisme. Il n'y a rien dans la croyance du Déiste qui s'oppose à la croyance de l'immortalité de l'ame & d'un état futur. *La Loi*, dit cet Ecrivain, *ne peut jamais réprimer le Deiste par la crainte, parce qu'il ne regarde la mort que comme l'anéantissement de l'existence, & qu'il peut aisément résoudre son ame à la mépriser.* Cette proposition est fausse presque dans tous ses points. Il n'y a que la Loi qui puisse réprimer celui qui ne redoute rien d'une vie à venir; celui qui regarde la durée de cette vie comme le terme de son existence, doit craindre davantage de la perdre, que celui qui ne la regarde que comme un passage à une vie éternelle & heureuse. D'ailleurs, si notre Auteur connoissoit mieux les ouvrages de Xénophon & de Platon, il y auroit pris des notions plus justes du Déisme. Nous y voyons le respectable Socrate,

Martyr du Déisme, & qui l'eût peut-être été du Christianisme, s'il eût vécu quatre cens ans plus tard, raisonner avec plus de clarté & d'énergie qu'un Théologien moderne, sur l'immortalité de l'ame, sur l'existence d'un Être suprême & sur la nécessité des peines & des récompenses à venir. Nous ne voyons pas non plus pourquoi un Déiste n'auroit aucun égard, comme le veut notre Auteur, à la solemnité des sermens. Si le Déiste a le malheur de ne pas reconnoître la divinité de l'Evangile, il sait du moins qu'il appelle le Dieu qu'il révere à témoin de sa promesse : le regarder comme affranchi de ce lien sacré, c'est achever de briser tous les liens qui attachent cette espece d'incrédules à la morale & à la société. Si notre Auteur avoit appliqué son raisonnement aux Sceptiques, aux Athées, aux Matérialistes, toutes ses conclusions seroient incontestables.

Nous citerons ici quelques questions dont l'Auteur termine son ouvrage. « Un Déiste regarde-t-il la Religion » Chrétienne comme contraire à la » bonne politique ? Le Christianisme » des Protestans soumet-il le Public à

» un état de ſervitude, ou le rend-il » trop dépendant de la Couronne ? » Tend-il à accroître les progrès du » luxe, & à exciter ces dépenſes qui » menacent la nation de ſa ruine ? » Relâche-t-il les nerfs de l'induſ- » trie, ou répand-il les ténebres ſur » le commerce & les manufactures ? » Enfin l'Egliſe impoſe-t-elle un joug » ſi dur & une diſcipline ſi ſévere, » des devoirs ſi rigoureux, qu'une conſ- » titution eccléſiaſtique ſoit abſolu- » ment intolérable ? Si aucun de ces » reproches ne convient à la Religion » de ces royaumes, comment un Déiſte » Breton peut-il croire qu'il mérite » bien de ſa patrie, en détruiſant ſes » maximes religieuſes » ?

II.

POESIS vetus Hebraïca reſtituta; accedunt quædam de carminibus anacreonticis, de accentibus græcis, de Scripturâ veteri ionicâ, de litteris conſonantibus & vocalibus, & de pronunciatione Linguæ Hebraïcæ. Auctore Samuele Barker, *Armigero.* Whiſton *and* White, 1761, *in*-4°.

« L'ANCIENNE Poéſie des Hébreux

» reſtituée; avec des digreſſions ſur » les vers anacréontiques, ſur les » accens grecs, ſur l'ancienne Ecri- » ture ïonique, ſur les voyelles & les » conſonnes & ſur la prononciation » de la Langue Hébraïque. Par *Sa- » muel Barker*, Ecuyer. Chez *Whiſ- » ton & White*, 1761 ».

CET ouvrage paroît être la production d'un jeune homme qui a beaucoup de connoiſſances & d'érudition, mais qui auroit pu s'épargner la peine de redire ce que beaucoup d'autres avoient dit avant lui; il y a peu de choſes utiles dans ſa diſſertation qu'on ne trouve ailleurs. Elle eſt diviſée en ſept chapitres. Le premier eſt intitulé: *De pedibus & metris in genere, atque de notis & menſuris muſicis.* Le ſecond eſt intitulé: *De carmine anacreontico.* L'Auteur ſe propoſe d'y faire voir l'analogie de la Poéſie des Grecs avec celle des Hébreux.

Dans les chapitres 3, 4 & 5, M. Barker produit environ treize pſeaumes, comme des exemples où la meſure correſpond avec celle des odes

qu'il a citées des Poëtes Grecs. L'hébreu eſt imprimé en caracteres grecs, avec une traduction latine.

Ceux qui connoiſſent les ſavans ouvrages de l'Evêque Hare, du Docteur Grey & du Docteur Louth, trouveront peu de choſes à apprendre dans les recherches de M. Barker; & les deux derniers chapitres, dont l'un traite des accens grecs & de l'ancienne Ecriture ïonique; & l'autre, des voyelles & des conſonnes, & de la prononciation de l'hébreu, n'inſtruiſent pas davantage ceux qui ont un peu étudié ces matieres.

III.

Antonii Schultingii *Juriſconſulti Oratio de Juriſpr. M. T. Ciceronis, notis illuſtrata per* Robertum Eden, *nuper Archidiaconum Vintonienſem. Londini*, Sandby, 1761, *in*-4°.

« DISCOURS d'*Antoine Scultingius*, » Juriſconſulte, ſur la Juriſprudence de Ciceron, avec des notes » de *Robert Eden*, &c. A Londres, » chez *Sandby*, 1761 ».

DE quelque côté qu'on enviſage

Ciceron, c'eſt un des plus grands hommes qui ayent honoré la nature humaine. Tout le monde connoît en lui l'homme d'Etat & le bon Citoyen, l'Orateur éloquent & le Philoſophe ſenſé; on avoit admiré l'étendue prodigieuſe de ſes connoiſſances; mais nous croyons que perſonne ne l'avoit encore enviſagé comme profond Juriſconſulte: c'eſt ce qu'a entrepris l'Auteur du Diſcours que nous annonçons. Il eſt vrai que Ciceron, dans ſon traité *de Oratore*, dans le petit ouvrage ſur le même ſujet, adreſſé à Herennius, dans pluſieurs de ſes Epîtres, dans ſes Oraiſons & dans ſon beau Traité ſur les Loix, donne les plus grands éloges à l'Augure Mucius Scævola ſur ſon habileté peu commune dans cette branche d'érudition; mais il n'a rien écrit lui-même qui puiſſe faire juger de ſes progrès dans la ſcience de la Juriſprudence: car le Traité même des Loix eſt purement philoſophique. Il eſt vrai que dans le tems de Ciceron la Loi Romaine étoit extrêmement vague, dépourvue de méthode & de principes fixes & philoſophiques. Les douze Tables en faiſoient la baſe; mais ces Ta-

bles étoient si limitées, que dans la plûpart des cas le jugement étoit déterminé par l'adresse de l'Orateur & par la volonté des Juges. Nous voyons Ciceron se contredire lui-même dans ses différentes Oraisons, applaudir ou condamner les personnes & les choses selon l'occasion présente, & déployant toutes les ressources de son éloquence pour favoriser son client. Ce n'est que dans ses Epîtres & dans quelques-uns de ses ouvrages didactiques, qu'on peut juger de ses sentimens sur quelque sujet que ce soit; car par-tout où il parle, soit comme Orateur, soit comme Philosophe, ses opinions & ses principes sont toujours appropriés aux personnes & aux circonstances. Cependant notre savant Jurisconsulte prétend que Ciceron doit être étudié non-seulement comme Philosophe & comme Orateur, mais encore comme savant dans le Droit civil, & que ses écrits sont une belle introduction à cette étude & particulierement au Code & aux Pandectes de l'Empereur Justinien. Il est certain que ses ouvrages sont pleins d'allusions à la Loi Romaine & ne peuvent même être bien entendus,

sans une connoissance des anciens Auteurs de Jurisprudence; mais nous ne pouvons pas regarder cette circonstance comme une preuve de la science de Ciceron dans cette partie, parce que nous rencontrons de semblables allusions dans Virgile, Horace, Juvenal, Perse & d'autres Poëtes & Historiens latins, qu'on ne peut pas pour cela regarder comme de grands Jurisconsultes. Quoi qu'il en soit, M. Schultingius a recueilli dans les ouvrages de Ciceron toutes les sentences & les pensées détachées qui ont rapport à la Jurisprudence & qui prouvent que Ciceron l'avoit profondément étudiée.

On nous apprend dans la préface de ce Discours, qu'il n'avoit été composé que pour servir d'introduction à un ouvrage plus étendu, que l'Auteur se propose de donner sur la Jurisprudence de Ciceron. Le Discours commence par un examen de cette question : si l'Eloquence a été plus utile ou plus nuisible au genre humain; & l'Orateur expose les différentes raisons qui ont été apportées pour & contre, par divers Ecrivains anciens & modernes. Cette question n'a pas un rap-

port bien immédiat avec l'objet de la harangue; & le passage de cette digression à la science de Ciceron dans la Jurisprudence, est fort burlesque & fort détourné. Le style du Discours est une espece de mosaïque formée de phrases & d'expressions tirées de Ciceron; en général c'est l'ouvrage d'un homme qui a beaucoup d'érudition, peu de goût & point de génie; cependant il peut répandre quelques nouvelles lumieres sur les écrits de Ciceron, & servir de supplément à Sigonius sur la Loi Romaine.



DANNEMARK.

PROSPECTUS d'un ouvrage intitulé Flora Danica, *avec une planche qui représente le* Rubus Chamœmorus.

LE Roi de Dannemark, dont les vertus & les talens lui ont mérité l'amour de ses Sujets & le respect de toute l'Europe, qui, tout environné des desordres & des ravages de la guerre, a su jusqu'ici en préserver ses Etats & y faire fleurir les Arts de la paix, a établi dans sa capitale un Jardin de Botanique; & l'ouvrage que nous annonçons, entrepris par ses ordres, fait partie de cet établissement. La Botanique, ainsi que les autres Sciences, ne peut acquérir une utilité générale & sensible, tant qu'elle sera bornée au petit nombre de Savans qui en font leur profession.

Le Roi de Dannemark voulant rendre cette étude plus universelle & plus populaire, a ordonné qu'on fît une collection de toutes les plantes indi-

genes qui croiſſent dans les pays de ſa domination.

Ce travail ne ſera pas ſeulement utile aux Sujets de Sa Majeſté Danoiſe, toutes les nations en profiteront, & la Science en général ne peut qu'y gagner conſidérablement. La *Flora Danica* contiendra les plantes d'une partie conſidérable du globe, tant celles qui croiſſent ſur les bords de la mer, que celles des montagnes, depuis le cinquante-troiſieme degré de latitude juſqu'au cercle polaire. La Botanique feroit des progrès bien rapides, ſi les autres Souverains de l'Europe favoriſoient une ſemblable entrepriſe dans leurs Etats.

Quant à l'exécution de l'ouvrage, il ſera écrit en langue danoiſe, allemande & latine, & les exemplaires dans ces différentes langues ſeront livrés à part. Les eſtampes ſeront ſéparées du texte, pour la commodité de ceux qui ne voudront pas faire la dépenſe de tout l'ouvrage. Le texte ſera diviſé en trois parties qui pourront ſe ſéparer. 1°. Des élémens de Botanique, avec une diſſertation ſur la maniere de l'enſeigner. 2°. Un catalogue des plantes indige-

nes de la domination du Dannemark, avec les notes & les caracteres propres qui ſeront les plus concis, pour rendre le volume plus portatif. 3°. Un recueil de deſcriptions plus détaillées des mêmes plantes. Les figures ſe vendront toutes enſemble ou ſéparément; elles ſeront deſſinées par d'habiles Artiſtes, & enluminées avec le plus grand ſoin, parce que ſans cela la gravure ſimple & ſans couleur ſeroit préférée par les connoiſſeurs à une planche mal coloriée. Si toutes les figures ſont auſſi bien exécutées que celles qu'on nous préſente dans ce *Proſpectus*, on n'aura rien à deſirer. Les couleurs ſont vraies, appliquées avec juſteſſe, dégradées avec goût, & le deſſin en eſt élégant & correct.

La premiere partie du texte, ou *les Elémens*, ſera achevée à la fin de 1762. Le premier cahier d'eſtampes, contenant ſoixante planches, paroîtra à Pâques de la même année, & les autres cahiers ſe vendront d'année en année. Les Souſcripteurs ſont priés ſeulement d'envoyer leurs noms; on ne leur demande point d'avance. Le

prix de chaque cahier d'eſtampes eſt fixé, pour les Souſcripteurs, à quatre écus argent courant de Dannemark, pour chaque exemplaire en noir, & à neuf écus pour un enluminé. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit payeront un quart en ſus.

Fin du Journal de Novembre.

TABLE
DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ITALIE.

PERSE.

RUSSIE.

SUISSE.

ERRATA pour le Volume d'Octobre.

Pag. 101, lig. 3 & 4, *pour trouver le jeune homme*, lisez : *pour le jeune homme.*
Pag. 144, lig. 23, *il étoit censé*, lisez : *ils étoient censés.*
Pag. 168, lig. 3, *facilement séveres*, lisez : *faussement séveres.*
Pag. 112, lig. 10, *tombée*, lisez : *tombé.*
Pag. 176, lig. 14, *compter*, lisez : *conter.*

Pour le Volume de Novembre.

Pag. 127, *beaucoup d'animaux*, lisez : *beaucoup d'envieux.*
Pag. 129. lig. 8, *il est succombé*, lisez : *il ait succombé.*
Ibid. lig. 18, *un caniche*, lisez : *une caniche.*
Pag. 130. lig. 2, *au caniche*, lisez : *à la caniche.*
Pag. 137. lig. 4, *je me souviens encore*, supprimez : *encore.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du mois de Nov. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 30 Novembre 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de Louis Cellot, rue Dauphine.

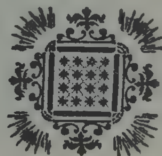
JOURNAL ÉTRANGER.

DECEMBRE 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé Arnaud.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez Jacques-François Quillau, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

CONDITIONS.

ON *souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Bruxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboceau Grand'-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Vatar.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert; sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

MISS SARA SAMPSON, *Tragédie bourgeoise de M.* Lessing.



CE titre n'annonce rien d'héroïque, & en effet le sujet de cette Piece n'est pas un de ces événemens qui fixent les yeux de la terre, & qui ne nous touchent que de loin. Les noms des Rois & des Héros sont imposans sur le théâtre; mais tout ce qui impose n'intéresse pas. En fait de revers, il est vrai, l'élévation des personnages contribue au pathétique. Belizaire mendiant excitera la pitié bien plus qu'un homme de la lie du peuple; mais en général, plus les

personnages sont près de nous, plus leur situation nous intéresse.

Il est dans l'homme de ne s'affecter que de ce qui arrive à ses semblables: or les Rois ne sont nos semblables que par les sentimens de la nature & par ce mêlange de biens & de maux qui confondent toutes les conditions en une seule, qui est celle de l'homme. Que ceux qui méprisent la Tragédie bourgeoise pensent donc que dans les sujets les plus héroïques il n'y a que les affections communes qui nous émeuvent fortement. Ce n'est point parce qu'Iphigénie est fille d'Agamemnon, & Clitemnestre fille de Tindare, que leur situation nous attendrit; c'est parce que l'une est la fille, & l'autre la mere. Il en est ainsi de tout ce que le Théâtre héroïque a de terrible & de touchant.

La Tragédie bourgeoise est dans le vrai spectacle pathétique: ce qui l'éleve au-dessus de nous, l'en éloigne & par conséquent l'affoiblit.

Les Grecs, qui n'avoient considéré la Tragédie que comme un spectacle politique, n'y ont admis que des personnages illustres & des événemens

publics. Les Modernes en ont fait un ſpectacle moral ; & rien ne convient mieux à la fin qu'ils ſe propoſent, que des caracteres familiers & des événemens domeſtiques.

On nous oppoſera des autorités ; mais 1°. il en eſt peu qui balancent celle du grand Corneille. « La Tragédie doit exciter, dit-il, de la pitié » & de la crainte....Or s'il eſt vrai que » ce dernier ſentiment ne s'excite en » nous que quand nous voyons ſouffrir » nos ſemblables & que leurs infor- » tunes nous en font appréhender de » pareilles ; n'eſt-il pas vrai auſſi qu'il » y pourroit être excité plus fortement » par la vue des malheurs arrivés aux » perſonnes de notre condition, à qui » nous reſſemblons tout-à-fait, *&c.* 2°. » Lorſqu'Ariſtote examine lui-même » les qualités néceſſaires au Héros de » la Tragédie, obſerve le même Poëte, » il ne touche point du tout à ſa naiſ- » ſance, & ne s'attache qu'aux inci- » dens de ſa vie & à ſes mœurs ; il » demande un homme qui ne ſoit ni » tout méchant ni tout bon ; il le de- » mande perſécuté par quelqu'un de » ſes proches ; il demande qu'il tombe

» en danger de mourir par une main » obligée à le conſerver : & je ne vois » point, dit Corneille, que cela ne » puiſſe arriver qu'à un Prince ».

Voilà préciſément l'apologie de la Piece dont nous allons donner un extrait.

La ſcene eſt dans une petite ville d'Angleterre.

Millefont, jeune libertin, a ſéduit & enlevé Miſs Sara, fille unique de Sir Sampſon. Celui-ci arrive de grand matin dans l'hôtellerie où il a ſu que le raviſſeur étoit caché avec ſa fille ; & la premiere ſcene, entre ce pere affligé & ſon domeſtique, eſt une expoſition auſſi ſimple que touchante du ſujet de ſa douleur.

(*Sir Sampſon*) C'eſt donc ici qu'eſt ma fille ?

(*VaitWell*) Oui, Monſieur. Mellefont a eu grand ſoin de choiſir la retraite la plus obſcure. Celui qui a fait une mauvaiſe action, cherche à ſe cacher ; mais que lui ſert d'éviter les regards du monde ? Sa conſcience le pourſuit & ſe fait mieux entendre que tout le monde enſemble. Ah ! mon cher maître, vous pleurez.

(*Sir Sampſ.*) O toi dont l'affection m'eſt connue depuis ſi long-tems, laiſſe un libre cours à des larmes ſi juſtes.

(*VaitW.*) Oh ! Monſieur, votre fille mérite d'être pleurée avec des larmes de ſang.

(*Sir Sampſ.*) Laiſſe, ami, laiſſe.

(*Vait.*) Faut-il que la meilleure, la plus aimable, la plus reſpectueuſe des filles, ait été ainſi entraînée dans une démarche !... Ah Sara ! Sara ! je l'ai vu croître ſous mes yeux ; je l'ai tenue cent fois dans mes bras ; je la voyois ſourire, je l'entendois bégayer des paroles enfantines. On remarquoit dès-lors dans toutes ſes actions les germes d'un eſprit, d'un naturel qui depuis...

(*Sir Sampſ.*) Ceſſe de déchirer mon cœur par le ſouvenir de mon bonheur paſſé. Mes malheurs préſens ne ſont déja que trop cruels ; mais loin de me flatter, condamne-moi plutôt ; reproche-moi ma foibleſſe comme un crime ; peins-moi la faute de ma fille plus grande encore qu'elle ne peut l'être ; augmente ma colere contre elle ; anime ma vengeance contre le cruel qui me l'a enlevée ; dis-moi que ma Sara n'a

jamais été vertueuſe, puiſqu'elle a ceſſé de l'être ſi facilement ; perſuade-moi qu'elle n'a jamais aimé ſon pere, puiſqu'elle a pu ſe réſoudre à l'abandonner.

(*Vait.*) Non....Sara a toujours aimé ſon pere & l'aime encore. Pour peu que vous veuillez vous en convaincre, je ſuis ſûr de la voir dans vos bras avant la fin du jour.

(*Sir Sampſ.*) Ah, Vaitwell ! je meurs d'impatience d'être convaincu de ſon amour pour moi ; car, je te l'avouerai, je ne puis me paſſer plus long-tems de ſa vue : c'eſt l'appui de ma vieilleſſe. Et que vais-je devenir, ſi je ne l'ai auprès de moi pour m'aider à traîner le reſte de mes triſtes jours ! Oui, ſi elle m'aime encore, ſa faute eſt oubliée. Cette faute n'eſt au fond que celle d'un cœur trop ſenſible, & ce ſont ſes remords qui ont cauſé ſa fuite.

[Rien de plus vrai, de plus naturel que ces mœurs ; c'eſt l'ame d'un pere toute nue.

Dans la ſcene ſuivante, Sir Sampſon apprend de l'Hôte que la jeune

personne qu'il cherche passe sa vie à pleurer : & on le loge à côté d'elle.

La scene change, & l'on voit Mellefont en robe de chambre dans un fauteuil, livré à ses réflexions & dévoré d'inquiétude. Il appelle son valet Norton ; & comme celui-ci paroît surpris de le voir levé]. Qu'as-tu donc, lui dit-il ? Si j'avois pu dormir, je ne t'aurois pas éveillé de si bonne heure. Cesse de me montrer un visage affligé : si ce n'est par devoir, que ce soit du moins par pitié.

(*Norton*) Par pitié pour vous, Monsieur ? Croyez-vous que je ne sache pas qui doit exciter ma pitié ?

(*Mell.*) Et qui donc ?

(*Nort.*) Allons, Monsieur, songez à vous habiller, & ne m'en demandez pas davantage.

(*Mell.*) Malheureux ! faut-il que tes reproches agravent encore mes remords.

[Il l'accuse de ne lui avoir pas fait ces reproches quand il étoit tems ; & Norton, pour se justifier, lui rappelle combien dans ses égaremens il étoit peu disposé à l'entendre. De-là le ta-

bleau de la vie de ce jeune homme, qui la regrette encore cette vie passée, toute honteuse qu'elle étoit.]

« Je dissipois mon bien, il est vrai, mais j'en étois le premier puni. J'aurois éprouvé ce que la misere a de cruel & d'humiliant. Je vivois avec des femmes perdues, mais du moins je pouvois me dire que c'étoit elles qui m'avoient séduit. Si j'ai été la cause des écarts de quelques-unes, leur propre penchant y a plus contribué que moi ; du moins, ami, je n'avois pas à me reprocher d'avoir séduit la vertu, d'avoir entraîné l'innocence dans un abîme de malheurs ; je n'avois pas enfin arraché l'infortunée Sara des bras d'un pere chéri, pour l'attacher sur les pas d'un malheureux qui ne se connoît plus ».

[Dans ce moment on vient lui dire que Sara demande à le voir chez lui.] Elle s'est endormie un moment, lui dit Betti, sa suivante ; mais, Dieux ! quel affreux sommeil ! bientôt après elle s'est levée tremblante & est venue se jetter dans mes bras avec

frayeur, comme si elle avoit été poursuivie par un assassin ; une sueur froide couloit sur son visage. J'ai fait ce que j'ai pu pour la calmer ; mais elle ne m'a répondu que par ses pleurs.

[Betti laisse Mellefont dans l'agitation la plus cruelle, & va chercher Miss Sara qui arrive l'instant d'après.

Sara parle à son amant avec une douceur charmante ; elle lui pardonne tout, elle ne doute pas qu'il ne l'aime ; mais il differe de consacrer leur union au pied des autels. C'est-là ce qui l'afflige ; elle a voulu, mais envain, calmer son inquiétude : un songe vient de la redoubler.]

(*Miss S.*) Fatiguée de mes pleurs & de mes plaintes, je venois de me coucher ; la nature sembloit chercher à réparer ses forces pour soutenir le poids de l'affliction. A peine étois-je endormie, que je me suis vue sur le penchant d'un rocher escarpé ; vous marchiez devant moi, je vous suivois d'un pas chancelant, vous me rassuriez de tems en tems par vos regards. J'ai entendu derriere moi une voix connue à mon cœur, qui m'ordonnoit d'arrêter : c'é-

toit celle de mon pere. O Ciel ! ne m'auroit-il donc pas oubliée ! N'aurois-je plus la consolation de croire qu'il ne pense plus à sa fille ! C'est la seule qui me reste : & quelle consolation pour la tendre Sara ! Mais écoutez, Mellefont, j'ai voulu me retourner au son de cette voix chérie, le pied m'a manqué. J'allois être précipitée, lorsque j'ai été retenue par une femme. Je me préparois à lui marquer ma reconnoissance, elle a levé les bras sur moi & m'a enfoncé un poignard dans le sein. Je ne t'ai suivie, m'a-t-elle dit, que pour te donner la mort.

[Mellefont tâche de la rassurer ; mais elle le presse de rendre leur amour & leur union légitimes. Ce n'est pas le monde, c'est le Ciel qu'elle craint ; ce n'est pas son honneur, mais sa vertu, qui l'intéresse. Rien de plus touchant que la priere qu'elle fait à son amant de lui rendre son innocence. Il s'excuse sur la situation où le réduit le caprice d'un oncle qui ne lui a laissé son bien qu'à condition qu'il épousera la femme qu'il lui a destinée. Il de-

mande quelques jours encore pour terminer avec cette femme un accord qui le dispense de l'épouser. C'est de partager avec elle l'héritage de son oncle. Cet accord une fois conclu, il se propose de passer en France avec Sara, pour y célébrer leur union.]

(*Sara*) Hé quoi! ce mariage ne se fera donc pas dans mon pays? Cruel! j'abandonnerai ma patrie comme une criminelle! Dans cet état, croyez-vous qu'il me reste assez de courage pour me hasarder sur la mer? Il faut être plus tranquille ou plus corrompue que je ne le suis, pour soutenir un seul instant l'idée de n'être séparée de l'abîme que par une planche. Chaque vague qui frappera notre vaisseau, semblera m'annoncer la mort; je croirai que les vents m'apporteront les malédictions de mon pere.

[Mellefont allegue de mauvaises raisons pour se dispenser de l'épouser en Angleterre: elle en est alarmée; mais il ranime sa confiance, en lui rappellant l'obligation qu'il lui a de l'avoir ramené de ses égaremens, & sur-tout de l'avoir retiré des pieges de

la dangereuse & méprisable Marwood qu'il a aimée éperduement & qui a ruiné sa fortune.

Dans ce moment on lui remet une lettre; Sara se retire pour le laisser libre. Il lit; c'est Miss Marwood elle-même. Il frémit à chaque mot. Cette femme désespérée d'être trahie, l'a cherché, l'a découvert. Elle arrive, elle lui propose de l'aller trouver ou de l'attendre: il se détermine à la prévenir.

Dans le second acte, la scene se passe dans la chambre de Miss Marwood. Elle attend Mellefont avec inquiétude, se prépare à le séduire, à l'engager de nouveau, à l'enlever à sa rivale, ou à se venger de l'un & de l'autre. Elle a un gage de l'amour de Mellefont; c'est Arabelle, jeune enfant, qu'elle a menée avec elle & sur qui elle fonde ses espérances pour regagner le cœur de Mellefont. Il arrive, elle le reçoit comme l'amante la plus tendre. Il se refuse à ses embrassemens.]

(*Mell.*) Je ne m'attendois pas à cet accueil.

(*MarW.*) Et quel autre accueil pouviez-vous attendre de moi? Espériez-vous éprouver plus de tendresse, des transports plus vifs? Que je suis malheureuse de ne pouvoir peindre ce que je sens! Mon cœur palpite de joie en vous voyant. Quelle satisfaction de vous presser encore sur mon sein! Voyez couler mes larmes.

[Tout l'artifice d'une femme sans pudeur est employé dans cette scene. Mellefont lui résiste long-tems & lui répond même avec dureté; mais plus il lui fait voir d'indignation, plus elle s'arme, pour le séduire, de patience & de douceur. Elle lui pardonne tout, & consent à lui donner le tems de se dégoûter de sa nouvelle conquête. Elle feint de vouloir lui rendre tous les présens qu'il lui a faits; il refuse de les reprendre; elle insiste. Ce désintéressement l'étonne & commence à l'attendrir; il veut s'éloigner, elle lui retrace les premiers momens de leurs amours, ou plutôt de leurs plaisirs, avec les couleurs les plus vives, & finit par lui demander le seul bien

qu'elle peut recevoir de lui sans rougir: la mort.]

(*Mell.*) Cruelle! je donnerois encore ma vie pour vous. Oui, demandez-la moi, mais cessez de prétendre à mon amour. Je dois vous abandonner ou être en horreur à la nature entiere; je ne suis déja que trop coupable d'être auprès de vous & de vous écouter. Adieu.

[Marwood, après avoir épuisé toutes les ressources de la séduction, envoie chercher sa fille Arabelle, qui vient se jetter aux pieds de son pere.]

(*MarW.*) Viens, ma fille, viens, ma chere Arabelle, vois ton ami, ton protecteur, ton....Ton cœur te dit sûrement qu'il est encore plus que ton protecteur & ton ami.

(*Mell.*) Dieu, que deviendrai-je!

(*Arab. avec timidité.*) Hélas! Monsieur, est-ce vous? Est-ce notre cher Mellefont? Non, Madame, ce n'est pas lui. S'il étoit vrai, il me prendroit dans ses bras, comme il faisoit autrefois. Serois-je assez malheureuse pour l'avoir offensé, cet homme si cher, qui me permettoit de me nommer sa fille?

(*MarW.*) Vous vous taisez, Mellefont! Refuserez-vous un regard à l'innocence ?

(*Mell.*) Hélas!

(*Arab.*) Ah! Madame, il soupire. Qu'a-t-il? Ne pourrions-nous pas le consoler? Si cela ne nous est pas possible, soupirons avec lui. Hélas! il jette les yeux sur moi. Mais il détourne ses regards, il les éleve vers le Ciel : que lui demande-t-il? Ah, puisse le Ciel lui tout accorder, quand il nous refuse tout.

[Marwood se jette avec sa fille aux genoux de Mellefont. On conçoit combien cette situation est intéressante & pénible pour un pere & en même tems pour le spectateur qui s'intéresse pour la malheureuse Sara & qui tremble que Mellefont ne cede aux mouvemens de la nature. En effet il est prêt à se rendre. Mais que deviendroit Sara? « Sara, lui dit Marwood, seroit » rendue à son malheureux pere, dont » elle faisoit la consolation, & à qui » vous l'avez enlevée ». Pour lui applanir toutes les difficultés, elle lui apprend qu'aussi-tôt qu'elle a pu dé-

couvrir le lieu de leur retraite, on en a fait donner avis à Sir Sampson qui sur le champ s'est mis en chemin pour venir chercher sa fille.]

(*Mell.*) Ah Marwood! que je suis différent de ce que j'étois lorsque je suis venu. Approche, Arabelle, donne-moi un baiser.

[Dès que Mellefont est sorti, la perfide Marwood triomphe; mais au moment qu'elle s'applaudit du succès de ses artifices, Mellefont rentre pour lui annoncer qu'un instant de réflexion l'a rendu à son devoir & à lui même.]

Si je suis revenu sur mes pas, lui dit-il, ce n'a été que pour ne pas vous laisser un moment dans une erreur qui doit me rendre méprisable même à vos yeux.... Ne craignez rien, ma chere Arabelle, c'est aussi pour vous que je suis revenu : suivez-moi.

(*MarW.*) Qui doit-elle suivre, traître ?

(*Mell.*) Son pere.

(*MarW.*) Sors, malheureux. Apprends à connoître sa mere. (*Elle fait éloigner sa fille*).

[Dès que Marwood est seule avec

Mellefont; il lui déclare qu'il l'abandonne & qu'il est tout à la vertueuse Sara. Marwood entre dans une fureur épouvantable, elle l'accable de reproches & d'imprécations, & dans son désespoir, « Tremble, lui dit-elle, » tremble pour ton Arabelle; tu m'en» tends....Je ne veux pas que son exis» tence soit un monument de mon » amour trahi. C'est ma cruauté qui » doit en éterniser le souvenir; tu » vois en moi une Médée. Oui, per» fide; & si tu connois encore une » mere plus dénaturée, je surpasserai » ses fureurs : le fer & le poison me » vengeront. Mais que dis-je! ce se» roit une mort trop douce; je veux » voir s'effacer en elle l'un après l'autre, » par les plus longs tourmens, tous ses » traits qui te ressemblent ». [Ce morceau plein de rage nous paroît porter atteinte à la vraisemblance de tout le reste de la Piece. En effet il n'est pas concevable que Mellefont se fie à une femme de ce caractere, qu'il la présente à sa rivale sous un nom supposé & qu'il les laisse tête à tête, comme on va le voir dans l'acte suivant.

Le Poëte auroit dû s'en tenir au

premier rôle qu'il a fait jouer à Miss Marwood; la dissimulation, la feinte douceur de celle-ci auroit justifié & rendu vraisemblable la confiance de Mellefont. C'est peu même des imprécations de Marwood, il lui fait lever le poignard sur Mellefont qui le lui arrache. Or si le désespoir d'être trahie, abandonnée, la porte à attenter aux jours de son amant, de quoi n'est-elle pas capable pour se venger de sa rivale? C'est une réflexion toute naturelle, qui ne peut échapper à Mellefont. La rage de Marwood ne devoit donc s'exhaler qu'après que son amant est sorti, & avec sa confidente. La terreur qu'elle eût inspirée n'en eût été que plus forte, & la conduite de Mellefont auroit eu quelque vraisemblance.

Mellefont épouvanté de la rage de Marwood, veut donc retirer sa fille d'entre ses mains.]

(*MarW.*) Arrête, cruel! est-il surprenant que ma douleur ait troublé ma raison & m'ait porté à cet excès de rage? Où ta fille peut-elle être mieux qu'auprès de moi? Ma bouche

s'exhale en menaces contre elle ; mais mon cœur eſt toujours celui d'une mere. Oublie mes fureurs, & ſonge, ingrat, au ſentiment qui les excite.

[Mellefont conſent à tout oublier, pourvu qu'elle retourne à Londres ; elle promet de partir, & ne lui demande plus qu'une grace, c'eſt qu'il lui faſſe voir Miſs Sara, « pour ſavoir » dit-elle, ſi ſa rivale eſt digne de » l'amour de Mellefont, & s'il n'y a » plus d'eſpérance pour elle.... Vous » héſitez ! croyez-moi, ne me refuſez » pas, ou je ſaurai parvenir juſqu'à » elle ». [Cette menace, qui auroit dû réveiller toutes les craintes de Mellefont eſt ce qui le détermine. Il conſent donc à la préſenter à Sara, ſous le nom d'une de ſes parentes, pourvu qu'elle parte auſſi-tôt après l'avoir vue, & il va préparer miſs Sara à la recevoir.]

(*Marw. à ſa ſuivante.*) Ma chere Hanah, pourquoi les forces nous manquent-elles ? Viens m'habiller, je vais tâcher d'aſſurer mieux mes deſſeins.

[Dans le troiſieme acte, la ſcene

ſe paſſe d'abord dans une ſalle de l'hôtellerie où logent Sara & Sir Sampſon. Ce bon pere donne une lettre à ſon fidele Waitwel, pour la remettre à ſa fille. Dans cette lettre il lui témoigne toute la tendreſſe d'un pere, & ne ſe plaint que de ſon abſence ; il veut ſavoir quels ſont ſes ſentimens, la prévenir ſur ſon arrivée, lui épargner ce que le repentir peut avoir de cruel & d'humiliant pour elle en ſa préſence. A l'égard de Mellefont, il n'a d'autre deſſein que d'en faire l'époux de Sara. Heureux s'il ſe rend digne d'elle, en renonçant à ſes honteuſes inclinations.]

(*Sir Sampſ.*) Obſérve bien tous les traits de Sara, pendant qu'elle lira ma lettre. Dans le peu de tems qu'elle a quitté le chemin de la vertu, elle ne peut pas avoir encore appris à diſſimuler : cet art eſt le dernier période de la perverſité. Tu verras ſon ame ſe peindre ſur ſon viſage ; ne laiſſe échapper aucun des ſignes qui pourroient marquer de ſa part de l'indifférence pour ſon pere. Si tu fais cette découverte, s'il eſt vrai qu'elle ne m'aime plus, j'eſpere

que je pourrai prendre ſur moi de l'oublier. Oui, je l'eſpere, ami....J'éprouve cependant au fond de mon cœur un ſentiment qui contredit cette eſpérance.

[Le théâtre change, & l'on voit Mellefont & Sara dans la chambre de celle-ci. Mellefont l'engage à recevoir la viſite de Marwood, ſous le nom de Lady Solmes, ſa parente. Elle y conſent avec une douceur qui commence à rendre odieuſe la diſſimulation de Mellefont & ſa complaiſance aveugle pour la ſcélérate Marwood. Il ſort, Vaitwell paroît.] Que m'apportes-tu, Vaitwell, dit Sara toute émue ? Ah ! je t'entends ; tu viens m'apprendre la mort de mon pere. Il eſt donc mort le meilleur des peres, & le plus vertueux de tous les hommes ; il n'eſt plus, & c'eſt moi qui ai avancé ſa derniere heure.

(*Vait.*) Ceſſez de vous tourmenter : votre pere n'eſt pas mort ; le reſpectable Sir Sampſon vit encore.

(*Sara*) Eſt-il bien vrai, mon cher Vaitwell ? Ah, puiſſe-t-il vivre long-

tems ! Que dis-je ! Que ne puis-je ajouter un ſeul moment à ſa vie, aux dépens de toute la mienne ! Mais aſſure-moi qu'il ne lui a pas été douloureux de vivre ſans moi, qu'il a oublié ſans peine ſa fille infortunée & coupable, que ma fuite l'a plus irrité qu'elle ne l'a affligé, qu'il m'a donné ſa malédiction, &....

(*Vait.*) Sir Sampſon eſt toujours un pere tendre, & vous vous aimez tous deux autant que jamais.

(*Sara*) Que dis-tu, Vaitwell ? C'eſt le plus grand malheur dont je puſſe être accablée. Quoi ! il a conſervé toute ſa tendreſſe pour moi ? Il me plaint ! il me regrette ! Non, je ne ſaurois le croire : tu ne vois donc pas combien ſes ſoupirs augmentent mon crime. La juſtice céleſte doit ſe venger ſur moi des douleurs que je lui ai coûtées ; chacune de ſes larmes a renouvellé mon crime & mon ingratitude. Je frémis de cette penſée. Moi, que j'aye pu lui coûter d'autres larmes que des larmes de joie !...Ah ! Vaitwell, dis-moi le contraire : mon pere a éprouvé ſans doute quelque reſſentiment, mais

ce ressentiment a été peu durable ; il ne lui a point arraché des pleurs ? Réponds-moi donc.

(*Vait. s'essuyant les yeux.*) Non, Mademoiselle.

(*Sara*) Hélas ! tes pleurs démentent ce que ta bouche prononce.

(*Vait.*) Prenez cette lettre, elle est de lui.

(*Sara*) De qui ? De mon pere ! A moi ! Donne-la moi, mon cher Vaitwell ; mais ne pourrois-tu pas me dire ce qu'elle contient ?

(*Vait.*) Amour & pardon.

(*Sara*) Ah Ciel ! amour & pardon. C'est la tendresse dont cette Lettre est remplie, qui m'ôte la force de la lire.

[Ce sentiment est rempli de délicatesse & de vérité ; mais le Poëte l'a affoibli en l'exagérant. Le refus que fait Sara de lire la lettre de son pere, engage Vaitwell à user d'un détour qui prolonge encore la scene & qui la refroidir. Les premiers mouvemens de son ame doivent être la confusion, la crainte, le reproche d'ingratitude & le plus vif attendrissement ; mais

ces mouvemens doivent être rapides, & l'impatience de lire sa grace, écrite de la main de son pere, de baiser, d'arroser de ses larmes les caracteres de cette main chérie, doit l'emporter l'instant d'après. Cette scene a tout ce qu'il faut pour être excellente ; il n'y a que l'excès à retrancher.]

(*Sara*) Je vais lire cette lettre de mon pere. Que je suis attendrie !

(*Vait.*) Ah, s'il pouvoit la voir !

(*Sara en lisant*) Quel pere ! il nomme ma faute une absence. Combien ce mot trop doux me rend coupable ! Ecoute. Il se flatte que je l'aime encore ! Il se flatte ! Il me prie.....moi sa fille, & sa fille coupable ! De quoi me prie-t-il ? D'oublier sa rigueur précipitée & de ne l'en pas punir plus long-tems par mon absence....Il veut venir & ramener lui-même ses enfans....ses enfans, Vaitwell ! C'est au-dessus de tout. Mais ai-je bien lu ? Je succombe à mon attendrissement. Il dit que celui sans lequel il n'auroit plus de fille, mérite trop bien d'être son fils. Oh, pourquoi l'a-t-il eue cette malheureuse fille !

[Elle dit à Vaitwell d'aller attendre sa réponse ; elle va écrire. Mellefont arrive avec Marwood, & dans cette entrevue Marvvood dissimule sa rage sous l'air de la bienveillance ; mais à la nouvelle que Sir Sampson pardonne à sa fille & à son ravisseur, & surtout à l'aspect des larmes de joie & de tendresse qui coulent des yeux de Mellefont en lisant la lettre du pere, Marwood pâlit, tremble, est suffoquée & se sent prête à s'évanouir. Mellefont lui donne le bras pour la soutenir, & part avec elle. Sara sort elle-même à l'instant pour aller trouver Mellefont.

La scene change, & l'on voit Sir Sampson pénétré de joie de ce qu'il vient d'apprendre de Vaitwell ; il le prie de retourner vers sa fille & de lui rapporter sa réponse aussi-tôt qu'elle sera prête.

Le quatrieme acte ouvre par une scene tendre de Mellefont avec Sara. Celle-ci éprouve au milieu de sa joie de funestes pressentimens que Mellefont tâche de dissiper. Ils se séparent pour écrire chacun de son côté ; & Mellefont resté seul, expose dans un

monologue la situation de son ame. Il aime Sara, mais il hait la contrainte ; & l'engagement qu'il va contracter lui semble un esclavage. « Sara Sampson, » ma bien-aimée : quelle félicité ! Sara » Sampson, mon épouse : ce nom fait » seul disparoître la moitié de ma fé» licité ; l'autre moitié s'évanouira bien » vîte ».

C'est-à-dire que Mellefont est encore un libertin : & cette idée affoiblit beaucoup l'intérêt de la Piece. On ne sait pourquoi le Poëte lui a laissé cette tache ; il n'en avoit pas besoin ; pour être aussi coupable que la moralité l'exige, le crime de l'enlevement suffisoit : & c'est une adresse qu'avoient les Poëtes Grecs, d'attribuer à des causes étrangeres, ou de placer dans l'éloignement le crime qui justifioit le malheur de leurs Héros. Par-là ils concilioient la morale avec le pathétique, & le coupable étoit intéressant.

Cependant Mellefont tâche de se vaincre ; & dans la scene suivante, avec Norton son valet, il s'arme de résolution contre les artifices de Marwood, dont il va se voir délivré. Mais elle veut revoir Sara, & il y a con-

senti. « Qu'elle vienne, dit-il, exha-» ler sa rage impuissante, comme une » guêpe qui a perdu son aiguillon ». Mais qui l'assure que la rage de Marwood sera impuissante? N'a-t-elle pas le fer & le poison? N'a-t-elle pas voulu en faire usage contre lui-même &, qui pis est, contre sa propre fille? L'aveuglement de Mellefont est inexcusable. Marwood arrive, & Mellefont qui semble croire qu'elle est appaisée, lui demande comment elle trouve Sara; il lui dit des galanteries à elle-même, & lui rend graces d'avoir fait son bonheur, quoique sans le vouloir, en faisant connoître à Sir Sampson le lieu de leur retraite. Un pareil contretems ne seroit pas souffert sur notre théâtre. Mellefont dans cette scene est au moins très-imprudent. Il va donc amener Miss Sampson à sa rivale. On juge bien que Marwood livrée à elle-même, donne un libre essor à son ressentiment; mais elle le renferme au fond de son cœur, en les entendant venir.

La scene se passe d'abord en politesses mutuelles : mais on vient dire à Mellefont que quelqu'un veut lui par-

ler. Il veut remmener Marwood; mais Sara le prie de la laisser encore un moment avec elle, & il y consent. C'est-là le comble de l'imprudence. L'honnêteté de Sara est toute naturelle; mais est-ce à Mellefont de la livrer au danger qu'elle court & qu'il a dû prévoir? Il les laisse donc tête à tête. Il faut avouer que ce moyen, tout défectueux qu'il est, amene des scenes très-pathétiques.

Marwood commence par peindre Mellefont aux yeux de Sara, comme le plus perfide des hommes. Elle lui conte l'aventure de Marwood, comment il l'a séduite & abandonnée; elle lui apprend qu'il en a eu une fille & qu'elle est encore l'objet de sa passion, malgré ses infidélités. Cette confidence déchire le cœur de la tendre Sara; elle prend la défense de Mellefont, & parle de Marwood comme d'une femme méprisable. Mais tout-à-coup elle s'apperçoit que celle qu'elle prend pour Lady Solmes lui lance des regards enflammés de fureur; elle lui demande pardon d'avoir pu lui déplaire, & se jette à ses pieds pour l'appaiser. Alors Marwood se fait con-

noître; & Sara, qui la revoit telle qu'elle lui a apparu en songe, s'éloigne avec effroi pour se dérober à ses coups. Marwood se résout à tout risquer pour les désunir. Quoi qu'il arrive, elle a sur elle du poison qui la délivrera de la vie.

Dans le cinquieme acte, Sara revenue de l'évanouissement que lui a causé sa frayeur, apprend que Marwood l'a secourue elle-même & lui a fait respirer un élixir, pour la rappeller à la vie. Dès ce moment on entrevoit avec terreur la catastrophe de la Piece. Mellefont, que Marwood a fait éloigner par un messager supposé, revient & se félicite avec Sara d'être délivré de cette femme dangereuse. Sara lui reproche tendrement de lui avoir fait mystere de tout ce qu'elle vient d'apprendre, & le lui pardonne avec une bonté qui la rend encore plus intéressante. Cependant elle se plaint de tems en tems d'une douleur aiguë dont elle sent les atteintes; bientôt elle pâlit, se trouble & tombe dans une langueur mortelle. Mellefont est vivement alarmé, mais sans en soupçonner la cause. Bientôt il re-

çoit une lettre de Marwood qui vient de partir, & qui lui révele cet affreux mystere. Il ouvre la lettre & la lit. Ce moment est du plus grand pathétique.]

(*Sara*) Betti, apporte-moi mon sel (*le même qu'elle a déja respiré*); je sens que l'accès va me reprendre. Mais Dieux, quelle impression fait sur lui ce malheureux billet! Mellefont, vous n'êtes plus à vous! Dieux! il ne répond point. Viens, Betti, porte-lui ce sel, il en a plus besoin que moi.

(*Mell. repoussant Betti*) Ne m'approche pas, malheureuse! Quel poison portes-tu dans tes mains?

(*Sara*) Que dites-vous? Reconnoissez-la.

(*Betti*) Prenez ce que je vous présente : je suis Betti.

(*Mell.*) Oui, pour mon malheur. Fuis, ou crains ma juste fureur.

(*Sara*) Quels discours! Mellefont! mon cher Mellefont!

(*Mell.*) Eh! c'est pour la derniere fois que j'entends sortir ces paroles de ta bouche...Sara...je me jette à vos pieds; je vais vous apprendre..... O

Ciel ! Moi ! vous découvrir !... Oui, je le dois, je dois me livrer tout entier à votre vengeance....Mais non, je ne puis moi-même m'acquitter de ce cruel devoir : vous l'apprendrez....Et vous, cruels, que faites - vous ici ? Cours, Norton; & toi, Betti, hâte-toi de réparer le mal que tu as fait. Mais non, demeure, j'y vais moi-même.

(*Sara*) Qu'est-ce, Mellefont ? Où courez-vous ?

(*Mell.*) Vous guérir ou nous venger. Nous sommes perdus. Périsse avec nous la nature entiere.

[Voilà une scene qui déchire l'ame. On se peint aisément le trouble qu'il laisse sur le théâtre : mais ce qui met le comble au pathétique de cette situation, c'est l'arrivée de ce bon pere Sir Sampson qui va trouver sa fille expirante. Il est précédé par Vaitwell, qu'elle charge des plus tendres adieux pour son pere. Alors ce pere infortuné paroît & vient les recevoir lui-même.]

(*Sir Sampſ.*) Il faut que je la voye.

(*Sara*) Quelle voix !

(*Sir Sampſ.*) Ah ma fille !

(*Sara*) Ah mon pere ! Aide-moi, Vaitwell, à me jetter à ses genoux.

[Cette scene touchante est interrompue par l'arrivée de Mellefont.]

(*Mell.*) Oserai-je entrer ! Vit-elle encore ?

(*Sara*) Approchez, Mellefont.

(*Mell.*) Puis-je soutenir votre vue ! Je n'ai encore aucun secours : mon désespoir me ramene. Que vois - je ! Est-ce Sir Sampson ? Pere malheureux ! vous venez être témoin de cette scene horrible. Vous arrivez trop tard pour sauver votre fille ; mais vos yeux seront témoins de sa vengeance.

(*Sir Sampſ.*) Mellefont, oublions que nous avons été ennemis : nous ne le sommes plus ; conservez ma fille, conservez votre épouse.

(*Mell.*) Que le Ciel vous entende & qu'il daigne exaucer vos vœux. Sara, c'est moi qui ai causé tous vos malheurs ; je dois les combler en vous apprenant quel est le bras qui vous donne la mort.

(*Sara*) Je ne veux pas le savoir ;

je voudrois même ne le pas soupçonner.

(*Mell.*) Il faut que vous le sachiez ; vous pourriez avoir des soupçons injustes. Voici le billet de Marvvood.

[Il lit ce billet fatal qui est le témoin & la preuve du crime.]

(*Sara*) Donnez - moi ce papier, Mellefont. [*Elle prend le billet.*] Aurai-je encore assez de force ! [*Elle le déchire.*]

(*Mell.*) Que faites-vous, ô Ciel !

(*Sara*) Marwood ne peut manquer de subir son juste châtiment ; mais vous ne devez, ni vous ni mon pere, être ses accusateurs. Je meurs, & je pardonne à la main qui me donne la mort. Je vous aime, Mellefont ; & si c'est un crime, je l'emporte avec moi. Vous, mon pere, si vous voulez accepter un fils à la place de votre fille, que Mellefont soit le vôtre....

(*Sir Sampſ.*) O ma fille ! demande au Ciel que ce jour soit le dernier de ma vie.

(*Sara*) Le Ciel laisse sur la terre la vertu éprouvée, pour servir d'exemple ; mais il retire celle qui étoit chancelante, pour l'empêcher de

succomber. O mon pere ! vos larmes sont comme des gouttes de feu qui tombent dans mon sein. Mellefont, que ce morne désespoir m'épouvante ! Mes yeux s'obscurcissent, & je rends le dernier soupir.....Je meurs, Mellefont ! mon pere !

[Le reste de la scene est trop prolongé ; mais il y a des choses bien touchantes encore.]

(*Mell.*) Elle est morte, Sir Sampson, elle ne vous entend plus : que votre douleur se change en fureur contre moi....Je ne suis plus ce tendre amant à qui vous vouliez pardonner ; détournez de moi vos regards remplis de pitié. Voyez, c'est - là votre fille, c'est moi qui l'ai séduite, c'est moi qui lui ai fait oublier sa vertu, qui l'ai arrachée des bras du plus tendre des peres, & c'est moi qui lui donne la mort. Oubliez la bonté de votre ame, & faites voir par mon supplice que vous êtes pere.

(*Sir Sampſ.*) Oui, je suis pere, Mellefont, & je dois remplir les dernieres volontés de ma fille. Embrasse-

moi, mon fils, tu ne pouvois me coûter plus cher.

[Mellefont pénétré, confondu de la générosité de Sir Sampson, se donne lui-même la mort & dit en expirant à ce tendre & généreux pere : « Suis-je » encore votre fils? Prenez cette main » en signe de votre amour paternel, » & je meurs content ».

Il ne faut pas dissimuler que cette situation si terrible & si touchante est imitée du cinquieme acte d'*Inès de Castro ;* & quoiqu'elle ait dans l'Allemand des beautés de détail qui lui sont propres, elle ne laisse pas d'être inférieure à l'original, en ce qu'elle n'offre point, comme le tableau du Poëte François, les enfans aux genoux de leur mere expirante : situation sublime en fait de pathétique. Du reste on ne peut disputer à M. Lessing le vrai génie de la Poésie dramatique, c'est-à-dire le don de se pénétrer des sentimens les plus intimes de la nature, & de les exprimer avec beaucoup de chaleur, d'énergie & de vérité. Nous ne desirons dans sa Piece que plus de précision & de rapidité

dans le dialogue, des scenes moins alongées & par conséquent plus vives, en un mot un tissu plus serré dans l'intrigue & dans l'action, mais surtout moins de négligence dans la maniere de préparer & d'amener les événemens. Par exemple, nous ne saurions pardonner à un homme de génie d'avoir donné à Marwood, pour raison de vouloir être présentée à Sara, la curiosité de savoir si elle est digne de fixer Mellefont. Il est hors de toute vraisemblance qu'il prenne ce prétexte pour le véritable motif d'une femme qu'il doit si bien connoître; & il est évident que dans la situation où elle est, une vaine curiosité n'est pas ce qui l'occupe : au lieu que le Poëte avoit un motif très-naturel, très-sérieux, très-imposant à lui donner pour demander à voir sa rivale. Marvvood a une fille de Mellefont, celui-ci veut la lui ôter & l'élever auprès de lui : que Marwood eût feint d'y consentir, mais de vouloir recommander sa fille à sa rivale, sans toutefois s'en faire connoître, & comme par un mouvement d'humanité pour cette enfant, dont elle auroit pris soin jusqu'alors.

Il étoit vraisemblable que Mellefont se prêtât à la foiblesse d'une mere, & que trompé par cet artifice, il consentît à cette entrevue, en supposant toutefois que Marvvood eût dissimulé sa rage aux yeux de Mellefont, comme dans la premiere scene; car dès qu'elle l'a menacé de se venger sur sa propre fille, & qu'elle a levé le poignard sur lui, il ne doit plus que la détester & la craindre; & il n'y a plus aucune raison qui l'autorise à la laisser tête à tête avec Sara.

Il se peut que l'Art ait encore des progrès à faire chez les Allemands ; mais le génie y a pris la grande route de la nature, & l'on ne sauroit trop les exhorter à la suivre. La vérité même négligée intéressera toujours beaucoup plus que l'artifice le plus étudié.

La traduction sur laquelle nous avons fait cet extrait, est l'ouvrage d'un homme qui donne à la culture des Sciences, des Lettres & des Arts (car il sacrifie au chœur entier des Muses) tous les intervalles que lui laissent ses importantes occupations.



ARTICLE II.

FRAGMENTS of antient Poëtry, collected in the Highlands of Scotland, and translated from the Gali c or Erse language. Third édit. Edimburgh, 1761.

« FRAGMENS d'ancienne Poésie, re» cueillis dans les Montagnes d'E» cosse, & traduits de la langue » Galique ou Erse. Troisieme édit. » A Edimbourg, 1761 ».

IL est très-vraisemblable que la Poésie, qui n'est pour nous qu'un langage artificiel, étoit le langage simple & naturel des hommes, lors de la formation des langues & des sociétés. Cette question si souvent effleurée mériteroit bien d'être approfondie; mais ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre une discussion aussi délicate & aussi étendue. Nous nous contenterons d'observer que si l'on veut remonter à la source & à l'origine de la Poésie, ce n'est que par les monumens poétiques

des peuples ignorans & encore sauvages, qu'on pourra parvenir à connoître son caractere propre & son but primitif. Chez les Grecs, qui avoient tout emprunté de l'Egypte, la Poésie étoit trop intimément unie à la Politique, aux Arts & à la Philosophie, pour que ces ornemens accessoires n'en eussent pas déguisé & peut-être dénaturé le fond à bien des égards. Chez les Romains qui ont imité les Grecs, & chez les nations modernes qui ont imité les uns & les autres, la Poésie a dû prendre de nouvelles formes & s'éloigner de plus en plus de son caractere primitif. Plus nous nous rapprocherons de l'enfance des sociétés, plus nous serons à portée d'appercevoir & de distinguer ce caractere. C'est dans les Poëmes des Hébreux & des autres peuples orientaux, des habitans de la Scandinavie, du Groënland & des montagnes de l'Ecosse, que l'on verra la Poésie sous les couleurs simples & naïves que lui a données la nature, & dépouillée de tous les traits étrangers qu'elle a empruntés chez les nations éclairées du progrès de la raison & des Arts. C'est sous ce point de vue que nous invi-

tons nos Lecteurs à considérer ces Poésies en langue Erse que nous annonçons, & dont nous avons déja fait connoître quelques fragmens dans nos Journaux précédens. Nous ne nous arrêterons point sur le caractere de ces Poésies; nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous en avons dit dans les volumes d'août 1760 & de janvier 1761 : nous allons seulement donner quelques éclaircissemens sur la maniere dont elles se sont conservées jusqu'à présent.

Un homme de Lettres, (M. Macpherson) en parcourant les montagnes de l'Ecosse, entendit réciter ces fragmens; il fut frappé du caractere & des beautés originales qui brillent dans ces Poëmes : il les recueillit & les traduisit en Anglois. Cet essai fut universellement goûté; les Poésies Ecossoises eurent le plus grand succès, & l'on n'attaqua que leur authenticité. Comme elles ne s'étoient conservées que par la tradition orale, on regarda comme impossible qu'elles ne se fussent pas perdues, ou du moins corrompues dans une longue succession de siecles chez des peuples barbares, si elles

avoient eu en effet une origine aussi ancienne que celle qu'on leur attribuoit. Il est vrai que la tradition fait remonter la naissance de ces Poëmes à l'antiquité la plus reculée, & cette tradition est confirmée par le ton & le caractere même des Poëmes, où l'on trouve des idées & des mœurs qui ne peuvent appartenir qu'à une société nouvellement formée. La diction même dans l'original est vieillie & differe beaucoup du style des Poésies qui ont été écrites dans la même langue depuis trois cens ans. On ne peut pas douter qu'elles n'ayent été composées avant l'établissement des *Clans* ou tributs dans le Nord de l'Ecosse. Cette institution est cependant de la plus haute antiquité; mais si elle eût été connue, elle auroit nécessairement trouvé place dans les ouvrages d'un Poëte Ecossois; & il n'en est pas fait mention dans les fragmens de Poésie Erse.

Une chose plus remarquable encore dans ces Poëmes, c'est qu'on n'y trouve aucune trace de religion ni de culte; un seul trait fait allusion au Christia-

nisme, & fait penser qu'ils ont été composés dans l'enfance du Christianisme en Ecosse. Le Traducteur a trouvé dans un fragment qui n'a pas encore été traduit, un *Culdée* ou Moine qui voudroit recueillir de la bouche même d'Oscian, fils de Fingal, les exploits guerriers de sa famille; mais Oscian traite ce Moine & sa religion avec mépris, & lui dit que les actions des grands hommes étoient des sujets trop grands & trop nobles pour être traités par un Chrétien : ce qui prouve clairement que la Religion Chrétienne n'étoit pas encore reçue dans le pays.

On ne peut pas douter que ces Poëmes ne fussent l'ouvrage des Bardes, race d'hommes très-connus pour avoir subsisté long-tems en Irlande & dans le Nord de l'Ecosse. Chaque Chef ou Héros avoit dans sa famille un Barde ou Poëte, dont l'emploi étoit de transmettre en vers les actions illustres de cette famille.

Comme l'usage de l'écriture n'a été connu dans le Nord de l'Europe que long-tems après l'institution des Bar-

des, ces Poëmes se transmirent de famille en famille, par le secours seul de la tradition orale.

S'il en faut croire M. Macpherson, l'art avec lequel ces Poëmes étoient composés, contribuoit particulierement à en conserver la tradition dans toute sa pureté : le passage suivant est très-remarquable. « Ces Poëmes, dit le
» Traducteur, étoient mis en musi-
» que, & la plus parfaite harmonie y
» étoit observée; chaque vers étoit si
» bien uni aux vers qui le précédoient
» & le suivoient, qu'en s'en rappel-
» lant un seul dans une Stance, il
» étoit impossible d'oublier les autres.
» Les cadences se succédoient dans une
» gradation si simple, & les mots
» étoient si bien adaptés aux procédés
» naturels de la voix lorsqu'elle étoit
» montée à un certain point, qu'il
» étoit presqu'impossible, à cause de
» la similitude du son, de substituer
» un mot à la place d'un autre; & ce
» choix des mots ne gênoit jamais le
» sens & n'affoiblissoit point l'expres-
» sion ». Si ces propriétés inconcevables appartenoient réellement à la langue Celtique, elle seroit la plus belle,

& la plus poétique des langues, & mériteroit pour cela seul d'être étudiée par les Poëtes & les Philosophes.

Les descendans des Celtes qui habitoient la Bretagne & ses isles, n'ont pas été les seuls peuples dont les monumens historiques fussent confiés à la mémoire des hommes. Les premieres loix des Grecs étoient en vers, & se transmirent aussi par la tradition. Les Spartiates étoient si fort attachés à cet usage, qu'ils ne vouloient permettre que leurs loix fussent écrites : les actions des grands hommes, les louanges des Rois & des Héros se conserverent chez eux de la même maniere. Tous les monumens historiques des anciens Germains étoient renfermés dans leurs chansons qui étoient ou des hymnes à leurs Dieux, ou des élégies en l'honneur de leurs Héros; & ces chansons rappelloient en même tems la mémoire des grands événemens de la nation. Cette espece de composition ne se transmit que par la tradition orale. Les soins que ces peuples prenoient d'enseigner ces Poésies à leurs enfans, l'usage constant qu'ils avoient de les répéter dans les occasions solemnelles,

nelles,

nelles, & la mesure de leurs vers, ont servi à conserver pendant long-tems ces Poésies sans altération. Cette chronique orale des Germains n'étoit pas encore abandonnée dans le huitieme siecle; & elle subsisteroit vraisemblablement, si les lumieres de la Littérature, en se répandant, n'eussent pas fait regarder comme fabuleux tout ce qui n'avoit pas été transmis par l'écriture. C'est aussi sur des traditions poétiques, que Garcilasso a composé son Histoire des Incas. Les Péruviens avoient perdu tous les autres monumens de leur Histoire; & ce fut de quelques Poëmes anciens, que Garcilasso avoit appris dans son enfance de sa mere qui étoit de la famille même des Incas, qu'il tira les matériaux de son ouvrage. Si des nations qui ont été souvent exposées à des invasions de peuples étrangers, qui ont envoyé & reçu des colonies, ont pu conserver pendant plusieurs siecles, par le moyen seul de la tradition orale, les monumens de leurs loix & de leurs histoires dans toute leur intégrité, il est bien plus probable que les anciens Ecossois, peuples qui n'avoient aucun commerce

avec les étrangers, & qui ont toujours été si religieusement attachés à la mémoire de leurs ancêtres, ayent conservé sans altération les ouvrages de leurs Bardes.

Les détails qu'on vient de lire sont tirés d'une préface que le même M. Macpherson a mise à la tête d'une nouvelle collection intitulée : FINGAL, *Poëme épique en six livres, avec plusieurs autres Poëmes composés par Oscian, fils de Fingal, & traduits de la langue Erse.* Nous ne tarderons pas à faire connoître ces différens morceaux; mais en attendant que nous en donnions l'extrait, nous ne pouvons résister au desir de traduire un trait que nous avons remarqué dans l'un de ces Poëmes, & qui nous a paru de la plus haute & de la plus belle Poésie : c'est une apostrophe au Soleil. « O toi,
» s'écrie le Poëte guerrier ! ô toi,
» qui roules au-dessus de nos têtes,
» rond comme le bouclier de mes
» peres ! d'où viennent tes rayons, ô
» Soleil, d'où vient ta lumiere éter-
» nelle ? Tu t'avances dans ta beauté
» majestueuse, & les étoiles se cachent
» dans le firmament : la Lune pâle &
» froide se plonge dans les ondes de
» l'Occident. Mais toi, tu te meus

» ſeul : eh, qui peut être le compa-
» gnon de ta courſe ! Les chênes de
» la montagne tombent, les monta-
» gnes elles-mêmes ſe dégradent avec
» les années, l'Océan s'abaiſſe & s'é-
» leve, la Lune elle-même ſe perd
» dans le ciel ; mais tu es toujours le
» même, te réjouiſſant dans la ſplen-
» deur de ta courſe ! Lorſque le monde
» eſt obſcurci par les orages, lorſque
» le tonnerre roule & que l'éclair
» vole, tu parois dans toute ta beauté
» à-travers les nuées, & tu ris de la
» tempête : mais pour Oſcian, (*c'eſt*
» *le Poëte*) tu brilles en vain ; car il
» ne peut plus voir tes rayons, ſoit
» que ta chevelure dorée flotte ſur les
» nuages d'Orient, ſoit que ton diſ-
» que frémiſſant s'avance aux portes
» de l'Occident.... Mais peut-être,
» comme moi, tu n'as qu'une ſaiſon,
» & tes années auront un terme ! Peut-
» être tu t'endormiras un jour dans le
» ſein de tes nuages, & tu ceſſeras
» d'entendre la voix du matin » ! Homere & Milton n'ont point de tableaux plus ſublimes ; & le feu même de l'aſtre qu'invoque Oſcian, n'eſt pas plus pur que l'enthouſiaſme qui brille

dans cette invocation. Nous aurons bientôt occaſion de parler plus au long de ce Poëte extraordinaire. Il eſt tems de donner la traduction des nouveaux fragmens de Poéſie Erſe que nous avons annoncés.

I.

SHILRIC ET VINVELA.

(VINVELA) Celui que j'aime eſt fils de la Montagne ; il pourſuit le chevreuil léger. La corde de ſon arc a réſonné dans l'air, & ſes chiens noirs ſont haletans autour de lui....Soit que tu reposes à la fontaine du rocher, ou ſur les bords du ruiſſeau de la montagne, lorſque le vent courbe la cime des bruyeres & que le nuage paſſe au-deſſus de ta tête, que ne puis-je approcher de toi ſans être apperçue ! que ne puis-je voir celui que j'aime, du ſommet de la colline !.... Que tu me parus beau la premiere fois que je te vis ! C'étoit ſous le vieux chêne de Branno. Tu revenois de la chaſſe ; tu étois grand, tu étois plus beau que tous tes amis.

(SHILRIC) Quelle eſt la voix que j'entends ?..... Cette voix eſt douce

comme le vent frais dans les ardeurs de l'été..... Je ne ſuis point aſſis à l'abri des bruyeres dont le vent agite & courbe la cime....Je n'entends point le bruit de la fontaine du rocher. Loin de Vinvela, loin de toi, je ſuis les guerres de Fingal. Mes chiens ne me ſuivent plus, je ne marche plus dans la montagne, je ne te vois plus du ſommet de la colline, portant tes pas légers le long des bords du ruiſſeau de la plaine, brillante comme l'arc-en-ciel, belle comme l'aſtre de la nuit, lorſqu'il peint ſon image ſur les flots de la mer du Midi.

(VINV.) O Shilric ! tu t'es en allé, & je reſte ſeule dans la montagne... Le chevreuil ſe promene ſur ſon ſommet ; il y paît l'herbe ſans crainte ; le bruit du vent, le frémiſſement de la feuille ne l'alarme plus. Le Chaſſeur eſt abſent, il s'eſt en allé bien loin, il eſt à préſent dans le champ de la mort & des tombeaux. Etrangers, fils des mers, épargnez mon Shilric !

(SH.) S'il faut que je périſſe dans le champ de la mort, Vinvela, n'oublie pas de m'élever un tombeau.

Amaſſe des pierres noires, amaſſe de la terre ſur ces pierres. Ce monument de tes mains me rappellera aux tems à venir. Lorſque le Chaſſeur s'arrêtera près de ce monument, pour y prendre ſon repas à midi, il dira : *quelque Guerrier repoſe en cet endroit*, & mon nom revivra dans ſon éloge....O Vinvela ! ſouviens-toi de moi, lorſque la terre me couvrira.

(VINV.) Oui, oui, je me reſſouviendrai de toi....Ah, mon cher Shilric périra ! Il eſt ſûr qu'il périra...Shilric, que ferai-je, que deviendrai-je, lorſque tu ſeras en allé pour toujours ?... J'irai à-travers ces montagnes ſur le midi, j'irai dans le ſilence de cette plaine ; là je verrai l'endroit où tu te repoſois au retour de la chaſſe....Il eſt ſûr que mon Shilric périra......mais je me ſouviendrai toujours de lui.

II.

JE ſuis aſſis ſur la mouſſe qui borde la fontaine, au ſommet de la colline des vents. Les branches d'un arbre s'agitent ſur ma tête ; des eaux bourbeuſes roulent ſur la bruyere, &

les flots du lac sont troubles. Le chevreuil descend de la colline. On ne voit paroître aucun Chasseur dans l'éloignement ; on n'entend point le sifflet du Bouvier. Il est midi, & tout est dans le silence. Je suis solitaire, & mes pensées sont tristes. Est-ce toi que je n'ai fait qu'appercevoir, ô mon amie, errante dans la plaine, tes cheveux flottans au gré du vent derriere toi, ton sein palpitant & tes yeux versant des larmes pour tes amis que le brouillard de la colline t'avoit cachés ? Je voudrois te consoler, mon amie, & te ramener à la maison de ton pere.

Mais est-ce elle qui paroît semblable à un rayon de lumiere sur la plaine, brillante comme la lune en automne, comme le soleil dans un orage d'été ? Viens-tu vers moi, fille aimable, à-travers les rochers, à-travers les montagnes ?... Elle parle ! mais que sa voix est foible ! C'est comme le zéphir dans les roseaux de l'étang. Ecoutons.

Es-tu enfin échappé aux dangers de la guerre, ô mon amant ? Où sont tes amis ? J'ai appris ta mort sur la colline, je l'ai apprise & je t'ai pleuré, Shilric !

Oui, ma belle, je reviens, mais je reviens seul de ma race. Tu ne les verras plus ; j'ai élevé leurs tombeaux sur la plaine. Mais pourquoi es-tu sur la colline déserte ? Pourquoi erres-tu seule dans cette plaine ?

Je suis seule, ô Shilric, seule dans la cabane d'hiver. J'expirois de douleur pour toi, Shilric ; je descends pour toi dans le tombeau.

Elle tombe ! elle s'évanouit, comme les brouillards grisâtres au souffle du vent....Arrête, ô mon amie ! arrête & vois mes pleurs. Tu paroissois belle, mon amante, tu étois si belle quand tu vivois !

Je m'asseoirai sur la mousse qui borde la fontaine, au sommet de la colline des vents. Lorsque le silence du midi se répandra sur tous les environs, viens converser avec moi, mon amante ! viens sur les aîles du vent ! viens sur le souffle de la montagne ! fais-moi entendre ta voix en passant, lorsque le midi répandra le silence autour de moi.

III.

Le soir répand ses ombres grisâtres

sur les collines ; le vent du Nord retentit à-travers les bois ; des nuées blanches s'élevent dans le ciel, & la neige descend en flottant sur la terre ; la riviere murmure au loin, le long de son cours tortueux. Carryl aux cheveux blancs s'assied tristement près d'un rocher creux ; la fougere aride frémit sur sa tête ; son siege est creusé dans un vieux bouleau. A travers les vents mugissans il fait entendre sa voix de douleur.

Il est balotté sur les vagues de l'Océan, celui qui étoit l'espérance de ces isles, Malcolm, le soutien des pauvres, l'ennemi de tout Guerrier orgueilleux. Ah ! pourquoi nous as-tu laissés derriere toi ? Pourquoi vivons-nous pour pleurer ton destin ? Nous aurions entendu avec toi la voix de l'abîme ; nous aurions vu le rocher fangeux.

Triste sur le rivage battu des flots, ton épouse attend ton retour. Le tems de ta promesse est venu. La nuit ramasse ses ombres dans les environs ; mais aucune voile blanche ne paroît sur la mer, aucune voix ne se fait entendre que celle des vents impétueux. Il n'est plus, l'ame de la guerre ! les

cheveux du jeune homme sont trempés par les eaux. Ah ! tu es couché au pied de quelque rocher, baigné par les flots qui se succedent. O vents ! pourquoi l'avez-vous porté sur le rocher désert ? Pourquoi, ô vagues ! roulez-vous sur son corps ?

Mais.... quelle est cette voix ? Quel est celui qui paroît monté sur ce météore de feu ? Ses membres aëriens sont gris. Est-ce lui ? Est-ce l'ombre de Malcolm ?.... Arrête, ame aimable, arrête sur ce rocher, & fais-moi entendre ta voix....Il s'est dissipé comme un songe de la nuit ; je le vois fuir à-travers les arbres. O fille de Reynold ! il est parti ; ton époux ne reviendra plus. Ses chiens n'accourront plus de la montagne, annonçant l'arrivée de leur maître. Du rocher éloigné sa voix ne viendra plus flatter ton oreille. Il repose en silence au fond de l'abîme, ô malheureuse fille de Reynold !

Je m'asseoirai au bord du ruisseau de la plaine. Vous, rochers, suspendez-vous sur ma tête ; arbres, écoutes ma voix, en vous courbant sur le rocher hispide. Ma voix conservera le louange de celui qui étoit l'espoir des isles.

I V.

CONNAL ET CRIMORA.

(CRIM.) Qui defcend de la montagne, femblable à un nuage frappé des rayons de l'Occident? Sa voix eft bruyante comme le vent, mais agréable comme la harpe de Carryl! Je reconnois mon amant à l'éclat de l'acier; mais la trifteffe eft fur fon front obfcurci. La puiffante race de Fingal eft-elle vivante? Qu'eft-ce qui trouble mon cher Connal?

(CONN.) Ils vivent: je les ai vu revenir de la chaffe, femblables à un courant de lumiere; le foleil brilloit fur leurs boucliers; ils defcendoient de la montagne comme un fillon de feu. La voix de la jeuneffe eft bruyante; la guerre s'approche, ô mon amante! Demain le puiffant Dargo vient effayer la force de notre race; il a défié la race de Fingal, la race des combats & des bleffures.

(CRIM.) J'ai vu fes voiles, femblables au brouillard grifâtre, fur les ondes noires. Ils ont defcendu lentement à terre. Connal, ils font nombreux, les Guerriers de Dargo.

(CONN.) Apporte-moi le bouclier de ton pere, le bouclier de fer de Rinval, ce bouclier femblable à la pleine lune, quand elle eft obfcurcie fur le ciel.

(CRIM.) Je t'apporte ce bouclier, ô Connal. Mais il n'a pas fauvé mon pere; il tomba fous la lance de Gauror: tu tomberas auffi, ô Connal!

(CONN.) Oui, je peux périr, Crimora, mais eleve-moi un tombeau; quelques pierres & un monceau de terre conferveront ma mémoire. Baiffe tes yeux rouges de pleurs fur ma tombe, & frappe ton fein gros de foupirs. Quoique tu fois belle comme la lumiere, ô mon amie, & plus agréable que le zéphir de la colline, cependant je ne m'arrêterai pas. Eleve ma tombe, Crimora.

(CRIM.) Donne-moi donc ces armes de lumiere, cette épée & cette lance d'acier. J'irai avec toi au-devant de Dargo, je fecourrai mon aimable Connal. Adieu, vous rochers d'Ardven, vous chevreuils, & vous ruiffeaux de la colline....nous ne reviendrons plus: nos tombeaux font loin d'ici.

ARTICLE III.

EPISTOLA in verſi ſopra il Commercio.

« EPITRE en vers fur le Commerce, » par M. *Algarotti* ».

CE ne font point ici de ces bagatelles harmonieufes qui flattent un moment l'oreille & ne laiffent aucune trace dans l'efprit. Cette épître eft l'ouvrage d'un homme accoutumé à ne répandre le charme de la Poéfie fur les vérités qu'il préfente, que pour en rendre l'effet plus fenfible & plus univerfel.

M. Algarotti fait précéder fon épître par quelques réflexions qui renferment un précis intéreffant de l'hiftoire & des progrès du Commerce chez les différens peuples de la terre. L'Auteur y démêle très-bien la caufe de la guerre préfente, dont la fource eft dans la jaloufie de cette nation fuperbe qui craignoit que la France ne lui difputât bientôt l'empire du Com-

merce & des Mers. Comme ces réflexions portent fur des objets vers lefquels nous ne faurions ramener trop fouvent l'attention de nos Concitoyens, nous avons cru devoir les traduire en entier.

RÉFLEXIONS fur le Commerce.

Naviget hæc fumma eft (a). Virg. *Æn. L.* 4.

POSSEDER une grande quantité de matieres premieres, foit de luxe, foit de néceffité, comme le froment, la laine, le chanvre & la foie; les mettre en œuvre, les tranfporter chez l'étranger; employer dans le Commerce, aux travaux de la terre des manufactures le plus de bras qu'il eft poffible: voilà quelles furent dans tous les tems les fources de la richeffe; & la richeffe eft le fang & la vie des Etats. Ce fut par ces moyens qu'Alexandrie, Tyr & Carthage s'éleverent comme par au-

(a) On pourroit traduire cette épigraphe par ce beau vers de M. Lemiere:

Le trident de Neptune eſt le ſceptre du monde.

tant de degrés au plus haut période de la grandeur & de la puissance.

Cependant il ne paroît pas que les Anciens ayent jamais eu sur le Commerce des vues aussi grandes, aussi approfondies que nous; on ne voit pas que pour en devenir les maîtres, ils se soient jamais fait la guerre, comme les nations modernes.

Les Grecs & les Romains n'ont presque rien écrit sur le Commerce : à peine apperçoit-on dans leurs traités de paix quelque légere trace du cas qu'ils en faisoient; tandis que parmi nous il est la base de la grandeur des Etats & la source du bonheur des sociétés, que nos bibliotheques sont remplies de livres sur le Commerce, & que cet Art a donné l'être à la Science nouvelle de l'Arithmétique politique.

Platon l'exclud de sa République, ainsi que les Poëmes d'Homere. Xénophon, il est vrai, recommande à ses Concitoyens de prodiguer les distinctions & les récompenses aux Commerçans & aux Navigateurs; il les exhorte à faciliter les moyens qui peu-

vent accroître la richesse des particuliers, laquelle devient ensuite le nerf & la force de l'Etat; cependant il paroît douter ailleurs si le Commerce est avantageux ou nuisible à la chose publique.

Il semble que la premiere tentative que les Anciens ayent faite pour s'emparer du Commerce à main armée, fut la guerre qu'Auguste livra aux Arabes; mais l'entreprise échoua. Les aromates étoient alors pour ce peuple une source de trésors, comme le caffé l'a été depuis, avant qu'on le transplantât en Amérique. Les Arabes faisoient passer en Occident les superfluités des Indes où venoit tomber tout l'or de l'Empire Romain, de même qu'elles engloutissent aujourd'hui les trésors de l'Europe.

Le traité de Justinien le Grand avec le Roi d'Ethiopie & le Roi des Omocites, passe pour le premier dont le Commerce ait été l'objet. Ces deux Princes s'engageoient à fournir des secours à Justinien contre les Persans ses ennemis; & l'Empereur de son côté obligeoit tous ses sujets à tirer désor-

mais leurs étoffes de soie, non de la Perse, comme auparavant, mais des Etats de ses nouveaux Alliés.

Dans les siecles suivans, le systême politique des Vénitiens qu'on appelloit alors les Souverains des Côtes (*a*), avoit pour base l'accroissement de leur Commerce. On ne distinguoit point chez eux l'homme d'Etat du Négociant, & on étoit persuadé que celui-là avoit le mieux mérité de sa patrie, qui l'avoit enrichie le plus. Venise & Genes se firent la guerre pour se disputer le Commerce de l'Asie, comme Rome & Carthage avoient combattu pour l'Empire de l'Europe.

Le génie du Commerce, ainsi que celui des autres Arts, passa de l'Italie aux régions du Nord. La ligue anséatique, formée par plusieurs villes libres de l'Allemagne pour soutenir leur Commerce, n'étoit ni moins forte, ni moins étroite que la confédération des Républiques Grecques contre les Perses, pour la défense de la liberté.

Florence partageoit alors avec l'Italie les profits & les travaux du Com-

(*a*) Ou de la Méditerranée.

merce; quoique située dans les terres, elle sut remédier à cet inconvénient, à force de courage & d'industrie. A l'aide du Commerce, elle soutint plusieurs guerres dispendieuses, comme Venise soutint le choc violent de la ligue de Cambrai. Elle donna le nom de Pere de la patrie à un riche Commerçant qui la protégea, qui l'embellit & qui rappella dans l'Italie les Arts & les Lettres fuyant à l'aspect du Turc ignorant & barbare.

Les Portugais, après avoir doublé le Cap, étendirent les premiers dans l'Asie le Commerce de l'Europe. Ce riche trafic d'épiceries & d'autres denrées précieuses de l'Asie, qui se faisoit autrefois par les Vénitiens dans les ports de la Méditerranée, les Portugais le firent dans les ports même des Indes orientales. Les Espagnols guidés par Christophe Colomb, ayant découvert l'Amérique à-peu-près dans le même tems, en rapporterent de l'or, de l'argent, de la cochenille, du cacao, & couvrirent de leurs flottes cette mer solitaire qui n'avoit pas encore vu de vaisseaux.

Alors les Portugais & les Espagnols

ſe partagerent, mais pour peu de tems, l'Empire de la Mer, l'Occident & l'Orient.

Depuis trois ſiecles, la Navigation des peuples de l'Europe a fait des progrès étonnans. La découverte du Nouveau-Monde, l'invention de la bouſſole, les colonies induſtrieuſes des Européens qui s'étendent & ſe multiplient de jour en jour en Amérique: telles ſont les cauſes de ces progrès rapides & preſqu'incroyables; car je ne parlerai point de la pêche de la baleine, du harang, de la morue ſur le fameux banc de Terre-Neuve, qui eſt, pour ainſi dire, le vivier de l'Europe.

Il eſt vrai que certaines Puiſſances maritimes ſont ſenſiblement déchues depuis plus de deux ſiecles; mais il s'en eſt élevé d'autres qui compenſent avantageuſement le tort que la chûte des premieres auroit fait à la Navigation.

Les Anglois, ſous la Reine Eliſabeth & Cronwel, ſont devenus une Puiſſance maritime; & c'eſt une opinion commune, que depuis le traité

d'Utrecht juſqu'à nos jours, le nombre de leurs vaiſſeaux a doublé.

L'acte qui concerne la Navigation força, pour ainſi dire, les Anglois à devenir Navigateurs, tandis que l'acte de gratification les encouragea à cultiver la terre mieux qu'ils n'avoient fait juſqu'alors. C'eſt à ces deux loix très-ſages, que ce peuple eſt redevable du pouvoir immenſe qui le met en état de faire une guerre offenſive dans les quatre parties du monde.

La Hollande, qui n'avoit preſque point de vaiſſeaux, parvint, dans l'eſpace d'un peu plus de cinquante ans, à en poſſéder elle ſeule un plus grand nombre que toutes les autres nations de l'Europe enſemble. Les Hollandois devinrent alors ſur mer les voituriers des autres peuples.

Le haut point de grandeur où ſont parvenus une petite iſle ſéparée autrefois du reſte de la terre, & un petit pays produit en peu de tems par les inondations de quelques fleuves de la Germanie, la figure que ces deux Etats ont faite dans des tems voiſins du nôtre, les guerres opiniâtres & coû-

teuſes qu'ils ont ſoutenues, ont ſuffiſamment éclairé les autres peuples ſur les avantages infinis du Commerce.

Toutes les nations à l'envi cherchent à s'en procurer une portion, la plus conſidérable qu'ils peuvent. Par-tout on raiſonne d'Agriculture, de Manufactures, de Navigation, des moyens d'augmenter la population, de bannir l'oiſiveté, de réchauffer l'induſtrie; on a fondé des Académies, des chaires de Commerce, comme on en avoit établi autrefois pour la Phyſique d'Ariſtote & pour la Théologie de Schot; on s'empreſſe en tous lieux d'imiter l'Angleterre & la Hollande, qui ont érigé des ſtatues aux Négocians, comme les Romains & les Grecs en élevoient autrefois aux Héros.

La France, toujours rivale & diſciple de l'Angleterre, a traduit & médité les livres que les Anglois ont écrits ſur le Commerce, appellé par Bacon la *Veine-porte* des Etats. Ses projets de Commerce furent d'abord auſſi vaſtes que ſes projets de guerre; & les efforts qu'elle fit pour les déguiſer, ne furent pas inutiles. Telle ville

de France qui avoit peut-être au commencement de ce ſiecle deux vaiſſeaux pour faire le voyage d'Amerique, en comptoit cinq cens avant la préſente guerre. Les François avoient fondé dans la partie ſeptentrionale du Nouveau-Monde une colonie qui s'élevoit déja à la grandeur d'un Empire; ils avoient dans les plantations des iſles qui leur appartenoient, aſſez de ſucre, de caffé, d'indigo, pour en fournir toute l'Europe; ils poſſédoient de vaſtes établiſſemens en Aſie & en Afrique, & ils trouvoient pour leurs draps un débouché admirable dans le Levant. En un mot, le Commerce de la France s'étendit au point qu'il fit ombrage à l'Angleterre: de-là ces jalouſies & ces querelles ſourdes qui ont enfin éclaté en guerre ouverte.

Les Suédois & les Danois, confinés autrefois dans le Septentrion, vont maintenant au-delà de l'Afrique, & ils changent la porcelaine & le thé de la Chine pour l'argent de l'Amérique. Les Ruſſes, qui ſe contentoient de voiturer ſur des traîneaux leurs propres marchandiſes, trafiquent aujourd'hui dans la mer Baltique & l'Océan,

ſur la mer Caſpienne & le Pont-Euxin. Enfin un grand nombre des habitans de l'Europe paſſe ſa vie ſur la mer, comme une grande partie des Chinois ſur les fleuves.

Le Commerce a ouvert d'autres canaux qui viennent groſſir nos richeſſes & augmenter notre luxe : il a uni les nations par des liens plus étroits. Il eſt la ſource des guerres & la baſe des traités de paix. C'eſt peut-être l'unique moyen de parvenir à dominer dans l'Europe, ou le plus fort contrepoids pour en maintenir l'équilibre ; & la plûpart de nos Conſeils politiques ſuivent la maxime de Thémiſtocle.

« Le peuple qui aura le dernier un » florin dans ſes coffres, diſoit un cé» lebre Miniſtre, reſtera maître du » champ de bataille ». Et cela eſt vrai, vu l'égalité qui n'exiſtoit pas autrefois & qui ſe trouve aujourd'hui parmi les nations, dans la culture, l'induſtrie, la diſcipline militaire & le ſyſtême politique.

Il y avoit chez les Anciens une grande différence entre deux Etats, quoiqu'ils fuſſent voiſins, ſitués dans le même climat, & qu'on y parlât la

même langue : témoins Athenes & Sparte ; ces deux Républiques étoient fondées ſur des principes très-différens : la premiere tourna toutes ſes facultés du côté de la Navigation que la derniere négligea toujours.

De notre tems, graces à l'Imprimerie & à la libre communication des penſées, toutes les nations penſent à-peu-près de même. On ne néglige rien de tout ce qui peut frayer la route à la puiſſance, ſoit dans l'ordre civil, ſoit dans ce qui concerne le Commerce & la guerre. ; on cultive avec ſoin toutes les branches du ſyſtême politique. D'où il faut conclure que la nation la plus riche ſera auſſi la plus puiſſante. Cette grande induſtrie qui regne de toutes parts, ramene en quelque ſorte les différens peuples à l'état de nature, en ce que la nation qui aura le plus d'hommes & de matieres premieres, ſera la plus riche, la plus puiſſante, & domptera toutes les autres.

DANS ſon épître le Poëte fait d'abord l'éloge d'un Grand de Veniſe, à qui elle eſt adreſſée. « Je m'entre» tiendrai

» tiendrai avec vous, lui dit-il, avec » vous qui êtes moins ſenſible au bruit » flatteur des éloges qu'à la gloire de » les mériter.

» Mais quel ſera le ſujet de mes vers? » Le bien de la patrie, dont votre » cœur eſt plein, & votre eſprit tou» jours occupé ».

De-là l'Auteur prend occaſion d'examiner les reſſorts qui font mouvoir la machine des Etats. Voici un morceau que nous allons citer tout entier, parce qu'il intéreſſe particulierement notre nation.

Piagata il ſen dalle civili guerre
Povera e ſconſolata in mezzo a tanti
Dal cielo al ſuo terren largiti doni
Languia la Francia, di quelle arti ancora
Indotta, onde Amſterdam creſceva e Londra.
Caro a Mercurio allor ſurſe Colberto,
Di magno Re Miniſtro anche maggiore,
E ſi fur volti i bellicoſi Galli
Agli ſtudi di pace : i bei lavori
Di ſeta rifiorìs la dove ſonna
S'accompagna con Rodano, e lungheſſo
Samara impreſe i bei lavor di lana
L'induſtre Vanrobets. Dai monti ombroſi
Scendon gli abeti at mar, nuotan le navi :

D

Gl'Indici Flutti Corſero animoſe
Le Franche Antenne ; e col cammin del ſole
L'ombra ſi ſteſe de bei gigli d'oro.

Comme l'épître de M. Algarotti eſt en vers *ſciolti* on nous permettra de traduire en vers *blancs* quelques-uns de ceux que nous citerons.

Par le glaive des ſiens la France déchirée,
Au milieu des préſens que le Ciel favorable
Verſoit à pleines mains dans ſon fertile ſein,
Languiſſoit dans le deuil & dans la pauvreté.
Elle ignoroit encor ces Arts ingénieux
Qui faiſoient la grandeur de Londre & d'Amſterdam.
Un homme s'éleva, cher au Dieu du Commerce,
Miniſtre d'un grand Roi, mais plus grand que ſon Maître :
Colbert étoit ſon nom. Les belliqueux François
S'appliquerent alors aux beaux Arts de la paix.
Sur ces bords où la Saone accompagne le Rhone,
D'induſtrieuſes mains par lui-même excitées,

Donnerent à la ſoie une forme nouvelle ;
Et non loin du rivage arroſé par la Sambre ,
Vanrobets préſidoit aux travaux de la laine.
De la cime des monts qu'ils couvroient de
leur ombre,
Les ſapins abattus deſcendent ſur les ondes.
Mille vaiſſeaux François flottans ſur l'Océan ,
Parcourent à l'envi les vaſtes mers des Indes ;
Et des Lis cultivés l'ombrage bienfaiſant
Se répandit bientôt du couchant à l'aurore

L'Auteur, par une tranſition inſenſible, ſe trouve dans ſa patrie, dont il regrette la ſplendeur paſſée. Il marque l'époque de ſa décadence au tems où les Portugais doublerent le cap.

Volſe gli occhi da noi Mercurio è a terre
Piu remote drizzò l'alato piede.
Varcò il Traffico allora in altre mani ;
E quei legni che un di ſpeſſi d'Egitto
Veniano , e d'Aſia ai noſtri Lidi , altrove
Diſperſi or vanno , à zefiri ſtranieri
Sventolando le pinte Banderuole.

Mercure détournant ſes regards , de Veniſe,
Vers des climats lointains dirigea ſon eſſor.
Le Commerce paſſa dans de nouvelles mains ;

Et ces vaiſſeaux nombreux que l'Egypte &
l'Aſie
Vomiſſoient de leurs ports pour couvrir nos
rivages,
Sur les bords du Texel, de Londres, de Bordeaux,
Maintenant diſperſés, s'en vont abandonnant
Aux zéphirs étrangers leurs pavillons flottans.

De la Navigation, le Poëte paſſe aux Arts & aux Manufactures de Veniſe qui ont été la proie des étrangers. Il nous avertit cependant dans une note que les glaces de Muran (*a*), les ſeules que l'on ſouffle, ſont plus belles, plus unies & plus nettes que toutes les autres.

M. Algarotti fait enſuite une énumération très-poëtique des avantages que poſſede l'Etat de Veniſe. Ses moiſſons, ſes vendanges, ſes troupeaux, ſes laines, ſes vers à ſoie, ſes mines de fer, ſes bois, ſes oliviers, &c. partout il eſt Poëte, Citoyen & Politique; il recommande l'uſage de la charrue

(*a*) Ville d'Italie auprès de Veniſe.

Angloiſe ; il veut qu'on preſſe le raiſin avec plus de ſoin, & qu'on choiſiſſe mieux les vaiſſeaux où l'on fait cuver le vin.

Ond'anche il noſtro vin ſprezzi del mare
Il tumulto , e l'orgoglio , e in un col Cipri
Vada a imbriacae dentro all'haremne il Turco
Dell'Alcorano vincitor fumoſo.

Que nos vins tranſportés avec les vins de
Chypre,
Bravent l'onde irritée, & malgré l'Alcoran ,
Au fond de ſon ſerrail enyvrent le Sultan.

Ici M. Algarotti a imité ces deux vers de M. de Voltaire, qu'il a l'attention de citer :

Tandis qu'au loin, vainqueurs des Muſulmans,
Nos vins de France enyvrent les Sultans.

Voici un morceau plein de force & de Poéſie.

Che ſe la terra à noſtre voglie avara
Nega vene argento , ne tra-noi

Scorron torbidi d'oro i rivi e i fiumi (a)
Ben Saturno-ne die benigno & largo
Dello Sueco meglior Brexiano ferro.
Utile in pace , utile dono in guerra.
Ferra e la curva falce , e ferrea morde
L'ancora il lido , e ſoggiogo mai ſempre
I rilucenti d'or popoli imbelli
Gente di ferro & di valore armata.

Que ſi la Terre avare, au gré de nos deſirs,
De cent veines d'argent ne charge point ſon
ſein,
Si l'or ne trouble point nos ondes fugitives,
Saturne nous a fait un préſent ſalutaire,
utile dans la paix, utile dans la guerre,
Le fer de Breſcia
Pour l'ancre dont la dent mord le prochain
rivage,
Ainſi que pour la faulx recourbée & tranchante,
Le fer eſt préparé dans la fournaiſe ardente.
Par des Soldats de fer & de courage armés,
Les peuples brillans d'or furent toujours
domptés.

(a) . . . . *Atque auro turbidus Hermus.*
Virg. *Georg. Lib.* II.

Le Poëte citoyen exhorte ſes compatriotes à tranſporter au loin le ſuperflu de leurs denrées, afin d'attirer l'argent des étrangers dans Veniſe.

Rompa l'oro ſtraniero i noſtri ſcrigni (a).

Que l'or des étrangers rompe nos *coffres-forts.*

Il leur dit que le Commerce eſt le nerf de la puiſſance Venitienne, & que par ſon ſecours elle repouſſa l'effort de la ligue de Cambrai. Il leur recommande de chaſſer loin de leurs murs les vagabonds & les fainéans.

Siccome ſuol l'induſtre pecchia allora
Che l'opra ferve, e l'odorato timo
Spica il liquido mel, lunge animoſa
Da bei preſepi ſuoi cacciare i fuchi;
Coſi d'in ſeno alle citta coſtoro
Sieno Sbanditi, inerti ſciami, ignava
Turba ſoltanto a nulla oprare intèſa,
Peſo al comun, di latrocinio ſcuola.

(a) *Illius immenſæ ruperunt horrea meſſes.*
Virg. *Georg. Lib.* 1.

L'abeille induſtrieuſe, ardente à ſon ouvrage,
D'un miel pêtri de thim compoſant les rayons,
De ſa ruche embaumée écarte les frêlons :
Qu'ainſi ſoient exilés loin du ſein de nos villes,
Ces eſſains importuns de lâches fainéans,
Vils fardeaux de l'Etat, école de brigands.

Il indique l'emploi qu'on peut faire de cette troupe oiſive. Il compare un Prince ſage à la divine Providence qui porte ſes regards ſur l'inſecte comme ſur l'éléphant. Il invite ſon Héros à faire conſtruire des ouvrages utiles, & il lui met devant les yeux les moulins des Hollandois, le canal du Languedoc, & celui qui joint la mer Baltique à la mer Caſpienne. Des ouvrages de la main il le ramene à ceux du génie. « Nos Arts languiſſans, dit-il, » ont beſoin d'un Mécene; nous avons » beaucoup de Verſificateurs, & peu » de Poëtes, beaucoup d'Artiſans, mais » point d'Artiſtes. Le capricieux Bor- » romini tient la place de Vitruve, » notre Muſique reſſemble aux vers de

» Marini, & le luxe des Arts triom- » phe juſques dans les temples conſa- » crés à Dieu «.

Molti verſeggiator, pochi Poëti,
Pennelleſti benſi, non dipintori
Offre il ſecol preſente; il capricioſo
Borromini or Vitruvio a ſcranna ſiede:
Marineſca e laMuſica, e trionfa
Sin nel tempio di Dio luſſuria d'Arte.

« Voyez, ajoute-t-il, voyez ce qu'un » bon Citoyen doit faire ».

Afin que l'œil ſurpris de l'avide étranger
Ne cherche plus en vain ſur nos murs ſi fameux,
Ravagés par le tems bien moins que par nous-mêmes,
Les veſtiges brillans de notre ancien génie;
Que tracés ſur le front de nos palais ſuperbes,
Les Chef-d'œuvres ſavans des Giorgions modernes,
Se mirent de nouveau dans le cryſtal des ondes.

Nè debba il pellegrin ſulle pareti
Roſe dal tempo, e più guaſte da noi;

Orma in vano cercar dell'antico ingegno,
E ſi ſpecchino ancor nelle noſtr'acque
Pinte dei magni oſtelli in ſulla fronte
Di moderni Giorgioni opere induſtri.

Il répond enſuite aux objections tant rebattues contre le luxe. Si les productions du pays lui ſervent d'alimens, il eſt l'ame des Etats; c'eſt une chaîne d'or qui unit le riche avec le pauvre. En vain voudroit-on oppoſer l'exemple de Sparte. La riche Athenes balança long-tems ſon pouvoir, & la fertile Thebes le briſa à Leuctres & à Mantinée.

Le Poëte finit en promettant le titre de Pere de la patrie & l'immortalité à ſon Héros; après quoi il fait une courte énumération des entrepriſes qui ſont dignes de lui, d'Athenes & de Rome.

On voit dans cette épître que les connoiſſances philoſophiques de M. Algarotti, loin d'avoir éteint ou deſſéché ſon génie poétique, n'ont fait au contraire que le nourrir & l'échauffer. On y remarque avec étonnement une adreſſe ſinguliere à peindre noblement des détails & des opérations que

Lucrece & Virgile n'auroient pas mieux exprimés. Il eſt beau de conſacrer ſes talens & ſes lumieres au bien de ſa patrie, & de rappeller l'âge d'or de la Poéſie. M. Algarotti nous permettra donc de lui appliquer & de lui adreſſer les deux derniers vers de ſon épître.

Queſte di te, Signor, opere degne,
E queſte ſon degne d'Atene e Roma.

NOUS devons cet extrait à M. l'Abbé Roman, homme de beaucoup d'eſprit & de goût. Diſons un mot à l'occaſion des *vers blancs* qu'il y a inſérés.

De toutes les langues, ſoit anciennes, ſoit modernes, la moins poétique eſt ſans contredit la nôtre. Cette vérité pourra paroître humiliante, mais elle n'en eſt pas moins inconteſtable. Privés des avantages infinis de la tranſpoſition & condamnés à ne pouvoir varier la céſure ou le repos de nos vers, nous n'avons d'autre reſſource, pour diſtinguer notre langage poétique du langage ordinaire, que le nombre des ſyllabes & la conſonance des mots. Nous avons déja remarqué, 1°. qu'in-

dépendamment de cette harmonie groſſiere & toute extérieure qui réſulte de l'homophonie des déſinences, il en étoit une dans les vers Italiens infiniment plus délicate, qui naiſſoit du mouvement même du vers, ſur lequel en effet la mobilité des accens répand une meſure réglée & cependant très-variée; 2°. que ces accens manquoient à notre langue, & que d'ailleurs notre vers alexandrin ne ſauroit admettre cette variété dans ſa marche; mais nous avons ajouté qu'on ne concevoit pas pourquoi dans le vers de dix nous n'avions pas imité les procédés hardis & commodes de la verſification Italienne (*a*).

C'eſt ſur-tout dans les vers blancs, qu'il nous paroît que cette liberté pourroit être avantageuſe; les repos placés tantôt à la quatrieme & tantôt à la ſixieme ſyllabe, jetteroient dans le vers une variété qui dédommageroit ſans doute l'oreille de l'effet inſupportable que produiſent des diſſonances continues. Mais cela même ne ſuffiroit pas: il faudroit alterner à propos les déſinen-

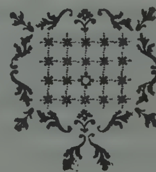
(*a*) Voyez notre volume de juin 1760.

ces maſculines & féminines; il faudroit ſur-tout rappeller les enjambemens que nous nous ſommes interdits & qui ſeuls peuvent produire la période poétique; ce ſeroit-là le ſeul moyen de *ſauver* les diſſonances finales, ou d'en adoucir au moins l'aſpérité.

Quand on s'eſt privé de la liberté d'enjamber les vers, a-t-on bien ſenti tout ce que l'on ſacrifioit? Il y a de l'harmonie dans notre verſification, ſans doute; mais c'eſt une harmonie courte, étranglée & tellement affectée à chaque vers en particulier, qu'elle n'influe que très-rarement ſur celle des vers qui ſuivent. La loi que nous nous ſommes impoſée ſemble convertir nos vers en autant de ſentences abſolues. Nul circuit, nul enchaînement dans notre phraſe poétique; point de liaiſon, point d'emmanchement, rien en un mot de ce qui peut produire un mouvement agréable & facile.

Horace, dit M. Klopſtock, porte ſa penſée non-ſeulement au-delà des bornes du vers, mais encore au-delà des limites d'une ſtrophe; & ce procédé eſt très-conforme à l'enthouſiaſme de l'oreille & de l'imagination: car l'eſpace de

la période poétique ne ſuffit pas toujours à l'oreille, & l'imagination veut ſouvent que les penſées roulent comme un torrent qui franchit ſes barrieres. Nos occupations actuelles ne nous permettent pas de donner plus d'étendue aux idées que nous avons ſur cet objet important; mais nous ne tarderons pas d'expoſer au long cette théorie & de la confirmer par des exemples.



ARTICLE IV.

INCKEL & YARIKO

TOUT le monde connoît l'histoire d'Inckel & d'Yariko, rapportée dans *le Spectateur*. M. Gellert en a donné la traduction en vers Allemands; & M. Bodmer, qui a traité le même sujet, a fini par tracer un plan de continuation pour cette anecdote qu'on ne pourra jamais lire sans ressentir une certaine peine de la situation où l'on se trouve en voyant l'innocence sacrifiée & le crime impuni. M. Gessner a cru devoir suivre l'idée de M. Bodmer, & a voulu procurer au Lecteur cette satisfaction délicieuse que fait goûter une morale utile. Il a entrepris d'achever l'histoire d'Inckel & d'Yariko. Si ce projet fait beaucoup d'honneur à l'ame de M. Gessner, la maniere dont il l'a rempli n'en fait pas moins aux talens de ce tendre & sublime Poëte. Pour mieux rapprocher les deux parties de cette histoire,

nous croyons devoir donner un précis de la premiere.

Inckel, jeune Anglois, dans le dessein de s'enrichir par le négoce, part pour les Indes occidentales. Le vaisseau qu'il monte manquant de vivres, relâche dans un petit port brute sur la côte de l'Amérique. On prend terre; notre jeune homme est témoin du massacre de ses camarades attaqués par des Indiens cachés dans une embuscade. Inckel a le bonheur d'échapper & de fuir. Une jeune Indienne vient le trouver, & lui rend toutes sortes de services. Ils ne tardent pas à s'aimer. Cette fille le nourrit pendant plusieurs mois, & parvient à le dérober toujours à la fureur des Indiens. Dans les transports de son amour, Inckel promet à sa maîtresse de l'épouser s'il a jamais le bonheur de la ramener dans sa patrie. Quelque tems après, Yariko apperçoit un navire; ils font l'un & l'autre des signaux, sont reçus sur le vaisseau qui est Anglois, & font voile aux Barbades. Inckel arrivé au premier port, calcule le tems qu'il a perdu pour l'augmentation de son capital, & l'amour du gain l'emportant sur toute

autre considération, il vend la pauvre Yarico qui étoit enceinte, à un Marchand d'esclaves.

MUSE, viens m'inspirer, je veux chanter la seconde partie de l'histoire d'Inckel & d'Yariko. Si le Lecteur ne voit cette fille arrachée à son triste sort, il restera en proie à l'horreur, son ame sera douloureusement affectée, s'il ne trouve enfin dans Inckel la trace du repentir, & un caractere d'humanité. Ce caractere n'est jamais tellement effacé du cœur de l'homme, qu'il n'éprouve quelque retour à la vertu & cette crainte salutaire qui naît des remords. Le germe de bonté qu'il porte en lui peut se faire jour au travers de l'ivraie des passions. Je chante donc la délivrance d'Yariko, & le repentir d'Inckel.

Yarico fut vendue par son cruel amant au Gouverneur de l'isle, qui n'eut pas plutôt appris l'histoire de ses malheurs & l'infidélité d'Inckel, qu'il ordonna au chef des esclaves de courir après lui & de le lui amener. Je veux, dit-il, que ce monstre subisse cinq an-

nées d'esclavage pour la juste punition de son crime.

Cependant Inckel étoit resté sur le rivage, enseveli dans une profonde rêverie : Qu'ai-je fait, s'écrioit-il ! j'ai vendu à vil prix celle qui a sauvé mes jours, celle qui m'aimoit si tendrement.... La vue de cet argent gagné par un forfait n'est plus pour lui qu'un objet d'horreur ; il le rejette avec indignation. Où suis-je, malheureux!... Oui, mon crime est affreux....Mais il est commis....je l'ai vendue à un bon maître qui la traitera avec douceur...Ah ! je ne le prévois que trop, le souvenir de cette indigne action va empoisonner le reste de mes jours. Mais comment la réparer ?... A ces mots il porte sa main encore avide vers cet argent qu'il desire & qu'il déteste. Un frissonnement affreux s'empare de son corps, un torrent de larmes coule de ses yeux. Ne me donne point à d'autres, ne m'abandonne pas... je ne refuse point d'être ton esclave, tu me verras supporter avec joie les travaux les plus rudes, pourvu que je sois avec toi, que je jouisse toujours de tes regards... Oui, prends-moi pour esclave, & avec moi

le malheureux fruit... le malheureux fruit de ton amour. Voilà, diſoit-il, voilà ſes dernieres paroles, voilà le triſte adieu qu'adreſſa ſa bouche tremblante au plus coupable des hommes. Inckel devient pâle, une ſueur d'angoiſſe inonde ſon front, ſes genoux chancellent. Tel eſt l'effroi d'un homme qui veut attenter à l'innocence d'une jeune beauté, lorſque tout-à-coup la foudre tombe à ſes côtés, & écraſe l'arbre ſous lequel il projettoit de commettre le crime.

Inckel étoit dans cet état d'anéantiſſement, quand les chefs des eſclaves vinrent le ſaiſir. Scélérat, lui dirent-ils, le Gouverneur te punit, & te punit légerement, il te condamne à cinq années de ſervitude. Quitte ſur le champ tes habits, voici ceux qui te conviennent. Inckel ſe dépouille de ſes vêtemens, & en prenant ceux des eſclaves, les larmes couloient le long de ſes joues. Ce châtiment eſt doux, s'écrioit-il, mon crime eſt effroyable! heureux encore qu'il ſoit vengé! le ſouvenir m'en deviendra peut-être moins douloureux... On l'habille en eſclave, on le traîne au travail, il ſe ſoumet

ſans murmure, & ſe croit plus tranquille depuis qu'il eſt puni.

Cependant la tendre Yariko pleuroit toujours l'infidélité de ſon mari. Le maître à qui elle avoit été vendue, eut pour elle toutes ſortes d'égards; peu après il la combla de préſens, & la fit partir ſur un vaiſſeau pour le rivage où elle avoit reçu le jour. Triſte, abattue, elle conſidere la rapidité avec laquelle le vaiſſeau fend les ondes, & ſes yeux humides ne quittent point la côte qui diſparoît. Le Pilote la voyant plongée dans cette ſombre rêverie, l'aborde, & lui dit: Yarico, pourquoi ton ame eſt-elle en proie au chagrin? N'as-tu pas plutôt ſujet de te réjouir, puiſque nous te ramenons dans ta patrie, & que nous t'arrachons à une contrée où l'on t'a ſacrifiée, où l'on t'a vendue. Moi, me réjouir, répondit cette fille! Hélas! j'abandonne ſur ce rivage qui fuit devant nous un amant infidele... je le quitte ſans avoir même la conſolation d'arroſer ſon viſage de mes larmes... Oui, quand même le cruel m'eût repouſſée, j'euſſe fait un heureux effort pour le ſerrer encore une fois entre mes bras. Ah! dites-

moi... où eſt-il ce trop cher & trop perfide amant? Le Gouverneur de l'iſle, reprit le Pilote, vous a vengée, & l'a condamné à cinq ans d'eſclavage. Je l'ai vu au milieu d'une troupe d'eſclaves ſuccombant ſous le fardeau du travail. Malheureux Inckel! dit-elle, oh pourquoi m'as-tu connue! Tu ne ſubirois pas à préſent le châtiment d'un crime. Mais, ami, dis-moi, comment ſupportoit-il ce triſte état? que faiſoit-il? que diſoit-il au milieu des eſclaves où tu l'as vû? Quand je l'apperçus, repartit le Pilote, il travailloit le corps courbé ſur terre: puis tout-à-coup ſe relevant, il conſidéroit ſes habits d'eſclave, ſa hache, & pleuroit. Livrée de l'indigence, s'écrioit-il, vous êtes aujourd'hui mon plus riche ornement: & toi, ô ma hache, ma main s'enorgueillit de te manier, plus qu'elle ne feroit de porter un ſceptre. Ah! ſi quelque rayon de joie peut éclairer encore ma triſte vie, je le dois au plaiſir que je goûte dans la punition de mon forfait. O Yariko... ô ma chere maîtreſſe... Mais qu'oſai-je dire, malheureux! Comment ma bouche peut-elle profaner le nom d'une fille qui a de ſi

affreux reproches à me faire! Tel étoit le langage de ſa douleur, & les eſclaves, compagnons de ſon infortune, quittoient leur travail, & l'écoutoient appuyés ſur leurs haches. Amis, leur diſoit-il, amis... ſi toutefois ce nom peut ſortir de ma bouche, s'il m'eſt permis d'appeller quelqu'un mon ami, mais j'ai manqué d'humanité, quel homme voudroit me le permettre! mépriſez, abhorrez-moi tous tant que vous êtes, je ſuis l'opprobre de la nature, je n'ai d'humain que la figure... & je ne ſuis pas digne d'en porter le ſacré caractere. Hommes, déteſtez-moi, fuyez-moi comme un monſtre qui n'appartient pas à votre eſpece. Ecoutez, & frémiſſez.

Sur ce rivage lointain une jeune & belle fille a ſauvé mes jours: elle m'a tendrement aimé; je lui promis de la conduire dans ma patrie, & de lui faire trouver dans mes bras la récompenſe de tous ſes bienfaits. Pleine de confiance & de tendreſſe, elle me ſuit ſur les ondes: nous abordons ici, & ici (tremblez au détail de la plus noire ingratitude) ici je l'ai vendue pour être eſclave, & avec elle le gage de notre

union, le malheureux enfant qu'elle portoit dans ſes flancs. Que de larmes elle répandit ! que de marques de déſeſpoir me donnoient ſes mains étendues vers le ciel & vers moi ! Ayez-moi en horreur... je ne ſuis plus fait pour vivre avec des hommes. Oiſeaux, ne chantez pas quand je travaille, fuyez l'endroit où je ſuis comme un deſert qu'infectent les cadavres.

Yariko ſanglotte à ce récit, elle croiſe ſes mains ſur ſa tête, & ſe déſeſpere à meſure qu'elle s'éloigne de la côte. Inckel... mon bien-aimé... tu pleures ton infidélité... tu pleures, ah ! je te la pardonne. Pourquoi m'éloigné-je de toi ! Ne te reverrai-je jamais... & l'enfant que je porte eſt-il condamné à ne jamais ſourire dans tes bras paternels, à ne jamais bégayer le doux nom de pere ? Ah ! que ne puiſ-je à tes côtés partager la moitié de ton malheur ! & quand tu ſerois épuiſé de fatigue, eſſuyer la ſueur de ton front. Ce furent là les plaintes d'Yariko. Cependant on perd le rivage de vûe, les yeux n'apperçoivent plus que l'immenſité de la plaine liquide, & enfin elle

voit à travers un brouillard épais ſortit de loin le rivage natal.

Le ſort d'Inckel étoit toujours le même ; la triſte penſée de ſa méchanceté avoit creuſé des rides ſur ſon front ; le repentir & les remords, le ſouvenir des vertus & de la tendreſſe d'Yariko avoient rallumé l'amour dans ſon cœur. Où es-tu, Yarico ? Je t'ai perdue pour jamais, toi ! & mon enfant..... jamais il ne me nommera ſon pere... ſi ce n'eſt peut-être pour frémir d'horreur quand tu lui apprendras combien ce pere fut barbare. Que je ſuis à plaindre ! ce que j'ai de plus cher au monde ne peut ſe rappeller mon idée qu'avec tous les tranſports de la haine & du déſeſpoir : & lorſque mon nom échappera à leur voix plaintive, autour d'eux tout recevra l'empreinte de l'épouvante.

Le malheureux Inckel vécut ainſi un an entier. Un ſoir il étoit couché ſous un arbre, au clair de la lune, & il verſoit des pleurs. Un chef d'eſclaves vient le trouver, & lui ordonne de le ſuivre. Il le conduit au jardin du Gouverneur de l'iſle. Inckel, lui dit celui-ci

celui-ci, tes remords & ton repentir ont fléchi le ciel ; on vient de m'apporter les préſens les plus riches pour ta rançon. Inckel l'écoute triſtement, la douleur qui ſiege dans ſon cœur & ſur ſon front en défend l'entrée à tout ſentiment de joie. Eh quoi ! lui demande le Gouverneur, tu ne reſſens aucune ſatisfaction de recouvrer la liberté ? Seigneur, répondit Inckel, les yeux baiſſés & mouillés de larmes, comment mon ame pourroit-elle s'ouvrir à la joie & à l'eſpoir d'obtenir grace du ciel ? Infortuné ! les ſoupirs continuels d'une maîtreſſe trahie, les cris d'une innocente créature ne ſe reproduiſent-ils pas tous les jours pour m'accuſer ? Moi ! je ſentirois ce doux treſſaillement du plaiſir, moi qui ſuis rongé de l'horreur que je m'inſpire à moi-même ! Où trouver le bonheur ? Que dis-je, où trouver le repos ? En eſt-il encore pour moi ? Ah ! plutôt daignez permettre, Seigneur, que je reſte accablé ſous le châtiment de mon crime, daignez permettre que je reſte votre eſclave. Inckel ſe tut ; auſſi-tôt les branchages de quelques arbres qui étoient proche de lui s'agiterent ; une

perſonne en ſortit avec précipitation ; c'étoit Yarico ſuperbement vêtue, des plumes de différentes couleurs garniſſoient ſa robe, ſes cheveux étoient entrelacés de fleurs, un jeune enfant repoſoit ſur ſes bras. Ah ! mon cher Inckel, s'écria-t'elle en ſanglotant, & elle court à lui, le preſſe contre ſon enfant & contre ſon ſein. Ah !... cher amant, ne te refuſe pas à mes careſſes, c'eſt moi qui te rachette de l'eſclavage ; voici ta fidelle épouſe, voici le bel enfant qui te doit le jour. Inckel tombe à ſes genoux, les embraſſe ; le ſaiſiſſement lui ôte pendant quelque tems l'uſage de la parole. Ah ! Yariko...., tendre épouſe... & tu ne recules pas d'épouvante à ma vûe ! & c'eſt toi qui me donnes la liberté ! Quoi tu peux aimer encore ſi tendrement un homme qui a commis la plus déteſtable trahiſon, un homme qui eſt indigne que tu laiſſes tomber ſur lui un regard, ſi ce n'eſt un regard de haine & de mépris.... Leve-toi, mon bien-aimé, reprit Yarico, ne differe plus d'embraſſer ton épouſe, & de donner à notre enfant la bénédiction paternelle,



ARTICLE V.

*LETTRE d'un Mathématicien Italien à M*** D. L. A. R. D. S.*

CETTE lettre nous a été communiquée par le Géometre même à qui elle a été adressée; l'importance de son objet & plus encore les vues utiles & nouvelles qu'elle renferme, nous ont déterminés à l'insérer dans notre Journal. Nous n'avons pas lieu de craindre qu'on nous accuse d'avoir en cela moins consulté notre zele pour le progrès des connoissances humaines, que l'envie de censurer & de déprimer un ouvrage estimable. Les procédés que nous avons constamment suivis & dont nous nous promettons bien de ne nous écarter jamais, n'annoncent, nous osons le dire, que l'amour le plus courageux pour les Lettres, beaucoup de respect pour ceux qui s'y distinguent, & la plus grande impartialité envers tous ceux qui les cultivent. Malheur à tout Journaliste qui d'un des plus utiles exercices de

l'esprit & de la raison, ne rougit pas de faire un instrument d'injustice & d'outrage. La critique dont il s'agit ici, pour être forte & animée, n'a rien qui blesse les loix de l'honnêteté; d'ailleurs ce n'est pas seulement sur l'ouvrage du P. Merville qu'elle tombe, c'est en général sur tous les traités élémentaires de Géométrie qu'on a donnés jusqu'à aujourd'hui : elle ne se borne pas à observer & à découvrir des défauts, elle indique les moyens de les faire disparoître; elle fait plus : elle trace la route par laquelle on parviendroit à donner enfin aux *Elémens de Géométrie* le degré de perfection qui leur manque encore. Mais après tout, est-ce aux Géometres à redouter la critique, & seroit-il possible que des hommes dont tous les travaux, toutes les recherches ont pour objet immédiat la vérité, préférassent les petits intérêts de leur amour propre au progrés de la Science & à cette vérité même qu'ils ne se lassent pas de poursuivre ?

IL me semble, Monsieur, que l'Auteur de l'ouvrage que vous m'avez fait

l'honneur de m'envoyer s'est proposé deux objets à la fois; l'un de composer un traité à la portée des jeunes gens qu'on éleve dans les colleges; l'autre, de jetter en même tems les fondemens de l'édifice immense qu'il se propose d'élever. Etoit-il bien facile de réunir & de concilier des vues si différentes, & ce travail seroit-il ce que nous devons le plus desirer aujourd'hui ? Permettez-moi de vous exposer les réflexions que j'ai faites à ce sujet.

On convient d'abord dans la préface que nous avons d'assez bons élémens pour la jeunesse; on se plaint même de l'injustice de ceux qui critiquent ces sortes d'ouvrages, parce qu'il suffit, ajoute-t-on, qu'ils soient clairs & précis pour être censés bons, & que nous en avons de tels. La conséquence qu'il me semble qu'on auroit dû tirer de-là, c'est qu'il est inutile d'en donner de nouveaux, à moins qu'ils ne soient de beaucoup supérieurs aux précédens. Cette considération auroit dû engager notre Auteur à porter toutes ses vues vers le grand objet dont il est occupé, & à donner enfin aux vérités élémentaires cet ordre & cet enchaînement si

nécessaires pour former l'heureux ensemble que nous desirons depuis si longtems. D'ailleurs ces plaintes sont-elles aussi injustes que l'Auteur voudroit nous le persuader ? ne tombent-elles pas sur des défauts réels ? Il falloit donc commencer par les examiner, ces défauts, & élever ses regards jusqu'aux sources d'où ils émanent.

Il s'en présente d'abord d'assez grossiers, & sur lesquels il seroit d'autant plus inutile d'insister qu'ils sont plus faciles à saisir. Telles sont les démonstrations mal présentées, les constructions peu élégantes, les conséquences inutiles, ou même quelquefois vicieuses, suites ordinaires du manque de justesse dans les définitions.

Il en est d'autres qui ne sont gueres apperçus que par des personnes éclairées, & qui rendent la réforme des élémens bien plus difficile & bien plus délicate. Ils ont presque tous leurs sources dans un manque de vues générales, dans une espece de timidité qui décele toujours un génie peu élevé, & par conséquent peu capable d'ouvrir de nouvelles routes dans la recherche des vérités. De-là tant de mauvaises défi-

nitions, tant de divisions & de subdivisions inutiles, tant de principes auxiliaires & déplacés, tant de théories incomplettes, ou répétées sous des formes nouvelles & inutiles, enfin tant de vérités perdues, parce que l'on n'a pas pu deviner les énigmes qui les renferment. C'est à l'aide d'une bonne Métaphysique, qui n'est propre qu'à la Géométrie, qu'on pourroit éviter tous ces écueils; pour cet effet il faudroit commencer par se persuader d'une espece de paradoxe dont la vérité a été reconnue par un des plus grands Géometres de ce siecle (a), *le seul moyen de simplifier nos idées c'est de les généraliser le plus qu'il nous sera possible.* Combien de personnes sentent toute l'étendue & l'importance de cette proposition! Elle seule pourtant peut nous faire retirer de l'étude des Mathématiques la justesse d'esprit, qualité si précieuse, si recherchée, & d'autant moins commune qu'on ne l'obtient ni des vérités mathématiques, ni même de la chaîne qui les unit, mais uniquement de l'étude & de l'esprit des méthodes. Il faut

(*a*) M. d'Alembert.

encore attribuer à ce manque de vues générales le peu de liaison & même le desordre qui se trouvent dans les différentes parties de la plûpart des élémens. Quelle science seroit plus propre que l'Algebre à étendre les facultés de notre ame, & comment est-elle présentée pour l'ordinaire? Quelle idée veut-on nous en donner, lorsqu'on nous dit (*p.* 2.) qu'*elle ne sert que dans les calculs des Mathématiques*? J'aimerois autant dire que les sons & les notes ne servent que dans la Musique. Il est dans l'Algebre même des nuances & des degrés de généralité qui devroient entrer dans tous les élémens, & que l'on n'a pas même soupçonnés. Ne devroit-on pas amener par une réflexion la nécessité des signes des opérations avant de donner ces mêmes signes, qui, pour être mal présentés, n'offrent aucune idée à l'esprit des commençans.

Il est enfin une infinité de défauts dont un homme de génie pourroit aisément se garantir, & dans lesquels on tombe communément, pour ne pas faire certaines réflexions relatives au tems où l'on écrit, à la trempe des esprits que l'on doit avoir en vue, & au

degré de perfection actuel de la science dont on entreprend d'exposer les principes. Il n'appartient qu'aux personnes profondément versées dans les principales parties de cette science, de tracer avec succès un plan conforme à des vues si importantes & si nécessaires. En effet n'est-il donc question que de mettre les Mathématiques à la portée des esprits les plus médiocres? Mais quel besoin a t'on de pareils éleves? Nous avons assez de ces sortes d'ouvrages faits pour enseigner des propositions de Géométrie, sans qu'ils puissent jamais former un seul Géometre. C'est uniquement, comme on l'a déja dit, dans une Métaphysique éclairée qu'on pourra surprendre les vrais principes de cette vaste science; si l'on ne remonte jusques-là, on verra toujours subsister des obstacles capables d'arrêter les génies les plus pénétrans, tandis que les esprits médiocres ne soupçonneront pas même les moindres difficultés. Pour rendre ce que j'avance ici plus sensible, j'entrerai dans quelques détails. Je demande d'abord si l'on peut se passer dans l'Arithmétique de donner des notions de ce que l'on

E v

appelle nombres abstraits & nombres concrets; s'il est possible de développer la nature des opérations sans cette connoissance; si l'on aura jamais une idée juste de la multiplication & de la division, ainsi que des nombres qu'il faut y considérer, tant que l'on ignorera ces deux especes de grandeurs si différentes. Cependant ces nombres ne sont pas même nommés dans les élémens qu'on nous propose aujourd'hui. La seule idée qu'on nous donne de la multiplication & de la division, c'est que l'une est une addition & l'autre une soustraction répétées. Qu'on m'explique par-là la multiplication des grandeurs continues, & le cas où dans la division le quotient sera un nombre abstrait ou un nombre concret; qu'on me donne l'explication des regles des signes dans l'une & dans l'autre, sans employer d'autres idées que celles qui sont renfermées dans cette définition. J'ose défier le Pere Merville d'en venir à bout. Aussi le voit-on multiplier (*pag.* 93.) des livres par des deniers & par des sols. On pourroit lui passer ces expressions s'il avoit averti de ce qu'elles ont de vicieux : mais ces idées

manquent dans l'ouvrage de notre Auteur, ainsi que dans la plûpart des élémens; & bien des personnes croyent encore que l'on éleve un sol au quarré. Voici la difficulté que l'on propose communément à ce sujet : un sol, dit-on, multiplié par un sol donne un sol; or un sol vaut 12 deniers, & 12 deniers multipliés par 12 deniers font 144 deniers ou douze sols. A cela il faut répondre que le sol multiplicateur devant être considéré comme abstrait, marque qu'il faut prendre une fois un sol ou douze deniers; donc un denier ne marquera qu'un douzieme de fois, & les douze deniers du multiplicateur ne valent que douze douziemes de fois, c'est-à-dire une fois. Le Géometre même qui a le mieux détaillé cette théorie si simple, prétend que le multiplicateur n'est pas un nombre abstrait dans les multiplications géométriques. C'est une erreur dont on peut sortir aisément, si l'on considere que les parties d'une ligne peuvent aussi-bien marquer des nombres de fois que les parties d'un écu; par-là l'on ne s'expose point à l'inconvénient de donner à

croire qu'il y a des multiplications d'une nature absolument opposée. C'est encore de cette Métaphysique que dépend l'explication nette & précise de ce que l'on doit entendre par les racines négatives. Quelqu'élevées que soient ces théories, elles n'en sont ni moins simples ni moins dignes d'être exposées dans les premiers élémens. La maniere dont on nous représente les quantités négatives dans tous ces sortes d'ouvrages n'offre-t-elle pas une difficulté capable d'arrêter les meilleurs esprits? On y voit le signe qui avoit été choisi pour être la marque distinctive de la soustraction, devenir tout d'un coup une marque de quantités réelles, mais seulement opposées, sans que l'on ait seulement pris soin de nous en avertir. Cependant avant que d'employer ces deux significations, il eût été très-nécessaire d'en prouver l'identité, si toutefois il y en a, & alors on se seroit trouvé dans la nécessité d'abandonner les idees reçues, & de découvrir la nature de ces sortes d'expressions.

Ceux qui voudront fixer leurs idées sur cette matiere, n'ont qu'à consulter

l'Encyclopédie. De ces sortes de considérations dépend encore la théorie des imaginaires, ainsi que la solution de certaines difficultés que l'on rencontre dans la résolution des équations, même du second degré, où souvent il arrive que l'on n'a aucune idée de ce que signifie la racine négative, ou plutôt une des racines; car on auroit dû observer que souvent celle qui résout le problême dans le sens naturel de la question proposée, est la négative; comme on le remarque dans la nouvelle édition du cours de Bélidor, sans cependant que l'on en ait tiré les conséquences importantes qui s'en déduisent. On apprend par-là que souvent nous avons mis un problême en équation sans savoir comment il falloit l'énoncer. L'Algebre dans ces sortes de cas ne peut nous être d'aucun secours, ce n'est qu'en réduisant les questions à l'abstrait que l'on peut les surmonter; & les grandes vérités que ce procédé nous révele, nous dédommagent bien avantageusement de l'application & des efforts qu'il peut nous avoir coûtés. En un mot voilà le seul moyen de parvenir à connoître ce que signifient

les racines des équations; & si dans les élémens l'on ne peut pas s'étendre jusques-là, il faut au moins y renfermer les semences de ces grandes vérités. Rien de plus ridicule en effet que d'établir des notions qu'il faut abandonner à mesure que l'on fait de nouveaux pas vers la lumiere. Je sais que l'homme est souvent dans cette malheureuse nécessité, mais lorsqu'on peut s'en délivrer, il est inexcusable de s'y assujettir.

On m'objectera peut-être que de pareils élémens seroient trop au-dessus de la portée moyenne, & qu'ils offriroient des spéculations beaucoup trop épineuses. C'est probablement ce que le Pere Merville appelleroit des livres plus *embrouillés que savans, & plutôt faits pour la torture que pour l'instruction des hommes*. Mais je prie l'Auteur de faire réflexion que quand on a des idées claires, il est aisé de les mettre à la portée des bons esprits, c'est-à-dire de ceux qui sont capables de combiner par eux-mêmes, & cela suffit, comme on l'a déja démontré. De plus il faut prendre garde ici de s'abuser. On se vante d'être clair & précis, on

affecte même un ſtyle lâche & peu exact pour ne pas paroître hériſſé d'épines : mais tout n'eſt ſouvent qu'illuſion, on prend une fauſſe lueur pour la lumiere ; la route qui paroît la plus courte eſt la plus mauvaiſe lorſqu'elle ne nous conduit pas à des notions préciſes & rigoureuſes. On pourroit, ce me ſemble, prouver ce que j'avance ici par un grand nombre d'exemples tirés des élémens même qu'on vient de publier. Examinons la théorie qu'on nous y donne des rapports. *Pag. 56*, notre Auteur remarque avec raiſon que preſque tous ceux qui l'ont précédé *ſe ſont trompés lorſqu'ils ont enſeigné que le rapport eſt la comparaiſon des grandeurs.* Il obſerve encore très-bien qu'*un rapport n'eſt pas la comparaiſon dont il eſt très-indépendant*, & il ajoute qu'*il eſt dans la nature même des choſes comparées.* Mais ces idées ne ſont pas encore ſuffiſantes ; il y a plus, elles peuvent induire en erreur ; car ſi je compare un volume d'or à un volume d'argent, la nature des choſes comparées eſt évidemment d'être d'or & d'argent ; ce n'eſt cependant pas là en quoi gît le rapport, puiſque les Ma-

thématiciens n'examinent nullement les qualités phyſiques des corps, mais uniquement ce qui eſt ſuſceptible de plus & de moins ; conſéquence qui doit ſe déduire immédiatement de la définition des Mathématiques. La notion qu'on nous donne plus haut du rapport n'eſt pas non plus auſſi claire qu'elle pourroit l'être, lorſqu'on nous dit que le rapport n'eſt autre choſe que *la maniere d'être d'une grandeur à l'égard d'une autre.* L'Auteur n'avoit qu'à prendre la définition qu'en a donnée M. de la Chapelle, qui paroît ſeule exempte de tous ces petits défauts : *un rapport eſt le réſultat de la comparaiſon des grandeurs.* D'où l'on doit conclure que le rapport n'eſt pas auſſi indépendant de la comparaiſon qu'on voudroit le perſuader ; il exiſte indépendamment de cette opération, mais on ne peut le connoître & le découvrir que par elle. Pourquoi notre Auteur commence-t'il par les rapports géométriques, & ſuit-il ce plan dans les proportions & les progreſſions ? C'eſt à peu près comme s'il eût commencé l'Arithmétique par la multiplication & la diviſion. Sa définition des proportions n'eſt pas plus lé-

gitime. La proportion arithmétique, dit-il (*pag.* 61), eſt *une égalité de différence*, & *la proportion géométrique une égalité de raiſons* ; mais la proportion arithmétique ſur ce pied-là eſt auſſi géometrique, car elle eſt une égalité de raiſons, comme l'Auteur le dit enſuite. On tombera toujours dans ces ſortes de fautes, lorſque l'on ne ſuivra pas les diviſions légitimes. Il falloit d'abord commencer par comparer deux rapports entr'eux, ſoit arithmétiques, ſoit géométriques, le théorême qui en réſulte mérite bien d'avoir ſa place dans les élémens ; enſuite il falloit s'arrêter à la comparaiſon de deux rapports égaux, dans laquelle ſe trouve une certaine harmonie qui conſtitue ce qu'on appelle proportion en général ; de-là il auroit vu ſortir naturellement les deux eſpeces de proportion, l'arithmétique & la géométrique, ſuivant la nature des raiſons égales que l'on compare. Quelque maniée que ſoit cette partie des élémens, il n'en eſt cependant aucune qui ſoit plus ſuſceptible d'être traitée d'une maniere neuve & intéreſſante. Cette correſpondance étroite

entre les rapports arithmétiques & géométriques, continuée dans les proportions de toute eſpece, ainſi que dans les progreſſions, ne ſembloit-elle pas inviter tous les auteurs à traiter les unes & les autres en même tems, de maniere que chaque propoſition eût toujours les deux termes de cette comparaiſon ? Quelle foule de théorêmes à généraliſer ! Avec quelle facilité ne pourroit-on pas amener les logarithmes que produit ſi naturellement l'union des deux progreſſions & qui ſont évidemment déplacés par-tout où l'on ne les trouve pas à la ſuite de cette théorie, comme on peut le reprocher à notre Auteur ? Mais ce défaut eſt peu de choſe en comparaiſon de ceux qui ſuivent néceſſairement du plan qu'il s'eſt propoſé. Rien de plus facile que d'épuiſer, pour ainſi dire, en une page tout ce que l'on peut dire ſur les progreſſions arithmétiques & ſur les progreſſions géométriques, lorſqu'on aura bien établi la nature des quantités correſpondantes ; mais pour y parvenir, il faut connoître le calcul des fractions & des expoſans, la réſolution

des équations, & ſur-tout celles du ſecond degré. Le croiroit-on? ce n'eſt qu'après avoir donné les formules qui ſuppoſent toutes ces idées, que l'on vient à donner des notions qui étoient ſi néceſſaires pour trouver ces mêmes formules & pour en faire uſage; enſorte qu'elles deviennent abſolument inutiles, ſoit par la maniere dont elles ſont préſentées, ſoit par l'ordre où elles ſe trouvent. Que veut dire une réflexion que l'on met en note à la ſuite de ces formules (*pag.* 91)? On prétend qu'*elles ne partent pas de mêmes principes que les corollaires qui les précedent; mais il eſt bon*, dit-on, *d'ouvrir pluſieurs routes à la vérité.* Quoi donc! le Pere Merville ignoreroit-il que pour trouver toutes ces expreſſions, il ne faut qu'éliminer deux inconnues par le moyen de deux équations qui ſervent pour toutes? C'eſt ici que l'Auteur auroit pu l'emporter de beaucoup ſur ceux qui l'ont précédé, en donnant les formules analogues dans les progreſſions géométriques pour réſoudre toutes les queſtions qu'on peut propoſer, ſuivant les combinaiſons trois à trois des grandeurs correſpondantes

à celles qu'il venoit de conſidérer dans la progreſſion arithmétique, en ſe préſervant toutefois d'une erreur où ſont tombés ceux qui ont regardé les ſommes de ces progreſſions comme des quantités homologues; ce qui eſt abſolument faux. Les logarithmes euſſent alors réſolu la plûpart de ces problêmes avec autant d'élégance que de facilité. Je n'aurois pas exigé qu'il eût eſſayé de faire entrer l'idée des ſommes dans la combinaiſon dont on vient de parler, car elle rend le problême plus difficile que les élémens ne le comportent; au lieu de vingt formules on en trouve ſoixante, dont pluſieurs dépendent de la réſolution d'équations exponentielles. Cependant, pour avoir épuiſé cette théorie comme elle devroit l'être dans les élémens, il faudroit avoir donné les premieres, & n'avoir exclu les autres que par les raiſons que nous venons de dire; bien entendu qu'aucune ne ſeroit préſentée ſans pouvoir être non-ſeulement compriſe, mais découverte pat les commençans. Dans le plan que notre Auteur a ſuivi il falloit retrancher abſolument cette partie, & détailler un peu mieux les

regles de trois, ſoit directes, ſoit inverſes. On lit à la *pag.* 76, que pour réſoudre les regles indirectes, il faut les ramener à la regle directe: mais la nature de ces regles ne dépendroit-elle donc que de la poſition du terme inconnu? Comme il n'eſt aucune regle dans laquelle l'inconnu ne puiſſe occuper le rang que l'on voudra, & par conſéquent le même, un commençant pourra conclure de-là que les regles eſſentiellement différentes ſont cependant les mêmes. Voilà ce que c'eſt qu'une trop grande ſimplicité. Je ſais que l'on a donné ailleurs des idées plus claires des quantités réciproques. C'eſt donc à ces idée qu'il falloit ramener les regles de trois inverſes. Rien de plus dangereux que de donner ainſi des idées tout à la fois vraies & fauſſes; l'obſcurité qui réſulte de leur contradiction eſt plus préjudiciable que l'ignorance abſolue. C'eſt ainſi, par exemple, que l'on trouve encore une expreſſion très-équivoque au ſujet des progreſſions décroiſſantes. Donc, dit-on (81), une progreſſion deſcendente ſuppoſée infinie n'excede pas un nombre fini. Autre choſe eſt l'infinité du

nombre des termes, & autre choſe eſt celle de la progreſſion. Qu'une infinité de termes ſoit un nombre fini, il n'y a rien à cela d'impoſſible; mais il eſt abſurde qu'une progreſſion infinie n'excede pas un nombre fini.

Ce que nous venons de dire ſur l'ordre & la diſpoſition des proportions, des progreſſions & des logarithmes, peut encore s'appliquer à des nombres qui ſont de la derniere importance dans les Mathématiques, & dont la nature eſt auſſi ſimple qu'elle eſt ordinairement défigurée. Cette rigueur & cette exactitude qui fait la gloire des Mathématiques, n'exiſte le plus ſouvent que dans nos idées; mais lorſqu'on veut leur donner une exiſtence réelle dans la pratique, on ſe trouve réduit à des approximations inévitables. Les parties décimales offrent alors des reſſources merveilleuſes; ces nombres, ainſi que M. Newton les expoſe au commencement de ſon Arithmetique univerſelle, & comme l'a fait après lui M. Camus, ne ſont autre choſe que la progreſſion décuple de l'énumération pouſſée en deſcendant au-deſſous de l'unité. Pourquoi donc

renvoyer aux fractions pour nous en donner une idée qui ſera toujours plus compliquée? Ceux qui compoſent des élémens devroient-ils ignorer des ſources ſi fécondes, lorſque ces vérités ſimples ne ſe préſentent pas à leur eſprit? Les formules d'approximations données par M. Halley, pour les racines des différens ordres, devroient auſſi entrer dans tous les élémens; M. de la Caille en a ſenti le mérite, & n'a pas manqué de les inſerer dans les ſiens. Il ſeroit à ſouhaiter ſeulement qu'il les eût toutes renfermées dans une formule générale, qui pût ſe démontrer avec la plus grande ſimplicité.

Après tout ce qui précede, il ſemble que nous ayons déja refuté certaines objections que l'on fait ordinairement ſur la difficulté de donner du nouveau; on croit par-là s'excuſer de mal copier ceux qui nous ont précedés. A cela je répondrai par un exemple qui, je crois, ſera à la portée de tout le monde. Eſt-il quelqu'un qui ne croye avoir une idée très-juſte de ce que nous entendons par unité, & qui ne regarde cette idée comme une des plus ſimples? il faut pourtant qu'elle

ne ſoit pas tout-à-fait telle, puiſque tous les Auteurs ſe ſont empreſſés de définir l'unité, & que leurs définitions ſont à-peu-près également foibles. Les uns vous diront qu'ils appellent unité tout ce qu'ils regardent comme *un*, quoiqu'il ſoit *nombre*, relativement à ſes parties. Mais l'idée de nombre renfermant celle d'unité, il eſt clair qu'ils ont fait un cercle vicieux. D'autres, comme M. *Wolf*, vous diront que l'unité eſt ce qui eſt tellement *un*, qu'il n'eſt pas autre choſe. Cette définition, toute ridicule qu'elle eſt, prouve du moins que ſon Auteur avoit ſenti l'inſuffiſance des autres, & la difficulté d'en trouver une meilleure. Il ſemble, en effet, que ce n'eſt qu'après une certaine ſuite de raiſonnemens aſſez ſubtils, qu'il eſt poſſible d'y arriver. La premiere reflexion qu'il faut faire ſur les grandeurs qui ſont l'objet des Mathématiques, c'eſt qu'il eſt impoſſible de connoître la valeur abſolue d'aucune d'entr'elles. Donc ſi nous connoiſſons quelque choſe, ce ſera uniquement les réſultats des comparaiſons des unes aux autres. Ces réſultats ou ces différentes proprietés reſpectives, découvertes

par la comparaiſon, ſont ce qu'on nomme rapport; & cette idée nous eſt ſi familiere qu'il n'eſt perſonne, qui dès ſa plus tendre enfance n'ait ainſi operé ſur les grandeurs; juſque-là qu'on s'imagine réellement connoître une quantité dont on a découvert le rapport avec une autre. Cela poſé, ne devroit-on pas regarder comme unité tout ce qui peut ſervir de meſure pour déterminer ces rapports. Il ſemble qu'on ne peut pas accuſer cette définition de n'être pas générale, & de n'exprimer qu'une ſorte d'unité, car comme je ne connoîtrai jamais que des rapports, ceux qui ſeront appréciables le ſeront par le moyen d'une meſure ou unité, & lorſqu'ils n'auront aucune expreſſion, comme cela arrive aux incommenſurables, alors les nombres qui ne ſont qu'une collection d'unités, ne ſeront plus poſſibles, & par conſéquent il n'y aura pas non plus d'unité. N'eſt-ce pas auſſi pour cette raiſon que la Géometrie peut aſſigner des quantités linéaires, ſuperficielles ou ſolides, dont les rapports ſont cependant inexprimables, parce qu'elle ne détermine les gran-

deurs que par les propriétés des angles & des courbes, ſans chercher à les exprimer par une unité? enſorte que l'on ne découvre cette incommenſurabilité que lorſqu'on en cherche une expreſſion numérique.

Ce que nous diſons ici de l'Arithmetique & de l'Algebre n'eſt pas moins vrai à l'égard de la Géométrie. Cette partie des élémens eſt auſſi ſuſceptible de perfection que les deux premieres; on pourroit même la préſenter ſous un jour nouveau, quoi qu'en diſent la plûpart des Auteurs Elémentaires, qui malheureuſement paroiſſent convaincus que des vérités ſi ſimples ne peuvent être expoſées que d'une ſeule maniere; les défauts de cette partie ont à-peu-près les mêmes cauſes que ceux des précédentes; on pourroit donc aiſément les corriger par des réflexions à-peu-près de même nature. Quant à ceux qui regardent uniquement la Géometrie, il faut avant de les examiner faire une réflexion également importante & négligée. Les rapports des quantités de quelque nature qu'elles ſoient étant la ſeule choſe que nous puiſſions connoître, ils ſont auſſi l'ob-

jet que nous devons avoir principalement en vue ; il ſeroit donc à ſouhaiter qu'on fît ſentir aux commençans l'excellence de cette théorie, ſans laquelle il n'y a plus de Mathématique. C'eſt-là que doivent tendre comme vers un centre commun toutes les opérations qui peuvent ſervir à nous les faire connoître, cette conſidération ſeule traceroit le plan naturel & l'ordre qui doit regner dans les différentes parties des élémens. C'eſt dans l'Algebre ſur tout où cette théorie peut en quelque ſorte être tellement épuiſée par la généralité & par la facilité des formules, qu'il ne reſte plus qu'à en faire l'application dans la Géometrie. On voit par-là combien il eſt avantageux d'introduire l'Algebre dans les élémens, auſſi voyons-nous que ceux qui l'en ont exclue ſont obligés de reprendre les rapports & les proportions, & d'en faire la démonſtration par des lignes & des ſurfaces, ce qui ne fait que la rendre plus compliquée & moins générale, les autres au contraire n'ont plus qu'à démêler entre les différentes figures que conſidere la Géometrie,

celles qui ſont, pour ainſi dire, dépoſitaires des différens rapports, & particulierement les rapports géométriques ; c'eſt-là qu'il faut tâcher d'arriver par la voie la plus courte & la plus lumineuſe, pour fixer enſuite à jamais les caracteres auxquels on peut reconnoître des figures ſi importantes, & ſans leſquels il n'exiſte plus de Géometrie. Tout le monde ſait que les triangles ſemblables jouiſſent ſur-tout de ces merveilleuſes propriétés. Il faut donc tâcher de rendre cette théorie auſſi ſimple qu'il eſt poſſible, & ſur-tout prendre garde de la déguiſer ſous des formes nouvelles & inutiles. Par exemple : pour expliquer la proportionnalité des lignes également inclinées entre paralleles, ſuite immédiate des triangles ſemblables, la plûpart des Auteurs ont donné cette théorie avant de l'avoir ſuffiſamment amenée ; auſſi leurs longs raiſonnemens & toutes leurs démonſtrations bien analyſées ſe réduiſent à prouver que deux lignes ſont proportionnelles à deux autres, lorſqu'elles leur ſont proportionnelles. C'eſt ainſi que le Pere Merville eſt obligé de démontrer, *per abſurdum*,

qu'une ligne parallele à la baſe d'un triangle coupe les côtés en parties proportionnelles, tandis qu'il lui étoit ſi facile de donner une démonſtration directe de cette propoſition.

La théorie des points, ſemblablement placés, n'eſt-elle pas, pour ainſi dire, un double emploi des triangles ſemblables ? Etoit-il néceſſaire d'alonger encore les élémens par des propoſitions qui, dans le fond, ne nous apprennent rien de plus que ce que l'on ſavoit déja indépendamment de ces vérités ? Pour faire diſparoître les défauts eſſentiels qui défigurent la Géométrie, il faut diſtinguer avec ſoin dans la démonſtration ce qui en fait, pour ainſi dire, le corps, & ce qui ne ſert que de moyen. On peut en général diſtinguer deux ſortes de moyens de démonſtrations, les uns ſe tirent immédiatement de ce qui eſt ſuppoſé dans l'énoncé du théorême, & alors on peut entrer tout d'un coup dans la démonſtration ; les autres ont beſoin d'une conſtruction préliminaire & par conſéquent il faut avoir grand ſoin de la diſtinguer de la démonſtration. Les anciens s'étoient ſcrupuleuſement aſſu-

jettis à ce procédé, & voilà ce qui rend leur ſyntheſe ſi préciſe & ſi élégante. Quelquefois auſſi la méthode dont on a fait choix devient en quelque façon une ſource d'autres défauts, ou parce qu'on ne la ſuit pas, ou parce qu'on la ſuit trop rigoureuſement. Par exemple, dans les conſtructions dont nous venons de parler qui doivent ſervir de moyens à la démonſtration, qui empêcheroit d'employer la méthode analytique pour faire voir ce qui engage à tirer telle & telle ligne ? Quoiqu'en général la ſyntheſe paroiſſe conſacrée aux élémens, néanmoins il ſemble que la clarté & l'évidence devroient toujours nous déterminer à choiſir une méthode plutôt que l'autre. Souvent il arriveroit que la conſtruction ſeule préſentée analytiquement ſupprimeroit entierement toute autre démonſtration. Sur-tout rien n'eſt plus éloigné de la bonne maniere de démontrer, que de chercher dans ſon particulier la ſolution de certains problêmes, & de donner enſuite cette ſolution par l'opération inverſe de celle qu'on a faite pour y arriver. Auſſi a-t'on généralement blâmé, & avec rai-

ſon ; même les plus grands Géometres qui ont pris cette route.

La queſtion ſur la nature des élémens de l'étendue paroît enfin décidée : douter qu'ils ſoient de même nature que celle à laquelle ils appartiennent, ce ſeroit quelque choſe de plus ridicule, que de croire que les élémens d'un volume d'or n'en ſont pas ; cependant, pourquoi trouve-t'on encore dans la plûpart des livres de Géométrie des ſurfaces compoſées de lignes & des ſolides compoſés de ſurfaces ? Je ſais que l'on arrive toujours au même réſultat, quelle que ſoit l'hypotheſe que l'on ait faite ; mais cela prouve-t-il qu'elles ſoient également bonnes, quoique ſi oppoſées. N'y a-t-il pas quelque vérité indépendante de nos mauvais raiſonnemens, qui les rectifie, pour ainſi dire, malgré nous. Cela mériteroit ſans doute d'être examiné. Au reſte on eſt d'autant plus blâmable de donner ces fauſſes idées ſans aucun correctif, qu'il eſt extrêmement aiſé de trouver exactement les rapports des ſurfaces & des ſolides, ſans toucher à la queſtion ſur la nature des élémens. Il ſeroit encore à ſouhaiter que nos

Auteurs fuſſent un peu plus inſtruits qu'ils ne le ſont des vérités générales, dont ſouvent ils ne nous donnent que des cas particuliers. Par exemple, nous trouvons à la page 258 une propoſition de cette eſpece : on veut démontrer que deux triangles qui ont des angles ſupplémens l'un de l'autre, compris entre côtés égaux, ſont égaux en ſurface. En eût-il coûté beaucoup plus au P. Merville de démontrer le théorême ſuivant : que deux parallelogrammes, ou deux triangles qui ont des angles égaux ou ſupplémens l'un de l'autre, ſont entr'eux comme les produits des côtés qui renferment les angles ? Il y a de plus ici une faute très-groſſiere, qui probablement vient de ce que la figure eſt mal faite ; car au lieu de démontrer l'énoncé du théorême, on a ſeulement prouvé que deux triangles ſont égaux, lorſqu'ils ont un angle égal, compris entre côtés égaux. Il auroit fallu que le Pere Merville eût auſſi été un peu plus exact dans ſes définitions. Par exemple, on nous en donne trois pour les paralleles. Pour que deux lignes ſoient telles, nous diton, page 201, *il ſuffit que deux points*

de l'une ſoient également éloignés de deux points de l'autre. Cela poſé, deux lignes qui ſe coupent ſeront auſſi paralleles, car elles ont une infinité de points à égale diſtance les uns des autres. N'auroit-on pas dû ajouter que les points doivent être pris ſur des lignes également inclinées d'un même côté ? Cette omiſſion rend néan moins la définition abſolument fauſſe. La propoſition III. de la page ſuivante eſt un peu plus juſte ; mais l'énoncé de la propoſition eſt une définition des paralleles, comme il ſeroit aiſé de le remarquer : il eſt ridicule de vouloir le démontrer ; & cette démonſtration devient abſolument inutile, lorſque la définition a toutes les qualités néceſſaires pour être bonne. Le corollaire qui ſuit eſt encore une fauſſe définition des paralleles ; car deux lignes qui ſont également inclinées ſur une même droite, ne ſont pas pour cela paralleles, à moins que cette inclinaiſon ne ſoit formée d'un même côté ; ce que l'Auteur ne dit nulle part. Remarquons ici en général à ce ſujet que quoiqu'il y ait ſouvent une infinité de bonnes définitions & qu'elles

les ſoient en elles-mêmes arbitraires juſqu'à un certain point, on n'eſt pourtant pas le maître de prendre la premiere venue, il faut choiſir celle qui répandra le plus de lumiere dans une théorie, celle qui eſt la plus ſimple & la plus naturelle.

En ſuivant à-peu-près les idées que l'on vient d'expoſer ici, l'on réunit pluſieurs avantages : on raccourcit la chaîne des vérités élémentaires, on lui donne plus de force, & l'on reconnoît plus facilement les erreurs qui pourroient ſe gliſſer dans la diſtribution des parties ; enfin on ſe ménage le moyen d'augmenter en même tems les élémens d'un grand nombre de vérités neuves & importantes.

Combien de théorêmes dont les propoſitions inverſes manquent abſolument, & qui cependant ſeroient néceſſaires pour détruire les erreurs dans leſquelles les commençans tombent communément ! Par exemple, qui ne croiroit que deux ſolides ſont ſemblables, lorſqu'ils ſont comme les cubes des dimenſions homologues ? Rien de plus faux cependant qu'une aſſertion générale de cette nature. On doit en-

core à ces sortes de propositions l'avantage de connoître plus à fond les causes de certaines propriétés. Ainsi le réciproque de la derniere nous apprendroit que la propriété qu'ont les solides semblables d'être comme les cubes de leurs dimensions, ne vient pas immédiatement de ce qu'ils sont semblables, mais uniquement de ce que cette similitude emporte avec elle nécessairement la proportionnalité des côtés. Combien ne pourroit-on pas insérer de nouveaux théorêmes sur les différentes portions de la surface de la sphere, sur la solidité du tétrakedre & sur tant d'autres objets trop négligés.

Je ne finirois pas, si je voulois entrer dans un détail complet à cet égard; je terminerai cette espece de dissertation par reconnoître avec plaisir que quoiqu'il y ait des défauts assez grands dans les Elémens qui ont donné occasion à cet écrit, il y a néanmoins des détails mieux traités que par-tout ailleurs. De plus la seconde partie en général l'emporte de beaucoup sur la premiere; les démonstrations y sont présentées avec concision & avec net-

teté. En un mot je serois charmé que dans une autre édition, l'Auteur s'efforçât de perfectionner un ouvrage qu'il n'a entrepris que pour le bien des Sciences, & qui est d'autant plus important, qu'il sert comme d'introduction à un corps général de doctrine mathématique.



ARTICLE VI.

SAGGIO sopra la Filosofia degli antichi Etruschi Dissertatione historico-critica, di Gio. M. Lampredi. *In Firenze appresso* Andrea Bonducci.

« DISSERTATION sur la Philosophie des anciens Etrusques, par M. *Lampredi*, de l'Académie de Cortone ».

LES Etrusques furent sans contredit un des plus anciens peuples de l'Italie. Cette nation plus cultivée, plus savante & plus célebre que toutes les nations qui l'environnoient, étoit établie & connue avant l'époque des Olympiades, c'est-à-dire avant les tems historiques & dans les siecles fabuleux : aussi est-il difficile de rien prononcer touchant son origine. La diversité des opinions sur ce point, l'incertitude de la dénomination de ces peuples (*a*), la perte de leurs livres,

(*a*) Les Toscans ne furent pas les seuls

le bouleversement produit par les Gaulois dans les villes situées sur la rive du Pô, tout cela fait que de l'ancienne Etrurie qui s'étendoit peut-être de la mer Tyrrénienne au golfe Adriatique, nous ne connoissons bien positivement que les villes qui prirent part aux guerres des Romains.

Située dans un terrein fertile & sous un beau climat, riche & puissante par mer & par terre, célebre & connue dans les tems les plus reculés, magnifique & livrée au luxe & à la mollesse, elle devint enfin, comme tous les autres peuples, la victime & la proie de l'avidité romaine, & ne laissa pour tout héritage à ses nouveaux habitans que le bruit de son nom & quelques tristes débris de sa premiere grandeur.

Tout ce qui regarde l'état extérieur des Etrusques, a été éclairci autant que le permettoit l'obscurité des tems, par les savantes recherches des Buonarotti, des Dempsters, des Olivieri, des Maffei, des Gori & des Acadé-

que les Grecs appellerent Etrusques; ils se servoient quelquefois de ce nom pour désigner tous les habitans de l'Italie.

miciens de Cortone ; mais ce qui appartient à leur Philosophie, n'a été touché qu'en passant & sans dessein, par Buonarotti, Bucker & le Marquis Maffei.

M. Lampredi s'attache uniquement à cette partie négligée jusqu'à présent

La Mythologie des Etrusques n'entre pas dans son plan ; elle a été suffisamment éclaircie par les critiques qui se sont exercés sur les Egyptiens, les Grecs & les Romains, lesquels avoient à peu près les mêmes Dieux, les mêmes Génies, les mêmes Héros que les anciens Toscans.

La Théologie naturelle des Etrusques, leur Cosmogonie, la *Keraunoskopie* ou doctrine fulgurale, la Médecine, la Botanique, la Méchanique & la Politique. Voilà les points sur lesquels roule la dissertation de ce savant Académicien.

Théologie naturelle.

Les Auteurs de l'Histoire universelle & le celebre Cudworth ont assuré que la doctrine des Etrusques touchant la nature & les attributs de Dieu, étoit saine & raisonnable. M. Lampredi n'est pas de leur sentiment, il croit que ces savans n'ont pas assez examiné

les monumens qui nous restent de la Théologie Etrusque. « Ces peuples, » dit-il, enseignoient & croyoient que » Dieu gouvernoit par sa providence » tous les êtres créés, que les contempteurs des loix & de la Divinité encouroient son indignation, qu'il préparoit des châtimens & des récompenses dans une autre vie ; mais en » est-ce assez pour démontrer que leur » Théologie naturelle étoit conforme » aux lumieres de la raison ? Qui a » parlé plus dignement de la Divinité » que les Stoïciens ? En étoient-ils » moins fatalistes ? En combinant les » passages épars dans Seneque sur la » Théologie Etrusque, je trouve qu'elle » avoit beaucoup d'analogie avec la » doctrine de Pythagore sur la nature de » Dieu (*a*) ». Il n'y a qu'à les comparer pour s'en convaincre.

(*a*) On pourroit conclure de cette ressemblance, que Pythagore tenant son école dans cette partie de l'Italie qu'on appelloit la grande Grece, avoit transmis ses principes aux Etrusques, ou que né lui-même en Toscane, il y avoit puisé sa doctrine dans sa jeunesse. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que plusieurs nations & plusieurs écoles avoient dans ce tems-là les mêmes opinions, sans se les être communiquées.

Selon les Etrusques, Dieu étoit le Conservateur, le Monarque, l'Esprit universel du monde. Tous les noms lui convenoient également. Il étoit le *Destin* (*a*), parce que tous les êtres dépendoient de lui, & qu'il étoit la cause des causes : *la Providence*, parce qu'il conservoit l'équilibre du monde, qu'il en régloit le mouvement, & qu'il le soumettoit à des loix invariables : *la Nature* ; en effet, il étoit le principe de toutes choses, & son Esprit vivifioit tous les êtres : *le Monde* ; il étoit l'assemblage des Etats, un tout distribué en diverses parties, & inhérent dans chacune d'elles, un tout qui se soutient par sa propre force. Voilà le sentiment des Etrusques sur la nature de la Divinité. Quelle étoit sur ce point la doctrine de Pythagore ? Il pensoit, s'il en faut croire Ciceron, Lactance, Minutius Felix, que Dieu étoit l'ame de la nature, l'esprit universel appliqué à toutes les substances & circulant dans tous les êtres (*a*). L'école Toscane se sert des mêmes expressions. On ne peut pas douter que cette doctrine ne fût celle de Pythagore : ce Philosophe avoit reçu de Phérécide les premieres leçons de la sagesse ; & Phérécide, grand admirateur de la doctrine d'Orphée, l'avoit développée dans un de ses ouvrages. Or on n'a qu'à lire les vers d'Orphée, on y verra clairement le systême de *l'émanation*, systême qu'il avoit puisé dans l'école

(*a*) *Eumdem quem nos Jovem intelligunt, custodem rectoremque universi, animum ac spiritum, mundani hujus operis dominum & artificem, cui nomen omne convenit. Vis illum* Fatum *vocare ? Non errabis. Hic est ex quo suspensa sunt omnia, ex quo sunt omnes causæ causarum. Vis illum* Providentiam *dicere ? Rectè dices ; est enim cujus consilio huic mundo providetur ut inconcussus eat & actus suos explicet. Vis illum* Naturam *vocare ? Non peccabis ; est enim ex quo nata sunt omnia, cujus spiritu vivimus. Vis illum vocare* Mundum ? *Non falleris ; ipse enim est totum quod vides, totus suis partibus inditus, & se sustinens vi suâ. Idem & Etruscis visum est.* Senec. *Quæst. Natur. Lib.* 2, *cap.* 45.

(*a*) *Deum esse animum per naturam rerum omnium intentum & commeantem.* Cic. *de nat. Deor. Lib.* 1, *cap.* 11. Lactant. *Lib.* 1, *cap.* 5. Minut. Fel. *Lib.* 19, *cap.* 7.

Égyptienne. Cette doctrine paſſa par ce canal, des Egyptiens aux Grecs. Deux ſyſtêmes qui dans leur origine ont un principe différent, mais dont les conſéquences ſont les mêmes, dominoient dans les écoles de ces anciens Philoſophes. Dieu étoit l'ame du monde, ſelon les uns; il étoit le monde même, ſelon les autres.

Aux autorités que nous venons de rapporter pour démontrer que la Théologie des Etruſques & de Pythagore fut la même, on peut ajouter celle de Théophile d'Antioche & de Clément d'Alexandrie. Le premier appelle le Dieu de Pythagore, *l'ame du cercle univerſel des êtres créés* (*c*); l'autre, *la nature & l'auteur du mouvement de toutes choſes* (*d*).

Cette doctrine emporte avec elle le fataliſme, elle confond l'Être ſuprême avec la matiere, & ſa ſubſtance avec celle des êtres créés; elle eſt enfin néceſſairement liée avec le ſyſtême émanatif des écoles de l'Antiquité, ſyſtê-

(*a*) Ψύχωσις τῷ ὅλῳ κύκλῳ. *Lib. 3 ad Autol.*
(*b*) Φύσις καὶ αὐτοματισμὸς τῶν Πάντων. *Paraen. ad Gent.*

me reproduit chez les Modernes, ſous le nom de Spinoſiſme. C'eſt ainſi qu'en étudiant l'hiſtoire de l'eſprit humain, on ſuit la trace des opinions les plus récentes juſques dans les ſiecles les plus reculés.

Coſmogonie.

La Théologie des Etruſques n'a aucun rapport avec leur Coſmogonie, quoiqu'en diſe Brucker. Suidas (*a*) raconte avoir appris d'un ſavant Hiſtorien de cette nation, que ſelon ces anciens Philoſophes, le Créateur avoit conſacré douze mille ans à la formation & à la conſervation de toutes choſes. Dans le premier millenaire, Dieu avoit formé le ciel & la terre; dans le ſecond, le firmament viſible; dans le troiſieme, toutes les eaux de notre globe; dans le quatrieme, le ſoleil, la lune & les étoiles; dans le cinquieme, tous les animaux, & dans le ſixieme, l'homme. Le monde devoit durer ſix mille ans, & le cercle entier des choſes créées étoit compris dans l'eſpace de douze mille.

(*a*) *Art.* Τυῤῥηνία. *Tom. 2, p. m. 758.*

Brucker trouve de la reſſemblance entre cette Coſmogonie & celle des Stoïciens. M. Lampredi le réfute ainſi. Zenon expoſe lui-même en ces termes, dans Diogene Laërce, la génération du monde. « Au commencement, Dieu changea en eau la matiere qui nageoit dans le vuide; il laiſſa dans l'élément humide la ſemence qui devoit produire les générations futures, enſuite il engendra les quatre élémens ».

Cette Coſmogonie differe en tout de celle des Etruſques, dans l'ordre & la diſtribution des choſes créées, dans la matiere & ſon développement.

Le feu, ſelon les Stoïciens, eſt la principale force motrice de l'univers; il pénetre, nourrit & ſoutient tous les corps, il donne la vie & la forme à tous les êtres. Rien de tout cela dans la Coſmogonie Etruſque; elle auroit plus d'analogie, à la durée près, avec la Geneſe de Moyſe.

Le monde devoit s'éteindre & ſe renouveller huit fois. A chaque génération il devoit naître des hommes différens des autres. La révolution de la

grande année étoit le tems fixé pour la durée de la nouvelle génération. A la fin de cette année un prodige, dont les Etruſques ſe croyoient les interpretes, devoit annoncer le bouleverſement de la machine du monde & la deſtruction de tous les êtres.

Rien n'eſt plus célebre dans l'antiquité que l'extinction & la régeneration du monde. Cette doctrine fut apportée de la Thrace, de l'Egypte & de la Phénicie, dans la Grece & dans l'Italie. On rencontre à chaque pas dans l'antiquité les traces de cette opinion. Orphée, un des premiers Théologiens de la Grece, enſeignoit qu'un embraſement univerſel devoit conſumer la matiere, & que de ſes cendres ſortiroit un monde nouveau. Les termes de *deſtruction*, de *régénération*, de *déluge*, d'*incendie* ſe trouvent en mille endroits dans Ariſtote, Plutarque, Laërce, Philon, Clément d'Alexandrie, Euſebe, &c. Nous liſons dans les Epîtres de S. Pierre, que ce globe qui a été ſubmergé autrefois, doit être à la fin des ſiecles dévoré par les flammes.

Ce fut dans l'école de Zénon que

ce ſentiment ſur la deſtruction & la régénération du monde eut le plus de crédit (*a*).

Les Philoſophes qui admettoient les générations ſucceſſives, admettoient auſſi la période de la grande année, dont la fin devoit être l'époque du bouleverſement général. Cenſorin (*b*), en rapportant les opinions de pluſieurs Anciens, dit qu'Ariſtote entend par la grande, ou plutôt la très-grande année, la révolution entiere du ſoleil, de la lune & des cinq planetes, lorſque ces corps céleſtes ſeront revenus au même point d'où ils étoient partis. L'hyver de cette année eſt le déluge, l'incendie du monde en eſt l'été. Le même Cenſorin affirme que la *grande année* d'Orphée étoit de vingt mille ans, & celle de Caſſandre de plus de trois mille ſiecles. Quant aux Etruſques, il paroît que leur grande période étoit de douze mille ans, & la durée totale de huit générations de quatre-vingt-ſeize ans.

(*a*) Senec. *Quæſt. Natur. Lib.* 3, *cap.* 11.
(*b*) *De Die natal. Cap.* 16.

Kéraunoſcopie.

La doctrine fulgurale des Etruſques n'eſt pas purement philoſophique, elle eſt liée à l'art des augures & de la divination qui la défigurent. Ils regardoient ces phénomenes naturels comme autant de ſignes de la volonté des Dieux. Auſſi le Poëte Philoſophe des Latins reproche-t'il à l'Etrurie la puérilité de ſes ſuperſtitions.

Hoc eſt igniferi naturam fulminis ipſam
Perſpicere, & quâ vi faciat rem quamque videre;
Non Tyrrhena retrò volventem carmina fuſtra
Indicia occultæ Divûm perquirere mentis,
Unde volans ignis pervenerit, aut in utram ſe
Verterit hic partem, quo pacto per loca ſepta
Inſinuavit & hinc dominatus ut extulerit ſe,
Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.

Les Etruſques diſtinguoient deux ſortes de foudres, les uns céleſtes & les autres terreſtres. Les premiers tomboient des nues obliquement & en ſerpentant, les autres s'élevoient en ligne droite

droite (*a*). Ce ſyſtême ſur la foudre fut renouvellé, il n'y a pas long-tems, en Italie. On s'en moqua, ſans ſe douter qu'il appartenoit à l'antiquité, comme preſque toutes les opinions modernes.

Jupiter tenoit dans ſa main trois ſortes de foudres, diſoient les Philoſophes de l'Etrurie. Les premiers avertiſſoient ſans frapper, & le Dieu les lançoit de ſon propre mouvement. Les ſeconds étoient à la fois un avertiſſement & une punition; Jupiter aſſembloit un conſeil de douze Dieux, & c'étoit d'après leur avis qu'il foudroyoit la terre. Les derniers ravageoient & bouleverſoient tout ce qui ſe trouvoit ſur leur paſſage, mais ils n'étoient lancés que du conſentement des Dieux ſupérieurs.

Il eſt vraiſemblable, & Seneque eſt de ce ſentiment, que cette doctrine étoit ſymbolique. Les Etruſques avoient

(*a*) *Etruria erumpere terra quoque fulmina arbitratur, quæ infera appellat brumali tempore facta ſæva & execrabilia. . . . Argumentum evidens, quòd omnia à ſuperiore cœlo decidentia, obliquos habent ictus; hæc autem quæ vocant terrena, rectos.* Pline, *Hiſt. nat. Lib.* 2, *cap.* 53.

adopté le procédé des Egyptiens & de Pythagore qui cachoient leurs préceptes ſous des emblêmes & des allégories. Ils vouloient donc enſeigner aux petits & aux grands qu'il y a un Vengeur ſouverain des forfaits, & que le crime ne reſte jamais impuni. Ils vouloient apprendre aux Souverains & aux Juges qu'ils doivent être lents à punir, & plus enclins (*a*) au pardon qu'à la rigueur; que lorſqu'il s'agit de la vie & des biens des ſujets, il eſt d'un homme ſage de ne pas s'en rapporter à ſes propres lumieres, & de conſulter des Juges éclairés, libres de paſſions & de tout intérêt. Ils vouloient avertir les hommes en place qu'il faut proportionner avec équité le châtiment à la faute: *voluerunt admonere*, dit Seneque en parlant des Etruſques, *non eodem modo omnia eſſe percutienda.*

Médecine.

Le Marquis Maffei trompé par un paſſage de Macrobe défiguré dans une

(*a*) *Quia Jovem, id eſt Regem, prodeſſe ſolum oportet, nocere nonniſi,* &c. Senec. *loc. cit. cap.* 33.

citation, a cru que les Etrusques étoient versés dans l'Anatomie. Cette assertion n'est pas prouvée. Ce qui est de certain, c'est qu'ils étoient célebres chez les peuples voisins par la bonté de leurs remedes. Ils faisoient un grand usage des eaux Thermales, très-abondantes dans leur pays, & dont en général les anciens usoient beaucoup, soit pour la propreté, soit pour la santé. Denis d'Halicarnasse fait l'éloge de ces bains chauds de la Toscane, & les Etrusques en connoissoient la vertu médecinale.

Botanique.

Ils s'appliquoient également à la Botanique; ce n'étoit pas chez eux une science de nom & de parade. Ils étudioient les vertus des plantes, & les combinoient avec la nature des maladies. Un passage de Pline prouve très-bien les connoissances des Etrusques sur la nature & les propriétés des simples.

Méchanique.

Selon Diodore de Sicile & Athenée, ils furent les inventeurs de la trompette guerriere; ils perfectionne-

rent la Navigation. Ce fut d'eux que les anciens emprunterent l'ancre qu'ils graverent sur quelques-unes de leurs monnoies, comme pour attester qu'ils l'avoient inventée. L'ordre Toscan, le plus simple, le plus fort & le plus solide de tous les ordres d'Architecture, est dû à ces peuples, comme son nom le prouve. Le hazard a fait imaginer les triglyphes, les metopes, les feuilles d'acanthe & les volutes, qui sont les ornemens des autres ordres, tous formés d'après l'ordre Toscan. Ils inventerent plusieurs machines très-commodes, & ils cultiverent les arts utiles & agréables.

Politique.

Les Rois, les Princes, les Lucumons, les Lartes Etrusques, dont les Historiens Romains font mention, ont induit en erreur plusieurs Critiques, qui se sont imaginés que les peuples Toscans vivoient sous la domination d'un seul Souverain.

Dans les monarchies, quelque mitigées qu'elles soient, le pouvoir de faire la paix ou la guerre est dans les mains du Monarque. Or on voit dans

tous les Historiens, des guerres faites par les Toscans, que chaque cité, indépendamment des autres, ou plusieurs cités liguées ensemble, traitoient de la guerre & de la paix, faisoient des alliances & des treves, exerçoient enfin toutes les fonctions de la souveraineté.

Les Véïens élurent un Roi, les Etrusques en furent indignés au point, que dans une assemblée générale ils déciderent de ne leur donner aucun secours, tant qu'ils seroient gouvernés par un Roi.

Le Roi que les anciens Toscans élisoient quelquefois, ne jouissoit pas de la souveraine puissance, c'étoit une espece de Général auquel ils confioient pour un tems la puissance exécutrice, lorsqu'ils se réunissoient pour quelque entreprise.

Quelle étoit donc la forme de gouvernement de ces peuples? C'étoit, selon toutes les apparences, une république fédérative. L'amour de la liberté a fait imaginer cette constitution à plusieurs nations anciennes & modernes, trop foibles pour résister seules aux forces d'un ennemi puissant. Les villes

de la Toscane étoient dans ce cas par rapport aux Romains; chaque cité se gouvernoit par ses propres loix, & toutes ensemble étoient soumises à des loix générales.

Les Historiens de Rome ne parlent jamais des anciens Toscans, sans faire mention de la ligue confédérative de toutes les cités. S'agit-il de faire la guerre ou la paix, des alliances ou des treves, il n'est pas question des Lucumons ou des Lartes; ce sont les peuples de la Toscane qui sont nommés. Les traités de paix se font en leur nom, & jamais au nom d'un Roi. Cinq villes de la Toscane sont-elles vaincues par Tarquin l'ancien, toute la nation s'empresse à réparer leurs pertes, & l'assemblée générale décide que toute cité qui n'entrera pas dans la ligue formée contre les Romains, sera exclue de la confédération générale. Les Lartes, les Lucumons, les Princes & les Rois des Toscans n'étoient donc que des Magistrats dont la puissance étoit limitée, & qu'on changeoit tous les ans.

L'ordre, la clarté, la saine critique se font remarquer par-tout dans cette

diſſertation de M. Lampredi. Ce n'eſt point une compilation pédanteſque, un cahos informe de citations & de faits, un tiſſu de conjectures ſans fondement ; c'eſt l'ouvrage d'un grand Littérateur, que le fil de la Philoſophie a guidé dans le labyrinthe de l'érudition & parmi les ruines de l'antiquité. Sans enthouſiaſme & ſans prévention pour le peuple dont il éclaircit l'hiſtoire philoſophique, il ſuit avec ſagacité les traces des anciens Ecrivains, il réfute quelquefois les Modernes avec autant de ſolidité que de retenue : il ſupplée par le raiſonnement à la diſette des témoignages, & il fait douter lorſque les preuves lui manquent.



ARTICLE VII.

ODE ſur la vie humaine, traduite du Hollandois de M. Guillaume Van-Haren.

Optima quæque dies miſeris mortalibus ævi
Prima fugit, ſubeunt morbi triſtiſque ſenectus,
Et labor, & duræ rapit inclementia mortis.

HELAS ! que nos jours s'écoulent rapidement ! Chaque inſtant nous enleve une partie de notre être. Que nos joies ſont foibles ! que nos maux ſont amers ! par combien de larmes nous expions le moindre plaiſir !

L'heureux âge que celui de la premiere enfance ! Tout alors réjouit les ſens, tout flatte le cœur. Pourquoi ce tems fortuné ne dure-t-il pas toujours ? ce tems où tout rit, où tout eſt un jeu !

Joue, aimable enfant, joue ; tous les plaiſirs attachés aux grandeurs de ce monde ne valent pas celui que te pro-

curent ton chariot de bois & ton château de cartes.

Bientôt des maîtres ſéveres t'apprendront la langue dans laquelle Démoſthene haranguoit les Citoyens de la Ville conſacré à Pallas, & celle que Ciceron parloit aux Souverains du monde.

O que ce travail eſt dur ! que ces heures ſont pénibles ! Ces verges dont on te châtie ne ſont que l'emblême des coups que le ſort barbare te fera ſentir dans un âge plus avancé.

Quel vaſte champ ſe découvre à nos yeux ! Jeune homme, que ton eſprit eſt agité ! comme ton ſang bouillonne dans tes veines ! Les paſſions qui ſe ſont emparées de ton cœur, y allument un feu que rien ne peut éteindre.

Non, quand tu y verſerois les flots de l'Océan, tu n'éteindrois point ce feu : comment la raiſon, dont l'œil s'ouvre à peine, parviendroit-elle à en tempérer l'ardeur !

Semblable à l'aurore qui brille à

l'Orient, & bien plus belle encore, la volupté ſe montre dans tout ſon éclat ; mais ſon ſouffle eſt empoiſonné, & ſes regards donnent la mort auſſi promptement que la foudre.

Au milieu de ces combats tu vois tes jours s'avancer ; devenu homme, tu es ſemblable à la fleur vermeille qui éleve ſa tête au milieu d'un jardin : mais hélas ! quels nouveaux troubles enveloppent ton ame !

Le ſommeil fuit tes paupieres dès le matin ; ſouvent même la nuit t'a refuſé le repos. Les craintes, les inquiétudes, les ſoucis, la défiance, l'envie, l'avarice te tiennent éveillé.

C'eſt alors que tu vois clairement la vanité de tout ; tu ſens que la fortune légere ne connoît aucun frein ; tu t'apperçois que la condition des mortels n'eſt qu'un ſonge qui ſe diſſipe.

Tandis que la joie ſemble te préſenter des fleurs, on t'annonce un événement funeſte : le ſort t'arrache un

ami, une épouſe plus chere que la vie, un enfant, gage de tes amours.

Fuis donc, cours dans des pays lointains, va, traverſe la zone brûlante, pour chercher les régions du Midi; leur image te ſuivra par-tout; elle t'attend déja ſur le rivage.

La douleur eſt ſemblable aux bêtes féroces; elle eſt plus furieuſe qu'un lion enlacé dans des filets: elle ronge comme le ver, comme le vautour elle déchire le cœur.

Qui eſt-ce qui s'avance d'un pas lent, & courbé vers la terre? Son front eſt triſte comme l'entrée de la nuit; l'éclat pâle de la lune eſt moins foible que la lumiere de ſes yeux; ſa tête eſt comme un tems couvert & chargé de neige.

C'eſt la vieilleſſe. Mais que montrent ſes mains? Qu'eſt-ce qu'elle trace avec ſon doigt? Que veut dire ce monceau de terre qu'elle éleve? C'eſt le terme de tout, c'eſt le tombeau.

Combien en eſt-il pour qui le ſort a été plus rigoureux encore! La dure pauvreté leur fait ſentir ſes dents de fer; ils entendent nuit & jour les gémiſſemens de tendres enfans qui demandent du pain.

Quoi! la terre n'a-t-elle donc pas de quoi nourrir tous ſes enfans? O Ciel!... D'autres ſont accablés par la maladie; elle leur rend la vie inſupportable au ſein même de l'abondance.

Souvent avant la fin de tes jours, la fortune te renverſe, & l'on te voit comme un chêne élevé que la fureur des vents a déraciné & renverſé par terre.

Un homme indigne monte à ta place; la violence détruit ton héritage; le crime & la calomnie teignent tes vêtemens; aucun ami n'oſe entrer dans ta maiſon, devenue le ſéjour du beſoin.

Qu'eſt-ce que l'homme? Que de puiſſance & que de foibleſſe! Lorſque

l'heure frappe, fût-il entouré d'une armée, un Roi tombe de ſon trône & ſe change en un monceau de cendres & de pouſſiere.

Toi, toi ſeul, Être ſuprême & infini! toi, Pere & Monarque de tout ce qui a été & ſera! tu n'as point de changement à craindre; jamais le pouvoir de ton ſceptre ne ſera diminué.

Les ſiecles anciens qui ſont entierement évanouis pour les hommes, les ſiecles qui viendront dans les derniers périodes des tems, tu les appelles & ils comparoiſſent devant ta face.

Tu les vois flotter aux pieds de ton trône, ſemblables à des quilles de vaiſſeaux battus par les vents & les flots; l'une eſt couronnée de l'olivier de la paix, l'autre eſt ſouillée de ſang.

Tu as ſéparé le tems de l'éternité, c'eſt ta main qui as modéré l'eſſor de ſes aîles, afin qu'il ne fût ni trop tardif ni trop prompt à s'envoler.

Le deſtin ſe tient à genoux à tes pieds; il lit dans ton livre ſacré les décrets irréſiſtibles de ta volonté; mais lorſque tes yeux le rencontrent, ou tout change ou tout s'arrête.

Là où la lumiere éternelle répand à toute heure un océan de délices qui jaillit du ſein du Très-Haut, il ne peut y avoir ni deuil ni triſteſſe; la douleur fuit, & la mort périt elle-même.



ARTICLE VIII.

SUITE des Lettres ſur les ſenſations.

LETTRE XIII.

Palémon à Euphanor.

ASSIS dernierement ſur le haut d'une colline, je me livrois à mes profondes ſpéculations; notre ami Eudoxe vint m'en retirer. L'agréable ſoirée que celle que nous avons paſſée! & combien nous avons deſiré que tu fuſſes de la partie! Les raiſonnemens de Lindamour en faveur du *ſuicide* furent les objets de nos entretiens. Nous diſputâmes de part & d'autre avec chaleur. La nuit étoit plus d'à-moitié de ſon cours que nous n'avions pu encore nous accorder. Eudoxe défendoit, avec ſa véhémence ordinaire, cette rage introduite en Angleterre; il aime ſon pays, & ſa façon de penſer prend en quelque ſorte la teinte de ce patriotiſme, l'idole de tout Anglois. Eudoxe voudroit, ſans bleſſer la vérité, donner de la force à un préjugé qui,

pour ainſi dire, a acquis le droit de bourgeoiſie dans ſa patrie. Je me ſuis ſervi de toutes mes armes pour le combattre : voici les raiſonnemens que j'ai employés.

Demande-t'on ſi le *ſuicide* mérite d'être puni par une flétriſſure publique, ou d'être honoré par des éloges éclatans. Quelques-uns répondent : *ni l'un ni l'autre.* En effet, que cette action ſoit conſidérée par le Philoſophe religieux comme un paſſage dans un autre monde, ou par l'incrédule comme un ſommeil éternel de notre exiſtence, il eſt conſtant qu'elle nous ſouſtrait à l'autorité de tout Juge terreſtre, & qu'elle nous affranchit de toute obligation légale ici-bas.

Celui qui s'ôte la vie parce qu'il eſt poſſédé de la fureur d'une vaine réputation, commet gratuitement la plus haute extravagance. Cet autre que la crainte ſeule de l'infamie empêche de ſe rendre coupable du ſuicide, reſſemble aſſez à certain imbecile qui voulant ſe noyer, & venant à ſe reſſouvenir que l'eau froide étoit ennemie de ſon tempérament, renonça

ſur le champ à ſon deſſein ſiniſtre.

L'homme qui s'arrête peu à la bonté intrinſeque de ſon action, & qui ne fait pas ce cruel ſacrifice uniquement à la réputation, ne peut ſe promettre rien de plus que la jouiſſance flatteuſe du préſent; il faut qu'il ſoit impie, qu'il regarde la mort comme un anéantiſſement total, ou qu'il mépriſe toute réputation. Qui peut donc l'exciter à ce crime ? .... Mais établiſſons le point de de la diſpute. *Le ſuicide eſt-il permis? & un homme vertueux peut-il le commettre*? Nouvelle modification que je ſoumets à l'examen des Philoſophes de mon pays. La violence du mouvement qui emporte en quelque ſorte celui qui eſt réſolu d'attenter ſur lui-même, peut nous arracher un ſentiment de pitié ſur ſon triſte ſort, mais elle eſt incapable de donner quelque poids à *l'admiſſibilité* de ſon action. Qu'y a-t-il qui doive détourner de cette créature la honte du forfait dont elle ſera ſouillée? L'empire de la paſſion ſur ſa raiſon. Qu'appellons-nous donc crime, ſi ce n'eſt la tyrannie des paſſions ſur la raiſon? De cette maniere un meurtre ſera permis, s'il eſt

l'effet d'une efferveſcence du ſang, d'un tranſport ſubit de colere ou de vengeance. L'amour inceſtueux de Phedre perdra toute ſon horreur, parce que Phedre ne faiſoit que céder à la paſſion qui la maîtriſoit.

Préſentement la queſtion plus modifiée eſt celle-ci : *la raiſon peut-elle jamais inſinuer l'idée du* ſuicide *à l'eſprit humain?*

Pour que la raiſon puiſſe nous conſeiller cette action, il faut qu'une réflexion continue, fruit du ſang froid & de pluſieurs combinaiſons, nous aſſure que tous les avantages terreſtres ſeront à jamais perdus pour nous; il faut au moins qu'il ſoit très-probable que ni la raiſon ni le tems ne ſeront point capables de détruire la funeſte impreſſion que fait ſur nous la douleur; il faudroit encore que nous euſſions diſſipé ces vapeurs noires qui s'élevent, pour ainſi dire, du ſein des paſſions violentes, & que nous euſſions conſideré la chaîne des objets non interrompus : mais ce n'eſt pas là tout. Il ſeroit néceſſaire après cet examen que la vie nous devînt plus à charge, que nous viſſions devant nos yeux un tableau plus

chargé de maux que de biens. Or de tous ceux qui ont porté leurs mains impies sur eux-mêmes, en est-il un seul qui se soit trouvé dans de pareilles circonstances, & qui ait fait toutes ces réflexions ?

Tu vois, cher ami, que je n'ai pas traité à la rigueur les partisans du *suicide*. J'ai bien voulu regarder comme une excuse ce qu'ils disent de l'impuissance de leur raison, lorsqu'il s'agit de supprimer une pensée douloureuse dont ils sont assurés que l'avenir ne les délivrera pas. Cependant que d'objections un Stoïcien pourroit leur faire à ce sujet ! Mais je veux bien passer cela. La circonstance que le point de la question suppose d'après nos idées, n'en demeure pas moins presque impossible. Blount, amant malheureux, trompé dans ses esperances ; Sidney, à qui le Poëte fait craindre d'avoir tué sa maîtresse ; Mellefont, qui en effet a donné lieu à la mort de la sienne : tous ces divers exemples ne fortifient point du tout les argumens des partisans du *suicide*. La violente agitation des passions, ou ce calme farouche & opiniâtre qui chez les Anglois est le com-

ble de la fureur : voilà le fatal motif qui les pousse à cette résolution desesperée.

Tu t'abuses, mon ami, si tu penses que le *suicide* scelle le caractere moral d'une action. Le théâtre a sa moralité particuliere. Dans la vie rien n'est moralement bon qui ne soit fondé dans notre perfection : au contraire, sur le théâtre tout ce qui est fondé dans une passion violente est bon. Le but de la tragédie est d'exciter les passions ; de-là le suicide est théâtral. Le repentir d'un Orosmane, les remords d'un Mellefont ne nous paroîtroient que foiblement sentis, s'ils ne portoient les personnages qu'ils déchirent, à la plus terrible des résolutions. C'est-là un des grands secrets de la magie théâtrale. Il faut que le Poëte s'attache à cacher l'opposition de la vraie moralité avec la moralité dramatique ; sans cet art il ne peut se flatter de réussir. Qu'on fasse dire au malheureux Sir Sampson, dans l'instant que le ravisseur de sa fille se poignarde : *que fais-tu, scélérat ! Veux-tu expier ton crime par un autre crime ?* Au même moment la moralité de la scene disparoîtroit, & l'Auteur drama-

tique manqueroit son but. La vraie moralité exposée alors à nos yeux convertiroit en mouvement d'horreur le sentiment de compassion qui commençoit à nous toucher.

LETTRE XIV.

Palémon à Euphanor.

Je prétends que dans tous les cas la raison fournit des armes pour combattre le *suicide*. Lindamour (*a*) a comparé la *non-perception* ou l'anéantissement total avec le zero, & la *perception* d'une imperfection avec une grandeur négative ; il a voulu plaisanter, sans doute, ou il faut qu'il se soit laissé éblouir par l'apparence d'une très-foible analogie. Qu'est-ce qu'une grandeur négative ? Un terme technique, adopté par les Mathématiciens, afin de désigner une grandeur effective pour laquelle il faut qu'une autre soit diminuée.

Dans l'idée abstraite, une grandeur négative est un être de raison ; la réa-

(*a*) Voyez Lettre IX.

lité ne lui appartient pas plus qu'au point mathématique.

Celui qui dans des jours d'infortune aspire après un sommeil qui doit terminer tous ses maux, pourroit tirer parti de la comparaison de Lindamour. Il espere qu'il se réveillera pour des jours plus heureux ; son existence reprendra sa vivacité. Mais celui qui attente sur lui-même (je parle des incrédules, parce que tu prétends que c'est eux qui donnnent au *suicide* les couleurs les plus spécieuses) ! celui, dis-je, qui préfere l'anéantissement à un état imparfait, supprime la grandeur à laquelle le calcul est relatif. Or en ce cas, à quoi faudra-t-il ajouter la grandeur négative & le zero ? Sera-ce à la perfection de son propre individu ? Mais il n'existera plus. A la perfection du tout ? Mais très-certainement ce n'est pas le sentiment de ce qu'il doit au tout, qui l'a porté au *suicide*.

Et comment cela se pourroit-il ? Un être créé peut-il dire : *Mon existence devient une imperfection pour le tout ?* Par où l'homme si foible, si borné seroit-il donc parvenu à la connois-

ſance du meilleur état du tout ?

Tous les autres raiſonnemens de notre Anglois ſont également foibles, également captieux. Nous manquons de termes, que dis-je! nous manquons même d'idées, lorſque nous voulons prouver que la mort eſt préférable à la vie. Ce choix ne peut jamais ſe fonder ſur la raiſon, puiſque toutes ces idées diſparoiſſent, dès que la raiſon nous éclaire.

Il faut qu'à ce ſujet je te faſſe part de la conteſtation que les raiſonnemens de Lindamour ont fait naître entre Eudoxe & moi.

Je veux bien, dit-il, te ſacrifier la comparaiſon que fait Lindamour des grandeurs poſitives & négatives ; le ſujet principal en recevra-t-il la moindre atteinte ? Et peux-tu me nier *qu'il peut ſe trouver telles ſituations, où l'anéantiſſement, la non-perception eſt infiniment plus à deſirer que la perception de mille imperfections* ? Que peut-on répondre à cela ?

Je réponds que toute penſée diſparoît, dès qu'on l'analyſe.

Et la preuve. Elle eſt aiſée. Com-

mence par me ſatisfaire ſur quelques queſtions que j'ai à te propoſer. Crois-tu que l'ame, ou, pour parler le langage de nos Anglois, que notre être penſant puiſſe jamais faire un choix ſans fondement, & uniquement pour montrer le caprice de ſa liberté ?

Non, certainement ; s'il n'eſt point de motifs, la faculté de notre ame ſera toujours indéterminée. Au contraire, ſouvent la moindre bagatelle peut tenir lieu d'une cauſe importante.

Bon ! il faudra par conſéquent que tout ce que nous voulons ſoit d'une certaine maniere *meilleur*, ou nous paroiſſe *meilleur* que ce que nous ne voulons pas. Trouverois-tu une tournure plus propre à exprimer cette idée ?

Non, aucune ; car être meilleur *&* aimer mieux *ſont relatifs : j'aime mieux telle choſe que telle autre, parce que je la crois meilleure.*

Anſi la mort, ſi nous la préférons à la vie, doit nous paroître meilleure que celle-ci ?

Aſſurément. Mais qu'entend-on par *être meilleur* ? Eſt-ce autre choſe que d'être propre à faire notre bien & à augmenter

augmenter notre perfection ? Car tout ce qui contribue à notre perfection eſt bon.

J'entrevois où tu veux me conduire, ingénieux Socrate ! Tu crois m'avoir déja bien embarraſſé par tes queſtions artificieuſes. Si je prononçois ſimplement un oui, tu ne manquerois pas de me dire : La mort peut-elle contribuer en rien à notre perfection ? *Mais j'échapperai à tes ſophiſmes : le* meilleur *eſt ou ce qui augmente notre perfection, ou* (remarque bien ceci, Palémon) *ce qui nous délivre d'une plus grande imperfection. Ainſi je peux bien dire que la mort....*

N'allons pas ſi vîte, Eudoxe, & tâchons un peu d'analyſer nos idées. Qu'eſt-ce que c'eſt que *perfection* ? Pourrois-tu m'en donner une définition ? *C'eſt, à ce qu'on enſeigne dans les écoles, l'accord dans la variété.*

Mais ne vois-tu pas que cette définition convient beaucoup plus aux choſes compoſées qu'aux choſes ſimples ? Il eſt vrai qu'on rencontre dans les êtres ſimples, diverſes repréſentations, différentes variations qui peuvent s'accorder entr'elles, ainſi qu'avec les

H

objets qui les repréſentent ; mais ne ſaurois-tu trouver une définition qui pût être appliquée plus naturellement à des choſes ſimples ?

Je n'en trouve aucune.

Eh bien, Eudoxe, écoute-moi. L'ame qui peut ſe repréſenter plus de choſes, ou qui peut ſe repréſenter une choſe plus diſtinctement, avec moins de peine & plus long-tems, n'eſt-elle pas plus parfaite qu'une autre ? *Sans contredit.* Une ame eſt donc plus parfaite lorſqu'elle a une plus grande faculté repréſentative. *Je le crois de même.* Par conſéquent la perfection de l'ame conſiſte dans le degré de ſa faculté repréſentative ou, ce qui revient au même, de ſa réalité.

Très-bien, Palémon ; car l'eſſence de l'ame conſiſte uniquement dans ſa faculté repréſentative.

Ainſi ce qui étend les limites de notre réalité, de notre faculté repréſentative, ou ce qui empêche que ſa modification ſoit plus reſſerrée (j'ai ſaiſi tes ſubterfuges, Eudoxe), nous rend plus parfaits. *Oui, ſans doute.* Cela eſt donc *meilleur* que ce qui ne feroit pas le même effet. *J'en conviens.* De

même au contraire, pour qu'une chose soit *meilleure* qu'une autre, elle doit étendre les bornes de notre réalité, les limites de notre existence, ou elle doit empêcher que la modification de cette existence devienne plus restreinte; car augmenter la perfection & empêcher l'imperfection n'est autre chose que cela.

Rien n'est plus vrai. Oh! en ce cas je triomphe; car après tout ce que je viens de te dire & dont je t'ai forcé de convenir, voici les absurdités où tu tombes. La *non-perception* ou l'*anéantissement* peut être *meilleur*, il peut détourner une plus grande imperfection; il est plus propre à empêcher que la modification de notre réalité soit restreinte, que la perception de notre imperfection, ou que la perception d'un moindre degré de notre réalité; car, selon notre définition, l'imperfection n'est rien autre chose. Se peut-il qu'un homme qui n'a pas perdu l'usage de la raison, pense d'une maniere si extravagante? Ne seroit-ce pas là prétendre que notre anéantissement étend les limites de notre existence?

Tu as vaincu, Palémon; tu m'as

forcé de me rendre : mais il se peut que j'emploie des armes trop foibles & que Lindamour se fût mieux défendu.

Cependant, mon cher Euphanor, je ne crois pas que le plus subtil des hommes pût mieux défendre la cause des partisans du *suicide*; il se verroit toujours forcé d'aboutir à un certain *être meilleur*, *plus desirable*, *à aimer mieux* : ce qui ne sauroit s'accorder avec l'anéantissement. La vérité suivante est donc incontestable : le sentiment d'un moindre degré de réalité contribue infiniment plus à notre perfection que l'anéantissement.

LETTRE XV.

Palémon à Euphanor.

Il commençoit à peine à faire jour, je vis Eudoxe entrer dans ma chambre, il me parut inquiet : mon ami, lui dis-je, te voilà levé de grand matin. Palemon, repliqua-t-il, un singulier accès de mauvaise humeur a troublé mon repos. Ah! ai-je répondu, je lisois bien cette mauvaise humeur dans tes yeux. Mais quel en est le sujet?.... Je ne me pardonne pas la

maladresse avec laquelle je défendis hier le suicide..... Tu te montres sans doute aujourd'hui avec des armes plus redoutables?..... Si redoutables, que je crois pouvoir résister aux plus fortes attaques. N'est-il pas vrai que tu penses avoir tout fait, en démontrant que la religion doit inspirer aux croyans un amour immuable pour la vie, & que le systême de l'incredule, c'est-à-dire de celui qui croit être anéanti après la mort, doit lui inspirer le même sentiment?..... Et n'est-ce donc rien que cela? Que reste-t-il encore à faire?..... Tout, mon ami; car enfin les partisans de la cause du *suicide* me paroissent avoir adopté un systême contre lequel tous tes raisonnemens ne peuvent rien. On pourroit regarder ces gens-là comme une espece mixte entre les croyans & les incredules..... Une espece mixte entre les croyans & les incredules! Leurs ames ne seroient-elles pas aussi des especes mixtes placées entre les choses simples & composées? .... Ne plaisante pas, Palemon, je vais m'expliquer. Peut-être est-il des Palemons qui se sont rangés dans la classe des hommes dont je parle.

En effet, combien de Philosophes sur qui nulle religion révélée n'a un pouvoir décidé, qui par consequent ne se mettent pas en peine du commandement qui leur ordonne de porter gayement leur croix, & de la porter quand même ils pourroient s'en débarrasser! Or ces Philosophes regardent comme permis tous les moyens propres à changer leur état; ils les regardent même comme louables quand ils sont approuvés par la raison abandonnée à elle-même : de plus, à force de raisonnemens, ils ont franchi les bornes de cette vie, ils mettent hors de doute & l'immortalité de l'ame & une certaine maniere de punir & de récompenser qui me paroît très-philosophique. Ils n'ont garde d'envisager la mort comme la cessation de toute existence : non, elle n'est, selon eux, qu'un passage à une autre espece de durée, qui ne fait que changer l'état de leur vie présente. Lorsqu'ils se tuent, ils ne cherchent point à troquer un état imparfait contre l'anéantissement, ils cherchent seulement à se dépouiller de l'enveloppe présente, & à reparoître dans une nouvelle métamorphose. Ils

ſont incertains, il eſt vrai, ſi leur état futur ſera meilleur que celui auquel ils renoncent; mais ils ne l'éviteront point, cette métamorphoſe; & paſſer un inſtant de plus dans le monde, n'eſt un avantage que pour ceux qui craignent d'être anéantis après la mort. Mais, diras-tu, ces Philoſophes regardent donc le *ſuicide* à peu près comme la métamorphoſe d'une chenille en papillon. Qu'y a-t'il donc à cela qui puiſſe paroître criminel?.... Eh bien, Palemon, crois-tu pouvoir pénétrer le retranchement dont je viens d'entourer ceux qui attentent à leurs jours? Sers-toi de tes plus fortes armes; je doute que tu réuſſiſſes.

Eudoxe, répondis-je, je vais eſſayer mes forces: tu m'offres une nouvelle eſpece de fortification, il faut, qu'à l'exemple des Militaires expérimentés, j'imagine une nouvelle eſpece d'attaque. Je te demande donc, comme à l'Orateur de ces Philoſophes, s'ils ne croyent point qu'il eſt très-probable que le tems & la réflexion feront diſparoître le chagrin qui les ronge, & verſeront enfin le calme dans leur ame déchirée?... Il ſe peut qu'ils le

croyent: mais la vie future leur promet peut-être ce calme avec bien plus de probabilité..... Ne nous écartons point, Eudoxe; il ne ſuffit pas que l'avenir le leur promette peut-être, il faut qu'il le leur promette abſolument; car ſi l'eſperance n'étoit de part & d'autre qu'égale, ils n'auroient aucune raiſon de quitter leur état préſent. Mais ſur quoi peut ſe fonder cette ſorte d'eſperance?

L'homme avant ſa naiſſance eſt enveloppé dans un embryon; ſon état eſt un aſſoupiſſement continuel, où il ne ſe trouve ni repréſentations diſtinctes, ni perception. Lorſque ſes organes ſe développent, l'ame ſe dégage en même tems des liens du ſommeil, & paroît ſur la ſcene, munie de perceptions & de penſées. Après la mort tous les organes rentrent dans le néant. La maſſe ſe détruit, cette maſſe dont la ſtructure organique avoit rendu à l'ame des ſervices ſi importans; l'ame elle-même, la monade penſante, ſe réduit de nouveau dans la circonférence d'un embryon. Ne ſe peut-il pas qu'elle retourne dans ſon état primitif, & qu'elle s'enſeveliſſe de nouveau dans

un profond ſommeil, ou bien tes Philoſophes auroient-ils quelque révélation qui les inſtruisît mieux?

Point de révélation, ils ne s'en rapportent à aucune.

D'où ſavent-ils donc que la modification de notre faculté de penſer changera tout-à-coup avec la mort & ne dépendra plus de la matiere qui y eſt attachée? Ne peut-il pas arriver que l'embryon dans lequel mon ame eſt enveloppée, paſſe continuellement ſous la figure de la matiere inanimée, de plantes en plantes, ou coule dans les veines d'un animal, ſans jamais prendre une plus heureuſe organiſation & ſans jamais ſe réveiller pour des ſenſations diſtinctes? Réponds, Eudoxe.

Quoi! notre ame ſeroit plongée dans un aſſoupiſſement éternel! l'Être ſouverainement bon laiſſeroit ſes enfans devenir plus imparfaits, pour ne les tirer jamais de cet état d'imperfection! Le degré où il les éleve pour un tems ſeroit donc comme un théâtre illuſoire, où l'on voit la couronne devenir le partage de gens vils & mépriſables

H v

qui un inſtant après rentrent dans le néant. Non, Palémon, nous n'avons pas beſoin de révélation pour établir la vérité ſuivante: Le Créateur infiniment bon doit élever de degré en degré ſes créatures; & lorſqu'elles tombent, il ne doit les laiſſer tomber que pour peu de tems.

C'eſt où je t'attendois, Eudoxe. Leur eſpérance ſe fonde donc ſur la bonté de Dieu, & la probabilité de leur attente porte non-ſeulement ſur cette bonté divine, mais encore ſur la nature des choſes & ſur l'individu de leur ame; car par la nature des choſes on peut ſe convaincre que le tems & la raiſon adouciront probablement les maux dont on eſt actuellement accablé.....

Mais, Eudoxe, ſi je prouve que toute probabilité qui prend ſa ſource dans la nature des choſes, fournit un motif plus puiſſant & plus capable de déterminer nos actions que la probabilité qu'on fait dériver de la bonté de Dieu, qu'auras-tu à répliquer? N'eſt-il pas vrai que lorſque nous examinons s'il nous eſt poſſible d'exécuter

une entreprise, nous ne devons pas dire : *Probablement nous ne réussirons pas, mais Dieu fera un miracle en notre faveur, parce que Dieu est infiniment bon.* Non, la sagesse divine n'approuve point cette aveugle confiance ; elle nous a doués de connoissances & de raison, nous devons consulter la nature des choses, abandonner ce qui est impossible & choisir les moyens les plus propres à faire réussir ce qui ne l'est pas. La confiance en la bonté de Dieu ne doit nous servir qu'à nous donner du courage & de la force pour l'exécution. Or si cette maxime morale est vraie & conforme à la raison, ceux qui préferent la probabilité qui n'est fondée que sur la bonté de Dieu, à celle qui se trouve fondée sur la nature & sur le cours des choses, agissent donc ouvertement contre la raison.

Tu disois que nous ne pouvions pas éviter cette métamorphose, & que par conséquent en l'avançant nous n'y perdions rien. Cela est faux, Eudoxe ; celui qui par la lumiere de la raison admet une vie future, doit admettre aussi un enchaî-

nement de l'état futur avec l'état actuel. La personnalité ou l'identité doit durer ; il faut donc que les circonstances qui varient soient fondées les unes dans les autres (*a*). Celui qui fait violence à ces loix, en quittant ce monde d'une maniere contraire à ce qu'elles prescrivent, doit en être puni dans l'autre. Un mortel qui n'attend pas que le terme de la durée qui lui est marqué dans ce monde, soit expiré, se précipite dans un état futur tout différent de celui où il auroit été transmis suivant le cours ordinaire de la nature. O Eudoxe ! quels risques ne court pas cet imprudent ! Le coup qu'il se porte influe sur toute son immortalité ; il renverse toute la maniere d'être qui lui étoit destinée & qui dès-lors devient sensiblement différente. Quel aveuglement ! quelle folie de s'exposer à une aussi importante révolution !

Conduis tes Philosophes, Eudoxe, dans ces assemblées où des hommes oisifs consument le tems à jouer. Le sage peut profiter des moindres choses.

(*a*) Voyez Lettre VII.

Plus une carte a perdu dans la même donnée, plus un habile joueur la charge ; son esperance s'accroît à chaque perte. Celui-là agiroit follement, qui renonceroit à cette esperance & demanderoit une nouvelle donnée. Il en est à-peu-près de même dans le cas dont il s'agit ici ; & même, en mettant à part la confiance & la bonté divine, nous éprouvons, qu'à mesure qu'il nous arrive un malheur dans le monde, loin de perdre esperance, nous nous flattons toujours que les choses prendront une tournure plus heureuse. Si l'on ajoute la confiance en la bonté de Dieu, l'espoir de devenir plus heureux, tant dans cette vie que dans l'autre, s'augmentera infiniment davantage. Mais, suivant ma maxime incontestable, il ne faut pas que cette confiance entre jamais pour rien dans nos déliberations.

Eh ! ne dis point ici que mes raisonnemens, pour être recherchés & subtils, ne méritent aucune attention, & doivent être regardés comme des bagatelles.

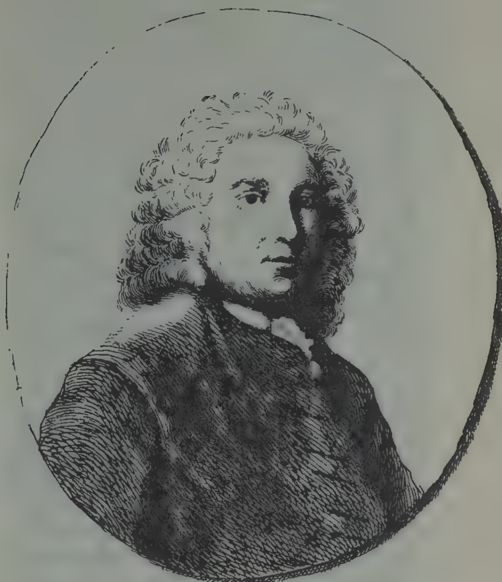
Tu démentirois, Eudoxe, le carac-

tere des Philosophes que tu mets en action. Non, ils ne sauroient traiter de bagatelles ce que leur prescrit la raison, cette raison sainte qui leur tient lieu de révélation : il faut qu'ils aient un respect religieux pour tous les raisonnemens, quelque subtils, quelque recherchés qu'ils puissent être ; car leur félicité en dépend. Tous les argumens dont tu t'es servi en faveur du *suicide*, je pourrois les employer pour le meurtre en général. Et que diroient alors tes Philosophes, & comment s'y prendroient-ils pour prouver la nécessité de châtier une pareille abomination ?

Les raisonnemens exposés contre le *suicide*, dira-t-on, se fondent sur des vérités tirées de loin. A la bonne heure ! mais quels sont les motifs qui portent au *suicide* ? La perte de notre réputation ; la pensée que des insectes comme nous n'ont plus une grande opinion de notre personne ; le repentir, sentiment trop tardif & inutile d'un crime dont nous nous sommes rendus coupables ; l'abaissement ; ce Roi commandoit, & il est contraint

d'obéir ; il étoit tout couvert d'or, & maintenant il eſt chargé de fers. O que tout cela eſt petit & mépriſable aux yeux de la ſévere raiſon ! & cependant on aſſaillit la nature & la divinité, parce qu'elle expoſe l'homme à ces viciſſitudes.





ARTICLE IX.

PARALLELE entre la Clarice de Richardſon *& la nouvelle Eloïſe de M.* Rouſſeau.

CE parallele eſt tiré d'un Journal intitulé : *The Critical review*. Il nous a paru ingénieux & intéreſſant ; & il a d'autant plus de droit à être recueilli dans notre Journal, qu'il réunit le double mérite de marquer plus particuliérement le caractere d'un des plus célebres Ecrivains de l'Angleterre, & celui de nous faire connoître le jugement que les Anglois ont porté ſur un des ouvrages les plus extraordinaires que notre langue ait produits.

IL n'y a rien de plus difficile que de donner une juſte idée d'un ouvrage dont les beautés & les taches principales tiennent intimément à l'élocution, la chaleur, la ſenſibilité, la délicateſſe & l'humeur paradoxale de l'Auteur. M. Rouſſeau dédaigne les moyens ordinaires de plan, d'incidens, d'intrigue ; & il

produit tous ſes effets par la ſeule force du génie & par la variété du coloris. Ses attitudes ſont communes, mais elles ſont peintes avec tant de grace & d'énergie, qu'elles ne peuvent manquer de frapper avec toute la force de la nouveauté. Semblable à un Sculpteur qui tire ſes matériaux tout bruts de la carriere, il polit & anime, pour ainſi dire, le marbre informe ; & les ſimples habitans du Pays de Vaux deviennent entre ſes mains le plus aimable peuple qu'il y ait ſur la terre.

Cet ingénieux Ecrivain a formé ſon *Eloïſe* ſur le plan de *Clarice*, l'ouvrage favori de notre célébre Compatriote, l'aimable Richardſon. Il eſt aiſé de reconnoître la reſſemblance qui ſe trouve entre les traits caractériſtiques des principaux perſonnages. Eloïſe eſt une Clarice moins parfaite ; Claire eſt une Miſs Howe, auſſi ardente dans ſon amitié, avec autant d'eſprit & de charmes, mais avec moins de ce que nous appellons *humour*, parce que l'Ecrivain Suiſſe eſt abſolument étranger à la gaieté originale que nous entendons par ce mot. Le plus grand éloge de M. Richardſon eſt d'avoir été

pris pour modele par un Ecrivain du mérite de M. Rouſſeau, & d'être reſté inimitable dans l'art de copier la nature, quoiqu'il ait pu être ſurpaſſé de beaucoup par la profondeur des réflexions, par les teintes délicates qui diſtinguent le génie, & ſur-tout par cette magie, qui ſemble propre à M. Rouſſeau, de réunir & de *conjurer*, pour ainſi dire, dans une ſeule expreſſion la ſubſtance de pluſieurs volumes. Nous en avons un exemple dans la premiere lettre que Saint-Preux écrit à Eloïſe, & dans laquelle il découvre ſon amour, ſa ſituation, ſes ſcrupules, & ſes embarras : un petit nombre de lignes ſuffiſent pour vous intéreſſer auſſi vivement au deſtin des deux amans, que ſi l'auteur avoit ſuivi les progrès de leur paſſion naiſſante par une longue ſuite de détails. En effet, M. Rouſſeau eſt entré auſſi avant dans ſon ſujet, par cette premiere lettre, que M. Richardſon dans les trois premiers volumes de Clarice ; & rien n'eſt plus propre que cette obſervation à bien marquer la différence des talens de ces deux Auteurs. Le Moraliſte Anglois peint une jeune femme délicate, vertueuſe, belle &

pleine de religion, mais prudente peut-être juſqu'à la froideur, chaſſée de ſa famille, perſécutée par la jalouſie envenimée d'une ſœur, par le reſſentiment brutal d'un frere, par la tyrannie inflexible d'un pere ; réduite à la plus extrême miſere par les intrigues d'un ſcélérat aimable ; refuſant cependant par un raffinement inconcevable d'épouſer cet amant qu'elle aime en ſecret, dont la naiſſance & la fortune ſont très-convenables, & que ſes agrémens, ſon eſprit, ſa figure ont mis à la mode chez toutes les femmes ; enfin ſe ſacrifiant à l'obéiſſance filiale & à une délicateſſe peut-être déplacée.

Le Philoſophe Génevois nous peint au contraire une fille dans la fleur de la jeuneſſe, innocente, aimable, pleine de ſenſibilité & d'enthouſiaſme pour la vertu, dont elle viole cependant les devoirs, emportée par la violence de ſa paſſion ; mais bientôt rappellée à elle-même par l'horreur de ſa faute & l'honnêteté naturelle de ſon ame. Son amant eſt auſſi un jeune homme honnête & ſenſible, romaneſquement amoureux de la vertu, ſe

confiant en ſes propres forces & montrant toute ſa foibleſſe, raiſonnant comme un Platonicien de l'amour, & le pratiquant en Epicurien. Les erreurs de l'un & de l'autre ſont intéreſſantes, & nous les admirons dans leur chûte, parce qu'ils conſervent toujours le ſentiment de la vertu.

M. Richardſon met ſon héroïne à l'épreuve de toutes les attaques de la tentation, & par-là préſente à toutes les femmes un modele de perfection à imiter. M. Rouſſeau a mieux aimé peindre ſon Eloïſe ſujette aux foibleſſes de l'humanité, de crainte qu'en plaçant trop haut ſa vertu, la difficulté d'y atteindre ne décourageât ceux qui voudroient s'y élever. Lequel de ces deux Ecrivains a le mieux réuſſi à embellir l'inſtruction, c'eſt ce dont on ne peut juger que par les diſpoſitions du plus grand nombre des lecteurs ? les uns ſeront animés par un exemple qui en jetteroit d'autres dans le découragement. S'il nous eſt permis de dire notre ſentiment, M. Rouſſeau a donné l'inſtruction la plus utile en nous montrant les moyens de recouvrer l'eſtime des hommes, après

l'avoir perdue par une faute capitale dans la conduite. On ne peut pas donner une leçon plus importante aux femmes qui, pour la plûpart, livrent au vice & à l'opprobre celles de leur ſexe qui ſe ſont une fois écartées des ſentiers d'une vertu rigoureuſe, euſſent-elles promptement reparé leurs erreurs ; quoiqu'elles ſoient ſouvent des membres plus utiles à la ſociété que ces femmes, ſi vaines d'une vertu qui peut-être n'a jamais été miſe à l'épreuve.

Si nous entrons dans un plus grand détail ſur les deux admirables ouvrages dont nous parlons, nous trouverons que M. Rouſſeau eſt infiniment plus profond, plus animé, plus ingénieux & plus élégant ; & M. Richardſon plus naturel, plus intéreſſant, plus varié & plus dramatique. L'un eſt par-tout un Ecrivain facile, l'autre un Ecrivain ſupérieur. M. Rouſſeau excite notre admiration, Richardſon ſollicite nos larmes ; le premier eſt quelquefois obſcur, le ſecond ſouvent minutieux. Toutes les circonſtances concourent à développer le plan de celui-ci ; celui-là ſe jette dans des digreſſions, mais ces

écarts ſont des excurſions du génie. Richardſon développe ſes caracteres par une grande quantité de touches & de circonſtances legeres qui paroiſſent triviales, ſi l'on ne conſidere pas le deſſein entier de l'ouvrage; tandis que M. Rouſſeau par la force de ſon génie peint le cœur d'un ſeul trait & vous intéreſſe au deſtin de ſes perſonnages avant, pour ainſi dire, que de vous les avoir fait connoître. D'un mouvement de ſa plume, tout ce grouppe d'Acteurs viennent ſe peindre dans l'imagination, & fixent l'attention dans un degré proportionné au rapport qu'ils ont avec Eloïſe. Cependant quoique l'impreſſion ſoit forte, elle s'efface promptement: ſemblables aux images fugitives d'un ſonge, elles agitent violemment pour un moment & ſe diſſipent preſque auſſi-tôt; au lieu que Richardſon imprime dans notre ame des traces plus durables, parce que le trait eſt plus ſouvent répété.

Nous pouvons pouſſer la comparaiſon plus loin encore. Richardſon a des idées fortes, mais elles ſe forment par aſſociation. Celles de Rouſſeau éclatent comme l'éclair, répandent une

lumiere ſoudaine ſur tous les objets environnans, ſont originales, rapides, impétueuſes, découſues, & tiennent rarement à ce qui précede ou même au ſujet principal. Le premier exprime un beau ſentiment avec une ſimplicité aimable, mais languiſſante & ſans ornement; l'autre donne à toutes ſes penſées de la dignité & de l'énergie, & déploye toutes les reſſources du Poëte, de l'Orateur & du Philoſophe, ſans contrainte, ſans enflure, ſans ſortir de la nature: ſon grand art conſiſte à cacher l'art; il ſait donner toute l'élégance d'une cour aux mœurs de ſes perſonnages champêtres, en les appropriant cependant parfaitement aux circonſtances particulieres. On a dit que Virgile avoit habillé ſes Bergers de ſoie; on peut dire de M. Rouſſeau qu'il a élevé ſes perſonnages dans le Licée. Dans l'ouvrage de notre Compatriote tous les caracteres ſont tels que nous les voyons dans le monde; la draperie même n'a pas été abandonnée à l'imagination du Peintre. L'eſprit, l'humeur, les artifices de Lovelace, le caractere rude & fougueux de l'oncle Antoine, les manieres brutales de

Mowbray, l'humanité & le bon ſens naturel de Belford, l'honneur & la franchiſe Militaire de Mordaunt, la cataſtrophe effrayante de la malheureuſe Miſs Sinclair; en un mot, tous les traits de chaque caractere ſont copiés, preſque ſans exagération, ſur ce qui exiſte réellement. Si Richardſon a deſſiné dans Lovelace un caractere audeſſus des forces de M. Rouſſeau, c'eſt parce que cette eſpece de caractere n'a point de modele en Suiſſe. Si M. Rouſſeau a peint dans Wolmar un amant froid & tranquille, qui admire les vertus de ſa femme, & ſe confie dans ſon honneur en la laiſſant ſeule avec l'objet de ſa premiere paſſion, avec l'auteur de ſa chûte: c'eſt parce que ce caractere peut être naturel dans le pays où l'on le place, quelque outré qu'il paroiſſe à un Anglois. On pourroit peut-être reprocher à M. Rouſſeau d'avoir offenſé la Religion Chrétienne, en avançant des argumens en faveur du Déiſme, qu'il laiſſe ſans réponſe, & en rendant Wolmar ſi reſpectable dans ſon incrédulité. Ce n'eſt pas à nous à juſtifier cet Auteur ſur cet article; il nous ſemble que dans tous

ſes écrits il a trop conſideré la Religion comme une inſtitution politique, quoique dans ſon Eloïſe il n'ait préſenté que ce qui tenoit intimément au caractere qu'il décrivoit. Nous pourrions avec autant de juſtice reprocher à Richardſon d'avoir peint un débauché aimable, qu'à Rouſſeau d'avoir peint un athée vertueux.

Le Philoſophe Génevois a été aſſez hardi pour repréſenter Eloïſe mariée, unie à un homme dont elle ne pouvoit aimer la perſonne, dont les principes étoient directement oppoſés aux ſiens, mais dont les procédés méritoient ſon eſtime, & la rendirent conſtamment fidelle à ſes devoirs, dans les ſituations même les plus délicates & les plus difficiles. Wolmar a l'adreſſe de s'attacher les deux amans, & d'enchaîner leur tendreſſe mutuelle en mettant ſa confiance entiere dans leur honneur & leur amour naturel de la vertu. C'eſt-là que l'on trouve les plus belles maximes du devoir conjugal, & la deſcription la plus touchante qu'on ait jamais faite du mariage & de la vie champêtre. Sans un ſeul événement intéreſſant M. Rouſſeau a trouvé le

ſecret de nous attacher à toutes les ſituations qu'il a peintes, & nous ſommes également touchés de la narration de l'Hiſtorien & des leçons du Philoſophe.

Mais notre deſſein n'eſt pas de nous étendre ſur tous les détails de cet ouvrage ; ceux qui n'ont pas lu la nouvelle Eloïſe ne s'intereſſent guere à ces obſervations, qui n'auroient rien de neuf pour ceux qui l'ont lue. Nous terminerons donc ce morceau par remarquer que la maniere dont M. Rouſſeau exprime les idées les plus ſublimes eſt naturelle, mais qu'elle eſt quelquefois trop philoſophique : quelques lecteurs appelleront cela pédanterie, d'autres affectation ; pour nous nous n'y voyons que le réſultat d'un génie libre, qui ne peut aſſujettir ni ſes idées ni ſon langage aux formes communes. Il n'y a que cet Ecrivain qui ait pu introduire avec propriété les expreſſions ſuivantes dans les lettres d'une jeune fille à ſon amant. « Si » vous ne m'aviez pas défendu la Géo» metrie, je vous dirois que mon in» quiétude eſt en raiſon composée des » intervalles du tems & du lieu, &c. »

.... « Nos ames ſe ſont, pour ainſi » dire, touchées par tous les points, » & nous avons ſenti par-tout la mê» me cohérence..... comme ces ai» mans dont vous me parliez, qui » ont, dit-on, les mêmes mouvemens » en différens lieux, nous ſentirons » les mêmes choſes aux deux extrêmi» tés du monde ». Ce ſont-là des ſentimens naturels, mais donr la tournure philoſophique paroîtra trop recherchée à ceux qui ne réfléchiront pas que cette jeune perſonne écrit à un Amant qui eſt ſon maître de Philoſophie.



ARTICLE X.

OBSERVATION ſur la tranſmutation des bleds.

A la fin du mois de juin 1758, on ſema dans un potager à Copenhague quelques grains d'avoine choiſis un à un & placés dans un certain eſpace, pour donner plus de liberté à la végétation. Leurs tiges s'éleverent bientôt, & on les coupa à pluſieurs repriſes, pour les empêcher de monter en épis ; ce qu'on ne leur permit que l'année ſuivante, 1759. Mais ce n'étoit plus de l'avoine, ce fut la plante que les Botaniſtes appellent *bromus ſcialis ;* il n'y eut qu'une ſeule plante qui produiſit pluſieurs épis de ſeigle.

C'étoit déja une opinion répandue avant la naiſſance de la vraie Botanique, que le froment, le ſeigle, l'orge, l'ivraie, le bromus & l'avoine étoient une plante de la même eſpece, qui dégénérant par le mauvais terrein & la mauvaiſe culture, prenoit ſucceſſivement différentes formes ; ainſi le fro-

ment devenoit avoine, & l'avoine par des moyens contraires pouvoit redevenir froment. Les obſervations des Naturaliſtes firent tomber cette opinion dans le mépris ; ils découvrirent que les eſpeces des plantes different eſſentiellement entre elles comme celles des animaux, & que les plus petites ſemences renferment en elles la plante qu'elles doivent produire.

Quelques Obſervateurs Suédois eurent le courage de s'élever contre les nouvelles découvertes & de leur oppoſer l'ancienne opinion qu'on avoit abandonnée ; mais ils s'appuyerent ſur l'expérience qui lui avoit manqué juſqu'alors, & qui eſt la ſeule voie qui mene à la connoiſſance des vérités phyſiques. Les mêmes obſervations ſe ſont faites en Saxe avec autant de ſuccès ; mais comme dans la nouveauté du paradoxe cette innovation qui paroiſſoit contraire aux loix de la nature, trouva beaucoup de contradiction, il eſt à propos de réſoudre ici quelques difficultés qui ſe préſenterent à quelques Botaniſtes, tandis que d'autres en appelloient à l'expérience. Ces dif-

ficultés sont rassemblées dans une these soutenue à Upsal à la fin de septembre 1757, par un Russe nommé M. Bogislas Homborg, sous la présidence de l'illustre M. Linæus.

Si on observe avec soin la multiplication des plantes, dit M. Hornborg, on voit que la tige s'étend en branches, que les branches produisent des rameaux, & les rameaux des boutons; que ces boutons ne sont que des branches à venir, raccourcies & comme abrégées; que la branche renferme le petit bouton qui dans l'espace de deux ans va devenir branche à son tour : ensorte que la végétation & le tems ne font qu'agrandir & développer le plus petit arbre qui contient déja dans ses boutons les parties de son agrandissement. Or la semence qui produit ce petit arbre le renferme déja tout entier; cette semence étoit contenue dans la semence de l'arbre sur lequel elle a crû; de façon que la figure des plantes que nous connoissons existoit déja excessivement petite dans la premiere semence de la même espece qui ait jamais été. La figure de

chaque plante est donc déja déterminée & ne peut se changer.

Cet argument paroît spécieux; mais si nous l'examinons de près, nous en verrons le faux. Il y a trois opinions sur la réproduction des plantes. Quelques-uns soutiennent, comme M. Hornborg, que chaque germe contient les germes de tous les individus qu'il veut produire. D'autres prétendent que les germes de toutes les plantes sont répandus dans la nature, qu'ils montent avec la seve dans les fibres, mais qu'ils ne se développent que lorsqu'ils trouvent une plante analogue à leur forme & à leurs propriétés. La troisieme opinion est, que les germes se forment dans chaque plante & que la végétation n'est pas un développement continuel.

Les Savans n'ont point encore décidé quelle est la meilleure de ces trois opinions; mais dans la derniere on peut expliquer facilement comment s'opere la transmutation des grains. En coupant la plante à plusieurs reprises, la végétation est interrompue, le cours en est changé, & conséquemment on

en altere le produit. Les deux autres opinions paroissent au premier coup-d'œil contraires à la transmutation des grains; mais si dans le développement du germe de l'avoine il arrive quelque changement lorsqu'on coupe la tige, ce changement doit s'augmenter lorsqu'on recommence l'opération; & enfin la plante doit devenir méconnoissable. Si l'on seme la graine de cette plante déja altérée & qu'on continue la même opération, la plante doit nécessairement s'altérer & se changer encore davantage. L'effet de la greffe est une preuve de cette vérité. Cet effet pourroit être poussé plus loin; mais tel qu'il est, il rend les plantes à peine reconnoissables.

On fauche souvent un pré plusieurs fois, dit M. Hornborg; & malgré cela, on ne voit pas naître de nouvelles plantes du foin dont la végétation a pu être interrompue : mais on fauche ordinairement l'herbe dans sa maturité, tems auquel elle ne peut plus changer. L'altération qui se fait dans l'avoine hivernée ne décide rien par rapport à l'herbe; & d'ailleurs on

n'a pas fait des observations assez suivies sur l'herbe des prés, pour pouvoir assurer que les especes n'y changent point.

M. Hornborg compare les parties d'avoine & celles de seigle; il fait voir qu'elles n'ont aucun rapport, & qu'elles different essentiellement. Il est certain qu'en prenant les extrêmes de la dégradation, elle doit paroître impossible : mais si vous rapprochez le bromus, de l'avoine d'un côté & de l'ivraie de l'autre, & qu'on fasse comparaison de l'ivraie à l'orge, de l'orge au seigle, & du seigle au froment, les nuances successives se rapprochent & le passage de l'un à l'autre paroît possible, sur-tout si l'on fait attention que tous nos bleds sont déja des plantes perfectionnées par la culture, de laquelle ils ont reçu une nature presque différente.

Pour être assuré de l'effet de la culture sur les plantes, jettons un coup d'œil sur celles que nous cultivons dans nos potagers. La laitue, telle que nous l'employons pour notre aliment, ne

ſe trouve nulle part inculte ; mais ſes propriétés médicinales, ſa fleur, ſa graine ſe reconnoiſſent dans une plante ſauvage fort découpée, armée d'épines, qui ne lui reſſemble ni par le nombre ni par la forme de ſes feuilles.

Après ces courtes obſervations, je ne crois pas qu'on puiſſe comparer la génération des animaux avec celle des plantes ; les eſpeces des premiers ſont, à n'en pas douter, plus conſtantes & plus invariables. Malgré cela, on pourroit en tirer des exemples favorables à la tranſmutation. Qui croiroit que du gallinſecte, qui ne paroît être ſur les plantes qu'une excroiſſance fongueuſe, il pût naître un inſecte aîlé qui ſert de mâle aux gallinſectes immobiles ? Comment ſe peut-il que le lévrier avec ſon nez allongé, ſa taille élancée, ſes jambes hautes & minces, ſoit de la même eſpece que le doguin dont les jambes & le muſeau ſont ſi courts, la taille ſi groſſe, & dont la grandeur eſt infiniment plus petite ? Le dogue Anglois & l'épagneul ſont encore plus diſſemblables.

Les Negres, indépendamment de

leur peau noire, ont les levres groſſes & les cheveux comme la laine : cependant s'ils s'allient avec des blancs, que les mulâtres qui en naiſſent s'allient encore avec des blancs, ainſi de ſuite, les enfans prennent à la quatrieme ou cinquieme génération une peau blanche, des cheveux longs & des levres plates.

La tranſmutation du grain ne préſente donc rien à l'eſprit de contraire aux loix de la nature, même à n'écouter que le raiſonnement. L'expérience vient encore au ſecours pour appuyer cette obſervation ; ainſi elle paroît certaine. Mais, dit M. Hornborg, les vents & les oiſeaux peuvent tranſporter les ſemences, elles ont pu paſſer entieres au travers des inteſtins des animaux, & ſe trouver dans le fumier qui ſert d'engrais à la terre, &c.

Quand on accorderoit que le grain de ſeigle de l'expérience a été tranſporté par le moyen que l'on ſuppoſe, il reſteroit toujours à expliquer comment il n'y a pas eu dans toute la planche du jardin un ſeul épi d'avoine ; comment cette avoine ayant

diſparu, il s'eſt trouvé à ſa place autant de grains d'une nouvelle plante beaucoup moins commune. La tranſmutation effective eſt donc la maniere la plus ſimple d'expliquer celle dont on a parlé au commencement de cet article.



ARTICLE XI.

ISRAELITARUM Epicinium, in occaſum Regis Regnique Babylonici : Ode prophetica. Eſaiæ, *cap.* 14, ℣. 4-27.

« ODE prophétique ſur la chûte de » l'Empire Bobylonien : d'après *Iſaïe*, » chap. 14 ».

MONSIEUR de Joncourt, Profeſſeur de Philoſophie à la Haye, très-connu dans la République des Lettres, par la traduction de pluſieurs excellens ouvrages, a publié il y a quelque tems deux pieces en vers. L'une eſt la paraphraſe du chap. 14 d'Iſaïe, & l'autre eſt une Imitation du pſ. 133 de la Bible des Proteſtans, & 132 de la Vulgate. L'Auteur de ces Poéſies eſt M. Lowth, Profeſſeur à Oxford ; voici l'idée que l'Editeur nous donne de ces deux ouvrages. Nous citons le texte même, parce qu'il nous a paru très-bien écrit & très-bien préſenté.

Nemo eſt qui, hiſce perlectis, eum

Poëtarum Choro annumerare recuſet : Eleganter & elatè faciles ſcribit Verſus ; & quod, ex Principis Lyricorum definitione, præcipuum, Mens illi divinior, atque Os magna ſonans.

Epinicium *Capitis* XIV. Eſaiæ, *mea quidem ſententia, longè ſuperat quidquid unquam in eo genere compoſitum fuit. Elocutionis dignitas, multiplex figurarum audacia, & ipſa ſummi Numinis Majeſtas, quæ quaſi perſonata inducitur, ſublime hoc Vaticinium metro comprehendere volenti, admirationem movent, ſimulque terrorem incutiunt. Grande itaque* Lowthii *ſuſceptum : an vero id feliciter perfècerit, penès te, amice Lector, ſit judicium.*

Pſalmum *autem* CXXXIII. *quod attinet, perpulchram mutuæ Dilectionis effigiem complectitur : effigiem, inquam. Jam pridem enim, non tantùm ſedes humanas, verùm & loca Concordiæ dicata, indignabunda dereliquit Charitas. Dulcis tamen Amoris fraterni Imago reſtat : quam vivis, vividiſque coloribus depictam, ingemiſcendo contemplari fas eſt, donec ipſe ille Amor, Cœlo dimiſſus, tandem aliquando redire velit.*

C'eſt aux amateurs de la Poéſie Latine à juger juſqu'à quel point ces éloges ſont mérités, il ſuffira pour cela de leur faire connoître l'Ode prophétique, qui par ſa ſublimité éleve l'ame autant que l'Hymne, ſur l'amour fraternel, la touche & l'attendrit.

ERGO inſolentis corruit Imperî
Inſana moles ! occidit Urbium
Regina, quæ dudum ſubacto
Incubuit grave pondus orbi !

Faſtus Tyranni contudit impios
Jehova vindex, ſceptraque ferrea :
Qui verbere haud unquam remiſſo
Fregit atrox populos gementes

Nunc ipſe diras jure ſubit vices.
Pacata tellus undique gaudio
Exſultat effræni, & ſolutos
Ingeminat ſine more cantus.

Secura ſummis ſtat Libani in jugis,
Ridetque cedrus : « Sicne jaces, ferox !
» Jam nemo ſævam, te jacente,
» Per nemorum dabit alta ſtragem ».

Te propter imis concita ſedibus

Nigrantis Orci magna fremit domus :
En ! luce defunctos Tyrannos,
Sceptiferas ſoliis ab altis

Excivit umbras, hoſpitis in novi
Occurſum euntes : « Te ne etiam, occupant,
» Te viribus, te luce caſſum
» Conſpicimus, ſimilemque noſtri ?

« Nec te cadentem jam comitum frequens
« Deducit ordo, non lyra, non tubæ
» Concentus ? At ſqualentis Orci
» Nox premit & taciturnus horror » ?

» At turba circùm plurima vermium
» Fervit, pererrans membra licentiùs,
» Et læta tabo diffluentes
» Fœda cohors populatur artus !

Ut decidiſti cœlitus ; agminis,
Eôſque, clarum ſiderei decus !
Ut decidiſti, qui domabas
Victor ovans populos trementes !

Nuper minatus : « Scandam ego nubila,
» Stabo Sionis culmine in arduo
» Sublimis, & quà ſpectat Arcton
» Arce ſacrâ ſolium locabo ;

» Subjecta calcabo aſtra, premens Polum ;

» Terramque torquens numine, par Deo ».
At dura te lethi profundo
Vis cohibet Barathro jacentem.

Ac fortè quiſquam conſpicit avio
Deforme corpus littore : ſtat diu
Incertus, admotoque pronus
Lumine te propiùs tuetur.

Ut novit ejectum, « Hicine, ait, vir eſt,
» Hic ille victor, qui validas ferox
» Concuſſit urbes, regna movit,
» Qui domitum tremefecit orbem ?

» Indigna Regum colla gravi jugo &
» Duris catenis ſubjicere ambiens,
» Latèque diffuſa ruina
» Per laceras equitare gentes » ?

Reges, Tyrannique & validum Ducum
Manes ſuperbi non ſine gloria
Conduntur omnes, & repoſti
Sedibus in patriis quieſcunt ;

At te ſupremis mortis honoribus,
Vili carentem munere pulveris,
Inter cadentum turpe vulgus,
Sordidum & indecorem ſepulchris

Egêre avitis : te, quia patriæ,
Victisque iniquum ; te, quia gentibus
Fatale portentum malorum,
Nullus honos cineres sequetur.

Pœna immerentes ob patrium scelus
Natos manebit. « Funditùs impiam
» Delete gentem, ne superbos
» Proroget ulteriùs triumphos :

» Namque ipse consurgam, Omnipotens ait,
» Et nomen exscindam Babylonium,
» Stirpemque, natosque, ultimasque
» Relliquias generis nefandi ;

» Urbemque diris alitibus dabo
» Æternùm habendam ; vasta teget palus
» Demersam, & æterno profunda
» Obruet exitio vorago ».

Dixit Sacramentum inviolabile
Jehova, « Sic stat consilium, hic tenor
» Fatique non mutandus ordo,
» Terminus hic stabilis manebit.

» Frangam superbas montibus in meis
» Vires Tyrannorum ; eripiam jugo
» Turpi laborantes, meorumque
» Ex humeris onus amovebo ».

Jehova dixit : quis dabit irritum ?
Gentes in omnes armipotens manum
Extendit : extensam Jehovæ
Quis potis est cohibere dextram ?

Traduction de l'Ode précédente.

ELLE est donc renversée la masse énorme de cet empire orgueilleux ! Elle est tombée la reine des cités, qui comme un poids immense écrasoit l'univers subjugué. Le bras vengeur du Très-Haut a reprimé le faste impie du Tyran, il a brisé son sceptre de fer. Le barbare ! il frappa d'une main infatigable les peuples gémissans. Il subit aujourd'hui le juste châtiment de ses crimes ; délivrée de ses alarmes la terre s'ouvre aux transports de la joie la plus vive, & fait retentir les airs de ses chants d'allegresse. Tranquille sur les hauts sommets du Liban le cedre soutit. Cruel ! te voilà donc renversé ; la paix profonde des forêts ne sera plus troublée par le bruit de tes armes ni par les gémissemens des humains. L'affreux & vaste palais du Tartare est ébranlé jusque dans ses fondemens, & frémit à ton aspect ; l'en-

fer appelle les ombres des Tyrans qui descendent de leurs trônes, & s'empressent au-devant de toi : te voilà donc dépouillé de tes forces, privé de la lumiere & semblable à nous ! Une longue suite de courtisans, le son de la lyre & le chant de la trompette ne t'accompagnent pas ; mais la nuit, la pâle nuit, & l'horreur éternelle te pressent. Ton corps est en proie à la pourriture ; des vers innombrables & toujours renaissans parcourent & dévorent tes membres livides. Comment es-tu tombé, toi qui étois plus brillant que les astres ? Comment es-tu tombé ! ô, toi dont les triomphes étonnoient & faisoient trembler les nations ? Tu disois : je monterai dans les Cieux, je me reposerai sur les hauteurs de Sion, & là j'établirai mon trône. Mon pied foulera les astres, & semblable à Dieu ma volonté réglera le mouvement de la Terre : la mort t'a saisi d'un bras puissant, & t'a précipité dans la nuit éternelle. Peut-être en ce moment le voyageur contemple avec effroi ton corps défiguré étendu sur le rivage ; il demeure longtems incertain, il s'approche de plus

près, il se courbe, & fixant ses regards il te reconnoît & s'écrie : est-ce-là ce Souverain superbe ? est-ce-là ce vainqueur qui renversa tant de cités, bouleversa tant d'empires & fit trembler tout l'univers ? Il porta au loin la désolation & le carnage, & ne connut que le plaisir barbare d'enchaîner les Rois & d'exterminer les peuples. L'ignominie ne suit pas toujours la mort des Monarques, des Tyrans & des Héros ; leurs mânes reposent doucement à côté des mânes de leurs peres ; mais, toi, confondu avec les vils humains que la mort a frappés, privé des derniers honneurs & du vil présent d'un peu de poussiere, tu-es honteusement rejetté loin des tombeaux de tes ayeux. Parce que tu fus injuste envers la patrie, parce que tu fus cruel envers tes ennemis, parce que tu fis le malheur des nations ; la honte & la malediction accompagneront tes cendres, & le châtiment de tes crimes passera sur la tête de tes fils innocens. Exterminez cette nation impie, marquez la limite de ses barbares triomphes ; je me leverai moi-même, a dit le Tout-Puissant, je ferai périr le nom de Baby-

lone, j'immolerai ſon Souverain & ſes enfans, j'abolirai juſqu'aux derniers reſtes de ſa race coupable : je donnerai cette ville ſuperbe à habiter éternellement aux oiſeaux de proie ; un vaſte étang la couvrira de ſes eaux bourbeuſes & l'abîme l'engloutira pour jamais. Jehova l'a juré, telle eſt ſa volonté ſuprême ; ſon arrêt reſtera immuable. Je briſerai ſur mes montagnes la force & l'orgueil des Tyrans, je délivrerai ceux qu'un joug honteux opprime, j'éloignerai des épaules de mon peuple le fardeau qui l'accable. Jehova l'a juré : qui rendra vain ſon ſerment ! Il étend ſa main ſur toutes les nations : qui réſiſtera à la main étendue de Jehova !



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

I.

ROME.

LE Grandezze di Geſu-Criſto, &c.

« LES Grandeurs de Jeſus-Chriſt,
« par le R. P. *Mairan*.

CET ouvrage eſt diviſé en deux parties. Dans la premiere l'Auteur expoſe les grandeurs de Jeſus-Chriſt, fondées ſur ſa génération éternelle & ſur l'amour infini qui l'a fait s'abaiſſer juſqu'à prendre la forme de l'homme. Dans la ſeconde il développe le ſyſtême ſocinien, qu'il prétend avoir été ſuivi par le Pere Hardouin, dans ſon Commentaire ſur le nouveau-Teſtament, & par le P. Berruyer dans ſon Hiſtoire du Peuple de Dieu.

II.

AVIS AU PUBLIC.

Antiquités Romaines.

ROME joue depuis tant de ſiecles un ſi grand rôle dans le Monde, & ſon hiſtoire eſt tellement liée avec celle de tous les pays & de tous les peuples, que tout ce qui la concerne a droit d'intéreſſer l'homme de Lettres & d'entrer dans la maſſe de ſes connoiſſances. On peut dire d'un homme qui ignore l'hiſtoire de cette Ville fameuſe, qu'il eſt preſque neuf, non-ſeulement dans l'hiſtoire du Monde, mais en tout genre de Littérature.

C'eſt d'après ces idées qu'on a cru rendre ſervice au public en lui préſentant un volume de planches qui repréſentent les plus belles ruines ou les plus beaux Monumens de l'ancienne Rome, tels qu'ils exiſtent aujourd'hui, avec des Deſcriptions & des Explications dans leſquelles, quoique courtes & ſuccintes, on s'eſt attaché à faire entrer tout ce que le ſujet renferme de plus curieux & de plus intéreſſant,

reſſant, ſoit du côté de l'hiſtoire, ſoit du côté du rapport qu'il a avec les arts. Ces Deſcriptions, au reſte, ne ſont pas une compilation ſans goût de ce que les Auteurs ont écrit ſur chaque matiere. On a pris la peine d'examiner leurs ſentimens, de diſcuter leurs raiſons, de faire un choix entr'eux. On n'a épargné ni le travail ni les recherches qu'on a cru pouvoir ſervir à s'aſſurer de la vérité ; l'ouvrage qu'on préſente au public en eſt le fruit, ouvrage qu'on peut dire nouveau, & qui manquoit abſolument dans notre langue.

Si un livre de cette nature, où l'on parle non-ſeulement à l'eſprit, mais encore aux yeux, eſt généralement utile par rapport à l'étude de l'hiſtoire, on voit aſſez, ſans le dire, quel avantage il en doit réſulter pour les arts, tels que la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, & quelles lumieres ces arts peuvent puiſer dans la connoiſſance de la belle antiquité.

L'ouvrage eſt intitulé ; *les plus beaux Monumens de Rome ancienne*, ou *Recueil des plus beaux morceaux de l'antiquité Romaine qui exiſtent encore*,

dessinés & gravés en 120 planches originales avec leurs explications, 1 vol, in fol. Atlantico en papier royal d'un beau caractere. Ces planches représenteront des Temples, des Basiliques, des Thermes, des Aqueducs, des Amphithéatres, des Cirques, des Théatres, des Arcs de Triomphe, Sépulcres, Colonnes, Obélisques, Bas-reliefs, fragmens de Bas-reliefs, &c. d'où l'on pourra prendre une idée de la magnificence de l'ancienne Rome.

Les desseins sont du sieur Barbault, ancien Pensionnaire du Roi à Rome, & sont gravés par une très-bonne main; on peut assurer que la fidélité de l'exécution répond parfaitement à la justesse, à l'exactitude & au goût du dessein. C'est tout ce qu'on a donné de meilleur en ce genre jusqu'à présent; cet ouvrage qui avoit été annoncé, pour le mois de Septembre de l'année passée, ayant été retardé par diverses raisons, a été enfin donné au public au mois d'Avril de la présente année 1761.

Ce sont les sieurs Bouchard & Gravier, Libraires François, rue du Cours près S. Marcel à Rome, qui ont fait

les frais de l'édition; ceux qui desireront de l'avoir pourront s'adresser à eux. On le trouvera encore à Paris, chez les Libraires suivans, savoir, chez le sieur Nicolas Tillard, Quai des Augustins, comme aussi chez tous les principaux Libraires des villes capitales de l'Europe.

Catalogue des Planches contenues dans l'Ouvrage.

VUE du Panthéon ou Temple de tous les Dieux, aujourd'hui appellé la Rotonde.
Plan du même Panthéon.
Vue des restes du Temple de la Paix.
Vue des restes du Portique du Temple de la Concorde.
Vue des parties interieures du même Portique.
Vue des restes du Portique du Temple de Jupiter Tonnant.
Vue des restes du Portique du Temple de Jupiter *Stator.*
Vue du Temple d'Antonin & de Faustine.
Temple d'Antonin, aujourd'hui la Douane de Terre.

Vue des restes d'un Temple qu'on croit être de Pallas.
Vue du Temple de Minerva Medica.
Vue des restes d'un Temple qu'on croit être de Venus & Cupidon.
Vue des Temples de Vesta & de la Fortune Virile.
Temple du Dieu ridicule.
Temple de Faune, aujourd'hui Saint Etienne le Rond.
Restes du Temple de Venus & de Rome.
Arc de Triomphe de Constantin le Grand.
Arc de Septime Severe.
Arc de Tite.
Arc de Galien.
Arc de Drusus.
Arc ou Carrefour de Janus.
Mausolée d'Adrien, aujourd'hui le Château Saint Ange.
Sepulture de Cecilia Metella.
Restes d'un autre Sepulcre qu'on croit être de la famille Metella.
Pyramide ou Mausolée de Caius Cestius.
Restes du Sepulcre des Scipions.
Vue des restes des Thermes de Diocletien.

Plan des mêmes Thermes.
Deux différentes vues des restes des Thermes d'Antonin Caracalla.
Plan des mêmes Thermes.
Vue des restes des Thermes des Tite.
Plan des mêmes Thermes.
Vue de l'intérieur des mêmes.
Restes du Palais des Cesars.
Portique d'Octavie.
Partie du *Forum* ou place de Nerva.
Colonne Trajane & cinq différens Obélisques.
Colonne Antonine & cinq différens Obélisques.
Obélisque de la Place de Saint Pierre avec quatre autres differens.
Colonne Rostrale & Colonne Milliaire, avec une Barque antique de marbre.
Vue des restes du Château de l'Eau Marcia.
Deux differentes vues des restes des Aqueducs de Néron.
Partie des Aqueducs de l'Empereur Claude, qui portoient l'eau sur le Mont Palatin.
Amphithéatre Flavien, dit le Colisée.
Interieur du même Amphithéatre.
Amphithéatre *Castrense.*

Théatre de Marcellus,
Restes de la principale entrée du Cirque de Caracalla.
Fontaine de la Nymphe Egerie.
Autel de Bacchus.
Autel d'Apollon.
Lion qui dévore un cheval, sculpture grecque au Capitole.
Autre Lion antique.
Sanglier antique.
Centaure conduit par une Baccante ; Peinture antique trouvée à Herculanum.
Centauresse jouant de la Lyre & portant un jeune homme ; autre peinture antique trouvée à Herculanum.
Deux Danseuses, autre peinture trouvée au même endroit.

Différens Bas-reliefs antiques, représentant ce qui suit.

Marc-Aurele reçoit les Allemands & les Parthes sous sa protection.
Marc-Aurele sur la Tribune aux Harangues reçoit les placets des provinciaux & des étrangers.
Centaure jouant de la Lyre.
L'Apothéose de Faustine.

Mort de Méléagre.
L'accomplissement des vœux que le peuple faisoit pour l'Empereur Adrien.
Sacrifice à Cibele dans l'antre du Mont Ida.
Ganimede donnant à boire le nectar à l'Aigle de Jupiter.
Persée après avoir tué le Monstre marin, épouse Andromede qu'il a délivrée.
Diane recevant l'offrande d'un Chasseur.
Mariage des anciens Romains.
La nouvelle Mariée avec la Parfumeuse qui lui oint les pieds.
Trois villes représentées sous la figure de trois Femmes, avec des tours sur la tête.
Venus sur les Eaux.
Les Arts de Pallas.
Neptune, le Génie, & Jupiter.
} Frises du Temple de Pallas.
Partie d'un bas-relief antique, qui représente une Province à genoux, en forme de suppliante.
Fragmens d'un bas-relief antique, qui représente une famille en pleurs pour la mort d'une fille.
Autres fragmens d'un bas-relief anti-

que, qui représente un Sacrifice.
Autres fragmens d'un bas-relief antique, représentant un mariage.
Divers fragmens antiques.
La Statue de Faune.
La Statue d'Igia, Déesse de la Santé.
La Statue d'Isis.
34 grandes vignettes historiées représentant des figures Etrusques, & divers fragmens d'après l'antique ; tous sujets fort intéressans & très-bien gravés.
On trouve chez les mêmes Libraires, un bel assortiment de Livres François, sur toutes sortes de matieres, des Livres Latins, Italiens, & des Estampes concernant les antiquités de la ville de Rome & des environs, comme aussi les Estampes d'après les galleries peintes par les plus grands Maîtres.

III.

VENISE.

Nicolas Pezzana, Imprimeur, annonce sous le titre de *Trésor de recherches théologiques*, un recueil de douze volumes, qui sera composé des dissertations du Pere Noël Alexandre,

de plusieurs ouvrages du P. le Quien, des éditions modernes des Saints Peres, des Bollandistes, des RR. PP. Petau, Sirmond, Garnier, du Marquis Maffei, *&c.*

IV.

LUCQUES.

Riccomini, Libraire, a déja publié deux volumes de la traduction qu'il avoit annoncée *de l'origine des Loix, des Arts & des Sciences, & de leurs progrès chez les anciens Peuples.* Par M. Goguet.

V.

BRESCIA.

M. le Comte Mazuchelli vient de publier la deuxieme partie du second volume des *Notices historiques & critiques touchant la vie & les écrits des Littérateurs Italiens.* Il est à desirer qu'une entreprise si importante, si utile, reçoive sa perfection des mains mêmes de son illustre Auteur.

VI.

DE PARME.

AL virtuosissimo & egregio Cavaliero

Sign. Conte Francesco Algarotti, *Ciamberlano di S. M. Re di Prussia e Cavaliero dell'Ordine del Merito, refiessioni intorno la traduzione dell'Iliade del* Salvini, *dell'Abbate* Spallanzoni, *Lettore Fisico-Mathematico nell'Università di Reggio, e Professore di Lingue nel nuovo Collegio. Parme, 1760, nella Stamperia di fratelli* Borsi.

« REFLEXIONS de M. l'Abbé *Spallanzoni* sur la traduction que *Salvini* a donnée de l'Iliade, adressées à M. le Comte *Algarotti* : *in*-8°. pag. 43, de l'Imprimerie des freres *Borsi*.

Le savant M. Lami prétend & prouve que ces réflexions critiques portent à faux, & qu'en général elles partent d'un homme peu versé dans la connoissance de la Langue grecque.

VII.

FASTI Attici.

« LES Fastes Attiques, par le R. P. *Corsini*. A Pise, 1761 ».

Le troisieme & le quatrieme vo-

lumes de cet ouvrage ajoutent encore à l'idée que l'Auteur nous avoit donnée de sa profonde érudition dans les deux premiers qui ont paru en 1746. Le P. Corsini est un des plus savans Antiquaires qui ayent jamais existé ; il faut en ce genre ne le comparer qu'à très-peu de Savans & ne lui préférer personne. Son traité sur les *Inscriptions attiques* suppose non-seulement la sagacité la plus exquise, mais une connoissance prodigieuse de la langue, des loix, des mœurs & des usages de l'ancienne Grece.

VIII.

RAGIONAMENTO filosophico-istorico sopra la figura della terra.

« DISCOURS historique & philosophique sur la figure de la terre, par M. *Matani*. A Pise, 1761 ».

L'Auteur a concentré dans cette dissertation tout ce que les Philosophes anciens & modernes ont écrit sur la figure de la terre. Il paroît tous les jours de nouveaux livres : où trouve-t-on des vues, des idées & des com-

binaisons nouvelles ? On nous mande de Venise qu'un Religieux va faire imprimer en trente volumes *in-fol.* un Dictionnaire qui sera formé de tout ce que les Dictionnaires connus renferment de plus intéressant. Le beau projet ! Il nous semble que les Dictionnaires ne devroient jamais engendrer des Dictionnaires.



ANGLETERRE.

I.

MATHEMATICAL Tracts of the late Benjamin Robins, *Esq; Fellow of the Royal Society, and Engineer general to the honourable the East-India Company ; published by* James Wilson, *M. D. For* Nourse, 1761.

« TRAITÉS mathématiques de feu M. *Benjamin Robins*, Membre de la Société royale de Londres, & Ingénieur général de l'honorable Compagnie des Indes Orientales ; publiés par *Jacques Wilson*, &c. Chez *Nourse*, 1761. 2 volumes *in*-4°. »

CES traités sont précédés d'une préface de l'Editeur, où l'on trouve quelques détails sur la vie & les écrits du savant Robins. Il étoit né à Bath en 1707, de parens Quakers, secte qui, comme on sait, n'est pas trop favorable aux études philosophiques &

littéraires. Malgré les obſtacles que M. Robins rencontra dans ſon éducation, ſon goût pour les Sciences ſe déclara de bonne heure, & il ſe livra aux Mathématiques qu'il enſeigna enſuite à Londres avec beaucoup de ſuccès. Sa méthode étoit de commencer par les élémens d'Euclide, en ſuivant l'ordre primitif de l'original, & non celui que les traducteurs & commentateurs modernes lui ont donné.

M. Robins s'appliqua enſuite à la Phyſique expérimentale & ſur-tout aux Fortifications & à l'Artillerie. En 1735 il publia un diſcours en réponſe à l'*Analiſte*, ouvrage de Berkeley, dans lequel ce fameux & ſubtil Métaphyſicien attaquoit ouvertement la certitude des Mathématiques. Parmi pluſieurs autres traités particuliers, il a fait auſſi imprimer des remarques ſur le *Traité du mouvement* du ſavant M. Euler, ſur le *Syſtême d'Optique* du Docteur Smith & ſur le *Diſcours* du Docteur Jurin *ſur la viſion diſtincte & indiſtincte*. L'ouvrage le plus conſidérable de ce Mathématicien eſt intitulé : *Nouveaux principes d'Artillerie*, dont nous avons eu occaſion de parler.

Quelques mémoires qu'il fit imprimer dans les *Tranſactions philoſophiques* ſur la théorie de l'Artillerie & la réſiſtance de l'air, lui valurent une médaille de la part de la Société Royale. La réputation qu'il s'étoit acquiſe avoit engagé le Prince d'Orange à l'appeller auprès de lui pour l'aider à défendre Bergopſoom alors aſſiégé par l'Armée Françoiſe. M. Robins partit pour s'y rendre; mais la place avoit été emportée avant qu'il pût y arriver. En 1749 il obtint l'emploi d'Ingénieur général de la Compagnie des Indes Orientales : il partit dès la même année; mais ſon tempérament ne put pas s'accommoder de ce changement de climat, & il mourut au Fort S. David en juillet 1751.

Les talens de M. Robins ne ſe bornoient pas aux Mathématiques ſeules; on a de lui quelques écrits politiques & on ſait qu'il a été le rédacteur du voyage de l'Amiral Anſon, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre.

Les deux volumes que nous annonçons contiennent pluſieurs mémoires de Mathématiques, avec un *appendix* conſidérable dans lequel le ſavant Edi-

teur répond à quelques objections faites aux principes de M. Robins par MM. Pimberton, Jurin, Smith, Simpſon, de Buffon & autres.

I I.

FUGIVIVES Pieces on various ſubjects, by ſeveral Autors. For R. *and* J. Dodſley, 2 *vol.*

« PIECES fugitives ſur différens ſujets, par différens Auteurs. Chez *R. & J. Dodſley*, 2 vol. »

Ce recueil ne contient que des morceaux déja connus, mais pour la plûpart intéreſſans & curieux. Voici les titres de chaque article : 1. *Criton*, ou *Dialogue ſur la beauté*, que le Chevalier Henri Beaumont publia il y a quelques années avec ſuccès. 2. *Deſcription des Jardins de l'Empereur de la Chine près de Pekin.* 3. *La Laideur*, par M. G. Hay. 4. *Lucina ſine concubitu*, plaiſanterie traduite en françois. 5. *Défenſe modeſte du jeu.* 6. *Le joli Homme.* 7. *Le Philoſophe poli.* 8. *Plan d'un eſſai ſur la délicateſſe.* 9. *Juſtification de la ſociété naturelle*, écrite

dans la maniere de Mylord Bolingbroke. 10. *Hiſtoire & antiquités de l'ancienne ville de Wheatfield dans le Comté de Suffolk.* 11. *Fragmens de Poéſie Erſe :* nous en avons fait connoître quelques morceaux. 12. *Deſcription de la Ruſſie en* 1710, par le Lord Whitworth. 13. *Voyage en Angleterre par Paul Héutzner en* 1598. 14. Enfin un *Parallele, dans la maniere de Plutarque, entre un Florentin très-célebre & un Anglois qu'on connoît à peine ;* par M. Spence.

I I I.

THE leſſer Hippias, a dialogue of Plato, *concerning volontary and involontary error ; by M.* Sydenham. *For* Sandby, *in*-4°. 1761.

« LE petit Hippias, dialogue de *Platon* ſur l'erreur volontaire & involontaire ; par M. *Sydenham.* Chez *Sandby*, 1761 ».

Il y a deux ans que M. Sydenham a annoncé une traduction complette des œuvres de Platon, entrepriſe qui demande des talens, du courage &

du tems, & qui mériteroit d'être imitée dans toutes les langues. Ce savant Traducteur avoit déja publié le *grand Hippias* & l'*Ion ;* les autres paroîtront successivement. Nous ne ferons qu'annoncer ici *le petit Hippias :* nous nous réservons de faire connoître plus particuliérement dans un de nos Journaux & Platon & la traduction angloise dont nous parlons.

I V.

AN Elegy on a pile of ruins, by J. Cunsimgham. *For* Payne *and* Cropley, 1761, *in*-4°.

« ELEGIE sur un monceau de ruines, » par *J. Cunsimgham.* Chez *Payne* » & *Cropley*, 1761, *in*-4°. »

Les objets mélancoliques ont un attrait singulier pour les Anglois. Cette disposition particuliere fait naître chez eux un genre de Poésie qui leur est particulier. Les soliloques & les pensées nocturnes de Young ont de la réputation. Un autre bon Poëte (M. Gray) donna il y a quelques années des Elégies sur un cimetiere ; ces Poé-

sies qui furent très-bien accueillies dans le tems, ont été visiblement le modele de l'Elégie que nous annonçons & dont l'Auteur paroît cependant avoir assez de talent pour s'élever de lui-même à des compositions plus originales. On trouve dans sa Poésie de la hardiesse, de l'imagination & assez d'harmonie.

V.

AN experimental History of the materia medica, or of the natural and artificial substances made use of in Medicine ; containing a compendions view of their natural history ; and account of their pharmaceutic properties, and an estimate of their medicinal prowero, sofar as they canbe ascertained by experience, or by rational induction from their sensible qualities. By William Lewis, *M. B. F. R.S. For* Willock, 1761, *in*-4°.

« HISTOIRE expérimentale de la » matiere médicale ou des substan- » ces naturelles & artificielles qu'on » emploie dans la Médecine ; con- » tenant une vue abrégée de leur

» histoire naturelle, un détail de » leurs propriétés pharmaceutiques, » & un examen de leurs facultés » médicinales, autant qu'on peut » s'en assurer par l'expérience, ou » par une induction raisonnée, tirée » de leurs qualités sensibles. Par » *Guill. Lewis*, de la S. R. de Lon- » dres. Chez *Willock*, 1761, *in*-4°. »

Le titre de l'ouvrage en indique assez le plan ; mais son importance ne nous permet pas de nous en tenir à une simple annonce : nous comptons être en état d'en rendre un compte plus détaillé dans le volume prochain.

Fin du Journal de Décembre.

TABLE
DES ARTICLES.

TABLE
DES MATIERES,
Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

DANNEMARK.

HOLLANDE.

ITALIE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du mois de Décembre. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 30 Décembre 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de Louis Cellot, rue Dauphine.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
JANVIER 1968